Univ. of
Toronto
Library

LA REVUE DE PARIS

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/larevuedeparis1005pariuoft

LA

REVUE DE PARIS

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1910

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1910

109373
24 4 11

AP
20
R47
1910
sept.-oct.

LES

MANŒUVRES NAVALES DE 1910

Nos manœuvres navales de 1910 ont présenté un intérêt exceptionnel. Nous n'en avions pas fait depuis 1907. Il fallait même remonter jusqu'en 1902 pour trouver des manœuvres comparables à celles de cette année, aussi bien quant au nombre des navires mis en mouvement que pour l'ampleur des thèmes exécutés. Encore celles de 1902 n'avaient-elles duré que trois semaines, tandis que nos escadres viennent de passer un mois entier à la mer, ne stationnant dans les ports que le temps strictement nécessaire à l'embarquement de charbon.

Les forces mobilisées comprenaient :

La première escadre, commandée par le vice-amiral de Jonquières, avec les cuirassés *Patrie* (pavillon du vice-amiral), *République*, *Liberté*, *Justice* (pavillon de contre-amiral), *Vérité*, *Démocratie*, les croiseurs-cuirassés *Jules-Ferry* (pavillon de contre-amiral), *Ernest-Renan*, *Jules-Michelet*, *Victor-Hugo*, et douze contre-torpilleurs ;

La deuxième escadre, commandée par le vice-amiral Aubert : cuirassés *Saint-Louis* (vice-amiral), *Gaulois*, *Charlemagne*, *Bouvet* (contre-amiral), *Carnot*, *Jauréguiberry*, croiseurs-cuirassés *Marseillaise* (contre-amiral), *Gloire*, *Condé*, *Dupetit-Thouars* et douze contre-torpilleurs ;

Le garde-côtes cuirassé *Amiral-Tréhouart*, le croiseur *Foudre* récemment transformé en mouilleur de mines sous-marines ;

cinquante torpilleurs et contre-torpilleurs de Toulon, Ajaccio, Alger et Oran, dix sous-marins défensifs de Toulon, et trois sous-marins offensifs de Bizerte (*Papin*, *Circé*, *Calypso*).

Hormis quatre cuirassés, affectés au service des écoles ou réservés comme unités de remplacement, une vingtaine de croiseurs, composant les divisions lointaines ou désarmés pour réparations, et les flottilles de torpilleurs et de sous-marins de la Manche et de l'Océan, c'est là à peu près toute la flotte française; c'est au moins notre armée navale de première ligne, celle qui, armée toute l'année à effectifs complets, doit être constamment prête à combattre. Il ne s'y trouvait pas un réserviste, et aucune modification n'avait été apportée à la composition normale des escadres ni au personnel embarqué.

La direction des manœuvres était confiée au vice-amiral Caillard, ancien commandant de l'escadre du Nord, qui remplit, depuis l'an dernier, les fonctions d'inspecteur général des escadres. Deux vice-amiraux et deux contre-amiraux étaient embarqués comme arbitres, sur des cuirassés, mais n'intervenaient pas dans les opérations. Les officiers-élèves de l'École Supérieure de Marine, avec leur directeur et leurs professeurs de tactique, et une quinzaine d'officiers de l'État-Major de l'armée étaient en outre répartis sur les navires. Le Ministre, que le naufrage du *Pluviôse* empêcha de suivre personnellement les manœuvres, avait voulu faire profiter de leurs enseignements le plus grand nombre possible de personnes.

Le programme préparé par l'amiral Caillard — programme qui fut du reste exécuté à peu près complètement — comportait deux phases d'une durée de quinze jours chacune, consacrées la première à trois thèmes d'opérations stratégiques, la seconde à des exercices tactiques.

*
* *

Premier thème. Une escadre A (première escadre) est concentrée à Toulon. Elle apprend simultanément qu'une escadre B ennemie (deuxième escadre), légèrement inférieure en forces, a été signalée au cap Saint-Vincent, faisant route sur le détroit de Gibraltar, et qu'une escadre C (représentée par

l'*Amiral-Tréhouart* et la *Foudre*), alliée de B et moins puissante, est en mobilisation à Ajaccio d'où elle pourra partir dans vingt-quatre heures. L'objectif de l'escadre A est de s'opposer à la jonction de B et C en les combattant séparément; celui de l'escadre B est de se réunir à C le plus tôt possible; celui de C, de se défendre dans son port pour donner à son allié le temps de s'approcher, puis de forcer le blocus pour rallier B au large.

Les côtes de France et d'Algérie appartiennent au parti A, les côtes de Corse au parti B-C. Aucune convention ne limite l'initiative des chefs de groupes ou des commandants de bâtiments, qui doivent avoir pour l'utilisation des unités placées sous leurs ordres les mêmes préoccupations qu'en temps de guerre. Par mesure d'économie, toutefois, les navires ne peuvent allumer que les trois quarts de leurs chaudières, ce qui limite leur vitesse à environ 17 nœuds pour les cuirassés du parti A, 20 nœuds pour ses croiseurs, 14 et 18 nœuds pour les cuirassés et croiseurs de l'escadre B, 12 nœuds pour l'escadre C, 22 nœuds pour les contre-torpilleurs.

Dans la nuit du 20 au 21 mai, l'escadre A appareille de Toulon : les croiseurs à minuit, les cuirassés et contre-torpilleurs à une heure du matin. En temps de guerre, il n'est pas douteux que son devoir eût été de marcher contre l'escadre B pour la battre en pleine mer. Mais cette manœuvre était d'un succès trop certain, et l'amiral Caillard l'avait interdite, sacrifiant un peu de la vraisemblance, pour augmenter l'intérêt de l'exercice. L'amiral de Jonquières met donc immédiatement le cap sur Ajaccio, afin d'aller bloquer l'escadre C. En même temps il lance sa division légère, sous les ordres du contre-amiral Pivet, dans la direction d'Oran, afin qu'elle aille prendre, au plus tôt, le contact de l'escadre B.

Celle-ci, qui stationnait à Oran, en appareille discrètement, sans feux, le 21 à dix heures du soir (c'est l'heure où elle serait arrivée en face de ce port si elle avait passé le détroit de Gibraltar la veille, suivant les conventions du thème). Elle échappe facilement aux torpilleurs d'Algérie, qui avaient établi un barrage entre le cap Palos et Tenès, et se dirige à 14 nœuds vers le milieu de la Sardaigne. L'amiral Aubert a choisi cette route, parce que les croiseurs de A ne manqueront pas de le suivre et de renseigner leur chef sur ses mouvements par télé-

graphie sans fil; ainsi il les laissera plus longtemps dans l'indécision sur ses intentions définitives : aller directement à Ajaccio ou contourner la Sardaigne par le sud et l'est.

En effet, dès le matin du 22, les croiseurs *Jules-Ferry*, *Ernest-Renan* et *Jules-Michelet* (le *Victor-Hugo* portant le directeur des manœuvres était neutralisé) trouvent l'escadre B, l'encadrent à distance extrême de la visibilité et commencent à télégraphier à l'amiral de Jonquières sa route et sa vitesse. Ils ne la lâcheront plus, se rapprochant un peu la nuit, s'éloignant au jour, l'épiant sans cesse, mais se tenant hors de portée de canon. L'amiral Aubert aurait pu essayer de la tromper en détachant ses propres croiseurs-cuirassés et leur faisant faire une fausse route; mais il n'ose pas se séparer de ces croiseurs parce qu'ils représentent une partie notable de sa force et lui donneraient la supériorité sur les cuirassés de l'escadre A rencontrés seuls. Il lance bien sur ces surveillants obstinés ses contre-torpilleurs, mais ceux-ci ne parviennent pas à les atteindre et sont obligés de rallier leur escadre.

Cependant, l'amiral Aubert essaie d'envoyer à l'*Amiral-Tréhouart* et à la *Foudre*, par télégraphie sans fil, l'ordre de forcer le blocus le plus tôt possible et de l'avertir quand ils auraient réussi. Mais ces deux navires, qui ne possédaient pas la télégraphie sans fil avant les manœuvres, avaient été munis au dernier moment de postes à courte portée : ils ne recevaient pas régulièrement les messages de l'amiral Aubert et surtout leurs réponses n'arrivaient pas à destination.

Ils étaient cependant sortis d'Ajaccio dès le soir du 21, en obligeant l'escadre A à s'éloigner devant une attaque de torpilleurs bien menée. Mais, ne sachant où aller, ils étaient rentrés au petit jour. Le lendemain, nouvelle tentative qui semble moins réussie, les contre-torpilleurs de A s'étant assez approchés de la *Foudre* pour simuler une attaque dans de bonnes conditions. Le 23 au matin, il sont encore dehors et descendent jusqu'aux Bouches de Bonifacio, ayant dépisté leurs adversaires. Ils y rencontrent deux contre-torpilleurs de l'escadre B que l'amiral Aubert a envoyés en estafettes et qui leur transmettent l'ordre de le rejoindre sur la côte ouest de Sardaigne.

De son côté, l'amiral Aubert s'approchant toujours de la Sardaigne attendait le rapport de ses estafettes pour décider de

la route à suivre. Celles-ci qui n'avaient pu le rejoindre à cause de la présence de l'escadre A essaient de l'informer de la situation par télégraphie sans fil : le message n'arrive pas, soit que les contre-torpilleurs n'aient pu l'envoyer avec assez de puissance, soit plutôt à cause du grand nombre de communication de même genre qui se croisaient constamment dans l'espace. S'il eût su ce qui se passait, le chef du parti B-C n'avait qu'à mettre le cap directement sur Ajaccio pour tâcher de prendre l'escadre A entre les deux fractions de ses forces. Ignorant tout, il se décide à passer par le sud et oblique sa route à droite. Les croiseurs de surveillance en informent immédiatement l'amiral de Jonquières, qui décide aussitôt d'abandonner le blocus d'Ajaccio et de se porter à grande vitesse au devant de l'escadre B. A 17 nœuds, les cuirassés et contre-torpilleurs de A traversent les Bouches de Bonifacio où les trois sous-marins *Circé*, *Calypso* et *Papin* sont postés; le dernier réussit brillamment une attaque contre la *Vérité*, qui sans doute en temps de guerre eût été torpillée et obligée de rester en arrière. Ils continuent leur route, contournent la Maddalena et descendent la côte de Sardaigne. Les croiseurs de l'amiral Pivet, toujours au contact de l'escadre B, les guident de loin avec précision par la télégraphie sans fil, puis prennent les devants pour les rejoindre. A cinq heures du soir, les escadres s'aperçoivent mutuellement. L'amiral Aubert, se voyant découvert, fait une feinte vers le sud pour tâcher de s'échapper; mais son adversaire, plus rapide, le gagne de vitesse Il fait tête, et le combat s'engage sur deux lignes parallèles. A la nuit tombante, le directeur des manœuvres y met fin et envoie les navires aux points désignés pour leur ravitaillement.

La marine française a toujours beaucoup aimé, dans ses manœuvres, les problèmes de jonctions d'escadres. C'est en quelque sorte pour elle une nécessité géographique. Il est normal qu'en temps de paix nos escadres soient le plus souvent séparées, l'une dans le Nord, l'autre dans le Midi, d'abord parce qu'aucun de nos ports n'est capable d'assurer à lui seul leur entretien et leurs réparations courantes, ensuite pour donner satisfaction aux villes qui vivent de la Marine et se plaignent dès que les navires s'éloignent trop longtemps.

Évidemment, dès la période de tension diplomatique, nous devrions concentrer toutes nos forces, soit dans l'Océan, soit dans la Méditerranée, suivant les probabilités de la guerre. Mais leur réunion, si elle n'a pas été prescrite d'assez bonne heure, pourrait être contrariée par nos ennemis. C'est pourquoi nous nous attachons à étudier les conditions dans lesquelles cette réunion serait possible.

Les données du thème de 1910 ne visaient directement aucun cas particulier. Elles étaient cependant bien choisies, puisque les deux escadres B et C pouvaient se rejoindre en manœuvrant judicieusement. Et il est probable qu'elles y eussent réussi, si la télégraphie sans fil, qui a si bien servi l'un des partis, n'avait pas été de si peu de profit pour l'autre.

La télégraphie sans fil a joué, dans cette période, un rôle capital. D'abord parce que, grâce à son bon fonctionnement sur les croiseurs de l'escadre A, l'amiral Aubert n'a pu faire un mouvement dont son adversaire ne fût immédiatement informé ; ensuite, parce que l'insuffisance des moyens de communication dont disposaient l'escadre C et les contre-torpilleurs envoyés en estafettes, a en somme privé l'escadre B de tout renseignement. Il faut en retenir que l'emploi de la télégraphie sans fil a profondément modifié les conditions où se trouveront, les unes par rapport aux autres, les escadres belligérantes, puisqu'il n'y aura plus besoin d'intermédiaire entre les lignes d'éclairage et leurs cuirassés ; que tous les navires destinés à la guerre d'escadres doivent avoir des postes de grande portée ; enfin que rien n'est dangereux comme l'abus des communications de cette espèce, car tandis que l'on fait passer un signal d'intérêt médiocre, on risque de perdre une information capitale. Il est de toute nécessité qu'une discipline parfaitement stricte préside à l'usage de la télégraphie sans fil.

L'amiral Aubert n'a pas osé, nous l'avons dit, se séparer de ses croiseurs-cuirassés. Les choses se seraient passées exactement de la même manière à la guerre. Et ici apparaît une fois de plus l'erreur de conception que représentent ces bâtiments hybrides, presque aussi gros que les cuirassés, mais où la supériorité de vitesse est achetée par des sacrifices importants sur l'armement et sur la protection. Ils ont des canons dont l'effet ne serait pas à dédaigner, surtout contre un ennemi plus

nombreux : l'amiral Togo n'a-t-il pas mis ses croiseurs-cuirassés en ligne avec ses cuirassés toutes les fois qu'il a rencontré les Russes, pourtant inférieurs en forces? Aussi ne joueront-ils que rarement le rôle de croiseurs, pour lequel d'ailleurs ils sont plus armés, plus gros et plus coûteux qu'il n'est nécessaire. Mais alors ne voit-on pas que l'utilisation du capital qu'ils représentent est mauvaise et qu'il vaudrait mieux avoir à leur place un moindre nombre de cuirassés véritables? Si l'armée navale qui a pris part aux manœuvres comptait, au lieu de douze cuirassés et huit croiseurs-cuirassés, dix-huit cuirassés et trois ou quatre éclaireurs, elle aurait coûté le même prix et serait autrement redoutable à l'ennemi.

Nous venons de parler d'éclaireurs : ces bâtiments, qui n'ont besoin que d'une grande vitesse, d'une bonne tenue à la mer et d'une artillerie juste suffisante pour repousser les torpilleurs sont l'objet d'études intéressantes en Angleterre et en Allemagne, où on en a réalisé des types excellents avec un déplacement de 3 000 à 5 000 tonnes. Nous n'en avons presque plus. Nos amiraux en réclament depuis longtemps ; ils vont en réclamer davantage dans les rapports qui suivront les manœuvres. Dans les exercices stratégiques, en effet, on manque toujours d'éclaireurs, et c'est naturel, car presque tout l'intérêt de ces exercices consiste dans la recherche. Mais à la guerre les escadres n'auront qu'un objectif : se battre. Elles iront tout de suite l'une vers l'autre, et le rôle des éclaireurs sera bien moins grand. Au contraire, nous n'aurons jamais assez de cuirassés. Aussi estimons-nous que la construction des éclaireurs doit, pour nous du moins, passer en seconde ligne. Nous voudrions que l'an prochain, ou en 1912, on en mette deux ou trois en chantier pour qu'ils entrent en service avec la future escadre des *Jean-Bart*. Ils nous rendraient des services et en particulier déchargeraient nos contre-torpilleurs des missions, trop dures pour eux, qu'on est amené à leur confier. Mais nous n'en souhaitons pas davantage, car nous attachons plus d'importance au corps de bataille qu'à la cavalerie légère.

Deuxième thème : une escadre A (1re escadre) s'est concentrée à Alger avec mission d'assurer le passage d'Algérie en

France de convois importants (représentés par le *Dupetit-Thouars* à Alger et la *Foudre* à Oran, dont la vitesse est limitée à 10 nœuds). Le 27 mai au matin, alors que les convois ne sont pas entièrement chargés, elle apprend que la veille à midi une escadre B (2e escadre), légèrement inférieure en forces, a été rencontrée dans le canal de Tarente, faisant route vers le bassin occidental de la Méditerranée à une vitesse d'environ 12 nœuds. Elle sait d'autre part que des forces alliées de B ont été vues dans l'Océan et peuvent passer le détroit de Gibraltar dans trois jours. Son chef se voit donc obligé d'ordonner la mise en marche des convois avant 48 heures, malgré la menace que représente l'approche de l'escadre B.

Son objectif est de les amener indemnes, dans un délai maximum de quatre jours, jusqu'à deux ports différents (à cause des nécessités du débarquement) pourvus de défenses terrestres : Toulon, Marseille ou Port-Vendres. Il dispose du concours des torpilleurs de France et d'Algérie.

Le parti B, qui a pour objectif de capturer les convois en cours de route, peut utiliser le littoral et la flottille de Corse, concentrée aux Bouches de Bonifacio. La deuxième escadre, qui est en réalité à Porto-Vecchio, n'est autorisée à en sortir qu'au moment où elle pourrait y être arrivée en venant du point où elle est supposée avoir été rencontrée le 26 mai.

Le problème étant ainsi posé, il est évident que le chef du parti A avait intérêt à réunir ses deux convois pour les protéger plus aisément. L'amiral de Jonquières donna donc l'ordre à la *Foudre* et au *Dupetit-Thouars* de quitter respectivement Oran et Alger le 27 à minuit, et de faire route sur un point de rendez-vous en face de cap de Gate où ils devaient arriver dans l'après-midi du 28, pour se diriger de là vers Port-Vendres en passant entre l'Espagne et les Baléares. L'un des convois devait s'arrêter à Port-Vendres, l'autre continuer vers Marseille ou Toulon. Les croiseurs de l'escadre A formaient leur escorte, tandis que ses cuirassés, se portant en face des Bouches de Bonifacio, étaient prêts à barrer le passage aux cuirassés du parti B.

L'amiral Aubert avait une tâche difficile. Ses bâtiments étant moins puissants et moins rapides que ceux de son adversaire, il ne pouvait guère triompher que si celui-ci commettait

une faute. Il fit ce que les circonstances lui commandaient : il envoya ses croiseurs et ses contre-torpilleurs, à toute vitesse, vers l'ouest des Baléares. Lui-même, avec ses cuirassés, passa par le nord de la Corse et fit route au sud-ouest, coupant ainsi la route que les convois auraient suivie s'ils avaient passé par l'est des Baléares.

Le 28 mai au soir, la position des partis est la suivante : les convois réunis se trouvent à l'ouest de Majorque, avec les croiseurs du parti A : les croiseurs du parti B sont près d'y arriver ; la première escadre cuirassée est en observation au large des Bouches, surveillée elle-même par les torpilleurs de Corse ; la deuxième escadre contourne le cap Corse. Les convois vont être rejoints au matin par les croiseurs de B, qui pourront leur faire subir des pertes sensibles. Mais l'amiral Aubert a appris que les cuirassés de A sont démunis de leurs croiseurs-cuirassés ; il croit possible de les joindre avec toutes ses forces, c'est-à-dire dans des conditions avantageuses pour lui et d'aller ensuite barrer la route au convoi qui doit atterrir à Marseille ou Toulon ; il rappelle donc ses croiseurs par télégraphie sans fil : le passage des Baléares devient libre.

Cependant le directeur des manœuvres, qui à bord du *Victor-Hugo* reçoit tous les messages de télégraphie sans fil et connaît la position exacte des escadres, voit que la partie est trop facilement gagnée par l'escadre A et donne l'ordre à son chef de séparer ses convois et de les diriger immédiatement, l'un sur Port-Vendres, l'autre sur Toulon. L'amiral de Jonquières change alors son plan. Il fait continuer à la *Foudre* sa route, lui laissant seulement quelques contre-torpilleurs d'escorte et part pour rejoindre le *Dupetit-Thouars* afin de le protéger avec toute son escadre. Dans la nuit, les torpilleurs d'Ajaccio l'attaquent au large ; un lancement simulé par l'*Épée* contre la *République* semble assez réussi : en guerre, l'escadre A en eût été affaiblie ou au moins retardée.

Le 29 à midi, avec une précision parfaite, la jonction s'opère au nord de Minorque entre l'escadre A et le convoi *Dupetit-Thouars* : l'ensemble met le cap sur Toulon. Un violent mistral s'est levé, la mer se creuse, les torpilleurs et contre-torpilleurs roulant bord sur bord sont obligés de se réfugier dans les ports les plus proches : leur rôle est fini. Les cuirassés et croiseurs

de l'escadre B, s'étant rejoints le matin, continuent toute la journée et toute la nuit à croiser entre le cap de Creux et les îles d'Hyères; mais la mer est vaste : le *Dupetit-Thouars* et son escorte entrent à Toulon le 30 au matin; la *Foudre* était arrivée à Port-Vendres la veille au soir. Aucun d'eux n'avait rencontré l'escadre B.

L'opération avait donc réussi. Faut-il en conclure que le passage en France du 19e corps serait facilement assuré si nous étions maîtres de la Méditerranée pendant quatre jours, comme l'était l'escadre A? Il y aurait quelque imprudence à l'admettre. D'abord, les convois réels, formés chacun de quinze ou vingt navires, n'auraient pas la marche régulière des croiseurs qui les figuraient; des incidents seraient probables, des accidents possibles, qui laisseraient le temps, soit à une escadre placée comme l'escadre B, soit aux renforts venus de l'Atlantique, de venir troubler l'opération. En outre, l'amiral Aubert, après avoir très bien combiné son plan, a commis une faute en ne l'exécutant pas jusqu'au bout, en rappelant ses croiseurs-cuirassés; il abandonnait ainsi son objectif principal, la capture des convois, pour la recherche incertaine des cuirassés ennemis. Celle-ci, dans la réalité, aurait surtout eu de l'intérêt avant la mise en route des convois; la position du thème ne la permettant pas dès ce moment, elle devait être considérée comme secondaire et par conséquent négligée. Enfin, l'escadre B n'a pas eu de chance, parce que le hasard ne lui a pas fait rencontrer l'escadre A dont elle croisait la route.

Un transport de troupes par mer en temps de guerre sera toujours une opération extrêmement risquée si la nation qui la tente n'est pas maîtresse de la mer. C'est pour s'assurer cette maîtrise que les Japonais, en même temps qu'ils mettaient en route pour la Corée leur premier corps d'armée, ont fait attaquer l'escadre russe à Port-Arthur sans déclaration de guerre. L'inertie d'un adversaire, qui n'a même pas essayé, ensuite, d'attaquer leurs innombrables transports, leur a donné la partie belle. Pourtant il n'ont cessé de craindre tant qu'il est resté un navire russe valide, à Port-Arthur ou à Vladivostock.

Quant à nous, si nous voulons quelque jour transporter notre corps d'Algérie en France sous la menace de l'ennemi, il faut d'abord que nous préparions minutieusement l'opéra-

tion en temps de paix, comme on prépare l'embarquement des troupes en chemin de fer pour leur concentration à la frontière. Il faut aussi, et surtout, que nous nous assurions la maîtrise de la Méditerranée occidentale par la constitution d'une armée navale, supérieure à celle que pourraient mettre en ligne l'Autriche et l'Italie réunies. Cette condition n'est déjà remplie que bien juste, et la construction des *Dreadnought* autrichiens fait prévoir qu'elle ne le sera bientôt plus. Enfin, il sera nécessaire que notre armée navale, ne laissant que des bâtiments légers pour escorter les convois, se porte à la rencontre de l'ennemi avant qu'il ait eu le temps d'agir. Et c'est surtout si notre supériorité n'est pas très grande qu'il nous faudra prendre hardiment l'offensive.

Le troisième thème des manœuvres avait surtout pour but de mettre en action les défenses de Toulon et de donner aux forts et batteries l'occasion d'un exercice combiné avec les navires. La deuxième escadre, après un combat qu'il l'a mise en état d'infériorité, s'est réfugiée dans ce port pour s'y refaire. La première escadre, que des avaries ont empêchée de poursuivre jusqu'au bout son avantage, s'est établie à Ajaccio, bloque Toulon avec ses croiseurs et cherche à détruire les ouvrages de la côte. L'opinion publique oblige la deuxième escadre à sortir ; celle-ci essaie de combattre sous la protection des forts, son adversaire tâche de l'entraîner au large. Les opérations doivent durer au maximun quatre jours.

Elles commencent le 31 mai, à midi. L'amiral de Jonquières envoie ses contre-torpilleurs, par groupes, à leurs postes de blocus à 5 milles de Toulon ; les croiseurs sont plus loin au large. A la nuit, les croiseurs *Marseillaise* et *Condé* et les contre-torpilleurs de la deuxième escadre, trompant la surveillance des grand'gardes, sortent de la rade sans être inquiétés, et, contournant de loin les croiseurs du blocus, rallient la côte de Corse où ils vont épier les mouvements de la première escadre pour en informer l'amiral Aubert par télégraphie sans fil. Ce mouvement a été fort réussi. Vers deux heures de matin, la *Foudre* et plusieurs contre-torpilleurs simulent devant les passes un mouillage de mines sous-marines.

Le 1er juin, à midi, les cuirassés de la première escadre

appareillent d'Ajaccio; le soir, en mer, ils sont attaqués par les contre-torpilleurs du parti adverse qu'ils aperçoivent et canonnent de loin. Ils croisent la nuit suivante devant les îles d'Hyères, tandis que les navires de blocus font de nouveaux simulacres de mouillage de mines, qu'ils renouvelleront du reste les deux nuits suivantes. Le 2 au matin, l'amiral de Jonquières commence le bombardement des ouvrages de la rade d'Hyères. Mais la deuxième escadre étant sortie, il s'éloigne après avoir échangé avec elle quelques coups de canon à toute portée. Le 3, manœuvre analogue, marquée par une attaque très réussie du sous-marin *Papin* qui s'approche de la *Patrie* à moins de 400 mètres et l'eût sans doute torpillée efficacement. Le 4 enfin, la première escadre bombarde les forts de l'entrée de Toulon. La deuxième escadre sort, et, comme c'est le dernier jour des manœuvres et qu'il faut bien finir par une bataille rangée, elle se laisse entraîner hors de la zone battue par les forts et engage le combat que le directeur des manœuvres arrête au bout d'une demi-heure. Après quoi l'armée navale rentre à Toulon tout entière.

Ce thème n'offrait pas, pour les bâtiments, un grand intérêt. L'obligation de faire tant de choses en si peu de temps lui ôtait à peu près toute vraisemblance. Il est évident, par exemple, qu'une escadre ennemie ne se risquerait pas à pénétrer dans la rade d'Hyères avant d'en avoir détruit les ouvrages extérieurs. La lutte des navires contre les forts ne peut tourner à l'avantage des premiers que si elle est conduite d'une manière méthodique; il faut que plusieurs cuirassés concentrent leur feu sur un même fort, en tir indirect si c'est possible, mais surtout qu'ils se tiennent hors de la zone d'action des autres canons de la côte. A ce jeu, d'ailleurs, ils videraient rapidement leurs soutes et seraient obligés d'aller se ravitailler plusieurs fois. Les Japonais ont mis quatre mois à réduire les défenses de Port-Arthur du côté de la mer, bien que l'escadre russe qui y était enfermée fût réduite à l'impuissance. Dans des manœuvres, on est obligé d'aller beaucoup plus vite; aussi n'en faut-il pas tirer de conclusions.

Le rôle des flottilles aurait cependant pu être plus brillant. Les torpilleurs de Toulon devaient, semble-t-il, passer dehors les quatre nuits du dernier thème, attaquer les croiseurs de

grand'garde et la première escadre qui n'était jamais bien loin, inquiéter les mouilleurs de mines. Ils sont sortis ou ont essayé de sortir, mais ils n'ont rien fait. Leur excuse, c'est qu'ils étaient fatigués par les croisières de surveillance qu'on leur avait imposées pendant le deuxième thème des manœuvres, entre Toulon, les îles d'Hyères et la Corse. Ils y avaient joué — très mal — un rôle de croiseurs, dont leurs trop faibles dimensions les rendait incapables. Ce surmenage inutile leur avait enlevé beaucoup de leurs moyens.

Quant aux sous-marins, le ministre avait prescrit de ne faire sortir que ceux dont la coque était munie de boucles pour leur relevage en cas d'accident. Cette mesure de prudence, que motivait le récent naufrage du *Pluviôse*, paraît quelque peu exagérée. D'abord, les fonds, aux environs de Toulon, sont fort grands, et les scaphandriers n'y pourraient pas atteindre : si un sous-marin coulait seulement à deux milles des passes, il serait irrémédiablement perdu, et les boucles de relevage ne lui serviraient à rien. En outre, ce n'est pas au lendemain d'un accident qu'il convient de faire paraître aux yeux du personnel un manque de confiance dans les engins qu'il manie journellement. En 1905, aussitôt après le naufrage du *Farfadet* et avant qu'il eût été ramené en cale sèche, l'amiral Fournier avait fait attaquer l'armée navale devant Marseille par les sous-marins de Toulon, et à Bizerte même par le *Korrigan*.

Comme nouveauté, nous avons eu cette année les opérations des mouilleurs de mines. Les lecteurs de cette Revue savent[1] quelle est l'importance de ces bâtiments dans une marine moderne, et combien la nôtre s'en était, depuis quelques années, désintéressée. On a fait en ces derniers temps de louables efforts pour parer au plus pressé. Le croiseur *Foudre*, qui sert d'atelier flottant à la première escadre, a été aménagé pour porter et poser 300 mines; plusieurs contre-torpilleurs ont subi une transformation analogue. Ces navires ont opéré dans la mesure de leurs moyens : la *Foudre* établissait un barrage dans la partie centrale de la grande rade de Toulon, et les contre-torpilleurs y ajoutaient des lignes de raccorde-

1. Voir le numéro du 15 janvier dernier.

ment jusqu'à la côte. Ces exercices eussent été plus semblables à des actes d'hostilité réels, si en même temps une attaque de bâtiments, torpilleurs ou grands navires, avait obligé la défense à tourner son effort d'un autre côté; les mouillages simulés dans la lumière des projecteurs et sous le feu des forts manquaient un peu de vraisemblance. De plus, la *Foudre*, qui jauge plus de 5000 tonnes, est trop grande et trop visible pour aller faire chez l'ennemi une opération de ce genre; les mouilleurs de mines anglais, allemands, japonais et russes n'ont guère plus de 2000 tonneaux, et le nôtre ne serait guère bon qu'à placer chez nous des barrages défensifs, dont l'utilité peut d'ailleurs être grande. Quant aux contre-torpilleurs, ils sont un peu petits, et si leurs dimensions leur permettent de s'approcher davantage sans être vus, elles limitent fâcheusement le nombre des mines embarquées; il faudrait une escadrille pour établir un barrage de quelques kilomètres.

On doit souhaiter que la marine française possède le plus tôt possible les deux poseurs de mines, qui sont prévus dans le programme naval soumis aux Chambres. Avec une bonne vitesse, un déplacement suffisant pour assurer leur tenue à la mer (1000 à 1500 tonnes environ), et 100 ou 150 mines prêtes à mouiller à de courts intervalles, ces unités seront de celles avec qui l'ennemi devra compter.

*
* *

Seconde phase des manœuvres. Du 6 au 18 juin, toutes les journées ont été occupées par des exercices de tactique où les deux escadres s'opposaient l'une à l'autre dans des conditions variées. L'amiral Caillard avait mis son pavillon sur la *Vérité* qui occupait son rang normal dans la ligne de la première escadre; observant de là les aspects successifs du combat, il intervenait simplement pour le faire cesser quand un avantage décisif s'était marqué en faveur de l'un des partis, ou pour y introduire des péripéties sous forme d'avaries simulées dans les machines ou dans les appareils à gouverner : l'ordre qu'il envoyait par la télégraphie sans fil à un ou à plusieurs bâtiments, de réduire leur vitesse ou de bloquer leur

barre de direction, était exécuté immédiatement et les chefs d'escadre devaient prendre leurs dispositions en conséquence.

Sans ces incidents, la physionomie des batailles navales ne serait pas très variée. Sur mer, pas d'inégalités de terrain qui masquent les mouvements, pas de positions dominantes, pas de feintes possibles, pas de forces mises en réserve pour intervenir au moment opportun.

Deux escadres, ou deux armées formées chacune de plusieurs escadres, marchent l'une contre l'autre. Elles ont toutes deux un intérêt capital à rester groupées, car si elles se divisaient, un tronçon de l'une d'elles pourrait tomber sur une force supérieure et être détruit : les mouvements tournants sont impossibles avec des bâtiments qui, dans toutes les nations, ont des vitesses sensiblement égales. Ce sont donc deux blocs qui vont se rencontrer.

L'ordre à adopter est imposé par une nécessité qui domine toutes les autres : assurer, dès le début de l'action, la meilleure utilisation de l'artillerie. Avec le matériel moderne qui permet un feu extrêmement nourri, l'avantage appartient à celui qui le premier aura réglé son tir. Et ce réglage étant maintenant possible à de très grandes distances, il est essentiel qu'avant même d'avoir aperçu l'ennemi, le chef ait pris une formation où tous ses navires puissent mettre en jeu le plus grand nombre possible de leurs pièces. Comme les cuirassés actuels ont leur maximum d'intensité de feu par le travers, il est avantageux de se présenter en ligne de file perpendiculairement à la route de l'ennemi, celui-ci étant pris en enfilade : c'est ce qu'on appelle « barrer le T ». Togo a réussi cette manœuvre à Tsushima. Mais Rodjestvinsky avait commis la faute de se laisser surprendre dans une situation défavorable ; il serait évidemment imprudent de compter sur une erreur semblable, et si l'on prenait la ligne de file trop longtemps à l'avance sans avoir des renseignements parfaitement précis sur la route de l'ennemi, on risquerait de se trouver soi-même dans la mauvaise position et d'être accablé sous les obus avant d'avoir pu évoluer.

Les deux armées s'aperçoivent, si le temps est clair, à une distance de 15 à 20 kilomètres. Elles mettent le cap l'une sur l'autre, à bonne allure, mais sans marcher trop rapidement

parce que, s'il y a à évoluer, il faut permettre aux navires qui auront le plus de chemin à faire pour gagner leur poste, de l'atteindre à la vitesse maxima. Avec les escadres modernes, on marchera à 15 ou 16 nœuds, et il restera une marge de 3 à 5 nœuds pour les rectifications de postes.

Avec 30 ou 32 nœuds de vitesse de rapprochement, la distance entre les deux armées diminuera de 15 à 16 mètres par seconde, de 900 à 1 000 mètres par minute. En quelques minutes elles seront à 10 000 mètres, et pourront ouvrir le feu. Auparavant sans doute, mais au plus tard à ce moment, l'une d'elles se mettra en ligne de file. L'autre l'imitera aussitôt, et les deux armées formeront deux lignes de file à peu près parallèles, distantes de 7 000 à 8 000 mètres, et faisant feu de toute leur artillerie. Mais, suivant le sens dans lequel auront été prononcées les évolutions, le combat prendra deux aspect différents.

Si les navires de la seconde armée ont tourné en sens inverse des navires de la première, les deux lignes auront la même direction : ce sera le *combat sur lignes parallèles*. L'un des deux adversaires, celui qui saura ses bâtiments plus rapides ou plus puissants, infléchira sa route pour se rapprocher de l'autre qui obliquera dans le même sens. Avec le faible écart qui existe entre les vitesse des navires de toutes les marines, aucune escadre ne pourra tourner sur l'avant de l'escadre ennemie; les deux lignes se courberont, celle de l'escadre la plus rapide en dehors, mais leur parallélisme ne sera pas notablement altéré, et la distance ne variera que lentement. Le duel d'artillerie continuera jusqu'à ce qu'une des lignes plie, probablement vers 3 000 mètres de distance. C'est ainsi que les Japonais et les Russes ont combattu, le 10 août 1905, dans le golfe du Petchili.

Si les navires des deux armées ont tourné dans le même sens, les deux lignes seront parallèles et de directions opposées. Tout se bornerait à un rapide passage à contre-bord — comme dans les batailles des vaisseaux à voiles — si les adversaires n'avaient pas le désir de combattre. Mais que l'on suppose l'un d'eux continuant sa route : il sera facile à l'autre de contourner la queue de sa ligne et de la prendre en enfilade. Chacun des deux chefs a donc intérêt à obliquer sa route

vers la queue de l'ennemi, et, les deux lignes suivant leur chef par la contre-marche, se mettent à tourner sur une même circonférence où les navires amiraux se trouvent à peu près aux deux extrémités d'un même diamètre. C'est le *combat circulaire*. Là encore, le chef de l'escadre la plus rapide cherche à envelopper une extrémité de la ligne ennemie, mais il ne pourrait y parvenir que si un adversaire commettait une faute ou avait une infériorité de vitesse qui n'existe actuellement nulle part. Et c'est encore un duel d'artillerie.

Entre escadres qui manœuvrent également bien, on ne voit pas quelle autre forme pourrait prendre le combat. Et si une escadre manœuvre mal, c'est tout de suite la déroute pour elle. Pendant les manœuvres nous avons fait, un jour, deux heures de combat circulaire ininterrompu, parce que les deux amiraux manœuvraient correctement, et bien que l'une des escadres eût par convention, ce jour-là, une supériorité de trois nœuds de vitesse sur l'autre. Dans d'autres exercices, les circonstances se sont prêtées à des combinaisons plus variées : on avait allongé les lignes en intercalant des contre-torpilleurs entre les cuirassés, de manière à former deux armées de trois escadres chacune, avec six bâtiments par escadre : le combat s'étant engagé sur lignes parallèles, l'escadre de queue de l'une des armées se détacha pour attaquer de plus près l'escadre symétrique de l'autre armée ; il en résulta entre ces deux escadres un combat circulaire qui se livrait à part, tandis que le gros des forces continuait sa bataille sur lignes parallèles. D'une manière générale, les manœuvres à faire sur le champ de bataille sont très simples et ne peuvent pas ne pas l'être : mouvements tous à la fois, ou changements de direction par la contre-marche. Et le moins possible de signaux. Hors de là, point de salut.

Bien entendu, quand les canons seront chargés, les incidents de l'action détruiront vite cette symétrie. Un navire avarié mettra le désordre dans sa ligne, surtout si, comme c'est très probable, ce bâtiment est celui du commandant en chef sur qui l'ennemi concentrera son feu au début de l'action. Une charge à fond des contre-torpilleurs passant entre les créneaux de leur ligne pour aller attaquer à petite distance les navires de la ligne ennemie, alors que l'artillerie légère a été démontée

par le feu des grosses pièces, pourra produire de grands effets et mettre en désordre une armée déjà ébranlée. Mais l'essentiel est de s'assurer dès les premiers instants la supériorité du feu par une manœuvre judicieuse, — et aussi, bien entendu, en temps de paix, par un entraînement intensif des pointeurs et des directeurs de tir.

Nous sommes en ce moment même occupés à constater, dans les écoles à feu de nos escadres, les résultats de cet entraînement. Les manœuvres ont montré que celui des chefs, amiraux et commandants des navires, ne laissait rien à désirer. Elles ont prouvé aussi que notre matériel est en bon état : grands et petits bâtiments ont marché pendant un mois sans interruption, donnant fréquemment leur vitesse maxima, sans qu'il y ait une avarie qui vaille la peine d'être signalée. Et aussitôt après, a commencé une période d'exercices de tir qui durera jusqu'à la fin d'août, avec des appareillages journaliers.

Quant au personnel, il a supporté ces fatigues avec une bonne humeur dont il ne s'est même pas départi pendant les embarquements de charbon, la plus ennuyeuse et la plus pénible des corvées. Ce sont là des constatations que l'on est heureux de faire, après avoir entendu tant de discours et lu tant de rapports d'où il résultait que notre marine n'existe que sur du papier. La flotte française existe encore, et c'est « une flotte en vie », *a fleet in beeing*, comme disent les Anglais. Nous la voudrions plus forte. Mais, telle qu'elle sera, elle « fera sa force ». Même s'il n'y avait pas d'autre renseignement à tirer des manœuvres, elles n'auraient pas été inutiles.

LIEUTENANT ★★★

UN FRUIT,

ET PUIS UN AUTRE FRUIT[1]

VI

LA PORTE FERMÉE

Le chef de caravane poursuivait son récit, selon les loisirs des haltes. Au chapitre de la nuit de noces, il sourit, il plaisanta :

Que ne suis-je une femme! — non certes pour échanger mon âme de croyant contre une demi-âme imparfaite. ni pour connaître les plaisirs refusés à mon sexe, — que ne suis-je une femme pour vous narrer les impressions d'Aïcha la mariée! Car les filles d'Ève ont là-dessus une pudeur particulière, tellement particulière qu'elle leur permet de tout dire entre elles. sans sourciller... Si jamais le hasard du voyage vous a fait camper. pour le sommeil, près des piquets d'une tente estimable; si vous avez distingué, lorsque enfin les chiens se sont tus, les tardifs caquets des épouses ou de leurs sœurs (en somme, discours honnêtes qui ne savaient pas courir le risque d'être entendus), vous savez que je dis vrai, — le vrai du vrai très véritable, Allah sur nos têtes! — Ici s'applique le tercet :

Elle se voile, belle et considérée, l'épouse;
Son œil noir excite sa bouche rouge.
La gaillardise de son rire prouve la pureté de son cœur...

1. Voir la *Revue* du 15 août.

Et, de fait, une seule catégorie des créatures de ce sexe craint l'audace des propos lestes. Je m'en émerveille toujours, barbe du Prophète! Oui, certes, il arrive souvent que les prostituées, danseuses de nos ksour, privées qu'elles sont des satisfactions de l'honnêteté, cherchent à contre-balancer l'immodestie du métier par la modestie du langage : il leur semble ainsi se relever. Mais les préservées de tout mal, les « femmes gardées », renvoient bien loin ces scrupules... Elles rougissent en voyant un coq, mais dénombrent sans rougir toutes les vaillances de ce coq, et s'en amusent, et s'en délectent. Il est peu d'hommes sages, ô sidi, que les plaisanteries des femmes ne fassent murmurer...

En tout cas, je ne suis pas une femme, idri Rebbi! et l'on me désigne ordinairement sous le nom d'homme convenable. Je respecterai ma langue en respectant vos oreilles, ô mes auditeurs! et c'est surtout à ton noble esprit, sidi, toi le plus distingué des Roumis français, que je veux promettre la décence. Le caché restera caché : ce sont des minutes secrètes, celles où le pieux musulman, ayant invoqué longuement la protection du Dieu Unique, va pour la première fois cultiver son champ nouveau.

C'est pourquoi nous blâmerons le cynisme des impies, ou de certains pervertis, et nous n'épargnerons pas la sévérité à nos frères en religion, les Sédentaires du Nord et du Moghreb, ceux de Tlemcem et d'au delà (le Miséricordieux consente à les sauver néanmoins!)... Jadis, pendant les siècles d'avant celui-ci, l'influence corruptrice du Turc se glissa au fond de leur être; et leurs usages aujourd'hui sont impudiques, parce qu'ils ont oublié, depuis ces temps et de plus vieux temps encore, dans les pays d'Espagne où l'Islam fut puissant, les traditions de libre errance. Ils ont perdu dans la mollesse la juste conception de la vie. Ils nous appellent « les Arabes »[1], comme si ce mot très ancien, ce mot sacré était une flèche d'injure... Les anges veuillent les protéger toutefois! Et certes ils en ont besoin, car aucun de leurs faits et gestes n'est la suite de ceux qu'accomplit, sous son toit de laine, le père

1. C'est avec dédain, en effet, que les habitants des villes réservent le nom d'« Arabes » aux nomades, — en y joignant souvent l'épithète de « sauvages », ou de « pauvres gueux ».

de tous les Nomades, Abraham le Vénéré... Et c'est ainsi, ces gens sédentaires et comme liés dans leurs maisons, c'est ainsi qu'ils profanent sans grâce la première heure conjugale, alors que l'époux dévoile d'une main fiévreuse le visage inconnu de l'épouse! Autour d'eux, dans la chambre même, les commères s'agitent, encourageantes, et les curieux gouailleurs, éhontés, se pressent tumultueusement aux fentes des portes et des volets... Ces époux brutaux vous ignorent, ô douceur du fruit qu'ils saccagent sans mystère, ô suavité du parfum qu'ils gaspillent pour la joie de cette tourbe hilare!... On pourrait les croire indignes d'être disciples du Prophète, gâtés qu'ils sont, fils de gâtés!...

Chez nous, au contraire, un nuage s'abaisse, dérobant les choses nuptiales. Nous ne sommes pas des sauvages, bénédiction de Sidi-Tidjani! Mais cependant ne nous enorgueillissons point de notre supériorité. Modérons l'indignation de nos foies. Remercions Allah qui nous a faits : il est le Puissant, l'Informé, le Perspicace, le Rétributeur, le Souverain Juge. Allah aekbar[1]!

Et je vous ramène, auditeurs, par le sentier de la décence, auprès d'Aïcha la vierge, que mes digressions négligeaient...

Quand elle vit le clair soleil du lendemain de son mariage, elle ne pouvait plus porter ce titre de vierge; — et vous ne voudriez point que le kébir Baïlich, ensorcelé par un mauvais djinn, le lui eût laissé porter! — Mais elle n'avait pas à rougir d'avoir cessé de le porter. Tout s'était passé selon les convenances, et même avec un raffinement de délicatesse. Les vieilles femmes, sans qu'on les aperçût, avaient conduit l'épousée jusqu'aux tapis de sommeil; elles lui avaient enlevé ses voiles épais, — les beaux vêtements de dessous formant assez riche parure : l'ample soie brochée de la maléfa, des épaules, tombait au bout des pieds, et ceci mettait en valeur le tulle brodé de la chemisette et la gaze pailletée des écharpes de Tunis. — Et tous les bijoux d'or et d'argent, possédés par Aïcha ou prêtés par des amies, brillaient aussi sur les belles nattes des joues, sur le sein gonflé, sur les bras souples; et de même les fines chevilles avaient de nombreux orne-

1. Allah [est] le plus grand!

ments ciselés, qui tinteraient, et par qui seraient réjouis les yeux de l'époux comme le furent ceux de Mansour[1] par les richesses de la ville d'Imran, quand il les découvrit d'abord, comme vous le savez, avant que d'arriver jusqu'au sanctuaire...

— Demeure, ô ma fille, avec le bien! A toi la félicité la plus parfaite!

Ainsi s'exprimèrent ces vieilles femmes présidées par la sage Méryem. Certaines risquaient des boutades, ou bien encore des pantomimes de verte et folle joyeuseté; mais la clairvoyante, qui surveillait attentivement leurs moindres signes et leurs dires, parvint à les emmener hors de la petite tente, élevée ce soir pour agrandir l'autre et la touchant... Plus d'une fois, ô sidi, tu dus voir chez nous de ces petites tentes supplémentaires, de belles dimensions encore, formant une chambre d'honneur. Elles abritent les épousailles, — et c'est la même tente, la même, sous laquelle chacun vient pleurer le chef de famille trépassé, la nuit où l'on mène le deuil (car le Seigneur a voulu que la Mort et que la Vie soient emboîtées l'une en l'autre, et l'autre en l'une, et qu'on ne puisse pas toujours à première vue les discerner).

Les femmes se retiraient donc, non sans quelque résistance. Elles s'attardaient aux souhaits :

— Reste, ô ma fille, avec l'espoir des voluptés agréables et la vertu dans ton cœur!

Et seule, maintenant, Aïcha restait sur les fréchias entassées. — tout un amas : luxueux djerbis de Laghouat, couvertures du Moghreb, et les nombreux coussins gonflés d'étoffe tailladée, ou de laine, ou de plumes courtes; et là-bas se trouvait un matelas, habillé d'étoffes de Tlemcen, pour le repos qu'Allah dispense et permet à ses fidèles après les lassitudes d'amour. C'étaient beaucoup de richesses, chaque tente du douar ayant confié ce qu'elle possédait de mieux, — et deux maisons d'amis d'El-Aghouat, pareillement, — et d'ailleurs Ibrahim-ben-Bachir ne s'était pas montré avare de beaux tapis pour sa fille aînée... Aussi les femmes invitées avaient-elles fort discouru au sujet de ces dispositions, et cajolé, flatté le

1. Personnage des chants épiques.

négro Blelle, afin qu'il soulevât en cachette, pour leur curiosité, la portière défendue. Et leurs paroles, sincères cette fois-ci, montaient à la limite de l'admiration.

Mais Aïcha, couchée maintenant sur toutes ces merveilles, ne pouvait pas s'en réjouir : elle était trop fatiguée par les cérémonies du jour. Son esprit s'obscurcissait d'une sorte de fumée douloureuse ; le « tam-tam » et la « fièvre forte » battaient sous son crâne, et la chaleur des trente-trois voiles (encore qu'ils fussent enlevés) demeurait lourde à son front. Elle gisait là, pantelante.

— Ya Rebbi-Sidi !...

C'est ainsi qu'elle souffrait sans prononcer les mots, sauf en l'intérieur de sa poitrine, — sans qu'un son vînt à sa bouche, sans qu'un gémissement sortît de ses lèvres — car elle était bien élevée... Puis la fraîcheur de la nuit calma sa fièvre, lentement, lentement. Il le lui sembla du moins... D'ailleurs cette épreuve nécessaire ne l'effrayait point, parce qu'elle était une fille raisonnable, et parce que ses seize ans robustes voulaient le mariage, l'attendaient, se consumant d'ardeur depuis longtemps. Toute vierge n'est-elle pas créée pour devenir femme, inch'Allah ?

Celle-ci voyait donc venir sans appréhension son heure d'épouse ; elle avait froid d'impatience nerveuse, puis elle brûlait. La fièvre battait derechef, et le son du tar, dont les négresses avaient martelé ses oreilles, vibrait, roulait dans son cerveau. Elle n'avait plus ses idées nettes. Et voici qu'au rythme de cette cadence, qui frappait, — rrrrran... rrrrran..., — les enseignements pieux du taleb lui bourdonnaient tout à coup dans la mémoire, lui disaient une obsédante chanson.

Car Ibrahim-ben-Bachir, père d'Aïcha qu'on allait marier, n'avait réellement rien négligé. Trois jours durant, la semaine dernière, un savant homme, bien payé, avait été mandé sous la tente familiale afin d'instruire la fiancée, comme on le fait aux filles aisées d'El-Aghouat... C'était, ce taleb, un érudit très apte à disserter sur les bons principes, et, de plus, tout imprégné des doctrines particulièrement louables des saints Tidjani, dont il était le sous-mokaddem [1]...

1. Mokaddem, envoyé ou missionnaire des Ordres mystiques musulmans.

De la sorte (et pour la première fois depuis qu'elle était au monde), Aïcha-bent-Ibrahim avait entendu des paroles sérieuses concernant les préceptes de la vraie religion.

Elle n'en connaissait rien jusque-là que des propos de nourrice, ou des règles de bienséance : car la sagesse veut qu'aux enfants on permette d'ignorer ces choses, trop au-dessus de leurs jeunes folies, — et trop au-dessus, ensuite, pour les filles, de leurs futiles préoccupations. — Chez une fiancée, — danger pire encore, — l'âme est saisie par le démon des parures, par la hâte qui tient la chair. Aussi le taleb perspicace ne parla-t-il presque point des dogmes à celle qu'il instruisait, ni des doctrines profondes. Ce serait bien assez tôt, par Allah, quand arriverait sur elle le calme de l'âge mûr, ou même celui plus grand de la vieillesse. C'est alors qu'elle prierait et poursuivrait son salut... Mais aujourd'hui — et vous êtes de son avis — un peu de morale suffisait, des principes de charité, et la distinction des biens de la main droite [1] d'avec ceux de la main gauche. Ce qui devait dominer (et ce que le taleb démontra de façon très consciencieuse, et certes ce mokaddem avait fort honnêtement gagné l'argent d'Ibrahim-ben-Bachir!) c'étaient les prescriptions salutaires, santé de l'âme et du corps. Il morigéna cette fille docile. Il lui recommanda, comme on ordonne, la purification générale du bain, mensuelle, obligatoire; puis la purification partielle après toute impureté.

— Tu feras tout cela, tu ne manqueras point, et ainsi tu resteras dans la Voie, ma chère fille, — avait insisté le savant taleb. — Et quant aux formules des prières compliquées, Allah Clément t'en tiendra quitte jusqu'à cet âge des cheveux blancs où l'être humain commence à vivre, parce qu'autre chose en lui est mort... Mais tu ne peux comprendre cela. Borne-toi donc, ô ma fille, cinq fois par jour, lorsque les hommes de ton douar feront les invocations prescrites, à te retirer loin de leurs yeux, et à laisser ton âme s'emplir de modestie et de respect. Le matin et le soir seulement, tu réciteras la « fatha », qui te remplacera tout le reste (Allah est le Bienveillant). Tu la diras aussi, promets-le-moi, dans les instants de trouble et dans la crainte; tu l'apprendras à tes petits

1. Les biens acquis légitimement.

enfants comme ta mère autrefois te l'apprit ; et tu t'abandonneras sans entêtement à la Destinée que l'Ange de la Droite écrit pour toi dans le Livre de Là-Haut. Tu seras une vraie « résignée »[1] sous la puissance du Rétributeur!...

C'étaient les paroles du taleb... Alors, comme Aïcha-bent-Ibrahim, les repassant maintenant, seule sur les fréchias, sentait du trouble, — et, puisque le kébir Baïlich ne se montrait pas encore, — elle rapprocha ses deux mains, de façon à leur faire figurer les deux moitiés d'un livre ouvert, et récita la fatha.

Et nous allons, si vous le voulez — et si tu le permets, sidi, — la réciter nous-mêmes, pour l'amélioration de nos âmes et le salut des voyageurs :

Louange à Dieu, Maître de l'Univers.
Le Clément, le Miséricordieux,
Souverain au Jour de la Rétribution!
C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours :
Dirige-nous dans le chemin droit,
Dans le chemin de ceux que tu combles de tes bienfaits,
Et non pas de ceux qui méritent ta colère ni de ceux qui s'égarent...
— Amen!...

Tout comme nous avons terminé notre récitation de la fatha, la fille d'Ibrahim, dans mon histoire, avait terminé la sienne, — et le kébir Baïlich ne paraissait toujours pas... Quand donc allait-il se glisser, tel un voleur, tel un amant en fraude, sous la tente où la jeune chair était prête et palpitante pour le sacrifice conjugal? Car c'est de la sorte qu'il arriverait, en se faufilant, — selon l'usage très estimable, — lorsque nul regard moqueur ne serait plus là pour le dépister... Et les nuits d'ensuite il agirait pareillement. Sa présence ne serait avouée que dans une semaine ou davantage, — le temps de laisser se calmer les envies de rire des gens folâtres et des gens sérieux.

Il ne venait pas. Le susurrement étouffé de la voix des femmes (parentes ou invitées dont le domicile était trop loin, et qui couchaient alentour sous des tentes volantes) troublait

1. « Musulman » — en arabe, *meslem* — signifie : « le résigné », « le soumis à la résignation ».

seul le silence de la nuit. Et, plus faibles, comme derrière les voix, les soupirs d'une flûte, petite musique voluptueuse et mélancolique, petit chant qui montait suavement, puis se cassait, on eût dit par un sanglot... Le kébir Baïlich ne venait pas.

N'étant pas du même douar qu'elle (et, par conséquent, n'ayant pas joui du privilège des voisinages, grâce auquel, devant les hommes amis, une femme, une jeune fille montrent leur visage, et ne se cachent la bouche et le cou que pour circuler entre les tentes, — et même laissent parfois retomber, en toute liberté, le pan de leur ougaya), n'étant pas du même douar, bref, le kébir n'avait jamais vu le front ni les yeux d'Aïcha-bent-Ibrahim, — ni même ses poignets aux bracelets nombreux, — ni ses pieds agiles aux beaux anneaux, — ni même entendu sa parole. Le kébir Baïlich, pas plus que son beau-père Ibrahim, Allah remercié! n'étaient pas de ces vulgaires et grossiers Châanba qui permettent à la promise de venir près du plat de cousscouss dont prend sa part l'épouseur, et de passer lentement devant ceux qui mangent, en soulevant le coin de son voile. Ce sont manières de barbares, répugnant à la bonne éducation. Non, certes, Mecque et Médine! Baïlich ne connaissait rien de celle dont sa couche serait parée, et croyait là-dessus la sagesse et l'intelligence de sa mère : le choix de Méryem, sans nul doute, était un bon choix.

Mais, naturellement, par contre, Aïcha-bent-Ibrahim connaissait l'essentiel et le menu détail des allures, de la figure, des façons du kébir Baïlich. Elle avait entendu sa voix, écouté ses discours et pesé le poids de ses silences; elle avait examiné, commenté ses gestes; elle aurait pu l'imiter même, dans une fête entre femmes, jusqu'à le rendre reconnaissable au premier coup d'œil. Et d'autres jeunes filles avec elle, ses amies, avaient aussi examiné le kébir lors de ses longues visites, quand il venait chez Ibrahim pour toute la négociation. « Un bel homme, par la Baraka!... Et tu seras riche, honorée... O Aïcha, nous t'appellerons heureuse parmi les plus heureuses!... » Ainsi jacassaient les jeunes amies, puis elles guettaient les mots du kébir, puis elles le regardaient encore : car toute cloison de tente a ses trous, et l'œil du démon n'est guère plus subtil et plus vif que l'œil des adoles-

centes. « Un bel homme! » Non pas adolescent, lui, évidemment; non pas même porteur d'un de ces mentons frais, sans barbe, qui caractérisent les galants. — mais enfin pas un vieillard tout gris comme on aurait pu le craindre, encore moins un de ces vénérables cheikhs dont la barbe d'argent se déploie, pareille au manteau d'Agar... A peine semblait-il avoir neigé, à peine, autour de la bouche du kébir Baïlich...

Par la Vénérée Fatimah! si ce n'était pas tout à fait celui que créent les songes d'une femme, partis pour l'aventure douce après cette exaltation que causent les récits du soir, c'était un mari très acceptable. Et, certes, les larmes versées par la fiancée pendant sa toilette, ce matin, pouvaient s'appeler de pure convenance. Il fallait bien pleurer sa virginité, sous peine de paraître scandaleusement effrontée :

Pleure, ô vierge. pleure
Le trésor qui sera volé,
Le verger qui sera saccagé,
L'oasis qui sera conquise!...

Pourtant ces sanglots voulus n'étaient pas des pleurs d'amertume, et l'heure nuptiale n'y ajoutait que peu d'appréhension. Aïcha, sur sa couche, méditait :

« Je suis désormais la femme du kébir... la jeune mariée... la première dans mon nouveau douar... »

Cette fille était intelligente, et sa fierté pouvait s'appeler juste. L'orgueil juste est béni d'Allah : il fait les hommes vaillants et les épouses irréprochables, — et celle-ci ne démentait point ce que je vous affirme là.

« Que m'a dit encore le taleb? » se demandait-elle.

Ses idées tournaient sans relâche, comme un cheval qui galope en rond. L'attente prolongée la fatiguait. Chaque seconde lui semblait la moitié d'un jour, et chaque minute un mois... Maintenant, sous toutes les tentes, les invitées dormaient à côté des parentes; le ciel nocturne et froid n'entendait plus rien, sauf l'aboiement de quelques chiens, par instants.

« Quand Baïlich viendra-t-il enfin?... Et que pense Méryem ma belle-mère?... Et que font mes sœurs?... Et que m'a dit encore le taleb?... »

Le taleb lui avait dit :

— Sois affectueuse, ô ma fille, pour ta belle-mère, pour les autres femmes de la tente, pour les négresses. Donne au pauvre, secours le vieillard et l'orphelin selon tes moyens. Sois soumise à ton époux. « Commande aux femmes vertueuses d'être obéissantes, et de garder soigneusement, pendant l'absence du mari, ce que Dieu a ordonné de conserver intact[1]. » Tu dois aussi, quand tu sors, marcher pudiquement, sans montrer les ornements de tes pieds. Tu dois baisser les yeux, couvrir tes seins d'un voile, même en famille et dans l'intérieur de la tente. Tu dois ne laisser voir ta bouche, ton cou et les ornements de ton cou, pièces et colliers, qu'à ceux des hommes envers lesquels le saint Koran te l'a permis, qui sont : les parents du sang, ou « au degré du sang », les nègres, qui ne comptent point, et les très jeunes garçons, qui n'ont pas encore réfléchi sur ce qui distingue le mâle de la femelle... Et de la sorte, ô ma chère fille, tu feras ton salut. Je n'ai plus à te recommander, par surcroît, que d'inciter très assidûment ton époux aux dons, présents et aumônes efficaces, offerts à notre vénéré Sidi-Tidjani : — le Seigneur augmente sa réputation!...

Les parents « au degré du sang »? Tu veux bien me demander, ô toi sidi, mon noble auditeur, ce que nous entendons exactement par ce terme; ou plutôt ta science supérieure veut éprouver le modeste savoir de ton serviteur. Enfin (et pour te complaire avec allégresse) je te dirai que cette expression désigne peu et beaucoup de gens. Peu, sans doute, aux yeux d'une femme folle, dépourvue de la honte qui sied, avide d'exhiber son menton devant tous les fils d'Adam. Beaucoup, pour une sage épouse; un univers suffisant, et même, oserai-je prétendre, presque trop vaste! — car en famille on ne distingue point ceux de la race de ceux de l'alliance, et le mari d'une sœur est autant frère qu'elle est sœur...

Je te citerai, comme exemple, revenant à mon histoire, la parenté de celle qui nous occupe, — et comptons sur les nœuds de nos doigts : — les père, grands-pères, beaux-pères du père, tous les oncles, qu'ils soient du sang ou non, et mêmes frères seulement des femmes d'Ibrahim dont Aïcha n'était point née;

1. Koran, sourate IV, verset 38.

tous les frères, adoptifs ou non, tous les beaux-frères actuels ou futurs d'Aïcha-bent-Ibrahim; tous ces mêmes genres de parents du côté du kébir Baïlich (devenant parents d'Aïcha dès ce jour du mariage); tous ceux de Zergua, la co-épouse; et, plus tard ou maintenant, les fils et les beaux-fils de tant de frères, et des sœurs; et, généralement, au douar, les enfants de ces cousins; et les fils aussi des nourrices, s'il y en eut dans la famille; et les voisins âgés, la plupart du temps considérés comme parents, « sang fictif », oncles d'amitié. Voilà donc, pour une femme, quantité de visages d'hommes à qui parler librement, chastement, mais la bouche et le cou sans voiles, et qui peuvent entrer dans la tente, au besoin, sans que le mari soit offensé. J'appelle ceci, par la Koubba! une honnête indépendance, et la bile de mon foie s'agite, et du chagrin me barre les yeux quand je songe que vous autres, Français ou autres Roumis d'Europe, — excuse-moi, je te prie, sidi! — alléguez légèrement que nous séquestrons les femmes, que nous dérobons à tous, par fureur de maris jaloux, la vue de leurs traits agréables et le petit tatouage bleu, délicate fleur de leurs fronts!... Sidi, sidi, par le ventre qui t'a porté, réfute ces calomnies injurieuses! Si l'on t'interroge plus tard sur ce pays étranger pour toi, où nous sommes heureux de te rencontrer, où nous voulons être tes amis, les poussins blottis sous tes ailes, explique que nous ne sommes pas des monstres cruels et féroces, des tyrans brutaux! Car une telle accusation nous déchire... Allah veuille l'excuser néanmoins! Qu'il protège les tiens de sa plus entière protection. qu'il leur prolonge le bien!... Et reprenons :

Les parents au degré du sang? Aïcha-bent-Ibrahim, machinalement, les dénombrait comme nous venons de faire. Elle les voyait tous, l'un après l'autre (du moins les siens, les oncles nombreux), défiler sous ses paupières comme s'ils eussent été des images vivantes... Et soudain, parmi les oncles, parmi les cousins, apparut Kaddour-ben-Mesroud. Il dressait sa taille haute et souple. Il regardait Aïcha. Aïcha le regardait aussi avec les yeux de son âme... Kaddour-ben-Mesroud, compagnon très cher... Et voici qu'Aïcha, confuse, découvrit qu'elle ignorait de quelle manière très exacte Kaddour lui était parent. Sa continuelle présence au foyer d'Ibrahim-ben-Bachir avait-

elle été licite, ou seulement tolérée à cause d'une ancienne amitié? Elle ne savait pas, ne savait pas, Aïcha... Les parents défunts de Kaddour, elle ne les avait pas connus. Jamais non plus elle n'avait questionné là-dessus, cherché à démêler si l'ami cheri était neveu du foyer, ou « adopté », ou peut-être pupille d'Ibrahim-ben-Bachir. Notre cervelle se tient en repos, quand il s'agit de ceux que nos jeunes regards d'abord rencontrèrent, et dont les mains ont guidé nos mains pour construire dans le sable nos premières koubbas d'enfants...

Aïcha se dit : « Sans doute, quel que soit le degré vrai, il pourra venir me rendre visite sous la tente du kébir Baïlich... »

Puis elle comprit soudain que ce seraient des visites courtes, rares, de plus en plus espacées, gênées par tous les obstacles des voyages pour le négoce des récoltes, des travaux, de la distance, des convenances, du mauvais vouloir possible de Baïlich son mari... Elle ne s'en était pas avisée encore. Cette idée la frappait maintenant... Alors, blottie dans le noir, recroquevillée sur sa couche, Aïcha sentit violemment que l'existence loin de Kaddour ne serait pas pour elle la suite de la même vie... Mais la Destinée de chacun est l'oiseau fixé au cou d'un maître : elle doit rester; l'envol est impossible; le bien et le mal sont tous deux de la main d'Allah Rétributeur (qu'il soit loué !)... Je vous le dis, cette fille était sage. Elle avait la fièvre, et pourtant son courage gouvernait sa fièvre, son énergie se consolait en prononçant le Mektoub. « Soit ce qui soit... Vienne ce qui vienne... Passe ce qui passe... Ce fut de tout temps sur le Livre... » Aïcha-bent-Ibrahim se répétait les bonnes formules. Elle ne voulait point, ne voulait point fléchir.

Mais, comme elle était femme, bien que sage, ne voulant point fléchir, elle pleura...

Elle pleura d'avance — et réellement, cette fois, amèrement — sa virginité libre et heureuse.

Elle pleura sa jeunesse, et les chers jours évanouis.

Elle pleura les beaux amants qui galopent dans les histoires, dans les poèmes chantés, et qui font la fantasïa, et qui disent à tous les yeux noirs des paroles ardentes, et qui, d'un geste de leur bras robuste dérobent les belles, affolées, et les empor-

tent en croupe sous leur tente conjugale pour leur faire connaître l'amour.

Elle pleura tout ce qu'un esprit de seize ans, qui rêve depuis bientôt un lustre, peut avoir imaginé de romanesque, — tout ce qu'une veillée trop fiévreuse, après des fatigues trop lourdes, pouvait faire revivre en elle d'espoirs lentement amassés devant les sables infinis. Allah le permettait, sans doute. Et sur elle-même et sur autrui elle versa les larmes nerveuses que n'avait pas pleurées tantôt sa belle-mère, la sage Méryem...

Puis ce fut assez. Elle essuya ses paupières, trois fois, avec le tulle brodé de ses manches; elle se gronda comme on gronderait un enfant; et sur son visage enflammé elle répandit à tâtons le parfum donneur d'ivresse et de désir, contenu dans ce petit flacon qui pendait à son collier de pièces d'or. Et l'heure venait... Alors, juste alors, une allumette française craquait près de la portière, à l'entrée. Les yeux d'Aïcha s'ouvrirent tout grands; son cœur cessa presque de battre. Un poing d'homme se montra, portant la flamme vacillante d'une petite bougie verte : et c'était le kébir Baïlich, — le futur père de ses enfants, l'époux.

— O fleur des vierges, que tes premières minutes entre mes bras soient heureuses!

Il s'approchait, plein d'émoi lui-même, comme un jeune homme. Il eut une grande joie à la découvrir belle, et le lui prouva...

VII

LES FRISSONS

O vous mes écouteurs qu'Allah bénisse, et toi surtout le plus respecté, dont nous sommes les serviteurs, ô sidi! voici la suite de ces noces :

Les huit jours d'après le jour furent naturellement fêtés. Quand le soleil redescendant indiquait l'heure de l'âasser [1], —

1. Temps intermédiaire entre le midi (*dohor*) et le coucher du soleil (*mogh'reb*), — consacré aux menues occupations, aux visites, aux causeries, et, pour les hommes, à la troisième prière, avec dissertations de politique ou de piété.

la besogne dans chaque maison de laine étant terminée, — toutes les femmes du douar se paraient, puis venaient égayer la mariée de leurs plaisanteries. Il en arrivait des douars voisins, et même de la ville d'El-Aghouat (parentes de parentes, amies d'amies), qui dormaient là pendant deux ou trois nuits, pêle-mêle sur les tapis des récits et des chansons.

Et parfois les jeunes filles, bien que les cartes soient jeu coupable, idri Allah! se livraient en chuchotant à leurs scabreuses combinaisons... Elles se cachaient à demi derrière un djerbi[1] tendu, en poussant de petits cris et des roucoulements de ramier. Elles aguichaient l'épouse nouvelle :

— O toi la plus belle, qui nous as précédées dans le chemin des joies conjugales, ne devrais-tu pas nous plaindre et gémir sur nous, plutôt que de nous blâmer comme ton silence paraît le faire?... Pauvres vierges que nous sommes, pauvres fleurs qu'on laisse sécher, ayons la consolation des tarots, les damnés, les damnables! Nous y perdrons peut-être notre salut, ô Aïcha, notre sœur-amie!... tandis que toi tu fais le tien, agréablement, dans les délices amoureuses! ô toi la privilégiée!...

Elles riaient avec de grands éclats. Leur jeune gorge se mouvait sous leur légère chemisette :

— O toi la mariée égoïste! ô toi qui nous as devancées au régal que nous voudrions!... ah! ah! ah!...

Il va de soi qu'Aïcha ne répondait point aux quolibets. En ces jours d'après le jour, elle devait rester l'idole immobile dont les paroles tombent, rares, telles les figues d'été, mûres à peine, sur la terre brûlante du verger... Et sa gravité se demandait si de telles folies, quand jeune fille elle allait se réjouir aux « lendemains » nuptiaux, pouvaient lui être reprochées, comme à ces jouvencelles d'aujourd'hui... Et Méryem la sage pensait comme elle ; toutes deux s'inquiétaient, à la fin, craignant le mécontentement du kébir Baïlich : « Le maître de la tente est là, bien qu'il se tienne dissimulé par chaste délicatesse... »

Alors les jeunes filles, ainsi tancées, passaient à d'autres plaisirs, et s'amusaient comme des enfants au jeu des cinq

1. Tapis mince et de trame serrée, pouvant servir de portière, voire de vêtement d'hiver.

osselets d'agneau qu'on lance prestement en l'air, un par un, tandis que la main rapide déplace ou rafle les autres; ou bien c'était le tas confus, enchevêtré, des jonchets, bâtons embrouillés. Alors les petites filles du douar, entre lesquelles brillait la petite Messaouda, se glissaient parmi les grandes. Elle donnait son avis qu'on n'attendait pas, Messaouda, la « petite jolie », tellement parée que vous l'eussiez prise pour la première-née d'un émir... Elle minaudait, tournant ses hanches, recevant les compliments.

— O toi ma sœur aînée, la nouvelle épouse! — disait-elle de sa mince voix claire, je te ferai connaître tout notre douar. Par la Vénérée Fatimah, je te ferai connaître les dessus et les dessous, beaucoup de choses que tu ne connais pas!...

Le rire reprenait autour d'elle. Sa mère, Cassïa la vaniteuse, s'enorgueillissait sans mesure du mérite précoce de cette fille et de ses paroles en or, sans songer à dresser sa bouche au silence plus précieux souvent. Et voici qu'Aïcha la mariée, (parce qu'elle ne connaissait pas le douar, en effet, et qu'elle était dépaysée, telle une étrangère entre toutes ces femmes assises là, épouses expérimentées, qui le long du temps seraient ses voisines et ses compagnes après le départ des jeunes amies), — voici qu'Aïcha la mariée liait son cœur, sans le savoir, à cette enfant aux gestes de femme... Elle goûtait. bonne créature pétrie d'excellents vouloirs, la petite beauté délicieuse de Messaouada; elle admirait sa grâce menue; et voici, écoutez bien, qu'elle allait s'y attacher davantage et davantage, à celle dont elle recevrait le choc violent de la douleur : car c'est ainsi que nous marchons, les yeux cousus et cillés. Allah le Clément, dans sa bienveillance, nous garde de soupçonner les cruautés de l'avenir. Il empêche que nous ne gâtions l'heure qui coule par les prévisions du mal futur... Soit-il loué dans les siècles! Amen...

Et c'est ainsi qu'Aïcha souriait à Messaouda la petite, joyau ciselé. Elle s'étonnait de la voir, quand les jeunes filles amies s'avançaient l'une après l'autre pour la danse, se balancer savamment, voluptueusement. au son du tar que frappait, comme elle pouvait. — bloum et bloum, ran-bloum-bloum-bloum, bloum et bloum! — Fatoume la négresse... Les autres enfants, sidi, sautaient sans art, comme il est de leur âge, bon-

dissaient dehors en criant, revenaient, porteurs de désordre; mais la dorée, Messaouda, faisait les pas mieux qu'une danseuse, et ployait merveilleusement son torse gracile, fleur en bouton, au-dessus de ses pieds nus qu'ornaient plusieurs anneaux de prix...

— Regarde-moi, ô toi ma sœur, l'épouse nouvelle! Regarde si je mime bien!

Et la vérité me force à le dire : elle mimait déjà fort bien l'histoire de Sidi-Mansour; elle savait exprimer l'ardeur de la gloire; elle savait exprimer la haine; elle savait exprimer le désir d'amour.

— La lune est jalouse de ton charme! lui répondait Aïcha.

Et cette mariée songeait, lasse et le front lourd. Elle aurait souhaité, inch'Allah, danser aussi parmi les invocations, et se cambrer, et tournoyer avec la sensuelle lenteur des colombes... Vénérées compagnes des Saints! il n'y fallait pas penser. Déjà les femmes présentes, vieilles ou jeunes, la trouvaient trop prompte au geste, et jugeaient peu convenable qu'elle se laissât distraire de la sorte par le babil et les talents de la petite Messaouda.

Mais les blâmes de ces personnes sévères ne s'exprimaient point en paroles. C'était bien assez, Mecque et Médine! de leurs clins d'œil réprobateurs!

Alors Aïcha se tassait sur le tapis du Maroc qu'elle occupait à côté de Méryem et des voisines respectables. La vapeur blanche et parfumée des cassolettes de benjoin l'enveloppait d'assoupissement, berçant la fatigue des entretiens nocturnes. Et cette torpeur allait, par instants, jusqu'au sommeil. Puis, dès qu'un choc de tasses sur les plateaux, dès qu'un éclat de voix entre d'autres voix coupait les bruits plus confus, c'était le réveil en sursaut. En sursaut, mais inavoué, tête du Prophète!... Aïcha se redressait, les yeux largement ouverts, comme si jamais le dormir n'eût existé sur la terre. Elle vérifiait avec discrétion ses parures et l'état des plis de son voile. Ses doigts rougis de henné comptaient sur sa gorge le nombre de ses pièces d'or, ensuite sur ses poignets le nombre des cercles tintants, ensuite sur eux-mêmes le nombre des bagues. Il y en avait beaucoup, presque à la limite de la profusion.

Et, d'un élan de fierté raidie, la fille d'Ibrahim prononçait, mais en dedans, avec les muettes paroles de l'âme :

« Je suis l'épouse de Baïlich, kébir du douar, fils d'Amar-ben-Ziane et de celle qu'on nomme la Sage... »

Elle avait raison, je vous le dis. Elle connaissait sa chance. Le meilleur appui que pouvait trouver — en plus de l'orgueil — son esprit désorienté, c'était la bonté, le tact et la droiture agréable de cette belle-mère, la sage Méryem.

Certes, par toutes les Coupoles! Méryem la prudente ne pouvait être confondue avec l'une de ces belles-mères vulgaires, empressées, tracassières, insupportables malgré de parfaites intentions, — ni avec l'une de ces belles-mères comme il en existe aussi, qui se font un visage de miel pour qu'on remarque moins la perfidie de leurs yeux, une bouche de bonbon à la rose pour sucrer et dissimuler le vinaigre de leurs phrases. Encore moins était-elle la tyrannique, la méchante dominatrice qui malmène jusqu'à la torture les jeunes têtes courbées sous son joug; non, non, certes, par la baraka tidjanienne! mais bien la « maîtresse du bon sens et de l'équité »...

Aussi voulut-elle rappeler — dès le huitième jour après le jour — l'épouse Zergua qui languissait dans cette maison du Ch'tett d'El-Aghouat où sa précaution l'avait amicalement reléguée. Le négro Blelle, avec Fatoume, s'en furent chercher Zergua. Et Zergua, parvenue aux tentes, descendit seule de mulet, le front obscur et la bouche rechignée, et se mit sur l'heure à filer une quenouille garnie de laine qui lui tomba sous la main, — sans avoir salué au nom d'Allah, sans avoir jeté un coup d'œil vers sa rivale, l'épouse nouvelle, qui pourtant lui tendait les bras, comme une sœur... Elle affecta d'être, plus que jamais, la forme à peine vivante, l'objet mobilier, la chose inerte qui ne ressent rien.

Mais ce retour forçait toutefois le kébir Baïlich à régler les prérogatives de chacune de ses deux compagnes, au sujet du tapis des nuits.

Et certes ce devoir était ennuyeux, par les géhennes! D'autres auraient atermoyé : réellement, l'obligation de partager ses faveurs d'époux entre la mariée toute fraîche et l'ancienne épouse desséchée s'annonçait cruelle, je dirai presque inacceptable à la bonne volonté de Baïlich.

— Zergua ne me paraît même plus une femme, ô ma mère!...

— O mon fils, je t'entends bien; mais cependant, songes-y, elle n'a pas encore atteint, et même il s'en faut, cette décrépitude qui peut libérer un époux de ses devoirs conjugaux; elle te semble vieille, plutôt qu'elle n'est vieille... Notre Seigneur Mohammed le Saint Prophète (tu connais ses prescriptions mieux que moi, mon fils, quoique mes années me conduisent à m'instruire dans la doctrine), Notre Seigneur Mohammed te commande, quand tu as deux femmes, de ne pas négliger l'une, de ne pas la laisser comme en suspens, mais au contraire de partager le plaisir, scrupuleusement, entre celles qui sont tiennes. Et tu sais la punition physique qu'auront à subir, pour la vie éternelle, ceux qui contreviendront[1]!...

Si déférent et pieux qu'il fût, nous dirons même fils parfait, vénérateur de sa mère, le kébir Baïlich ne se sentait point persuadé. Seule, cette crainte d'un corps inégal dans l'existence future le retenait encore un peu, baraka tidjanienne!... seule, elle l'empêchait de déclarer, d'un coup, son horreur... Zergua? Zergua? buisson de broussailles, pierre désagréable et coupante dans le chemin de sa quiétude!...

— Permets-moi de te l'affirmer, vouloir n'est pas tout, ô ma mère! Oui, chez un adolescent, quand se déchaîne l'heureuse frénésie des fougues juvéniles, n'importe quelle vieille pelure d'orange peut donner l'illusion de l'or... Des mendiantes chauves et quasi-centenaires paraîtraient alors désirables, faute de mieux... Mais quand le menton s'argente, quand on a passé huit fois cinq ans d'âge, ô ma mère!...

Hochant la tête, il n'achevait pas. Et Méryem lui faisait signe de n'en pas dire davantage... Et ce fut un moment très lourd, un silence que traversaient en familière bonhomie les allées et venues du négro Blelle, lequel mettait à part les tapis, les plateaux, les cafetières empruntés pour les fêtes des noces, et qu'on allait rendre aux voisins avec un « Ikettar khérek[2]! »... Le Sahara d'un blond fauve, où la lumière se

1. Cette punition sera (d'après l'interprétation d'un verset) de ressusciter avec des cuisses inégales, notamment dans le volume de leur partie supérieure la plus charnue.

2. Équivaut, dans le code de la politesse, au « Dieu vous le rende! » des paysans européens.

mourait derrière les horizons, semblait lui-même, se disait Baïlich, confusément perplexe...

Enfin Méryem la prudente sortit les paroles que voici :

— O toi mon fils, ô Baïlich, toi qu'entoure la considération, il ne m'appartient pas de te reprendre. Et je ne suis pas un taleb pour moraliser sur ces choses-là. Certes, j'eusse préféré te voir mieux suivre la Loi formelle, et ceci, même pour moi, mon fils : car les langues mal intentionnées (Allah veuille d'avance les absoudre!) ne manqueront pas l'occasion de s'escrimer sur mon compte, et d'alléguer que mon influence t'amène à traiter Zergua comme ces morceaux d'étoffe inutile qu'on glisse dans le sac aux déchets...

Et, le kébir Baïlich demeurant muet, les yeux fichés à terre, la sage Méryem ajouta :

— Encore ceci, pour t'expliquer mon insistance, ô mon fils : je me souviens que feu ton père (le salut complet lui soit acquis!) tint les parts toujours en équilibre, quand, malgré mes larmes dont je t'ai parfois entretenu, il eût pris pour seconde femme cette effrontée, née près de l'Oued-Mya, et fille d'un homme riche. D'ailleurs, ce temps d'épreuves ne fut pas long; la fille de l'homme riche, trop balourde de façons, trop âpre de caractère, fut renvoyée à sa famille avec une indemnité, et tout cela bien réglé devant le khadi de N'gouça... Mais enfin cette épouse, ma rivale, avait reçu des siens plusieurs maléfas de soie splendides, et de somptueux colliers d'or, et des guirlandes de pendeloques ciselées, formant diadème et chute sur les tresses, et quatre magnifiques couples de larges boucles d'oreilles; et c'était de quoi, certainement, chauffer au paroxysme, tu ne peux le nier, les désirs d'un homme, et ton père flamba pour elle... Il flamba d'une folie, feu de drinn[1] vite allumé, brillant comme le soleil, puis éteint... Or, même en la première semaine, en la première semaine, ô mon enfant, ton père fit alterner les nuits!... S'il préférait, dans son aveuglement passager, les figues d'une corbeille, il ne goûtait pas moins assidûment à celles de l'autre corbeille... Un fruit, et puis un autre fruit... Et si je n'ai pas été consolée tout à fait par tant de justice, j'en sentais pour-

1. Haute graminée saharienne.

tant le prix ; ma colère veillait moins aiguë, mon amour-propre était sauf ; et, depuis, j'ai souvent béni la délicatesse de cet époux ; je l'en ai regretté davantage lorsque, sa tasse vidée, il m'a laissée pour aller de l'autre côté de la vie... Qu'il jouisse là-haut des Jardins !...

— Qu'il en jouisse ! — jeta dévotieusement le kébir Baïlich.

Mais il ne prononça point, après ce souhait, la parole demi-consentante que sans doute sa mère attendait : ses yeux toujours attachés sur les petits cailloux du sol, il laissa tomber l'entretien. Zergua, bien décidément, lui semblait l'épaule de mouton dépouillée de chair, et tellement desséchée, tellement blanchie sur le sable, que le chien le plus vorace n'essaie pas de la ronger !...

Alors Méryem, découragée, s'en fut à l'intérieur de la tente, vaquer à diverses besognes, s'assurer que du café se trouvait grillé en quantité suffisante pour les visiteuses qui tantôt viendraient. Puis elle jeta son coup d'œil de mère sur Aïcha la préférée, qui restait à l'écart dans un coin, mélancolique (et cela ne convenait point), et sur Zergua la dédaignée, qui boudait avec persistance, une barre d'entêtement au front (et cela ne convenait guère plus). Fatoume même semblait gênée, dans le doute de ce qui suivrait... C'est pourquoi Méryem décida que le plus tôt serait le mieux pour le règlement des choses : un mal actuel, Dieu Unique ! fait moins souffrir qu'un mal menaçant...

Elle retourna vers son fils ; et, l'ayant considéré, elle reprit en soupirant :

— O Baïlich, ô Baïlich, puisque ta délibération est close, puisque je ne peux rien dans un tel cas, sachons du moins éviter le scandale qui ruine les réputations !... Zergua n'a pas dans l'esprit une astuce bien terrible, je pense : mais elle peut se plaindre, se lamenter, injurier Aïcha sa rivale devant les enfants curieux, et même devant les voisines. Il faudra donc, ô mon fils, que, contre le vœu de mon cœur, je prépare ta première femme à devenir l'oubliée, pour toujours... Il faudra que je mate sa peine... Ya Rebbi-Sidi ! le salut sur nous ! certaines tâches sont pesantes... C'est pour la tente et pour toi que j'entreprends celle-là, mon fils...

Et, de la sorte, Zergua, fleur fanée, allait devenir poussière dans les soucis du kébir.

Mais la manière dont elle reçut l'annonce de ce nouveau malheur ne fut pas, tout d'abord, celle qu'avait redoutée Méryem : Zergua ne se lamenta point, n'injuria point Aïcha-bent-Ibrahim, sa rivale. Simplement elle noua ses deux bras autour de ses jambes repliées, et se balança péniblement, d'arrière en avant, d'avant en arrière, comme fait l'étudiant buté qui veut mettre et mettre dans sa tête un verset du Koran, très difficile : et puis, par instants, le dos de cette abandonnée tressaillait, en secousses brusques, comme fait le chameau rageur qui veut se débarrasser d'un fardeau. Et le visage jauni se convulsait d'étrange manière, jusqu'à porter l'angoisse noire dans la poitrine et dans le foie de la sage Méryem.

— O ma chère fille Zergua! — disait celle-ci d'une voix encourageante, tout en fermant la tenture qui les séparait d'Aïcha la nouvelle mariée et de Fatoume la négresse.

Zergua n'entendait même pas. On eût dit qu'un mauvais djinn était entré dans son corps. Enfin sa bouche tordue proféra des sons indistincts.

Et Méryem alors, avec douceur :

— Que dis-tu, ô Zergua ma fille?

Elle ne disait que ceci, à la façon des aliénés :

— J'envie, j'envie...

— N'envie rien, ô Zergua ma fille! Rafraîchis ton jugement. Par la Vénérée Fatimah, par la Vénérée Khadidja, qui fut patiente et résignée quand son époux Notre Prophète lui donna plusieurs co-épouses, n'envie rien!...

Mais Zergua, vous l'imaginez, persistait à ne pas entendre. Elle répétait, indéfiniment, sa plainte monotone, au sens incomplet :

— J'envie, j'envie... J'envie, j'envie...

Et ce fut tout ce qu'on en tira jusqu'à l'arrivée des femmes du douar, qui se groupèrent nombreuses, joyeuses et caquetantes devant la demeure du kébir, chacune apportant ses enfants et sa quenouille à filer. Et Méryem dut dominer son émotion, pour les recevoir : car c'était le commencement des semaines d'après les semaines; sans s'appeler une suite des noces, c'en était une suite pourtant, puisqu'on offrait, par

civilité, aux plus notables de ces voisines, soit du thé, soit du caouah (ce qui ne se fait pas, les jours ordinaires, pour ces séances jacassières que les filles d'Ève tiennent en plusieurs points du douar, chaque jour). Et des divertissements aussi s'organisaient entre ces bavardes, sous le prétexte de distraire la jeune épouse, Aïcha la fêtée, et d'embellir ses semaines d'or, — des jeux, des pantomimes bouffonnes, des devinettes, des récits, sans compter, bien entendu, le courant des médisances, tef-tef, tif-tif, taf-taf!...

Et voici que, tout justement comme Bakta, parente d'Aïcha, narrait je ne sais quels méfaits, quels empoisonnements romanesques au moyen de l'herbe « sérouane » (qui, comme tu le sais, ô sidi, est employée par les Touareg pour précipiter leurs ennemis dans le délire homicide, et eux-mêmes, lorsqu'ils s'y risquent, dans le délire du contre-amour)[1], — voici que, comme d'autres femmes parlaient des plus dangereux venins, Zergua se dressa soudain :

— J'envie, oui, par les saints Tombeaux! j'envie celles qui connaissent les divers poisons d'Allah!... J'envie celles qui savent s'en servir!... J'envie celles qui l'osent!... J'envie celles que rien n'arrête dans leur vengeance, quand un époux les méprise et qu'une rivale les foule aux pieds!...

Le feu du tonnerre, par un ciel pur, serait tombé au milieu de l'assemblée que les femmes présentes n'eussent pas été plus stupéfaites, ô sidi!... Quoi! cette Zergua sans importance, cette Zergua muette que chacune avait regardée tout à l'heure, en arrivant, avec une curiosité vite repue et un tour de menton dédaigneux, cette Zergua « faisait le blasphème », le « scandale de honte », publiquement?... Scandale qui ne semblait pas réel!... Et pourtant, et pourtant, Allah le Rétributeur l'avait écrit sur le Livre...

On ne pouvait se tirer de là qu'en affectant des mines sérieuses, austères, idri Rebbi! et surtout en menant vite un bruit de langues général, — tef-tef-tef-tef-tif-tif-tif-tif! — afin de jeter un voile sur la rougeur des embarras... Mais cet assaut de bavardages n'empêchait pas — non certes, par la

1. C'est-à-dire afin de se délivrer, par la maladie, d'un amour malheureux pour une femme qu'ils n'auront pas.

Kébla[1]! — de savourer, comme un régal, — la contrariété de Méryem, la surprise bien étrange d'Aïcha... « La jeune mariée n'était-elle pas encore informée, Vénérée Fatimah! qu'elle se trouverait la seule admise aux plaisirs du jardin permis?... Cela était intéressant, par les sept Cieux! » — Ainsi pensaient, n'en montrant rien, ces oiseaux féminins, huppes vulgaires...

Et maintenant Zergua, calmée, rentrait sa tête dans ses épaules, comme une tortue en détresse, et se faisait petite, petite, prête à disparaître, semblait-il, si la terre voulait bien s'ouvrir... Et les voisines eussent souhaité que le kébir Baïlich fût présent à cette algarade.

Et les chuchotements circulaient :

— C'est inconcevable, ô ma chère Raïra!

— Ne m'en parle pas, non, je t'en prie au nom de la sainte Koubba! Il y a de quoi suffoquer, ô Zorah, il y a de quoi crever de rire comme la grenouille qui vit le poisson volant!...

Quant aux menaces terribles de Zergua prises en elles-mêmes, nulle n'y attachait d'importance : ce sont choses que toute femme dit quand la jalousie la travaille; mais il n'en est que du vent fugace, pareil à celui qui gonfle les draperies légères des bassours. Et bientôt, d'ailleurs, le tout s'oublierait, et Méryem la sage et la prudente se consolerait, par la prière, de cette mauvaise déchirure à la considération...

Et cinq ou six journées plus tard, en effet, la minute détestable était comme lointaine. Le kébir n'avait rien su, ou, qui le dira? son habileté avait feint de ne rien savoir... Zergua redevenait pierre. Méryem se raffermissait le cœur. Fatoume la négresse éclairait de nouveau, du sourire de ses dents blanches, sa noire figure, toute ridée.

Mais la jeune épouse Aïcha gardait, précieuse et constante, la mémoire de telles minutes, pour elle minutes d'orgueil : et qui de nous s'en étonnerait? Elle est grande pour une femme, la gloire d'être « l'unique » aux yeux de son époux, ne serait-ce que pour peu d'années, ne serait-ce que pour peu de jours!... Miel délicieux, dont les voisines, femmes du douar, amélioraient encore le goût par leurs félicitations : « Louange à toi,

1. Ligne idéale réunissant chacun des points du globe à la Mecque, et parallèlement à laquelle le Croyant se place pour la prière.

ô Aïcha, perle de la perfection, qui sais faire rester ton maître près des fréchias du repos, comme auprès des œufs précieux reste le mâle de l'autruche ! » — « Louange à toi, ô délicieuse, dont les tresses belles à voir ont lié ton époux sur ton sein ! »

Ainsi disaient-elles, de jour en jour, à l'heure tiède de l'âasser. Cassïa la vaniteuse, surtout, s'adonnait aux compliments, afin d'être la première en cela comme en d'autres choses, et sa gloriole s'étalait comme le manteau d'un bachagha !... Et semblablement les cadeaux que tous les matins sa fille parée, Messaouda la petite, apportait pour Aïcha, devaient pouvoir être nommés les plus fréquents et les plus agréables : et tantôt c'étaient des oranges, tantôt des œufs, tantôt du sucre, tantôt des abricots séchés, ou deux pigeons bleus que les doigts de Messaouda, si fins pourtant, maintenaient serrés par les ailes, et qui raidissaient leurs pattes roses, comme le fit jadis leur ancêtre devant le roi Salomon[1]... Et, l'une des fois, ce fut un petit de chèvre blanche ! Certes, les femmes du douar trouvaient qu'il y avait abus...

— O Milouda ! quel projet nourrit-elle donc sur la famille du kébir, Cassïa, femme d'Ali-Djéridi ?

— Rien de bon, sans doute, ô Zouïna ! Allah sait si, quelque soir, Aïcha-bent-Ibrahim ne paiera point cela avec de la monnaie de larmes !...

Mais néanmoins, pour ne pas rester en arrière, Milouda, femme de Ben-Salem, chargeait ses enfants d'apporter aussi des œufs — et souvent ! et souvent ! — à la tente du kébir Baïlich... Et Mouïna, Mabrouka, Fréha, Kédoudjah, Nouara, M'amra, Yaminah, R'gaya, Fatimah envoyaient, à qui mieux mieux, comme « l'autre », des abricots séchés, du sucre, des oranges, des pigeons bleus, — et, parce qu'elles n'avaient pas de cabris, et tenaient à rivaliser pourtant, plusieurs offrirent des poules... Et de la sorte tout allait bien. Rien qu'en acceptant, rien qu'en remerciant au nom du Seigneur, Aïcha-bent-Ibrahim faisait peu à peu, « kelma-be-kelma[2] », la connaissance de toutes. Elle apprenait le nombre de leur progéniture,

1. Les légendes sur les bonnes relations de Salomon avec les oiseaux, aigle, huppe, pigeon, et les insectes, sauterelle, fourmi, sont de tradition populaire chez les Arabes Nomades.

2. Syllabe à syllabe, — expression figurée, d'un usage constant.

et leurs alliances, et leur caractère, et leurs mérites respectifs, vrais ou faux...

Et les plaisirs d'après-midi recommençaient leur cours allègre qu'avait un moment troublé Zergua.

Certaine conteuse, par exemple, narrait la visite qu'une femme d'El-Aghouat, garde-malade fort respectable, accoucheuse expérimentée, fit chez un rat des jardins; et comment (rapetissée d'abord par les soins d'un djinn serviable qui l'était venu chercher) elle put pénétrer dans ce petit trou, jusqu'assez « creux sous la terre », — et comment, arrivée au fond, elle dut aider sans retard à l'accouchement de la sultane-rate, et certes la chose n'allait pas seule, et certes son art réputé n'était pas de trop!... Puis elle fut conduite à côté, sidi, dans une salle magnifique, où des mets étaient servis, et là, des bouches invisibles la prièrent de vouloir manger, dévorer, se rassasier sans nulle crainte ni mesure. Mais la femme n'avait consenti à prendre quoi que ce fût, pas même une bribe de gâteau. Et peut-être avait-elle bien fait, peut-être tout cela n'était-il qu'une épreuve : car, de retour en sa demeure (ramenée par le djinn serviable qui d'un seul geste lui avait rendu sa taille ordinaire), elle trouva sur ses fréchias trois grands tellis[1] remplis d'or, — non pas, Vénérée Khadidja! de cet or ensorcelé qui le lendemain se change en cailloux, mais de l'or pur, pur et véritable récompense d'avoir obéi et pourtant de s'être gardée contre les sortilèges d'enfer!... Le Dieu Unique nous en préserve, amen...

Ainsi terminait la conteuse avec beaucoup de bon sens. Et je te confirmerai, sidi, que non seulement ma mère, mais mon père et mon aïeul, à moi qui te parle, tenaient ce fait pour véritable et parfaitement authentique, tous deux ayant bien connu le mari de cette accoucheuse, bon musulman comme eux-mêmes, et qui, sans ressources autrement explicables, vivait dans le gras repos, ne rechignant pas à payer les tasses de café d'autrui chez le cahouadji. Et d'où sa richesse aurait-elle procédé, sinon de l'or des tellis?... Quant à l'époque, ô sidi, cela s'était passé il y a longtemps, mais pas

1. Vastes sacs à blé ou à provisions, en tissu de poil de chameau, souvent teint et rayé.

si longtemps, — peu avant « l'entrée » des Français[1]. — Allah permet les mystères qu'il veut!...

Mais n'oublions pas la suite des discours de nos filles d'Ève. Quelques-unes de ces voisines, ô sidi, employaient sans intelligence leur tour d'être écoutées. Elles critiquaient (les excuseras-tu?) le langage roumi; elles décrivaient les allures, l'ajustement des épouses de chefs français, venues, un jour, les examiner au marché du blé et du goudron; et ces Roumïas se récriaient comme devant des bêtes curieuses; et l'une d'elles avait acheté — voulait-elle donc les porter? — ces vieux khalkhal d'argent, demi-cassés, qui tenaient à peine aux chevilles de Zorah-bent-Chaïr... D'autres diseuses préféraient, à juste raison, parler de l'oiseau géant, ou du jardin d'El-Akhdar aux fontaines merveilleuses. Il arrivait aussi que l'une d'elles, sotte maniérée, commentait à tort et à travers l'histoire des Sept Dormants. Vraie faute, tu le conçois instantanément, ô sidi! car ce récit du saint Koran n'est pas un récit de femme, et ne convient nullement à un auditoire de femmes : il passe au-dessus de leur entendement...

Dans ce cas, ou d'autres semblables, la prudente Méryem oubliait volontairement sa modestie, sa réserve, et par une manœuvre subtile intervenait dans l'entretien. Sainteté des Amis d'Allah! il émanait de cette mère du kébir comme un baume de sagesse. Sans paraître blâmer personne, elle remettait la causerie dans une voie plus salutaire. Elle disait des « hékïett[2] » sur quelque sujet vertueux, mais simple, favorable aux honnêtes réflexions; ou bien elle entretenait ces voisines plus jeunes qu'elle des particularités du koheul (« béni soit-il du Seigneur! — murmuraient les voisines, — bénies pareillement celles qui s'en servent! ») — du koheul dont il est excellent d'user le plus possible, à tout âge, et de noircir les paupières des enfants dès la première demi-heure après leur naissance.

— Il existe, ô vous musulmanes, une montagne faite de ce koheul, une mine énorme, inépuisable, éternelle, dont personne des humains ne pourrait préciser l'endroit (Allah seul

1. L'entrée de nos troupes à Laghouat, prise d'assaut, en 1852.

2. Historiettes, anecdotes.

détient tous les secrets). Mais un taleb m'a dit, un jour, que, sans trop de témérité, on pouvait croire qu'elle est située aux environs de la Sainte Mecque... Et de cette mine ou montagne des morceaux se détachent, idri Rebbi, et ces morceaux se mettent en marche sous terre, et viennent ici, ou là, ou ailleurs, se placer à la portée de ceux qui font métier d'en chercher, et qui, les trouvant facilement, les revendent pour un prix doux à toutes les femmes des Croyants. Que le Dieu Unique en soit remercié!...

— Qu'il en soit remercié! Nous le louons!... et nous admirons, ô Méryem, ta connaissance!... N'as-tu pas encore, dis-nous, quelque chose à nous apprendre pour notre amusement du jour et notre édification?

Ainsi s'exprimaient les femmes, un instant moins tapageuses, grâce aux propos moins frivoles. La sage Méryem (quand elle en avait été priée à la limite convenable) leur parlait alors des boucles d'oreilles, dont l'origine est sainte et sept fois sainte, puisqu'elles furent inventées par notre père Abraham : — sur lui le salut! sur lui la paix! — Et c'était en l'intention de consoler Agar, sa servante et concubine, à qui l'altière première épouse, Lella Sarah, venait de faire méchamment percer les oreilles avec un clou, par son négro Bou-Kahal...

— Les beaux anneaux ciselés et garnis de corail changèrent l'insulte en honneur rendu, et l'opprobre en parure... Et croyez qu'à cause de cela vous pouvez toutes (même les grand'-mères comme moi) porter fièrement vos boucles d'oreilles, et seraient-ce trois paires à la fois!... D'ailleurs, qui blâmera les femmes de s'orner de leurs bijoux?... Il faut en jouir à l'heure qui coule, et nous n'en aurons rien après notre mort...

— Tu as raison, ô Méryem! ô toi la perspicace, ô toi la digne mère du kébir!...

Par conviction et par cordiale courtoisie, elles approuvaient, enthousiasmées, les voisines. Mais leur ardeur au vain bavardage les reprenait déjà. Elles écoutaient mal la leçon que cette prudente Méryem, trop parfaite, voulait tirer de ses propos :

— Que nos bijoux toutefois — leur disait la pieuse grand'-mère — nous fassent souvenir d'éviter la colère et la criminelle jalousie de Lella Sarah, rebellée contre les vouloirs de l'époux, son Sid' et son Maître!... Car c'est une grande calamité...

C'en est une aussi, quoique moindre, de laisser voir à son seigneur une docilité fictive, et de mettre en pratique les deux tercets :

Devant Sidi, devant lui mon époux,
Ma langue déférente
Prononce : Oui, oui! »

Derrière Sidi, aussitôt,
Elle se retourne
Et fait : « Non, non! »

Et Méryem, mieux qu'un khannaï, récitait les deux tercets. Et les femmes, comme les jeunes filles, secouaient leurs seins à force de rire, et promettaient, sans conviction, de refréner l'astuce malicieuse propre à leur sexe endiablé. Des quolibets s'échangeaient. L'une de ces folles pinçait sa compagne, l'autre grommelait contre son fil rompu, celle-ci chantonnait, celle-là criait sans raison, et toutes ensemble, soudain, redoublaient le tapage de leurs paroles jusqu'à faire fuir de male peur, idri Allah, les lézards ou poissons de sable qui près de là flânaient au soleil.

— Ha! ha! ha! ha! ha! Nous sommes les femmes très soumises! Ha! ha! ha! ha! ha! Nous sommes les grappes de la treille sous la main de celui qui cueille!... Nous sommes les figues du verger!...

Leur hilarité (que nous autres, gens rassis, appellerions abusive) paraissait les transporter d'aise. Puis, là-dessus, le broum-broum du tar résonnait sous les doigts noirs de la vieille Fatoume, frappeurs véhéments. Les voisines, émoustillées, entraient sous la tente pour danser.

Si bien qu'un soir, espérant en finir, le kébir Baïlich et d'autres notables du douar permirent une plus grande cérémonie de danses, une « n'bita », sous le bon prétexte de « sadaqua », de « charité » destinée à trois orphelins malheureux... De la sorte, assez souvent, le divertissement se décore d'un titre fort louable, et les femmes y trouvent un motif pour se passionner trois fois plus... Et c'est alors que, sans scrupules, elles font venir le joueur de réïtha et les négresses gagées, habiles à manier le thebel, le tar, les khrab-rhab, — et à rythmer, de leurs paumes claquantes, la changeante mesure

des pas, — et à clamer — chose indispensable! — le nom du mari, le nom des pères[1] de chacune (parmi celles qui prennent le foulard[2]), pour glorifier sa famille et appeler sur les mouvements de ses pieds et de ses mains la bénédiction d'Allah.

J'ai donc à vous faire entendre derechef, ô mes auditeurs, le bruit profane des instruments!... Profane, mais honnête et familial, quand on y réfléchit. S'il a scandé devant vous — je le crois, je le crois! — maints déhanchements de prostituées, incitateurs au péché, il est, pour les femmes « préservées », l'appoint du plaisir sans tare et des licites ébats. Songeons aussi (à un autre point de vue) que le son des instruments soutient la marche des Fidèles, dans les pélerinages. Ainsi le Dieu Unique permet toutes choses, il est l'Intelligent!... Comme je vous l'ai dit déjà, — comme il n'est pas inutile de le répéter trente-trois fois sous trente-trois formes, — celui qui touche la viole ou le tar gaspille les dons de son âme; mais celui qui l'écoute dans un bon esprit peut acquérir des mérites, et prendre une avance précieuse au sentier de la perfection...

La musique, enfin, s'épandait à travers le douar, et sur les sables. Dans une grande tente faite avec deux tentes, les femmes dansaient. Une seule d'elles à la fois, selon l'usage, — debout au milieu du cercle des corps assis ou couchés, — une seule mimait les désirs, les pudeurs, les défenses, les appels d'une amoureuse, ou bien, comme une réponse violente, les ardeurs des amoureux robustes et fiers. Et si quelques-unes — les ridicules! — faisaient machinalement des gestes gauches ou imités, la plupart, tout en mouvant leurs pieds avec une stricte réserve, livraient leur corps à l'inspiration, comprenaient, éprouvaient... Par Allah! qu'elles rendaient bien les pâmoisons et les attentes!... Elles vivaient la volupté de leur danse. Et, les sourcils contractés, la bouche serrée sous le foulard dont elles se voilaient le visage, elles percevaient obscurément ce qui nous vient des autrefois dans ces poses long-

1. Le plus souvent, jusqu'à la cinquième ou sixième génération. — Les Arabes se targuent presque tous de filiations brillantes, réelles ou légendaires.

2. Comme signe qu'elles vont danser. — Ce foulard est délicatement tenu entre les doigts, mollement tendu ou rapproché par les mouvements des mains et des bras.

temps gardées, lentement changées, dans ces abandons subits de la main qui tombe et défaille, tels que les mimaient déjà les mères des mères de nos mères, en l'antiquité du temps disparu... Et c'est pourquoi nombre d'entre elles savaient, je puis le dire, danser. Les frissons de Sarah l'épouse et d'Abigaïl la servante, les seins qui se crispent, la croupe qui se tend, elles en trouvaient la leçon aux profondeurs secrètes de leur être, — et les émois couraient le long de leur dos souple, puis suivaient jusqu'au bout des doigts l'arc harmonieux de leurs bras levés.

O mes frères du tapis, nous autres hommes cherchons en vain (si quelquefois, folâtres, nous essayons les pas rythmés) cette survivance du passé qui domine sans qu'elles en aient conscience les récréations des femmes! Par la barbe du Prophète! juste quand nous cherchons, l'insaisissable jouissance fuit... Tandis qu'elles, créatures ignorantes, se donnent vraiment à l'art d'exprimer, se donnent tout naïvement, sans lutte, — et voilà leur récompense. Allah, Allah!... Voilà que ressuscitent en elles les plaisirs d'avant elles, les joies des âges défunts!...

Toi, sidi, qui peut-être en ris, ne te moque point de mon enthousiasme. Comment le conteur pourrait-il ne pas s'intéresser un peu à ce qui ravage de passion les filles de son histoire, ces femmes sous la tente du kébir?

Or, sache-le, et sachez-le tous, durant les deux jours où se prolongea la danse, il n'y eut pour toutes, même pour les petites filles telles que Messaouda, même pour les vieilles femmes telles que Méryem, même pour les délaissées telles que Zergua, et, à bien plus forte raison, pour les femmes belles et bien vues, telles qu'Aïcha la mariée, — qui maintenant avait le droit, sans excès, avec retenue, de prendre quelque part aux danses, — il n'y eut pour toutes, je vous assure, que l'idée d'amour au monde... L'amour qu'on apprend des poèmes, autrement dit le romanesque, et celui de la réalité! Cela devenait une obsession, croyez-moi, et, chez certaines jeunes « parées », dont c'était l'âge dangereux, un délire inexprimable. De la folie poignait leur chair, détraquait un peu leur cerveau. Des paradis artificiels s'entr'ouvraient devant quelques-unes... Mais toutes ces surexcitations ne faisaient que les mettre en verve, si j'ose dire, et leurs maris les

revoyaient avec beaucoup d'agrément, lorsqu'ils les retrouvaient sous leurs tentes respectives, çà et là. Eux-mêmes se sentaient gaillards, réchauffés par cette pensée : ces femmes (quoi qu'ils ne les eussent pas vues danser) venaient de danser cependant, de danser comme les courtisanes!... Le simple brugnon des jardins de fèves prenait pour eux le goût de la pêche rare, coûteuse, régal des beys et des sultans!... Car Allah reste et demeure le Prévoyant, le Perspicace : il mène les hommes, par des détours, aux voies droites de la vertu.

Et, le tapage adouci, la soirée vécue, la nuit passée, les aubes versaient leur douceur sur les fréchias de repos du kébir Baïlich et d'Aïcha son épouse. Et la nouvelle mariée, les yeux brouillés, la cervelle aride, confondait loyalement les caresses du kébir Baïlich avec celles du jeune amant dont elle avait mimé les aventures et l'héroïsme, pendant sa danse, et qu'elle ne connaîtrait jamais, puisque la Destinée ne le lui avait point accordé...

VIII

LA TASSE D'ALFA

Lorsque revint l'heure où l'on s'assied devant les foyers de r'them, le chef de caravane, sans parler d'abord, jeta dans la flamme une poignée de dattes épluchées, soigneusement dénoyautées, pour conjurer les malins djinns embrouilleurs de fuseaux, d'aiguillettes[1]*, d'intrigues, parfois tyrans d'une histoire. C'était signe que la sienne n'allait pas selon son gré... D'ailleurs, pour accroître l'efficacité de l'offrande propitiatoire, il se donna publiquement tort, il « mit sur sa tête l'accusation » :*

Par Allah qui ne dort ni ne rêve, voici longtemps que ma bouche s'attarde aux propos frivoles, aux détails dignes de vieilles grand'mères! Vous eussiez dû m'avertir, ô mes auditeurs trop polis. Vous eussiez dû me montrer ma sottise, et

1. Les Arabes attachent leur *serouel* ou large pantalon au moyen d'aiguillettes, cordons munis de ferrets, ni plus ni moins qu'il n'en allait pour les hauts de-chausses du commun, en France, au XVIe siècle.

que fort inconsidérément je flânais, tel un coursier dépourvu de sang, qui néglige le galop pour adopter l'amble berceur. « Donnez du talon à vos chevaux! » dit le saint Prophète... (Dieu lui accorde le salut complet, à lui, à tous les siens! Amen.)

Donnez du talon, donnez! Donnez de l'éperon pointu, donnez du coin de vos étriers coupants! Donnez! donnez! Nous passerons au-dessus des semaines, puis des lunes où la jeune mariée garda ses habits de fête, n'ayant qu'à sourire, dormir, aimer, sourire encore, boire le caouah... Et cette Aïcha raisonnable souffrait d'une telle inaction, voulue par les convenances. Elle s'ennuyait, sans travail; — quand beaucoup d'autres femmes, idri Rebbi, affirment en rechignant que le travail les ennuie. — Elle s'ennuyait... C'est pourquoi n'insistons pas, de peur que cette langueur ne nous gagne. Franchissons ces jours de miel qui devenaient des jours fades... O mes auditeurs bénévoles, donnez du talon, donnez!

Et nous voilà tout à coup dans la vie très ordinaire du douar nomade, l'hiver ici, le printemps là. Sables fermes, dunes mouvantes, « gaci » dur, « chebka » rocheuse, « daïas » cultivées, — ou les oasis très fécondes, — ou les plaines de drinn et d'alfa, — ou les ravines fleuries de l'Oued-en-N'ça, — ou les étendues agréables du Sersou, la terre aux bons pâturages... Les troupeaux se déplacent lentement. Ils s'augmentent par la grâce d'Allah, chevaux, chameaux, moutons ou chèvres... Les femmes du kébir exécutent les besognes que l'usage destine à leur sexe. Le kébir lui-même s'en va, « marchant la route » d'El-Aghouat ou celle d'Ouargla-la-Perle, ou celle encore de Vialar, de Tiaret ou de Boghari-la-Prostituée, selon les moutons qu'il veut vendre, selon les convois qu'il entreprend pour les gros ventres du M'zab, moyennant un salaire convenu... Et quand je dis qu'il « marche la route », c'est simple façon de parler : cet homme aisé, naturellement, fait le chemin sur une monture... Et cette idée de monture me rappelle à mes engagements. Ne craignez point de me tancer : nous avons besoin de nous ébranler, d'aller, de bondir par-dessus les années mêmes! Donnez du talon, donnez!

Le douar, bénissant Dieu, continue ses déplacements réguliers, comme rythmiques. Tantôt, c'est au loin vers le chaud,

entre Berriane et N'gouça; tantôt, c'est au loin vers le frais, près des montagnes qui sont belles. Et les lieues du Seigneur forment beaucoup d'étapes, entres ces deux buts. Les chameaux boivent, les hommes « font du bois », les femmes tissent, les jeunes filles roulent le cousscouss. Maintenant le kébir Baïlich reste plus souvent près des siens, couché au seuil de son logis. « Chef de fraction », et d'importante fraction, depuis un an. — certes il aurait dû obtenir mieux, barbe de Jacob! — il cherche à gagner par son zèle, par sa science non comparable lorsqu'il s'agit de rassembler l'impôt, la faveur des Roumis français, qui ne savent pas toujours (excuse ma liberté, sidi! je te vénère et je les respecte, eux tes frères, et j'avoue qu'Allah nous a faits tous d'une argile mélangée...) discerner le vrai mérite, à cause de beaucoup d'intrigants qui viennent fatiguer leurs oreilles et gémir près d'eux la « chicaya »[1]. Aussi l'honnête serviteur doit-il sans relâche indiquer les services qu'il rend, les faire « sauter dans l'œil » de ses supérieurs...

Le kébir Baïlich s'y exerce, — ce qui ne l'empêche point de veiller, en honnête père de famille, au croît de ses propres biens. Il a des chevaux, plusieurs, soignés en divers points des parcours. Il a des jardins de palmiers, l'un en l'oasis d'El-Aghouat, l'autre en l'oasis du Ksar-el-Hirane. Et dans le jardin d'El-Aghouat est une petite, petite maison, où ses femmes et sa prudente mère couchent assez volontiers, pour deux ou trois nuits, à l'automne, encore que le séjour en cette demeure les force, jugent-elles, à vêtir, chaque fois qu'elles en sortent, le grand voile sur l'autre voile, comme font les femmes des villes et des ksour. — Une gêne, peut-être bien, mais une joie d'orgueil agréable... Un signe aussi de fortune et de saine prospérité!...

C'est en compagnie des hommes riches — louangeons Allah Tout-Puissant! — que leur fils et leur époux s'installe sur les nattes de la douce béatitude, chez le meilleur cahouadji de l'endroit, soit lorsqu'il se trouve aux villes d'oasis pour ses

1. La plainte, les doléances, les réclamations. — La tendance des Arabes à se plaindre est si vive que les audiences des chefs en prennent le nom, et, qu'au passage d'un général ou de quelque important administrateur, on annonce aux indigènes : « Demain, à telle heure, la *chicaya*. »

jardins, soit lorsque, pendant les « estivages », il s'est rendu au marché de Boghar ou même de Médéah-la-Jaune. Et c'est en homme riche, ostensiblement mais sans morgue, sidi, que du bout des doigts il colle un brillant douro sur le front moite des danseuses les plus vantées, les plus célèbres, quand parfois ses pas le mènent dans leur quartier réservé. En vérité, le bien du Seigneur lui est venu, depuis ce mariage avec Aïcha-bent-Ibrahim ! Sans compter les traces d'argent que laisse toujours un peu aux mains le rassemblement de l'impôt, il y eut des circonstances heureuses. Les mauvais temps ont cessé. Les régimes de dattes ont été gros, et de bon nombre. Les petits chameaux ont pris l'âge sans avoir la maladie. Les autres bêtes reçues en présent du père d'Aïcha firent merveilleusement souche, Allah remercié !... Et voici qu'Aïcha même promet pour la prochaine lune un second enfant, qui, sans doute, sera beau comme celui qu'elle mit au monde sitôt trois quarts d'an passés sur les fréchias conjugales. Allah soit loué et trois fois loué !...

Si je ne vous ai point parlé de la naissance de ce fils premier-né de sa mère, c'est que nous galopions trop vite, — et que, d'autre part, pour son père, ce n'était pas le premier-né... Un rejeton mâle, néanmoins, apporte avec lui de la joie : il augmente les chances de bonheur au futur séjour des Paradis. Les choses sont mieux encore lorsque sa venue au monde est facile, sans embarras, sans craintes au sujet de l'accouchée, et que les souhaits des commères sont devancés par l'horoscope le meilleur et le plus flatteur : or tels avaient pu se nommer, barbe du Prophète ! l'horoscope et la venue au monde du petit Mansour... Aussi le kébir Baïlich est satisfait d'Aïcha. Il apprécie la vertu, les qualités, les talents de ménage dont cette épouse révèle chaque jour un germe nouveau, digne belle-fille de la sage Méryem. Il goûte auprès d'elle le plaisir de l'affection, et l'autre plaisir permis.

Évidemment, évidemment, ce n'est plus l'élan débridé comme pendant les semaines d'or, ce n'est plus la vendange folle où l'on saccage la vigne pour mordre à même les grappes ; mais au verger néanmoins sont encore de bons raisins, très savoureux à cueillir.

« Je suis venu ce matin dans mon jardin clos ; j'ai choisi

mes figues, mangé ma récolte mûre; l'odeur de l'hysope s'épandait avec l'odeur des grains juteux... »

Ainsi chanta le roi Suléïman (celui que votre coutume appelle Salomon, ô sidi!) qui, malgré ses trois cents femmes et sa haute intelligence, n'était pas bien sage, et connut, tel un homme vulgaire, la distraction, la concupiscence, l'envie du fruit qu'on n'a point... C'est pourquoi ne soyons pas surpris que le kébir Baïlich tombât quelquefois à ces fautes! Les danseuses professionnelles lui semblaient, en rêve, alliciantes... Et même autrement qu'en rêve... Et toujours, toujours le hantait (quoiqu'il pût le dissimuler) le charme acide et pénétrant de la petite Messaouda. Chaque année, quand la vaniteuse Cassïa emmenait sa fille aux lointaines villes du Sahel[1], — où le marchand Ali-Djéridi tenait boutiques, s'étant associé plusieurs cousins, — alors le kébir Baïlich oubliait presque de penser à cette jeune pulpe de fruit tout frais... Mais quand, après deux mois, trois mois, Cassïa revenait conter au douar, en faisant la belle pigeonne, ses divertissements, ses longues séances de bain et les hautes relations qu'elle entretenait, là-bas, « avec des personnes d'excellente naissance », — quand la jolie Messaouda recommençait d'égrener ses rires d'une tente à l'autre, le désir perçait de nouveau le kébir Baïlich. C'était une soif de ces jeunes charmes, encore enfantins, toujours si frêles, — et la bouche de Baïlich tremblait, — et la salive lui manquait, dès qu'il entendait résonner les fines clochettes de la voix de cristal...

Que le beurnouss du Vénéré Sidi-Tidjani me couvre et nous couvre!... Aucun homme peut-il se dire assuré que la chair ne le tentera pas en dehors des fréchias régulières?... Prions Allah de nous mener dans le sentier droit, — Allah, Allah le plus Indulgent, le plus Pitoyable! — Et refusons-nous le trop spécieux plaisir de juger...

Pendant ces années, trois en nombre, pas une seule fois le kébir Baïlich, — elle se nommait une parole, sa parole! — ne

1. Villes situés au pied de l'Atlas, sur le rivage de la mer : Mostaganem, Cherchell, Alger, Dellys, Bougie, Philippeville, Bône. — Beaucoup de marchands de ces villes ont leur famille au Sahara; c'est notamment le cas de tous les boutiquiers mozabites. D'autres la laissent dans le Tell, ou en Tunisie, dans le « Bled-ed-Djérid ».

s'était approché de Zergua la première épouse, sauf pour un rapide salut de protection et d'amitié. Du reste, cette créature se ravalait chaque jour davantage, mal vêtue, lamentablement négligée dans sa chevelure, vouée par son vouloir obstiné aux travaux bas et grossiers, peu convenables pour des femmes d'homme riche. Ou bien, c'étaient des labeurs moins abaissants, certes, mais fort durs. Rien n'eût empêché Zergua, par exemple, de laver jusqu'à tomber sur le bord de l'oued, aux trois quarts morte, et pourtant, idri Allah ! une négresse appelée Molkère était payée, et bien payée, afin d'aider Fatoume aux soins du linge. — Besogne fatigante, ô sidi ! Sous l'action très efficace du savon, sous celle du bâton qui frappe, des piétinements qui frottent, sous la purification des rinçages dans l'eau courante, les gandouras blanches reparaissent blanches, les maléfas rouges reparaissent rouges ! Et les étoffes violettes sont belles, et les vertes encore plus belles ; et tout cela sèche au soleil, avec des gloires d'étendards. Puis les laveuses reviennent de l'oued portant la pesante charge, et les bassins de bois sont lourds, et c'est alors que les jeunes hommes se mêlent d'aider les porteuses, du moins quand elles sont jolies. Mais de Zergua qui pouvait se soucier ? Et puis « elle n'était pas forcée », on le savait de reste. Elle était coupable, au contraire, d'un entêtement ridicule, et qui pouvait offenser l'orgueil du kébir.

Elle se tenait mieux à sa place, manteau du Prophète ! en balançant, une fois par semaine, l'outre à demi pleine du lait des chèvres ou des chamelles, suspendue entre trois piquets, et d'où sortirait tout à l'heure le beurre gras et jaune, parfumé comme il faut par la peau de bouc longuement imprégnée de goudron, — relevé encore d'herbes fortes, — propre à rendre succulents les rôtis et le cousscouss... Mais ici Fatoume intervenait, ou bien Méryem secondait Zergua. Méryem la sage belle-mère... Chacune, accroupie sur le sol, à l'ombre de la tente, tirait la corde en cadence, un certain temps de suite, à son tour ; et celle qui ne tirait pas filait un peu de laine blanche, ou se reposait au nom d'Allah. Bien que ce fût le matin, quelques voisines approchaient pour regarder le beurre se faire. Des enfants se groupaient derrière, espiègles et raisonneurs, et le plus souvent Aïcha paraissait au seuil de la tente,

ses belles tresses bien rangées, attirant contre son genou son fils, le beau petit Mansour, et livrant les rondeurs de sa poitrine à R'aïra la nouveau-née, la petite brebis toute petite... Et l'heure était bonne... Néanmoins, Zergua la farouche n'arrêtait jamais son œil du côté d'Aïcha, ni sur les petits enfants; elle semblait seulement voir, à peine voir Méryem sa belle-mère, à peine la corde de l'outre, et l'outre : cette femme maussade se pliait en trois, comme un foulard, et mettait l'endroit en dedans...

Parfois le kébir Baïlich se trouvait présent, à distance convenable, bien allongé sur une fréchia. Son cœur chauffait pour Aïcha, mère de deux joyaux vivants, — et d'un tel feu les anges pouvaient chanter la louange! — son cœur chauffait!... Mais l'humeur des pauvres humains change au souffle de la brise, comme se déplacent en frémissant les feuilles de l'abricotier autour des fruits blonds et juteux... Si l'on apercevait, non loin, certaine jeune forme, cambrée, remueuse de soie, à la démarche provocante, — ou si, bonnement, Aïcha, toujours courtoise, appelait : « O chérie! ô toi la délicieuse! ô toi la jolie Messaouda! » — le cœur du kébir se détraquait, se gelait, froid de désir refoulé... Mais nul ne connaissait le trouble du chef de la tente, sauf peut-être Zergua la bûche, qui ne voyait personne, je vous le redis, mais observait toutes choses; et l'on ne sait quelles réflexions s'amassaient sous son turban sale. Fébrilement, comme d'autres insultent, elle travaillait, travaillait sans relâche, jusqu'à fâcher la patiente Méryem.

Les matins qu'on n'employait pas à la confection du beurre, et s'il n'y avait à préparer ni pâtes pour la « cherba »[1], ni cousscouss, ni caouah dont on brûle les grains dans une marmite de terre, — besognes réservées surtout aux jours de petite ou de grande hospitalité, — Zergua s'occupait de la farine. Elle ne s'en occupait pas, non, qu'Allah me protège : elle s'y ruait! La meule du moulin tournait dès l'aube, et la mouture repassait trois fois; et, bien que Zergua fût grognon au delà des limites permises bien que sa bouche rechignât comme celle d'un chameau vicieux, le moulin n'en chantait pas moins

1. Bouillon, potage arabe.

gaiement, pour les oreilles du dehors, sa petite chanson saharienne.

— Confie-moi cette tâche, ô maîtresse! — disait souvent la négresse Fatoume.

Mais Zergua ne répondait point. Alors Fatoume s'éloignait, morigénant le négro Blelle dont la cervelle trop légère rêvait de mariage au lieu de chercher du bois et de le casser comme il faut. Méryem tissait un tapis, ou des bandes pour la tente [1]. Zergua tournait, tournait le moulin. Mais fréquemment Aïcha (ses deux trésors endormis, ou s'ébrouant dans le sable tiède) s'approchait et se penchait avec amabilité par-dessus l'épaule et la maléfa souillée de Zergua, et, du même mouvement qu'elle, — poing contre poing, — tournait la meule. Zergua résistait, puis, peu à peu, ne protestait plus que par sa mine revêche. Alors Aïcha s'installait en face d'elle, et son aide était meilleure ainsi... Toutes deux, assises à terre, se penchaient et se redressaient en révérence alternatives, et leurs bras droits, leurs bras nus (l'un si blanc, si doucement ferme, l'autre si brun, si desséché!) semblaient pourtant les bras de deux sœurs... Aussi bien était-ce le titre qu'elles se donnaient quand il le fallait, sur l'ordre du kébir Baïlich : « O toi, Zergua, ma chère sœur!... » Et Zergua marmottait, comme étranglée : « O toi ma sœur Aïcha!... » Mais leur âme ne ratifiait pas cet accord forcé de leurs lèvres. Il y avait du plomb, beaucoup de plomb, dans l'argent de leur amitié.

Par la sainteté de la Baraka, qu'y aurait-on bien pu faire?... C'est qu'Allah l'ordonnait ainsi. Sa puissance amoncelle souvent du mauvais côté, le sable des dunes, et mène loin du puits indispensable l'eau du besoin journalier... Mektoub!... Voilà pourquoi le kébir ne se souciait point à l'extrême des sentiments de ses femmes; voilà pourquoi la sage Méryem feignait de ne point soupçonner qu'il y eût près d'elle de la haine, et de toujours croire au meilleur. — « Zergua, épouse de son fils, Aïcha, épouse de son fils : deux honnêtes filles de croyants!... » — C'est tout ce qu'elle voulait connaître, bonnes gens, — et sur le reste la bénédiction du Généreux!...

Quand Aïcha souriait, alerte, la tête haute, un peu trop fière

1. Les tentes sont faites d'un assemblage de bandes tissées, unies ou bariolées, d'une largeur assez comparable à celle de nos tapis de couloir.

d'être seule l'ornement des nuits de l'époux, et contente de ses beaux enfants au delà du raisonnable, Méryem la juste (qui l'aimait, qui la trouvait agréable, saine, propre, intelligente et de tête loyale) ne lui faisait point d'observations. Mais adroitement, sans peser, devant Aïcha elle louangeait Zergua, dont le zèle travailleur dépassait les bornes; elle rappelait à propos que Zergua, pour humble qu'elle fût, avait conçu dans son sein le fils aîné, Ahmed le chéri. — Paroles habiles, excellentes paroles! Cependant (et vous vous en indignerez comme moi, ô mes auditeurs!) cependant elles ne suffisaient pas, car l'obstacle au bien était Zergua. Il fallait une persévérance, une énergie peu communes pour lui conserver, en dépit d'elle-même, son rang de mère du fils aîné, à cette femme sans consistance, à ce peu de chose changé en rien!...

Ahmed le chéri, adolescent maintenant, venait parfois baiser l'épaule paternelle, quand les retours du grand Sud-Est, ou les retours du grand Nord-Ouest ramenaient le douar camper plus ou moins près d'El-Aghouat. Et c'était alors, en même temps qu'une allégresse, une tâche épineuse pour Méryem.

Vainement, en ces occasions, elle faisait vêtir à Zergua les habits de fête, au lieu de son voile noirâtre et de sa vieille maléfa, bonne pour une négresse qui va mendier. Vainement, usant d'autorité elle la parait — fût-ce malgré elle — de tous les bijoux réservés, de six bracelets, de trois bagues, et d'un beau diadème sur le front, par-dessus le foulard riche et les plis légers de l'ougaya neuve, longue et traînante. « C'est l'heure de ta réjouissance, ô ma fille! Le premier-né de la tente est là! » Ainsi parlait la sage grand'mère, et ses mains ajoutaient encore, par affection, deux broches en or piquées aux maigres nattes, sur les tempes sèches de Zergua. Mais ces habits, ces ornements avaient l'air d'une housse en précieuse orfèvrerie sur le dos d'un mulet malade! Et, vraiment, Ahmed le chéri, malgré son orgueil filial, malgré tous les bons principes qu'il recueillait à foison dans la zaouïa tidjanienne, ne pouvait guère ne pas voir tout ce qui manquait à cette mère, en abord gracieux comme en fierté.

Il lui faisait cependant, je vous l'affirme, les selams qu'il faut. Il commençait les embrassades. Mais la chaîne de leurs

effusions se cassait par le milieu. Après plusieurs questions très convenables (questions laissées par Zergua pauvres de réponse), Ahmed le chéri buvait le caouah, choyé par la chère grand'mère, adulé, vanté, jusqu'aux limites de l'exaltation bruyante, par Fatoume la vieille négresse, qui le croyait toujours à l'âge des petites chéchias d'enfant. Puis il s'en allait examiner le bétail, si l'on était près des pâturages, sur le sable, — ou contempler les dattiers, les figuiers, le jardinage entretenu par un vieux négro, si l'on était dans l'oasis. — Puis, ayant tout regardé, tout commenté avec modestie, mais en donnant les meilleures preuves d'un sérieux très supérieur à ses années, il saluait les vieux du douar ou les voisins de tout âge, en échangeant les paroles d'usage et les gestes qui sont admis.

Et chacun s'ébahissait :

— Ya, Ahmed le chéri! Ahmed-el-Aziz! Ahmed-ben-Baïlich! O toi le fils du kébir, rejeton d'un bon musulman!

Et chacun voulait toucher son fin bournouss de pure laine blanche, et sa fine gandourah blanche tombant sur les plis de son sérouel blanc, et le chèche blanc[1], de trame encore plus fine, dont s'enveloppait son visage, — toute neige, toute candeur soufique[2], comme si leur porteur eût été déjà saint, là-bas chez les saints. C'était une joie savoureuse, ces compliments, pour « un cœur à la juste place ». Ahmed la supportait bien, et retournait gravement, lentement, une main sur le battement de sa poitrine, vers la tente des siens qui s'honorait d'un tel fils...

Alors l'intimité familiale réclamait ses droits. L'adolescent, pressé de boire un second caouah, se couchait aux pieds de Méryem la respectable, — celle qu'il chérissait entre tous et toutes, depuis sa petite enfance, la donneuse de tendresse et de soins parfaits.

— O toi ma grand'mère en or!

Quand des voisines se trouvaient là (et c'était une vraie plaie d'Égypte, leur curiosité, surtout aux heures d'après-midi!) Ahmed se taisait, dédaigneux de toutes ces femmes. Mais si

1. Petit voile ou écharpe qui se porte par-dessus la chéchia (calotte).

2. Le soufisme est la doctrine des *soufis* ou *sofis* (sages) qui tirèrent leur nom du grec dès notre XIVe siècle, et dont les traditions sont reprises chez les mystiques musulmans, et enseignées dans leurs zaouïas.

la paix, au contraire, si le calme, si la douce quiétude régnaient sous le toit de laine, et si d'ailleurs le kébir — soit qu'il sommeillât après le repos de dohor, soit qu'il s'éloignât pour quelque affaire — n'arrêtait plus la faconde d'Ahmed par la déférence qu'il inspirait, les récits du jeune homme coulaient comme les sources du Paradis...

Soulevé sur l'un de ses coudes, il disait toutes les beautés d'Aïn-Mahdi et de Courdane [1], où son esprit se nourrissait des doctrines les plus excellentes, encore qu'on ne sût pas bien, dans l'entourage du kébir, si ce fils resterait taleb lorsque son père serait caïd... Mais, en attendant qu'on le sût, les choses demeuraient les choses.

Étudiant zélé, quoique sans fougue, premier-né d'un fidèle disciple de la doctrine, Ahmed jouissait de l'agrément des jardins splendides de Courdane, de la suavité des oraisons montant dans le parfum du soir, des saintetés de la baraka [2] tidjanienne. Et l'avenir, il y pensait peu : c'est la sagesse du Meslem... Il vivait à travers le luxe, les triomphes du saint Chériff; il se délectait à l'arrivée des troupes de pèlerins lointains, transmetteurs et donateurs de richesses abondantes.., Et du miel était dans sa voix quand il parlait des étendards qui flottaient sur les saints tombeaux.

Et Méryem, Méryem la grand'mère, frissonnait d'ardeur mystique à ces accents enflammés, et s'émerveillait de les entendre, sortant de la bouche chérie, — en laquelle (était-ce hier, veille d'hier?) ses doigts d'aïeule avaient guetté l'apparition de la première petite dent... Elle n'aurait pas cédé pour un sac d'argent les minutes de cette présence; elle attirait, plus près encore, la tête d'Ahmed sur ses vieux genoux.

Et, la plupart du temps, Zergua se retirait à l'écart dans l'autre compartiment, cachée par les djerbis tendus, ou bien elle s'esquivait, s'en allait hors de la tente. Et, lorsque Ahmed

1. L'oasis de Courdane, résidence habituelle du Grand Chériff, — le « Sidi-Tidjani suivant », — est située à quatre kilomètres d'Aïn-Mahdi, ville fortifiée, où se trouve le tombeau du fondateur de la dynastie et de plusieurs autres Tidjani (ou *Tedjini*). — Les disciples hantent presque autant Aïn-Mahdi qu'à Courdane.

2. La *baraka*, étincelle divine, héréditaire depuis Mahomet, confère l'infaillibilité pour toutes les décisions spirituelles (et, cela est sous-entendu, en toutes les questions matérielles).

la rappelait : — « O mère, où es-tu?... où es-tu, par le Sanctifié? » — elle réapparaissait enfin, silencieuse, refrognée selon sa coutume; et son corps se laissait choir piteusement dans un coin, le plus loin qu'il était possible; et son visage devenait en bois, et ses oreilles semblaient sourdes comme sa langue paraissait muette, et tout son être exprimait une indifférence ennemie, une hostilité de prison scellée, enfermant des secrets amers. Les paroles d'Ahmed le chéri glissaient au long d'elle : c'était l'eau de la tiède pluie sur le tronc d'un arbre mort... Et l'adolescent se trouvait amené, comme les autres, à délaisser pour ainsi dire cette femme rébarbative qui se délaissait elle-même.

Il se tournait sur l'autre coude : derrière la grand'mère, tout proches, il y avait les longs yeux noirs d'Aïcha-bent-Ibrahim, et sa figure admirative, écoutant avidement.

Aux débuts du remariage de son père, — plus d'une saison oubliée depuis lors! — Ahmed avait cru devoir se montrer bourru, par égard pour Zergua sa mère. Il ne saluait Aïcha que sur l'ordre du kébir. Mais il avait peu cheminé sur cette route froide et funeste : dès sa première visite, idri Allah! il cherchait machinalement l'approbation de la fraîche bouche, toujours affable. Une belle femme fait effet, sidi, même sur un chaste garçon, et serait-il à peine hors d'enfance.

La deuxième fois qu'il revint, Ahmed caressa le petit frère sorti des entrailles d'Aïcha, et qui pendait, comme pend à l'arbre un petit régime de dattes, au sein blond veiné de bleu... Le petit frère, le tout petit, petit Mansour aux petits yeux sombres, pareils à ces perles de jais dont sont faites les guirlandes pieuses que vous, ô sidi, nommez chapelets, et qui servent, aux fidèles Tidjanïa, ou Rahmanïa, ou Khadrïa, à compter les cent noms d'Allah ou nombrer les prières dues.

Au voyage d'après, barbe du Prophète! beaucoup de lunes ayant corné, décorné leurs phases, ce fut la petite sœur, la toute petite, petite R'aïra qui barbouillait de lait ses lèvres avides... Et bien qu'Ahmed eût longtemps — qui de nous n'a passé par là? — détesté les filles, celle-là obtint grâce devant lui, peut-être parce que désormais les femmes lui plaisaient, dans le secret de son corps et de son esprit. Il loua donc

Méryem la grand'mère d'avoir mis des khal-khal d'argent aux chevilles encore mal formées de la toute petite R'aïra, gigotant comme en triomphe hors d'une étoffe bleu violet. Et les petites oreilles avaient des anneaux tintants. Et sur la petite tête drôle se nouait un petit foulard soyeux, couleur d'orange. — Quant à Mansour, déjà gaillard, il portait un manteau d'homme : une petite âbaya de laine avec un capuchon rayé!

C'était un plaisir dans l'œil d'Ahmed. Et la mère de ces beaux enfants lui tenait de près, naturellement, comme une parente encore jeune, rieuse et sérieuse, en laquelle on a confiance pour on ne sait pas quelle aide au temps des chagrins futurs. Les colliers de girofle d'Aïcha, il les trouvait d'heureuse odeur, et ses tresses étaient agréables, comme ses mains fines, rougies de henné... Le caractère d'Aïcha lui paraissait frère du courage, de la loyauté, de l'honnêteté serviable. Elle était pour lui comme ces savons que les fidèles venant du Nord offraient parmi d'autres présents, amoncelés à Courdane : un papier doré dessus, avec des arabesques guillochées, qui charmaient d'abord : un parfum, d'essence pénétrante, — rose du Prophète, jasmin des stances d'amour, musc précieux qui ranime le sang, — et, dedans, une chose utile, à conserver pour le jour du besoin.

« Utile », la qualité maîtresse, j'en atteste Allah le Clairvoyant! L'esprit pratique de l'étudiant, rompu par la théologie aux déductions inattendues, jaugeait chaque humain — habitude de zaouïa — d'après ce qu'il peut rapporter... Je te vois sourire, ô sidi! ô sidi!... mais ne crois pas cependant que cette remarque de ma part veuille blâmer qui que ce soit! J'en aurais le foie transpercé : car ces pieuses maisons, asiles charitables et saintement au-dessus du monde mesquin, représentent l'escalier du Ciel, et leurs règles sont ma règle... Que le Vénéré Tidjani me protège et veuille augmenter mon bien! mais il est à observer qu'en une religion comme en les autres, sans doute, ceux qui touchent de près au culte touchent de près à cette moelle du culte : l'argent, — ou les intérêts matériels. — Le Rétributeur l'a permis, et permis que la foi soit le bon filet à prendre les poissons d'or, et que les meneurs de la foi soient aussi pêcheurs d'influence, et que leur pénétration sache distinguer ce qui peut servir...

Et je disais donc, ô sidi, que l'esprit subtil et pratique d'Ahmed n'avait en considération désormais, sous la tente paternelle, près de Baïlich son père et de la sage Méryem, que cette intelligente deuxième épouse, Aïcha-bent-Ibrahim... Zergua s'effaçait pour tous... Zergua, de poussière, se transformait en fumée. Dieu l'avait écrit...

L'instant trop vite arrivé des adieux d'Ahmed le chéri, à peine si Zergua suivait Méryem sa belle-mère devant les piquets extérieurs, au moment où la vénérable aïeule faisait boire, au fils qui partait, la tasse d'eau par quoi son âme serait prise, gardée, — reconduite une autre fois vers la tente des siens...

C'était l'eau d'une tasse d'alfa, grande et de bonne forme, dont les spirales serrées gardaient le liquide plus strictement que les dix doigts d'une vierge qui puise à la fontaine, n'ayant à sa disposition que la coupe de ses mains rejointes. Et cette tasse d'alfa, Méryem la tenait de sa propre mère, et Baïlich enfant y avait bu, et, du moins, ô Vénérée Khadidjah! celle-là ne se cassait pas, ballottée pendant les errances sur la dure échine des chameaux...

Quand Ahmed, déjà en selle, avait mis ses lèvres au bord rugueux de la tasse, c'était Aïcha, non pas Zergua, qui d'un geste lent reprenait à Méryem cette relique en jonc tressé. Alors Méryem, les bras tremblants, tendait deux autres tasses, petites, en porcelaine dorée, pleines du caouah protecteur; et, sans hésiter, Ahmed le chéri devait vider l'une, tandis que la grand'mère, émue, versait le contenu de la deuxième sur les quatre sabots du cheval. Ainsi rien de fâcheux ne serait sur le cavalier de cette monture, et la bénédiction d'Allah s'augmenterait de bonne chance et de réussite pour tout...

Et puisque, les tasses épuisées, il fallait se séparer, c'était encore Aïcha qui criait avec Méryem, chaleureusement : « Beslama! » — tandis que Zergua disait : « Beslama », presque tout bas, entre les plis de son voile ramenés devant son menton (sans qu'une telle modestie fût nécessaire). Elle le disait, mais on ne l'entendait point... Et le fils aîné s'éloignait, svelte et bien droit, à côté de la majestueuse stature du kébir Baïlich qui le conduisait jusqu'à la zaouïa tidjanienne, et qui portait, sur la croupe de son étalon gris, des présents

aussi beaux que possible pour honorer la sainte maison dont la Voie conduit au Ciel...

IX

« IL ÉTAIT UNE GAZELLE... »

D'autres mois faisaient leur œuvre. Le temps passait, ce rongeur.

Méryem vieillissait un peu, quoique toujours valide, active, sagement autoritaire. Mais enfin elle vieillissait. (Tête et poitrine du Prophète! seul le lièvre ne change pas, comme chacun sait...) Depuis une grande toux qu'elle avait eue, maintes besognes et surveillances, chères à son habitude ancienne étaient devenues choses d'Aïcha, qui s'en tirait merveilleusement.

— Je veux te louanger de ton habileté, ô ma fille, Aïcha-bent-Ibrahim!...

Ainsi soupirait-elle, Méryem, mais sa voix restait amicale et son air souriant... Et, parce que le kébir Baïlich, dans plus d'une circonstance, — soit qu'il fût question de vendre un chameau, ou d'acheter des outres neuves, ou même de penser à bâtir, sur le meilleur point du parcours, un abri fixe destiné au logement des grains et des dattes, et propre à recevoir aussi deux ou trois chevaux délicats, — parce que le kébir Baïlich, à l'occasion de ces projets, prenait avis non seulement de sa digne mère, mais assez ordinairement d'Aïcha la considérée, il en advint qu'Aïcha respira trop fort l'odeur des éloges qui reconnaissaient son mérite... Elle s'enfiévrait de ses prérogatives... Elle était encline à se croire celle que rien, rien ne peut atteindre, celle que, hormis la mort, un jour, rien ne viendra jamais frapper. — Qu'Allah le Clément veuille absoudre! Allah le Miséricordieux!...

Ici le chef de caravane remplaça le préambule, qu'il avait omis en s'asseyant près du feu dix minutes plus tôt, par une digression copieuse, aux allures de plaidoyer :

O sidi! ta haute perspicacité, ton intelligence supérieure ont vu, dès avant que j'y insiste, la folie d'un tel aveuglement...

Mais permets-moi d'insister près des autres écouteurs, braves hommes d'escorte, braves hommes de convoi, qui, ne songeant peut-être pas qu'un Roumi français s'intéresse à toute fille d'Ève, serait-elle sans parures, même sans naissance, comme nous le ferions pour les filles du Ciel, houris paradisiaques, s'étonneront peut-être, ô sidi, que je t'ennuie d'un pareil discours, — et que je te parle surtout, avant tout, d'une femme... et des réflexions d'une femme... et des sentiments d'une femme!...

Sachez donc, premièrement, ô mes frères, fidèles auditeurs, que même d'un être de ce sexe insignifiant et frivole, l'utile leçon peut venir! Sachez, secondement, que des mots sur une belle créature plaisent en dépit de vous-mêmes à votre imagination, et vous ôtent les vers[1] de la tête! Sachez, troisièmement, qu'à ce temps de la cinquième année conjugale d'Aïcha, où nous sommes dans le récit, va commencer le nœud du nœud de mon histoire, l'épisode dont j'ai posé les fils depuis le commencement, — et que ce nœud passementé vous semblera plus agréable quand vous en aurez reconnu les brins diversement ployés, c'est-à-dire le caractère propre à la fille d'Ibrahim. Alors vous comprendrez, sans erreur possible, les entrelacements, les boucles : ainsi le voyageur par mer — dût-il attacher pour cela ses voiles et s'immobiliser — a besoin de bien étudier le contour des moindres rochers; ainsi l'habile chamelier flaire le vent, marque les pierres, casse le bout sec des broussailles afin de pouvoir revenir par les mêmes plis de dunes ou les mêmes ravins de chebka, si toutefois c'est son envie, et la volonté inscrite au Livre, inch' Allah!

Tout cela est vrai, réel et sage, ô mes amis! C'est pourquoi je vous explique — et vous expliquerai encore — la blâmable sécurité où se complaisait maintenant l'épouse du kébir Baïlich, seconde femme, maîtresse du tapis des nuits... Piège, piège, piège du Chitane et de tous les autres démons, cette superbe qu'elle cultivait!... Fâcheuse tournure de pensée, je vous le dis, — mauvaise déjà pour un homme, inductrice de péché, contraire au Mektoub, bien que, très fallacieusement, ses apparences feignent parfois d'y ressembler! — mauvaise beaucoup plus encore, insidieuse, trompeuse, dangereuse, détestable

1. Vous ôtent les vers rongeurs du cerveau, — autrement dit, vous font oublier les soucis quotidiens.

pour une femme, dont il sied que la modestie soit établie sur la crainte... Hakh Rebbi! ne pas regretter, ne pas désirer, mais aussi ne pas espérer fermement, ne pas trop escompter le futur!... Et, j'en atteste la koubba du Vénéré Tidjani! ces peines qui bientôt allaient piquer cette femme, Aïcha, ces douleurs aiguillonnantes qui l'attendaient sur sa route n'auraient pas eu autant de dards, non, Mecque et Médine! n'en auraient pas eu la moitié, si « l'acceptation » préalable, dans la mesure sage que Dieu prescrit, les eût d'avance émoussés! Daigne le Seigneur, Dieu Unique, nous donner la résignation! Amen...

Aïcha l'avait connue et même possédée complète, cette acceptation, grande vérité musulmane. Pendant les premières années de son union avec le kébir, elle avait eu le cœur confiant en Dieu, mais abandonné au destin, de la gazelle que chantent les strophes des poètes et dont s'enorgueillissent les distiques des moindres de nos khannaïs; elle restait pieusement alors, Aïcha, dans l'expectative du malheur.

Il était une gazelle; elle regardait les fleurs,
Quand survint celui qui chasse
Avec des faucons et des chiens
Fier de sa tournure d'Infidèle...

Ainsi va la chanson parfaite; elle va, vole en vers cliquetants. La gazelle traquée se réfugie, comme vous savez, aux pieds de notre saint Prophète, Mohammed, qui priait devant le mihrab :

Par Allah, ô Prophète, je crains que cet homme
Ne me cuise au feu des foyers!
Car j'ai laissé mes enfants
Sans nourriture et encore jeunes...

Et vous n'avez pas oublié, bons croyants fils de croyants, la suite de cette poésie : comment le Prophète Mohammed essaie vainement d'adoucir l'âme du chasseur frénétique; et comment celui-ci, criant son droit, refuse la rançon de la gazelle, soit en argent, soit en autres bêtes; et comment la gazelle jure de revenir se livrer, dès le jour d'après, si seulement on lui permet d'aller revoir ses enfants; et comment il doute, malgré tout, le chasseur prompt et infidèle!

Alors le Prophète lui-même dit noblement :
« Si elle ne revient pas demain,

Je suis prêt à t'indemniser. »
Et il dit à la gazelle : « Par la Loi divine,
Marche vers ta demeure et sans crainte! »
Elle s'en alla, cette gazelle, de toute sa vitesse,
Affolée d'arriver jusqu'à ses enfants :
« Adieu, adieu, ô mes enfants,
Ma vie devient courte! »

Et sa terrible aventure, et les exigences du chasseur plus obstiné que le roc dur, elle en fait part à ses jeunes faons, la gazelle. Il y a là de quoi s'attendrir... Que sur l'heure ma main se dessèche si je puis sans émotion réciter les vers de la fin !

Ses enfants lui dirent : « Nous irons ensemble
Jusqu'à Notre Prophète : il nous bénira! »
De bon matin tous partirent, et dès l'aube
Ils furent devant la maison de Mohammed.
Alors le Prophète de Dieu parut sur le seuil.
Le visage brillant comme l'or et le feu.
Et dit : « Tout est dans la promesse,
Et tu tiens ta promesse, ô jolie pour l'œil!
Puisque tu es revenue, tu peux t'en retourner
Avec confiance. Ta vie est sauve et pour toujours gardée!
Je donnerai l'ordre aux oiseaux
De veiller sur elle désormais. »
O vous présents! priez pour le Prophète,
Ses bienfaits sont aussi grands
Que les montagnes et les arbres.
Aussi nombreux que le nombre
De palmiers femelles et de palmiers mâles,
Et que le nombre de leurs feuilles,
Et que le nombre des épis de blé,
Et que les grains de ces épis,
Et que les petites boules blanches du cousscouss
Sur la chaude vapeur qui le cuit!
A cause de ses mérites, Allah nourrit toute créature
Et parfume d'odeur suave tous les fruits! »

Ainsi va la chanson précieuse. Ainsi va le monde fréquemment. Mais, si je vous ai récité le chant de la gazelle, ô mes auditeurs bénévoles, ce n'est pour la joie plaisante de faire passer sur mes lèvres le miel de ce poème chéri, connu certes de vous tous! Je l'ai scandé parce que la gazelle, c'est Aïcha-bent-Ibrahim, alors qu'elle vint de chez son père en la tente du

kébir Baïlich pour orner les fréchias nuptiales ; c'est elle-même, elle de ce temps-là, par les sept Coupoles ! elle, avec de la confiance pendant sa veillée de la nuit de noces, comme je vous l'expliquai sans ambages, et de la résignation ; elle, avec sa fidélité envers toute promesse donnée (dont le témoignage fut rendu à la respectable Méryem, vous vous en souvenez, par un ami du berceau) ; elle, qui remerciait Allah des bienfaits, mais toujours prête à Lui rendre, sans murmurer, ce qu'elle avait reçu de Lui, Unique et Rétributeur, Implacable et Généreux...

Et voici qu'au bout de quatre et cinq ans, bonnes gens, voici que des éloges démesurés avaient fait éclore chez elle une certitude démesurée, — une croyance trop forte aux biens qu'elle avait, une trop grande énergie, volontaire, tenace, disposée à lutter : car la lutte ne l'effrayait point. — Elle oubliait la maxime, et les paraphrases de la maxime qu'elle avait entendue jadis de la bouche du savant taleb : « Laisse courir la Destinée de toute la longueur de sa bride. Ne l'éperonne pas, car tu n'en as pas le droit ; ne l'arrête pas, car cela t'est défendu : le Livre, là-haut, règle son allure ! »

Néanmoins, ô mes écouteurs, frères des foyers de chaque soir, néanmoins, cette femme était sage à plus d'un autre point de vue, et vraiment un bâton d'appui pour Méryem sa prudente belle-mère. Elle aimait le labeur honnête. Elle pratiquait les bons soins. Elle ne laissait point à Fatoume la surveillance des pots qui mijotent sur les braises, ni la confection de la cherba pimentée, ni le roulement du cousscouss qu'on préparait chaque jour désormais pour le riche kébir Baïlich. Elle vérifiait même, discrètement, le travail de Zergua la première épouse, — souvent peu raffinée, peu minutieuse. — Et les fabrications nécessaires, l'apprêt si long de la laine, le montage des fils de chaîne sur le métier de roseaux, et le tissage des bandes de tente aux larges rayures alternées, et celui très différent des beurnouss n'avaient plus de secrets pour elle. Les trames augmentaient, grandissaient sous ses doigts habiles, comme un labeur fait en songe... Tous les devoirs d'une femme raisonnable, elle les accomplissait au mieux. Elle se montrait judicieuse, avisée, et ses entreprises étaient prospères, et ses beaux enfants, — qui jouaient fréquemment

maintenant, petits perdreaux du sable, sous l'aile couveuse de Méryem, — ses beaux enfants devenaient plus beaux...

Pour cela, comme je l'ai dit, Méryem sa belle-mère la louangeait.

Et quand, le douar campant près des villes, elle s'en allait avec Méryem, — quelquefois Zergua pareillement, mais cette dernière regimbait à porter le grand voile des femmes de bon rang, qui l'étouffait, grommelait-elle, — quand Aïcha s'en allait, une fois venu l'hiver, visiter les épouses altières d'un gros M'zabite de Guerrara, ou, sur la fin de l'été, les épouses réjouies d'un riche marchand de moutons, — transportées avec leur époux, de Boghar à Chellala, — vous l'eussiez prise, vous ne sachant pas, pour une personne de naissance princière, car ses parfums étaient suaves, et le henné « à blancs réservés » teignait ses doigts. Sa démarche noble et légère valait sa façon parfaite de s'envelopper pudiquement, un seul œil visible... Puis, dans la conversation, voiles ôtés, saluts achevés, confitures servies, le bon effet se prolongeait. Méryem la très bienveillante mettait volontiers en relief, Vénérée Fatimah-Zorah ! la distinction de sa bru préférée, — et cela très adroitement, croyez-le, tout en vantant comme il sied les habitants du logis, en exaltant au-dessus des nuages les agréments de leur maison toujours la même, et de ces belles bouteilles vides, rangées dans les niches, et des chaises achetées chez les Français : Aïcha souriait, donnait la réplique... Elle sentait son esprit plus vif, plus mûri que celui de toutes ces femmes amollies par la vie trop douce, sédentaires du Sud brûlant, sédentaires du Nord tiède ou frais. Mais, le sentant, bien entendu, elle ne le faisait point sentir !... Elle comblait les visitées de compliments et de caresses; elle exprimait en bon langage son plaisir de rendre hommage aux épouses d'amis de Baïlaïch.

Pour cela, elles aussi, ces femmes la louangeaient.

Et si nous considérons le douar même, elle y trouvait à peu près grâce devant les langues acérées. Je n'irai point jusqu'à prétendre que jamais, vers l'heure de l'âasser, alors que les quenouilles blanches se dressent devant les portes décloses, des chuchotements féminins ne l'aient effleurée malignement alors qu'elle n'était pas là : car vous ne me croiriez plus. Les filles d'Ève sont les filles d'Ève ! Mais celles-ci (qui s'agitaient

entre leurs maisons de laine alignées symétriquement, posées comme une troupe de courlis guerriers dans le Sahara sans bornes) épargnaient assez souvent la deuxième épouse du kébir Baïlich, Aïcha-bent-Ibrahim. Sa charité pour le pauvre, pour l'orphelin, lui valaient l'approbation. Sa tranquille vivacité, toujours accueillante, désarmait parfois l'envie jaune, retenait la malignité de lancer telle ou telle pierre, quand on en venait à commenter le déplacement irrégulier du kébir, — qui levait maintenant sa tente au moindre prétexte, et se portait de groupe en groupe, n'emmenant à travers le bled que deux ou trois autres tentes de choix, comme une suite de caïd ou d'agha!... « Une telle manière de faire était assez offusquante, par la Baraka! »

— Mais cependant, ô Zéïna, ce n'est pas la faute de sa compagne du sommeil : en ces choses de gouvernement, les femmes ne sont point consultées. Nous l'appellerons néanmoins la polie, la généreuse, Aïcha-bent-Ibrahim!

— Nous l'appellerons aussi, je te prie, celle qui file un câble d'orgueil.

— Et son orgueil la fera choir, ô Fatmah!

— Attendons, ô Yaminah! Les regardeurs de fantasïa ont presque toujours de quoi rire, quand ils patientent bien... Au bout du galop, le trou de sable!... Que toutefois la bénédiction soit sur les têtes de ceux dont nous parlons, et sur vos têtes, et sur ma tête!

— Qu'elle soit. Amen...

Les bouches qui disaient amen étaient celles des femmes d'âge, habituées déjà aux dévotions; mais leur piété mal comprise n'empêchait point leurs lèvres sèches de distiller quelque venin. Elles blâmaient cette Aïcha de laisser deviner une préférence pour la tente de Bakta sa parente, et surtout — vénérée Fatimah-Zorah! — pour la tente de Cassïa, mère de plus en plus vaniteuse de la petite Messaouda... L'intimité de ces gens — maison du kébir Baïlich, maison d'Ali-Djéridi — se resserrait chaque année et chaque jour. Il y avait là de quoi surprendre même un loir engourdi de froid! Depuis surtout qu'un mariage entre le négro, ce Blelle, et la négresse de Cassïa s'était accompli dans un « tam-tam » de danses épouvantable (et même une chèvre noire avait été sacrifiée, comme

s'il se fût agi de véritables Aïssaouas), depuis cette soirée toute de hurlements, où les serviteurs noirs s'étaient enivrés follement de jus de viande et de legmi[1], les relations des deux familles devenaient plus étroites encore...

Cela faisait presque scandale, par les saints tombeaux! Car enfin, la vertu de Cassïa?... la réputation de Cassïa?... Seul un djinn extrêmement fin aurait pu savoir qu'en penser, et ce que cachaient peut-être ces absences, ces séjours trop longs ou trop brefs auprès du mari, — Ali-Djéridi, homme au turban broché, ce marchand équivoque, probablement vicieux comme treize Turcs!...

Bavardages, commérages toujours identiques, qui se glissaient de proche en proche, passant sous le bord lourd des tentes, — contournant les ustensiles, les sacs entassés, les carcasses de palanquins dont s'encombrent les abords de chaque demeure, — frôlant les jeunes chameaux inquiets, les chèvres capricieuses, les chiens aboyeurs, les poules stupides ou exaspérées... Ils allaient partout. Et réellement, ô mes auditeurs, Aïcha-bent-Ibrahim ne pensait pas le bien du bien sur Cassïa, femme d'Ali! Mais elle subissait, vous le concevez, l'influence secrète, imperceptible, du kébir Baïlich, qui, songeant à Messaouda, poussait vers la tente voisine les femmes de chez lui, et qui, d'une parole flatteuse, encourageait Aïcha lorsque celle-ci faisait prodigalité de bons appels et de sourires dans cette direction dangereuse... Et Messaouda devenait ainsi de plus en plus la chérie, le charme des yeux d'Aïcha, Messaouda la petite, qu'on nommait encore « petite » à moins que ce ne fût « jolie », — Messaouda, Messaouda!...

Elle aurait dix ans, onze ans bientôt, alléguait sa mère Cassïa, qui n'en était pas trop sûre : — les mois coulent tellement vite, et les jours si lentement! — Elle paraissait, en réalité, moins encore — et tes frères de France, ô sidi, qui s'étonnent souvent, lorsqu'ils viennent chez nous, de voir nos filles aussi grêles, aussi enfantines que les vôtres jusqu'à l'heure subite de l'éclosion, eussent jugé, à bon droit, celle-ci plus près du berceau que d'un coucher nuptial... Mais le désir n'attend pas l'heure, les jeunes attraits sont ravageants. Cette petite voix cristalline

1. Vin de palmier.

de Messaouda, si claire, si mélodieuse, faisait courir un frisson de volupté le long des moelles, à bien des hommes... Et ses gestes de naguère, tels des frôlements ébauchés, et le balancement de ses hanches au rythme provocateur, et ses regards indécents qui se croyaient ingénus, ou à peine nuancés de coquetterie permise, elle avait tout su continuer sans faire d'accrocs à sa robe pudique, — Messaouda, petite fille, jouet fragile, bijou en fil d'or, — et femme, femme hautaine, naïvement rouée dans ses silences pervers, et drôlement sage dans ses discours...

Beaucoup de gens l'adulaient qui la dénigraient ensuite, par dépit, par jalousie, par regret, et blâmaient sa mère Cassïa, la vaniteuse et la parée. Et les femmes s'ébahissaient que cette fille restât inoccupée, oisive (telle la huppe de Salomon quand elle fut reine des oiseaux), sans jamais s'adonner, même doucement, au travail, si nécessaire!...

— Il est vrai qu'à cet âge-là les nôtres ne font pas grand' chose, ô Rougaya! mais, par les trois Vénérées, elles ont des principes meilleurs et quelque commencement. Elles savent manier, tant soit peu, le moulin, les fuseaux à laine; elles savent tordre et rincer le linge; elles savent rouler le cousscouss.

— Le cousscouss, ô grand Sidi-Tidjani! que dis-tu là, toi l'inconséquente?.. Le cousscouss ne va nullement avec les robas [1] de soie, brochées d'argent pour nous éblouir, ni avec les chemisettes au réseau plus léger que l'air!... Ne va point, sur ton salut, parler jamais de cousscouss devant la fille de Cassïa!...

On eût dit, écoutant ces commères, qu'elles allaient partir pour la chasse comme des sloughis excités. Mais si leurs propos semblaient vifs, ô mes compagnons, ils n'en étaient pas moins justes : ainsi pensait la sage Méryem. Pourtant elle n'en témoignait rien, et, puisque tous ses efforts de grand'mère expérimentée, ses conseils prudents à Cassïa, ses exemples à Messaouda demeuraient vains, elle ne tentait pas l'impossible... Mektoub!... Et d'ailleurs, sur ce sujet, elle taisait beaucoup de réflexions.

— Cette Messaouda la petite, — disait-elle seulement, —

1. Imitation du mot français « robe ».

nous l'avons vue pousser, fleurir; j'ai reçu, la première, dans mes bras le petit corps qu'elle était quand elle parut, le jour marqué pour sa naissance... Il nous faut l'aimer... mais comme nous aimerions n'importe quelle autre voisine : crois-moi là-dessus, imite-moi, ô ma chère fille Aïcha!

Aïcha, bru de Méryem, ne devinait point le dessous des mots : « Méfie-toi, méfie-toi de la petite Messaouda!... » Elle l'aimait de plus en plus, à la limite de l'excès, barbe du Prophète! Elle l'aimait comme une grande sœur, de tête passionnée, aime sa sœur cadette fine et fragile; et comme une jeune mère tendre aime l'aînée de ses enfants; et comme le dépositaire aime le trésor mystérieux qui lui fut confié, quelque soir, par un voyageur inconnu... Elle l'attirait sans cesse auprès d'elle, surtout depuis que Méryem avait voulu prendre soin du petit, petit Mansour, de la petite, petite R'aïra. Il semblait à cette épouse de Baïlich — le Dieu Unique veuille pardonner! — qu'on lui dérobait ses deux agneaux, continuellement suspendus à la maléfa de l'aïeule qui les calmait de sa vieille main tutélaire, les grondait, les cajolait, mettait du koheul à leurs yeux pour leur faire une vue perçante, pansait leurs petits horions avec du goudron des outres ou du fenouil enduit de cassonade, comme elle avait fait naguère aux écorchures malencontreuses d'Ahmed le chéri... Et leur caouah du matin, elle le préparait elle-même et le leur faisait boire aussi, la sage Méryem; et Mansour remerciait déjà fort bien : « Sah'a! ô toi la grand'mère... » tandis que Fatoume la négresse se répandait en grosse joie, et que le kébir Baïlich s'attendrissait à l'écart.

Oui, par le troisième Ciel! bien qu'Aïcha fût mère excellente, ces enfants semblaient chaque jour un peu moins chair de sa chair. Elle s'en serait presque attristée, presque... Mais son époux voulait, inch'Allah, qu'il en fût ainsi, non certes pour la molester, — car c'était, je vous l'affirme, un maître de l'équité, — mais pour que l'aïeule en fût occupée, loin des besognes fatigantes... Et peut-être encore avait-il d'autres motifs, qu'il dissimulait. Peut-être était-il désireux — le Rétributeur sonde les consciences! — qu'un certain isolement de l'épouse, peu à peu, assurât à Messaouda (pour laquelle la fièvre le tenait, brûlant ses fibres) une place près d'Aïcha, et

qu'elle fût davantage chez lui, sans cesse davantage... Ne décidons point des projets cachés au fond de la cervelle!... Toujours est-il que Messaouda devint « l'amie du bras » d'Aïcha-bent-Ibrahim, la compagne indispensable que cette seconde femme de Baïlich emmenait dorénavant avec elle, en tous lieux où elle se rendait.

Parfois, c'était pour les achats qu'il faut bien faire aux marchés des villes, pendant ces heures où les douros sortent si facilement de la bourse rouge brodée, tandis que les hommes discutent le prix des laines ou du grain.

Et toutes deux, Aïcha, Messaouada, serrées dans un même voile[1], allaient chez le vendeur de poivre noir, de fell-fell rouge[2] et de drogues à teindre le fil, — et de là chez le Mozabite assorti de tulle et de foulards, où s'approvisionnent même les Roumïas, épouses des Français, — et de là chez l'orfèvre, Juif astucieux, ciseleur de parures et de compliments, qui, sous les plis de l'étoffe la plus opaque, prétend deviner sans conteste une remarquable beauté, vraiment, vraiment supérieure, à laquelle siéront au mieux les joyaux qu'il peut fabriquer.

Or, le croirais-tu, sidi? même ces commerçants de la ville, marchands, ou tresseurs de cordons, souvent vieux, fréquemment borgnes, Messaouda les aguichait! Elle dégageait, comme par mégarde, sa tête des plis du voile, tant son instinct la conduisait, quoique dédaigneuse, à vouloir que le cœur des hommes sautât sur ses boucles d'oreilles, et que le désir des hommes se liât aux jeunes tresses de ses cheveux... Elle minaudait, lançant des regards en flèche... Et la bouche d'Aïcha souriait...

Pour ces visites aussi dont je vous parlais tout à l'heure, bénévoles auditeurs, ces expéditions chez d'opulentes femmes sédentaires (à Guerrara, à El-Aghouat, à Djelfa, à Chellala du Sersou), Messaouda depuis plusieurs lunes accompagnait, derrière Méryem et Zergua, Aïcha-la-considérée... C'était la petite amie, — qui jouait, vous le concevez, un rôle de petite

1. Les jeunes filles ou jeunes femmes arabes marchent souvent, deux par deux, enveloppées, dans la même pièce d'étoffe blanche, qui les serre étroitement l'une contre l'autre.

2. Piment.

merveille... Elle répondait gravement, comme une vieille dame, mère d'un bey : « Avec plaisir, et d'un cœur pur! » Elle avait des réticences jolies, plus habiles que des paroles... Et les yeux d'Aïcha souriaient... On eût dit qu'un ensorcellement les attachait au front de cette jeune créature. On eût dit que Messaouda dominait Aïcha, réellement, telle la djennïa ailée qui commande aux simples mortels. Il y avait là, Mecque et Médine! quelque maléfice peu concevable, quand, devant le kébir pâlissant, et qui baissait dans ses mains son visage tourmenté. Aïcha deuxième épouse faisait valoir Messaouda, vantait ses grâces souples, ses bras parfaits, et l'arc de ses reins, dégagé des riches écharpes, et ses pieds de neige, et sa danse...

Et voici qu'à son tour Messaouda (comme l'avaient fait d'ailleurs Méryem et les femmes sédentaires), voici que Messaouda, pleine d'adresse, louangeait et louangeait sans mesure Aïcha-bent-Ibrahim.

Je vous le répète, chacun la louangeait: chacun lui donnait ce plaisir qui porte l'âme aux gaietés agréables... En dépit de quelques ennemis, elle se sentait triomphante, légère, encouragée. Elle disait : « Mon bonheur est sûr. » Et son malheur était déjà là.

JEAN POMMEROL

(A suivre.)

SEDAN — LA CAPITULATION[1]

Le 2 septembre, vers six heures du matin, un conseil de guerre, convoqué par le général de Wimpffen, se réunit à Sedan[2]. Les commandants de corps d'armée, les généraux commandant en chef l'artillerie et le génie, et une vingtaine de généraux de division ou de brigade y assistent. Wimpffen expose que, dans la nuit précédente, et d'après les ordres de l'empereur, il s'est rendu à Donchery auprès du général de Moltke, afin d'obtenir pour l'armée les meilleures conditions possibles. Il résume les négociations : Moltke connaît parfaitement la situation des troupes françaises entassées dans Sedan, sans vivres et sans munitions, sans aucun moyen de tenter une sortie. Les exigences du vainqueur sont irréductibles : l'armée sera prisonnière de guerre et, pour toute concession, en témoignage de sa valeureuse conduite, les officiers conserveront leur épée et leurs propriétés personnelles. En cas de refus de ces conditions, toutes les mesures sont prises par l'ennemi pour faire ouvrir le feu aux nombreuses batteries en position tout autour de la ville. Wimpffen termine en demandant l'avis du conseil. La lutte est-elle encore possible? Faut-il, coûte que coûte, pour éviter la capitulation, laisser les Allemands accomplir l'œuvre de destruction à laquelle ils semblent

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1910.

2. Procès-verbal de la séance du conseil de guerre. — Dans sa déposition au Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Lebrun dit huit heures.

résolus? Faut-il condamner la population de Sedan à partager le sort cruel que l'on prépare à l'armée? Peut-on soutenir un siège dans la place ou essayer d'en sortir pour combattre en rase campagne? Telles sont les questions posées par le général en chef : elles sont suivies d'un silence consterné.

Le commandant en chef de l'artillerie déclare qu'il ne reste qu'une quantité insignifiante de munitions. D'après le compte rendu du commandant en chef du génie, la place n'est pas armée et, même si elle l'était, l'entassement des troupes sur les remparts et dans les rues est tel qu'il y aurait impossibilité absolue de servir les pièces. Ainsi la question se réduit à celle-ci : faut-il ou non se résigner à l'anéantissement de l'armée et des habitants? Aucun des membres du conseil n'ose répondre affirmativement. Seuls, les généraux de Bellemare et Pellé expriment l'avis qu'il faut ou résister dans la place, ou chercher à en sortir de vive force. On leur objecte que la défense de la forteresse est impossible en raison du manque absolu de vivres et de munitions; d'ailleurs l'encombrement des rues empêchant toute circulation, le feu de l'artillerie ennemie produirait un affreux carnage sans aucun résultat utile. Déboucher de Sedan est enfin une opération impraticable, puisque les Allemands occupent déjà les barrières de la ville et que leurs canons sont braqués sur les avenues étroites qui y conduisent. Les deux officiers généraux, convaincus de l'inanité de leur proposition, se rendent à l'avis de la majorité. Le conseil déclare donc au général en chef que, « en présence de l'impuissance matérielle de prolonger la lutte », il faut « accepter les conditions imposées, tout sursis pouvant exposer à subir des conditions plus douloureuses encore [1] ».

Wimpffen, aidé du général Faure, commence à rédiger le procès-verbal de la séance, quand, vers neuf heures, se présente le capitaine d'état-major von Zingler, chargé de demander, de la part de Moltke, les dernières résolutions de Wimpffen, en ce qui concerne l'acceptation ou le rejet de la capitulation, telle qu'elle est exigée. « L'heure est bien avancée déjà, ajoute l'officier prussien; vous savez que le feu de toutes nos batteries

1. Procès-verbal de la séance du conseil de guerre; Notes personnelles du général Lebrun (Archives de la Guerre); général de Wimpffen, *op. laud.*, 245.

doit être ouvert sur la place à dix heures précises. Veuillez me donner votre réponse ; c'est à peine si j'aurai le temps d'être de retour à l'état-major avant dix heures. — J'ai dit à MM. de Moltke et Bismarck, répond Wimpffen, que j'espérais au moins qu'ils attendraient le résultat de l'entrevue qui devait avoir lieu entre l'empereur et le roi de Prusse. Est-il donc possible qu'ils précipitent à ce point les choses ? — Monsieur le général, réplique Zingler, j'ai été envoyé pour vous soumettre une question qui, vous le savez, est en dehors de l'intervention personnelle des deux souverains ; elle est à débattre uniquement entre les deux généraux en chef. Je ne puis d'ailleurs pas la discuter avec vous en ce moment ». Le colloque se poursuit, et Zingler, visiblement impatient, consulte sa montre de minute en minute. Le général Lebrun, intervenant, fait observer à Wimpffen que l'entretien est sans issue et lui conseille de se rendre au quartier général allemand [1].

Wimpffen part de Sedan à dix heures et se dirige vers le château de Belle-Vue. Apercevant l'empereur, qui vient d'y arriver, il s'empresse de lui demander si le roi de Prusse a consenti à apporter quelques adoucissements aux conditions formulées la veille par Moltke. Napoléon III répond tristement qu'on ne lui a pas « laissé voir le roi [2] ».

Certain de l'issue, Moltke a rédigé pendant la nuit le texte de la capitulation et l'a fait approuver par Guillaume [3] ; puis il se rend à Belle-Vue et, en compagnie de Bismarck, il pénètre dans la salle à manger du château où sont déjà réunis les généraux de Wimpffen et Faure, discutant avec Podbielski et Verdy du Vernois les termes du protocole. Moltke annonce aussitôt que « Sa Majesté a approuvé le projet de capitulation, mais qu'elle ne verrait pas l'Empereur avant la signature [4] », déclaration après laquelle, rapporte Bismarck, « tout espoir, du côté de nos adversaires, d'obtenir d'autres conditions que celles qui avaient été posées, fut définitivement abandonné [5] ».

1. Notes personnelles du général Lebrun (Archives de la Guerre) ; *Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1222.

2. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général de Wimpffen (Archives de la Guerre).

3. Lettre citée du roi à la reine, 3 septembre.

4. Verdy du Vernois, *op. laud.*, 155.

5. *Kaiser Wilhelm I. und Bismarck*, I, 212.

Les deux plénipotentiaires prussiens plaignaient profondément le sort de Wimpffen, « ce brave officier, dont l'attitude était des plus dignes, dit le chancelier, obligé, quarante-huit heures après son arrivée d'Afrique et une demi-journée après avoir pris le commandement, de mettre son nom au bas d'une capitulation si fatale pour les armes françaises [1] ». Moltke prévoyait que, « tout innocent que fût Wimpffen de la catastrophe totale, on ne lui pardonnerait jamais en France d'avoir signé la capitulation [2] ».

La nuit précédente, le débat avait été épuisé, et les conditions stipulées étaient désormais sans appel. Aux termes de la convention, toute l'armée serait prisonnière, tout le matériel livré, la place de Sedan remise à l'ennemi dans son état actuel, les troupes enfin seraient conduites dans la presqu'île d'Iges. Sur un seul point, la rigueur du vainqueur s'atténua ; encore la concession fut-elle d'une bienveillance équivoque. Cherchant un adoucissement à ces clauses si dures, Wimpffen eut une fâcheuse inspiration : « Il ne vint à mon esprit et à celui de mon chef d'état-major qu'une idée, je dois l'avouer, tout à fait secondaire : c'était celle-ci. Un certain nombre de familles d'officiers ont besoin, pour vivre, des bras et des appointements de leur chef. Si on les en prive, elles n'auront plus aucun moyen d'existence. Ne pourrait-on pas obtenir que les officiers qui donneraient leur parole de ne pas servir dans cette guerre contre les Allemands, eussent la permission de rentrer chez eux, où d'ailleurs ils pourraient se rendre utiles dans des emplois civils ? » Une discussion assez vive s'élève à ce sujet entre les plénipotentiaires. Enfin, sur l'affirmation énergique de Wimpffen « que rien au monde ne pourrait être capable de faire manquer un officier français à sa parole d'honneur », il obtient l'insertion de cette clause dont, croyait-il, peu d'officiers voudraient profiter [3].

Cette concession était des plus regrettables. Wimpffen avait oublié que nos règlements militaires interdisent aux officiers

1. Rapport de Bismarck au roi ; Donchery, 2 septembre.

2. Moltke. *Gesammelte Schriften*, V, 93.

3. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général de Wimpffen (Archives de la Guerre). — Cf. *Kaiser Wilhelm I. und Bismarck*, I, 213 ; Verdy du Vernois, *op. laud.*, 155.

de séparer, sous aucun prétexte, leur sort de celui de leurs soldats [1]. Le maréchal Baraguey d'Hilliers, président du Conseil d'enquête sur les capitulations, lui fera justement observer plus tard que jamais auparavant clause semblable n'a été inscrite sur la demande d'un Français, et le Conseil le blâmera « vivement d'avoir admis cette exception... qui tend à affaiblir, chez les officiers, le sentiment du devoir et de résistance à l'ennemi, et n'est qu'une prime à la faiblesse [2] ». Un trop grand nombre d'officiers commirent la faute d'user de cette faculté. D'ailleurs, contrairement aux déclarations de Moltke, au cours de l'entrevue de la veille, ne conservèrent leurs armes que ceux qui acceptèrent de ne plus servir contre l'Allemagne pendant toute la durée de la guerre [3].

A onze heures du matin, la capitulation est signée. Par une nouvelle méconnaissance de ses devoirs, Wimpffen demandera le lendemain et obtiendra sans difficulté l'autorisation de se retirer dans le Würtemberg, où il a des parents [4]. Après un entretien avec Bismarck, au cours duquel le chancelier lui aurait prodigué les paroles les plus flatteuses pour l'armée et pour lui-même [5], Wimpffen va rendre compte de l'issue des négociations à l'empereur qui, pendant les pourparlers, s'est tenu au premier étage. Les larmes aux yeux, sans pouvoir articuler un mot, Napoléon III embrasse le général qui, non moins ému, prend bientôt congé du souverain et retourne à Sedan [6].

1. Décret du 13 octobre 1863 portant règlement sur le service dans les places de guerre et les villes de garnison (titre V, art. 256).

2. Procès-verbal de la séance du 4 janvier 1872 (Archives de la Guerre).

3. Notes personnelles du général Lebrun (*ibid.*); le général Lebrun au Ministre de la Guerre, 16 et 27 octobre 1871 (*ibid.*). — Le maréchal Baraguey d'Hilliers reprocha à Wimpffen de n'avoir pas fait insérer ces déclarations de Moltke dans le texte de la capitulation.

4. Moltke, *Gesammelte Schriften*, V, 93; général de Wimpffen, *op. laud.*, 254-255.

5. « Je fus, dit Wimpffen, on ne peut plus sensible à cette attention délicate » (*op. laud.*, 248). — Au Conseil d'Enquête sur les Capitulations, comme il relatait, avec une entière inconscience, les témoignages d'estime qu'il avait reçus de Bismarck et de Moltke, le maréchal Baraguey d'Hilliers coupa court à ces propos déplacés par ces mots : « Cela n'a aucune conséquence ! » (Archives de la Guerre.)

6. *Œuvres posthumes de Napoléon III, Le Livre de l'Empereur*, 126.

*
* *

A deux heures de l'après-midi, a lieu une seconde réunion du conseil de guerre, à laquelle assistent environ trente officiers généraux. Wimpffen fait tout d'abord donner lecture du procès-verbal de la séance du matin. A propos des conclusions, le général Ducasse, qui n'a pas assisté à la première réunion, se récrie en rappelant le souvenir de Masséna à Gênes. Un de ses collègues lui représente combien la situation de l'armée enfermée dans Sedan, incapable de se mouvoir, privée de vivres et de munitions, entourée par des forces notablement supérieures en nombre, est peu comparable à celle de Masséna, auquel restait du moins la faculté de manœuvrer autour de Gênes. Le général Ducasse n'insiste pas davantage.

Les commandants de corps d'armée et les généraux commandant en chef l'artillerie et le génie signent le procès-verbal; puis Wimpffen, profondément ému, fait connaître le résultat de la démarche qu'il vient de faire au grand quartier général allemand. Il n'a point réussi à fléchir la dureté des exigences du vainqueur; force lui a été de s'y soumettre et d'accepter le protocole de la capitulation qui lui a été imposée. Il énumère les clauses de la convention, tandis que les assistants l'écoutent dans le plus grand silence, chacun ressentant une angoisse poignante à la pensée de la situation douloureuse faite à l'armée. Sans donner lecture du protocole, il déclare que, voulant reconnaître la valeur avec laquelle ont combattu nos troupes, l'ennemi a décidé que les officiers conserveront leurs armes. L'assertion est inexacte : seuls, ceux qui accepteront de « signer le revers » pourront bénéficier de cette faveur. Wimpffen ajoute qu'il a cru devoir accepter, comme un adoucissement à leur infortune, une stipulation aux termes de laquelle ne seraient point constitués prisonniers et pourraient librement rentrer dans leurs foyers les officiers qui s'engageraient, sur l'honneur et par écrit, à ne plus servir pendant la durée de la guerre.

Aussitôt le général Lebrun prend la parole pour exprimer sa surprise. Cette clause, affirme-t-il, est tout au moins inutile : dans l'armée entière, il ne se trouverait « assurément point un

seul officier qui s'oubliât jusqu'à consentir à ne pas partager le sort de ses soldats ». D'ailleurs, poursuit Lebrun, les officiers ne s'appartiennent pas à eux-mêmes, mais au pays; prisonniers aujourd'hui, ils peuvent espérer que, les circonstances de guerre aidant, ils ne le soient pas toujours; dès lors, ils doivent se réserver pour l'avenir. Le général Dejean s'exprime dans le même sens, en rappelant très justement que le règlement même contraint l'officier, fait prisonnier avec ses hommes, de demeurer auprès d'eux[1]. Le général Ducrot déclare également qu'il n'acceptera aucune clause exceptionnelle en faveur des officiers et qu'il est résolu à partager les destinées des troupes placées sous ses ordres. Tous les assistants se rangent à cet avis[2].

Pendant cette douloureuse séance, les états-majors s'efforçaient, conformément aux instructions du général de Wimpffen, de rétablir un peu d'ordre dans la place où « les corps d'armée, les troupes de toutes armes étaient confondus dans un pêle-mêle sans nom[3] ». Un quartier distinct fut assigné à chaque grande unité; c'est là que l'infanterie et la cavalerie durent déposer les armes. Quant à l'artillerie, il lui fut prescrit de conduire son matériel sur la rive gauche de la Meuse, près de Glaire, où les Allemands en prendraient possession. A cette nouvelle, dit un témoin, « un frémissement parcourut la ville... ce fut bientôt un tumulte effroyable. Les vieux soldats d'Afrique faisaient pitié. Ils se demandaient entre eux si c'était bien possible. On en voyait qui pleuraient. Moi-même — et je n'étais qu'un conscrit — j'avais des larmes dans les yeux... On n'apercevait que soldats armés de tournevis, qui démontaient la culasse mobile de leur fusil et en jetaient les débris. Les artilleurs, attelés aux mitrailleuses, en arrachaient à la hâte un boulon, une vis, en brisaient un ressort pour les mettre hors de service. D'autres, fous de rage, silencieusement, enclouaient leurs pièces. C'était, dans tout Sedan, comme un grand atelier de destruction; les officiers laissaient faire. Les

1. Les règlements antérieurs à celui de 1863 (voir page 5, note 1), contenaient les mêmes prescriptions formelles.

2. Notes autographes du général Lebrun (Archives de la Guerre); Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général Ducrot (*ibid.*).

3. Journal des marches et opérations du 1er corps (*ibid.*).

cavaliers jetaient dans la Meuse les sabres et les cuirasses, les casques et les pistolets; on marchait sur des monceaux de débris. Chaque pas arrachait au sol un bruit de métal; c'était la folie du désespoir[1] ».

***

La capitulation signée, le capitaine von Alten a été envoyé au roi pour annoncer la bonne nouvelle. En prévision d'une reprise du combat. Guillaume s'est rendu sur les hauteurs de la Croix Piot, où le prince royal s'est tenu la veille, pendant toute la bataille, et où le rejoignent bientôt Moltke et Bismarck[2]. Le général von Treskow lit à haute voix le protocole. puis le roi. s'adressant aux princes et aux généraux qui l'entourent : « Vous savez maintenant, Messieurs. quel grand événement historique vient de s'accomplir. Je le dois aux exploits des armées alliées, à qui je me sens obligé d'exprimer en cette occasion ma royale reconnaissance, d'autant plus que ces grands succès sont bien propres à cimenter encore davantage notre union avec les princes de la Confédération de l'Allemagne du Nord et mes autres alliés. Il nous est donc permis d'espérer un heureux avenir. Toutefois, ce qui vient de se décider sous nos yeux ne termine point notre tâche; nous ignorons comment cet événement sera accepté et jugé par la France. Nous devons donc rester prêts à la lutte; mais. dès à présent. j'exprime ma gratitude à chacun de ceux qui ont apporté une feuille à la couronne de lauriers et de gloire de notre patrie[3]. » En prononçant cette allocution, le roi regarde particulièrement les princes de Bavière et de Würtemberg, à qui il tend ensuite la main. Dans un silence solennel, il remet à Moltke la croix de fer de première classe, et trois autres croix pour les chefs de section du grand état-major[4]. Guillaume s'occupe

1. A. Achard, *op. laud.*, 81-82. — Cf. lieutenant-colonel Bonie, *La Cavalerie française*, 144; Journal de marche de l'état-major général.

2. Blumenthal, *Tagebücher*, 94; Hassel, *Von der dritten Armee*, 253; Schneider, *op. laud.*, II, 240.

3. Oncken, *op. laud.*, II, 169. — Cf., pour une addition que le roi fit insérer après coup, Schneider, *op. laud.*, II, 245.

4. *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 110; Verdy du Vernois, *op. laud.*, 156.

alors avec son fils du sort de Napoléon III : le kronprinz propose d'affecter au prisonnier comme séjour le château de Wilhelmshöhe, ancienne résidence des électeurs de Hesse, mais le roi ne veut rien arrêter à ce sujet, avant d'avoir vu l'empereur[1]. Rien à présent ne s'oppose d'ailleurs à l'entrevue des deux souverains : Bismarck et Moltke n'ont plus à craindre, de la part du roi, un mouvement de générosité, désormais sans effet.

Plusieurs personnes de l'entourage de Guillaume pensent qu'il faut infliger une humiliation « à l'homme qui a si témérairement déchaîné cette guerre » et proposent de le faire passer, en quelque sorte, « sous de nouvelles Fourches Caudines » en l'obligeant à se rendre auprès du roi. Elles ajoutent que Napoléon III, victorieux, n'eût pas hésité, en pareille circonstance, à imposer cet affront à l'adversaire vaincu. D'autres objectent que l'empereur, en quittant Sedan, est venu, de son plein gré, sur le terrain occupé par les troupes allemandes ; on peut donc considérer cette démarche « comme une visite que Guillaume ne ferait que rendre ». Le kronprinz juge que contraindre Napoléon III à venir auprès du roi, « en face des troupes », est une trop grande humiliation : il dissuade son père d'agir ainsi et l'engage à aller à Belle-Vue. Guillaume confère alors à ce sujet avec Bismarck, Moltke et Roon ; ce dernier rappelle que l'empereur a reçu jadis le roi, qui, l'ayant reconnu comme un de ses égaux, doit le traiter en conséquence. Guillaume finit par se ranger à l'avis de son fils[2]. Il confia plus tard à Schneider qu'il avait pris ce parti par égard pour la santé de Napoléon III, que « le cheval et même les cahots de la voiture auraient pu faire souffrir, en gravissant une côte aussi raide[3] ». En réalité, suivant la juste remarque de son biographe, il pensait ne rien perdre « de sa dignité de souverain et de sa situation de vainqueur en rendant visite à son prisonnier de guerre[4] ». Verdy du Vernois approuve cette

1. Le roi à la reine, 2 septembre, *Dépêche télégraphique*, une heure et demie soir (Hahn, *op. laud.*, 475).

2. Schneider, *op. laud.*, II, 242-243; Oncken, *op. laud.*, II, 169: *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 110; Roon à sa femme, 17 septembre 1870 (*Denkwürdigkeiten des... Grafen von Roon*, III, 122).

3. Schneider, *op. laud.*, II, 242-243.

4. Oncken, *op. laud.*, II, 170.

démarche : « Nous traitons Napoléon simplement comme empereur des Français. Il représente provisoirement pour nous le seul gouvernement que nous ayons reconnu[1] ». En Allemagne on récrimina, on se plaignit que l'empereur eût été traité avec trop d'égards[2]. Outrée de la bienveillance du roi, Madame de Roon en écrivit avec indignation à son mari[3].

Il est deux heures, et, sur ces entrefaites, on a amené les chevaux. Tout le monde se met en selle, même le roi qui, escorté d'une suite nombreuse, prend le chemin de Belle-Vue. En arrivant au château, les Allemands sont vivement frappés de l'apparat impérial : voitures de gala, fourgons, laquais galonnés, domestiques aux vêtements rehaussés de tresses d'or, cuisiniers nombreux, postillons poudrés, superbes chevaux arabes et anglais. Tout ce luxe contraste avec la simplicité des équipages du roi de Prusse[4]. Devant la grille, est déployée une compagnie bavaroise : des batteries würtembergeoises sont encore en position de tir, les bouches à feu braquées sur Sedan[5]. Le roi est reçu par le général Castelnau. A l'entrée du vestibule vitré, sur la dernière marche de l'escalier, Napoléon III est debout, en grande tenue de général de division, l'épée au côté, la plaque de la Légion d'honneur sur la poitrine. En apercevant le roi de Prusse, il se porte à sa rencontre. Son teint est d'un gris de cendre, son attitude, celle d'un homme anéanti ; des larmes coulent sur ses joues. Guillaume, dont l'émotion est profonde, va à lui, les mains tendues, le prend sous le bras et remonte ainsi l'escalier. Les deux souverains pénètrent dans le vestibule et de là dans un petit salon, suivis d'abord par le kronprinz qui ferme les portes et se place à l'entrée « comme une sentinelle en faction[6] ».

1. Verdy du Vernois, *op. laud.*, 175.

2. Busch, *Graf Bismarck*, I, 164-165 (article de la *National-Zeitung* du 11 septembre); Schneider, *op. laud.*, II, 242-243.

3. Réponse de Roon à sa femme : « Votre indignation, au sujet du bon traitement accordé à Napoléon, nous amuse beaucoup » (*Denkwürdigkeiten des... Grafen von Roon*, III, 122).

4, *Kaiser Friedrichs Tagebücher* 110; *Bismarcks Briefe*, 604; Nouvelles de Donchery à la *Kreuz Zeitung* (Hirth, *op. laud.*, II, 1810), et à l'*Allgemeine Zeitung* (*ibid.*, 1826).

5. Verdy du Vernois, *op. laud.*, 155.

6. *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 19, 76; Forbes, *My experiences*, I, 272 (il ne parle pas des larmes qu'aurait versées l'empereur); Schneider, *op. laud.*, II, 246.

Les deux souverains sont face à face. « Je le saluai, a écrit Guillaume, en lui tendant la main et en lui disant : « Sire, » le sort des armes a décidé entre nous, mais il m'est bien » pénible de revoir Votre Majesté dans cette situation[1] ». Nous étions tous deux fort émus. Il demanda ce que je déciderais à son sujet. Je lui proposai Wilhelmshöhe, résidence qu'il accepta. Il s'informa de la voie que l'on suivrait pour s'y rendre, par la Belgique ou par la France. Cette dernière fut choisie : l'itinéraire pouvait pourtant être encore modifié (ce qui arriva). Il sollicita l'autorisation d'emmener les personnes de sa suite, les généraux Reille, de la Moskowa, prince Murat, toutes choses que j'accordai, bien entendu. Ensuite, il fit l'éloge de mes troupes, surtout de l'artillerie, qui n'avait pas d'égale (ce qui s'est pleinement affirmé dans cette guerre) ; il blâma l'indiscipline de son armée[2] ».

Le récit du roi peut être complété par les confidences qu'il fit, peu après l'entrevue, au prince royal et que celui-ci a relatées en ces termes : « Au cours de la conversation, Napoléon exprima l'opinion qu'il avait eu devant lui l'armée du prince Frédéric-Charles. Guillaume rectifia en spécifiant que c'étaient mes troupes et celles du prince de Saxe qui se trouvaient devant Sedan. L'empereur demanda alors où était le prince Frédéric-Charles. Le roi répondit en accentuant fortement : « Avec sept corps d'armée, autour de Metz ». Stupéfait, l'empereur fit un pas en arrière ; ses traits se contractèrent doulou-

1. D'après le prince de la Moskowa, témoin oculaire, ces mots furent prononcés par le roi avant que les deux souverains eussent pénétré dans le petit salon : « Nous vîmes, dit-il, et entendîmes les premiers gestes et les premières paroles » (*Quelques notes intimes sur la guerre de 1870*, *Correspondant* du 10 décembre 1898, 968).

2. Lettre du roi à la reine, Vendresse, 3 septembre, 10 h. 20 soir (Berner, *Kaiser Wilhelms des Grossen Briefe, Reden und Schriften*, II, 236-237). — Cette lettre a été publiée pour la première fois par Oncken (*Unser Heldenkaiser*). Jusque-là on n'avait qu'un texte tronqué publié par Hahn (*Der Krieg Deutschlands gegen Frankreich*, 479-481). Cette version écourtée avait été probablement fournie par la reine, à qui le roi avait fait cette recommandation : « Je te laisse libre de publier ce que tu voudras de ces événements. De toute façon, il faut retrancher les détails du rendez-vous et dire simplement que la visite dura un quart d'heure, et que les deux monarques semblaient très émus de se revoir ainsi » (Lettre citée, *post-scriptum*). Au quartier général allemand on observa la même réserve (Verdy du Vernois, *op. laud.*, 156). Bismarck lui-même ne connut pas les détails de l'entretien. Cf. Busch, *Graf Bismarck*, I, 247.

reusement; il venait seulement de comprendre qu'il n'avait eu à combattre qu'une partie des forces allemandes[1] ».

Suivant le roi Guillaume, l'entretien se serait terminé ainsi : « Au moment de nous séparer, je lui dis que je le connaissais assez pour être persuadé qu'il n'avait pas désiré la guerre, mais qu'il y avait été contraint. — Lui : « Vous avez parfaitement raison; l'opinion publique m'y a forcé ». — Moi : « L'opinion publique elle-même a été forcée par le ministère ». J'ajoutai qu'à la constitution de ce ministère, j'avais senti que le changement de système inauguré serait fâcheux pour son règne, ce qu'il approuva en haussant les épaules. Toute la conversation parut le soulager, et j'ai le droit de croire que j'ai sensiblement adouci sa situation. Nous nous séparâmes, tous deux fort émus[2] ».

L'entrevue avait duré un quart d'heure environ. Au moment où les deux souverains quittaient le petit salon, le prince royal fut frappé de voir que « la stature élevée et imposante du roi tranchait, avec une étonnante supériorité, sur la petite taille ramassée de l'empereur ». Celui-ci, apercevant le prince royal, lui tendit une main, tandis que de l'autre il essuyait les larmes qui coulaient sur ses joues. Il exprima au prince toute sa reconnaissance pour les paroles et surtout pour la visite du roi, qu'il qualifia de généreux procédé. Il obtint sans difficulté l'autorisation d'envoyer à l'impératrice un télégramme chiffré. Le prince royal déplora le caractère « épouvantablement sanglant » qu'avait pris la guerre. L'empereur répondit que ce n'était, hélas! que trop vrai et d'autant plus terrible pour lui qui « n'avait pas voulu la guerre[3] ».

Durant cet entretien, le roi causait dans la vérandah avec les généraux français. L'empereur l'accompagna ensuite jusqu'au perron. Il parut « plus calme et fut absolument digne » en présence de Bismarck[4]. Le roi prit congé de

1. *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 111. — Le prince royal a noté dès le 2 septembre les confidences du roi.

2. Lettre du roi à la reine, 3 septembre. — Cf. Berner, *op. laud.*, II, 237.

3. *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 111-112. — Le prince royal avait horreur du sang versé. Il exprima à plusieurs reprises dans ses *Tagebücher* son désir de ne plus assister à aucune guerre, notamment p. 116 (18 octobre 1870).

4. Verdy du Vernois, *op. laud.*, 156; Busch, *Graf Bismarck*, I, 123.

Napoléon en faisant le salut militaire, sauta à cheval, avec une vigueur toute juvénile, et s'éloigna au galop. Bientôt on entendit rouler sur son passage comme un bruit de tonnerre, les *Hoch* et les *Hurrah* dominant parfois les accents joyeux des musiques qui exécutaient l'hymne vainqueur *Heil dir im Siegerkranz*. Malgré la pluie qui commença à tomber dans la soirée, le roi ne cessa de parcourir les bivouacs, accueilli partout par les ovations et les manifestations de la « joie indescriptible » des troupes. Cette inspection triomphale ne prit fin que très tard dans la nuit : le roi ne fut de retour à son quartier général de Vendresse qu'à une heure du matin [1].

*
* *

Dès le lendemain, 3 septembre, une grave question se posa. Quelles opérations entreprendrait-on, maintenant que les troupes françaises étaient désarmées et captives? Poursuivrait-on la marche sur Paris, ou resterait-on dans les provinces conquises afin d'en assurer la garde? D'après le général Sheridan, le premier parti était celui que prônaient les conseillers militaires du roi, Roon et Moltke; Bismarck, au contraire, aurait voulu attendre des propositions de paix sur place [2]. Cette dernière solution fut écartée : une grande partie de l'armée désirait entrer à Paris, et il semblait difficile de la « frustrer » de cette satisfaction; on espérait d'ailleurs, par une marche en avant, hâter les demandes de négociations. Les décisions définitives furent donc ajournées jusqu'à la réunion des armées sous les murs de la capitale [3].

Dans la soirée, le roi Guillaume, voulant rendre hommage

1. Schneider, *op. laud.*, II, 247-249; Télégramme du roi à la reine, du 4 septembre (Hahn, *op. laud.*, 483); Verdy du Vernois, *op. laud.*, 156-157.

2. Sheridan, *op. laud.*, II, 408-409, 414, 417; *Denkwürdigkeiten...*, 212-214. — Selon H. Blum (*Fürst Bismarck und seine Zeit*, IV, 305), le chancelier aurait recommandé également la marche sur Paris « pour corriger Paris et la France », mais cet écrivain ne donne aucune preuve à l'appui. L'opinion de Sheridan est confirmée par une lettre de Bismarck à son fils en date du 7 septembre suivant. Le chancelier déclare que son désir est de « laisser mijoter un peu dans leur sauce » les gens de Paris et de s'installer dans les provinces conquises « avant de pousser de l'avant » (*Bismarcks Briefe*, 604).

3. Russel, *op. laud.*, 272.

aux véritables artisans de la victoire, réunit à sa table Bismarck, Moltke et Roon. Pour la première fois, depuis le commencement de la campagne, on servit du vin de Champagne, et le roi, se levant, prononça, d'une voix grave et émue, le toast suivant : « C'est pour nous aujourd'hui un devoir de reconnaissance de boire à la santé de ma vaillante armée. Vous, Roon, ministre de la Guerre, vous avez aiguisé notre épée ; vous, général de Moltke, vous l'avez maniée[1], et vous, comte de Bismarck, en dirigeant la politique de la Prusse depuis nombre d'années, vous lui avez donné la force et la grandeur qu'elle possède aujourd'hui. Je porte donc ce toast à l'armée, aux trois hommes que je viens de nommer et à chacun de ceux, parmi les assistants, qui ont contribué, suivant leur mission, au succès définitif[2] ».

Cette journée du 3 septembre était la première de la captivité de l'empereur et de l'armée. Au château de Belle-Vue, à huit heures du matin, on était venu avertir Napoléon III que tout était prêt pour le départ. L'empereur, en petite tenue de général de division, descendit les marches de l'escalier conduisant au perron : suivant les témoins de cette scène, « il marchait comme un spectre, et sa figure semblait de cire ». Il monta dans un coupé attelé en poste, accompagné d'un seul de ses aides de camp, le général Reille; les autres, avec des officiers prussiens, prirent place dans des breacks et des chars à bancs ; les bagages et les domestiques suivaient ; le tout était escorté par un escadron de hussards prussiens. A huit heure et demie, sous une pluie torrentielle et sous les regards indifférents des habitants, ce dernier cortège impérial défila dans la grande rue de Donchery, en même temps que passait une colonne d'infanterie allemande. Afin d'éviter la traversée de Sedan, on fit un grand détour en longeant les lignes prussiennes depuis Frénois, par Douzy, Fond-de-Givonne et La Chapelle, jusqu'à la frontière belge. Le trajet fut pour l'empereur « un vrai supplice ». A trois heures et demie de l'après-midi,

1. Telle est l'expression qu'employa le roi. Plus tard, il crut devoir faire remarquer que c'était lui-même qui avait manié l'armée, et que Moltke l'avait seulement dirigée. Il fit rectifier en conséquence les termes du toast (Schneider, *op. laud.*, II, 254).

2. Oncken, *op. laud.*, II, 172.

il arrivait enfin à Bouillon, d'où il devait être dirigé sur Wilhemshöhe[1].

Au moment où Napoléon III quittait pour toujours la terre française, les premières troupes, mornes et silencieuses, sortaient de Sedan pour se remettre aux mains du vainqueur. Avec un quartier général aussi prévoyant, aussi minutieux que l'était celui de l'armée allemande, on pouvait espérer que toutes les mesures auraient été prises pour la mise en route immédiate et l'alimentation convenable des prisonniers. Il n'en fut rien. Au nord-ouest de Sedan, la presqu'île d'Iges, constituée par une boucle de la Meuse et barrée au sud par le canal de Glaire, formait une prison naturelle. C'est dans cet étroit espace, d'une surveillance facile, que les Allemands entassèrent les captifs. 70 000 hommes[2] y attendirent pendant plusieurs jours qu'il plût à l'ennemi de les acheminer par détachements sur les forteresses allemandes. Démoralisés par la défaite, humiliés par la capitulation, affaiblis par des fatigues sans trêve, débandés maintenant en une masse chaotique et passive, nos soldats sont incapables de réagir contre les souffrances physiques et de supporter les privations. Et souffrances et privations sont portées au comble dans la presqu'île d'Iges, ce lieu que les témoins ont marqué du sinistre nom de *camp de la Misère*. Là il faut dormir sans abri sur une terre nue et détrempée, subir sans feu, et presque sans vêtements, le froid de l'aube et les intempéries incessantes. Là la faim, la soif sévissent continuellement; les aliments font défaut, et force est aux valides de recourir à la maraude pour se procurer de lamentables ressources[3]. Ils se disputent les chevaux « tombés d'inanition », qui deviennent pour eux d'appréciables aubaines et, enserrés par les sentinelles prussiennes, ils ont peine à aller boire l'eau corrompue de la Meuse où baignent « des

1. L'empereur à l'impératrice, Bouillon, 2 septembre; *Œuvres posthumes de Napoléon III, Le Livre de l'Empereur*, 127; A. Verly, *Les Étapes douloureuses*, 171-172.

2. Chiffre donné par le Journal des marches et opérations du 1er corps. — L'*Histoire du grand État-major prussien* indique 83 000 hommes (VIII, 1225, note 2).

3. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général Ducrot (Archives de la Guerre); Prince Bibesco, *op. laud.*, 178-179; général Lebrun, *op. laud.*, 179-183.

cadavres sans nombre ». Enfin, après trois jours de cette hideuse famine, des distributions de vivres sont faites, mais elles sont d'une dérisoire insuffisance. « Tous les prisonniers purent recevoir deux jours de pain, mais quant aux vivres-viande, il ne fut possible d'en donner qu'à un petit nombre d'entre eux ». Les maladies commencent d'ailleurs à sévir et font « des vides parmi les prisonniers. Qui tombait malade était perdu; un cas de fièvre était un cas de mort. Point de médecins, point de médicaments[1] ».

Dès le 4 septembre, le général de Wimpffen était parti pour Stuttgart, abandonnant à elle-même cette malheureuse armée, dont il avait pourtant revendiqué le commandement[2]. Les autres généraux remplirent leur devoir : ils demeurèrent avec les troupes et s'efforcèrent d'adoucir leur cruelle situation. A partir du 5 septembre, les convois de prisonniers, comptant chacun 2 000 hommes, furent mis en marche sur Pont-à-Mousson. Au cours de ces douloureuses étapes, les officiers subalternes, réunis par groupes de 300 ou 400, furent traités comme la troupe, « parqués chaque nuit dans une prairie ou dans un champ, sans abri, sans couverture, après avoir reçu une nourriture insuffisante, et malmenés parfois par leur escorte de la manière la plus odieuse[3] ». L'évacuation de la presqu'île d'Iges ne fut terminée que le 14 septembre. Si cruelles avaient été les souffrances des captifs que le départ, même pour l'internement en Allemagne, fut, pour nombre d'entre eux, presque un soulagement.

*
* *

La nouvelle des succès inespérés remportés à Sedan produisit en Allemagne une joie et une émotion intenses. Il n'est pas, écrit la *National Zeitung*, le 3 septembre, « d'événement plus excitant, plus enflammant, plus enivrant que celui-ci :

1. Lieutenant-colonel Bonie, *op. laud.*, 145; A. Achard, *op. laud.*, 97; général Lebrun, *op. laud.*, 182-183.

2. Le général de Wimpffen au ministre de la Guerre, Fays-les-Veneurs (Belgique), 5 septembre 1870; général de Wimpffen, *op. laud.*, 254-258.

3. Journal des marches et opérations du 1er corps.

l'empereur est prisonnier »! A Berlin, la foule se masse devant le palais royal et force, par ses acclamations, la reine à paraître plusieurs fois au balcon. Les jeunes gens escaladent la statue du grand Frédéric, celle de Blücher, celle du grand électeur, et les décorent d'une couronne de lauriers. A Munich, à Nüremberg, à Stuttgart, l'enthousiasme n'est pas moindre qu'à Cologne, à Magdebourg, à Breslau [1].

Parmi les troupes, on croit la paix prochaine [2]. « Après la capitulation de Sedan, qui nous livrait une armée de plus de 100 000 hommes [3], dit un historien allemand, tandis que l'autre armée impériale sous Bazaine était enfermée à Metz, la guerre semblait terminée. Il n'existait plus d'armée française capable de tenir la campagne, alors que notre IIIe et notre IVe armées étaient immédiatement disponibles pour de nouvelles opérations [4] ». « La paix semblait glorieusement conquise », remarque le lieutenant von Bismarck [5]. « Tout le monde, écrit un autre témoin, tenait maintenant pour certaine la conclusion de la paix désirée [6] ». Schneider déclare qu'il est « désormais inutile de répandre une seule goutte de sang, tant la défaite de l'ennemi est complète [7] ». Le prince Radziwill émet le même espoir [8].

Toutefois, les vœux en faveur de la fin de la guerre sont loin d'être unanimes. « Nous autres, dit un lieutenant du 1er chasseurs bavarois, nous nous réjouissons du fond du cœur de marcher sur Paris. Maints camarades plus âgés et beaucoup d'entre nous seraient volontiers rentrés chez eux après la grande victoire de Sedan, et ils espéraient qu'avec la chute de la dynastie des Bonaparte, la guerre prendrait fin égale-

1. Hirth, *op. laud.*, II, 1847-1851, 1870-1878, 1897-1902.

2. *Hatzfeldts Briefe*, 73-76; Hahnke, *Opérations de la IIIe armée*, 242; *Geschichte des Fusilier Regiments Nr.* 40, 35; Oncken, *op. laud.*, II, 154.

3. 83 000 prisonniers, d'après l'*Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1225.

4. G. von Glasenapp, *Der Feldzug von 1870*, 153.

5. G. von Bismarck, *Kriegserlebnisse 1870 und 1870-71*, 141.

6. L. von Schmitz, *Aus dem Feldzuge 1870-71*, 39.

7. Schneider, *L'empereur Guillaume*, II, 244.

8. Lettre publiée par l'abbé Gabriel, *Journal du blocus et du bombardement de Verdun*, 357.

ment[1]. » Le roi désirait certainement la paix[2], et Bismarck était probablement de son avis[3]. Mais le succès était presque trop grand : Napoléon III était captif, et l'on se demandait avec qui l'on pouvait traiter[4]. « Tant que l'empereur se serait maintenu au pouvoir, dit un historien allemand de l'époque, il serait resté, par cela même, un gouvernement régulièrement constitué avec lequel on pouvait conclure une paix durable. Le fait qu'un tel gouvernement faisait défaut, était pour nous, et bien plus encore pour la France, un très grand malheur. Pour ce motif, nous sommes forcés de déplorer sincèrement, après réflexion, la prise de l'empereur Napoléon[5]... ». Le général Sheridan dit explicitement, à plusieurs reprises, que Bismarck était désolé de la chute de l'empire, et qu'il aurait volontiers admis que le prince impérial succédât à son père, parce que, élevé sous l'influence des Allemands, il aurait été, entre leurs mains, un instrument docile[6] ». Un peu plus tard, le chancelier songea même à restaurer « l'homme malade » lui-même[7].

Le correspondant d'un journal autrichien, Karl Abani, qui parcourait alors la France, se faisait de la situation une idée plus exacte : « Ce n'est pas le nombre d'hommes pris, ce n'est pas la quantité des canons capturés, ce n'est pas l'humiliation de la capitulation d'une armée importante — y eût-il un empereur au milieu d'elle — qui sont d'une influence capitale sur la décision finale d'une campagne. Les guerres sont uniquement et exclusivement résolues par la gravité de la blessure faite à la force morale de la nation tout entière. C'est seulement quand le sentiment de la défaite s'est répandu

1. K. Tanera, *Ernste und heitere Erinnerungen eines Ordonnanz-offiziers*, II, 150,

2. Schneider, *op. laud.*, II, 236; Toasts des 2 et 3 septembre.

3. A. von Ebers, *Bismarck-Buch*, 100-101, chapitre cité des mémoires d'Edw. Mallet, diplomate anglais qui, le 14 septembre, vint demander à Bismarck ses intentions au sujet de la paix.

4. Abecken, *op. laud.*, 417; Russel, *My Diary*, 212; Moltke, *Gesammelte Schriften*, V, 176; *Denkwürdigkeiten... von Roon*, III, 222; *Hatzfeldts Briefe*, 73, 76.

5. J. von Wickede, *Geschichte des Krieges von Deutschland gegen Frankreich*, 287.

6. Sheridan, *Personal Memoirs*, II, 414.

7. Blumenthal, *Tagebücher* (19 décembre), 199.

dans toute l'armée et dans le pays; seulement quand tout espoir et finalement tout désir de combattre se sont évanouis avec la confiance dans ses propres forces, c'est alors que les moyens matériels, eux aussi, sont vaincus... Cet état de choses... n'était apparu en France ni après les batailles de Metz, ni même après la capitulation de Sedan... L'armée perdait par degrés sa valeur, tandis que l'esprit de sacrifice de la nation se montrait sous un jour de plus en plus éclatant[1]. »

On fut bientôt forcé, au grand quartier général allemand, de reconnaître que c'était « une guerre au couteau[2] » qui s'ouvrait, et que les Français étaient disposés à accepter tout gouvernement fermement décidé à continuer la lutte. Il apparut clairement, aux yeux des plus optimistes, qu'il se posait « un dilemme inéluctable » et que l'issue de la guerre était encore très éloignée. « Par la volonté de notre peuple et pour notre sécurité même, nous ne pouvons, écrivait Roon, conclure aucune paix qui ne démembre pas la France, et le gouvernement français, quel qu'il puisse être, ne peut, par la volonté de son peuple, accepter une paix qui ne conserve pas l'intégrité actuelle du territoire. Il s'ensuit nécessairement la continuation de la guerre jusqu'à épuisement de toutes les forces, et cette nécessité, si triste soit-elle, me paraît jusqu'à présent inévitable[3]. »

Bien avant le triomphe de Sedan, Bismarck était fermement décidé à n'admettre aucun traité de paix dont une des clauses ne constituerait une sorte de « glacis » préservant l'Allemagne du sud des attaques de la France[4]. A plus forte raison, maintenait-il ses exigences après la capitulation de l'armée. Peut-être eût-il fait des concessions sur l'étendue du territoire à annexer, mais il lui fallait Strasbourg et Metz[5]. L'opinion publique était d'accord avec le chancelier. « Presque unanimement, dans toute l'Allemagne, dit un historien contem-

1. K. Albani, *Im Lager der Franzosen*, 285.

2. Expression de H. Blum, *Fürst Bismarck und seine Zeit*, IV, 305.

3. *Denkwürdigkeiten... von Roon*, III, 214 (6 septembre 1870).

4. *Mémoires de Bismarck*, I, 64, 75 (22 août 1870); Confidence à un correspondant du *Pall Mall* (29 août) : « Strasbourg doit devenir notre Gibraltar » (Hirth, *op. laud.*, II, 1558); Même opinion dans *Provinzial-Correspondenz*, 31 août (*ibid.*, 1648-1651).

5. *Bismarck-Buch* (entretien avec Mallet, 14 septembre), 101.

porain, du nord au sud et de l'est à l'ouest, le cri général retentissait : « Pas de paix sans l'Alsace, la frontière des Vosges et la partie de la Lorraine allemande avec Metz. Seules ces clauses peuvent garantir nos frontières contre des agressions futures. Plutôt prolonger la guerre, en dépit de tous les sacrifices, jusqu'à ce que nous ayons conquis un traité tel que nos succès nous permettent de l'exiger [1] ».

L'orgueil de la victoire produit une évolution très marquée de l'esprit public allemand. Avant Sedan, les adresses réclamaient en général surtout une paix « honorable », une paix « durable », parfois une rectification de frontière; mais elles se montraient assez vagues sur le chapitre des conditions à imposer à la France [2]. Après Sedan, au contraire, les exigences se précisent : on spécifie, dans certaines réunions publiques, l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, « seule garantie contre l'avidité française... prix national de la victoire [3] ». Déjà l'on fait état des dépouilles du vaincu. La *Norddeutsche allgemeine Zeitung* propose de démembrer ces deux provinces et de les répartir entre les États du Sud pour les remercier de leur concours. Mais ni le Würtemberg ni le grand-duché de Bade ne se soucient de ce cadeau que l'opinion publique prussienne repousse également, en déclarant que les territoires rendus à la grande patrie doivent être occupés et administrés comme « un avant-pays allemand », au nom et dans l'intérêt de « l'Allemagne réunie [4] ». C'était la solution proposée, à la même époque, par le prince royal; c'était aussi la grande pensée de Bismarck : créer un pays neutre, qui demeurât le patrimoine de l'Allemagne tout entière [5]. Ainsi les questions d'unité allemande et d'annexion de l'Alsace-Lorraine étaient étroitement liées, tant dans l'esprit du chancelier que dans la presse sans doute inspirée

1. J. von Wickede, *op. laud.*, 285.

2. Adresse de Leipzig au roi de Prusse, 1er septembre (Hirth, *op. laud.*, II, 1791); Adresse de Darmstadt au grand-duc de Hesse, 1er septembre (*ibid.*, 1793).

3. Hirth, *op. laud.*, II 1875, 1900-1901, 1972. — Cf. *Staatsanzeiger für Württemberg*, n° du 6 septembre.

4. Ott. Lorenz, *Kaiser Wilhelm und die Begründung des Reiches*, 299; *Allgemeine Zeitung* du 12 septembre.

5. *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 3 septembre, 112.

par lui. Le mot d'ordre était celui que les habitants de Stuttgart exprimaient le 3 septembre : « Alsace-Lorraine pour l'Allemagne confédération allemande[1] ». Et l'on ne manquait pas de faire observer que Sedan était la première grande bataille où Saxons, Würtembergeois, Bavarois avaient combattu côte à côte pour une cause commune[2]. « Je ne suis pas un stratège, déclarait Bismarck le 1er septembre, après le départ du général Reille; pourtant je suis fier non seulement que les Bavarois, les Saxons, les Würtembergeois aient été à nos côtés aujourd'hui, mais qu'ils aient encore pris une si grande part — la plus grande — au succès de la journée. S'ils sont avec nous, et non pas contre nous, c'est mon œuvre. Les Français ne pourront plus dire que les Allemands du sud ne combattaient pas pour notre commune patrie[3] ». Le roi de Prusse exprima la même satisfaction[4], et le *Staatsanzeiger* du 3 septembre voulut de même voir dans la distribution des croix de fer, faite indistinctement aux Allemands du nord et du sud, « un beau symbole, d'une haute portée, pour l'unité, longuement cherchée, de notre grande patrie allemande ». Sedan apparut comme constituant définitivement l'Allemagne nouvelle et l'empire allemand. « Si, dans le brasier des batailles de Wœrth et de Metz, l'or de la couronne impériale s'est affiné, c'est dans le feu de Sedan que son solide diadème fut forgé[5]... ». « Je suis fier, écrivait un officier bavarois, d'avoir pris part à la victoire qui détruisit un empire et contribua le plus à en fonder un autre, le nouvel empire allemand, l'Allemagne unie sous l'empereur Guillaume le victorieux[6] ».

Il serait imprudent toutefois d'affirmer que la victoire de Sedan eut pour effet de briser tous les obstacles qui s'oppo-

1. Hirth, *op. laud.*, II, 1875.

2. *Ibid.*, 1899-1900.

3. Nouvelles de Cheveuges au *Pall Mall*, 2 septembre matin (*ibid.*, II, 1698).

4. Schneider, *op. laud.*, II, 238.

5. Helmuth, *Sedan*, 53-54. — « Au-dessus de l'entrée de la citadelle vaincue semble briller cette devise en lettres d'or inaltérables : « Ici, » l'empire allemand fut fondé » (H. Blum, *op. laud.*, IV, 304).

6. Tanera, *op. laud.*, 48.

saient à l'unité de l'Allemagne [1]. Mais elle grossit et fortifia le courant d'opinion préexistant. Elle ouvrit encore à l'ambition allemande des horizons plus étendus. Les combattants eurent la conviction d'avoir assisté à un événement historique sans précédent, d'avoir été les instruments de la volonté divine, d'avoir accompli un véritable « jugement de Dieu [2] ». L'Allemagne accueillit la grande nouvelle avec la même émotion fervente : « Nous avons tous encore présents à l'esprit les impressions et les sentiments que la victoire de Sedan éveilla dans les cœurs allemands. Les résultats gigantesques de la journée disposaient des millions d'âmes à un recueillement religieux. Ils imprimaient dans le cœur d'un peuple, pénétré de la gravité du moment, la pieuse foi en l'équité de la Providence [3]. » Désormais l'Allemagne se crut appelée par Dieu à exercer une influence prépondérante. « L'épée de la Prusse n'est-elle pas le sceptre de l'Europe? » écrivait le ministre de la guerre, le 6 septembre [4]. Et, dès le soir de la bataille de Sedan, le comte Frankenberg se disait « que de ce jour datait une ère nouvelle de l'histoire du monde » dans laquelle sa patrie « se verrait élevée bien haut au-dessus des autres nations, en octroyant à l'univers entier la culture allemande [5] ».

LIEUTENANT-COLONEL ERNEST PICARD

1. Voir à ce sujet : Ott. Lorenz, *op. laud.*, chap. v et p. 287-301, 301-312; W. Busch, *Die Kämpfe um Reichsverfassung und Kaisertum 1870-1871*, § III, V, VI; Ruville, *Bayern und die Wiederaufrichtung des deutschen Reiches*, *passim*.

2. « Quel visible puissant jugement de Dieu! » (*Denkwürdigkeiten... Roon*, III, 211). — Cf. Télégramme du roi à la reine, déjà cité; *Bismarcks Briefe*, 604.

3. Hassel, *Von der dritten Armee*, 275.

4. *Denkwürdigkeiten... Roon*, III, 213.

5. Frankenberg, *op. laud.*, 128-129.

LE MARQUIS DE SAINT-MAURICE

Le 15 avril 1667, Charles-Emmanuel II, duc de Savoie, écrivait à Louis XIV : « J'ai dépêché à Votre Majesté le marquis de Saint-Maurice, gentilhomme de ma chambre, premier écuyer et lieutenant de la compagnie des archers de mes gardes, en qui j'ai beaucoup de confiance, pour représenter de ma part à Votre Majesté les choses les plus pressantes qui regardent mes intérêts ».

François-Thomas Chabod, marquis de Saint-Maurice, appartenait à l'une des familles les plus considérables du pays. Le grand-père de notre personnage, Guillaume-François Chabod, comte de Saint-Maurice, avait été conseiller d'État, grand-maître de l'artillerie, gouverneur et commandant général en Savoie, ambassadeur en Suisse et trois fois ambassadeur en France. Entre autres privilèges, le duc Charles-Emanuel Ier lui avait inféodé les revenus de Tarentaise « en considération des grands services rendus par ledit seigneur depuis vingt-sept ans, en diverses ambassades en France et en Suisse où il resta six ans pour obtenir l'alliance des cantons catholiques ». Son fils, Claude-Jérôme, premier marquis de Saint-Maurice, né en 1583, mort le 1er octobre 1653, avait été gentilhomme de la chambre du duc de Savoie, capitaine des gardes, ambassadeur en France et en Angleterre, plénipotentiaire au con-

grès de Westphalie, grand-maître de l'artillerie, chevalier de l'Annonciade et ministre d'État. Thomas-François, second marquis de Saint-Maurice, avait de bonne heure été investi d'une partie des charges de son père. En 1661, lors de la naissance du Dauphin, il était venu une première fois en France.

Possédant alors la Savoie et le Comté de Nice, le Piémont et une partie du Montferrat; toujours tourmentée du désir de reconquérir Genève qui, à la fin du siècle précédent, s'était soustraite à sa domination; rêvant d'agrandissements aux dépens du Milanais espagnol; maintenant, sur l'ancien royaume de Chypre, les prétentions en vertu desquelles elle revendiquait les honneurs souverains; prête à faire valoir à la succession d'Espagne des prétentions plus récentes : la maison de Savoie était victime de l'énorme disproportion entre la grandeur de ses aspirations et la faiblesse de ses moyens. Entraînée par des alliances de famille dans l'orbite de la politique française, elle avait vu pendant près d'un demi-siècle le Piémont servir aux luttes de la France et de la maison d'Autriche. Christine de France, dite Madame Royale, mariée en 1619 au duc Victor-Amédée Ier, était devenue duchesse régente à la mort de celui-ci en 1637. Un moment, lors du voyage du roi à Lyon en 1658, elle avait eu l'espoir de voir sa fille Marguerite monter sur le trône de France; mais, l'année suivante, la raison d'État unissait le jeune Louis XIV à l'infante Marie-Thérèse.

C'est seulement en 1663, après la mort de sa mère, que le duc Charles-Emmanuel II, alors âgé de trente ans, avait pris en main la direction des affaires. Au dire de la Grande Mademoiselle, avec laquelle il fut un moment question de le marier, il était « de moyenne taille, mais la plus fine, déliée et agréable, la tête belle, le visage long, les yeux beaux, grands et fins, le nez fort grand, la bouche de même, le ris agréable, la mine fière, un air vif en toutes ses actions, brusque à parler ». Primi dit de son côté : « C'était un homme petit, remuant, de mœurs légères, âpre au gain, fuyant les méchantes affaires ».

Le nouveau duc n'avait rien changé à la politique suivie par sa mère. Après les négociations infructueuses de son mariage avec mademoiselle de Montpensier, il avait épousé, en 1663, sa cousine germaine Françoise d'Orléans, fille de

Gaston d'Orléans; après la mort de celle-ci, il épousait, en 1665, une autre de ses parentes, Marie-Jeanne-Baptiste de Nemours, l'amie de Madame de La Fayette. A l'imitation de Louis XIV, il s'appliquait à refaire ses finances, à augmenter ses troupes, à élever de brillantes constructions, telle cette Vénerie royale qui, s'il faut en croire M. de Saint-Maurice, inspira plus d'un détail des travaux de Versailles. Il imitait son royal cousin même dans ses galanteries et dans ses fêtes où les noms de la marquise de Cavour et de mademoiselle de Marolles n'étaient guère moins célèbres qu'en France ceux de La Vallière et de Montespan.

La mission de M. de Saint-Maurice se limitait d'abord à deux objets : réclamer l'intervention de la France dans un conflit qui venait de s'élever entre la Savoie et la ville de Genève, derrière laquelle menaçaient de se ranger tous les cantons protestants, présenter au Dauphin au nom du prince de Piémont, alors âgé d'un an, un magnifique tambour orné de devises et enrichi de pierreries.

M. de Saint-Maurice s'acquitta à merveille de sa mission. Le tambour, après avoir été reçu par le Dauphin avec des transports de joie, excita l'admiration du Roi, des ministres et de toute la Cour. Quant aux affaires de Genève, elles se réglèrent aussi à la satisfaction du duc qui écrivait à son envoyé le 2 août 1668 : « Enfin l'affaire de Genève est achevée avec ma réputation, quoiqu'il m'ait coûté un million et quatre cent mille livres de Piémont; mais aux princes l'argent n'est rien, pourvu que la réputation soit illèse ». Dès le 7 octobre 1667, le marquis de Saint-Maurice avait été nommé ambassadeur ordinaire. C'est en cette qualité qu'il fit, suivant l'usage, son entrée solennelle à Paris le 5 janvier 1668.

Quelques années plus tard, le marquis de Saint-Maurice exposait en ces termes les conditions que devait alors présenter un ambassadeur pour réussir à la Cour de Louis XIV : « Pour cette Cour, écrivait-il, il faut des gens qui l'aient vue, qui parlent bien français, qui sachent l'histoire générale et un peu la guerre, puisque l'une et l'autre font la matière de toutes les conversations. Il faut avoir l'esprit libre et accueillant..., savoir la carte, les intérêts des princes, l'histoire et les traités qui sont des sujets d'entretiens particulièrement assurés. »

Telles furent les qualités dont M. de Saint-Maurice lui-même fit preuve pendant les sept années qu'il passa en France. Ardent à soutenir les prérogatives dues à la royale maison de Savoie, il savait se plier aux circonstances. Dans les affaires le plus souvent peu importantes qu'il eut à traiter (questions de limites entre la Savoie et le Dauphiné, menus incidents touchant à la garnison de Pignerol, levées de troupes faites pour le roi de France en Savoie et en Piémont), il mit à triompher des lenteurs calculées et de la mauvaise volonté des ministres du grand Roi une persévérance et une activité d'autant plus méritoires qu'il n'avait souvent pour soutenir ses prétentions d'autres arguments que la justice de sa cause. A l'occasion il savait se hausser à un rôle plus important. Lorsqu'en 1672 les entreprises du duc de Savoie contre la république de Gênes eurent abouti à un véritable désastre, l'intervention de M. de Saint-Maurice fut décisive pour calmer la mauvaise humeur de Louis XIV, outré qu'un incident malencontreux vînt le troubler au milieu de ses projets contre la Hollande.

S'enquérir de tout ce qui touche à la personne du Roi, l'écouter, se faire voir de lui, est une de ses principales préoccupations. En 1667, il accompagne Louis XIV dans la campagne de Flandre. Lors de la campagne de 1672, il chevauche constamment aux côtés du roi. Il cultive l'amitié des favoris du roi, mais surtout il montre un soin particulier à se constituer le défenseur incessant des parents que la maison de Savoie compte en France.

La santé chancelante du jeune roi d'Espagne Charles II et les bruits plusieurs fois répandus de sa mort prochaine firent envisager plus d'une fois la question de sa succession. Dès l'année 1668, en échange de ses droits prétendus sur la Flandre et la Franche-Comté, le duc élevait des prétentions sur la Bresse et une partie du comté de Bourgogne « qui serait ma bienséance ». Le marquis de Saint-Maurice, avec une rare prescience de l'avenir, plaçait en Italie l'avenir de la maison de Savoie et lui assignait, dans le démembrement éventuel de la monarchie d'Espagne, les principales possessions espagnoles dans la péninsule. Dès le 29 août 1670, rassurant le duc sur les craintes d'une prochaine intervention française en Italie, il ajoutait : « Ils n'y peuvent rien entre-

prendre sans l'aide de Votre Altesse Royale et sans lui faire part des conquêtes; ils ne veulent rien faire que pour eux et La tenir dans la faiblesse. Mais, Monseigneur, il faut les forcer à changer de résolutions, il faut leur faire connaître qu'Elle a de l'ambition pour la gloire et qu'Elle sera prête à prendre le parti le plus avantageux à Ses intérêts. Que si Votre Altesse Royale en agit ainsi, qu'Elle ait des troupes, qu'elle fasse faire quelques négociations du côté d'Espagne; d'abord, dans l'occasion, les Français La rechercheront, Lui donneront ce qu'Elle voudra de crainte qu'Elle ne se déclare contre eux; mais aussi, si Elle demeure en l'état où Elle est, ils La mépriseront comme aussi toutes les autres nations. »

***

L'emploi d'ambassadeur était un coûteux honneur. Lorsqu'à la fin de l'année 1673, à la suite d'instances réitérées et après sept années d'ambassade, pendant lesquelles il avait vu à Paris « trois nonces, trois ambassadeurs de Venise, deux d'Espagne, deux d'Angleterre et deux de Hollande », le marquis de Saint-Maurice put enfin obtenir son rappel, il avait « vendu des terres, emprunté des sommes considérables, engagé ses revenus en France ». M. de Pomponne écrivait à Servien : « Il laissera beaucoup de regrets de lui dans cette Cour par l'estime générale qu'il s'est acquise ». Le Roi lui faisait don d'un service de vermeil; le duc Charles-Emmanuel II lui conférait l'Annonciade.

Une fois qu'il fut rentré à Turin, la faveur du marquis de Saint-Maurice ne se démentit pas. Au mois de mai 1674, lors de la seconde conquête de la Franche-Comté, c'est lui qui fut choisi pour aller présenter à Louis XIV les compliments de la Cour de Turin. Quelques mois plus tard, en septembre 1674, la charge de lieutenant général des armées lui était donnée et celle de cornette des archers à son fils aîné; on faisait le chevalier de Saint-Maurice capitaine dans l'escadron de Savoie, le chevalier de Chabo, son frère, enseigne aux gardes, et l'on donnait l'abbaye de Saint-Maur à un autre frère.

Le marquis de Saint-Maurice, en vertu de sa nouvelle charge,

apportait dans la réorganisation des troupes, qui avait toujours été l'une des principales préoccupations de Charles-Emmanuel II, les lumières et l'expérience que lui avaient acquises son long séjour à la Cour de Louis XIV, sa pratique des armées et ses entretiens avec les plus grands capitaines du temps. Mais, le 12 juin 1675, après une courte maladie présentant les apparences d'une fièvre double tierce, le duc de Savoie mourait, âgé de quarante et un ans.

On était au lendemain du procès de madame de Brinvilliers. L'émotion causée quelques années auparavant par la fin troublante d'Henriette d'Angleterre et du comte de Soissons n'était pas encore calmée. Plusieurs personnages peu recommandables, porteurs de drogues suspectes ou auteurs de propos compromettants, furent arrêtés tant en France qu'à Turin ; malgré de nombreuses enquêtes et des interrogatoires, aucune preuve ne put être fournie. On put murmurer que les principaux coupables n'avaient pas été inquiétés, les noms de la duchesse de Savoie et de la famille de Saint-Maurice furent même prononcés.

Le jeune prince de Piémont devenait duc de Savoie sous le nom de Victor-Amédée II. Pour gouverner pendant la minorité du nouveau duc, alors âgé de neuf ans, le duc Charles-Emmanuel II avait par son testament institué régente la duchesse, sa femme, avec les pouvoirs les plus étendus. La nouvelle régente avait alors trente et un ans. L'ambassadeur d'Espagne en France, le marquis de la Fuente, qui avant son mariage avait vu cette princesse à la Cour de Louis XIV, en faisait un jour au marquis de Saint-Maurice une description enthousiaste : « Il m'en parla comme de la plus belle princesse qu'il ait jamais vue ; il admire son esprit, sa majesté, sa taille, son bien danser et me dit que les plus doux moments qu'il avait passés en sa vie, c'était à une répétition de ballet de la Reine, où il voyait Madame Royale tous les soirs ». Le chevalier de Tilladet qui, quelques années plus tard, vit la duchesse à Turin, en traçait un portrait fort opposé, la trouvant « fort laide, le teint tout gâté, les joues avalées, un grand bout de nez marqueté ». Même contradiction au sujet de ses qualités morales entre les pamphlets du temps et les lettres de madame de Sévigné et de madame de La Fayette.

Les premières années de la Régence marquèrent pour la famille de Saint-Maurice l'apogée de la faveur. Pendant que sa femme continuait auprès de la régente ses fonctions de dame d'atours, pendant que l'un de ses beaux-frères, le comte de Monestérol, était chargé de l'éducation du jeune duc, le marquis de Saint-Maurice, maintenu dans ses fonctions de ministre d'État et de membre du Conseil secret, ayant en charge la direction de toutes les questions intéressant l'armée, fut en fait le conseiller souvent seul consulté et généralement suivi. Madame Royale avait toujours supporté avec peine le spectacle des galanteries du feu duc Charles-Emmanuel II. C'est en vain que celui-ci s'était flatté de l'y voir un jour s'y accoutumer. Il écrivait, le 5 novembre 1667, au marquis de Saint-Maurice qui lui avait annoncé la grossesse de la reine Marie-Thérèse : « Je voudrais que Madame Royale fût grosse comme la reine, mais elle n'a pas la cervelle remise comme l'autre, ce qui empêche à lui faire de petites surprises. La reine s'y est accoutumée, j'espère que Madame en fera de même[1]. » Madame Royale n'en avait jamais fait de même. Il paraît même certain qu'elle n'attendit pas la mort du duc pour essayer le pouvoir de ses charmes sur le fils aîné du marquis de Saint-Maurice.

Charles-Christian Chabo, comte de Saint-Maurice, avait fait la meilleure figure à la Cour de Louis XIV. Rentré à Turin, il avait été nommé cornette des gentilshommes de la garde. C'est à ce moment sans doute qu'il faut placer le début de ses relations, de plus en plus intimes, avec Madame Royale. Ce que nous savons des qualités de courtisan du marquis de Saint-Maurice, ce qu'il nous confie lui-même un peu ingénûment des complaisances que l'on doit avoir pour les faiblesses des princes, ne nous permettent pas de douter qu'il n'ait accueilli avec plaisir ce nouveau gage de prospérité pour sa maison.

Au lendemain de la mort de Charles-Emmanuel II, le nouveau favori est choisi pour aller porter à Louis XIV et au roi d'Angleterre la nouvelle officielle de la mort du duc. C'est à son retour d'Angleterre que madame de Sévigné le vit chez

1. Claretta (G.), *Storia del regno e di tempi di Carlo Emmanuele II, duca di Savoia*, II, 671.

madame de la Fayette[1]. C'est aussi à ce moment qu'il s'en alla consulter Primi, lequel nous dit dans ses *Mémoires* à cette même date de 1675 : « Le comte de Saint-Maurice était curieux de prédictions; je connus par ses questions qu'il était en intrigue avec la duchesse régente... Je craignais, continue Primi, qu'il ne fût assez vigoureux. De plus je blâmais ses voyages et son absence de Turin. Cependant il se fiait en la marquise, sa mère, femme de caractère, confidente de Madame Royale, et en son père qui était comme le premier ministre; mais je lui disais que la fortune de sa maison reposait toute sur ses épaules[2]. »

Le comte de Saint-Maurice fut imprudent. Alors que les faveurs dont sa maison était comblée commençaient à soulever contre elle l'opinion publique, ses relations avec Madame Royale demandaient à être entourées du plus grand mystère, il les criait sur les toits. Tout fut bientôt connu. Des pamphlets se répandaient sur les *Amours du Palais-Royal de Turin*. Le scandale devint tel que, sous prétexte de mission d'abord à Rome puis à la Cour de Bavière, le favori dut quitter la Cour de Turin : à cette date, commence ce qui nous a été conservé de la correspondance adressée par madame de la Fayette au secrétaire du cabinet de la duchesse de Savoie, Lescheraine, et récemment publiée par M. Perrero[3]. L'intérêt que portait madame de La Fayette à la duchesse de Savoie et à la famille de Saint-Maurice la rendait naturellement curieuse des nouvelles de l'exilé.

On craignait un éclat : le comte de Saint-Maurice ne pouvait ignorer les efforts faits pour lui substituer un rival dans la personne d'un jeune homme de vingt-trois ans, le comte Masin, fils du prince de Masseran, « grand garçon, bien fait et d'un air languissant », à qui la régente semblait prendre un intérêt de plus en plus vif. Aussi, par l'intermédiaire de Lescheraine, Madame Royale faisait-elle demander à son amie un service signalé : qu'elle usât de son crédit auprès de l'exilé pour l'empêcher de se livrer à des indiscrétions irréparables. Madame

1. *Lettres de madame de Sévigné*, IV, 127.

2. Primi Visconti, *Mémoires*, p. 122.

3. *Lettere inedite di Madama di La Fayette* (*Curiosità e richerche di Storia subalpina*, punt. XV).

de La Fayette ne se laisse pas effaroucher par la nature de la requête : « L'on donne des conseils, mon cher Monsieur, répond-elle à Lescheraine, mais l'on n'imprime point de conduite. C'est une maxime que j'ai prié M. de la Rochefoucauld de mettre dans les siennes. J'écris néanmoins, vous le verrez. » Et elle s'inquiète de ce qui va arriver, elle tremble en pensant au retour du comte à Turin : « Bon Dieu, que j'ai envie de savoir quelle contenance tient notre ami ; où a-t-il pu trouver de l'impatience pour retourner à Turin? Je n'aurais aspiré qu'à n'y retourner jamais si j'avais été à sa place. » Le problème se complique lorsqu'on a fait savoir à l'exilé qu'il ne pourra rentrer que marié : « Qui serait la malheureuse qui voudrait de lui? écrit madame de La Fayette, j'aimerais mieux être aux galères que d'être sa femme. »

En même temps, le crédit du marquis de Saint-Maurice était attaqué avec la dernière violence, et du côté d'où il semblait qu'il dût le moins craindre. M. de Servien, qui depuis l'année 1648 représentait le roi à Turin, était remplacé par le marquis de Villars, homme hautain, impérieux et vindicatif, accompagné de la marquise de Villars, la plus orgueilleuse des femmes et la plus cérémonieuse des ambassadrices.

En 1677, un conflit était créé par la prétention de la France de ne plus payer de droits de douane au poste de Suse qui était un des lieux de passage les plus fréquentés entre la France et le Piémont. Cette prétention, qui privait le gouvernement de Madame Royale d'une de ses sources de revenus les plus importantes, affectait à un tel point les intérêts de la Cour de Turin que, coïncidant avec le rappel du nouvel ambassadeur de Savoie à Paris, le comte Ferrero[1], le marquis de Saint-Maurice fut envoyé à la Cour du grand Roi avec mission spéciale de régler cette affaire; mais, dès son arrivée, les ministres refusent de répondre à ses raisonnements les mieux fondés. Un commis piémontais du poste d'Avanchy ayant été arrêté et un mémoire, remis à ce sujet à M. de Villars par la Cour de Turin, ayant laissé entendre le mot de « réparation », M. Colbert avait fort « glosé » sur ce mot, disant « qu'il n'appartenait pas à un petit prince d'en demander au roi et de

1. Primi Visconti, *Mémoires*, p. 178.

s'ériger d'égalité avec lui », ce qui aurait provoqué cette réplique de Condé que « la fierté était belle et nécessaire avec l'Empereur et les Espagnols, mais non pas avec le duc de Savoie, parent et ami du Roi ».

Lors de ce nouveau voyage en France, le marquis de Saint-Maurice avait rencontré partout un accueil empressé ; mais la fermeté même de son langage, contrastant avec les tergiversations ordinaires de Madame Royale, n'en donnait pas moins l'impression qu'il représentait la résistance à la politique envahissante de la France. Aussi son retour à Turin est-il marqué par une recrudescence d'insinuations perfides contre sa personne et sa politique. Le marquis de Villars l'accuse de pactiser avec les Espagnols et les Hollandais : on lui fait un grief d'avoir laissé s'accréditer à Turin le duc de Giovinazzo, envoyé d'Espagne, dont la mission avait été d'abord limitée au seul objet d'apporter à Madame Royale les condoléances de la Cour de Madrid à l'occasion de la mort du dernier duc. La marquise de Saint-Maurice est représentée comme recevant des sommes considérables des autorités espagnoles du Milanais. Le marquis de Pianesse, devenu l'agent de Louvois, envoie chaque semaine à son protecteur des lettres où il dénonce la rapacité des « Messieurs de Saint-Maurice, haïs de tout le monde qui les regarde comme des gouffres inépuisables des grâces et des bienfaits de la Cour... ».

Un nouveau malheur venait frapper le marquis de Saint-Maurice. En mars 1679, son secrétaire était assassiné par deux inconnus ; la nuit suivante, à deux heures du matin, le feu prenait à son appartement situé au Palais, à côté de l'appartement de Madame Royale, laquelle était contrainte de se sauver en hâte. « Le marquis de Saint-Maurice, dont la surdité augmente avec l'âge, fut plutôt éveillé par la fumée que par le bruit ; on le tira avec peine de sa chambre embrasée ; son cabinet et ses papiers ont été brûlés et une partie du service de vermeil doré que Sa Majesté lui donna à la fin de son ambassade a été fondue[1]. » Les recherches faites pour retrouver les coupables aboutissaient après quelques jours à un résultat inattendu : on apprenait que l'un des fils du marquis, le che-

1. L'abbé d'Estrades à Pomponne, mars 1679 (*Arch. des Aff. étrang.*, Turin, vol. 68).

valier de Saint-Maurice, débauché et dissipateur, « avait donné des ordres pour assassiner le secrétaire de son père et s'était vanté d'avoir mis le feu au palais pour faire brûler le marquis de Saint-Maurice ». Le 24 mars, celui-ci donnait une confirmation officielle à ces bruits en faisant arrêter son fils le chevalier par le major de ses gardes et en donnant l'ordre de le conduire au château de Nice.

Au moment où, prenant ses désirs pour des réalités, le marquis de Pianesse annonçait chaque semaine à Louvois la disgrâce imminente du marquis de Saint-Maurice, celui-ci remportait un succès signalé, en obtenant, d'accord avec madame de La Fayette, le rappel du marquis de Villars, remplacé à Turin par l'abbé d'Estrades, et un événement beaucoup plus important démontrait son crédit.

Casal, place forte du Montferrat, située sur le Pô, à 15 lieues du Turin, appartenant au duc de Mantoue, était considérée à bon droit comme la clef du Piémont et des possessions espagnoles du Milanais. A la suite de longues négociations avec le duc de Mantoue, toujours poursuivi de besoins d'argent, la cession de cette place à la France avait été conclue et, au mois de décembre 1678, le secrétaire du duc, le comte Mattioli, était venu à Paris pour échanger avec Louis XIV et ses ministres les ratifications nécessaires. Les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour que l'occupation, qui était fixée au mois de février 1679, se fît le plus rapidement possible et dans le plus grand secret. Catinat, qui devait être chargé de l'expédition, avait été envoyé incognito à Pignerol et enfermé dans le donjon de la citadelle comme un prisonnier. Cependant Mattioli manquait au rendez-vous assigné, en même temps que le bruit des projets de la France sur Casal se répandait dans toute l'Europe. Louis XIV et Louvois durent renoncer à l'entreprise.

Le mystère de cet échec n'avait pas tardé à être éclairci : en quittant la France, le comte Mattioli s'était arrêté trois jours à Turin et avait mis sous les yeux de la régente toutes les pièces concernant la cession de Casal[1]. On conçoit l'émotion de la Cour de Turin : Casal, qu'elle convoitait pour elle-même

1. Rousset (C.), *Histoire de Louvois*, III, 101.

depuis longtemps, constituait, aux mains de l'étranger, le danger le plus menaçant pour le Piémont. Mais si la trahison du comte Mattioli apparaissait ainsi avec évidence, il n'était pas moins facile de voir qui avait répandu dans toute l'Europe le bruit de ces négociations, Madame Royale ayant déclaré qu'elle ne s'était ouverte des confidences de Mattioli qu'au seul marquis de Saint-Maurice. Tel était aussi l'avis du nouvel ambassadeur de France, l'abbé d'Estrades.

A la suite de mesures prises de concert cette fois avec Madame Royale seule, Mattioli était attiré par l'abbé d'Estrades et Catinat dans un guet-apens et conduit à la citadelle de Pignerol. C'est ce mystérieux prisonnier que l'histoire devait connaître sous le nom d'*Homme au Masque de fer*.

Cette mesure à peine exécutée, la Cour de Versailles en prenait une autre. Le 12 mai 1679, Pomponne écrivait à l'abbé d'Estrades : « Le Roi a vu l'extrême secret que vous avait gardé madame la duchesse de Savoie sur le dessein que vous lui aviez confié d'arrêter le comte Mattioli. Sa Majesté croit qu'il n'en aurait pas été de même, si elle l'avait confié au marquis de Saint-Maurice et elle a trop vu que le bruit du traité avec monsieur le duc de Mantoue ne s'est répandu que par le peu de fidélité de ce ministre et par son peu d'affection pour la France... La connaissance qu'Elle a des mauvaises intentions de ce ministre l'oblige de vous ordonner de ne plus traiter avec lui. »

La conduite du marquis de Saint-Maurice en cette occasion était d'autant plus digne d'éloges qu'ayant la plus grande partie de ses biens et de ses intérêts en France, il savait à l'avance et la colère implacable de Louis XIV et l'impuissance de la duchesse de Savoie à le protéger. Quelques mois plus tard, un nouvel incident achevait de donner à cette mesure toute sa signification. Au mois de septembre 1679, le duc de Giovanizzo ayant été nommé ambassadeur d'Espagne en France, l'abbé d'Estrades était chargé par le roi de notifier à la Cour de Turin la défense de recevoir désormais un envoyé d'Espagne. Cette injonction, qui provoqua le ressentiment de Madame Royale, s'écriant « que l'on ne traitait pas des souverains avec cette hauteur », attestait qu'aux yeux de la Cour de Versailles le Piémont ne comptait plus désormais que comme une pro-

vince française : en 1681, Casal était définitivement occupé par les troupes françaises et le marquis de Pianesse, l'agent empressé de Louvois, devenait ministre tout-puissant à Turin.

La disgrâce du marquis de Saint-Maurice était loin d'être complète. La duchesse de Savoie ne pouvait oublier ni son dévouement ni les services rendus. Si le veto de Louis XIV l'empêcha de s'occuper désormais de politique étrangère, il n'en conserva pas moins ses charges de Cour et lorsque l'année suivante il dut en résigner quelques-unes ce fut pour être nommé gouverneur de Savoie. « Quoiqu'il ne soit pas vrai, comme vous me le mandez, écrit madame de La Fayette à Lescheraine, que le marquis de Saint-Maurice soit content de quitter la Cour par une si belle porte, il est vrai pourtant qu'il sera le plus tôt consolé et que je crois qu'il fera une vie douce et heureuse à Chambéry, mais pour la marquise, elle y mourra d'ennui pour mille raisons. » Quant au comte, enfin marié avec une riche et noble héritière du Dauphiné, il avait obtenu la permission de rentrer à Turin. Un moment, on put même croire à un retour de faveur. L'abbé d'Estrades écrivait, le 28 octobre 1679, en parlant de Madame Royale : « L'on croit que, si elle écoutait les sentiments qu'elle a encore pour lui, elle le verrait ici avant qu'il allât en Savoie où son mariage se doit achever, mais, si elle se fait cette violence, elle satisfait du moins son inclination par ses libéralités. Elle a commandé une tapisserie et un lit de velours cramoisi à fond d'or pour son meuble de noces et elle cherche les moyens d'avoir 50 000 écus qu'elle veut lui donner. »

Mais c'est en vain que la duchesse veut intervenir auprès de la Cour de Versailles en faveur du marquis de Saint-Maurice, c'est en vain que l'abbé d'Estrades lui-même joint ses instances aux siennes. Louis XIV se montra inflexible.

Le marquis de Saint-Maurice ne survécut que peu d'années et mourut à Chambéry au mois de juin 1682. Par son testament daté à « Chambéry, dans la maison paternelle le 10 juillet 1679 », il exprimait le désir, s'il mourait en Savoie, d'être enterré dans l'église Saint-François à Chambéry au tombeau de sa famille, ou autrement au lieu de son décès et, si c'était à Turin, dans l'église des Pères de Saint-François. Il léguait à sa femme une pension annuelle de 2 000 ducatons de 7 florins

pièce, faisait don de diverses sommes à ses quatre filles et à sept de ses fils et instituait pour légataire universel son fils aîné Charles, comte de Saint-Maurice. Sa famille fut victime de l'excès même de la faveur dont elle avait joui un moment. Le duc Victor-Amédée II ignora les services rendus à ses États par le fidèle ministre de son père pour ne se souvenir que du scandale des relations de sa mère avec un membre de la famille de Saint-Maurice. Après la mort de son mari, la marquise de Saint-Maurice se retira à Paris et là, de concert avec madame de La Fayette, continua à rendre des services à Madame Royale, victime à son tour, par la défiance de son fils, de sa trop grande faiblesse à l'égard de la politique française. Le comte de Saint-Maurice, un moment le favori tout-puissant de Madame Royale, forcé de quitter la Cour de Turin, prit du service en France à la mort de Louvois et commanda, dans l'armée du maréchal de Luxembourg, le régiment royal de Savoie. Emmanuel-Philibert, chevalier de Saint-Maurice, l'auteur de la tentative d'assassinat et d'incendie au palais ducal de Turin en 1679, contraint lui aussi de s'exiler, se fixa à Liège et y devint généralissime des troupes électorales. Les autres enfants, pourvus de maigres patrimoines, vécurent dans l'obscurité en Savoie ou en France. Le dernier représentant mâle de la famille mourut à Saconnex près de Genève en 1802, à l'âge de dix-sept ans.

*
* *

De l'activité du marquis de Saint-Maurice comme ambassadeur de Savoie en France un abondant témoignage nous est resté dans sa correspondance conservée aux Archives royales de Turin et dont la publication intégrale ne compterait pas moins de quinze ou vingt volumes. Il nous a paru qu'il n'était pas sans intérêt de faire connaître tout ce qui dans ces lettres pouvait nous donner le tableau de la Cour de France pendant cette période. Le titre même donné à ces extraits fait connaître leur objet et le principe qui a présidé à leur choix. Des négociations mêmes de M. de Saint-Maurice nous n'avons conservé que ce qui était strictement indispensable pour la suite du

récit ou pour faire connaître le caractère de notre personnage et celui de ses principaux interlocuteurs. De même, tout en faisant la plus grande place aux événements d'ordre militaire ou diplomatique, nous avons cru ne pas devoir conserver dans le récit des campagnes de nombreux développements n'apportant aucun fait nouveau, non plus que des dissertations souvent très étendues sur diverses questions de négociations ou d'alliances [1].

Nous tenons à exprimer ici nos plus vifs remerciements à M. le baron Antonio Manno, sénateur, membre de l'Académie royale des Sciences, conservateur de la Bibliothèque royale de Turin, à M. le comte Giovanni Sforza, membre de l'Académie royale des Sciences, directeur de l'*Archivio di Stato* de Turin, ainsi qu'à M. Giacomo Sella et à M. le comte G. Buraggi, archivistes au même dépôt, pour l'extrême obligeance avec laquelle ils ont bien voulu nous guider dans nos recherches et nous faire profiter de leur précieuse érudition.

JEAN LEMOINE

1. La correspondance du marquis de Saint-Maurice avec la Cour de Turin pour les années 1667 à 1673 est classée aux Archives royales de Turin dans la série des *Lettere ministri. Francia*, mazzi 80, 81, 84, 86, 90, 92 et 95. Cette correspondance comprend d'ordinaire trois catégories de documents : 1° des lettres officielles adressées au duc de Savoie pour être communiquées au marquis de Saint-Thomas, ministre des Affaires étrangères; 2° des lettres particulières, de format plus petit et presque toujours autographes, adressés au duc pour être lues par lui seul; 3° des billets analogues adressés dans certaines circonstances au marquis de Saint-Thomas. C'est dans la seconde catégorie de ces lettres que nous avons, en raison même de leur caractère, fait nos relevés les plus importants, le plus souvent d'ailleurs les lettres de cette catégorie portant sur les mêmes sujets que celles de la première, et ne différant de celles-ci que par des détails de style. En raison de cette particularité, l'unité d'objet, nous avons cru pouvoir grouper ensemble des extraits pris dans les deux séries. Quant aux lettres adressées au marquis de Saint-Thomas, toutes les fois que nous les avons utilisées, nous l'avons indiqué en note. Ces trois séries de pièces sont d'ailleurs classées ensemble dans l'ordre chronologique.

LETTRES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

De Paris, ce 29 avril 1667.

Monseigneur, j'arrivai ici mardi, à six heures après midi; dès le lendemain, je me mis en état de servir Votre Altesse Royale. Je me mets et mon équipage en état de pouvoir aller et paraître à Saint-Germain où tout ce qui veut faire sa cour fait une résidence actuelle et d'où les ministres ne sortent pas.

L'on ne parle ici que de guerre [1] : tous les officiers et volontaires se ruinent pour faire leurs équipages; l'on doit marcher avant le vingtième du mois prochain; l'affaire ne passe plus en raillerie. Le Roi commandera en personne; il aura auprès de lui le maréchal de Turenne, et pour lieutenants généraux les sieurs de Duras, d'Humières, de Bellefonds et Pradel.

Les Espagnols et ceux qui croient de raisonner bien juste ne croient point à la guerre : ils disent que le Roi n'a que soixante mille hommes de pied et quinze mille chevaux, sur quoi il faut prendre quarante mille hommes pour les garnisons; qu'en ce qui lui reste de troupes, il n'en a pas pour former

1. Le roi d'Espagne Philippe IV était mort le 15 septembre 1665. Se fondant sur une coutume de Brabant, dite droit de dévolution, le roi de France réclamait pour la reine Marie-Thérèse la possession immédiate de la plus grande partie des Pays-Bas espagnols, et devant le refus de la Cour d'Espagne d'admettre ses prétentions, se préparait à les soutenir par les armes, d'où le nom de *Guerre de Dévolution* donnée à cette guerre.

des armées en Flandre, en Italie, en Catalogne et du côté de la Navarre. Il est bien vrai que le Roi achète deux mille cinq cents chevaux du duc de Lorraine et mille cinq cents du marquis de Brandebourg[1]; mais tout cela ne suffit pas pour former cinq armées. Cependant l'on ne donne aucunes commissions pour des levées et l'on ne fait courir ces bruits que pour amuser toute la jeunesse de la Cour et les flatter par la dépense parce qu'ils se ruinent et n'avancent point. Pour ce qui est de ceux qui sont dans l'emploi, ils se ruinent à maintenir leurs compagnies lestes, propres en justeaucorps, buffles, housses de croupes et plumets et le Roi les voit tous les jours dans les revues et dans les campements et, si les compagnies ne sont pas lestes, les officiers sont cassés.

Comme je n'ai pas encore été à la Cour, je sais peu des nouvelles du cabinet, ni des intrigues qu'il y a; l'on assure que la Reine est enceinte, ce qui l'empêchera de suivre le Roi, car assurément il marchera à la moitié du mois prochain; que si la Reine n'est pas enceinte, elle ira à Compiègne et en ce cas-là les dames, et notamment mademoiselle de La Vallière; [autrement celle-ci] se retirera aux champs avec quelque dame de qualité pendant l'absence du Roi. L'on dit qu'elle déchoit beaucoup de sa beauté et qu'elle est fort maigre[2]; il ne va quasi plus personne chez elle; elle devient d'une humeur fort altière et au camp de Houilles où elle a été fort souvent à la suite de la Cour et où elle a été fort leste, elle a toujours été fâchée contre le Roi de ce qu'il ne l'y a jamais abordée, car Sa Majesté n'y quitta jamais la Reine et l'on croit que si cette demoiselle continue à être de cette humeur, elle se perdra.

De Paris, le 2 mai 1667.

L'on croit que M. de Colbert n'est plus si bien : il a de puissants ennemis et des personnes ont donné au Roi des

1. Frédéric-Guillaume Ier, électeur de Brandebourg, dit le Grand-Électeur. En 1664 un traité d'alliance défensive, renouvelant sur les principaux points le traité de Kœnigsberg de 1656, avait été conclu entre la France et le Brandebourg. Un nouveau traité fut signé le 15 décembre 1667.

2. Louise-Françoise de La Baume Le Blanc de La Vallière, née à Tours le 6 août 1644, avait été nommée en 1661 demoiselle d'honneur d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et était devenue la même année maîtresse du Roi.

mémoires contre lui, par lesquels ils font voir qu'il prenait plus de dix millions chaque année ; le Roi leur répondit que la prune n'était pas encore mûre ; comme ce ministre n'est pas aimé, peut-être que l'on invente toutes ces impostures contre lui et qu'il n'y aura rien de vraisemblable.

Mademoiselle de La Vallière demeurera à Versailles et comme elle ne va pas à Compiègne où beaucoup d'autres dames vont, l'on présume de là qu'elle pourrait bien déchoir de sa faveur, d'autant plus que l'on assure que le Roi a dit qu'il ne voulait plus songer qu'à la gloire. Il est très satisfait de la Reine, notamment parce qu'il l'a trouvée tout à fait dans ses intérêts contre l'Espagne. Elle continue dans sa grossesse ; on la porte en chaise et en quatre jours de Saint-Germain à Compiègne.

Il est certain, Monseigneur, que le Roi entrera en Flandre en corps d'armée : je ne forme encore aucunes résolutions pour le suivre que je n'aie des ordres nouveaux de Votre Altesse Royale et des secours ; depuis que je suis ici, j'ai déjà dépensé huit cents pistoles pour me mettre en équipage de ville ; il m'en faudra davantage s'il faut que j'en fasse un pour la campagne ; il me faudra sept ou huit chevaux, un chariot avec six autres chevaux, des harnais et des habits de dorure, des tentes, lits de camp, vaisselle et autres choses nécessaires ; étant envoyé de Votre Altesse Royale, je ne puis pas avoir un moindre équipage si bien que je ne bougerai pas que je ne sache ses volontés.

Paris, le 3 mai 1667.

J'envoie à Votre Altesse Royale la copie de la patente de l'érection du duché de La Vallière [1] ; il y a quelques termes assez jolis ; elle a été couchée sur celle du duché de Beaufort ; l'on dit que quand le Roi envoya prendre ici M. le Premier Président pour qu'il allât à Saint-Germain recevoir ses ordres pour l'érection de ce duché, le Roi, tenant la patente à la main, lui

1. C'est le 13 mai 1667 que furent enregistrées au Parlement les lettres patentes portant érection du duché de Vaujours en faveur de Louise de La Vallière : « Nous avons cru, y disait le Roi, ne pouvoir mieux exprimer dans le public l'estime toute particulière que nous faisons de la personne de nostre très chère et bien aimée et très féalle Louise de la Vallière, qu'en lui confiant les plus haults titres d'honneur qu'une affection très singulière excitée dans notre cœur par une infinité de rares perfections, nous a inspirés depuis quelques années en sa faveur... »

dit : « Monsieur le Premier Président, n'avez-vous jamais fait de folie dans votre jeunesse? » L'autre lui fit un joli discours pour lui prouver qu'à cet âge là. il y avait peu de monde qui n'eût fait quelque légèreté. Le Roi, en lui remettant la patente, lui répliqua qu'il en avait fait une bien grande et lui dit : « La voilà, il la faut vérifier, mais je n'y retournerai plus. » Tout le monde croit qu'il n'aura plus affaire avec cette duchesse ; mais Votre Altesse Royale sait combien la fragilité humaine est grande, et que souvent nous ne sommes pas les maîtres de nous-mêmes ni de nos passions.

De Paris, le 6 mai 1667.

Hier M. Giraud me vint avertir qu'il me viendrait prendre aujourd'hui dans les carrosses du Roi et de la Reine pour me mener à Saint-Germain. Nous sommes partis ce matin à six heures ; tout ce qu'il y avait ici de personnes de qualité de Piémont et de Savoie ont pris la peine d'y venir, et tous en habits neufs et très lestes. Nous sommes arrivés à Saint-Germain à neuf heures ; nous avons trouvé à la descente du carrosse M. de Bonneuil, introducteur, qui nous a conduits à la chambre où l'on attend l'heure du Roi ; à dix heures et demie j'ai été conduit à l'audience et j'ai su par M. de Bonneuil que je pouvais parler d'affaires au Roi parce qu'il se veut décharger d'embarras croyant de partir bientôt. J'ai été conduit dans la chambre du Roi dans la manière accoutumée ; je l'ai trouvé assis dans sa ruelle, le chapeau sur la tête, vêtu d'un justeaucorps de velours noir, une demi-veste de dorure et une canne à la main ; il y avait dans le balustre le duc de Bouillon [1] et le comte du Lude [2] et dehors, à l'entrée, M. de Lionne et M. de Charost [3], capitaine des gardes, et la chambre était si pleine que j'ai eu peine à passer. J'ai fait une profonde révérence au Roi, il a levé son chapeau, puis l'a remis ; je lui ai fait les

1. Godefroi-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, grand-chambellan de France, gouverneur d'Auvergne. Il avait épousé en 1662 Marie-Anne Mancini, nièce du cardinal Mazarin.

2. Henri de Daillon, comte puis duc du Lude, un des quatre premiers gentilshommes de la chambre.

3. Louis, comte de Charost, puis duc de Béthune, lieutenant général en 1650, capitaine de la seconde compagnie des gardes du corps.

compliments de Votre Altesse Royale et lui ai remis sa lettre. Il me semble qu'il n'avait point sa fierté accoutumée, mais un visage fort doux; il m'a dit : « Il y a longtemps que je suis persuadé de l'amitié de M. le duc de Savoie, je voudrais bien pouvoir lui témoigner celle que j'ai pour lui et la passion que j'ai pour son service », qu'il avait bien de la joie de me voir. Je lui ai après fait les compliments de Madame Royale; il y a répondu avec de grandes marques d'estime; il m'a demandé l'état de la santé de Votre Altesse Royale et de Monseigneur le Prince. Après lui avoir répondu qu'elles étaient parfaites, je lui ai expliqué fort au long le sujet pour lequel Votre Altesse Royale m'a envoyé à lui et lui ai fait une grande déduction des affaires de Genève[1]. Le Roi ne m'a jamais interrompu et m'a écouté attentivement plus d'un quart d'heure, puis m'a dit qu'il ferait sur ce sujet tout ce que vous désireriez de lui.

Nous avons dîné à la table de M. de Bellefonds, puis j'ai été conduit à l'audience chez la Reine; je lui ai fait les compliments de Votre Altesse Royale, remis sa lettre et celle de Madame Royale. Elle les a reçues avec joie, elle m'a témoigné grande estime pour Vos Altesses Royales et passion de les servir et, si je ne me trompe, elle a amitié pour vous deux; c'est une princesse accueillante et qui est belle.

A cause du prompt voyage de la Cour, M. Giraud m'a conseillé de présenter aujourd'hui le tambour, si bien qu'allant à l'audience chez M. le Dauphin[2] où j'y ai trouvé les gardes sous les armes et l'officier des gardes qui les commande à la porte, et lui assis et couvert, il a levé son chapeau. Je lui ai fait la révérence et compliment de la part de Votre Altesse Royale; il s'est levé, le chapeau à la main, et madame la maréchale de La Mothe[3] a répondu comme en l'instruisant de ce qu'il devait dire. Je lui ai après présenté le tambour; il en a été ravi; il a fallu le lui pendre au col, lui expliquer tout; il en est

1. Dans une lettre à M. de Lionne du 11 mai 1667, le marquis de Saint-Maurice rappelait en ces termes les attentats de Messieurs de Genève : « Une de leurs frégates, montée de quantité de soldats, à côtoyé toutes nos côtes de Chablais et leurs mariniers ont jeté le plomb pour savoir la profondeur. L'on sait qu'à Morges l'on fabrique huit autres frégates... »

2. Louis, dit le Grand Dauphin, né le 1er novembre 1661.

3. Louise de Prie, maréchale de La Mothe-Houdancourt, gouvernante du Dauphin et des enfants de France.

empressé tout à fait et le présent a été trouvé le plus beau, le plus galant, le mieux inventé et le plus riche qui se puisse voir; chacun court chez M. le Dauphin pour le voir, l'on admire aussi les vers[1]. M. le Dauphin est un beau prince, un esprit vif, parle bien, mais il est opiniâtre et ne craint que le Roi; il porte les chausses et la perruque.

De là j'ai été conduit chez la petite Madame[2]; elle est tout à fait belle et bien nourrie, j'ai adressé ma parole à madame la maréchale de La Mothe et, après les compliments, parlant de sa santé et de sa beauté, je lui ai dit que nous serions bienheureux en Savoie et en Piémont si la petite Madame prenait l'inclination pour ces pays-là, qu'avaient Mesdames Marguerite[3] et Chrétienne[4], toutes deux filles de France. Elle m'a répondu qu'elle souhaiterait fort des choses pareilles, comme avantageuses à Madame.

Il est certain qu'à la fin du mois le Roi entrera en Flandre; outre les troupes du duc de Lorraine que commandera M. de Lillebonne, il en aura aussi du duc de Würtemberg.

1. Le présent apporté de Savoie par M. de Saint-Maurice fut un des événements de la saison. L'un des continuateurs de Loret, Robinet, le célébra en ces termes dans sa gazette du 15 mai :

C'est un tambour incomparable
Et de prix autant qu'admirable,
Par plusieurs Dauphins enlassez
Qu'on y voit joliment tracez,
Par divers belliqueux trophées
Dignes du chant de mille Orphées,
Par des Diadèmes fermez
Dont les yeux demeurèrent charmez,
Le tout étant de Pierreries
Sur de superbes Broderies
Si qu'on peut dire sans méprise
Que jamais jusqu'en ce jour
On ne vit un pareil tambour.

D'après le même Robinet l'idée première de ce cadeau aurait été suggérée à la Cour de Turin par une réponse du Dauphin au précédent ambassadeur de Savoie, le comte Carrocio, qui, avant de prendre congé, lui ayant demandé ce qu'il devait mander pour lui au jeune prince de Piémont : « Rien, lui dit-il pour aujourd'hui, sinon qu'un tambour il m'envoye. »

2. On appelait ainsi la fille du roi, Marie-Thérèse, née le 2 janvier 1667, morte le 1er mars 1672.

3. Marguerite de France, fille de François Ier, mariée en 1559 à Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, morte en 1574.

4. Christine de France, sœur de Louis XIII, mariée en 1619 à Victor-Amédée Ier, duc de Savoie, mère du duc Charles-Emmanuel II, morte en 1663.

Tout le monde veut suivre le Roi, et des lieutenants-généraux demandent à servir de maréchaux de camp, comme a fait M. de Villars, qui a été élevé en Piémont avec M. le prince de Conti. Tout le monde s'endette, engage vaisselle d'argent et pierreries, font obliger leurs fermiers pour avoir de l'argent; il n'y a plus de chevaux; tout est cher horriblement et même l'on ne trouve plus la grosse toile à faire des tentes.

La Reine, n'étant plus grosse, va à Amiens et peut-être à Arras, puis elle reviendra trouver M. le Dauphin à Compiègne. Le Roi l'a laissée régente, cela est dû à une Reine ayant un Dauphin. Elle aura M. le maréchal d'Estrées, M. le chancelier et le conseil auprès d'elle, elle a bien de la joie de sa régence et Madame d'Orléans [1], qui lui veut mal, en enrage; néanmoins comme elle est à Saint-Cloud, elle en a envoyé féliciter la Reine et pour qu'elle soit en sûreté à Compiègne, l'on croit que M. le marquis de Cœuvres commandera un petit corps d'armée du côté de Laon et de Soissons.

M. le Prince fait le malade à Chantilly et l'on dit que le Roi ne s'en veut pas servir parce qu'il tirait encore pension d'Espagne, qui est de celles que l'Espagne lui promit au traité pour sept ans; le temps est expiré, mais les pensions sont arrérages et dues. M. le Duc, son fils, suivra le Roi [2].

Je viens de savoir d'un de mes amis qui vient de Saint-Germain qu'après mon départ, M. le Dauphin, conduit par madame la maréchale de La Mothe, a porté le tambour dans le conseil, que le roi et les ministres ont été plus de demi-heure à le considérer et qu'ils l'ont admiré. Chacun demeure d'accord que l'on ne peut rien faire de plus mignon à Paris.

Mademoiselle de La Vallière demeurera à Versailles avec peu de monde; elle n'est pas bien à ce que l'on dit et l'on croit que le Roi ne cherche qu'un moyen de se défaire entièrement d'elle et de toute l'intrigue des femmes, car l'on dit qu'il en est entièrement saoûl; l'on dit d'autre côté que le Roi aime

1. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

2. Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, fils du grand Condé, prince de Condé à la mort de son père, né en 1643, mort le 1er avril 1709. On l'appelait d'ordinaire *Monsieur le Duc*, de même que le chef de la Maison de Condé portait le titre de *Monsieur le Prince*.

madame de Montespan ou qu'il ne fait que dissimuler; il n'y a que deux jours qu'il se promena avec elle, seuls en carrosse [1].

De Paris, le 13 mai 1667.

J'ai fait retirer de chez M. le comte de la Trinité seize caisses de vin, quatre de Rocsolis, deux de verres, deux où il y a des fromages et du salé; j'en envoyai hier la moitié chez M. de Lionne; je ne sais pas comme il les aura agréés; l'on les remit ici à son logis à son maître d'hôtel, et lui est à Saint-Germain; le maître d'hôtel, en la présence du mien, l'écrivit d'abord à M. de Lionne. Comme je n'ai pas vu encore les autres ministres et que leurs parts auraient été petites, j'ai partagé le reste à MM. de Bellefonds, de Péguilin [2] qui témoignent tous grand zèle pour le service de Votre Altesse Royale. J'ai envoyé aussi du Rocsolis à M. d'Armagnac. La Boutière m'a témoigné qu'il en cherchait; je le lui ai donné afin qu'il le présentât de sa part, mais qu'il dise que je lui ai donné tout exprès.

J'envoie à Votre Altesse Royale la *Suite de l'histoire du Palais-Royal*. A moins que d'en avoir ordre, je ne l'aurais pas fait, car ce ne sont que fadaises et menteries, à ce que disent ceux qui savent la véritable histoire; ceci est fait par des gens pour gagner de l'argent, qui ne fréquentent pas la Cour et n'écrivent que ce qu'ils entendent dire.

Votre Altesse Royale remarquera que l'intitulation est de la *Suite*; c'est le commencement des amours du R[oi] et de madame de L[a] V[allière]; il est certain, et je le sais de bon lieu, que le Roi, quand il commença à être assidu au Palais-Royal, était amoureux de Madame, mais que, l'ayant trouvée préoccupée de passion pour Guiche [3], il s'attacha ailleurs. Cette

1. Françoise de Rochechouart, fille de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, et de Diane de Grandsaigne, née à Lussac-les-Châteaux le 5 octobre 1640, mariée le 28 janvier 1663 à Louis-Henry de Pardaillan de Gondrin, marquis de Montespan, était dame d'honneur de la Reine depuis 1664.

2. Antoine Nompar de Caumont, marquis de Puyguilhem, comte puis duc de Lauzun, né en 1632, colonel-lieutenant des dragons du Roi en 1657, venait d'être nommé maréchal de camp le 12 mai 1667.

3. Armand de Gramont, comte de Guiche, fils du maréchal de Gramont. Le comte de Guiche avait été exilé une première fois en Lorraine en 1662 lorsque ses assiduités auprès de Madame eurent été surprises par Mon-

Madame est bien défaite; l'on connaît qu'elle a quelque chagrin; elle fait continuellement des caresses aux parents du comte de Guiche et sera à Colombes près de la reine, sa mère [1], tout autant que Monsieur sera à la suite du Roi, et elle y reviendra de Villers-Cotterets où elle va accompagner son mari. L'on dit par Paris que la guerre sera bonne, puisque Monsieur ira; l'on ne voit pas qu'il s'expose fort aux coups; pendant que le Roi se prépare à ses conquêtes et qu'il est incessamment dans des conseils ou d'affaires d'État ou de guerre, Monsieur se promène au Cours avec des dames en mangeant des confitures [2].

Vendredi dernier, il y a huit jours, j'écrivis avec assez de précipitation à Votre Altesse Royale le récit de mon voyage à Saint-Germain parce que j'en revins fort tard. Comme je lui marquai, toute la Cour et Paris sont dans un très grand empressement du tambour, l'on ne parle d'autre et tous ceux qui l'ont vu l'admirent. On l'a fermé : M. le Dauphin ne le voit plus de crainte qu'il ne le gâte; l'on croit que Sa Majesté le fera mettre dans son cabinet où il a fait amas des choses curieuses; il est estimé cent mille livres.

L'on a fait dire aux ministres des princes étrangers de se rendre à Compiègne lorsque la Reine y sera; l'on ne m'a rien dit. Quoique je n'aie point eu de nouvelles de Votre Altesse Royale sur le sujet de ce voyage, j'ai néanmoins prié M. de Bonneuil de savoir du Roi s'il aurait pour agréable que je le

sieur, et une seconde fois en Hollande en 1665 après que sa complicité eut été établie dans une affaire de lettre anonyme adressée à la Reine contre La Vallière. (Jean Lemoine et André Lichtenberger, *De La Vallière à Montespan*, pp. 333-347.)

1. Henriette-Marie de France, sœur de Louis XIII, veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre, mère du roi d'Angleterre Charles II et de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, vivait retirée en France depuis l'année 1644. Elle mourut à Colombes le 10 septembre 1669.

2. Tous les mémoires du temps sont d'accord pour constater les profondes différences existant entre le caractère de Louis XIV et celui de son frère. « Il avait, écrit la seconde Madame en parlant de ce dernier, les manières d'une femme plutôt que d'un homme, il n'aimait ni les chevaux, ni la chasse, il ne se plaisait qu'à jouer, tenir un cercle, bien manger, danser et faire sa toilette. » (*Correspondance de Madame*, édit. Brunet, I, 204; *Mémoires de Saint-Simon*, édit. de Boilisle, VIII, 345-349, 622-630; *Relation de la Cour de France*, par Ezéchiel Spanheim, édit. Bourgeois, 139-142, Primi Visconti, *Mémoires*, 190.)

suive. J'ai cru que Votre Altesse Royale ne désapprouverait pas que j'allasse le servir et je serais ravi d'apprendre mon métier d'un si grand maître que lui; j'attends de savoir ce que je deviendrai.

De Paris, le 17 mai 1667.

Le Roi a avoué la fille qu'il a eue de mademoiselle de La Vallière, l'a nommée Marie-Anne de Bourbon, a acheté en Poitou une terre auprès de celle de La Vallière, du nom de Vaujours, l'a érigée en duché et pairie sous le nom de duché de La Vallière : il l'a donnée à la mère et à la fille et après elles le duché sera éteint. Vaujours coûte huit cent mille livres. Cette nouvelle duchesse prit séance et siégea au cercle samedi dernier, ce qui inquiéta un peu la Reine, laquelle n'en témoigna néanmoins rien au Roi; l'on dit que cette maîtresse du Roi est sur le déclin de sa faveur; elle suit la Cour jusqu'à Arras d'où elle reviendra à la suite de la Reine. Le Roi a été tous ces jours de mauvaise humeur, soit à cause de La Vallière soit à cause de la guerre; il voudrait bien ne s'être pas tant avancé; l'on attend le courrier d'Espagne, croyant que les Espagnols auront peur et qu'ils offriront quelque chose, mais l'on dit que la Régente a résolu de ne rien donner.

Le maréchal de Gramont se prosterna dernièrement aux genoux du Roi, lui dit qu'il le suppliait d'agréer le retour du comte de Guiche et qu'il purgeât toutes ses fautes et sa mauvaise conduite par ses services dans ses troupes en portant le mousquet; le Roi lui répondit que bientôt il lui ferait faire réponse et, ayant trouvé M. Le Tellier, il le chargea d'aller dire au maréchal de Gramont qu'il était inutile qu'il lui parlât plus de son fils, que, tant qu'il serait Roi, il ne reviendrait jamais en France; ce qui porta ce maréchal dans le désespoir [1].

1. Louis XIV revint promptement sur cette première résolution. Le comte de Gramont écrivait à Bussy-Rabutin le 29 juillet 1667 : « Le roi a promis au comte de Guiche d'aller avec le maréchal de Gramont, son père, dans son gouvernement, au premier mot que le comte de Gramont en a dit au roi. La comtesse de Guiche a été faite dame du palais de la Reine sans nulle sollicitation. » Quelques années plus tard, le comte de Guiche prit part à la guerre de Hollande et sa brillante conduite lors du passage du Rhin en 1672 l'avait presque complètement rétabli dans sa première faveur lorsqu'il mourut l'année suivante dans la campagne du Palatinat. (*Correspondance de Rabutin, comte de Bussy*, I, 51; Primi Visconti, *Mémoires*, pp. 36-37.)

Cela a fort affligé Madame; cette princesse est fort déchue, il lui manque des dents, et ce qui lui en reste sont fort gâtées; sa taille se rend aussi difforme et elle commence de ressembler à sa mère.

Le Roi, en déclarant sa fille légitimée Marie-Anne et en faisant La Vallière duchesse, a été déclarer à la Reine qu'il ne la toucherait de sa vie et l'on assure qu'il est ferme dans ses résolutions et fidèle dans ses paroles.

Paris, le 27 mai 1667.

Dimanche matin, Messieurs les ministres partirent et, ce qui fit l'admiration de tout Paris et des esprits les plus éclairés, c'est qu'ils partirent ensemble, dans le même carrosse et de chez M. de Colbert; les politiques croient qu'ils ont observé toute cette conduite parce que l'on publiait la disgrâce de ce dernier ministre qui n'est haï que parce qu'il a la direction des finances; l'on attend toutes sortes de félicités par leur belle union, par leur clairvoyance, par leur zèle et par leur savoir.

Dimanche dernier, M. le duc de Laon [1] me fit l'honneur de me donner à diner en compagnie de messieurs de La Rochefoucauld [2] et maréchal d'Albret [3], deux des plus grands génies du royaume, et, après avoir été bien régalés pour le corps, nous allâmes nous rassasier l'esprit dans la bibliothèque de M. de Colbert qui est merveilleuse et grande comme la moitié de la galerie de Votre Altesse Royale à Turin. Entre autres choses curieuses, nous vîmes toutes les négociations et le ministère de feu M. le cardinal Mazarin en deux cents volumes in-folio, et tous manuscrits, lettres, instructions, mémoires et traités. Je voudrais bien y pouvoir aller quelquefois; j'apprendrais bien des choses concernant les intérêts de Votre Altesse Royale. Il faut avouer que M. de Colbert a bien travaillé pour la mémoire de feu M. le cardinal Mazarin; il a bien su mettre en évidence tout ce qui lui est avantageux et cacher ce qui lui pouvait

1. César d'Estrées, fils ou maréchal d'Estrées, évêque et duc de Laon en 1655, membre de l'Académie française en 1657.

2. François, duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*.

3. César-Phébus d'Albret, maréchal de France en 1653, fut nommé gouverneur de Guyenne en 1670.

apporter de la disréputation, particulièrement du côté de l'intérêt.

L'on dit que le Roi est fort en colère contre le marquis de Castel Rodrigo de ce qu'il fait courir des libelles diffamatoires contre lui afin de retenir les Flamands dans l'obéissance par la crainte de tomber sous la domination d'un Roi qu'il fait passer pour un tyran, par un dénombrement qu'il fait des exactions qu'il tire de ses peuples; pour un cruel parce qu'il veut dépouiller un pupille et pour un homme mol et efféminé qui mène toujours une maîtresse avec lui et dans le carrosse même de la Reine, et semblables autres paroles injurieuses qui sont des marques de la plus grande faiblesse du monde [1].

De Compiègne, le 6 juin 1667 [2].

J'ai été chez la Reine : elle m'a fait un accueil très favorable, m'a demandé comme se portait Madame de Savoie, si elle était grosse, si le Prince de Piémont était beau, et puis a dit qu'elle aimait bien Madame de Savoie. Elle s'est promenée sur la terrasse du château, puis s'est retirée parce qu'il y faisait du vent; elle est entrée chez M. le Dauphin qui soupait; la Reine lui a toujours donné à manger et, M. le Dauphin me regardant, madame la maréchale de La Mothe lui a demandé s'il me connaissait; il a répondu : « C'est lui qui m'a donné un tambour » et la Reine s'est tournée à moi et m'a dit qu'il était trop beau, que tout le monde a encore admiré. Votre Altesse Royale pourra bien juger que, ne voyant pas là des personnes de grande force, j'y ai parlé avec hardiesse. M. le Dauphin est le plus beau et le plus vif enfant que j'aie vu; je l'admire; il perd tout à fait ses opiniâtretés.

De La Fère, le 8 juin 1667 [3].

La Reine partit hier à huit heures du matin de Compiègne; elle avait dans son carrosse mademoiselle de Montpensier,

1. Don Francisco de Moura, marquis de Castel-Rodrigo, gouverneur général des Pays-Bas.

2. La Reine, après avoir accompagné le Roi jusqu'à Amiens, s'était retirée à Compiègne.

3. Pendant que sur les conseils de Turenne l'armée était occupée à relever les travaux de défense de Charleroi, Louis XIV avait appelé la Reine à Avesnes où il la rejoignait.

madame la princesse de Bade[1], les dames de Béthune et de Montespan; mesdames de Montausier[2] et d'Humières allaient dans le second carrosse pour leur commodité. Elle avait 120 chevaux d'escorte. Sa Majesté arriva à Noyon à onze heures. L'évêque, qui est pair et de la maison de Clermont, voulut la haranguer à la tête de son chapitre; elle n'en voulut point, non plus que du présidial et des échevins; elle dîna dans son carrosse, puis elle continua son chemin par Chauny et arriva ici à six heures. Cette place est sur la rivière d'Oise, dans des marais, poste considérable que feu le cardinal Mazarin a pris plaisir de faire fortifier et revêtir de briques; les fondations et les ornements en sont de pierre; en cas de siège, il y a des écluses que l'on lâche et l'on peut inonder le pays d'alentour.

La Reine joua à l'impériale avec le marquis de Gordes[3] jusqu'au souper; elle se mit à table à neuf heures et toutes les princesses et dames qui la suivent avec elle. J'y assistai : elle mangea bien et fut de bonne humeur; elle parle bien français; elle vit avec mesdames de Bade et de Montespan. Avant son souper, la nouvelle arriva que la duchesse de La Vallière devait arriver pour suivre la Reine à Avesnes; d'abord la Reine donna les ordres que l'on ne fermât point les portes; néanmoins cette duchesse n'est pas encore venue. Sa Majesté va dîner à Villiers-le-Sec où elle trouvera 200 chevaux qui l'escorteront jusqu'à Guise, quoiqu'il n'y ait aucun péril.

D'Avesnes, le 11 juin 1667.

Je me donnai l'honneur d'écrire à Votre Altesse Royale le 6 du courant de Compiègne et de La Fère le 8 au matin, d'où la Reine partit à dix heures, dîna à Villiers-le-Sec où elle

1. Louise-Christine de Savoie, fille de Thomas-François de Savoie, prince de Carignan et sœur du comte de Soissons, mariée à Ferdinand-Maximilien, prince de Bade.

2. Julie d'Angennes, née en 1607, mariée en 1645 à Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, nommée gouvernante des enfants de France en 1661, et dame d'honneur de la Reine en 1664.

3. François de Simiane de Pontevès, marquis de Gordes, grand sénéchal et lieutenant de Provence en 1656, chevalier d'honneur de la Reine en 1666.

trouva le sieur de Bissy[1], ce victorieux des Turcs, qui est mestre de camp et l'un des brigadiers de la cavalerie; il avait deux cents chevaux pour l'escorter jusqu'à Guise qui est une jolie ville de la Picardie sur la rivière d'Oise. Après avoir ouï la messe, la Reine en partit, escortée toujours par M. de Bissy avec 700 chevaux, mais M. le marquis de Cœuvres commandait comme lieutenant général. Je m'offris ce jour-là à lui pour lui servir d'aide de camp et marchai toujours avec lui à la tête des troupes. Il y a du plaisir à lui voir donner ses ordres; il détachait à tout moment sur la droite et sur la gauche pour prendre ses sûretés, car il y a mille chevaux dans Cambrai; le pays est mauvais dans des collines, des bois et de fâcheux défilés; nous marchâmes treize heures. Le Roi était arrivé proche d'ici à dix heures du matin avec deux mille chevaux en seize escadrons. Le Roi vint avec deux cents chevaux à la rencontre de la Reine à une lieue d'ici, et dès lors qu'il l'eut jointe, il marcha toujours à cheval à côté du carrosse et entra dans la ville après la Reine, toutes ses gardes et chevau-légers, l'épée à la main. A l'entrée, toute la cavalerie était sur une ligne; je n'ai jamais rien vu de si beau; chaque escadron était de 150 maîtres, il y avait trois et quatre étendards par escadron.

Comme il n'y a ici ni M. de Lionne, ni M. de Bonneuil, je priai vendredi après le dîner M. le marquis de Cœuvres de dire au Roi que j'avais une lettre à lui remettre: il me fit dire qu'il avait beaucoup à faire, qu'il me priait de ne pas le tenir longtemps, mais que j'eusse un peu de patience dans son antichambre; il négocia avec M. de Louvois, puis avec M. de Duras, et après il me fit appeler dans sa chambre où il était seul avec son écritoire et du papier, prêt à écrire, mais debout. Je lui dis que j'étais au désespoir de lui présenter la lettre de Votre Altesse Royale si tard, mais que je ne l'avais pas pu joindre; il me répondit : « Je sais que vous êtes venu avec la Reine, elle me l'a dit ». Il prit ladite lettre et la lut, puis la

1. Claude de Thiard, marquis de Bissy, colonel en 1659, brigadier de cavalerie le 12 mars 1664, avait pris part cette même année au combat du Saint-Gothard, livré le 1er août 1664 et dans lequel un corps de troupes françaises de 6 000 hommes sous les ordres de Coligny avait fortement aidé à la victoire des Impériaux sur les Turcs.

replia, et, comme il ne me dit mot, je le remerciai ensuite de celle qu'il avait écrite à ceux de Genève, je lui dis que, par le conseil des Cantons protestants, ils avaient encore à Aarau refusé de nouveau sa médiation : il me dit qu'il en avait ouï dire quelque chose ; je lui représentai que ces gens-là poussaient à bout Votre Altesse Royale par le conseil des mêmes cantons et que je croyais qu'il ne souffrirait pas que dans cette affaire il y demeurât de la réputation de Votre Altesse Royale. Il m'assura qu'il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour les satisfactions de Votre Altesse Royale. En me retirant, je remerciai Sa Majesté de ce qu'elle m'avait fait l'honneur de me permettre de la suivre cette campagne. Elle me fit des réponses très avantageuses pour ma personne.

Le Roi couche sur la paille, a une application continuelle, fait tout et de bonne grâce, sans empressement et en maître : il paraît fier, mais il a les commandements très doux.

D'Avesnes, le 13 juin 1667.

Demain Leurs Majestés se sépareront : la Reine s'en va par La Capelle, Vervins, Liesse et Soissons à Compiègne et le Roi droit au camp. M. le Dauphin a eu la rougeole à Compiègne, il a été saigné, la Reine s'en alarmait fort et voulait partir pour l'aller faire servir. M. Vallot[1], le médecin, a dit, après avoir lu les relations du mal, qu'il n'était pas nécessaire, que M. le Dauphin présentement se portait bien. Le courrier qui est venu dit que ce petit prince, nonobstant son mal, chantait toujours les airs du ballet dans son lit.

Le sieur de Van Beuningen, envoyé de Hollande, me voyant hier matin au lever du Roi, m'aborda et me fit des compliments fort civils ; c'est assurément un galant homme et l'on le tient pour celui de tous les États le plus fort pour la négociation ; il est présentement hors des gonds dans cette Cour, il n'y est pas vu de bon œil et l'on n'y en fait plus cas comme les autres fois. Il vit hier M. de Louvois qui lui dit qu'il pouvait aller avec la Reine ; que le Roi allait faire de grandes marches et incommodes, que, dans dix ou douze jours,

1. Antoine Vallot, né en 1594, premier médecin d'Anne d'Autriche, puis de Louis XIV, mort en 1671.

il serait dans un poste fixe, que l'on appellerait la Reine à ce voisinage-là avec laquelle il pourrait aller joindre le Roi. Cela fait connaître que l'on n'agrée pas sa présence au camp.

Madame la duchesse de La Vallière a ici avec elle la marquise de La Vallière, sa belle-sœur [1], et la comtesse du Roure qui est enceinte [2]; elle s'appelait autrefois mademoiselle d'Artigny, qui était à Madame, et dès longtemps amie et confidente de madame la duchesse de La Vallière. J'ai fait ce que j'ai pu pour voir M. de Louvois : il m'avait fait donner heure à dix et demie ce matin; mais à huit il m'a envoyé un gentilhomme me faire excuse s'il ne pouvait pas recevoir l'honneur que je lui voulais faire, mais que le Roi lui avait donné tant d'occupations qu'il n'avait pas un moment à lui; j'ai dit à ce gentilhomme que j'avais empressement d'expliquer à M. de Louvois la haute estime que Votre Altesse Royale a pour son mérite et la forte passion qu'elle a aussi d'avoir son amitié, que je savais les importants et pénibles emplois qu'il avait, que je ne le voulais pas incommoder et que je lui rendrais mes devoirs quand je pourrais et quand il me le permettrait. En effet, je n'ai jamais vu un homme tant travailler.

Le Roi me fait tous les honneurs imaginables; aujourd'hui à la messe à la grande église, m'étant trouvé sur le passage et l'ayant salué très profondément et comme je dois, le Roi m'a fait un salut et comme en se baissant; tout le monde y a pris garde et ces Messieurs de la Cour qui suivent l'encens m'ont abordé et m'ont dit qu'il n'en faisait pas tant aux princes du sang; mais comme Votre Altesse Royale sait assez que cela ne donne pas à dîner, il était deux heures après midi, je suis venu boire à la santé de Vos Altesses Royales avec M. Matarel [3] et je n'en ai pas moins mangé.

1. Gabrielle Glé, dame de La Costardais, d'une famille originaire de Bretagne, avait épousé en 1663 Jean-François de La Baume Le Blanc, marquis de La Vallière, frère de la favorite.

2. Claude-Marie de Gast d'Artigny, ancienne fille d'honneur de la duchesse d'Orléans, avait épousé en janvier 1666 Louis de Grimoard de Beauvoir, comte du Roure.

3. Intendant général de la marine à Toulon en 1670, mort en 1673.

Du camp de Charleroi, le 16 juin 1667.

Le Roi partit d'Avesnes le 14 à quatre heures du matin; il prit la tête des troupes et n'avait devant lui que la garde du camp; il était suivi de son capitaine des gardes, de tous les volontaires, et de soixante de ses gardes qui marchaient par les ailes, puis de la brigade de M. de Villequier qui est composée du régiment des cuirassiers de Sa Majesté qu'il commande, du régiment de Nogent et de Piloy qui font sept cents chevaux, puis de celle de Bissy qui était de sept cents chevaux de soldats détachés de tous les corps, de la brigade de Rochefort qui sont les gardes du corps, des gendarmes et chevau-légers du Dauphin. Les gardes faisaient l'arrière-garde parce qu'elles roulent avec le reste de la cavalerie et font les mêmes factions et obéissent à leur brigadier qui est lieutenant des gendarmes du Dauphin; cette brigade est de onze cents chevaux. Le Roi ne marcha jamais que le pas et ce fut lui qui fit tous les détachements pour marcher sur les ailes, car il fait tout de bonne grâce et sans empressement. M. de Turenne lui ayant dit, au commencement de sa marche avec l'armée en venant ici, qu'il se peinait trop et qu'il pourrait en être malade, il lui dit : « M. le Maréchal, vous n'aimez pas ma gloire de me parler de la sorte. » Sur les dix heures, le Roi fit halte pour dîner et il dîna mal parce que la maison où l'on apprêtait son dîner brûla; il l'a fait payer. Pour moi, je fis très bonne chère avec M. de Villequier. Après deux heures de halte pour laisser repaître la cavalerie, le Roi se remit en marche... Les tentes du Roi sont les plus superbes et les plus spacieuses que l'on puisse voir, et toutes doublées de damas ou satinade; il y a dans chacune trois ou quatre chandeliers de bois doré qui pendent.

Le Roi fait payer tous les dégâts que les troupes font sur le pays de Liège. Jamais je n'ai vu tant de discipline parmi des troupes. Jamais soldat ne s'éloigne et ne sort de ses rangs pendant leur marche qui est admirable, toujours en escadrons et bataillons fort droits et justes et l'on n'entend jamais un mot. Il n'est dû aux troupes que 25 jours de paye; l'on la leur donne chaque mois et l'on prend aujourd'hui du pain pour quatre jours; tout est horriblement cher ici, le vin coûte quarante sols la pinte, la bière dix, le pain et l'avoine à proportion, il n'en manque pas maintenant.

J'ai su ici que le Roi n'a pas été satisfait de ce que la duchesse de La Vallière est venue à Avesnes; il lui avait écrit qu'il y appelait la Reine pour vingt-quatre heures et pour des affaires importantes, sans l'y convier d'y venir; mais comme elle reçut cette lettre à Saint-Cloud, Madame lui conseilla d'y venir et de faire la diligence qu'elle fit; aussi elle n'a pas eu satisfaction; il y a une personne de qualité et d'esprit qui a dit qu'elle s'attirerait des mauvaises affaires, puisqu'elle ne savait pas connaître qu'il était temps qu'elle se retirât[1]. En étant à Avesnes, je vis que l'on commençait à en parler librement et même des dames de la Cour lui firent des railleries; l'on croit que la Montespan lui succédera; néanmoins ces fondements ne sont que par conjectures; le Roi met toute son application à la guerre et à la gloire et témoigne de ne se soucier plus des femmes.

u camp de Douai, le 3 juillet 1667.

De croire de parler au Roi, il est impossible de quelques jours; il passe toute la nuit au bivouac et ne se couche qu'au jour; il dort fort tard, puis il tient conseil; son armée et ses conquêtes l'occupent entièrement.

Il y a ici quantité de volontaires, la plupart ont commandé, ce sont tous autant de gens qui critiquent et décréditent tout ce qui s'y fait : cela vient de ce qu'ils n'ont pas d'emploi et de ce que l'on ne fait pas de cas de leurs personnes; ils blâment le peu d'ordre qu'il y a dans l'armée et voudraient que le Roi, y étant, travaillât pour la gloire et à quelque entreprise d'importance et non pas d'attaquer des places qui sont dépourvues et que les Espagnols négligent de défendre; ils disent que cet hiver la paix se fera et c'est pour cela que le Roi ne donne pas de nouvelles commissions ni qu'il ne veut pas ruiner ses troupes dans un grand siège.

1. Dans cette personne de qualité et d'esprit il est difficile de ne pas reconnaître madame de Montespan qui, s'il faut en croire mademoiselle de Montpensier, aurait dit en parlant de La Vallière : « J'admire sa hardiesse de s'oser présenter devant la Reine, de venir avec cette diligence sans savoir si elle le trouvera bon; assurément le Roi ne lui a point mandé. »

De Compiègne, le 13 juillet 1667.

La Reine n'a pas eu un mal si considérable que l'on a publié, elle est bien remise, il ne paraît pas qu'elle ait été indisposée. Pendant son mal, madame la duchesse de La Vallière vint ici la visiter et fit venir tout son équipage pour séjourner à Mouchy[1]. belle maison du marquis d'Humières; mais comme la Reine ne lui fit pas une réception fort accueillante[2], elle s'en retourna à Versailles. Néanmoins elle a eu de si bons avis qu'elle est arrivée ici le même jour que le Roi, où il y a quantité de dames de qualité et où l'on ne songe qu'aux plaisirs et à se divertir; mais j'y trouve les divertissements médiocres : ils consistent à quelques promenades, et le soir à jouer dans la chambre de la Reine. Aux promenades, le Roi va en carrosse avec la Reine, eux deux dans le fond; dans le devant, mademoiselle de Montpensier et la princesse de Bade; dans une portière auprès du Roi, madame de Créqui, qui, quoiqu'elle ait eu la petite vérole, il aurait été grand dommage que les soldats corses l'eussent tuée à Rome[3]; auprès d'elle est assise la duchesse de La Vallière, à l'autre portière sont la comtesse d'Armagnac, la duchesse de Bouillon et madame de Béthune; dans le second carrosse, mesdames d'Humières, de Montespan, de Guiche, du Roure et la marquise de La Vallière; puis les carrosses des filles et plusieurs autres: quelquefois elles mettent pied à terre pour faire collation; d'autres, l'on mange dans le carrosse; au retour, la Reine et les dames jouent et le Roi travaille avec M. de Louvois; il va quelquefois chez la duchesse de La Vallière avant le souper et d'autres fois après; je crois qu'elle est toujours fort bien, quoique tout le monde dise que non et l'on en parle ici librement; elle est toujours fort maigre et veut néanmoins passer

1. Aujourd'hui Mouchy-le-Châtel, commune de l'arrondissement de Beauvais, dans l'Oise.

2. Au sujet de l'accueil fait à mademoiselle de La Vallière lors du premier voyage de Compiègne, mademoiselle de Montpensier donne de nombreux détails sur l'attitude de la reine « qui pleurait, qui avait vomi, qui se trouvait mal » et qui avait commandé à M. de Villacerf « qu'on ne lui envoie pas à manger. »

3. Armande de Lusignac de Saint-Gelais de Lonsac, mariée en 1653 à Charles III, duc de Créquy, lequel, étant ambassadeur de France à Rome, avait failli, en 1662, être assassiné par la garde corse du pape, injure dont Louis XIV avait exigé une réparation éclatante.

pour belle. mais avec trop d'affectation, et je la trouve un peu façonnière; elle regarde les gens de haut en bas et n'est pas fâchée quand on la couche en visière.

A l'armée, les heures auxquelles l'on voit avec plus de commodité Sa Majesté sont avant son dîner, pendant qu'il mange et après: au commencement que j'y fus, je m'y rendis assidu, mais voyant que, quand il se mettait à table, 15 à 20 personnes s'y mettaient et que l'on ne me disait mot, j'ai cru qu'il n'était pas de la réputation de Votre Altesse Royale que je demeurasse là debout, si bien que depuis ce temps je m'écarte quand ce temps-là vient; je vais chez lui souvent quand il se lève; je le suis dans les marches, au partir du campement; je tâche de me trouver chez lui quand il monte à cheval.

J'oubliais de faire savoir à Votre Altesse Royale que, quoique le Roi soit beaucoup halé et amaigri et toujours à l'armée avec le buffle et les cheveux retroussés, il est fort propre et met beaucoup de temps à s'habiller; il a la moustache retroussée, il est quelquefois demi-heure devant un miroir à se l'arranger avec de la cire: ici il porte des coins, la cravate, une chemisette de toile, un justaucorps de droguet; il demeure nonobstant cela, et à l'armée et ici, plus d'une heure et demie à s'habiller et assis; il est vrai qu'il ne s'ennuie pas : chacun lui parle et on lui fait beaucoup de contes d'esprit et pour rire.

MARQUIS DE SAINT-MAURICE

(A suivre.)

L'HEURE DU DIABLE[1]

XIV

Gilberte, debout dans le salon, s'appliquait à faire des bouquets. Sur le marbre de la commode, les roses s'entassaient, mêlées aux gerbes d'asters bleu pâle et aux branches des saules qui éparpillaient leur feuillage gris et fin. Elle porta sur le piano le vase qu'elle venait de garnir.

— Comme il est joli! — dit Charlotte.

Elle lisait, enfoncée dans l'un des fauteuils clairs. Elle leva la tête et sourit, charmée par la grande pièce pleine de soleil et très douce, avec sa tenture fleurie, ses gravures anciennes et ses rideaux blancs.

— Si tu savais, Gil, comme je me trouve bien ici!...

Avec une grâce naïve, elle laissait déborder sa joie. Elle dit encore :

— Ma petite Gilberte, tu es délicieuse, ce matin.

Jacquotte l'interrompit: elle entrait en coup de vent :

— Madame, y a quelqu'un qui vous demande...

Gilberte se retourna, continuant de trier les roses :

— Quelqu'un?... de la ferme, du village?

— Non, un monsieur et deux dames. Ils attendent sous les tilleuls. Ils sont venus en carriole depuis la gare.

Elle s'en alla sans avoir pris les ordres, campagnarde effarée

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 août.

d'une visite et qui pense que les « étrangers » se débrouilleront toujours.

Gilberte, interloquée, regarda son amie. Charlotte fit la grimace :

— Ce sont les Lagrève... Ils viennent relancer Georges. Ah! zut!

Elle s'étira :

— Les parents, ça m'est égal! Mais la petite est gentille. Il va y avoir une histoire.

Elle hésita :

— Prévenir Georges, le renvoyer pour la journée?...

Gilberte haussa les épaules :

— Non, non! Il vaut toujours mieux s'expliquer, vois-tu? Pour l'instant, cette pauvre ahurie de Jacquotte les a peu poliment laissés dans l'allée, je vais les chercher.

Elle rejeta les fleurs en tas sur la commode.

— Nous te valons cette corvée! — dit Charlotte. — Je te demande pardon... Moi, je remonte dans ma chambre : je ne te servirais à rien et je m'ennuierais...

Madame Lagrève était la femme d'un notaire de Montpellier. Elle avait connu Gilberte toute gamine et n'oubliait pas les droits de familiarité que cela lui conférait. Petite et grasse avec des yeux perçants, elle se précipita sur la jeune femme, lui pétrit les mains :

— Gilberte, ma chère enfant, nous ne vous dérangeons pas? Nous passions à Balajanene, en revenant d'Auvergne, et nous n'aurions pas laissé échapper l'occasion de venir ici vous saluer... Nous avons voulu vous consacrer cette journée... Josie sera contente de voir un peu le pays... Et pas de cérémonie, n'est-ce pas? Nous sommes de vieilles connaissances... Josie, tu as dit bonjour à Gilberte?

Josie s'avança. C'était une menue poupée, avec des cheveux blonds frisés sous un lourd chapeau garni de coquelicots. Ses gestes gauches ne manquaient pas de grâce et la timidité de ses yeux dorés attira Gilberte.

Monsieur Lagrève allait vers Xavier qui arrivait :

— Vous vous portez bien, cher monsieur? Nous venons vous surprendre dans votre ermitage... Ces dames ont été séduites par l'imprévu de l'expédition... Ces dames aiment l'imprévu.

Il parlait avec une raideur solennelle, du haut de la cravate noire qu'il semblait ne quitter jamais, non plus que sa redingote de forme surannée. Il était petit, sec, avec un visage dur encadré de favoris.

A pas lents, on gagnait la maison ; madame Lagrève demanda :

— A propos, vous avez ici le jeune Marrac, n'est-ce pas? Georges Marrac?

Xavier répondit que monsieur Marrac passait en effet deux ou trois semaines à la Bastide.

— Vous verrez aussi des amis à moi, monsieur et madame Brignoles; puis madame Soumet, que vous connaissez.

Madame Lagrève pinça les lèvres.

— Ah! madame Soumet est ici.

Dans le salon, Gilberte avança des chaises. La conversation se traîna, piétinante et pénible. Josie ne disait rien. Monsieur Lagrève émit des considérations d'ordre général sur les voyages. Sa femme évalua le confort inégal des nombreux hôtels où ils avaient séjourné depuis un mois. Elle posait sur ses genoux ses mains potelées, gantées de fil noir, et jasait d'une voix tiède et grasseyante.

— Je tiens à la qualité des sommiers...

Gilberte, à force d'ennui, eut envie de crier, regarda la jonchée de fleurs abandonnée là-bas, près de la jolie pendule dont les aiguilles d'or, sur le petit cadran, marquaient à peine onze heures.

— Voulez-vous faire un tour, avant le déjeuner?

Dans l'allée de rosiers, madame Lagrève entraîna Gilberte loin de Xavier, du notaire, de Josie, et, brusquement :

— Ma petite, je ne veux pas vous tromper. Nous ne sommes pas venus seulement pour vous voir. Monsieur Marrac...

Elle baissa la voix, mystérieuse, s'éventa avec son mouchoir, tout en marchant :

— Savez-vous qu'il avait presque demandé Josie? C'était une affaire arrangée. Cela nous convenait parfaitement, ainsi qu'à madame Marrac la mère. Et voilà qu'il tient une conduite absurde! Il quitte sa clientèle et fuit Montpellier pour venir s'enterrer ici.

Gilberte ne disait rien, attentive aux graviers qu'elle foulait. La voix grasseyante continua :

— Cela n'a pas de bon sens! Nous sommes dans une position ridicule... Monsieur Lagrève le fera comprendre à ce jeune homme et s'expliquera avec lui... Veut-il épouser Josie, ou non? Il faudrait le savoir.

— Mais, madame... Est-ce que Josie l'aime?

— Josie est une enfant raisonnable. Monsieur Marrac lui plaît depuis longtemps, mais elle voit surtout en lui un parti sérieux... Nous en avons causé avec elle... Comment ne l'aimerait-elle pas?... Un garçon intelligent, qui a de l'avenir... Non, voyez-vous? ce mariage rassemble toutes les convenances. Les fortunes sont assorties; il a des terres qui touchent notre propriété de Fabrègues, on réunirait les deux domaines en un seul... Puis, dans sa profession, il ne peut pas rester garçon : cela lui ferait du tort. Et il ne trouvera pas mieux que Josie. Vous devriez le lui dire, Gilberte.

La jeune femme répondit lentement :

— Oh! madame, j'estime qu'il ne faut pas se mêler de ces choses-là. Si Josie et Georges s'aiment, cela s'arrangera toujours. Sinon, il vaut mieux qu'ils ne se marient pas.

Elle s'irritait. Madame Lagrève eut un petit rire qui ressemblait à un gloussement.

— Est-ce que l'amour sert à quelque chose dans le mariage? L'amour, tenez, c'est comme les faveurs roses ou bleues qui enjolivent le trousseau. Elles sont fanées et parties au bout d'un an; et ce qui importe alors, c'est la qualité du linge... Ce qui subsiste dans un ménage, c'est l'estime et les convenances mutuelles...

— Permettez-moi de ne pas être de votre avis, — dit sèchement Gilberte.

— Comme vous êtes romanesque, chère enfant! Je vous supposais plus raisonnable... Voyons, vous êtes heureuse! Et vous n'avez pas fait un mariage d'amour, cependant?

Gilberte tressaillit, cinglée d'une douleur subite. Triomphante et sans malice, madame Lagrève poursuivait :

— Vous auriez été folle de refuser monsieur Danelle, qui a une situation superbe.

Gilberte se domina :

— Pardon, madame, il ne s'agit pas de moi, mais de Josie.

Vous êtes venus ici pour connaître les intentions de Georges Marrac?

Son interlocutrice rectifia :

— Nous sommes venus pour raisonner monsieur Marrac. On m'a écrit de Montpellier, et je sais ce qu'il en est. Il gâche son existence pour une toquade de jeune homme. Il est presque fiancé à ma fille : cela nous donne des droits sur lui ; monsieur Lagrève lui fera toucher du doigt les réalités. D'un côté, sa carrière compromise ; de l'autre, une vie heureuse avec Josie. Nous verrons ce qu'il répondra.

Gilberte regarda la créature boulotte qui s'éventait toujours et soufflait, oppressée.

— Je ne conçois pas bien... Si monsieur Georges Marrac est épris d'une autre personne et si vous le savez, comment pouvez-vous songer à lui donner votre fille?

— Ma pauvre Gilberte, nous voulons marier Josie à Montpellier, et, comme je vous l'ai dit, à tous points de vue, monsieur Marrac nous convient... Tous les jeunes gens ont eu des aventures. Celle-ci s'oubliera comme les autres... Que le jeune Marrac consente à une rupture, et nous serons satisfaits. Et quant à cette dame... (Une expression méprisante et féroce durcit son masque bonasse.) Quant à cette dame, si elle a un peu de chagrin, elle l'aura mérité. Tant pis pour elle!... Je n'ai pas d'indulgence pour les créatures qui se conduisent mal!

Tirant Gilberte par la manche, madame Lagrève l'arrêta près des passe-roses. Insinuante, elle reprit :

— Tenez, ma mignonne, je vous parle comme à ma fille. Vous n'avez pas d'expérience. Croyez-moi, vous avez tort de recevoir madame Soumet.

Gilberte fronça les sourcils :

— Comment?

— Oui, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir... Écoutez, il vaut mieux que vous soyez au courant.

Elle se ramassait sur elle-même, les yeux méchants malgré sa voix douce. Elle dit :

— C'est Charlotte Soumet qui est la maîtresse de Marrac. Tout Montpellier en jase. Elle s'affiche avec lui comme une fille, sans souci de rien, ni de sa dignité ni de son enfant.

Vous devriez lui faire comprendre que sa place n'est pas ici et la renvoyer chez sa mère, d'où elle n'aurait pas dû partir.

Gilberte eut un mouvement d'impatience :

— Vous oubliez, madame, que Charlotte est mon amie et...

La colère fit haleter madame Lagrève.

— Votre amie ! Mais elle est venue chez vous uniquement pour y être tranquille avec son amant, et vous avez l'air de les favoriser... Croyez bien que je ne dis pas cela parce que monsieur Marrac devait épouser Josie. Il s'agirait d'une autre, je m'exprimerais de même. Ces femmes mariées qui détournent les jeunes hommes du mariage et du travail sont indignes... D'ailleurs, madame Marrac la mère est désolée de voir son fils s'attacher à une dévergondée... N'est-ce pas honteux de se laisser aller de cette manière quand on a des devoirs à remplir ?... Ah ! elle ne vaut pas cher, votre amie, et soyez sûre que vous vous faites du tort en l'hébergeant. Voyez-vous, ma petite, les femmes honnêtes doivent s'unir contre celles qui ne le sont pas.

Gilberte avait tenté vainement d'interrompre ce flux de paroles. Elle était pâle, une flamme brûlait dans ses yeux et ses lèvres tremblaient. Elle s'écria, surprise elle-même de la violence qui frémit dans sa voix :

— Madame, ne continuez pas, nous ne pourrions nous entendre. J'aime Charlotte, et je pense qu'on ne saurait être plus loyale qu'elle. Elle est libre et ne doit compte à personne de ses actes.

Elle redressait la tête, provocante ; elle avait arraché une feuille de passe-rose et la déchirait convulsivement. Madame Lagrève, stupéfaite, la regarda :

— Gilberte, on vous a changée... Vous qui étiez si douce !...

Gilberte tâchait de se contenir. mais sa voix s'étranglait dans sa gorge.

— Je suis douce, mais il y a des choses qui m'exaspèrent.

— Et vous défendez madame Soumet, vous le criez sur les toits. C'est inouï... Ah ! si votre mère vous entendait !...

A petits coups indignés, madame Lagrève se tamponnait le front. Gilberte répondit, sans faire attention à elle :

— Maman me blâmerait, c'est certain. Maman estime qu'on ne doit jamais heurter les idées acquises.

— Ainsi, vous n'avez plus de principes, à votre âge! c'est admirable!

— Il n'y a de bons que les principes qu'on découvre tout seul. Et lorsqu'on a la joie d'être libre sans vilenie, il convient d'en profiter.

Elle s'étonna d'avoir parlé ainsi. Les mots avaient jailli spontanément, sans qu'elle eût conscience de les avoir pensés. Elle éprouva qu'une âme inconnue avait pris possession d'elle, et en fut troublée. Madame Lagrève restait ahurie, les yeux ronds dans sa face pleine.

Gilberte reprit :

— Qu'est-ce qu'elles signifient, ces petites lois sur l'amour? Elles conviennent aux esprits étroits qui veulent se classer pour la vie dans une catégorie bien déterminée; mais pour les autres...

Rageusement, elle haussa les épaules. Elle avait la sensation de se débattre dans un filet qui l'enveloppait toute : elle imagina de grands espaces où elle s'élancerait.

La femme du notaire, découragée, soupira :

— Et vous avez été si bien élevée!

Gilberte répliqua durement :

— Cela n'en vaut peut-être pas mieux!...

Précédant le notaire, qui s'attardait avec Josie à des explications horticoles, Xavier parut au bout de l'allée, souriant et doux. Gilberte, soudainement dégrisée, l'appela :

— Xavier, je suis obligée de rentrer. Voulez-vous promener un peu madame Lagrève?

Elle s'en alla, toute frémissante encore. Dans sa chambre, elle marcha de long en large, fermant les poings. S'arrêtant, elle se vit dans la glace. Blanche et les traits tirés, elle avait l'air plus âgée que de coutume; elle s'écria tout haut :

— Je suis dans les personnes raisonnables et casées, moi... pour toujours!...

Et, posant son front contre le marbre de la cheminée, elle sanglota, avec des hoquets nerveux, comme une malheureuse petite fille.

Le déjeuner fut correct et froid. M. Lagrève parla longuement de l'Auvergne, raconta deux ascensions qu'il avait faites

et vanta l'excellence d'une soupe au fromage qu'on lui avait servie au col du Lioran. Il s'exprimait en termes choisis, avec d'amples périodes, et débitait, d'une voix monotone, des phrases qui semblaient préparées pour quelque guide :

— Ce site présente une beauté merveilleuse...

Xavier, indulgent, l'écoutait. La petite Josie levait des yeux timides vers Marrac préoccupé qui tourmentait sa barbe ; Charlotte jouait avec ses bagues ; Marie-Louise apprécia le Mont-Dore en termes secs.

Aux côtés de Gilberte, Michel chuchota :

— Je ne vous verrai pas du tout, aujourd'hui ?

La jeune femme sentit la voix câline passer sur elle comme une caresse. Elle répondit :

— Je ne sais pas.

Elle était nerveuse et mécontente. A travers la table, elle regarda Xavier et lui sourit, avec l'intuition vague que son sourire réparait un tort confus. Xavier, tout heureux, rougit. Ses yeux bleus, étrangement purs, exprimèrent une adoration tendre.

« Comme il m'aime ! » — songea Gilberte avec une sorte de frayeur.

Elle se leva, servit le café. Après les liqueurs, monsieur Lagrève happa Georges Marrac sans façons :

— Monsieur Marrac, comment se porte madame votre mère ?

Prenant le jeune homme par le coude, il l'entraîna vers la porte, à petits pas. On les vit passer sous les fenêtres, se diriger en causant vers la roseraie. Le notaire faisait des gestes mesurés, Marrac avait un air gêné...

— Gilberte ?

Gilberte se retourna, aperçut Josie tout près d'elle. La petite murmura :

— Voulez-vous être bonne ? emmenez-moi un peu.

Elle paraissait troublée. Gilberte lui prit le bras :

— Tout de suite. Descendons.

Elles se glissèrent hors du salon ; au bas du perron, Gilberte demanda :

— Voulez-vous venir sous les tilleuls ?

— Comme il vous plaira.

Elles s'assirent, côte à côte, dans l'allée, sur un banc de pierre.

— Voyez la jolie lumière! — dit Gilberte.

Josie ne répondit pas. Elle tordait ses mains avec impatience, ses cils battaient. Elle finit par dire :

— Écoutez, vous savez pourquoi nous sommes venus. Je suis sûre que vous le savez. Maman a dû vous le raconter.

Elle parlait précipitamment, d'une voix toute jeune, très fraîche, qui semblait peu exercée aux phrases sérieuses.

— Papa, en ce moment, parle à monsieur Marrac.

Elle devint toute rouge :

— Je vous en prie, répondez-moi. Croyez-vous qu'il m'épousera?... Je suis tellement malheureuse!

Des larmes brillèrent dans ses yeux dorés, timides et tendres. Gilberte l'attira affectueusement par la taille :

— Josie, comment pourrais-je deviner?

— Si!... vous le connaissez, vous connaissez madame Soumet... Maman dit qu'il n'est pas sérieusement attaché à elle et qu'il m'épousera parce que c'est raisonnable. Moi, je ne le crois pas. J'ai bien vu comme il *la* regardait à table.

Elle posa la main sur l'épaule de Gilberte :

— Maman dit que c'est un beau parti; cela m'est égal, mais il est gentil et je ne pourrais jamais être heureuse avec un autre. Je me suis tout figuré : qu'il serait mon mari, et comment nous nous installerions, et que... que nous aurions des enfants... Et il me parlait gentiment. Et madame Marrac m'appelait sa fille... Tandis que maintenant...

Elle pleurait. Gilberte lui caressa les doigts :

— Josie, ma petite Josie...

Josie montra son visage anxieux :

— Dites!... vous croyez qu'il va répondre qu'il ne veut pas de moi?

— Mais monsieur Marrac n'a pas du tout causé avec moi et je ne peux savoir ce qu'il pense... Ne pleurez pas!... Je voudrais que vous n'ayez pas de peine, ma petite amie...

Josie balbutia :

— Vous supposez que c'est encore possible, qu'il peut dire oui?

Gilberte songeait à Charlotte. Elle revit les yeux de son amie, ardents sous la couronne nattée.

— Josie, vous l'aimez tant?

Les lèvres de Josie s'entr'ouvrirent, enfantines et gonflées dans sa figure ronde.

— Vous le voyez bien!... Rien de ce qui n'est pas lui ne m'intéresse. Si je le perds, je m'ennuierai toute ma vie. Dans ce voyage que nous avons fait, je n'ai rien pu regarder, parce qu'il n'était pas là. Je faisais semblant de m'amuser, à cause de maman qui m'appellerait sotte si elle savait!...

Elle soupira, penchant sa tête frisée, et reprit avec violence :

— Il faut qu'il soit mon mari... Je l'aime trop... J'aurais tellement de chagrin, tellement!... Vous ne pouvez pas vous imaginer!... Oh! c'est impossible que cela ne s'arrange pas.

Convaincue, elle prétendait de ses yeux ingénus forcer le destin. Elle continua :

— Et *elle*?... Puisque son mari ne veut pas divorcer, elle ne l'épousera jamais. Alors?

Devenue méchante, elle mordait sa lèvre inférieure avec irritation. Gilberte dit doucement :

— Peut-être qu'elle l'aime aussi.

La petite secoua la tête :

— Pas autant que moi!... Et puis elle n'a pas le droit de l'aimer. Elle a son mari, son fils... Ce n'est pas juste!

— Mais, Josie...

Gilberte s'étonna devant le regard opiniâtre des jolis yeux dorés. Josie persévérait :

— Elle a choisi sa vie en se mariant : qu'elle la garde, telle qu'elle l'a voulue!

— On peut se tromper... Elle a été très malheureuse avec son mari, ne le savez-vous pas?

— Il ne fallait pas qu'elle l'épouse! On n'essaye pas dix amours à la suite. Si je... si monsieur Marrac devient mon mari, je ne penserai jamais à un autre, quoi qu'il fasse... Une fois qu'on est dans un chemin, on y reste et on ne s'en va pas se jeter sur la route des autres.

— Petite Josie, vous êtes cruelle!

— Je suis malheureuse et j'ai peur.

Elle frissonna, demandant avec une timidité inquiète :

— Vous êtes donc pour madame Soumet contre moi?

— Je n'ai à être pour personne. Je souhaite de toutes mes

forces que vous soyez heureuses toutes les deux, Charlotte et vous.

— Ce n'est pas possible, si elle tient à lui comme j'y tiens! s'écria Josie.

Et, se levant, nerveuse :

— Rentrons, voulez-vous?...

Au bas du perron, elles trouvèrent monsieur et madame Lagrève en compagnie de Xavier. Madame Lagrève s'avança ; elle était toute prête, gantée, majestueuse, son mantelet sur le bras.

— Gilberte, — dit-elle, — nous partons... Josie, je te cherchais. Va mettre ton manteau, mon enfant : l'heure du train approche.

Josie murmura :

— Mais, maman... il y a un autre train, ce soir.

Madame Lagrève insista :

— Je te dis d'aller te préparer. Il ne convient pas que nous restions ici ; cédons la place à madame Soumet. Comprends-tu? Il faut avoir de la dignité, ma fille.

Gilberte regarda Josie, qui devint pâle.

— Avant de partir, je ne verrai pas... monsieur Marrac?

La mère, tapotant avec colère les plis de sa jupe, répliqua :

— Ne t'inquiète pas de monsieur Marrac. Il ne se soucie pas de toi, je t'assure, et, encore une fois, va chercher tes affaires en haut, dans la chambre de Gilberte... Gilberte, n'avez-vous rien à faire dire à votre chère maman?

Adroitement, elle empêchait Gilberte de suivre la jeune fille. Josie monta lentement, se tenant à la rampe. Gilberte devina qu'elle pleurait : elle penchait la tête en avant, comme écrasée sous un chagrin trop lourd, et ses épaules remuaient.

— Vous n'avez pas de commissions pour Montpellier? — répéta madame Lagrève.

Gilberte répondit qu'elle écrivait à sa mère deux fois par semaine et fit un mouvement vers les marches. Alors monsieur Lagrève lui adressa la parole :

— Permettez-moi, madame de vous féliciter. Cette propriété superbe...

Gilberte leva les yeux. En face d'elle, Xavier, préoccupé, hochait la tête. Oubliée en travers d'une chaise, l'ombrelle

rouge de Charlotte flambait au soleil : Gilberte lui trouva un air de défi.

Madame Lagrève s'impatientait :

— Cette petite ne revient pas !...

Quittant le notaire au milieu d'une de ses périodes, Gilberte escalada le perron, puis l'escalier. En haut, le couloir était désert. Elle ouvrit la porte de sa chambre : Josie n'y était pas. Elle vit la petite jaquette beige toujours posée sur le lit :

— Josie !

Elle hésitait, perplexe, dans le grand corridor blanc, lorsqu'un petit mot trempé de larmes vint frapper son oreille :

— Merci.

Surprise, elle écouta : Josie était chez Marie-Louise... On lui répondit :

— Il n'y a pas de quoi. Ça va mieux, petite fille ?... Encore une goutte d'eau sucrée... Séchons ces yeux-là... Et ne vous désespérez pas trop sur les ruines de votre joli rêve !

Gilberte reconnaissait à peine la voix de madame Brignoles, plus basse et moins mordante que de coutume. Le dialogue continuait :

— Oh ! madame...

— Oui, ce n'était qu'un rêve. Vous n'avez pas expérimenté le vrai amour, Josie, l'amour qu'on a senti partagé... Du courage, petite ! Les femmes pleurent en cachette, vous saurez cela, et elles cachent leurs angoisses, même lorsqu'elles sont blessées à en mourir.

Le ton était redevenu âpre, d'une âpreté vibrante et sourde, où Gilberte crut discerner les accents douloureux d'une sensibilité meurtrie. Elle éprouva, dans un malaise, qu'elle était indiscrète et appela :

— Josie !

La jeune fille parut sur le seuil. Elle était pâle, avec des yeux enflés.

— Me voilà. Je pleurais... Je n'y voyais pas clair : j'ai confondu les portes, je suis entrée chez madame Brignoles et elle m'a gardée.

— Josie, votre mère est pressée. Elle m'envoie...

— Je viens... Je dis adieu à madame Brignoles.

Gilberte suivit la jeune fille. Marie-Louise, debout contre

une petite table, jouait avec un flacon placé près d'un verre à moitié vide. Elle portait un peignoir blanc, et ses cheveux, dont le poids la fatiguait sans doute, étaient roulés sur la nuque en une torsade fauve. Gilberte eut l'impression qu'elle la voyait désarmée pour la première fois. Ses yeux adoucis paraissaient bleus plus que verts et un peu de tristesse les noyait. Tout son corps s'alanguissait dans une sorte de détente, semblait plus jeune et plus souple. Elle tendit ses mains à Josie avec un geste affectueux, presque câlin :

— Au revoir, madame! — murmura la jeune fille : — vous êtes bonne.

— Mais non!... Allez vous préparer et soyez calme.

Cependant Josie serrait toujours les deux mains qui s'abandonnaient.

— Si! vous avez été bonne... J'ai bien senti, tout à l'heure, quand vous m'avez fait boire, comme vous aviez pitié de moi. Et je vous remercie.

Elle allait pleurer de nouveau. Madame Brignoles l'embrassa :

— Chut!... Adieu, petite fille. Madame Danelle va s'ocuper de vous... Madame Danelle est une jeunesse comme vous.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil, ouvrit un livre. Elle avait repris son visage froid. Gilberte emmena Josie :

— Oh! Gilberte, — fit la petite, recoiffée, en épinglant son chapeau, — je ne croyais pas que c'était possible.

— Quoi?

— D'aimer tant quelqu'un et qu'il ne vous aime pas.

Gilberte lut dans ses yeux une affreuse détresse. Josie s'efforçait de ne pas sangloter; elle ne prononça pas le nom de Charlotte. L'espèce de colère qu'elle avait manifestée contre la jeune femme semblait dissoute dans un étonnement douloureux; elle n'éprouvait ni rancune ni froissement d'amour-propre, rien que cette stupeur qui allait s'élargissant. Elle descendit, appuyée sur le bras de Gilberte. En bas, sa mère la bouscula :

— Dépêche-toi! la voiture attend...

Tandis que Xavier marchait sous les tilleuls, Gilberte rentra. Elle gardait aux lèvres le goût salé des larmes qui mouillaient

le visage de Josie quand elle l'avait embrassée pour la dernière fois...

— Partis?

Charlotte surgissait dans le vestibule, élégante et mince, le regard brillant.

— Oui.

— Georges m'avait avertie. Il a eu une scène avec le père.

Gilberte toucha l'épaule de son amie :

— Josie a beaucoup de chagrin, — dit-elle.

Charlotte remonta son bracelet le long de son bras.

— Pauvre petite!... J'aurais voulu que mon bonheur ne fît aucun mal.

Elle parlait sincèrement, mais Gilberte crut voir qu'elle était trop heureuse pour éprouver une réelle compassion.

— Pauvre petite! — répéta Charlotte. — Elle en aimera un autre très vite, et moi, je mourrais de ne plus l'avoir, lui.

La violence de son amour éclatait sur son visage : Gilberte admira le superbe égoïsme de la passion.

— Tu as de la chance! — murmura-t-elle.

XV

Quittant Charlotte, elle se réfugia dans le verger. Là, assise sur la grosse branche du vieux poirier, elle médita, tandis que s'estompait la délicate lumière d'une fin de journée.

Que s'était-il passé, après tout? Georges Marrac aimait Charlotte, et la petite Josie en avait de la peine. Gilberte approuvait l'une et plaignait l'autre, dont le jeune désespoir trouvait en elle un écho singulier. Mais pourquoi s'imaginait-elle être un peu responsable de toute cette douleur? Elle appuya sa nuque au tronc rugueux.

— Pourtant, — murmura-t-elle, — pourtant?...

Elle avait soif et se sentait triste. Un chagrin, qu'elle n'osait éveiller, dormait au fond d'elle-même : elle le devinait, tout enveloppé de voiles qu'elle craignait de soulever, — chrysalide inquiétante qui doit se découvrir un jour.

« Pauvre Josie, je ne pouvais rien pour elle! »

Elle se rappela la détresse des jolis yeux dorés et se dit qu'à la place de Charlotte elle serait malheureuse. Elle avait toujours eu, par-dessus tout, l'horreur des douleurs qu'elle pouvait causer... Sans savoir pourquoi, elle pensa à madame Brignoles et tressaillit. Le souvenir de la jeune femme, debout, très pâle, dirigeant vers Josie la tristesse de son regard adouci sous les sourcils minces, lui fut insupportable... Elle se leva, marcha dans l'allée. Son cœur sautait. Elle fit hardiment volte-face, tint tête à ses pensées.

« Madame Brignoles?... A propos d'elle, je n'ai pas de reproches à me faire!... »

Depuis une semaine, depuis la promenade au village, elle s'était trouvée souvent seule avec Michel. Ils causaient, mais laquelle de leurs conversations n'aurait pu être répétée? Ils s'entretenaient de lectures, d'impressions diverses; toutes confidences avaient cessé et il semblait que les reprendre eût été s'engager sur un terrain dangereux. Gilberte eut l'intuition qu'ils abstenaient l'un et l'autre de parler de leurs sentiments intimes par une sorte de peur.

« Peur de quoi? »

Elle s'arrêta net, entre les poiriers, avec la sensation d'un choc. Elle savait qu'elle approchait de la vérité, de cette vérité qu'elle laissait soigneusement ensevelie en un coin de son âme. Jetant les yeux autour du verger, elle s'évada, un instant, dans la contemplation de l'heure grise et bleue qui cendrait les troncs et les feuilles. Puis, courageusement, elle s'interrogea : « Quel était ce fantôme qui se glissait entre elle et Michel?... »

Elle eut une minute d'anxiété comme devant une porte qui va s'ouvrir. Ainsi qu'une petite fille blottie dans la pénombre et qu'une main brutale traîne au grand jour, elle frissonna.

« Il ne m'aime pas d'amour », — affirma-t-elle à mi-voix, comme pour se disculper.

Non, il ne l'aimait pas, mais il craignait de l'aimer. De cela, soudainement, elle fut sûre, et elle en ressentit une joie étrange qui la grisait. Il lui plut d'inspirer à Michel une sorte de frayeur et cette certitude versait en elle une langueur délicieuse. L'odeur du verger monta plus forte : Gilberte trouva dans l'air tiède une suavité nouvelle.

« Et moi?... »

Elle recommençait de descendre en elle : à la fois curieuse et troublée, elle s'enfonçait dans des ténèbres où elle ne s'était jamais risquée, projetant la tremblante clarté de sa lanterne sur de mystérieux recoins. Son cœur frappait sa poitrine à coups mats. Elle se tint à une branche.

« Moi?... Et Xavier? »

Elle comprit qu'à ce moment-là seulement, elle touchait à l'essentiel des soucis qui l'absorbaient depuis plusieurs jours. Elle évoqua Xavier, ses yeux bleus et fins... Puis la figure de Michel s'interposa : Gilberte vit ses lèvres, son front, la manière dont il penchait la tête pour parler... Une force inconnue la jetait vers lui.... Joignant les mains, la jeune femme se rappela la phrase de madame Lagrève : « Vous n'avez pas fait un mariage d'amour! »

C'était vrai. Elle ne s'était pas donnée avec allégresse. Elle subissait son existence sans l'avoir réellement choisie. N'apprendrait-elle jamais ce que c'était que la passion?... Elle oublia Michel pour ne plus sentir qu'un violent désir de liberté qui l'étourdissait, heurtant ses tempes.

Elle se remit à marcher; elle pleurait, la poitrine serrée dans un étau. Quelque chose l'oppressait, qui montait du fond d'elle-même. Oui, lentement, sous l'âme ancienne qu'elle se connaissait bien, une âme toute jeune s'était formée, et voilà que cette intruse se révélait tout d'un coup et parlait haut. Gilberte en avait un peu peur. Elle n'y était pas accoutumée et se trouvait mal à l'aise avec ses aspirations naissantes, de même qu'on est gêné dans un vêtement trop neuf. Il était si doux et si naturel d'être une heureuse petite fille! Et maintenant elle devenait une femme. Elle entrait dans la vie et devrait cheminer toute seule, au milieu de ses complications et de ses troubles. Elle éprouvait une fierté ingénue qui se mêlait à sa frayeur : c'était le même sentiment complexe qu'elle avait eu le jour où, inaugurant sa première robe longue, elle pleurait de ne plus être une gamine et riait de se voir devenue jeune fille.

Longtemps elle resta debout, immobile, dans l'allée. Elle ne s'analysait plus : ses larmes coulaient et, avec leur flot tiède, fuyait la précieuse petite sagesse, méticuleuse et raisonnée, qui l'avait, jusque-là, gardée de tout imprévu....

Comme la nuit venait, elle rentra en courant. Michel l'avait cherchée : elle le trouva sur la terrasse.

— Où étiez-vous? — demanda-t-il.

— Au verger.

— Toute seule?... pourquoi?... Vous êtes fâchée?

Le crépuscule noyait le décor familier. Gilberte apercevait à peine la haute silhouette du jeune homme; elle le devinait affectueux, tout près d'elle, eut envie de poser tendrement la tête sur son épaule et de rester là, blottie. Mais, s'appuyant contre la froide balustrade de fer forgé, elle répondit tranquillement :

— Je me suis réfugiée dans mon arbre pour me reposer de cette longue visite.

Elle surveillait sa voix pour n'y laisser paraître aucune émotion. Michel demanda :

— Et vous n'avez pas pensé que je m'ennuyais loin de vous, Gilberte?

Elle remarqua qu'il l'appelait par son nom. Elle éprouva un bref frisson de plaisir.

— Je ne sais pas trop à quoi je pensais, — dit-elle doucement; — je suis triste, sans doute parce que je suis fatiguée.

Elle lui tendit la main dans l'ombre : il sentit qu'elle avait froid. Elle s'en alla, s'évanouit dans l'obscurité du salon, comme un mince fantôme blanc. Michel resta seul, irrité et nerveux.

Le soir, dans leur chambre, tandis que Gilberte allumait la lampe, Xavier murmura :

— Chérie, j'aurais à vous parler.

Elle se retourna, vit son mari installé dans un fauteuil. Il semblait préoccupé.

— Cette après-midi, madame Lagrève m'a longuement entretenu au sujet de votre amie, madame Soumet...

Timide, il cherchait ses mots : elle le regarda. Elle éprouvait contre lui une sorte d'hostilité sourde : pour la première fois il lui apparaissait comme son maître, un maître affable et bon, mais définitif.

— Ah! on vous a raconté...

Dans sa voix sonnait un défi. En face de Xavier, elle se

tenait debout, les yeux foncés entre les cils, l'air subitement femme.

— J'étais au courant, — dit-elle; — j'approuve Charlotte.

Elle s'appuyait des coudes à la table, se préparait à une lutte. Xavier eut un étonnement douloureux. Était-ce là Gilberte? Il ne retrouvait plus la chère frimousse au clair regard : une confuse inquiétude, mêlée de tristesse, l'envahit.

— Gilberte, je ne condamne pas non plus madame Soumet.

Elle révéla sa surprise par un battement rapide des paupières. Xavier lui prit la main, l'attira :

— Pourtant, petite femme, j'aimerais à causer avec vous...

Il l'installa sur ses genoux, et, doucement, lui caressant la nuque :

— Je comprends très bien que vous ayez soutenu votre amie contre madame Lagrève; je considère comme tout naturel que vous aidiez à son bonheur... Ne me prenez pas pour un vieillard rétrograde, Gil... Une seule chose m'a chagriné, à tort, sans doute, et vous pourrez dire que je suis un pauvre bonhomme un peu toqué, mais...

Il s'arrêta; elle le sentit gêné. Les doigts robustes effleurèrent sa joue d'un tremblement; elle reconnut la force d'un amour qui n'osait s'exprimer et, après des mois, restait balbutiant et gauche. Affectueuse, elle l'embrassa.

— Gil, — demanda-t-il, — pourquoi ne m'aviez-vous rien dit?

Il se faisait humble, presque suppliant. Elle répondit :

— Mon ami, c'était le secret de Charlotte, et non le mien.

Au plus profond d'elle-même, elle était froissée d'une exigence qui attentait à sa liberté.

— Pensez-vous que, si vous la lui aviez demandée, madame Soumet eût refusé l'autorisation de me mettre au courant?

Gilberte se tut, un instant. Familière avec l'âme ouverte de Charlotte, elle ne doutait pas que son amie n'eût volontiers fait à Xavier confidence de la situation; mais l'idée de mêler son mari à cette histoire d'amour ne lui était pas venue.

— Je ne sais pas, — dit-elle; — il était plus discret de ne rien demander.

— Cependant, Gilberte, madame Soumet et Marrac sont chez moi...

Elle s'agaça :

— Est-ce par crainte du qu'en dira-t-on?...

Xavier eut un sursaut : elle s'aperçut qu'elle l'avait blessé.

— Pardon, je ne voulais pas...

Il l'entoura de ses bras, la serra contre lui :

— Mon oiseau chéri, ne comprenez-vous pas? Il s'agit de nous deux, et de nous seulement. La pensée que vous avez des préoccupations, des théories même, que je ne soupçonnais pas, m'est infiniment pénible. Quand madame Lagrève m'a rapporté votre conversation, il m'a semblé que vous m'échappiez... Et, tenez, vous auriez pu ne pas me parler de madame Soumet, mais pourquoi m'avoir laissé ignorer toutes les réflexions que vous pouviez faire?... Gil, je croyais voir jusqu'au fond de votre petite âme, transparente et calme comme un beau lac: et, subitement, je suis désorienté, perdu. (Des larmes le gagnaient : il se frotta les yeux avec impatience.) Vous ne savez pas combien j'aime que vous vous racontiez. Le soir où vous m'avez confié votre peur de mourir, je sentais toutes les vibrations de votre petit cœur... Et l'après-midi où vous craigniez que je ne prisse ombrage de votre intimité avec Brignoles?...

Gilberte fut gênée.

— Je ne vous ai pourtant pas conté en détail tout ce que Brignoles m'avait dit!

— Qu'importe? si je vous sais à moi et si je suis au courant des sentiments qui vous occupent. Je ne prétends pas faire d'enquête sur le détail de votre vie : je désire vous connaître. Ce qui est atroce, c'est d'ignorer le fond de votre âme, de cogner mes yeux aux vôtres sans voir derrière. Comprenez-vous?

Elle comprenait qu'elle avait beaucoup changé en peu de temps et que Xavier la considérait toujours comme la fillette des débuts. Tout le travail inconscient qui s'était opéré en elle échappait à cet homme qui l'aimait et sur les genoux de qui elle se blottissait tendrement. Et comment exprimer les nuances de sa pensée avec cet instrument grossier qu'est le langage? Xavier croyait savoir quel genre d'amitié unissait Gilberte à Brignoles : il se trompait, mais avait-elle manqué de sincérité? Elle se le demanda. Devait-elle rendre compte des intonations, des regards? Elle éprouva que c'était impossible.

— Mon ami, — dit-elle, — je vous aime beaucoup.

Elle se fit toute petite, toute câline, se peletonna. Il baissa vers elle des yeux pensifs.

— Ma petite enfant, — dit-il, — ma petite!

Elle lut en son regard combien il tenait à elle, se sentit enveloppée d'une puissante tendresse.

—Oh! Xavier...

Il s'étonna de la voir pleurer. Elle sanglotait, secouée d'une tristesse infinie comme devant une mort. Pourquoi s'était-elle modifiée? Jadis elle livrait à Xavier toutes ses pensées, naïvement et pêle-mêle. Maintenant elle-même savait mal se débrouiller dans un chaos où s'entre-choquaient les désirs et les regrets. Était-elle responsable?

— N'ayez pas de peine, chérie. (La redressant, il posa une joue contre la sienne.) Je m'explique très bien... Gil, vous n'avez pas voulu me refuser votre confiance. Mais, à présent, puisque ma petite a des idées sur l'amour, je veux les connaître et je lui dirai les miennes... N'est-ce pas?

Gilberte fit un signe affirmatif. Ils se mirent à causer avec effort, comme deux amis qui, n'ayant plus coutume de se voir, mettent toute leur bonne volonté à se comprendre. Derrière la fenêtre béante, les hêtres frissonnaient dans la nuit avec un bruit de houle qui fit à Gilberte l'effet d'être lugubre. Les mains nouées, toujours assise sur les genoux de son mari, elle répondait avec une docilité calme aux questions posées par Xavier.

— Oui, je trouve que Charlotte a raison : elle se donne à celui qu'elle aime.

En toute sincérité, elle cherchait à livrer sa pensée, mais l'élan qui l'avait soulevée toute l'après-midi avait disparu. Elle parla en fillette consciencieuse, elle dit comment elle concevait la liberté dans l'amour. Elle reprenait ses habitudes de dissertation puérile. Xavier, heureux, retrouvait son petit enfant-bijou :

— Gil, vous avez un esprit précis et vous raisonnez juste.

Instinctivement, il la traitait en écolière : elle le sentit. Mais pourquoi, devant lui, ne savait-elle pas être femme? Une gêne la paralysait : elle devinait chez lui beaucoup de timidité,

une ignorance naïve des complications sentimentales. Elle eut l'impression qu'il abordait ces questions comme un théoricien intelligent, tandis que Michel en possédait la pratique. Michel avait l'expérience et l'intuition de ce que sont les âmes féminines; il connaissait l'incohérence que manifestent presque toutes les femmes. Pour Xavier, chaque caractère et chaque situation devait présenter un aspect nettement défini.

— Ma petite Gilberte, avant tout, il faut être sincère.

Elle pensa que ce n'était pas si facile! Il n'était pas possible de raconter les minutes tumultueuses qu'elle avait passées au verger, cette après-midi même. Xavier ne pourrait comprendre l'ensemble des pensées qui l'avaient assaillie. Elle savait qu'il n'arriverait point à la juste perception des choses : il serait troublé, il souffrirait sans avoir guère avancé dans la connaissance de la vérité. Tristement, elle conclut à la nécessité de se taire.

— Il faut être sincère et lucide, — reprit-il, — Si jamais, Gilberte... Je voulais vous dire cela depuis longtemps, mais je n'osais pas...

Il fit un effort avant de continuer :

— Si jamais vous aimiez plus que moi un autre homme, dites-le-moi courageusement, je vous en supplie, et je vous laisserai à lui.

Sous le ton ferme qu'il prenait, tremblait une émotion. Gilberte l'embrassa. sans répondre.

— Petite femme, vous m'avez donné des mois de félicité qui valent des siècles. Vous êtes très vivante, et un jour viendra, peut-être, où ce pauvre bonhomme de mari...

Il baissa ses paupières pour cacher une larme, reprit :

— Je veux que vous sachiez comment, avant tout, je tiens à votre bonheur. Soyez certaine que, si jamais un nouvel amour naît dans votre âme, je n'aurai nulle rancune contre vous. Estimez-moi simplement assez pour m'épargner la pitié dégradante du mensonge. Je serai fort et je me résignerai. Je n'ai pas le droit de confisquer votre jeunesse à mon profit.

Gilberte sentit combien la différence d'âge qui les séparait était pénible à Xavier. Elle ne sut pas expliquer aussitôt que, tout au contraire de ce qu'il craignait, elle souffrait de le sentir trop neuf pour l'existence. Elle l'entoura de ses bras.

— Pourquoi dire tout cela? Je vous aime.

Serrant contre lui le jeune corps souple, Xavier murmura :

— Oui, ma petite, je le sais et j'ai confiance.

La phrase tomba au plus profond du cœur de Gilberte. Précise, l'image de Michel se dégageait, envahissait avec persistance la mémoire de la jeune femme : tandis que son mari la berçait avec des mots câlins, elle voyait l'autre, debout et souriant.

— Gilberte chérie, vous êtes à moi.

Elle l'affirma dans la sincérité de son cœur. Une tendresse intime l'attachait à Xavier. Elle l'admirait, pensant qu'il n'était point d'âme plus haute et plus généreuse que celle de son mari. Il lui apparaissait comme un être supérieur, dressé au-dessus des faiblesses humaines, dans le rayonnement de son intelligence et de sa pureté. Elle n'était qu'une petite femme de chair, égoïste et nerveuse.

— Vous êtes si bon!

Elle avait honte d'elle-même. Pourquoi se souvenir de Michel avec l'intuition aiguë que, lui, il était de son espèce, à elle. Pourquoi ne pouvoir oublier la manière câline dont il avait prononcé son nom? Tout près de ce mari qui ne voulait pas être un maître, elle cachait sa pensée alors qu'avant tout on lui demandait d'être sincère.

« Oui, mais cela ne peut pas s'expliquer. C'est trop peu de chose pour se traduire en phrases... »

Malgré son découragement et sa lassitude, elle reprit sa voix d'enfant :

— Xavier, montrez-moi une figure heureuse?

Il sourit, avec ce rayonnement de bonheur contenu qui le transfigurait parfois. Elle sentit comme il lui était cher.

— Je ne pourrais pas me passer de vous, — dit-elle avec élan.

— Et moi, petit bijou, je ne saurais exister sans vous!... Je parle, je raisonne, mais vous êtes la vie de ma vie, et tout dans ce monde deviendrait obscur si je n'avais la lumière de vos yeux... Gil, mon trésor, je vous aimerai tant, tant, que vous ne pourrez regarder personne d'autre que moi. Et personne, jamais, ne vous aimera comme je vous aime.

Elle avait envie de pleurer. Il lui baisa les mains, balbutia

qu'il était le plus heureux des hommes et voudrait se faire tuer pour elle. Debout, elle écoutait avec tristesse ces accents d'adoration tendre. Instinctivement, elle souhaitait une passion plus brutale.

Il l'enlaça. Passive, elle guetta la joie de son regard, comme jadis, au temps des fiançailles, elle épiait le bonheur dont elle l'enivrait.

Puis, tandis que le vent faisait vaciller la lampe, elle écouta les hêtres qui frissonnaient dans la nuit obscure du dehors...

XVI

Le lendemain, en s'éveillant, Gilberte avait l'impression confuse qu'il lui était arrivé quelque chose de triste dont elle se souvenait mal. Elle étendit les bras, ouvrit les yeux tout à fait, rencontra ceux de Xavier et sourit.

— Je vous aime beaucoup, — dit-elle.

Tout joyeux, il jouait avec les mèches bronzées qui s'éparpillaient sur l'oreiller :

— Ma petite!... comme vous êtes gentille!

Elle s'habilla, la fenêtre ouverte. Des oiseaux chantaient dans les tilleuls; une odeur de terre et de feuillages entrait, puissante et fraîche. Gilberte, en mettant sa ceinture, décida qu'elle était absurde : la veille, elle avait cédé à un déraisonnable besoin d'analyse; en compliquant les choses, elle les avait déformées. Tout était plus simple, heureusement.

Elle but un grand bol de lait, courut au jardin. La rosée faisait plier les tiges, alourdissait les corolles. Elle s'amusa à secouer les plantes : une pluie froide coula sur ses doigts en petites perles, tandis qu'elle s'adressait à elle-même gravement.

« ... Bien entendu, elle ne devait pas blesser Michel par un changement d'attitude subit et injustifié. Ils étaient camarades, ils le resteraient... » Ayant solidement établi ce point, convaincue que tout s'arrangerait au mieux, puisqu'elle réfléchissait et montrait de la logique, Gilberte fit une ample moisson de fleurs et rentra.

Quand elle ressortit, Michel, sous les tilleuls, causait avec Charlotte. De loin, elle le voyait parler. Il s'arrêtait brusque-

ment, multipliait ses petits gestes, semblait tracer dans l'air des mots importants, puis il se mettait à rire et la jeune femme riait aussi de toutes ses dents.

« Il pérore, il pérore ! »

Gilberte approcha. Michel lui sourit, et, doucement, entre eux, elle sentit un lien réel et fort, encore secret.

— Gil, tu as bien dormi? Monsieur Brignoles me racontait des histoires.

— Il raconte toujours des histoires !

Elle parlait de lui avec une nuance indulgente, comme on parle d'un enfant gâté qui vous appartiendrait. Il la remercia par un regard. Marrac arrivait, sa barbe blonde au vent. Il baisa la main de Gilberte, puis celle de Charlotte.

— Il fait un temps magnifique : Gilberte, vous devriez nous emmener dans les bois.

— Georges, mon beau cousin, vous êtes toujours prêt à partir...

Ils s'en allèrent tous quatre sous les hêtres, quittèrent le sentier pour escalader la colline. Marrac, en arrière, guidait Charlotte. Gilberte se laissa aider par Michel, bien qu'elle sût à merveille grimper toute seule. Il lui tendait la main : elle sentait les doigts mâles et souples s'enlacer aux siens. Brillants et tendres, les yeux bruns faisaient passer en elle une sorte de langueur : elle souriait sans parler, levait hardiment la tête, laissant voir son regard heureux et franc. Au fond de son âme, s'élevait une petite voix prudente; elle l'étouffa :

« Je rapporterai scrupuleusement notre promenade à Xavier!... »

En haut ils marchèrent entre les taillis. Quelques genêts fleurissaient encore: d'autres offraient de petites cosses brunes, que Charlotte s'amusait à faire éclater entre ses doigts. Elle avançait lentement, courbait les rameaux des hêtres jusqu'à elle, arrachait des feuilles qu'elle portait à sa bouche. Marrac la suivait; derrière eux, maintenant, venaient Gilberte et Michel. Tout à coup, Charlotte se mit à chanter :

Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie!...

Sa voix chaude éveillait les buissons. Elle s'arrêta brusquement, se mit à rire, et, ramassant ses jupes :

— Dégringolons !

Elle commença à descendre parmi les arbres. D'une main, elle s'accrochait aux branches, puis glissait sur la pente.

— Prends garde ! — cria Gilberte, — il y a des roches à pic cachées sous les feuilles !

Disparue entre les troncs, Charlotte répondit par un éclat de rire qui monta tout frais, très pur. Georges Marrac, à son tour, se lança.

— Et vous, — demanda Michel, — vous êtes raisonnable?...

— Il faut bien ! — dit Gilberte, qui renouait les brides de sa capeline.

Mais une griserie légère fermentait en elle, dilatait ses narines, remplissait son cœur d'un trouble joyeux. Elle renversa la tête : ses dents brillaient; entre les paupières, ses yeux parurent comme deux lignes humides d'un bleu d'ardoise.

— Savez-vous — s'écria Michel — combien vous embellissez?

Gilberte ne répondit pas, effrayée de leur solitude. Un oiseau frémissait dans le feuillage; d'un arbre à l'autre, un écureuil sauta. Le jeune homme s'approchait : Gilberte rencontra son regard, un peu voilé.

— Oh ! descendons ! — dit-elle.

Il la saisit par le coude, elle se laissa faire. Elle s'appuyait sur lui, avec l'impression qu'elle rêvait. Une branche frôla ses cheveux : elle se pencha, vit tout près d'elle la moustache et les lèvres de Michel.

« Jamais, je ne connaîtrai le goût de son baiser... »

Elle devint toute rose, interdite devant cette pensée qui avait surgi du fond d'elle-même, sans consentement de sa part, subite et déconcertante. Entre les arbres, soudain, la Cuvette élargit sa clairière. Courbé, Marrac buvait dans les paumes unies de madame Soumet. Celle-ci, un peu confuse, laissant retomber ses mains, s'écria :

— Nous jouons une scène agreste. Fais-en autant, Gilberte : je suis sûre que monsieur Brignoles meurt de soif !

Gilberte se détourna : elle était mal à l'aise.

— Il est tard ! — dit-elle, — on va sonner le déjeuner.

Ils reprirent le sentier. Charlotte, cette fois, marchait en avant avec Michel ; Gilberte interrogea Marrac :

— Eh bien, Georges, vous êtes content?

Il rougit légèrement :

— Et vous, Gilberte, jolie cousine?

Sur le pont, Charlotte et Michel s'arrêtaient; Michel montrait d'un geste le ruisseau, la vallée : Gilberte devina qu'il cherchait des épithètes rares, et un peu d'agacement fermenta en elle...

Dans le corridor, Charlotte la prit par la main, l'emmena jusqu'à sa chambre :

— Bonjour, Gil, bonjour petite fille! Sais-tu que tu deviens une grande personne?

Elle rattachait sa couronne de tresses, riait en montrant ses dents et le velours de ses yeux.

— Tu deviens une grande personne et tu embellis : je le disais à Brignoles tout à l'heure... Il est charmant, Brignoles?

Elle fit une pause, guettant Gilberte à travers le grillage de ses cils. Gilberte se tut. Charlotte posa une main sur son épaule :

— Oui, mon petit, il est charmant. Tu en es convaincue plus que moi... Mais ce que tu ne sais pas, c'est à quel point tu l'as changé.

Gilberte leva la tête :

— Moi?

Charlotte s'assit sur la table, croisa les jambes.

— Oui, toi... Je l'ai vu à Paris cinq ou six fois, et je ne l'aurais guère reconnu.

Avec hésitation, Gilberte demanda :

— A Paris.... comment était-il?

— Écoute, je l'ai vu dans deux milieux : chez mon frère et chez madame Deguerche, la femme du sculpteur. Chez l'un et chez l'autre, il causait beaucoup, avec verve et succès.

Gilberte ne put s'empêcher de sourire :

— Ici aussi.

— Oui, mais il y a une nuance. Ici, il est plus enthousiaste, moins blagueur. Il admire; là-bas il dénigrait... surtout chez madame Deguerche.

— Et chez ton frère?

— Il se montrait bon camarade, affectueux, très gai en même temps que très intelligent, mais un peu désabusé, sceptique... Pas poseur du tout, par exemple!... La première fois que je l'ai vu chez madame Deguerche, j'étais saisie...

— Pourquoi?

— Parce qu'il pose, dans ce milieu-là. Il dit aux femmes des impertinences dont elles sont ravies. Il circule autour d'elles avec un air las, ironique, insolent... et il reste charmant, malgré tout... Puis il se donne les apparences d'aimer tellement le plaisir! Il fait partie d'une bande qui soupe volontiers après les premières. Ces dames l'appellent « notre ingénieur ». Elles le choient, l'entourent; elles en raffolent, et il se laisse adorer.

Gilberte serrait l'une contre l'autre ses mains qui tremblaient.

— Alors... d'un milieu parisien à l'autre, il n'est pas le même non plus...

— Pas tout à fait; et cela m'amuse de l'observer... Il est ondoyant comme une femme, toujours sincère, je pense, mais si soumis aux circonstances, se modelant tellement sur elles!...

Gilberte se leva, Charlotte la prit par le bras :

— Je ne t'ai pas fâchée, au moins, ma petite?

— Fâchée, pourquoi?

— Mais parce que tu...

Cinq doigts fins la bâillonnèrent, l'empêchant de poursuivre.

— A tout à l'heure! — fit Gilberte, d'un petit air confus et violenté à la fois.

Elle alla dans sa chambre, ôta sa capeline, la posa sur la table. Au-dessus des tilleuls, le soleil jouait dans les hêtres. Elle le regarda.

« ... C'est exact, Brignoles est ondoyant : Xavier connaît un Michel, madame Deguerche en voit un autre, et moi... Pourquoi est-ce que j'aurais le vrai, moi? Il n'y en a pas de vrai, peut-être... Il ne sait pas lui-même ce qu'il est... C'est gai!... »

Assise au bord de son lit, le menton dans ses mains, elle sentait un chagrin sourd lui mordre le cœur.

« Il me plaît, il me plaît!... Et je n'y puis rien... Il est gentil... »

Elle revit les yeux de Michel, ses cheveux massés, un peu crépus, ses gestes vifs.

« *Notre ingénieur... Elles en raffolent toutes...* Et moi aussi! Pourquoi? Il n'y a pas de raison... J'ai besoin de le voir, de

lui parler. Je m'ennuie quand il n'est pas là, comme Josie... »

Oui, pensait-elle, c'était bêtement inexplicable, mais une sympathie véhémente, instinctive, pour ce garçon baignait ses veines, l'imprégnait...

Xavier ouvrit la porte :

— La cloche a sonné... Comment allez-vous, chérie?... A quoi pensiez-vous?

Elle se réfugia près de lui.

— A des tas de choses. Je voudrais être vieille.

Il demanda pourquoi; elle ne sut pas répondre.

— Pourtant vous êtes heureuse, cher bijou?

Le voyant inquiet, elle lui jeta ses bras autour du cou :

— Oui, mon ami, et je vous aime.

Et, tandis qu'il lui baisait le front doucement, elle pensait :

« Lui ne change pas. Il est partout le même, droit, inébranlable et sûr... »

Et, sans comprendre pourquoi, elle était triste.

XVII

Deux jours après, tandis qu'on prenait le café, Michel bloqua Gilberte dans un coin du salon :

— Venez un peu vous promener avec moi, toute seule.

— Mais...

Il prenait un air suppliant :

— Si, venez... Savez-vous à quelle date nous sommes aujourd'hui?

En riant, elle avoua :

— Non!... Ici, je ne fais jamais le compte des jours.

— Nous sommes au premier septembre.

— Et alors?

— Et alors, nous partirons bientôt, Marie-Louise et moi.

Sous les pieds de Gilberte, le plancher oscilla : elle attrapa le dossier d'un fauteuil.

— Comment!... Vous deviez passer ici tout septembre.

Michel, gracieux, penchait un peu la tête, paraissant s'excuser :

— Oui, Xavier avait arrangé cela. Mais nous sommes arrivés depuis six semaines : nous ne pouvons pas abuser.

— C'est idiot !

Impérative, les sourcils froncés, elle déclara :

— Vous ne partirez pas. Ce n'est pas sérieux.

Il se mit à rire, gentiment :

— Oh ! la plus autoritaire des amies !

— Au moins, vous n'en reparlerez pas d'ici à quinze jours... Promettez-le !

Debout, toute rose, la figure gamine, elle avait l'air de plaisanter à demi, mais une lueur brillait dans ses yeux gris, les élargissait. Et elle refoulait une phrase prête à jaillir : « Qu'est-ce que je ferai sans vous ?... Vous ne comprenez donc pas ?... »

Il lui semblait qu'elle allait crier cela, malgré elle, dans la figure de ce Michel souriant, dont la tendresse n'était peut-être qu'un jeu. Elle baissa la tête, ses doigts pianotèrent sur la soie fanée du fauteuil. Marie-Louise l'interpellait :

— Gilberte, ma chère, que complotez-vous donc ?

Xavier dit avec indulgence :

— Laissez-les donc causer. Ils s'entendent à merveille, tous les deux !

Gilberte, qui sortait du salon, répartit :

— Pas tant que cela, Xavier, pas tant que cela !

Elle, qui combinait toutes choses si minutieusement, n'avait pas pensé au départ de Michel. Au début de leur amitié, elle avait prévu toute une correspondance qu'ils échangeraient pendant l'hiver. Puis le détail du présent avait chassé tout souci d'avenir. Jour après jour, elle se laissait vivre, n'imaginant rien au delà de ce radieux été. Et maintenant... la coupure lui apparaissait toute prochaine. Elle voyait trouble et fermait les yeux.

Michel ?... Michel l'oublierait, c'était certain. Il redeviendrait « notre ingénieur », recommencerait à être adulé par madame Deguerche et ses caillettes, se remettrait à mentir pour plaire aux jolies dames dont il se rendait fou, un peu exprès, par dilettantisme.

« Tant pis, tant pis ! »

Réfugiée dans la salle du chapitre, Gilberte frappait du pied, se mordait les lèvres, déchirait son mouchoir.

« Et puis, quoi? Il faut bien qu'il s'en aille!... Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard... »

Mais elle ne savait plus du tout raisonner avec les précises petites manières qu'elle avait eues jusque-là. Elle ne savait même plus juger. Il lui fallait voir Michel, l'entendre, dût-elle s'irriter contre lui lorsqu'il entamait quelqu'une de ses dissertations. Elle ne pensait plus à le rendre heureux : elle voulait l'avoir, là, près d'elle, et c'était tout. Sans lui, la vie paraissait grise et morne...

« Il n'y a rien à faire! »

Elle s'indignait d'être forcée par d'indifférentes circonstances à renoncer au plus grand plaisir qu'elle eût encore trouvé : causer avec lui, sentir leurs esprits proches.

« Mais je ne suis pas libre... Je suis une petite fille bien docile à la vie!... »

Elle s'était levée et tournait entre les stalles poussiéreuses, puis collait son front à une vitre. Un papillon de nuit, réveillé, volait lourdement autour d'elle. Elle fit un geste d'impatience :

« Que c'est bête tout ça!... »

Puis, ressaisie du désir de voir Michel, elle s'en fut doucement pensant le rejoindre. Du vestibule, elle entendit sa voix. Installé sur la terrasse, il parlait à Xavier, appréciait un livre nouveau :

— Ce n'est pas sérieux, cela... du *bluff*, mon ami!... Il n'a jamais fait de science, ce monsieur...

Marrac et Charlotte sortaient du jardin clos. Gilberte, à travers la porte vitrée, les vit revenir, heureux. De toutes ses forces, maintenant, elle s'en voulait d'être partie, d'avoir manqué la promenade demandée par Michel, dont elle n'osait interrompre la conversation avec Xavier. Elle se gourmanda, s'en alla dans sa chambre, y demeura quelque temps, le front plissé, cherchant à retrouver du calme, comme un patineur sur la glace cherche à recouvrer son équilibre. Puis, prenant son ouvrage, elle alla s'asseoir près des deux hommes, un peu pâle, le regard tranquille.

Le soir, — un soir très doux, pailleté d'étoiles et sans lune, — madame Soumet chanta pour plaire à Georges Marrac.

Gilberte, debout sur la terrasse, près de la porte ouverte, écoutait. Un vent léger agitait le chèvrefeuille, fuyait, tout chargé d'odeurs. La jeune femme, appuyant sa tête contre le mur, se trouvait lasse, sans pensées, l'esprit en déroute. A travers son rêve, elle entendit des pas, reconnut Michel. Il s'approcha, murmurant :

— Vous êtes là. Pourquoi n'avez-vous pas...

Mais elle, sans attendre la fin de la phrase :

— Dites, — chuchota-t-elle timidement, — vous ne pensez pas sérieusement à partir?

Dans l'obscurité, sans gêne, elle trouvait un accent sincère. Michel, tendrement, la prit par le bras :

— Ce n'est pas moi qui désire partir, vous le savez bien! Comment me passerais-je de vous, Gilberte, Gilberte, mon amie?...

Lentement, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule du jeune homme, ainsi qu'elle avait si souvent souhaité le faire. La joue de Michel toucha la sienne. Ils restèrent immobiles. La mélodie, par fragments, arrivait jusqu'à eux.

— Chérie, — répétait tout bas Michel, — chérie...

Subitement, dans le cadre de la porte, une ombre se dressa, et la voix de madame Brignoles prononça paisiblement :

— Gilberte, vous êtes imprudente. Vous prendrez froid tous les deux.

Gilberte tressaillit, rentra au salon et s'enfonça dans un fauteuil.

XVIII

Quand Gilberte et Michel se retrouvèrent, seuls, le lendemain, ni l'un ni l'autre ne fit d'abord allusion à la scène de la terrasse. Gilberte, debout devant une petite table, rangeait distraitement sa corbeille à ouvrage. En ouvrant et refermant son porte-aiguille, elle se piqua un doigt. Alors, dans sa nervosité, des larmes lui montèrent aux yeux. Michel, près de la fenêtre, effilait sa moustache.

— Il va pleuvoir, — dit-il en montrant le ciel gris.

La jeune femme haussa les épaules. Elle n'avait pas dormi de la nuit. Dans une sorte de fièvre, elle avait imaginé cette

première entrevue après la soirée de la veille : il se jetterait à ses pieds, ou bien il l'enlacerait, comme un fou, avec des mots ardents. A l'avance, elle s'était débattue, elle avait tremblé, des phrases tendres étaient montées à ses lèvres, qu'elle réprimait avec une honte brusque. Puis, enfonçant sa tête dans l'oreiller, elle répétait mentalement :

« Gilberte, mon amie, comment me passerais-je de vous? »

Et une joie coulait en elle, frémissait dans tous ses membres, faisait battre son cœur avec une précipitation douce.

Sans s'occuper de Xavier, à qui, machinalement, elle adressait la parole, elle s'était rapidement habillée. Et, maintenant, dans le salon qui lui semblait vide, agrandi par la lumière terne et froide d'un jour de pluie, Michel était en face d'elle et se taisait. Elle le regarda : il se rapprocha d'elle.

— Gilberte! — dit-il avec un peu d'effort.

Elle détourna la tête, se mordit les lèvres.

— Gilberte! — répéta Michel d'une voix basse, — il ne faut pas m'en vouloir.

Gilberte montra sa figure jeune, tout empourprée.

— Je ne vous en veux pas, — répondit-elle.

Il la fit asseoir près de lui, sur un étroit canapé.

— Mon amie, cela devait arriver. L'amitié que nous nous étions promise...

Ses yeux cajoleurs semblaient sourire, avec une ironie affectueuse et légère; elle l'arrêta :

— Oh! ne dites rien!

Elle était envahie par une tristesse grave; un besoin de tendresse alourdissait sa tête, l'engourdissait. Vaguement, elle souhaitait que Michel la berçât, sans prononcer aucun mot.

— Je vous en prie, — reprit-elle d'une voix suppliante, — ne parlez pas de cela!

Devenue très pâle, de nouveau, avec ses yeux cernés de mauve, elle allongeait ses mains sur ses genoux. Un malaise l'étourdissait; elle regardait le décor familier, les deux Greuze pendus au mur et les saxes et la petite pendule... Était-ce vrai? Les sentiments qu'elle éprouvait pour Michel entraient-ils dans la réalité de sa vie?

— Mon amie, — murmura-t-il, — l'un et l'autre, nous avons compris...

Lui-même était très ému : ses phrases s'embrouillaient. Et Gilberte le troublait, fine et blanche, avec son regard dilaté sous les paupières de nacre. Un parfum montait de la nuque, brunie sous les cheveux blonds ; une veine affleurait à la tempe. Il eut envie de prendre la jeune femme entre ses bras, de la rassurer. Il lui fut intolérable de la deviner triste ; il se pencha :

— Mon amie, je serais au désespoir de vous avoir déplu ; vous m'êtes si précieuse !

Elle regardait le pied blanc d'un fauteuil posé sur le plancher ; du fond d'elle-même se levait une grande vague d'émotion et de tendresse : à travers le flot de sang qui battait ses oreilles avec un bruit confus de marée, elle distinguait mal ce qu'il disait. Elle entendait seulement la voix sonore qui s'enfonçait en elle, lui faisait l'effet d'entrer dans son cœur, comme par un déchirement très doux.

— Répondez-moi, Gilberte, regardez-moi : nous avons si peu de temps à passer ensemble !

Elle frissonna un peu.

— Pendant ces jours qui nous restent, ne me privez pas de votre sourire et du charme de votre regard. Je serai votre camarade, votre ami, ce qu'il vous plaira, mais vous n'allez pas me fuir, dites ?

Autoritaire, avec une familiarité affectueuse, il s'adressait à elle comme à une enfant que l'on raisonne. Son regard enveloppait la jeune femme d'une chaude caresse ; elle lui abandonnait l'une de ses mains, il jouait à en écarter les doigts, à les rapprocher.

— Vous n'imaginez pas, — dit-il un peu gauchement, — le bien que me fait votre sympathie.

Il voyait son trouble, désirait avant tout ne pas la froisser. Son expérience des femmes se trouvait déroutée en face d'elle, et il se sentait infiniment jeune, et naïf, et épris : en parlant, il tremblait un peu et, autour des doigts minces, son étreinte se resserrait.

— C'est vrai, — demanda soudain Gilberte, — c'est vrai que vous tenez à moi ?

De sa main libre, elle se cachait les yeux ; il l'attira contre lui.

— Mais oui..., — dit-il, la voix changée, — mais oui... je vous aime tant!

Elle voulut se lever, il la retint :

— Je ne ferai rien qui puisse vous déplaire, je vous le promets. Donnez-moi encore un peu d'intimité et de camaraderie. Ensuite... je ne sais pas ce que je deviendrai, Gilberte, petite Gilberte!...

Il approchait son visage du sien. Sans comprendre ce qu'il disait, elle pâlissait et rougissait tour à tour. Renonçant aux phrases médiocres, ils se regardèrent. Les pupilles du jeune homme, ardentes, égarées, pénétraient jusqu'au cœur de Gilberte qui se crispait avec de violents soubresauts : leurs doigts s'emmêlaient; de l'un à l'autre courut un fluide doux et mystérieux auquel Gilberte. haletante, se livrait pour la première fois.

— Oh! — murmura-t-elle.

La porte s'ouvrit : ils se séparèrent. Marrac entra, jeta vers eux un coup d'œil, balbutia quelques mots et ressortit. Gilberte s'était mise debout.

— Au revoir! — dit tendrement Michel.

Il tenait toujours la main de la jeune femme entre les siennes; elle eut de la peine à s'arracher à son étreinte. Quand elle s'en alla, sa tête tournait.

Elle descendit le perron; le brouillard mouilla ses cheveux.

— Michel, — prononça-t-elle tout bas, — Michel!...

Et, dans l'allée de rosiers tout humide, elle étendit les bras, avec de brusques sanglots.

A table, Marrac annonça son départ pour la semaine suivante. Il pleuvait de nouveau : sous les larges poutres, la salle à manger était lugubre. Michel, du regard, cherchait Gilberte, et Gilberte. les yeux baissés, considérait son assiette. Elle repassait mentalement les heures de la matinée, songeait à Michel avec une sorte d'ivresse; puis, quand Xavier parlait, de sa belle voix mâle et nette, un froid subit lui glaçait le cœur.

« Il me demande d'être sincère. Et s'il m'avait vue, ce matin!... »

Elle remarqua comme il semblait jeune, malgré ses cheveux

gris, et comme ses yeux bleus brillaient d'un franc éclat. Tandis que Charlotte babillait, interrompue par la voix acide de madame Brignoles, elle cherchait à se rassurer, se disant :

« Michel restera mon camarade, il l'a promis... »

Mais, aussitôt, avec un petit frisson de désir et de peur, elle revoyait les yeux étranges qu'il avait eus, ce matin même, et, pieds et poings liés, elle se sentait tomber dans le gouffre de l'inconnu, comme une petite pierre tombe au fond d'un lac.

XIX

Pour eux, alors, commença une période nouvelle. Gilberte, loin de Michel, tentait de réfléchir. Elle s'asseyait, prenait son menton dans sa main et, les yeux fixés à terre, creusait sa pensée : « Quoi? où allons-nous?... » L'image de Xavier lui donnait un malaise. Voulant se justifier, elle se répétait qu'il était convenu avec Michel qu'elle serait uniquement son amie. Puis, devant le sophisme, sa conscience s'insurgeait : « Amie? jusqu'à quand?... Et si Xavier connaissait cette amitié-là?... » Non, elle ne pouvait pas se le dissimuler, elle avait mis le pied sur un terrain dangereux, semé de fondrières, où elle n'était plus guère maîtresse d'elle. Elle tournait autour d'un abîme avec le désir secret d'y glisser tout d'un coup, malgré elle, en fermant les yeux...

Quand elle avait bien constaté la situation, elle se levait, frappait les meubles à coups de poings, pleurait quelquefois, puis courait retrouver Michel. Ils s'échappaient ensemble, se réfugiaient au verger ou dans la salle du chapitre. Il attirait ses mains, les baisait, la prenait par la taille... Et elle sentait toute sa pauvre petite logique, son besoin d'analyse, ses raisonnements se dissoudre en une tendresse infinie, en un invincible désir de se jeter dans les bras de cet homme qui lui souriait et d'y demeurer blottie, toute la vie, sans bouger.

Cependant il ne lui demandait rien. Il était parfois mélancolique et câlin, parfois très gai, comme un enfant. Il récitait des vers, s'asseyait à ses pieds, lui contait des histoires absurdes et charmantes. Quand elle le voyait nerveux et

que sur eux passait ce frisson qu'elle avait récemment appris à connaître, elle guettait avec un peu de frayeur. Mais il se relevait, portait une main à son front, recommençait à parler. Il avait sur lui-même un empire qu'elle n'eût pas soupçonné. En la voyant jeune, étourdie, qui se précipitait au péril avec l'inconscience d'une vierge, il était assailli de scrupules. Elle lui faisait l'effet d'une petite créature si différente de toutes celles qu'il avait connues jusque-là! Il lui trouvait une étrange crânerie et, dans ses abandons même, des manières décidées qui le déconcertaient. En certaines minutes, il avait le sentiment qu'elle était volontairement à sa merci et il n'aurait alors su risquer un geste.

La semaine s'écoula. Gilberte vivait comme dans un rêve. Le soir, lorsqu'elle retrouvait Xavier, elle sentait confusément la douleur d'une plaie cachée. Mais elle ne voulait pas y songer, parlait beaucoup, avec des rires, comme si elle souhaitait ne pas pouvoir réfléchir une seule minute pendant qu'elle était auprès de lui. Si elle avait réfléchi, peut-être que toutes les écluses de son cœur se seraient ouvertes, et elle avait peur des forces mystérieuses qui bouillonnaient derrière son jeune désir d'amour et de liberté. Elle les masquait d'une insouciance volontaire, pesait sur elles pour les empêcher de se faire jour; mais, obscurément, elle craignait l'irruption à travers son rêve de ce flot de scrupules et de doutes, jusque-là endigué.

En attendant, elle pensait à Michel, et rien qu'à Michel. Elle se jetait dans la tendresse qu'elle avait pour lui, s'emplissait les yeux de ses gestes, de son sourire, de l'expression de ses regards. Quand elle était séparée de lui, assise entre Marie-Louise et Charlotte, ou bien seule avec Xavier, elle déballait minutieusement ses souvenirs comme on déballe des objets précieux, se répétait les mots qu'il avait dits, revoyait la forme de ses lèvres, les fines rides de ses tempes, la manière dont il touchait sa moustache en parlant... Et un poison très doux s'infiltrait en elle, la grisait, paralysant son esprit, sa volonté, tout ce qui ne se rapportait pas à lui; son cœur battait à petits coups, elle baissait les paupières, répondait distraitement.

— Gilberte, vivez-vous dans la lune? — demandait négligemment madame Brignoles, quittant, pour une seconde, sa tapisserie.

Charlotte, qui la voyait ainsi absorbée, l'embrassait avec un sourire. Quant à Xavier, il fixait sur elle un regard inquiet et il l'interrogeait :

— Petite chérie?... êtes-vous préoccupée?...

Rougissant vivement, elle assurait que non, se rapprochait de lui. De tout son cœur, alors, elle aurait voulu être sincère. Elle se sentait pour lui une affection puissante et douce qui n'était pas de l'amour. Elle songeait que, de son côté, il éprouvait à son égard des sentiments surtout paternels : il la gâtait, la rendait heureuse, mais, malgré les manifestations de tendresse qu'elle subissait, passive, il ne montrait pas l'âme violente et jalouse d'un amant.

« Et je veux de l'amour, moi! » — se disait Gilberte avec une sorte de défi.

Elle avait le besoin d'entendre des mots ardents. Michel n'en prononçait guère : elle se demanda s'il l'aimait « pour de bon ». La pensée de toutes les femmes qui avaient déjà traversé sa vie commençait de la torturer. Elle était hantée par l'idée qu'elle ne laisserait pas dans l'existence du jeune homme une trace ineffaçable. La nuit, tandis que le vent remuait les hêtres, elle restait des heures éveillée. Comme un éperon qui lui aurait labouré les chairs, le souvenir des confidences faites par Michel la déchirait. Il avait « frissonné derrière des jupes de femmes » et passé tant et tant d'heures à souffrir!... Pour quelles créatures?... Avec quelle amertume elle les enviait, toutes celles-là dont le souvenir l'avait obsédé! Elles le rendaient malheureux, elles étaient fausses, cruelles, mais il les aimait. Tandis que pour elle, Gilberte, qui, naïvement, était venue à lui, il n'avait peut-être qu'une sympathie affectueuse. Et il la traitait comme une imprudente et gentille petite fille dont il ne faut pas abuser, lui qui s'était lancé en tant de folles aventures et qui prônait la vertu des sentiments forts!...

A satiété, elle se répétait ces choses, avivant son chagrin comme on avive une plaie en y touchant sans cesse. Une plainte montait en elle, gonflait ses poumons; elle ouvrait la bouche avec l'envie de crier, puis, retenant ses sanglots, s'accrochait à la barre en cuivre du lit, y crispait ses doigts, s'étirait comme sous l'empire d'une douleur physique.

Un matin, elle parla à Michel. Ils s'étaient retrouvés sur la terrasse. Accoudée à la balustrade, elle arrachait des rameaux de chèvrefeuille. Elle portait une blouse de flanelle blanche, échancrée autour du cou. Elle était pâle, sa figure enfantine devenait tout anxieuse, et ses yeux, habituellement gris, presque bleus, prenaient la teinte sombre des eaux dormantes. Elle lui demanda, à brûle-pourpoint, avec cette manière un peu agressive qu'elle avait souvent :

— Réellement, auriez-vous pu m'aimer?

Michel se rapprocha :

— Mais, Gilberte, je vous aime!

Elle secoua la tête :

— Je ne vous demande pas si je vous plais en ce moment. Je veux savoir si vous auriez pu m'aimer, moi toute seule, et pour toute la vie... Comprenez-vous?

— Vous le savez bien!...

Sa réponse tombait avec une mélancolie douce. Il était gêné parce que Gilberte prenait toujours l'offensive. Certainement, il l'aimait. Elle était délicieusement personnelle; elle lui avait donné sa tendresse, d'un joli mouvement instinctif, et il se sentait fortement attiré vers elle. Mais elle l'effrayait par tout ce qu'il devinait en son âme de dangereusement neuf. Il n'avait jamais séduit de jeune fille, et elle lui faisait l'effet d'une jeune fille, — ignorante, et hardie par suite de son ignorance même.

— Non, je ne le sais pas! — répliqua-t-elle avec un piaffement d'impatience.

— Vous ne savez pas que vous êtes la seule amie en qui j'ai eu confiance, la femme que, par-dessus tout, j'aurais voulu aimer?... celle qui m'inspire une affection assez forte pour que je ne veuille pas briser sa vie, même si mon bonheur dépendait d'elle, et d'elle seule?

Basse, éloquente, persuasive, sa voix frémissait. Gilberte l'écoutait, la tête un peu courbée. Une joie fraîche inondait son âme, mais elle ne savait pas l'exprimer. Elle répéta, avec l'accent inquisitorial qu'elle employait souvent à son égard :

— Vous auriez pu, vraiment?... Et vous ne m'auriez pas menti, jamais?... C'est impossible!

— Je ne vous aurais pas menti, parce que nous nous serions

compris à merveille ; mais tout cela n'est pas, Gilberte... Il ne faut pas chercher à imaginer des bonheurs que nous n'aurons jamais.

Lentement, de sa petite voix trempée d'une infinie douceur :

— Au contraire, — dit-elle, — il faut. Nous ouvrons la fenêtre sur un jardin où nous ne mettrons pas les pieds : si le jardin est beau, goûtons sa beauté. Nous ne marcherons pas à l'ombre des allées, nous ne connaîtrons pas les moindres détours des sentiers et des taillis, mais nous nous enivrerons du parfum qui monte des fleurs et des arbres. Je veux, moi, l'évoquer, ce jardin, si réel, que vous puissiez vous en souvenir un jour comme si... comme si...

La phrase s'éteignit dans un sanglot. Michel la fit entrer au salon, ferma la porte et s'assit près d'elle :

— Ma petite Gilberte, — dit-il, — nous avons tort, croyez-le. Nous jouons avec le feu.

Elle dit à travers ses larmes :

— J'aime mieux me brûler que d'avoir gardé l'âme glacée que j'avais... Et tout cela est votre faute.

— Comment?

— Vous m'avez montré que j'ignorais la vie, l'amour... Vous me parliez d'ardeur, de passion... Et maintenant je...

Il l'arrêta ; il se mit à genoux devant elle :

— N'en dites pas plus ! Vous êtes nerveuse, en ce moment, surexcitée... et moi je vous aime... Et vous comprenez que cela ne peut pas durer ainsi. Vous êtes trop jolie, Gilberte !...

Elle lui prit la tête entre ses mains.

— Chut ! — dit-elle, — restez là sans bouger... Pourvu que ce soit vrai, ce que vous m'avez dit !...

Marrac partit le soir de ce jour-là. Le lendemain, Charlotte, qui devait bientôt quitter la Bastide, vint trouver Gilberte :

— Mon petit, monte donc dans ma chambre pour bavarder un peu.

Gilberte la suivit. La fenêtre était fermée. Un flacon débouché répandait dans la pièce une pénétrante odeur de « chypre ». Sur le dessus d'une malle ouverte, des lingeries s'étalaient, très simples, garnies de hauts festons, Charlotte s'assit sur le bras du fauteuil à ramages où Gilberte s'installait.

— Sans reproches, — dit-elle, — on ne te voit plus, mon enfant.

Gilberte fit un geste vague :

— Je croyais que tu préférais être seule avec... avec lui, — murmura-t-elle.

— Oui, tu as été très gentille, je te remercie. Mais ce n'est pas seulement pour ça que tu m'as lâchée, avoue-le! (Une tendre indulgence brillait dans ses yeux noirs.) Pourquoi n'as-tu pas confiance en moi? J'ai très bien tout deviné. Je te connais, tu sais, et je lis en toi comme en un petit livre familier.

Sans répondre, Gilberte lui passa un bras autour de la taille. Elle éprouvait une gêne, comme si l'on forçait devant elle un tiroir plein de secrets très chers. Si elle aimait à s'analyser jusqu'à la manie, en revanche, elle n'avait jamais su raconter ce qu'elle pensait : les mots collaient à sa gorge, refusant de sortir.

Charlotte reprit :

— Je te connais, et je t'aime beaucoup. Je voudrais que tu sois heureuse, et tu ne seras heureuse que dans une situation nette.

Gilberte devint toute rose :

— Mais...

— Oh! je comprends où en sont les choses; mais cela ne durera pas, petite fille, et, dans le fond, tu ne désires même pas que cela dure. Tu es trop pleine de jeunesse et de curiosité pour cela, j'en suis certaine.

Gilberte, un peu confuse, ne protesta pas. Charlotte s'inclinait vers elle.

— Chérie, — dit-elle, — avant tout, ne te laisse pas abuser par un mirage. Tu sais que beaucoup de femmes, en une période de leur existence, peuvent posséder cette étincelante grâce de minois chiffonné qu'on appelle « la beauté du diable ». Je crois bien que la vie, elle aussi, a de ces moments-là. Toutes les choses s'enveloppent d'un éclat de soleil, prennent un aspect tentant et facile : les plans et les perspectives, se reculent, s'effacent dans un même éblouissement de jeunesse, de lumière et de gaîté... Cette heure-là, au masque rieur et léger, c'est l'heure du diable, l'heure où les cheveux du pâle petit trottin

ont des reflets d'or, où le sourire d'une bouche vulgaire prend l'attrait d'une fleur. C'est l'heure où notre jeunesse altérée monte en nous et transforme le monde, l'heure où la princesse trouve beau l'affreux Riquet à la houppe... Il faut se méfier de cette heure-là. L'illusion qu'elle nous donne est à l'origine de bien des erreurs et de bien des folies. On ne doit pas la prendre au sérieux, ni bâtir l'avenir d'après elle... Gil, es-tu à l'heure du diable, oui ou non?

— Ah! — fit Gilberte, choquée, — tu ne te rends pas compte...

— En tout cas, mon petit, prends garde! Pour faire son bonheur, il faut du courage, beaucoup de courage. Et toi, tu es une rêveuse, tu te laisses aller au gré des circonstances, et, si tu réfléchis, cela ne t'avance à rien : tu n'as pas l'habitude d'agir... Et tu seras désespérée, parce qu'il y a une chose que tu es incapable de faire...

Timidement, Gilberte demanda laquelle.

— Tu n'es pas capable de vivre dans le mensonge. Il te faut, autour de toi, de la franchise et de la clarté. Depuis que tu étais toute gosse, tu n'as jamais pu rien faire en cachette. Maintenant tu t'étourdis, mais tu te retrouveras, un jour, en face de toi-même... et alors...

Une sorte d'agacement douloureux courait en Gilberte; ses yeux pleins de larmes la piquèrent.

— Oh! — dit-elle, découragée, — je ne sais plus du tout où j'en suis.

Et, serrée contre son amie, elle pleura, avec de longs sanglots qui la secouaient tout entière.

— Je l'aime, Charlotte, si tu savais!... Cela s'est fait si vite!... Et maintenant, je suis tellement prise par lui!... Je ne peux plus l'oublier.

— Mon petit, — reprit la jeune femme, décidée, — si tu l'aimes vraiment, si ce n'est pas le mirage dont je parlais tout à l'heure, s'il t'aime aussi, il n'y a qu'une manière d'agir possible : il faut rompre avec ton mari.

Il parut à Gilberte que ces paroles rouvraient au fond d'elle-même une blessure cicatrisée. Elle sentit une brûlure de fer rouge.

— Et Xavier? — murmura-t-elle.

Elle le revoyait, intelligent, doux et si préoccupé d'elle! Charlotte, impitoyable, reprit :

— Crois-tu que ton mari te garderait, s'il savait que tu en aimes un autre? Crois-tu qu'il accepterait que tu renonces à cet autre en te sacrifiant?... Il est loyal, il est bon, il s'inclinera devant les circonstances, mais il ne te pardonnerait pas de mentir.

Cela, Gilberte, mieux que personne, le savait. « La sincérité, — avait dit Xavier, — est un vin rude, mais généreux. » Elle se souvint de cette conversation, et d'une autre où il l'avait avertie qu'il la laisserait libre si jamais elle éprouvait une passion sérieuse : « Épargnez-moi la pitié dégradante du mensonge... » Fallait-il réellement qu'elle aille vers lui, qu'elle lui dise : « Mon ami, je n'ai jamais eu d'amour pour vous et j'en ressens pour Brignoles »?

— C'est impossible! — cria-t-elle.

Dans les bras de Charlotte, elle recommençait à pleurer. Un cercle se fermait autour d'elle, l'emprisonnait d'une intolérable angoisse. Tout l'élan de sa jeunesse, son besoin d'amour, les baisers qui gonflaient ses lèvres, la poussaient vers Michel; mais elle se sentait liée à Xavier par de mystérieuses attaches et il lui semblait qu'en s'arrachant elles emporteraient par lambeaux tout une partie de son cœur.

— Je ne peux pas, voyons, je ne peux pas!...

— Ma pauvre petite, — fit doucement Charlotte, — il faudra bien que tu choisisses... Et s'il t'aime, lui, Brignoles?...

— Xavier aussi!

La certitude que Xavier l'aimait plus profondément que l'autre la traversa, mais elle se rappela les yeux de Michel et sa voix. Puis n'avait-il pas dit que son bonheur dépendait uniquement d'elle?

— Je voudrais mourir, vois-tu!

Elle se dressa. Des mèches défaites tombaient sur son front; elle était toute rouge, avec des pommettes luisantes et des yeux brillants.

— J'ai été imprudente, stupide, mais maintenant... maintenant...

Frappant du pied avec un chagrin où se mêlait une espèce de colère, elle parcourut la chambre. Elle avait pris un indi-

cateur des chemins de fer, qui traînait sur la table, et le déchirait, serrant les lèvres, semant les morceaux sur le plancher. Elle revint vers Charlotte, se laissa glisser à terre, posa sa tête sur les genoux de la jeune femme, avec un petit gémissement.

— Et c'est vrai, tout cela, c'est vrai!

Habituée à construire des rêves et à vivre innocemment dans le monde de ses pensées, elle concevait mal qu'elle eût commencé à traduire ses sentiments par des actes et des paroles. Cependant toutes les heures passées à causer avec Michel étaient réelles et elle ne pouvait plus les abolir, non plus que les mois de tendresse vécus avec Xavier.

— Comme c'est difficile de se tirer d'affaire! — murmura-t-elle, en détresse.

En silence, Charlotte la berçait. Un à un, les sanglots de Gilberte moururent; elle tomba dans un engourdissement vague. Elle rêvait qu'elle coulait à pic entre les parois d'un puits noir. Elle voulait crier, cherchait à se raccrocher aux murailles vertigineuses et lisses, mais le petit rond de lumière se rétrécissait de plus en plus... D'en haut, penchés sur l'orifice, Michel et Xavier la regardaient, — et Xavier pleurait.

CAMILLE MARBO

(La fin au prochain numéro.)

UN JOUR A BRUXELLES

Bruxelles, cette année, c'est toujours et tout de même un peu la Grand'Place, le musée où Jordaens fait boire toute la Flandre sous les espèces de son *Roi*, la sévère Sainte-Gudule, et l'innocent Manneken qu'aucun Bruxellois ne me pardonnerait d'oublier. Si nous prenons le train, pourtant, ce n'est pas à leur intention. L'Exposition [1], cet été, nous attire seule; la gloire du Brabant, nous n'en jouirons que par raccroc. La Belgique demande aujourd'hui à être glorifiée pour des raisons plus modernes, pour le bel effort économique qu'elle vient d'accomplir. D'autant plus méritoire qu'il fut tenté avec modestie, poursuivi avec simplicité et achevé avec bonhomie. Ces qualités deviennent si rares à une époque où triomphe ce que la langue française s'honore de ne pas nommer : le « bluff » !

Le Flamand n'a pas ce mot non plus. Encore moins que nous la chose. Le grand charme des personnes, en ce pays avenant, est leur cordialité toujours franche. Nulle part on n'est « nature » comme en Flandre. Nature de braves gens, quel-

1. L'incendie récent et partiel n'ayant rien modifié à l'aspect général, et les sections, visitées au cours de cette rapide journée, n'ayant pas été touchées par le feu, il n'y a rien à changer à ces notes prises quelques jours avant l'accident. Elles seraient semblables, prises quelques jours après, sauf en ce qui concerne Bruxelles-Kermesse, peut-être. Mais chacun sait que cette « attraction » a été la première à se relever de ses cendres, et sous le même aspect.

quefois naïfs, mais il y en a tant dont le fond est l'insolence et la ruse! Et ne nous y trompons pas. A côté de cette innocence vit très bien la malice. Elles cohabitent sans se mêler. Ce faux ménage a beaucoup de saveur. Il ajoute aux relations un piquant particulier. Et le Belge, par là-dessus, est un grand laborieux. Sa prospérité présente le démontre tel, surabondamment. De tout cela, il est résulté une Exposition à peu près en tous points réussie, une Exposition bon enfant, très fine cependant et presque grande par certains endroits, où se lit enfin ouvertement une fort belle page d'histoire contemporaine, l'histoire d'un peuple en plein vol industriel et commercial, qui le sait et ne perd rien, pour cela, de son gentil sourire.

Sur cette prospérité tous les spécialistes sont d'accord. Peut-être l'est-on moins sur l'aspect général. Je ne crois pas néanmoins que l'allure sans prétention, et souvent élégante dans sa simplicité, de cette Exposition puisse être niée. Dès l'entrée elle s'accuse. On pénètre de côté. Le grand palais se présente de profil, ainsi que les terrasses et les jardins, conçus tous ensemble cependant pour être vus de loin. Ils regardent le bois de la Cambre, où l'on devait tailler l'avenue d'accès. Bruxelles défendit sa promenade. L'Exposition se résigna de fort bonne grâce. Pourvu qu'elle fût, qu'importait sa posture? Elle n'eut pas été, d'ailleurs, plus en équilibre pour être abordée de face. A peu près tout le terrain s'étend sur le côté du palais principal, et derrière. Lui-même assez bizarrement construit: mais ses galeries sont claires, bien ordonnées, et certains accidents de niveau donnent lieu à des imprévus amusants. Puis, alentour, s'égrennent les pavillons, de bric et de broc, sans ordre comme sans contrainte.

Au bord des terrasses, le long des jardins, la ville de Bruxelles, celle de Gand, celle de Liège et celle d'Anvers ont élevé chacune sa maison. Celle de Gand, dans le pur style des quais de la Lys, est la plus réussie. Celle d'Anvers l'est la moins. On a voulu nous rendre la maison de Rubens. Est-il besoin de dire qu'on ne nous a rien rendu du tout? La manie n'est pas belge mais internationale, de ces reconstitutions. Exposons les objets anciens, ne les ressuscitons pas. Chez Plantin, à Anvers, où les choses sont restées dans leurs êtres, elles gardent tout leur accent. Même transportée tout entière,

cette maison Plantin serait déjà découronnée. Que dire, à plus forte raison d'une reconstitution complète! L'arbitraire, si peu qu'il y en ait, emporte tout. L'atelier de Rubens est puéril. La foule s'y rue. C'est l'un des pavillons les plus visités de l'Exposition. L'un des plus heureux, peut-être, est le néerlandais. Favorablement situé au bord d'un jardin, il ouvre ses mille fenêtres entre ses murs rouges, d'un rouge éteint, et ses pinacles semblent battre l'air comme des drapeaux. Mais, à énumérer, on risque d'être fastidieux. Et ce qui vaut mieux que le détail, c'est l'ensemble de tous ces palais et de tous ces jardins, de ces rues et de ces galeries : il est charmant.

Les parterres s'étendent d'abord devant le palais central, eaux jaillissantes et fleurs en abondance, de ces fleurs que la Belgique s'honore de cultiver comme nulle part on ne le fait. Un escalier grimpe vers la longue terrasse qui longe la façade, et dont l'extrémité droite mène à un autre parterre. Là, se trouve ce que l'on appelle la rue des Nations, un joli fouillis de tous les styles et de tous les négoces, et dont le moins laid n'est pas, hélas! le pavillon d'un industriel français, où la foule, d'ailleurs, s'écrase. Puis les jardins reprennent, tournent au petit bonheur des valonnements, toujours flanqués, de ci de là, de maisons et d'industries. Il y en a partout, dans tous les coins, au hasard des disponibilités. Le plan, manifestement, est de n'en pas avoir. On a tâché de s'en tirer au mieux du pittoresque. Une exposition est une ville. Ordinairement, partant de ce principe juste, on bâtit la ville à l'alignement, bien tirée, le nœud de cravate sèchement rabattu. Ici le nœud est à la Colin. Ce n'est pas une ville construite. C'est une ville qui s'est développée peu à peu. Chacun s'est installé à sa guise, se tournant vers le soleil ou l'ombre, au gré de ses caprices et de ses mœurs. C'est le désordre, mais un désordre aimable. Rien de recherché, rien qui prétende. Des angles, des cercles, de tout, sauf de l'unité. Il y a des surprises à tous les pas. Un Bruxellois, qui me guidait, remarqua :

— Ne trouvez-vous pas que cela ressemble à une kermesse?

Rien n'est plus juste, en effet. L'Exposition de Bruxelles semble un grand village flamand, un jour de fête. Lorsque, le soir venu, on s'en va vers l'amas de carton-pâte qui a nom Bruxelles-Kermesse, ou le Vieux-Bruxelles, rien n'est changé.

La Kermesse-joujou, parfois, n'a rien qui la distingue de la vraie. L'Exposition continue. Le jouet n'est qu'une foire au plaisir avec ses water-chut, ses Bostock, ses roue joyeuse et tous ses Luna-Park, sans doute. Il n'est que l'image à la Jordaens de l'autre kermesse, un peu moins retenue. Dans l'une le *Roi* s'apprête à boire, dans l'autre il a bu. Et, dès lors, le caractère général de l'œuvre apparaît. Quelque chose de simplement jovial. Un besoin de se détendre, d'être heureux en se promenant dans des décors divers. Il importe peu que ça soit logique et distribué en ordre, pourvu que ça soit joli. Et ça l'est, parce que le goût, abstraction faite de petits détails, veille toujours. Si tel pavillon s'en va de guinguois, on s'aperçoit que l'œil réclamait cette posture. Et s'il y a faute, elle est drôle, comme est amusant le geste gauche d'un danseur de Teniers. Il faut rire, d'abord. Le Flamand y tient presque autant qu'à manger. Ici, on s'amuse vraiment, grâce à l'accueil bon garçon. On n'est pas impressionné, on est enchanté. C'est gentil, cordial. Au bout d'une heure, on finit par s'asseoir, chez soi, en bonne humeur totale.

Sur une terrasse, tout à l'heure, un Hollandais en haut de forme et en veste courte, flanqué de ses deux filles aux bras rouges, à la coiffe tintinnabulante, me regardait avec stupéfaction. J'étais l'étranger en effet. Lui, quoique né aussi sous un ciel différent, était bien dans son pays. Et si je m'amusais, lui godaillait.

*
* *

Le premier pavillon où court le visiteur français, n'en ayons pas scrupule, c'est le pavillon allemand. On nous en a tant parlé! Et nous voulons savoir si vraiment... Et puis, comment lui résister? Énorme, impressionnant, il appelle à lui par sa situation solitaire au fond d'un grand jardin, et ses toits d'ardoise, ses coupoles et ses aigles. Le décrire est difficile. Il échappe à tout vocabulaire usuel en ces affaires. On pourrait bien, encore, donner des noms au coin gauche, sorte de portique grec surmonté d'un fronton. Mais comment nommer la calotte qui surplombe ce fronton? Coupole d'observatoire tout au plus. A la suite du portique, s'alignent non pas des piliers,

mais des maçonneries plates, à peine crépies, sortes d'étais, plutôt, pour porter le toit considérable, tout renflé de lignes sèches et qui soutient une autre construction, juchée sur la première, avec des fenêtres et une espèce d'urne de fonte, en couronnement. A droite, enfin, en angle droit avec le premier, un monument plus haut et plus étroit, aux fenêtres gothiques et à toit baroque descendant, sur les côtés, presque jusqu'à terre.

C'est hideux. Et cependant cela nous appelle. Parce que l'intention perce. Le parti-pris de faire massif est évident. Massif? Non, on a voulu faire puissant. Et ça n'est pas la même chose. Au fond, si cela ressemble à quelque autre construction, c'est à un bastion. Ces toits ont l'air de remblais, au-dessus desquels sort la casemate. Parc d'artillerie, encore, si l'on veut. Bref, tout ce qui peut donner l'idée de la force brutale est là réuni. Et sans raffinements. La matière nue, à peine dégrossie. Un abri et non un palais. La porte dessine un grand arc aussitôt coupé d'un entablement grossier. Il faut que l'œil soit tout de suite impressionné, ce qui ne veut pas dire ému. On éprouve la sensation que l'on ressent devant un canon d'autrefois, celui de Gand par exemple, au coin de la rue Longue-Monnaie, où les enfants jouent à cache-cache. Et c'est très curieux, ce souci de faire peur. Mais sommes-nous toujours des enfants, comme nous serions à Gand? Nous n'avons pas peur du tout. Finalement, nous ne voyons de cet ensemble que sa laideur, l'absence totale, presque rageuse, de recherche, de soin, d'attirance. Ça attire, mais en repoussant. Dans l'ordre sentimental, le phénomène est fréquent... Mais dans cet ordre monumental, et tant que la construction sera faite, aussi, pour réjouir, et non pas seulement, comme les hangars, pour abriter, nous ne pourrons approuver. Peut-être ont-ils raison? Je ne crois pas que des cerveaux gréco-latins le reconnaissent jamais.

C'est en vain, cependant, qu'on cherche à échapper aux lois. Les Allemands, si systématiques qu'ils soient, y obéissent bien vite. Leur effet théâtral produit, ils s'humanisent aussitôt. A l'intérieur de leur pavillon, il n'est sourires qu'ils ne décochent. Mais quels tristes sourires! Ayant construit bas, trapu, massif, afin de paraître puissants, ils ont dû plier leurs

décors à cet écrasement. Et rien n'est comique comme leur décoration. Tout est en large, en ventre. Oh ! il y a une ingéniosité considérable. Les effets des salons sont habilement ménagés, contrastés, et leur dédale assez finement exécuté pour tromper sur l'espace. Et c'est bien cela qui agace, tant de subtilité pour aboutir à étonner, rien qu'à étonner. L'Allemand serait-il le dernier romantique qui rêvait, tout le jour, comment, le soir venu, « il épaterait le bourgeois » ? Le bourgeois, c'est le visiteur qui, en effet, est « épaté ». A condition qu'il y voie clair. Tous ces intérieurs sont d'une noirceur désolante. En dehors d'une salle de bain et d'une chambre à coucher bleu-ciel — et qui eût mieux fait de n'exister point — rien n'est que de teinte sombre. Tout reste de chêne, de palissandre et d'un tas d'essences funèbres. Quant aux formes, c'est la négation même de la raison. Voyez ces fauteuils : on y tiendrait trois au moins, trois Latins s'entend. Le dos est arrondi comme un siège médiéval, ou napoléonien... Les bras touchent presque terre ; et ils sont larges à s'y asseoir. Pour poser le coude, on a développé une surface qui pourrait offrir un siège à une brochette d'enfants. Cette table, guéridon de marbre de cinquante centimètres de diamètre au plus, repose sur quatre pieds plats, larges de deux mains, comme des planches à porter une meule. Tout est ainsi, considérable, chaque meuble devant contenir le monde, ou s'en charger.

Que cela soit voulu, aucun doute. Il suffit, d'ailleurs, de lire la préface du catalogue. Il y est parlé du style « considéré en tant que volonté idéale », du style « qui doit faire éclore la convention indispensable au travail, le style nécessaire à l'élaboration industrielle ». Et l'on nous assure gravement que le travail mécanique a sa beauté comme le manuel — qui s'en doutait ? — et que, finalement, l'industrie allemande sera l'universelle. Puisque style il y a, je me souviens de l'apologue d'un poète français à un confrère qui n'en avait pas, de style, et qui lui demandait comment il s'y prenait pour en avoir :

— C'est très simple, cher confrère. Voyez cette dame qui passe. Vous allez l'aborder et lui offrir tous les trésors et toutes les voluptés ; ce sera en vain. Moi, je m'approche et je l'enlève aussitôt !

Les Allemands font de trop beaux raisonnements, qui ne

remplacent pas le don. Oh ! non, le génie, n'est pas une longue patience ! Et, dans leur art décoratif, je ne vois qu'une particularité qui soit louable : le revêtement des murs. Dans les boiseries à l'alignement, ils sont supérieurs. C'est sobre, de lignes bien profilées et de teintes harmonieuses, comme un bel uniforme.

Que disent-ils, plus spécialement, par leur mécanique? On l'affirme remarquable, et cependant, paraît-il, toujours un peu camelotte, sans sécurité absolue de bonne façon. C'est que, là aussi, ils visent à l'effet. Ils ont de la bonne volonté, mais ils sont pressés. Ils veulent conquérir l'expérience comme les territoires. Et leur soin d'avoir fait, dans l'exposition générale, une exposition à part, sans voisins immédiats pour rien qui soit, les accuse inquiets.

Loin d'eux, la France s'est mêlée aux autres nations, dans chaque branche d'industrie. Je n'ai pu tout voir. Je puis encore moins dire tout ce que j'ai vu. Mais si je me rends compte que l'industrie et le commerce de luxe ne sont pas les plus caractéristiques ni les plus vitaux, et que nos machines, ainsi qu'on me le dit, valent au moins les autres, je voudrais noter du moins la joie artistique que j'ai ressentie dans le pavillon de couture.

La cohue y est indescriptible, et c'est encore le public qui a raison. Il est impossible d'assister à fête plus belle. Je ne parle pas du plaisir un peu bas de regarder des choses riches, mais de celui de contempler des choses jolies. On admire cela comme des tableaux. Ce que l'on peut obtenir en superposant des tissus, comme en mélangeant des tons à l'huile, est infini. Et le plus frappant est la simplicité. D'une mousseline à peine brodée d'un galon d'argent, on fait un chef-d'œuvre, parce que la mousseline est impalpable, de teintes douces et fanées, voilée d'une écharpe et bordée de feuilles légères. Voyant cela, je ne puis consentir que nous ne soyons pas capables d'autres chefs-d'œuvre. Il faut songer à ce qu'on appelle le parallélogramme des forces. En elles-mêmes, d'abord, ces choses charmantes sont œuvre d'hommes cultivés, adroits. Et tout se tient. Les ateliers recrutent leur personnel selon les besoins des parents désireux d'alléger leurs charges, bien plus que selon les convenances indivi-

duelles des jeunes ouvriers. Et cependant ceux qui conçoivent et ceux qui exécutent ces merveilles font preuve d'intelligence, d'habileté, de goût. Leurs frères et sœurs ne peuvent se trouver, justement, par hasard, infirmes! Un peuple qui possède un tel sens du beau, ne sera pas inférieur dans les autres branches de l'activité. Les nations ne vont guère par catégories. L'intelligence se développe à peu près également sur tout. Une branche peut être plus forte que l'autre. L'arbre qui en a une maîtresse, en porte d'autres pleines de vie aussi, et qui ne sont inférieures qu'envers celle-là.

Il faudrait observer cette sève française sur tous les rameaux. J'ai pris le plus brillant parce qu'il est celui qui attire la foule, et qu'il est le plus accessible à tous. Gardons-nous, dès lors, à la faveur de cette supériorité particulière, de dénigrer les autres stands de « robes et manteaux ». Et, au contraire, constatons que notre exposition d'art mobilier, si réduite qu'elle soit, peut soutenir la comparaison. Tout n'y est pas heureux : tout y est logique, — tout y est gai, et c'est beaucoup. Et constatons que, lorsque nous entrons chez nous, c'est pour nous délasser. L'Allemand couvre ses salons de miroirs convexes où il se regarde incessamment.

*
* *

Où tout le monde, du moins, se retrouve, sans jalousie, sans préjugés si l'on veut, c'est au Palais du Cinquantenaire, à l'autre bout de la ville, et que l'on a consacré aux Beaux-Arts. On se réconcilie aussitôt dans l'hommage à la grandeur du XVIIe siècle flamand. Il ne peut nous déplaire, d'abord, d'être accueillis par des Gobelins, huit tapisseries de basse lisse, d'après des cartons de Rubens. Notre garde-meuble les a prêtées. Et, tout de suite, Rubens s'annonce triomphateur. Avant de monter à sa gloire, parcourons, au rez-de-chaussée, l'exposition des meubles. Tout ce que la Belgique contient de rare et de précieux a été réuni et disposé, non pas comme dans une maison tout à fait, mais comme dans un musée qu'un conservateur homme de goût dirige. La cuisine est laboratoire sans puérilité, le salon pièce d'apparat sans pré-

tention, et ainsi de suite, dans la mesure exacte que l'on souhaiterait à la maison de Rubens, par exemple. On peut passer ici des heures ravies, devant ces bahuts, ces carreaux de Delft, ces tables, ces lits, ces fauteuils, ces cheminées, ces clavecins, tous descendus des toiles de Rubens, de Teniers, de Breughel, de tous les grands Flamands. Mais pourquoi déguiser les gardiens en hommes d'armes des Espagnes? S'ils étaient seuls, on pourrait encore y croire... Mais nous sommes là, nous les visiteurs, en veston ou en redingote, donc accoutrés. Si nous entrions un par un, nous ne nous verrions pas! Mais ce hallebardier parmi les jaquettes, s'il n'était pas choisi entre les plus beaux hommes des régiments, serait un peu ridicule. La tache est légère. Plus grave est le traitement subi par les orfèvreries. Qui les a ainsi passées au tripoli? On se plaît à croire que ce sont les propriétaires, qui, en bons Flamands, tenaient à « faire leurs cuivres » avant de les montrer.

Laissons ces jeux et montons. Plus de cinq cents toiles garnissent les murs, et qui disent toutes la grandeur de l'art flamand au temps de Rubens et de Van Dyck. N'aurait-elle pas son exposition moderne, il eût suffi à la Belgique de réunir ces œuvres pour attirer le monde entier. On a fouillé partout, dans toutes les églises de Belgique, dans tous les musées d'Europe, dans toutes les collections, jusqu'en Amérique. Le résultat est vraiment prodigieux. Breughel, Brower, Coques, Craesbeeck, Crayer, Fyt, Van Haecht, Jordaens, Van Cast, Pourbus, Snyders, Suttermans, Teniers, Vœnius, Vos, Wouters Zegers, ils sont tous là, et, parmi eux, qui président, les deux titans, Van Dyck et Rubens.

Le XVe siècle italien, le XVIe espagnol, le XVIIIe français, ce sont les trois grandes étapes de l'art moderne. Le XVIIe flamand en est une quatrième, égale. A voir ses champions ainsi réunis, nous ressentons la plus vive admiration pour son essor magnifique.

L'Espagne, au XVIIe siècle, rentre peu à peu dans l'ombre. La France se prépare seulement. L'Italie en est à l'école de Naples : Ribeira et sa bande la dévastent. Les Flandres sont là qui tiennent haut le drapeau. Sauf à Venise, on n'a jamais compris aussi pleinement ce que signifie le mot peinture, c'est-à-dire l'art d'exprimer par la couleur. Après une station

chez Rubens et chez van Dyck, on sait définitivement ce que c'est que « mouvoir des formes dans l'espace et dans la lumière ». De Van Dyck, il est inutile de vanter les manières : à la Rubens, à l'italienne, à l'anglaise; il vaut mieux lui demander s'il a quelque chose, encore, à nous révéler. Et je crois bien que, pour nous comme pour lui, cette exposition aura l'avantage de réhabiliter son œuvre religieuse. Hier encore il était de mode de le dénigrer en ce genre. Il est vengé aujourd'hui : le *Calvaire* de Malines, le *Saint Martin* de Saventhem, le *Saint Augustin* d'Anvers, le *Saint Jean* de Londres, et d'autres, valent les portraits les plus célèbres et les compositions les plus audacieuses sorties de son pinceau. L'imagination y est aussi riche et la psychologie aussi pénétrante. Il sait être aussi pénétrant en peignant la *Vierge, l'Enfant et Sainte Catherine* qu'en faisant le portrait de la famille Snyders, et sa *Judith* ne cède rien à *Anna Weke*.

Jordaens, lui aussi, domine, si ses *Roi boit* n'ont pu quitter le musée national. Mais voici trois autres « Rois » qui valent presque les premiers. Quel bonheur de vivre exhalent ses tableaux de piété! Il remplace l'onctuosité par la franchise, le sérieux par la santé; il est charmant de candeur. Mais celui, est-il besoin de le répéter? qui emporte tout, c'est Rubens. On peut essayer de se rappeler, on peut garder dans un bon coin de la mémoire, par exemple, telle nature morte de Fyt, et qui est bien l'une des choses les plus audacieuses — et réussies — de la peinture, on peut tout tenter pour échapper. D'un poing solide, Rubens vous assomme à ses pieds. Celui-là savait tout, même les cœurs; les portraits en témoigneraient, si on était tenté de l'oublier. Il a moins cherché à dévoiler les âmes, dans ses grandes compositions décoratives. Il savait bien pourquoi. On ne lui demandait pas ici de parler, mais de crier. Et il criait toute sa joie de peindre. Imagination, science, virtuosité, composition, il a tout, et par là-dessus, le bonheur! Le *Saint Bavon* de Gand est une œuvre achevée, peut-être le chef d'œuvre, s'il n'y avait pas la *Montée au Calvaire* du musée et les « Croix » d'Anvers. Et quelle aisance! Rubens se meut au milieu de toutes les difficultés, comme dans la *Flagellation*, l'*Adoration* et tant d'autres, avec une facilité étourdissante. Les corps se pressent sans se heurter, tout se

chevauche sans se nuire. On ne s'aperçoit de cette science consommée que longtemps après, en y regardant bien. Et plus on regarde, plus l'admiration grandit. A la fougue de Tintoret Rubens unit la virtuosité de Véronèse, et s'il avait, tout de même, plus de noblesse et plus de profondeur, Titien aurait un rival, enfin.

Oui, Rubens est maître ici. Je demandais à une jeune fille, en sortant, son impression :

— Je voudrais bien aller à Anvers, me répondit-elle.

Voilà, en effet, la conclusion nécessaire. Nous sommes allés à Anvers, et Rubens a continué ses conquêtes. Si l'on plaçait dans une même salle la *Descente de Croix* et la *Mise en Croix* de la cathédrale d'Anvers, le *Crucifiement* du musée d'Anvers et la *Montée au Calvaire* du musée de Bruxelles, on aurait la représentation totale et parfaite de l'humanité tout entière, sous tous ses aspects.

*
* *

Cette année, à Bruxelles, nous pouvons donc posséder tout un peuple dans ses activités diverses. Ses grands artistes l'ont traduit, et ils nous disent les fortes assises de son génie. Les industriels modernes proclament sa vitalité. J'ai dit combien son Exposition l'exprimait si bonhomme et si simple, par la joviale kermesse qu'elle est. Le soir, à Bruxelles-kermesse, j'ai vu, sur « la roue joyeuse », une bonne grosse mère rouler du plateau avec une volupté bien comique et une impudeur qui me faisait songer à Breughel. Et le lendemain, à Anvers, je retrouvais cette commère sous les traits de *Diane* dans le tableau de Jordaens, au musée. C'est plus qu'un peuple, c'est une race, qui a pris la vie à sa façon. Le tout est de s'y tenir. Quand on a Rubens inscrit au haut du pédigrée, il y a bien des chances pour que les générations qui suivent soient, comme disent les hippologues, « près du sang », le pur.

ANDRÉ MAUREL

RUBIS ET SAPHIRS

De tout temps, les hommes ont aimé les pierres précieuses pour leur éclat, pour leur rareté, pour leur composition qui les rend à peu près indestructibles.

Dans nos sociétés modernes, la possession des pierres précieuses s'est démocratisée. Toute femme, pour peu qu'elle soit élégante, a des bijoux. L'évaluation même la plus hardie de toutes ces parures risquerait fort d'être bien au-dessous de la vérité. Seul des pierres précieuses, le diamant est l'objet de statistiques à peu près exactes. La production mondiale de cette gemme a été en 1906 de 213 009 711 francs, en 1907 de 241 749 996 francs et en 1908 de 152 015 127 francs. La baisse constatée en 1908 n'a été que passagère et l'on peut compter sur une production moyenne de 200 millions de francs par an. Mais ce chiffre ne représente que la valeur des diamants bruts. Si nous ajoutions à la valeur de ces pierres quand elles sortent de la mine les bénéfices prélevés par les intermédiaires, tailleurs de diamants, lapidaires, bijoutiers, il faudrait quadrupler, quintupler peut-être les chiffres, pour avoir l'idée du mouvement de fonds que représente le commerce des diamants sur le marché mondial.

On n'attache plus aujourd'hui aux pierres précieuses d'autre valeur que celle que leur donnent leur grosseur, leur éclat et par conséquent leur rareté. Au moyen âge on leur attribuait des vertus particulières surnaturelles.

« Le vray rubis, étant porté ou bu, résiste extrêmement aux venins; il préserve de la peste. Il agite et trouble le sang, ce qui fait que ceux qui le portent, se courroucent facilement... Le saphir, approché du front, arreste les hémorragies et appliqué aux inflammations les apaise. Sa poudre vaut aussi pour tous les flux du ventre et du foye. ... L'émeraude est crue conserver la chasteté et trahir l'adultère : à cause qu'elle ne peut souffrir les actes illégitimes de Vénus. Car s'ils sont commis, elle se rompt en parties. ... Le diamant nourrit et fomente l'amour des mariez, pour quelle cause il est appelé pierre précieuse de réconciliation. » (*Traité des Pierres précieuses.* J. Antoine. Lyon 1644.)

Sur l'origine des pierres précieuses, nos ancêtres avaient des idées bien arrêtées. C'était pour eux le résultat de la distillation des métaux précieux sous l'action de forces inconnues; certains assuraient qu'il suffisait de rechercher les vieux crapauds pour s'enrichir en prenant les pierres que renfermait leur tête. Nos chimistes n'ont plus les mêmes idées : s'ils ne sont pas encore fixés quant à l'origine de toutes ces richesses, ils en connaissent du moins la composition et s'efforcent de refaire dans leur laboratoire le travail de la nature.

La reconstitution des pierres précieuses est à l'ordre du jour. Les journaux nous parlent sans cesse « de pierres reconstituées, de pierres scientifiques ». Je ne parlerai naturellement pas des imitations plus ou moins parfaites. C'est une industrie très ancienne et qui n'a rien à voir avec la reproduction scientifique de pierres identiques à celles que produit la nature, identiques par leurs propriétés physiques et chimiques, leur éclat, leur composition, leur poids, leur structure et leur aspect.

*
* *

La bijouterie fait surtout commerce de quatre pierres : le diamant, l'émeraude, le rubis et le saphir, — plus la perle qui est d'origine animale. Le diamant, l'émeraude et la perle n'ont pas encore subi l'atteinte de la chimie. Ni les expériences de Moissan pour le diamant, ni celles de R. Dubois sur les huîtres perlières, ni les synthèses d'Ebelmen et de Sainte-Claire Deville

pour l'émeraude ne présentent d'intérêt industriel. Elles ne permettent même pas d'espérer la solution du problème. Il n'en est pas de même pour le rubis et le saphir. On vend sur le marché de Paris des rubis scientifiques que des experts, — je ne dirai pas seulement en joaillerie, mais même en minéralogie, — ne pourraient reconnaître au milieu d'un lot de rubis naturels. Les rubis scientifiques ont en effet toutes les propriétés des rubis naturels; ce sont de vrais rubis. Entre eux et le rubis oriental de Birmanie, il n'y a qu'une seule différence : celui-ci a pris naissance dans le creuset de la nature; les autres sont l'œuvre du savant dans son laboratoire.

Le rubis et le saphir sont, avec l'émeri, les variétés d'un seul et même corps, le corindon, composé d'alumine pure cristallisée. La coloration est due, quand elle existe, à des traces de sels de fer ou de chrome. Peu de minéraux présentent autant de colorations diverses. Le corindon incolore porte le nom de saphir blanc; le corindon rouge est un rubis d'orient; le corindon bleu, un saphir; le corindon jaune, une topaze orientale, et le corindon vert, une émeraude orientale.

On trouve rarement le corindon bien cristallisé, car rarement on le rencontre dans les terrains où il s'est formé (granites ou schistes). Habituellement il se présente sous forme de galets dans les sables dus à la décomposition de ces terrains ou dans le gravier de rivières qui prennent leur source au milieu de ces roches. Les plus beaux rubis viennent de la Haute Birmanie. On les trouve sur les rives de l'Irraouady; Mogok est le principal centre de ce commerce. On les recherche dans les sables, au milieu des saphirs, des topazes et des émeraudes. Certains présentent une grosseur extraordinaire : celui du roi de Perse pèse 175 carats; celui qui fut donné en 1777 par Gustave-Adolphe à la tzarine de Russie était de la grosseur d'un œuf.

La composition si simple du corindon devait tenter les chercheurs. Il semblait facile de reproduire cette gemme; cependant, il a fallu près d'un siècle pour arriver au résultat et découvrir le procédé, d'ailleurs bien simple, qui est employé aujourd'hui. En 1837, Gaudin obtint des cristaux d'alumine en portant à une haute température de l'alun de potasse. En 1851, Ebelmen reproduisit le corindon en fondant de l'alumine avec du borax et une petite quantité d'oxyde. Il isola

par l'acide chlorhydrique bouillant des cristaux de rubis qui étaient disséminés dans une masse vitreuse. Sainte-Claire Deville et Caron ont également réussi en 1858 par un procédé différent. Ils chauffaient dans un creuset d'alumine un mélange de fluorure de chrome, en présence de l'acide borique. Ils obtenaient ainsi du rubis et du saphir en grands et magnifiques cristaux. En 1869, Gaudin reprit ses premières expériences. La fonte de l'alumine au chalumeau à gaz oxhydrique lui donna un cristal ayant la dureté du corindon naturel. En 1877, Fremy et Feil réussissaient à produire de beaux cristaux de rubis en fondant des poids égaux d'alumine et de minium, avec 2 à 3 o o de bichromate de potasse.

Malheureusement tous ces procédés ne pouvaient être pratiquement utilisés. Vers 1900, des indiscrétions apprirent que des rubis reconstitués avaient été mis en circulation. La technique était la suivante : on faisait tourner sur son axe un plateau de 10 centimètres de diamètre supportant une petite coupole de platine laquelle recevait les dards conjugués de deux chalumeaux inclinés à 45°. L'opérateur prenait avec une baguette enduite de glu un petit morceau de rubis naturel gros comme une tête d'épingle; il le présentait à la flamme des chalumeaux; le rubis fondait et tombait dans la coupelle. L'opération était recommencée à plusieurs reprises et chaque fois une nouvelle « goutte de rubis liquide » venait s'ajouter aux fragments déjà fondus. Le plateau en tournant donnait une forme arrondie à la matière en fusion : c'était le procédé dit des rubis agglomérés. Leur couleur était légèrement orangée et rappelait celle des rubis de Siam. Le travail était extrêmement minutieux et pénible.

C'est alors que Verneuil parvint à fondre l'alumine en quantités suffisantes pour fabriquer de toutes pièces des rubis dignes de figurer dans les étalages de nos bijoutiers. L'appareil employé en 1904 était d'une grande complication : il a depuis été très ingénieusement simplifié.

Verneuil avait remarqué que l'alumine fondue présentait en se solidifiant des parties opaques et des parties transparentes. Les parties transparentes se solidifiaient dans la partie la plus froide de la flamme, riche en hydrogène : les parties opaques se formaient dans la partie centrale de la flamme où sous l'action

d'une température plus élevée, la fusion de l'alumine s'y accompagnait d'un bouillonnement intense. En outre Verneuil avait remarqué que l'alumine refroidie présentait un grand nombre de cassures lorsque sa surface de contact avec le support sur lequel on la fondait, était trop grande. Il devenait dès lors impossible, dans une masse fût-elle de 100 kilogrammes, de tailler un rubis d'un carat. Pour éviter les cassures, il fallait réduire le point de contact.

Aujourd'hui, on prend de l'alun d'ammoniaque chimiquement pur auquel on ajoute une petite quantité d'alun de chrome pour obtenir la couleur rouge. Le tout est calciné à 900°. Au bout d'une heure environ, on laisse refroidir et on obtient une poudre jaune assez semblable à du soufre en fleur : c'est de l'alumine chromée. Pour fondre cette poudre, on se sert d'un chalumeau, alimenté par le gaz et l'oxygène et dont la flamme est dirigée sur un cylindre de terre réfractaire, destiné à recevoir le rubis en formation. On allume le gaz du chalumeau et on donne peu à peu l'oxygène jusqu'à ce que le cylindre de terre réfractaire soit au blanc éblouissant. On commence alors le « semage », qui consiste à faire passer au moyen de chocs répétés la poudre d'alumine chromée au travers d'un tamis métallique. Cette poudre tombe sur le support, s'y agglutine en formant un petit cône qui grandit sans cesse et finit par atteindre la partie de la flamme où doit s'opérer la fusion. A partir de ce moment toute l'alumine présentée à la flamme est fondue, formant au début un filament de 1 millimètre de diamètre qui s'élargit peu à peu et arrive à atteindre 1 centimètre de diamètre; il figure alors une sorte de poire plantée sur le support par la queue. On a soin de maintenir pendant toute l'opération le rubis dans la partie utile de la flamme afin d'éviter le bouillonnement qui le rendrait opaque.

La durée moyenne d'une fusion est de 30 minutes : on obtient ainsi une pierre d'une dizaine de carats, qu'il ne reste plus qu'à tailler. Un ouvrier, surveillant 10 à 12 chalumeaux est payé 1 centime le carat; s'il est habile, il arrive à gagner une dizaine de francs par jour. Le prix de revient du carat de rubis s'établit aux environs de 7 centimes, et l'on arrive à fabriquer des rubis bruts pesant jusqu'à 100 carats, mais

réduits à 30 carats par la taille. Il est produit actuellement à peu près 1 million de carats par mois, vendus sur le marché à raison de 10 à 12 centimes le carat brut ou à raison de 3 à 15 francs le carat taillé. L'Inde est le grand acheteur de rubis scientifiques. Elle en absorbe 4 millions de carats par an, expédiés par la poste dans des boîtes de fer blanc. Heureux Indous dont le bonheur idéal consiste à posséder un parapluie et un rubis!

*
* *

Maintenant est-ce bien un rubis que le rubis scientifique? Oui, — malheureusement pour les bijoutiers, car si un beau rubis naturel de 10 carats coûte environ 5000 francs, le même rubis scientifique ne vaut guère que 200 francs. Les propriétés du rubis scientifique sont identiques à celle du rubis oriental. Leur composition est la même. Tous les deux sont inattaquables par les acides et ne peuvent être rayés que par le diamant. Ils ont tous les deux la même densité 4. A chaud, leur couleur passe au vert foncé et redevient rouge à froid. Les rubis scientifiques n'ont peut-être qu'un défaut : celui d'être trop beaux. On a dit qu'ils possédaient des bulles et des stries qui, visibles seulement au microscope, dénoncent leur mode de formation. Cela était vrai au début; actuellement un bon ouvrier peut fabriquer un rubis sans tare. D'ailleurs le rubis naturel présente souvent lui-même des inclusions. Quelques rubis scientifiques avant la taille rappellent même par leur forme les rubis roulés que l'on trouve en abondance dans certains gisements. J'ai examiné pour ma part des échantillons de ces deux sortes de pierres et j'avoue que je ne vois pas comment les plus savants experts pourraient les distinguer.

Les expériences de Bordas sont venues confirmer l'identité de ces deux produits. Si l'on soumet un rubis à l'action du bromure de radium, il devient rapidement bleu, vert, puis jaune. Si l'on prend des perles d'alumine fabriquées scientifiquement et contenant des traces infinitésimales de sels chromiques, ces perles en présence du radium deviennent, de même, roses, rouges et finalement jaunes. On trouve dans les sables de Birmanie des corindons présentant ces mêmes couleurs. N'en peut-

on pas conclure que c'est à la lente action d'un sol radioactif que le corindon doit ses colorations successives. Cette radioactivité agit ici comme dans l'expérience de Bordas et transforme l'alumine cristallisée en rubis d'abord, puis en saphir et enfin en topaze. Bordas, en expliquant les transformations du corindon, a apporté indirectement une preuve nouvelle que le rubis de synthèse et le rubis naturel sont identiques.

Les Anciens semblaient avoir vaguement entrevu le phénomène de la transmutation du corindon. On lit dans un livre édité en 1644 chez J. Antoine à Lyon que « premièrement le rubis blanchit; après, se murissant petit à petit, il contracte une rougeur, quelquefois il se forme de couleur melée, c'est-à-dire il blanchit en partie et en partie rougit ou bien il est à moitié rubis et à moitié saphir que les Indiens appellent nilacandi ».

L'Inventaire des Diamants de la Couronne, dressé en 1791, mentionne un corindon de forme ovale, bleu aux deux bouts, le milieu étant jaune. Les pierres décrites par l'auteur lyonnais et le corindon mentionné par l'Inventaire sont des gemmes en partie décolorées par la radioactivité terrestre. Ces gemmes se sont comportées comme se comportent en présence du radium les perles d'alumine scientifiquement fabriquées et contenant des traces de sels chromiques. Les unes et les autres ont passé par les mêmes transformations et sont devenues successivement roses, rouges, puis jaunes. C'est encore une preuve que rubis de synthèse et rubis naturel sont identiques. Aucune subtilité juridique ne peut établir la moindre différence entre ces deux corps.

Après le rubis, peut-on reproduire le saphir? Oui. Si l'on ne rencontre encore sur le marché qu'un petit nombre de saphirs de synthèse, cela tient à des difficultés de technique que les fabricants ne tarderont pas à aplanir. C'est encore à Verneuil que l'on doit le principe du procédé. Il est à peu près le même que celui du rubis. Il s'obtient en fondant au chalumeau de l'alumine additionnée de 1,5 p. 100 d'oxyde magnétique de fer et de $\frac{5}{1000}$ d'acide titanique. Comme on le voit, c'est le colorant seul qui fait la différence du saphir et du rubis.

MARCEL MAGNAN

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA ROUTE DE BYZANCE

J'ai tâché récemment[1] de montrer la valeur tout actuelle que donnent au livre de M. Goriainow les difficultés de la Jeune Turquie et les menées des puissances à Constantinople. *Le Bosphore et les Dardanelles*, dit le titre; *Étude historique sur la Question des Détroits*, dit le sous-titre. Quand on a lu cet exposé, historique en effet et nullement juridique, il semble qu'un autre sous-titre, reprenant le mot de Potemkine, conviendrait beaucoup mieux : *La Route de Byzance*.

Il ne saurait être question d'analyser ici ce livre de quatre cents pages. Mais, en mêlant aux citations essentielles le moins possible de mes idées et de ma prose, je voudrais en tirer quelques définitions et quelques épisodes.

***

Et d'abord, une définition de la méthode russe, que plus exactement il faudrait appeler : austro-russe, car depuis un siècle Vienne n'a pas suivi d'autre méthode que celle de Pétersbourg.

Sur le chemin de Byzance, les Tsars — comme les Habsbourgs sur le chemin de Salonique — ont essayé deux politiques. Au XVIIIe siècle, Pierre le Grand et ses successeurs ne mettaient leur confiance que dans la force ouverte; au

1. Voir la *Revue* du 15 août.

XIXe siècle, Paul Ier et ses successeurs jusqu'à Alexandre II ont cru plus habile de recourir aux moyens diplomatiques; de nouveau, Alexandre II est revenu à la force; ses successeurs ont repris ensuite la tradition de Paul Ier :

Après le règne de Catherine II, notre politique à l'égard de la Turquie *n'a pas été nationale : elle fut en pleine contradiction avec les croyances et les traditions du peuple russe et prit une direction tout à fait opposée à ses idéals et à ses conceptions.* Catherine poursuivait sans détour la dissolution de l'empire ottoman. Elle souleva les peuples de l'Orient, alliés aux Russes par l'unité de race et de religion; elle les rassembla et les appela à la vie. Ce fut elle qui les habitua à considérer les Russes comme leurs sauveurs et leurs défenseurs. Ses victoires continuelles sur les armées turques réduisirent l'empire ottoman à un état de prostration, d'où il ne se releva plus et qui servit de base à l'hégémonie de la Russie sur la mer Noire.

Les successeurs de Catherine n'ont pas su achever ce qu'elle avait commencé; leur politique à l'égard de la Turquie fut diamétralement opposée. L'empereur Paul devint l'allié, le défenseur et l'ami du Sultan. Dans l'instruction dont notre représentant diplomatique à Vienne, le comte Rasoumovsky, fut muni par l'empereur Alexandre, il est dit qu'une des bases de notre système politique sera de concourir de tous nos moyens à la *conservation de l'empire ottoman dont la faiblesse et la mauvaise administration sont* [*pour nous*] *des gages précieux de sécurité*[1].

Russes et Autrichiens entendant ainsi l'intégrité ottomane, nous comprenons bien mieux non seulement la politique du général Ignatief (1871-1876), ce tendre ami de la Porte, après la mort des grands ministres réformateurs Aali et Fuad pachas, mais encore l'entente austro-russe durant les douze années 1896-1908 : les puissances de l'Occident s'efforçaient alors, par les réformes macédoniennes, arméniennes et crétoises, de remédier à « la mauvaise administration » des vilayets d'Europe et d'Asie et d'enlever à la Turquie cette cause de « faiblesse » épuisante; pied à pied, Vienne et Pétersbourg défendaient les droits de la Porte et du Sultan, le *statu quo*, la « conservation » de l'empire.

Après la révolution jeune-turque de 1908, la politique austro-

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 48.

russe n'a pas changé : aujourd'hui Vienne et Pétersbourg témoignent au nouveau régime la même sympathie qu'autrefois à l'ancien. La raison est facile à trouver : depuis deux ans qu'ils sont les maîtres, qu'ont fait réellement les Jeunes Turcs pour la réforme de leur « mauvaise administration »?

En octobre 1908, un vieux routier du chemin de Byzance disait avec philosophie : « Laissez faire ; vingt mois de Jeune Turquie feront plus pour la dissolution de l'empire ottoman que vingt ans de régime hamidien »... On écrit de Sofia aux *Münchener Neueste Nachrichten* le 8 mai 1910 :

Le nouvel ambassadeur de Russie, M. Tcharikow, arrivait au mois de juillet 1909 à Constantinople avec l'idée bien arrêtée de faire pâlir les succès de M. Isvolski devant les siens. Il trouva un habile collaborateur dans la personne du second drogman, M. Mandelstam, qui, déjà lié avec Talaat-bey et Djavid-bey, avait su rendre divers services aux chefs des Jeunes Turcs pendant la contre-révolution d'avril 1909. M. Tcharikow essaya dès lors d'acquérir auprès du nouveau régime la situation prépondérante dont jouissait sous l'ancien régime l'ambassadeur allemand, baron de Marschall. Non content de courtiser le gouvernement turc, l'ambassadeur russe fit venir les ministres bulgares à Constantinople, et c'est à ce moment que fut lancée la nouvelle d'une entente complète entre les hommes d'état bulgares, les Jeunes Turcs et le gouvernement de Pétersbourg.

De janvier à mai 1910, en effet, pendant que les rivalités parlementaires et les haines raciales mettaient aux prises les coteries des Jeunes Turcs et qu'une longue crise ministérielle (29 décembre-13 janvier) étalait une fois de plus la faiblesse du nouveau régime ; pendant que les difficultés crétoises, macédoniennes, yéménites, etc., faisaient prédire aux pessimistes un dénouement dont l'incendie du parlement ottoman leur semblait déjà le signe avant-coureur, et que Vienne et Pétersbourg négociaient une garantie réciproque « contre toutes modifications, qui pourraient s'effectuer dans les Balkans, et contre toutes complications qui pourraient, malgré les qualités indéniables des Jeunes Turcs, résulter de la jeunesse de leur Parlement et de leur administration », — quelle tendre amitié affichait pour la Porte M. Tcharikow, digne successeur d'Ignatief! Il promettait d'amener au baise-main du Sultan les hommes d'État, les deux rois de Sofia et de Belgrade. Il promettait de

construire une fédération des Slaves balkaniques, comme un ouvrage de défense au devant de Stamboul, afin que, derrière cet abri, tout à leur aise, les Jeunes Turcs pussent vider leurs querelles intestines :

Constantinople, le 14 février 1910. — Le conseil des ministres a pris hier connaissance des réponses des ambassadeurs de Turquie à Vienne et à Saint-Pétersbourg à la question que la Porte a adressée à l'Autriche et à la Russie au sujet des nouvelles relatives au rapprochement austro-russe. Le gouvernement russe assure que le rapprochement a lieu au profit de la Turquie et a pour but principal de maintenir le *statu quo* dans les Balkans. Il est dit en outre que, s'il se formait une Confédération des États des Balkans, elle serait placée sous la direction de la Turquie.

Constantinople, le 1er mars. — La *Turquie* annonce que l'ambassadeur de Russie a déclaré hier au ministre des Affaires étrangères que le voyage du roi de Bulgarie à Saint-Pétersbourg a pour unique but le maintien du *statu quo* dans les Balkans.

La loi turque sur les bandes en Macédoine, les abus du désarmement et le procès de Monastir commençaient d'irriter les Bulgares ; les incidents de frontière devenaient plus fréquents, les plaintes de Sofia plus aigres. Pétersbourg, n'ayant encore fini de conclure ni son accord avec Tokio ni sa réconciliation avec Vienne, appelait le roi Ferdinand :

Belgrade, le 21 février 1910. — Un important journal de Belgrade, le *Novo Vreme*, publie un interview de son correspondant de Vienne avec le roi Ferdinand, qui lui aurait déclaré : « Le but principal de mon voyage à Pétersbourg est la question macédonienne. Je veux que soit mis un terme enfin aux persécutions de l'élément bulgare de la part des autorités ottomanes, et que cette question, qui révolte la presse et l'opinion publique en Bulgarie, cesse d'être à l'ordre du jour. »

Les volontés de Vienne et de Pétersbourg étaient tout autres : « Il faut, — écrivait *le Temps* du 22 février, — il faut que le roi des Bulgares puisse, en rentrant à Sofia, affirmer à son gouvernement et à ses sujets que la Russie est attachée au maintien de la paix balkanique. » De Pétersbourg, en effet, le roi Ferdinand dut aller à Constantinople protester de ses pacifiques et amicales intentions (21 mars), et quinze jours plus tard (3 avril), le roi Pierre de Serbie faisait le même voyage avec la même consigne. M. Tcharikow pouvait ainsi

montrer aux Turcs quels bienfaits apporte avec soi l'amitié russe, et les bons Turcs, rassurés désormais pour leurs frontières serbes et bulgares, se jetaient dans cette répression albanaise qu'ils préparaient depuis un an déjà et dans laquelle, depuis lors, ils gâchent le meilleur de leurs revenus et de leurs troupes, sans autre bénéfice que de s'aliéner à jamais le loyalisme de cette rétive, mais vaillante Albanie, dernier appui de leur domination en Europe... M. Goriainow a raison de nous dire qu'alliance russo-turque — et nous ajouterons : alliance austro-turque — signifie « conservation de l'empire ottoman » en un avantageux état de « mauvaise administration et de faiblesse ». Dans un mémoire qu'en 1802, le comte Victor Kotchoubey présentait à l'empereur Alexandre Ier, on lit cette phrase charmante :

Il n'y a pas de voisins plus tranquilles que les Turcs, et le maintien de ces ennemis naturels à la Russie doit être dorénavant la règle fondamentale de notre politique[1].

*
* *

Premier épisode. En 1802, la descente russe, partie de Moscou et coulant au long des grands fleuves, avait, depuis un siècle bientôt, atteint les rivages de la mer d'Azow, et depuis trente ans ceux de la mer Noire, comme elle avait atteint un siècle plus tôt les rivages de la Caspienne. Les Russes avaient trouvé ces deux mers en un pareil état : la Caspienne, de nom tout au moins, était persane, cerclée presque tout autour de provinces et de peuplades sur lesquelles Ispahan revendiquait la suzeraineté; la mer Noire, de nom et même de fait, était turque, bordée au Sud par les vilayets d'Anatolie qui s'étendaient alors jusqu'aux approches du Caucase, à l'Ouest par les vilayets de Roumélie qui s'étendaient alors jusqu'au Dniester, au Nord par les Tatars de Crimée, vassaux de la Porte; à l'Est seulement, entre la rive et le Caucase, une bande de sauvagerie forestière n'appartenait à personne. De ces deux lacs persan et turc faire deux lacs russes allait être désormais le désir de Pétersbourg.

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 49.

L'anarchie persane au XVIIIe siècle, puis la faiblesse des Kadjiars au XIXe eurent tôt fait de livrer la Caspienne au monopole russe : le traité de Turkmantchaï de 1828 ne laissait plus au Chah que les rivages méridionaux, la bande marécageuse du Guilan et du Mazanderan, un instant occupée et toujours revendiquée par les Russes; Téhéran s'engageait à ne jamais entretenir de flotte de guerre dans ces eaux persanes, et bientôt les Russes y prenaient encore l'îlot d'Achourada, en face du seul port naturel, Bender-Gez.

Dans la mer Noire, les Turcs firent meilleure contenance : quand Pierre-le-Grand, s'étant emparé d'Azow, leur demanda la libre navigation pour ses vaisseaux de commerce seulement, le secrétaire de Sa Hautesse, Alexandre Mavrocordato, envoya à l'ambassadeur russe Oukraïntsow « la déclaration irrévocable de la Porte que la mer Noire porte chez eux le nom de *Vierge chaste et pure*, car personne n'a droit à son accès et la navigation y est interdite à tout bâtiment étranger ». En 1739, au traité de Belgrade, il fut encore stipulé que la Russie n'avait le droit ni d'avoir ni de construire des vaisseaux sur la mer d'Azow ou sur la mer Noire, mais qu'elle devait faire tout son commerce par l'intermédiaire de vaisseaux ottomans. Même après les grandes victoires de 1770-1774 et la flotte des Turcs, brûlée par la flotte russe dans l'Archipel, les Turcs au traité de Kaïnardji (1774), ne voulurent ouvrir les Détroits qu'aux flottes de commerce.

Or, en 1798-1802, ce que n'avait pu obtenir un siècle de violences, il semblait qu'à peine essayée, la douceur diplomatique le soutirât sans peine. Dès 1798, en effet, Paul Ier était devenu l'allié des Turcs :

L'expédition d'Égypte, conduite par le général Bonaparte, obligeait le Sultan d'appeler la Russie à son aide. Une flotte, sous les ordres de l'amiral Ouschakow, fit voile pour Constantinople et entra dans le Bosphore avec l'autorisation du Sultan. Le 23 décembre 1798 fut signé un traité d'alliance avec la Turquie, d'après lequel la Russie prit l'engagement vis-à-vis de la Porte de lui fournir douze bâtiments de guerre, et la Porte consentit au libre passage de la flotte russe de la mer Noire dans la Méditerranée et en sens inverse. La durée du traité était de huit ans[1].

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 4.

Résultat immédiat : par l'action des deux flottes russe et turque, les Français, qui avaient occupé les îles Ioniennes en même temps que les autres territoires de Venise, en étaient expulsés, et l'on établissait une République des Sept-Iles, protégée par la Russie, mais tributaire de la Porte. — C'est là tout justement — ou tout comme — ce que M. Isvolski, dans ses notes de 1909 et 1910, promet aux Turcs et propose aux puissances protectrices de rétablir en Crète :

Pétersbourg, le 16 juin 1910. — Le *Novoïé Vrémia* insiste pour la transformation de la Crète en un État indépendant sous la protection des puissances; à son avis, cette solution est l'unique moyen de sauvegarder la paix dans les Balkans.

Les puissances refusent. Nouvelle suggestion russe :

Pétersbourg, le 20 juin 1910. — Dans l'impossibilité de trouver promptement et sans le concours de toutes les puissances signataires du traité de Berlin une solution définitive de la question, le gouvernement russe pense que les quatre puissances protectrices pourraient envoyer immédiatement en Crète chacune un contingent de force suffisante et y installer un régime provisoire sous leur direction.

Les puissances refusent. Nouvelle suggestion austro-russe pendant que le grand vizir Hakki-pacha est à Marienbad auprès de M. d'Aehrenthal :

Constantinople, le 19 août 1910. — On assure qu'il est de nouveau question d'une Conférence pour le règlement d'un régime autonome en Crète. On reparle également de la candidature d'un prince danois.

Avant de confier la Crète aux bons soins de M. Tcharikow, d'une Conférence ou d'un prince danois, les Jeunes Turcs feront bien de relire le premier article de la convention russo-turque, conclue le 21 mars 1800 :

S. M. Impériale de toutes les Russies s'engage pour elle et pour ses successeurs à garantir l'intégrité des états de la République des Sept-Iles-Unies et, vu les circonstances actuelles de l'Italie, la prévoyance exigeant la présence des troupes russes dans les susdites îles, il est convenu qu'elles ne seront point rappelées jusqu'à ce que l'état des choses qui motive leur séjour soit écarté. En réciprocité de cette marque d'amitié sincère de la cour de Russie, la Porte ottomane, pendant toute la durée du séjour des troupes russes sur le

territoire de la République sept-insulaire, *facilitera le passage, par le canal de Constantinople, des vaisseaux de guerre russes destinés à remplacer les forces navales qui se trouvent dans lesdites îles ou à ravitailler et relever les troupes qui y sont stationnées*[1].

De 1800 à 1805, grâce aux Iles Ioniennes, les Russes jouissent pleinement de la liberté des Détroits. Ils ont franchi la première étape sur la route de Byzance : ils ont obtenu le droit de passage. En 1805, l'ambassadeur Italinski est envoyé pour renouveler la convention :

Italinski [emportait] un projet, contenant dix-huit articles patents et deux secrets. Par ces derniers, était prévue la coopération de la Turquie avec la Russie et la Grande-Bretagne pour entraver les desseins de Napoléon. *Relativement à la République des Sept-Iles, ladite coopération de la Porte devait consister en ce que le Sultan non seulement s'engagerait, pendant toute la durée du séjour des troupes russes sur le territoire de la République, à ne pas entraver dans leur passage à travers le canal de Constantinople les vaisseaux de guerre russes qui navigueraient de la mer aux Iles Ioniennes, mais s'attacherait à leur faciliter le passage.*

Le 23 septembre 1805, dans le traité d'alliance renouvelé, la liberté des Détroits était stipulée pour les Russes comme pour les Turcs, mais refusée à toute autre puissance :

Le Sultan ne pouvait plus se croire comme le seul maître de toute la mer Noire. Elle était possédée en commun par la Russie et la Turquie ; la défense de son entrée était commune ; les Détroits restaient en possession du Sultan ; la Russie n'en avait que la jouissance pour sa marine militaire ; mais la Porte s'engageait à prêter toute son assistance au passage des navires de guerre russes par le Bosphore et les Dardanelles[2].

Mais ce traité de 1805 fut aussitôt rompu par les réclamations de la France napoléonienne.

Rupture diplomatique (25 décembre 1806), puis guerre déclarée (février-juillet 1807) entre la Russie et la Turquie ; paix rétablie par Napoléon au traité de Tilsitt (7 juillet 1807) : la Turquie devra accepter la médiation de la France, sinon « les deux puissances s'entendront pour soustraire toutes les

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 7.
2. *Id.*, *ibid.*

provinces ottomanes en Europe au joug des Turcs, la ville de Constantinople et la province de Roumélie exceptées. » Mais après l'entrevue d'Erfurt (octobre 1808), la Russie se dégage de la médiation française : de tout temps, Pétersbourg a préféré traiter directement de ses affaires avec la Porte; la permission de conclure un accord russo-turc est ce qu'elle obtient en octobre 1808 de son allié français, — comme en octobre 1908, c'est cette permission qu'elle obtient de son nouvel ami de Londres. — En 1808, le prince Prozorovski est chargé de négocier cet accord :

L'article 2 du projet mentionnait le rétablissement des traités antérieurs, mais il n'y était pas question de celui de 1805, ni du droit de passage par les Détroits, octroyé aux vaisseaux de guerre russes. Ce privilège ne se conciliait pas avec les stipulations du traité de Tilsitt, car il avait été accordé à la flotte russe uniquement pour combattre la France et lui faciliter les communications avec les îles Ioniennes qui, depuis, étaient devenues une possession française.

Que les Jeunes Turcs de 1910 notent bien ce détail : quand leurs amis d'Occident les supplient d'abandonner la Crète à sa libre vie, c'est qu'il faut au plus vite enlever aux ambitions de Vienne et de Pétersbourg toujours combinées leur meilleur prétexte d'intervention et de partage.

Malgré le silence de ses instructions], le prince Prozorovsky ne crut pas devoir négliger le privilège si important, accordé à notre flotte en 1805; c'est pourquoi il introduisit un article ainsi conçu : « La Sublime Porte accorde à toute espèce de bâtiments de guerre de l'empire de Russie, de quelque dimension et de quelque grandeur qu'ils soient, le libre passage par le canal de Constantinople et par les Dardanelles pour la Méditerranée, ainsi que pour leur retour, avec la seule restriction qu'il ne pourra passer par le canal de Constantinople et par les Dardanelles plus de trois vaisseaux ou bâtiments de guerre chaque fois; *il leur sera cependant libre de s'y arrêter dans quelque cas de nécessité pour s'y radouber ou ravitailler, en quoi il ne leur sera jamais causé aucun empêchement par qui que ce soit de la Sublime Porte.* »

Et voilà la seconde étape sur la route de Byzance : le droit de station, radoubage et ravitaillement, qui tôt ou tard entraîne la nécessité d'un reposoir, de magasins, d'un arsenal, d'un

dépôt de charbon. A l'appui de cette demande, le prince de Prozorovski donnait déjà toutes les raisons que, de 1908 à 1910, donnent les officieux de M. Isvolski et que ses amis nous répètent : « Que le régime actuel soit pénible, vexatoire, intolérable pour la Russie, c'est trop clair... En 1774, le traité de Kaïnardji a donné à l'empire russe l'accès territorial à la mer Noire et la libre navigation commerciale même dans la mer de Marmara... Qu'est-ce qu'une mer libre dont on ne peut sortir? qu'est-ce qu'une liberté dans une prison?... Il semble impossible que l'Europe fasse peser plus longtemps sur la Russie une interdiction que l'état actuel des relations entre grandes puissances n'exige plus...[1] ». En 1808, tout en tenant un pareil langage, le prince Prozorovski laissait entendre sa pensée véritable. Ayant dit que cet « article VIII ne peut pas nuire à la Porte, ni lui susciter des craintes puisque le nombre des vaisseaux qui passent est très restreint », il se hâtait d'ajouter que la liberté des Détroits ne serait qu'une entrée de jeu, une précaution pour les futurs partages. Car, le partage étant inévitable, il faudrait que la Russie obtînt « Constantinople, avec les îles de Ténédos et de Lemnos, vu que ces îles ferment l'entrée des Dardanelles, et la Morée, qui lui donnera de l'influence dans l'Adriatique ». En 1809, Napoléon et Alexandre négocient ce partage, mais ne peuvent se mettre d'accord :

Alexandre s'efforçait de prouver que Constantinople détenait les clefs de sa maison; l'ambassadeur de Napoléon répliquait que la Russie [demandait] les clefs de Toulon, de Corfou et de tout le commerce universel. Dans le partage, Napoléon voulait garder les Dardanelles et une partie de la presqu'île de Gallipoli jusqu'à Rodosto : Alexandre ne put consentir à [abandonner] cette langue de terre que les diplomates russes appelaient la « langue de chat ».

On sait comment, en 1810, la brouille entre Paris et Pétersbourg sortit de cette discussion. Les Anglais de 1910, s'ils tiennent à conserver l'amitié russe, devraient ne pas encourager les réclamations de M. Isvolski, mais continuer la politique que formulait leur traité anglo-turc de 1809 :

1. *Le Temps*, *Bulletin de l'Étranger* des 11 et 12 octobre 1908 et 14 août 1909.

Comme il a été de tout temps défendu aux vaisseaux de guerre d'entrer dans le canal de Constantinople, savoir dans le détroit des Dardanelles et dans celui de la mer Noire, et comme cette ancienne règle de l'empire ottoman doit être de même observée dorénavant en temps de paix vis-à-vis de toute puissance quelle que ce soit, la cour britannique promet aussi de se conformer à ce principe[1].

Liberté russe des Détroits ; fermeture anglaise des Détroits : de 1809 à 1908, Londres s'est tenue à cette « ancienne règle de l'empire ottoman » ; elle aurait grand tort de s'en départir, qu'elle ne jugera pas le moment venu d'abandonner tant la clef de Suez, de Malte et de « tout le commerce » levantin. Une fois la liberté des Détroits concédée aux Russes, avant deux ans Londres aurait à discuter un traité de partage, qui amènerait la brouille anglo-russe en 191.., comme la brouille franco-russe en 1810, — à moins que la situation de l'Égypte et de l'Inde et les sottes intrigues panislamiques des Jeunes Turcs ne donnent bientôt aux Anglais la conviction qu'il leur faut substituer à la politique de l'intégrité un système de sphères d'influences, qui leur mettrait en mains propres toutes les routes de l'Inde. Grâce aux menées des germanophiles de Stamboul, cette conviction commence de faire à Londres bien des adeptes ; peut-être la France sera-t-elle avant peu la seule défenderesse des Turcs en Europe... Raison de plus pour que nous ne nous laissions pas engager à la légère, par imprévoyance ou par manque de fermeté, dans cette affaire des Détroits.

Troisième étape sur la route de Byzance : par la connivence autrichienne, les canons et garnisons russes seront installés dans le Bosphore, tandis que, par la connivence de Pétersbourg, l'Autriche descendra sur Salonique. De 1809 à 1829 soit en paix, soit en guerre, la Russie essaie de maintenir, au moins tacitement, ce qu'elle a obtenu en 1798 et 1805 : l'alliance turco-russe et la liberté des Détroits. Mais en 1829, éclate la première guerre des Balkans. Dès lors, le conseiller Dimitri Daschkow ne voit plus qu'une solution :

D'après le projet du comte Capodistria, Constantinople devenait ville libre avec un territoire restreint le long de la mer Noire et de la Marmara, l'île de Ténédos et deux points fortifiés sur le rivage

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 20.

asiatique du Bosphore; toutes les autres forteresses de ce détroit et celle des Dardanelles devaient être rasées.

Mais, demande Daschkow, cette faible ville de Constantinople, privée de fortifications, serait-elle en mesure de s'opposer à l'entrée d'une flotte ennemie dans la mer Noire?

— Si la Russie ne possède pas Constantinople, répond Daschkow, elle a besoin d'un gage qui lui garantisse l'inviolabilité de ses provinces méridionales, et personne ne pourrait lui reprocher des menées secrètes, si elle réclamait pour elle-même deux coins de terrain rocheux sur les deux rives du Bosphore, pour y construire des forts capables de défendre le passage en cas d'attaque ennemie[1].

Non seulement la franchise, mais le simple bon sens parlent par la bouche du conseiller Daschkow, et jamais conseillers du Tsar ne pourront faire un autre calcul, s'ils veulent installer pleinement la liberté des Détroits à la russe. Faites le compte en effet : d'une part, le service de leur influence et de leurs intérêts dans les mers extérieures exige pour les Russes le libre usage des Détroits; d'autre part, la sécurité de leurs provinces méridionales exige la fermeture de ces mêmes Détroits aux autres marines de guerre; il s'ensuit forcément ou que le passage doit être entre leurs mains, le Tsar en possédant les deux rivages, les ports et les approches continentales, ou qu'ils doivent en avoir tout au moins la surveillance effective, la garde directe ou indirecte, car leurs propres soldats et leurs propres canons pourront, seuls, les prémunir à toute heure contre « l'entrée d'une flotte ennemie dans la mer Noire », et tous autres soldats ou tous autres canons pourront leur interdire à toute heure la sortie dans la Marmara et dans l'Archipel. Et c'est pourquoi Daschkow avait encore raison contre Capodistria. Constantinople, Ténédos et deux forteresses sur le Bosphore contentaient celui-ci :

D'après l'opinion de Daschkow, il fallait fortifier la rive asiatique *le long des deux Détroits*, de sorte que les vaisseaux ne pussent pas être molestés par les habitants et, pour garantir le Bosphore de tout danger, il était nécessaire d'annexer à la circonscription de Constantinople toute la presqu'île asiatique de Nicomédie.

Qu'ont fait les États-Unis quand, au début du XXe siècle, ils ont voulu tenir la « liberté » de leur futur canal de Panama?

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 27.

Une ville libre à chaque bout, Colon et Panama, ne leur a pas suffi : tout le long du passage, ils se sont réservé le droit de garnisonner et de fortifier tous les points à leur convenance. Pourtant la Colombie n'était pas redoutable : elle n'avait jamais eu les flottes et les armées que posséda longtemps la Vieille Turquie et que la Jeune Turquie commence de refaire...

En 1829, la solution de Daschkow semblant, par malheur, impossible. Pétersbourg, au traité d'Andrinople, voulut du moins introduire un article qui rétablirait les privilèges de 1805. Les Turcs refusèrent; la Russie néanmoins signa la paix : il lui semblait encore « plus avantageux de veiller à la conservation de l'empire ottoman que de le voir se dissoudre ». Mais nous savons quelle condition elle entendait mettre à cette conservation de la Turquie.

*
* *

Et voici un nouvel épisode que les Jeunes Turcs d'aujourd'hui feront bien de méditer avec plus d'attention encore.

S'appliquant à la réforme de l'empire ottoman, supprimant les janissaires, introduisant à Stamboul les costumes, les mœurs et certaines institutions de l'Occident, le sultan jeune-turc Mahmoud, — le « padichah giaour », comme disaient les Vieux Turcs de ce temps-là, — ne réussit qu'à désorganiser et désarmer sa Turquie, à la remplir de révoltes chrétiennes et d'agitations musulmanes. Dans les provinces arabes, surgit un vengeur et un régénérateur de l'islam : Méhémet-Ali a usurpé le pachalik d'Egypte, poussé jusqu'au Soudan ses conquêtes sur les Infidèles, délivré les Villes Saintes des iconoclastes Wahabites; avec ses Albanais et ses nègres dressés à l'européenne, il entreprend de démolir et de reconstruire à son profit le vieil empire des Sélim et des Soliman, du Danube au Nil et de Durazzo à Bagdad. En 1831-32, son fils Ibrahim soumet la côte syrienne et le delta cilicien, franchit le Taurus, entre à Koniah, marche sur Brousse et Constantinople. Instructions de Pétersbourg au lieutenant-général Mouraview, qui s'en va à Constantinople offrir l'aide de la flotte russe au Sultan menacé (décembre 1832) :

Avec le triomphe de Méhémet-Ali, Constantinople deviendrait bientôt le foyer où iraient se réfugier tous les hommes sans principes et sans patrie qui conspirent contre la Russie et, pour résumer toutes les conséquences que ce nouvel ordre de choses nous présage, il suffira de dire qu'*avec Méhémet-Ali, la Russie verrait succéder un voisin fort et victorieux à un voisin faible et vaincu...* Toutes ces considérations réunies ont porté notre auguste Maître à penser qu'il est de l'intérêt bien entendu de son empire de contribuer, s'il se peut, à prévenir la chute du Sultan et *de maintenir ainsi la Turquie dans l'état stationnaire où elle se trouve.*

Mahmoud accepte le secours. L'escadre russe vient mouiller devant Constantinople; 5 000 Russes débarquent pour protéger le Sultan; le général Orlow est envoyé avec pleins pouvoirs pour « arrêter toutes les mesures de salut que réclameraient la défense et le maintien de l'empire ottoman » :

Il devra déterminer la Porte à placer dans l'appui de l'Empereur une confiance absolue et légitimer par là aux yeux de l'Europe notre assistance matérielle, ainsi que la position militaire que nous prenons en Turquie; il devra démontrer clairement, par notre conduite et notre langage, que l'action matérielle de la Russie dans les affaires de Turquie est dirigée vers un but de conservation, afin de nous concilier par là l'appui moral de l'Autriche, tout en neutralisant les intentions malveillantes de l'Angleterre; il devra persister à agir, avec une entière indépendance et sans prêter la main à aucune intervention collective [de l'Europe]; il devra enfin maintenir notre attitude militaire dans les États ottomans, jusqu'à la conclusion d'un arrangement définitif entre la Porte et l'Égypte et jusqu'à la retraite de l'armée d'Ibrahim-Pacha au delà du mont Taurus, retirer alors notre escadre et nos troupes, ainsi que l'Empereur l'a hautement annoncé.

Dès son arrivée à Constantinople, le comte Orlow écrit (25 avril 1833) :

Si le Sultan et ses conseillers sont convaincus que nous nous retirerons quand Ibrahim aura franchi le Taurus, la grande masse n'y croit pas et il se propage des nouvelles les plus invraisemblables. De manière que ma conviction profonde est que la confiance renaîtra et la reconnaissance sera rétablie quand, sous les conditions requises, nous abandonnerons notre position... *Il n'y a aucun doute que dans un an ou deux, tout au plus, on nous rappellera; mais alors nous aurons le grand avantage de revenir, grâce à nos antécédents, sans aucune défiance, et de revenir de manière à ne plus quitter s'il le faut.*

Orlow négocie l'alliance défensive avec la Porte :

Il faut légitimer, disait une dépêche ministérielle, l'intérêt direct que nous avons à protéger la Turquie européenne contre toute agression et *empêcher ainsi qu'un ennemi fort et audacieux ne vienne remplacer sur nos frontières un voisin faible et pusillanime. De cette manière se prolongera, pour quelque temps du moins, dans la Turquie européenne, cet état de paix et d'impuissance politique qui convient le mieux aux intérêts directs de la Russie.* Le principe de conservation, qui servirait de base au traité d'alliance, aurait nécessairement pour effet de rassurer les puissances étrangères sur les intentions de la Russie à l'égard de la Porte. L'engagement positif, que renfermera le traité, forcera en quelque sorte la Turquie, dans les moments de crise, de s'abandonner à la protection de l'Empereur. Enfin, dans notre propre intérêt, l'*existence d'un traité d'alliance justifiera, le cas échéant, la présence et l'emploi de nos forces et nous permettra de nous placer, de nouveau, les premiers et les plus forts sur le théâtre des événements, de manière à rester toujours maîtres de la question*, soit en admettant la conservation de l'empire ottoman comme possible, soit en admettant finalement la dissolution comme inévitable[1].

« Être les premiers et les plus forts sur le théâtre des événements » est une sage maxime. En 1909 quand MM. Isvolski et d'Aehrenthal viennent d'opérer leur première réconciliation, on annonce de Constantinople le coup d'État réactionnaire du 13 avril et la fuite des Jeunes Turcs :

Pétersbourg, le 24 avril 1909. — L'escadre active de la flotte russe de la mer Noire a pris la mer hier, sans que l'on sache pour quelle destination. Mais le bruit court que deux bâtiments passeront le Bosphore.

La flotte russe, à l'entrée du Bosphore, apprend que les Jeunes Turcs ont, presque sans coup férir, repris Stamboul (24 avril) : il n'y a plus de prétexte à une intervention. La flotte regagne Odessa. — En 1833, la présence de l'escadre et des troupes russes à Constantinople inquiète les ministres turcs ; ils voudraient se délivrer d'un protecteur aussi intime :

[Irrité] de ces intrigues, Orlow écrivait au comte Nesselrode le 12 mai 1833 : « Il faut, avec les Turcs, caresser d'une main et tenir le poing fermé de l'autre. » Lorsque les ministres lui font part que,

1. Serge Goriainow, *op. laud.*, p. 39.

d'après leurs renseignements, Ibrahim ne se retirera de Koutaïeh que quand les Russes regagneront la mer Noire, il répond que si les Egyptiens ne repassent pas le Taurus, non seulement il ne quittera pas le Bosphore, mais fera venir des troupes d'Odessa[1].

Mais alors, c'est la France qui veut envoyer des bateaux dans la Corne d'Or, pour défendre, elle aussi, l'intégrité ottomane :

Orlow fit entendre aux ministres ottomans qu'en cas d'apparition de forces étrangères dans les Détroits, il lui incomberait le devoir de défendre la capitale du Sultan. Il écrivait à Nesselrode le 17 mai 1833 : « J'ai dit à Ahmed-pacha : « La fin est là. Si Ibrahim » repasse le Taurus, je quitterai avec armes et bagages; mais si les » étrangers arrivent, ce sera le commencement de la fin; car je dois à » la loyauté politique de l'Empereur de vous avouer que, dans le choc » des différents intérêts et rivalités qui seront en présence. Dieu sait » ce qui arrivera; il est impossible de répondre des événements. » Maintenant, tout paraît marcher à sa fin; *mais pour être plus sûr de l'existence précaire de ce pays, il faut rester en mesure de faire face à tous les événements qu'il n'est pas difficile de prévoir.* C'est ma conviction la plus intime : il faut être prêt à tout. »

Ibrahim repasse le Taurus; une entente est conclue entre Turcs et Égyptiens; les Russes, tenant parole, rappellent leur escadre et leurs troupes de Constantinople (28 juin 1833); mais, l'avant-veille de ce départ, Mahmoud leur a signé le traité d'alliance, le fameux traité d'Unkiar-Iskelessi (26 juin 1833) :

« L'alliance, dit le premier article, ayant uniquement pour but la défense commune de leurs États contre tout empiétement, Leurs Majestés promettent de s'entendre, sans réserve, sur tous les objets qui concernent leur tranquillité et sûreté respectives et de se prêter mutuellement des secours matériels et l'assistance la plus efficace »... L'article III spécifie : « Par suite du plus sincère désir d'assurer la durée, le maintien et l'entière indépendance de la Sublime Porte, l'empereur de Russie, dans le cas où les circonstances pourraient déterminer de nouveau la Sublime Porte à réclamer l'assistance navale et militaire de la Russie, promet de fournir, par terre ou par mer, autant de troupes et de forces que les deux hautes parties contractantes le jugeraient nécessaire. »

Dans un article secret, il est dit : « Comme l'empereur de Russie veut épargner à la Sublime Porte la charge et l'embarras qui résul-

1. Pour cette citation et les suivantes, S. Goriainow, *op. laud.*, p. 35-49.

teraient pour elle de la prestation d'un secours matériel, il ne demandera pas ce secours; la Sublime Porte, en place de l'aide qu'elle doit prêter d'après le principe de réciprocité, devra borner son action en faveur de la cour de Russie à fermer le détroit des Dardanelles, c'est-à-dire à ne permettre à aucun bâtiment de guerre étranger d'y entrer sous aucun prétexte quelconque. »

Voilà donc les Détroits fermés aux autres puissances, en vertu de ce « vieux droit de l'empire ottoman », qu'en 1809 ont proclamé les Anglais. Mais, naturellement, ces mêmes Détroits seront ouverts à la Russie pour porter aide et assistance à la Turquie son alliée. Les visées et les résultats de cette politique étaient clairement résumés dans le compte rendu à l'Empereur pour l'année 1833 :

1° Arrêter les progrès de la puissance arabe et maintenir la Porte dans la situation pacifique et inoffensive où l'ont placée nos traités;

2° Préparer nos moyens d'action militaire par terre et par mer *afin d'être prêts à paraître les premiers sur le théâtre des événements avec des forces imposantes* pour que les destinées de l'Orient ne se décident en aucun cas contre la Russie ni sans elle;

3° Mettre une fois pour toutes un terme aux irrésolutions de la Porte sur le choix de ses alliés, en légitimant désormais par un traité formel le droit de notre intervention, dans le cas de complications à venir.

A ce traité russo-turc de 1833, une convention austro-russe fait aussitôt l'habituel pendant :

Le 6/18 septembre 1833 fut signée à Münchengrætz par le comte Nesselrode et le prince Metternich une convention d'après laquelle l'Autriche et la Russie s'obligeaient mutuellement à réunir *leurs efforts communs pour le soutien de l'empire ottoman dans le cas de sa dissolution*. Un article secret disait que, dans le cas où, *malgré les vœux et les efforts communs des deux cabinets, l'ordre actuel en Turquie viendrait à être renversé*, l'Autriche et la Russie n'agiraient que de concert et dans un esprit de solidarité.

Ne voilà-t-il pas qui ressemble étrangement aux propos et *memorandums* échangés de 1907 à 1910 entre MM. d'Aehrenthal et Isvolski, surtout à ce dernier accord austro-russe de mars 1910, qui prévoit déjà les « complications que, malgré les indéniables qualités des Jeunes Turcs, la jeunesse de leur

Parlement et de leur administration[1] » peut réserver à l'Europe? En 1910 comme en 1833, si, « malgré les vœux et les efforts communs des deux cabinets, l'ordre actuel en Turquie vient à être renversé », les Russes tiennent à leur liberté des Détroits « afin de paraître les premiers sur le théâtre des événements avec des forces imposantes. »

Comme l'expliquait un jour Gortchakow au jeune empereur François-Joseph (janvier 1855) :

> Vu l'état moral, financier et administratif de la Turquie, tous les efforts réunis des puissances ne parviendront pas à prolonger de beaucoup son existence; pour cette raison, lorsque le moment fixé par la Providence sera venu, il faut que nous ne soyons pas pris au dépourvu; à défaut de troupes de terre, *notre flotte pourrait ne pas être inutile pour empêcher qu'une puissance étrangère fît son lot de Constantinople*, dont nous ne pouvons pas laisser les clefs dans les mains d'une grande puissance, quelle qu'elle soit.

*
* *

Dernier épisode. — Je laisse de côté les interminables négociations qui, en 1840-1841, après la seconde guerre turco-égyptienne, en 1855-56, après la guerre de Crimée, et en 1870-1871, après la guerre franco-allemande, ont fini par établir le régime actuel des Détroits : la fermeture à tous les navires de guerre. Ce sont là batailles diplomatiques, dont les stratèges de métier peuvent faire leurs délices, mais dont le résultat dernier est, seul, intéressant pour nous.

Les conférences de Londres (février-mars 1871) garantissent la clôture des Détroits par un engagement solidaire de toutes les puissances. Alexandre II cherche tout aussitôt le moyen de briser cette clôture, en revenant, si besoin, à la politique violente du XVIIIe siècle, et son ministre, ce même Gortchakow, qui, en 1855, écrivait : « Notre histoire parle trop haut: sur plus d'une de ses pages, se trouve la preuve que l'Autriche nous a toujours trahis quand cela lui convenait[2] », Gortchakow revient à la traditionnelle entente austro-russe pour le partage

1. *Neue Freie Presse* du 30 janvier 1910.
2. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 117.

de l'empire ottoman. Il y revient, comme ses successeurs y reviendront toujours, par le détour de Berlin. Il y revient, comme ses prédécesseurs et successeurs, pour formuler en public un honnête programme de « paix générale » et de *statu quo*, mais pour signer en secret la condamnation des Turcs et l'asservissement des peuples balkaniques. Si nous voulons savoir ce que MM. Isvolski et d'Aehrenthal ont bien pu se promettre en 1908-1910, il n'est besoin que de relire les promesses de Gortchakow et d'Andrassy en 1872-1873.

Avec la nomination du comte Andrassy au poste de ministre des Affaires étrangères (27 octobre 1871), les relations entre l'Autriche-Hongrie et la Russie devinrent plus cordiales. A sa première entrevue avec l'ambassadeur russe Novikow, le nouveau ministre austro-hongrois lui dit que du moment que l'empereur Alexandre ne poursuivait pas une politique d'agrandissement et qu'à son tour *l'Autriche ne saurait être suspectée raisonnablement d'aspirer à l'annexion des Principautés, de la Bosnie ou de toute autre province turque*, il ne voyait pas de question, sur laquelle les intérêts des deux empires eussent pu entrer en conflit. Le rapprochement des cours d'Autriche et de Russie s'exprima en ceci que l'archiduc Guillaume assista, avec cinq officiers autrichiens, aux manœuvres de Krasnoïe-Sélo, en juin 1872. A l'automne de 1872 eut lieu l'entrevue des Trois Empereurs et de leurs ministres à Berlin.

A cette entrevue de Berlin, sous la médiation de Bismarck, Gortchakow et Andrassy échangèrent non d'inutiles papiers, mais des paroles décisives : « C'est une œuvre de paix et de réconciliation, écrivait le chancelier russe le 10 septembre 1872 : ni écrivailleries, ni protocoles ; aucun engagement positif qui modifierait notre liberté d'action ; en un mot, rien pour les archives diplomatiques, mais le résultat moral est immense. » *Rien pour les archives diplomatiques* : la belle devise que nos gouvernants devraient graver au coin de leur table ! depuis quatre ans bientôt, on ne travaille au Quai d'Orsay que pour les archives !

En 1910, les mêmes phrases, presque mot pour mot, reparaissent sous la plume du comte d'Aehrenthal ou de ses journalistes :

Vienne, le 27 janvier 1910. — D'après les renseignements de meilleure source, je crois savoir que les conversations entre Vienne

et Pétersbourg n'ont pas porté sur des points concrets. Il s'agirait d'un « rapprochement abstrait » sur la base commune d'une politique de *statu quo* et de non-intervention dans les Balkans.

M. Isvolski voudrait qu'un papier attestât les repentirs, les excuses même de M. d'Aehrenthal. Réponse de Vienne dans la *Neue Freie Presse* du 4 février :

La monarchie austro-hongroise désire le rapprochement; mais ce ne doit pas être seulement un moyen de résoudre des difficultés passagères et d'assurer un succès politique aux personnes mêlées à ces démarches. La situation balkanique change si rapidement que le rapprochement n'aurait de valeur durable que si les deux États ont confiance l'un dans l'autre *et peuvent agir de concert pour la paix même en présence d'événements inattendus.* C'est une entreprise sérieuse, et non un feu d'artifice diplomatique.

En 1910 comme en 1872, Berlin s'entremet. Note officieuse pour annoncer la visite du comte d'Aehrenthal à Berlin :

Berlin, le 10 février 1910. — Le comte d'Aehrenthal pourra se convaincre que l'Allemagne n'éprouve au sujet du rapprochement austro-russe aucune méfiance ni inquiétude. Au contraire, on a toujours considéré la froideur entre Pétersbourg et Vienne comme anormale. On trouve tout naturel à Berlin que cette tension soit dissipée. Une entente entre ces deux pays sur les questions balkaniques est d'autant plus facile que tous deux sont d'accord pour maintenir le *statu quo* dans les Balkans.

Berlin le 12 février. — C'est à tort qu'on veut faire croire que l'Allemagne n'a pas collaboré au rapprochement austro-russe; lors du passage du ministre russe à Berlin, M. de Bethmann-Hollweg s'entretint longuement avec M. Isvolski de ses rapports avec le comte d'Aehrenthal : bientôt après, lorsqu'il se rendit à Vienne, ajoute la *Post*, le chancelier allemand n'a pas manqué d'agir en conciliateur auprès du comte d'Aehrenthal.

M. d'Aehrenthal arrive à Berlin le 20 février; il a de longues conférences avec le chancelier allemand : « L'Allemagne, disent les officieux, est prête à assumer un rôle dans la réconciliation de Vienne et de Pétersbourg et dans celle des deux hommes d'État qui dirigent les destinées russes et autrichiennes... Nous n'avons pas besoin de dissimuler que nous prenons intérêt à voir cesser la discorde qui était considérée à Vienne et à Pétersbourg comme gênante et anormale. » Quand

M. d'Aehrenthal déclare « qu'il n'a pas l'intention de conclure ces négociations austro-russes par un contrat écrit ». M. Isvolski, qui s'entête dans la demande d'un contrat, est vivement rappelé par Berlin aux « égards » qu'il doit à l'Allemagne [1]. On annonce que les pourparlers sont interrompus (6 mars). Une communication allemande les rétablit. Un dernier effort des panslavistes essaie de les rompre (19 mars). Une nouvelle intervention de Berlin les scelle. Le 20 mars, le « rapprochement abstrait », comme disent les officieux de M. d'Aehrenthal, est conclu :

L'Autriche et la Russie, écrit la *Neue Freie Presse*, se rapprochent sans engager leur liberté, sans accepter de lourds devoirs pour l'avenir; elles s'unissent dans la pensée de maintenir ensemble la paix et dans la conviction qu'aucune des deux ne fera rien qui puisse bouleverser l'équilibre balkanique. Vienne et Pétersbourg échangent une assurance de bonne volonté réciproque.

Désormais « *toutes les grandes puissances travaillent unanimement au maintien du statu quo* ». Et la *Neue Freie Presse* ajoute « de source bien informée » que, si le cabinet viennois refuse « de mettre les grandes puissances directement au courant », c'est qu'il craint « qu'une communication officielle ne donne l'impression que Vienne et Pétersbourg s'attribuent un rôle particulier dans les Balkans et que l'Autriche a ses visées propres sur la péninsule ». Que peut bien recouvrir cette discrète modestie?

Après l'entrevue de 1872, — nous raconte M. Goriainow [2], — le prince Gortchakow, dans son rapport à l'Empereur, exposa son entretien avec le comte Andrassy. Au dire du ministre austro-hongrois, il n'y avait aucun grief sérieux, qui pût s'opposer à de bonnes relations entre les deux empires. L'Autriche était forcément un état défensif, qui ne saurait se livrer à aucune convoitise territoriale. La Hongrie était à tel point surchargée de droits et de privilèges, qu'il ne pouvait être question d'un agrandissement territorial : le navire hongrois sombrerait immédiatement par la moindre surcharge, fût-ce de l'or ou de la boue. *C'est pourquoi, toutes les rumeurs qu'on avait répandues sur les prétendues convoitises autrichiennes en Bosnie et en Herzégovine n'avaient pas l'ombre d'un fondement.*

1. *National Zeitung* du 4 mars 1910.
2. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 307.

Le comte Andrassy assurait que la politique autrichienne désirait le maintien de la Turquie tel quel ou, si des changements devaient y survenir, qu'ils fussent abandonnés à leur développement.

« Tout observateur impartial, — nous dit en 1910 la *Rossia*, interprète fidèle[1] de M. Isvolski, — doit voir combien sont dépourvues de fondement les suspicions d'une certaine presse étrangère qui attribue à la politique russe un autre but que le maintien du *statu quo* dans les Balkans et, par conséquent, une attitude inconciliable avec le maintien des bonnes relations entre la Russie, d'une part, la Turquie et l'Autriche-Hongrie, de l'autre. » Les gens de Vienne avouent cependant quelques prévisions moins optimistes : « Rien ne menace actuellement de rompre le *statu quo* dans les Balkans. Pareille rupture ne pourrait avoir lieu qu'à la suite de désordres intérieurs dans les États balkaniques ou de conflits armés entre ces derniers. Si de pareilles éventualités se produisaient, un nouvel échange de vues entre les deux cabinets pourrait être utile, et rien ne s'opposerait à ce que le résultat soit communiqué aux puissances[3] ».

C'est tout pareillement qu'en 1872-1873, « ayant jeté les bases d'un rapprochement entre l'Autriche et la Russie, [on reconnut] qu'il était indispensable d'établir des relations directes entre elles, sans l'intermédiaire de la Prusse[2] » ; après le « rapprochement abstrait », on fit des pactes fort concrets :

En avril 1873, l'empereur Guillaume et le prince de Bismarck vinrent à Saint-Pétersbourg. Bismarck dit au prince Gortchakow que, depuis vingt ans, il n'avait jamais varié dans son dévoûment absolu pour l'empereur Alexandre; qu'il considérait une entente intime avec la Russie comme la seule politique rationnelle pour la Prusse; que la Prusse ne saurait oublier les services à elle rendus par la Russie, lors de la dernière guerre franco-allemande, et que le seul moyen qu'elle avait de témoigner sa gratitude était de mettre à la disposition de la Russie tout le crédit qu'elle pouvait avoir en Orient.

Puis eut lieu, en 1873, le voyage de l'empereur Alexandre à Vienne avec le prince Gortchakow. Il résulta de l'entrevue des deux empereurs l'établissement d'une entente... *Le cabinet de Péters-*

1. Voir *Le Temps* du 7 mars.

2. S. Goriaïnow, *op. laud.*, p. 308.

3. Aide-mémoire autrichien du 20 février 1910.

bourg se faisait à l'idée que la Russie n'était pas la seule puissance, prédestinée à exercer une influence sur les populations slaves de Turquie. « Il est incontestable, lisons-nous dans le compte rendu à l'Empereur, que *l'Autriche-Hongrie, limitrophe de la Turquie sur une longue étendue de frontières, doit chercher à peser sur ce pays de tout le poids de ses intérêts matériels.* Il est également naturel que ses prévisions se portent sur l'éventualité d'une dissolution de l'empire ottoman... Si le bon vouloir, que le comte Andrassy témoigne aujourd'hui aux provinces vassales de l'empire, développe l'influence de l'Autriche dans les contrées où la nôtre dominait sans partage, nous ne saurions y voir un danger pour l'avenir de l'Orient chrétien, ni une atteinte à notre prestige et à nos intérêts. *Les populations chrétiennes peuvent y trouver les moyens de consolider leur sécurité, de fortifier leur autonomie et de développer leurs ressources nationales.* Nous restons fidèles à notre mission historique en les laissant marcher dans cette voie, même avec une assistance étrangère ».

Je signale cette confession de la diplomatie russe en 1873 aux Serbes de 1910, que M. Isvolski livre à la « pesée des intérêts matériels de Vienne ». Sitôt conclu le dernier accord austro-russe (mars 1910), les gens de Belgrade ont vu revenir le ministre austro-hongrois, ce comte Forgach, qui, depuis trois ans, leur a administré des médecines si amères : il leur a soumis aussitôt, il leur a fait accepter au bout de quelques semaines les exigences de Vienne au sujet du traité de commerce, éternel instrument de la pesée autrichienne sur Belgrade. Le roi Pierre est allé à Pétersbourg (23-27 mars); il n'en a rapporté que déceptions et vaines promesses. Les patriotes serbes pressentent bien que « les pays balkaniques et la Serbie en particulier feront les frais du rapprochement austro-russe[1] ». Mais les ministres, avec l'optimisme habituel aux gens en place, ne veulent pas encore admettre que l'indépendance nationale soit en cause, que le royaume puisse avoir quelque jour le même sort que cette Bosnie-Herzégovine dont en 1873 le comte Andrassy protestait ne vouloir à aucun prix : « La Hongrie est à tel point surchargée de droits et de privilèges que le navire hongrois sombrerait immédiatement par la moindre surcharge, fût-ce de l'or ou de la boue », disait-il en 1873; en 1875, quand la Bosnie et l'Herzégovine s'insurgent,

1. Voir *Le Temps* du 9 février.

Andrassy « repousse encore toute idée d'annexion parce que cela amènerait une rupture de l'équilibre entre les deux parties de la monarchie », — et les officieux de Vienne ou ses complaisants nous disent aujourd'hui : « L'empire austro-hongrois est tellement chargé de Slaves que la moindre surcharge le ferait couler dans le fond du panslavisme, la surcharge fût-elle de chrétiens ou musulmans, de Serbes ou de Macédoniens. » Et voilà pourquoi Vienne, en 1910, ne veut ni de la Serbie ni de la Macédoine, comme en 1873 elle ne voulait ni de la Bosnie ni de l'Herzégovine... On connaît la suite.

Le 8 juillet 1876, une nouvelle entrevue des deux empereurs amenait l'entente de Reichstadt; les Russes obtenaient la permission de troubler de *statu quo*, en généralisant l'insurrection balkanique :

On avait raisonné dans deux hypothèses. Si les Turcs étaient victorieux, on s'efforcerait d'empêcher que la guerre ne devînt une lutte d'extermination; pour ce qui est des insurgés, on était convenu de leur garantir les libertés et les réformes, que la Porte leur avait promises. Dans le cas d'une défaite des Turcs, les puissances ne devaient pas admettre la formation d'un grand état slave : la Serbie obtiendrait une extension de territoire, du côté de la Drina en Bosnie; le Monténégro serait arrondi d'une partie de l'Herzégovine adjacente; l'Autriche s'adjugerait la Croatie turque et des territoires en Bosnie; la Russie reprendrait ses frontières naturelles d'avant 1856 et pourrait s'arrondir dans la Turquie d'Asie, en s'annexant le port de Batoum; la Bulgarie, la Roumélie et l'Albanie pourraient former des États autonomes; la Thessalie et l'Épire seraient annexées à la Grèce; Constantinople, avec une banlieue déterminée, deviendrait ville libre.

En 1908-1910, quand MM. d'Aehrenthal et Isvolski établissent l'équivalence entre l'annexion de la Bosnie par l'Autriche et la liberté des Détroits pour la Russie, on voit qu'ils ne font toujours que reprendre les formules de leurs dévanciers et qu'au bout de trente ans, malgré les brouilles apparentes, Vienne et Pétersbourg n'ont rien changé à leurs projets de 1876. Mais on voit clairement aussi qu'en 1876, comme en 1829, les Russes n'espèrent une liberté des Détroits vraiment effective que le jour où « Constantinople, avec une banlieue déterminée, deviendrait ville libre », sous la protection de la flotte russe et sous l'abri de fortifications et de garnisons russes.

En novembre 1876, l'insurrection balkanique risquant d'être complètement matée par les Turcs, Alexandre II écrivait à François-Joseph :

L'expérience du passé et celle de l'année écoulée témoignent de la radicale impuissance des délibérations à six. Il semble que les traités, qui lient les grandes puissances, aient été conçus dans la pensée d'assurer l'impunité aux Turcs par l'absence d'unanimité de l'Europe. Il n'y a donc pas de raison pour voir la fin de cet état de choses, qui devient de plus en plus intolérable. Je suis décidé, pour ma part, à y mettre un terme et à accomplir, seul, ce que tout le monde a reconnu, en principe, équitable, humain et nécessaire. J'avoue que je regrette que tu ne veuilles pas agir ouvertement, en commun avec moi. Je compte sur ton concours indirect pour arriver au but sur lequel nous nous sommes entendus, et surtout pour écarter les inconvénients d'une marche séparée.

Pour renverser définitivement le *statu quo*, Vienne promettait ce « concours indirect » et se le faisait payer comptant : Andrassy réclamait le droit d'occuper non plus seulement la partie de la Bosnie qu'on lui avait promise à Reichstadt, mais toute cette province et toute l'Herzégovine en sus, « l'omission de cette province dans la notice rédigée à Reichstadt n'étant, disait-il, qu'un *lapsus calami* ». Certains Russes étaient contraires à ces malhonnêtes exigences, car « il est malhonnête, disait un autre jour le comte Schouvalow, de prendre le bien des autres sans une guerre préalable [1]. » Mais Pétersbourg accepta les raisons de son ambassadeur à Vienne, Novikow. Les voici (les Serbes de Belgrade, puis les Slaves de Macédoine en fourniront sans doute une application prochaine) :

En 1875, Novikow s'opposait à la possibilité d'admettre seulement l'entrée des troupes autrichiennes en Bosnie, car cela relèverait le prestige de la cour de Vienne parmi les chrétiens d'Orient; il était de notre intérêt d'en détourner l'Autriche plutôt que de l'y encourager. A cet endroit de la dépêche, l'Empereur écrivit : « Certes! » Mais en 1876, Novikow fut d'un autre avis et, quand le comte Andrassy exprima l'espoir que l'empire ottoman allait bientôt s'écrouler, Novikow ne dissimula pas ses sympathies pour le programme de Reichstadt : « Il me semble qu'au point de vue politique, il peut nous être assez indifférent que quelques centaines de milliers de Bosniaques, en grande partie catholiques et musulmans, obéissent à la

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 372.

loi d'une attraction naturelle à la monarchie voisine. *Au point de vue humanitaire, nous ne pourrions qu'applaudir à ce que nos coreligionnaires de Bosnie, soustraits au régime avilissant des pachas, retrouvent dans le giron d'un État chrétien et civilisé un soulagement réel à leurs misères.* »

Espérant assister à la chute de la honteuse domination turque en Europe. Novikow concluait : « Le programme de Reichstadt est le couronnement de la triple entente inaugurée à Berlin en 1872, *la consécration active de notre accord jusqu'ici négatif avec l'Autriche* en Orient. C'est renouer la chaîne des temps par-dessus les malentendus d'une longue série d'années, pour en revenir aux glorieuses traditions de Catherine et de Joseph II [1] ».

Au début de 1877 (15 janvier et 18 mars) Vienne et Pétersbourg signaient deux conventions secrètes, que le grand vizir de 1910, Hakki-pacha, et les chefs de la Jeune Turquie feront bien de relire avant de se jeter dans les bras de M. d'Aehrenthal :

Les deux parties confirmaient tout ce qui avait été prévu par elles à Reichstadt, dans le cas d'un remaniement territorial ou de la dissolution de l'empire ottoman. Elles étaient convenues de ne pas admettre la formation d'un grand État slave ou autre. Elles étaient d'accord sur la constitution en États indépendants de la Bulgarie, de l'Albanie et de la Roumélie, sur l'annexion de la Thessalie, d'une partie de l'Épire et de la Crète à la Grèce, et sur *la transformation de Constantinople avec sa banlieue en ville libre.* La Russie serait rétablie en Bessarabie dans ses anciennes frontières et recevrait, en compensation de la Bosnie et de l'Herzégovine occupées par l'Autriche, Batoum et une circonscription en Asie égale en étendue à celle de la Bosnie et de l'Herzégovine [2].

Et la Russie déclara cette guerre des Balkans, qui devait lui coûter tant de sang et tant de millions, mais de laquelle ses hommes d'État espéraient tirer la liberté des Détroits, c'est-à-dire l'entrée de Byzance.

*
* *

« La libre communication avec la Méditerranée et, en même temps, le moyen d'empêcher les flottes ennemies de menacer

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 323.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 333-340.

nos côtes de la mer Noire, tel doit être et tel a toujours été le but principal de notre politique maritime en Turquie, disait en 1877 le mémoire de M. de Nélidow à l'Empereur : il faut nous assurer, à nous seuls, la liberté des Détroits à l'exclusion de tous les autres pavillons de guerre. » Et la morale de cette longue histoire tient en ces quatre lignes de M. Goriainow à la page 374 : « Le droit de libre passage par le Bosphore et les Dardanelles, reconnu aux bâtiments de guerre russes, aurait servi de compensation à tous les sacrifices d'une guerre longue et coûteuse. » Voilà les Turcs prévenus.

Nous autres Français, il est deux maximes que nous aurions dû prendre pour règles de conduite, quand en octobre 1908, puis en septembre 1909, M. Isvolski nous proposait de discuter un nouveau règlement des Détroits et quand nos officieux réclamaient pour la Russie la liberté à Constantinople, comme la liberté pour l'Autriche en Bosnie. La première de ces maximes est du ministre russe Nesselrode :

« En politique, écrivait Nesselrode le 18 juillet 1850, il est des questions qui n'admettent point de discussions théorétiques. Ce qu'il y a de plus sage à faire, c'est d'éviter de les soulever sans nécessité absolue, et c'est précisément ce que nous voulons éviter aujourd'hui. Car on risquerait de se brouiller à force de vouloir s'entendre, on se diviserait à force de vouloir rester unis et, pour trancher le mot, on finirait par ébranler l'empire ottoman à force de vouloir le conserver[1]. »

La seconde est du duc de Wellington, félicitant l'ambassadeur russe Brunnow « de ce que le principe de mer close avait été admis successivement par l'Autriche et par le ministère anglais » (janvier 1840) :

« C'est un principe, disait-il, qui doit convenir à tous, à la Russie parce qu'il lui garantit la sécurité de la mer Noire, à l'Angleterre et à l'Autriche parce qu'il consolide l'existence de la Porte, enfin à la France. Si les Français s'opposent à la clôture des Détroits comme principe de droit européen, ils ne savent plus ce qu'ils font; à mes yeux, ils ne sont que des imbéciles[2]. »

En octobre 1908, quand, au sortir des conférences de

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 55.
2. *Id. ibid.*, p. 74.

Buchlau, au lendemain de l'annexion bosniaque, M. Isvolski est venu demander à la Triple Entente cette liberté des Détroits que son complice M. d'Aehrenthal lui cédait pour sa part des dépouilles jeunes-turques, notre diplomatie a commis une erreur presque irréparable. Faute de savoir exactement ce qu'a toujours recouvert pour les Russes cette belle formule *liberté des Détroits*; faute surtout de vouloir discuter sans aigreur, mais avec fermeté, nous avons accordé tout ce que l'on nous demandait et nous avons promis d'appuyer à Londres les instances de M. Isvolski.

Aujourd'hui les Jeunes Turcs, qui nous étaient entièrement et uniquement dévoués alors, se jettent dans les bras de la Triplice et lui achètent une flotte, moins pour leurs rêves crétois — disent-ils — que pour la sécurité de leur Bosphore. Et nous ne sommes plus occupés qu'à leur faciliter l'achat de cuirassés allemands, en donnant la cote à leurs emprunts non garantis. De telles complaisances nous conduisent, eux à leur ruine et nous à celle de notre épargne, en les habituant à des procédés de trésorerie douteux, en les encourageant aux inutiles dépenses navales, en les dispensant de cette probité budgétaire qui est indispensable au salut de leur empire, comme à la sécurité de nos placements. Mais nos financiers toucheront de bonnes commissions sur quelques milliards d'emprunts turcs, russes, austro-hongrois, italiens... Et voici que les Russes déclarent que cette flotte turque les oblige à de nouveaux armements dans la mer Noire; les Autrichiens, qui déjà ont commencé, suivront dans l'Adriatique, puis les Italiens dans la Tyrrhénienne. Alors il nous faudra, à nous aussi, une flotte à Bizerte, et la politique de M. Pichon, cette grande « politique de la conférence » qui devait « adapter les alliances » et « assurer la paix générale », aboutira en somme à grever notre budget naval de quelques deux ou trois cents millions nouveaux.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

VIEILLE ALLEMAGNE[1]

I

Grand'mère! c'était le beau temps quand tu étais jeune! Quand il y avait encore des hommes et des femmes aux yeux calmes et profonds, aux pas discrets, des hommes et des femmes aux cœurs chauds, aux doux rêves bleus, quand la Beauté vivait encore parmi les hommes, au sein de leur vie de chaque jour, au marché, dans leurs chambres basses et commodes, derrière les haies vives de leurs jardins.

Dans ses châteaux solidement assis, vivait, fidèle à ses champs, la vieille noblesse que n'avaient pas encore remplacée nos barons du bois et du sucre. Le bourgeois ne quittait pas son terroir et travaillait d'arrache-pied pour ses fils et petits-fils. Guidé par l'artiste, l'artisan d'alors — judicieux artiste, lui aussi — ne livrait qu'un à un les morceaux de choix à des acheteurs sérieux et connaisseurs.

On ne voit plus aujourd'hui que cheminées dressées partout dos à dos. Aux pieds de ces milliers de colosses fourmille une misère hâve et traquée. Les villes et les campagnes sont envahies par les produits bon marché dont la fabrication s'accroît follement tous les jours. Leur faux éclat rem-

1. Sous ce titre, je voudrais traduire quelques-unes des pages les plus typiques de ce livre *Gross Mutter* de Richard Schaukal, dont j'ai entretenu le lecteur dans le numéro du 15 août de la *Revue*. — J. CHARLES-FAVRE.

place et bousculé le noble et le vrai et des milliers de pieds écrasent le simple et le solide. Les hommes fiévreux, hagards, hors d'haleine, n'ont plus à la place des yeux que des trous sombres, ternes et aveugles. Maudites soient leur agitation et leur bassesse! Comme leurs sens se sont avilis! En somme, tout ce qui nous entoure n'est que fracas. Aussi l'homme d'une nature trop sensible se croit-il dans l'antre de l'Enfer. Il subit tout le long du jour d'indicibles tortures en cet affreux vacarme dont la brutalité s'affirme haineusement dès l'aube et nous obsède sans merci. Ce sont des portes et des fenêtres qui tremblent quand on les ferme, des devantures de fer qui s'abîment avec un bruit de tonnerre ou des jalousies qui retombent bruyamment, des signaux perçants et aigus, le piaillement, le sifflement et le halètement des innombrables convois qui sillonnent le pays et se suivent sans répit en rugissant sur nos têtes et sous nos pieds, dans les rues de la ville. Courants d'air, poussière et saleté. Voitures d'arrosage qui cahotent péniblement, transforment en cloaque, devant les pieds qui se garent, la rue qu'on allait traverser et changent les ornières en ruisseaux. Camions dont les chaînes ferraillent sur le pavé et surchargés de bruyantes lames d'acier ou de caissons échafaudés qui s'entrechoquent. Colporteurs criards; mendiants insolents; fleuristes obséquieuses; automobiles qui font un bruit infernal et empestent; cochers de fiacre arrêtant sans pudeur le passant pour lui faire leurs offres de service; fournisseurs qui ne laissent pas de repos à la poignée de votre porte; cloches et sirènes; pianos et orgues de barbarie; machines à écrire claquantes et trépidantes...

L'homme moderne est tout simplement un monstre. Nous sommes en proie à la pression continuelle du monde extérieur qu'animent et déshonorent les hommes et qui abrutit peu à peu leurs sens. On ne nous laisse plus une minute de repos. Les journaux nous accaparent à toute heure du jour avec leur mosaïque de vaines actualités politiques, de personnalités excitantes et d'informations prématurées. Tout cela s'impose à nous. Et ce sont les vaines et bruyantes salutations des flâneurs ou des passants auxquels il faut répondre, les conversations où l'on ricane avec d'éternels fâcheux, le bruit incessant d'un télégraphe à domicile, les domestiques avec leurs questions

et leurs renseignements inutiles. les requêtes importunes. les demandes de souscription, les annonces d'articles indispensables qu'on ne désire pas, d'objets de loterie et d'assemblées générales.

Comme c'était différent, grand'mère, de ton temps!

Grand'mère. comme c'était beau quand tu étais jeune! Ton père fabriquait de jolis paniers d'argent et des candélabres martelés. Il pesait. au milieu de ses ouvriers. le précieux métal, distribuait le travail et mettait dans le bahut le gain de la journée. Et quand la besogne était finie. il se lavait la figure et les mains. passait son bel habit de drap bleu et sa culotte jaune de nanking, mettait son castor reluisant sur ses cheveux bien peignés, attelait sa calèche et partait avec ses fils sous l'allée des tilleuls en fleurs, pour son jardin. Et les jardins se suivaient, et dans chacun d'eux, en retrait de la route, il y avait des maisons blanches avec de larges frontons, bien découpées en trois parties, celle du milieu avançant d'environ un demi mètre. Les toits inclinés descendaient très bas. L'avant-corps reposait sur quatre fines colonnes autour desquelles rampaient de la vigne et du lierre. De blancs châssis enserraient tendrement les bonnes fenêtres; à la porte brillaient la serrure et sa forte poignée de cuivre jaune. De chaque côté de la rampe un peu gondolée, il y avait des lauriers et des orangers dans des caissons verts...

Au bras de ton père, que tu admirais comme le plus beau, le meilleur et le plus juste des hommes, tu entrais dans le large vestibule au parquet verni. C'est là que s'ouvraient les chambres pleines d'une vivifiante fraîcheur. Et quelque horizon qu'embrassât ta vue à travers le réseau des treilles, ton bienheureux regard d'enfant se pacifiait en s'harmonisant avec la nature tendrement conviée à la fête du logis. En s'asseyant sur les bancs de grès, on avait d'aimables, mystérieuses et poétiques échappées à travers le feuillage. Il y avait des fontaines murmurantes, une vague Flore enfouie dans l'obscurité d'une haie d'ifs et un petit Amour à demi brodé de mousse, qui semblait en biscuit et tendait son arc au-dessus de la fontaine. Sais-tu, grand'mère, ce qu'ils font aujourd'hui de tes maisons, ces barbares parmi lesquels vit ton fils épouvanté. Ils les méprisent. ils leur donnent des noms grossiers et ricanent en

montrant les fentes des murailles vénérables et font des gestes de désespoir sur la hauteur des chers plafonds blancs qui nous ont suffi.

Ils regardent les vieux jardins avec de dédaigneux hochements de tête. Ils ne veulent rien comprendre aux charmes discrets des arceaux de chèvrefeuille, aux margelles des puits que masque un gazon souple et tendre. Le front plissé de vils calculs, ils mesurent les terrains et démolissent les chères vieilles maisons pour placer aux endroits vénérés de ta jeunesse ces horreurs de toits mongols qui les déshonorent : on y dressera bientôt de lourdes casernes qu'*orneront*, en honneur du goût moderne, des urnes, des pyramides, des médaillons, des lyres, des déesses, des festons. des pignons et des tourelles, le tout pêle-mêle. au hasard, selon les prescriptions du formulaire ou parce que c'est la mode. Ces agioteurs cupides entassent la brique et donnent. avec un peu de glaise, l'illusion d'une architecture de pierre. Il faudra que l'affreuse maison regorge d'habitants jusqu'au toit. Trois chambres et une cuisine, une cuisine et trois chambres et ainsi de suite jusqu'à dix fois!

Mais les jardins profonds et ombragés qui s'étendaient dans un rythme si calme, les voilà maintenant réduits à un maigre enclos, mesuré à l'aune. et laissant apercevoir leur frileuse pauvreté derrière les tuyaux peints de leurs grilles de plomb et leur lances de fer-blanc doré.

Les murs portent des affiches criardes dont les lettres d'un mètre de haut et les couleurs bariolées en imposent par leur tapage au passant assez simple pour goûter la paix trompeuse des pièges à rats cachés sous ces fleurs.

D'absurdes pignons isolés, que surchargent des masques antiques, à peine maintenus par des crampons de fer, menacent le promeneur distrait qui s'en approche. Aux fenêtres étroites, ridiculement hautes et sans rebord, pendent des boîtes de fer-blanc où pousseront quelques fleurs étiques. Entre les enseignes géantes, on voit ça et là, cloués aux façades, des balcons de fonte terriblement étroits et qui ne dépassent pas la hauteur des hanches.

La lumière électrique inonde chaque soir les salles encombrées par la camelotte du bijoutier et que parfume l'odeur de

l'encaustique et de la cuisine attenante où, les pieds déformés dans ses bottines à élastiques et une cravate cartonneuse fixée à son faux-col — quelle différence avec le foulard en soie blanche de ton père négligemment passé à son cou, — le chef de famille absorbe pour tout aliment spirituel son journal du soir avant de s'endormir.

Cependant, les fils de la maison sont attablés dans des cabarets. Ils y fument et y boivent du vin falsifié, à moins qu'entre un cognac et une partie de taro, ils n'y courtisent la caissière du café de la Renaissance, avant de gagner la petite rue du Sang-Maure où des filles fardées, araignées gonflées de poison, leur réservent de fenêtre en fenêtre de tendres appels.

Esprit des temps modernes, esprit impur et vilain, tes troupes auxiliaires se conduisent comme des Vandales dans la banlieue de nos vieilles villes. Partout des casernes de rapport. Qu'elles le soient au moins franchement! Mais il y a en réserve toute sorte de sentiments d'art et autres hypocrisies, et on se met à construire au petit bonheur, avec des *styles*, un décor et les soi-disant *conquêtes de l'architecture moderne*.

Grand'mère, écoute ce que je lis! A Karlsbad, dans notre cher vieux Karlsbad, c'est ton *Ananas* qui tombe. Oui, *Ananas* tombe! Elle me fait l'effet d'un symbole, cette maison chaude, spacieuse, d'une inexprimable intimité avec ses volets verts, ses chambres profondes — bien que ce ne soit pas la profondeur qu'exigeraient nos poseurs d'aujourd'hui, — ses chambres qui doivent un tel agrément à leurs proportions harmonieuses. On va la remplacer par le Palais de la Caisse d'Épargne. Horreur! On devine déjà le géant d'argile avec ses oves, ses colonnettes et ses saillies. Que pensera la maison de Schiller, le *Cygne blanc*, quand elle verra s'élever près d'elle cet écœurant parvenu? Qui nous dit que son mortier n'en tombera pas de saisissement pour s'égrener sur ses vieux et braves membres quand elle pensera à la déchéance de ses enfants et petits-enfants? Oui, maison de Schiller, les voilà tes petits enfants! Sans pitié, sans dignité ni grâce, banalement prosaïques, commercialement orgueilleux. C'est avec d'insouciants haussements d'épaules qu'ils te répondent quand tu leur demandes : « Où cela mènera-t-il? » Où cela mènera-t-il? On te démolira aussi, toi, *Cygne blanc*; on te démolira, gracieuse *Autruche*, malgré la plaque commémora-

tive de Gœthe ; on te démolira, svelte et gaie maison de Mozart ; vous y passerez toutes quand votre temps sera venu. Et il viendra ce temps. Il viendra à pas de géant, au pas lourd de boucher et ricanant jusqu'aux oreilles comme un lutteur de théâtre forain.

Il écrasera tout ce qui est noble, intime, gai, gracieux, suave, tendre, svelte, fin et doux. Le voilà le Progrès ! En retour, les rues s'élargissent partout, et le nombre des bazars à bon marché augmente tous les jours.

Que veux-tu, *Cygne blanc* ! Tu grondes ! qu'est-ce qui te prend ? Que parles-tu de sentiment ? Le sentiment, nous ne le connaissons pas dans ce siècle des bruits énervants de la rue et des *fixe-moustaches*. Ces inutilités avaient peut-être leur valeur quand vivaient les petits bourgeois de M. Schiller. — Dieu te bénisse, l'homme à la cloche ! — Nous avons aujourd'hui d'autres valeurs... en portefeuille. Enlevez l'*Ananas*, enlevez son mobilier d'acajou ! du noyer renaissance à filets d'or vous pose autrement mieux ! Enlevez toutes ces vieilleries : il nous faut de l'air, et des cours bien éclairées, de hautes fenêtres avec des draperies de velours bien retroussées, des plantes d'étoffe et au salon un phonographe bien placé sur le beau livre à tranches dorées... l'album des cartes postales !... C'est ainsi que nous vivons, grand'mère. N'est-ce pas un plaisir de vivre !

Où s'est enfuie la Beauté que vous portiez dans vos veines, que vous exhaliez comme votre haleine, que Dieu vous avait donnée, que vous respiriez avec le parfum de vos jardins en fleurs ?

Ce monde de progrès est devenu odieux et indiciblement triste, laid, poussiéreux et pauvre, très pauvre malgré tout son incessant vacarme... Oh, vous êtes pauvres, enfants de nos aïeux, pauvres jusqu'au fond de votre étroit cerveau, jusqu'au fond de votre cœur encore plus étroit. Vous vous bousculez sans trêve à travers la vie. Vos plaisirs sont les pures orgies d'une barbarie hirsute : vos moindres soucis, harcelantes piqûres de moustiques, sont devenus des questions vitales dont vous avez fait une culture intensive. Vous n'avez plus de foyer, plus de logis, plus de costumes charmants, plus de mœurs ! Oh ! mœurs aimables, ordonnatrices des milieux sociaux superposés, où êtes-vous dans ce monde de fadeur impudente,

d'abandon de Dieu et que mènent des poseurs et des griffonneurs? Oh! monde, dont le flasque visage reluit, à travers ses rides et ses moindres plis, du suc corrosif d'un libéralisme mensonger, monde des adjudications et des diamants en toc, des trumeaux de plâtre qui jouent les boiseries, des vitraux de couleur en papier, des plastrons empesés, épinglés aux flanelles, et des fauteuils de velours aux jambes de fil de fer!

Grand'mère! Ton ombre conciliante domine le haut et massif portail en chêne de la maison ancestrale qui était trop orgueilleuse pour déployer sur sa façade sa pompe cachée, mais dont la soldité se révélait à tous ceux qui en franchissaient le seuil. Elle domine les troncs géants des ormes et des platanes de la cour paternelle, si soigneusement arrosés jadis. On les abattra bientôt : on les réclame pour les nouveaux bâtiments de la civilisation. Tu n'en veux pas à ces étourdis voleurs de temples, toi qui es rentrée aux sources où demeure, en pleurant doucement, la beauté bannie de la vie, aux sources qui murmurent autour de Dieu délaissé.

*
* *

Voilà le Printemps revenu au pays avec son merveilleux deuil. Son haleine m'effleure, et mon cœur en frissonne. Il est grand et puissant, il opprime le monde dont il change les traits; mais c'est un héros pâle; ses douces lèvres restent muettes de désir, et son regard vivifiant mêle la mort à la vie.

Je suis allé me promener dans les vieux quartiers, tout seul avec moi-même. Le soleil rayonnait du haut du ciel, toutes les rues baignaient dans sa blanche lumière. Les maisons basses du faubourg qui s'échelonnent là-bas, sur la pente de la montagne, semblent se chauffer au soleil. Une odeur forte et enivrante monte à la tête et oppresse la poitrine qui voulait se dilater, secouer tout le chagrin de l'hiver et toutes les vulgaires platitudes de chaque jour. L'Été, c'est l'abondance paisible, la splendeur qui naît d'elle-même, c'est la maturité doucement absorbée dans un nouveau travail. Mais le printemps. c'est la nostalgie, le désir, le déploiement des ailes, un vague plaisir aux chansons des rues, la gaieté avide de tout voir,

le sourire contenu, l'angoisse palpitante. Qu'est-ce qui peut arriver l'été? Tu es mûr, ta grange est pleine. Un éclair peut venir des nuages amoncelés et sillonner l'air. Qu'il tombe! Il te trouvera prêt. Mais le printemps est le commencement, le printemps est l'espoir, l'attente et le souvenir. Le printemps prend ton cœur et le tient dans sa main comme un oiseau tremblant. Les couleurs ne sont pas dans tout leur feu : elles peuvent pâlir. Les sons n'ont pas encore atteint leur plénitude : ils peuvent éclater à faux. Tu es attendu et attends toi-même. Tu t'attends. Tu ne te connais pas encore. Tu ne te perçois qu'à travers les montées et les descentes fiévreuses de ta sève, dans la lourde inquiétude de tes nuits, dans la hâte sauvage de tes jours. Il y a une ombre dans cette clarté! Il y a un repos dans cette inquiétude. Dans ce monde en formation, la mort guette quelque part...

Je me suis promené par les vieux jardins. Ils rêvaient des jours passés. Mais les jeunes pousses jaillissaient de leurs rêves. On eût dit que les vieux jardins ne savaient rien de leurs jeunes pousses ni de la vie en boutons de leurs buissons et de leurs clôtures. Ils regardaient en eux-mêmes, les yeux fermés pour ainsi dire, et tenaient de silencieux dialogues avec le passé. Et toi, fontaine dont on nettoie les tuyaux d'où coulera encore ton eau pendant tout l'été, à quoi songes-tu? Songes-tu au mystère de cette vie que les hommes peuvent bien prendre et renfermer derrière des murs ou derrière des lois, mais qu'ils ne peuvent pas donner, qui vient par eux, qui vient d'eux comme l'eau vient de toi, toujours la même, toujours ancienne, et telle qu'au premier jour?...

J'ai regardé dans les vieilles maisons qui restaient ouvertes pour aérer les pièces. Qu'est-ce que regardaient les murs pâlis? Attendaient-ils le printemps? Non, ils parlaient de l'heureux passé des hommes et maintenaient les souvenirs que l'homme ne peut aérer. Mais les enfants cueillaient déjà les jeunes fleurs dans les prés. Elles n'étaient là que pour cela, pour que l'enfance vînt les cueillir et les faner...

Printemps, je t'aime comme un meurtrier aux membres harmonieux, comme un meurtrier qui tue avec des gestes merveilleusement nobles. Je t'aime avec le désir dont le prisonnier aime le cygne sauvage qui plane au-dessus de son

cachot. Je t'aime avec l'amour d'une fiancée frissonnant au mystère de l'homme étranger auquel elle va appartenir et qu'une mystérieuse loi de son maître lui fait aimer et préférer à ses parents, à la maison où elle a toujours vécu, aux chiens qui ont toujours frôlé ses genoux. Printemps, tu invites à l'action, mais ton regard dément tes accents. Ton regard est triste comme celui d'un voyageur qui part. Et tu es pourtant l'arrivée, la joyeuse arrivée, comme disent les poètes qui te jugent et te méconnaissent ainsi. Les vrais poètes, ceux qui te connaissent et te craignent en t'aimant, disent que tu es un souvenir et un appel de l'été... Grand'mère, tu es morte en été. Quand brillaient toutes les couleurs, tu t'es couchée pour mourir. Et le rossignol a tant chanté devant ta fenêtre que sa gorge a failli en éclater, car c'était ta grande et vaillante âme qui s'exhalait dans l'Univers et passait ainsi dans la voix du rossignol... Je suis né au printemps. On dit que c'est un heureux présage. Mais je crois que cela n'a qu'un sens : celui d'un appel éternel de l'été... qui doit devenir l'automne.

II

Quelles heures mystérieuses quand je pouvais fureter dans la bibliothèque ! Bibliothèque ! C'est un bien grand mot, ce n'était pourtant qu'une mince étagère qui supportait sur deux tablettes les quelques livres simplement reliés qui s'étaient étrangement rencontrés au cours de longues, longues années ! Mais il fallait monter sur un canapé, et c'était déjà pour un petit garçon une grave affaire. Je me trouvais ainsi au-dessus du sol qui était le théâtre des événements ordinaires, j'avais donc une position anormale, et c'était assez piquant. Je m'agenouillais alors sur le dossier et je furetais... Qu'y avait-il donc à voir et à feuilleter — car je n'avais pas le temps de lire et je me contentais de feuilleter, de prendre les livres et de les replacer en égalisant le niveau des dos qui débordaient. Je lisais donc de temps à autre un petit passage ici où là, soit dans le recueil des nouvelles de Zschokkes ou dans une Bible tant soit peu inquiétante avec d'odieuses piqûres et de vilains mots que je retrouvais toujours, grâce à l'infaillible instinct

des choses défendues, ou dans les chefs-d'œuvre de Lessing. C'était *Reinecke-Fuchs* avec les gravures sur acier de Kaulbach, ou les ballades de Uhland, également illustrées de grandes images claires, ou encore, — mais ceux-là avec une préférence marquée — les *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas et leurs innombrables suites.... Est-ce tout? Je réfléchis, et je ne vois plus rien. Ah! J'ai naturellement oublié le plus important de la Bibliothèque, les *Heures de Dévotion* de Zschokkes, cette imposante suite de sublimes et sévères volumes que je trouvais déjà prodigieusement insipides et mornes tout en les ouvrant toujours avec l'idée bien arrêtée d'y trouver enfin quelque chose qui me paierait de ma peine. Il me semble qu'il y avait aussi un vieux Klopstock, car je l'ai parmi mes livres et il ne peut venir que de chez toi, grand'-mère. Et il me revient encore quelque chose de gai et de charmant. C'est un souvenir tout intime. Il va de soi qu'il y avait un Kotzebue, les *Œuvres dramatiques complètes* ou quelque chose comme cela, sous un stock de minces, légers et souples petits livres, d'une reliure uniformément simple couleur gris brochet, avec des caractères d'or pâli sur leurs dos menus. Mais ce Kotzebue peut bien avoir été chez les grandes tantes et pas chez toi, grand'mère. Pardonne-moi donc si, malgré mes hésitations, je te l'attribue aujourd'hui, peut-être par erreur, avec une certaine prédilection. Je ne peux me rappeler où il est resté. Je me rappelle vaguement en avoir lu un jour un passage presque entier. Et l'impression de cette longue rangée de minces volumes m'a laissé un souvenir très reposant. Elle a quelque chose de la discrète odeur du réséda et me rappelle étrangement le bruit favori de ma jeunesse, le nettoiement et le polissement des poignées de cuivre jaune.

Ce qu'il y avait de plus intime dans la bibliothèque, grand'mère, c'était certainement sa place; c'était cet accrochement sans façon de l'étagère au-dessus du canapé. Les livres faisaient réellement corps avec le logis, ils ne faisaient qu'un avec le papier incolore, rayé de blanc et de violet foncé — à moins que ce ne fût la couleur du mur, — avec le soleil qui arrivait par la fenêtre. Je ne puis me souvenir qu'il ait jamais plu chez toi, grand'mère. Tu étais assise sur ce canapé; il y avait aussi un magnifique coussin de repos, une chaude et

épaisse machine en laine, bariolée de toutes sortes de couleurs et garnie de glands, du moins ai-je conservé le souvenir de ces glands comme de détails intimes et gais.

Il y avait aussi la table où je m'étais si souvent assis sur les genoux d'une tante qui était encore fille, — ce sont mes premiers souvenirs, — la table sur laquelle se trouvait la soupe que l'on me donnait par cuillerées avec ces contes passionnants de la tante : « C'est le tour du petit garçon, ouvre la bouche! » et j'avalais : « Maintenant, c'est le tour du lion! » et j'avalais encore.

Il y avait chez toi des rebords de fenêtre extrêmement larges, grand'mère. On pouvait s'y coucher, s'y étendre, y habiter tout un continent, on pouvait même s'y réfugier dans les contrées les plus lointaines. C'est sur l'un de ces rebords de fenêtre que j'ai lu à peu près tout ce qui me tombait sous la main. Munchausen et Schwab, Brentano et Hoffmann, et avant eux les innombrables histoires d'Indiens et avant celles-ci les petites pièces de théâtre de l'édition Gustave Kühn (lisez Kinn) éditée à New-Ruppin, une rime étrangement classique et gauche qui en faisait partie intégrante.

Il y avait sur les murs des tableaux que je connaissais tous très bien. Il y avait des peintures à l'huile, des études de fruits et de fleurs dessinées par la tante en question, des dessins de ma mère au fusain et au crayon blanc, des daguerréotypes en couleur et, sans parler d'une madone peinte sur verre, un autre tableau noirci, agrémenté de beaucoup d'or. Je ne sais s'il représentait Jésus-Christ ou telle autre figure de l'Écriture Sainte toujours enveloppée d'un nuage de mystère...

Quand je pense à cette chambre qui donnait sur la cour où se trouvait le puits et où se dressait le grand mur, tout couvert de vigne, je vois le soleil. Il flotte à travers mes souvenirs; il se reflète dans les carreaux, glisse le long des parquets et gagne les moindres coins de la pièce. La maison tout entière baigne dans le soleil. Mais ce n'est pas du tout un soleil implacable et brûlant qui tombe à pic : c'est un soleil qui est chez lui, un soleil qui se conduit gentiment, tranquillement, et sans avoir rien du ciel, un soleil de chambre, un soleil de grand'mère. C'est une chose étrange qu'aucun chat ne s'y réchauffait. Il y a pourtant des chats dans mon enfance. Je les vois là-haut,

bondir ça et là dans l'étroite galerie qui conduisait le long du mur de la cour au grenier de la concierge. Je les vois glisser à travers la cour. Mais pas un chat ne vient chez toi, grand'mère... Il me vient à l'idée que tu n'as jamais possédé un seul animal, pas même un oiseau en cage. Ce n'est pas qu'ils te fussent antipathiques. Mais tu les maintenais toujours à distance. Je te vois pincer le coin de tes lèvres avec un peu de dégoût quand les animaux t'approchaient trop. Tu ne t'es accoutumée qu'à mon basset, mais je crois qu'il est venu très rarement te voir. Ces rendez-vous avaient lieu en dehors de la maison. Tu t'y rendais un peu incognito. En tous cas, tu n'y étais plus la grand'mère de la Bibliothèque, la grand'mère de Zschokkes, de Dumas, de Kotzebue...

III

Grand'mère, c'est encore à toi que remontent mes premiers souvenirs de théâtre. Il s'en dégage comme une vapeur d'ambre et d'or. On voudrait fermer les yeux et rêver encore une fois cette félicité devant le rideau baissé et frémissant qui cachait les merveilles d'une vie poignante.

Le théâtre est vraiment un plaisir d'enfant. Qu'ont à voir avec ceci les grandes personnes, les hommes de vie intérieure, mûrs, réfléchis et recueillis? Ce n'est pour eux qu'une chose grossière, un bruit confus, un vacarme très intéressant quelquefois, mais rien de plus. Pas d'événement comme pour les critiques professionnels dont le fauteuil gémit chaque soir sous le poids des *idées* destinées au public. Dans un sens tout autre, et considéré comme l'art de la poésie dramatique, le théâtre a pour les esprits mûrs et réfléchis une très haute portée. Ils jouissent de l'expression dramatique d'un artiste avec la profonde intelligence des effets de l'âme; mais l'illusion scénique les laisse froids, trop avisés qu'ils sont pour s'abandonner aux illusions théâtrales. Une preuve de l'évolution contre nature réalisée dans l'âme moderne, c'est qu'on ait cherché à greffer le théâtre, cette fleur d'un développement étranger à la vie, sur le tronc de la réalité. Plus le théâtre se rapproche du réalisme, plus il s'éloigne de son objet. L'art

scénique n'est pas fait pour l'illusion. Il a ses lois propres qui ne sont pas celles de la nature. Aussi, chacun des essais tentés pour la reproduire au moyen de la poésie et de l'expression technique n'est-il *a priori* qu'un effort et un dérivatif, c'est-à-dire une faute de goût. L'absence du quatrième mur devrait même ouvrir les yeux myopes du réalisme. Le théâtre s'élève au-dessus du sol de la réalité. Il s'adresse, avec ses représentations, à une foule groupée de spectateurs et d'auditeurs. Il ne peut même avoir la prétention d'évoquer la vie réelle chez les spectateurs âgés.

De nos jours, le théâtre est, en soi, une chose surannée. Il n'a pas de racines dans le présent. Il n'a pas d'autre sens que celui d'une tradition historique. Il représente une valeur de civilisation pour les amateurs du bon *Jadis*. Qu'auprès de ce théâtre — le seul uniquement vrai — le théâtre du style théâtral, — se soit créée une arrière-scène pour le divertissement populaire, cela ne prouve rien contre la nature du premier. Mais le théâtre moderne, le théâtre exclusivement préoccupé de l'illusion, manque à la loi et devient par suite une erreur qu'on ne saurait trop combattre. Le théâtre des Épigones — dont je place le début au temps glorieux de la scène allemande — suit cette loi et n'y apporte aucune extension. C'est tout au plus s'il y ajoute une nuance et qui n'est pas toujours heureuse. Shakespeare a satisfait, une fois pour toutes, aux lois du théâtre. L'imiter sciemment aujourd'hui, c'est commettre une faute de goût. Qu'un poète dramatise quand il ne trouve pas de meilleure issue à ses labeurs que celle de l'art dramatique, nous ne l'en dissuaderons pas s'il suit les traces de Molière, de Shakespeare ou des Espagnols. Mais nous considérons cette poésie, au point de vue de notre temps, comme un anachronisme. Que signifient pour nous les *Niebelungen* de Hebbel? Se pose-t-on cette question devant le divin Shakespeare?

Marcher dans les ornières parce qu'elles existent déjà ne témoigne pas d'une extraordinaire énergie. Le théâtre de l'avenir doit connaître et détruire cette équivoque. Qu'il ne continue qu'en protestant à suivre l'ancienne loi. Wilde-Wedekind et Shaw nous montrent la nouvelle route. Nous n'avons plus besoin du théâtre. S'il faut le sauver quand même, qu'on le conserve à titre d'ironie. C'est seulement ainsi qu'il prouvera aujourd'hui sa force vitale.

Voilà des réflexions qui sont bien loin des souvenirs que je voulais te raconter, grand'mère. Mais l'homme est ainsi fait. Il enfourche toujours le dada de la théorie et court, bride abattue, à la mêlée des opinions. Assez là-dessus! Tu ne le prendras pas en mauvaise part, toi qui as si patiemment supporté, à propos de toi, des digressions autrement lointaines que le théâtre auquel tu as gardé jusqu'à tes vieux jours une certaine amitié... Approche avec moi du rideau qui cache les mystères... La salle est encore sombre : les enfants ne sauraient venir trop tôt. Mais voilà qu'un flot de lumière envahit tout à coup l'immense local. Et l'accord des instruments, qui déplace l'attente fiévreusement accrue, nous transporte dans le fabuleux royaume des joies surhumaines. L'odeur seule fait déjà rêver, rêve qu'on ne retrouvera plus dans la vie qu'au parfum des souvenirs! Et quand le rideau monte en frémissant et que le chœur fantastiquement habillé s'avance dans le jour cru de la rampe, alors l'âme de l'enfant s'envole et se répand comme la fumée du foyer que saisit un courant d'air et qui remplit une chambre... Le théâtre! Il a joué un grand rôle dans mon enfance, un rôle magique auquel je dois beaucoup de reconnaissance. Et cette magie du théâtre ne s'est pas dissipée plus tard : elle n'a fait que changer de forme quand mon âme a changé, elle aussi, maigrie pour ainsi dire et malade d'une aspiration des sens mal entendue. Car j'aimai plus tard, comme Wilhelm Meister, les coulisses et les magiciennes qui y tenaient leur cour. J'aurais voulu être un page qui aurait passé aux belles leur boîte à poudre ou lacé leur corsage, et qu'auraient divinement payé d'ardentes caresses. Il devait en être autrement, et je suis resté pauvre d'une illusion de plus dans ma vie. Car je n'ai jamais connu l'amour charmant et mystérieux d'une femme de théâtre je l'ai pourtant souhaité de toute la timide effronterie d'un brave garçon détourné du droit chemin.

Il n'y a dans les théâtres de province qu'un public, celui des loges — car le parquet, changeant et plus modeste, ne compte pas dans l'élite. — Ce public se compose de la bourgeoisie aisée, des fabricants, des avocats, des négociants, des dames, des chanoinesses, de quelques nobles, généralement alliés aux fabricants, de ceux qui se croient de la noblesse —

on n'est pas trop regardant, — enfin des officiers de cavalerie. J'adorais une salle comble et animée. Les toilettes, le choc des parfums, le mouvement des éventails, les diamants scintillant dans la pâle lumière électrique des lampes à arc, les uniformes, les belles jeunes filles, tout cela agissait sur moi à la façon d'une musique riche et fascinante... Les gracieux profils des dames se détachent sur le rouge sombre et chaud des loges encadrées de blanc ; les mains blanches des messieurs se jouent dans l'éclat lustré du linge, sur la pourpre du balcon. Le bourdonnement des voix enfle et décroît en moelleux accords, et sur cette mobile réunion qui chuchote et rit, pèse l'atmosphère de la scène, une atmosphère spéciale, orageuse, lourde et chargée des chaudes haleines d'un monde paré, joyeux et prêt à applaudir. Pendant les entr'actes, les jeunes gens se pressent au foyer où ils consomment nombre de cognacs et de bonbons, et des sandwichs en causant des choristes et de la folle vie des nuits blanches (nuits blanches et folies qui ne mènent pas très loin !).

Le théâtre a toujours produit sur les collégiens un effet prestigieux. Dans ce temps-là — comme sans doute aujourd'hui et comme toujours, — il était de bon ton chez les jeunes gens du monde d'avoir une intrigue dans les coulisses, et je me lançai dans ce nouveau champ d'action avec toute l'ardeur de mes dix-sept ans.

Il y avait une soubrette qui entretenait des relations avec un vulgaire chanteur et qui comptait, comme compatriote, parmi les favorites du public. Je lui consacrai l'énorme somme de trente-quatre poésies et dépensai mes pauvres économies d'écolier en bouquets pour l'adorée. La belle Lili s'inquiétait médiocrement de son petit jeune homme, tout en arborant parfois, par pur amusement de coquette, une de mes roses jaunes à son corsage rouge. Un de mes amis, un peu plus âgé que moi et dépensant avec une rusée tragédienne des sommes énormes pour sa bourse d'écolier, s'était mis le premier à fréquenter la scène. Je suivis ardemment ses traces, non seulement sans résultat, mais pour obtenir le prosaïque succès de voir se fermer pour toujours la porte des coulisses qui donnait sur le couloir des loges... Des tentatives renouvelées, un peu plus audacieuses et poussées avec une

reprise d'énergie, furent aussi gauchement enfantines et aussi vaines. Mais ce souvenir bizarre et diapré qui tient dans le riche bouquet de la jeunesse ressemble à une belle fleur exotique à longue tige et qui sent le fade.

Avec leurs marchés valonneux et leurs rues étroites et sombres, leurs promenades coquettement soignées et sablées de rouge où se dressent les classiques bustes en bronze vert de Schiller, avec leurs matinées de flâneries ensoleillées qui vous offrent tous les jours l'occasion de saluer dix fois par heure tous vos parents et vos amis, les villes de province vivent de cancans. Le cancan est une forme de médisance plus grossière, quelque chose de provincialement féminin, une bonne occasion d'exercer naïvement sa langue. Il n'a pas le laisser-aller bon enfant, l'étourderie du bavardage : il pousse sur le fumier d'une humeur méchante, inquiète, oisive. Il tire son sujet — c'est sa parenté avec le bavardage — des menus événements insignifiants de la vie quotidienne, mais il ne rebondit pas naïvement, comme le bavardage, sur le terrain : il aime à fouiller dans les fourmilières, il attire, cherche, scrute et soupçonne. Il porte l'uniforme jaune de la bilieuse Envie et à son bonnet de coton blanc, qui ne laisse dépasser que de trop longues oreilles, le pavot vénéneux de la Haine débordante. Son nez pointu, aux ailes frémissantes, est bleu et gelé, ses petits yeux pleurards clignotent et insinuent, ses lèvres minces et pincées ricanent malignement sur son menton dur et hirsute. Je sais pourquoi ce petit gnome malicieux se tient près de mes souvenirs de théâtre, et que si je le chasse il reviendra toujours à la sourdine, au pas de ses molles pantoufles de feutre par les arcades des pensées.

IV

As-tu connu Jean-Paul, grand'mère? Tu as dû, toi aussi, lire dans ta jeunesse un de ces petits volumes d'une éloquence essoufflée, dont l'impression est si nette et d'un goût si parfait, et qui sont reliés en cartonnages marbrés, avec des titres à volutes. Si je te demandais cet auteur aujourd'hui, tu me répondrais peut-être qu'il est démodé. Chose étrange! Ce sont justement les vieilles gens qui jugent ainsi. Et c'est moi, un

jeune, qui ne puis juger comme eux. Jean-Paul me semble avoir atteint quelquefois — je dis : quelquefois — un art et une poésie que Gœthe lui-même n'a pas connus. Sa poésie ressemble alors à la rapide ascension d'un oiseau géant qui n'en retombe que plus pesamment ensuite. Et ce Jean-Paul, qui composait de pièces et de morceaux, et comme à coups de tiroir, ses romans interminables ; qui élevait un barbet pour mieux fournir de boucles les adoratrices passionnées de son génie — ce mot n'évoque-t-il pas chez nous l'image d'adoratrices enthousiastes en robes de soie fripées et en boucles languissantes? — ce Jean-Paul avait reçu le don de voir, et d'entendre, et de chanter tout ce qu'il avait vu et entendu dans ces régions dont les hommes, avec les timides ailes de leurs pieds terrestres, n'ont jamais soupçonné l'entrée. Quand il évoque l'aurore de l'Enfance sur une petite ville, quand il répand tout le sang des adieux comme un couchant d'été, quand il décrit la bienheureuse angoisse d'un amant dans un jardin — danse de fées aux pieds d'argent où d'innombrables et minuscules sentiments s'enlacent comme dans une toile d'araignée, — quand il fait se refléter la grandeur du monde dans le sein frissonnant d'un jeune homme comme dans un bouclier d'argent, cet intolérable farceur et ajusteur de mots est tout simplement céleste, vraiment céleste, c'est-à-dire qu'il appartient à ce pays de l'au-delà où il n'y a pas d'ombre. Il faut seulement savoir le lire avec toute son ardeur et son rythme. Quand on perd la mesure, et la mesure n'est pas facile, on en perd tout le sens : il fuit à pas précipités et silencieux. Nos grands poètes sont tous si terriblement sages! Comme le grand Gœthe est prodigieusement et de plus en plus sage! A quelque endroit qu'on l'ouvre, on y trouve toujours de la sagesse, soigneusement étalée comme du linge sur le gazon. Comme s'est vite évaporée cette ivresse de jeunesse qui lui a dicté une *Ascension du Harz en hiver* ou un *Ganymède*! Mais toi, heureux Jean-Paul, tu ne l'as jamais perdue, cette ivresse, ou, pour mieux dire, Dieu te l'a conservée, — car tu fus un privilégié. Tu as pu laisser échapper toutes sortes de fautes : des fautes de goût et de grossièreté, des traits fastidieux et des non-sens mollement élaborés : qui donc oserait s'en plaindre s'il a savouré de toute son âme l'éclat féerique de ces heures de

fête — éclat d'un ostensoir dressé par la main d'invisibles anges! — et s'il s'en est relevé pour rentrer plus fort dans ce pauvre monde, tel un Siegfried sous sa peau de serpent, et cuirassé contre les adversaires qui renaissent de la *Mare aux serpents* de son époque? Nous avons encore quelques hommes qui nous font participer à tes délices, ô le plus doux des poètes de la langue allemande! C'est Hölderlin qui, les boucles de ses longs cheveux déroulées sur son cou et le long regard des profondes étoiles de ses yeux dressé vers le soleil, passe comme parmi les bergers sur les prés verts : c'est Morike le contemplatif qui, la tête baissée, erre solitairement le long du ruisseau, génie tutélaire du crépuscule des bois qu'embaument les fougères, Morike qui plane aussi haut que le psaume de Jéhovah et gagne, sur la crête du flot écumeux, la plage ensoleillée. Et toi Adalbert Stifter, cœur d'enfant au regard divin, pauvre étranger chassé et précipité des hauteurs de l'aigle dans les soucis rongeurs de la vie, le plus tendre des camarades et des amis, incomparable ouvrier de la langue allemande, c'est vous poètes, c'est vous mes saints, vous mes frères que j'invoque! Qu'était votre vie de chaque jour? Une pièce étroite, un peu de feu dans l'âtre, une cafetière qui remplissait la maison de son âcre odeur, un habit fripé de professeur ou de vicaire, ou la confortable robe de chambre d'un conseiller de légation à Wundsiedel! Que t'offrait ta vie, Hoffman, musicien des musiciens, le plus libre des esprits allemands! Une existence de maître de chant et d'employé, une misère aux abois, et, pour finir, une charge civile de troisième ordre. Et la tienne, Stifter, le plus aimable des suppliants, le moins vaniteux des pédants, le plus déçu des conseillers scolaires? que t'offrait-elle? De mystérieuses éclosions de cactus dans une chambre surchauffée et les jardins suspendus de *Procope*. C'est l'exiguïté qui vous faisait croître, qui vous donnait des ailes plus splendides que celles des oiseaux empourprés des plus lointaines Indes, l'exiguïté que la baguette magique de votre grâce a changée en fabuleux paradis de fleurs d'Assyrie.

Vois-tu, grand'mère, la vie n'a plus de valeur dès qu'on possède Dieu. Il faut posséder Dieu. Toi, tu le possédais, et ta vie était, malgré son exiguïté, sa tristesse, sa lourdeur

oppressante, une vie au delà des autres, une vie pleine, comme l'île de Prospero, le duc exilé, de douces voix et de mélodies. Eux aussi, ces passagers du monde, ils possédaient Dieu et leur vie était riche, et elle planait comme un globe de feu sur celle des autres, rapide comme l'orage et le vent et légère comme la plume. Celui que Dieu berce dans sa main peut oublier ses chaînes, et possède la liberté que prétendent soumettre les journalistes et les députés courbés devant le trône ou assis, les poings sur la table, derrière leurs chopes. Ce ne sont pas mes frères, les bavards dont la pauvre raison bat la paille vide des lois et des prescriptions humaines ou bourgeoises, ces Calibans qui prennent Trinculo pour un dieu. Mes frères, je te le dis, grand'mère, et tu m'entendras bien mieux maintenant que tu vois Dieu face à face, mes frères sont les passagers, ces hommes qui sont parfois comme illuminés à l'intérieur et redeviennent sombres et calmes, ces hommes qui marchent toujours sans être jamais satisfaits de leur but, qui n'enfoncent jamais les piquets de leur tente en y inscrivant les chiffres du succès, ces hommes qui marchent sans cesse vers le levant jusqu'au jour où le Seigneur descend du ciel pour les conduire avec lui dans le royaume dont ils avaient porté toute leur vie le reflet au plus intime de leur âme... Ce sont les poètes.

V

On ne peut vraiment pas dire, grand'mère, que tu aies joui de ta vie : tu avais une âme trop lourde. Mais tu n'as pas essayé de l'éviter, et tu t'es laissée rencontrer par elle. L'essentiel n'est pas de la traverser, mais qu'elle vous rencontre. Celui qui se révolte contre la vie, celui qui la fuit ou cherche à la prévenir, celui-là souffre. Et il faut aussi apprendre à parler avec la vie et à savoir l'écouter. La vie suit sa route. Mais celui qui n'est pas capable de commercer avec elle reste en arrière. Il est encore bon de ne pas échapper à la vie par des enveloppes inutiles. Il faut avoir le courage de rester nu, quitte à avoir un peu froid. C'est notre peau que veut la vie, elle méprise les enveloppes. Aussi les riches sont-ils si pauvres en face de la vie ! Ils sont archi-couverts d'enveloppes inutiles et la vie passe

outre. Mais leur cœur étouffe sous l'amas des couvertures. Oh riches! Comment pourriez-vous servir la vie, comment pourriez-vous jouir de la vie et la servir? Vous ne vous créez que des soucis en côtoyant la vie! Et vous restez là, accroupis, écartés du chemin où marche la vie. De là votre grande agitation. Vous courez sans cesse après les masques et laissez toujours échapper les personnages. Vous n'avez pas de joie, mais tout au plus des farces, pas de tristesse, mais des ennuis, pas de confiance, mais des conjectures et des scrupules. Vos espoirs sont tachetés de méfiances, vos aises sont minées par le doute : quand vous vous coucherez, que dira votre âme que vous aurez presque étouffée? Elle dira, et ce sera comme le bourdonnement d'un taon géant à vos oreilles : « Où étais-tu pendant la vie, homme qui te prépares à mourir? où sont les traces de tes pas? où sont les fruits de tes semailles? Tu as mis des enfants au monde. As-tu fait quelque chose pour les avoir? As-tu fait des travaux qui portent ton nom? Témoigneront-ils de toi? Homme qui te prépares à mourir, où est ton cœur, le cœur qu'on t'a donné comme au plus misérable de tes charretiers pour que tu le fasses valoir à ton plus grand honneur? » Pauvres riches, quand je suis assis à vos tables, assailli par le fracas avec lequel vous détruisez votre paix stérile, je contemple vos visages rongés par de vains soucis comme par les vers, et je frissonne. Il est affreux, votre raide sourire qui singe si honteusement la joie, votre misérable sourire que vous faites monter, avec des efforts surhumains, des puits comblés de votre âme et que vous attachez comme avec des clous à la croix noire de votre plaisir. Le sourire, c'est la paix. Vous qui n'avez pas la paix, comment pourriez-vous sourire?

VI

Le premier anniversaire de ta mort!... J'ai reçu deux faire-part, l'un qui m'annonce un décès, l'autre un mariage. Ils viennent tous les deux d'amis de jeunesse, de contemporains. L'un d'eux se marie dans huit jours, l'autre a perdu sa femme après une longue et cruelle maladie. Je ne les ai pas vus depuis nombre d'années; c'est à peine si j'ai eu d'eux, de loin en loin, quelques vagues nouvelles. Je les vois aujourd'hui, totalement

étrangers l'un à l'autre, surgir à la chaude lumière de l'enfance. Ils percent le pâle brouillard, s'arrêtent et se laissent regarder, et je les revois avec une étrange sensation de lointain. Vous m'avez accompagné pendant une partie de ma route à travers cette vie. Vous avez été, l'un après l'autre, mes compagnons de chaque jour. Mais, chose étrange! l'un de nous peut perdre sa femme et l'autre se marier sans que j'y voie de différence essentielle. Ce que je vois, c'est votre enfance et la mienne, et je trouve que chacun a donné la meilleure part de soi-même, son charme. Que l'un de vous veille aujourd'hui sur une tombe et ne puisse admettre qu'il ait dû céder au sombre royaume de l'au-delà son bien suprême, que l'autre compte les jours qui le séparent encore de l'objet de ses désirs, c'est pour moi de la même importance. Vos images se rapprochent de plus en plus et je vous vois ensemble, pâles et sanglants, sous la couronne d'épines de la vie, les lèvres frémissantes, vous qui étiez si jeunes, souriants et libres comme moi, gais et forts, enfants heureux...

Mais voici que les images s'animent. C'est toi l'heureux fiancé, mon camarade d'école. Tu flânes, tes livres sous le bras, par les rues. Je te guette de ma fenêtre. Ta vue me calme et m'encourage : car tu étais le cadran de mes heures, ma sauvegarde. Quand tu t'en venais lentement, c'est qu'il restait du temps et que j'étais en avance. Quand tu ne voulais pas attendre, comme cela arrivait souvent, je te rejoignais à pas plus pressés. Je m'approchais, je me suspendais à ton bras, à moins que tu ne prisses le mien — je ne sais plus. — Je ne me souviens même pas de quoi nous parlions deux fois par jour, le matin et l'après-midi, quand nous nous rendions ensemble à l'école, moi toujours d'un demi-pas ou d'un pas en avant, toi trapu, posé, ne sentant pas la menace terrible du cadran de la ville, visible de très loin, et qui joue un jeu si dangereux avec les minutes.

A toi maintenant, pauvre abandonné dont j'ignore complètement les joies et les chagrins d'époux, que j'ai quitté gai, heureux et riant *cadet* pour suivre ma voie, celle que je me figurais la meilleure, comme tu regardais la tienne, celle d'où l'on voit se dérouler le monde et qui semble être le centre de la vie et de ses progrès. Je te vois toujours avec tes dents d'une blancheur éclatante et la fraîcheur matinale de tes yeux. Tu étais bien l'incarnation de la jeunesse vaillante et sans souci.

Et c'est sur toi, sur tes épaules loyales qu'a si lourdement pesé la main du mystère.

Te souviens-tu encore, muette image de l'enfance, comme nous avons joué ensemble autrefois? Des vignes montaient aux murs du petit castel enchanté : les collines vertes, qui nous semblaient des montagnes, se déroulaient à perte de vue. Le soleil brillait sur le gazon et sur le sable, et tout ne vivait qu'avec nous et par nous. Il y avait, au fond d'une immense prairie, nous l'imaginions du moins ainsi, un blockhaus isolé dont nous étions les colons armés jusqu'aux dents. La carabine chargée, nous attendions les Peaux-Rouges. Ils se défilaient lentement, silencieux comme des serpents dans la jungle, mais nous les avions vus et les couchions en joue, — on avait un courageux sang-froid et la main très sûre. Nous tirions, ils tombaient et nous mettions en pleine déroute les rusés assaillants. La fumée de nos armes se dissipait dans l'air limpide et nous ramassions les haches étincelantes pour les suspendre aux murs de l'arsenal. Nous nous mettions alors à table avec nos femmes. Il y avait du jambon d'ours parfumé, et nous buvions par là-dessus un vin du Sud, couleur de feu sombre. Puis nous restions aux aguets, la pipe aux dents et inspectant le pays, tandis qu'au loin se déroulait la steppe et que disparaissait à l'horizon le flamboiement du soleil. Peu nous importait qu'il y eut là-bas, à moins de trente pas, une maison, une habitation moderne, la villa de l'oncle, avec ses toits encadrés de plomb et la fumée pacifique de ses cheminées...

Et sais-tu, pauvre abandonné qui rêves tristement sur l'énigme du tombeau, sais-tu que l'oncle d'alors est depuis longtemps un vieillard sans voix, aux cheveux blancs en broussaille et qui lutte, depuis des semaines, contre celle qui t'a silencieusement dérobé ton suprême bien? Sais-tu que notre blockaus, entouré de digues comme par le passé, comme il y a cent ans, contemple tranquillement, de ses vérandas sans habitants, la demeure moderne, devenue antique avec les années, le logis où un moribond, balancé sur les flots confus du rêve, appareille lui-même vers le pays de son enfance, resté à quatre-vingts ans derrière lui. Les collines vertes s'étendent toujours à perte de vue dans la campagne; le son prolongé des coups de fusil retentissants monte encore du champ de tir. Les espaliers

se succèdent toujours au verger. et le jardinier, un autre que celui d'alors, un autre qu'il y a cent ans, ajuste et remplit toujours ses arrosoirs de fer-blanc au bec recourbé de la fontaine, pour rafraîchir ses parterres aux feux mourants du jour... Tout cela est devenu vieux et terriblement solitaire.

Une nuit m'apparaît, une nuit féerique. éclairée par des feux de bengale qui s'étendaient de notre blockhaus jusqu'à la grande terrasse où de joyeux convives se tenaient autour d'une table nappée de blanc. Qui d'entre eux vit encore? C'étaient des hommes vigoureux et au verbe sonore qui nous ont quittés. Et le gentil petit oncle. avec son éternel porte-cigare en noyer, t'en souviens-tu? Te rappelles-tu sa façon de nous cogner la tête avec le loquet qu'il portait toujours sur lui? Nous n'aimions pas beaucoup cette plaisanterie. mais nous la supportions par respect et ne murmurions que le dos tourné... Te souviens-tu aussi de son prisme, et comme il décomposait les rayons du soleil dans la chambre du fond aussi sacrée que la grande et massive armoire dont l'ouverture nous fit parfois ouvrir de si grands yeux. Que de choses renfermait cette armoire immense dont il ouvrait si bruyamment et avec le geste assuré du propriétaire le compartiment supérieur! Nous nous dressions sur la pointe des pieds pour y regarder et inspecter ses merveilles. C'étaient des boîtes d'allumettes, des couteaux de toute sorte, des cigarettes et les inévitables bonbons noirs contre la toux où il nous laissait, par une faveur insigne, puiser quelquefois.

Enfance! Que s'est-il donc passé pour que tu pleures aujourd'hui l'épouse avec laquelle tu as vécu loin de moi pendant des années, chacun de nous ignorant tout de l'autre. chacun vivant sa vie enclose et d'une couleur différente. Dis-moi comment tout cela s'est fait. Nous avons des enfants. nous sommes devenus des hommes de devoir. d'un devoir étranger que nous avons accepté parce qu'il l'a bien fallu et qui ne nous a pas demandé notre avis sur le plus ou moins de rapports que nous souhaitions d'avoir avec lui. Nous sommes devenus des hommes. Et dans les villes que nous habitons, des tombereaux écroulent le sol, des lampes électriques projettent leurs feux, et des hommes, d'innombrables hommes fourmillent du matin au soir autour de nous. Mais nous avons eu une enfance commune. Est-ce donc possible, humainement possible?

L'autre, le fiancé, s'est arrêté pendant que je m'entretenais avec toi en phrases imprécises, mais sous lesquelles survivent tant de sensations non pas oubliées, seulement altérées. L'autre ! Je le vois encore déclamer le rôle de Franz Moor[1]. C'était vraiment l'acteur de notre petit monde. Il nous représentait le génie même du comédien, et sa passion était entraînante. Nous nous laissions du moins, nous autres écoliers, impressionner par elle et l'admirions comme un pouvoir de la nature, comme les éclairs ou l'eau du ciel qui bouillonne dans les ruisseaux. Quelle est la fiancée qu'il conduira dans huit jours sous son toit? Je n'en sais rien. Il a fixé sa vie ailleurs, nous sommes restés séparés pendant de longues années. Et nous avions, aussi nous, une enfance commune. Est-ce possible?..

Et aujourd'hui, j'ai visité moi-même, en timide étranger, mon enfance. Je me suis rendu, mon petit garçon à la main, au Prater, au vrai Prater, au *Wurstelprater* dont je lui avais déjà parlé bien souvent. Il y a dévoré, avec de grands yeux, toutes les merveilles qui s'offraient à lui : les jeux de bague, les montagnes russes, le Carrousel avec ses chevaux *vivants*, et le salon de tir. Je suis consciencieusement entré partout avec lui. Mais comme je suis devenu vieux! Rien ne m'a amusé. Tout m'a rebuté. J'ai trouvé que les plaisirs du peuple, les fameux plaisirs du Viennois sont grossiers jusqu'au tuf. Il me semblait que c'était profaner mon petit garçon que de le mener dans la poussière, la boue, la mauvaise odeur et le brouhaha de ces plaisirs, de le mettre dans la balançoire suspendue à des chaînes grinçantes et de l'y voir tourner à toute vitesse avec les autres autour d'un poteau, au bruit tonitruant de la musique sauvage d'un orgue de barbarie, de l'avoir assis, lui, mon cher petit, parmi des filles à peine formées qui se jetaient furieusement de droite et de gauche dans l'ivresse sexuelle de leur corps lourdement secoué... Je me suis rendu avec lui au *Dragon électrique* dont le chemin de fer roule entre des murs de papier collé, je suis passé devant de merveilleuses figures de cire qui me semblèrent singulièrement brutales, un véritable cauchemar, représentation d'une grossièreté sans nom et inventée pour une lourde fantaisie de brutes. C'est ainsi que j'ai visité mes propres ombres. Car il y eut, pour moi aussi,

1. Des Brigands de Schiller.

un temps où tout me semblait neuf et merveilleux, où je ne sentais pas encore la transpiration des foules et ne fuyais pas de tout mon être les innombrables jardins de brasserie avec leurs tables sordides et le bruit criard de leurs violons, un temps où je ne croyais pas que les pauvres chevaux sur la peau desquels chacun peut se donner la courte illusion d'aller à cheval, n'étaient que de misérables créatures, martyrisées par des bourreaux et qui font pitié, que les géants et les nains, les plus grands et les plus petits hommes du monde n'étaient que des mendiants dégoûtants et dont l'écœurant voisinage fait souhaiter d'être à mille lieues.

Je ne cesse plus de me répéter aujourd'hui : que l'homme est donc laid! que l'homme est vilain, commun, vicieux! Et mon cœur se serre à toute cette misère que l'homme inflige sans raison à la Nature. Je me réfugie, par la pensée, dans la paix du cimetière où tu reposes depuis un an, grand'mère. Mais, là aussi, l'homme a laissé des traces de son activité. De grossières fautes de goût s'entassent à chaque pas. Et la foule qui se promène devant moi porte les haillons bariolés d'une civilisation dégénérée. La mort, néanmoins, anoblit tout. C'est ici son royaume. Son souffle frais et muet hante mon cœur chaud et lassé. C'est là que je conduisis en pensée mon petit garçon pour qu'il sentît à ma main, à la main qu'il aime, le souffle muet de la mort qui anoblit...

Était-ce une impiété, grand'mère, que d'avoir choisi le dimanche où tu luttais, il y a un an, avec la dangereuse amie, pour conduire mon petit garçon au *Dragon électrique* et m'y asseoir près de lui. Était-ce une impiété, dis-moi? Je te vois secouer doucement ta chère tête. Ce que la vie désire de nous ne se mesure pas à la raison. La vie n'est que de l'autre côté de la mort, le côté bariolé et chaud de la mort froide et grise. « Cher petit, que je ne dois plus revoir, me réponds-tu, ne vois-tu pas toi-même que tu as reçu aujourd'hui un faire part de fiançailles et un autre de deuil? Ce sont des amis d'enfance. Ils ont tous deux une partie de leur enfance commune avec toi. Qui donc vous réunira puisque la vie vous a séparés, vous a éloignés l'un de l'autre et vous a jetés dans tous les chemins? C'est celle que je connais aujourd'hui, c'est la mort. Et apprends encore comme elle a réalisé mes pressentiments. La

vie avec ces *Dragons électriques* et ses jeux de bague n'a de puissance que par Elle. »

VI

Dans notre famille, c'est toujours le dimanche qu'on meurt. Et toi aussi, grand'mère, tu es morte un dimanche, dans la toute première jeunesse du jour. Il n'avait pas encore atteint sa quatrième heure. Il sortit péniblement du sein de la nuit, lutta contre toi avec sa force naissante et finit par te terrasser... Puis, ce fut le calme, et le dimanche s'épanouit comme une splendide paix. Il n'avait plus rien à faire... Il n'y a même pas, à coup sûr, un jour qui soit aussi triste que le dimanche. C'est pour cela que c'est un jour de mort. Il n'y a pas de jour qui cause une impression semblable. Il commence grandement, les cloches l'escortent, le soleil l'illumine. Il annonce le repos, la tranquillité, le recueillement. On ne peut pas le nier. Il monte avec majesté les marches qui mènent au faîte de midi, mais c'est le moment où il se dispose à mourir. Il n'y a pas de mélancolie qui égale celle des après-midis de dimanche. Que l'on regarde d'une fenêtre les pavés silencieux d'une grande ou d'une petite ville, que l'on regarde du haut d'une montagne la paix des champs lentement assombris, c'est la même chose. Toutes les rues du village, toutes les allées d'espaliers conduisent en trébuchant le dimanche à la mort. Et le lundi est la résignation énervée et vide. Ce n'est qu'au mardi qu'on commence à reverdir. Le mercredi est d'une belle couleur sombre et foncée. Le vendredi est un jour merveilleusement mûr, sérieux et substantiel. Le jeudi est un compromis. Il hésite et voudrait bien être aimable, mais il n'a pas confiance en lui... Le samedi est bleu et bruyant, tous désirs dehors et les bras étendus. Mais le dimanche est le jour où l'on meurt chez nous.

RICHARD SCHAUKAL

(Traduit par J. CHASLE-PAVIE.)

LES COSTUMES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND

Si M. de Chateaubriand n'eût pas été à tel point déraisonnable et s'il n'avait pas, dans sa jeunesse, tant lu Rousseau, sans doute le verrions-nous moins attentif aux menus détails de son personnage. Mais il n'admit jamais que rien de ce qui le touchait dût être indifférent à personne, voire à la postérité. La merveille, c'est qu'il y a réussi : industrieux, il a donné à sa coquetterie l'appoint de son génie étonnant.

Et puis, comme il était un grand rêveur, il n'attribua pas à la vie une importance véritable ; et il traita les réalités avec désinvolture. Mais, comme il était curieux de se divertir, à cause de l'ennui, sa maladie incurable, il recourut au stratagème de l'activité. Son pessimisme, son dédain, l'orgueilleuse prédilection qu'il avait pour lui-même ne l'empêchèrent pas de se mêler à l'intrigue des ambitieux et de rivaliser éperdument avec des célébrités passagères. Il voulut jouer son rôle et y être beau.

De cette manière, il ressemble un peu à un comédien, qui est superbe dans la fiction. Il a écrit : « Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes[1]. » Drame et quelquefois comédie, son

1. « Préface testamentaire » aux *Mémoires d'outre-tombe* (1833). Édition Biré, t. I, p. XLVI.

existence a bien le caractère théâtral que signale cette petite phrase.

Aussi m'a-t-il paru plaisant et judicieux de composer une galerie de ses portraits, de le montrer dans ses diverses « créations » ; de même, on a, d'un acteur illustre — et si parfaitement sincère, toujours! — une série d'images nombreuses et variées, en costumes.

*
* *

Le voici, petit Breton noble et pauvre, qu'on a mis en nourrice à Plancoët, joli village situé entre Dinan, Saint-Malo et Lamballe. La bonne chrétienne qui lui donne son lait l'a consacré, car il est chétif et a besoin d'une protection céleste, à Notre-Dame de Nazareth, patronne du hameau. Il portera les couleurs de Notre-Dame : on ne le vêtira que de bleu et de blanc.

Plus tard, se souvenant du vœu de la paysanne, il a pitié de son enfance qu'opprimaient les traditions séculaires de son pays; et il s'écrie : « Je n'avais vécu que quelques heures, et la pesanteur du temps était déjà marquée sur mon front[1] ! »

C'est tout ce qu'on sait des petites robes qui enveloppèrent François de Chateaubriand. Imaginons-les bien modestes. Après la bataille de la Massoure, saint Louis avait placé sur les armoiries des Chateaubriand des fleurs de lis d'or; plus anciennement, ils portaient, sur l'écu de gueules, des pommes de pin, avec la devise : *Je sème l'or*. Seulement, ils n'avaient pas le sou.

En 1775, François de Chateaubriand acheva la septième de ses années. Le jour de l'Ascension, il fut habillé d'une lévite blanche; souliers, gants et chapeau blancs; une ceinture de soie bleue. Pour la première fois de sa vie, il était propre et gentiment accoutré. Sa grand'mère, sa mère, sa tante de Boisteilleul, son oncle et ses cousins de Bedée, sa nourrice avec son frère de lait, le conduisirent à Notre-Dame de Nazareth, afin qu'il fût relevé de son vœu. Quand il arriva, les religieux occupaient les stalles de l'église; l'autel était illuminé de cierges.

1. *Mémoires d'outre-tombe*. Édition originale (1849), t. I, p. 42.

Les massiers vinrent le prendre à la porte et ils le menèrent au chœur, où étaient préparés trois sièges. Il s'assit au milieu, la nourrice à droite, et, à gauche, le frère de lait. Le prêtre dit la messe. A l'offertoire, on ôta la lévite blanche et la ceinture bleue de l'enfant. On l'habilla de violet, qui n'est pas une couleur gaie, mais quasi religieuse encore. Puis la messe continua; madame de Chateaubriand communia. Le prieur énonça l'histoire de la lignée et affirma l'efficacité des vœux. La lévite blanche et la ceinture bleue furent, en ex-voto, attachées sous une image de la Sainte Vierge. Habillé en petit prélat, François, que ses camarades appelaient Francillon, s'en retourna.

Plus tard, après avoir été sceptique, impie, il écrivait, docile aux significations aventureuses des symboles : « J'ai été consacré à la religion, la dépouille de mon innocence a reposé sur ses autels; ce ne sont pas mes vêtements qu'il faudrait suspendre aujourd'hui à ses temples, ce sont mes misères[1] ».

Avec sa mère, le chevalier passa plusieurs années à Saint-Malo. On ne s'occupait pas beaucoup de lui; et il fut le compagnon de tous les polissons de la ville. Alors il était vêtu comme les plus misérables, et débraillé. Chemise en loques, bas troués, des souliers qui ne tenaient point à ses talons. Il perdait souvent son chapeau, et son habit quelquefois. On le peignait tous les samedis; les autres jours, ses cheveux, sous une couche de pommade et de poudre, devenaient ce qu'ils pouvaient[2]. Il se battait volontiers avec les autres gamins : ceux-ci le croyaient tout pareil à eux et bousculaient avec familiarité ce Francillon qui serait Chateaubriand. Il rentrait à la maison égratigné, meurtri, déchiré. Sa mère se fâchait, riait et s'écriait de tout son cœur : « Qu'il est donc laid[3]!... »

Un jour, après une bataille qu'il avait livrée à des mousses avec son ami Gesril du Papeu, autre polisson et qui ensuite fut un héros, il eut, d'un coup de pierre, l'oreille à moitié détachée. Il n'osa pas aller chez lui en tel état : il se réfugia dans le grenier de Gesril. Et Gesril lui entortilla le chef d'une serviette, observa que la serviette ainsi disposée avait l'air d'une

1. *Mémoires d'outre-tombe*. Éd. orig., t. I, p. 61.

2. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand* (manuscrit de 1826), Paris, 1874, p. 30.

3. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. I, p. 70.

mitre, s'étonna de l'évêque imprévu qui soudain résultait de ce déguisement; et il lui fit chanter la grand'messe, à tue-tête.

Quelques années plus tard, Chateaubriand se demanda un peu s'il n'entrerait pas dans les ordres. Mais il renonça vite à ce projet, qui d'ailleurs ne lui valait rien.

En dépit de tout, il aimait, assure-t-il, l'élégance et la propreté. Il se rapetassait, la nuit, de son mieux. Sa sœur Lucile l'aidait, étrange fille déjà rêveuse; et l'aidait aussi la bonne Villeneuve, servante d'autrefois. Du reste, le rapiécetage n'aboutissait qu'à rendre l'accoutrement plus bizarre.

Les jours de fête, quand arrivaient pour l'assemblée matelots et paysans, dans leurs barques ou leurs charrettes, gens de la mer ou gens de l'herbe, on endimanchait les autres enfants: il se tenait, lui, à l'écart: ses guenilles l'humiliaient, car il était déjà très orgueilleux. Il s'en allait, fier petit pauvre, contempler les flaques d'eau qui restent sur la plage après que la mer s'est retirée. Il regardait voler les pingouins et les mouettes; il écoutait le bruit que fait le va-et-vient des flots. Ni les caravanes de chevaux, d'ânes et de mulets, ni les tentes qu'on plantait sur le rivage, ni les processions de moines et de confréries portant croix et bannières, ni les chaloupes et les voiles qui affluaient, ni les salves d'artillerie et la sonnerie des cloches ne le distrayaient de se sentir seul.

Ainsi, les circonstances firent que ce garçon de haut lignage, qui bientôt serait pourvu d'éloquence et de poésie, connût toutes les tristesses, et jusqu'à celle d'être, au milieu d'enfants, ridicule par ses habits. Les mélancoliques adolescents lui surent gré de son *René*, ensuite; sur le Sillon de Saint-Malo, il avait d'abord assumé le puéril et terrible chagrin des collégiens mal vêtus, dont on se moque,

*
* *

Mais voici les élégances.

En 1787, à dix-neuf ans, le petit Francillon de naguère est sous-lieutenant au régiment de Navarre. Il a sa garnison à Cambrai.

Son uniforme est blanc, comme celui de toute l'infanterie,

mais avec les revers et les parements de couleur bleu céleste; les boutons et les épaulettes, d'argent. Bleu et blanc, l'uniforme du sous-lieutenant de Navarre, ainsi qu'étaient bleue et blanche la ceinture et la robe de l'enfant voué à Notre-Dame de Nazareth : « J'ai marché sous les mêmes couleurs, jeune homme et enfant[1]. »

Mais, à présent, il est pris d'une folle ardeur pour la toilette.

L'ordonnance était de garder agrafé le collet de l'habit, de fermer sur la poitrine les deux premiers crochets, afin de cacher la chemise, linge et dentelle. Seulement, tous les portraits d'officiers de cette époque ont l'habit grand ouvert et montrent des jabots triomphants[2].

On commandait aussi aux officiers de porter le chapeau très petit, d'avoir les boucles de leurs cheveux petites et serrées à la tête.

Tout cela déplaisait au jeune Chateaubriand. Sa coquetterie voluptueuse, on la devine, à lire dans les *Mémoires d'outre-tombe*[3] : « Si j'avais pétri mon limon, peut-être me fussé-je créé femme, en passion d'elles; ou, si je m'étais fait homme, je me serais octroyé d'abord la beauté. » Ces lignes toutes pleines de concupiscence, il les écrivit quand il eut passé la cinquantaine; et l'on juge de ce que put être, à vingt ans, la délicate subtilité de sa mise.

Pour le service, il observait « le rigorisme d'une tenue à la prussienne ». Mais, le soir, quand il se croyait délivré de ses chefs, il prenait un grand chapeau; le barbier lui desserrait les boucles de ses cheveux, donnait à leur queue plus de liberté; l'habit dégrafé, on voyait l'ample jabot. Même, une fois, cette fantaisie valut à Chateaubriand trois jours d'arrêts...

L'année suivante, il débutait à la chasse du roi. Il n'était encore que sous-lieutenant d'infanterie. Et, comme ce grade n'était pas admis aux carrosses de la cour, on lui donna, non le grade, mais le rang de capitaine de cavalerie[4].

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. I, p. 298.

2. Je dois ces renseignements à l'obligeante érudition de mon ami Jacques Onfroy de Bréville : les jolis dessins de « Job » témoignent d'une science égale au talent de l'artiste.

3. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. I, p. 312.

4. *Essai sur les révolutions*, éd. de 1826, t. I, p. 12, note.

Joli costume, pour la chasse du roi : l'habit gris, la veste (c'est-à-dire le gilet) et la culotte rouges, manchettes de bottes, bottes à l'écuyère, couteau de chasse au côté, petit chapeau français à galon d'or [1]. On assigna au débutant une jument légère et mal commode, « l'Heureuse ». La bête fit tant et si mal que le débutant bouscula l'ordre des préséances, l'étiquette, faillit jeter bas une dame, fut un instant l'objet de la risée universelle, faussa tous les itinéraires et, contre toute bienséance, déboucha le premier à l'endroit où le chevreuil venait d'être abattu. Il arriva, oui, avant Sa Majesté. Le roi parut. Le débutant, fort malheureux, sauta, s'efforça de pousser l'Heureuse et, à tout hasard, ôta son chapeau. Le roi était content de ce chevreuil tué. Bien que taciturne, il éprouva le besoin de parler et dit au débutant, qui ne savait où s'anéantir : « Il n'a pas tenu longtemps!... » Chateaubriand note que voilà toutes les paroles qu'il ait jamais entendues de Louis XVI. Or, on l'avait vu « causer avec le roi » : déjà l'on oubliait les facéties de l'Heureuse ; on entourait le débutant... Mais lui se souvint des landes de sa Bretagne ; cette sauvagerie naturelle, qui devait le conduire aux solitudes américaines, le prit. Telle fut sa timidité ombrageuse qu'il n'assista seulement pas au débotté : il se sauva.

Avant de partir pour le nouveau monde, il avait encore un costume à essayer : le costume religieux. Plus exactement, il avait à recevoir la tonsure ; il ne souhaitait que d'être agrégé à l'ordre de Malte, et la cléricature qui lui fut, à cette fin, conférée eut un caractère de facile symbole. En uniforme, l'épée au côté, il s'agenouilla ; l'évêque lui coupa, sur le sommet de la tête, « deux ou trois cheveux ». Il ajoute : « Cela s'appela tonsure, de laquelle je reçus lettres en bonnes formes [2]. » L'acte de cléricature est, à la date du 16 décembre 1788, sur les registres de l'ancien évêché malouin [3].

Là-dessus, on a dit que Chateaubriand avait d'abord été homme d'Église. Il faut renoncer à cette historiette agréable : Chateaubriand ne porta point la soutane. Tant mieux : il aurait

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. I, p. 338.
2. *Ibid.*, t. II, p. 32.
3. E. Biré, appendice au t. I de l'édition des *Mémoires*, p. 468.

alors désiré d'être pape; et que de déboires on lui épargna en ne lui conférant qu'une petite tonsure allégorique!...

Il ne fut ni prêtre ni moine; cependant il reçut, en 1832, le titre de bénédictin, mais honoraire, de Solesmes. L'abbé Guéranger, chanoine du Mans, cherchait à rétablir l'ordre de ces religieux : il s'adressa donc à Chateaubriand. Et celui-ci ne manqua pas d'envoyer son offrande, avec une lettre délicieuse. La lettre est délicieuse, pour montrer que, s'il ne revêtit pas en réalité la robe des bénédictins, son âme du moins prit, durant quelques minutes, ce costume avec un plaisir et comme avec un amusement singuliers : « Ainsi que vous, j'ai rêvé autrefois le rétablissement des Bénédictins... Puisque vous êtes jeune, monsieur, rêvez mieux que moi, et puisque nous sommes tous deux chrétiens, travaillons dans l'attente de cette éternité si savante vers laquelle nous approchons tous les jours. C'est là que nous retrouverons nos vieux Bénédictins, bien plus instruits qu'ils ne l'étaient sur la terre, car ils étaient hommes de vertu comme de science, et ils contemplent maintenant, d'une vue bien autrement étendue, l'origine des choses et les antiquités de l'univers... » Les jolies phrases, et qui durent l'enchanter lui-même! Car il était sensible au son que font les idées avec le secours de mots choisis et bien agencés. Il a, cette fois, trouvé les formules qui accordent le mieux l'érudition et la piété. Aussitôt il est bénédictin de tout cœur; et il signe en latin : « *Humilissimus et addictissimus servus tuus*, F.-A. de Chateaubriand, *e neo-congregatione sancti Mauri*[1]. »

Telle est la facilité, telle aussi la sincérité charmante, avec laquelle Chateaubriand se déguise.

***

En 1791, il part pour l'Amérique. Son costume de voyageur, nous ne le connaissons pas exactement. Il a oublié de nous le dire : sans doute n'en était-il pas très satisfait; même, il a oublié de l'inventer. Nous savons seulement qu'à bord du bâtiment qui le menait à Baltimore il couchait, la nuit, sur le tillac. Il rêvait sous les étoiles; et, pour cela, il était « enve-

1. *Annales de philosophie chrétienne*, t. VI, p. 392; — document cité par M. E. Biré : *Les dernières années de Chateaubriand*, p. 159.

loppé de son manteau [1]. » Il créait ainsi la pose des navigateurs romantiques : — les manies, comme presque toutes les beautés littéraires, du XIXe siècle sont des trouvailles de lui.

Pendant la traversée, qui fut longue, il multiplia les effets d'un abondant cabotinage. Il avait pris passage sur le *Saint-Pierre*, brick de cent soixante tonneaux, capitaine Dujardin Pinte-de-Vin, avec l'abbé Nagot, supérieur des Robertins, et quelques séminaristes qui allaient fonder un séminaire à Baltimore. Il essaya d'étonner ces hommes très simples et pieux; en même temps, il subissait l'influence de leur voisinage : et il ne savait pas au juste s'il se plaisait davantage à les mystifier ou bien à se figurer qu'il était comme eux un apôtre qui porte le Christ par delà l'Océan.

Un jour, il faisait chaud; le mouvement des vagues fatiguait les voyageurs. Tout habillé, Chateaubriand se jette du beaupré à la mer, en vif gaillard qui ne redoute aucun péril. C'est, du moins, ce qu'il raconte. Et il insiste : la houle était grosse, il avait un gouffre au-dessous de lui, les requins pouvaient lui couper un bras ou une jambe, pas de chaloupe dehors, etc. [2]. Quelle imprudence et bien digne d'un héros, n'est-ce pas?

Seulement, cette baignade héroïque, il l'a ornée de ses imaginations.

Parmi les séminaristes, il y avait Édouard de Mondésir, qui plus tard devint curé du Coudray, près de Chartres. L'occasion se présenta pour lui de rédiger ses mémoires : on les a retrouvés [3]. Le curé du Coudray se rappelle parfaitement ce compagnon de voyage, le vicomte, alors chevalier de Chateaubriand, qui, ensuite, a fait « bruit et besogne dans le monde ». Et voici la baignade, la vraie, — car la bonne foi de l'abbé de Mondésir n'est pas douteuse. Le chevalier parla de prendre un bain de mer. Les matelots lui demandèrent s'il en avait déjà pris; il répondit que non... Le chevalier « se mit tout nu; on lui passa des sangles et des cordages sous les aisselles... » Oh! oh! ce n'est plus l'appareil d'un héros téméraire et

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. II, p. 142.

2. *Ibid.*, t. II, p. 176. — Cf. *Voyage en Amérique*, premières pages.

3. C'est M. Victor Giraud qui les a consultés, à la bibliothèque du séminaire Saint-Sulpice. Il en a publié les passages les plus intéressants dans la préface de son édition d'*Atala*. (Paris, 1906.)

soudain!... « Il fut ainsi descendu sur le sol humide. A peine ses pieds eurent-ils porté, que le héros s'évanouit et qu'il fallut se hâter de le hisser à bord... » Sur le tillac, il revint à lui et déclara : « Eh bien! je sais maintenant à quoi m'en tenir!... »

Voilà réduite à peu de chose l'entreprise d'un nageur splendide. Les inquiétantes péripéties de la scène, Chateaubriand les inventa : il était, avec de fortes courroies, attaché!...

On faisait aux séminaristes des lectures pieuses, *l'Ame élevée à Dieu* et, du P. Rodriguez, *la Pratique de la perfection chrétienne*. Le chevalier voulut qu'on le choisît pour lecteur. Mais, ces doux livres ascétiques, il les « déclama sur le ton de la tragédie ». L'abbé Nagot lui en fit l'observation : il répondit qu' « il mettait de l'âme à tout ». Ce nietzschéisme d'un jeune homme qui, par ailleurs, prenait des bains fort bizarres pour vivre assez dangereusement, ne pouvait convenir à des religieux : désormais on eut un lecteur plus modeste.

Le vendredi saint, un prêtre officia sur le pont. Après le service, Chateaubriand saisit un grand crucifix et, avec de beaux gestes, il commença de haranguer l'équipage : il « débita des phrases extrêmement brûlantes, au point que, s'il se fût trouvé un juif à bord, nos matelots l'eussent jeté à la mer ». Est-il bien, dans cette attitude!... Il se joue à lui-même la comédie magnifique du missionnaire.

Cependant il badine. La vigie ayant crié : « Terre! terre!... » il descend à la chambre où les religieux psalmodient leur office et il les prévient « de prendre garde à eux au sujet des Açores ». En effet, un pape a jadis excommunié quiconque placerait ces îles portugaises, « soit en Europe, soit en Afrique », — l'abbé de Mondésir ne sait plus lequel des deux. — Les pieuses personnes se demandèrent si le chevalier souhaitait qu'on l'admirât pour tant d'érudition ou bien s'il se moquait d'elles et de la cour de Rome, ainsi qu'un libertin.

Tels furent ses jeux, pendant la traversée. — de véritables jeux de scène.

*
* *

Mais le voici en Amérique. Il se déguise en Iroquois ; et il est enchanté de son costume. Une peau d'ours lui sert de demi-toge. Il a tout l'accoutrement du sauvage, la casaque, la cein-

ture, la corne pour rappeler les chiens, la bandoulière du coureur des bois. Sur la tête, « une calotte de drap rouge, à côtes ». Du reste, ses cheveux flottent sur son cou découvert et il porte la barbe longue. « J'avais du sauvage, du chasseur et du missionnaire[1]. » Quelle joie!...

Les Indiens le prient souvent à des parties de chasse. Il est, pour le moment, l'un d eux et n'aime rien tant que d'être ingénieux à dépister un carcajou.

Ou bien, il s'assoit parmi les guerriers : et, tandis que les oiseaux voltigent et chantent, il fume une longue pipe[2].

Ne négligeons pas ce jeune Chateaubriand qui a fait cent quatre jours de mer pour aller en Amérique fumer, vêtu en Iroquois, une pipe de tabac sauvage. Il invente, à notre usage, une des plus jolies variétés de la littérature : l'exotisme.

Le voici bientôt qui est aimé. — c'est, pour les poètes, la façon de dire qu'ils sont amoureux, — aimé de deux « sultanes jonquilles », l'une fière, et triste l'autre, deux Floridiennes. Il raconte, dans les *Mémoires*, qu'un jour, adossé contre un magnolia, il s'endormit : son repos « flottait sur un fond vague d'espérance ». Quand il se réveilla, deux femmes, deux odalisques, les Floridiennes, étaient à ses côtés. Elles feignaient de dormir; et elles avaient leurs têtes appuyées sur les épaules de René. La brise qui passait, toute parfumée, versait une pluie charmante sur le groupe voluptueux, la pluie des fleurs du magnolia. Et la triste, éveillée, chanta. « Quiconque, dit Chateaubriand, n'est pas sûr de sa vie se garde de l'exposer ainsi jamais : on ne peut savoir ce que c'est que la passion infiltrée avec la mélodie dans le sein d'un homme[3]. » Un « Bois-brûlé », d'une voix rude, appela les deux jeunes filles.

Quelle jolie aventure! Mais elle est, ainsi, un peu arrangée, par les soins de Châteaubriand.

On a retrouvé la version première, le brouillon de cette page[4]. Et, ici, ce n'est pas le repos de Chateaubriand qui « flotte sur un fond vague d'espérance » : c'est Chateaubriand

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. II, p. 217.

2. *Voyage en Amérique*, éd. Garnier, p. 70.

3. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. II, p. 296.

4. Bibliothèque nationale, fonds français, n° 12454. — Ce texte charmant a été publié par M. Anatole Feugère dans le *Mercure de France* du 15 juillet 1908.

lui-même qui nage dans un fleuve de ce pays. Il nage. Sur la rive, il y a « un cyprès chauve dont les feuilles » — ce cyprès chauve a des feuilles! — « dont les feuilles ressemblent à des découpures de mousse », et puis des « raisins appelés genoux », — des raisins chauves, peut-être! — Il nage; et son costume est la simplicité même : « pantalon de coton bleu, sur la tête un large chapeau de paille de riz pour me garantir du soleil... » Comment le voir autrement, désormais?... Il nage devant les jeunes filles, émerveillées par le chapeau de paille, par le chaste pantalon de coton bleu... Mais quoi! ne s'était-il pas, en outre, muni d'une petite veste ou bien d'un gilet de flanelle sans manches?... Un peu plus de pudeur l'y engageait... « Les cousines me venaient voir nager. » Et elles prenaient leur bain, elles aussi, les cousines émerveillées et belles. « Elles se plongeaient dans l'eau, enveloppées d'un grand linceul de la seconde écorce du mûrier. Leurs têtes brunes sortaient de l'eau, comme deux têtes de naïades, tandis que des cygnes voguaient autour d'elles; il y avait de quoi devenir fou... » Cela est net : il y avait de quoi devenir fou. « Une d'elles chantait avec une voix de velours, poussant à la fin de chaque phrase musicale un cri qui troublait. » Il y avait de quoi devenir fou, ce n'est pas contestable. Quant à la question de savoir pourquoi Chateaubriand n'a pas désiré que ces lignes fussent publiées, elle n'est pas difficile à résoudre. Lui, qui organisait avec tant d'art l'image qu'il laisserait à l'avenir, agit prudemment lorsqu'il supprima ce portrait d'un nageur à la poitrine découverte, au chapeau de paille, au pantalon de coton bleu.

*
* *

En 1792, Chateaubriand, de retour à Paris, ne porte plus une calotte de drap rouge à côtes, une peau d'ours; ses cheveux ne tombent pas sur son cou : et il s'est fait couper la barbe. Il reprend l'usage de notre ancien et cher continent. La mode, pendant son absence, a changé : « La variété des costumes avait cessé; le vieux monde s'effaçait; on avait endossé la casaque uniforme du monde nouveau, casaque qui n'était alors que le dernier vêtement des condamnés à venir [1]. »

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. III, p. 2.

Il est sur le point d'émigrer; mais il traîne. En casaque de 1792, il va perdre le peu d'argent qu'il a encore aux tripots du Palais-Royal: il va visiter, à Montmorency, l'ermitage de Jean-Jacques Rousseau : le souvenir de madame d'Épinay et d'une « société factice et dépravée » le séduit plus qu'il ne l'avoue.

Tout de même, après quelques semaines d'hésitation, il va rejoindre à Coblentz l'armée des princes.

Les gentilshommes, les officiers devenus soldats qui s'en allaient ainsi portaient, sous de longues redingotes, le costume des gardes nationaux, « les couleurs que la France ferait porter à l'Europe vassale [1] ». Et ils s'en allaient à pied, le sac sur le dos, modestement, avec fatigue.

A Bruxelles, Chateaubriand trouva son bagage qui l'attendait; on le lui avait envoyé en fraude : un peu de linge, et puis son uniforme bleu et blanc du régiment de Navarre. Il l'endossa.

Mais il l'aima moins que jadis. Depuis qu'il avait été, parmi les Muscogulges et les Siminoles, un joli sauvage que sa liberté satisfait, la contrainte des uniformes le gênait. Après avoir rêvé sous les étoiles qui courent dans les feuillages des forêts vierges, il lui déplaisait de reprendre « l'habit d'un mesquin sous-lieutenant d'infanterie ». Et puis, le costume ne lui va plus. Bronzé par « le soleil d'Amérique et l'air de la mer », il a maintenant les cheveux plats et noirs : sur le collet bleu, sous le chapeau noir, ce n'est pas d'un élégant effet. Il n'est plus question de faire bouffer le jabot brodé entre les revers de l'habit qu'on dégrafe : le linge manque. Enfin, l'émigration l'assomme.

Il eut cependant de beaux jours. Entre Coblentz et Trèves, il rencontra l'armée prussienne. Les gardes marchaient en bataille, avec du canon. Le roi de Prusse et le duc de Brunswick étaient au centre d'un carré que formaient de vieux grenadiers de Frédéric. Le roi et le duc de Brunswick aperçurent cet uniforme blanc, mirent le chapeau à la main et « saluèrent l'ancienne armée française » dans la personne de l'émigré. Celui-ci, appelé, raconta son aventure, le voyage d'Amérique, le malheur de la

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. II, p. 52 et suivantes.

monarchie, et qu'il était revenu pour répandre son sang au service du roi. Frédéric-Guillaume dit : « Monsieur, on reconnaît toujours les sentiments de la noblesse française. » Et il garda le chapeau à la main jusqu'à ce que le sous-lieutenant de Navarre eût disparu derrière la masse des grenadiers.

Chateaubriand s'engagea dans la septième compagnie bretonne, commandée par M. de Goyon-Miniac. L'uniforme était couleur bleu de roi, avec « retroussis à l'hermine ». En fait d'arme, on lui donna un fort mousquet, de manufacture allemande, très lourd, qui lui cassait l'épaule et dont le chien ne s'abattait pas. Sur le dos, il eut son havresac, lequel contenait une capote, des chemises, un bidon de fer-blanc, une bouteille clissée, plus un petit Homère. Dans sa giberne, il fourrait, avec ses cartouches inutiles, le manuscrit d'*Atala*. Quand la colonne faisait halte, il s'asseyait, tirait de sa giberne les feuillets précieux, les relisait avec un plaisir mêlé de chagrin, corrigeait une description de forêts et songeait aux Floridiennes gracieuses. A lire Homère sous la tente, il éprouvait un émoi qui devait l'inciter, vingt ans plus tard, à unir dans le poème bigarré des *Martyrs* la beauté païenne et l'idéal des chrétiens. Mais il fallait aussi cuire la soupe, la ratatouille de choux et de lait, mener les ânes à la recherche des vivres, laver le linge. Pour ces diverses besognes, l'émigré se coiffait volontiers d'un « petit turban de toile de bouleau » que lui avaient donné les Floridiennes.

Il se plaisait à mêler ainsi les époques de sa vie. Comme il était impatient et curieux de l'avenir, il avait ardemment le regret du passé : il en conservait des bribes avec une sorte de religion désespérée.

Au siège de Thionville, deux balles frappèrent sa giberne : elles n'allèrent pas plus avant. Il y avait, dans sa giberne, le manuscrit d'*Atala* : du moins, il l'affirme : « Atala, en fille dévouée, se plaça entre son père et le plomb ennemi[1]. » C'est une aimable histoire, à laquelle on voudrait accorder toute créance. On admire ce chevalier, si bien pourvu de littérature, cuirassé de son génie et qui porte comme une cotte de mailles son œuvre. Et puis, la jeune Atala, c'est, transfigurée par

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. III, p. 107.

l'effet de l'art, l'une des Floridiennes : de sorte que le souvenir des vierges de couleur le protège, le rend invulnérable. Lui-même, ne le crut-il pas? car il était sensible aux merveilles que les hasards combinent. Mais il ajoute qu'*Atala* devait « soutenir encore le feu de l'abbé Morellet ». Cette fois il plaisante; et l'on se demande si tout cela n'est pas un jeu de son imagination fertile.

A Londres, où il se réfugia et demeura jusqu'à la fin du siècle, pauvre et malade, manquant de pain, l'on peut conjecturer qu'il négligea le détail de sa toilette. Il raconte que les émigrés, ses pareils, étaient reconnaissables à la vétusté de leurs habits [1]. Un peu plus tard, quand il résolut de partir pour Beccles, le tailleur de Peltier l'habilla [2] : et l'on ne sait pas trop ce que pouvait bien être le tailleur de l'extravagant garçon qui ressemblait à un personnage de Le Sage. N'importe!... Et le chevalier n'en était pas à raffiner là-dessus.

A Beccles, il fit pourtant assez bonne figure, semble-t-il. Tout en donnant des leçons de français aux polissons et aux jeunes filles, il eut des relations agréables avec les gentilshommes de la région. Nous le voyons, un jour, à cheval et qui se promène élégamment. Ce qui lui manque, hélas! c'est l'art du cavalier. Son père, qui le destinait à la marine, était d'avis qu'il sût manier un vaisseau, non un cheval. Et le portrait équestre que voici est bien désobligeant pour la coquetterie de notre héros.

M. de Combourg — c'est le nom qu'il avait pris là-bas — montait une bête difficile et qui ne tarda guère à s'emballer. M. de Combourg perdit ses étriers, se cramponna comme il put à la crinière et s'écria : « *I will be killed! Nobody shall save me!...* » C'est-à-dire, si l'on traduit exactement : « Je veux être tué! Que personne ne vienne à mon secours!... » Il désirait qu'on vînt à son secours et il n'avait pas envie de mourir: seulement, il ne savait pas l'anglais mieux qu'il ne montait à cheval... Et ce petit tableau, qui rappelle les fortes et rudes caricatures anglaises du siècle dernier, est en somme

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. II, p. 122.

2. *Ibid.*, t. III, p. 180.

le souvenir le plus net, risible aussi, que le comté de Suffolk ait gardé de Chateaubriand[1].

* * *

Il revint à Paris. Et il fut très vite célèbre, grâce aux Floridiennes encore : il publia son roman d'*Atala*. Cette musique nouvelle que les mots rendaient à son gré enchanta les oreilles et alarma les âmes; les petites femmes allaient disant que ces phrases-là leur faisaient éprouver un frémissement d'amour, et Pauline de Beaumont, plus émue que personne, soupirait : « Il joue du clavecin sur toutes mes fibres[2]. » Comme il aimait de façon pareille la gloire et les femmes, il fut heureux. Il adora cette gloire que les femmes lui donnaient et qui, par un agréable retour, lui donnait aussi les femmes. Elles se le disputèrent; et il se multiplia.

Comment, alors, s'habillait-il? Simplement. Il écrivit plus tard, en 1837, qu'il avait savouré, après le succès d'*Atala*, son orgueil, « non en portant, comme aujourd'hui, une barbe et un habit extraordinaires, mais en restant accoutré de la même façon que les honnêtes gens[3] ».

Cette moquerie est à l'adresse des romantiques, ses « fils dégénérés », comme il les appela[4]. Sans doute n'appréciait-il pas les gilets éclatants et les poils farouches qui avaient récemment combattu à la bataille d'*Hernani*. Les romantiques l'ont désolé, de maintes manières : ils dérivaient de lui, mais souvent avec peu de goût; ils lui devaient leur idée et quelques-unes de leurs toquades, voire la folie du costume. Mais l'absurdité d'autrui ne vaut rien; et puis, « il n'aimait pas que l'on fît après lui les *excentricités* qu'il avait déjà faites ».

Quand il partit pour Rome, secrétaire de la légation française, il dut avoir un bel uniforme, des broderies diploma-

1. Anatole Le Braz, *Au pays d'exil de Chateaubriand*, Paris, 1909. P. 81.

2. A. Bardoux, *La comtesse Pauline de Beaumont*, Paris, 1884, p. 7.

3. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. IV, p. 14.

4. Lettre à Mme de ***, Genève, 11 juillet 1831, publiée par E. Biré : *Les dernières années de Chateaubriand*, p. 57.

tiques, une épée. Il n'en parle pas. C'est qu'il n'eut à Rome que des ennuis, — et puis un grand chagrin, — de perpétuelles difficultés, humiliantes. La robe rouge du cardinal Fesch offusqua le faible éclat de ses dorures. Il avait cru, en arrivant, imposer ses volontés magistrales : le cardinal, en peu de jours, le détrompa, le confina dans le service des passeports et l'installa très mal, au dernier étage du palais Lancelotti. L'endroit n'était pas confortable ; et l'apologiste de la religion chrétienne y entrait à peine qu'il en connut les inconvénients. Il dérangea de leur tranquillité les puces qui habitaient là et qui, tout de go, lui sautèrent aux jambes. Il avait un pantalon blanc : de toutes ces puces, le pantalon fut noir [1].

*
* *

13 juillet 1806. M. de Chateaubriand part, avec un bel entrain, pour le voyage de Terre Sainte. Madame de Chateaubriand l'accompagnera jusqu'à Venise ; et il vagabondera par les mers et les pays, tout à son aise. Il est fort content.

Il est allé, à Fervacques, faire ses adieux à Delphine de Custine : la « reine des roses » pleure et ne veut pas croire qu'il revienne jamais. Il supporte, lui, très bien cette séparation, sachant qu'au retour il rencontrera, dans la chaude Espagne, auprès de l'Alhambra des Maures, la petite Nathalie de Noailles, sa prédilection nouvelle.

L'objet de son voyage est un pèlerinage au tombeau du Christ. Et puis, il va chercher des images ; il va chercher aussi de la gloire : il l'offrira comme un hommage séduisant à la vive et dansante Nathalie qui, en Espagne, prendra le nom pathétique de Dolorès.

Le départ fut une excellente mascarade et, si l'on peut dire, une « tartarinade » exorbitante.

Le matin, Chateaubriand se fit apporter des armes, à choisir. Il les choisit toutes : ce furent des pistolets, des carabines, des espingoles. En somme, une petite artillerie, pour huit cents francs. Or la voiture était déjà pleine. Et madame de

1. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. orig., t. IV, p. 145.

Chateaubriand n'aimait pas les armes à feu : elle disait qu'elle préférait un brigand à un pistolet. Chateaubriand cacha son artillerie dans le coffre.

La voiture était une grosse, grande et belle « dormeuse », qui contenait, au fond, Chateaubriand et sa femme ; sur le siège une énorme femme de chambre et le frère de la cuisinière, Julien.

Julien et le postillon étaient costumés en « icoglans » : — sur la tête, un turban bleu galonné d'or ; petite veste et pantalon de même couleur. — Mais Julien, avec son teint de « rôti brûlé » et ses moustaches, a l'air d'un « menuisier honnête », de sorte qu'il ne saurait effrayer personne et que son déguisement donne à rire. M. de Chateaubriand rit le premier : il est ravi, car il n'y eut pas d'homme plus admirablement puéril.

La portière de la maison s'émerveille. Elle conjecture qu'en tel équipage « monsieur part aux frais du gouvernement ». Ce qu'on lui dit ne la convainc pas : elle n'a jamais vu son maître si imposant [1].

Comme il est bien, comme il est amusant, comme il est gai !... Comme il est bien le père, l'auguste père si comique, de nos gens de lettres qui, vêtus de toges, de pourpoints, de simarres, donnent ainsi le change à leur fantaisie éperdue ! Il est le père de leur prodigieux et innocent cabotinage.

En quittant Smyrne, Chateaubriand fit marché avec un guide, un drogman et un janissaire pour être conduit aux ruines de Troie. Mais, à peu de distance, le guide refusa de continuer sa route : il mènerait la caravane à Kircagach ; il n'irait point ailleurs. Chateaubriand se met en colère, menace d' « assommer cet homme » et, provisoirement, le traîne au tribunal de l'aga.

Il est magnifique, armé « complètement », botté, éperonné ; il a un fouet à la main.

A l'entrée de la salle où est couché sur un sopha et fume une pipe de Perse l'aga splendide, on veut lui ôter ses bottes, son fouet, ses armes. Il refuse, disant qu'un Français « suit

1. J'emprunte ces pittoresques détails à une lettre que Joubert adressait, le 8 août 1806, à madame de Vintimille. (*Pensées, essais, maximes et correspondance de J. Joubert*, publiés par Paul de Raynal, seconde édition. Paris 1850, t. II, p. 362.)

partout les usages de son pays »; — et il exagère, car, si l'on ne se déchausse guère pour faire visite à un magistrat de chez nous, on n'apporte cependant ni fouet ni armes prohibées. — Il passe donc. Mais un spahi le saisit au bras, le tire en arrière : il sangle à travers le visage de ce militaire fidèle un coup de fouet qui l'engage à lâcher prise [1].

Le beau pèlerin de Terre Sainte!...

Chateaubriand se rendit à Jaffa. Les écueils empêchent qu'on n'aille jusqu'à la côte. Des Arabes, presque nus et « n'ayant qu'un petit cotillon, comme les brasseurs de Paris », vinrent chercher le voyageur et sa suite à bord du bâtiment. Chateaubriand avait près de lui le bon valet de chambre Julien. Le valet de chambre d'un écrivain célèbre a quelque souci de la littérature ; et Julien, comme son maître, composait un journal de route. Voici ce qu'il raconte dans son « itinéraire » [2].

Six Arabes s'approchèrent de lui, respectueusement, et le portèrent comme une châsse ; tandis que M. de Chateaubriand n'eut, pour passer l'eau, que deux bonshommes, et qui le traitaient familièrement. « Je ne sais si ma mise leur a paru plus brillante que celle de M. de Chateaubriand, qui avait une redingote brune à boutons pareils, et moi une blanchâtre avec des boutons de métal blanc qui jetaient assez d'éclat par le soleil qu'il faisait. » — Peut-être!...

Chateaubriand cite, dans son *Itinéraire*, à lui, cette même anecdote. Il explique, d'ailleurs, la méprise des porteurs en remarquant avec justesse que le blanc est, chez les Arabes, la « couleur de distinction ». Il ajoute que Julien, confus, réclamait contre une faveur insigne... Seulement, il croit se rappeler qu'il avait, lui, un habit bleu et qu'il gagna le rivage « obscurément » sur le dos d'un mendiant déguenillé [3]. C'est bien possible.

Mais, peu de jours après, l'habit brun, ou bleu, prit un air plus oriental. Avant de quitter Jaffa pour aller à Jérusalem, les domestiques revêtirent des sayons de poil de chèvre fabriqués dans la Haute Égypte et comme en portent les Bédouins. Quand il les vit parés de ces pittoresques atours,

1. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 40.

2. *Itinéraire de Paris à Jérusalem par Julien*, publié par M. Édouard Champion, Paris, 1904. P. 74.

3. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 110.

Chateaubriand fut jaloux : il voulut en avoir autant et, par-dessus son habit à la française, il passa la robe, ou à peu près, la robe de saint Jean-Baptiste. Et il eût bien mangé des sauterelles, pour ressembler quelques minutes au Précurseur. Mais il avait le cœur frivole et il songeait à Dolorès qui l'attendait en pays maure.

Le Précurseur imparfait monta sur un petit cheval; un bât lui servait de selle; en guise d'étriers, des cordes [1]. Sur la tête, un chapeau noir [2].

Pour entrer à Jérusalem, il avait aux poings deux pistolets; son interprète le suivait, qui lui portait son fusil à deux coups [3]. Ces armes, il ne les utilisa pas; mais elles firent bon effet et charmèrent l'imagination du pèlerin.

Quand il arriva en Espagne, après avoir visité la Grèce, l'Asie Mineure, les lieux saints et Carthage, M. Hyde de Neuville qui, averti par Nathalie de Noailles, l'attendait à Cadix, le trouva modeste, un peu timide, « froid et presque raide [4] ». Sans doute avait-il plus d'impatience pour Nathalie de Noailles que pour Hyde de Neuville...

A Cordoue, il retrouva Dolorès : or son cœur, cette saison-là, ne rêvait pas d'une autre dame.

Comme il avait une souveraine puissance de transformation, il modifia sincèrement le détail de son aventure. Il combina une fiction flatteuse; et, pour plus de simplicité, il y crut. Nathalie de Noailles, qui était spontanément devenue Dolorès, devint, par les soins de René amoureux, la délicieuse Blanca de l'*Abencerage*. Et lui, ne fut-il pas avec confiance Aben-Hamet, le héros tendre et hardi?... Or Aben-Hamet aborde au rivage d'Espagne vêtu de « superbes habits ». Il se tient à la proue du vaisseau barbaresque. Derrière lui, deux nègres domptent un cheval arabe aux « naseaux fumants » et aux « crins épars ». Ce cheval, ce coursier, « tigré comme un léopard », les nègres l'amèneront à Aben-Hamet lorsqu'il aura lui-même bondi hors du vaisseau avec un grand bruit d'armes.

1. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 128. — Et cf. *Itinéraire de Julien*, p. 87.

2. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. II, p. 340.

3 *Itinéraire de Julien*, p. 78.

4. Hyde de Neuville, *Mémoires*, t. I, p. 144.

Et, en présent à Blanca, le jeune Aben-Hamet apporte une gazelle au collier fait de grains d'aloès[1].

Il est romantique et charmant d'arriver ainsi en Espagne où une bien-aimée vous attend. Ce fastueux attirail convient au fier amant qui écrivait : « L'amour, pour être véritable, a toujours besoin d'être accompagné de la gloire. » Mais la réalité ne se prête pas toujours avec complaisance aux volontés ingénieuses d'un artiste : et c'est justement pour cela que Chateaubriand recourait aux délicats prestiges de la littérature.

ANDRÉ BEAUNIER

(La fin prochainement.)

1. *Les Aventures du dernier Abencerage*, éd. Garnier, p. 124.
2. *Ibid.*, p. 110.

UN FRUIT,

ET PUIS UN AUTRE FRUIT[1]

X

L'AGENOUILLÉE

Le soir étant revenu, les feux de r'them bien allumés, le chef de caravane parla ainsi, d'un air discret :

Allah sur nous! Je ne sais si les pensées salutaires animaient le kébir Baïlich lorsqu'il entra, vers l'heure de la matinée, dans le bureau des chefs français qui commandent à El-Aghouat : je ne sais s'il les avait en lui davantage, lorsqu'il sortit... Mais il semblait bien les avoir, par la Kébla! Sa démarche était celle du juste qui voit fructifier ses mérites.

Il traversa, d'un pas ferme et grave, la grande place belle à contempler, l'avenue aux arcades qui se suivent comme les chèvres d'un troupeau, et sa main donna deux sous à la vieille marchande de khroubs[2] qui gémit sa mélopée d'un ton pleurnicheur. Il traversa, plus fièrement encore, le marché dont les piments rouges lui parurent subitement des joyaux du quatrième ciel. Et quand le négro Bel-Khacem, puis un fort honnête vieillard nommé Larouïche, qui revenaient tous

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

2. Pain avec levain.

deux de biner les fèves, voulurent lui baiser l'épaule en l'appelant « sidi Baïlich », il les laissa faire, très paternel ; et son air (par les sept Coupoles!) révélait le musulman modeste, réservé, mais n'ignorant pas ce qu'il vaut, et qui reçoit les hommages dus.

Néanmoins, comme il atteignait l'abreuvoir qui précède la « Grande Séguia » [1], il se dit que réellement son prestige était amoindri par le défaut d'escorte : deux ou trois beurnouss derrière le sien, ou encadrant le sien (beurnouss fins, bien entendu, toutefois moins fins que le sien), c'est cela qu'il lui fallait, inch'Allah, et dont au reste les flatteurs ne le laisseraient pas manquer désormais!... Seulement, dans son ignorance de ce qui ce matin l'attendait au « biro » du gouvernement, et des mots plus ou moins dangereux qui pourraient y être prononcés, il avait bien préféré s'y rendre seul, sans autre compagnie que celle, invisible, de son ange gardien... La prudence est mère de bien des choses... Et ne va point, ô sidi, t'imaginer qu'une précaution si naturelle marquait du trouble intérieur, ou l'émoi d'une conscience ternie : Baïlich, nous devons le croire, se sentait les reins d'un homme fort!

Le soleil du « temps rafraîchi », mais que vous autres Roumis trouvez encore tellement chaud, le soleil flambait dans les ruelles. Et certes, sur ces murs tortueux, sur ces parois de terre grise et rugueuse qui tournent, retournent et se détournent, — corridors d'accès aux jardins, — le haïk éclatant de blancheur, le foulard couleur d'émeraude, les fines cordes de laine roulées en imposante quantité pardessus le voile et les chéchias du kébir, ressortaient autant qu'il convient à la mise d'un homme réputé. Ses bottes de maroquin rouge frappaient doucement le sol poussiéreux, et leur marche ralentie disait que la porte était toute proche, où le conduisaient ses pas de propriétaire... Porte de bois bien réparée, porte garnie de bons clous, qui sur son cintre abaissé portait en figuration la « main de l'Avertissement », aux doigts rigides, — celle qui protège contre le mal, et qui peut mettre en déroute les Efrits, les Djinns et toute la bande d'Iblis le Maudit.

1. Principale artère de l'oasis de Laghouat. Cette ruelle tire son nom de la grande *séguia* d'arrosage, ruisseau principal aussi, dont elle suit le cours.

Et voici le kébir Baïlich qui tire de sa guelmouna [1] une longue clef de bois crénelée...

Et voici la serrure domptée, et le battant, revêche d'abord, s'entr'ouvre, et nous pénétrons avec le maître dans le jardin clos et secret...

O mes frères écouteurs, les carrés du jardin sont beaux, alternés de carottes, d'oignons, de fèves et d'orge verte! et même l'herbe des Français nommée « luzerne » pousse là, sous les palmiers; et la vigne puissante est rousse, au sommet des figuiers blancs qui tordent leurs bras dévêtus où palpitent encore quelques feuilles pâles; et les abricotiers gardent frileusement leur chevelure racornie, touchée par l'automne; et, sur les arbres de Fatmah, les oranges adoucissent l'aigreur de leur cœur, plus vermeilles chaque jour... Et, tout au bout, le long de l'eau glougloutante, trois fiers peupliers se dressent, les bavards, — moins hauts, moins droits, moins utiles pourtant que les dattiers symétriques (bénis d'Allah, chéris des humains), et, tout au travers de leurs djérids, la lumière fait des taches d'or.

La vue du jardin est comme celle d'un beau visage,
Et son odeur délicieuse passe celle du girofle des colliers...

Il se récite les vers du poète, le kébir Baïlich, — et son esprit se félicite d'apercevoir qui vient à sa rencontre : sortant de la maison de terre qui se cache sous les branches enchevêtrées, voici en effet sa mère, la très sage Méryem, suivie des deux petits enfants.

— Que ta journée soit heureuse, et tous les contentements sur toi, ô ma mère!

La très sage Méryem répond en femme vertueuse. Et, par ses soins, les enfants profèrent aussi les saluts convenables. Et, pendant plus d'une minute, les sansonnets du jardin n'entendent guère que ces paroles qu'ils savent imiter, dit-on :

— Tu vas bien?

— Bien, grâces rendues à Allah!... Et toi, tu vas bien?

— Bien.

— Tu vas bien? le bien du bien?

— Bien.

1. Capuchon du beurnouss, qui fait office de poche.

— Et tout de toi et pour toi va bien?

— Bien.

Puis la respectable en vient aux travaux qu'elle a commandés, et qu'elle surveille en attendant l'arrivée de Zergua et d'Aïcha (sans parler de Fatoume), qui ne tarderont pas, si Dieu veut, et si toutefois le négro Blelle a dit vrai quand il donna sa parole de les amener avant le dohor[1]... La distance compte, du douar ici, et ce serviteur est paresseux.

— Et quels sont donc ces travaux d'ici, ô ma mère? Ceux du bien, assurément.

D'ici?... Le père Bou-Ziane a changé, de sa pioche assez compétente, les directions de l'arrosage, et refait les rigoles d'en haut... Puis, avec des précautions, les dattes tardives furent descendues de l'arbre au moyen de cordes, sans dommage, — le Seigneur remercié! — et les régimes fort lourds furent entassés dans la maison, sur des linges et des foutas[2] parfaitement propres. Ce seront là de bonnes dattes! Le petit, petit Mansour en a gonflé ses deux joues et le capuchon de son âbaya.

— O Mansour le petit, dis au sid' ton père que c'était un vrai régal!...

Le petit, petit Mansour a derechef la bouche pleine, et cette abondance des bienfaits de Dieu empêche sa voix de passer. Il baise, les poissant un peu, la main et le haïk soyeux de son père; mais ces taches, cela ne fait rien : Allah voit tout et permet tout...

— Pendant que ces enfants jouent, et que nous sommes, eux éloignés, sous l'aile de nos anges, je veux t'apprendre ô ma mère, une nouvelle qui te réjouira.

En vérité, mes auditeurs, les anges durent se réjouir aussi : car rien ne leur plaît davantage qu'un musulman posant son triomphe aux pieds de sa mère : et n'est-ce point, ô grand Sidi-Tidjani! ce que faisait celui-ci en racontant à la sage Méryem les promesses des chefs français?... Bientôt il serait caïd, inch'Allah! bientôt, bientôt, avant la fin de l'hiver peut-être! C'était parole engagée.

1. Midi, — ou bien le temps compris entre midi et deux heures, — ou encore le moment le plus chaud de la journée.

2. Étoffes bleues, à rayures bariolées, importées du Fouta-Djallon.

— Et tu sais, comme tous, ô ma mère, que la promesse des Français vaut son pesant d'or bien pesé. Jusqu'ici, leurs lèvres prudentes m'avaient donné l'espoir, sans plus ; encore y avait-il des restrictions. La « bataille d'injures » entre nos tribus et les colons, au Sersou, l'année dernière, avait produit mauvais effet ; malgré mes efforts nombreux, je n'étais pas parvenu à démontrer l'excellence de mon rôle et de mes interventions... Mais aujourd'hui, ô ma mère (que soit loué le Dieu Unique !) c'est l'assurance, la certitude des certitudes !... Soit que l'on veuille promouvoir l'un de nos caïds actuels, — soit qu'il s'agisse de quelque disgrâce que je préfère ignorer, — soit même que le vieux et vénérable Bel-Kher-ben-Saïd, qu'on dit être à la limite de l'épuisement maladif, s'en aille retrouver ses pères de l'autre côté de la vie (et cela, nous n'y pouvons rien : l'Ange-Scribe l'écrivit dans le Livre avant les temps et les générations !) — soit, enfin, toute autre circonstance que prévoit l'œil instruit des chefs, le beurnouss rouge aux galons brillants sera le vêtement de ton fils, ô ma mère ! Je crois le sentir sur mes épaules. Il y viendra. Il y est. On peut l'appeler « le déjà là » !...

— Grâce, grâce au Miséricordieux, ô mon fils ! Veuille-t-il ratifier le choix des hommes ! Qu'il bénisse ! qu'il protège ! Il est le Juste et le Clément !...

Ainsi s'écriait-elle, Méryem, toute ravagée d'émotion, saisie du bonheur trop brusque qui fait froid et chaud. Et ses oreilles entendaient à peine, et souhaitaient d'entendre pourtant, bourdonnantes d'allégresse, la suite des explications :

— D'ailleurs il est plus d'un moyen, ô ma mère, de pousser le chameau qui musarde, d'aider l'accomplissement de ce qu'a préparé le Destin...

Mais, Vénérée Khadidja ! voici que certains des mots ajoutés par Baïlich à voix plus basse troublèrent la conscience de Méryem, et la firent tomber dans l'inquiétude... Le Destin ?... ce géant dont la taille est si colossale, si épouvantable qu'un voyageur plein de courage emploierait septante journées à parcourir la distance comprise entre ses deux yeux !... Le Destin ?... il ne faudrait l'attaquer, voire le seconder que par des efforts pieux, des actes louables : autrement, le danger prend le dessus. L'entreprise manquée (tous les talebs le confirmeront)

peut vous faire choir dans l'abîme à la traversée du pont de Sirath [1]. Et c'est la brûlure éternelle...

— Par la Baraka, ô ma mère, calme-toi, et ne te soucie point de ces choses ! Je suis le chacal de neuf ans qui connaît le chemin de son terrier.

La respectable hochait le front ; puis elle l'inclina tout à fait :

— O mon fils, tu as raison...

Et c'était là une réponse sensée, la seule à faire, barbe du Prophète ! Bien que sa joie fût un peu partie, elle devait ici, Méryem la prudente, laisser couler l'eau de l'oued, s'en remettant d'un cœur aveugle au savoir-faire de Baïlich. — Baïlich-ben-Amar, Baïlich le favorisé, qu'elle n'osait plus nommer « kébir » et n'osait encore nommer « caïd »...

— O ma mère, écoute cette parole, et réjouis-toi : lorsque les honneurs seront sur ma tête, tu pourras sans doute accomplir le pélerinage de la Sainte Mecque, selon ton vœu de tant de mois !

Le plus indicible contentement (vous l'imaginez, mes frères, suivants bénévoles !) inonda cette pieuse musulmane... Elle se laissa choir, prosternée... Allah ! Saurai-je l'exalter avec les transports qu'il faut, le pélerinage de la Sainte Mecque ! Saurai-je assez le dire noble, ce titre d' « El-Hadj » ou « El-Hadja [2] » qu'en rapportent les vrais croyants !

— O mon fils, ô toi, toi mon cher fils, je crois voir la Lumière de Dieu briller en haut du septième Ciel !

Et les vieilles mains de la vieille femme agenouillée se rapprochaient rituellement, comme les deux moitiés d'un koran ouvert, pour une oraison fervente. Loué, loué soit le Seigneur dans les siècles !... Ses vieilles paupières pourraient se fermer quand elle aurait vu son fils paré du glorieux beurnouss rouge, et quand elle aurait baisé l'étoffe sept mille fois sainte couvrant la sainte Kâaba, et bu l'eau du puits de Zem-Zem !...

Voilà ce que murmurait sa bouche, par humilité de recon-

1. Pont fait d'une lame tranchante, sur le fil de laquelle passent les âmes après la mort.

2. *El-Hadj*, — le pèlerin ; — *El-Hadja*, — la pèlerine. — Ces mots honorifiques se joignent pour toujours au nom de celui ou de celle qui accomplit le pèlerinage de la Mecque.

naissance envers les bontés de Dieu... Elle restait à genoux, priante, et son fils la regardait.

— Mange bien ta joie, ô ma mère!

Elle la mangeait, je vous le dis, et la minute était bonne. L'heure approchante de dohor chauffait le jardin. L'âcre suavité des verdures enveloppait les gens et les choses, et les cultures profitables s'étendaient, en large, en long, jusqu'à l'étroite maison de terre brute, jusqu'à la tente de laine noirâtre, dressée en camp volant tout à côté, sous les arbres qui donnent les coings... Un zerzour[1] gourmand sifflait, comme pour se plaindre qu'on eût cueilli les dattes... Et les petits enfants chéris, les joyaux, les trésors, le petit, petit Mansour, la petite, petite R'aïra couraient à la suite des lézards prestes, et leurs cris joyeux montaient, dans le soleil...

Méryem disait : « Je pourrai mourir », et certes elle devait le dire, car le renoncement est une rosée qui lave les péchés les plus dangereux. Mais, en fait, elle n'éprouvait point le pressentiment d'une mort prochaine. Fort bien remise de la toux qui l'avait secouée longtemps (et cette femme pieuse avait obtenu guérison en portant sur sa poitrine un peu de la terre sainte d'Aïn-Mahdi, nouée dans le repli d'un chiffon), elle était parfaitement vivante, agissante, de mémoire prompte, de décision ferme et de pied sûr. Excepté l'œuvre d'amour, dont son bon sens et sa vertu se seraient offusqués, vous eussiez pu lui demander tout ce qu'on attend d'une jeune! Sa bonté s'améliorait: l'expérience des années qui passent gravait chaque soir dans son âme des principes plus éclairés de discernement subtil.

Et c'est pourquoi, dans l'attitude de son fils bientôt caïd, elle apercevait quelque chose de malaisé à reconnaître : un embarras, une gêne, comme en a le garçon de treize ans qui voudrait aller chez les corrompues, et n'ose y aller... Et cela s'était déjà montré. Et cela grandissait aujourd'hui, et se révélait à elle, même avant qu'elle fût redescendue de son émoi.

Il parlait vite, Baïlich, il parlait trop, par le Turban! Et ce qu'il ajoutait maintenant se coupait d'hésitations; il avait des réticences; il atermoyait soudain, sans qu'on sût pourquoi,

1. Sansonnet ou éterneau.

promettant, ne promettant plus... Peut-être, tout simplement, avait-il à dire à sa mère quelque chose de trop difficile...

— Certes, ô ma mère, je te vois faisant le voyage de la Sainte Mecque. Mais ce ne sera que... lorsque... nous aurons traversé le temps des lourdes dépenses... Alors nous en causerons, inch' Allah! Et tu partiras... Et je te conduirai jusqu'à la belle ville, El-Djézaïr, que les Français surnomment Alger, et jusque sur le bateau mécanique qui lance de la fumée noire, et qu'on appelle un « babour »... Seulement... il nous faut patienter jusqu'à ce que soit rentré l'argent qui va fuir de notre bourse...

— Les profits du caïd sont grands, ô mon fils! — remarqua doucement la sage Méryem.

Et son regard perspicace ne quittait pas les pupilles des yeux de son enfant, et les pupilles viraient de droite et de gauche, comme dans l'angoisse du mensonge d'où l'on ne sait comment sortir.

— Je ne te contredirai pas, ô ma mère, mais je dois te le répéter, les ruineuses dépenses nous guettent. Je serai, devenu caïd, et surtout au commencement, le rassasieur de ceux qui ont faim, le maître du cousscouss gras et de la kessra[1] bien cuite. J'aurai, tu ne l'ignores point, les frais d'entretien des cavaliers, et du khrodjah[2] capable d'écrire des « cartas »[3] en réponse ou requête au gouvernement... Et le caouah pour les « gens du banc », pour les attendeurs, les appeleurs, les quémandeurs, quand nous serons près des villes?... n'emploiera-t-il pas beaucoup de pièces blanches dont l'absence se fera sentir?

Et, comme la sage Méryem paraissait mal convaincue, — alléguant que tout caïd, avec des charges pareilles, fait néanmoins de beaux bénéfices, même sans trop « faire suer le beurnouss », et que tels et tels, idri Rebbi, augmentent certes leurs jardins, leurs tentes, et multiplient leurs troupeaux jusqu'à foison, — comme cette femme prudente, enfin, montrait de l'incrédulité, son fils Baïlich poursuivit, — et c'était là pour

1. Pain sans levain.

2. Secrétaire, scribe.

3. Mot sabir, infiltré au Sahara, signifiant toute espèce de lettre ou d'écrit bref.

ainsi dire, un piège armé de pointes, où sa langue d'homme pouvait s'enferrer elle-même :

— Excuse-moi d'insister, ô ma mère! Il y a cela, mais il y a ceci : l'amertume mélangée au miel... Hakh' Allah! combien de débours seront encore nécessaires? Que te nombrerai-je?... Compte sur tes ongles, les dix n'y suffiront pas!... Une ziara plus forte aux saints marabouts... mais ne la regrettons pas!... Un arriéré de remboursement à Moussa le Mozabite. Les cordages de tente à renouveler. Notre cellier du Ksar-el-Hirane à pourvoir d'un toit de chaux, propre et solide. De plus, cette petite maison, dans ce jardin où nous sommes, il faudra la faire agrandir.

Et Méryem comptait, en effet, sur le bout de ses vieux ongles teints de henné, un peu rougis, pas trop, — ainsi qu'il seyait à son état de veuve âgée. — Et les ongles de la seconde main, elle ne les avait pas encore touchés — et Baïlich espérait bien, par la Koubba! que cette femme intelligente allait lui dire : « Et les autres choses?... Énumère, ô toi mon fils! »

Il attendait cette réplique. Mais la sage Méryem ne prononçait rien.

Alors le kébir Baïlich, d'une voix agitée, baissée, tremblante, — je dis tremblante, ô mes auditeurs, et pourtant cet homme était robuste, capable d'étrangler un lion! — continua précipitamment :

— Ensuite, ma mère, l'obligation d'acquérir un bassour neuf...

O mes frères des foyers, que mon gosier se dessèche et n'ait point d'eau pour le rafraîchir, si je n'ai pas su vous amener à comprendre sans plus de mots le secret du kébir Baïlich!... C'était transparent comme ce cristal monté dans un tuyau noir, à travers lequel on voit même les lointains invisibles!... La sage Méryem en fut secouée jusqu'au fond de ses veines battantes... O Prophète, Mohammed Glorifié, il était donc arrivé ce moment de la confidence mauvaise! ce moment qu'elle redoutait depuis tant de jours qui font des lunes, et tant de lunes qui font des ans, — et que le Rétributeur imposait à sa vieillesse pour la châtier d'avoir attiré sur une enfant trop jolie l'attention téméraire, un certain matin brûlant, devant la tente aux bandes rayées!... Elle s'en souvenait assez, ô Vénérée Kha-

didja; elle se l'était remémoré, avec une angoisse secrète, plus d'une fois et plus d'une fois...

Mais sa dignité s'opposait à ce qu'elle parût avertie; et voici les mots qu'elle proféra :

— Un bassour neuf?... d'obligation?... Tu me surprends, ô mon fils! L'un de ceux que nous possédons serait-il cassé sans que je l'aie su? Le grand chameau brun, celui qui mord, l'aurait-il fait tomber sur le sol rocheux, du haut de son échine indocile?

Ainsi feignait-elle d'admettre, si Baïlich le désirait, le bris d'un des palanquins. Et peut-être Baïlich fut-il tenté de marcher aussi dans la voie dissimulée, et de garder (jusqu'à plus tard) le secret qui gênait son foie. Pourtant il se décida :

— Je parlais d'un bassour neuf, supplémentaire, et non pour remplacer les nôtres... Un bassour de luxe, ô ma mère, avec des franges tordues, et des sonnettes accrochées, et deux plumes d'autruche, s'il se peut, se balançant au sommet.

— Mais un tel bassour ne convient guère que pour les noces, ô mon fils!

— C'est pour les noces qu'il servira, si Dieu le permet, ma mère...

— Pour les noces de qui, par Allah?

— Pour les miennes.

Et le silence fut pesant comme le poids qui fit descendre jusqu'au plus bas de la géhenne les anges Harout et Marout. Le zerzour ne sifflait plus. Les petits enfants riaient toujours...

— Pour les miennes, ô ma mère!... troisièmes noces que je prévois... Et tu ne peux plus douter maintenant des soins d'argent qui m'incombent : car ce bassour, ce n'est rien, mais tout le reste! et les festins, et les présents, et le douaire!... Un mariage ne se fait pas sans que le sac aux douros soit saigné, resaigné, jusqu'à s'aplatir de faiblesse. Et c'est pour cette raison (et certes, tu m'approuveras, ô toi la femme intelligente!) que j'ai refoulé mon vouloir jusqu'à l'heure profitable où le beurnouss rouge m'écherrait...

Tu peux me croire, ô sidi, — et vous, mes compagnons fidèles, — le kébir Baïlich, bientôt caïd, mit une grande, une singulière force dans ce simple mot : « mon vouloir ». Et certes tout son discours sur ce troisième mariage ne signifiait

point : « Qu'en penses-tu? » mais : « Entends ce que tu entends! » Aussi la très sage Méryem se le tint pour commandé. Elle garda les mots dans sa bouche. Elle pinça ses lèvres fanées comme on serre le nœud d'un cordon.

Seulement, il arriva ceci. Allah Puissant (qu'il soit exalté! ayant fait d'humeur assez contrecarrante ses enfants les hommes, le kébir Baïlich-ben-Amar s'écria, non sans acrimonie :

— Ton mutisme paraît bouder contre mon projet, ô toi la consultée? Et ta langue, excuse-moi, qui se tapit en ennemie, semble frétiller pour le blâme, et dire, en dedans, que ma couche n'a besoin d'aucun ornement nouveau?

De la sorte il se plaignait, par le Vénéré Tidjani! et sa main faisait le geste dont s'accompagne la colère. Et la sage Méryem, d'un autre geste, semblait en effet lui dire ce qu'il avait dit qu'elle disait.

— Le besoin, Mecque et Médine!... le besoin!... réponds, ô ma mère : quand le musulman cueille une fleur sous les ombrages de djérids, et qu'il la met à son oreille, puis la reprend, la respire, la déchiquète, la mâchonne, s'en grise comme d'un capiteux vin de palmier, est-ce par besoin qu'il agit ainsi?... Et quand le guerrier se ruine en parures viriles et veut, pour aller au combat, le haïk de soie le plus fin, la veste la plus chamarrée, la selle la plus brodée d'or, et sent son âme se lier, comme éperdue, aux arabesques scintillantes, est-ce par besoin qu'il agit ainsi?...

Elles volaient l'une derrière l'autre, pareilles à des flèches, les phrases échauffées de Baïlich, mais ces flèches tombaient sans résultat, ne frappant qu'un coussin de plumes : — Méryem la sage ne bougeait point.

Alors, subitement, d'une voix apaisée, cet homme-tigre se fit agneau :

— Tu ne me demandes pas, ô ma mère, le nom de la jeune vierge sur laquelle j'ai fixé mon choix?

Il avait bien calculé. L'agenouillée se releva. La muette cessa d'être muette :

— Je ne te le demande pas, ô mon fils, parce que le saint Prophète (qu'il soit toujours favorisé du salut le plus parfait!) parce que le saint Prophète a dit : « Craignez les paroles super-

flues. » Je ne te demande pas non plus le nom de l'objet qui revêt ta tête, ni le nom de l'objet qui chausse ton pied. Je le sais : cela suffit. Le Rétributeur nous couvre!...

— Amen! — répondit Baïlich.

Il était maussade, pourtant. Que sa mère l'eût deviné, c'était accident sans importance; mais d'autres, d'autres avaient pu le deviner pareillement... Et cela lui faisait monter le picotement de l'inquiétude, bien qu'il n'en laissât rien voir.

— J'avais supposé, ô ma mère, que ma confidence te jetterait dans l'heureuse satisfaction : car, l'aurais-tu donc oublié? c'est vraiment toi qui, la première, m'as fait remarquer les attraits, la beauté rare de cette fille que nous ne voulons pas nommer... Tu l'appelais « bijou de prix » ou quelque chose de semblable. Et ta propre bouche a déclaré : « C'est cela qu'il te faudrait... Avec quelques années encore, il n'y aurait pas d'inconvénient!... »

La sage Méryem sursauta, comme si quelque malin djinn eût touché sa main d'un fer rouge. Et cette femme, je vous l'affirme, souffrit alors, du moins en son cœur!... Debout, elle regardait ce fils assis à ses pieds, calme maintenant, tranquille d'apparence... Allait-elle donc lui révéler que, depuis l'heure de cette phrase redite (l'heure où l'on ignorait encore Aïcha-bent-Ibrahim, et qui n'avait été que celle d'une causerie sans intentions graves), elle avait pris en répulsion l'idée que Messaouda fût un jour à Baïlich pour les conjugales délectations? Allait-elle donc lui avouer que sa pureté de femme sage s'était révoltée, — combien de fois, combien de fois! — et chaque mois plus fort, et chaque année davantage, à sentir rôder la concupiscence de son premier-né, homme fait, personnage de poids, barbe grise, autour du corps souple et menu de cette petite créature, de cette fille affriolante aux formes de petit enfant?...

Allait-elle lui confier aussi — et pourquoi, Grand Sidi-Tidjani, quand c'était vain, tellement inutile! — que, mise en éveil par ce péché du désir défendu, qu'elle guettait, elle avait appréhendé tous les inconvénients propres à cette union périlleuse, dont certes personne ne parlait (ni Cassïa, la mère vaniteuse, ni le kébir brûlé d'amour), mais dont quelque chose parlait sans cesse dans l'air, sous les tentes, autour des tentes,

et partout où l'on campait, — quelque chose d'indiscernable et de pénétrant, tels les chuchotements des Efrits?...

La mauvaise éducation de Messaouda l'avait choquée de plus en plus, Méryem la prudente, bien qu'elle aimât Messaouda. Les procédés de Cassïa la parée, femme arrogante, fausse comme sa rougeur peinte, l'avaient indignée de plus en plus, quoiqu'elle supportât Cassïa. Et les bons conseils que maintes fois, idri Allah, essayait son expérience, les avis honnêtes et sains (tels que : faire œuvre des doigts que le Seigneur nous a donnés, au lieu de traîner son voile et de balancer ses hanches), bref, les enseignements droits avaient passé sans action, sans résultats, brise qui chante dans les palmiers... Le luxe de ces deux femmes, mère trop puérile, fille trop savante, restait orgueilleusement le luxe; l'aguichement restait l'aguichement...

Et certaines conventions suspectes, d'une tente à l'autre, se laissaient aussi entrevoir, entr'apercevoir plutôt, mal saisissables. Ali-Djéridi, marchand de parfums, de soies turques, de perles imitées, avait-il un rire sans détour? Était-il un « homme de la Droite », autant qu'il l'aurait fallu? Sa fortune était-elle de bon aloi? Réelles richesses d'or pur ou richesses d'argent espagnol[1]? Et ce douaire élevé qu'il exigerait certainement, ne serait-ce point spéculation?

Voilà ce qu'elle aurait pu dire, avec des arguments nombreux et des doléances de plusieurs heures. Mais la sage Méryem avait mérité son nom de sage, amis de mon histoire! Nous préserve le Ciel de méconnaître le jugement droit de cette femme! Elle savait, elle savait qu'on attise le feu en le remuant, et que toutes ses objections n'arriveraient qu'à faire flamber, plus violemment, le kébir Baïlich bientôt caïd.

Et pourtant elle se devait, — mère âgée, veuve du père disparu, doyenne de la tente et de la parenté — elle se devait, nous en conviendrons, de présenter pour le moins aux méditations de son fils une ou deux remarques...

Alors, le Prophète aidant, — qu'il soit louangé! — elle prit vivement le sentier du retour à l'entretien :

— O mon fils, je ne souillerai point ma bouche en niant, et

1. Alliage inférieur au titre régulier.

le chemin de ma langue ne sera jamais celui du mensonge. J'ai pu te dire, un matin : « Sept ans de plus, six ans de plus, il n'y aurait pas d'inconvénient... » J'ai pu le dire, Allah me protège!... Seulement, je n'avais pas prévu que tu n'attendrais pas six ans, ni que les étés chaufferaient, l'un après l'autre, les terres du Seigneur, sans mûrir cette fille qui nous occupe. Voyant croître les jeunes vierges, parentes, amies, voisines, je n'avais pas supposé que celle-là, justement celle-là, serait, au bout des cinq années, — et non pas sept, ô mon fils, ni six! — la même qu'avant, presque la même, à peine grandie : une petite rose en bouton clos, un petit fruit vert encore, une petite enfant, chercheuse de câlineries, mais qu'il est scabreux d'épouser...

Par le Trône et les Coupoles! je ne puis me garder de rire en songeant à la mine penaude que fit le kébir Baïlich quand sa mère eut ainsi parlé. Car il n'osait pas lui avouer, bonnes gens, que précisément l'envie de la fleur inachevée, l'envie du fruit vert, l'envie du petit être aux bras fins et frêles, ravageait ses veines et ses os... D'ailleurs, elle le soupçonnait bien. Elle avait trop longtemps vécu pour ignorer les vices des hommes, leurs goûts furieux ou pervertis...

Mais elle continuait, fort grave :

— Il y a là de quoi réfléchir, ô mon fils! Si l'on s'en rapporte aux ordres sévères des Roumis français, l'âge manque, à celle que tu convoites. Et le développement du corps manque plus encore, ne supplée guère aux années, bien au contraire!... Une enfant, une petite enfant... Même aux yeux plus conciliants d'un khadi, croyant musulman, cette oiselle n'est qu'un oiselet.

— Elle n'aura point à comparaître devant le khadi, ô ma mère! Ton expérience sait parfaitement que, pour l'acte de mariage, le père de la fille suffit, avec d'honnêtes témoins qui déclarent l'âge, tel qu'on le juge nécessaire. Cela se fait chaque jour, par la permission d'Allah Clément et Miséricordieux!...

— Et tes ennemis, ô Baïlich? Et les jaloux, et les méchants, que le Ciel confonde!... tous ceux qui voudront t'empêcher de recevoir le beurnouss rouge, ou qui seront navrés jusqu'aux entrailles de ne pas eux-mêmes le porter?... Crois-tu que nul

de ceux-là ne s'accordera la joie d'aller raconter les choses, dût-il se rendre tout exprès au biro des chefs français?... Prends garde, par la Baraka! le compagnon de route est souvent plus dangereux que le danger de route! Prends garde : un petit rocher, un tout petit rocher à fleur du sol peut faire tomber le méhari!

Elle se tenait dans le vrai du vrai, cette femme judicieuse, digne d'être la mère honorée d'un émir ou d'un bey des anciens temps. Mais, parce qu'elle raisonnait juste, son fils s'emporta derechef, et d'autant plus fort, — en paroles mauvaises, trop véhémentes, en paroles qui fendent mon cœur.

Car ma bouche loyale est forcée de te les redire au fur et mesure, ô sidi, ô toi qui me fais l'honneur immense de voyager avec moi, et dont l'attention bienveillante est l'orgueil de mon récit!... Ne vas-tu pas, ô toi la meilleure intelligence que j'aie connue, ne vas-tu pas m'imputer les débordements de langage du kébir? Puis-je te prier, te supplier, te conjurer par le ventre qui t'a porté de n'en pas garder rancune à moi, l'humble narrateur?... Qu'Allah te rende au centuple la bonté que tu répands sur la tête de ses fidèles!...

Même avec ces précautions, j'ose à peine, sidi, ô sidi! te répéter les blasphèmes, les anathèmes par quoi Baïlich, tiraillé terriblement entre le souhait du beurnouss rouge et le désir dévorant de la petite Messaouda, compromit ses lèvres!... Il savait son jardin bien clos, soit! Il savait sa mère discrète. Il était poussé par le sang... Ce furent des imprécations de plus en plus affolées contre la France et les Français, Roumis détestables, Infidèles voués aux géhennes!... Que ne s'étaient-ils tous noyés en traversant la mer profonde, faite pour séparer les Croyants des pays chrétiens, terres de perdition!... Et que n'étaient-ils détruits jusqu'au dernier par la Guerre Sainte, dont l'heure sonnerait bien un jour!... Et que ne se servait-on de leurs écritures[1] maudites, — notamment de celles qui concernent l'âge de la femme propre au mariage, où, sous prétexte d'humanité, les Roumis parlaient de « viols légitimes », et s'attendrissaient stupidement parce que, deci, de-là, une petite épouse quelconque (la dernière fille du

1. Au sens de paperasses : — les codes, les décrets, les circulaires, prescriptions ou rappels à l'ordre, etc.

dernier berger parfois) était morte en couches à dix ans, quelque part dans le Sah'ra! — oui, bref, que ne se servait-on de leurs écritures maudites pour envelopper avec dégoût les mutilations de leur corps, — supposant qu'ils soient déjà tués dans un bon et copieux massacre à la mode des Berabers, — et pour ainsi pouvoir, sans trop de répugnance, jeter au cloaque ces immondices! au cloaque, fureur d'Allah!...

Et cela continuait, vrai simoun de rage... J'en ôte, sidi, j'en ôte, et néanmoins, de ce qui reste, ma honte se trouve grande encore à t'en rapporter la moitié!

Et puis cela s'arrêta, loué soit Dieu Rétributeur! Haletant, l'affolé fit à voix basse :

— C'est à cause du biro, et non pour tel ou tel motif superflu, ma mère, que j'ai voulu mettre en toi la confidence de mon projet : car désormais, que tu m'approuves ou non, cette affaire devient la tienne, et tu m'aideras, ô toi l'habile, à pallier les propos dangereux...

Le visage de la sage Méryem n'exprimait aucun enthousiasme pour cette mission, semblable à celles qu'un sultan donne à son vizir dont l'esprit proteste.

— Tu m'aideras, ô la prudente, ô l'avisée!... Deux paires d'oreilles valent mieux qu'une : nous gagnerons ainsi, inch'Allah, le temps où me sera faite l'investiture du beurnouss rouge. Après, tu dois le concevoir, le péril sera moins grand. Ce qui est donné est donné. Et, même sur les envieux, le fait accompli opère : ils n'osent plus agir... Nous prendrons les mesures utiles. Quand l'instant du mariage viendra, nous aurons de bons témoins, Vénéré Sidi-Tidjani! L'âge de la fiancée nouvelle restera inconnu des Français.

Il n'y avait, directement, rien à répondre.

Alors la sage Méryem laissa jaillir cette phrase qu'elle avait derrière les dents :

— Comment, prévoyant toute chose, ô mon fils, ne me parles-tu pas d'une certaine femme, belle, saine et irréprochable : Aïcha-bent-Ibrahim?... Que devient-elle suivant ton projet?

— Que sont les arbres de ce jardin, ô ma mère?... La présence des figuiers a-t-elle empêché d'y planter des abricotiers? La présence des abricotiers a-t-elle empêché d'y planter la vigne

féconde, ou de jeunes orangers? Les diverses femmes d'un croyant sont les arbres variés du jardin permis...

— Et c'est tout?

— C'est tout, par la Baraka!

— Et si ta seconde épouse (son caractère est vif et fier) ne peut supporter comme rivale sur le tapis conjugal celle qu'elle choie comme une idole, celle au sujet de qui elle n'eut jamais de soupçons?

— Elle la supportera, ô ma mère!

— Et si, par une indiscrétion (quelqu'un peut-être sait ton secret), ou par des conjectures voulues d'Allah, Aïcha ta seconde épouse apprend les choses avant l'heure?... Le moindre fait peut l'instruire, et ne serait-ce, idri Rebbi, que les mouvements vaniteux de Cassïa!... Si donc Aïcha surprend, ou devine, avant la fin du délai que toi-même viens de fixer?...

— Elle se taira. Tu la résoudras à se taire. à se taire, ô toi qui connais les moyens doux!...

— Et si, malgré mes efforts, je n'y parviens pas, ô mon fils?... Si elle en appelle au Dieu Puissant, jetant des clameurs de détresse?... Si elle crie vers ses parents. vers Ibrahim-ben-Bachir?...

— Elle se taira, elle se taira!... Elle se taira. Mecque et Médine! J'en atteste la Kâaba, la Chambre et la Montagne Harafa!... Cesse de me contrecarrer, ô ma mère, car, même envers toi que je respecte, je ne pourrais plus (par les Efrits!) je ne pourrais plus me contenir!... Ne comprendras-tu donc pas, ô toi, ô toi, qui m'as nourri de ton lait, mon attente affreuse?... Ah! vertu des Saints Étendards! si j'avais cru pouvoir en risquer la chance derrière le cou des Roumis, il y a des lunes. il y a des ans que j'aurais humecté ma soif avec ce fruit acide et frais!...

Et voici, bonnes gens, qu'il gémissait d'une voix rauque, lointaine, comme éteinte, le kébir Baïlich bientôt caïd... Voici que ses yeux tournaient, et que ses membres se convulsaient péniblement, tandis qu'allongé sur le sol il semblait en proie au « mal des princes » [1]. Et sa bouche balbutiait, sans appréhension d'être écoutée :

1. L'épilepsie, — chez les tribus nomades, tandis que les sédentaires réservent ce nom à la goutte. — Faut-il ajouter que les crises de nerfs sont

— Viendra-t-elle me rendre le repos, celle pour qui j'ai la brûlure, pour qui mon sommeil est parti?... Mon âme est liée à son cou! Quand elle me regarde, mon cœur se casse, et les morceaux s'en vont vers elle! Quand nos voisins l'appellent par son nom, j'aime son nom : il est comme l'odeur des roses, il est comme l'odeur du jardin!... Allah, Allah, Allah le plus Grand, aie pitié de mes brûlures... Tu as voulu me rendre semblable au fiévreux le plus enivré! Mes lèvres sont de braise rouge et mon corps va se consumer!...

Il se tordait, barbe du Prophète! Le soleil, passé au zénith depuis quelque temps déjà, versait sa lumière sur ce délire. Et la sage Méryem s'effarait aux limites de la terreur, prête à courir pour éloigner les deux beaux petits enfants, dont le gazouillis se rapprochait, — et prête en même temps, idri Rebbi, au secours qu'elle voulait et ne savait comment donner à ce fils, barbon mûr, si raisonnable autrefois, et redevenu maintenant plus fou qu'un adolescent, plus fou qu'un poète, et qui se crispait dans les plaintes pour un désir inassouvi...

— Par toutes les bénédictions! apaise ton sang, ô mon fils, ô mon cher fils!...

Mais Baïlich ne l'écoutait pas. Et je vous laisse à penser quel chagrin aurait continué d'accabler la vertueuse femme, si précisément alors — le Dieu Unique permet tout : qu'il soit exalté! — un bruit n'avait résonné, là-bas, dans l'allée d'entrée, un grand bruit, Vénéré Tidjani! un solide bruit de solide matraque frappant solidement de solide bois. Un tonnerre de cris aussi :

— Heull'el-bab [1]!

En moins de quatre secondes, le kébir Baïlich, bientôt caïd, fut sur ses pieds.

« C'est l'appui du Miséricordieux! » pensa la sage Méryem.

Et c'était, tout simplement (le Seigneur envoie l'appui par les intermédiaires qu'il veut), le signal d'arrivée du négro Blelle, — et non pas les cavaliers de maghzen survenant sans

parfois, demi-simulées, demi-sincères, l'un des moyens de persuasion que même un homme, au Sahara, se décide à employer?

1. « Ouvrez la porte! » — Formule impérative, clameur qui résonne si souvent devant les logis toujours clos, toujours verrouillés, qu'elle s'est « usée » en quelque sorte, et que l'emploie sans scrupule, avec un accent de maître, le serviteur le plus respectueux.

précautions, avec un message du « biro », comme on aurait pu d'abord le supposer. ou le craindre : les brebis redoutent toujours les caprices et les griffes du lion.

Et derrière le négro Blelle se groupaient les attendues, et quelques autres encore. Il y avait Aïcha, Zergua, et la petite Messaouda, et sa mère la vaniteuse, qui n'était pas invitée, et leur servante Sahdïa, femme noire aux joues grasses, épouse de Blelle. Et Fatoume, bien cramponnée au sommet du chameau des bagages que menait par le nez un autre négro nommé M'Barek... Beaucoup de train, j'en atteste les sept Cieux, pour deux ou trois jours à passer dans ce jardin de la ville !... Les filles d'Ève sont folles de paquets, — et c'est ceci, et c'est cela, qu'il leur faut de toute nécessité : tantôt une maléfa de rechange ou de la laine à filer, tantôt une couverture de plus ou une corbeille d'œufs fort utile, tantôt un flacon de parfums, ou un plat. un excellent plat. un irremplaçable plat de cèdre pour y rouler le cousscouss !

Allah sur nos têtes ! et qu'il nous préserve autant que possible des embarras féminins !

Or ces embarras maintenant se produisaient au jardin clos, si reposé tout à l'heure... Criailleries, jacasseries, remarques, caresses aux enfants. De plus, le chameau grognait, de son mieux et de son plus fort, refusant de quitter la ruelle. Les mulets, en s'ébrouant, faillirent rompre un jeune cognassier, piétinèrent les belles carottes, foulèrent du sabot les oignons. Et parmi tout ce vacarme les femmes et les négresses disaient, les convenances d'ailleurs l'exigeant :

— Heureuse journée sur vous !

— Heureuse journée !

— Heureuse journée !

— Heureuse journée !...

La sage Méryem était déjà dans la petite maison de terre. à ranimer les tisons sous la bouilloire du caouah, à réchauffer un peu plus loin (l'un se gonflant au-dessus de l'autre) le coussouss réconfortant et la succulente cherba. Mais on sentait quelque trouble dans les mouvements de l'aïeule, dans ses paroles de bienvenue, dans son accueil généreux...

Elle voyait, par la porte de la maison, son fils Baïlich qui, plein de gène, feignait de palisser les fèves, puis se ressouve-

nait tout à point d'avoir omis la prière du dohor. Et, véritablement, ni lui ni sa mère, dans la chaleur de l'entretien, n'avaient entendu la voix des minarets, si voluptueuse, proclamer la grandeur d'Allah, et rappeler le second devoir [1] aux musulmans d'El-Aghouat... Seuls les palmiers, les bénis, écoutaient alors, sans doute, l'objurgation un peu lointaine, douce, tendrement éperdue, mais faible comme un soupir.

Et maintenant les palmiers, — les bénis, j'y insiste, sidi, les pieux, « les sanctifiés avant toute plante de la terre [2] », les palmiers ombrageaient Baïlich qui priait en hâte pour se rattraper, agenouillé, puis dressé vers le ciel, puis jeté en adoration, la face sur le sol...

Et Méryem la vénérable, parce qu'elle prenait part depuis quelque temps aux cinq oraisons du jour, comme les hommes, se détourna du foyer pour chercher la sainte kébla, en se guidant sur ce que faisait Baïlich; et dévotement, rapidement aussi (la cherba pressait à servir : même un peu du bouillon poivré se répandait sur les tisons), elle dit, une seule fois au lieu des trente fois prescrites :

— Que Dieu l'immense, celui qui est le seul Dieu, le vivant, l'éternel, pardonne!

Ensuite (une seule fois pareillement, au lieu des septante fois ordonnées) :

— O Dieu, la prière soit sur Notre Prophète Mohammed, qui a ouvert ce qui était fermé; qui a mis le sceau à ce qui a précédé; qui a conduit dans une voie droite et élevée. Sa puissance et son pouvoir ont pour base le droit [3].

Et, comme décidément la cherba « partait » dans le feu, la sage Méryem remit à plus tard tout le reste, y compris : « Le seul Dieu est Allah; qu'il pardonne!... » que l'on doit dire cent fois. Et déjà, ayant fait sans luxe le geste recueilli qui suit l'amen, elle se baissait vers le pot bouillant qu'elle fut comme accrochée, tirée par son voile.

Ce serait ici le cas, pour un conteur tant soit peu rusé, de préparer, de filer, d'ourdir une trame de mystère, ô mes audi-

1. La prière de midi, qui se fait aussi bien à une heure, est la deuxième de chaque jour.

2. Koran.

3. Oraisons spéciales aux adeptes de Tidjani.

teurs! Cependant je n'en ferai rien : car si, dans mon histoire, le dohor chauffe, près de ce foyer règne la nuit; l'Ourse a tourné, il est tard, et le repos nous attend. Sachez donc, tout bonnement, ceci : les doigts très soignés qui tiraient le voile de Méryem, comme aussi le regard qui l'interrogeait, anxieux, appartenaient à sa bru, la jeune Aïcha-bent-Ibrahim.

— Mais qu'y a-t-il aujourd'hui dans les voix, et dans les silences, ô ma mère?...

Et les yeux noirs d'Aïcha devenaient presque violets, couleur des soirs sombres, tant un malaise d'âme et de corps la faisait avertir du péril, — pareille à cette femme dont parle la sainte Souna, qui devinait l'ennemi à cinq ou six journées de marche...

— Qu'y a-t-il de changé?... Quel danger rôde, ô mère de mon mari?

Cependant la sage Méryem, l'excellente, la très prudente, avait pu se dominer, adopter la mine de ceux qui ne veulent pas mentir, qui ne veulent pas trahir, qui jouent la simple ignorance... Alors Aïcha se tut, désormais certaine qu'on lui cachait un secret, un grave, grave secret... Et voici qu'elle demeurait à l'écart du bavardage animé des autres femmes, et croyait ses oreilles sourdes subitement, et ses yeux aveugles, Rebbi! Rebbi!...

Et ses mains froides, ne sachant où se prendre, égratignaient le mur de la pièce... Rebbi! Rebbi!...

— O ma chère sœur Aïcha, — fit près d'elle la voix de Messaouda (par Allah! cette voix sonnait plus musicale et plus suave que des clochettes de cristal!) — ô ma grande amie, femme aux belles tresses, que fais-tu là, devenue souche de figuier?

Aïcha-bent-Ibrahim parut d'abord n'avoir rien saisi, rien su de ces mots. Puis elle répondit lentement, sans tourner la tête :

— Tu as raison, ô toi l'aimée de mon esprit triste! Je suis comme une souche de figuier, par la Baraka!... comme une souche... comme une souche...

XI

« N'AVONS-NOUS PAS FENDU TON CŒUR?... »

Entendez ceci, frères des foyers! Une souche d'arbre est sage, une souche d'arbre est résignée. Et c'est pourquoi nous regretterons qu'Aïcha-bent-Ibrahim ne soit pas restée longtemps souche, puisqu'elle eût été meilleure musulmane...

Mais chez elle l'inquiétude était déjà de la douleur, et frémissait comme chez une femme des païens et des infidèles... Dès le lendemain du « mauvais jour » où l'avait tenaillée le premier doute, ce fut au fond de son être une fièvre de « vouloir savoir », pour lutter ensuite le mieux possible, ô Allah! le mieux possible contre les faits, — à vrai dire, contre la destinée fixée dans le Livre Évident!... Or cela (vous en tomberez d'accord, ô toi, sidi, et vous, mes compagnons bénévoles!) dépassait la juste et saine mesure; cela touchait à l'ingratitude envers le Dieu Perspicace et Providentiel!...

Après avoir eu, pendant cinq ans, trop de certitude, Aïcha-bent-Ibrahim devint comme une petite chose toute contractée d'angoisse, et son estomac, sa poitrine n'était qu'angoisse, dont elle ne démêlait pas les causes, et dont les affres la secouaient parfois d'un tremblement. Bénédiction de Sidi-Tidjani! l'incertitude la tenait maintenant, aussi blâmable que son contraire, puisqu'elle n'est à proprement parler qu'une certitude modifiée, aggravée, néfaste, une conviction que bientôt tomberont sur nous les maux suspendus...

Aussi, pour punir sans doute Aïcha-bent-Ibrahim de craindre au delà du permis, le Rétributeur l'engagea sur la route des suppositions erronées, et l'y fit marcher pendant bien des semaines encore. Elle accueillait ainsi, au hasard, les abus de son imagination téméraire; elle faisait du tort à elle, du tort aux siens, comme la poule huppée ou borgne qui prend l'apparence pour le réel, et qui, pensant piquer une graine brillante, pique sottement quelque menue pierraille ou l'œil du poulet son frère...

Que le Seigneur, qui pardonne à la poule, vous accorde la mansuétude et la patience, ô mes écouteurs, tandis que je

vous conterai trois de ces erreurs parmi le nombre, trois parmi les conjectures du cerveau féminin d'Aïcha...

La première, idri Rebbi, était la plus banale de toutes : Baïlich son époux, crut-elle, donnait aux danseuses vénales l'argent de sa bourse et le plus vif de son amour... Certes je ne vous dirai pas qu'il y eût là trouvaille de génie ; mais, avec très peu de farine, on fait très peu de cousscouss ; avec très peu de renseignements, on bâtit très peu de connaissance : chacun sera de cet avis. Or, que savait-elle sur l'énigme qu'elle eût mieux fait de laisser dormir dans la paix des choses inexpliquées? que savait-elle, que savait-elle, la seconde épouse de Baïlich?

Presque rien. Elle avait constaté quelque préoccupation, de la contrainte et comme du remords en l'âme de son mari, et les mêmes émois en l'âme de Méryem, la mère de son mari. C'était donc, oui, décidément, c'était un secret terrible, et tenant à l'essentiel?... De plus, en ces derniers temps, elle avait remarqué ceci dont ma pudeur voudrait garder silence, ô sidi, car c'est lever un coin du voile de l'intimité musulmane... Mais me taire, c'est un autre écueil. Je courrais le risque amer de ne pas être intelligible : je serais un mauvais conteur...

Qu'Allah le Clément veuille couvrir mes indiscrétions de pauvre homme, les faisant servir au salut! Je vais dire cette remarque d'Aïcha-bent-Ibrahim, — excuse-la, excuse-moi, sidi! — cette remarque au sujet des plaisirs permis que prenait d'elle ordinairement son époux, tout en ayant soin, parce que cet homme était un juste, de lui faire sa part dans ces délectations, prélude de celles par quoi les vertus et les mérites des croyants seront récompensés à l'ombre divine des Jardins, près des Fontaines...

Donc, ces joies (je parle des terrestres, et notamment de celles du tapis conjugal chez le kébir Baïlich, bientôt caïd) ces joies s'étaient faites peu à peu moins fréquentes, surtout depuis quelques mois; et certes l'épouse Aïcha n'y retrouvait plus l'agrément parfait d'autrefois... Puis, tout à coup, sans cause intelligible, la fougue de Baïlich revenait, bride abattue, et c'était quelque chose d'emporté, de sauvage, —

d'effarant, lorsqu'on y réfléchissait, avec la permission du Glorifié!...

Et, dans le lourd repos qui suivait, Baïlich rêvait souvent, réclamant encore des bonheurs... Et sa bouche balbutiait alors des syllabes douces, incohérentes, mais vite retenues, comme s'il avait surveillé ses lèvres jusque pendant le sommeil. On aurait cru, parfois, discerner le nom d'une femme!... De quelle femme, ô Allah Inflexible, si ce n'était d'une fassedett, d'une de ces effrontées « corrompues » qui ne craignent pas d'interpeller, du seuil de leurs demeures, aux ksour, les hommes, quand ils passent le soir?

Ainsi la compagne de Baïlich interprétait les balbutiements et les songes de l'époux. Et de tels soupçons, blâmables, elle faisait une croyance. Elle mâchait et remâchait ses griefs contre les danseuses, pendant que ses mains actives augmentaient la trame des beurnouss, tissant, passant entre les fils de chaîne, fermes et bien tors, ces longs flocons de laine seulement étirés, souples, légers, qui font l'étoffe, comme vous ne l'ignorez pas, incomparablement moelleuse et chaude, et que nos femmes appellent « guiams ». Elle se hâtait, Aïcha, d'une façon maladive. Mais sa précipitation ne semblait étrange à personne, sauf peut-être à la sage Méryem : car le travail, sitôt les récoltes achevées dans les jardins de l'oasis, sitôt les familles revenues à la dune, reprenait partout, en grande diligence. Sous chaque tente du douar, les métiers de roseau se dressaient. Et, dans tous les autres douars, aussi bien ceux des Larbâa, — les nobles, multipliés comme les plis du sable et dont les demeures rayées et propres sont belles à voir, — aussi bien ceux des tribus « meskin » [1], peu favorisées par la naissance et par le bien d'Allah, — et même aux ksour sédentaires, et même au Ch'tett d'El-Aghouat, il n'était maison de laine ou de « toub » [2] ou de chaux qui, depuis le premier soir frais d'automne, ne vît tisser, tisser, tisser, en nombre le plus grand possible, le manteau très indispensable, pour nous sacré. Notre saint Prophète l'a vêtu. Notre Père Abraham aussi. Notre-Seigneur Aïssa [3], — que vous autres Roumis nommez Jésus, ô

1. Pauvres, misérables.

2. Terre argileuse séchée.

3. En arabe : *Sid'na Aïssa.*

sidi (et dont le nom nous plaît quand il est chanté chaque jeudi soir au faîte des mosquées, le premier parmi les noms des Nabis et des Rebbis[1] qui sont la compagnie d'Allah), Notre-Seigneur Jésus, fils du Souffle, avait un beurnouss aux épaules le jour de sa condamnation, comme il est écrit clairement dans le Livre de l'Endjil[2]... Tu le sais trois fois et sept fois mieux que moi, naturellement : les soldats étrangers jouèrent aux dés son « vêtement d'une seule pièce »... D'après ce que m'affirma le taleb sidi Omar-ben-Djelloul, savant homme, dignitaire chez les Tidjani, il ne peut y avoir la moindre controverse là-dessus.

Mais, par les bénédictions! me voici loin et fort loin du tissage zélé des beurnouss, tellement nécessaire et profitable, que stimulait de son exemple, vous le devinez, la prudente mère du kébir. Quittant momentanément son propre métier, massif, plus considérable, où montait en arabesques le beau coloris d'un tapis, la sage Méryem passait des guiams et des guiams à certain beurnouss commencé par les doigts malhabiles de Zergua... Et, pendant ce temps, sa bouche bien disante racontait quelque pieuse histoire, pour édifier, pour égayer le labeur ardu, et pour détendre, avec l'aide de Dieu, les sourcils froncés d'Aïcha...

Car l'aïeule devinait en partie le tumulte qui grondait sous le front de sa bru préférée. Elle se souvenait trop bien de l'arrivée des femmes au jardin, ce jour des aveux de Baïlich... Comme un soldat qui manque de sang-froid, Allah, Allah! sa vieille sagesse bouleversée s'était laissé surprendre. Et certainement Aïcha, sans l'émotion qui s'inscrivait en rides plus profondes que d'habitude sur le visage de sa belle-mère, n'aurait rien aperçu, rien pressenti... Elle ne chercherait pas aujourd'hui les secrets qu'il ne faut pas sur tous les autres visages, et jusque dans les yeux innocents des petits enfants, le petit, petit Mansour, la petite, petite R'aïra, qu'elle rappelait à chaque instant près d'elle, comme pour les soustraire à quelque influence redoutable... Et cela n'était pas bon, par les

1. Adam, Noé, Moïse, Jacob, etc.

2. Évangile. — L'un des quatre Livres saints musulmans, dans une version qui, sauf au chapitre de la résurrection, se rapproche de l'Évangile selon saint Matthieu.

anges Azraïl et Djébril! de mêler ces jeunes êtres à des idées sur la vie condamnable... Cela péchait contre la raison et la chasteté maternelles... Elle le sentait elle-même, Aïcha-bent-Ibrahim. Plus affectée, plus triste soudain, le poignard venimeux du doute entré plus avant. elle recommençait à travailler. Et les beurnouss s'achevaient par ses soins, et l'un n'était pas terminé qu'elle voulait en commencer d'autres...

— Il va donc être indispensable. ô ma chère fille, d'inviter demain nos voisines à venir filer des guiams, inch'Allah!

Et, le lendemain, les voisines venaient en effet, Rougaya, Mabrouka, Zorah, Bakta, Yamina, Kérah, et d'autres, très empressées, par les Coupoles! sachant bien que prochainement la mère du kébir et les deux épouses leur rendraient, s'il était besoin, le même service... Tu le savais, n'est-ce pas, ô sidi! — ta compétence supérieure est instruite en tout — la laine floconneuse et floche des guiams, qui ne se transporterait pas sans dommage, ne peut être préparée que tout juste à la veille de s'en servir; et c'est en assemblée joyeuse que les femmes, assises à terre, sous la tente aux portières rabaissées, allongent en mèche fine les bourres neigeuses qui furent blanchies avec peine, par tant de patients efforts. Le thé parfumé de menthe mêle son odeur poivrée à celle de la laine travaillée, à l'exhalaison des colliers de girofle, des cheveux qui furent aspergés d'eau de roses, d'ambre et de jasmin. Un croyant se damnerait là-dedans, et ses oreilles éclateraient du bruit continuel et très aigu des bavardages. Mais les femmes sont à la limite du contentement, et leurs langues ne s'arrêtent point, et toutes les amies du douar qui ne se trouvent pas dans l'assemblée sont décriées sévèrement : « Le chameau ne voit point sa bosse, mais il voit celle de ses frères ». dit la Sagesse... Proverbe exact, par Allah!

— Croirais-tu ceci... et cela... ô ma chère Kérah, et vous, ô Fatimah, ô M'Barka?

C'est de Yamina que l'on jasait, — « non point, faisait remarquer Bakta, Yamina-ben-Khéir, ici présente, fille de Milouda présente aussi (que l'anathème soit sur ceux qui prétendraient pareille chose!), mais Yamina, l'autre Yamina, femme de Taïeb-ben-Chetti ». Et les étireuses de guiams, pleines de dédain, se récriaient :

— Aussi je vous le demande, pourquoi l'a-t-il épousée, ce malheureux ben-Chetti?

— Il a négligé la maxime : « Prends une femme de bonne origine, et couche s'il le faut sur une simple natte! »

— Il a préféré l'argent : le voici châtié...

Les guiams s'amoncelaient néanmoins, en même temps que les écheveaux de méchancetés proférées; et comme on était à court de commentaires nouveaux, et qu'il fallait bien vilipender, les langues pointues s'aiguisèrent encore. Les épouses du groupe se liguèrent — manie qui s'empare d'elles à toute occasion! — pour souffler l'injure sur les « parées sans dessein honnête », les « corrompues », les « femmes du gouvernement ». Et tu n'ignores point, ô sidi, que ce sont les danseuses de vie publique, et je n'ai pas à raconter les raisons très messéantes qui, depuis l'époque des Turcs, mais surtout depuis la conquête française, les font désigner ainsi...

Alors ce fut un déchaînement de voix (assourdies toutefois, pour que n'entendissent point les trop pieuses grand' mères)...

Et chacune des voix se lamentait : « O grand Sidi-Tidjani, vénéré maître de la Baraka! que n'étaient-elles foudroyées, ces fassedett que les maris trouvent belles, et chez lesquelles, — ya Allah! — parvenus au bout du voyage qu'ils font pour quelque gros marchand, ils vont oublier leur vertu et gaspiller leurs douros!... Mal du péché défendu! mal audacieux qu'Allah confonde!... »

Ainsi gémissaient-elles, les femmes mariées, au point qu'il fallut une tasse de thé pour leur redonner courage. Et certes il y aurait eu de quoi rire pour les amis du bon rire! Mais Aïcha ne riait pas. Les imprécations de ces femmes (et son esprit cependant y était bien accoutumé), l'enfonçaient davantage et davantage en son idée malheureuse. Pour une corrompue, c'était évident, Baïlich murmurait la nuit des mots inachevés!... pour une de ces séductrices, réputées de loin, qui tiennent même de hauts chefs prisonniers de leurs maléfices, enchaînent à leurs pieds dansants les hommes frémissants d'amour... amour qui se paie très cher, au détriment de la tente, et dont la confidence, l'autre jour au jardin d'El-

Aghouat, avait probablement effrayé la sage Méryem... Non, pas probablement, ô Allah! Certainement, certainement...

Par les douze amis du Prophète, j'ai quelque chagrin à vous montrer cette épouse errant ainsi! Et, tandis qu'elle se trompait, Aïcha-bent-Ibrahim (elle se trompait, mes écouteurs, du moins dans cette occurrence, car mon impartialité doit vous avouer qu'à maintes reprises, depuis cinq ans, le kébir Baïlich s'était attardé dans les demeures profanes, hélas! féru du péché), tandis donc qu'elle se trompait sur la cause de ce qu'elle avait vu, son âme abusée se trouvait encore dupe, et d'une autre grave illusion... Le sourire courageux qu'elle essayait de garder sur sa face allait tout fraternellement, plein de confiance, vers sa rivale ignorée, son amie, la petite Messaouda, qui dans cette assemblée bavarde et laborieuse bavardait mais ne faisait rien, sauf de bien tenir les plis de son voile, ou de verser — lorsqu'on l'en priait — quelques tasses du thé parfumé.

Le cœur d'Aïcha l'aimait toujours, cette Messaouda, ce danger!... et l'aimait plus fort à chaque moment pour chasser le souci maussade : « O toi la perle, la jolie, la délicieuse, la toute mignonne fille en or! O toi chérie, ô toi faite afin de consoler mes peines!... »

Aberration que je compare à celles qui leurrent le zerzour! Tout jardinier vous l'apprendra, si vous le mettez sur le sujet de son ennemi à pattes et plumes, pillard de fruits : le zerzour juge le plus souvent de façon saugrenue ou fausse, — et ce point de son caractère apparente cet oiseau, comme « frère de pensée », aux filles d'Ève, au moins quelque peu. Mecque et Médine! je n'exagère pas... Quand le zerzour, qui plane en grands vols, voit les palmiers par le haut de leur tête verte, il croit l'oasis toute en feuilles, sans troncs d'arbres pour les porter, et la terre toute proche en dessous, comme dans un carré de fèves. Il estime d'après cela que son adversaire l'homme ne peut se cacher dans ces ramures trapues, et qu'alors, en l'absence d'homme, il n'y a pas non plus de fusil... Puis, ce beau raisonnement fini, il crécelle : « Vrrrrrrr, vrrrrrr... », lissant ses plumes, et s'attribue la sagesse devant le Trône du Seigneur.

Allah bénisse néanmoins les filles d'Ève et le zerzour!... Et

qu'il nous bénisse aussi! Et qu'il n'écoute pas trop les blasphèmes des épouses contre les pécheresses, tels que les prononçaient nos étireuses de guiams sous la tente du kébir Baïlich :

— Maudite soit-elle, la corrompue, fille de chienne! Que Dieu la rende pareille à la poignée de la porte! Qu'elle oublie la chahada[1]! Que son tombeau soit égaré au moment de sa mort!

Malgré sa réserve habituelle, Aïcha-bent-Ibrahim se joignait à ces anathèmes. Et, songeant aux nuits de Baïlich, à la femme que Baïlich poursuivait de son désir jusque sur les fréchias conjugales, elle injuriait, sa bouche crispée de colère, la danseuse inconnue mais abominable, la très innocente fassedett...

Or il advint, sur ces entrefaites, que, le kébir Baïlich devant aller du côté de Bouguezoul pour une question de règlement de compte (et peut-être aussi pour s'entendre féliciter, par certaines gens de là-bas, au sujet de son caïdat dont l'heureuse nouvelle s'était vite sue), sa mère lui conseilla d'emmener avec lui, s'il se pouvait, Aïcha-bent-Ibrahim sa deuxième épouse, dont la sœur était mariée depuis le mois des brebis avec Saïd-ben-Boudjema, en ce moment au Rocher-de-Sel.

— Crois mon avis, ô mon fils : la dépense sera petite, en comparaison de l'effet. Les circonstances t'engagent aux bons soins envers cette femme tienne, aux prévenances, aux attentions. Si, quelque jour, — et ce jour luira, et je le redoute entre les jours, miséricorde du Dieu Unique! — ton épouse apprend ce qui la menace, les preuves de ton bon sentiment deviendront alors un lien propre à la maintenir... Elles seront, savamment maniées, les cordes de douceur et de force qui vont des doigts du coureur habile à l'anneau qu'il a fixé dans le nez de son méhari!...

Ainsi parlait cette femme de bien, soucieuse d'éloigner (même pour peu de temps, puisqu'on ne pouvait davantage), d'éloigner Aïcha du douar, où l'intempérance de langue des voisines, les jactances de Cassïa, les malices encore du hasard

1. Profession de foi musulmane.

pouvaient occasionner des chocs, et faire tomber le nuage en eau avant l'heure de la pluie. Une semaine gagnée serait une semaine gagnée, Allah sur le monde!... Et, le kébir Baïlich, bientôt caïd, n'ayant pas répondu non, la sage Méryem s'efforça sans retard de rendre l'éclat aux joues de sa bru préférée, en s'entretenant de ce voyage si flatteur, tellement inattendu, qui s'accomplirait, inch'Allah! par le moyen d' « el-carrouzza[1] ».

— O ma chère fille Aïcha, il faut apprécier la bonté de Baïlichton sid', cet homme excellent qui, de lui-même, a voulu te ménager cette joie!... Mets ta chance en tas, comme on fait du blé, pour en voir la masse, et remercie le Seigneur qui t'a faite riche en bonheur. Tu as un juste époux et maître, ô ma fille! Tu es heureuse parmi les plus heureuses, j'en atteste la Vénérée Khadidja!

Voilà ce qu'insinuait peu à peu Méryem, arrangeant la vérité dans une intention fort louable, comme la marchande de raisins dispose les plus belles grappes sur le haut de sa corbeille. Et certes la voix d'Aïcha n'essayait point de contredire :

— Je sais, ô ma mère, de quelle valeur est la part que je détiens, Allah remercié!...

Mais, d'autant plus Aïcha jugeait en effet sa part enviable (meilleure encore pour son orgueil, depuis que le beurnouss rouge était prêt à vêtir l'époux dont chacun venant célébrait le succès si bien mérité!) — d'autant plus elle avait peur de la voir diminuée, cette part. O Vénérée Fatimah-Zorah! que surtout le tas de bonheur ne décrût pas!... que le tas de chance ne s'amoindrît pas!... Et, toute raidie, la fille d'Ibrahim se tenait prête à combattre. Elle s'armait, idri Rebbi!... Seulement, ces idées de lutte, peut-être coupables au regard de la piété, elle ne pouvait guère les dire à sa belle-mère la sage Méryem...

Et celle-ci, donc, poursuivait :

— Demain vous prendrez le courrier, si Dieu vous y autorise, ô ma chère fille; et peut-être irai-je avec vous jusqu'à la koubba de Sidi-Mansour.

Car la respectable Méryem avait pour Sidi-Mansour une

1. El-carrouza, — la voiture, et spécialement la patache qui dessert les postes du Sud.

dévotion particulière, et son âme eût été contente de prier au tombeau du saint, et d'y faire « brûler la bougie ». Mais elle sentit finalement qu'Allah n'avait pas écrit pour elle ce pèlerinage, — du moins à cette heure, — et que son devoir d'aïeule se trouvait dans la maison de laine, à veiller sur les respirations du petit, petit Mansour, de la petite, petite R'aïra... Et puis le départ général de toutes les tentes, le grand déplacement d'hivernage vers les oueds sans eau, mais fertiles en pâturages, était si proche! Elle devait garder ses forces pour le trajet à faire sous le soleil toujours accablant. Soit qu'on s'en aille de son pied, trottinant, poussant les chèvres, soit qu'on se laisse hisser dans le bassour oscillant à la bosse des chameaux grognons, l'étape est dure, et la suivante, et l'autre, et les autres!... Ces journées du grand parcours secouent rudement les vieux os.

Par Allah sur vos têtes et la mienne, ô mes auditeurs complaisants, les secousses dans el-carrouza, le lendemain, ne furent pas suaves non plus, j'imagine, aux os du kébir Baïlich, moins séchés pourtant que ceux de sa digne mère, — ni même aux os restés souples d'Aïcha-bent-Ibrahim! Tu l'as éprouvée, sidi, cette calamité d'Égypte, ou plutôt de pays du Nord?... Nul chameau ne causera, fût-il ombrageux ou « maboul », des rebondissements, sauts et heurts comparables à ceux que donnent les roues cahotantes, jetées, par les sept forts chevaux, de grosse pierre en petite pierre, de petite pierre en autre grosse pierre, et de là sur une touffe d'alfa, et de là dans un trou sableux. Et certes le Dieu Unique et Rétributeur, qui peut tout, peut compter au printemps les petites fleurs blanches du r'them, dans les parages de l'Oued-en-N'ssa; et certes il peut compter les petits dessins que le zéphyr trace sur mille lieues de dunes; mais (sans fâcheuse impiété, par les Coupoles!) je suppose qu'il nombrerait difficilement, les saccades épileptiques subies et rendues par el-carrouza, au cours d'un jour, et d'une nuit, et du jour ensuite, — temps du chemin de nos voyageurs.

Aussi je m'étonne souvent d'entendre les khannaïs chanter la route et le courrier, comme ils font :

Et les sept étalons parmi lesquels
Il n'y a point de mauvaise bête...

et les gués périlleux, les arrêts pour cause de roue cassée, les relais où les croupes de chevaux fument, et les superbes bâtiments de Metlili, de Sidi-Maklouf, d'Aïn-Ebbel, de Djelfa, et jusqu'au fourneau de cuisine dans le caravansérail, et jusqu'aux verres beaux à voir dans lesquels on peut boire la « gazouze », au Rocher-de-Sel!... Mais ils ne soufflent mot, ces khannaïs, mot si petit qu'il soit, des inconvénients réels!... Ils feignent d'ignorer la poussière, ces amants des rimes. Ils n'ont jamais connu, dirait-on, le vacarme ou l'empilade de gens plus ou moins odorants, Arabes et Roumis, Mozabites et Juifs, hommes et femmes pêle-mêle, — trois devant : ceux du coupé, qui sont aux honneurs, — huit derrière : ceux de rotonde, qui sont à la considération, — et tant qu'on veut sur le sommet (en compagnie des coffres anguleux), qui sont à l'abandon et misère devant la Protection divine, — veuille-t-elle tous les préserver! — Et des contusions, dont on arrive bleui, le corps battu comme de cent coups de matraque, il n'ont cure, je vous le répète, tous ces faiseurs de chansons!

> Plus menteur et faux est le poète
> Que la femme grosse ou que le renard à jeun...

El-carouzza, donc, roulait, roulait avec son bruit extraordinaire de carreaux qui vibrent, de bois qui craque, de ferraille qui va ferraillant. Le kébir Baïlich de temps en temps, — cet homme était bon, sans conteste, et son cœur possédait la délicatesse, — demandait à sa compagne :

— O toi qui n'as pas l'habitude de ces tressauts désordonnés, n'es-tu pas mal appuyée? N'as-tu vraiment besoin de rien?...

Aïcha lui répondait :

— Non, ô sidi!

Et plus strictement, plus vertueusement elle s'enveloppait dans la grande étoffe blanche où l'on ne pouvait apercevoir ni sa parure soignée, ni sa coiffure, ni ses colliers, ni ses pieds chaussés finement, ni même les bracelets de ses bras : car c'était une femme très convenable.

Et parfois Baïlich insistait :

— N'es-tu pas trop fatiguée?...

Elle augmentait alors d'une largeur de doigt, pour une seconde, la fente où son œil brillait parmi les plis de son voile,

et sa bouche reconnaissante mais invisible disait merci pour tant d'égards.

— Je ne suis pas fatiguée. Qu'Allah te bénisse, ô toi Baïlich! qu'il double ta jouissance du bien!

De la sorte, et comme Méryem l'avait espéré, ces époux entre lesquels s'était glissée la méfiance se trouvaient soudain rapprochés par les horions d'el-carrouzza.

Ils se rapprochaient à chaque minute davantage, Prophète Glorifié! Mais évidemment l'Ange d'Allah, en écrivant sur son registre[1], avait omis de noter la durée pour ce bon accord (non seulement accord de la face, aussi des cœurs)... Dès qu'on en fut au retour (vous n'attendez pas de moi, mes écouteurs, un récit des moments passés dans la demeure de Saïd-ben-Boudjema, beau-frère de Baïlich? saluts, embrassades, questions, compliments, cousscouss, cherba, dattes, thé, caouah : ces devoirs de parenté sont toujours à peu près semblables!...) — bref, dès qu'on en fut au retour, de nouveau parmi les secousses absurdes et les cahots désordonnés, un épisode insignifiant, que certes n'eût pas prévu la bienveillante mère du kébir, porta l'esprit d'Aïcha aux excès de la conjecture.

Et ce fut une deuxième supposition sur l'infidélité du mari! une supposition fausse, regrettable!... (Que le Clément absolve! Amen.)

Mais pourquoi cela, direz-vous? pourquoi donc, ô braves gens, cette femme avait-elle son esprit porté à cette extrémité fâcheuse?... Je vous le déclare : pour rien. Chaque chose paraissait la même qu'à l'aller, y compris l'entassement à l'arrière d'el-carrouzza. Il y avait là deux Français connus pour fréquenter la contrée, et deux autres, inconnus, assis en face (qui se plaignaient de l'étroitesse des sofas, banquettes glissantes), et dont on ne savait pas trop s'ils étaient du gouvernement... Leur présence gênait, j'en conviens... A cause d'eux le kébir Baïlich n'échangeait aucune parole avec certain

1. Allah lui-même, en principe, écrit le Livre des destinées; mais il a deux anges-scribes : l'un ou l'autre, à l'occasion, tient le roseau dont, au Sahara, on se sert encore aujourd'hui pour écrire. — Quant au Destin, ce monstre colossal conçu par le paganisme arabe, avant Mahomet, ou plutôt par le panthéisme arabe, il demeure, pour les esprits simples, le gardien du Livre.

marchand de moutons, gras de figure, large de corps, revêtu de trois beurnouss, et qui, bien que tenant beaucoup de place, à la façon des hommes riches, semblait un croyant jovial. On se calait de son mieux. Les jambes engourdies ne savaient où se mettre : car entre les pieds du marchand de moutons gisaient sa djébira[1], son mézoued[2], et, plus loin, c'étaient les pieds de son garçon de confiance, flanqués de deux petites filles à lui, serviteur, — deux petites créatures sales, tolérées en surcroît du nombre, « parce que (disait le marchand alors qu'il les fit monter) si peu de viande n'augmente guère le poids... »

Allah! Allah! je crois y être pour expier toutes mes fautes du passé ou de l'avenir! je crois y être, dans cette prison sautante où nos gens s'accumulaient, pressés comme les dattes dans le pain de dattes!... Les enfants, laides et mal soignées, chassaient le gibier de chevelure dès que la danse d'el-carrouzza leur permettait une minute l'usage de leurs ongles... Les adultes ne bougeaient pas : et comment eussent-ils bougé, Vénéré Sidi-Tidjani?... A travers le tintamarre de la machine qui roulait par bonds, on entendait le gravier claquant aux fenêtres : et, de loin, de haut, telle une mélopée d'ange (mais ce n'était pas un ange, idri Rebbi! bien plutôt un Iblis de dernière espèce, un diable à querelles, à mots d'injure), arrivait la voix du Maltais qui tient les rênes, et qui perpétuellement parle et chante : « *Où... pi!... Où... pi!...* » prétendant ainsi chauffer le courage des sept chevaux, ses amis, ses fils à crinière...

« Mais, par toutes les Vertus! — vous écriez-vous, écouteurs chéris, — nous n'apercevons en tout cela nul prétexte à supposition, même pour une femme exaltée!... »

Certes, votre jugement connaît la voie la plus sûre : et je dois expliquer, moi, qu'Aïcha-bent-Ibrahim, à ce point précis de mon histoire, ne supposait rien encore, — excepté l'ancienne et première et banale supposition. — Et non plus quand, deux gués franchis, les chevaux s'arrêtèrent à Djelfa, où tous les Roumis français descendirent avec leurs bagages,

1. Sacoche plate.

2. Bissac ou musette à provisions.

— ni quand, les relais attelés, on quitta cette ville insigne, et qu'alors, narguant les saccades, une discrète causerie s'établit entre deux des cinq Arabes (qui remplaçaient les Roumis) et le gros marchand de moutons, et le kébir Baïlich, bientôt caïd. Non, la femme de Baïlich ne supposait pas, — pas encore... Au contraire : l'empressement que ces beurnouss, pour toujours blancs, sans doute, témoignaient au beurnouss prochainement rouge, ne pouvait qu'animer de confiance et de plaisir le foie d'une épouse distinguée... Me préserve le Prophète (que le salut le plus parfait soit prolongé à lui et aux siens!) de soutenir un autre avis!

Et quand, désireux d'alléger le coup de collier des étalons (et surtout pour boire un peu du caouah que vendaient, au bord de la piste, trois dépenaillés, brûleurs d'alfa), les causeurs remirent leurs souliers afin de descendre à terre, tout allait sans trop d'émoi dans l'esprit inquiet d'Aïcha : sa forme enveloppée demeurait calme, blottie en son coin; et ce calme louangeait Allah...

Mais néanmoins, néanmoins, les nouveaux soupçons rôdaient alentour, ô mes frères des heures de marche! car ils fondirent brusquement sur cette fille d'Ève, labourant son cerveau, piquant son âme! et ce fut peu de temps après que les bons croyants bavards, desquels était son époux, eurent empilé derechef leurs genoux, leurs coudes, leurs épais beurnouss d'hiver (dont aucun d'eux ne portait moins d'une couple) dans la caisse arrière d'el-carrouzza, basse et sans largeur, et quand ils eurent renoué joyeusement leur libre entretien.

Et voici le nœud du fil :

Ces hommes étaient surexcités quelque peu — très peu — par l'air vif et le caouah relevé[1] (où les mains des cahouadji de circonstance n'avaient pas épargné le poivre). Ils s'égayaient sans malice d'une affaire intéressante, — requête en déclaration de faux mariage, — que l'un d'eux se souvenait d'avoir vu soutenir et plaider, tout récemment, devant certain khadi de l'Islam : et même y était-il témoin... Sans nommer les gens, — cela par réserve, — il narrait la chose. Les autres se divertissaient. Dans ce tapage d'el-carrouzza, où l'on doit crier

1. Le café mêlé de poivre noir est souvent le breuvage des voyageurs, dans les parcours du Sud.

pour se faire comprendre, qu'importait la présence des deux petites, engourdies sous le poids gris du crépuscule? qu'importait celle de la femme aux voiles hermétiquement clos, qui sommeillait aussi, pensaient-ils?... Ou plutôt ils ne pensaient à rien, j'en attesterais le Dieu Unique, sauf à l'aventure qu'ils commentaient : l'histoire assez ridicule d'un père portant plainte, au nom de sa fille, — épouse lésée, « méprisée devant le front de ses enfants », prétendait-elle! — contre l'époux qu'elle accusait, non pas seulement de la battre, de la négliger, de l'offenser par discours, par actions et surtout par omissions, mais encore, sidi, d'entretenir plusieurs foyers conjugaux, plusieurs ménages d'apparence légitime, — chacun bien pourvu de rejetons, — sur divers points écartés, tous sis en territoires d'Islam!...

Un ménage au pays targui[1], sous une tente à silhouette plate et pointue comme une tranche de gâteau roumi qu'on aurait mise debout!... Un ménage au pays de Tunis, dans une demeure maçonnée, garnie de frais carreaux bleuâtres avec une fontaine coulante pour l'agrément du maître qui s'endort!...

Et, naturellement, le père plaignant voulait que ces coûteux mariages, qu'il estimait clandestins, fussent dissous, — ou qu'alors sa fille à lui, sa chérie, sa plume d'aile, lui fût rendue, — et rendus pareillement les bijoux et hardes, et les tapis de sa tente de femme insultée, et les coffres, les ustensiles, et les troupeaux gras d'alentour : — voilà! — et, de plus, qu'il payât, ce mari brutal et sournois, la garde des enfants que sa femme avait conçus, et qu'il versât la seconde moitié du douaire, et, naturellement, par surcroît, une excellente indemnité!

Qu'on puisse, au nom d'une fille d'Ève, introduire de telles requêtes, n'y a-t-il pas en cet excès de quoi t'étonner, sidi, ô toi dont l'aménité à suivre mes récits du soir m'accable de reconnaissance?... C'est que notre Loi (glorifions le Puissant!) a toujours réservé au faible, qu'il soit enfant, vieillard ou femme, la garantie d'une protection... Et pour la femme spécialement, être fragile à tout âge, cette protection s'incarne en son père ; s'il est mort, en son frère aîné, ou le chef de sa famille, ou son tuteur : ainsi le prescrit, te dis-je, la coutume

1. Singulier de Touareg.

légale, sanctifiée depuis que l'Ange Djébril la dicta, ligne après ligne, à Mohammed le vrai Prophète. — Qu'il soit béni, et tous les siens!...

Seulement, les plus nobles usages, ô sidi, — et tu partages, certes, mon opinion, — deviennent avec facilité causes d'abus ou de scandale. Une épousée s'oublie-t-elle à révéler certains détails que la pudeur devrait taire, les rieurs s'esclaffent, secouant leurs ventres, et ne sont pas de son côté. Moi-même, pensant aux jérémiades de celle-ci (j'entends la femme dont on se gaussait dans l'intérieur d'el-carrouzza), je me sens hilare... Allah! elle était battue : bien, son sang sera plus fluide... Allah! elle était réduite aux nuits solitaires, languissantes : bonne occasion de se reposer...

J'admets toutefois, oui, j'admets que le grief subsidiaire des ménages en divers endroits semblait un peu plus sérieux. Je ne suis pas un Turc de Chine, idri Rebbi!... J'admets, oui... Mais quel est le secours légal?... Muni des plus savantes gloses, un bon khadi de l'Islam[1] est fort en peine d'élucider la question, de décider envers lui-même si pareilles unions lointaines, éparses, ignorées souvent des parents mêmes de l'époux, doivent s'appeler blâmables, se classer « mariages de chacal » ou « mariages de lion généreux »...

Tout dépend des circonstances. Les quatre femmes légitimes que nous accorde le saint Koran doivent-elles ne former qu'un heurm? Faut-il croire, bien au contraire, avec certains marabouts et chériffs possédant l'Étincelle, que le péché de la chair est mieux évité par ces gîtes personnels où le musulman trouve, en somme, les délectations permises, tel un subtil propriétaire qui visiterait successivement l'un puis l'autre de ses jardins, à travers les oasis?...

Tu me diras : « Battre est de trop. Pourquoi du fiel inutile sur les bords de la coupe fade que boit la principale épouse? » Par le Prophète, ô sidi, tu as raison, battre est de trop. Tout mauvais traitement est de trop... Mais c'est affaire de fréchias, et le secret conjugal doit envelopper ces défaillances : et si je vous en parle de la sorte, — et quoique la chose en soi ne vaille pas tant de mouvements des lèvres, — tu m'en excuseras,

1. Ce titre est celui de tout khadi arabe, parce que ses jugements s'étayent sur l'un des quatre codes orthodoxes et sur le Koran.

ô sidi! vous m'en excuserez, mes auditeurs! C'est que mon histoire m'y pousse et que les causeurs d'el-carrouzza n'avaient point, là-dessus, modéré leurs propos. Et c'est que leurs paroles lestes, — mal comprises, mal interprétées, — firent un ravage, ah! quel ravage! dans l'entendement déjà troublé d'Aïcha-bent-Ibrahim...

Effarée, elle écoutait. Elle voyait Baïlich, son époux bientôt caïd, rire de tous ces commentaires. Par la plus sainte Baraka! je riais également tout à l'heure, et vous avez ri comme moi, vous les compagnons chameliers : cependant nous sommes gens pieux; on nous appelle, je crois, des respectables. Nous n'avons pas, que je sache, d'épouses clandestines aux bouts du chemin. Nous ne rabattons point le caquet de nos femmes sous une grêle de coups, — pas plus le kébir Baïlich, bonnes gens, lequel n'avait songé en sa vie à brutaliser l'une des siennes!... Mais quoi? même n'approuvant guère, on rit entre compagnons; on rit pour rester gaillard, pour tenir sa rate dilatée, et parce que de tels sujets sont éminemment comiques... Seulement, c'est ce qu'une fille d'Ève n'est pas apte à deviner : sa pensée n'emboîte point la pensée d'un fils d'Adam; l'amble de la mule craintive ne peut suivre le galop du cheval.

Aïcha-bent-Ibrahim conclut immédiatement au pire, amis du récit! On peut dire qu'elle s'y lança comme une guêpe sur les fruits doux.

Il n'est pas bon, vous le savez, que les femmes se joignent — volontairement ou non — à la compagnie des turbans mâles: et l'exemple qui nous occupe le démontre une fois de plus. Louée soit la sourate du saint Koran leur conseillant d'être à l'écart!...

Évidemment, évidemment, restée ces jours-là au douar, adonnée aux besognes tranquilles sous la tente de laine qui fait l'ombre chaude et rend la lumière douce à l'œil, Aïcha-bent-Ibrahim n'aurait point forgé à la mauvaise forge, imaginé ce qu'elle imagina...

Elle n'aurait pas accusé, du fond de son cœur, à la muette, Baïlich son époux de la négliger pour des épouses inconnues qu'elle nommait « dépravées ». Elle n'aurait pas inventé que de ces mariages secrets, de ces trahisons légitimées, encore à

demi excusables, il devait glisser fatalement aux désordres les plus effroyables, à ceux que les éhontés seuls oseraient avouer... Et c'était la chose accomplie déjà, sans doute, se redisait-elle, puisqu'il riait!... puisqu'il riait!... O Vénérée Fatimah! les mots de désir qu'il mâchait, frissonnant, sur le tapis nocturne, appelaient donc ses femmes de là-bas?... Et d'où, « là-bas »?... Du pays targui, certainement, comme l'autre homme... Du pays qu'Aïcha estimait l'asile de toutes les turpitudes, parce que les femmes y vont nues, du moins sans voile devant leur gorge, sans voile devant leur menton!...

Rebbi, Rebbi, Rebbi Sidi!... Dans sa tête de femme ignorante se réveillaient des paroles endormies, monitions de quelque taleb en visite, ou d'un marabout errant. Elle apercevait des formes et des actions criminelles jusque sur le fond noir de la nuit tombée, où la lueur fumeuse des lanternes d'el-carrouzza dansait et virait, coupée d'ombres, telle une décevante flamme des géhennes... Elle entrevoyait les péchés du pays targui, — et c'était elle ne savait quoi, des pantomimes indécentes, des déportements pires que ceux des villes soufrées, Sodome et Gomorrhe, dont les mokadema prêcheurs criaient la mort, en apparence émus...

Rebbi Sidi!... Les péchés l'épouvantaient, — les péchés où Baïlich était incité, assurément, par ses femmes des autres foyers, — les péchés d'où résultaient l'outrage à la tente, l'argent dépensé, les enfants menacés de ruine par leurs frères irréguliers et lointains, Méryem dupée par un fils, comme elle, Aïcha, par un époux : — toutes ces abominations, bref, n'étaient plus que les reflets pâles du crime livide!... Les péchés touareg!... les péchés!...

Il lui sembla (maléfice de la triple Corne![1]) que toute la débauche répandue entre la terre plate et la coupole du premier ciel se révélait, affreuse, devant ses yeux égarés... Et je ne vous cacherai pas qu'elle avait la fièvre!... Ses dents se serraient de douleur, de colère et de honte derrière son voile. Elle ne sentait guère les cahots, redoublés pourtant en ces parages, et dont tout son corps était courbatu... Allah sur nous! les roues d'el-carrouzza craquaient, de butte en trou,

1. Un croissant de lune qui aurait trois cornes, — donc monstrueux, — symbole d'hérésie.

de rocher en flaque. Il pleuvait. Il neigeait. Mais les plumes blanches de la neige, belles à regarder, mais la pluie salutaire, amie des cultures d'oasis, Aïcha ne les appréciait pas... Blottie contre la paroi de bois disjointe, elle s'enveloppait, toujours plus, toujours plus, comme pour se garer des souillures du monde, ô Vénérée Khadidjah!...

Et lorsqu'elle fut au bout du voyage, le lendemain matin, sur la place d'El-Aghouat, où foisonnent les mélias qui donnent aux Français leurs fleurs violettes et de suave odeur, l'angoisse aux dents acérées mordait encore Aïcha-bent-Ibrahim. Car elle croyait — Rebbi, Rebbi! — que son époux, tout à ses Targuïett supposées, à ses foyers ignominieux, (qu'elle lui construisait maintenant, bonnes gens, à chaque point d'arrivée de ses longues routes de transports!) — elle croyait, vous dis-je, que jamais plus il ne chercherait auprès d'elle le miel des voluptés louables...

Réellement, les femmes, têtes de chèvres, semblent folles parfois. Celle-ci marchait, accablée par la démence, étouffée par le découragement. Elle s'en vint, droite et silencieuse derrière Baïlich, de la grande place d'El-Aghouat au bord d'oasis qui l'attendait. Ses deux chers agneaux dorés, le petit, petit Mansour, la petite, petite R'aïra, ayant couru à sa rencontre, elle ne voulut point les toucher par crainte de leur porter malheur, tant qu'elle et son âme resteraient pleines de ces idées lamentables... Et le douar alignait là, tout près, ses demeures sous le ciel plombé... Et la tente familiale se dressait, grande, haute, avec sa portière presque neuve et ses riches djerbis de cloison...

Et tout cela, ô Dieu Unique, était menacé!... Tout cela portait une invisible marque de boue, rapportée par Baïlich de ses domiciles impudiques (les maudits!) et qui rejaillissait du manteau de Baïlich sur les enfants de ce ménage-ci, et sur tout ce douar, devenu, par les justes noces, douar d'Aïcha-bent-Ibrahim!...

L'éclaboussure venait jusqu'à elle. Et voilà qu'elle l'augmenterait peut-être, ô Vénérée Abigaïl! en acceptant les mauvais faits, les accomplissements haïssables, — en consentant, ô Vénérée Khadidja! au partage immérité de la famille, des troupeaux, des douros et des sacs de blé, au désordre, au louche compromis, à bien d'autres vilenies encore, pour ne

point perdre une des nuits, une des demi-nuits même que lui réserverait son époux...

— O Seigneur, Allah Puissant, je cherche un refuge en Toi!

Mais elle ne savait pas prier, sauf par cette courte formule qu'elle proférait machinalement... Elle ne connaissait que la fatha (soit louée partout la fatha, et récitée sur toute la terre! amen); et cette « Base du Livre », cette sourate essentielle, elle la disait sans la ferveur où se fond l'âme du fidèle. Si bien qu'elle osait la croire insuffisante, n'en recevant nul soulagement... Que le Généreux pardonne!...

Alors elle se mit au travail.

Alors, comme Zergua jadis, elle demanda l'engourdissement aux dures besognes routinières. Elle tourna le moulin, sans même retirer ses parures lourdes aux bras, ni son voile blanc qui traînait, l'embarrassant de ses plis... Elle fut celle qui remue le feu... Elle fut celle qui file, qui tisse, qui s'occupe de traire les chamelles, bien qu'elle se sentît rompue de fatigue et de chagrin.

— Ménage ta lassitude, ô ma chère fille Aïcha!

(La mère de Baïlich parlait ainsi, porteuse d'une tasse de caouah fumante.)

— Bois, ô ma chère fille, et goûte le miel du repos après l'agitation chercheuse que nous laisse pour longtemps le voyage!... Sois quiète... Sois comme l'hôte qui savoure tranquillement, avec la paix, les bonbons, amusettes sucrées qu'on a soin de lui servir après que les ventres sont remplis... Abdoullah!

Mais bientôt elle interrompit ses phrases de réconfort, la sage Méryem : elle le voyait clairement — trop clairement, par les Femmes du Véridique! — ses paroles d'aujourd'hui étaient destinées à n'être qu'inutile mouvement de sa langue, et les espoirs fondés par elle sur la diversion d'el-carrouzza n'avaient pas reçu la sanction d'En-Haut... Rebbi behr'a[1]!... Au lieu d'une tour solide, dûment maçonnée au roc, c'étaient en somme hutte de paille, tente sans piquets, ou l'un de ces édifices vains que forme l'enfant dans le sable... Et la tris-

1. « Le Seigneur en a décidé. »

tesse grise d'Aïcha pouvait se comparer au vent d'orage, qui ne souffle pas encore, et qui cependant peut souffler, et qui renverserait, alors, même une construction sérieuse, si l'a ordonné d'avance Allah le Rétributeur...

Et la sage Méryem — que nous appellerons plutôt la tracassée que l'heureuse — fit l'oraison sur le Prophète, et jeta le cri d'appel que n'avait pu prononcer avec l'onction nécessaire Aïcha-bent-Ibrahim :

— O Seigneur, Dieu très Grand, le Souverain, l'Immense, je cherche un refuge en Toi!...

Moi, le conteur, je clamerais volontiers aussi pour obtenir du Tout-Puissant la froideur calme, et vous me rendrez témoignage, ô vous présents, bons amis du récit, qu'avec l'aide de Celui qui voit tout j'ai conservé le ton le plus bénin, le plus mesuré, envers les exagérations de l'épouse Aïcha... Peut-être à cause de sa beauté — Dieu sonde les reins, qu'il soit glorifié! — peut-être à cause de sa bonne conduite, j'ai montré pour elle de l'indulgence... Même ses calomnies de bonne foi m'avaient laissé jusqu'ici la bouche sans colère : mais je ne vous cacherai point que toute la bile de mon corps s'agite, rien qu'à l'effleurement de l'idée qui fut sa troisième supposition!... Non, je ne vous le cacherai point, ô compagnons de la veillée tardive! Je ne le pourrais, par le Mihr'ab!...

*
* *

Là-dessus, le chef de caravane s'immobilisa cinq minutes, — front penché, mains au visage, — pour bien montrer quel effort il faisait contre sa bile, et de quelle horreur réellement devait être l'audace féminine, téméraire, dangereuse, « paveuse d'enfer », qui l'oppressait à ce point!... Puis, ayant relevé la tête, il me dit d'une voix apaisée, comme s'il s'agissait de n'importe quoi :

Cette troisième supposition, ô sidi, est de celles dont Allah — qu'il soit exalté! — sait mieux que moi la malséance. Aussi voudrais-je y préparer graduellement ton esprit noble, et d'abord te demander si les enfants de ton pays connaissent

ce jeu de ruse plaisante : « el-khaciram »?... Le joueur choisi par le sort doit chercher sans lassitude (à droite, à gauche, au Levant, au Couchant, côté du Tell, côté du Soudan, et sous les pierres, sous les touffes, et dans les recoins du campement, et sous les plis traînants de la tente, et derrière les ustensiles, et dans l'entre-deux des sacs) l'objet que dissimulèrent ses compagnons malins et subtils. Et ceux-ci tapent sans relâche sur quelque vieux tambourin, — ou plus souvent, je dois le reconnaître, sur quelque marmite dérobée, — pour indiquer au patient que sa chasse est en mauvaise voie (alors les coups sont lents et faibles : pang!... pang!...) — ou que la capture est toute proche, au contraire, toute proche, s'il sait seulement ouvrir l'œil (alors les coups se précipitent, et c'est un vacarme intense : pang! pang! pang!... pang! pang! pang!...) Et des voix crient, perçantes : « Le voilà, par le Seigneur!... Hadou-ha!... hadou-ha!... »

Et, plus les avertissements se corsent, — plus les coups, par conséquent, se multiplient, — et plus il arrive, barbe du Prophète! que le malencontreux fureteur, qui touchait quasi l'objet invisible, qui l'avait près de sa main comme l'écorce est près du fruit, se trouble et passe à côté, sidi, à côté, sans remède!...

Et certes je puis comparer Aïcha-bent-Ibrahim à ce chercheur inquiet. Et certes, quand l'avertissement passionné fut murmuré près de son oreille par une bouche presque toujours muette, elle, l'avertie, ne comprit point... Elle fut tout près du réel, — et si loin pourtant, ô mes écouteurs bénévoles, si loin, si terriblement loin! — C'était trop brusque pour elle, cet « hadou-ha! » : — non pas qu'ait été prononcé ce mot même; je dis ce que je dis, je sais ce que je sais, et me préserve Allah Puissant des affirmations mensongères!... mais enfin, ce fut l'équivalent; ce fut l'avis qui montre la fissure et signifie : « Veille, prends garde, Dieu t'a marqué ce précipice sur la route de ton destin... »

Et je vous conterai, sans plus tarder, comment les choses se déroulèrent :

Méryem, Aïcha, Zergua se tenaient sous la grande tente. D'autres femmes aussi, près d'elles, s'asseyaient ou s'allongaient sur les tapis étendus : — Cassïa la vaniteuse; sa fille

Messaouda la jolie, fine perle: Bakta, cousine d'Aïcha; — et dans un coin jasaient les négresses... Et la tente elle-même était changée de place, dressée près du bordj vaste à plaisir, bien bâti, blanc comme un front de reine, habitation fortifiée d'un agha des Larbâa... Et ceci vous indique, sans aucun doute possible, ô mes fidèles, que certaines démarches semblaient encore nécessaires pour mettre le sceau du sceau à la chance du kébir Baïlich, bientôt caïd.

« Si tu comptes sur autrui pour te procurer de la farine, — dit la Sagesse, — tu te coucheras sans cousscouss. »

Le kébir Baïlich, bientôt caïd, s'aidait lui-même en l'esprit des grands. Par l'agha, — Dieu le permettant, — il ferait peser sur la décision du « biro » français. Et (sans compter sa pieuse mère), les femmes de son heurm, Aïcha surtout, comme la plus intelligente, devaient seconder son effort : car le Seigneur Clément et Miséricordieux n'a-t-il pas dicté par la voix de l'Ange Djébril : « Vos femmes sont votre utile vêtement »? — il l'a dicté, par le salut! — c'est-à-dire : « Que vos femmes vous aident en toute chose et vous rendent service. » — La Parole soit louée dans les siècles! Amen.

Voilà pourquoi, depuis deux jours, — (délaissant le douar qui s'avançait, par étapes, dans la direction du soleil plus tiède, — la famille de Baïlich campait à la porte du haut dignitaire que vous savez, chef des tribus, — et les femmes de Baïlich, sans perdre leur temps, avaient déjà fait deux fois visite aux grandes dames, épouses ou sœurs de l'agha. Et peut-être, à leur tour, ces fières personnes viendraient-elles, en ce jour même, — c'était le secret d'Allah, l'Informé, le Subtil! — sous le toit de laine éployé devant leur demeure, posé là, discrètement, mais noblement, comme une preuve d'hommage rendu...

Elles pouvaient venir, en tout cas : rien ne manquait pour les recevoir, ni les riches coussins, ni les djerbis en nombre, ni la place libre dans la tente dont on avait enlevé les cloisons, — sauf celle du compartiment qui servait au repos de Baïlich. — Tout était propre et nettoyé à la limite du scrupule, tout était rangé dans l'ordre le plus parfait : contre les parois de laine baissantes, les coffres cloutés où s'empilent les vêtements (et certes on aurait trouvé sous leurs couvercles

rabattus bien des maléfas et des voiles de rechange, et des vestes ou des beurnouss d'homme, au delà du besoin), puis, en face de l'entrée, le bassour des noces d'Aïcha, garni de franges et de clochettes; à droite, une djébira brodée et des peaux de renard fort belles; à gauche, le fatras du ménage caché sous une grande fréchia neuve, soustrait aux regards. Bénédiction de Sidi-Tidjani! cela méritait de se nommer une salle agréable, d'autant que le jour y tombait à travers les étoffes de tente, ni trop ni trop peu, suavement tamisé, coloré par la doublure de faîte, en percale ornée de ramages peints!...

Et juste au milieu, naturellement, le feu de braises nécessaire à chauffer l'eau du caouah. Et, vers le feu, les tasses de porcelaine, dorées à souhait, ordonnées sur la méïda basse et ronde, comme les spahis qui font le cercle avant la fantasyïa. Partout se reconnaissait la trace des soins attentifs, — partout, même dans la fine corbeille où picoraient à plein bec les deux poules apprivoisées, dont Méryem se plaisait à sentir les plumes tièdes sur son giron!...

Quant aux autres pondeuses bruyantes, encombrantes, elles étaient là-bas, en chemin pour le Sud (loué soit le Miséricordieux!) — là-bas, confiées à des gens du douar, ainsi que les chèvres, — et les chamelles étaient là-bas, et les ânes, et tous les troupeaux... Ici se trouvait maison nette. Les politesses utiles ne seraient gênées par rien. Les grandes dames, je vous l'ai dit, n'avaient point à craindre de venir.

— L'essentiel y est. Termine ta toilette, ô ma chère fille Aïcha! J'achèverai seule, inch'Allah, de disposer ces gâteaux au miel et ces petits cônes à la rose... D'ailleurs, n'ai-je pas... s'il le faut, l'aide de Fatoume et de l'autre négresse?... Bénédiction sur nous!

Elle s'affairait, parlant ainsi, la sage Méryem: elle s'ingéniait, habile à ne point ternir la blancheur de ses habits, — la blancheur complète et pure par quoi se marquait son renoncement à toutes choses, hormis la piété recueillie. — Depuis quelque temps cette femme respectable avait supprimé dans sa mise le dernier vestige de couleurs. Et je dois proclamer qu'ainsi sa dévotion se conformait aux très saines doctrines tidjaniennes : « Habillez-vous de vêtements blancs, afin de vous approcher de la vertu : car la vue de la laine blanche

donne au cœur la réflexion ; la réflexion produit la sagesse ; la sagesse tient lieu de sang dans le corps [1]... »

Mais elle voulait cependant, et très sagement, la perspicace Méryem, que les têtes moins vieilles que la sienne (celles que les cheveux blancs n'ont pas encore tirées sur la route de la prière) fussent embellies comme il convient, parées avec tout l'éclat possible.

— Encore une fois, laisse ces dernières surveillances, ô ma chère fille Aïcha! Ne t'occupe maintenant que de toi : remets du koheul à tes yeux; n'oublie ni le fard à tes joues (ta cousine Bakta va te le poser), ni la ligne de peinture brune pour faire valoir la fleur bleue de ton front, ni le safran miellé à tes lèvres, ni le henné, bouilli d'hier, à tes doigts, — bien que ceux-ci soient déjà teints sous les patients cataplasmes de toute une semaine. — Et toi pareillement, Zergua ma chère fille!... Arrange mieux tes ornements... Je n'aimerais point que vous eussiez l'air, ni l'une ni l'autre, de quelque marchande de beignets; par toutes les Vénérées, non!...

« Quelle serait donc l'heure des parures, — pensait la prudente Méryem — si cette heure de réception solennelle ne l'était pas?... » Quand donc fût venu meilleur temps de se révéler femmes de bonne naissance, ne redoutant pas les comparaisons?...

Et certes la beauté rencontrait aujourd'hui l'élégance! Les tourments secrets d'Aïcha depuis la dernière lune l'avaient pâlie quelque peu, mais rendaient son œil encore plus noir, hakh Rebbi! et son regard plus pénétrant... Le diadème de cérémonie convenait à son air de fierté naturelle et s'appuyait bien sur la riche lourdeur de ses tresses. Et ses bras nus, cerclés de trente-trois cercles, — dix-sept du côté du cœur, seize de l'autre côté, — passaient entre son voile de mousseline et ses draperies de brocart, d'un bleu tendre, — tel celui du ciel que tu contemplais ce soir, ô sidi, à l'heure équivoque d'âasser. — Et sur les épaules passait une gaze de Tunis, à soyeuse bordure orangée. Le tout — par Safa et Méroua [2]! — pouvait charmer les fervents des belles couleurs! Le tout, sans doute, aurait

1. Règles ou conseils communs à presque tous les ordres mystiques musulmans du Sahara.

2. Deux collines de la Mecque.

remué le désir de Baïlich, bientôt caïd, si les sens de ce croyant n'eussent été bouleversés, oui, Mecque et Médine! bouleversés par l'envie désordonnée qu'il avait, chaque soir et chaque matin davantage, de la petite Messaouda...

Cette gaze de Tunis, l'écharpe d'Aïcha, que je vous décrivais à la minute, contrariait la sage Méryem... Car l'étoffe transparente, vapeur aux belles rayures, était un cadeau récent de la petite Messaouda. Que ce fût ou non jour de fête, et plus que jamais, sans cesse Messaouda venait à sa grande amie, les mains remplies de présents, et sa fine voix toute sucrée de tendresses enjôleuses :

— Laisse-moi te faire ta part dans ce que m'a donné le sid' mon père, ô toi la considérée, Aïcha-mes-yeux, Aïcha-mon-bien, Aïcha-mon-rubis-précieux, ô toi!... Laisse-moi poser cette soie sur ta poitrine! Laisse-moi placer ce foulard sur ta belle chevelure : il t'enveloppera d'un peu de moi!

Ainsi parlait la voix de cristal, suave comme une lyre... Et Méryem aurait voulu mettre un des glaciers de l'Aurès sur toutes ces effusions-là.

Cette idée, chez une femme aussi raisonnable, vous surprend peut-être, ô mes frères des foyers?... Vous jugeriez utile, au contraire, de préparer l'amitié entre les rivales, dans un cas semblable et de la développer, de la fixer, de la bien river?... Il vous paraît louable et salutaire que celles qui seront ensemble femmes d'un même homme, celles qui se donneront à chaque instant le titre de sœur, aient des sentiments de sœur?...

Or, mes auditeurs musulmans, je serais volontiers de votre opinion, s'il s'agissait ici d'épouses selon la vieille coutume, résignées, quiètes, douces et calmes : car c'est en somme la méthode que nous enseigne le saint Koran, — et les conseils du saint Koran sont l'émanation d'Allah lui-même... Oh! qu'Il voit bien! oh! qu'Il entend bien!... les secrets de la terre et des cieux lui appartiennent!...

Mais enfin, la pieuse Méryem (particulièrement au sujet de sa belle-fille Aïcha) pensait de façon différente. Et, vous approuvant, je ne peux cependant lui trouver de torts. Souvenez-vous : cette belle-fille, pur sang fort et vif que nul mors n'eût seulement essayé de réduire, avait pris l'habitude, long-

temps, de vivre avec le bonheur... Et, depuis que le bonheur s'éteignait, tel un tison qui brûle mal, Aïcha se débattait, et soufflait sur ce tison pour le ranimer, pour en faire jaillir encore la flamme, pour en obtenir du moins quelques charbons rougeoyants, encore, encore!... Voilà ce qu'elle essayait, Rebbi!... Elle frémissait, haletante, résistant à son Destin, cette Aïcha-bent-Ibrahim!...

Et c'est pourquoi Méryem haletait aussi, quoique plus habile à cacher son émoi sous le masque probe et vertueux de ses mains priantes... Elle attendait, en soupirant, la grande révolte, — celle qui hurle, qui maudit, — inévitable, pensait la grand'-mère, dès qu'Aïcha verrait en face d'elle, lui dérobant toute espérance, Messaouda la jolie, petite fleur de son cœur, amie de son âme... Car, évidemment, leur tendresse ancienne et présente ne serait pas un baume sur la plaie d'alors, mais plutôt comme du vinaigre, du vinaigre avec du sel, du salpêtre et du verre pilé... O Vénérée Khadidjah!

Vous concevez maintenant, amis du Seigneur (je ne parle pas de toi, sidi, dont l'intelligence au-dessus de nos intelligences connaît tout et comprend tout), vous concevez le souci que pouvait nourrir Méryem, quand elle surveillait du coin de l'œil, durant leurs mises en présence continuelles, la seconde épouse de son fils et cette frêle petite enfant qui serait bientôt — Allah, Allah! — troisième épouse, agrément des fréchias de la nuit...

Vénérée Fatimah-Zorah! Koubbas des saints Marabouts! elle aurait voulu, d'abord, la prévoyante grand'mère, que Messaouda ne vînt plus rôder sans relâche autour d'Aïcha... Elle jugeait également regrettable (elle aurait dit, de préférence, « maladroit, malséant et scabreux ») que cette fille presque fiancée fut emmenée pour l'hivernage, à la suite du douar, quand il était si facile de s'arranger différemment!

— O Baïlich, Baïlich mon fils! — ainsi s'exprimait la vertueuse Méryem lorsqu'elle arrivait au bout de son fuseau de patience, — ô Baïlich, je veux bien convenir avec toi qu'à la rigueur, oui, à la rigueur, il suffira de séparer la fiancée du fiancé pour la forme, une ou deux semaines avant les noces... Mais, si nous y réfléchissons, cette coutume ancienne des Nomades est celle des tentes vulgaires?... Bientôt caïd, avec

l'aide du Clément, ô mon fils, tu te dois, me semble-t-il, à des convenances plus sévères... Tu ne peux demeurer en infériorité de principes avec tous ces gros beurnouss d'El-Aghouat, qui tous, pour leurs mariages ou ceux de leurs fils, prennent plus de distances et de précautions...

Vous voyez d'ici, bonnes gens, Baïlich ne répondant rien à ces propos maternels, Baïlich ennuyé, Baïlich vexé, hochant seulement la tête sous son voile de joues, ses cordes roulées en turban et ses trois épaisses chéchias!

Cependant Méryem reprenait :

— Cette fille que tu veux épouser ne serait-elle pas bien placée, pour ces quelques mois, près du marchand, son père?... L'éloignement salutaire ôterait (vais-je chuchoter ce mot à ton oreille, mon enfant?) ôterait l'aiguillon des tentations, le danger de la turpitude... Et (pour ne pas insister là-dessus) la précaution serait bonne aussi contre cet autre danger, menaçant, toi-même en es convenu : celui des bavardages avant l'heure... Cassïa t'a promis le silence: soit!... Mais la petite Messaouda?... Quand elle flatte à doubles bras Aïcha ta seconde épouse, qu'est-elle alors, Messaouda?... chatte affectueuse? ou jeune panthère câline qui se fait les dents?... Qu'a-t-elle surpris, — t'en doutes-tu, lorsque tu chuchotes avec Cassïa? — de ton désir et de vos accords secrets? Quelle part de vos projets mûrs lui a laissé deviner le Chéitane?... Je te le répète, Baïlich : que sait-elle, et que savons-nous?...

Saintes Koubbas! bien que Baïlich fût possédé au delà de l'imaginable par les attraits délicieux de la petite Messaouda, il restait encore en lui des morceaux du sage qu'il n'était plus... Cela lui faisait admettre une partie des raisons de sa mère... Et certes il eût été plus tranquille en obéissant à ses conseils! Mais, braves gens, il trouvait une joie dans la torture incessante de sa fièvre, non satisfaite. Il trouvait une volupté à souffrir des beaux yeux de Messaouda, dont un seul petit clignement le traversait comme un fer rouge...

Alors il tergiversait :

— Si cette mignonne reste au douar, près de nous, près de toi, ô ma mère, on devinera moins ma volonté de la prendre en mariage bientôt. Tout au plus, peut-être, aura-t-on quelques

soupçons; mais les mauvais discours, hésitants, n'oseront pas s'aventurer jusqu'au bureau des Roumis français...

— Crois-tu cela, ô mon fils?

— Peut-être, par les Miséricordes!... Qui peut savoir à coup sûr quand éclatera le fléau, la peste des langues?... C'est pourquoi, décidément, je te remercierais de vouloir conseiller Cassïa, ô ma mère! Agis sur elle pour le mieux, dans l'intérêt de la discrétion.

Mais vainement, bâton du Prophète! la prudente Méryem tâcha de persuader cette créature vaniteuse, mère de Messaouda. Vainement Méryem lui vanta la douceur de vivre en hiver dans l'une des villes agréables où trafiquait l'époux marchand, Ali-Djéridi... Autant aurait valu prêcher dans le désert d'Amagdor! Cassïa jouait la femme stupide, qui béatement sourit, sans entendre... Par un entêtement singulier (ou pour des motifs connus d'elle), elle tenait au douar nomade comme la mouche des pâturages frais tient au flanc piqué des chevaux!

Et cet entêtement s'accrut aux limites de l'indiscrétion, le jour où fut décidée la visite d'hommage, — celle dont je vous parlais tout à l'heure, — le déplacement politique vers le bordj fortifié du chef des tribus. Cassïa voulait, disait-elle, apercevoir de ses yeux l'agha, ou du moins, à défaut d'agha, les femmes de l'agha, ou du moins, Rebbi-Sidi! les longues murailles crénelées formant la demeure de l'agha!... Il est difficile assurément, vous le savez, bons écouteurs, de modifier les caprices d'une chèvre ou les obstinations d'une fille d'Ève : — que le Seigneur Indulgent nous en préserve autant que possible! Amen.

— O toi, Cassïa notre voisine, — protestait poliment la sage Méryem — ne te fatigue pas, je te prie, pour nous accompagner dans cette visite de formalité. C'est inutile, par les Vénérées! car il n'y aura là rien de remarquable, et notre absence sera l'absence brève. Puisque tu veux hiverner, en compagnie de nous tous du côté des grands oueds sableux, il semble bien préférable que tu gagnes directement le Sud, avec les autres tentes du douar. Nous te retrouverons, nous, d'ici peu, inch'Allah! soit à la première Daïa [1], soit à Tilrempt, et nous

1. En général, une *daïa* (nom commun) est une dépression de terrain, sorte de cuvette ovale, plus humide que ses alentours et, de ce fait, culti-

continuerons ensemble le long de l'Oued-en-N'ssa, — tous ensemble, je te le promets, réunis et pleins d'allégresse!... Allah te bénisse et t'augmente la sagesse, ô Cassïa! et dis avec moi qui suis une vieille femme : « Il en sera ainsi! »

Tels avaient été les discours de Méryem la respectable; elle les avait renouvelés pendant les préparatifs, quand, à l'aube d'un certain matin, l'on était parti... Et pourtant Cassïa se trouvait. comme vous le savez, sous la tente de Baïlich, — laquelle était maintenant dressée, par la permission du Miséricordieux, sur ses grands piquets solides, devant le bordj de l'agha.

« Il faut savoir souffrir toutes les manigances, — songeait la prudente Méryem, — car elles furent inscrites Là-haut... Mektoub!... »

D'ailleurs comment se mettre, sans brouille, en travers du chemin où Cassïa cheminait, opiniâtre? Il n'y avait même pas la ressource de s'excuser sur le manque de place. N'ayant pas sa propre tente, si magnifiquement doublée, qu'elle avait laissée là-bas aux soins des chameliers, cette intruse ne logeait pourtant, la nuit, avec sa fille Messaouda, ni dans la grande tente de Baïlich (Allah remercié!) ni dans la petite tente des négros (il n'eût plus fallu que ce scandale!) mais dans la tente moyenne et suffisante de M'hammed-ben-Nasseur, époux de Bakta, — Bakta, cousine d'Aïcha...

Et je m'aperçois, par Allah! que j'omettais de vous le dire : la maison de laine appartenant à cet allié par mariage était là aussi, plantée comme escorte, un peu en arrière de la maison de laine plus belle et beaucoup plus vaste appartenant à Baïlich. Et toutes deux ouvraient leur portières devant les robustes vantaux de cèdre, ornés de clous, porte de l'agha... Et certes M'hammed-ben-Nasseur se conduisait avec un zèle de parent fort exemplaire!... Il se démenait!... Il attendait beaucoup du chef arabe dont l'influence près des Français pouvait avancer les espoirs...

Car les espoirs mêmes de M'hammed, nous les appellerons les enfants des espoirs du kébir Baïlich. Du jour où le kébir

vable. Mais les Daïas (nom propre) c'est une suite de ces dépressions qui se trouve entre Laghouat et le M'zab. — Nous disons de même, tantôt au sens général, tantôt au particulier, « une lande », « les Landes ».

Baïlich avait promis à M'hammed de lui confier une fonction dans son entourage dès qu'il porterait le beurnouss rouge, le dévouement de M'hammed ne connaissait plus de bornes : il aurait suivi son cousin respecté, bientôt caïd, jusqu'à l'arbre qui sépare les Enfers des Paradis, jusque sur le pont coupant de Sirath, épreuve des âmes!... Qu'Allah nous y soutienne! Amen...

Et cette homme flairait, croyez-moi, qu'en laissant Bakta, sa femme, accueillir pour le repos Cassïa la vaniteuse et cette précieuse Messaouda, il se rendait agréable aux désirs secrets de Baïlich... Il le subodorait... Et Bakta, sa femme, soupçonnait pareillement de pareilles choses, et flattait, flattait, flattait sans relâche, non point Aïcha-bent-Ibrabim, sa cousine, — comme il eût été naturel, — mais Cassïa, et Messaouda... Si bien qu'Aïcha, malgré sa partialité pour la « petite jolie », en était quelquefois choquée. Bah! presque aussitôt son inquiétude, son tourment la reprenait, pensant à Baïlich, — et ses idées s'en allaient loin de Bakta...

Seule la sage Méryem continuait à se dépiter secrètement. La présence de ces deux femmes, à l'heure où l'on guettait la visite des épouses et sœurs de l'agha, pesait à son dos, bien que leurs atours augmentassent le luxe apparent de la famille et de la tente : c'était en somme une consolation... Cassïa, toute habillée d'or[1], étalait l'opulence de ses charmes et de ses bijoux innombrables ; et les joyaux ruisselaient, telle l'eau des fontaines, de ses oreilles grasses sur son cou blanc, de son cou sur sa poitrine, de sa poitrine sur le tapis du Maroc où s'étirait sa paresse. La précieuse Messaouda, chatoyante de soie rose à reflets, rose comme les roses, et de perles, et de paillettes, et de filigranes compliqués, semblait une djennïa[2] menue, fille des airs, ou plutôt une sultane du pays des jolis nains.

Quant à Bakta, la parente, contente de sa maléfa verte, j'enfilerais au besoin des mots pour vanter en dix périodes ses ajustements et même ceux de Zergua, pendant que j'y serais, — Zergua, femme de la maison, non point du dehors comme les

1. Les tissus d'or et d'argent sont fort employés dans la toilette de gala des femmes riches, ou seulement aisées.

2. Djinn ou esprit du sexe féminin.

trois autres, — Zergua qui, de plus en plus laide, brebis au museau malgracieux, n'en était pas moins, songeons-y, la première épouse de Baïlich... Sa soigneuse belle-mère l'avait drapée d'un certain brocart bleu-pourpre : — n'est-ce pas cette teinte, ô sidi, que vous appelez en français « violet »?...

— O toi ma chère Méryem, — fit soudain Cassïa la vaniteuse en se rengorgeant à la manière d'une outarde, — ne veux-tu pas que Sahdïa, ma négresse, allume tes cassolettes à benjoin?

Obligeance fort peu nécessaire. A défaut des maîtresses du lieu, Fatoume était là, cela va sans dire, pour de tels menus travaux; et de quoi donc Cassïa se mêlait-elle?... Néanmoins la sage Méryem répondit sans acrimonie :

— J'y consens. Qu'Allah te remercie, ô Cassïa!...

Et tandis que le benjoin, sur les braises ardentes des cassolettes, fumait suavement, Méryem se demandait laquelle de ces créatures — Cassïa, Messouada, Bakta — serait la porteuse de mauvaise nouvelle, la donneuse du coup de poignard aux entrailles d'Aïcha... Laquelle des trois, bénédiction de Sidi-Tidjani?... laquelle?... Mais de supposer que Zergua détenait aussi la menace, et qu'un péril dormait invisible derrière ses lèvres, voilà certainement de quoi l'esprit de Méryem n'eût pas été même effleuré...

— O ma chère fille Aïcha, remets encore, je te prie, un peu de benjoin sur les charbons... (Il n'était pas mauvais, vous le concevez, de prouver à Cassïa qu'on n'avait réellement besoin ni de sa négresse ni d'elle!...) Surveille toi-même les grains qui brûlent, remue la cendre. Avive le feu prompt à s'éteindre : nous avons pour cela, Dieu Juste! assez d'éventails en feuilles de palmier...

Les cassolettes de terre vernissée se montrèrent bonnes complices, et leur vapeur blanche et lourde s'élevait ainsi qu'une louange devant Aïcha-bent-Ibrahim, dont la belle stature richement vêtue s'appuyait, comme lassée, au poteau central de la demeure. Mais Aïcha respirait à peine les effluves embaumants, aussi forts que le musc de ses tresses. Elle voyait à peine la fumée lente qui montait d'abord, puis tournoyait : ses yeux regardaient en dedans, et creusaient au fond d'elle son mal, et fouillaient sa douleur amère et cherchaient

toujours, contemplant les énigmes intérieures, pourquoi Baïlich la négligeait...

Et, tout justement alors, voici que Baïlich pénétra sous la tente, fort vite, et ce fut à peine si Cassïa, femme non parente, eut le temps de ramener son voile devant sa bouche et son menton. (A la vérité, elle aurait pu se dispenser de cette cérémonie, en qualité d'ancienne voisine et d'amie très familière; mais elle voulait, à tout propos, montrer sa bonne éducation...)

Baïlich, courtois envers les femmes, leur fit les « salamalikoum » :

— Que votre journée soit heureuse!

— Merci. Les vôtres de même : la tienne, ô Baïlich, et celle de ton ange gardien!

— Et votre santé à toutes va bien?

— Bien.

— Réellement bien?

— Bien.

— Parfaitement, absolument bien?

— Bien.

— Abdoullah!

Puis le chef honoré de la tente apprit que le petit Mansour et la petite R'aïra, dont il s'informait, venaient d'être conduits (vêtus de neuf à souhait) près des enfants et petits-enfants de l'agha par le négro Blelle. Il donna son approbation :

— Bon, par Allah le Victorieux!

Puis il s'installa sur un tapis, d'un air qu'il voulait rendre aisé, libre, jovial, et s'écria, tâchant bien de ne laisser reconnaître aucun trouble en sa remarque :

— Sourcils du Prophète! cela sent bon près de vous! Hum, hum!... Cela sent bon! cela sent bon!

Ainsi s'écriait-il, Baïlich, reniflant le benjoin. Et, là-dessus, Messaouda se prit à rire effrontément, et, de sa fine voix de clochette, lança depuis le coin là-bas, avec une désinvolture qui blessait toute modestie :

— Cela sent l'odeur des Paradis!

Bonnes gens, mes amis fidèles, quelle que soit votre pieuse vertu, vous serez d'avis comme moi qu'il aurait fallu chez cet

homme, le kébir Baïlich, une domination de soi bien rare, n'est-ce pas, pour ne point jeter un coup d'œil vers le côté de sa demeure où la jolie Messaouda, perle, diamant, émeraude, à demi couchée près de sa mère, tirait sur ses épaules le pli de son ougaya, avec un sourire en dessous, et je ne sais quel mouvement de hanches à damner les anges eux-mêmes?

O vois sa taille de jeune palmier,
Et son voile, autour de son jeune bras,
Comme elle le tourne, comme elle le détourne !
A ses longues boucles d'oreilles,
J'ai mis les battements de mon cœur!...

Et vous comprenez mêmement que Baïlich (bien qu'il se maintînt dans une attitude fort décente) entendait les ondes de son sang frémir, puis bouillonnar en lui... Sa mère vénérable le lui avait prédit, trop exactement : « La concupiscence guette chacun de nous: le démon de notre âme nous précipite... » Celui de l'âme de Baïlich le tenaillait chaque jour plus, sainte Baraka! chaque jour plus!... Et voici qu'en ce moment Baïlich, qui se croyait maître des circonstances et des combinaisons, maître de l'influence sur l'agha, maître dans son douar, maître en sa tente, n'était plus maître de soi !

Il s'efforçait, prudente tactique, de tourner les yeux vers Aïcha, deuxième épouse : — car c'était le temps de la louanger pour le bel ordre de la tente, dont le mérite lui revenait en partie. — Mais ses yeux n'obéissaient plus, Mecque et Médine! Ses yeux louchaient. Leurs regards allaient là-bas, en tapinois, dévorer par petites bribes Messaouda, se repaître de Messaouda, se rafraîchir de Messaouda, cédrat vert et bientôt doux...

Et les mains frissonnantes de Baïlich auraient voulu s'allonger, toucher les bracelets, les anneaux de pieds dont s'ornaient ces membres graciles... Et les oreilles bourdonnantes de Baïlich guettaient encore cette voix qui ne tarderait guère à parler encore, cette voix claire et cristalline qui frôlait toutes les fibres sensuelles... Puis le désir de la voix conduisait invinciblement au désir de cette bouche, — cette petite bouche toute petite, charnue, colorée comme les fraises qu'on vend au marché d'El-Djezaïr, que Baïlich avait goûtées une

fois, jadis, allant acompagner son oncle Bel-Kher jusqu'à l'embarquement pour les Lieux Saints... Allah Puissant! cette bouche!... La couleur des fraises, la saveur aussi, peut-être... et celle des pommes, si pénétrante, et des pêches et des oranges et de tous les fruits délicieux!...

De plus en plus, chez ce croyant, se débridait ainsi l'imagination, se déchaînaient les instincts qui veulent. Du plomb fondu lui servait de sang, ô Dieu Unique, Rétributeur, Magnanime, Généreux!... Et, bien qu'il s'efforçât pudiquement, je vous jure, de mettre le calme sur son visage, quelque chose de fiévreux se trahissait autour de ses lèvres, et de ses yeux troubles émanait une lueur qu'Aïcha-bent-Ibrahim aurait sans doute aperçue (comme le faisait depuis tout à l'heure, anxieusement, la très sage Méryem), si le chagrin corrosif ne l'avait soudain reprise, absorbée, détachée de la minute présente.

Mais elle y fut ramenée (je vous l'ai déjà conté par allusions et paraboles, ô mes écouteurs du foyer!) elle y fut ramenée d'une saccade inattendue. Un bras, le bras de Zergua, s'avança d'un geste brusque vers les vêtements d'Aïcha, et tira la maléfa bleu tendre, brochée d'argent... Une parole, la parole de Zergua, souffla tout bas, à dents serrées (pendant que les autres, le kébir et les femmes, parlaient et riaient) l'avertissement fatidique... Et c'était bien le cri habituel des enfants, joueurs enragés : cet « hadou-ha! » trop violent, trop subit, dont je vous ai dit que l'insuccès n'est pas rare...

— O toi ma sœur Aïcha, la belle chercheuse, — disait la parole de Zergua, — es-tu donc pareille aux idoles? As-tu donc sous tes paupières des prunelles pour ne pas voir?

La langue de Zergua tremblait dans sa bouche, irritée contre Aïcha, rivale orgueilleuse qui l'avait dépouillée autrefois, et qui, venues les nouvelles batailles, ne défendait pas son butin!

— Seras-tu lâche aussi, ô toi l'aveugle? ô toi!...

Et, parce qu'Aïcha tressaillait et pâlissait, mais ne semblait point comprendre, l'enragée la tira plus fort, si bien qu'elle déchira tout un lambeau de manche en dentelle, Rebbi Sidi! Et le cou tendu de Zergua, sa mâchoire crispée, toute sa figure moutonnière changée en figure d'hyène, indiquèrent les deux « dorées », mère et fille, pintade et courlis, qui

s'étalaient sans vergogne au meilleur bout de la tente, et sur les meilleurs tapis! Et les doigts maigres de Zergua firent secrètement, dans la direction des dorées, le signe de malédiction, qui conjure aussi le mauvais œil : « Khamsa fih aïnek[1]! » — une fois contre Messaouda, la voleuse! une fois contre Cassïa, la coquine!... et volontiers l'eût-elle aussi fait contre Aïcha... Et le souffle rauque de Zergua, râle haineux, répétait tout bas, tout bas, furieusement :

— O toi l'aveugle! Vas-tu subir et supporter plus que je n'ai subi?... O toi l'aveugle!... ô toi!...

Aveugle? L'était-elle donc, Aïcha-bent-Ibrahim, seconde femme de Baïlich!... Non, certes, hakh' Rebbi! non: mais, aveuglée, — l'esprit enfermé dans la mélancolie maladive, comme dans un harnais de dressage est enveloppée la vue de l'oiseau des grands : le faucon. — Puisque la silencieuse première épouse tout à coup parlait, brutalement lui enlevait l'œillère, Aïcha suivit du regard le regard tout chargé de fiel qu'avait dardé Zergua vers le côté droit de la tente... et voici qu'elle crut être folle, hallucinée, grand marabout, Sidi-Tidjani!... Tout son sang vint à son foie, d'un jet. Elle avait entrevu (toujours comme le faucon déchaperonné perçoit les choses, en éclair, au vol) la flamme de l'amour brûlant sur les traits de son mari!... Convoitise crispée, qu'elle reconnaissait trop, qu'elle épiait, surveillait, étudiait depuis tant d'heures!... Étreinte du désir dominateur qui n'était pas un désir d'elle!...

« Alors, grand Sidi-Tidjani?... »

Elle pensa crier, mais put retenir à temps le cri dans le tuyau de sa gorge.

« Alors?... »

La démence pressait son front. Il ne s'agissait plus pour elle, sainte Baraka! de plier lourdement la tête devant l'ignoré, l'incertain, l'inconnaissable péché!... Il ne s'agissait plus de turpitudes lointaines, car c'est ici qu'il était, certainement, l'objet des envies maudites!... Ici!... ici!... près de cette paroi de laine, sur ce tapis où trois voisines en atours étalaient leurs ors et leurs brocarts insolents!... Ici! ici, où trois visages

1. « Cinq dans ton œil! » — Ce nombre cinq, spécialement fatidique, est représenté par les cinq doigts de la main droite, écartés, dirigés en avant.

arrangés, peints à loisir, faisaient des mines de courtisanes à l'époux qui ne s'appelait pas leur époux!... Ici!... Vénérée Fille du Prophète, Vénérée Fatimah-Zorah!...

O mes compagnons assis près du feu nocturne, je pourrais facilement exciter votre attention par la peinture abondante de l'état où fut précipitée, par une telle découverte, Aïcha-bent-Ibrahim. Mais je pense trop en ce moment le contraire du bien sur elle! Par les ongles de Notre Seigneur Mohammed! cette femme intelligente, et si près d'avoir enfin une révélation claire et complète, cette femme se trompa. Encore une fois elle erra, et de quelle horrible manière! Dans son cerveau se forgea la méprise la plus condamnable, insultante au delà des limites pour l'honnêteté de son époux...

Le plus condamnable, je le répète, ô sidi!... Quoi! parce qu'un bon musulman (et tel était bien Baïlich) veut une épouse légitime de plus, afin de réjouir ses sens et d'orner sa tente, les épouses qu'il a déjà se permettront de l'accuser? (Et serait-ce tout bas, qu'importe! le mal est grand...) Elles supposeront sans preuves (devraient-elles même le croire avec preuves?) qu'il cherche l'assouvissement dans la honte?... Elles lui feront ce tort?... Elles oseront — secrètement ou non — cette calomnie?... Allah l'Immense!... Que le Puissant veuille absoudre, car c'est précisément ce qu'osa penser Aïcha-bent-Ibrahim, faucon mal instruit, mal dessillé, clignant à tort, dupé par le leurre. Elle osa, mes auditeurs fidèles, s'imaginer que son mari, musulman sans reproche, loyal et considéré, avait le feu dans l'esprit pour Cassïa la vaniteuse, une femme mariée! — qu'il la voulait, cette Cassïa, qu'il la possédait depuis longtemps peut-être et que c'était, près du foyer de famille, une odieuse et criminelle liaison!

Par le Ciel et par les Géhennes, elle osa croire son maître et seigneur deux fois adultère!...

Ma bouche se contracte, à ce mot. Pardonnez-moi de souiller votre ouïe d'un pareil terme, si répulsif!... Et que votre pieux dégoût retombe en blâme sur Aïcha!...

Ne l'excusez pas, — non, pas même toi, sidi, dans ton habituelle bonté, dont néanmoins le Ciel te récompense! — car cette femme fut sans excuse. Je le sais, certains bienveillants,

afin de la blanchir, allègueront ceci, ou cela : et que sa tendresse pour Messaouda, sœur en or, qu'elle aimait mieux que son œil et que les doigts de sa main droite, la disposait à ne rien croire de mal contre celle-ci, — une petite fille. bonnes gens, une menue et mignonne enfantelette. si jeune à côté de la barbe argentée maintenant du Kébir Baïlich ; — et que, d'autre part, Bakta, parente, ne comptait pas ; — et que les suppositions venaient, d'autant plus naturellement, sur Cassïa, que bien des propos avaient couru, d'année en année, dans le douar, où le nom de l'épouse du marchand Ali-Djéridi se chuchotait, joint au nom du kébir Baïlich !... Méchanceté pure, d'ailleurs, ô mes frères !... Mais enfin, quelque peu de ces commérages entendus se réveillaient d'un seul coup dans la mémoire engourdie d'Aïcha, et certain souvenir s'y joignait aussi, plus proche : celui de l'hostilité, de l'aversion, évidemment, éprouvée par Méryem la sage envers Cassïa, des efforts maternels, continués depuis plusieurs lunes, pour évincer Cassïa, pour se garder contre les empiétements de cette femme qui montrait volontiers, chez des amis, l'arrogance d'un sultan venu pour l'impôt chez ses sujets !

Beaucoup de flocons de laine, réunis, font un ballot de laine. Beaucoup d'apparences faisaient une espèce de vérité, pour Aïcha, une vérité fausse, et criaient dans son esprit la culpabilité de Cassïa, — et celle de Baïlich, ô Saint Prophète, celle de Baïlich !...

Vous le voyez, frères-amis (et vous m'en louez, j'en suis persuadé), je plaide contre ma propre opinion ; je fais, Allah nous bénisse ! le discours de l'indulgent, tellement je veux être impartial... Et je suis bien sûr toutefois de ne pas me rendre moins sévère... J'en veux trop, trop à l'épouse qui taxa ainsi son époux, gratuitement, du péché le plus immonde ! — ce péché, ô mes auditeurs, pour lequel Notre Saint Prophète (Dieu lui prolonge le salut, et à tous les siens !) exigeait qu'on fût lapidé, et que le calomniateur qui dirait : « Tu es adultère ! » ou seulement : « Ton œil est adultère ! » fût lapidé semblablement...

O malheur des temps d'aujourd'hui, où l'amollissement général (et cet amollissement régnait même avant l'arrivée des Français tes compatriotes, ô sidi !) empêche de jeter les pierres,

alors qu'il y aurait dans nos douars (cela, je le reconnais avec la plus extrême confusion) tellement d'occasions d'en jeter!...

Malheur à nous, dégénérés! Et malheur à qui rirait, pour sa honte personnelle, d'une telle abomination!

Malheur, malheur! sept fois malheur!...

Tout cela m'a bouleversé, ô mes compagnons!... Priant Allah qu'il veuille oublier, dans sa magnanimité, de punir nos mollesses coupables, j'achève les paroles de ce soir...

Et je les fais brèves, le plus possible : — car votre finesse perspicace devinera bien sans moi que la visite des grandes dames, parentes de l'agha, fut pour Aïcha-bent-Ibrahim comme le rêve fiévreux qu'on traverse sans se souvenir qu'on a rêvé. Et vous imaginez pareillement son état troublé des jours qui suivirent, — où la tente de Baïlich prit et reprit la route jalonnée de squelettes blanchis, restes des chameaux défunts, qui mène au travers de la dune, et des Daïas boisées et de la Chebka sauvage, vers les oueds sableux riches en pâturages... Les étapes se faisaient courtes, pour ne fatiguer ni les femmes ni les enfants. Le voyage était agréable, fait en de bonnes conditions. Mais partout, — dans les bassours aux voiles rouges flottants, — et lorsqu'on arrivait près du point d'eau, pour camper, — et lorsqu'on repartait, l'aube venue, après avoir bu le caouah, préparé par le négro Blelle sur les dernières braises du feu de nuit, après que tout était replié, les tapis, la tente volante, et bien arrimé sur le dos incertain des chameaux; — et lorsque enfin, de nouveau, le trajet quotidien s'accomplissait, balancement de six ou sept heures, — Aïcha ne vivait plus que par sa nouvelle peine, blessure envenimée, ulcère allant jusqu'à l'os.

Elle serait morte, croyait-elle, sans la frénésie qui la tenait de résister, de se débattre, d'essayer des moyens de maléfice ou de prière, au hasard, comme pour violenter le Sort, les Djinns, les Anges mâles et femelles, et jusqu'au Vouloir du Dieu Unique!... Elle se croyait musulmane, Aïcha-bent-Ibrahim; mais c'était, en de telles minutes, une mauvaise musulmane assurément. Les exclamations pieuses, saines et saintes, ces paroles acceptantes que nous ont transmis nos pères et les pères de nos pères, — par exemple : « Mektoub

Allah! Rebbi beh'ra! » — ne lui venaient jamais aux lèvres... Elle haïssait, à travers Cassïa, Baïlich! Et, par une étrange humeur, elle se sentait, d'instant en instant, plus éprise de lui, son mari, plus poussée à profiter des délectations permises, plus amoureuse qu'auparavant. La jalousie grandissante la mordit de ses dents qui sont dix mille, la fouetta de ses fouets déchirants qui sont septante mille et sept...

Bénédiction de l'Étincelle! il n'y avait rien là de ces manifestations anodines auxquelles, les premières années d'après ses noces, elle se livrait par politesse, disant : « Sidi mon époux, celle qui me prendrait ton cœur, je la déchirerais de mes ongles, je lui tirerais l'œil de l'orbite, je boirais goulûment son sang!... »

Voilà ce qu'elle avait répété, plus d'une fois, pendant les lunes dorées, mais d'un ton tranquille, aimable, simplement pour rendre hommage aux mérites conjugaux de Baïlich, — et parce que, grâce aux matrones, elle savait combien le plaisir de l'homme est plus enthousiaste quand la femme semble exaltée. Aujourd'hui les protestations flatteuses ne sortaient plus de sa bouche, et, bien que ce fût un grand tort, près de son époux elle se taisait. Et les imprécations, elle ne les prononçait qu'au dedans d'elle-même, et non plus tranquillement, grand Tidjani, Père de la Voie! non plus pour la forme, aujourd'hui!... C'était, au contraire, une envie féroce de labourer en effet l'odieux visage peint de Cassïa, et de lui arracher l'œil droit, puis l'œil gauche, et de boire son sang, tout chaud, à même la veine piquée d'épingles!...

Cassïa la vaniteuse, coquette recrépie, fardée en idole!... Cassïa!...

Puis elle pensait, prise d'un chagrin différent, que la fille de ce monstre-harpie s'appelait pourtant Messaouda, la jolie, la petite belle, l'amie très chère! — et que ses mains, à elle, Aïcha, ses pauvres mains, tremblantes de rancune, auraient désormais une gêne à rendre les caresses de Messaouda, une pudeur de trop s'en défendre, un malaise de trop les accepter... Oh! qu'avait-elle fait cette Cassïa? cette verseuse de poison, cette brouilleuse de joie et de tendresse?

Alors Aïcha fondait en larmes, couchée à terre, le visage enseveli dans les plis épais de la tente à peine fixée, ou sous les

touffes de r'them et de jujubier, derrière les piquets provisoires... Et son fils, le petit Mansour, venait la chercher, et, tout en colère, mordait sa robe, et la frappait quelquefois de son petit poing, comme un homme déjà cruel, parce qu'il ne voulait pas la voir pleurer...

Et, naturellement, l'affligée se relevait, feignant de sourire : car on aurait pu la surprendre. Elle se cachait soigneusement de son mari. Elle se cachait de tous, et surtout de sa belle-mère, la sage Méryem. Un embarras s'élevait entre ces deux femmes, comme une cloison; et pourtant Méryem compatissait aux afflictions de sa belle-fille, — un peu trop même, selon mon gré... En de certains cas, sidi, mieux vaut au cheval l'éperon que l'orge, mieux vaut à l'âme une gronderie que des soins affectueux. Du moins cette faiblesse de la respectable aïeule rassurera ta bonté française!... Je ne plaisante pas, hakh'Rebbi!... bien que je ne puisse guère concevoir, et veuille m'en excuser, votre sympathie romanesque pour les femmes qui souffrent, votre pitié déclenchée tout de suite, uniquement parce qu'elles sont femmes. Encore une fois, excuse-moi. Et que ma petitesse se garde de juger ton esprit supérieur, ô sidi! Allah seul est plus perspicace, Allah seul est plus instruit!

Mais nous en étions à Méryem. Celle-ci se montrait donc, pour sa bru, bonne et très bonne, prévenante, et de langue douce... Elle restait discrètement muette sur les sujets dangereux, et c'était là de la sagesse, j'en atteste Allah glorifié! Mais elle alimentait la conversation, s'efforçant, avant toute chose, de maintenir leur vie à tous dans ses apparences habituelles. C'est pourquoi, tout en faisant les besognes, elle causait. Besognes très réduites par le voyage, idri Rebbi! — et pourtant il fallait manger: il fallait moudre, pendant la route, la farine nécessaire au repas du soir... Et le moulin, casé tant bien que mal entre les genoux des voyageuses accroupies dans le bassour, le moulin tournait comme on pouvait le faire tourner.

Entre les heurts mous et rythmés, il crachotait sa blanche poudre. Et la petite chanson des meules se prolongeait, plus lente et plus mélancolique ici que sur le sol, à l'ordinaire, si bien que le Désert lui-même semblait gémir, semblait chanter...

Quand le soleil baissant ramenait l'heure du soir, à l'étape, Méryem suivait Aïcha, qui sortait furtivement de la tente mal assujettie, — assez pour une nuit, toutefois, grâces soient rendues au Généreux ! — Elle escortait Aïcha, sans lui demander le pourquoi de cette dévotion subite, inexpliquée, mystérieuse, la poussait maintenant à porter chaque jour des offrandes aux tas de pierres sanctifiés, — un peu de cousscouss, un peu d'orge, que les deux femmes répandaient sur les cailloux accumulés par la piété des caravaniers, à l'endroit où pria jadis tel ou tel saint marabout, places de repos, places de miracles, places d'asile aussi pour les âmes des bons musulmans tués, après que, sans péché pourtant, ils n'eurent point de sépulture. — Et certes, de tels endroits donnent à la méditation une valeur plus considérable. Et l'offrande agit aussi, par elle-même, en divers sens.

Et c'est bien pourquoi Méryem, inquiète des vœux secrets d'Aïcha, essayait d'interposer quelque oraison salutaire entre les vœux imprudents et Celui qui les écoute : elle prononçait à haute voix la formule conjuratoire opposée au Chéitane, — dont la méchanceté suggère les mauvaises pensées, puis se dérobe, et souffle et ressouffle le mal dans les cervelles. — Mais, en dépit de cette précaution, le mal résistait et se mouvait dans la cervelle d'Aïcha ; la prière d'Aïcha suppliait follement contre les parures et les tresses noires de son ennemie, la vaniteuse Cassïa !

— Rentrons, ô Aïcha ma fille ! Soyons en paix, avec le bien...

Mais le bien restait derrière l'horizon, idri Allah ! Et le lendemain, et les soirs d'ensuite, la belle-mère et la bru s'en allaient, non plus chaque fois vers les pierres, — mais vers certains buissons poussés mystérieusement, en une seule heure, disait-on, dans le terrain très aride, sous l'influence des génies que le roi Suléiman ramena dans le sein de Dieu. Aux innombrables morceaux d'étoffe, accrochés d'épine en épine par tant de femmes qui passèrent là, elles joignaient de nouveaux lambeaux qu'elles déchiraient au bord de leur maléfa, près de la poitrine... Un frisson les parcourait malgré l'air encore tiède, chauffé depuis le matin sur la dune ; autour d'elles, le sable blond se teignait de lilas foncé. Alors la bouche

de Méryem disait tout haut la sourate : « N'avons-nous pas fendu ton cœur?... » — oraison propre à l'apaisement des douleurs trop excessives. — Mais dans le cœur d'Aïcha, fendu, fendu, la prière suppliait toujours, ardente et mauvaise contre l'œil de son ennemie, contre le sein de son ennemie, contre les bras et tout le corps de la vaniteuse Cassïa!

Et toujours Méryem terminait, alléguant la nuit toute proche :

— Rentrons, ma fille, avec le bien!

Et leurs formes aux voiles traînants s'en revenaient vers la tente, et les larmes d'Aïcha ne pouvaient plus s'apercevoir, parce que le soleil était couché...

JEAN POMMEROL

(A suivre.)

LETTRES SUR LA COUR DE LOUIS XIV[1]

II

D'Arras, le 23 juillet 1667.

Je mangeai et allai chez le Roi ; il monta d'abord à cheval puis nous marchâmes depuis neuf heures jusqu'à six que nous arrivâmes ici où Leurs Majestés ont été reçues avec le dais, les rues tapissées, harangués, salués, *Te Deum* et acclamations de « Vive le Roi » ; la Reine et avec elle mademoiselle de Montpensier, la princesse de Bade, mesdames de Montausier et de Montespan dans son carrosse : dans le second, mesdames d'Armagnac, de Bouillon, de Créqui, d'Humières et une autre dont je ne sais pas le nom ; madame de Béthune y est aussi ; toutes fatiguées horriblement des longues marches, de la chaleur et la poussière. La Reine dit au Roi qu'elle voudrait bien être à Vincennes et madame d'Armagnac me dit au *Te Deum* que, si elle était homme, elle n'irait jamais à la guerre, qu'elle en était bien lasse : il n'est pas vrai que le Roi les ait priées, elle et madame de Bouillon, de tenir compagnie à celle qui est à Versailles[2]. Je crois que l'on ne fera ce voyage que pour s'éloigner d'elle : l'on parle ainsi en cette Cour et avec assez de

1. Voir la *Revue* du 1er septembre 1910.
2. Mademoiselle de La Vallière.

liberté; mais je crois aussi que c'est pour voir avec plus de liberté la belle qui était dans le carrosse de la Reine, le Roi ayant quasi tout hier marché du côté de la portière où elle était démasquée, nonobstant l'extrême poussière.

Du camp de Dendermonde, le 4 août 1667.

Nous croyons que Dendermonde se défendra bien: il nous fallait ce repos après les longues et très incommodes marches que nous avons faites sans lit, sans avoir de quoi manger, dans des chaleurs horribles et une poussière qui est continuellement si épaisse que l'on ne se voit pas de trois pas; il m'en coûte deux chevaux et tous les autres sur les dents et blessés. Nous sommes toujours en marche depuis le jour jusqu'à la nuit et les bagages marchent incessamment sans s'arrêter; je ne sais pas comme les soldats peuvent subsister; le vin coûte cinquante sols la pinte et [quant] au pain, il ne s'en trouve pas pour de l'argent, celui de munition n'a jamais rien valu; c'est pourquoi on a ôté la fourniture à M. de Colbert, intendant de l'armée [1], et M. de Louvois l'a pris.

Il y a à Lille plus de deux mille prisonniers français. Les ennemis n'en veulent plus recevoir dans leurs places et ceux que le Roi a à Oudenarde et à Alost sont pour échanger à ceux qui sont à Lille. Le gouverneur de Valenciennes [2] n'en a pas voulu et ceux qui sont allés à lui, il les a fait dépouiller et dire que, s'il en venait plus, il les ferait pendre, qu'ils étaient des coquins de fuir, étant bien habillés, payés et nourris, que les leurs qui n'avaient rien de tout cela ne désertent point.

Du camp de Lille, le 11 août 1667 [3].

L'on peste contre le voyage du Roi de France à Compiègne, que, pour aller voir les dames, il a failli perdre toutes les conquêtes qu'il pouvait faire; toute l'armée peste contre le maréchal de Turenne et M. de Louvois, le premier parce qu'il laisse faire de pareilles fautes au Roi de France contre sa réputation, et

1. Charles Colbert, marquis de Croissy, frère du ministre, était principal intendant de l'armée.

2. Lille et Valenciennes étaient alors aux mains des Espagnols. Lille allait être assiégé et pris par les Français quelques jours plus tard.

3. Billet en chiffre.

M. de Louvois, parce qu'il laisse manquer de tout ce qui est de nécessaire pour une armée; l'on n'a pas d'artillerie pour faire un siège devant une bicoque ni les outils pour la tranchée ni pour faire galerie et mine, pas un bateau en Flandre où il y a de si grandes rivières, soldats pas le sou et l'armée perdue de la moitié.

Du camp de Lille, 11 août 1667.

Je croyais ce matin de voir M. Le Tellier et M. de Berny[1], mais il est arrivé un accident la nuit dernière qui a un peu troublé le camp et qui les embarrasse et occupe; c'est que le Roi, allant toutes les nuits au bivouac, hier au soir une heure après qu'il y fut allé, le feu se mit à son logis qu'il a tout embrasé; il y a des meubles, des papiers, des chevaux, des carrosses, chariots, coffres, habits, tentes et plusieurs personnes de brûlées, la vaisselle d'argent en partie fondue et le reste sous les débris de l'incendie ou volé. Le Roi, ayant su cela, n'est pas encore de retour du bivouac; il se sera mis dans quelque tente là proche pour dormir.

Nous souffrons horriblement de la chaleur, quelques précautions que nous puissions prendre à faire faire des huttes et feuillées, outre que les eaux sont ici fort troubles et puantes; depuis dix jours j'ai un peu d'incommodité, mais elle servira à l'établissement de ma santé et m'évite assurément une maladie.

Ici l'on peste continuellement contre MM. de Turenne et de Louvois : l'on ne nomme le premier que le vicomte et l'autre le secrétaire. Jamais il n'y a eu si peu d'ordre; il y a cent défauts aux lignes; le parc de l'artillerie n'est point serré, chacun y va et manie ce qu'il veut; il y a ici un nombre infini des habitants du pays et de prêtres; l'on trouva l'autre jour une mèche allumée auprès des poudres, il n'y avait plus que de la longueur de quatre doigts à brûler. Il y en a qui ne croient pas que l'on prenne Lille; ils disent que ceux qui ont la direction de la guerre veulent piquer le Roi au jeu en le faisant échouer ici devant et par là l'empêcher de faire la paix,

1. Louis de Lionne, marquis de Berny, fils aîné de M. de Lionne, venait d'être nommé en survivance à la charge de son père.

pendant laquelle ils ont peu à faire et sont peu considérés. Cela me fait ressouvenir de ce que j'ai lu dans l'histoire que, du temps d'Henri IV, le jeune maréchal de Biron disait à ce Roi qu'il lui donnât des troupes et qu'il exterminerait les troupes de la Ligue et des Espagnols; son père, le vieux maréchal, lui dit après, en particulier, qu'après cela il faudrait aller planter des choux à Biron, qu'il était peu politique, qu'il fallait faire durer la guerre pour être occupé et en vivre [1].

L'on dit par le camp une chanson qui a été autrefois faite pour M. de Turenne :

Il sauva par sa prudence
L'Empire à Mariendal,
A Rethel toute la France,
A Cambrai l'Escurial,
Et la même prévoyance
Soutiendra le Portugal [2].

S'il a eu du malheur aux trois premières, ils ont été des méchants prophètes dans la dernière; c'est assurément un grand homme et dont la réputation est bien établie et comblée de gloire ; le Roi a grande vénération pour lui et, quand il l'aborde, il lève son chapeau que ce général est encore à trente pas de lui.

Du camp de Lille, le 24 août 1667.

Le Roi est toute la nuit et une partie du jour à cheval et tout à découvert du canon de la place; il ne manque pas un bivouac, va à la batterie, mais non pas à la tranchée, les officiers d'armée ne veulent pas; l'autre jour, sachant qu'ils s'exposent, il leur dit : « Puisque vous voulez que je me conserve pour vous, je veux aussi que vous vous conserviez pour

1. Armand de Gontaut, baron de Biron, né en 1524, grand-maître de l'artillerie en 1569, prit la plus grande part aux batailles d'Arques et d'Ivry et fut tué au siège d'Épernay en 1592. Son fils, Charles Gontaut, duc de Biron, né en 1562, fut nommé gouverneur de Bourgogne en 1595 et créé duc et pair en 1598. A la suite d'intrigues coupables avec l'Espagne et le duc de Savoie, il fut arrêté, condamné à mort et exécuté en 1602.

2. Turenne avait été battu en 1645 par Mercy à Mariendal en Allemagne; en 1649, il avait été obligé de lever le siège de Cambrai et le 15 décembre 1650, alors qu'il suivait le parti de la Fronde et des Espagnols, il avait été battu à Rethel par le maréchal du Plessis.

moi ». Pour Monsieur, il va à la tranchée et à la batterie tous les jours et, quand il voit que les canonniers font bien leur devoir, des fois il leur donne trente, d'autres fois vingt pistoles ; il fait de grandes caresses à M. le comte de Soissons et va ce soir souper avec lui.

M. le Duc est tombé malade ; l'on l'a porté à Arras avec la fièvre fort violente : les maladies commencent dans cette armée, et moi de crainte de le devenir, voyant que mon dévoiement augmentait, que je ne dormais pas et que je n'avais pas de l'appétit, mais beaucoup de langueur, j'ai envoyé prendre M. Vallot, le médecin du Roi, qui a trouvé à propos de me mettre dans les remèdes et je vais commencer dès ce soir avec beaucoup de répugnance.

Du camp de Lille, le 27 août 1667.

Ce que j'écris à Votre Altesse Royale dans toutes mes autres lettres de la personne du Roi est très véritable ; il est toute la nuit et une partie du jour à cheval ; mais l'on fait des petites railleries de son bivouac, car il le fait toujours à la tête des chevau-légers du Dauphin avec le sieur de La Vallière et l'on dit que, ne pouvant voir la sœur, il passe les nuits avec le frère [1]. Il est néanmoins vrai, à ce que chacun croit, que cette passion n'est qu'imaginaire et qu'il n'a plus de pensées que pour la Montespan ; aussitôt que cette ville sera prise, nous quitterons l'armée, approcherons de Paris, et nous verrons laquelle l'emportera. La Reine et toutes les dames de sa Cour s'ennuient fort à Arras ; il n'y a pas un homme, que le pauvre M. de Montpezat ; il a le malheur de passer là et ici pour le plus ridicule de tous les hommes ; il est bien vrai qu'il est un peu incivil [2].

Mon incommodité m'a empêché de me trouver chez le Roi au temps qu'il mange, pour voir s'il me fera l'honneur de me

1. Le marquis de La Vallière, nommé cornette de la compagnie des chevau-légers du Dauphin lors de la création de cette compagnie, le 28 juin 1663, en avait été fait capitaine-lieutenant le 27 novembre 1665. Quant aux mœurs du marquis de La Vallière, Mme de Sévigné et Primi sont des plus explicites à cet égard.

2. Jean-François de Trémolet de Bucelly, marquis de Montpezat, gouverneur d'Arras.

faire mettre à sa table; Monsieur a dit au comte d'Estrées que Sa Majesté me ferait manger avec elle; c'est pourquoi je m'y trouverai le plus tôt que je pourrai; il est vrai que, pendant ce siège, l'on ne sait pas le moment auquel il mange et jamais devant 4 à 5 heures après-midi; tous ceux qui se mettent à sa table y ont le chapeau sur la tête, la table est en ovale, sans que sa viande soit séparée de ceux qui sont avec lui.

J'envoie à Votre Altesse Royale les chansons de l'armée, elle n'y trouvera ni rime ni raison. Je ne les lui manderais pas si je n'avais vu dans des instructions écrites de la main de Madame Royale qu'elle les veut, car ces sortes de choses sont trop peu sérieuses pour un ministre de mon importance.

Du camp de Lille, le 28 août 1667.

Le Roi assurément agit continuellement et en grand capitaine sans prendre soin de sa personne ni de sa santé; il ne manque pas un soir au bivouac nonobstant les pluies et les mauvais temps qu'il a fait depuis trois ou quatre jours, quoiqu'il y en ait plus de quinze qu'il ait mal aux dents. Votre Altesse Royale considérera que, depuis deux jours et particulièrement depuis hier, on y est allé un peu plus brusquement et hors des formes puisque l'on n'a pas attaqué les demi-lunes par fourneau comme l'on l'avait prémédité, mais de vive force; il a fallu faire ces actions de vigueur pour échauffer et relever le courage des troupes qui se rebutaient quasi, ayant vu comme le régiment des gardes avait été maltraité, outre qu'il semblait que les assiégés reprenaient cœur et relevaient leur espérance par la sortie qu'ils firent qui leur fut avantageuse. Le Roi même est allé camper auprès des attaques pour y donner chaleur et pour être plus prompt et faire donner tous les secours et les assistances qui y seront nécessaires.

De Paris, 9 septembre 1667.

J'envoyai de Lille à Votre Altesse Royale la nouvelle du combat de quelques troupes du Roi contre une partie de celle du comte de Marsin au delà du grand canal de Gand à Bruges.

Le Roi est glorieux de ce succès parce qu'il n'a été médité que de lui, comme aussi de la prise de Douai à laquelle M. de

Turenne trouvait des difficultés lorsqu'il la lui proposa et comme ces pensées de Sa Majesté ont eu les suites heureuses qu'il en attendait, l'on ne doit pas douter que cela ne lui fasse prendre du plaisir à la guerre. Ainsi l'on ne doute nullement de sa durée. Il dit qu'il n'a pas encore le tiers vaillant de ce qu'il prétend et puisqu'il a le vent en pouppe, il est à présumer qu'il en veut profiter et acquérir des Pays-Bas tout ce qui est à la bienséance de la France, s'emparer des portes par lesquelles les Espagnols y sont souvent entrés, ainsi mettre son royaume et Paris à couvert de leurs courses et les empêcher d'y venir fomenter et soutenir les rébellions et les guerres civiles, comme ils ont fait les autres fois, particulièrement puisqu'il a pris ses précautions contre tout ce que ses ennemis pourraient entreprendre contre lui par les traités et les ligues qu'il a faites avec les princes du Rhin, avec les rois du Portugal et de Danemark et comme l'on assure, avec celui d'Angleterre, qui sont des négociations projetées et conclues en plusieurs années et toutes à ce sujet.

Quand le Roi arriva à Arras, j'avais l'honneur d'être à sa suite lorsqu'il aborda la Reine; il lui fit assurément de grandes caresses et quelque civilité aux princesses et aux dames de sa suite, indifféremment dans l'abord, mais d'une manière très fière et pour ainsi dire d'un cœur enflé de ses victoires et tout le monde l'a observé aussi bien que moi; toute la Cour et les officiers de guerre en enragent, ils souhaiteraient qu'ils eussent eu du désavantage, ils croient qu'ils en seraient mieux accueillis et qu'ils y trouveraient leurs intérêts.

Le soir, le Roi parla quelque temps à madame de Montespan, et le lendemain, en montant en carrosse, comme il était dans le fond avec la Reine, il fit mettre cette dame à la portière de son côté et parla tout le long du chemin avec elle, et le bon de l'affaire. c'est que l'on dit que la Reine ne s'aperçoit encore point de cette intrigue et que le Roi la tient toujours en jalousie contre La Vallière.

Je n'ai pas eu l'honneur de manger avec le Roi. Je m'y suis trouvé lorsqu'il se mettait à table, il me vit tout contre lui; il ne me dit mot, ni personne de sa part quoique Monsieur eût dit au comte d'Estrées que le Roi m'y ferait mettre. Je demeurai là tout au long du repas pour faire voir que je n'y étais pas

allé pour dîner et, après que le Roi eut mangé, de mes amis me demandant pour aller manger avec eux, je leur dis assez haut que j'avais dîné et le Roi l'entendit fort bien, car j'étais assez proche de lui.

L'on a peu de charité dans cette Cour pour les étrangers, l'on n'en a aucun soin et l'on ne s'informe jamais d'eux; je n'ai jamais pu avoir de logement, ce qui est cause que j'ai beaucoup été incommodé toute la campagne et assurément je m'en serais rebuté si Votre Altesse Royale ne m'avait commandé de la faire et si je n'avais pas eu l'occasion d'apprendre un métier dans lequel je veux mourir pour son service.

De Paris, le 16 septembre 1667.

A Saint-Germain, le Roi était fort chagrin de ce qu'il semble que les princes du Rhin veulent rompre leur ligue, et parce que les cercles de Westphalie veulent faire une assemblée à Cologne contre la France, que l'évêque de Munster se veut déclarer pour la maison d'Autriche et toutes ces choses fomentées par les Hollandais.

Le sieur de Van Beuningen est à Saint-Germain sous prétexte de se congédier; mais il y parle haut et dit que, si le Roi ne fait pas la paix, les Hollandais ne souffriront pas qu'il fasse de nouvelles conquêtes en Flandre; il a habitude avec M. l'abbé Vibo et lui dit incessamment qu'il faudrait que le Pape, Votre Altesse Royale et tous les princes d'Italie fissent une ligue contre le Roi puisque l'on connaît bien qu'il ne vise qu'à la monarchie universelle.

Le Roi est fâché de n'avoir pas suivi le conseil de M. Le Tellier qui voulait qu'avant le commencement de cette guerre, il levât des troupes et qu'il entrât en Flandre avec 80 000 hommes avec lesquels il aurait fait de grandes conquêtes et aurait continué la campagne jusqu'à la Toussaint, car voici un beau temps que l'on perd et Sa Majesté a du déplaisir de s'en être revenu; il aurait cette année gagné beaucoup, ce que l'on ne croit pas de faire la campagne prochaine à cause des préparatifs que font les Espagnols, ce qui fait croire que l'on fera la paix et que les partisans et amis de M. de Colbert l'emporteront car il ne peut subsister que par là. Au contraire M. de Louvois presse M. de Turenne de revenir pour l'empêcher.

Le Roi partit mercredi de Saint-Germain pour Versailles et hier il chassa dans la plaine de Saint-Denis; la Reine et les dames qui ont été à Arras avec elle y étaient; l'on dit que le Roi y est venu pour voir plus à loisir madame de Montespan parce que madame la duchesse de La Vallière était demeurée à Saint-Germain incommodée; néanmoins, quand le Roi y est, il va jusqu'à trois fois le jour chez elle.

L'on publie que le Roi a bien du chagrin, qu'il s'élève des puissantes factions contre lui qui ont pris courage avec ses ennemis de ce qu'il n'a rien fait de considérable ni les conquêtes illustres qu'il pouvait faire; ils ont connu qu'il n'est pas homme à de hautes entreprises ni que ses troupes ne sont pas si bonnes que l'on se figurait; en effet il pouvait prendre Cambrai, Namur ou Mons et Valenciennes et comme dans ces places étaient les meilleures troupes des Espagnols, c'est là que l'on aurait connu la bravoure de ses chefs et de ses soldats; son infanterie était rebutée à Lille dans un siège de neuf jours de tranchée où les ennemis ne se sont pas défendus ni n'ont pu faire des tranchées; si cette ville avait tenu, il aurait fallu lever le siège.

Voilà, Monseigneur, les raisonnements de la plupart des hommes sensés et de tout Paris; mais j'ai peine à croire que les affaires du Roi soient en si mauvais état; les ministres ne déclarent pas leur pensée ni ce qu'ils savent et ils sont quelquefois bien aises que l'on publie ces sortes de choses pendant qu'ils font leur négociation et avancent les affaires du Roi: puis, quand il en est temps, les choses éclatent à son avantage et hautement; il est néanmoins certain que le Roi a fait trois grands manquements de cette campagne, le premier, d'être entré avec si peu de troupes en Flandre; le second, son voyage à Compiègne pour y voir les dames, et le troisième d'avoir fini la campagne sitôt pour le même sujet; car il pouvait encore demeurer six semaines en campagne et faire de plus grandes conquêtes: je trouve néanmoins que ce qu'il a pris est considérable.

Les chevaux se donnent à cette heure-ci à bon marché; je n'ai trouvé de ceux que j'ai été contraint de vendre pour me décharger de la dépense que le quart de ce qu'ils me coûtaient et j'en ai encore dont je ne trouve rien ou si peu

que je n'ai pu m'en défaire. J'ai pris maison dans le faubourg de Saint-Germain, dans le beau quartier, entre la Charité et la rivière de Seine; il m'en coûte bon à cause du louage des meubles; je suis très bien et j'attendrai les ordres de Votre Altesse Royale.

De Paris, le 20 septembre 1667.

Le Roi viendra en cette ville le lendemain de la Saint-Hubert pour y faire un séjour et passer l'hiver; l'on lui a fait connaître qu'il était nécessaire de donner cette satisfaction à ce peuple ; il logera aux Tuileries ; l'on continue à travailler à tous les bâtiments et l'on y a plus dépensé cette année que les précédentes et jusqu'à cinq millions[1].

Paris, le 23 septembre 1667.

Le travail que fait à Saint-Germain M. de Louvois n'est pas concevable ; il a toujours à sa suite près de cent officiers qui le sollicitent pour avoir de l'emploi ; l'on donne incessamment des commissions nouvelles. il arrive chaque jour de ces compagnies récemment faites, belles et lestes, et l'on assure que le Roi fait état d'avoir sur pied pour la prochaine campagne quatre-vingt mille hommes de pied et vingt-huit à trente mille chevaux.

Votre Altesse Royale jugera par toutes ces choses de la durée de la guerre. J'ai toujours dit à de mes amis que le Roi n'aurait pas tiré l'épée pour rengainer si tôt; jamais il n'aura meilleur marché de ses ennemis : les peuples de France sont bien dans leurs affaires; il y a beaucoup de monde qui ne cherche qu'à brouiller. il faut purger le royaume de toutes ces mauvaises rumeurs. En m'entretenant l'autre jour avec le maréchal d'Albret des nouvelles du temps et sur ce que l'on exagérait que le Roi était mélancolique de ce que tous les autres souverains s'élevaient contre lui et qu'il serait contraint de faire la paix, je lui soutins le contraire, que ces feintes du Roi et de ses ministres n'étaient que pour endormir tous ceux qui

1. D'après les *Comptes des Bâtiments du Roi*, publiés par M. J. Guiffrey (I, 1393), le total des dépenses pour les bâtiments pour l'année 1667 s'éleva à la somme de 3 504 482 livres 17 s. 5 d., dont 858 378 livres 4 s. 4 d. pour le Louvre et les Tuileries.

les considéreraient, que cela me faisait croire qu'ils tramaient quelque négociation d'importance et qui réussirait à leur avantage, qu'ils étaient de trop habiles politiques pour faire connaître leurs craintes s'ils en avaient.

En effet, l'on n'a pas plutôt publié la guerre contre l'Espagne que le traité avec le Portugal a paru et sitôt que la paix des Anglais et Hollandais est publiée, qu'il semble que ces derniers sont libres de cette guerre et qu'ils peuvent entreprendre quelque chose, l'on sait la ligue des Français et des Suédois, la seule chose que les États appréhendaient; tout cela me confirme dans la pensée que j'ai toujours eue que l'on n'a pas commencé cette tragédie sans avoir été assuré de tous les acteurs qui y peuvent jouer leur personnage.

De Paris, le 29 septembre 1667.

Dans la dernière lettre que Votre Altesse Royale m'a fait l'honneur de m'écrire de sa main, j'y ai vu un article qui me regarde, qui me surpasse et auquel je ne m'attendais pas, puisqu'elle veut que je sois ici son ambassadeur extraordinaire. Je suis si étourdi de ma bonne fortune que je ne sais quelles actions lui rendre pour une dignité de cette importance.

Il semble, Monseigneur, qu'il est de mauvaise grâce de parler de l'intérêt quand je ne dois que de très humbles remerciements à Votre Altesse Royale : mais, comme cette dignité oblige à une grande dépense, je me vois contraint de lui témoigner le déplaisir que j'ai de n'être pas en état de me faire de l'honneur en ce rencontre; elle sait que je n'ai pas beaucoup de bien, que j'ai une mère, une femme, onze enfants et que je sors d'une campagne qui a été très chère pour moi. Je ne dis pas tout ceci à Votre Altesse Royale pour lui demander plus que ce qu'elle a accoutumé de donner aux autres ambassadeurs ordinaires qui m'ont précédé, mais bien pour lui faire par avance mes excuses si je ne fais pas tout ce que je souhaiterais en ce rencontre pour maintenir le lustre et la splendeur de ses ministres en cette Cour.

Je lui demande une seule grâce de préférence sur les autres, c'est que, si elle a parmi ses meubles quelque vieux dais dont elle ne se serve pas, qui soit de velours cramoisy avec des

galons or et argent ou comme elle voudra, de me le faire prêter. J'en aurai grand soin; cela m'évitera une dépense superflue et qui, après ce rencontre, ne me pourrait jamais servir à rien.

La Cour est assez mélancolique à Saint-Germain; le Roi y négocie, joue souvent à la paume et des cinq à six heures de suite il va à la chasse pour le vol et fait l'amour: l'on en parle si diversement que l'on a peine à croire ce que chacun en dit.

J'ai appris une grande nouvelle qui est que M. le Prince y ayant été appelé et y étant arrivé le mardi, le Roi le déclara d'abord général de l'armée qu'il veut mander en Allemagne, forte de 30 000 hommes. Ce prince parut d'abord si transporté de joie que chacun connut qu'il rajeunit; son fils y commandera la cavalerie sous lui; il ira bientôt en Bourgogne, son gouvernement, et de là en Alsace. Cette nouvelle étonnera l'Empereur et l'Empire et, à mon avis, je crois que l'on s'est pressé de faire cette déclaration pour intimider les diètes de Ratisbonne et de Cologne afin qu'elles ne résolvent rien au préjudice du Roi; elle pourra faciliter la ligue que l'on prétend faire avec les Suédois, fortifier celle du Rhin, empêcher le passage des troupes qui pourraient aller d'Allemagne en Flandre.

L'on a rendu quelques mauvais offices à M. de Turenne, faisant connaître au Roi qu'il faisait trop l'important et qu'il ne lui avait pas laissé acquérir la gloire et les places qu'il pouvait emporter avec facilité cette campagne.

Il est certain que l'on ne s'est pressé de déclarer Monsieur le Prince que pour faire connaître à M. de Turenne que l'on avait d'autres capitaines en France; il veut tout faire à sa mode et indépendamment de tout le monde; il est à Enghien où il ne fait que ruiner le pays.

L'on croit la Reine enceinte depuis 15 jours, cela lui donne bien de la joie et au Roi.

A Paris, le 11 novembre 1667.

Le Roi, après s'être bien diverti à Versailles, s'est enfin retiré en cette ville: il y arriva le mercredi et loge aux Tuileries, palais vraiment royal, mais les appartements, selon mon sens, n'en sont pas si beaux ni si enrichis pour les ornements que

celui de Votre Altesse Royale. Quant aux meubles, ils sont somptueux et peu communs. La Cour est la chose du monde la plus belle au lever du Roi. J'y fus hier, il y avait trois salles pleines de gens de qualité et une foule et une peine qui n'est pas croyable à entrer dans la chambre de Sa Majesté et plus de 800 carrosses devant le Louvre.

A Paris, le 18 novembre 1667.

J'ai fait visite à M. de Turenne depuis qu'il est arrivé ; il me fit des grands honneurs, il se porte à miracle, et le roi lui continue sa confiance et ses bontés, il ne témoigne pas d'être ami de M. de Colbert et il ne sait valeter personne ; le Roi lui a fait donner 50 000 écus depuis qu'il est revenu.

M. de Colbert est toujours parfaitement bien et le Roi est très satisfait de lui pour le bon ordre qu'il a donné à la direction des finances. Sa Majesté disait l'autre jour à son coucher que jamais royaume n'avait été si bien réglé et si riche que le sien, qu'il avait 92 millions de revenu, qu'avec 35 ou 36 il payait toute la dépense, si bien qu'il en épargnait tous les ans 56 pour employer à la guerre et il est certain que le Roi a de l'argent à Vincennes et autre part.

A Paris, le 25 novembre 1667.

Maintenant que la Cour est ici l'on ne parle que d'affaires ; le Roi travaille incessamment et toute la journée. Dans ses heures de relâche, il joue à la paume, il monte à cheval pour voir les troupes de sa maison et fait quelques visites et le jour il va chez madame de La Vallière et de temps en temps il y a bal ou comédie aux Tuileries. Il faut qu'il ait quelque grande joie, car l'on s'est aperçu depuis huit jours qu'il est tout à fait gai et a une humeur pleine de satisfaction.

La comtesse de Saint-Maurice est arrivée il y a deux jours [1] ; Votre Altesse Royale lui pourra commander pour ce qu'elle souhaitera avoir d'ici de galanteries pour Madame Royale et pour des dames ; je fais travailler à ameubler incessamment

1. Ainsi qu'on le verra par la suite, M. de Saint-Maurice appelle indifféremment sa femme comtesse ou marquise de Saint-Maurice.

mon logis afin de pouvoir jouir de l'honneur qu'Elle m'a fait et m'appliquer avec plus d'assiduité pour son service.

Je ne doute pas que, si madame de Monaco avait été chez elle quand Votre Altesse Royale y fut, vous n'eussiez bientôt lié amitié; elle ne passe pas pour difficile; vous auriez peut-être pu faire d'elle les mêmes plaintes que le Roi en a faites sur sa grandeur; mais elle n'aurait pas pu dire de Votre Altesse Royale ce qu'elle a dit du Roi, que, quoique sa puissance fût grande, son sceptre était très petit; mais j'assure qu'il n'y a pas ici la galanterie que l'on publie et présuppose et que tout ce que l'on en dit ne sont que des pensées forgées à gogo par les médisants[1].

Paris, le 13 janvier 1668.

J'avais fort bien compris ce que Votre Altesse Royale m'avait fait l'honneur de m'écrire au sujet de la comtesse de Saint-Maurice[2]; mais si j'ai pris la liberté de lui faire une réponse un peu libre sur ce sujet, c'est qu'en matière de femme, il ne faut pas se régler pour l'avenir sur la vertu du passé; ici il y a des gens qui savent persuader et l'exemple est un grand motif. Il me semble que M. Le Grand la voudrait persuader; c'est un prince bien vigoureux et qui chercherait à se consoler de l'éloignement de sa femme; mais, comme je suis généreux, s'il me prêtait quelque chose de ce côté là, je tâcherais de le lui rendre avec usure, mais ce ne pourrait pas être si tôt; car on ne parle pas ici de cette belle exilée, non plus que si elle n'était pas au monde.

Paris, le 3 février 1668.

Le roi partit hier à cheval et marcha à grandes journées: il passa ici et quoiqu'il ne s'était pas déclaré de ses desseins, la

1. Catherine-Charlotte de Gramont, fille du maréchal de Gramont et sœur du comte de Guiche, mariée en 1660 à Louis Grimaldi, prince de Monaco, morte en 1678 à l'âge de trente-neuf ans. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu en 1665 un commencement d'intrigue entre Louis XIV et la princesse de Monaco.

2. Le duc de Savoie écrivait à M. de Saint-Maurice le 5 novembre 1667 : « Je suis ravi que votre femme a pirouetté à Paris et faites-lui apprendre bien le ballet afin que, si elle aura un galant, qu'elle reçoive mes levrettes sans se effaroucher. »

présomption est qu'il va droit en Bourgogne ; il a abandonné les dames, les plaisirs et le carnaval pour la gloire [1]. Il s'en va par un horrible froid et, selon mon sens, avec quelque affectation ; il aime la Montespan, elle ne le hait pas, mais elle tient ferme.

Paris, le 25 mars 1668.

Nous avons été à Saint-Germain pour le baptême du Dauphin ; en abordant à la barrière, voyant qu'il y avait grande foule, je me tirai à côté en attendant M. de Bonneuil que j'avais envoyé avertir, pour qu'il me vînt prendre avec des gardes et ainsi entrer avec éclat. Pendant ce temps-là, M. de Turenne voulut entrer avec le prince Maximilien [2] et, comme il vit que l'on ne lui faisait pas large et que cela pourrait faire croire à ceux qui étaient dans la foule et fort pressés, qu'il n'était pas considéré, il se mit en colère et, durant un quart d'heure, battit tout ce qu'il trouva devant lui et même renversa la viande que l'on portait pour M. le Dauphin. En faisant ce désordre, m'ayant aperçu, que j'en riais avec M. le comte de Visques [3] en nous promenant, il m'aborda et me dit civilement que les Français n'avaient aucun égard pour personne et qu'il n'aurait pas été dans cet embarras s'il ne s'était chargé de faire entrer M. le prince Maximilien. Je vis qu'il avait été fâché que je l'eusse vu dans cet emportement. Nous entrâmes néanmoins avec ordre. M. de Bonneuil et les gardes firent faire large.

Paris, le 1er juin 1668.

Sitôt que j'aurai les plans de Verceil et de Verrue je les ferai voir sans affectation à tous les grands capitaines qui sont ici et à ceux qui pourront dire au Roi que je les ai. Je ne m'attends

1. C'est le départ du Roi pour la conquête de la Franche-Comté. On écrivait de Dijon à la *Gazette de France* le 28 février : « Le 10 de ce mois, le Roy arriva devant Dole, sur les onze heures du matin, après neuf jours de marche à cheval dans la plus rigoureuse saison et par des chemins entièrement rompus, essuyant tout ce qu'on peut imaginer de fatignes. »

2. Maximilien-Philippe de Bavière, frère de l'Électeur, épousa, un mois plus tard, le 24 avril 1668, Mauricette-Frébonie de La Tour, fille de Frédéric-Maurice de La Tour, duc de Bouillon et nièce de Turenne.

3. Le comte de Visques avait été envoyé par le duc de Savoie en mission extraordinaire auprès de Louis XIV pour le complimenter sur la conquête de la Franche-Comté.

pas néanmoins qu'il me les fasse demander : il ne témoigne aucun empressement pour quoi que ce soit et ne démord jamais de sa gravité, pas même dans ses divertissements et dans ses plaisirs. Un jour M. Le Tellier m'en parlait et me dit que le Roi s'était résolu d'en user ainsi pour maintenir ses courtisans dans le respect, que les Français familiarisaient aisément, qu'il fallait leur en ôter l'occasion et qu'outre cela la manière retenue du Roi empêchait le monde de lui demander avec liberté.

Le Roi traite tous les autres ambassadeurs comme moi ; il ne leur parle jamais, encore qu'ils paraissent devant lui ; cette manière a un peu étonné M. le nonce qui était accoutumé que, quand il paraissait devant Votre Altesse Royale, elle lui faisait caresse et accueil [1]. Lundi ledit nonce fut à l'audience de Madame à Saint-Cloud ; le Roi était dans le jardin ; le premier, après avoir fait son compliment, alla au jardin et marcha droit où était le Roi, croyant de lui faire sa cour ; mais Sa Majesté se retira à l'abord et ne fit que le saluer du chapeau. Enfin il ne parle aux ministres étrangers que dans les audiences ou quand il les fait appeler pour leur parler d'affaires.

Paris, le 20 juillet 1668.

Avant-hier nous fûmes aux réjouissances de Versailles après y avoir été conviés [2].

1. Le nonce Bargellini avait auparavant rempli les mêmes fonctions à la cour de Turin.

2. Ces fêtes de Versailles, données, semble-t-il, en l'honneur et à l'intention de madame de Montespan, furent marquées par la première représentation de *Georges Dandin*. La *Gazette de France*, qui nous en a laissé une abondante description, loue « ensuite de la collation qui était délicieusement préparée en une allée du parc de ce château... une seconde collation de fruits et de confitures en pyramides... un grand salon de verdure, y ayant outre trois grands buffets, un rocher au milieu qui représentait le Parnasse avec Apollon et les Muses, le tout d'argent, plus « dans le même parc une salle enrichie par de grandes figures et par une longue allée de thermes, d'orangers et de jets d'eau... ». L'assistance y fut des plus nombreuses, comprenant, dit la *Gazette*, « près de trois mille personnes entre lesquelles estoyent le nonce du Pape, les ambassadeurs qui sont icy et les cardinaux de Vendosme et de Retz ». Mademoiselle d'Armentières écrivait de son côté à Bussy-Rabutin le 24 juillet : « La fête de Versailles a été la plus magnifique chose que l'on ait jamais vue, mais la cohue y était épouvantable. » Une longue description de cette fête en fut publiée l'année même par Félibien sous le titre : *Relation de la fête de Versailles, du dix-huitième juillet mil six cent soixante-huit.* (Paris, P. Le Petit, 1668, in 4°.)

Votre Altesse Royale verra ailleurs les relations de cette fête qui était pompeuse. Il n'y a jamais eu si grande affluence de peuple et jamais de si grands désordres, tout cela joint au peu de soins et de précautions que prend en semblables rencontres le sieur de Bonneuil et au peu d'expérience des officiers et gardes du corps qui ne savent plus que faire la guerre, si bien que les ministres étrangers furent poussés, rebutés, battus et mal placés et ne virent que la comédie et les feux et point la collation, qui était dans les allées, ni les machines superbes du lieu où le Roi donna à souper et le bal aux dames. Les envoyés de l'Empereur, de Suède et de Portugal se retirèrent avec leur suite, après avoir été repoussés et maltraités à l'entrée de la Comédie. L'ambassadeur de Venise y entra et se plaignit fort des poussées qu'il reçut, quoiqu'il fût conduit par le sieur de Bonneuil.

Comme je m'aperçus du désordre après avoir eu difficulté d'entrer dans le jardin à cause du monde que je rencontrais à la porte, ne me voulant pas exposer dans la foule, j'entrai ensuite sans être pressé, un peu avant le Roi, et me promenai par les allées, puis me présentai à la porte de la Comédie; il s'y trouva des gardes du corps qui me connurent; ils firent tous leurs efforts pour m'y faire entrer sans désordre; les résidents de Danemark et de Mantoue me suivirent et beaucoup de gentilshommes français et étrangers se disant à moi; les miens y furent poussés et deux demeurèrent dehors pour éviter des coups. Nous fûmes placés au-devant du théâtre sur le côté droit, en suite de quelques maréchaux de France et, derrière nous, les ministres qui étaient scandalisés du désordre. Après la comédie, on nous conduisit souper dans la grotte, fort belle et bien éclairée. Il y avait trois tables de vingt couverts chacune pour nous et nos suites; l'on nous traita fort bien à comparaison des tables du Roi. De là, le sieur de Bonneuil ne nous conduisit pas au bal. Il est vrai qu'il dura très peu et, comme on voulut commencer les feux qui furent les plus beaux que j'aie jamais vus, cet introducteur nous sortit de la grotte avec des flambeaux sans savoir où il nous menait. Je m'en aperçus, je le lui fis connaître et à l'ambassadeur de Venise. Celui-ci se retira dans son carrosse en attendant le jour; pour moi, je m'allai promener dans les jardins qui étaient merveilleusement

bien éclairés par de grandes statues et des vases en feu, où étaient les personnes de qualité et les dames, qui ça, qui là, et la plupart sans savoir où ils allaient et que devenir; puis je me retirai au château dans les appartements où toute la bonne compagnie s'était retirée, le Roi et la Reine étant partis pour Saint-Germain après les feux, environ à deux heures et demie après minuit.

Quant à ma femme, elle avait été conviée, aussi bien que sa fille, de la part des introducteurs et de celle du maréchal de Bellefonds qui avait le soin de la table du Roi; mais comme ceux qui l'invitèrent ne lui expliquèrent pas la manière qu'elle serait placée et reçue, j'envoyai le jour précédent un gentilhomme à Saint-Germain pour s'en instruire de Messieurs de Bellefonds et de Bonneuil, ayant bien informé et donné ordre de leur représenter que je n'étais pas difficile, mais que je ne voulais pas que ma femme fît rien au mépris de mon ministère, que le Roi prenait tant de soin de faire procurer des honneurs à ses ambassadrices dans les Cours étrangères, que cela me donnait lieu de m'informer comme l'on traiterait et placerait celle de Votre Altesse Royale et que, si l'on donnait des rangs, je souhaitais que ma femme fût immédiatement après les princesses du sang. M. de Bonneuil se chargea de la commission d'en parler au Roi à son lever, qui lui dit que l'ambassadrice de Savoie mangerait à sa table où il n'y aurait point de rang pour empêcher les disputes et que lui se mettrait auprès des personnes qui lui étaient familières, que toutes les princesses seraient séparées en des autres tables et que la Reine mangerait dans un lieu à part avec deux ou trois seulement pour éviter le monde et la chaleur à cause de son gros ventre.

La comtesse de Saint-Maurice fut assez bien reçue et conduite dans l'appartement du Dauphin où nous étions, puis elle alla dans son carrosse par les jardins jusqu'au lieu de la fête; mais à la porte de la Comédie, elle ne trouva personne pour la recevoir; comme elle ne se voulut pas exposer à la presse, elle y fut quelque temps: celui qui fait la charge d'aide des introducteurs, qui est peu connu, ne fut pas exempt des coups non plus que les autres; elle entra et fut placée auprès de moi avec sa fille et celle de l'ambassadeur ordinaire de Hollande derrière,

au banc des ministres. Après la comédie, elle alla où mangeait le Roi qui était déjà à table ; la presse y était comme ailleurs : elle se mit aux places qu'elle trouva vides auprès des maréchales de Grancey et de Castelnau ; elle fit mettre sa fille à la même table quoique l'on l'eût destinée à celle de la princesse de Bade. Pendant le souper, elle ne vit pas où était le Roi, car la table qui était ronde et de plus de quatre-vingts couverts avait au milieu un grand rocher qui empêchait de voir ceux qui étaient au-delà.

Après le souper, l'on alla au bal toujours en désordre ; ma femme qui évitait la foule y alla avec les dames de Grancey et de Castelnau : il était commencé ; les gardes lui firent quelque difficulté ; elle aborda enfin jusqu'à la chaise du Roi, qui, entendant crier : « Place à l'ambassadrice de Savoie », se leva aussi bien que Monsieur qui était auprès de lui, et M. Cagnol qui la conduisait la lui ayant montrée, il la fit entrer avec sa fille et sa suite en lui demandant si elle se trouvait mal. Elle lui répondit que non, mais que l'on l'avait poussée et fait retarder plus d'une heure à la porte ; il lui fit d'abord apporter un tabouret et la fit placer peu loin de lui. Elle alla puis voir les feux avec ses amies, tâchant d'éviter l'embarras et la confusion, puis se retira dans les appartements du château.

Il n'y a jamais eu si peu d'ordre. La Reine fut plus de demi-heure avant que de pouvoir entrer à la comédie ; il fallut que le Roi agît lui-même pour lui faire faire place ; les gardes du corps qui ne sont que des soldats qui ont toujours été dans les troupes ne connaissent personne, ne savent rien de ce qu'il faut faire en semblables occasions, ne songent qu'à faire entrer leurs parents, amis et commères ; les personnes de qualité font elles-mêmes la confusion et en ressentent les premières les fâcheries, y perdent leurs plumes, se font déchirer leurs canons et paraissent après dans le bal chiffonnées par leur peu de conduite. Quant aux ministres étrangers, les introducteurs ne savent pas prendre les précautions nécessaires ; ils ne sont pas accrédités et ne veulent pas se peiner. Pour moi, j'en fis des railleries devant les ministres et personnes de qualité et attends de savoir comme l'ambassadeur de Venise et les résidents se conduiront et s'ils formeront des plaintes.

Assurément que, s'il y avait eu moins de confusion et de

désordre à cette fête de Versailles, l'appareil en était beau et pompeux par la quantité des édifices, par leur grandeur, par leur richesse et architecture; jamais il n'y eut de si belles eaux ni de si beaux feux; il en coûte au Roi plus de cinq cent mille livres. Tout le monde dit qu'il aurait mieux fait de donner cet argent aux soldats réformés. Les dames et hommes de qualité ont fait en leur particulier des dépenses excessives; il s'est vu des particuliers qui avaient jusqu'à quinze mille livres de point de France; un seul marchand en a vendu pour quatre-vingt mille livres; pour moi, ma femme, ma fille et mes enfants, il m'en coûte près de quatre mille livres et, à mon gré, je n'ai jamais fait une dépense si mal à propos; je m'en console parce qu'avec les fous il faut être fol.

Quoi que l'on sache dire de la conduite du Roi, il se laisse absolument gouverner par ses ministres; ils sont d'accord entre eux et ne font rien pour qui que ce soit que pour leur famille. Il semble néanmoins que M. Le Tellier soit le mieux; il a failli mourir de douleur de la sottise du coadjuteur son fils[1]. Votre Altesse Royale en verra le récit dans la gazette de l'académiste. Madame de Montespan en a fait un bon conte pour rire au Roi; elle n'épargne personne et, outre sa beauté, elle a l'esprit bon et enjoué.

Paris, le 27 juillet 1668.

Le Roi a fait faire quelque civilité au résident de l'Empereur pour le peu de soin que l'on prit de lui, pour les poussées qu'il reçut à la fête de Versailles. En effet Sa Majesté en a eu du déplaisir aussi bien que du peu de satisfaction qu'en ont eu les autres ministres étrangers. On rejette la cause de la confusion sur les gardes du corps et sur M. de Bonneuil qui en a eu réprimande; mais il craignait les coups comme les autres. M. le nonce, qui n'y a pas été. est fâché des désordres qui furent là parce que deux gentilshommes de qualité qu'il a ici avec lui n'y entrèrent pas; il voulait en faire des plaintes; pour moi je voulais seulement que l'on réglât les choses pour l'avenir, mais l'ambassadeur de Venise qui veut avoir de

1. Charles-Maurice Le Tellier, fils puîné du ministre Le Tellier, né en 1642, nommé coadjuteur du cardinal Antoine Barberini, archevêque de Reims en 1668, archevêque de Reims à la mort de ce dernier en 1671.

l'argent dit que, comme on n'y avait pas été convié de la part du Roi mais de celle de l'Inconnu, que l'on n'a pas sujet de former des plaintes. Je les laisserai faire sans en plus rien dire et, si on y retourne ainsi que l'on le publie, je ferai ce que le nonce et l'ambassadeur de Venise feront.

Paris le 27 juillet 1668.

L'on attend à Saint-Germain l'accouchement de la Reine; on la saigna vendredi dernier pour le rendre heureux et facile: le Roi n'en bouge pas; il est chagrin de ce que tout le monde dit qu'il lui doit arriver quelque grand malheur et surprenant, sans que l'on puisse pénétrer d'où procède cette pensée.

L'affaire de la femme qui lui dit des injures l'a beaucoup fâché aussi bien que l'emportement d'un gentilhomme qui en a dit beaucoup de mal[1]. Il est certain que la rigueur de M. Colbert ne peut produire que des fâcheuses suites aussi bien que la rudesse de M. de Louvois; ils mettent tout le monde au désespoir, le premier en ruinant tout le monde et l'autre en maltraitant les officiers de paroles, les traitant de haut en bas et ne les voulant pas écouter.

Nous verrons à quoi aboutiront tous ces chagrins et toutes ces prédictions; l'on dit que le bon sire a peur et qu'il en a toujours eu de mourir de mort violente; la vie qu'il fait avec ses maîtresses est bien en partie cause de la haine que l'on lui porte: il est vrai que les Français murmurent de tout et, s'ils ne sont employés dans la guerre, ils ne sauraient se contenir; il y en a qui croient qu'elle pourrait bien se rallumer.

Paris le 17 août 1668.

L'on ne voit pas que l'on mette en exécution les belles résolutions qu'avait faites le Roi, lorsque cette femme et ce gentilhomme qui ont été châtiés vomirent contre lui des injures à Saint-Germain, puisque toutes choses continuent leur train

1. Lefèvre d'Ormesson donne plus de détails sur ces deux incidents : « Une femme qui avait perdu son fils d'une chute pendant qu'il travaillait aux machines de Versailles,... dit des injures au Roi, l'appelant putassier, roy machiniste, tyran et mille autres sottises et extravagances... Quelques jours après, un homme âgé de soixante ans fut accusé d'avoir dit que le roi estoit un tyran et qu'il y avait encore des Ravaillac et des gens de courage et de vertu. »

ordinaire et que messieurs de Colbert et de Louvois n'ont point changé leur méthode d'agir et de faire. L'on donne souvent de pareilles espérances pour amuser le monde.

Aux thèses du fils de Colbert que l'on nomme le marquis de Seignelay[1], il y eut encore plus de confusion qu'à Versailles. Jamais il n'y avait eu un si grand concours de personnes de qualité en pareille occasion; il ne resta personne à Saint-Germain ce jour-là : tous les princes, ducs et pairs, maréchaux de France, gens d'épée, cardinaux, prélats, magistrats, le chancelier même, et généralement tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à Paris et à la Cour, jeunes et vieux et même des dames. M. de Colbert doit en avoir une grande satisfaction, car l'on ne saurait pas témoigner de plus grands empressements si Monsieur le Dauphin soutenait un pareil acte ; plusieurs croient que, sous un autre règne, ce grand éclat lui aurait été nuisible. Quant au soutenant, il fit des miracles; aussi son père l'avait bien mis à l'essai avant que de le produire au public, car depuis trois mois il était allé tous les mercredis au collège de Clermont le faire argumenter en sa présence pour juger de son savoir.

MARQUIS DE SAINT-MAURICE

(La suite prochainement.)

1. C'est le 29 août que Jean-Baptiste Colbert, marquis de Seignelay, alors dans sa seizième année, soutint ses thèses au collège de Clermont devenu plus tard le collège Louis-le-Grand. « Il commença cette glorieuse action par un discours de demi-heure, qu'il fit à la louange de Sa Majesté dans un latin également fort et élégant, et avec une grâce qui fut universellement admirée. Ensuite l'un des Pères du même collège, ayant ouvert la dispute qui fut continuée par l'abbé Le Tellier, coadjuteur de l'archevêque de Reims, le soutenant se démesla de toutes les objections qui lui furent faites depuis deux heures après-midy jusques au soir avec tant de vivacité, de netteté et de vigueur qu'il étonna toute l'assemblée des plus illustres ainsi que des plus nombreuses... ; le jour suivant il ne surprit pas moins agréablement tout ce beau monde par le succès qu'il eut encore dans la dispute sur les choses les plus difficiles des mathématiques. » (*Gazette de France*, 1668, p. 914.)

LA
RÉSURRECTION DE PROUDHON

On recommence à lire Proudhon. Chez les bouquinistes ses œuvres aujourd'hui font prime. La *Justice dans la Révolution et dans l'Église* et les *Contradictions économiques*, la *Guerre et la Paix* et la *Capacité politique des classes ouvrières* deviennent sujets de cours publics, sujets de thèses juridiques ou philosophiques, sujets aussi d'articles politiques. Pendant que des hommes de science restaurent pieusement les doctrines de l'auteur, des hommes d'action, impatiemment, les utilisent. Ses formules deviennent des mots de ralliement. Des groupes aujourd'hui prétendent incarner son esprit.

L'admirable est que ces groupes se trouvent dispersés aux quatre coins de l'horizon politique. Voici les théoriciens du syndicalisme révolutionnaire, les apologistes des violences régénératrices, ceux-là mêmes que l'auteur de la *Barricade* avouait récemment comme inspirateurs : la *Capacité politique des classes ouvrières* est leur dernier évangile, un évangile guerrier. Ils y lisent que le premier devoir des producteurs exploités est de se former en corps à part, avec une âme à soi, pour faire front contre le monde bourgeois ; ils révèrent en Proudhon l'authentique ancêtre de la *Confédération Générale du Travail*. Au même moment des réformistes nous assurent que la poli-

tique proudhonienne est au fond radicale-socialiste plutôt que socialiste : « exactement, dit M. Berthod, c'est une politique d'union radicale et socialiste. » Les morcellistes vont plus loin : « à chacun sa vigne et son figuier », leur devise est aussi, pensent-ils, celle de Proudhon. Il est à leurs yeux l'anti-collectiviste par excellence, et, pour défendre le bien de famille qui leur est cher, nul plaidoyer ne leur est plus précieux que l'un de ses testaments : *la Théorie de la Propriété*. Marx avait donc raison? Proudhon reste finalement le petit-bourgeois typique? Pour les socialistes de la nuance guesdiste, cela ne fait pas de doute. Bien plus, ils s'acharnent à démontrer que Proudhon fut un « grand conservateur méconnu ». Mais « conservateur », est-ce assez dire? « Réactionnaire » serait plus juste. Proudhon n'a-t-il point passé son temps à réagir, avec l'énergie que l'on sait, contre l'entraînement démocratique? C'est pourquoi, sans doute, il méritait d'être réhabilité comme un des « maîtres de la contre-révolution ». Et l'on assure que, dans les bureaux d'un journal royaliste, entre celle d'un pape et celle d'un prince, l'effigie de l'auteur de la *Justice* trône à la place d'honneur.

C'est ainsi que Proudhon ressuscite : pour se multiplier. Au lieu d'un combattant, nous en voyons plusieurs resurgir du sol. On les oppose l'un à l'autre. Et sitôt debout, comme les fils de Cadmus, les voici qui cherchent à se terrasser.

Que penser de ce singulier spectacle? Que Proudhon, nous soufflera-t-on, a usé sa vie à se contredire : il est assez logique que ses interprètes aujourd'hui se battent avec des morceaux de son œuvre. — Solution facile. Trop facile pour qu'on s'y résigne avant d'avoir éprouvé les autres. Il est très vrai que Proudhon accumule les thèses antithétiques. Mais non par mégarde, ni par impuissance. Il rivalise ici avec Hegel. Ce monceau de contradictions n'est-il pas le piédestal désigné d'une vérité supérieure? Il est vrai encore que Proudhon est l'homme qui ne se relit jamais. Du moins il s'en vante. Il va de l'avant, courant comme les événements eux-mêmes, criant la vérité du jour. A suivre comme il l'a fait, par une réflexion toujours penchée sur le fait nouveau, le mouvement de la vie, l'étonnant serait qu'il n'eût pas varié.

Mais la variété des formules n'exclut peut-être pas l'unité profonde des tendances, la continuité sentimentale d'une

œuvre. Si riche qu'ait été son expérience et si complexe que soit son système, Proudhon n'a-t-il pas aimé toujours le même idéal? Bien plus, ne fut-il pas toujours hanté par une solution centrale dont l'obsession explique ses « réactions » diverses?

Si l'on réussissait à dégager et ces tendances et cette solution, on verrait peut-être s'ordonner autour d'elles, chacune à son rang, les différentes thèses que Proudhon a lancées dans la circulation. Et ce serait le moyen de départager, sinon de réconcilier ses héritiers-ennemis.

*
* *

Proudhon, d'abord, est peuple et resta peuple. C'est déjà une originalité notable : les grands réformateurs du XIXe siècle, ses précédesseurs ou ses contemporains, ont rarement subi, dans leur chair, la loi du travail manuel. Saint-Simon est un grand seigneur : décavé ou enrichi, il vit et pense, après la Révolution comme avant, en gentilhomme. Fourier, en 1772, naît dans un monde de commerçants aisés. Un honorable avocat aura pour fils, en 1818, Karl Marx. Proudhon est l'un des cinq enfants d'un garçon tonnelier et d'une cuisinière, petitement logés dans un faubourg de Besançon, entre ville et campagne. De bonne heure il aide ses parents, va chercher du bois pour les tonneaux, garde les bêtes aux champs. Boursier au collège, il n'a pas de quoi s'acheter des livres. Le jour même d'une distribution des prix. — en 1826, il avait quinze ans — chargé de tous les lauriers scolaires, il voit ses parents perdre, dans un procès malheureux, le dernier champ de la famille. Comme Michelet, qui devait lui aussi « poser la personnalité du peuple », Proudhon sera typographe. Son composteur en main, il connaîtra la volupté d'avoir un état. Mais il connaîtra aussi l'angoisse du chômage. « Vivre en travaillant ou mourir en combattant », les sentiments qui arrachent, en 1831, ce cri terrible et pitoyable aux ouvriers lyonnais, Proudhon les a portés dans sa poitrine.

Dans ces expériences sans doute, il faut chercher les sources du sentiment égalitaire qui jaillit avec une irrésistible énergie des écrits de Proudhon. On ne trouve pas trace chez lui de ces scrupules, de ces respects qui arrêtent sur la pente de l'éga-

lité la pensée des « intellectuels » saint-simoniens ou fouriéristes. Marx, dans la *Sainte Famille*, compare avec enthousiasme le *Qu'est-ce que la propriété?* au *Qu'est-ce que le Tiers-État?* Le service que Sieyès a rendu au tiers état, Proudhon le rend au quatrième. Il prépare aux ouvriers une conscience de classe. Et parce qu'il est lui-même un prolétaire conscient, il critique sans réserve et sans remords — *rücksichtslos* — les institutions auxquelles les réformateurs bourgeois, si bien intentionnés qu'ils soient, ne touchent que d'une main tremblante et malgré tout filiale. Et telle est bien la mission que Proudhon s'assigne : représenter, devant la bourgeoisie, ses frères de travail et de misère.

Dès 1838, quand il sollicitera de l'académie de Besançon la pension Suard — douze cents francs par an pendant trois ans. pour permettre à un jeune étudiant de poursuivre ses recherches. — il veut en prévenir, avec une fière loyauté où il entre un peu de bravade, son timide jury : rien au monde ne sera capable de lui faire déserter la cause de « cette intéressante portion de la société si bien décorée du nom d'ouvrière ». De toutes les forces accrues de son intelligence, il voudra travailler sans relâche « à l'affranchissement complet de ses frères et compagnons ». Il aura beau apprendre le grec et l'hébreu : lettré jusqu'au bout des ongles, il entend bien rester un barbare; il désire garder le contact avec les énergies farouches de la plèbe travailleuse. Elle est l'autorité qu'il invoque. C'est le poids des colères de la masse qu'il jette, aux moments décisifs, dans la balance : « J'affirme, avec l'instinct de cette classe de déshérités dont je suis sorti, contre le fatalisme intéressé d'une classe de repus, j'affirme avec la révolution tout entière la moralité essentielle de notre nature, la liberté, la dignité, la perfectibilité de mes semblables et leur égalité civile et politique. »

Proudhon, c'est donc la classe ouvrière envahissant l'économie sociale? S'en tenir à cette formule, ce serait s'exposer à de graves mécomptes. Notons d'abord que Proudhon n'est pas, n'a jamais été l'ouvrier-type de la civilisation contemporaine, à savoir le serviteur de la grande industrie, celui que Marx appellera l'appendice de la machine. Dans le petit atelier où il compose — où Fourier venait, dit-on, corriger les épreuves

du *Nouveau Monde industriel*, — Proudhon est un ouvrier relativement libre, continuant à s'instruire, exerçant un art apprécié ; il traite d'égal à égal avec un petit patron qui reste un collaborateur. Lui-même, d'ailleurs, trouvant un associé, s'établit imprimeur à son compte. L'imprimerie ne tardera pas à péricliter. Et ainsi une pénible expérience personnelle instruira Proudhon des soucis propres aux entrepreneurs : en connaissance de cause il pourra reprocher plus tard, aux ouvriers signataires du *Manifeste des soixante*, de méconnaître les « tribulations » qui sont le lot de la petite bourgeoisie.

D'autres expériences vont l'initier à la vie du grand commerce. Son imprimerie à vau l'eau, des amis d'enfance, les Gauthier, lui offrent une place dans leur maison : ils transportent les houilles par le canal du Rhône au Rhin. Proudhon sera leur chargé d'affaires, le chef de leur contentieux. A Lyon, où il réside le plus souvent, on l'appelle l'avocat des Gauthier. C'est alors qu'il complète, par la pratique, son éducation d'économiste. « Je multiplie mes observations et j'achève *ab experto* mon cours d'économie politique, commencé avec Adam Smith et Say. » Il devient un professionnel de la comptabilité. Il apprend à discerner, sous l'agitation des hommes, le mouvement mesurable des valeurs. Son imagination voit à l'œuvre les mécanismes qui, accélérant ou retardant la circulation, accroissent ou diminuent la vitalité de tout l'organisme social. C'est ainsi que l'ex-typographe acquiert une compétence, des goûts, un regard de financier.

Mais qu'il soit devant les casiers de l'imprimerie ou en face des registres du comptable, il y a une obsession qui ne cessera pas de tourmenter Proudhon : et c'est l'obsession de la terre. Des souvenirs forment le constant décor de ses rêves : ceux de sa libre vie de bouvier. L'homme que par-dessus tout il admire et envie, c'est le paysan debout sur le champ qu'il cultive. Proudhon a toujours gardé, en même temps que l'amour de sa province, le culte de la campagne : c'est un rural en même temps qu'un fédéraliste. Avec quel touchant espoir il tend les bras, lorsqu'il se sent usé par la trépidation de sa vie, vers la terre maternelle de Franche-Comté ! N'est-ce point en s'étendant sur ce sol nourricier qu'il en a, tout enfant, aspiré la sève ? Qu'on relise les pages fameuses où il

décrit à Mgr Mathieu son « existence crottée » de petit paysan. On y sent respirer et comme haleter un sauvage amour, presque charnel, de la nature. Amour de paysan, en effet, et non amour de dilettante. « Le paysan aime la nature pour ses puissantes mamelles, pour la vie dont elle regorge. Il ne l'effleure pas d'un œil d'artiste ; il la caresse à pleins bras, comme l'amoureux des cantiques : *Veni et inebriemur uberibus.* »

Proudhon restera persuadé que rien n'est plus sain pour l'homme que le mariage avec la terre. Dans le *Principe de l'Art* encore — l'un des ouvrages qu'il n'eut pas le temps de publier, celui où il loue l'art « humain » et « critique » de son compatriote Courbet — il répète qu'une agglomération de mille petits propriétaires, faisant valoir chacun leur patrimoine, ce serait « le chef-d'œuvre politique, dont tous les autres ne sont que des accessoires ». Et c'est pourquoi, lorsque Proudhon trace à son tour des plans de cité future, il imaginera des combinaisons qui permettent aux ouvriers, rétribués à la vraie valeur de leur travail, d'être traités en égaux de leurs patrons ; mais toujours il voudra respecter, dans ces combinaisons mêmes, l'indépendance sacrée du cultivateur propriétaire. Toute son ingéniosité de comptable expérimenté, il la dépensera à concilier ce que réclame l'instinct égalitaire de l'ouvrier avec ce qu'exige l'esprit d'indépendance du paysan.

Il importe d'ajouter un trait : bouvier ou typographe, comptable ou journaliste, Proudhon est avant tout une âme d'une honnêteté rare. Tous ceux qui l'ont approché — de Karl Grün à Sainte-Beuve — ont dit le parfum de probité, de loyauté, de pureté véritable qui émanait de sa personne et qui lui valait une magnifique couronne d'amis. Le moins bienveillant de ses biographes, M. Arthur Desjardins, ne peut retenir cet aveu : « l'homme-terreur » était décidément le modèle de toutes les vertus privées. La misère revint presque chaque matin frapper à la porte de ce travailleur acharné ; jamais elle ne réussit à lui faire courber le front. Le plus scrupuleux des débiteurs, il renvoie aux amis les cadeaux trop généreux, il refuse une compensation de plusieurs milliers de francs que lui offraient les Pereire après l'avoir évincé d'une adjudication, il repousse les offres tentantes des journaux qui ne lui paraissent pas assez purs. Et

jusqu'au bout, quand il sera tourmenté par le catarrhe, « soufflant, toussant, crachant », il ne cessera pas d'abattre sa tâche quotidienne : parce que c'est un besoin, et aussi parce que c'est un devoir.

Il faut lire les lettres qu'il écrit de Belgique — après la condamnation de la *Justice*, en 1858 — pour se représenter la bataille quotidienne que fut sa vie. Après sa fille cadette, sa femme tombe malade : « elle souffre comme une damnée, elle travaille comme un démon ». Pour la seconder, Proudhon fait tous les métiers allègrement : cuisinier, femme de ménage, infirmier et toujours écrivain. « Souviens-toi comme moi, écrit-il à son frère, que la vie étant un combat, le plus sage est de faire de ce combat notre félicité. » Marié, moins par amour, écrivait-il, que par désir de se fonder une famille, il en accepte avec joie les charges : persuadé, à ce qu'il semble, que loin d'écraser l'homme elles l'aident à se redresser, conditions indispensables de son équilibre intérieur.

Il fallait rappeler cette fermeté de caractère : elle nous explique le prix que Proudhon attachera à la bonne conscience, à l'esprit et au goût du travail, aux sentiments de famille et au culte de la justice. Nous ne serons pas étonnés, dès lors, de découvrir, sous l'économiste que fut Proudhon, un moraliste de la meilleure race : au rebours de Rousseau, il pratiquait d'abord les vertus dont il devait faire la théorie. Et nous comprendrons du coup sa répugnance intime pour tout système qui viserait à produire, quasi mécaniquement, le bien-être et la justice. En matière sociale, les mécaniques lui font horreur. Proudhon veut l'égalité, mais avec et par la liberté : s'il tient à l'une autant qu'à l'autre, n'est-ce pas peut-être parce qu'il est profondément, par vocation spéciale, un être moral?

En 1848, dans les couloirs de l'Assemblée constituante, notre réformateur devenu député répète à qui veut l'entendre : « Je suis un financier ». Victor Hugo s'effarait, dit M. Droz, de cette profession de foi. Proudhon pourtant n'y mettait pas malice. Du moins, il n'y voyait pas le moindre paradoxe. Il était fier, en tout sérieux, de son expérience de comptable. Il faut voir son dédain magnifique pour les beaux esprits qui

n'ont point « passé par la routine des bureaux ». — « Si vous ne me tuez à la première décharge, crie-t-il à ses contradicteurs, je vous dirai en expirant : « Avant de parler de propriété, allez-vous-en rue de Rambuteau, 15, chez M. Hippolyte Vannier, faire un cours de tenue des livres. » Toute la philosophie sociale, selon lui, est impliquée dans la comptabilité. Si l'on ne sait pas balancer le *Doit* et l'*Avoir*, que se mêle-t-on des questions politiques, qui sont en leur fond des questions économiques? Hors des « solutions banquières ». pas de salut.

En 1846, Karl Marx cherchant un corps où loger son âme, une organisation qui pût incarner son système, écrit à Proudhon pour lui demander sa collaboration : Proudhon répond par une fin de non recevoir. Il ne croit plus, dit-il, à l'efficacité des « secousses ». Il croit moins que jamais à l'utilité des « dogmes ». Pour lui, il a trouvé une « combinaison » qui permettrait à la société de récupérer les richesses qui lui ont été indûment soustraites. — Le mot est caractéristique : dès ce moment, Proudhon est avant tout un réformateur qui a trouvé une combinaison.

La combinaison de Proudhon est fille de sa théorie de la valeur. Sa théorie de la valeur descend elle-même des axiomes de l'économie politique libérale. Proudhon se dit volontiers l'un des héritiers d'Adam Smith. Nos physiocrates avaient montré dans les choses, dans la nature, dans la terre les sources de toute richesse. Leurs successeurs anglais prennent à peu près exactement le contre-pied de cette affirmation. Pour eux aucun objet ne possède de valeur échangeable que par le travail humain qui y est incorporé. Ricardo, après Smith, tourne et retourne ce principe sous toutes ses faces. Des penseurs socialistes lui vont faire exprimer toutes ses conséquences : puisque le travail est roi, comment se peut-il que le travailleur reste esclave? Hodgskin et Thompson en Angleterre, Rodbertus et Marx en Allemagne exploitent ainsi les uns et les autres, chacun à sa façon, les théories de Smith et de Ricardo. Elles suggèrent à Proudhon le rêve d'un ordre idéal, où, par des contrats enfin justes, la valeur serait « constituée, fixée, arrêtée », pour le plus grand bénéfice de l'égalité.

Pierre a dépensé, pour façonner une robe, trois journées

de travail. Paul, pour mettre sur pieds une table, en a dépensé deux. Pierre a donc acquis le droit d'acheter pour trois journées de produits, Paul pour deux journées. Ni plus ni moins. Imaginez que ce « ni plus ni moins » devienne la règle stricte de tous les échanges. Imaginez que tous les vendeurs puissent acheter, et ne puissent acheter qu'à proportion de leur travail. Dès lors, toute valeur serait fixée. On saurait à quoi s'en tenir. On saurait sur quoi compter. Plus d'agio, plus de spéculation, plus de revenus sans travail. « Rente, fermage, loyer, intérêt de l'argent, bénéfice, agio, escompte, commission, privilèges, monopoles, prime, cumul, sinécures, pots-de-vin », etc., toutes ces « aubaines » qu'un Bastiat s'évertue à consolider, Proudhon les voit s'évanouir comme d'un coup de baguette magique par la seule vertu de l'échange équitable. La valeur étant mesurée par la quantité du travail qui l'a produite, toute l'égalité qu'on peut rêver est assurée aux hommes : la Balance est reine.

Équité de l'échange, fixation de la valeur, vente à juste prix, — l'imagination de Proudhon ne cessera pas d'être hantée de cet idéal : ses inventions successives seront autant d'efforts pour le faire vivre. Elles sont conformes à cette théorie abstraite de la valeur, les mesures de circonstance que les convulsions de 48 lui suggèrent. Après les journées de juin, dans cette fameuse séance du 31 juillet où il devint l'homme-terreur, Proudhon propose froidement, pour revivifier la circulation, qu'on astreigne les propriétaires à faire remise à leurs débiteurs, pendant trois ans, d'un tiers de leurs dettes. Le projet est autre chose qu'une inspiration subite, une réponse du tac au tac, soufflée par le seul désir de « faire de la fascination » et d'exaspérer le bourgeois. La *Solution du Problème social* est écrite au lendemain de l'insurrection victorieuse de février, pour obéir, raconte Proudhon, à l'injonction de quatre citoyens armés qui firent irruption un beau matin dans sa chambre, tout poudreux encore de la bataille : ils venaient le sommer de livrer au peuple, dans le plus bref délai, la synthèse positive qu'il avait promise à la fin des *Contradictions économiques*. Or la solution que Proudhon préconise dès ce moment, c'est non pas seulement une prorogation de toutes échéances, remboursements, loyers et fermages, mais une

réduction de tous revenus et traitements, salaires y compris, qui rapproche le prix des objets de leur valeur vraie.

Mais la hausse qu'il déteste par-dessus tout, naturellement, est celle qui résulte du « péage » imposé à la circulation par les détenteurs de l'or : quel soulagement, quelle libération si l'on pouvait se passer du numéraire, ou organiser tout au moins, par la réciprocité, la gratuité du crédit! Émettons des billets gagés par des produits, dont la valeur serait elle-même fixée par la quantité de travail cristallisée en eux. Dès lors qui empêche que les travailleurs se bornent à échanger des promesses de produits? Ainsi l'usage de la lettre de change pourrait être généralisé. De proche en proche l'échange direct et égal s'instituerait entre tous producteurs et consommateurs.

Tel était le principe de la *Banque du Peuple*, formule financière de la démocratie moderne, destinée à accomplir par la seule réforme du crédit la plus radicale des révolutions, « sans impôt, sans emprunt, sans numéraire, sans papier-monnaie, sans maximum, sans banqueroute, sans loi agraire, etc. » Lorsqu'il se représente les répercussions indéfinies de ce mécanisme ingénieux, Proudhon ne sait plus contenir son lyrisme. « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'égale, qu'aucune n'égalera jamais. Je veux changer la base de la société, déplacer l'axe de la civilisation, faire que le monde qui, sous l'impulsion de la volonté divine, a tourné jusqu'à ce jour d'occident en orient, mu désormais par la volonté de l'homme, tourne d'orient en occident. » Les vicissitudes de la politique ne devaient pas laisser au lyrique banquier le temps de pousser son expérience : en avril 1849, pour un article trop vif contre la Présidence, Proudhon est jeté en prison. La *Banque* dont il était gérant est liquidée.

Libre, aurait-il réussi à la faire vivre? Il semble bien que l'idée en soi était viable : ne la voyons-nous pas sous une forme nouvelle ressusciter dans l'œuvre des coopérateurs? Ce qu'il y a de sûr, c'est que jusqu'au bout Proudhon garda sa foi à cette idée. Il resta convaincu que le problème social est en son fond un problème de circulation, de crédit, d'échange. L'organisme social se rajeunit tout entier si vous savez régénérer son système circulatoire. Laissez-vous celui-ci tel quel, toutes les opérations chirurgicales que vous essaierez

seront inutiles, sinon dangereuses. Cette conviction centrale explique l'attitude de Proudhon vis-à-vis de la propriété individuelle, comme vis-à-vis de l'association ouvrière.

*
* *

Proudhon a longtemps passé pour l'ennemi acharné de toute propriété. C'est bien un peu sa faute. « La propriété, c'est le vol », la formule est de celles qui classent un homme. On ne retient que ce verdict. On oublie l'argumentation qui le justifie et du coup en limite la portée. Au fond, quand Proudhon s'amuse à retourner contre eux-mêmes, pour en tirer des conséquences égalitaires, la dialectique des juristes conservateurs, il ne conteste pas en soi le droit d'appropriation. Il veut seulement l'empêcher de devenir « exclusif et envahissant ». Ne suffirait-il pas, pour y parvenir, d'utiliser la distinction classique entre la *propriété* et la *possession* ? On reconnaîtrait à l'individu non plus un droit absolu sur les choses, mais un droit précaire, limitable à merci. Et ainsi, par des interventions délibérées de la collectivité, pourrait s'opérer la synthèse requise par le mouvement même de l'histoire. Le communisme est la règle écrasante, nécessaire à la première phase des sociétés humaines. Dans la seconde, avec l'institution de la propriété absolue, l'individualisme se donne libre carrière. Pour que le règne de l'égalité arrive enfin, il importe seulement que le droit de propriété soit réduit à la juste mesure.

Plus tard Proudhon jugera ce contrôle dangereux. Il se défiera de plus en plus de la puissance absorbante de l'État. En face de l'absolutisme du pouvoir public il jugera prudent de maintenir l'absolutisme de l'individu, maître chez lui, libre d'abuser comme d'user, fort enfin de son droit quiritaire. Des masses de petits propriétaires-rois constituent alors à ses yeux les plus sûrs gardes du corps de la liberté.

Mais pourquoi ne craint-il plus l'abus que ces propriétaires pourraient faire de leur droit ? C'est qu'il compte fermement sur un certain nombre d'institutions de garantie, conformes à ses idées sur la circulation : en organisant une meilleure répartition de l'impôt, en instituant la quasi-gratuité et la

réciprocité du crédit, en nous rapprochant par étapes de l'équité des échanges, elles permettraient d'universaliser en même temps que de mobiliser la propriété.

Il est évident que Proudhon, lorsqu'il escompte ainsi les avantages de la propriété libérée et libératrice, songe surtout à la propriété foncière. Rendez seulement, dit-il, les terres des nobles aussi mobiles que des quartiers de bœuf : bientôt vous verrez les cultivateurs acharnés au travail évincer les propriétaires oisifs. Ainsi ses prévisions de comptable rouvrent la voie à ses espérances de rural. Il en est persuadé : sitôt réformé le système de la circulation, il est facile au travailleur d'acquérir en propre tout ce qu'il faut de terre pour occuper et pour entretenir sa famille. Que demander de plus ? « Votre avenir, travailleurs, l'avenir de la patrie est là. »

Mais tous les travailleurs peuvent-ils vraiment rêver pour eux la vigne et le figuier de l'Évangile ? Réduire une grande nation moderne à n'être qu'un comice de paysans-propriétaires, c'est une entreprise malaisée. Tout rural qu'il est, Prudhon ne peut fermer les yeux à l'irrésistible élan de la grande industrie. Il voit la poussière humaine se concentrer, dans les villes, autour des machines multipliées. Là, par la division du travail, une « puissance collective » se développe, dont il faut bien subir la loi. Impossible de séparer ici, pour mesurer leur apport, les individus les uns des autres. Force leur est d'exploiter en commun, de contracter en nom collectif. C'est ainsi que Proudhon, à son corps défendant semble-t-il, en vient à reconnaître la nécessité de la compagnie ouvrière.

A son corps défendant, disons-nous. Car nul n'a manifesté plus de défiance à l'égard de ces associations que tant de gens, en 48, saluaient avec une espérance enthousiaste. « Homme de l'individualité avant tout », il flaire ici de nouvelles formes d'oppression. Il craint qu'avec toutes ces recettes pour « organiser le travail » on ne finisse par « crever les yeux à la liberté ». Du moins, s'il concède que les compagnies deviennent indispensables à la vie des industries capitales, qu'on ne lui parle point de monopoles garantis, ni même de subventions distribuées aux ouvriers associés.

Peut-être en profiteraient-ils pour tenir la dragée haute

aux consommateurs. Ils abuseraient de leur situation privilégiée pour hausser leurs prix. Qu'il soit donc bien entendu que les membres des compagnies seront des « sociétaires libres », responsables de leurs actes, liés vis-à-vis de la société qui les emploie par le devoir mutualiste, qui est de la faire jouir de leurs services au meilleur marché possible. Et, pour plus de sûreté, laissons-les soumis à la loi de la concurrence : si leurs prétentions devenaient exorbitantes, elle les ramènerait à un juste niveau.

Qu'il songe aux ouvriers ou aux paysans, Proudhon ne perd donc jamais de vue son idée directrice : c'est l'échange qu'il faut rendre enfin équitable, c'est la loi du juste prix qu'il importe de faire régner. A ce compte, et à ce compte seulement, on pourra marier l'agriculture et l'industrie, réconcilier la population des villes et celle des campagnes en assurant à tous les travailleurs, avec l'aisance modeste, l'indépendance par-dessus tout délectable, dont jouissent aujourd'hui les membres des classes moyennes.

On voit à plein, à travers ce système, les répugnances de Proudhon pour le communisme (« Retirez-vous de moi, communistes : votre présence m'est une puanteur »). On y discerne en même temps les raisons de sa mauvaise humeur contre la démocratie. Jusqu'à la fin, pour Proudhon, le communisme est l'ennemi. Mais ce qu'il déteste le plus dans le communisme, c'est que sa mise en œuvre supposerait une immense machinerie d'État, force appareils de coercition, tout un arsenal de lois, décrets et règlements. Le socialisme gouvernemental est la bête noire de Proudhon. Or la démocratie ne semble-t-elle pas avoir pour mission de rendre à l'idée de l'État une nouvelle jeunesse? Ne multiplie-t-elle pas, pour la collectivité, les prétextes en même temps que les moyens d' « intervenir », c'est-à-dire finalement de mécaniser la personne humaine? La doctrine du gouvernement par le peuple et pour le peuple contribue à subordonner une fois de plus, et plus que jamais, l'économie à la politique, alors qu'il serait temps enfin de subordonner la politique à l'économie. En ce sens, un étatisme populaire constitue le dernier obstacle, mais non le moins haut, à l'établissement spon-

tané de l'ordre à la fois libéral et égalitaire qui est le rêve de Proudhon. C'est pourquoi, contre les institutions, contre les aspirations, contre les illusions de la démocratie, il se retournera avec une énergie désespérée.

Son état d'esprit, ici, est un reflet de celui de Saint-Simon ; et c'est l'envers de celui de Louis Blanc.

Saint-Simon déjà distingue avec netteté entre l'ordre politique, qui s'impose par la force, et l'ordre économique, qui s'établit par les libres contrats. La notion de cette libre harmonie économique, Proudhon la retient avec piété. Il l'anime de toute la force de son espérance. Il se représente avec une complaisance minutieuse ce monde d'où toute contrainte sera enfin bannie, où seuls d'équitables contrats, d'individu à individu, dûment contresignés, feront loi. Plus besoin, dès lors, de législateurs, de préfets, de procureurs-généraux, de douaniers, de gendarmes. Par la vertu de l'échange égal, cette merveille, ce miracle devient enfin possible : un « ordre sans fonctionnaires ».

Quand cet espoir le fait vibrer tout entier, on devine quelle impatience doit éprouver Proudhon devant les hommes qui s'obstinent à reprendre, pour aboutir à la solution des questions sociales, les chemins glissants de l'action politique. Ils vont répétant que les réformes politiques sont les préfaces indispensables des questions sociales. Ils révèrent, dans l'État régénéré, la nécessaire sauvegarde des libertés réelles. Ils croient à la possibilité d'une révolution par en haut. En face d'illusions aussi dangereuses, Proudhon ne se tient pas de colère. Il nie avec véhémence « la compétence révolutionnaire des gouvernements ». La seule révolution possible à ses yeux est une révolution par en bas, une sorte de réorganisation moléculaire opérée par l'accord spontané des échangistes. Tant qu'une réforme de ce genre n'est pas commencée, les réformes politiques elles-mêmes ne sont et ne peuvent être que des changements d'étiquettes. C'est ce que Louis Blanc s'entête à ne pas comprendre. Et c'est pourquoi Proudhon exècre Louis Blanc. L'*Idée générale de la Révolution au XIXe siècle* est d'abord une réfutation en règle de l'*Organisation du Travail*.

« Proudhon est la personnification la plus complète de la Révolution de 48 ». On répète cette formule de Darimon. Elle

prête aux équivoques. Sans aucun doute, Proudhon a pris part au drame. Il y a joué son rôle. Il en a tenu tous les rôles : insurgé, député, journaliste, prisonnier politique. Mais, par-dessus tout, il est resté un esprit critique. Un esprit critique qui ménage moins encore ceux qui sont près, que ceux qui sont loin de lui. Dès le lendemain de la victoire il a le sentiment que tout le monde, dans les partis avancés, se fourvoie. Du moment où le gouvernement provisoire gouverne, Proudhon proteste. Les uns après les autres il analyse tous les décrets lancés avec des intentions si pures ; et il démontre avec la sainte colère d'un économiste libéral qu'ils ne peuvent avoir qu'un résultat : organiser la hausse, ralentir le crédit, préparer la faillite.

Quels qu'ils soient d'ailleurs, comment a-t-on pu croire encore que l'économie sociale se laisse régénérer à coups de décrets? Cette accumulation de papiers sur le sol national, cette « formation papyracée » est seulement la preuve tangible que la République de 48 n'a pas compris le peuple.

L'art d'interroger le peuple, de faire parler enfin le grand être collectif qui ne saurait se tromper, voilà ce que Proudhon eût voulu apprendre à ses contemporains. Que ne lisent-ils entre les lignes de l'histoire! Ils y verraient qu'une grande démonstration par le fait s'achève. Toutes les révolutions jusqu'ici ont été politiques. La dernière doit être économique. Il ne s'agit plus de transformer le gouvernement, il s'agit de le dissoudre en l'immergeant dans un milieu nouveau. Le principe que Saint-Simon a formulé répond à l'instinct profond de la masse, avertie par ses déceptions mêmes. Certes l'idée gouvernementale a fait une belle défense. Elle a pris, pour survivre, toutes les formes imaginables : de Louis XVI à Louis Blanc voyez plutôt quelle belle « série »! Mais l'effet ordinaire de ces réactions est d'intéresser plus de gens à la cause de la révolution. Le terme fatal de ces transformations est toujours la banqueroute, tant morale que matérielle. Résistances convulsives, qui ne font que rendre plus sensible la nécessité d'un radical changement de méthode.

On comprend dès lors pourquoi le révolutionnaire-comptable en veut particulièrement à la démocratie. Ce n'est pas du tout qu'elle soit à ses yeux une forme inférieure de gouvernement — l'analogue, comme dirait M. Bourget, de ce qu'est dans la

série animale l'embranchement des protozoaires. — Bien plutôt serait-elle en un sens la forme ultime de gouvernement, l'essai désespéré que tente pour survivre, en se dissimulant autant qu'elle peut, l'idée autoritaire. Un régime démocratique est donc le dernier obstacle à l'institution de cette anarchie positive que serait la République. La « République-anarchie positive », on rappelle souvent, comme une condamnation sans recours, cette formule de Proudhon. Il y voyait, quant à lui, l'expression d'un magnifique idéal. Il voulait dire que dans la République digne de ce nom régnerait une harmonie spontanée, œuvre des équitables contrats conclus entre libertés égales.

Mais précisément les illusions que la démocratie entretient, les institutions qu'elle multiplie détournent les individus des initiatives indispensables à ces accords. Elle centralise abusivement en même temps qu'elle atomise. En instituant le vote par tête, *viritim*, elle divise le peuple, elle l'émiette sous le fallacieux prétexte de le faire régner. Souverain impuissant, sa souveraineté se borne à contresigner des lois qui serviront à lui lier les mains. On s'acharne à bâtir des forteresses pour la défense des libertés. On ne s'aperçoit pas qu'on devient fatalement prisonnier des forteresses qu'on bâtit. Plus de gouvernants quels qu'ils soient : mais des commis, des administrateurs, des comptables. Cela suffit à la justice. Proudhon, en suivant l'élan du progrès, en poussant sa pointe un peu plus loin que ses compagnons d'ascension, découvre l'heureuse vallée où chacun, dans la plénitude de la liberté, aura sa part égale d'ombre et de soleil. C'est pourquoi il enrage de voir la masse, si près du but final, faire halte dans les rochers, et construire encore une fois des ouvrages de défense. Ce retard de l'histoire porte son impatience à son comble. Du haut de son observatoire les abris les mieux construits, parce qu'ils retiendront l'homme plus longtemps, lui paraissent les plus dangereux.

On voit maintenant en quel sens Proudhon est anti-démocrate. Il est très vrai qu'il a multiplié les rebuffades à l'adresse du suffrage universel, du parlementarisme, de l'étatisme. Il les a criblés de flèches aiguës. Elles ne sont pas toutes émoussées aujourd'hui. Libre donc à chacun d'en ramasser le plus qu'il peut et de les relancer contre ses adversaires, pour la plus grande gloire de son parti. Ce qui reste paradoxal, c'est de voir

ceux qui voudraient, par on ne sait quel coup d'État, remettre en selle un gouvernement fort et prestigieux, tirer à eux l'auteur de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*. Ces appels à la force, non moins que ces hymnes à la tradition de l'ancien régime, eussent fait hurler notre ex-typographe. C'est dans le sens de la liberté et de l'égalité qu'il veut pousser. Et s'il bouscule la démocratie politique, c'est pour mieux préparer le règne de ce qu'il appelle — avant les Sydney Web — la « démocratie industrielle ».

Ce que nous disons des nouveaux doctrinaires du royalisme il nous faudrait le répéter, toutes choses égales d'ailleurs, des philosophes du syndicalisme révolutionnaire.

Il est naturel qu'ils utilisent à leur tour tels ou tels arguments de Proudhon. Mais qu'ils l'accaparent et prétendent incarner son esprit même, ce serait un abus insupportable.

Ils nous présentent un Proudhon guerrier, héritier d'Héraclite, précurseur de Nietzsche, prêt à célébrer lui aussi la brûlante atmosphère des combats nécessaire à l'éclosion des vertus viriles. Lui aussi, il aurait donc compris que les syndicats de guerre sociale sont les gardiens farouches d'un feu sacré : le même héroïsme, qui transportait les armées de la révolution, resurgit en eux. Le petit-fils de « Tournési », vétéran de la Grande-Armée et farouche ennemi des gardes-chasse, eût aimé ce belliqueux enthousiasme.

Et il est très vrai que Proudhon, à de certains moments, chante la guerre comme une espèce de fait divin. Par plus d'un côté, le premier volume de *la Guerre et la Paix* rappelle les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Proudhon eût refusé avec énergie, semble-t-il, de travailler à « déshonorer la guerre » : révélation de la poésie, aliment de la religion, manifestation incoercible et irremplaçable du droit de la force. Ce beau cri lui échappe : « Moi aussi je suis homme, et ce que j'aime le plus au monde est encore cette humeur belliqueuse qui le place au-dessus de toute autorité, de tout amour, comme de tout fatalisme, et par laquelle il se révèle à la terre comme son légitime souverain. » A celui dont la vie fut un long combat, l'idée ne pouvait venir de chasser le combat de la vie.

Tournez la page toutefois. Lisez jusqu'au bout *la Guerre et*

la Paix. Après la thèse, l'antithèse. Le dieu de la guerre a lui aussi deux faces. Après la « figure d'archange », Proudhon nous en montre la « figure de démon ». Dans la réalité, cette guerre qui devait être la pure manifestation du droit est presque toujours un déploiement de bestialité : d'innombrables atrocités inutiles lui font cortège. Comment s'expliquer cette perversion? C'est que le plus souvent la véritable cause des guerres est une cause économique. La nation qui cherche la bataille sent l'aiguillon du paupérisme. Si les conquérants étaient sincères, dit Proudhon, ils écriraient tous sur leurs étendards : *Ego sum pauper et dolens*. C'est l'angoisse sociale qui accule les sociétés aux aventures guerrières. Quoi d'étonnant alors si l'affaire n'est point menée selon les règles du droit? Le ver est dans le fruit. L'injustice est dans l'idée même que suscite l'entreprise. La guerre a les mains sales parce qu'elle a l'âme impure. Rien n'excuse ceux qui pour résoudre des problèmes économiques déchaînent son impuissante fureur : ces nœuds-là ne se laissent pas trancher à coups de sabre.

Qui ne voit que la condamnation ici portée par Proudhon contre toute guerre à mobile économique retombe de tout son poids sur les apologistes de la guerre sociale. Quiconque appelle de ses vœux, pour le rajeunissement moral du monde, les saines violences, rencontre le blâme de Proudhon. Dès le lendemain des journées de février, après avoir porté cependant sa pierre à la barricade, il dit son peu de goût pour les insurrections : le romantisme blanquiste avec les théâtrales évocations de 93 lui est insupportable. La parole est désormais aux « commis », pense-t-il, plus qu'aux « héros ».

Quinze ans plus tard, lorsqu'il convie les ouvriers aux luttes toujours nécessaires, c'est aux luttes industrielles qu'il pense. Et par lutte industrielle il continue d'entendre cette libre concurrence qui permet aux individus de mesurer leurs forces avant d'établir, d'un commun accord, les conditions d'un contrat équitable. A aucun instant il n'entre dans ses intentions de justifier les formes brutales de ce qu'on appellera l'action directe, ni même les pressions diverses auxquelles peuvent se livrer des syndicats. Oublie-t-on que lorsqu'Émile Olivier s'entête à réclamer pour les ouvriers la liberté de coalition, nul ne proteste avec plus d'énergie que Proudhon? Il ne veut

à aucun prix que l'on remette aux ouvriers une arme aussi dangereuse ; elle pourrait devenir un véritable pouvoir d'extorsion. C'est dire que, s'il salue en effet dans les associations ouvrières des « foyers d'enseignement » en même temps que des « foyers de production », il lui aurait répugné, pour sa part, de les transformer en autant de camps retranchés. Dans la *Capacité politique* il se garde bien d'enseigner aux ouvriers qu'il exhorte à l'association la haine ou le mépris de la classe moyenne : il les incite au contraire à préparer leur fusion avec elle. Il les rappelle en tous cas au respect de la loi. Que. sous prétexte de « relever la classe ouvrière d'une soi-disant infériorité sociale », on puisse préférer « à la police de l'État l'antagonisme des classes, à la discipline de la loi le régime de la force », c'est une idée qui le scandalise. Ne va-t-il pas jusqu'à écrire que le progrès des mœurs ne saurait permettre que « la violence, eût-elle cent fois raison, l'emporte sur la loi, celle-ci ne servît-elle que de palliatif à la fraude » ? Chaudey résumait donc fidèlement la pensée de son ami en écrivant dans la conclusion : « Quand le peuple voudra être son maître, il le sera légalement et irréprochablement .»

Par où l'on voit quelle distance sépare de Proudhon ceux qui se plaisent aujourd'hui à insuffler au syndicalisme le plus possible d'esprit guerrier. Il reste vrai que, par certains côtés, ses théories préparent les leurs. Le fait qui sert de centre à leurs spéculations est la formation d'une « conscience de classe » ouvrière. Nul mieux que Proudhon n'a mis en lumière la signification historique de ce fait. Et le premier, peut-être, il avertit avec force que cette conscience de classe produirait malaisément au jour l'idée qui lui est propre, si les producteurs ne commençaient par se replier sur eux-mêmes : la sécession lui apparaît comme une condition préalable de l'originalité. Mais s'il veut qu'on s'isole pour penser, il ne veut pas qu'on se rue sous prétexte d'agir. Il sonne le rassemblement de la classe ouvrière : ce n'est nullement pour l'entraîner à un assaut, bousculade inutile.

Le comptable reparaît ici, que sa solution même rend pacifiste. L'idée qui, selon la secrète espérance de Proudhon, va être adoptée par la conscience ouvrière, ce n'est nullement l'idée collectiviste : celle-ci peut-être réclamerait, en effet, pour passer à l'acte, un coup de force et une dictature du proléta-

riat. Plagiat encore, laisse entendre Proudhon : ce sont toujours des bourgeois déguisés, ceux qui croient ainsi à la force et à l'État. L'idée dont la conscience du peuple, aussi affamé de liberté que d'égalité, est en travail, c'est l'idée mutualiste. Pour produire toutes ses conséquences heureuses, elle n'a que faire de violence ni de contrainte. Il y suffit de libres contrats, fixant les conditions des justes échanges. Quand on a cette clef en main, à quoi bon se battre devant les portes fermées?

*
* *

Pour instituer l'ordre nouveau, Proudhon ne veut pas de la violence; pour le faire durer, il ne veut pas de la contrainte. N'est-ce pas dire qu'il va être obligé d'escompter la bonne volonté générale? Non qu'il doive accepter jamais d'en revenir à la prédication du sacrifice. De la fraternité même il se défie, écrit-il, à l'égal de la volupté. Il renvoie Cabet dos à dos avec Louis Blanc. La notion qu'il se fait du droit, chose déterminée et quasi mathématiquement définissable, l'induit en défiance contre les systèmes trop indulgents au sentiment, qui mêle tout. Ce sentiment du moins, le souci du droit — l'intention de respecter les contrats souscrits, et d'abord de souscrire des contrats justes — il faut bien qu'il le suppose vivant et agissant dans les âmes. Si l'un des échangistes garde la secrète pensée de grossir ses bénéfices, au delà de son travail, en tirant profit des aléas favorables, tout le système n'est-il pas ruiné? La « combinaison » de Proudhon exige donc une atmosphère d'honnêteté. Proudhon économiste a besoin que Proudhon moraliste lui balaie la route.

La besogne n'est pas pour effrayer notre Franc-Comtois, rude et pur. Pour l'accomplir il n'aura pas à forcer son talent. Nul n'est plus foncièrement moraliste. Nul n'est mieux convaincu qu'un viatique est nécessaire au travailleur, qui l'excite au perpétuel effort sur soi-même. Nul n'a exalté plus lyriquement le sentiment de la dignité propre à l'homme, et par la grâce duquel il devient capable de dépasser le souci de l'utilité. Chose remarquable dans l'histoire des idées : par cette hantise de la vertu s'explique en dernière analyse la

guerre que Proudhon déclare à Dieu, son irréductible hostilité vis-à-vis de la religion en général, et du christianisme en particulier.

On sait quel reflux de mysticisme passait sur l'Europe dans la première moitié du XIXe siècle. La plupart des réformateurs sociaux d'alors finissent en fondateurs de religions. On coudoie les prophètes, les apôtres, les papes mêmes. Une odeur d'encens traîne sur tous les systèmes. Proudhon est de ceux qu'elle écœure. « Gloire à Jésus-Christ, par qui le salut a été donné au monde; gloire à Saint-Simon, par qui la vie a été comprise; gloire à Fourier par qui la loi sociale nous est révélée. Qui donc criera : Gloire au sens commun qui n'adore personne »? Au milieu de tant de docteurs en chapes, le plébéien émancipé s'enorgueillit d'être fidèle à l'esprit du XVIIIe siècle. « Volney, Dupuis, Fréret, d'Alembert, Voltaire, les Physiocrates, Condillac, Molière, Bayle et Rabelais, voilà mes pères, voilà ma tradition ». Si la *Justice dans la Révolution et dans l'Église* doit être une Bible encore, ce sera la Bible de l'anti-cléricalisme.

Ne croyons pas que Proudhon obéisse, en prenant cette position, au seul plaisir de contredire. Son antipathie pour la religion sous toutes ses formes tient à des raisons plus profondes : son horreur de l'autorité, d'abord, et sa défiance à l'égard des prestiges qui la consolident. L'anticléricalisme de Proudhon est l'envers de son « anarchisme ». La religion auréole ces pouvoirs dont l'adoration est le principal obstacle à l'avènement de l'ordre spontané qu'il rêve. Le gouvernement sacerdotal est le gouvernement type. Il sert de modèle aux autres, quand il ne leur fournit pas leur armature. Guizot loue le catholicisme d'être une grande école de respect. C'est justement de quoi lui en veut Proudhon. Sur une humanité agenouillée les gouvernements règnent plus librement : l'illusion religieuse entretient la servitude politique.

Mais surtout l'illusion religieuse entretient l'inertie morale. Ce sera le thème caractéristique de l'anticléricalisme de Proudhon. « Le XVIIIe siècle, écrit-il, n'a été qu'une escarmouche. Sa critique, libertine et superficielle, ne pouvait obtenir une victoire qui exigeait, avec la plus haute raison, la morale la plus pure. » Pour lui, la morale est « la seule chose qu'il

regarde comme absolue ». Anarchiste, disons-nous? Non pas du moins à la façon d'un Max Stirner, qui ne veut connaître que l'*Unique et sa propriété* : celui-ci refuse de distinguer entre parties hautes et parties basses de la personnalité; il dénonce dans la justice la dernière des idoles. C'est au contraire parce qu'il voudrait voir la justice régner seule sur des âmes à la fois purifiées et délivrées que Proudhon est si rude aux divinités : elles détournent à leur profit des sentiments qui eussent dû rester concentrés sur la tête de l'humanité. Mesurons l'audace de cette attitude : Proudhon ne se tient pas sur la défensive, comme font aujourd'hui encore la plupart des laïcisateurs. Il ne se borne pas à protester : « La religion n'a pas le monopole de la morale. Il y a une morale laïque, qui elle aussi doit être admise à faire ses preuves. » Non, aux yeux de Proudhon, il n'est de morale que laïque. La religion est une entreprise de démoralisation.

Les raisons qu'il en offre sont inattendues. Pour lui, les déchéances de l'humanité s'expliquent moins par la domination des bas instincts que par un abus des facultés supérieures. L'idéalisme est le pire ennemi de l'action morale. Et la religion est une débauche d'idéalisme. Elle fond l'idéal avec l'absolu. Toutes les qualités que l'humanité rêve, elle les érige en attributs d'un Être supérieur. Un moment peut-être, pour forcer des esprits encore incultes à s'incliner ensemble, cette « projection » a pu être utile : elle devient bientôt dangereuse. C'est que l'Être suprême, accaparant le respect, éclipse toutes les autres valeurs. Il laisse la terre vide et l'âme humaine désenchantée. Rappelez-vous plutôt les thèmes essentiels de la religion typique, la religion chrétienne : théorie du péché originel, théorie de la grâce nécessaire, « pénitencerie » universelle. Tout cela est fait pour ôter à l'humanité sa foi en elle-même. Au vrai, « le christianisme, par son principe, par toute sa théologie est la condamnation du moi humain, le mépris de la personne, le viol de la conscience ». Rentrons donc en nous. Tenons-nous en aux réalités de la conscience. Et ne craignons pas de révérer, dans sa nudité auguste, ce principe de justice qui est la révélation de la dignité humaine. Synthèse supérieure de toutes les forces de la nature, l'homme se sent capable de la dominer en dominant ses instincts.

Soyons seulement fidèles aux inspirations de cette raison législatrice qui devient consciente en lui. Ainsi substituerons-nous à tous les cultes, anciens ou nouveaux, la culture de l'humanité, qui ne demande qu'à s'épanouir par le travail libre, sous la loi du juste échange.

A cette horreur de l'idéalisme, Proudhon restera-t-il jusqu'au bout fidèle? Il semble qu'il s'en rende compte à l'user : la pure idée de la justice a quelque chose de sec et de froid. Pour qu'elle pénètre à fond les âmes, ne lui faut-il pas le concours des sentiments, eux-mêmes stimulés par les libres rêves de l'imagination? L'idéal donc — pourvu qu'il ne se mêle pas de fournir son principe à la justice, mais se borne à la glorifier — l'idéal aujourd'hui encore a son rôle à tenir. Et les esprits émancipés auraient grand tort, par scrupule rationaliste, de dédaigner ses puissants prestiges. C'est en s'efforçant de les mettre au service de la raison que Proudhon sera amené à réhabiliter l'art à sa manière. Admirez dans *le Principe et l'Art* quels efforts il dépense pour « réconcilier avec le juste et l'utile » la « représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes ». Dès lors vous ne serez plus étonnés d'apprendre qu'un Maurice Bouchor, par exemple, s'est nourri de la pensée proudhonienne. Mêler la beauté, sous ses formes d'abord les plus humbles, à la vie populaire, c'était aussi l'une des ambitions de Proudhon.

Mais plus encore que par sa théorie de l'art, c'est par sa théorie du mariage qu'il nous révèle le prix qu'il accorde à la culture des sentiments. On sait quelles avanies il réserve aux femmes émancipées, annonciatrices de la *Pornocratie*, et en revanche quelles litanies il compose en l'honneur de l'épouse-mère, gardienne du ménage. C'est que celle-ci est à ses yeux l'inspiratrice des vertus qui font l'homme probe : le couple, « l'androgyne », est le nécessaire organe de la justice. Au fond, si individualistes que soient ses goûts premiers, Proudhon a bientôt reconnu le danger qui menace tout individualisme : derrière la revendication du droit la préférence pour soi se cache. « L'opinion exagérée de nous-même, l'abus des préférences personnelles, voilà ce qui nous fait violer la loi de répartition économique. » Or la vie de famille est la plus

propre à paralyser ces tendances. *Væ soli* : trop souvent le célibataire risque de devenir un jouisseur solitaire ou un lutteur désespéré. Le ménage, au contraire, où les personnalités se fondent, prépare pour la vie publique des êtres à la fois fiers et sociables, amoureux d'indépendance mais aussi soucieux de justice. Le petit groupe familial que le travailleur doit soutenir, lui-même le défend contre toute faiblesse. N'y est-il pas perpétuellement incité, en même temps qu'à déployer son énergie active, à discipliner ses passions? Il est difficile en somme d'être un citoyen juste. — Proudhon en semble persuadé — si l'on n'est d'abord un bon père de famille. L'auteur de la *Justice* garde une religion : la religion du foyer.

Il ne manque pas de gens aujourd'hui pour nous avertir que les vieilles vertus privées et en particulier les vertus domestiques ont fait leur temps. On dirait qu'ils les considèrent comme autant de scrupules arriérés : Ayez le courage, nous crient-ils, de rompre avec ces survivances; à ce prix seulement la société enfin libérée s'organisera justement. — Que ces libérateurs épargnent du moins à Proudhon l'injure de leur hommage. Sa pensée est à contrefil de la leur. Parce qu'il veut la justice sur la terre, il est un philosophe laïque. Mais parce qu'il tient la moralité des individus pour la condition de la justice même, il hait les libertins. Sa conscience reste aussi ferme que son esprit est libre.

A des titres divers, syndicalistes et antidémocrates, morcellistes et coopérateurs, socialistes et radicaux peuvent se réclamer de Proudhon. Si aucun de ces groupes n'a le droit de monopoliser sa mémoire, son œuvre est assez complexe pour que chacun d'eux revendique légitimement une part de son héritage. Mais de tous ses héritiers, s'il avait pu les connaître, ceux-là sans doute auraient été le plus près de son cœur qui font le moins de bruit : les hommes probes et purs, capables de défendre par l'action, au foyer comme à l'atelier, les antiques vertus qui restent, aux yeux de Proudhon, les servantes et les gardiennes de la jeune justice sociale.

C. BOUGLÉ

LES ESPACES LIBRES A PARIS

Jean-Jacques Rousseau écrivait : « L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables. Ce n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré. Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine... Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières... Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'âme, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux... » Rousseau constatait le mal; Pasteur en a découvert les causes, indiqué les remèdes. Toutes les contagions sont causées par des germes en suspension dans l'atmosphère, et le développement en est favorisé par l'air raréfié et par l'obscurité.

Il faut donc que dans les villes, chacun puisse avoir sa part de bon air et de soleil, et que les travailleurs, en quittant l'usine ou le magasin, puissent, avant de rentrer dans une habitation trop souvent malsaine, respirer un air vivifiant. Mais cela n'est possible que si nos grandes villes sont suffisamment pourvues de parcs, de jardins et de terrains de jeux, où chacun puisse trouver l'air pur, sans avoir à parcourir une trop grande distance. Alphand l'avait compris; il s'était livré à des travaux importants sur ces questions, et il était arrivé à fixer en chiffres exacts la proportion rationnelle qui devrait exister dans une ville bien aménagée, entre les espaces libres et plantés, et la surface bâtie. Malheureusement les principes établis par lui n'ont pas été assez longuement appliqués; on

n'a point créé les espaces libres qu'il proclamait indispensables, et cela se traduit par un véritable gaspillage de vies humaines.

Les preuves fourmillent ; nous en citerons seulement deux qui nous paraissent concluantes. Prenons, dans Paris, deux voies parallèles, de même longueur, et d'orientation identique : le boulevard de Strasbourg qui commence à la gare de l'Est, et se prolonge par le boulevard Saint-Michel, jusqu'au boulevard Montparnasse, et la rue Saint-Martin, parallèle au boulevard de Strasbourg et que prolonge la rue Saint-Jacques parallèle au boulevard Saint-Michel. Dans les maisons qui bordent la première artère où l'air et la lumière sont assez largement distribués, la mortalité par tuberculose est de 1,1 p. 1 000 ; dans la seconde, étroite, sombre, privée d'air, 11 p. 1 000, dix fois plus que dans la grande rue voisine.

Aux Champs-Élysées, la mortalité par tuberculose est de 1 p. 1 000. A Grenelle, Javel, Plaisance, elle est de 10 1/2 p. 1 000. Et M. Juillerat, l'auteur de ce très remarquable travail qu'est le casier sanitaire de la Ville de Paris, signale certains îlots de maisons où la mortalité est bien plus élevée encore et où elle reste constante. Une maison occupée par 30 habitants a fourni en dix ans 97 décès par tuberculose. De semblables maisons sont de véritables abattoirs humains. Au reste, *un quinzième* des maisons de Paris, toutes situées dans des quartiers sans jour et sans air, fournit à lui seul, *le tiers* des décès par tuberculose. La démonstration est concluante, et il est presque inutile d'y ajouter cette seconde constatation : dans les maisons situées en bordure des squares, la mortalité par tuberculose est généralement dix fois moindre que dans les maisons entassées derrière elles.

Que l'air et le soleil soient les grands ennemis de la tuberculose, et qu'il faille par conséquent les offrir, par le moyen des espaces libres, à la population des villes, personne ne doute plus de cette vérité, ni en France, ni à l'étranger ; mais voyons dans quelle mesure on s'en inspire à l'étranger et en France.

Londres possède 530 parcs et squares qui couvrent une superficie de plus de 7 200 hectares (à peu de chose près, la superficie totale de notre capitale). La superficie des espaces libres y a plus que doublé en cinquante-cinq ans. Le County

council, disposant d'un terrain de 50 hectares pour créer Victoria-park, a acheté autour de cet emplacement des terrains qui lui ont permis de doubler cette superficie et de créer ce magnifique parc Victoria qui occupe 90 hectares. Depuis quinze ans, Londres a dépensé plus de 500 millions pour l'acquisition de nouveaux parcs, pour la création et l'amélioration de ses rues et voies de transport, et l'aménagement d'espaces libres. Elle est puissamment aidée par l'initiative privée. Des particuliers lèguent à la ville des jardins ou des sommes destinées à en acquérir. Des associations se sont fondées pour venir en aide à la municipalité, en achetant des terrains qu'elles lui offrent et qui sont immédiatement transformés en squares. Plusieurs millions ont été dépensés, plus de 200 petits parcs ont été ainsi créés dans Londres, depuis quelques années, par la *Metropolitan public Garden association*, et principalement dans les quartiers surpeuplés.

Londres est imitée par presque toutes les grandes villes. Le bruit s'étant répandu qu'une bande noire s'était formée pour acheter et lotir une des plus belles parties du parc de Richmond, la *Commons and Footpaths Preservation Society* (un peu analogue à notre Société des paysages de France) souleva un de ces mouvements de protestation qu'on provoque si facilement en Angleterre sur les questions d'intérêt général. L'opinion publique, éclairée par la presse de tous les partis, obligea les conseils des différents comtés riverains de ce domaine à l'acheter au prix de 2 millions, et deux bills du Parlement ont frappé d'inaliénabilité ce parc qui renferme les plus beaux arbres de l'Angleterre. Les travailleurs en ont maintenant la jouissance assurée; ils peuvent y venir voir les troupeaux de cerfs qui y vivent en liberté, jouir des beaux ombrages et du voisinage de la Tamise.

La Commons and Footpaths Preservation Society a rendu les mêmes services à quelques autres grandes villes industrielles comme Sheffield, en empêchant l'aliénation de terrains qui les bordaient et qui constituent maintenant de magnifiques promenades. La municipalité de Manchester a multiplié, depuis quelques années, les espaces libres, surtout dans les quartiers populaires; elle ne s'est pas laissée arrêter par la difficulté qu'elle éprouve à maintenir, dans cette atmosphère saturée de fumées

et d'émanations industrielles, une verte parure dont l'entretien lui coûte fort cher.

Berlin a une proportion d'espaces libres plus que double de celle de Paris, et elle ne laisse échapper aucune occasion de l'accroître. Dresde a des kilomètres de larges voies bordées d'arbres et dont le milieu est occupé par un véritable jardin orné de fleurs et d'arbustes. Cologne a profité de la démolition de ses fortifications pour créer des parcs qui sont fort beaux et des terrains de jeux. Francfort, Munich, Dusseldorf, Darmstadt, Altona, et la plupart des grandes villes allemandes ont appliqué les mêmes principes. Vienne créa cette belle promenade du Ring et celle du Graben, grâce à la mise en vigueur d'une nouvelle loi sur les expropriations en matière de travaux publics, qui facilite considérablement l'exécution des grands travaux d'intérêt général, Bruxelles s'est assainie par la création de nombreux espaces libres dans l'intérieur et autour de la ville. La municipalité a été aidée dans cette tâche par le roi Léopold II, qui a consacré à cette œuvre une partie de ses revenus du Congo [1]. A Anvers, on a profité de la démolition des fortifications pour dresser un plan d'aménagement sur lequel figurent de vastes espaces libres et de larges avenues. Genève ne s'est pas contentée des jolis jardins qu'elle a créés sur les deux rives du Léman, de la promenade des Bastions, du jardin botanique et du jardin d'Acclimatation : elle a ouvert aux promeneurs le bois de la Bâtie, situé au confluent du Rhône et de l'Arve, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Lausanne a multiplié, dans les parties neuves de la ville, de larges voies et des squares, et elle a agrandi le parc qui la domine et offre une si belle vue sur le lac.

Aux États-Unis, New-York, Washington, Boston, Saint-Louis, Chicago, Philadelphie ont dépensé des centaines de millions de dollars pour offrir à leurs habitants des parcs, des jardins et des pelouses de jeux : sur leurs plans d'aménagement fort bien établis, figurent des terrains d'une étendue considérable, qui, situés à de grandes distances des limites actuelles de ces villes, formeront plus tard les espaces libres indispensables à la cité agrandie. Ces améliorations coûtent

1. Les travaux les plus importants ont été exécutés par le bourgmestre Auspach, par le grand bourgmestre libéral M. Buls et par M. de Mott.

très cher, mais sont des placements à gros intérêts : « Elle se soldent, comme l'a dit l'apôtre de toutes les œuvres sociales. M. Emile Cheysson, en rentes de santé et de bonheur. »

Pendant ce temps, que faisait-on à Paris? Ce qui s'est passé pour le Champ de Mars[1] n'est malheureusement pas un fait isolé. Le Conseil Municipal ayant décidé que l'ancien marché du Temple situé à côté du petit square qui porte le même nom, serait démoli, une occasion excellente s'offrait de doubler ce petit jardin si exigu, le seul qui soit à la disposition des enfants assez nombreux de ce quartier ouvrier. Aussitôt qu'il ne pleut pas, les pauvres petits se pressent en si grand nombre dans cet étroit espace qu'ils ne peuvent même pas jouer. Lorsque la population ouvrière qui habite ce quartier surpeuplé a vu qu'on démolissait le vilain immeuble municipal, elle a cru qu'on supprimait ce marché qui lui était commode, uniquement pour doubler le square, et elle s'en est réjouie. Sa joie n'a pas été de longue durée; le terrain a été vendu par l'administration des Domaines, et aujourd'hui, tout cet emplacement est couvert de casernes à sept étages. Ces grands blocs occupent un volume beaucoup plus considérable que l'ancien marché; la population devra se contenter d'une ration d'air encore moindre, et les prochaines statistiques accuseront quelques cas de tuberculose de plus dans ce quartier déjà si éprouvé. Résultats de ce mépris des lois de l'hygiène :

	Espaces libres.	Mortalité par tuberculose.
	—	—
Londres	14 p. 100	1,9 p. 1 000
Berlin	10 —	2,2 —
Paris.	4 1/2 —	5,1 —

Londres a trois fois plus d'espaces libres que Paris; la mortalité par tuberculose est trois fois moindre. Berlin a une superficie en espaces libres plus que double de celle de Paris; sa mortalité par tuberculose est plus de deux fois moindre.

A Paris, c'est quatorze mille vies humaines que la tuberculose prélève tous les ans. Quatorze mille âmes, c'est la population totale de bien des villes, de Fontainebleau, par exemple,

1. Le lotissement de la moitié du Champ de Mars, qui offrait un espace libre de 50 hectares maintenant réduit à 25.

et M. le professeur Landouzy, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, évoquait dans une conférence à la Sorbonne, « ce spectre d'une ville comme Fontainebleau, détruite en un an par la mort par tuberculose de tous ses habitants. »

Est-il possible, devant des chiffres aussi désolants, que nous continuions à nous disputer sur le degré de socialo-radicalisme, ou de radicalo-socialisme, ou d'unifico-socialisme de nos candidats, et que nous n'imposions pas, avant tout, aux hommes que nous chargeons de la gestion de nos intérêts, de prendre les mesures qui peuvent seules épargner la vie de nos femmes et celle de nos enfants?

Partout où l'on a engagé la lutte contre le fléau, il a reculé. La mortalité par tuberculose était en Angleterre en 1860 de 3,4 p. 1 000. Elle est tombée en 1886 à 2,67 p. 1 000. En 1900, elle est à 1,31 p. 1 000. : diminution de près de 60 p. 100 en quarante ans. En Prusse, les statistiques accusent, avant 1886, une mortalité de 3,11 p. 1 000; elle tombe en 1901 à 2 p. 1 000 : diminution de près de 40 p. 100 en *quinze* ans. Pendant ce temps, la mortalité moyenne de la France reste à 4,5 p. 1 000 et les statistiques les plus favorables admettent que ce chiffre est à peu près stationnaire. C'est à peine si les guérisons, obtenues dans les quelques sanatoria que nous possédons, compensent le développement pris par la maladie dans des départements où elle était jusqu'ici à peu près inconnue. En effet, depuis l'augmentation de la consommation de l'alcool et de l'absinthe, à Paris, concordant avec le surpeuplement et les logements malsains, nombre d'ouvriers qui ne viennent dans la capitale que pendant la saison des travaux deviennent tuberculeux, rapportent la maladie dans leurs chaumières et créent ainsi des foyers qui se développent.

On dit vulgairement « que la tuberculose se prend sur le zinc », et c'est vrai puisque 70 p. 100 des tuberculeux sont des alcooliques. Mais les remèdes que nous préconisons contre la tuberculose sont justement parmi les meilleurs qu'on puisse employer contre l'alcoolisme. En même temps que l'amélioration du logement des travailleurs, la création d'espaces libres, de parcs et de terrains de jeux est indispensable à la moralité tout autant qu'au point de vue de l'hygiène.

*
* *

Accordons la plus grande attention aux efforts qu'ont faits et que font de bons citoyens pour sauver Paris de la mauvaise hygiène. M. Eugène Hénard, architecte de la ville de Paris, donnait, il y a huit ans, sous le titre : « Les Transformations de Paris », un véritable plan d'aménagement de la ville. Il y montre, entre autres choses, quels sont les emplacements où l'on pourrait, sans engager des dépenses trop considérables, créer des parcs et des squares et donner de l'air aux vieux quartiers. Dès que la question de la désaffectation des fortifications de Paris s'est posée, il a été des premiers à déclarer que cette réserve d'air salubre devait être conservée, et il a réclamé la création de neuf grands parcs et de treize terrains de jeu. Il a prouvé que. tout en payant à l'État 70 millions pour le prix des terrains militaires des fortifications et en achetant pour donner aux parcs projetés une profondeur suffisante quelques hectares de terrain de la zone frappés par la servitude militaire, il était possible d'offrir à la population parisienne près de deux cents hectares de nouveaux espaces libres, sans qu'il en coûte rien au budget municipal, la Ville devant être indemnisée par la revente d'une partie des terrains des fortifications. M. Hénard fut soutenu par quelques journaux, notamment par le *Journal des Débats* et l'*Éclair*.

Au même moment M. Jules Siegfried, président du Musée Social, fonda la section d'hygiène urbaine et rurale et des cités-jardins, où il appela tous les hommes qui se sont occupés des questions d'hygiène et d'esthétique urbaines. Deux sous-commissions furent nommées : l'une pour rechercher les modifications nécessaires aux lois et règlements, l'autre pour désigner les emplacements où pourraient être aménagés, à la périphérie ou dans l'intérieur de Paris, des parcs et des terrains de jeux, indiquer les grandes voies à créer et les réserves qui devraient être rendues inaliénables afin de pouvoir constituer plus tard les espaces libres indispensables au Paris de demain. Mais les journaux parlèrent d'un accord conclu entre le gouvernement et la ville de Paris, relativement à la cession, moyennant 64 millions, d'une importante partie (le tiers environ) des

fortifications et au lotissement de ces terrains. La section d'hygiène pensa qu'il y avait urgence à s'occuper avant tout de cette question. Les deux sous-commissions soumirent à l'Assemblée générale de la section leurs résolutions. M. Siegfried rédigea un projet de loi qu'il déposa sur le bureau de la Chambre des Députés.

Puis, un comité exécutif reçut pour mission d'intervenir dans la lutte électorale qui commençait alors, les élections municipales ayant été fixées au 3 mai. Le comité exécutif afficha partout un plan de Paris où figuraient les neufs grands parcs, et le boulevard dont le Musée Social réclamait la création. L'affiche disait :

De l'air, des parcs, des sports! Sauvons nos espaces libres, sauvons nos fortifications. Pourquoi?

Parce que vous ne pouvez vivre dans des prisons de pierre.

Parce qu'à vos enfants, il faut autre chose que la rue. Parce qu'il faut à tous de la lumière, de l'espace et des terrains de sport. Parce que, depuis un demi-siècle, Paris s'accroît formidablement et que ses jardins disparaissent. Parce que Londres, Berlin, Vienne, toutes les capitales, ont beaucoup plus d'espaces libres que Paris.

Comment?

En exigeant de l'État leur abandon gratuit à la population parisienne. En exigeant de la ville une ceinture de neuf grands parcs et des espaces réservés aux sports. Électeurs Parisiens, ne votez que pour des candidats qui ont accepté ce programme!

Nous n'entendions pas faire de la cession gratuite des terrains une condition intangible. Mais pourquoi la République ferait-elle pour Paris moins que les gouvernements précédents? En 1777, Louis XVI donnait à la Ville l'Étoile de Chaillot (place de l'Étoile actuelle) et faisait payer par l'État les dépenses d'aménagement de ces terrains. En 1828, Charles X faisait don à la Ville de la pleine propriété des Champs-Élysées et de la place de la Concorde, en lui imposant l'obligation d'exécuter à ses frais les travaux d'embellissement. En 1852, une loi votée par les Chambres sur la proposition des ministres de Napoléon III et malgré les objections de l'Administration des Domaines, donnait à la Ville le Bois de Boulogne où Alphand créa le plus délicieux parc qui existe aux environs d'une grande ville. En 1860, une autre loi donnait à la ville le bois de Vincennes.

Il est tout naturel, par contre, que l'État faisant un sacrifice impose ses conditions ; il ne doit consentir à supprimer la servitude militaire qui pèse sur les terrains de la zone que si elle est remplacée par une servitude sanitaire. Et si l'on nous objecte les dépenses élevées que coûteront ces améliorations, nous répondrons que, sans compter les larmes répandues qui ne s'évaluent pas en argent, les soins à donner à 60 000 tuberculeux imposent à nos budgets des charges autrement lourdes.

Dans les discours prononcés en Allemagne sur les questions sociales, il y a une expression qui revient constamment, c'est celle de *capital* humain. Ce pays, si riche en hommes grâce à sa grande natalité, fait cependant les plus grands efforts pour diminuer sa mortalité. Est-ce qu'en France nous ne gaspillons pas notre capital humain? Nos statistiques, celles de la mortalité et de la morbidité dans notre armée aussi bien que dans la population civile, paraissent le démontrer.

Mais, revenons à notre campagne électorale. La plupart des candidats signèrent de très bonne grâce l'affiche que nous leur avions fait présenter. Le petit groupe de ceux qui refusèrent n'eut pas à s'en féliciter, car, bien que quelques-uns d'entre eux occupassent depuis longtemps au Conseil des situations importantes, ils ne furent pas réélus.

L'effet produit fut considérable : on sentit que les milieux populaires étaient gagnés à nos idées ; pendant la lutte électorale, des électeurs avaient fait imprimer à leurs frais, lorsque notre stock avait été épuisé, des affiches semblables aux nôtres. Pour consolider les résultats obtenus, le Comité exécutif organisa, le 5 juin, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une réunion à laquelle assistèrent plus de 2 000 personnes, sous la présidence de M. A. Ribot.

Pendant ce temps, les sous-commissions discutaient l'importante question des plans d'aménagement et d'extension des villes. Une ville, à moins qu'elle ne soit en décadence, est un organisme qui s'accroît constamment. Peut-on admettre que cette croissance soit laissée au hasard? peut-on continuer à marcher à l'aveuglette, décidant, trop souvent en vue d'intérêts purement électoraux, l'exécution de travaux tantôt sur un point tantôt sur un autre. Or, si les travaux qui ont agrandi et embelli Paris depuis la Révolution jusqu'à la fin du gouver-

nement de M. Haussmann, sont à peu près tous indiqués sur un plan qui a été établi par ordre de la Convention en 1793, depuis que ce plan a été épuisé, nous avons eu beaucoup de constructeurs de maisons, mais pas de constructeurs de villes.

Allons-nous continuer à faire pour nos grandes villes comme pour nos ports où des millions ont été engloutis, en faveur de petits ports électoraux qui n'auront jamais un trafic sérieux? Demandera-t-on toujours à chaque conseiller municipal quel est le travail qu'il désire dans son quartier, au détriment de toute œuvre grande et vaste, vraiment profitable à la beauté et à la salubrité, au charme de Paris?

Toutes les grandes villes d'Angleterre, d'Allemagne, des États-Unis, d'Autriche, de Belgique, de Suisse, ont leur plan d'extension. Une petite ville de 60 000 habitants comme Lausanne a le sien, Paris n'en a pas. Et les communes, qui l'entourent et qui formeront le Paris de demain, continuent à diriger leurs travaux de voirie, d'égoûts et leurs aménagements à peu près d'après les mêmes principes que si elles étaient situées dans l'un quelconque de nos départements, à 4 ou 500 kilomètres de la capitale. A l'aboutissement de quelques-unes des voies de sortie de Paris les plus importantes, on se bute à des groupes compacts de maisons qui forment de véritables remparts, et qu'il faudra racheter fort cher lorsqu'on voudra continuer les larges artères qui, dans le Paris agrandi, de 1930 ou de 1940 relieront la grande cité à Versailles, à Saint-Germain, où à la forêt de Sénart.

Comment seront dressés les plans d'aménagement et d'extension de nos villes? Dans les villes peu importantes, ils pourraient l'être par une commission du Conseil municipal, à laquelle seraient adjoints l'architecte voyer, le comité de salubrité et quelques spécialistes. Lorsqu'il s'agirait de villes plus considérables, et dont le développement exige des emprises sur les communes voisines, le préfet devrait être représenté dans la commission chargée de dresser le plan d'aménagement. Dans le cas où le plan intéresserait plusieurs départements, ce qui ne se présente actuellement que pour Paris et pour Lyon, une commission devrait être nommée par le ministre de l'Intérieur et présidée par lui, et le plan serait approuvé par une loi, ou par un décret rendu en Conseil d'État.

Il y a trois ans, de même qu'on a loti la moitié du Champ de Mars et l'emplacement du marché du Temple, on aurait (si le gouvernement et le Conseil Municipal avaient pu se mettre d'accord sur la question de prix) permis de lotir tout l'emplacement des fortifications et de bâtir au hasard sur les terrains de la zone. Quelques protestations isolées se seraient produites, mais seraient restées sans écho. Aujourd'hui, pareille œuvre serait absolument impossible, et si les corps élus hésitaient à faire leur devoir, un soulèvement général de l'opinion publique ne tarderait pas à le leur rappeler.

Le Conseil Général de la Seine s'est prononcé en faveur de la proposition de loi sur la question des fortifications déposée par M. Jules Siegfried à la Chambre des Députés. Il y a quelques mois, M. Chastenet ayant soulevé à la Chambre cette même question, tous les orateurs, à quelque parti qu'ils appartinssent, et même le ministre des Finances M. Caillaux, ont proclamé la nécessité absolue des espaces libres et des terrains de jeux. Tout dernièrement, pendant la discussion du budget, le ministre des Finances, M. Cochery, et le rapporteur général du budget, M. Doumer, se montrèrent animés du même désir. Tous les orateurs insistèrent sur les avantages moraux et matériels que le déclassement des fortifications devait apporter à la population parisienne. Enfin la Chambre des propriétaires de Paris, désireuse de prendre part à ce mouvement bienfaisant, a fondé, il y a moins d'un an, une Ligue des Espaces libres. Après tant de vœux, quand les résultats seront-ils obtenus pour le plus grand bien de nos populations urbaines?

GEORGES RISLER

L'HEURE DU DIABLE[1]

XX

Le surlendemain, en voiture, Gilberte accompagna Charlotte à la gare. Les arbres se doraient déjà au flanc des collines et les peupliers dressaient leurs minces quenouilles, d'un jaune très pâle. Des colchiques, dans les prés, montraient leurs pointes mauves; au creux des ornières, les roues, de temps en temps, écrasaient les premières feuilles mortes. Dans la plaine, un paysan poussait sa charrue derrière une paire de gros bœufs fauves. De toutes choses montait une précoce sensation d'automne.

— Tu m'écriras, — dit Charlotte.

Gilberte fit signe que oui.

— Toi aussi, écris-moi.

Elles se turent, vaguement gênées l'une et l'autre. Un vol de corneilles traversa le ciel calme. Gilberte dit :

— Tu dois être pressée de revoir ton fils?

Elle avait parlé distraitement. Charlotte répondit :

— Sans doute! mon pauvre Jacquot!... Pourtant, Gilberte, vois-tu? je n'ai pas le tempérament très maternel. Pourvu que je le sache bien portant et heureux, je puis me passer du petit, tandis que je ne saurais pas me passer de Georges.

Et, ramenant autour d'elle son long manteau gris, elle conclut avec simplicité :

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août et 1er septembre.

— Moi, Gil, je suis une amoureuse, et presque rien que cela.

Ses yeux noirs, chauds et ardents, se fixaient sur la route mince, qui filait entre les champs hérissés de chaume ou tout bruns déjà d'un récent labour.

— Alors, — dit Gilberte, — tu partiras avec Georges pour Paris, et vous vivrez tous les deux là-bas, puisque vous vous aimez ?

Une tristesse sonnait dans sa voix. Charlotte la prit par le bras :

— Ma chérie, écoute : Georges et moi, à travers toutes les circonstances possibles, nous aurions été l'un vers l'autre parce que notre amour est plus fort que tout.

— Même que la souffrance d'autrui ? — dit amèrement Gilberte.

— Mon petit, lorsque deux êtres s'aiment véritablement, avec une fougue sacrée, il en résulte presque toujours, ici ou là, une souffrance. L'amour n'est pas un jeu, comme le croient les petites filles romanesques et les collégiens : c'est la plus sérieuse affaire de la vie. Le seul parti qu'on puisse prendre, c'est d'obéir à son cœur sans aucun mensonge, avec loyauté.

Elle dressait sa jeune figure mate, impérieuse, aspirait l'air de ses narines ouvertes.

— Tu es faite pour être heureuse, toi ! — dit Gilberte.

Le cheval s'arrêta net devant la gare. Un vieil employé à moustache blanche vint s'emparer de la malle. Les jeunes femmes passèrent sur le quai, marchèrent sur le bitume craquelé de larges fentes. Un gamin en tablier noir cessa, pour les contempler, d'escalader un wagon de marchandises poussé dans l'unique voie de garage. Lentement, elles allèrent jusqu'au bout du trottoir, suivirent le sentier souillé de charbon qui longeait le talus. Un amas de joncs séchaient au soleil près du réservoir conique.

— Ne te tourmente pas trop, mon petit ! — dit Charlotte, tandis qu'elles revenaient sur leurs pas. — Ne te tourmente pas trop ! On fait de son mieux ici-bas et il ne faut pas, même envers soi, se montrer sévère à l'excès. Embrasse-moi.

Le train, dans un nuage de vapeur, débouchait du dernier tournant : Gilberte se pencha tendrement vers son amie...

Lorsqu'elle se retrouva sur la route, dans le panier très cahoté, elle éprouva comme un soulagement. Le petit cheval trottait avec allégresse, érigeant ses oreilles; Gilberte, en manière de caresse, le frôla avec les guides :

— Coco, mon ami, vois-tu, je préfère être toute seule...

Charlotte, qu'elle aimait tant, qui, pendant des années, avait été sa confidente et sa compagne, lui paraissait séparée d'elle par un brouillard.

« J'ai les mêmes idées qu'elle, pourtant, et j'approuve sa manière d'agir. Mais elle ne me comprend pas tout à fait... »

Avec une mélancolie aiguë, elle pensa que Michel non plus ne la comprenait pas tout à fait et qu'il ne cherchait même pas du tout à la comprendre. De nouveau, elle se pencha vers le petit cheval :

— Coco, je suis toute seule, vraiment toute seule... Et j'ai du chagrin!...

Elle se rappela soudain, avec intensité, le visage grave et doux de son mari : tant de fois, il s'était inquiété d'elle! Il avait, lui, un si vif souci de lire en son âme!... Elle murmura :

— Oh! Xavier, j'étais injuste. C'est vous qui m'avez le mieux comprise, toujours... Et vous avez été si bon pour moi!... Pourquoi est-ce que je ne vous aime pas, vous, avec cette violente ardeur?

XXI

Ce soir-là, pour la première fois depuis des semaines, les deux ménages furent seuls au salon, après dîner. Parce que Marie-Louise se plaignait du froid, les fenêtres étaient fermées. Une lampe, posée sur la commode, éclairait mal la vaste pièce dont tout un coin restait noyé d'ombre. Michel, les mains jointes derrière le dos, marchait de long en large tête basse. Gilberte regardait son mari assis près de Marie-Louise. Il lui semblait que l'air était rempli d'une lourde tristesse. La conversation que madame Soumet ne soutenait plus de son intarissable babil se relevait artificiellement pour retomber aussitôt. Michel ayant tenté de raconter une histoire, sa femme l'avait interrompu d'un : « Je t'en prie », si sec

qu'il s'était tu. Xavier parlait de reboisement, des pins sylvestres et des pins noirs qu'il comptait faire venir d'Auvergne. Il parlait d'une voix lente, un peu fatiguée, qui remuait Gilberte jusqu'au cœur.

« Est-il triste à cause de moi, déjà? » — se demandait-elle.

Dans la clarté jaune de l'abat-jour, elle voyait la figure pâle de madame Brignoles : inquiets, les yeux verts lui semblèrent suivre le va-et-vient de Michel à travers la pièce. Elle pensa que Charlotte avait des choses une conception terriblement simpliste.

« Nous sommes là tous les quatre, tous les quatre... Et il faut beaucoup de peines et beaucoup de larmes pour que soit brisé le lien des vieilles habitudes... »

Les vieilles habitudes! N'y avait-il que cela? De nouveau, elle regarda Xavier. Il était beau avec son front pensif, jeune sous des cheveux gris, et ses larges yeux clairs. A le voir, elle éprouvait une joie réelle et douce. Il avait été un grand ami si sûr! De causer avec lui, elle se sentait meilleure... Mais les pas de Michel, réguliers, sonnant sur le parquet, la troublaient. Il était là, lui, tout près d'elle, lui dont une poignée de main la bouleversait et qu'elle aurait voulu suivre au bout du monde, dans un élan de passion.

« Pourquoi, oh! pourquoi n'est-ce pas comme dans les livres où l'on n'aime jamais qu'une personne à la fois! »

Elle éprouvait qu'ils lui étaient tous deux infiniment chers.

« Ma pauvre petite, — avait dit Charlotte, — il faudra bien que tu choisisses!... »

Xavier la considérait avec un regard affectueux : elle fit effort pour lui sourire. Puis, en face d'elle, elle vit l'autre, arrêté : elle aurait voulu se blottir dans ses bras, lui affirmer qu'elle l'aimait.

« Comment est-ce arrivé, tout cela? » — songea-t-elle, avec le sentiment de la fatalité.

Elle s'appliquait maintenant à ne plus rêver de Michel, se montrait moins tendre avec lui; mais, malgré elle, en sa présence, tout son être frissonnait et, depuis deux jours qu'elle s'efforçait de l'éviter, elle tremblait au seul son de sa voix.

— Mon cher Danelle, — dit Marie-Louise tout à coup, —

il faudra que, nous aussi, nous songions à partir... N'est-ce pas, Michel?

Avec une sorte de défi elle examinait son mari, qui murmura :

— Certainement!

Il se tenait debout, immobile; Gilberte pensa que leurs deux cœurs battaient à l'unisson.

— Mais — dit Xavier très doucement — nous ne sommes pas à la mi-septembre!

— Nous partirons — reprit madame Brignoles — dans le courant de la semaine prochaine, le 14 ou le 15... Nous vous aurons encombrés suffisamment pendant deux mois.

Michel, sans un mot, se remit à marcher.

— Oh! — dit Gilberte, — restez encore. Le temps est si beau!... Et vous verrez « faire la ramée » : c'est un spectacle curieux.

— Cela me paraît difficile, — répondit brièvement Marie-Louise.

Impatienté, Brignoles s'écria, d'une voix qui modulait avec une douceur artificielle :

— Pourtant, ma chère, tes parents ne nous attendent à Compiègne que le 1er octobre, et, si Danelle et sa femme veulent encore de nous...

— Comment donc! — fit Xavier avec mollesse.

Marie-Louise, irritée, s'était mise debout :

— Tu décideras, mon ami, et je te suivrai... Bonsoir, Danelle... Je pense, pour mon compte, que nous avons été suffisamment indiscrets comme cela.

Au moment où tous quatre s'apprêtaient à monter l'escalier, dans le grand vestibule froid, Michel toucha le coude de Gilberte, la retint et chuchota :

— Il faut que je vous parle. Descendez demain matin de bonne heure et venez à la salle du Chapitre.

Elle ne répondait pas; il la prit par le poignet, le serra et, violemment :

— Vous viendrez? Dites oui, Gilberte : je suis si malheureux!

Se dégageant, elle prononça d'une voix faible :

— Oui.

Puis elle monta derrière Xavier.

En haut, elle remarqua qu'il était pâle. Dès qu'elle eut fermé la porte, il lui dit :

— Petite fille, je serai bien heureux d'être seul avec vous. Il me semble que nous avons un peu perdu contact. Ne le croyez-vous pas?

Lentement, elle se décoiffait, ôtant une à une les épingles de son chignon. Un poids très lourd l'oppressait; elle répondit en détournant les yeux :

— Oui, nous avons été un peu bousculés, ces temps-ci...

— Dites-moi que cela passera, Gilberte, et que nous retrouverons du calme.

Son regard bleu étincelait; sous la toison d'argent, sa figure virile restait toute jeune et vivante. Brossant ses cheveux, Gilberte, très lasse, dit tout bas :

— Je l'espère...

Ses lèvres frémissaient. A son poignet, elle sentait la marque brutale des doigts de Michel. Elle l'avait vu troublé, ce soir, comme jamais. Et Xavier là, devant elle, paraissait si anxieux! Elle aurait voulu le rassurer, mais les mots s'arrêtaient dans sa gorge.

« Mentir, lui mentir, à lui... Non, je ne peux pas! »

Il était timide, il tremblait. Il souhaitait la prendre dans ses bras, la pétrir contre lui, anéantir l'obstacle qu'il pressentait.

— Gilberte, — reprit-il, — vous n'êtes pas fâchée?

De ses yeux transparents, un peu tristes, elle le regarda :

— Oh! non... Pourquoi?... Je vous aime beaucoup, Xavier, beaucoup. Mais j'ai peur d'être pour vous une bien mauvaise petite femme.

Elle faisait des efforts pour ne pas pleurer. Autour d'elle tout l'horizon lui semblait sombre, brumeux, gros d'orages et de chagrins.

— Vous êtes pour moi la seule femme, tout mon bonheur et tout mon amour! — dit-il.

Une sorte de remords la piqua au cœur. Xavier, debout près d'elle, tout ému, lui saisit la main. Elle le laissa enlacer ses doigts aux siens. Elle le devinait pénétré de tendresse et une impression douce la réconfortait;

mais il voulut l'attirer par le poignet. Alors elle se souvint de Michel, de ses intonations véhémentes, et, se dégageant :

— Oh! —dit-elle, — je suis fatiguée. J'ai sommeil.

Il recula.

— Soit, dormez, Gilberte. Moi, je vais faire un tour.

Sa voix altérée effraya la jeune femme.

— Quoi? Où allez-vous?

Il la rassura d'un sourire :

— Gil, j'ai mal à la tête. Je descends un peu et je reviens, voilà tout. Bonsoir.

Au front, il lui mit un baiser.

Lorsqu'il fut sorti, elle se jeta, encore habillée, sur le lit :

« Xavier est triste, Michel malheureux. Et tout cela, c'est ma faute!... »

Elle s'enroulait dans ses cheveux défaits, se criblait d'injures :

« J'ai été curieuse, coquette!... Ils auront du chagrin tous les deux... Et moi, je devrais mourir... »

Se relevant, elle courut à la glace, colla son front au verre poli. Elle se vit, toute jeune, presque enfant, entre ses mèches éparses.

« Et je cause de la souffrance, moi... Ce n'est pas possible!... Je suis donc mauvaise? »

Il lui sembla qu'elle se détestait : elle était égoïste, étourdie. Elle se croyait de la sagesse et n'avait que de la curiosité... Tout à coup, une détresse affreuse la prit, à l'idée que Michel partirait, qu'elle ne le verrait plus. Il ne pencherait plus ses yeux au-dessus des siens, ne passerait plus jamais une heure auprès d'elle, en lui tenant la main et lui parlant avec une cordialité tendre... Une révolte la secoua, tordit ses nerfs. La réalité de sa douleur l'épouvanta :

« Je l'aime tout de bon... Je n'y peux rien, à présent, je n'y peux rien! »

En jouant, elle avait appelé l'amour, et, maintenant, entré en elle, il la possédait, s'attachait à sa chair. Le souvenir de Michel l'obsédait.

« J'ai été folle! » se dit-elle.

Devant le sentiment tenace, cramponné à son cœur et

qu'elle ne pouvait plus secouer, une frayeur l'envahissait, pareille à celle que lui eût inspirée la brusque intuition du surnaturel. Elle ne savait plus ce qui allait se passer. Son imprudence et son caprice avaient déchaîné des éléments qui la dominaient, la ballottaient comme une chétive épave, pouvaient la meurtrir et la broyer, elle et d'autres...

Michel avait dit qu'il était malheureux. Elle souhaita qu'il eût menti, qu'il ne l'aimât pas, qu'il pût partir et l'oublier... Mais sa fureur jalouse la ressaisit alors. Il l'oublierait bien assez vite : elle ne comptait pas pour lui ; il lui disait des tendresses comme il en disait à toutes les femmes, rien de plus... Elle le plaignit et s'irrita contre lui, tour à tour. Ne sachant plus ce qu'elle voulait, guettant le retour de Xavier avec anxiété, elle se déshabilla rageusement, se coucha, tira le drap au-dessus de sa tête et recommença, dans un vocabulaire puéril, à s'accabler d'injures qui la soulageaient...

En bas, Xavier marchait sous les tilleuls. La nuit était noire et glacée ; le ruisseau, avec fracas, entrechoquait les pierres, tandis que, sur la colline, les hêtres gémissaient au vent. Un chien hurlait au loin, dans la cour de la ferme. Xavier allait, la tête courbée, serrant les poings ; ses pensées se heurtaient en un tumultueux désordre. Entre Gilberte et lui quel fantôme s'élevait ?... Elle ne l'aimait pas ? Peut-être ne le trouvait-elle pas assez jeune... Pas assez jeune ! Quelle ardeur pourtant il sentait bouillir en lui !... Mais il la prendrait, il l'emporterait comme une proie ; elle connaîtrait enfin sa passion, elle l'aimerait... Il fallait qu'elle l'aimât : il ne voulait pas la perdre. C'était impossible ; des choses aussi stupidement cruelles n'arrivaient pas, ne pouvaient pas arriver. Une justice obscure s'y opposait. Gilberte était à lui pour toujours : il en attestait la nuit morne, le vent, les grands arbres qui frémissaient dans l'ombre.

« Seulement, c'est une petite fille... Elle ne sait pas... Et je suis si maladroit ! »

Tombé sur l'un des bancs de pierre, il sanglotait comme un enfant, maudissait sa gaucherie, sa timidité, appelait Gilberte avec les mots de délire qu'il n'osait prononcer devant elle. Dans l'obscurité froide, il la voyait, souple, radieuse, avec

son merveilleux sourire d'inaccessible petite idole; il tendait les mains vers elle et balbutiait :

— Je le veux, tu m'aimeras, entends-tu!

Quand il remonta, elle dormait, la figure cachée entre ses bras.

XXII

Lorsque Gilberte entra dans la salle du Chapitre, elle y trouva Michel debout près de la fenêtre. Il vint à elle, les yeux voilés d'un souci, la bouche un peu contractée. Elle lui tendit la main; il voulut l'attirer contre lui, elle s'échappa :

— Vous avez à me parler?

Blottie dans l'une des vieilles stalles, elle l'écoutait, les paupières baissées, le tenant à distance comme elle le faisait depuis trois jours. Subitement, elle avait cessé d'être naïvement tendre, avec des abandons de fillette, et elle s'enfermait dans une prudente réserve. Cette nouvelle attitude exaspérait en Michel un désir aigu. Il avait soif d'elle, il la voulait. Tous ses scrupules avaient disparu, balayés par un furieux instinct depuis qu'il avait en face de lui, non plus une gamine, mais une femme.

— Gilberte, — dit-il, — je vous aime, vous m'aimez, et je partirai bientôt...

Comme pour se défendre, elle étendit ses bras. Elle tremblait devant lui; tout son courage se fondait en une infinie tendresse. Il lui saisit les poignets, les rabattit et, approchant d'elle sa face enflammée :

— Chérie, — balbutia-t-il, — chérie, notre amour est trop puissant...

Elle ferma les yeux. Elle avait peur : elle l'aimait. Les lèvres du jeune homme touchèrent les siennes, elle tenta de se dégager, mais, plus forte que sa volonté, sa passion battait en elle. Elle rendit le baiser avec une ferveur désespérée, comme si elle allait mourir, puis, le repoussant :

— Michel, laissez-moi, maintenant... Je vous en prie, Michel, laissez-moi!

Ses genoux flageolaient, elle était toute pâle. Pour le fuir,

elle renversait la tête en arrière : il voyait palpiter de l'amour au fond des prunelles élargies qu'il tenait sous les siennes. Tout à coup, au dehors, craquèrent des pas : il se redressa, avec un mouvement de dépit. Jacquotte, en passant, montra derrière la fenêtre sa vieille face édentée, tannée sous son bonnet.

— Gilberte, — murmura le jeune homme, — nous sommes bien peu tranquilles ici!...

Maintenant il apercevait, au delà des vitres sans rideaux, le petit chemin où Xavier, après Jacquotte, pouvait passer tout à l'heure; il voyait le pré, dans lequel paissait une chèvre qu'on viendrait « détourner », d'un instant à l'autre... Et la grande pièce nue, poudreuse, sans recoins, toute inondée d'une lumière blanche, lui semblait dangereusement ouverte à tous les regards... Fiévreux, méditatif, il fit quelques pas, les mains derrière le dos, la tête penchée.

— Mon amie, il faut que nous trouvions un endroit plus sûr, — dit-il enfin.

Sans bien comprendre, elle leva les yeux vers lui. Le baiser qu'ils avaient échangé laissait en elle un trouble persistant et doux. Elle en demeurait affaiblie, roulée dans un songe où se noyait toute pensée : il était là, le reste du monde sombrait sous un brouillard. Michel s'assit dans la stalle voisine de la sienne, la saisit par le bras, et, la serrant contre lui :

— Où, quand vous verrai-je? Ces conditions sont absurdes, dites, Gilberte?

Elle répondit machinalement :

— Je ne sais pas.

Un malaise confus montait en elle. Elle appuya sa tête contre l'épaule du jeune homme...

— Chut, ne dites rien, restons sans bouger...

Et, les yeux fermés, elle s'abandonnait à sa langueur, croyait sentir battre leurs deux cœurs en même temps.

Il songea que toutes les femmes amoureuses sont pareillement dédaigneuses du danger; lui avait horreur des imprudences. Il craignait toujours les surprises possibles, le gâchis, les scènes et les histoires, — qu'il avait toujours heureusement évitées jusque-là. — Il s'en voulait d'avoir failli se laisser pincer comme un « gosse » par cette vieille paysanne.

— Gilberte, je vous en supplie, répondez-moi! Il faut que je vous voie une heure, n'importe où, dans le calme... J'ai parlé à Marie-Louise : nous retardons notre départ d'une semaine, nous avons donc quinze jours encore... Chérie, nous aurons quinze jours à nous... (Sa voix chaude, volontaire, la berçait.) Quinze jours... quinze jours dans votre beau jardin de rêve!... Y pensez-vous?

Elle ne remuait pas. Se décidant à lâcher le bras de Gilberte, il se leva :

— Cette pièce, le salon, le verger, tout est impraticable...

Malgré lui, il prenait un ton de tacticien réglant une campagne. Étonnée, elle avait dressé la tête et le regardait : il marchait lentement, soulevant à chaque pas une poussière blanche.

— Nous avons une demi-heure pour nous concerter, — dit-il. — Xavier est à la ferme, je le sais; Marie-Louise ne sortira pas de sa chambre avant le déjeuner...

Le même sentiment de gêne, plus fort, envahissait Gilberte. Le délicieux souvenir des minutes tendres, peu à peu, se retirait d'elle comme baisse une marée. Michel, le front plissé, toucha sa moustache :

— Au village, n'y aurait-il pas moyen?... Vous avez bien quelque protégé tout dévoué?... dites?

Elle fit signe que non, sans parler. Elle souhaitait maintenant de toutes ses forces qu'il se tût. Il lui sembla qu'il piétinait quelque chose de très précieux. Le bruit régulier de ses talons frappant le sol lui fut haïssable.

— Ne vous faites pas d'illusion sur les scrupules des paysans! — dit-il. — Si vous ne connaissez personne, moi, je chercherai, cette après-midi. Et demain...

Revenant vers elle, câlin, heureux, il souriait :

— Demain, Gilberte, vous viendrez dans le nid rustique que j'aurai découvert...

Elle était troublée comme un enfant qu'on entraîne par un chemin nouveau, où il a peur, où il a froid, où tout l'étonne et le choque.

— Non, — dit-elle, — ne cherchez rien, je vous en prie; je ne veux pas.

Effarée, elle faisait une moue lasse, abaissant le coin de ses

lèvres. Il supposa qu'elle redoutait des indiscrétions. Il était habitué aux alternatives de folle témérité et de défiance excessive par où passent les femmes. Il se mit à la rassurer :

— Il n'y a aucun danger... Je suis très prudent, je vous l'affirme...

Elle se dit :

« Oui, il a l'habitude!... »

Et une amertume lui emplit la bouche.

— Xavier et Marie-Louise ne se douteront de rien... Je tiens autant que vous à ce qu'ils ne souffrent pas. Il ne faut pas que notre tendresse soit cruelle, n'est-ce pas, mon amie?

Inconsciemment, il reprenait sa voix chantante de beau parleur. Maintenant qu'il se croyait sûr d'avoir la jeune femme, il employait avec calme toutes les ressources de son esprit pour mener les choses au mieux. Et, plus que tout, ce sang-froid, qu'elle constatait et qui lui semblait inconcevable, offensait Gilberte. Elle aurait pu se laisser glisser dans l'amour comme on glisse dans une eau délicieuse et traîtresse qui vous enveloppe, vous étourdit, vous emporte ; elle ne pouvait pas réfléchir analyser, préparer méthodiquement les baisers qu'elle donnerait peut-être le lendemain. Une honte mêlée de dégoût naissait en elle, effaçant tout à fait les impressions douces.

— Gilberte, confiez-vous à moi... Je vous demanderai seulement de prendre un peu plus sur vous en face de Xavier. Vous n'avez pas, chère, la pratique de la diplomatie. Il y a des cas, cependant, où savoir feindre est un devoir.

Il penchait vers elle son regard, où elle lut un peu d'ironie joyeuse.

— Assez, Michel, assez! Vous ne comprenez donc pas?... Vous voudriez combiner, comme cela, ici... oh! non, jamais!

Dans sa détresse, elle fondit en larmes. Il cherchait à deviner, d'après des expériences antérieures, les causes de ce brusque refus. Elle lui parut exquise et touchante, avec ses yeux noyés dans sa figure claire. Il s'empara de ses mains, tomba dans la poussière à ses pieds :

— Je vous ai déplu, mon amie, j'en suis désolé. Je vous demande pardon de toute mon âme... Oui... vous ne voulez pas, dans ce pays où vous avez été élevée, où vous avez vécu... Si

j'ai manqué de tact, Gilberte, c'est à force d'amour : pardonnez-moi !

Toujours agenouillé, il parlait en phrases brèves, mais caressantes. Elle se calma subitement, avec un soupir. Il continua :

— Je ferai ce qu'il vous plaira, quoi qu'il m'en coûte. Ici, chérie, pendant ces quinze jours, si vous le voulez ainsi, ce seront nos fiançailles. Mais après, plus tard... Je vous aime...

Il se redressa, se mit à faire des plans. De cette manière, il trompait un peu son ardeur : lorsqu'il parlait, il croyait agir. Il souhaitait se prouver, prouver à Gilberte que tout s'arrangerait.

— Notre amour suit une route semée de difficultés : nous les vaincrons ensemble, et il n'en sera que meilleur... Il faut regarder hardiment la situation et savoir en tirer parti... Vous viendrez à Paris, cet automne, chez madame Soumet.

Gilberte, sans répondre, fit un léger mouvement de surprise.

— Madame Soumet nous aidera, s'il le faut. Là-bas, d'ailleurs, nous serons très indépendants.

Se grisant de ses paroles, il organisait l'avenir en détail. Il dit qu'il viendrait aux environs de Montpellier, fit allusion aux absences forcées de Xavier pendant lesquelles Gilberte était libre. Il ornait ses phrases de mots tendres, imaginait ces jours futurs, les décrivait pleins de soleil, de fleurs et de volupté... Mais, pour elle, ils ne représentaient qu'une longue suite de préparatifs mesquins et de basses cachotteries. Elle se ramassait sur elle-même, une douloureuse révolte, et de plus en plus forte, lui crispait le cœur. De loin, par un mirage, elle avait vu des horizons dorés où riait l'amour, insouciant et joli; maintenant elle se débattait dans un brouillard de mensonges nécessaires qui montait autour d'elle, gluant, la pénétrait, la glaçait jusqu'aux moelles. Et, dans tout cela, sa passion même s'effritait, s'en allait par lambeaux comme une chose morte...

Michel, silencieux, enfin la regarda. D'un coup d'œil, il la devina raidie, comprit qu'elle lui échappait. Elle était blanche, elle baissait les paupières ; à quelque chose de fixe en son attitude, il vit qu'elle s'obstinait. Alors toute son éloquence s'affaissa : il se sentit malheureux et trahi par un inexpli-

cable caprice. En même temps qu'une fureur s'élevait en lui, son désir se ranima, plus exigeant. Oubliant toute prudence, il revint à Gilberte; qui s'était levée.

— Vous serez à moi, — dit-il, — vous serez à moi. Je le veux.

Il l'avait empoignée : elle se débattit, effrayée de ses manières brutales. Ils luttèrent. Le peigne de la jeune femme roula par terre avec un bruit sec. Michel lâcha prise, découragé. Ses yeux étaient méchants; il mordait sa moustache.

— Qu'est-ce que cela signifie? — demanda-t-il.

Appuyée au mur, à demi décoiffée, Gilberte restait muette. Il se figura qu'elle le bravait : dans l'écroulement de ses espérances déçues, il s'imagina qu'elle était coquette, qu'elle l'avait amené là, volontairement, pour se dérober ensuite. Alors, marchant de long en large à grandes enjambées, tremblant de colère et de dépit, il se soulagea :

— Pourquoi êtes-vous venue à moi?... Cela vous amuse de me voir souffrir?... Ah! vous êtes toutes, toutes les mêmes!...

Il s'arrêtait, lui lançait à la face toute sa rage d'homme épris qui se croit bafoué. Et, en cet instant, pêle-mêle, il confondait toutes ses déconvenues anciennes et nouvelles. Il revit les traits froids de la belle Scandinave qui n'avait pas voulu de lui, pensa que sa petite amie blanche et rousse, à Dieppe, se moquait, sans doute, de lui; il se sentit misérable, ridicule, et son regard eut cette mélancolie voilée qui, au début, touchait si vivement Gilberte. Mais Gilberte, immobile et frémissante, ne la voyait pas. Tandis qu'elle suivait machinalement sur la colline l'ondulation des hêtres, les paroles injustes entraient en elle, acérées, torturantes, comme autant de lames de couteau.

— ... Vous désirez plaire, vous vous jetez à notre tête, puis, quand nous sommes pris, possédés par vous comme des imbéciles, vous vous échappez en riant et vous appelez cela de la vertu.

Elle croyait mourir de honte et de chagrin. La comprenait-il si mal? Il l'accusait de calcul! Il la comparait à toutes les femmes qu'il avait connues, pour la maudire avec elles dans la même rancœur. Cependant il souffrait. Vaguement elle s'en reconnaissait coupable. Elle aurait voulu le calmer, mais elle ne trouvait en son âme qu'une désolation aride. Les sources

de sa tendresse étaient taries et, devant le désastre, elle restait épouvantée.

— Michel, — dit-elle pourtant avec effort, — Michel...

Comme s'il n'avait attendu que le son de la voix de la jeune femme, il interrompit son va-et-vient saccadé, parut dégrisé subitement :

— Gilberte, je suis fou, stupide : Je vous adore, je vous demande pardon, mais vous m'avez fait tant de peine!...

Plaintif, il montrait ses yeux tristes, sa bouche douloureuse d'enfant meurtri :

— J'ai été injuste et méchant. Je sais que, vous, Gilberte, vous m'aimez... Vous m'aimez, et vous ne lutterez pas contre votre amour, contre le mien...

Malgré tout, il était naïvement sûr d'elle, sûr de vaincre, cette fois, comme il avait vaincu, — tant d'autres fois! Il l'enlaça prestement :

— Chérie, embrassez-moi, pardonnez-moi...

Elle se laissa presser contre lui en silence. Elle sentait brisées les ailes de son rêve. En elle-même elle avait créé une chimère étincelante comme un oiseau de féerie qui, à la clarté froide du vrai jour, perdait tout éclat, devenait lugubrement incolore et terne.

— Michel... Je ne veux pas...

L'ayant écarté, elle pleura de nouveau. Il prétendait la consoler; elle fit un geste :

— Non, laissez-moi partir, cela vaut mieux... Et jamais, jamais... Je ne sais pas mentir...

Gagnant la porte, elle sortit. Il entendit décroître le bruit de ses petits souliers dans le couloir, jura brutalement et frappa d'un grand coup de pied l'une des stalles vermoulues, qui s'effondra.

Gilberte courait entre les vieux murs, les yeux brouillés de larmes, la tête vide. Une souris dérangée fila devant ses pas. Par la fenêtre du bout, une plaque de soleil blanchissait les dalles.

Dans le vestibule, Xavier se dressa devant elle :

— Gilberte, — dit-il, — je suis allé à la ferme. Constance a un fils depuis hier soir. J'ai annoncé votre visite : ai-je eu tort?

Il revenait de sa course matinale, bien vivant, le teint clair, souple et robuste. En face de lui, demeurait la jeune femme interdite, toute pâle sous ses cheveux en désordre, avec des yeux brillants et des lèvres tremblantes.

— Vous avez eu raison, — dit-elle, — j'irai après le déjeuner.

Il la considérait avec attention.

— D'où venez-vous, chérie? — finit-il par demander.

Elle balbutia :

— J'étais dans la salle du Chapitre.

— Toute seule?

La question tomba, très simple. Mais le regard de Xavier, anxieux, s'enfonçait dans les prunelles de Gilberte. Un instant, dans le silence, tinta le balancier de l'horloge; Gilberte l'écoutait, l'entendait retentir en son cœur... Les yeux bleus étaient toujours rivés aux siens, confiants, un peu tristes. Elle répondit, presque machinalement :

— Non, Brignoles était avec moi.

XXIII

En triant les laines de sa tapisserie, madame Brignoles dit lentement :

— Peut-être retarderons-nous notre départ d'une semaine.

Puis elle leva la tête vers Danelle. Ils étaient seuls, après le déjeuner. Michel, en fumant, arpentait devant la maison l'espace sablé; Gilberte était partie pour la ferme.

— Oui, — répondit Xavier, — Michel m'a prévenu, ce matin.

Il avait pris un ton sec, très peu habituel chez lui. A plusieurs reprises, il frotta ses paupières, comme une personne qui s'éveille. Délaissant son ouvrage, Marie-Louise l'examinait.

— Rien n'est décidé, pourtant! — affirma-t-elle.

Xavier fit observer :

— Il avait été convenu tout d'abord que vous restiez jusqu'à la fin de septembre, et nous ne sommes qu'au 10...

Puis un silence s'établit, un silence durant lequel ils

parurent s'épier, guetter chacun la pensée secrète de l'autre, tâter le terrain comme deux adversaires qui vont ferrailler tout à l'heure.

— Vous auriez préféré partir plus tôt ? — dit Xavier.

— Pourquoi ?

De ses yeux verts semés de points d'or, elle cherchait à le scruter jusqu'au fond de l'âme. Il porta de nouveau la main à ses yeux.

— J'avais cru deviner cela, — dit-il.

Elle recommençait à travailler, choisissait parmi ses écheveaux des nuances de brun très clair. A son tour, il la regarda, la vit lasse, avec un visage un peu fripé. Il pensa :

« Comme elle est forte !... Huit ans, peut-être, je me suis trompé sur son compte ! »

Avec un malaise, il se rappela le mariage de Michel, la période de passion qui l'avait précédé. Il se rappela aussi, presque involontairement, les deux aventures dont il avait eu connaissance : une petite actrice pour qui Michel s'endettait, enragé dans son caprice, ne voyant qu'elle au monde, et une femme déjà mûre qu'il voulait, lorsqu'il avait vingt-deux ans, enlever à son mari et emmener en Amérique... Xavier avait traité cela comme des folies de jeunesse. Il s'était persuadé que, maîtrisé par un amour solide, Michel demeurerait épris et fidèle. Maintenant, peu à peu, il voyait tout cela sous un angle différent.

« Oh ! oui, j'étais naïf, terriblement naïf... »

Il considéra Marie-Louise qui, penchée sur son canevas, comptait les points.

« Celle-ci m'a menti, avec quel bizarre sang-froid ! Elle se disait heureuse, absolument heureuse. Et je les imaginais toujours comme un couple très tendre. Ah ! grand enfant que je suis ! »

Par les fenêtres, il apercevait la silhouette élégante de Michel.

« Il est charmeur, séduisant. Il connaît la vie, lui, il a l'habitude des femmes... »

Une détresse poignante l'envahissait.

« Comment pouvait-elle ne pas s'y laisser prendre ? Mon petit bijou, mon pauvre petit bijou !... »

— Danelle, — dit brusquement Marie-Louise, — soyez

sincère : vous aimeriez mieux nous voir partir... Nous partirons.

Il se leva.

— Non, ma chère amie, restez. Je préfère que vous restiez. Cela vaut mieux.

Et, en lui-même, il ajouta :

« Je n'userai pas d'autorité, Gilberte : vous choisirez... Vous choisirez... »

— Maintenant, — dit-il tout haut, — je vais vous faire la lecture.

Pendant ce temps-là, Gilberte suivait un chemin étroit, entre des genêts et des ronces, chargées maintenant de mûres luisantes et noires. Arrivant à la ferme, elle traversa la cour déserte, où, sur le fumier, picoraient quelques poules, monta cinq marches inégales et creusées, poussa une porte et pénétra dans la salle.

C'était une pièce obscure; au milieu de la cheminée, très vaste, trois tisons brûlaient sous une énorme marmite de fonte, pleine d'herbes, de feuilles et d'eau. Une fillette ébouriffée remuait le mélange avec un bâton. Sans s'interrompre, elle leva les yeux vers Gilberte.

— Comment va Constance? — demanda celle-ci.

La petite ne répondit pas. Mais une voix sortit de l'ombre, une voix aigre et rapide de femme :

— *Pécaïré!...* Elle est couchée dans la chambre des servantes.

Suivit en patois tout un discours sonore et précipité. Gilberte, alors, distingua la fermière : assise sur une chaise basse, elle pelait des pommes de terre, qu'elle jetait ensuite dans une bassine de fer-blanc. A côté d'elle, le petit Tiennou, accroupi, enfonçait voluptueusement ses doigts dans un panier rempli d'épluchures. Sa mère lui donna une tape : il se mit à hurler.

— Auriez-vous plaisir de la voir? — dit enfin la femme en se dressant.

Et, après avoir recommandé à la fillette de surveiller la bouillie des cochons, elle fit entrer Gilberte dans la pièce voisine.

Là, il faisait un peu moins nuit. Tout d'abord une odeur de renfermé vous prenait à la gorge, parce qu'on n'avait pas ouvert la fenêtre depuis des mois. Dans le grand lit à couvre-pied d'indienne coloriée, qu'elle partageait habituellement avec la porchère, Constance, très pâle, donnait le sein à son fils, paquet ficelé d'étoffes à ramages d'où sortait une tête rouge. Elle baissait les yeux, crispait ses lèvres comme si elle souffrait, mais de tout son visage dur rayonnait une tendresse qui frappa Gilberte. Debout au pied du lit, la jeune femme balbutia quelques mots. Un désir violent la prenait de serrer ainsi contre elle un petit être né de sa chair. Elle voulut voir le nouveau-né, considéra sans répugnance sa face violette et bouffie, s'émut au tiède contact du frêle corps emmailloté.

— C'est gentil, un petit enfant! — dit-elle.

— Celui-là aurait pu rester où il était! — s'écria en patois la fermière bourrue, qui s'essuyait sans relâche les mains à son tablier.

Constance, très faible, se mit à pleurer; mais, dès que sa mère fut sortie en claquant la porte, elle se consola. Elle touchait les mains diaphanes du bébé, toutes recroquevillées sur elles-mêmes.

— Oui, il est beau, mon *pitchoun!* — répétait-elle avec une orgueilleuse naïveté.

Dehors, Gilberte songea au fils qu'elle aurait peut-être, un jour. Elle le voyait tout petit, sans défense, puis plus grand, trébuchant autour de ses jupes. Et une tendresse nouvelle, très douce, l'inondait. Sans même s'en rendre compte, elle se figurait Xavier, près d'elle, penché sur le même berceau. Et toute une série d'images peu précises, involontaires, flottaient en son esprit. Elles surgissaient, comme montant de son cœur, subitement remué jusqu'à des fibres neuves. Possédée par une soif de maternité, Gilberte oubliait, pour un instant, toutes ses angoisses amoureuses. Confusément aussi se formait en elle, de plus en plus, l'idée que la vie est infiniment complexe, faite d'éléments qui s'emmêlent et parmi lesquels on ne se tire pas d'affaire avec des phrases. Elle pensait à Charlotte : « Savoir ce qu'on veut... choisir... » Ce n'était pas si simple que cela.

Et, devant elle, sur le fond brouillé de ses réflexions,

passait et repassait la silhouette d'un bambin qui l'appellerait « maman », dont elle serait la protectrice et la providence. Elle imaginait, dans la sienne, la petite main chaude du bébé qu'elle entraînerait au long des routes, tandis qu'il babillerait en son langage puéril, tout occupé des papillons et des fleurs...

Absorbée dans son rêve, elle marchait, légère. Tout à coup, au détour du sentier, elle aperçut Michel.

Il venait à sa rencontre. Soucieux et rageur, il frappait de sa canne les haies, abattait des branches de ronces, brisait net les genêts. Sous le chapeau rabattu, sa moustache flamboyait. Il semblait sec, nerveux, très autoritaire. En le voyant, Gilberte s'arrêta. Un frisson la parcourut d'ondes brûlantes et rapides au souvenir de la scène du matin ; elle rencontra un regard où elle lut à la fois de la tristesse et de la violence. Alors elle se sentit prise dans un réseau d'où elle ne s'échapperait point et elle tendit la main avec un sourire un peu las.

— Gilberte, — dit Michel, — j'ai à vous parler.

Dans un pré voisin, un homme « faisait la ramée » : grimpé le long d'un peuplier dans le tronc duquel, pour se maintenir, il enfonçait des éperons, il coupait successivement, à l'aide d'une petite serpe, les branches qui tombaient sur le sol ensuite avec un grand bruit de feuilles froissées.

— Je veux vous parler, — répéta Michel; — nous ne pouvons pas en rester là.

Côte à côte, ils avancèrent. Deux ou trois fois, Michel hésita.

— Il faut prendre une résolution, — dit-il enfin.

Gilberte ne répondit pas. Comme, par un jour d'été, on voit de loin glisser en nuages noirs l'orage et la foudre, elle sentait venir vers elle un inévitable ouragan, et son cœur grelottait dans sa poitrine rétrécie. Suspendu au flanc de l'arbre, l'homme se mit à chanter, tandis qu'il dépouillait les dernières branches, tout au sommet, où ne frissonnait plus qu'un maigre bouquet de feuilles.

— Vous m'aimez, Gilberte, et je vous aime. Vous ne voulez pas de mensonges. Alors, avouons notre amour et suivez-moi...

Elle avait craint, justement, de l'entendre parler ainsi. Le souvenir de Charlotte et de ses paroles lui revint. Violente, impérieuse, la voix de Michel jeta des phrases courtes que le

désir faisait haleter comme halètent de brèves flammes au souffle du vent.

— Vous m'aimez, chérie, ne dites pas le contraire! Vous êtes venue vers moi, vous m'avez apporté votre tendresse, vous m'avez donné de l'espoir. Vous sentez-vous le droit de m'abandonner? Envers moi aussi, Gilberte, vous avez des obligations. Dois-je souffrir à cause de vous? Ne devons-nous pas franchement obéir à notre amour?

Il penchait vers elle ses yeux devenus sombres, et, comme pour la saisir, il étendait ses deux mains frémissantes. Depuis qu'elle l'avait quitté, il était rongé par l'âcreté de sa déception. Il la voulait, elle, son corps souple, ses bras fins, tout ce qu'elle lui avait ingénument offert. Et il comprenait qu'elle ne se donnerait maintenant que de cette manière-là. Alors, à bout de forces, il imaginait en bloc les solutions les plus brutales : l'aveu... la fuite... Il la pressa :

— Répondez, voyons, répondez! Je souffre tant! Je ne puis plus vivre sans vous...

Mais elle indiqua d'un geste Marie-Louise et Xavier qui venaient à eux. Marie-Louise marchait lentement, appuyée sur le bras de son compagnon. Sous sa « charlotte » de toile, sa figure semblait fatiguée. S'arrêtant, elle dévisagea Gilberte, puis, d'un ton détaché :

— Comment va votre protégée? Le poupon est-il beau?

Et elle s'approcha de son mari.

— Veux-tu me donner le bras? — dit celui-ci.

Elle le lui laissa prendre, en silence; ils marchèrent devant Danelle et sa femme. Gilberte, les lèvres serrées, les regardait. Ils étaient de même taille; elle, plus mince, se voûtait un peu, comme écrasée d'un invisible fardeau.

XXIV

Jusqu'au soir, tous quatre restèrent ensemble. Xavier lut à haute voix; Gilberte ne savait même pas ce qu'il lisait. Assise à l'écart, elle entendait les mots sans leur attribuer aucun sens : ses pensées tournoyaient comme des poussières dans un rayon de soleil; elle ne pouvait ni les arrêter, ni les classer et

se sentait douloureusement éblouie par une espèce de vertige. Machinalement, du bout de sa langue, elle humectait ses lèvres desséchées par l'angoisse.

« Partir, partir avec Michel... »

« La seule chose qu'on puisse faire, c'est d'obéir à son cœur, avec loyauté. »

Ces paroles de Charlotte, constamment, traversaient le fouillis confus de son cerveau, sonnaient en elle comme une cloche. Elles éveillaient son désir d'inconnu, de liberté, lui suggéraient la vision d'espaces où elle avancerait, la tête haute, après avoir choisi de sang-froid sa destinée... Puis l'image de Xavier s'insinuait dans son esprit... Elle se souvenait avec une étrange douceur des premières heures d'amour qu'elle lui avait données. Comme éclairés d'une lueur nouvelle, des instants passés ressuscitaient, vivants, précis en leurs moindres détails : elle se retrouvait passive, gentiment indifférente. Et lui! lui!... Avait-elle jamais vu aux yeux de Michel la flamme dont s'illuminaient alors ceux de Xavier? Michel l'avait-il regardée de cette manière tendre, implorante, discrète, où elle devinait maintenant une adoration qui a peur d'être importune?... Elle reconnaissait qu'elle n'avait été qu'une petite poupée égoïste et gâtée, et que la faute en était à elle. Elle s'était mariée avec une gaîté puérile, sans réfléchir et sans savoir.

« Et, à présent, j'en aime un autre!... »

Elle répétait ces mots-là, non parce qu'ils jaillissaient de son âme, comme les jours précédents, mais parce qu'elle pensait constater un irrémédiable état de choses. Un regret atroce la déchirait de ses pointes aiguës.

« J'en aime un autre, il est trop tard... il est trop tard... Et il m'aime aussi... »

Oui, et, si Michel était malheureux à cause d'elle, elle devait tout réparer en le suivant. Cela lui apparaissait comme une sorte de fatalité. Xavier lui-même en jugeait ainsi : « Si jamais vous aimiez plus que moi un autre homme, dites-le-moi courageusement... »

Il s'effacerait sans reproches; Marie-Louise, digne et froide, se tairait. Et elle, Gilberte, se ferait une nouvelle existence d'ardeur et de passion.

Mais cette perspective ne l'exaltait pas. L'idée qu'elle ne verrait plus jamais Xavier lui causait une stupeur, non pas cette révolte presque physique qu'elle avait éprouvée en songeant au départ de Michel, mais un chagrin lourd qu'elle devinait au fond d'elle-même et qui peu à peu l'userait comme un mal secret et sournois.

Des phrases défilèrent à travers son rêve : il était question de Stamboul, des Eaux Douces d'Asie, de caïques et de tcharchafs... Xavier lisait lentement : elle écouta sa voix. Elle ne savait pas jusqu'ici comme elle aimait cette voix, mâle, limpide, si précise et si douce à la fois! Se retournant, elle regarda son mari, et, derrière lui, derrière Marie-Louise, elle vit Michel, — Michel suppliant et tendre... Elle rougit. Ne faudrait-il pas bientôt, demain, ce soir peut-être, le retrouver, l'entendre, décider l'avenir?... Passionné, charmant, Michel la considérait avec insistance; sur sa lèvre, sa moustache s'ébouriffait... Gilberte frissonna un peu. Oui, elle se jetterait volontiers dans ses bras, mais...

Et, toujours semblable, comme une onde sans fin déferlant sur une grève, son anxiété la ressaisit. Elle aurait voulu crier, se rouler par terre, appeler au secours... Au secours, contre qui?... Ils étaient là tous les deux : il fallait choisir. Ce n'était plus là une de ces frayeurs imaginaires dont la consolait Xavier. Elle s'était mise dans une réelle et terrible alternative : l'un d'eux souffrirait à cause d'elle... Et elle? Elle serait malheureuse dans tous les cas, malheureuse comme si on la traînait sur une claie, malheureuse à mourir...

Peu à peu, elle se surexcitait, fermait les poings, enfonçait ses ongles dans ses paumes brûlantes. Xavier très calme, lisait toujours. Dehors, par-dessus la haie du jardin clos, les dernières roses s'effeuillaient au vent d'automne, largement ouvertes et très rouges.

Le lendemain matin, lorsque Gilberte descendit, pensant trouver Michel, Xavier l'attendait au bas de l'escalier.

— Mettez un chapeau, — dit-il; — aujourd'hui encore vous avez une visite à faire. Le petit Achille Payoun est tombé d'un arbre en voulant « raméger », et il est très mal. Nous allons le voir : son père m'a fait demander.

Il l'entraîna. Naguère elle sortait beaucoup avec lui. Elle était faite à son pas énergique et souple d'homme habitué aux longues marches. Ils se hâtèrent. Le ruisseau, très vif, courait derrière les peupliers; toute fraîche, la lumière du matin baignait la vallée, les prés et les champs.

La petite maison des Payoun, au sol de terre battue, était envahie par des voisines affolées et bavardes qui caquetaient comme des poules. Un gamin barbouillé, juché sur un banc, mordait une tartine de « caillé ». Dans un coin, une femme debout hurlait, son tablier relevé par-dessus la tête : c'était la mère. Sur le lit, — quatre planches clouées, — aux draps arrachés et sales, le blessé râlait. Blanc comme un marbre, les yeux fixes, il poussait d'affreux gémissements rauques.

— Une heure qu'il est comme cela! — dit l'une des femmes. — Il a voulu faire la ramée comme son père : il est tombé sur la tête... On est allé chercher le docteur à Millau. Mais quoi faire, en attendant?

Xavier était l'ordinaire recours des paysans. Doucement, il invita la majorité des femmes à sortir, demanda de l'eau bouillie, prépara une compresse. Gilberte l'aida de son mieux. Elle tremblait : les cris de la Payoun n'arrêtaient pas; ils s'élevaient comme des rugissements de bête qu'on égorge, s'enflaient, s'affaissaient, reprenaient, emplissant la pièce étroite.

« Cela, — pensa Gilberte avec une sorte de honte, — cela, c'est de la douleur!... »

Xavier, paternellement, abaissait le tablier, découvrait une tête échevelée et farouche :

— Prenez garde, le petit peut vous entendre.

Après quelques paroles réconfortantes, il donna des instructions pratiques. La femme marmotta cinq ou six mots de patois; ses cris cessèrent. Tandis que de gros sanglots lui gonflaient la poitrine, elle trempait dans la terrine d'eau un nouveau linge pour le front du blessé...

En sortant, Gilberte demanda :

— Peut-il se remettre? Vous le croyez?

Xavier affirma que c'était possible.

— Oh! — dit-elle, — vous avez bien fait de m'emmener. Il est bon de voir la vie. Cela aide à comprendre.

En elle grandissait la conviction que les malheurs physiques

produisent les chagrins les plus terribles et les plus forts, et qu'auprès d'une souffrance comme celle-là ses tourments étaient des raffinements de créature oisive et comblée.

— Xavier, je ne savais pas ce que c'était qu'une vraie douleur...

Elle pleurait. Il lui prit la main :

— Petite chérie, il y en a d'autres. Il ne faut pas les causer légèrement, presque par jeu. Il faut regarder en soi-même avec franchise et se méfier, Gilberte, des imaginations et des rêveries.

XXV

« Michel est malheureux!... »

A la manière d'un glas, cette pensée oppressait Gilberte, — Gilberte qui n'avait jamais su voir souffrir personne. — Dès qu'elle l'avait deviné triste, elle avait cherché à le consoler, et, maintenant, à cause d'elle, les yeux de Michel étaient plus plaintifs et plus douloureux encore, et elle ne le guérirait qu'en créant ailleurs du chagrin... Ou bien alors le mensonge, la plus basse des trahisons?

Impitoyablement, le problème se posait devant elle. Égarée au milieu d'un labyrinthe, elle concevait mal qu'elle s'y fût engagée; mais elle y était, il fallait qu'elle en sortît. Comme une bête traquée, tombée dans un piège, elle se débattait, cherchant une issue, se déchirant à d'invisibles crocs...

Vers quatre heures, une lettre de Charlotte arriva : enthousiaste, lyrique, elle vantait l'amour, le don de soi dans l'oubli joyeux de l'univers. Gilberte lut tranquillement les six feuillets noircis. Elle était debout, sur la terrasse, entre Marie-Louise et Xavier; un oiseau chantait au bord du toit; en l'écoutant, elle repliait le papier soyeux et mince :

« Non, je ne suis pas une amoureuse, décidément... »

Elle s'accouda à la balustrade. Une fatigue légère l'engourdissait. Elle se sentait poussée dans un chemin, avec l'idée confuse qu'elle avait tort d'y marcher.

« Partir, tout briser, le geste est beau... Mais suffit-il de faire un beau geste? »

Et une autre question commençait à se formuler au fond d'elle-même :

« Nous aimons-nous vraiment assez pour avoir le droit d'agir ainsi?... Michel serait-il aussi malheureux qu'il le pense, s'il devait renoncer à moi? »

De même que les objets, sous un éclairage nouveau, semblent différents, les circonstances, sans qu'elle sût pourquoi, lui paraissaient modifiées, rapetissées.

« Il faudra reparler à Michel... »

Elle plongeait ses doigts dans le manteau de chèvrefeuille, courbait les rameaux sinueux. Et une terreur de plus en plus forte lui venait à la pensée de l'inévitable conversation. Levant les yeux, elle aperçut Michel. Appuyé à la haie du jardin clos, en face d'elle, il lisait une lettre. Il la lisait avec attention remuant les lèvres à chaque mot, et, sur tous les traits de son visage, une fatuité tendre, un peu indulgente, s'épanchait. Gilberte reconnut de loin le papier mauve, de grand format, pour l'avoir vu souvent, sans y prendre garde, entre les mains du jeune homme. Elle observait toutes choses, en cet instant, avec un sang-froid lucide. Elle le vit plier la lettre, la replacer dans l'enveloppe, serrer soigneusement l'enveloppe dans son portefeuille, — et toujours le même sourire, un peu las, errait sur ses lèvres.

« C'est une lettre de femme, — pensa-t-elle, — la lettre d'une femme qui l'aime. »

Et elle sentit un choc, un tout petit choc qui la laissa étourdie.

... Mais oui, forcément, il avait une maîtresse quelque part; une maîtresse à laquelle il songeait en cette minute, sans amour peut-être, mais avec une reconnaissance amusée, un peu émue... Puis, tout à l'heure, il la désirerait, elle, Gilberte. Il la désirerait sincèrement, avec fureur, parce qu'un moment il s'était cru tout près de l'avoir, et qu'il ne supportait pas qu'une joie possible lui échappât...

Doucement, elle rentra au salon, sortit par derrière, courut vers la ferme.

... Au début, il se méfiait d'elle; puis, quand elle l'avait aimé, il lui avait donné, à son tour, de la tendresse. Mais se fût-il jamais soucié d'elle, si elle ne s'était avancée tout d'abord? Elle s'avisa qu'il disait : « Vous m'aimez », plus

souvent que : « Je vous aime. » Soudain, comme si, au-dessus de sa pensée dormante, des voiles s'étaient déchirés, elle comprenait qu'il n'avait pas pour elle une inclination d'ordre supérieur à celles qu'il avait déjà éprouvées. Elle voyait cela clairement, dans une minute où les faits lui apparaissaient du dehors, ainsi qu'à un spectateur indifférent et impartial.

« Il comptait organiser notre amour comme il avait organisé toutes ses liaisons précédentes. Je n'ai pas voulu : il s'est irrité, enfiévré ; il aurait proposé n'importe quoi parce que je me refusais, et uniquement pour cela... »

Car il était impulsif, violent, docile à ses fantaisies, sur la valeur desquelles il s'abusait lui-même. Jadis il avait voulu se tuer pour une femme : il le racontait en souriant, et, depuis cette femme, il en avait chéri une dizaine d'autres.

« Il m'emmènerait, et, au bout de trois mois, quand nous serions à Paris... »

Elle imaginait le salon de madame Deguerche et toutes les petites femmes empressées autour de Michel. Il l'aurait peut-être épousée après un double divorce, soit : mais plus tard... Quand il s'était marié, il adorait Marie-Louise. Ses passions fondaient, lui laissant dans l'âme des souvenirs vaguement émus qu'il avait soin de classer d'après les dates : elle deviendrait, comme les autres, un nom, une image flottante ; il évoquerait son fantôme comme on respire un bouquet desséché dont tout parfum s'évapore...

Tandis que Xavier...

Avant d'arriver à la ferme, derrière une haie, sous un chêne rabougri, elle s'assit à terre. Dans son âme s'était fait un calme subit.

« Non, Michel n'aura pas un vrai chagrin... Et moi ? »

Elle dut le constater alors, le sentiment qu'elle avait pris pour un grand amour s'était presque évanoui. Il avait flambé dans la lumière d'été, ardent et léger comme un feu de sarments qui, brusquement, tombe, ne laissant qu'une poignée de cendres fines.

« C'était l'heure du diable... Elle est passée... »

Un étonnement douloureux s'emparait d'elle, une sorte de regret triste.

« J'aurai pressenti pendant un mois ce que peut être la pas-

sion... un mois, et puis c'est tout... J'ai ouvert une porte, je ne l'ai pas franchie, parce que... parce que les circonstances ne l'ont pas voulu, et aussi parce qu'il est dans ma nature, comme dit Charlotte, de réfléchir au dernier moment... »

Une petite feuille morte vola sur sa jupe, craquante et dorée. Elle la prit entre ses doigts ; lasse, elle s'étira :

« Fini, Gilberte, fini!... »

Elle aurait pu continuer à se monter la tête, partir. Charlotte l'eût fait à sa place : Charlotte eût aimé, souffert probablement et pleuré; elle eût vécu des heures de volupté, de doute, d'angoisses amoureuses.

« Moi, je ne suis pas faite pour cela!... »

Cédant à la mélancolie qui s'abattait sur elle, Gilberte s'abîma dans son chagrin. Une fois de plus, allongée dans l'herbe, elle pleura, elle aussi : elle pleurait les tortures délicieuses qu'elle ne connaîtrait plus, les jeunes désirs qui font trembler les lèvres, l'étreinte des mains frémissantes qui ne savent se délier, et les langueurs, et les frissons... Elle pleurait sa jeunesse qu'il lui semblait rouler, de ses propres mains, dans un linceul, avec l'unique baiser d'amour qu'elle eût donné, — et non reçu. — Ses sanglots montaient en elle comme des vagues et l'étouffaient.

« Aimer encore!... Etre aimée, vraiment, sensuellement, farouchement, comme une femme!... »

Mais non, jamais elle ne recommencerait une aventure semblable, puisqu'elle ne pouvait aller jusqu'au bout : elle vieillirait, doucement sérieuse, auprès d'un compagnon intelligent et fidèle...

Elle s'était relevée ; ses larmes chaudes inondaient ses joues, coulaient, salées, dans sa bouche.

« J'ai tant de chagrin! »

Elle ne regrettait pas Michel : Michel était presque sorti de sa vie. Elle regrettait l'amour. Nul visage ne traversait son rêve; cependant elle avait le cœur gonflé de tendresse, des bras avides d'étreindre.

« Xavier m'aime... comme une petite fille qui serait un peu sa femme... »

Grand, robuste, avec son regard clair, il lui apparut, et elle sentit quelle affection elle avait pour lui.

« Mais il est bon, il me comprend : cela doit me suffire. »

Le soleil, glissant par-dessus les collines, dans un brouillard, s'étalait en une roue aux lumineuses palettes, une gloire d'or et de feu. Gilberte descendit au ruisseau baigner ses paupières. Lorsqu'elle regrimpa, la merveilleuse clarté lui sembla entrer en elle, purifier son âme. Elle se trouva forte.

« L'amour... n'est pas tout... Je serai bonne... J'essaierai de me développer un peu plus!... »

Rapidement, elle marcha vers la ferme. L'image de Constance, celle du petit blessé d'hier, flottaient devant ses yeux. Il y avait, dans la vie, tant et tant de choses! Elle chercherait la sérénité, la joie, la possession d'elle-même, dans l'immense intérêt bienveillant qu'elle prêterait aux autres...

Malgré son exaltation, malgré le courage qu'elle voulait se forcer d'avoir, elle continuait d'être triste, et elle sentait sa tristesse se répandre en elle, l'envahir, comme un mince filet de sang qui sort d'une blessure intérieure...

En rentrant, elle trouva Michel dans le vestibule.

— J'ai beaucoup réfléchi, — lui dit-elle.

Et elle lui donna rendez-vous, pour le lendemain matin, dans l'allée des roses.

XXVI

Il y arriva avant elle. En l'attendant, il marchait à grands pas. Une nervosité sourde, une frémissante inquiétude s'emparaient de lui. Toute la nuit, il s'était vu debout sur un tremplin, au bord d'une eau bleue, moirée, luisante au soleil, et il se décidait à sauter avec un frisson bizarre de désir et de peur.

Il alluma une cigarette. Gilberte allait arriver, d'un instant à l'autre : en quelques phrases, tout serait convenu. Pas une minute, il ne doutait qu'elle ne fût prête à le suivre, et il s'occupait d'aménager l'avenir... Envers Marie-Louise? Une lettre, une explication verbale? Successivement, il pensait aux deux solutions. Il imaginait sa femme toute seule, debout dans la chambre, lisant deux ou trois pages de son écriture : elle pâlirait; il voyait de loin la lividité blême qui recouvrirait son

front, ses joues, comme un masque de plâtre ; il la voyait chanceler, tomber dans un fauteuil, ouvrir la bouche sans articuler une plainte, et il se faisait l'effet d'un lâche bourreau qui opérait dans l'ombre... Et s'il lui parlait?... A la simple idée de la scène possible, un malaise le paralysait. Droite, raidie dans sa dignité, de quels mots pareils à des soufflets le cinglerait-elle!... Peut-être qu'elle pleurerait? de ces larmes lentes et rares qui, malgré elle, parfois, coulaient sur son visage... Il jeta sa cigarette, la trépigna...

« Voici huit ans que je cherche à la ménager... pour en arriver là!... »

Et Xavier, Xavier qui l'avait traité comme un frère?... Il ne pouvait songer sans un effroi mêlé de douleur aux reproches dont celui-ci l'accablerait, à la rancune dont il serait soulevé contre lui... Et c'était le seul homme à l'estime duquel il tînt réellement.

« Quel gâchis! »

Il se fût accommodé de les tromper tous les deux avec prudence et sang-froid. Pour lui, ses actes n'acquéraient une valeur morale que du moment où ils parvenaient à la connaissance d'autrui : dès qu'ils déterminaient une visible souffrance, il était à la torture. Par-dessus tout, il avait l'horreur des récriminations et des désespoirs.

« Mais Gilberte, elle!... »

Gilberte avait peut-être raison, après tout : agir ainsi était plus noble... Et, dans une espèce de fièvre, il forgeait des arguments qu'il se lançait à lui-même avec exaltation : « Ils s'aimaient. Un amour passionné excuse toutes les folies... » Comme un buveur noie dans le vin son dégoût de l'ivresse, il noyait ses répugnances dans la pensée de cet amour qu'il célébrait en lui-même avec des phrases ardentes ; il l'enrichissait d'épithètes, y jetait des mots comme on jette des lingots dans un creuset plein d'or fondu pour en accroître la masse.

« Elle est jolie, merveilleuse, unique !.... »

Et il s'enfonçait dans son désir, dans sa passion, avec une rage volontaire et croissante.

Enfin, du bout de l'allée, il aperçut Gilberte. Elle marchait vite, un peu rose, le regard brillant. Quand elle fut tout près, il vit que ses lèvres tremblaient et qu'elle avait les yeux scin-

tillants de larmes. Il se précipita, lui saisit les deux mains :

— Ma chérie!...

Se dégageant, elle dit très bas :

— Non, Michel, non.

Elle gagna le banc placé sous le platane. Il s'assit près d'elle.

— Michel, — dit-elle, — j'ai réfléchi. Il faut que vous partiez... et que vous partiez avec Marie-Louise...

Il éprouva la sensation d'une piqûre : un bref coup de lancette.

— Gilberte, vous ne m'abandonnez pas? C'est impossible!

Elle dit tout bas, d'une voix exténuée :

— Il faut, il faut que nous renoncions l'un à l'autre.

Le goût de sa tendresse passée lui remontait aux lèvres avec une saveur imprévue : auprès de lui, elle se retrouvait, soudain, désespérément faible.

— Non, — dit-il, — je ne renoncerai pas à vous. Je vous aime, vous ne le sentez donc pas? Je vous aime et je vous veux!

Elle se leva, dit avec une douceur triste :

— Il ne faut pas m'aimer. J'ai pu être coquette avec vous sans le vouloir. Je vous demande pardon. Je me suis grisée d'un rêve, comme une sentimentale et romanesque petite fille ; mais je suis réveillée, à présent, et j'y vois clair.

Debout, longue et fine dans sa robe bleue, elle creusait le sable de la pointe de son pied et un sanglot soulevait sa poitrine.

— Moi, — répliqua-t-il, — je vois que nous nous aimons. Notre amour est fort, réel, il a des droits : il veut vivre et il vivra.

Il étendait les bras comme pour la prendre. Elle fit un geste de lassitude, redressa la tête. Ses narines palpitaient dans sa face blanche, presque diaphane.

— Je ne crois pas, Michel, que nous nous soyons vraiment aimés.

Il la saisit par le bras, la fit rasseoir, et, violemment :

— Nous ne nous sommes pas aimés?... Nous ne nous aimons pas?... Vous avez donc tout oublié! Les promenades où je m'enivrais de chacun de vos mouvements, le soir où sur mon épaule vous avez posé votre tête si lourde de tendresse!... Et les heures que nous avons vécues ensemble, vos petites mains

tremblant dans les miennes, vos yeux où je lisais si bien, le baiser que vous m'avez donné..., qu'était-ce, tout cela, sinon de l'amour, dites, Gilberte?... Cet amour a passé sur nous comme un souffle puissant, il nous emporte, il nous domine, je vous aime et vous m'aimez.

— Michel, mon pauvre Michel, si nous nous aimions réellement, il ne serait pas nécessaire de nous griser avec des phrases, et c'est ce que vous vous évertuez à faire...

Elle pleurait, parce que ces phrases-là avaient réveillé au fond d'elle toutes ses émotions endormies... Mais, très nettement, elle avait senti qu'il s'exaltait lui-même, s'entraînait pour marcher au combat comme les soldats s'entraînent au son des fifres et des tambours ; et elle avait éprouvé un chagrin poignant qui, une fois encore, la précipitait des hauteurs de son rêve.

Michel devint sombre et la repoussa :

— Soit ! Dites que je ne suis pas sincère !... Et je vous offre toute ma vie, pourtant, toute ma vie. Pour vous, je renonce à la femme qui, depuis dix ans partage mon existence ; pour vous, je suis cruel envers mon meilleur ami ; j'agis comme un bourreau et comme un traître...

Elle l'arrêta :

— Vous voyez bien ! vous le regrettez déjà.

Il voulut protester ; elle lui prit la main :

— Chut ! écoutez-moi. Vous êtes sincère, Michel, et je l'ai été aussi. Seulement, nous nous sommes trompés. Nous n'avons pas l'un pour l'autre ce sentiment indéracinable et unique qui est l'amour, le vrai amour... Vous êtes jeune, vous êtes charmant, vous êtes venu à moi dans l'enchantement de l'été, et vous m'avez plu, violemment, tendrement, fortement plu...

Elle s'interrompit, un instant ; les mots semblaient lourds à détacher de ses lèvres. Faisant un effort, elle continua :

— Mais un autre, peut-être... un autre, à votre place, m'aurait plu aussi, de la même manière... et une femme différente, jeune, charmée par vous comme je l'étais, vous aurait inspiré les mêmes sentiments que moi...

Il dit :

— Non, non, vous ne savez pas...

Mais Gilberte poursuivait :

— Nous n'avons pas été poussés l'un vers l'autre par les affinités profondes et secrètes de nos natures, nous n'avons pas senti nos âmes s'attirer et se fondre dans une commune intelligence de toutes choses; nous n'avons pas eu la certitude que, de toute éternité, nous étions faits l'un pour l'autre et rien que l'un pour l'autre... Cela, ce serait l'amour, l'amour qui serait assez fort pour s'élever sur des ruines et qui aurait le droit, peut-être, de faire des ruines autour de lui... Mais nous, Michel, nous avons eu comme une idée, très gentiment, « cela pourrait s'arranger entre nous »; nous nous sommes mutuellement trouvés jeunes, pleins de vie et d'agrément, et nous avons été pris à l'éternelle douceur de la tendresse. Ce n'est pas de l'amour, cela, ce n'est pas de l'amour, et cela ne saurait permettre de rien briser.

La figure dans ses mains, elle sanglotait. Il voyait trembler ses épaules sous la mince étoffe du corsage. Étendant le bras, il la toucha :

— Si vous ne m'aimez pas, Gilberte, moi, je vous aime. Et vous m'aimez, puisque vous pleurez ainsi; mais vous cherchez à vous étourdir.

Elle découvrit ses traits baignés de larmes :

— Vous savez bien, Michel, que j'ai raison. Et vous avez pensé vaguement de la même façon que moi. Quand, pendant huit jours, j'ai été comme hallucinée, vous n'avez pas voulu profiter de mon hallucination. Vous sentiez que ce serait trop grave. Vous avez eu beaucoup de délicatesse, et je vous en remercie. Ensuite, ah! ensuite, vous avez été exaspéré, violent, et vous auriez tout fait pour m'obtenir, même l'irréparable... mais il ne faut pas!

Il était sans force pour la convaincre ; une lassitude irritée succédait à son assurance.

— Quittons-nous, — dit-il, — puisque vous ne m'aimez pas. Mais vous m'aurez fait bien du mal... Non, je n'ai pas voulu vous devoir à une minute d'emballement : j'attendais que vous vous donniez à moi en toute liberté : seulement, je vous voulais...

Il se leva et se mit à marcher :

— Vous me jetez hors de votre route, meurtri, saignant...

Gilberte, avec une petite crispation du cœur, pensa qu'il n'insistait plus, déjà, et qu'il renonçait à elle sans une excessive détresse. Elle dit :

— Michel, je souhaite tant que vous ne souffriez pas! Je ne me pardonnerais pas si je vous causais une vraie douleur; mais je crois... je crois que vous m'oublierez vite...

Elle en était sûre, et des larmes, pressées, brûlantes, la suffoquaient, roulaient sur ses joues.

— Rappelez-vous : vous en avez oublié tant d'autres, que vous aimiez plus que moi !

— Ce n'est pas vrai, Gilberte, je n'ai aimé personne plus que vous!...

Il la prit par la taille, il l'attira contre lui; il murmurait, en couvrant de baisers ses joues, ses tempes, ses cheveux, en essayant de toucher ses lèvres :

— Je vous aime, je vous veux. Je veux vos yeux, votre bouche, votre parfum... entendez-vous?... Et personne, non plus, ne vous aimera comme je vous aime... personne!

Elle pliait dans ses bras; mais, brusquement, elle se dégagea, lorsqu'il la croyait vaincue. La dernière phrase réveillait en elle un souvenir, faisait surgir de l'ombre une figure anxieuse et virile. Un autre, déjà, lui avait dit les mêmes paroles. Elle se rappela Xavier, avec ses yeux remplis d'une passion confiante, et une grande vague de tendresse, d'amour et de repentir la submergea :

— Si, Michel, quelqu'un m'aime plus que cela... Et je l'aime aussi, je crois, plus que je ne peux vous aimer...

Interdit, tremblant, il restait en face d'elle.

— C'est Xavier. Vous ne savez pas, Michel, ce que je suis pour lui.

Il frémissait tout entier.

— Allez le trouver, alors, — s'écria-t-il, — et laissez-moi!

Mais elle ne voulait pas s'en aller ainsi. Elle le ramena vers le banc, se rassit près de lui.

— Michel, dites-moi adieu, dites-moi adieu... sans haine et sans rancune... Et vous ne serez pas malheureux, j'en suis sûre... Si j'ai des torts envers vous, pardonnez-moi : je me les reproche, oh! du fond du cœur... Mais, maintenant, tout de même, il faut que j'agisse au mieux... Et c'est là le mieux, pour nous deux, certainement.

Il mordait sa moustache, dans un silence rageur.

— Adieu, Michel ! Pensez à moi doucement, plus tard. Adieu !

Rapidement, elle se pencha vers lui, posa un baiser sur son front et s'enfuit.

Alors Michel se mit à pleurer...

Au bout d'une demi-heure, il alla trouver Marie-Louise. Enveloppée d'un peignoir blanc, les cheveux tressés en deux nattes, elle lisait auprès de la fenêtre. Elle tourna légèrement la tête :

— Quel vent t'amène ?

Il ne répondit pas, tout d'abord. Il allait et venait dans la pièce, touchait les menus bibelots de la cheminée : elle le regardait de côté, avec une attention subitement éveillée, et elle attendait. Les pages du livre qu'elle tenait frissonnaient un peu.

— Tu désires toujours partir le plus tôt possible ? — dit-il en s'arrêtant.

Elle fit signe que oui, se renversa en arrière sur le dossier de son fauteuil.

— Et moi, — reprit-il très vite, — j'ai réfléchi. Je ne vois pas de raisons pour te retenir ici malgré toi. Nous partirons quand tu voudras. Demain, ce soir...

Elle dit simplement :

— Ah !

Ce fut comme un soupir. Après quoi, elle resta immobile à le dévisager. Il était pâle, les yeux injectés de sang.

— Enfin, — dit-elle en fermant son livre, — c'est toi qui veux partir, maintenant ?

Il répliqua :

— Je pense que nous sommes d'accord. Nous partirons ce soir.

— Et que diront les Danelle de cette décision inopinée ?

Elle prenait le ton sarcastique, appuyait sur les mots.

— Mais — ajouta-t-elle, avec un air de n'y pas toucher — tu as peut-être déjà prévenu Gilberte ?

— Nous annoncerons nos projets en descendant, — dit-il, esquivant la réponse.

Marie-Louise hocha la tête :

— A merveille! — murmura-t-elle, rêveuse.

Michel recommençait son va-et-vient; elle le suivit des yeux, l'observant avec une persistance préoccupée, puis elle se leva :

— Michel! — dit-elle plus doucement, avançant un peu les mains.

Il ne vit pas le mouvement, vint en face d'elle :

— Quoi?

Un instant, comme si elle allait parler, elle ouvrit les lèvres, puis elle les referma.

— Non, rien! — dit-elle enfin. — Je vais sonner pour les malles.

— Attends une minute...

Silencieux, ils demeuraient en présence l'un de l'autre. Elle passait ses doigts longs et blancs à travers les anneaux lourds de ses nattes rousses, et ses minces sourcils se détendaient au-dessus de ses paupières baissées.

— Tu devrais — dit-elle — aller te promener un peu loin, jusqu'au déjeuner.

— Pourquoi?

— Cela te ferait du bien.

— Singulière idée! — répliqua-t-il en haussant les épaules.

Puis il se rapprocha d'elle :

— Enfin, nous partons, nous partons... Es-tu contente, au moins?

Vaguement il espérait une parole, un sourire de reconnaissance. Elle murmura :

— Oui. Mais je ne suis pas bien sûre que tu te sois décidé seul.

Et ce fut tout.

Gilberte et Xavier accompagnèrent les Brignoles à la gare. Une pluie très fine, sorte de brouillard pulvérisé, enveloppait les collines et les arbres. Sur le bitume humide, avant l'arrivée du train, ils marchèrent tous les quatre. Marie-Louise donnait le bras à Danelle; un instant, Gilberte et Michel ralentirent le pas derrière eux. Toute la mélancolie des séparations écrasait la jeune femme. Il était là, près d'elle, l'homme qu'elle avait cru tant aimer! Il était là, et plus jamais elle ne rencontrerait son regard animé d'une ardeur si câline. Une

tristesse indicible et morne, semblable au voile d'eau qui brouillait la campagne, s'emparait d'elle et la dominait. Elle n'osait se tourner vers Michel, mais un immense désir lui venait de ne pas le quitter ainsi, dur et silencieux. Et, toute tremblante, elle considérait la longue ligne des rails, les bottes de joncs blanches et mouillées, le buttoir massif peint en noir, et l'herbe courte des talus souillée de charbon. Trois acacias-boules, près de la gare, ondulaient au vent : elle les trouva tristes et laids. Tout à coup, sans relever la tête, Michel prononça d'une voix grave, qui retentit en elle :

— Adieu, Gilberte... Je n'oublierai jamais toutes les heures douces que vous m'avez données...

A son tour, elle dit, tandis qu'elle croyait entendre retomber une lourde porte, brutalement fermée derrière elle pour toujours :

— Adieu, Michel, adieu.

Au moment où ils allaient monter en wagon, Marie-Louise, à qui Gilberte tendait la main, la prit par les épaules, brusquement :

— Vous ne voulez pas m'embrasser?

Et à l'oreille de la jeune femme interdite, elle murmura tout bas, d'un ton ému, mais décidé :

— Merci. Vous avez bien fait.

XXVII

A son retour dans le grand salon vide, Gilberte fut étreinte d'une tristesse affreuse. L'étroit canapé, les bergères, les saxes, la petite pendule, tous ces bibelots froids que la main de Michel avait touchés, lui rappelaient les semaines à jamais enfuies où elle s'était sentie amoureuse et vivante. Elle ôta son chapeau, arrangea machinalement ses cheveux devant la glace. Elle se vit jeune, jolie, avec une bouche tendre et des dents claires. Alors, en soupirant, elle se retourna, et, devant elle, aperçut Xavier.

Il était debout au milieu de la pièce, et la regardait. Il la regardait avec un air d'émotion profonde; il la regardait comme s'il avait voulu, de toute son âme passée dans ses yeux, attirer vers lui pour toujours son âme, à elle, et la réchauffer

et lui donner la paix et le bonheur. Elle frissonna sous le choc de ce regard, non pas voilé de langueur comme un autre dont elle portait encore en elle le souvenir, mais où brûlait une flamme pure, une ardeur désintéressée.

— Xavier!

Elle étendit les mains, chancelante, avant de choir dans ses bras. Il la porta sur le canapé; elle s'abattit sur sa poitrine en pleurant. Elle pleurait très bas, sans aucun sanglot, le cœur plein de honte et de regret. Elle était ballottée par un flot confus de sentiments où elle enfonçait sans rien distinguer. Une idée nette se dégagea pourtant : elle leva la tête.

— Je... je devrais vous raconter quelque chose, — murmura-t-elle avec effort.

Souriant, il examina le jeune visage éploré aux lèvres convulsives.

— Non, — dit-il, — ne racontez rien, Gilberte! Maintenant, nous avons à nous occuper de notre amour, et rien que de notre amour.

Il l'installa sur ses genoux; elle se blottit contre lui comme un oiseau frileux. Alors il lui parla; il parlait à mi-voix, avec une douceur infinie. Au-dessus d'elle, elle voyait les yeux bleus, toute la figure virile, et les paroles tombaient sur elle, suaves comme des caresses.

— Gilberte, cher trésor, j'ai mal su vous aimer. Vous êtes pourtant toute ma vie, toute ma joie!

S'abandonnant aux bras qui la serraient, elle se laissait bercer. Du dehors, venait le crépuscule : dans le rectangle des fenêtres ouvertes, le ciel pâlissait, comme éteint sous une écharpe transparente et molle; les contours des objets, peu à peu, se noyaient dans une brume grise, et un souffle rôdait où se mêlaient l'odeur des feuilles et celle de la terre mouillée. La voix de Xavier tremblait, inquiète, se précipitant :

— Chérie, ma petite aimée, il faut que vous soyez heureuse avec moi. Sinon...

Gilberte avait saisi l'une des mains de son mari et la pressait. Il lui semblait que les doigts chauds, vigoureux, l'enlevaient au-dessus de sa détresse et la retenaient d'une étreinte sûre. Lentement, toutes les impressions des jours précédents, rapprochées, se ravivaient en son âme; des sou-

venirs glissaient de tous côtés comme des ombres légères, et Gilberte les reconnaissait, un à un. Elle se rappelait les angoisses qu'elle avait ressenties à la pensée de quitter Xavier et tous les instants où son image, dressée en elle, l'avait remplie de tendresse et de remords. Comme un enfant penché sur un lac y découvre des profondeurs qu'il ne soupçonnait pas, elle découvrait quelle immense affection l'unissait à cet homme : mais nulle agitation à la surface n'avait révélé l'importance de cet amour et elle avait pu s'y tromper. Bien des fois, en un éclair rapide, elle avait eu l'intuition de la vérité, et, le matin même, elle s'était arrachée des bras de Michel parce qu'elle l'avait revu, lui, Xavier.

« Oui, je l'aime bien plus que je n'aurais pu aimer Michel ; bien plus... »

Et quelle supérieure qualité d'amour il lui donnait! De minute en minute, elle s'en rendait mieux compte. Il s'enhardissait dans la pénombre, il balbutiait des mots d'extase : elle sentait flotter autour d'elle une passion jeune, infinie, vibrante, une passion chaude où elle baignait, reprenant de la vie, comme une petite plante plongée dans l'eau...

— Gilberte, nous allons recommencer... Vous ne serez plus ma petite fille, mais mon amie, ma femme.

Il sentait enfin s'animer la merveilleuse petite statue, la déesse aux yeux clairs devant laquelle il avait tremblé d'émotion anxieuse. Par affection pour lui, Gilberte était restée fidèle, et voici que l'amour venait, les effleurant tous deux de son aile puissante, mêlant leurs souffles et leurs pensées.

Dans les accents de la voix mâle, brisée, puis rejaillissant en notes graves, frémissait une attente amoureuse. Gilberte, maintenant, dans le crépuscule, distinguait à peine les yeux tendres et la bouche... Elle se souleva :

— Je t'aime, — dit-elle, — je t'aime...

CAMILLE MARBO

LES VOYAGES DU ROI GEORGES V

Sa personne alerte et dégagée, sa voix sympathique et sincère, sa poignée de main franche et cordiale sont depuis longtemps familières à des centaines de milliers de ses sujets, dans les parties les plus éloignées de son vaste empire. Mais il est resté jusqu'à présent presque inconnu du public européen. Édouard VII, déjà comme prince de Galles, était si bien connu sur tout le Continent, particulièrement en France, qu'on s'étonne, au moment de sa disparition, de ne pas connaître le roi d'Angleterre. On se demande surtout, non sans une certaine préoccupation, s'il aura en politique internationale les intuitions, le savoir-faire, le tact de son père. Ne sera-t-il pas occupé des exigences et des intérêts de l'empire à l'exclusion des problèmes de la diplomatie européenne? ne sera-t-il pas le *sailor King*, tout imprégné des traditions de la marine et soucieux de la gloire de sa flotte au point d'être tenté, à quelque moment critique, de jeter dans la balance le poids de ce formidable engin de guerre, au lieu de travailler inlassablement, comme faisait « Édouard le Pacificateur », au maintien de la paix?

La meilleure réponse a été donnée par le roi Georges lui-même lorsqu'il déclara, devant son *Privy Council*, le lendemain de la mort de son prédécesseur, qu'il avait « perdu non

seulement un père, mais un cher ami et conseiller ». Ce ne sont point là des mots vains ou protocolaires : c'est le cri du cœur d'un prince conscient du lourd fardeau qui lui incombe. Pendant près de dix ans, il avait été l'élève et dans maintes occasions le délégué de ce père que le monde entier estimait le plus fin diplomate, le plus habile homme d'État, le plus sincère ami de la paix, de son temps. Georges V a déclaré catégoriquement que son plus grand souci serait de marcher sur les pas de ce père vénéré et d'en continuer les efforts pour consolider la paix du monde.

*
* *

Destiné à la marine, Georges V a connu dès l'âge de treize ans la discipline la plus sévère. Dans la marine anglaise, il n'y a pas de favoritisme : tout privilège, concédé à son rang princier, eût été contraire à la volonté de ses parents. Le voilà donc, aspirant d'abord, enseigne plus tard, sur un pied d'égalité absolue avec ses camarades, apprenant à réciter les points de la rose des vents, à monter dans les hunes, à épisser un cordage, à manier les outils dans l'atelier du charpentier, à raccommoder ses vêtements et même ses chaussettes, — en un mot, acquérant avec une assiduité soutenue la routine de service prescrite pour les hardis et débonnaires compagnons de la sainte-barbe, le matin, noir comme un nègre, surveillant l'arrimage du charbon, l'après-midi, en grande tenue, prenant le timon du grand canot de l'amiral.

Nul officier n'était plus gai, plus sportif, plus prêt à la « rigolade », ni plus consciencieux dans les études ou au travail. Comme tout le monde dans la marine, il eut bientôt un sobriquet. C'était « Sprat » (éperlan). On cite pas mal d'exemples de son espièglerie. Un beau matin, à Port-Saïd, étant alors enseigne à bord du *Dreadnought*, il était chargé de la sale, mais nécessaire opération qui s'appelle « faire du charbon », quand la visite du Khédive Tewfik Pacha fut annoncée. Sans prendre le temps de se débarbouiller ou de changer ses vêtements, le prince Georges, répondant à l'appel du capitaine, se présente devant le Khédive abasourdi, la

figure, les mains et l'uniforme couverts de poussière noire. Il explique tout simplement qu'il a obéi aux ordres de son capitaine en montant immédiatement sur le gaillard d'arrière.

La prince n'avait que quatorze ans, quand il commença cette série de voyages merveilleux grâce auxquels il possède aujourd'hui non seulement une connaissance unique de ses *dominions* d'outre-mer, mais une familiarité plus ou moins complète avec d'autres pays de la terre. C'était l'idée de son père que ses deux fils devraient voyager et « voir le monde ». Dans ce but, la croisière de la *Bacchante*, corvette à vapeur, fut organisée. Pendant près de trois ans, ce vaisseau de guerre fut le home flottant des jeunes princes. Les *sailor princes* visitèrent la Barbade, la Trinidad, la Jamaïque et les Bermudes, ensuite l'Afrique du Sud, l'Australie, Fiji, le Japon, Shanghaï, Hong-Kong, Singapour et Ceylan, puis revinrent par le Canal et séjournèrent en Égypte, Palestine et Grèce : au total, deux fois la circumnavigation du monde. Les princes enregistraient quotidiennement dans un journal commun leurs expériences et impressions de voyage, et ce journal fut publié en deux gros volumes. Ces jeunes « middies » avaient déjà, à cette époque lointaine, acquis l'habitude de « penser impérialement » : dans leur journal, ils avaient conservé la coupure d'un article du *Melbourne Argus* faisant pressentir la fédération éventuelle de l'Australie. Le prince Georges ne pouvait s'imaginer alors qu'il reviendrait à Melbourne vingt ans plus tard comme vice-roi pour consacrer la réalisation de ce projet.

Georges compléta son stage d'enseigne dans les stations de l'Amérique du Nord et des Indes Occidentales, et passa enseigne le jour de son dix-neuvième anniversaire avec un certificat de première classe en navigation. Un an plus tard, il gagnait le grade de lieutenant de vaisseau avec des certificats de première classe en cinq sujets. Il passa alors plusieurs années dans la Méditerranée et d'autres stations, son service étant agréablement varié par des visites en Turquie, Grèce et Égypte. En 1891, à l'âge de vingt-cinq ans, il était capitaine de frégate.

Jusqu'à ce moment, il avait été entièrement absorbé par sa carrière navale : son arrivée au plus haut commandement dans

la marine n'était qu'une question de temps. Mais la mort de son frère aîné, le duc de Clarence, l'année suivante (1892), modifia tout son avenir et l'obligea, comme fils unique de l'héritier présomptif, de s'adonner désormais aux affaires de la Cour et de la Nation. Son mariage (1893) avec sa cousine la princesse May de Teck fut pour lui un autre grand événement. Cinq fils et une fille sont nés de cette union.

Deux missions impériales ont été l'apothéose de sa vie de prince. La reine Victoria voulait donner à la fédération de l'Australie une marque éclatante de la faveur royale : elle désigna son petit-fils pour représenter la Couronne à l'ouverture du nouveau parlement fédéral. C'était une de ses dernières volontés ; elle n'en vit pas la réalisation. Mais le roi Édouard décida de donner suite au projet, y reconnaissant, comme il le déclara dans son premier discours du Trône, un témoignage de l'intérêt qu'avait porté la Reine à tout ce qui concernait le bien-être de ses sujets d'outre-mer. Édouard VII accentua cette intention en ajoutant au programme des visites officielles à la Nouvelle-Zélande et au Canada. J'ai eu l'honneur de faire le récit de ce voyage de jour en jour, télégraphiquement, pour des millions de lecteurs.

Le titre de prince de Galles n'est pas héréditaire, comme on croit souvent, à tort. Le roi actuel ne le reçut qu'après son retour de « toutes les Bretagnes d'Outre-Mer » : quoiqu'il ait accompli ce voyage impérial comme délégué du roi-empereur, c'est-à-dire comme véritable vice-roi, c'est comme duc de Cornouailles et York qu'il partit.

Le 6 mars 1901, le paquebot *Ophir*, transformé en luxueux yacht royal, quittait Portsmouth, escorté par deux croiseurs et emportant le duc et son épouse — car la duchesse l'accompagnait et avait, elle aussi, son rôle à remplir. Les premières étapes du voyage furent Gibraltar, Malte, Port-Saïd, Suez, Aden, Colombo et Singapour. En chacun de ces ports, fêtes, réjouissances de toutes sortes, arcs de triomphe, adresses de bienvenue. Chacune de ces adresses, empreintes d'un loyalisme fervent, était déposée dans une cassette emblématique en argent, vermeil, ivoire ou ébène, merveilleusement travaillée, parfois même ornée de pierres précieuses. A Sin-

gapour, Leurs Altesses furent acclamées par la population la plus hétérogène de la terre, Arabes, Hindous, Afghans, Cingalais, Chinois, Malaisiens, Goanèses, Klings, Tamils, toutes les races et toutes les religions, une Babel de langues, une éblouissante fantasmagorie de costumes et de décors, toutes ces populations vivant heureuses sous la protection et la liberté britanniques.

Deux incidents marquèrent cette première partie du voyage, l'un triste, l'autre joyeux. Un chauffeur de l'*Ophir* mourut d'une péritonite occasionnée par un abus de fruits tropicaux : son corps devait être jeté à la mer avec tous les honneurs. Le tonnerre de l'artillerie et les hourrahs des équipages des vaisseaux de guerre amarrés dans la rade de Singapour retentissaient encore dans nos oreilles lorsqu'un signal annonça que le yacht royal et les deux croiseurs de l'escorte s'arrêteraient pour les obsèques à six heures du soir. La cérémonie eut lieu à la tombée de la nuit en présence du duc et de la duchesse, de tous les membres de leurs suites, et de l'équipage entier, les croiseurs *Saint-George* et *Juno* flottant à la dérive quelques encablures en arrière. La musique joua la *Marche funèbre* de Chopin ; le capitaine déposa une couronne sur les restes enveloppés dans un hamac ; l'aumonier prononça les prières d'usage, les clairons sonnèrent « le Dernier Poste », et la dépouille mortelle de cet humble chauffeur écossais, avec des honneurs réservés à un officier de premier rang, le deuil conduit par l'héritier du Trône, trouva son repos dans les eaux tièdes de l'océan Indien.

L'autre scène fut des plus gaies. L'idée a été répandue en France que le roi Georges est d'une austérité sévère, puritaine. Rien de moins vrai. Pendant les longues semaines que l'*Ophir* était en mer, il s'intéressa à tout ce qui se passait à bord, partagea avec entrain les exercices, les sports, les amusements organisés pour passer le temps. Il invitait les officiers à dîner et à des parties de bridge, et il assistait aux concerts et tournois des matelots, ayant toujours un mot aimable et encourageant pour qui se distinguait. Il y avait une poule quotidienne pour le « run » — distance parcourue dans les vingt-quatre heures — avec la modeste mise d'un shilling. Le duc et la duchesse en étaient toujours. Ils ont gagné la poule à plusieurs

reprises, et on peut croire que ces gagnants-là n'étaient pas les moins populaires.

Comme nous approchions de l'Équateur, le prince communiqua à l'escadre le signal suivant : « Son Altesse Royale a reçu à Colombo de monsieur et madame Neptune un télégramme annonçant leur intention de visiter les vaisseaux de l'escadre le 25 avril. Son Altesse Royale espère que vous permettrez cette visite, et puisqu'il doit se trouver à bord de vos navires de nombreux jeunes hommes qui n'ont pas encore eu l'honneur d'être présentés personnellement à ce vieux loup de mer, il espère que vous permettrez l'ancienne coutume pour le divertissement et amusement de l'équipage. » Pendant plusieurs jours des préparatifs mystérieux dont le secret fut bien gardé se complétèrent rapidement sur chaque vaisseau. Le soir du 24, Neptune, son trident à la main, accompagné de sa femme Amphitrite et de ses filles, et suivi de son docteur, son barbier, son greffier, ses ours, ses connétables et d'autres satellites — ou plutôt trois Neptunes, chacun d'eux avec sa cour identiquement constituée — firent irruption sur chaque bâtiment en escaladant les lisses du gaillard d'avant et, hélant le navire, demandèrent le nom du commandant.

« H. M. S. *Ophir*, Contre-amiral Son Altesse Royale le duc de Cornouailles et York » fut la réponse à bord le yacht royal. Les dieux, costumés d'après toutes les traditions, leurs longs cheveux de filasse emmêlés d'algues, furent reçus par le duc lui-même, qui faisait les honneurs avec un respect habilement simulé, offrant des libations de *fire-water*; après quoi Neptune prit congé pour organiser les orgies du lendemain. Ces observances mystiques ont été trop souvent dépeintes pour être narrées minutieusement ici. Qu'il suffise de dire que le duc, bien qu'ayant déjà traversé l'Équateur plusieurs fois, se présenta comme la première victime. Il fut placé dans la chaise du barbier, savonné, rasé, interrogé, puis précipité du siège tournant, la tête en avant, dans la piscine improvisée, ensuite saisi par les ours et plongé et replongé selon toutes les règles. Le Commodore et tous les autres officiers aussi bien que l'équipage entier, initiés ou non, subirent les mêmes épreuves au milieu d'une folle hilarité.

Pour la duchesse, elle devait être, elle aussi, baptisée par Neptune. Mais le marin auquel avait été confié le rôle de dieu de la mer hésita, puis présenta au duc le bol en argent qui contenait l'eau baptismale. *Oh, do It yourself* (O, faites-vous même), dit Son Altesse Royale en riant : ainsi encouragé, Neptune trempa son doigt dans l'eau et très respectueusement toucha le front de sa reine future, la proclamant désormais *a woman of the sea*. Sa Majesté est la première princesse anglaise qui ait traversé l'Équateur, la première qui fut admise à la « bourgeoisie de la mer ».

Les fêtes de Melbourne, où Leurs Altesses Royales firent leur entrée solennelle le 6 mai, furent dignes de n'importe quelle capitale du vieux monde. Le gouvernement fédéral avait consacré une somme de cent mille livres sterling (deux millions et demi de francs) pour la décoration et l'illumination de la ville, les parades militaires, la réception de dix mille hôtes de l'État pendant la « semaine d'inauguration », et pour le monument commémoratif de cette date historique. Une généreuse initiative privée contribua à la magnificence de la manifestation. Un demi-million de spectateurs enthousiasmés assistèrent à l'entrée solennelle. Les rues larges et propres étaient partout barrées d'arcs superbes. L'Arc de la Cité à lui seul avait coûté 87 500 francs; Arc du Roi, Arc de la Reine (Victoria), Arc du Duc, arc chinois, arc allemand, et bien d'autres, tous portant des légendes cordiales et ingénieuses. L'ouverture du Parlement fédéral était la cérémonie principale, mais il y eut, en outre, des banquets, des réceptions, une revue, un bal, un concert et d'autres fêtes.

La Cour tenue par Leurs Altesses Royales aux Bretagnes d'outre-mer fut d'un caractère essentiellement démocratique. Elle n'avait presque rien en commun avec celle de la métropole, où tout est rigoureusement protocolaire. Aux « levees », « drawing-rooms » et bals qui ont lieu dans le palais de Buckingham ou celui de Saint-James, personnne, sauf les présidents des Républiques de la France et des États-Unis, et les ambassadeurs de ces deux pays, ne peut assister sans être ou en uniforme ou en costume de cour. Aux colonies, des restrictions semblables n'étaient guère possible. Les gouverneurs et les officiers de l'armée seuls possèdent des uniformes,

et, pour les costumes de cour, il n'en existe pas, sauf dans les armoires de quelques ministres qui en auraient conservé en souvenir d'une visite officielle à Londres. On venait donc aux réceptions en redingote le jour et en frac le soir. Et ce qu'on voyait d'habits démodés, de chapeaux haut-de-forme d'une génération passée, sur la tête de vieux colons qui les avaient apportés d'Europe, peut-être, en arrivant là-bas comme émigrés, chapeaux de cérémonie de noce ou d'enterrement! Ces réunions démocratiques mettaient l'héritier du Trône en rapport avec les masses de ces populations jeunes et viriles, qui pouvaient approcher leur souverain futur avec une aisance inconnue de leurs frères dans la mère-patrie, lui serrer la main, écouter sa voix et même s'entretenir avec lui librement.

Au cours d'une seule matinée, le lendemain de son arrivée à Melbourne, à la première de ces réceptions coloniales, le duc serra la main à quatre mille citoyens de Victoria. Et il ne s'agissait pas de ces salutations insouciantes et molles qui passent pour des poignées de main dans notre vieille civilisation épuisée, mais de *hand-shakes* vigoureux, convaincus, et quelquefois même tant soit peu indiscrètement prolongés, administrés par les fils les plus robustes d'une nation qui a le don spécial de ce genre de salutation. Une seule fois le duc s'arrêta un instant pour se frotter la main. On lui proposa de suspendre les présentations afin de lui permettre un peu de repos, mais il répondit : *Oh, no; I'll see it through* (Non, j'irai jusqu'au bout). Le lendemain, un officier de la suite demanda au duc s'il n'avait pas le bras fatigué après une si rude épreuve; il répondit qu'il ne ressentait pas le moindre malaise dans le bras droit, mais que son bras gauche était tout à fait engourdi.

Avec le cérémonial de la cour modifié pour répondre aux conditions sociales des colonies, la procédure traditionnelle des parlements ne l'était pas moins afin de permettre au grand public australien de participer à la cérémonie d'inauguration, qui n'eut lieu ni au Sénat ni à la Chambre, mais dans le vaste palais de l'Exposition, où avaient trouvé place 12 000 assistants. C'est devant cette foule pieusement recueillie que le fils du roi prononça le discours du Trône et inaugura le Parlement fédéral. Et cette fervente congrégation de 12 000 per-

sonnes n'était que le centre d'une manifestation extraordinaire à laquelle prirent part non seulement tous les États confédérés et toutes les colonies, mais les parties les plus éloignées de l'empire. Au moment ou le duc déclarait le Parlement ouvert et le *Commonwealth of Australia* constitué, la duchesse pressa un bouton électrique, qui, relié à tous les fils télégraphiques, transmettait la nouvelle en quelques secondes à la mère-patrie et à toutes les populations de l'empire « sur lequel le soleil ne se couche jamais ».

Un des buts principaux du voyage était de marquer la reconnaissance de la Couronne pour la « loyauté splendide » des troupes coloniales qui avaient pris part à la guerre des Boers. Cette guerre malheureuse n'était pas encore terminée, quoiqu'elle touchât à sa fin, et des milliers de soldats australiens, néo-zélandais et canadiens étaient encore dans l'Afrique du Sud. Mais des contingents importants étaient déjà de retour et faisaient belle figure dans les revues passées par Son Altesse. La première de ces revues brillantes eut lieu à Melbourne, où 15 000 hommes de toutes armes saluèrent le prince. En tout, Son Altesse Royale vit plus de 60 000 hommes. Le trait le plus remarquable de ces parades coloniales était la présence dans les rangs de nombreux corps de cadets, composés d'écoliers, beaucoup d'entre eux n'étant guère plus hauts que les carabines qu'ils portaient fièrement. Cet entraînement militaire de la jeunesse frappa beaucoup le duc ; il y fit une allusion énergique dans le discours qu'il prononça au Guildhall après son retour.

***

L'itinéraire à partir de Melbourne était Brisbane (Queensland), Sydney (New South Wales), Auckland, Wellington, Christchurch et Dunedin (Nouvelle-Zélande), Hobart (Tasmanie), Adélaïde (Australie du Sud) et Perth (Australie Occidentale). Les séjours et les trajets occupèrent deux mois et demi. Les capitales des États rivalisèrent d'enthousiasme et de prodigalité. La bienvenue des Maoris à Rotorua (Nouvelle-Zélande) fut en tout point le spectacle le plus pittoresque. Leurs chants barbares et leurs danses guerrières sont uniques.

Leur hymne de bienvenue surgissait à chaque instant comme un « leit-motif » au milieu d'autres cantiques d'une poésie sauvage et primitive. En voici le refrain :

Ka mate, ka mate !
Ka ora, ka ora !
Tenei te tangata puhuruhuru ;
Mana koe i tiki mai,
Whaka whiti te ra !
Hupane, kaupane
Whiti te ra [1] *!*

Par une coïncidence extraordinaire, comme une réponse à cette invocation biblique, le soleil, qui avait été obscurci par des pluies battantes, subitement éclata et continua de briller pendant la visite du prince.

Au *haka* (danse guerrière), organisé en l'honneur du royal visiteur, prirent part 5 000 Maoris des deux sexes ; on n'en avait jamais vu de pareil et l'on n'en reverra probablement jamais ; car ces indigènes de la Nouvelle-Zélande se civilisent (il y en a même un qui est ministre et non le moins distingué) et dans les rangs des guerriers demi-nus, hideusement fardés et tatoués, se trouvaient ce jour-là des médecins, des avocats, des fonctionnaires, qui avaient quitté leurs études, leurs bureaux et leurs affaires urbaines pour rejoindre leurs tribus au camp provisoire et se revêtir de leur « war-paint » une dernière fois. Toutes les tribus étaient représentées ; plusieurs ne s'étaient jamais rencontrées antérieurement, sauf pour s'exterminer l'une l'autre. Les autorités n'étaient pas sans quelque inquiétude, craignant que, surexcitées par les défis, les chants de guerre, les danses provoquantes et les attaques simulées, les tribus ennemies ne prissent les choses au sérieux. Heureusement, les chefs avaient leurs contingents bien en mains ; le sang n'a pas coulé. Le duc et la duchesse assistèrent au *haka*, chacun portant sur les épaules une couverture de (*kiwi* fabriquée des plumes excessivement rares du kiwi, oiseau néo-zélandais sans ailes), et tenant à la main une *mèré* (espèce de

1. « C'est la mort, c'est la mort ! C'est la vie, c'est la vie ! Salut à l'homme dont les guerriers sont plus nombreux que les cheveux de son corps ! Qui fait briller le soleil, Qui répand le bonheur et la prospérité sur son peuple — Le soleil brille ! »

hache d'armes taillée dans une jade du pays), qui est chez les Maoris l'emblème de souveraineté. A la fin du spectacle inoubliable, ils reçurent en offrandes toutes sortes d'armes, costumes et charmes, dont beaucoup d'une rareté extrême, sans prix.

La visite à l'Afrique du Sud, où l'*Ophir*, ayant fait une escale de cinq jours à l'île de Maurice, arriva le 13 août, fut assombrie par la guerre qui durait toujours. Néanmoins, les fêtes de Durban, de Pietermaritzburg et de Cape Town furent empreintes d'une allégresse et d'une cordialité qui prouvaient une situation sensiblement améliorée. A Pietermaritzburg, à l'occasion d'une brillante parade, le duc épingla sur la poitrine de nombreux officiers et soldats les médailles accordées pour les services distingués et des actes d'héroïsme au cours de la campagne. Lord Kitchener, pour assister à cette parade, dut quitter son poste devant l'ennemi, dans le plus grand secret, afin d'éviter une tentative de la part des Boers de le faire prisonnier. Par la même occasion, Son Altesse Royale fut saluée par soixante-dix chefs zoulous et nataliens, chacun escorté par une troupe de guerriers et tous en costume de campagne, composé de plumes, peaux, colliers, bracelets et autres parures barbares, et armés de zagaies et de boucliers énormes. Au commandement, toute cette horde de sauvages noirs, représentants d'une race belliqueuse qui avait coûté beaucoup de sang et d'argent anglais à subjuguer, s'avança à la charge, hurlant et brandissant leurs zagaies, pour s'arrêter à quelques pas du pavillon occupé par le duc et la duchesse. Un instant plus tard on entendait l'adresse de bienvenue débitée par ces chefs zoulous et traduite par le gouverneur, dans laquelle ils exprimaient en un langage enfantin, mais pittoresque, leur loyauté et dévouement pour leur seigneur souverain Édouard VII.

Un autre incident, pathétique celui-ci, marqua cette courte visite à l'Afrique du Sud. A Simon's Town, le jour du départ, Leurs Altesses Royales furent saluées par un nombre de prisonniers boers sur parole et sans garde, qui leur offrirent une quantité de jouets en bois sculpté, façonnés par eux pendant leur captivité et qu'ils priaient le duc et la duchesse d'emporter pour les enfants de la maison royale. Très touché de cette pensée délicate, le duc accepta les humbles cadeaux en remerciant chaleureusement les donateurs.

Mais aucune partie de ce voyage historique n'a été plus intéressante ou plus mémorable que les pérégrinations à travers le Canada. De Québec, où la mission arriva le 15 septembre, elle fit par chemin de fer le double trajet à Victoria (Colombie Britanique) et retour, s'arrêtant dans toutes les grandes villes, Montréal, Ottawa, Winnipeg, Regina, Vancouver, Victoria, Toronto, Hamilton, Saint-John et Halifax, et traversant les Berlin, Saint-Pétersbourg, Hambourg et Londres de là-bas. Le train royal était luxueusement installé. On y mangeait, dormait et travaillait, expédiait et recevait le courrier et les télégrammes, tout en ne cessant de rouler à grande vitesse à travers les plaines les plus fertiles de la terre ou les gorges majestueuses des Montagnes Rocheuses. Les preuves de loyauté débordante, données à Québec, aussi bien par la population d'origine française que par celle purement anglo-saxone, se répétèrent partout. La formule de salut *Bienvenue* paraissait sur les décors côte à côte avec le mot *Welcome*, et la foule chantait *God save the King* et *The maple leaf for ever*. A Calgary, les princes assistèrent à un *pow-wow*, suivi d'une danse guerrière, arrangé en leur honneur par les Peaux-Rouges. Cette tournée transcontinentale de plus d'un mois fut le grand *finale* de la mission.

Tout voir, tout étudier, tout comprendre, tout connaître, voilà le but que le roi Georges a toujours eu en vue, en voyage ou chez lui. Rien ne lui échappe. Cette visite aux colonies l'ayant mis face à face avec tous les problèmes, tous les intérêts politiques, sociaux, commerciaux, maritimes, militaires de ce qui est maintenant son empire, il ne négligea aucune occasion de s'informer. Il s'intéressa aux hommes aussi bien qu'aux institutions. Il a conservé les habitudes méthodiques et laborieuses de sa jeunesse. Il tient son journal privé où il enregistre quotidiennement ses actes et ses impressions. Un bibliothécaire était chargé de conserver tous les articles, tous les compte-rendus, toutes les illustrations photographiques et autres. — Dieu sait s'il y en avait, de bonnes et de mauvaises! — qui paraissaient dans les journaux de chaque

localité ; j'ose affirmer qu'il n'y a pas une seule page de cette bibliothèque qui n'ait été parcourue par Sa Majesté.

Ces voyages ont eu une influence sur lui et sur ses sujets qu'il serait difficile d'exagérer. Il a pu se rendre compte des facteurs de la grandeur de l'empire britannique. L'amour des enfants d'outre-mer pour la mère-patrie en est un des premiers. Partout dans les colonies, les hommes et les femmes de la seconde ou de la troisième génération de colons emploient invariablement le mot *home* en parlant de la vieille Angleterre, qu'ils n'ont jamais vue. Leur attachement à la famille régnante est ferme et durable. Leur vénération de la reine Victoria est devenue un culte, partagé au degré d'une superstition par des races indigènes comme les Maoris, les Peaux-Rouges et même les Zoulous. On érige partout des monuments pour perpétuer sa gloire. Ce n'est pas seulement la génération contemporaine qui conservera le souvenir impérissable de Leurs Altesses, mais d'une façon plus accentuée encore, peut-être, celle qui succédera demain à la direction des affaires, car, dans ces fêtes coloniales, une participation très large avait été réservée aux enfants, aux écoliers, aux cadets qui seront dans quelques années les ministres, les députés, les maires, les professeurs, les capitaines d'industrie de ces nations vigoureuses, orgueilleusement conscientes de leur destinée.

C'est dans ses discours à ces sujets lointains que le roi Georges s'est surtout révélé. Il parle admirablement. Il a la voix claire, sonore et sympathique. Il parle d'une manière franche, directe et convaincante, sans la moindre affectation. Ses auditeurs coloniaux l'écoutaient enchantés, les moins favorablement placés ne perdant pas un mot. Accoutumés, le plus souvent, surtout dans le monde officiel et aristocratique, à un anglais qu'ils comprennent avec difficulté, — un anglais trainant, maniéré, mi-avalé, — ils furent agréablement étonnés d'entendre l'anglais pur, robuste et parfaitement articulé du prince. « Mais, s'écrièrent les Canadiens, il parle canadien ! » et ils se demandaient : « Pourquoi envoyons-nous nos filles à grands frais dans les pensions de Londres ou de Brighton pour apprendre l'accent correct, puisque notre roi futur n'a dans sa prononciation aucune de ces affectations

que nous avons toujours supposées être le *hall-mark* du bon ton? » Si le roi Édouard a été reconnu un peu partout pour l'arbitre de la mode, le roi Georges est devenu déjà pour ses sujets l'arbitre de la diction. Son éloquence ne doit rien aux arts du rhétoricien démagogique ; elle s'impose par sa vigueur, sa sincérité et sa simplicité.

Le fond de ses discours est de même caractère. On y trouve toujours le mot juste, placé à propos. La note n'est jamais forcée. Il attache trop d'importance à ses déclarations publiques pour les improviser. Tous ses discours sont soigneusement préparés. Souvent, au cours de ses voyages, après une journée longue et fatigante, il veillait tard dans la nuit pour rédiger le discours du lendemain, étudiant les nombreuses adresses auxquelles il aurait à répondre, remaniant et mettant à point les statistiques et les données rassemblées par ses secrétaires, et ajoutant toujours dans la rédaction définitive quelque chose de lui-même.

Son discours le plus long et le plus remarquable est celui, devenu classique, qu'il prononça au banquet offert en son honneur par la cité de Londres après son retour. On a pris l'habitude de le résumer en un mot : « Réveille-toi, Angleterre! ». Cette occasion était attendue par le public anglais avec un vif intérêt, mélangé de curiosité. Le prince avait porté le message de son père à toutes les Bretagnes d'outre-mer. Quelle réponse allait-il rapporter? Quelles leçons aurait-il tirées de tout ce qu'il avait vu et entendu là-bas, à l'autre bout du monde, où les enfants expatriés de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande avaient fondé des États florissants, indépendants, mais fidèles à leur origine commune et fédérés dans une union étroite? La mère-patrie n'avait pas toujours prêté à ces rejetons du vénérable arbre anglo-saxon l'intérêt, l'appui ni même la sympathie qu'ils demandaient et méritaient. Incroyable, mais étrangement vrai, il avait même existé en Angleterre une école politique avec la devise *Cut the painter* (*Lâchons les colonies*, littéralement : *Coupons le câbleau*). Si cette école n'était pas morte, le prince lui aurait certainement donné le coup de grâce, et par ses voyages et par le discours qu'il prononça alors.

Le banquet, du commencement à la fin, fut une manifes-

tation impérialiste. Des allocutions très éloquentes furent adressées par les orateurs les plus mûrs, les plus expérimentés de la métropole, par des vétérans de la tribune comme Lord Salisbury, Lord Rosebery et M. Chamberlain. Mais il n'y eut qu'un seul discours ce jour-là : celui du prince. En grande tenue de contre-amiral, la figure hâlée par les brises de tous les océans, l'air très jeune, entouré des édiles de la cité, devant un auditoire représentatif, avide de ses paroles, il raconta d'abord comment il avait accompli sa mission, puis il exposa les conclusions qu'il en avait tirées. Sa voix, qu'on entendait parfaitement dans tous les coins de la vaste salle, s'éleva et s'affermit en arrivant à « la leçon ». Il n'y avait rien de théâtral ni dans la manière ni dans le langage de son apostrophe. Voici le texte intégral, très bref, de cette partie du discours : « Aux représentants distingués des intérêts commerciaux de l'empire que j'ai le plaisir de rencontrer aujourd'hui, je me permets de mentionner l'impression qui paraissait généralement acceptée par leurs frères d'outre-mer, qu'il faut que la mère-patrie se réveille si elle compte maintenir sa vieille prééminence dans son commerce colonial contre les concurrents étrangers ». C'était tout. Mais ces quelques mots se cristallisèrent instantanément, séance tenante, dans l'appel : *Wake up, England.* Et cet appel produisit un effet électrique. La nation entière reconnaissait dans les conclusions de ce prince voyageur, observateur et chroniqueur, les déductions perspicaces et pondérées de celui qui avait « vu de ses yeux et entendu de ses oreilles ».

C'est quatre ans plus tard (1905-1906) que Leurs Altesses, devenues prince et princesses de Galles, visitèrent les Indes. Ce voyage, dans lequel j'eus de nouveau l'honneur de les accompagner, ressembla dans ses traits principaux à celui qu'avait fait le roi Édouard trente ans plus tôt. Arrivant le 9 novembre 1905, à Bombay, ils parcoururent en des étapes triomphales l'Inde hindoue, l'Inde mahométane, l'Inde des Rajpoutes, l'Inde des fakirs, établissant dans chaque centre leur cour, — une cour non pas démocratique et presque familiale comme aux colonies, mais hiérarchique et entourée d'un cérémonial d'une magnificence orientale et d'un formalisme

rigide. Ils firent des entrées solennelles, montés sur des éléphants dont les harnais et les ornements auraient rançonné un roi. Ils présidèrent des durbars où les princes régnants, couverts de bijoux, déposaient leurs épées au pied de Son Altesse, en témoignage de leur loyauté féodale. Ils assistèrent aux banquets où le Maharadja, fils d'une longue lignée de despotes, se présentait à la table — où il ne pouvait pas manger à cause de sa religion — au dessert, comme un petit garçon bien sage, pour prononcer son discours en portant le toast d'usage. Ils passèrent par les palais, les camps, les mosquées, les temples, les monuments, les bazars, les rues étroites et tortueuses des cités où pullulait une population innombrable.

Le souvenir de ce voyage est un rêve de couleurs éclatantes, de scènes ensoleillées et mouvementées, de cérémonies étincelantes qu'on peut seulement comparer aux contes des Mille et une Nuits. Le prince passa en revue la fleur de l'armée indienne et put se rendre compte de ses brillantes qualités. Il visita le Nord-Ouest frontière, et pénétra jusqu'aux confins d'Afghanistan. L'excursion de Peshawar à Lundi-Kotal à travers le défilé du Khyber, scène de tant de massacres et de guet-apens, fut tout à fait remarquable : le prince et la princesse, accompagnés de leur entourage, n'avaient comme escorte qu'un escadron des Khyber Rifles, corps composé exclusivement d'Afridis, une tribu des plus belliqueuses, qui avait été quelques années auparavant en pleine révolte. Pas un seul soldat anglais ne nous suivit. La route était gardée par des Afridis, dont la présence n'était révélée que par l'étincellement d'une baïonnette aux sommets des roches qui enferment le défilé. La Birmanie aussi fut comprise dans l'itinéraire, et les visites à Rangoon et Mandalay n'en furent pas les moins intéressantes.

Dans leur ensemble les voyages de Georges V dépassent de loin les déplacements de tout autre prince ou souverain connu de l'histoire. Tout dernièrement (1908), il a visité de nouveau le Canada pour assister aux fêtes tercentenaires de Québec, il a représenté Édouard VII au mariage du roi Alphonse à Madrid et au couronnement du roi Haakon à Trondhjem. Toutes les dispositions avaient été prises pour une troisième mission de la plus haute importance — l'inauguration du premier Parlement fédéral de l'Afrique du Sud. Mais la mort d'Édouard VII

et l'avènement de Georges V mirent fin à ce projet. Qui sait si un de ces jours Sa Majesté, après avoir fait les visites d'usage à ses cousins régnants du vieux monde, ne sera pas tenté de brusquer les précédents en poussant un peu plus loin et en allant revoir quelques-unes des Bretagnes d'outre-mer, y compris l'Afrique du Sud enfin apaisée, reconstituée et prospère?

Sa Majesté est un sportsman excellent. Il a chassé le gros gibier aux Indes et a tué son premier tigre à Jeypour, comme avait fait son père dans les mêmes jungles trente ans auparavant. Il est reconnu pour un des meilleurs fusils de l'Angleterre, et il a étonné les *chikaris* les plus adeptes de l'Inde par la précision et la rapidité de sa visée.

Quelqu'un a dit que le génie n'est qu'une faculté infinie de se donner de la peine. Le roi Georges possède certainement cette faculté-là. Il a en outre l'esprit large, affranchi de préjugés, du voyageur qui connaît les hommes et qui sait les apprécier à leur juste valeur. Il a surtout cette qualité fréquente chez les Anglo-Saxons, et qu'on exprime le plus souvent par un mot anglais, le *common-sense*, le sens de la réalité, des affaires personnelles, nationales ou internationales.

Une anecdote mettra en lumière cette qualité royale. C'est Sa Majesté qui me l'a racontée, un soir où j'avais l'honneur d'être invité à dîner à bord de l'*Ophir*, à mi-chemin entre Cape-Town et Québec. La presse des colonies est une presse admirable, inspirée des meilleures traditions de la grande presse métropolitaine. Mais il se trouvait dans une certaine ville coloniale ce qu'on appelle en Angleterre un *gutter journal* (journal de ruisseau) qui, oublieux de toutes les convenances, publia à propos de la visite royale une série d'articles très désobligeants pour le prince, ou plutôt pour ses ancêtres, car, ne trouvant rien à dire contre lui, l'auteur avait rassemblé tous les racontars sur le compte des prédécesseurs de Son Altesse Royale qui avaient porté le nom de « Georges ». Tout en causant à table de choses et d'autres, le prince me demanda à bout portant si j'avais vu les articles en question. Tant soit peu embarrassé, je répondis qu'en effet je les avais vus, mais que, d'après mon humble avis, personne qui se respectât n'y prêtait attention. « Mais je les ai lus, moi, tous! » dit le prince. « Je les ai même tous conservés, collés dans un cahier. » Il ajouta : « Les

ministres sont venus me voir et m'ont proposé de supprimer le journal. J'ai répondu immédiatement : « Mais non, mais non, je ne veux pas en entendre parler : ce serait donner à ces gens-là précisément la réclame qu'ils recherchent » (*Certainly not! I wor't hear of it. That would only be giving the beggars the advertisement they want*).

Roi bien moderne, très au courant, très renseigné, Georges V arrive au moment le plus favorable que le destin aurait pu combiner et pour lui et pour son empire. Sa tâche a été facilitée, d'abord par l'œuvre de son père dans la politique internationale, ensuite par celle qu'il a accomplie lui-même et par les connaissances spéciales qu'il a acquises dans les choses impériales. Il est pour ses sujets d'outre-mer non pas un nom plus ou moins vague, mais une personnalité réelle, connue, aimée. Roi-empereur sympathique et sujets dévoués se regardent à travers les océans, et se comprennent. Entre lui et ses sujets plus proches de la métropole, une parfaite entente devient de jour en jour plus évidente. Les partis politiques, en pleine lutte acharnée la veille de son avènement, ont déjà emprunté un peu de sa sagesse pratique pour essayer d'arranger leurs différends, répondant ainsi au désir exprimé par lui de voir régner dans son royaume la concorde domestique. La vie nationale, réveillée par lui de sa torpeur, regagne sa suprématie dans les champs d'activité menacés par la concurrence. Il ne manque pas d'observateurs pessimistes qui mettent en doute l'efficacité de ces efforts, prétendant que le but visé n'est pas toujours pratique. Serait-il réservé au roi Georges de leur donner une orientation, après les avoir inspirés? Son père lui a légué avec ses puissants voisins du Continent des relations que l'Angleterre, au commencement du siècle actuel, dans son isolement « splendide » peut-être, mais dangereux, ne pouvait pas même entrevoir : Georges V a promis de travailler infatigablement pour conserver et consolider ces liens précieux. Cette promesse, on peut compter sur lui pour la tenir.

JOSEPH WATSON

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

L'ÉTERNEL ADAM[1]

Dans quelque vingt mille ans.

Le zartog Sofr-Aï-Sr — c'est-à-dire « le docteur, troisième représentant mâle de la cent unième génération de la lignée des Sofr » — suivait à pas lents la principale rue de Basidra, capitale du Hars-Iten-Schu, — autrement dit « l'Empire-des-Quatre-Mers ». — Quatre mers, en effet, la Tubélone ou septentrionale, la Ehone ou australe, la Spone ou orientale, et la Mérone ou occidentale, limitaient cette vaste contrée, de forme très irrégulière, dont les pointes extrêmes (à compter d'après les mesures connues du lecteur) atteignaient, en longitude, le quatrième degré Est et le soixante-deuxième degré Ouest, et, en latitude, le cinquante-quatrième degré Nord et le cinquante-cinquième degré Sud. Quant à l'étendue respective de ces mers, comment l'évaluer, fût-ce d'une manière approximative, puisqu'elles se rejoignaient toutes, et qu'un navigateur, quittant l'un quelconque de leurs rivages et voguant toujours devant lui, fût nécessairement arrivé au rivage diamétralement opposé? Car, sur toute la surface du globe, il n'existait pas d'autre terre que celle du Hars-Iten-Schu.

Sofr marchait à pas lents, d'abord parce qu'il faisait très

1. Écrite par Jules Verne en ses dernières années, jusqu'à présent inédite, cette nouvelle offre la particularité de tendre à des conclusions plutôt pessimistes, assez contraires au fier optimisme qui anime les *Voyages Extraordinaires*.

M. J. V.

chaud : on entrait dans la saison brûlante. et, sur Basidra, située au bord de la Spone-Schu, ou mer orientale, à moins de vingt degrés au nord de l'Équateur, une terrible cataracte de rayons tombait du soleil, proche alors du zénith.

Mais, plus que la lassitude et la chaleur, le poids de ses pensées ralentissait les pas de Sofr, le savant zartog. Tout en s'épongeant le front d'une main distraite, il se remémorait la séance qui venait de prendre fin, où tant d'orateurs éloquents, parmi lesquels il s'honorait d'être compté, avaient magnifiquement célébré le cent quatre-vingt-quinzième anniversaire de la fondation de l'empire.

Les uns en avaient retracé l'histoire, c'est-à-dire celle même de l'humanité tout entière. Ils avaient montré la Mahart-Iten-Schu, la Terre-des-Quatre-Mers, divisée, à l'origine, entre un nombre immense de peuplades sauvages qui s'ignoraient les unes les autres. C'est à ces peuplades que remontaient les plus antiques traditions. Quant aux faits antérieurs, nul ne les connaissait, et c'est à peine si les sciences naturelles commençaient à discerner une faible lueur dans les ténèbres impénétrables du passé. En tout cas, ces temps reculés échappaient à la critique historique, dont les premiers rudiments se composaient de ces vagues notions relatives aux anciennes peuplades éparses.

Pendant plus de huit mille ans, l'histoire, par degrés plus complète et plus exacte, de la Mahart-Iten-Schu ne relatait que combats et guerres, d'abord d'individu à individu, puis de famille à famille, enfin de tribu à tribu, chaque être vivant, chaque collectivité, petite ou grande, n'ayant, dans le cours des âges, d'autre objectif que d'assurer sa suprématie sur ses compétiteurs, et s'efforçant, avec des fortunes diverses et souvent contraires, de les asservir à ses lois.

En deçà de ces huit mille ans, les souvenirs des hommes se précisaient un peu. Au début de la deuxième des quatre périodes en lesquelles on divisait communément les annales de la Mahart-Iten-Schu, la légende commençait à mériter plus justement le nom d'histoire. D'ailleurs, histoire ou légende, la matière des récits ne changeait guère : c'étaient toujours des massacres et des tueries, — non plus, il est vrai, de tribu à

tribu, mais de peuple à peuple désormais, — si bien que cette deuxième période n'était pas, à tout prendre, fort différente de la première.

Et il en était de même de la troisième, close il y avait deux cents ans à peine, après avoir duré près de six siècles. Plus atroce encore peut-être, cette troisième époque, pendant laquelle, groupés en armées innombrables, les hommes, avec une rage insatiable, avaient abreuvé la terre de leur sang.

Un peu moins de huit siècles, en effet, avant le jour où le zartog Sofr suivait la principale rue de Basidra, l'humanité s'était trouvée prête pour les vastes convulsions. A ce moment, les armes, le feu, la violence ayant déjà accompli une partie de leur œuvre nécessaire, les faibles ayant succombé devant les forts, les hommes peuplant la Mahart-Iten Schu formaient trois nations homogènes, dans chacune desquelles le temps avait atténué les différences entre les vainqueurs et les vaincus d'autrefois. C'est alors que l'une de ces nations avait entrepris de soumettre ses voisines. Situés vers le centre de la Mahart-Iten-Schu, les Andarti-Ha-Sammgor, ou Hommes-à-Face-de-Bronze, luttèrent sans merci pour élargir leurs frontières, entre lesquelles étouffait leur race ardente et prolifique. Les uns après les autres, au prix de guerres séculaires, ils vainquirent les Andarti-Mahart-Horis, les Hommes-du-Pays-de-la-Neige, qui habitaient les contrées du Sud, et les Andarti-Mitra-Psul, les Hommes-de-l'Étoile-Immobile, dont l'empire était situé vers le Nord et vers l'Ouest.

Près de deux cents ans s'étaient écoulés depuis que l'ultime révolte de ces deux derniers peuples avait été noyée dans des torrents de sang, et la terre avait connu enfin une ère de paix. C'était la quatrième période de l'histoire. Un seul empire remplaçant les trois nations de jadis, tous obéissant à la loi de Basidra, l'unité politique tendait à fondre les races. Nul ne parlait plus des Hommes-à-Face-de-Bronze, des Hommes-du-Pays-de-la-Neige, des Hommes-de-l'Étoile-Immobile, et la terre ne portait plus qu'un peuple unique, les Andart'-Iten-Schu, les Hommes-des-Quatre-Mers, qui résumait tous les autres en lui.

Mais voici qu'après ces deux cents années de paix une cinquième période semblait s'annoncer. Des bruits fâcheux,

venus on ne savait d'où, circulaient depuis quelque temps. Il s'était révélé des penseurs pour réveiller dans les âmes des souvenirs ancestraux qu'on aurait pu croire abolis. L'ancien sentiment de la race ressuscitait, sous une forme nouvelle, caractérisée par des mots nouveaux. On parlait couramment d' « atavisme », d' « affinités », de « nationalités », etc., — tous vocables de création récente, qui, répondant à un besoin, avaient aussitôt conquis droit de cité. — Suivant les communautés d'origine, d'aspect physique, de tendances morales, d'intérêts ou simplement de région et de climat, des groupements apparaissaient qu'on voyait grandir peu à peu et qui commençaient à s'agiter. Comment cette évolution naissante tournerait-elle? L'empire allait-il se désagréger à peine formé? La Mahart-Iten-Schu allait-elle être divisée, comme jadis, entre un grand nombre de nations, ou du moins, pour en maintenir l'unité, faudrait-il avoir encore recours aux effroyables hécatombes, qui, durant tant de millénaires, avaient fait de la terre un charnier?...

Sofr, d'un mouvement de tête, rejeta ces pensées. L'avenir, ni lui ni personne ne le connaissait. Pourquoi donc s'attrister à l'avance d'événements incertains? D'ailleurs, ce n'était pas le jour de méditer ces sinistres hypothèses. Aujourd'hui, tout était à la joie, et l'on devait ne songer qu'à la grandeur auguste de Mogar-Si, douzième empereur du Hars-Iten-Schu, dont le sceptre menait l'univers à de glorieuses destinées.

Au surplus, pour un zartog, les raisons de se réjouir ne manquaient pas. Outre l'historien qui avait retracé les fastes de la Mahart-Iten-Schu, une pléiade de savants, à l'occasion du grandiose anniversaire, avaient établi, chacun dans sa spécialité, le bilan du savoir humain et marqué le point où son effort séculaire avait amené l'humanité. Or, si le premier avait suggéré, dans une certaine mesure, de tristes réflexions, en racontant par quelle route lente et tortueuse elle s'était évadée de sa bestialité originelle, les autres avaient donné un aliment au légitime orgueil de leur auditoire.

Oui, en vérité, la comparaison entre ce qu'était l'homme, arrivant nu et désarmé sur la terre, et ce qu'il était aujourd'hui, incitait à l'admiration. Pendant des siècles, malgré ses

discordes et ses haines fratricides, pas un instant il n'avait interrompu la lutte contre la nature, augmentant sans cesse l'ampleur de sa victoire. Lente tout d'abord, sa marche triomphale s'était étonnamment accélérée depuis deux cents ans, la stabilité des institutions politiques et la paix universelle, qui en était résultée, ayant provoqué un merveilleux essor de la science. L'humanité avait vécu par le cerveau, et non plus seulement par les membres ; elle avait réfléchi, au lieu de s'épuiser en guerres insensées, et c'est pourquoi, au cours des deux derniers siècles, elle avait avancé d'un pas toujours plus rapide vers la connaissance et vers la domestication de la matière...

A grands traits. Sofr, tout en suivant sous le brûlant soleil la longue rue de Basidra, esquissait dans son esprit le tableau des conquêtes de l'homme.

Celui-ci avait d'abord — cela se perdait dans la nuit des temps — imaginé l'écriture. afin de fixer la pensée ; puis — l'invention remontait à plus de cinq cents ans — il avait trouvé le moyen de répandre la parole écrite en un nombre infini d'exemplaires, à l'aide d'un moule disposé une fois pour toutes. C'est de cette invention que découlaient en réalité toutes les autres. C'est grâce à elle que les cerveaux s'étaient mis en branle, que l'intelligence de chacun s'était accrue de celle du voisin, et que les découvertes, dans l'ordre théorique et pratique, s'étaient prodigieusement multipliées. Maintenant on ne les comptait plus.

L'homme avait pénétré dans les entrailles de la terre et il en extrayait la houille, généreuse dispensatrice de chaleur ; il avait libéré la force latente de l'eau, et la vapeur tirait désormais sur des rubans de fer des convois pesants ou actionnait d'innombrables machines puissantes, délicates et précises ; grâce à ces machines, il tissait les fibres végétales et pouvait travailler à son gré les métaux, le marbre et la roche. Dans un domaine moins concret ou tout au moins d'une utilisation moins directe et moins immédiate, il pénétrait graduellement le mystère des nombres et explorait toujours plus avant l'infini des vérités mathématiques. Par elles, sa pensée avait parcouru le ciel. Il savait que le soleil n'était qu'une étoile gravitant à travers l'espace, selon des lois rigoureuses, entraînant

les sept planètes[1] de son cortège dans son orbe enflammé. Il connaissait l'art, soit de combiner certains corps bruts de manière à en former de nouveaux n'ayant plus rien de commun avec les premiers, soit de diviser certains autres corps en leurs éléments constitutifs et primordiaux. Il soumettait à l'analyse le son, la chaleur, la lumière, et commençait à en déterminer la nature et les lois. Cinquante ans plus tôt, il avait appris à produire cette force dont le tonnerre et les éclairs sont les terrifiantes manifestations, et aussitôt il en avait fait son esclave : déjà cet agent mystérieux transmettait à d'incalculable distances la pensée écrite; demain il transmettrait le son; après-demain, sans doute, la lumière[2]... Oui, l'homme était grand, plus grand que l'univers immense, auquel il commanderait en maître, un jour prochain...

Alors, pour que l'on possédât la vérité intégrale, ce dernier problème resterait à résoudre : « Cet homme, maître du monde, qui était-il? d'où venait-il? vers quelles fins inconnues tendait son inlassable effort? »

C'est justement ce vaste sujet que le zartog Sofr venait de traiter au cours de la cérémonie dont il sortait. Certes il n'avait fait que l'effleurer, car un tel problème était actuellement insoluble et le demeurerait sans doute longtemps encore. Quelques vagues lueurs commençaient pourtant à éclairer le mystère. Et, de ces lueurs, n'était-ce pas le zartog Sofr qui avait projeté les plus puissantes, lorsque, systématisant, codifiant les patientes observations de ses prédécesseurs et ses remarques personnelles, il avait abouti à sa loi de l'évolution de la matière vivante, loi universellement admise maintenant et qui ne rencontrait plus un seul contradicteur?

Cette théorie reposait sur une triple base.

Sur la science géologique, tout d'abord, qui, née du jour où l'on avait fouillé les entrailles du sol, s'était perfectionnée selon le développement des exploitations minières. L'écorce du globe était si parfaitement connue que l'on osait fixer son

1. Les Andart'-Iten-Schu ignorent donc Neptune.

2. On voit que, si les Andart-Iten-Schu connaissent le télégraphe, ils ignorent encore le téléphone et la lumière électrique, au moment où le zartog Sofr-Aï-Sr se livre à ces réflexions.

âge à quatre cent mille ans, et à vingt mille ans celui de la Mahart-Iten-Schu telle qu'elle existait aujourd'hui. Auparavant, ce continent dormait sous les eaux de la mer, comme en témoignait l'épaisse couche de limon marin qui recouvrait, sans aucune interruption, les couches rocheuses sous-jacentes. Par quel mécanisme avait-il jailli hors des flots? Sans doute, par suite d'une contraction du globe refroidi. Quoiqu'il en fût à cet égard, l'émersion de la Mahart-Iten-Schu devait être considérée comme certaine.

Les sciences naturelles avaient fourni à Sofr les deux autres fondements de son système, en démontrant l'étroite parenté des plantes entre elles, des animaux entre eux. Sofr était allé plus loin : il avait prouvé jusqu'à l'évidence que presque tous les végétaux existants se reliaient à une plante marine leur ancêtre, et que presque tous les animaux terrestres ou aériens dérivaient d'animaux marins. Par une lente mais incessante évolution, ceux-ci s'étaient adaptés peu à peu à des conditions de vie, d'abord voisines, ensuite plus éloignées, de celles de leur vie primitive, et, de stade en stade, ils avaient donné naissance à la plupart des formes vivantes qui peuplaient la terre et le ciel.

Malheureusement, cette théorie ingénieuse n'était pas inattaquable. Que les êtres vivants de l'ordre animal ou végétal procédassent d'ancêtres marins, cela paraissait incontestable pour presque tous, mais non pour tous. Il existait, en effet, quelques plantes et quelques animaux qu'il semblait impossible de rattacher à des formes aquatiques. Là était un des deux points faibles du système.

L'homme — Sofr ne se le dissimulait pas — était l'autre point faible. Entre l'homme et les animaux, aucun rapprochement n'était possible. Certes les fonctions et les propriétés primordiales, telles que la respiration, la nutrition, la motilité, étaient les mêmes et s'accomplissaient ou se révélaient sensiblement de pareille manière, mais un abîme infranchissable subsistait entre les formes extérieures, le nombre et la disposition des organes. Si, par une chaîne dont peu de maillons manquaient, on pouvait rattacher la grande majorité des animaux à des ancêtres issus de la mer, une pareille filiation était inadmissible en ce qui concernait l'homme. Pour con-

server intacte la théorie de l'évolution, on était donc dans la nécessité d'imaginer gratuitement l'hypothèse d'une souche commune aux habitants des eaux et à l'homme, souche dont rien, absolument rien, ne démontrait l'existence antérieure.

Un moment, Sofr avait espéré trouver dans le sol des arguments favorables à ses préférences. A son instigation et sous sa direction, des fouilles avaient été faites pendant une longue suite d'années, mais pour aboutir à des résultats diamétralement opposés à ceux qu'en attendait le promoteur.

Après avoir traversé une mince pellicule d'humus formée par la décomposition de plantes et d'animaux semblables ou analogues à ceux qu'on voyait tous les jours, on était arrivé à l'épaisse couche de limon où les vestiges du passé avaient changé de nature. Dans ce limon, plus rien de la flore ni de la faune existantes, mais un amas colossal de fossiles exclusivement marins et dont les congénères vivaient encore, le plus souvent, dans les océans ceinturant la Mahart-Iten-Schu.

Qu'en fallait-il conclure, sinon que les géologues avaient raison en professant que le continent avait jadis servi de fond à ces mêmes océans, et que Sofr, non plus, n'avait pas tort en affirmant l'origine marine de la faune et de la flore contemporaines? Puisque, sauf des exceptions si rares qu'on était en droit de les considérer comme des monstruosités, les formes aquatiques et les formes terrestres étaient les seules dont on relevât la trace, celles-ci avaient été nécessairement engendrées par celles-là...

Malheureusement pour la généralisation du système, on fit encore d'autres trouvailles. Épars dans toute l'épaisseur de l'humus et jusque dans la partie la plus superficielle du dépôt de limon, d'innombrables ossements humains furent ramenés au jour. Rien d'exceptionnel dans la structure de ces fragments de squelettes, et Sofr dut renoncer à leur demander les organismes intermédiaires dont l'existence eût affirmé sa théorie : ces ossements étaient des ossements d'homme, ni plus, ni moins.

Cependant une particularité assez remarquable ne tarda pas à être constatée. Jusqu'à une certaine antiquité, qui pouvait être grossièrement évaluée à deux ou trois mille ans, plus l'ossuaire était ancien, plus les crânes découverts étaient de petite taille.

Par contre, au delà de ce stade, la progression se renversait, et, dès lors, plus on reculait dans le passé, plus augmentait la capacité de ces crânes et, par suite, la grandeur des cerveaux qu'ils avaient contenus. Le maximum fut rencontré précisément parmi les débris, d'ailleurs fort rares, trouvés à la superficie de la couche de limon. L'examen consciencieux de ces restes vénérables ne permit pas de douter que les hommes vivant à cette lointaine époque n'eussent dès lors acquis un développement cérébral de beaucoup supérieur à celui de leurs successeurs, — y compris les contemporains du zartog Sofr eux-mêmes. — Il y avait donc eu, pendant cent-soixante-dix siècles, régression manifeste, suivie d'une nouvelle ascension.

Sofr, troublé par ces faits étranges, poussa ses recherches plus avant. La couche de limon fut traversée de part en part, sur une épaisseur telle que, selon les avis les plus modérés, le dépôt n'en avait pas exigé moins de quinze ou vingt mille ans. Au delà, on eut la surprise de trouver de faibles restes d'une ancienne couche d'humus, puis, au-dessous de cet humus, ce fut la roche, de nature variable selon le siège des recherches. Mais, ce qui porta l'étonnement à son comble, ce fut de ramener quelques débris d'origine incontestablement humaine arrachés à ces profondeurs mystérieuses. C'étaient des parcelles d'ossements ayant appartenu à des hommes, et aussi des fragments d'armes ou de machines, des morceaux de poterie, des lambeaux d'inscriptions en langage inconnu, des pierres dures finement travaillées, parfois sculptées en forme de statues presque intactes, des chapiteaux délicatement ouvragés, etc., etc. De l'ensemble de ces trouvailles, on fut logiquement amené à induire qu'environ quarante mille ans plus tôt, c'est-à-dire vingt mille avant le moment où avaient surgi, on ne savait d'où ni comment, les premiers représentants de la race contemporaine, des hommes avaient déjà vécu dans ces mêmes lieux et y étaient parvenus à un degré de civilisation fort avancé.

Telle fut, en effet, la conclusion généralement admise. Toutefois il y eut au moins un dissident.

Ce dissident n'était autre que Sofr. Admettre que d'autres hommes, séparés de leurs successeurs par un abîme de vingt mille ans, eussent une première fois peuplé la terre, c'était, à

son estime, pure folie. D'où seraient venus, dans ce cas, ces descendants d'ancêtres depuis si longtemps disparus et auxquels nul lien ne les rattachait? Plutôt que d'accueillir une hypothèse aussi absurde, mieux valait rester dans l'expectative. De ce que ces faits singuliers ne fussent pas expliqués, il ne fallait pas conclure qu'ils fussent inexplicables. On les interpréterait un jour. Jusque-là, il convenait de n'en tenir aucun compte et de rester attaché à ces principes, qui satisfont pleinement la raison pure :

La vie planétaire se divise en deux phases : avant l'homme, depuis l'homme. Dans la première, la terre, en état de perpétuelle transformation, est, pour cette cause, inhabitable et inhabitée. Dans la seconde, l'écorce du globe est arrivée à un degré de cohésion permettant la stabilité. Aussitôt, ayant enfin un substratum solide, la vie apparaît. Elle débute par les formes les plus simples, et va toujours se compliquant, pour aboutir finalement à l'homme, son expression dernière et la plus achevée. L'homme, à peine apparu sur la terre, commence aussitôt et poursuit sans arrêt son ascension. D'une marche lente mais sûre, il s'achemine vers sa fin, qui est la connaissance parfaite et la domination absolue de l'univers.

Emporté par la chaleur de ses convictions, Sofr avait dépassé sa maison. Il fit volte-face en maugréant.

« Eh quoi ! » se disait-il, « admettre que l'homme — il y aurait quarante mille ans ! — soit parvenu à une civilisation comparable, sinon supérieure à celle dont nous jouissons présentement, et que ses connaissances, ses acquisitions aient disparu sans laisser la moindre trace, au point de contraindre ses descendants à recommencer l'œuvre par la base, comme s'ils étaient les pionniers d'un monde inhabité avant eux?... Mais ce serait nier l'avenir, proclamer que notre effort est vain et que tout progrès humain est aussi précaire et peu assuré qu'une bulle d'écume à la surface des flots ! »

Sofr fit halte devant sa maison.

— Upsa ni!... hartchok!... (Non, non!... en vérité!...) Andart mir'hoë spha!... (L'homme est le maître des choses!...) — murmura-t-il en poussant la porte.

*
* *

Quand le zartog se fut reposé quelques instants, il déjeuna de bon appétit, puis s'étendit pour faire sa sieste quotidienne. Mais les questions qu'il avait agitées en regagnant son domicile continuaient à l'obséder et chassaient le sommeil.

Quel que fût son désir d'établir l'irréprochable unité des méthodes de la nature, il avait trop d'esprit critique pour méconnaître combien était faible son système dès qu'on abordait le problème de l'origine et de la formation de l'homme. Contraindre les faits à cadrer avec une hypothèse préalable, c'est une manière d'avoir raison contre les autres, ce n'en est pas une d'avoir raison contre soi-même.

Si, au lieu d'être un savant, un très éminent zartog, Sofr avait fait partie de la classe des illettrés, il eût été moins embarrassé. Le peuple, en effet, sans perdre son temps à de profondes spéculations, se contentait d'accepter. les yeux fermés, la vieille légende que, de temps immémorial. on se transmettait de père en fils. Expliquant le mystère par un autre mystère, elle faisait remonter l'origine de l'homme à l'intervention d'une volonté supérieure. Un jour, cette puissance extra-terrestre avait créé de rien Hedom et Hiva, le premier homme et la première femme, dont les descendants avaient peuplé la terre. Ainsi tout s'enchaînait très simplement...

Trop simplement! songeait Sofr. Quand on désespère de comprendre quelque chose, il est vraiment trop facile de faire intervenir la divinité : de cette façon, il devient inutile de chercher la solution des énigmes de l'univers, les problèmes étant supprimés aussitôt que posés.

Si encore la légende populaire avait eu, ne fût-ce que l'apparence d'une base sérieuse!... Mais elle ne reposait sur rien. Ce n'était qu'une tradition, née aux époques d'ignorance, et transmise ensuite d'âge en âge. Jusqu'à ce nom : « Hedom!... » D'où venait ce vocable bizarre, à la consonnance étrangère, qui ne semblait pas appartenir à la langue des Andart'-Iten-Schu? Rien que sur cette petite difficulté philologique, une infinité

de savants avaient pâli, sans trouver de réponse satisfaisante... Allons! billevesées que tout cela, indignes de retenir l'attention d'un zartog!...

Sofr, agacé, descendit dans son jardin. Aussi bien était-ce l'heure où il avait coutume de le faire. Le soleil déclinant versait sur la terre une chaleur moins brûlante, et une brise tiède commençait à souffler de la Spone-Schu. Le zartog erra par les allées, à l'ombre des arbres, dont les feuilles frissonnantes murmuraient au vent du large, et, peu à peu, ses nerfs retrouvèrent leur équilibre habituel. Il put secouer ses absorbantes pensées, jouir paisiblement du plein air, s'intéresser aux fruits, richesse des jardins, aux fleurs leur parure.

Le hasard de la promenade l'ayant ramené vers sa maison, il s'arrêta au bord d'une profonde excavation, où gisaient de nombreux outils. Là seraient jetés à bref délai les fondements d'une construction neuve qui doublerait la surface de son laboratoire. Mais, en ce jour de fête, les ouvriers avaient abandonné leur travail pour se livrer au plaisir.

Sofr estimait machinalement l'ouvrage déjà fait et l'ouvrage qui restait à faire, quand, dans la pénombre de l'excavation, un point brillant attira ses yeux. Intrigué, il descendit au fond du trou et dégagea un objet singulier de la terre qui le recouvrait aux trois quarts.

Remonté au jour, le zartog examina sa trouvaille. C'était une sorte d'étui, fait d'un métal inconnu, de couleur grise, de texture granuleuse, et dont un long séjour dans le sol avait atténué l'éclat. Au tiers de sa longueur, une fente indiquait que l'étui était formé de deux parties s'emboîtant l'une dans l'autre : Sofr essaya de l'ouvrir.

A sa première tentative, le métal, désagrégé par le temps, se réduisit en poussière, découvrant un second objet qui y était inclus.

La substance de cet objet était aussi nouvelle pour le zartog que le métal qui l'avait protégé jusqu'alors. C'était un rouleau de feuillets superposés et criblés de signes étranges, dont la régularité montrait qu'ils étaient des caractères d'écriture, mais d'une écriture inconnue, et telle que Sofr n'en avait jamais vu de semblable, ni même d'analogue.

Le zartog, tout tremblant d'émotion, courut s'enfermer dans

son laboratoire, et, ayant étalé avec soin le précieux document, il le considéra.

Oui, c'était bien de l'écriture, rien de plus certain. Mais il ne l'était pas moins que cette écriture ne ressemblait en rien à aucune de celles que, depuis l'origine des temps historiques, on avait pratiquées sur toute la surface de la terre.

D'où venait ce document? Que signifiait-il? Telles furent les deux questions qui se posèrent d'elles-mêmes à l'esprit de Sofr.

Pour répondre à la première il fallait nécessairement être en état de répondre à la seconde. Il s'agissait donc, tout d'abord, de lire, de traduire ensuite, — car on pouvait affirmer *a priori* que la langue du document serait aussi ignorée que son écriture.

Cela était-il impossible? Le zartog Sofr ne le pensa pas, et, sans plus tarder, il se mit fiévreusement au travail.

Ce travail dura longtemps, longtemps, des années entières. Sofr ne se lassa point. Sans se décourager, il poursuivit l'étude méthodique du mystérieux document, avançant pas à pas vers la lumière. Un jour vint enfin où il posséda la clef de l'indéchiffrable rébus, un jour vint où, avec beaucoup d'hésitation et beaucoup de peine encore, il put le traduire dans la langue des Hommes-des-Quatre-Mers.

Or, quand ce jour arriva, le zartog Sofr-Aï-Sr lut ce qui suit :

*
* *

Rosario, le 24 mai 2...

Je date de cette façon le début de mon récit, bien qu'en réalité il ait été rédigé à une autre date beaucoup plus récente et en des lieux bien différents. Mais, en pareille matière, l'ordre est, à mon sens, impérieusement nécessaire, et c'est pourquoi j'adopte la forme d'un « journal », écrit au jour le jour.

C'est donc le 24 mai que commence le récit des effroyables événements que j'entends ici rapporter pour l'enseignement de ceux qui viendront après moi, si toutefois l'humanité est encore en droit de compter sur un avenir quelconque.

En quelle langue écrirai-je? En anglais ou en espagnol, que je parle couramment? Non! j'écrirai dans la langue de mon pays : en français.

Ce jour-là, le 24 mai, j'avais réuni quelques amis dans ma villa de Rosario.

Rosario est, ou plutôt était une ville du Mexique, sur le rivage du Pacifique, un peu au sud du golfe de Californie. Une dizaine d'années auparavant, je m'y étais installé pour diriger l'exploitation d'une mine d'argent qui m'appartenait en propre. Mes affaires avaient étonnamment prospéré. J'étais un homme riche, très riche même, — ce mot-là me fait bien rire aujourd'hui! — et je projetais de rentrer à bref délai en France, ma patrie d'origine.

Ma villa, des plus luxueuses, était située au point culminant d'un vaste jardin qui descendait en pente vers la mer et finissait brusquement en une falaise à pic, de plus de cent mètres de hauteur. En arrière de ma villa, le terrain continuait à monter, et, par des routes en lacets, on pouvait atteindre la crête de montagnes dont l'altitude dépassait quinze cents mètres. Souvent, — c'était une agréable promenade, — j'en avais fait l'ascension dans mon automobile, un superbe et puissant double phaéton de trente-cinq chevaux, de l'une des meilleurs marques françaises.

J'étais installé à Rosario avec mon fils Jean, un beau garçon de vingt ans, quand, à la mort de parents éloignés par le sang, mais près de mon cœur, je recueillis leur fille, Hélène, restée orpheline et sans fortune. Depuis cette époque, cinq ans s'étaient écoulés. Mon fils Jean avait vingt-cinq ans; ma pupille Hélène, vingt ans. Dans le secret de mon âme, je les destinais l'un à l'autre.

Notre service était assuré par un valet de chambre, Germain, par Modeste Simonat, un chauffeur des plus débronillards, et par deux femmes, Edith et Mary, filles de mon jardinier George Raleigh, et de son épouse, Anna.

Ce jour-là, 24 mai, nous étions huit assis autour de ma table, à la lumière des lampes qu'alimentaient des groupes electrogènes installés dans le jardin. Il y avait, outre le maître de céans, son fils et sa pupille, cinq autres convives, dont trois appartenaient à la race anglo-saxonne et deux à la nation mexicaine.

Le docteur Bathurst figurait parmi les premiers, et le docteur Moreno parmi les seconds. C'étaient deux savants, dans la plus large acception du mot, ce qui ne les empêchait pas d'être rarement d'accord. Au demeurant, de braves gens et les meilleurs amis du monde.

Les deux autres Anglo-Saxons avaient nom Williamson, propriétaire d'une importante pêcherie de Rosario, et Rowling, un audacieux qui avait fondé aux environs de la ville un établissement de primeurs, où il était en train de récolter une sérieuse fortune.

Quant au dernier convive, c'était le señor Mendoza, président du tribunal de Rosario, homme estimable, esprit cultivé, juge intègre.

Nous arrivâmes sans incident notable à la fin du repas. Les paroles qu'on avait prononcées jusque-là, je les ai oubliées. Par contre, il n'en est pas ainsi de ce qui fut dit au moment des cigares.

Non pas que ces propos eussent par eux-mêmes une importance particulière, mais le commentaire brutal qui devait bientôt en être fait ne laisse pas de leur donner quelque piquant, et c'est pourquoi ils ne sont jamais sortis de mon esprit.

On en était venu — comment, peu importe! — à parler des progrès merveilleux accomplis par l'homme. Le docteur Bathurst dit, à un certain moment :

— Il est de fait que si Adam (naturellement, en sa qualité d'Anglo-Saxon, il prononçait Edem) *et Ève (il prononçait* Iva, *bien entendu) revenaient sur la terre, ils seraient joliment étonnés!*

Ce fut l'origine de la discussion. Fervent darwiniste, partisan convaincu de la sélection naturelle, Moreno demanda d'un ton ironique à Bathurst si celui-ci croyait sérieusement à la légende du Paradis terrestre. Bathurst répondit qu'il croyait du moins en Dieu, et que, l'existence d'Adam et d'Ève étant affirmée par la Bible, il s'interdisait de la discuter. Moreno repartit qu'il croyait en Dieu au moins autant que son contradicteur, mais que le premier homme et la première femme pouvaient fort bien n'être que des mythes, des symboles, et qu'il n'y avait rien d'impie, par conséquent, à supposer que la Bible eût voulu figurer ainsi le souffle de vie introduit par la puissance créatrice dans la première cellule, de laquelle toutes les autres avaient ensuite procédé. Bathurst riposta que l'explication était spécieuse, et que, en ce qui le concernait, il estimait plus flatteur d'être l'œuvre directe de la divinité que d'en descendre par l'intermédiaire de primates plus ou moins simiesques...

Je vis le moment où la discussion allait s'échauffer, quand elle cessa tout à coup, les deux adversaires ayant par hasard trouvé un terrain d'entente. C'est ainsi, d'ailleurs, que les choses finissaient d'ordinaire.

Cette fois, revenant à leur premier thème, les deux antagonistes s'accordaient à admirer, quelle que fût l'origine de l'humanité, la haute culture où elle était parvenue; ils énumeraient ses conquêtes avec orgueil. Toutes y passèrent. Bathurst vanta la chimie, poussée à un tel degré de perfection qu'elle tendait à disparaître pour se confondre avec la physique, les deux sciences

n'en formant plus qu'une, ayant pour objet l'étude de l'immanente énergie. Moreno fit l'éloge de la médecine et de la chirurgie, grâce auxquelles on avait pénétré l'intime nature du phénomène de la vie et dont les prodigieuses découvertes permettaient d'espérer, pour un avenir prochain, l'immortalité des organismes animés. Après quoi, tous deux se congratulèrent des hauteurs atteintes par l'astronomie. Ne conversait-on pas maintenant, en attendant les étoiles, avec sept des planètes du système solaire[1]...

Fatigués par leur enthousiasme, les deux apologistes prirent un petit temps de repos. Les autres convives en profitèrent pour placer un mot, à leur tour, et l'on entra dans le vaste champ des inventions pratiques qui avaient si profondément modifié la condition de l'humanité. On célébra les chemins de fer et les steamers, affectés au transport des marchandises lourdes et encombrantes, les aéronefs économiques, utilisées par les voyageurs à qui le temps ne manque pas, les tubes pneumatiques ou électro-ioniques sillonnant tous les continents et toutes les mers, adoptés par les gens pressés. On célébra les innombrables machines, plus ingénieuses les unes que les autres, dont une seule, dans certaines industries, exécute le travail de cent hommes. On célébra l'imprimerie, la photographie des couleurs et de la lumière, celle du son, de la chaleur et de toutes les vibrations de l'éther. On célébra surtout l'électricité, cet agent si souple, si docile et parfaitement connu dans ses propriétés et dans son essence, qui permet, sans le moindre connecteur matériel, soit d'actionner un mécanisme quelconque, soit de diriger un vaisseau marin, sous-marin ou aérien, soit de s'écrire, de se parler ou de se voir, et cela quelque grande que soit la distance.

Bref, ce fut un vrai dithyrambe, dans lequel je fis ma partie, je l'avoue. On s'accorda sur ce point que l'humanité avait atteint un niveau intellectuel inconnu avant notre époque, et qui autorisait à croire à sa victoire définitive sur la nature.

— Cependant, — fit de sa petite voix flûtée le président Mendoza, profitant de l'instant de silence qui suivit cette conclusion finale, — je me suis laissé dire que des peuples, aujourd'hui disparus sans laisser la moindre trace, étaient déjà parvenus à une civilisation égale ou analogue à la nôtre.

— Lesquels ? — interrogea la table, tout d'une voix.

— Eh mais !... les Babyloniens, par exemple.

Ce fut une explosion d'hilarité. Oser comparer les Babyloniens aux hommes modernes !

1. De ces mots il faut conclure qu'au moment où ce journal *sera* écrit, le système solaire comprendra plus de huit planètes, et que l'homme en aura par conséquent découvert une ou plusieurs au delà de Neptune.

— Les Égyptiens, — continuait don Mendoza tranquillement.

On rit plus fort autour de lui.

— Il y a aussi les Atlantes, que notre ignorance seule rend légendaires, — poursuivit le président. — Ajoutez qu'une infinité d'autres humanités, antérieures aux Atlantes eux-mêmes, ont pu naître, prospérer et s'éteindre sans que nous en ayons aucune connaissance!

Don Mendoza persistant dans son paradoxe, on consentit, afin de ne pas le froisser, à faire semblant de le prendre au sérieux.

— Voyons, mon cher président, — insinua Moreno, du ton que l'on a soin d'adopter pour faire entendre raison à un enfant, — vous ne voulez pas prétendre, j'imagine, qu'aucun de ces anciens peuples puisse être comparé à nous?... Dans l'ordre moral, j'admets qu'ils se soient élevés à un égal degré de culture, mais dans l'ordre matériel!...

— Pourquoi pas? — objecta don Mendoza.

— Parce que — s'empressa d'expliquer Bathurst — le propre de nos inventions est qu'elles se répandent instantanément par toute la terre : la disparition d'un seul peuple, ou même d'un grand nombre de peuples, laisserait donc intacte la somme de progrès accomplis. Pour que l'effort humain fût perdu, il faudrait que toute l'humanité disparût à la fois. Est-ce là, je vous le demande, une hypothèse admissible?...

Pendant que nous causions ainsi, les effets et les causes continuaient à s'engendrer réciproquement dans l'infini de l'univers, et, moins d'une minute après la question que venait de poser le docteur Bathurst, leur résultante totale n'allait que trop justifier le scepticisme de Mendoza. Mais nous n'en avions aucun soupçon, et nous discourions paisiblement, les uns renversés sur le dossier de leur siège, les autres accoudés sur la table, tous faisant converger des regards compatissants vers Mendoza que supposions accablé par la réplique de Bathurst.

— D'abord, — répondit le président sans s'émouvoir, — il est à croire que la terre avait jadis moins d'habitants qu'elle n'en a aujourd'hui, de telle sorte qu'un peuple pouvait fort bien posséder à lui seul le savoir universel. Ensuite, je ne vois rien d'absurde, a priori, *à admettre que toute la surface du globe soit bouleversée en même temps.*

— Allons donc! — nous écriâmes-nous, à l'unisson.

Ce fut à cet instant précis que survint le cataclysme.

Nous prononcions encore tous ensemble cet : « Allons donc! » qu'un vacarme effroyable s'éleva. Le sol trembla et manqua sous nos pieds, la villa oscilla sur ses fondements.

Nous heurtant, nous bousculant, en proie à une terreur indicible, nous nous précipitâmes au dehors.

A peine avions-nous franchi le seuil, que la maison s'écroulait, d'un seul bloc, ensevelissant sous ses décombres le président Mendoza et mon valet de chambre Germain, qui venaient les derniers. Après quelques secondes d'un affolement bien naturel, nous nous disposions à leur porter secours, quand nous aperçûmes Raleigh, mon jardinier, qui accourait, suivi de sa femme, du bas du jardin, où il habitait.

— La mer!... la mer!... — criait-il à pleins poumons.

Je me retournai du côté de l'océan et demeurai sans mouvement, frappé de stupeur. Ce n'est pas que je me rendisse nettement compte de ce que je voyais, mais j'eus sur-le-champ la claire notion que la perspective coutumière était changée. Or, cela ne suffisait-il pas à glacer le cœur d'épouvante que l'aspect de la nature, de cette nature que nous considérons comme immuable par essence, eût été si étrangement modifié en quelques secondes?

Cependant je ne tardai pas à recouvrer mon sang-froid. La véritable supériorité de l'homme, ce n'est pas de dominer, de vaincre la nature; c'est, pour le penseur, de la comprendre, de faire tenir l'univers immense dans le microcosme de son cerveau; c'est, pour l'homme d'action, de garder une âme sereine devant la révolte de la matière, c'est de lui dire : « Me détruire, soit! m'émouvoir, jamais!... »

Dès que j'eus reconquis mon calme, je compris en quoi le tableau que j'avais sous les yeux différait de celui que j'étais accoutumé de contempler. La falaise avait disparu, tout simplement, et mon jardin s'était abaissé jusqu'au ras de la mer, dont les vagues, après avoir anéanti la maison du jardinier, battaient furieusement mes plates-bandes les plus basses.

Comme il était peu admissible que le niveau de l'eau eût monté, il fallait nécessairement que celui de la terre eût descendu. La descente dépassait cent mètres, puisque la falaise avait précédemment cette hauteur, mais elle avait dû se faire avec une certaine douceur, car nous ne nous en étions guère aperçus, ce qui expliquait le calme relatif de l'océan.

Un bref examen me convainquit que mon hypothèse était juste et me permit, en outre, de constater que la descente n'avait pas cessé. La mer continuait à gagner, en effet, avec une vitesse qui me parut voisine de deux mètres à la seconde, — soit sept ou huit kilomètres à l'heure. — Étant donné la distance qui nous séparait des premières vagues, nous allions par conséquent être engloutis en moins de trois minutes, si la vitesse de chute demeurait uniforme.

Ma décision fut rapide :

— A l'auto ! — m'écriai-je.

On me comprit. Nous nous élançâmes tous vers la remise, et l'auto fut traînée au dehors. En un clin d'œil, on fit le plein d'essence, puis nous nous entassâmes au petit bonheur. Mon chauffeur Simonat actionna le moteur, sauta au volant, embraya et partit sur la route en quatrième vitesse, tandis que Raleigh, ayant ouvert la grille, agrippait l'auto au passage et se cramponnait aux ressorts d'arrière.

Il était temps! Au moment où l'auto atteignait la route, une lame vint, en déferlant, mouiller les roues jusqu'au moyeu. Bah! désormais nous pouvions nous rire de la poursuite de la mer. En dépit de sa charge excessive, ma bonne machine saurait nous mettre hors de ses atteintes, et, à moins que la descente vers l'abîme ne dût indéfiniment continuer... En somme, nous avions du champ devant nous : deux heures au moins de montée et une altitude disponible de près de quinze cents mètres.

Pourtant je ne tardai pas à reconnaître qu'il ne convenait pas encore de crier victoire. Après que le premier bond de la voiture nous eut portés à une vingtaine de mètres de la frange d'écume, c'est en vain que Simonat ouvrit les gaz en grand : cette distance ne s'accrut pas. Sans doute, le poids des douze personnes ralentissait l'allure de la voiture. Quoi qu'il en fût, cette allure était tout juste égale à celle de l'eau envahissante, qui restait invariablement à la même distance.

Cette inquiétante situation fut bientôt connue, et tous, sauf Simonat, appliqué à diriger sa voiture, nous nous retournâmes vers le chemin que nous laissions en arrière. On n'y voyait plus rien que de l'eau. A mesure que nous l'avions conquise, la route disparaissait sous la mer qui la conquérait à son tour. Celle-ci s'était calmée. A peine si quelques rides venaient doucement mourir sur une grève toujours nouvelle. C'était un lac paisible qui gonflait, gonflait toujours, d'un mouvement uniforme, et rien n'était tragique comme la poursuite de cette eau calme. En vain nous fuyions devant elle, l'eau montait, implacable, avec nous...

Simonat, qui tenait les yeux fixés sur la route, dit, à un tournant :

— Nous voici à moitié de la pente. Encore une heure de montée.

Nous frissonnâmes : eh quoi! dans une heure, nous allions atteindre le sommet, et il nous faudrait redescendre, chassés, rejoints alors, quelle que fût notre vitesse, par les masses liquides qui s'écrouleraient en avalanche à notre suite!...

L'heure s'écoula sans que rien fût changé dans notre situation. Déjà nous distinguions le point culminant de la côte, quand la voiture éprouva une violente secousse et fit une embardée qui faillit la fracasser sur le talus de la route. En même temps, une vague énorme s'enfla derrière nous, courut à l'assaut de la route, se creusa, et déferla finalement sur l'auto, qui fut entourée d'écume... Allions-nous donc être engloutis?...

Non! l'eau se retira en bouillonnant, tandis que le moteur, précipitant tout à coup ses halètements, augmentait notre allure.

D'où provenait ce subit accroissement de vitesse? Un cri d'Anna Raleigh nous le fit comprendre : ainsi que la pauvre femme venait de le constater, son mari n'était plus cramponné aux ressorts. Sans doute, le remous avait arraché le malheureux, et c'est pourquoi la voiture délestée gravissait plus allégrement la pente.

Soudain, elle s'arrêta sur place.

— Qu'y a-t-il? — demandai-je à Simonat. — Une panne?

Même dans ces circonstances tragiques, l'orgueil professionnel ne perdit pas ses droits : Simonat haussa les épaules avec dédain, entendant par là me signifier que la panne était inconnue d'un chauffeur de sa sorte, et, de la main, il montra silencieusement la route.

L'arrêt me fut alors expliqué.

La route était coupée à moins de dix mètres en avant de nous. « Coupée » est le mot juste : on l'eût dite tranchée au couteau. Au-delà d'une arête vive qui la terminait brusquement, c'était le vide, un abîme de ténèbres, au fond duquel il était impossible de rien distinguer.

Nous nous retournâmes, éperdus, certains que notre dernière heure avait sonné. L'océan, qui nous avait poursuivis jusque sur ces hauteurs, allait nécessairement nous atteindre en quelques secondes...

Tous, sauf la malheureuse Anna et ses filles qui sanglotaient à fendre l'âme, nous poussâmes un cri de joyeuse surprise. Non, l'eau n'avait pas continué son mouvement ascensionnel, ou, plus exactement, la terre avait cessé de s'enfoncer. Sans doute, la secousse que nous venions de ressentir avait été l'ultime manifestation du phénomène. L'océan s'était arrêté, et son niveau restait en contre-bas de près de cent mètres du point sur lequel nous étions groupés autour de l'auto encore trépidante, pareille à un animal ensoufflé par une course rapide.

Réussirions-nous à nous tirer de ce mauvais pas? Nous ne le saurions qu'au jour. Jusque-là, il fallait attendre. L'un après

l'autre, nous nous étendîmes donc sur le sol, et je crois, Dieu me pardonne, que je m'endormis !...

Dans la nuit.

Je suis réveillé en sursaut par un bruit formidable. Quelle heure est-il? Je l'ignore. En tout cas, nous sommes toujours noyés dans les ténèbres de la nuit.

Le bruit sort de l'abîme impénétrable dans lequel la route s'est effondrée. Que se passe-t-il?... On jurerait que des masses d'eau y tombent en cataractes, que des lames gigantesques s'y entrechoquent avec violence... Oui, c'est bien cela, car des volutes d'écume arrivent jusqu'à nous, et nous sommes couverts par les embruns.

Puis le calme renaît peu à peu... Tout rentre dans le silence... Le ciel pâlit... C'est le jour.

25 mai.

Quel supplice que la lente révélation de notre situation véritable! D'abord, nous ne distinguons que nos environs immédiats, mais le cercle grandit, grandit sans cesse, comme si notre espoir toujours déçu avait soulevé l'un après l'autre un nombre infini de voiles légers; — et c'est enfin la pleine lumière, qui détruit nos dernières illusions.

Notre situation est des plus simples et peut se résumer en quelques mots : nous sommes sur une île. La mer nous entoure de toutes parts. Hier encore, nous aurions aperçu tout un océan de sommets, dont plusieurs dominaient celui sur lequel nous nous trouvons : ces sommets ont disparu, tandis que, pour des raisons qui resteront à jamais inconnues, le nôtre, plus humble cependant, s'est arrêté dans sa chute tranquille; à leur place s'étale une nappe d'eau sans limite. De tous côtés, rien que la mer; nous occupons le seul point solide du cercle immense décrit par l'horizon.

Il nous suffit d'un coup d'œil pour connaître dans toute son étendue l'îlot où une chance extraordinaire nous a fait trouver asile. Il est de petite taille, en effet : mille mètres, au plus, en longueur, et cinq cents dans l'autre dimension. Vers le Nord, l'Ouest et le Sud, son sommet, élevé d'à peu près cent mètres au-dessus des flots, les rejoint par une pente assez douce. A l'Est, au contraire, l'îlot se termine en une falaise qui tombe à pic dans l'océan.

C'est de ce côté surtout que nos yeux se tournent. Dans cette direction, nous devrions voir des montagnes étagées, et, au delà,

le Mexique tout entier. Quel changement, dans l'espace d'une courte nuit de printemps! Les montagnes ont disparu, le Mexique a été englouti! A leur place, c'est un désert infini, le désert aride de la mer!

Nous nous regardons, épouvantés. Parqués sans vivres, sans eau, sur ce roc étroit et nu, nous ne pouvons conserver le moindre espoir. Farouches, nous nous couchons sur le sol, et nous commençons à attendre la mort.

***

A bord de la Virginia, *4 juin.*

Que s'est-il passé pendant les jours suivants? Je n'en ai pas gardé le souvenir. Il est à supposer que je perdis finalement connaissance : je ne retrouve conscience qu'à bord du navire qui nous a recueillis. Alors seulement, j'apprends que nous avons séjourné dix jours entiers sur l'îlot et que deux d'entre nous, Williamson et Rowling, y sont morts de soif ou de faim. Des quinze êtres vivants qu'abritait ma villa au moment du cataclysme, il n'en reste que neuf : mon fils Jean et ma pupille Hélène, mon chauffeur Simonat, inconsolable de la perte de sa machine, Anna Raleigh et ses deux filles, les docteurs Bathurst et Moreno, — et moi enfin, moi, qui me hâte de rédiger ces lignes pour l'édification des races futures, en admettant qu'il en doive naître.

La Virginia, *qui nous porte, est un bâtiment mixte, — à vapeur et à voiles, — de deux mille tonneaux environ, consacré au transport des marchandises. C'est un assez vieux navire, médiocre marcheur. Le capitaine Morris a vingt hommes sous ses ordres. Le capitaine et l'équipage sont anglais.*

La Virginia *a quitté Melbourne sur lest, il y a un peu plus d'un mois, à destination de Rosario. Aucun incident n'a marqué son voyage, sauf, dans la nuit du 24 au 25 mai, une série de lames de fond d'une hauteur prodigieuse, mais d'une longueur proportionnée, ce qui les a rendues inoffensives. Quelque singulières qu'elles fussent, ces lames ne pouvaient faire prévoir au capitaine le cataclysme qui s'accomplissait au même instant. Aussi a-t-il été très surpris en ne voyant que la mer à l'endroit où il comptait rencontrer Rosario et le littoral mexicain. De ce littoral, il ne subsistait plus qu'un îlot. Un canot de la* Virginia *aborda cet îlot, sur lequel onze corps inanimés furent découverts. Deux n'étaient plus que des cadavres; on embarqua les neuf autres. C'est ainsi que nous fûmes sauvés.*

*
* *

A terre. — Janvier ou février.

Un intervalle de huit mois sépare les dernières lignes qui précèdent des premières qui vont suivre. Je date celles-ci de janvier ou février, dans l'impossibilité où je suis d'être plus précis, car je n'ai plus une exacte notion du temps.

Ces huit mois constituent la période la plus atroce de nos épreuves, celle où, par degrés cruellement ménagés, nous avons connu tout notre malheur...

Après nous avoir recueillis, la Virginia *continua sa route vers l'Est, à toute vapeur. Quand je revins à moi, l'îlot où nous avions failli mourir était depuis longtemps sous l'horizon. Comme l'indiqua le point, que le capitaine prit par un ciel sans nuages, nous naviguions alors juste à l'endroit où aurait dû être Mexico. Mais de Mexico il ne demeurait aucune trace, pas plus qu'on n'en avait trouvé, pendant mon évanouissement, des montagnes du centre, pas plus qu'on n'en distinguait maintenant d'une terre quelconque, si loin que portât la vue : de tous côtés, ce n'était que l'infini de la mer.*

Il y avait, dans cette constatation, quelque chose de véritablement affolant. Nous sentions la raison près de nous échapper. Eh quoi! le Mexique entier englouti!... Nous échangions des regards épouvantés, en nous demandant jusqu'où s'étaient étendus les ravages de l'effroyable cataclysme...

Le capitaine voulut en avoir le cœur net; modifiant sa route, il mit le cap au Nord : si le Mexique n'existait plus, il n'était pas admissible qu'il en fût de même de tout le continent américain.

Il en était de même, pourtant! Nous remontâmes vainement au Nord pendant douze jours, sans rencontrer la terre, et nous ne la rencontrâmes pas davantage après avoir viré cap pour cap et nous être dirigés vers le Sud pendant près d'un mois. Quelque paradoxale qu'elle nous parût, force nous fut de nous rendre à l'évidence : oui, la totalité du continent américain s'était abîmée sous les flots!

N'avions-nous donc été sauvés que pour connaître une seconde fois les affres de l'agonie? En vérité, nous avions lieu de le craindre. Sans parler des vivres qui manqueraient un jour ou l'autre, un danger pressant nous menaçait : que deviendrions-nous quand l'épuisement du charbon frapperait la machine d'immobilité? Ainsi cesse de battre le cœur d'un animal exsangue. C'est pourquoi, le 14 juillet, — nous nous trouvions

alors à peu près sur l'ancien emplacement de Buenos-Ayres, — le capitaine Morris laissa tomber les feux et mit à la voile. Cela fait, il réunit tout le personnel de la Virginia, *équipage et passagers, et, nous ayant exposé en peu de mots la situation, il nous pria d'y réfléchir mûrement et de proposer la solution qui aurait nos préférences au conseil qui serait tenu le lendemain.*

Je ne sais si quelqu'un de mes compagnons d'infortune se fût avisé d'un expédient plus ou moins ingénieux. Pour ma part, j'hésitais, je l'avoue, très incertain du meilleur parti à prendre, quand une tempête qui s'éleva dans la nuit trancha la question : il nous fallut fair dans l'Ouest, emportés par un vent déchaîné, à chaque instant sur le point d'être engloutis par une mer furieuse.

L'ouragan dura trente-cinq jours, sans une minute d'interruption, voire même de détente. Nous commencions à désespérer qu'il finit jamais, lorsque, le 19 août, le beau temps revint avec la même soudaineté qu'il avait cessé. Le capitaine en profita pour faire le point : le calcul lui donna 40° de latitude Nord et 114° de longitude Est. C'étaient les coordonnées de Pékin!

Donc nous avions passé au-dessus de la Polynésie, peut-être de l'Australie, sans même nous en rendre compte, et là où nous voguions maintenant s'étendait jadis la capitale d'un empire de quatre cent millions d'âmes!

L'Asie avait-elle donc eu le sort de l'Amérique?

Nous en fûmes bientôt convaincus. La Virginia, *continuant sa route cap au Sud-Ouest, arriva à la hauteur du Thibet, puis à celle de l'Himalaya. Ici auraient dû s'élever les plus hauts sommets du globe. Eh bien, dans toutes les directions, rien n'émergeait de la surface de l'océan. C'était à croire qu'il n'existait plus, sur la terre, d'autre point solide que l'îlot qui nous avait sauvés, que nous étions les seuls survivants du cataclysme, les derniers habitants d'un monde enseveli dans le mouvant linceul de la mer!*

S'il en était ainsi, nous ne tarderions pas à périr à notre tour. Malgré un rationnement sévère, les vivres du bord s'épuisaient. en effet, et nous devions perdre, en ce cas, tout espoir de les renouveler...

J'abrège le récit de cette navigation effarante. Si, pour la raconter en détail, j'essayais de la revivre jour par jour, le souvenir me rendrait fou. Pour étranges et terribles que soient les événements qui l'ont précédée et suivie, quelque lamentable que m'apparaisse l'avenir, — un avenir que je ne verrai pas, — c'est encore durant cette navigation infernale que nous avons connu le maximum de l'épouvante. Oh! cette course éternelle sur une

mer sans fin! S'attendre tous les jours à aborder quelque part et voir sans cesse reculer le terme du voyage! Vivre penchés sur des cartes où les hommes avaient gravé la ligne sinueuse des rivages, et constater que rien, absolument rien, n'existe plus de ces lieux qu'ils pensaient éternels! Se dire que la terre palpitait de vies innombrables, que des millions d'hommes et des milliards d'animaux la parcouraient en tous sens ou en sillonnaient l'atmosphère, et que tout est mort à la fois, que toutes ces vies se sont éteintes ensemble comme une petite flamme au souffle du vent! Se chercher partout des semblables et les chercher en vain! Acquérir peu à peu la certitude qu'autour de soi il n'existe rien de vivant, et prendre graduellement conscience de sa solitude au milieu d'un impitoyable univers!...

Ai-je trouvé les mots convenables pour exprimer notre angoisse? Je ne sais. Dans aucune langue il n'en doit exister d'adéquats à une situation sans précédent.

Après avoir reconnu la mer où était jadis la péninsule indienne, nous remontâmes au Nord pendant dix jours, puis nous mîmes le cap à l'Ouest. Sans que notre condition changeât le moins du monde, nous franchîmes la chaîne de l'Oural devenue montagnes sous-marines, et nous naviguâmes au-dessus de ce qui avait été l'Europe. Nous descendîmes ensuite vers le Sud, jusqu'à vingt degrés au delà de l'Équateur; après quoi, lassés de notre inutile recherche, nous reprîmes la route du Nord et traversâmes, jusque passé les Pyrénées, une étendue d'eau qui recouvrait l'Afrique et l'Espagne. En vérité nous commencions à nous habituer à notre épouvante. A mesure que nous avancions, nous pointions notre route sur les cartes, et nous disions : « Ici, c'était Moscou... Varsovie... Berlin... Vienne... Rome... Tunis... Tombouctou... Saint-Louis... Oran... Madrid... », mais avec une indifférence croissante, et, l'accoutumance aidant, nous en arrivions à prononcer sans émotion ces paroles, en réalité si tragiques.

Pourtant, moi tout au moins, je n'avais pas épuisé ma capacité de souffrance. Je m'en aperçus, le jour — c'était à peu près le 11 décembre — où le capitaine Morris me dit : « Ici, c'était Paris... » A ces mots, je crus qu'on m'arrachait l'âme. Que l'univers entier fût englouti, soit! Mais la France — ma France! — et Paris, qui la symbolisait!...

A mes côtés, j'entendis comme un sanglot. Je me retournai : c'était Simonat qui pleurait.

Pendant quatre jours encore, nous poursuivîmes notre route vers le Nord, puis, arrivés à la hauteur d'Édimbourg, on redescendit vers le Sud-Ouest, en quête de l'Irlande, puis la route fut donnée à l'Est... En réalité, nous errions au hasard, car il n'y

avait pas plus de raison d'aller dans une direction que dans une autre...

On passa au-dessus de Londres, dont la tombe liquide fut saluée de tout l'équipage. Cinq jours après, nous étions à la hauteur de Dantzig, quand le capitaine Morris fit virer cap pour cap et ordonna de gouverner au Sud-Ouest. Le timonier obéit passivement. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire? De tous côtés, ne serait-ce pas la même chose?...

Ce fut le neuvième jour de navigation à cette aire de compas que nous mangeâmes notre dernier morceau de biscuit.

Comme nous nous regardions avec des yeux hagards, le capitaine Morris commanda tout à coup de rallumer les feux. A quelle pensée obéissait-il? j'en suis encore à me le demander; mais, l'ordre fut exécuté : la vitesse du navire s'accéléra...

Deux jours plus tard, nous souffrions déjà cruellement de la faim. Le surlendemain, presque tous refusèrent obstinément de se lever : il n'y eut que le capitaine, Simonat, quelques hommes de l'équipage et moi, pour avoir l'énergie d'assurer la direction du navire.

Le lendemain, cinquième jour de jeûne, le nombre des timoniers et des mécaniciens bénévoles décrut encore. Dans vingt-quatre heures, personne n'aurait plus la force de se tenir debout.

Nous naviguions alors depuis plus de sept mois. Depuis plus de sept mois, nous labourions la mer en tous sens. Nous devions être, je crois, le 8 janvier. — Je dis : « je crois », dans l'impossibilité où je suis d'être plus précis, le calendrier ayant dès lors perdu pour nous beaucoup de sa rigueur.

Or, ce fut ce jour-là, pendant que je tenais la barre et que je consacrais à garder la ligne de foi toute mon attention défaillante, qu'il me sembla discerner quelque chose dans l'Ouest. Croyant être le jouet d'une erreur, j'écarquillai les yeux...

Non, je ne m'étais pas trompé!

Je poussai un véritable rugissement, puis, me cramponnant à la barre, je criai d'une voix forte :

— Terre par tribord devant!

Quel effet magique eurent ces mots! Tous les moribonds ressuscitèrent à la fois, et leurs figures hâves apparurent au-dessus de la lisse de tribord.

— C'est bien la terre, — dit le capitaine Morris, après avoir examiné le nuage qui émergeait à l'horizon.

Une demi-heure plus tard, il était impossible de conserver le moindre doute. C'était bien la terre que nous trouvions en plein Océan Atlantique, après l'avoir vainement cherchée sur toute la surface des anciens continents!

Vers trois heures de l'après-midi, le détail du littoral qui nous barrait la route devint perceptible, et nous sentîmes renaître notre désespoir. C'est qu'en vérité ce littoral ne ressemblait à aucun autre, et nul d'entre nous n'avait souvenir d'en avoir jamais vu d'une si absolue, d'une si parfaite sauvagerie.

Sur la terre, telle que nous l'habitions avant le désastre, le vert était une couleur très abondante. Nul d'entre nous ne connaissait de côte si déshéritée, de contrée si aride, qu'il ne s'y rencontrât quelques arbustes, voire quelques touffes d'ajoncs, voire simplements des traînées de lichens ou de mousses. Ici, rien de tel. On ne distinguait qu'une haute falaise noirâtre, au pied de laquelle gisait un chaos de rochers, sans une plante, sans un seul brin d'herbe. C'était la désolation dans ce qu'elle peut avoir de plus total, de plus absolu.

Pendant deux jours, nous longeâmes cette falaise abrupte sans y découvrir la moindre fissure. Ce fut seulement vers le soir du second que nous découvrîmes une vaste baie, bien abritée contre tous les vents du large, au fond de laquelle nous laissâmes tomber l'ancre.

Après avoir gagné la terre dans les canots, notre premier soin fut de récolter notre nourriture sur la grève. Celle-ci était couverte de tortues par centaines et de coquillages par millions. Dans les insterstices des récifs, on voyait des crabes, des homards et des langoustes en quantité fabuleuse, sans préjudice d'innombrables poissons. De toute évidence, cette mer si richement peuplée suffirait, à défaut d'autres ressources, à assurer notre subsistance pendant un temps illimité.

Quand nous fûmes restaurés, une coupure de la falaise nous permit d'atteindre le plateau, où nous découvrîmes un large espace. L'aspect du rivage ne nous avait pas trompés : de tous côtés, dans toutes les directions, ce n'étaient que roches arides, recouvertes d'algues et de goëmons généralement desséchés, sans le plus petit brin d'herbe, sans rien de vivant, ni sur la terre, ni dans le ciel. De place en place, de petits lacs, des étangs plutôt, brillaient aux rayons du soleil. Ayant voulu nous désaltérer, nous reconnûmes que l'eau en était salée.

Nous n'en fûmes pas surpris, à vrai dire. Le fait confirmait ce que nous avions supposé de prime abord, à savoir que ce continent inconnu était né d'hier et qu'il était sorti, d'un seul bloc, des profondeurs de la mer. Cela expliquait son aridité, comme sa parfaite solitude. Cela expliquait encore cette épaisse couche de vase uniformément répandue, qui, par suite de l'évaporation, commençait à se craqueler et à se réduire en poussière...

Le lendemain, à midi, le point donna 17°20′ de latitude Nord

et 23°55′ de longitude Ouest. En le reportant sur la carte, nous pûmes voir qu'il se trouvait bien en pleine mer, à peu près à la hauteur du Cap Vert. Et pourtant la terre, dans l'Ouest, la mer, dans l'Est, s'étendaient maintenant à perte de vue.

Quelque rébarbatif et inhospitalier que fût le continent sur lequel nous avions pris pied, force nous était de nous en contenter. C'est pourquoi le déchargement de la Virginia *fut entrepris sans plus attendre. On monta sur le plateau tout ce qu'elle contenait, sans choix. Auparavant, on avait affourché solidement le bâtiment sur quatre ancres, par quinze brasses de fond. Dans cette baie tranquille, il ne courait aucun risque, et nous pouvions sans inconvénient l'abandonner à lui-même.*

Dès que le débarquement fut achevé, notre nouvelle vie commença. En premier lieu, il convenait...

*
* *

Arrivé à ce point de sa traduction, le zartog Sofr dut l'interrompre. Le manuscrit avait à cet endroit une première lacune, probablement fort importante d'après la quantité de pages intéressées, lacune suivie de plusieurs autres plus considérables encore, autant qu'il était possible d'en juger. Sans doute, un grand nombre de feuillets avaient été atteints par l'humidité, malgré la protection de l'étui : il ne subsistait, en somme, que des fragments plus ou moins étendus, dont le contexte était à jamais détruit. Ils se succédaient dans cet ordre :

*
* *

... commençons à nous acclimater.

Combien y a-t-il de temps que nous avons débarqué sur cette côte? Je n'en sais plus rien. Je l'ai demandé au docteur Moreno, qui tient un calendrier des jours écoulés. Il m'a dit : « *Six mois...* », *en ajoutant :* « *à quelques jours près* », *car il craint de s'être trompé.*

Nous en sommes déjà là! Il n'a fallu que six mois pour que nous ne soyons plus très sûrs d'avoir mesuré exactement le temps. Cela promet!

Notre négligence n'a, au surplus, rien de bien étonnant. Nous employons toute notre attention, toute notre activité, à conserver notre vie. Se nourrir est un problème dont la solution exige la journée entière. Que mangeons-nous? Des poissons, quand nous

en trouvons, ce qui devient chaque jour moins facile, car notre poursuite incessante les effarouche. Nous mangeons aussi des œufs de tortue et certaines algues comestibles. Le soir, nous sommes repus, mais exténués, et nous ne pensons qu'à dormir.

On a improvisé des tentes avec les voiles de la Virginia. *J'estime qu'il faudra construire à bref délai un abri plus sérieux.*

Parfois nous tirons un oiseau : l'atmosphère n'est pas si déserte que nous l'avions supposé d'abord; une dizaine d'espèces connues sont représentées sur ce continent nouveau. Ce sont exclusivement des longs-courriers : hirondelles, albatros, cordonniers et quelques autres. Il faut croire qu'ils ne trouvent pas leur nourriture sur cette terre sans végétation, car ils ne cessent de tournoyer autour de notre campement, à l'affût des reliefs de nos misérables repas. Parfois nous en ramassons un que la faim a tué, ce qui épargne notre poudre et nos fusils.

Heureusement, il y a des chances pour que la situation devienne moins mauvaise. Nous avons découvert un sac de blé dans la cale de la Virginia, *et nous en avons semé la moitié. Ce sera une grande amélioration, quand ce blé aura poussé. Mais germera-t-il? Le sol est recouvert d'une couche épaisse d'alluvion, vase sableuse engraissée par la décomposition des algues. Si médiocre qu'en soit la qualité, c'est de l'humus tout de même. Lorsque nous avons abordé, il était imprégné de sel; mais, depuis, des pluies diluviennes en ont copieusement lavé la surface, puisque toutes les dépressions sont maintenant pleines d'eau douce.*

Toutefois la couche alluvionnaire n'est débarrassée de sel que sur une très faible épaisseur : les ruisseaux, les rivières même, qui commencent à se former, sont tous fortement saumâtres, et cela prouve qu'elle est encore saturée en profondeur.

Pour semer le blé et pour conserver l'autre moitié en réserve, il a presque fallu se battre : une partie de l'équipage de la Virginia *voulait en faire du pain tout de suite. Nous avons été contraints de...*

*
* *

... que nous avions à bord de la Virginia. *Ces deux couples de lapins se sont sauvés dans l'intérieur, et on ne les a plus revus. Il faut croire qu'ils ont trouvé de quoi se nourrir. La terre, à notre insu, produirait-elle donc...*

*
* *

... deux ans, au moins, que nous sommes ici! Le blé a réussi admirablement. Nous avons du pain presque à discrétion; et nos

champs gagnent toujours en étendue. Mais quelle lutte contre les oiseaux! Ils se sont étrangement multipliés, et, tout autour de nos cultures...

*
* *

Malgré les décès que j'ai relatés ci-dessus, la petite tribu que nous formons n'a pas diminué, au contraire. Mon fils et ma pupille ont trois enfants, et chacun des trois autres ménages en a autant. Toute cette marmaille éclate de santé. C'est à croire que l'espèce humaine possède une vigueur plus grande, une vitalité plus intense, depuis qu'elle est si réduite en nombre. Mais que de causes...

*
* *

... ici depuis dix ans, et nous ne savions rien de ce continent. Nous ne le connaissions que sur un rayon de quelques kilomètres autour du lieu de notre débarquement. C'est le docteur Bathurst qui nous a fait honte de notre veulerie : à son instigation, nous avons armé la Virginia, *ce qui a demandé près de six mois, et nous avons fait un voyage d'exploration.*

Nous voilà revenus d'avant-hier. Le voyage a duré plus que nous ne pensions, parce que nous avons voulu qu'il fût complet.

Nous avons fait le tour du continent qui nous porte et qui, tout nous incite à le croire, doit être, avec notre ilot, la dernière parcelle solide existant à la surface du globe. Ses rivages nous ont semblé partout pareils, c'est-à-dire très heurtés et très sauvages.

Notre navigation a été coupée de plusieurs excursions dans l'intérieur : nous espérions, notamment, trouver trace des Açores et de Madère, — situées, avant le catalysme, dans l'Océan Atlantique, et qui doivent, en conséquence, faire nécessairement partie du continent nouveau. — Nous n'en avons pas reconnu le moindre vestige. Tout ce que nous avons pu constater, c'est que le sol était bouleversé et recouvert d'une épaisse couche de lave, sur l'emplacement de ces îles, qui, sans doute, ont été le siège de violents phénomènes volcaniques.

Par exemple, si nous n'avons pas découvert ce que nous cherchions, nous avons découvert ce que nous ne cherchions pas! A moitié pris dans la lave à la hauteur des Açores, des témoignages d'un travail humain nous sont apparus, mais non pas du travail des Açoriens, nos contemporains d'hier. — C'étaient des débris de colonnes ou de poteries, telles que nous n'en avions

jamais vu. Examen fait, le docteur Moreno émit l'idée que ces débris devaient provenir de l'antique Atlantide, et que le flux volcanique les aurait ramenés au jour.

Le docteur Moreno a peut-être raison. La légendaire Atlantide aurait occupé, en effet, si elle a jamais existé, à peu près la place du nouveau continent. Ce serait, dans ce cas, une chose singulière que la succession aux mêmes lieux de trois humanités ne procédant pas l'une de l'autre.

Quoi qu'il en soit, j'avoue que le problème me laisse froid : nous avons assez à faire avec le présent, sans nous occuper du passé.

Au moment où nous avons regagné notre campement, ceci nous a frappés que, par rapport au reste du pays, nos alentours semblaient une région favorisée. Cela tient uniquement à ce que la couleur verte, jadis si abondante dans la nature, n'y est pas tout à fait inconnue, tandis qu'elle est radicalement supprimée dans le reste du continent. Nous n'avions jamais fait cette observation jusqu'alors, mais la chose est indéniable. Des brins d'herbe, qui n'existaient pas lors de notre débarquement, jaillissent maintenant assez nombreux autour de nous. Ils n'appartiennent, d'ailleurs, qu'à un petit nombre d'espèces parmi les plus vulgaires, dont les oiseaux auront, sans doute, transporté les graines jusqu'ici.

Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède qu'il n'y a pas de végétation, hormis ces quelques espèces anciennes. Par suite d'un travail d'adaptation des plus étranges, il existe, au contraire, une végétation, à l'état, tout au moins, de rudiment, de promesse, sur tout le continent.

Les plantes marines, dont celui-ci était couvert quand il a jailli hors des flots, sont mortes, pour la plupart, à la lumière du soleil. Quelques-unes cependant ont persisté, dans les lacs, les étangs et les flaques d'eau que la chaleur a progressivement desséchés. Mais, à cette époque, des rivières et des ruisseaux commençaient à naître, d'autant plus propres à la vie des goëmons et des algues que l'eau en était salée. Lorsque la surface, puis la profondeur du sol eurent été privées de sel, et que l'eau devint douce, l'immense majorité de ces plantes furent détruites. Un petit nombre d'entre elles, cependant, ayant pu se prêter aux nouvelles conditions de vie, prospérèrent dans l'eau douce comme elles avaient prospéré dans l'eau salée. Mais le phénomène ne s'est pas arrêté là : quelques-unes de ces plantes, douées d'un pouvoir d'accommodation plus grand, se sont adaptées au plein air, après s'être adaptées à l'eau douce, et, sur les berges tout d'abord, puis de proche en proche, ont gagné vers l'intérieur.

Nous avons surpris cette transformation sur le vif, et nous avons pu constater combien les formes se modifiaient en même temps que le fonctionnement physiologique. Déjà quelques tiges s'érigent timidement vers le ciel. On peut prévoir qu'un jour une flore sera ainsi créée de toutes pièces, et qu'une lutte ardente s'établira entre les espèces nouvelles et celles provenant de l'ancien ordre de choses.

Ce qui se passe pour la flore se passe aussi pour la faune. Dans le voisinage des cours d'eau, on voit d'anciens animaux marins, mollusques et crustacés pour la plupart, en train de devenir terrestres. L'air est sillonné de poissons volants, beaucoup plus oiseaux que poissons, leurs ailes ayant démesurément grandi et leur queue incurvée leur permettant...

*
* *

Le dernier fragment contenait, intacte, la fin du manuscrit :

*
* *

... tous vieux. Le capitaine Morris est mort. Le docteur Bathurst a soixante-cinq ans; le docteur Moreno, soixante; moi, soixante-huit. Tous, nous aurons bientôt fini de vivre. Auparavant, néanmoins, nous accomplirons la tâche résolue, et, autant que cela est en notre pouvoir, nous viendrons en aide aux générations futures dans la lutte qui les attend.

Mais verront-elles le jour, ces générations de l'avenir?

Je suis tenté de répondre oui, si je ne tiens compte que de la multiplication de mes semblables : les enfants pullulent, et, d'autre part, sous ce climat sain, dans ce pays où les animaux féroces sont inconnus, grande est la longévité. Notre colonie a triplé d'importance.

Par contre, je suis tenté de répondre non, si je considère la profonde déchéance intellectuelle de mes compagnons de misère.

Notre petit groupe de naufragés était pourtant dans des conditions favorables pour tirer parti du savoir humain : il comprenait un homme particulièrement énergique, — le capitaine Morris, aujourd'hui décédé, — deux hommes plus cultivés qu'on ne l'est d'ordinaire, — mon fils et moi, — et deux savants véritables, — le docteur Bathurst et le docteur Moreno. — Avec de pareils élément, on aurait pu faire quelque chose. On n'a rien fait. La conservation de notre vie matérielle a été, depuis l'origine, elle est encore

notre unique souci. Comme au début, nous employons notre temps à chercher notre nourriture, et, le soir, nous tombons, épuisés, dans un lourd sommeil.

Il est, hélas! trop certain que l'humanité, dont nous sommes les seuls représentants, est en voie de régression rapide et tend à se rapprocher de la brute. Chez les matelots de la Virginia, *gens déjà incultes autrefois, les caractères de l'animalité se sont marqués davantage; mon fils et moi, nous avons oublié ce que nous savions; le docteur Bathurst et le docteur Moreno eux-mêmes ont laissé leur cerveau en friche. On peut dire que notre vie cérébrale est abolie.*

Combien il est heureux que nous ayons opéré, il y a de cela bien des années, le périple de ce continent! Aujourd'hui, nous n'aurions plus le même courage... Et, d'ailleurs, le capitaine Morris est mort, qui conduisait l'expédition, — et morte aussi, de vétusté, la Virginia, *qui nous portait.*

Au début de notre séjour, quelques-uns d'entre nous avaient entrepris de se bâtir des maisons. Ces constructions inachevées tombent en ruines, à présent. Nous dormons tous à même la terre, en toutes saisons.

Depuis longtemps il ne reste plus rien des vêtements qui nous couvraient. Pendant quelques années, on s'est ingénié à les remplacer par des algues tissées d'une façon d'abord ingénieuse, puis plus grossière. Ensuite on s'est lassé de cet effort, que la douceur du climat rend superflu : nous vivons nus, comme ceux que nous appelions des sauvages.

Manger, manger, c'est notre but perpétuel, notre préoccupation exclusive.

Cependant il subsiste encore quelques restes de nos anciennes idées et de nos anciens sentiments. Mon fils Jean, homme mûr maintenant et grand-père, n'a pas perdu tout sentiment affectif, et mon ex-chauffeur, Modeste Simonat, conserve une vague souvenance que je fus le maître jadis.

Mais avec eux, avec nous, ces traces légères des hommes que nous fûmes — car nous ne sommes plus des hommes, en vérité! — vont disparaître à jamais. Ceux de l'avenir, nés ici, n'auront jamais connu d'autre existence. L'humanité sera réduite à ces adultes — j'en ai sous les yeux, tandis que j'écris — qui ne savent pas lire, ni compter, à peine parler; à ces enfants aux dents aiguës, qui semblent n'être qu'un ventre insatiable. Puis, après ceux-ci, il y aura d'autres adultes et d'autres enfants, puis d'autres adultes et d'autres enfants encore, toujours plus proches de l'animal, toujours plus loin de leurs aïeux pensants.

Il me semble les voir, ces hommes futurs, oublieux du langage

articulé, l'intelligence éteinte, le corps couvert de poils rudes, errer dans ce morne désert...

Eh bien! nous voulons essayer qu'il n'en soit pas ainsi. Nous voulons faire tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire pour que les conquêtes de l'humanité dont nous fûmes ne soient pas à jamais perdues. Le docteur Moreno, le docteur Bathurst et moi, nous réveillerons notre cerveau engourdi, nous l'obligerons à se rappeler ce qu'il a su. Nous partageant le travail, sur ce papier et avec cette encre provenant de la Virginia, *nous énumérerons tout ce que nous connaissons dans les diverses catégories de la science, afin que, plus tard, les hommes, s'ils perdurent, et si, après une période de sauvagerie plus ou moins longue, ils sentent renaître leur soif de lumière, trouvent ce résumé de ce qu'ont fait leurs devanciers. Puissent-ils alors bénir la mémoire de ceux qui s'évertuèrent, à tout hasard, pour abréger la route douloureuse des frères qu'ils ne verront pas!*

*
* *

Au seuil de la mort.

Il y a maintenant à peu près quinze ans que les lignes ci-dessus furent écrites. Le docteur Bathurst et le docteur Moreno ne sont plus. De tous ceux qui débarquèrent ici, moi, l'un des plus vieux, je reste presque seul. Mais la mort va me prendre à mon tour. Je la sens monter de mes pieds glacés à mon cœur qui s'arrête.

Notre travail est terminé. J'ai confié les manuscrits qui renferment le résumé de la science humaine à une caisse de fer débarquée de la Virginia, *et que j'ai enfoncée profondément dans le sol. A côté, je vais enfouir ces quelques pages roulées dans un étui d'aluminium.*

Quelqu'un trouvera-t-il jamais le dépôt commis à la terre? Quelqu'un le cherchera-t-il, seulement?...

C'est affaire à la destinée. A Dieu vat!...

*
* *

A mesure que le zartog Sofr traduisait ce bizarre document, une sorte d'épouvante étreignait son âme.

Eh quoi! la race des Andart'-Iten-Schu descendait de ces hommes, qui, après avoir erré de longs mois sur le désert des océans, étaient venus échouer en ce point du rivage où s'élevait maintenant Basidra? Ainsi, ces créatures misérables avaient

fait partie d'une humanité glorieuse, au regard de laquelle l'humanité actuelle balbutiait à peine! Et cependant, pour que fussent abolis à jamais la science et jusqu'au souvenir de ces peuples si puissants, qu'avait-il fallu? Moins que rien : qu'un imperceptible frisson parcourût l'écorce du globe,

Quel irréparable malheur que les manuscrits signalés par le document eussent été détruits avec la caisse de fer qui les contenait! Mais, si grand que fût ce malheur, il était impossible de conserver le moindre espoir, les ouvriers ayant, pour creuser les fondations, retourné le sol en tous sens. A n'en pas douter, le fer avait été corrodé par le temps, alors que l'étui d'aluminium résistait victorieusement.

Au reste, il n'en fallait pas plus pour que l'optimisme de Sofr fût irrémédiablement bouleversé. Si le manuscrit ne présentait aucun détail technique, il abondait en indications générales et prouvait d'une manière péremptoire que l'humanité s'était jadis avancée plus avant sur la route de la vérité qu'elle ne l'avait fait depuis. Tout y était, dans ce récit, les notions que possédait Sofr, et d'autres qu'il n'aurait pas même osé imaginer, — jusqu'à l'explication de ce nom d'Hedom sur lequel tant de vaines polémiques s'étaient engagées!... Hedom, c'était la déformation d'Edem, — lui-même déformation d'Adam, — lequel Adam n'était peut-être que la déformation de quelque autre mot plus ancien.

Hedom, Edem, Adam, c'est le perpétuel symbole du premier homme, et c'est aussi une explication de son arrivée sur la terre. Sofr avait donc eu tort de nier cet ancêtre, dont la réalité se trouvait établie péremptoirement par le manuscrit, et c'est le peuple qui avait eu raison de se donner des ascendants pareils à lui-même. Mais, pas plus pour cela que pour tout le reste, les Andart'-Iten-Schu n'avaient rien inventé. Ils s'étaient contentés de redire ce qu'on avait dit avant eux.

Et peut-être, après tout, les contemporains du rédacteur de ce récit n'avaient-ils pas inventé davantage. Peut-être n'avaient-ils fait que refaire, eux aussi, le chemin parcouru par d'autres humanités venues avant eux sur la terre. Le document ne parlait-il pas d'un peuple qu'il nommait Atlantes? C'était de ces Atlantes, sans doute, que les fouilles de Sofr avaient permis de découvrir quelques vestiges presque impalpables au-dessous

du limon marin. A quelle connaissance de la vérité cette antique nation était-elle parvenue, quand l'invasion de l'océan la balaya de la terre?

Quelle qu'elle fût, il ne subsistait rien de son œuvre après la catastrophe, et l'homme avait dû reprendre du bas de la montée son ascension vers la lumière.

Peut-être en serait-il de même pour les Andart'-Iten-Schu. Peut-être en serait-il encore ainsi après eux, jusqu'au jour...

Mais le jour viendrait-il jamais où serait satisfait l'insatiable désir de l'homme? Le jour viendrait-il jamais où celui-ci, ayant achevé de gravir la pente, pourrait se reposer sur le sommet enfin conquis?...

Ainsi songeait le zartog Sofr, penché sur le manuscrit vénérable.

Par ce récit d'outre-tombe, il imaginait le drame terrible qui se déroule perpétuellement dans l'univers, et son cœur était plein de pitié. Tout saignant des maux innombrables dont ce qui vécut avait souffert avant lui, pliant sous le poids de ces vains efforts accumulés dans l'infini des temps, le zartog Sofr-Aï-Sr acquérait, lentement, douloureusement, l'intime conviction de l'éternel recommencement des choses.

JULES VERNE

AUGUSTE RAVIER

1814-1895

Il est beau, mais il est périlleux de dédaigner le succès. La faveur publique ne vient guère à ceux qui ne font rien pour l'obtenir : le monde veut qu'on s'efforce pour lui plaire.

Le peintre lyonnais Auguste Ravier appartient par la date de sa naissance à la génération des Dupré, des Rousseau, des Daubigny : il est de leur race par le talent. Voilà quinze ans qu'il est mort, et vingt-cinq ans qu'une cécité progressive, bientôt complète, a fait tomber le pinceau de ses mains. Cependant, si, dans la province où il est né et où il a vécu, il jouit d'une gloire familiale, s'il est depuis longtemps goûté comme il le mérite par quelques délicats, s'il est enfin entré au Louvre avec une vingtaine d'aquarelles, de peintures et de dessins [1], le public ignore presque son nom, et la critique ne l'a pas encore mis à sa place, parmi les maîtres du paysage français au XIXe siècle.

Depuis quelques années, des efforts sérieux ont été faits de différents côtés pour attirer l'attention sur son œuvre. Un article d'Émile Michel paraissait dans la *Gazette des Beaux-*

1. Quatre aquarelles furent admises d'abord en 1905, puis cinq autres et trois dessins en 1907, enfin neuf peintures à l'huile en 1909. Deux aquarelles appartiennent au Luxembourg et plusieurs autres au Musée de la Ville de Paris. Le musée de Lyon possède neuf aquarelles et six peintures; le musée de Grenoble une dizaine d'œuvres et le musée de Saint-Étienne une vingtaine.

Arts (1906), peu de temps après la publication d'un petit volume, signé par M. Alphonse Germain[1]. L'an passé, un amateur dauphinois, le Dr J. Traversier consacrait à Ravier une élégante plaquette. L'exposition rétrospective de Lyon, en 1904, rassemblait un nombre considérable d'aquarelles et de peintures. Suivant l'initiative de M. Roger Marx, les organisateurs de l'Exposition centennale n'avaient eu garde, en 1900, d'oublier ce méconnu. Huit aquarelles figurèrent au catalogue.

Ce fut un des bienfaits de notre dernière Exposition universelle que de remettre en lumière quelques oubliés. On se rappelle l'agréable étonnement ressenti devant les toiles excellentes qui portaient la signature ignorée de deux peintres morts en pleine jeunesse, Trutat et Larivière. Tous deux reçurent ensuite les honneurs définitifs du Louvre, grâce à de généreuses donations[2]. La réparation venait bien tard, puisque Trutat est mort en 1844 et Larivière en 1850. Les admirateurs de Ravier devaient croire qu'un talent d'une qualité plus rare et une œuvre aussi abondante qu'originale ne lui vaudraient pas une moins bonne fortune. Mais que pouvaient huit aquarelles pour retenir, dans la grande foire aux œuvres d'art, les regards d'un public indifférent, mal instruit et lassé? La foule va d'instinct aux sensations déjà éprouvées. La nouveauté lui échappe, surtout celle qui s'enferme dans le format d'une modeste aquarelle. « Je n'ai pas fait de grand ouvrage, écrivait Ravier lui-même à un ami : je ne sais pas si j'en ferai ; or c'est le grand qui sert de passeport au petit. Si Corot n'avait pas fait ses grands tableaux, ses petits seraient moins recherchés. »

Quand viendra l'heure de la justice, un homme aura travaillé, pour la hâter, plus que tous les autres : M. Félix

1. Bibliothèque de l'*Occident*, 1902; Cf., du même auteur, *Les artistes lyonnais*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1907, t. II, p. 425-429 et, de M. Eugène Vial, une notice brève, mais précise et substantielle, dans la publication intitulée *Dessins de trente artistes lyonnais du XIXe siècle*, Lyon, 1905. Les amis de Ravier lurent avec plaisir quelques lignes de M. André Hallays, dans un article sur l'exposition rétrospective de Lyon (*Journal des Débats*, 25 novembre 1904) et une page de M. Paul Leprieur, à propos des acquisitions récentes du Louvre (*Gazette des Beaux-Arts*, 1909, t. I, p. 259-260).

2. *Femme nue couchée*, par Félix Trutat, donnée par M. Gaston Joliet en 1900; *Portrait de Paméla de Larivière*, par Eugène de Larivière, légué en 1909 par Albert Maignan.

Thiollier s'est dévoué infatigablement à la tâche de faire connaître l'artiste dont il avait été l'ami et le confident. Son assistance fut acquise à toutes les expositions où l'on pouvait réunir des peintures de Ravier. Cependant il publiait un beau recueil de planches en héliogravure, reproduisant une centaine de dessins, et une étude biographique utilement illustrée, accompagnée d'un choix de lettres[1]. Ce ne fut pas sans son concours que des œuvres judicieusement choisies de Ravier furent introduites au Louvre.

L'obscurité de Ravier n'a pas de quoi surprendre. Provincial, campagnard, étranger aux groupes, aux coteries, non seulement il ne chercha pas le succès, mais on peut assurer qu'il ne s'y exposa pas. Sa vie fut simple, unie, sans incidents, jusqu'au jour où, perdant la vue, il supporta d'un courage tranquille le pire malheur qui puisse frapper un peintre. On se contenterait presque de dire qu'il aima la nature et qu'il peignit. Il peignit pour son plaisir, sans demander à son art, dont il se faisait l'idée la plus haute et la plus désintéressée, d'autre satisfaction que l'espoir d'approcher, par un travail incessant, de l'idéal qu'il s'était proposé. Il avait de la fortune et se trouvait d'autant plus riche qu'il n'eut jamais aucun besoin de luxe. La plus grande partie de sa vie s'écoula dans deux propriétés qu'il habita successivement, à Crémieu, puis à Morestel, vieux bourgs juchés sur des hauteurs aux confins du Lyonnais et du Dauphiné, dans une région intermédiaire entre la montagne et la plaine. Une fois close la période des études, il ne fit dans les villes, Paris ou même Lyon, que de brefs séjours. Les paysans de Crémieu et de Morestel le connaissaient pour un gentilhomme campagnard, bon fermier et grand chasseur; ils l'avaient vu, jeune encore, s'établir parmi eux; les années ayant passé, ils n'ignoraient pas que ce vieillard à barbe grise, toujours vêtu de la même cape de bure, emportait dans ses promenades une boîte à couleurs avec son fusil; mais on les aurait étonnés en leur apprenant que la peinture était autre chose pour lui qu'un de ces divertissements permis aux seuls favorisés du sort. Cependant, si sa modestie, son goût de la solitude, une philosophie désa-

1. *Auguste Ravier, peintre*, Saint-Étienne, 1899.

busée sans amertume l'éloignaient des efforts nécessaires pour s'imposer au public, un petit cercle de familiers appréciait sa valeur et son originalité. Les meilleurs artistes de sa province le saluaient comme un maître : Corot, Daubigny, Français le traitaient en ami, en égal.

A l'écart des émigrés devenus Parisiens, comme Flandrin, Chenavard, Meissonier, Vollon, Puvis de Chavannes, il y eut à Lyon, vers le milieu du siècle dernier, un mouvement d'art intéressant, hors des courants officiels. On ne peut parler d'une école, car le groupe auquel appartint Ravier se forma d'hommes aux tendances diverses, n'ayant guère de doctrine commune. Ce qui les rapprocha surtout, ce fut une estime réciproque, fondée sur une ressemblance de caractère plutôt que de talent : inégaux par leur œuvre, ils furent des modestes, des originaux, des indépendants. C'est Vernay, coloriste puissant dans ses natures mortes et dessinateur de style dans ses paysages, le paysagiste Carrand qui rappelle Jongkind et ne lui est pas inférieur, les mystiques Louis Janmot et Paul Borel. Tous eurent pour Ravier le respect dû à un maître et plusieurs profitèrent de ses avis. L'ami préféré était peut-être Janmot, élève d'Ingres, qui ressemble plus à Bouguereau qu'à Flandrin par la technique, mais dont l'inspiration approche Fra Angelico plus que Flandrin, Janmot, auteur d'un *Poème de l'Ame* en trente-quatre tableaux, le seul peintre, je crois, du XIXe siècle qui ait imaginé une interprétation plastique de la Trinité (*Génération divine*). Le public ignorait les uns comme les autres. Au moment où Ravier, en pleine possession de son talent, découvrait à ses amis une conception nouvelle du paysage, les collectionneurs lyonnais demeuraient fidèles à Hector Allemand, sage et consciencieux disciple des Hollandais. Le Grenoblois Alexis Achard, qui donna d'abord quelques conseils à Ravier, avait plus de fraîcheur et de souplesse ; mais quelle distance entre ses descriptions minutieuses, appliquées, et les libres évocations du peintre de Crémieu !

*
* *

François-Auguste Ravier naquit à Lyon le 4 mai 1814, d'une famille de négociants aisés. Ses parents désiraient qu'il

fût notaire : ils l'envoyèrent à Paris, quand il eut dix-neuf ans, pour faire son droit comme tant d'autres. Et c'est comme tant d'autres, en effet, qu'il le fit; mais, à la différence des fils de famille qui ont assuré un médiocre renom à la qualité d'étudiant en droit, le temps qu'il ne passait pas sur les bancs de l'École ne fut perdu ni pour lui ni pour nous. Les lettres qu'il écrivait à sa mère nous montrent un jeune homme bien élevé, sage, raisonnable, respectueux de la religion qu'on lui avait appris à aimer, plein de sentiments élevés et généreux, qui se rend, le matin, dans une maison de détention où il instruit de jeunes enfants, qui va entendre M. de Lamartine à la Chambre des Pairs et M. Lacordaire à Notre-Dame. Il était de haute stature, de noble et beau visage, et on devine déjà le solitaire qu'il sera bientôt. Il blâme la vie absurde et désordonnée des camarades qu'il rencontre au quartier latin, le vide de leurs amusements : son bonheur, il sait qu'il le trouvera dans la retraite studieuse et passionnée qu'il se prépare.

Cependant, afin d'obéir à sa famille, il se résignait à la servitude des examens; il reçut le diplôme de licencié. Mais les chefs-d'œuvre du Louvre l'attiraient chaque jour davantage et développaient une vocation pour laquelle il s'efforçait, avec autant de fermeté que de douceur, d'obtenir, sinon l'approbation, du moins la tolérance des siens. La séduction de la Nature agissait sur lui plus fortement encore. Dans ses lettres familières et sans apprêt, quand il parle de ses flâneries à travers la ville ou la campagne, il trouve ces accents attendris, ces mots d'amoureux par lesquels il traduira jusqu'à la fin de sa vie un enthousiasme que l'habitude n'affaiblira pas :

Il faisait un temps superbe. J'ai dessiné une petite vue, et j'ai passé une soirée délicieuse à contempler les beaux lointains des horizons de Paris. J'ai joui en pensant qu'un jour toutes ces beautés du monde physique pourraient se rendre sous mon pinceau; mais je suis sorti d'un doux rêve en pensant qu'il pouvait ne pas en être ainsi et que l'on pouvait me forcer à descendre, de cette hauteur où je m'étais placé, dans une chambre de vieilles paperasses griffonnées et qu'il faudrait aussi griffonner à tant la feuille, chercher à tromper et n'être pas trompé... [1]

1. Thiollier, *Auguste Ravier*, p. 35.

Faut-il croire qu'il convainquit ses parents par la longue lettre où il réfute leurs objections et leur démontre qu'on peut être un artiste en restant un bon chrétien? Toujours est-il qu'il emporta enfin la permission de suivre l'appel de son instinct et de ses désirs.

Il ne fut guère plus assidu à l'École des Beaux-Arts qu'il ne l'avait été à l'École de Droit. Plus tard, il exprimera, par modestie, le regret de n'avoir pas, comme les camarades, travaillé plusieurs années dans un atelier, « avant de commencer, selon ses paroles, à produire des choses sérieuses ». Sans doute un maître ne lui aurait pas ôté les qualités personnelles dont la nature et l'observation l'avaient pourvu. Mais qu'aurait appris l'École à ce jeune homme fait pour la réflexion solitaire, la rêverie indépendante, le vagabondage fécond? L'indispensable discipline, Ravier ne la reçut-il pas, et la meilleure, celle qu'on s'impose à soi-même? Sentant en lui l'amour du dessin et le don de la couleur, il sut, avant de se livrer à sa fantaisie, s'astreindre aux plus minutieux exercices sur ce qui constitue en quelque sorte l'anatomie du paysage : construction des terrains, étude des valeurs, architecture des arbres et des bâtisses. « Quand j'étais demoiselle », écrit-il plus tard sur un album de jeunesse portant la date de 1834. Après les promenades respectueuses dans les musées, le sévère et long apprentissage qu'il fit, le crayon à la main, devant la Nature suffisait à former l'ouvrier sûr de son métier, capable d'employer pour la beauté de son œuvre, quand le moment serait venu, ces privilèges innés de poésie que l'École ne peut ni conférer ni accroître.

D'ailleurs dans quel atelier fameux eût-il trouvé ce qu'il cherchait, ce pur paysagiste qui n'éprouva jamais, ou presque jamais, le besoin d'animer ses compositions en y mêlant la figure humaine? La noble tradition de Poussin et de Claude Lorrain s'était figée dans les froides formules qu'enseignaient les derniers défenseurs du paysage historique. Le groupe de novateurs qui devait être une des gloires les plus certaines du XIXe siècle ne comptait que des débutants sans autorité, ignorés des Académies et du public. Rousseau, Dupré, Daubigny, Troyon, Chintreuil atteignaient vingt ans presque en même temps que Ravier. Corot, leur aîné, aurait pu être leur

maître, puisqu'il était déjà, depuis dix ans, l'auteur du *Pont de Narni*, du *Colisée*, de *Rome vue du Palatin*; mais ces chefs-d'œuvre, que nous plaçons si haut maintenant dans nos affections, n'étaient pas moins dédaignés que les essais de ses jeunes émules.

Ravier fit donc ce que faisaient de leur côté les Rousseau, les Dupré, les Daubigny : il s'abandonna aux conseils de cette Nature que nos paysagistes découvraient alors avec une ferveur presque religieuse. Il se mit à voyager dans les provinces qui avoisinent sa ville natale, et ses lettres disent la satisfaction naïve de celui qui peut enfin se considérer comme « un apprenti artiste ». Tout en jugeant sans vanité ses premiers efforts, il est heureux; il a de grandes joies, quand il rêve, devant un bel horizon qu'illumine le coucher du soleil, et quand il pense à ce qu'il sera plus tard. « Cependant, écrit-il (6 août 1836), remarquez que ce bonheur n'est que de l'espérance, et le bien lui-même doit être plus que l'espoir du bien[1]. » Il travaille alors à Bourgoin, aux lieux mêmes où Jean-Jacques Rousseau se retira pendant quelque temps, après la publication de l'*Émile*[2].

C'est au cours de ces studieuses pérégrinations qu'il rencontra pour la première fois Corot (1835). Une lettre nous a conservé le sincère témoignage du ravissement éprouvé par le jeune peintre. Ravier écrit qu'il s'installe à Royat, chez la mère Gagnevin :

Elle fait payer la chambre et la nourriture 3 fr. 50 par jour. C'est au moins 50 centimes de plus que je ne pensais. Mais ce qui me décide irrévocablement à rester chez elle, c'est une bonne fortune à laquelle je ne m'attendais pas; elle a dans ce moment un artiste de mérite, un des trois plus grands talents à mon avis, et qui avec cela est le meilleur enfant de tous, qui pourra me donner de bons conseils et que je verrai travailler; c'est un nommé Corot. Voici un mois qu'il est ici. Il y est encore pour plus d'un mois. Je suis enchanté de l'aventure. C'est l'homme que j'aurais le plus désiré rencontrer. Un autre m'ennuierait.

On ne doit pas douter que cette rencontre n'ait été, en effet, une heureuse aventure pour Ravier. Il resta toujours l'ami et

1. Thiollier, p. 38.

2. Dr J. Traversier, *Auguste Ravier*, p. 13.

l'admirateur de Corot. Malgré tant de différences, ils pouvaient, ils devaient se comprendre, tous deux indépendants, ignorants des formules, des écoles, amoureux de nature, épris de lumière. Les conseils et les exemples de Corot avaient déjà porté leurs fruits, quand Ravier partit pour l'Italie, où il devait de nouveau retrouver son illustre aîné.

Le pèlerinage d'Italie qui, de tout temps, entraîna au delà des monts tant de nos meilleurs artistes et leur fut presque toujours bienfaisant, il l'entreprit à l'heure favorable et fugitive, à l'heure unique, dont il faut entendre l'appel. Ce fut, pour lui comme pour d'autres, la généreuse journée d'été qui mûrit l'obscur travail du printemps. Plus tôt ou plus tard, il risquait de n'y pas gagner le même profit, trop jeune pour comprendre ou trop vieux pour écouter la leçon à la fois difficile et impérieuse.

Depuis sept ans, Ravier a consacré au dessin et à la peinture toutes les heures dont il a pu disposer. Pendant les trois dernières années, il est délivré de la préoccupation des examens; rien n'entrave plus sa vocation. Il admire Aligny[1]; il travaille dans les environs de Paris ou de Lyon : ses dessins sont exécutés à la mine de plomb, avec ce crayon dur et effilé que tous employaient alors et dont il ne faut pas médire, puisque Corot lui-même, à cette époque, savait s'en contenter. A travers les traits déliés que relèvent les accents de force selon la mode régnante, on suit l'effort du jeune artiste, attentif à la forme, aux lignes du paysage, à la structure des terrains, soucieux déjà du motif bien choisi, observateur de la lumière, sensible à la variété des ciels. Les études qu'il peint alors, à Neuville-sur-Ain, à Bourgoin et ailleurs, nous intéressent par une couleur qui, sans être très originale, a déjà de l'exactitude et de la force; elles sont remarquables surtout par la justesse de la perspective aérienne. Elles font certes prévoir un peintre de talent, mais d'un talent qui, après tout, pouvait bien ne pas s'élever beaucoup plus haut que le mérite d'un Achard ou d'un Français.

1. Il avait copié plusieurs des peintures d'Aligny, et aussi des tableaux de Jules Coignet et de Thuilier. Plus tard il réserva son admiration aux vrais maîtres. « Pour moi, écrit-il vers la fin de sa vie, en revenant d'un court voyage à Paris, il n'y a toujours que les vieux Delacroix et Corot. Après cela, c'est du métier ou de la décadence. » (Thiollier, p. 58.)

Cependant Ravier a vingt-six ans; les années d'apprentissage sont terminées. Sa vision s'est élargie en même temps que son exécution est devenue plus simple et plus souple. Tel dessin, exécuté à Montmartre l'année même de son départ pour l'Italie, montre une décision, une sûreté, une largeur d'effet qui sont déjà d'un maître.

Il arriva à Rome en septembre 1840. Il resta plus d'un an sans rentrer en France[1], et, pendant les années suivantes, nous devons croire qu'après des séjours plus ou moins longs à Lyon ou à Paris, il revint à diverses reprises en Italie. Une anecdote qu'il a plusieurs fois racontée lui-même, et qui a été confirmée par d'autres témoignages, prouve que ce n'est pas là une hypothèse gratuite[2] : au moment de rentrer en France, il avait confié à la garde d'un de ses camarades deux malles où il avait entassé ses études, comptant les retrouver après un mois ou deux d'absence; à son retour, le précieux dépôt avait disparu; ses camarades se l'étaient approprié et partagé, « croyant, disait l'un d'eux, rendre service à l'art, en sauvant ces petits chefs-d'œuvre dont leur auteur semblait faire si peu de cas et qui risquaient de tomber entre les mains des Philistins ». Singulière façon de défendre les intérêts d'un artiste et d'un ami! Bien que, dans sa bonté et dans sa modestie, Ravier eût vite pardonné cette indélicatesse, il ne cachait pas combien il avait été découragé par la perte de ce qui représentait pour lui « plusieurs années » de travail.

C'est sans doute pendant l'un de ses derniers voyages en Italie, sinon pendant le dernier, qu'il se rencontra pour la seconde fois avec Corot. Les documents tirés de la correspondance font défaut. Mais M. Thiollier affirme que son ami lui a maintes fois parlé de cette rencontre, et ses souvenirs s'accordent avec ceux qu'une cousine de Ravier rappelait dans une lettre récente qui m'a été communiquée. Il n'y a donc pas lieu de mettre le fait en doute, et on peut sans difficulté en retrouver la date : Corot, qui n'avait pas revu l'Italie depuis 1834, y retourna pour la troisième fois en 1843 et y fit, de mai à septembre, un séjour de cinq mois. Il y avait

1. Une lettre du 9 septembre 1841 annonce son départ pour Subiaco. (Thiollier, p. 41.)

2. Thiollier, p. 13.

longtemps déjà qu'il était, aux yeux de Ravier, un maître. Mais, de son côté, le jeune homme que Corot avait connu à Royat, en 1835, n'avait pas perdu son temps. La sympathie qui les avait rapprochés huit ans plus tôt devint une de ces solides amitiés d'artistes, honorables pour l'un des amis comme pour l'autre.

Le bonhomme Corot n'était ni un esthéticien ni un critique. Il ne s'occupa jamais beaucoup de ce qui se faisait autour de lui; même dans ses relations avec les meilleurs peintres de son temps, Rousseau ou Millet, il aima sans doute les hommes avec son cœur plus que leurs œuvres avec son esprit. Il resta toujours l'homme qui, pendant son premier séjour en Italie, avait passé des mois à Rome sans entrer dans la Chapelle Sixtine. Il avait assez à faire d'écouter les voix de la Nature qui ne parlaient que pour lui, de suivre à travers la campagne les divines et familières habitantes des bois et des vallons, visibles pour ses seuls yeux. Cependant, parmi le groupe des rapins et des Prix de Rome, il devait distinguer et chérir, comme un homme de sa propre race, ce rêveur solitaire, ce chasseur qui parcourait la campagne un fusil à la main et oubliait les bécassines pour peindre avec enthousiasme « un blond matin ou un soir brun ».

Quand Ravier lui montra ses études, comment Corot n'aurait-il pas été touché d'une sincérité modeste et fervente, d'une sensibilité, d'une piété envers la Nature qui étaient si propres à gagner sa confiance? Et s'il a vu quelques-uns des dessins ou des aquarelles exécutés au Ponte Molle, aux Rochers des Nasons, à l'Acqua acetosa, à Ostie, à Porto d'Anzio, ils lui plurent sans doute par la compréhension du caractère, par la solidité de la construction autant que par le style. Telle feuille de papier où, sous un ciel bleu limpide, on voit un *casino* couvert de vieilles tuiles pâlies par les soleils, au centre d'une clairière de gazon rare que ferme une muraille de cyprès et de pins parasols, évoque d'une façon inoubliable les beautés essentielles des villas romaines et les souvenirs les plus chers aux amants du paysage latin. Elle n'est pas la seule qu'on puisse juger digne de voisiner avec les plus fortes et les plus délicieuses études peintes par Corot en Italie.

Des moyens très simples suffisent alors à Ravier pour

exprimer son émotion ; il ne cherche aucun raffinement, aucune virtuosité de technique. Cette période, qui est généralement si heureuse dans la carrière des maîtres, c'est encore la jeunesse, ce n'est plus l'inexpérience, ce n'est pas encore l'art plus profond, plus riche, mais plus tendu, plus complexe, que la crise de la quarantième année inspire ou impose. Le spectacle de la nature et de la vie est comme un enchantement : l'artiste est docile à ce qu'il voit ; sa réaction est plus faible, mais sa joie plus pleine, presque naïve. Les contemporains comprennent mal le charme indéfinissable et subtil qui pare les œuvres de jeunesse d'un artiste supérieurement doué. C'est plus tard, quand une originalité obtenue par de longs efforts a enfin conquis l'admiration, que notre curiosité se reporte avec tendresse vers les travaux plus instinctifs des premières années. Nous nous sommes rassasiés des fruits gonflés de substance, aux couleurs vermeilles à la saveur forte. Un obscur sentiment de gratitude nous fait alors aimer le parfum des fleurs délicates et fragiles, si différentes des fruits qu'elles annonçaient cependant. N'est-ce pas ce qui s'est produit pour Corot? La gloire lui est venue avec les œuvres conscientes et volontaires de sa maturité, presque de sa vieillesse. Mais aujourd'hui notre prédilection nous entraîne vers l'époque fortunée de ses voyages en Italie et, parmi les œuvres plus tardives, s'attache à celles, où survécut, jusqu'à la dernière heure, la fraîche inspiration de sa jeunesse.

A Ravier, comme à Corot, l'Italie révéla le style et la lumière, ces deux fées qui transfigurent le paysage en le haussant au-dessus de la meilleure description. Leur vertu magique dégage des lignes les plus simples, des éléments les plus ordinaires, la beauté qui est virtuellement contenue dans le plus humble coin de terre. Ainsi armé, le paysagiste est un créateur au même titre que le peintre de la figure humaine, et c'est à cause des quelques artistes qui ont eu cette vision supérieure de la Nature que le paysage, genre longtemps méprisé ou tenu pour secondaire, a mérité au XIXe siècle la place que les historiens de l'art et les musées lui ont accordée.

Ces leçons du pays romain, ni Corot ni Ravier ne les oublièrent jamais, même au temps où l'un semblait borner son horizon aux bois et aux étangs de Ville-d'Avray, tandis que

l'autre s'était retiré dans la campagne sans gloire du Lyonnais. Si Corot peupla de nymphes ingénues les clairières de notre banlieue parisienne, c'est que ses yeux et son cœur étaient remplis encore de la lumière romaine. Quand Ravier, à Crémieu ou à Morestel, poursuivait chaque jour, sur les rives du même marais, les féeries et les fantasmagories toujours nouvelles des soleils couchants, ne dut-il pas à ses expériences d'Italie de comprendre la valeur des beaux mouvements de terrain dans le paysage où le vulgaire ne voit qu'une plaine banale se déroulant jusqu'à l'horizon lointain des montagnes, et d'exprimer la signification poétique, ou dramatique, ou décorative d'un arbre isolé qui se dresse, comme un geste, et se perd dans le ciel? Cet arbre, qu'aima Ravier et dont le feuillage grêle laisse presque à découvert l'architecture capricieuse des branches, n'est-il pas le frère modeste du grand pin solitaire, rythme royal du paysage romain?

*
* *

Ravier s'établit à Crémieu vers 1850. En 1867, il préféra Morestel, à cause de ses eaux abondantes : de sa maison, il n'avait que quelques pas à faire pour gagner l'étang de la Levaz[1], où il a surpris tant de couchants et d'aurores. Cependant la région du Forez entre Montrond-Feurs et Saint-Germain-Laval lui plaisait peut-être encore davantage. Il y avait passé une partie de sa jeunesse, il s'y était marié, et il y revint souvent après son mariage. Il y était attiré par de nombreux étangs qu'entourent de beaux arbres, et il en aimait les montagnes qui, disait-il, sont toujours à une bonne place pour faire le fond du paysage et sont moins arrogantes, moins biscornues que celles de l'Isère. Depuis l'année 1872 jusqu'au moment où il devint aveugle, il fit de nombreux séjours dans le Forez, particulièrement au mois d'octobre, c'est-à-dire durant la saison où il travaillait le plus.

Sa solitude ne fut guère interrompue que par les visites de

1. Ravier écrivait l'*Aleva*; l'orthographe *la Levaz*, qui me paraît plus vraisemblable, a été adoptée pour la carte du Ministère de l'Intérieur (canton de la Tour-du-Pin).

quelques amis, peintres ou amateurs de peinture. C'était, avec les Lyonnais Vernay, Carrand, Janmot, Trévoux, Allemand, Borel et Chenavard, l'Italien Fontanesi, qui fut son seul élève véritable. Des visiteurs plus illustres venaient de plus loin, appelés autant par l'estime qu'ils éprouvaient pour leur hôte que par l'intérêt des motifs qu'ils trouvaient dans le pays. Français était toujours bien accueilli : les querelles amicales des deux peintres amusaient fort la galerie. C'est par Ravier que Daubigny connut la vallée d'Optevoz, où il fit l'un de ses meilleurs tableaux[1]. Parmi les visiteurs parisiens, le plus aimé, comme le plus admiré, était Corot. Plusieurs œuvres du maître nous ont conservé le souvenir de ses séjours chez Ravier : en 1852, il travaille à Crémieu et à Morestel; entre autres tableaux de son illustre ami, Ravier possédait une *Vue d'Optevoz*[2], peinte à cette époque; un *Moine*[3] en robe brune, debout, lisant, est un portrait de Ravier (1855).

Pendant une quarantaine d'années environ, jusque vers 1885, Ravier explora sans se lasser le coin de terre où il s'était confiné. La beauté propre de ce pays, il l'a faite vraiment sienne, et nous ne pouvons plus la voir qu'à travers ses aquarelles et ses peintures. Mais l'œuvre qu'il a produite à Crémieu, à Morestel et en Forez serait née ailleurs, si le hasard l'avait voulu : Ravier n'est pas du tout, malgré l'apparence, un artiste local : la valeur de ses ouvrages n'est pas de l'ordre documentaire ni descriptif.

Cette région dédaignée des touristes lui fournissait le peu d'éléments pittoresques dont il avait besoin pour servir de matière au poème de la lumière et de la couleur qu'il rêvait et qu'il a réalisé : vieux bourgs fortifiés de Crémieu et de Morestel, dont la silhouette tourelée et dentelée se dessine sur les plans bleuissants des montagnes lointaines; étangs, miroirs des ciels changeants, bordés d'herbes rousses ou violacées; rochers aux formes bizarres; clairières qu'enferment des arbres aux attitudes balancées. Dans ses promenades solitaires et

1. Il existe deux études d'un même motif peintes en même temps à Optevoz par Ravier et par Daubigny; et ce n'est pas Ravier qui perd à la comparaison.

2. Robaut et Moreau-Nélaton, *L'Œuvre de Corot*, n° 1278.

3. Même ouvrage, n° 1015.

passionnées, ce peintre qui lisait les poètes a dû plus d'une fois réciter les vers que ces mêmes lieux inspirèrent à Lamartine :

> Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
> D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
> J'aime à fixer mes pas, et, *seul dans la nature*,
> A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

Ce qu'il aimait surtout, dans ce pays généralement découvert, c'est que le ciel y joue le rôle principal. Il retrouvait là ce qui avait été pour lui l'émerveillement de la Campagne romaine, de cette plaine dénudée, où les accidents, arbres, ruisseaux, fabriques, ruines antiques, s'amplifient en raison de leur rareté même, et au-dessus de laquelle resplendit, sans obstacle, la coupole d'un ciel nuancé et immense comme la mer.

Dès le temps de son séjour en Italie, il était hanté par le désir de rendre le miracle quotidien de la lumière. Le Louvre possède une *Vue du Tibre*, baignée dans une clarté dorée qui est un délice. Un tel tableau ne ressemble à rien de ce que nos paysagistes nous donnaient entre 1840 et 1845 : son auteur avait déjà conscience de ses ambitions et de ses facultés, quand il rencontra Corot à Rome; il ne ressemble à Corot que par ce que l'un et l'autre doivent à Claude Lorrain. Tout l'art de Ravier est là : sa passion de l'effet lumineux, l'amour des tons riches, exaltés par des hachures polychromes, le don de faire sentir l'infini dans les lointains, une impression de grandeur simple et d'une sorte de drame caché qui s'exprime sans la présence de l'homme, et jusqu'à ce goût très particulier qu'il eut de limiter sa composition par des lignes courbes. Tantôt c'est un ovale complet ou une ellipse, ou même un cercle parfait, tantôt c'est le ciel seulement qui est coupé par des écoinçons ou encadré par un profil d'arcade. Ces formes que Ravier affectionnait surprennent d'abord : elles semblent un peu surannées. Les petits maîtres du XVIIIe siècle les employaient volontiers et en tiraient des effets gracieusement décoratifs. Mais elles furent presque entièrement proscrites par les paysagistes du XIXe siècle, qui les jugèrent sans doute trop conventionnelles : on n'en citerait guère plus de trois ou quatre exemples dans toute l'œuvre de Corot. Il est à remarquer en revanche que, dans ces dernières années, elles retrou-

vent quelque faveur auprès de plusieurs jeunes peintres, épris de composition et réagissant contre le réalisme trop littéral de leurs aînés.

Chez un artiste aussi libre que Ravier, peu suspect d'une admiration exagérée pour un Lantara ou un De Marne, elles correspondent à un besoin très profond et très intime, à un instinct du rythme qui est la qualité propre de son style et lui donne souvent une valeur presque musicale. « Pour moi, écrit-il un jour, il y a des baisers dans l'air, il y a des nymphes et des faunes antiques l'été, par certains vents, sur la mousse, au bord des eaux ou dans les bois, même à cette heure de midi où erre ce démon dont l'Écriture dit de se méfier; mais surtout, il y a les ineffables tendresses du soir, choses intraduisibles par la parole, vaguement indiquées par la couleur et par la forme, et qui nous charment comme une musique dont il est impossible de rendre exactement les sons [1]. »

Corot fut un interprète admirable de la lumière. Mais il en a aimé l'épanchement diffus, doux et subtil, plutôt que le rayonnement et l'éclat : ce n'est pas le diminuer que de dire qu'il fut plutôt un harmoniste qu'un coloriste. L'originalité de Ravier, c'est qu'il s'attaqua en même temps aux deux problèmes mystérieux et presque inconciliables de la couleur et de la lumière. Il sentait bien la difficulté. « Deux écueils sont redoutables, disait-il [2] : si l'on cherche trop la couleur, on risque de devenir lourd ou sombre, et si l'on tombe dans la peinture claire, la coloration devient facilement fausse ou faible... Dans cette voie-là, Claude Lorrain, plus que personne, a pu approcher du but; mais sa couleur est tellement montée de ton que parfois elle paraît lourde, surtout si elle est mal éclairée dans un musée; j'aime Turner, sans qu'il ait pu davantage atteindre le but... » Ravier, chercheur inquiet jamais content, savait mieux que personne que sa peinture, la plus montée de ton peut-être qui ait été faite au XIXe siècle avec celle de Monticelli, n'avait pas toujours évité un danger dont il avait la notion si nette. Mais, dans ses moments de bonheur, qui furent nombreux, que de réussites prestigieuses, de symphonies puissantes ou délicieuses, auxquelles

1. Thiollier, p. 45-46.
2. Thiollier, p. 32.

on ne trouverait d'égales que dans les œuvres les plus colorées du magicien anglais Turner ou, mieux encore, de notre Delacroix!

Pendant les premières années passées à Crémieu, c'est surtout la limpidité de l'atmosphère qui l'enchante : il est encore tout imprégné du charme romain. Il obtient l'harmonie par des tonalités rompues. Dans cette manière fluide et blonde, on connaît des peintures exquises, d'une distinction rare. Même quand le choix du motif fait penser au peintre de Ville-d'Avray, un accent personnel, une nuance de tristesse passionnée et aussi quelque chose de fougueux dans l'exécution sont les signes d'un tempérament qui n'a rien de commun avec la divine bonhomie de Corot. Ame de candeur et de bonté, celui-ci est le peintre des matins et des printemps : il chérit la blancheur du ciel et des eaux, la jeunesse des bourgeons qui enveloppe les bouleaux d'un tendre nuage, ce qu'il y a de pureté, d'espoir, de confiance dans l'année qui recommence et dans le jour qui renaît. Ravier, cœur généreux, mais sans illusions, plaint les hommes et les excuse plus qu'il ne les aime[1] : l'enthousiasme et la résignation sont les deux pôles de sa sensibilité. Il est le peintre de l'automne et du soir[2], qui

1. « Je suis de plus en plus las de l'espèce humaine, et je m'isole sur mon pinchard (pliant dont se servent les peintres), pour faire un peu de sentiment avec la nature, toujours triste au fond. » (Thiollier, p. 62.) « Adieu, mon ami, je retourne m'enivrer de mon atmosphère et chercher dans mes nuages l'harmonie, la paix et l'amour qui ne sont pas parmi les hommes, ni même, hélas, parmi les femmes. » (Thiollier, p. 48.) Mais ce prétendu misanthrope admire « l'humble missionnaire belge qui vient de s'enfermer dans une petite île des Sandwich, toute exclusivement peuplée de lépreux, pour les soigner et les instruire jusqu'à sa mort ». (Thiollier, p. 48.) Qu'on lise la noble lettre qu'il écrit à son ami pour calmer son zèle : « Je voudrais faire de vous un philosophe... A quoi servirait le beau privilège de l'indépendance qui nous permet, grâce à Dieu, de ne pas faire de l'Art une bataille pour le pain, sinon à nous élever dans une sphère de sérénité, de calme et aussi de justice?... Pour moi, je ne me sens pas d'ennemis et j'ai la même bienveillance pour tous les gens de bonne foi. S'ils ne comprennent pas, qu'importe? Ils comprendront peut-être plus tard. J'ai bien mis vingt ans à comprendre. Ils ne sont peut-être pas plus bêtes que moi. Ils ont actuellement l'esprit tourné d'un autre côté. Et puis, mon bon ami, qu'est-ce que cela fait? L'Art est comme le Bien : il porte sa récompense en soi; on est heureux d'avoir sincèrement cherché, et les dires des hommes y ajoutent peu... » (Thiollier, p. 55.)

2. « Je suis rarement gai, et mes impressions s'en ressentent; le soir me plaît mieux que le matin. » (Thiollier, p. 51.)

s'accordent avec sa mélancolie, autant qu'ils servent son amour des colorations opulentes : à l'écharpe blanche des aurores et des printemps, il préfère l'or, la pourpre et les pierreries dans lesquels la nature ensevelit le déclin des jours et des saisons. Les harmonies les plus douces des peintures datées de Crémieu sont soutenues avec force par la profondeur et la gravité des basses : on sent déjà l'artiste qui, bientôt, ne craindra pas dans son orchestration les belles dissonances.

Certaines études, enlevées avec une sorte de brio enragé, en touches sommaires et brillantes, sans détail inutile, appellent la comparaison avec Jongkind; mais elles sont d'un Jongkind plus coloriste, et entre 1850 et 1860, à l'époque où Ravier peignait ainsi, Jongkind faisait, non sans talent, de sages marines dans la manière d'Isabey.

Pendant longtemps, les aquarelles de Ravier furent seules recherchées par les amateurs. Les peintures à l'huile, qu'il montrait peu et qui, de son vivant, ne sortirent guère de son atelier, étaient considérées comme des notes prises par l'artiste pour lui-même, des études préparatoires non destinées au public. Il était naturel d'ailleurs que les aquarelles fussent d'abord mieux comprises, étant généralement d'une exécution plus poussée et plus finie. Cependant on serait injuste pour Ravier, si l'on ne voulait voir en lui qu'un aquarelliste, fût-ce un aquarelliste d'un mérite extraordinaire.

Ravier n'est pas un spécialiste : il n'a jamais été l'esclave d'une technique ou d'une virtuosité. Ses aquarelles sont des aquarelles de peintre plutôt que d'aquarelliste. Beaucoup d'entre elles pèchent contre les règles, et ce ne sont pas les moins bonnes. Tous ses amis nous apprennent que cet homme, uniquement occupé de son art, passait souvent des jours et des semaines sans toucher un crayon ou un pinceau. Il ne peignait que quand il était « empoigné », comme il disait, par un motif ou par un effet. Et, suivant l'inspiration du moment et l'humeur de l'artiste, l'œuvre naissait, aquarelle ou peinture, fruit de longues méditations et d'une heure d'enthousiasme.

Néanmoins, il y a, semble-t-il, parmi les peintures à l'huile, un plus grand nombre d'études faites d'après nature, tandis

que les aquarelles sont souvent comme des transpositions ou des variations, savamment composées dans l'atelier, sur les thèmes fournis par les études directes. De là l'aspect d'ébauches que conservent certaines peintures, mais aussi leur caractère de fougue et leur éloquence primesautière. Dans l'aquarelle même, sa technique n'était pas moins sujette à se modifier pour mieux s'adapter à son émotion. Qu'elle soit peinte à l'huile ou à l'eau, sur un rectangle de toile ou de papier, toute œuvre de Ravier se reconnaît à un je ne sais quoi de personnel dans l'exécution et d'inimitable[1].

Cependant il n'y a chez lui ni recettes ni formules. Tantôt c'est le lavis à grande eau, et il obtient alors, avec une extrême simplicité de moyens, une limpidité, une légèreté, une transparence qui nous ravissent : certaines aquarelles sont comme des bains de lumière argentée ou dorée et expriment une sorte de sérénité élyséenne. Tantôt, au contraire, il recherche une richesse qui rivalise avec la peinture à l'huile ou le pastel : devant des ciels aux beaux nuages veloutés, il faut y regarder de près pour s'apercevoir que cette matière qui semble faite de mille poussières colorées est de l'aquarelle et non du pastel : à toutes les vertus de l'un, s'ajoute quelque chose de plus fluide et de plus souple qui est le propre de l'autre. On admire avec quelle ingéniosité l'artiste utilise le support des papiers les plus différents, depuis celui qui est uni et lisse comme le bristol, jusqu'à ceux dont le grain est rugueux comme un canevas. Il ne dédaigne même pas le papier gris, parfois d'une teinte assez foncée, qui le force à hausser les tons, à épaissir la touche. Il se moque de la règle qui interdit au virtuose de l'aquarelle l'emploi de la gouache. Sur les lavis il revient avec des zébrures, des empâtements à sec, comme s'il maniait des couleurs à l'huile; et il termine par un coup de grattoir qui fait étinceler le reflet du soleil dans l'eau d'un marais. Tous les procédés lui sont bons, et il fait feu des quatre pieds pour rendre sa vision. Le miracle, c'est que, malgré tant d'imprudences, l'aquarelle reste légère et transparente : ses symphonies les plus éclatantes gardent du mystère.

1. Daubigny, Fontanesi, Français, Hector Allemand, surtout le dernier, ont souvent travaillé avec lui et se sont exercés à copier ses peintures. Les uns et les autres avouaient qu'ils n'avaient jamais réussi.

Certes Ravier a aimé l'aquarelle à cause des facilités qu'il y trouvait dans sa lutte infatigable pour la conciliation de la lumière et de la couleur. Par la fluidité de la matière, elle lui offrait des ressources dont il a usé avec une maîtrise inconnue avant lui, du moins en France, et qui n'a pas été égalée depuis. Seules, les célèbres aquarelles de Turner peuvent être comparées à celles de Ravier et cela sans que le peintre de Morestel souffre du rapprochement. On aurait tort d'ailleurs de croire à une influence subie ou de supposer seulement que les œuvres du maître anglais aient indiqué à Ravier la voie qu'il devait suivre. Ravier a connu Turner, comme le prouve le propos qui a été cité plus haut; mais il avait atteint la soixantaine quand il fit le voyage de Londres, avec la curiosité de voir enfin ces œuvres dont on lui parlait et que certains amateurs se plaisaient à mettre en parallèle avec les siennes. Les aquarelles les plus « turnériennes » de Ravier sont antérieures à cette époque.

Il ne saurait être question de placer sur le même rang, dans leur ensemble, l'œuvre de Turner et celle de Ravier. Cependant, si Ravier est visionnaire et lyrique autant que Turner, sa poésie, plus intime, moins ambitieuse, moins imaginative aussi et moins ample, puisqu'elle se restreint au pur paysage et qu'elle ne fait appel ni à la commune humanité ni aux évocations de la légende, il faut reconnaître qu'elle a une source plus naturelle. Même alors que Ravier paraît le plus chimérique, il ne tombe jamais, comme il arrive à l'illustre Anglais, dans l'arbitraire, et il ne perd jamais le contact avec cette Nature qu'il aima sincèrement, humblement, ardemment. Turner chérit surtout ses propres rêves; il voulut faire mieux et plus beau que la Nature : de là vient, parmi tant de prestiges et de magnificences, quelque chose d'étranger, d'inhumain qui nous pénètre d'une admiration glacée, un scintillement de splendeur morte. Turner, comme Gustave Moreau, comme d'une autre façon Whistler, appartient à l'espèce de ces artistes dilettantes pour qui le monde est un miroir semblable à la fontaine où Narcisse se mire.

Ravier est un raffiné, lui aussi; cependant il aime la Nature simplement, comme un amoureux qui, dans l'objet de sa passion, voit un être existant par soi-même : sa ferveur tou-

jours renaissante ne se lasse pas de découvrir dans cet objet des raisons nouvelles de l'aimer. « Don Juan inoffensif et d'un nouveau genre, dit-il, je remplis mon carnet de motifs qui me plaisent, et, plus heureux que Don Juan, j'en ai plus de mille et trois. Si je n'inscris ni Zerline ni Elvire, c'est un blond matin ou un soir brun »... Et ailleurs : « Je suis comme un amoureux inépuisable, et la vie va me manquer bientôt »... « Je suis comme les femmes de quarante ans (j'en ai plus de soixante!) qui, sur le déclin de l'amour, ne pensent plus qu'à l'amour [1] »... Il s'acharna, espérant sans cesse et désespérant toujours, à rendre la beauté telle qu'elle se manifestait à ses yeux émus : sa virtuosité ne fut qu'une méthode passionnée pour approcher l'inaccessible, comme le mysticisme est une méthode pour approcher le divin. Ce solitaire est un enthousiaste; ce misanthrope, qui a presque exilé de ses œuvres l'image de l'homme, a cependant l'amour de la vie. Personne, je crois, n'a su mieux que lui faire comprendre, par les touches du pinceau et par les jeux de la couleur, que le soleil qui nous éclaire n'est pas un foyer immobile, que la lumière est animée, qu'elle se meut dans le ciel où elle s'épanouit, que, sur la terre, sur l'herbe et sur les arbres, ses rayons se déplacent incessamment, allongeant ou abrégeant les ombres, dorant la cime d'un peuplier que l'obscurité gagnera bientôt ou envahissant joyeusement le fond d'une vallée qu'emplissent encore de froides vapeurs. Le Japonais Hokousaï s'appelait lui-même « le vieillard fou de dessin »; Ravier aurait mérité de prendre un surnom analogue : « le vieillard fou de lumière ». Ce soleil auquel il rendit un culte, jusqu'au jour où la face divine brûla les yeux qui l'avaient trop contemplée, il l'a célébré comme un dieu dévorateur qui aspire à soi la substance du sol et de ses plantes : il nous a montré, par je ne sais quel sortilège, comment l'arbre, à mesure qu'il s'élève vers le firmament, dissout dans le poudroiement de la clarté ses formes et ses couleurs.

Les ciels de Ravier, qui ne doivent rien à ceux de Turner ni à ceux de Corot, sont un des répertoires lyriques les plus émouvants, les plus somptueux, les plus variés que la Nature

1. Thiollier, p. 44, 50, 57.

ait inspirés à un peintre et à un poète. Profondeur, immensité, drame ou jeu des nuages, contrastes violents ou nuances subtilement dégradées, ils nous exposent toutes les gloires de ce dôme mystérieux et sans bornes vers lequel l'Architecte du Monde à dirigé nos regards. « Tout est dans le ciel, écrit-il. Les nuages et l'atmosphère me grisent toujours de nouveau; c'est l'inépuisable, c'est l'infini. Il est des jours, je crois, où personne n'a vu ce que je vois et senti ce que je sens...[1] »

*
* *

Chenavard, peintre médiocre et critique supérieur, disait un jour : « On a gâté bien du papier et de la toile, avec du rouge, du jaune et du violet, croyant imiter Ravier; ce qu'on n'a jamais imité, c'est l'impression de l'immensité qu'il a su donner en peignant de petites surfaces, et une harmonie colorée et audacieuse que je n'ai jamais vue ailleurs que chez lui et Delacroix[2]. » En quelques mots, c'est le jugement le plus compréhensif qui ait été prononcé sur Ravier, et aussi le plus élogieux. Suivant une tradition que rien n'autorise à contester, Delacroix garda longtemps dans son atelier trois aquarelles de Ravier. Le rapprochement de ces deux noms surprendra sans doute les personnes que la médiocrité des formats et l'humilité des motifs trompent encore aujourd'hui sur la puissance, la richesse et l'originalité du coloriste lyonnais. Il n'aurait peut-être pas choqué celui qui, avant tout le monde en France, admira les paysages de Constable, qui fut l'ami de Bonington et qui attacha tant de prix aux aquarelles de Copley Fielding. Qu'on se souvienne aussi des précieuses notations de ciels que Delacroix prenait de sa fenêtre, au pastel ou à l'aquarelle, pendant ses séjours à Dieppe ou à Champrosay, et qui lui servaient d'excitants pour les harmonies de ses grandes compositions! S'il avait connu plus complètement l'œuvre de Ravier, n'aurait-il pas salué en lui le paysagiste selon son cœur, le vrai paysagiste romantique?

1. Thiollier, p. 50.
2. *Id.*, p. 20.

On regrette que Baudelaire ait ignoré ce provincial. L'auteur des *Fleurs du Mal* n'aimait pas beaucoup les paysagistes; surtout, il n'aimait pas les rustiques. Il n'a guère compris Millet, et si, dès 1845, il décernait à Corot des louanges équitables, il est certain que ces louanges nous paraissent inférieures aux exigences toujours grandissantes de notre admiration. Mais le poète qui a si magnifiquement, si divinatoirement expliqué l'art d'Eugène Delacroix, on imagine volontiers qu'il n'aurait pas été insensible au romantisme du peintre lyonnais.

Je ne crois pas être dupe d'une illusion, si, en respectant les distances, je prétends distinguer dans la couleur de Ravier, dans sa poétique aussi, une certaine affinité avec le plus grand coloriste et le peintre le plus dramatique du XIXe siècle.

Lorsqu'aux murs d'une salle où dominent les paysages de ceux qu'on appelle les maîtres de 1830, on accroche quelques tableaux d'Eugène Delacroix, on constate avec étonnement qu'ils s'isolent et que le voisinage ne leur est pas favorable. L'expérience a été faite depuis longtemps au Louvre dans la Collection Thomy Thiéry, et une nouvelle chance de vérifier cette impression nous a été offerte récemment dans la belle exposition qui fut consacrée à « vingt peintres du XIXe siècle » : plusieurs œuvres excellentes d'Eugène Delacroix n'y conservaient pas tout le pouvoir d'effet que leur connaissent ceux qui les ont vues ailleurs. C'est qu'en effet Delacroix a eu peu ou point d'influence sur les peintres de la nature au siècle dernier, et qu'il n'y a guère de parenté entre leur art et le sien. Dans le groupe des paysagistes, Corot, Rousseau, Millet seuls sont des artistes complets, et fraternisent avec les maîtres de tous les temps. Mais Corot, ce La Fontaine de la peinture, génie, bonhomme, enfant, n'est pas un romantique; Rousseau est plus près de Constable et surtout de Ruysdael que d'Eugène Delacroix. Millet, poète épique, va très haut par la grandeur du sentiment et de la conception; mais, malgré maints chefs d'œuvre, il est inégal en tant que peintre. Decamps et Dupré sont des ouvriers magnifiques à qui l'amour des matérialités de la peinture fait trop souvent oublier l'objet suprême de l'art. Daubigny et Troyon, ruraux sincères, exécutants habiles, ne s'élèvent guère au-dessus de la description.

Le solitaire de Morestel est un lyrique. Il est, je crois, le seul peintre qui ait su, dans de simples paysages, huiles ou aquarelles, employer avec des combinaisons toujours harmonieuses les tons riches et sonores chers à Delacroix, les rouges et les pourpres qu'exaltent des verts profonds d'émeraude, les jaunes sulfureux auxquels s'opposent des bleus violacés de la qualité la plus rare. Il y a du drame dans son lyrisme.

Comme Delacroix, et c'est là un mérite très rare chez les paysagistes, il compose par la couleur : le choix et la distribution des masses colorées assure la valeur parfaite des études mêmes que les amateurs superficiels jugent inachevées ou trop sommaires. Il est bon de répéter ici les paroles de Baudelaire, répondant à ceux qui critiquaient les prétendues négligences de Corot : « Une œuvre de génie, ou, si l'on veut, une œuvre d'âme, où tout est bien vu, bien observé, bien compris, bien imaginé, est toujours très bien exécutée, quand elle l'est suffisamment [1] ».

La technique de Ravier est pleine de mystère : on y devine un amalgame de pratiques secrètes, de logique presque scientifique et d'une fantaisie qui emporte tout, à tel point que, devant les aquarelles et les peintures dont la beauté de matière est le plus admirable, le dernier mot est toujours : « on ne sait pas comment c'est fait », et il n'y a pas de meilleur éloge de la belle exécution. Cette technique de pur coloriste, si différente de celle de Corot, et même de celle de Rousseau, le rapproche encore de ce Delacroix qui voulait que, l'œuvre ayant été longuement méditée et préparée, les moyens d'exécution fussent assez rapides pour traduire l'enthousiasme de la conception et la force originelle de l'impression. Ravier aimait à peindre sur un enduit savamment choisi qu'il laissait transparaître entre les touches de couleur. Il a tiré un parti personnel des dessous froids pour les tons chauds et des dessous chauds pour les tons froids. Il ne craignait pas les mélanges grâce auxquels il produisait des tons rares, mais pour éviter l'inconvénient des mélanges, qui est l'aspect général neutre et dormant, il les réveillait par des empâtements hardis de couleurs pures, des escarboucles, des gemmes de corail, de topaze

1. *Curiosités esthétiques*, p. 54 (Salon de 1845).

ou de malachite. Chose extraordinaire cependant, avec un métier d'apparence très libre où abondent les touches heurtées il obtint, grâce à sa finesse de vision et à sa science du chromatisme, des effets de la plus extrême délicatesse, des ciels où toutes les couleurs de la palette se rencontrent, mais se fondent en harmonies : l'étoffe précieuse et impondérable du firmament y déploie ces infinies dégradations de nuances que Corot cherchait seulement dans les gris. « Avec son vermillon, s'écriait le sage Achard, il donne l'impression du gris, et s'il emploie du gris, il peut le faire paraître vermillon[1]. »

On a dit plus d'une fois, et c'est la vérité même, que les recherches techniques d'Eugène Delacroix sur la couleur contenaient en germe la théorie impressionniste. C'est dans la chapelle des Saints-Anges à Saint-Sulpice (1857-1861) que Delacroix commença d'appliquer rigoureusement les lois qu'il croyait avoir découvertes sur la façon dont la lumière décompose la couleur : on y perçoit une volonté manifeste de modeler par la division des couleurs, en faisant contraster par le ton l'ombre, la lumière, la demi-teinte et le reflet[2].

Certains tableaux peints par Ravier à la même époque le montrent préoccupé de problèmes semblables. Le ciel de la plus grande des toiles appartenant au Louvre (*Environs de Crémieu*, vers 1860) est modelé par des hachures colorées qui semblent annoncer déjà la technique des impressionnistes. Ravier se plaisait à préparer plusieurs esquisses d'un même motif, afin que, sur la toile ainsi ébauchée d'avance, il pût fixer rapidement l'effet attendu, au moment même où il se produirait. Malgré l'identité du dispositif, il n'y a pas de répétitions : pour renouveler toutes choses, c'était assez de l'enthousiasme constant et de l'humeur changeante du poète devant les modulations innombrables qu'inventent la saison, le jour et l'heure. Son œuvre nous offre ainsi le premier exemple de ces variations sur un thème choisi avec lesquelles les « séries » de M. Monet sur les *Meules* ou les *Cathédrales* ont depuis familiarisé le public.

1. Thiollier, p. 16.

2. Personne n'a mieux étudié l'esprit et la portée des recherches faites alors par Eugène Delacroix que M. Émile Bernard (*Les Palettes d'Eugène Delacroix*, dans le *Mercure de France*, 1er février 1910, p. 395-397).

De nos jours, la critique reconnaît avec raison à Jongkind, peintre méconnu par ses contemporains, une importance historique dans l'évolution du paysage, et voit en lui un précurseur qui fait la chaîne entre Corot et M. Monet. Personne en effet ne discute plus la valeur de ses aquarelles : ce sont des notes d'une concision ramassée et puissante. Mais ses tableaux sont un peu lourds : la couleur en est claire, sans être, le plus souvent, d'un coloriste inventif. A vrai dire, Jongkind est un réaliste, il manque d'imagination ; mais ce n'était pas pour déplaire à ceux qui, conscients ou non, chérissent la théorie impressionniste plus que les chefs d'œuvre dictés à quelques-uns de ses adeptes par un génie instinctif.

Ce titre de précurseur, comme il me semble plus juste d'en faire honneur à Ravier, et de lui attribuer un rôle de liaison, non pas seulement entre Corot et les impressionnistes purs, mais surtout entre Delacroix et l'art de notre temps ! Ce fut aussi un romantique, ce Monticelli qui, après une vie misérable, gagne à peine la première faveur des raffinés. Coloriste somptueux et visionnaire comme Ravier, il est plus matériel que lui, tout en étant plus arbitraire. L'enthousiasme romantique n'a pas empêché Ravier de vouer à la Nature une humble et pieuse adoration. Il est audacieux et nouveau : il ouvre les portes de l'avenir, sans rien sacrifier de ce qui a fait, à toutes les époques, la beauté des œuvres supérieures, c'est-à-dire le goût du style et de la composition. Un souffle vivifiant l'élève au-dessus des virtuosités et des fantasmagories d'un Monticelli ; d'autre part, il me semble dépasser un Jongkind autant par la richesse et la rareté de sa couleur que par la qualité spirituelle de son inspiration.

En qualifiant Ravier de romantique, je sais que je risque de lui aliéner bien des suffrages, parmi ceux mêmes qui seraient le plus souhaitables. Les jeunes gens, de nos jours, sont sévères pour le romantisme : ils le traitent comme un cas pathologique, et l'accusent d'être un principe d'anarchie et de décadence aussi bien pour la politique et pour la morale que pour l'art[1].

Laissons passer cette rage de dénigrement ; elle peut avoir

1. Pierre Lasserre, *Le Romantisme français*, 1907 ; Ernest Seillière, *Le Mal romantique*, 1908 ; Louis Maigron, *Le Romantisme et les Mœurs*, 1910 ; cf. André Hallays, *Journal des Débats*, juin 1910.

son utilité fugitive. Certains esprits ne savent pas se connaître, s'ils ne s'embrigadent pour ou contre une doctrine. Rien ne répugne plus qu'une telle attitude à l'humeur indépendante des vrais originaux. Ravier fut romantique, comme Delacroix lui-même, à la manière de ceux que la force de leur tempérament soustrait aux formules et aux querelles des coteries.

Parce que Ravier unit l'amour de la nature et de la vie au goût de l'ordre et de la composition, son œuvre, malgré ce qu'elle a d'exceptionnel, tout imprégnée qu'elle est par la nuance d'une âme unique et portant les couleurs de la sensibilité d'un temps, a des chances de satisfaire aux besoins modifiés des générations successives. Ces petits poèmes d'un lyrisme si personnel seront compris, partout où il y a du ciel, des eaux, des arbres, et tant qu'il y aura des hommes pour s'émouvoir du décor que la nature prête à leurs pensées ou à désirs.

*
* *

Un an à peine avant sa mort (il avait quatre-vingts ans), plusieurs amis de Ravier voulurent qu'un ministre accordât la croix de la Légion d'honneur à ce vieillard. Il montra en cette occasion autant de bonhomie que de dignité. Dans la lettre qu'il écrivit alors à Français, il blâme l'orgueil d'un Courbet qui avait refusé bruyamment le ruban rouge; il remercie donc très affectueusement ceux qui s'emploient pour lui : « Mais, ajoute-t-il, ce n'est pas à moi de savoir si oui ou non je le mérite, et personnellement je ne demanderai rien[1]. » L'histoire finit très bien : il n'eut pas le ruban.

Certaines gloires, contestées par les uns, passionnément chéries par les autres, ont plus de prix que les célébrités grossières dont le fracas s'éteint après une ou deux générations. A la destinée d'un Béranger ou d'un Zola, qui de nous ne préférerait celle d'un Maurice de Guérin, d'un Barbey d'Aurevilly, d'un Villiers de l'Isle-Adam? Ne plaignons pas Ravier. Il a goûté la fière et exaltante amertume du silence, de la soli-

1. Thiollier, p. 67.

tude et du rêve. Il a joui de se connaître et d'être inconnu. « Si j'étais Victor Hugo, ou seulement roi, écrivait-il à un ami, je voyagerais incognito et en paletot ». L'incognito procure une sorte d'austère enivrement à certaines âmes idéalistes et mystiques, mélange d'humilité, de pudeur et d'orgueil : n'accordant rien à la foule, elles rougiraient d'en attendre rien. Son obscurité fut pour Ravier une défense, et aussi le talisman qui permet de tout voir sans être vu. Il avait placé son bonheur hors de l'atteinte des hommes et des choses, et il fut récompensé selon la promesse de l'Évangile : *Nemo tollet gaudium vestrum a vobis.*

Ne le plaignons pas; mais sachons faire pour l'ermite de Morestel ce qu'il a dédaigné de faire pour lui-même.

PAUL JAMOT

L'OR

RICHESSE NATIONALE

Il s'agit non pas de l'or, monnaie d'échange et richesse cristallisée, mais bien de l'or minéral enfoui dans les profondeurs du sol.

L'or du tréfonds français serait une richesse nationale? L'auteur qui, il y a seulement dix ou quinze ans, eût posé la question, se serait heurté à l'incrédulité de tous; de doctes membres de l'Institut avaient raillé les retardataires qui gardaient quelque foi dans les vieux contes de la Gaule aurifère. « Les mines d'or des Pyrénées[1] sont une imagination, est-il besoin de le dire?... Les Gaulois prétendaient, au dire de Strabon, que les Cévennes renfermaient des mines d'or; mais il aurait eu tort d'y croire. » Jusqu'à la fin du XIXe siècle, un égal dédain pesait sur l'alchimiste qui fabriquait l'or et sur le chercheur qui osait en soupçonner dans le sol de France.

L'imagination populaire persistait dans son scepticisme : elle aime à entourer les gîtes de métal précieux d'un mystérieux clair-obscur et à les loger aux confins des terres connues; la foi aux mines du Witwatersrand, aux mines australiennes, aux mines de l'Inde, aux richesses du Colorado, de la Californie et du Klondyke, aux alluvions sibériennes n'attendit pas qu'une once du métal fin fût présentée sur les marchés d'Europe. Soudainement, le XXe siècle bouleverse toutes

1. A. Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, vol. I, pp. 110 et 105.

ces traditions. L'invraisemblable devient vrai; les conteurs des âges passés sont réhabilités : Pline lui-même, dont l'indigeste encyclopédie est émaillée d'erreurs naïves, trouve grâce. On peut parler aujourd'hui de l'or français, de l'or, richesse nationale de la France. Quelques prospections heureuses, l'énergie de quelques pionniers de la science minière, quelques travaux dirigés avec intelligence et suivis avec ténacité ont opéré le miracle. Il y a de l'or en France; on en extrait chaque jour et en quantités croissantes. Il y en eut dans le passé : le présent a fait justice des critiques adressées aux Théophraste, aux Posidonius, aux Strabon, aux Diodore, aux Pline... Une chaîne ininterrompue rattache nos exploitations contemporaines aux exploitations gauloises et gallo-romaines.

***

Une ère nouvelle commença pour Rome après la conquête des Gaules par César : c'était la politique impérialiste dans toute sa splendeur, avec son cortège de dangers, tandis qu'à l'intérieur l'or gaulois facilitait la corruption. Le triomphateur ployait sous le butin amassé : « Dans la Gaule, dit Suétone, César dépouilla les chapelles et les temples des dieux qui étaient remplis de riches offrandes. On l'avait vu détruire des villes plus souvent pour y faire du butin qu'en punition de quelque faute; il avait de l'or en abondance : il le vendit, tant en Italie qu'en province, sur le pied de 3 000 petites sesterces la livre[1]. »

On a essayé de traduire en chiffres proportionnels ce formidable afflux d'or gaulois. Au prix actuel de 3 444 francs le kilogr. d'or fin, la livre de Rome de 327 gr. 45 vaudrait 1 127 fr. 74 : le sesterce, trois millième partie de l'équivalent de la livre d'or, vaudrait 37 centimes 60; or, Mommsen lui attribue une valeur de 20 à 25 centimes. Sans entrer dans les détails de ces calculs monétaires, concluons que, au retour de César, le sesterce, monnaie de cuivre, valut plus d'or ou — ce qui revient au même — la livre d'or, momentanément dépréciée, valut moins de sesterces. Ce bouleversement mesure l'abondance des trésors arrachés à la Gaule.

1. *In Vitam Cæsaris*, § 54.

D'où provenait cet or? De l'épargne! Il est possible, probable même que l'épargne ait précédé en Gaule la civilisation romaine. Les Parsis des Indes cristallisent leurs épargnes en joyaux, en bijoux, en objets d'argent qui, aux temps des famines, retournent aux fondeurs. Les Gaulois préféraient le métal jaune : « Hommes et femmes, écrit Diodore de Sicile, portaient des bracelets d'or aux poignets et aux bras, de gros colliers d'or au cou et même des cuirasses d'or[1]... » Mais l'épargne suppose la production qu'elle achève et continue. L'or gaulois était-il importé ou produit au dedans?

Les Gaulois avaient remporté des victoires dont le butin s'était enfoui dans les temples de leurs dieux ou avait été accaparé par les grands chefs. Vers l'an 150 avant notre ère, jetant aux Arvernes, ses sujets, des poignées d'or et d'argent, le chef Luernius rendait à ceux-ci une part de ce qu'il leur avait soustrait. Les marchandises exportées ne devaient provoquer qu'une modique rentrée d'or. L'étain limousin ou breton qui, suivant les époques, fut exporté par mer sur des bateaux phéniciens ou carthaginois ou par caravanes sur Marseille, les salaisons, grande renommée de la Séquanaise, expédiées de Marseille dans tout le bassin de la Méditerranée, quelques autres spécialités gauloises, dont l'histoire n'a pas conservé la trace, ne représentaient sans doute qu'un faible volume d'échanges.

Et, cependant, l'or abondait en Gaule : son origine gauloise paraît certaine. Au IVe siècle avant notre ère, Théophraste parle, dans son *Traité des Pierres*, « des mines d'or, d'argent, de fer, d'étain et de cuivre » de la Gaule. « Dans la Gaule, écrit Diodore de Sicile[2], on n'extrait point d'argent, mais beaucoup d'or, et la nature des lieux permet aux habitants de recueillir ce métal sans les peines des mineurs. Les fleuves, dans leur cours et par leurs affluents, touchent au pied des montagnes et entraînent de grandes quantités de métal précieux. Les ouvriers brisent et mettent en bouillie les alluvions qui contiennent des grains d'or; cette bouillie est ensuite lavée et soumise à l'action évaporante des fours. »

Ayant parlé des Tectosages — dont Toulouse était l'un des

1. Diodore, *Bibliotheca historica*, liv. V, chap. XXVII.
2. *Op. laud.*, liv. V, chap. XXVII.

centres — « qui habitaient une terre riche en or[1] », et des Tarbelli — plus ou moins localisés entre la Loire et la Garonne — « qui possédaient le meilleur métal or », Strabon ajoute : « Dans des fosses d'une faible profondeur, ils recueillaient des lamelles emplissant la main, qu'un léger travail apurait; les rognures et les glèbes du minerai étaient d'une égale pureté. » Pline, parmi les mines d'or gauloises, vante surtout « la mine qu'on nomme Albicrate..., qui l'emporte sur toutes les autres[2] » et dont l'or ne tenait que le trente-sixième de son poids en argent — détail sans importance pour les hommes du XXe siècle, car, avec les progrès de la chimie, la pureté native de l'or est devenue la plus inutile des vertus.

Ces témoignages accumulés inclinent l'esprit vers une conviction générale; leur force probante s'accroît chaque fois qu'une nouvelle mine aurifère est ouverte sur notre sol. Ils embrassent une période historique de quatre siècles environ : Théophraste naquit à Eresos, en 371 avant l'ère chrétienne; Posidonius avait visité la Gaule un siècle avant l'occupation romaine; Strabon vécut de l'an 50 avant Jésus-Christ aux dernières années de Tibère; Diodore de Sicile fut un contemporain de César et d'Auguste; Pline l'Ancien naquit en l'an 23 et mourut en l'an 79 de notre ère. Aucun de ces témoignages ne se rapporte expressément à la période pré-gauloise, où la Gaule était commercialement rattachée aux autres pays du globe par les Phéniciens, d'abord, par les Carthaginois, ensuite. « Toutes les mines espagnoles, affirme Diodore de Sicile[3], ont été ouvertes par l'avarice des Carthaginois à l'époque où ceux-ci étaient maîtres de l'Ibérie. » Ni la traversée des Pyrénées, ni le débarquement sur les côtes provençales n'avaient diminué cette avarice. Les Gaulois étaient, par ailleurs, assez avisés et suffisamment âpres au gain pour suivre l'exemple de leurs prédécesseurs et pour creuser, où ceux-ci, avant eux, avaient gratté. Au début, sans doute, ils adoptèrent de préférence les méthodes éprouvées : leurs premiers travaux s'adressèrent aux gisements déjà connus. Or, Carthaginois et Phéniciens avaient exploité et épuisé tout

1. *Géographie*. Paris, Didot, 1853, liv. IV, 1, n° 13, et liv. IV, 2.
2. *Histoire naturelle*, XXXIII, 23.
3. *Op. laud.*, liv. III, §§ 12, 1 et 143.

d'abord les riches alluvions superficielles. Avaient-ils exploité, concurremment, des mines d'or en roche? Lors du siège de Bourges (Avaricum), César admira la science des assiégés minant, par des galeries souterraines, les travaux d'approche des Romains : « Ils sont, dit-il [1], d'autant plus habiles dans ce genre de travaux qu'ils ont dans leur pays des mines de fer considérables, qu'ils connaissent l'art de pratiquer toute espèce de galeries, et qu'ils y sont experts. » Crassus, légat de César qui assiégea la capitale des Sotiates (peuplade domiciliée dans le département actuel du Lot-et-Garonne), fit la même expérience. Si l'exploitation des mines de fer avait initié aux sciences de la guerre les assiégés de Bourges, les Bituriges et les Sénonais, « les Aquitains étaient très habiles dans ce genre de travail à cause des mines de cuivre et des mines à ciel ouvert, nombreuses dans leurs pays [2] ». Strabon vante la productivité des gisements de plomb argentifère du Rouergue et du Gévaudan; Pline l'Ancien parle avec éloges du *metallum sallustianum*, cuivre extrait des mines des Centrones, dans les Alpes.

Mais, y avait-il, dans les Gaules, des mines d'or en roche exploitables? Les textes sont précis pour quelques mines. Les auteurs affirment d'origine gauloise la première exploitation du quartz aurifère de Vaulry, dans le Limousin, d'Auris, en Oisans, et ailleurs. Dans les galeries à demi obstruées, dans les décombres, les souvenirs du dernier occupant restent souvent seuls. Nombreuses sont les mines où des présomptions dignes de foi évoquent l'idée d'une exploitation celtique ou gauloise; mais on n'a la certitude que des Romains, qui, derniers venus, ont abandonné des instruments de travail, des urnes, des lampes, des monnaies. Les arguments tirés de la forme des ouvrages, de la profondeur des travaux, de la largeur des puits sont souvent fallacieux. Parfois, cependant, les travaux ont été abandonnés si près de la surface et dans des conditions telles que, involontairement, on conclut à des origines lointaines, celtes ou gauloises, car les Romains eussent continué.

C'est, qu'en effet, les Romains avaient de quoi continuer. Techniquement, ils étaient la somme de toutes les civilisa-

1. *De bello gallico*, VII, 22.
2. *Ibid.*, III, 21.

tions d'alors. Là où il n'existait que des pistes à peine tracées ou des sentiers peu praticables, ils ouvrirent leurs beaux chemins de pierre. Ils apportaient une administration éprouvée par les siècles, une législation admirable dans sa forte structure, et des nuées d'esclaves. Du IIe siècle avant notre ère à l'éruption du Vésuve, en 79, un esclave valait de 1 200 à 1 500 francs, équivalent de poids d'or. Une main-d'œuvre aussi peu coûteuse assurait une supériorité manifeste. Auprès des *metallarii* de condition servile, travaillaient des prisonniers de guerre, des prisonniers politiques, des criminels de droit commun, « hommes abandonnez, desquels la vie estoit condamnée, dits *servi poenae*[1] » et, occasionnellement, les légions.

La pénurie de la main-d'œuvre avait été l'obstacle qui ralentissait la marche de l'industrie minière des Gaules. Réparties en 800 peuples, occupant 400 cités et un territoire immense, les populations gauloises se plaisaient à guerroyer contre l'ennemi du dehors ou à se tuer entre elles. Le souci agricole détournait du travail minier vers la charrue.

La paix romaine apporta des capitaux. Elle ouvrit les portes par où l'aventurier international se précipita, toujours sûr d'aller où son initiative, plus énergique que scrupuleuse, le pousse, microbe par excellence des progrès économiques. Lente au début, l'infiltration de ces éléments douteux dégénéra en un *rush* lorsque se répandit la rumeur des premiers succès. « Lorsque les Romains eurent conquis l'Ibérie, écrit Diodore de Sicile[2], les mines furent envahies par une troupe d'Italiens cupides qui se sont beaucoup enrichis ; ils achètent des troupeaux d'esclaves et les livrent aux chefs des travaux métallurgiques. » Le même phénomène se produisit à la conquête des Gaules. Aventuriers et hommes d'entreprise se jetèrent sur les trouées des Alpes avec d'autant plus de hâte, qu'un vieux sénatus-consulte — dont Pline nous a conservé la trace — leur interdisait tout travail minier sur la terre d'Italie proprement dite.

Sous la conduite de ces hôtes, la Gaule continua avec succès

1. François Garrault, dans *les Anciens Minéralogistes du royaume de France*, t. I, p. 33.

2. *Op. laud.*, liv. III, §§ 12, 13, 14.

sa production d'or. Nous manquons malheureusement de données précises pour en déterminer le volume. Convenons, avec M. Ardaillon, « qu'à l'époque romaine la production des alluvions gauloises était réduite à peu de chose[1] » : car tel est le sort de tous les gîtes alluvionnaires. Mais l'exploitation des mines en roche dut compenser ce déchet ; moins féconde que les mines de l'Asturie, de la Lusitanie et de la Galice qui fournissaient au trésor romain un appoint annuel de vingt mille livres pesant d'or, la Gaule dépassait la production cisalpine. Lorsque l'empereur Claude triompha de la Bretagne, l'Espagne inférieure lui offrit une couronne d'or de sept cents livres de poids (environ 789 000 francs); la couronne de la Gaule chevelue pesait neuf cents livres (valant environ 1 014 000 francs[2]). De même que, parmi toutes les possessions de la couronne britannique, l'Afrique du Sud offre, seule, à ses souverains des présents en pierres précieuses, les présents en or aux empereurs romains venaient des pays aurifères. Rome préféra importer « des métaux de la Gaule transalpine et de l'Espagne[3] » plutôt que d'exploiter les gisements cisalpins. « Il est préférable, déclara l'empereur Claude au Sénat, que les Gaulois nous apportent leur or et leurs richesses plutôt qu'ils en jouissent en dehors de nous[4]. » Pour apporter de l'or à Rome, il fallait en avoir.

Les monuments retrouvés dans les mines, les galeries, les puits avec leurs reliques d'ustensiles et d'instruments complètent les indications des sources écrites. D'autres indications géographiques et géologiques nous sont fournies par les auteurs, depuis les Romains jusqu'au présent travail de l'industrie française.

*
* *

A l'extrémité sud-ouest de la France, Hautin de Villars, qui écrivait au début du XVIIIe siècle, visita dans les Basses-Pyrénées des excavations allant jusqu'à 1 200 pieds de profon-

1. *Dictionnaire des Antiquités grecques et latines*, v° Metalla, p. 1847.
2. Pline, *op. laud.*, XVI, 33.
3. Strabon, *op. laud.*, liv. V, cap. 10.
4. Tacite, *Historia*, XI, 24.

deur, vestiges d'exploitations aurifères et, dans les départements voisins des Hautes-Pyrénées et de la Haute-Garonne, d'autres excavations remontant à la même époque et répondant au même objet. L'historien B. Hélie, écrivant dans la première moitié du XVIe siècle, parle des nombreuses mines d'or du comté de Foix — l'Ariège — qui furent ouvertes aux âges les plus reculés. Dans ce même département, Jean de Malus, grand maître de la Monnaie de Bordeaux, dont les voyages de prospection se placent dans les années 1600 et 1601, décrit des gîtes coupés par des puits de 120 mètres de profondeur, que les Romains auraient exploités tant pour l'or que pour d'autres métaux. Jean de Malus, d'ailleurs, avait pérégriné un peu partout dans les Pyrénées et découvert, notamment dans la Haute-Garonne, des vestiges de la plus haute antiquité.

Vers la fin du XVIIIe siècle, le baron de Diétrich, membre de l'Académie royale des Sciences, poursuivit dans les mêmes régions des recherches de même ordre que la Révolution interrompit. Et le baron et la baronne de Beausoleil, ces prospecteurs trop littéraires du XVIIe siècle, parlèrent naturellement des mines d'or des Pyrénées, comme ils parlèrent des mines d'or d'innombrables localités de la France, avec autant d'imagination que de zèle : nous ne les citons que pour mémoire.

Pour l'Aude, nous avons, en fait de travaux aurifères romains, le témoignage d'Agricola, éminent minéralogiste du XVIe siècle; le Gard, l'Ardèche et l'Hérault nous sont connus par cet esprit fin, historien érudit des mines métalliques françaises et praticien douteux que fut, au XVIIIe siècle, de Genssane. Sur le Tarn, l'Aveyron, la Lozère, la Haute-Loire, le Cantal et le Puy-de-Dôme, rappelons, à titre de curiosité historique, qu'en juillet 1840, dans une communication faite à l'Académie des Sciences, Becquerel signalait, au Cantal, un gisement de sables aurifères, témoins de l'activité romaine.

Hautin de Villars croit que les mineurs romains s'étaient aventurés à la recherche de l'or jusque dans le Nivernais, peut-être jusqu'en Normandie.

On avait cru longtemps que les excavations du Limousin (Corrèze et une partie de la Haute-Vienne) et de la Marche

(Creuse et une partie de la Haute-Vienne), traces évidentes de très anciennes exploitations, concernaient l'étain seul. Mais il y avait ici et là de bonnes teneurs en or dans des déblais ; l'ayant constaté, Mallard écrivit en 1866 : « Pourquoi l'exploitation de l'or n'aurait-elle pas été un des buts, peut-être même, en bien des cas, le but principal de nos anciens travaux (du Limousin et de la Marche) ? »

Dans le même ordre d'idées, M. Daubrée écrivait en 1881 : « L'or qui, dans le Limousin comme dans le Morbihan et la Loire-Inférieure, est associé au minerai d'étain, était peut-être aussi, dans cette région occidentale de la Gaule, l'objet d'une exploitation. » C'est le département voisin de Maine-et-Loire, qui nous a fourni le premier lien matériel entre la plus ancienne histoire des mines d'or des Gaules, soupçonnée ou reconstituée par les savants, et les réalités tangibles de l'heure présente. En 1875, M. Burthe, étudiant un gisement aurifère situé dans la commune de Saint-Pierre-Montlimart (Maine-et-Loire), attribua aux Gaulois l'origine des anciens travaux, alors à l'abandon : en 1909, ce gisement, mis en exploitation avec les procédés modernes, a produit pour deux millions de francs d'or.

Résumant les conclusions d'une enquête antérieure, Héricart de Thury écrivait en 1806 : « On eut bientôt la conviction que le Dauphiné possédait réellement plusieurs mines d'or, dont quelques-unes paraissent avoir été connues et exploitées à des époques très reculées. » De Genssane ajoute : « Les Romains tiraient beaucoup d'or de cette province (le Dauphiné), surtout du Mont Jura. »

Quel défilé de départements ! Une vaste courbe, tout entière ouverte sur l'Atlantique, tangente d'abord aux Pyrénées, puis adossée au golfe du Lion, puis au Rhône, remontant vers le nord, courant enfin le long de la Loire jusqu'à l'embouchure de ce fleuve ; de cette courbe se détachent des ramifications et des prolongements, suivant une ligne médiane, vers le sud de la Vendée, et, dans la direction du nord, vers le Nivernais.

La république romaine avait toléré que des mines fussent exploitées et possédées par l'État et par les particuliers. *Pretium victoriæ*, les mines des pays conquis accroissaient le domaine public : tel fut, théoriquement, le sort des mines d'or

gauloises. Les résultats médiocres de l'exploitation en régie eurent vite fait de multiplier les dérogations. A la suite de Tibère, certains princes concédèrent à des particuliers des mines du fisc ou du domaine impérial. Finalement une constitution du code Théodosien, de l'année 320, classa toutes les mines dans le domaine de l'Empereur. Ce fut la mort des grandes entreprises.

Les Barbares qui survinrent n'eurent ni les ressources, ni les loisirs nécessaires pour continuer les traditions romaines et gauloises. Séduits auparavant par le métal blanc, les Francs empruntèrent aux Romains l'étalon d'or; mais ils ne produisirent pas de métal. Lorsque se trouvent en présence deux monnaies de valeur intrinsèque inégale, la mauvaise chasse la bonne : dix siècles avant d'être formulée par le chancelier de la reine Élisabeth, la loi Gresham s'appliqua chez les Francs; l'argent et le cuivre chassèrent l'or. L'afflux périodique de gros butins de guerre en ralentit à peine la fatale raréfaction. L'historien Procope rencontre peu de crédules lorsqu'il parle de monnaies frappées en Gaule avec de l'or indigène. Le retour au troc, caractérisé, dans la loi des Ripuaires, par la traduction du sou en marchandises, l'affaiblissement du sou d'or qui perdit simultanément en poids et en teneur et, enfin, le passage de l'étalon d'or à l'étalon d'argent témoignent et de la rareté de l'or et de l'abandon des mines d'or. L'avènement de Charlemagne amena une amélioration notable de l'industrie franque : dès l'année 786, des droits sur les mines métalliques sont mentionnés parmi les droits régaliens. Charlemagne revendiqua pour l'État la propriété absolue de toutes les mines ouvertes et à ouvrir. Lentement, l'activité minière se traîna ensuite sous ses faibles successeurs.

Elle reprit en ces siècles robustes qui commencèrent le moyen âge. Pendant que les merveilles de l'art gothique perçaient les nues, les exploitants miniers s'aventuraient dans le tréfonds. Mines de métaux précieux et mines de métaux communs sollicitèrent également l'attention. Le pouvoir de concéder les mines fut réglé par les Coutumes. « Fortune d'or est au roi, fortune d'argent est au baron », disent les Établissements de saint Louis. Non moins explicite est la Coutume d'Anjou : « La fortune d'or trouvée en mine appartient au

roi et la fortune d'argent appartient au comte, vicomte ou baron, chacun dans sa terre. »

On exploitait donc des mines d'or et des mines métalliques. Vers cette époque, s'ouvrirent des mines d'or dans le Dauphiné, dont les souverains se prévalaient d'une concession de l'empereur Fréderic Barberousse, et dans le comté de Foix. Gaston Phœbus, comte de Foix, tira des mines des Pyrénées tant de ressources qu'il éblouit de son faste les plus grands rois de son temps : ce principicule était l'héritier direct des Tectosages romains. De ces deux centres territoriaux du Sud et du Sud-Est, l'activité aurifère rayonna au loin : aux mines romaines reprises, s'ajoutèrent des mines alluvionnaires et des mines en roche nouvelles. La rareté du métal ou, en d'autres termes, le bas coût de la vie stimulait les prospecteurs. Charles VI légiféra par son ordonnance du 30 mai 1413, sur le bruit que des mines nombreuses étaient ouvertes et s'ouvraient chaque jour, principalement dans le bailliage de Mâcon et la sénéchaussée de Lyon. Il s'agit ici du superbe domaine minier que Jacques Cœur allait se tailler en plein cœur de la France. Une réhabilitation posthume a établi l'origine des centaines de milliers d'écus d'or que ce grand financier prêta, vers 1448, à son souverain. Jacques Cœur faisait servir au salut de la France les trésors tirés des mines.

Ce fut alors le bel âge des mines d'or françaises : leur enfance avait duré des derniers Mérovingiens à l'avènement des Capétiens ; leur adolescence avait fini avec le règne de saint Louis. Il restait un siècle de prospérité médiocre avant que commençât la vieillesse, troublée successivement par la découverte de l'Amérique et la Saint-Barthélemy, puis brusquement terminée par la Révolution.

Louis XI avait appris la science des mines lorsque, exilé par Charles VII, son père, il vivait en Dauphiné. Par l'ordonnance de Montils-les-Tours, du 27 juillet 1471, il améliora la législation de Charles VI ; réalisant quelques progrès de détail et insistant fortement sur le droit régalien de la Couronne, il enserra l'industrie minière dans un étau administratif qui en paralysa, jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, le libre essor. Prospecteurs et alchimistes trouvaient auprès du roi un accueil également affable. Sous peine de perdre les bénéfices de dix

années, on devait dénoncer, dans les quarante jours, toutes les mines connues du royaume. Le maître général des mines et ses sous-ordres pouvaient prospecter là où ils voulaient, en se passant de la permission du propriétaire du sol ; ils pouvaient, en vertu de l'article 6 de l'ordonnance, « ouï le rapport de commissaires par eux reconnus, faire exploiter ou bailler à gens resséants et solvables les mines dénoncées que ne voudront ou ne pourront pas faire exploiter, faute de moyens, les propriétaires du sol ».

Avant que ce lourd mécanisme eût fonctionné normalement, la découverte de l'Amérique troubla le marché de l'Europe. Mais l'influence du grand-maître général fut plus néfaste que l'afflux de l'or et de l'argent transatlantiques.

La crise de notre industrie aurifère au XVIe siècle sortit d'un affaiblissement de l'énergie nationale. Les mines étaient livrées à des courtisans stupides, qui, incapables d'en tirer aucun profit direct, empêchaient de plus capables qu'eux d'y travailler utilement. Leur longue liste débute, en 1548, par le nom du sieur de la Roque, seigneur de Roberval, nanti du droit de chercher et d'exploiter « toutes mines dans ce royaume de France ». Le sieur de Saint-Julien lui succéda et remplit son rôle avec un insuccès égal. Vinrent ensuite Étienne de l'Escot, capitaine de marine, et le sieur Vidal, aventurier bien en cour. Les guerres de religion et la Saint-Barthélemy survinrent. « Les mines d'or de la France, écrivit le vieux François Garrault, sont du tout abandonnées. » Le vieux technicien aurait pu en dire autant de toutes les mines métalliques. L'intolérance tua ou chassa les Anglais et les exploitants d'origine anglaise qui avaient continué de gratter les gisements de la Guyenne et des régions avoisinantes. Des mandataires royaux, poussés par des conceptions d'alchimistes plutôt que par des préoccupations d'administrateurs, tentèrent vainement de réagir.

Henri IV délégua un rêveur énergique, Jean de Malus, au service des recherches dans les pays montagneux du Sud-Ouest, et préposa à la réforme générale, son valet de chambre, le sieur de Beringhen, qui appela à son secours le couple mi-tragique, mi-burlesque des Beausoleil. Dans la Haute-Saône, dans le Lyonnais, dans l'Isère, ailleurs encore, des

exploitants continuaient d'extraire un peu d'or. César d'Arcons manda à Colbert « qu'il n'y eut jamais dans le royaume autant de mines connues » ; il n'y eut jamais moins de mines exploitées avec profit. On savait « que les mines et minières étaient un des plus riches objets du royaume ». (Préambule d'une ordonnance rendue par le Régent pendant la minorité de Louis XIV.) Mais que vaut le meilleur instrument entre les mains de qui en ignore ou en dédaigne le maniement? Vers la fin du XVIIe siècle, Louis XIV fit dénombrer les mines par ses intendants : ce dénombrement nous valut une compilation d'inepties. Voici, à titre de curiosité, l'opinion de l'intendant du duché de Bourgogne sur les houillères du Creusot : « A l'égard des mines, on ne peut rien découvrir de considérable qu'un endroit où l'on tire du charbon de pierre, à une demi-lieue de Montcenis; mais il y a si longtemps qu'on travaille dans ces charbonnières qu'elles sont à peu près épuisées. »

Le XVIIIe siècle connut de grands techniciens : Hellot, Schlutter, de Genssane rattachent opportunément les Chambon, les Hautin de Villars, les Réaumur au baron de Dietrich, le prospecteur de la monarchie défaillante, et aux grands ingénieurs de l'ère révolutionnaire et impériale. Des directeurs habiles, les Blumenstein, les Binelli, les Schreiber, inaugurèrent des méthodes nouvelles qui, ressemblant de loin aux procédés modernes, étaient en avance notable sur les errements du moyen âge. Partout on reprenait les mines anciennes et on ouvrait des mines nouvelles. Tout cela était très intelligent, fort avisé, habile en apparence : mais cela n'aboutit à rien.

L'Ami des hommes, le marquis de Mirabeau, nous fait bien connaître l'esprit de ce temps. Il cherchait de l'argent dans toutes les voies : comme son fils, il était toujours sans fonds. Il découvrit une mine de plomb sur une terre de madame de Vassan, sa belle-mère. Garçon, « serviteur, factotum, secrétaire, teneur de livres, valet de chambre, partner aux échecs » du philosophe, fut préposé à la direction ; un homme de qualité ne pouvait, sans déroger, accepter officiellement la gestion d'une affaire industrielle. Les actions furent émises à 3 000 livres et jusqu'à concurrence d'une centaine; la liste des actionnaires comprenait les grands noms de l'aristocratie

de France; une action était souscrite par l'intendant du Limousin Turgot. Après trois années d'exploitation, la mine « donnait de belles apparences ». Elle eut un résultat heureux : elle incita Turgot à écrire son *Mémoire* sur les mines et les carrières.

Mirabeau, directeur de mines, personnifie l'industrie minière du siècle qu'illustrèrent ses études philosophiques et l'éloquence de son fils. On sait la fin : la victoire, avec la Révolution et l'Empire, de gens qui n'étaient pas des dilettantes. Mais il fallut un siècle encore, tout le XIXe siècle, pour tirer nos mines d'or de l'abandon.

***

A la fin du XIXe siècle, l'industrie aurifère dans le monde présentait des proportions géantes. Du seul Transvaal — qui fournit sensiblement un tiers de la production mondiale — on extrait bon an, mal an, environ 30 millions de tonnes de minerai d'or. Une tonne équivaut à peu près à un wagonnet. Qu'on se figure un train de 30 millions de wagonnets, un train long de plus de 30 000 kilomètres : voilà ce qu'on extrait annuellement de minerai d'or du Transvaal. La technique et les procédés de traitement des minerais d'or avaient fait des progrès remarquables. Depuis 1889, au Transvaal, grâce au procédé au cyanure[1], on recouvre presque exactement les quantités d'or distribuées en dividendes aux actionnaires. A partir de 1893, on expérimenta en Australie occidentale les procédés délicats qui, seuls, conviennent aux minerais à tellurures et à d'autres variétés de minerais rebelles représentées en France. Ces progrès réalisés dans les dernières années du XIXe siècle ont dépassé la somme des progrès réalisés depuis les âges les plus reculés.

Les Romains étaient plus avancés dans le double art d'extraire et de traiter les minerais qu'on ne le suppose communément. Ils connaissaient et pratiquaient notre distinction moderne entre le concassage et le broyage : « On bat le minerai extrait, on lave, on grille, on moud en poudre et on

1. L. de Launay, *Les Mines d'or du Transvaal*, p. 139.

triture dans un mortier. » (Pline.) Le minerai réduit en poudre était soumis à l'action du mercure : « Toutes les matières surnagent dans le mercure, excepté l'or, seul corps que le mercure attire à lui ; aussi celui-ci est excellent pour isoler l'or. On le secoue vivement dans des vases de terre avec ce métal et il en rejette toutes les impuretés. Pour le séparer lui-même de l'or, on le verse dans des sacs de peau souple : le mercure passe au travers des pores du cuir et laisse l'or dans toute sa pureté. » (Pline.) Parfois on lavait sur des tables inclinées, comme on amalgame aujourd'hui sur des tables inclinées : « Les mineurs, dit Diodore, ramassent le minerai moulu et mettent la dernière main au travail. Ils l'étendent d'abord sur des planches larges et légèrement inclinées, puis ils font arriver un courant d'eau qui entraîne les matières terreuses, tandis que l'or, plus pesant, demeure. » L'art de saisir l'or par le mercure était, certes, peu perfectionné ; mais on en connaissait le principe. La rareté du mercure aurait-elle, comme le pense M. Ardaillon, arrêté l'emploi de l'amalgamation? Certain auteur parle d'une production annuelle de mercure de 300 000 livres, environ 100 tonnes métriques, à Almaden, quantité peut-être assez en rapport avec la production aurifère de l'époque.

Des creusets en terre réfractaire, capables de résister aux plus hautes températures, servaient au traitement chimique, complément souvent nécessaire du traitement mécanique. Des mélanges parfois savants de substances variées voisinaient dans ces récipients avec la masse complexe à purifier. « Le tasconium, écrit Pline [1], est une terre blanche qui ressemble à l'argile ; c'est la seule substance capable de résister à l'action du soufflet, du feu et de l'ébullition des matières. » D'après un autre témoignage. « l'or était fondu dans des pots de terre avec du plomb, du sel, un peu d'étain, un peu d'argile ; après cinq jours de fusion, on séparait le métal précieux [2] ».

Broyage et concassage, précédant ou suivant l'action du feu, s'opéraient dans des conditions spéciales. On concassait le minerai dans des mortiers résistants, à l'aide de massues au sabot de fer que des mineurs soulevaient, puis laissaient

1. *Op. laud.*, liv. XXXIII, § 21.

2. *Annales des Mines*, 1902, t. II. Mines d'or de l'Égypte.

retomber; le minerai était réduit, après cette première opération, en miettes de la grosseur d'une lentille. Des vieillards et des femmes — ce travail exigeait moins de vigueur — transportaient ces miettes sous des meules disposées en rangées — nous dirions en batteries — et qui rappelaient les meules à céréales trouvées à Pompéi. D'autres vieillards et d'autres femmes faisaient, à l'aide de manivelles, tourner ces meules.

Les méthodes d'extraction de la période gallo-romaine présentent un caractère de simplicité et de grandeur. Au fond des galeries et des puits, les rocs étaient attaqués à la pointerolle ou au pic : les débris étaient sortis tantôt par des femmes et des enfants, tantôt dans des bennes contenant jusqu'à 150 litres et hissées au moyen de vis d'Archimède. Des étages superposés de roues à augets servaient à l'épuisement des eaux. Les roches visibles étaient rendues cassantes à l'aide de grands feux, puis fondues par le vinaigre ou « étonnées » par des jets d'eau puissants. Un peu partout, les Romains avaient glané les inventions qui amélioraient ainsi le travail purement humain et purement manuel.

Des inventions nouvelles les corrigèrent au cours des dix-sept siècles antérieurs à la Révolution. Au moyen âge, des moines ingénieux perfectionnèrent les meules. Le pilon apparut au début du XIXe siècle : il n'était, sans doute, rien de plus que l'ancienne massue, suspendue à une corde qu'un excentrique tourné par une manivelle animait d'un mouvement alternatif. L'usage de l'eau régale, peut-être très anciennement connue des alchimistes, se généralisa vers la même époque. Le procédé du Patio fut importé du Mexique où les indigènes en avaient fait un usage immémorial. La poudre vint, dès le premier tiers du XVIe siècle, tripler le travail du mineur; son haut prix ralentissait malheureusement sa rapide généralisation. Comme au temps de Rome, l'homme continuait de lutter en vain contre l'invasion des eaux souterraines et les relents méphitiques. Il était sans armes en présence de minerais complexes. Au XVIIIe siècle, de Genssane déconseilla le traitement difficile, sinon impossible, de terres aurifères contenant au delà des trois quarts de leur poids en fer, bien que ces minerais lui eussent toujours donné au-dessus d'une once d'or au quintal. Sous le premier Empire, Héricart de Thury cons-

tate que le traitement des pyrites aurifères par l'amalgamation « était employé en Allemagne et au Pérou, preuve que l'or y est dans un simple état de dissémination et non de combinaison »; il n'est pas question de notre pays.

Que l'on veuille bien rapprocher des descriptions de Diodore de Sicile, de Pline et de Strabon ce portrait d'une exploitation houillère à la fin du XVIIIe siècle : « Il y a deux ouvriers par galerie. L'un détache la houille qui n'est communément qu'en petits morceaux; l'autre la transporte au jour dans des cabas de sparte ou dans des sacs de toile qui en contiennent environ cinq myriagrammes. Les sacs sont garnis en cuir pour résister au frottement des parois. Souvent des hommes faits auraient tant de peine à se traîner dans ces travaux que le transport de la houille est confié à des enfants... L'exploitation se fait en descendant, à mesure qu'on s'enfonce dans la montagne, jusqu'à ce que les eaux et les gaz délétères s'opposent à la continuation des travaux. On ne fait point usage de machine hydraulique d'aucune espèce; on paraît persuadé que ces couches sont trop minces et trop peu productives pour payer l'établissement de ces machines; on se contente au plus d'évacuer les eaux avec des outres ou des barils[1]. »

Malgré l'invention de la poudre et les améliorations d'ordre secondaire, la comparaison entre la fin du Ier siècle et la fin du XVIIIe siècle semble tourner à l'avantage des Gallo-Romains. Ceux-ci avaient une tare honteuse, inhumaine, mais économiquement utile — l'esclavage — qui compensait et au delà tous les perfectionnements postérieurs. La poudre tripla le rendement du mineur. Mais les Romains n'avaient qu'à tripler le nombre de leurs esclaves. Une de leurs lois n'interdit-elle pas aux exploitants de réunir un effectif ouvrier dépassant cinq mille têtes? L'aération avait fait quelques progrès; la lutte contre les eaux était devenue moins inégale; l'évacuation du minerai s'opérait avec plus d'aisance; le traitement chimique s'était perfectionné. Mais les Romains n'avaient à ménager ni la santé ni la vie de leurs ouvriers; même le souci d'amortir le capital humain ne les troublait pas. Le croît compensait les déchets; durement le maître avait tourné à son profit la douce loi de nature.

1. *Journal des Mines*, floréal, an V.

Voilà pourquoi la Révolution trouva les mines d'or françaises dans l'état d'abandon où les avait laissées, 1700 ans plus tôt, l'arrêt de l'activité romaine. Le sommeil dura un siècle encore. Et, cependant, au cours de ce siècle — le XIXe — l'humanité, entièrement industrialisée, transforma son armure industrielle. Pourquoi le réveil ne se produisit-il qu'après soixante-quinze années d'une activité intense?

Sous leur linceul de déblais, nos mines d'or étaient oubliées. Savait-on seulement que c'étaient des déblais? Au XVIIIe siècle, l'abbé de Gua de Malvès et de Genssane eurent, à leur sujet, des rencontres courtoises d'où le technicien ne sortit pas vainqueur. On les considérait comme des ruines d'un camp de César, comme des restes de cités détruites. Nul ne songeait à l'or : on ne croyait plus aux contes de fées... Les gisements étaient décapités de leurs affleurements. En Australie, au Transvaal, en Californie, les affleurements d'or visible attiraient l'attention du premier venu; là même où, comme en Rhodésie et dans l'Amérique latine, il y avait eu d'anciens travaux, ceux-ci, nullement déformés, non recouverts par les détritus et les bouleversements que laisse derrière elle une vie séculaire, gardaient l'empreinte de l'effort dont ils étaient nés.

Les déblais de France ne présentaient point ou peu de traces d'or. Dans des champs voisins ou dans d'autres champs de la région, on rencontrait parfois des cailloux, familiers au mineur d'or, qui ne disaient rien au profane. L'or était invisible. Le professionnel n'en eût auguré que mieux; car, si « tout ce qui brille n'est pas or », tout minerai où l'on voit l'or briller n'est pas un bon minerai d'or. Ces cailloux provenaient des couches profondes, où s'étaient arrêtés les Anciens, en présence d'un minerai dont le réactif n'était pas trouvé, ou devant les venues d'eau, les difficultés de l'aération en profondeur ou l'appauvrissement des gîtes. Dès 1875, M. Burthe avait, dans son étude de la mine de Saint-Pierre-Montlimart, exposé des vues de cette nature.

A vrai dire, les gens du pays qui avaient des doutes — et ceux-là étaient nombreux — auraient pu et dû les éclaircir.

Mais ces gens étaient des Français, doutant d'eux-mêmes, essentiellement sociables, sensibles, jusqu'à l'hyperesthésie, au ridicule. Chercher des mines d'or : c'eût été encourir le ridicule

et s'exposer au reproche d'aventurier. Le dragon Quolibet garda fidèlement nos trésors nationaux. Restait un deuxième obstacle : l'esprit d'économie, poussé parfois jusqu'à la plus absurde manie et qui empira peut-être, des temps gaulois à la Révolution et de la Révolution au XXe siècle. Il parut coûteux de payer des compétences pour découvrir et acquérir des richesses. L'analyse de cailloux suspects n'est pas gratuite : on s'y serait résolu si, à l'avance, on avait été sûr du succès.

Voici que, comme par enchantement, s'évanouissent les deux dragons. En 1909, trois mines d'or françaises, la Lucette, dans la Mayenne, la Bellière, dans le Maine-et-Loire, le Châtelet, dans la Creuse, ont produit pour six millions de francs d'or. L'or redevint une richesse nationale.

La production d'or dans le monde étant passée en vingt ans de 800 millions de francs à 2 300 millions, on songea aux mines d'or. On ne trouve guère que ce à quoi on pense déjà. Ici et là des ingénieurs, retour des pays exotiques, intéressèrent des capitaux et initièrent des capitalistes aux secrets de leur art; ils savaient que les derniers perfectionnements pouvaient « rendre payants » bien des gîtes. Enfin — troisième raison — dans bien des pays neufs l'industrie avait enlevé et les affleurements et le minerai profondément enfoui. En France — pour ne pas parler des gisements vierges à or invisible ou des gisements à or visible sans affleurement de surface, en tant que gisements d'or, — on avait l'avantage de ne succéder qu'aux Anciens qui, au-dessous de quelques dizaines de mètres peut-être de la zone oxydée de surface à or visible, s'étaient arrêtés devant des minerais sulfureux. C'est ainsi que, le cycle s'étant fermé, les pays neufs sont devenus des pays vieux et les vieux pays sont devenus des pays neufs.

Que le réveil, trop longtemps attendu, ne devienne pas trop bruyant. L'excès de scepticisme conduit presque toujours à l'excès d'enthousiasme. Il importe de faire valoir posément, sans précipitation comme sans crainte, les richesses d'or que recèle notre vieux sol.

G. WAMPACH

A PROPOS DE « CHANTECLER »

ARISTOPHANE ET LA NATURE

Évidemment, la pièce symbolique de M. Edmond Rostand ne ressemble que de loin aux *Oiseaux* d'Aristophane, où l'on voit deux Athéniens qui ont quitté leur patrie pour aller fonder, sur quelque pic inaccessible, au pays de la gent ailée, la république de leurs rêves. J'ai idée pourtant qu'Aristophane s'y fût un peu reconnu, et que la réception chez la Pintade eût été fort de son goût : les plaisanteries énormes qui s'y débitent, et qui choquent le nôtre, resté classique en dépit des apparences, eussent provoqué son rire « bon enfant ». Qui sait même si le héros du drame, sa foi naïve en son pouvoir, sa désillusion finale, son courage résigné, ne l'eussent point touché plus que nous ne pensons? N'est-ce pas lui qui rapporte, justement dans les *Oiseaux*, une vieille légende d'après laquelle les Perses avaient eu pour premier roi le Coq?

Et il était, en ce temps-là, si fort, si grand, si redouté, que maintenant encore, par un effet de son ancienne puissance, dès qu'il lance vers le ciel son chant matinal, chacun saute hors du lit pour se rendre au travail, forgerons, potiers, corroyeurs, savetiers, baigneurs, grainetiers, luthiers, armuriers; tous mettent leurs chaussures et partent avant l'aube.

Ne se croirait-on pas au deuxième acte de *Chantecler*, où le Coq fait lever l'aurore sous les yeux émerveillés de la Faisane?

Mais il est une chose surtout, dans *Chantecler*, à laquelle Aristophane eût été sensible, c'est le sentiment profond et délicat de la nature qu'on y trouve épars sous mille formes. M. Edmond Rostand, qui vit loin des villes, a observé de près la campagne et ses hôtes familiers. Il a pénétré l'âme simple des poules; il a surpris leurs idées courtes, bornées au grain ou à l'insecte dont la rencontre passionne, un quart de seconde, leur désœuvrement affairé. Il a prêté l'oreille aux sanglots du rossignol, deviné la pensée muette des plus humbles habitants des bois, et, s'il n'a voulu voir du crapaud que l'enveloppe visqueuse et la bave, il connaît, pour l'avoir entendue souvent, la note pure que jette au silence des nuits sereines ce musicien et ce poète calomnié. Toutes les voix des êtres et des choses, il les a recueillies dans ses vers, et toutes les couleurs, tous les reflets, tous les caprices de la lumière, depuis le ciel embrasé des feux du matin jusqu'aux cercles mouvants que dessine sur la terre le soleil de midi se jouant parmi les feuilles. Et, sans doute, ce n'est pas là ce que nous appelons « du théâtre », mais qu'importe? Les sentiers où ce lyrisme égare notre imagination nous plaisent, et cela suffit; cela suffit à ceux, du moins, qui n'ont pas la superstition des étiquettes, et qui reconnaissent à l'art tous les droits, pourvu qu'il les élève un moment au-dessus d'eux-mêmes et ranime en eux le rêve, sans lequel les hommes, pour parler comme M. Edmond Rostand, ne seraient que ce qu'ils sont.

C'est par cette attention accordée à la nature, plus que par les côtés satiriques de son œuvre et par l'audace d'y faire parler les animaux, que l'auteur de *Chantecler* rappelle Aristophane. Car, qui le croirait? le grand comique d'Athènes a aimé, lui aussi, les champs et les bêtes; ce combatif, ce violent, a senti le charme des aspects variés de la terre et du ciel au cours des saisons; et ces choses simples, éternelles, lui ont suggéré des peintures où se repose un instant, comme pour reprendre haleine, sa verve batailleuse. Que valent ces peintures, et quelle en est l'originalité? Il n'est pas, peut-être, sans intérêt de le rechercher à propos de l'effort tenté par un poète pour nous rendre — rajeunie — la Muse des *Oiseaux*, des *Grenouilles* et des *Nuées*.

*
* *

Ce qui frappe le lecteur dans les descriptions de la nature que nous ont laissées quelques-uns des contemporains d'Aristophane, par exemple les tragiques, c'est l'esprit religieux dont elles sont pleines. Je ne connais pas de plus exquis tableau de la nature sauvage que celui que trace Euripide dans ses *Bacchantes*, lorsqu'il évoque les solitudes boisées du Cithéron, où les servantes de Dionysos célèbrent leurs orgies. Des sources, des sapins, des pentes gazonnées, des rochers moussus, et, sur tout cela, tantôt l'éclatante lumière du soleil, tantôt la scintillation des étoiles, tels sont les éléments du paysage d'idylle où se déroule le plus sombre des drames, — une mère possédée du dieu et qui, dans sa démence, prenant son fils pour un lionceau, le tue, le déchire et disperse au loin ses membres. — Assurément le poète s'est complu à réunir et à combiner les traits de cette riante nature qui sert de cadre à sa fable sanguinaire, mais elle n'a de prix à ses yeux que par Dionysos, qui la remplit de sa divinité. Ces prairies, ces bois, constituent son domaine; c'est là qu'il règne en maître, là que les Bacchantes, en proie à son délire, se livrent à leurs ébats nocturnes, et, la tête rejetée en arrière, offrent leur front baigné de sueur à « l'air humide de rosée ».

Au gré d'Euripide encore, le mont Pélion, couvert de forêts et dominant la mer, n'est pas un site qu'on doive admirer pour sa beauté propre; sa valeur, si l'on peut dire, lui vient d'une pieuse légende : c'est sous ses ombrages que les dieux de l'Olympe ont autrefois fêté l'union de Thétis et de Pélée, tandis que, sur la grève, les Néréides menaient leurs rondes. Les halliers qu'Hippolyte parcourt avec sa meute, et dans lesquels Phèdre brûle de le rejoindre, ne sont beaux que parce qu'ils sont la demeure d'Artémis. C'est elle la reine de ces retraites solitaires; c'est sa présence invisible qui en fait le charme mystérieux. La nature entière, dans cette grave poésie, n'a de vie que par la divinité qui l'habite. Seule, elle n'est rien; elle doit sa grandeur ou sa grâce aux occultes puissances qui se cachent en elle et qui en sont l'âme.

Il semble que le sentiment d'une certaine nature, celle du pays natal, n'eût point dû s'embarrasser de cette piété. Les

lieux où nous sommes nés nous tiennent par tant d'attaches que c'est assez de les voir ou de nous en souvenir pour nous sentir pris par l'amour du sol, sans que rien vienne s'interposer entre lui et nous. Mais le pays d'un Grec, c'étaient encore ses dieux; c'était le temple où il les adorait, les sacrifices qu'il faisait en leur honneur, les biens dont ils avaient comblé ses ancêtres, la protection qu'ils ne cessaient d'accorder à leur postérité. Un beau chœur de Sophocle traduit avec une précision touchante ce patriotisme qui ne peut s'empêcher d'associer les divinités nationales à la tendresse pour la terre où l'on a vu le jour. Œdipe aveugle, errant, guidé par Antigone, s'est arrêté non loin d'Athènes, dans le bois sacré, voisin du bourg de Colone, où l'attend une mort soudaine et mystérieuse. Des habitants du bourg, qui ne le connaissent pas, lui décrivent l'endroit où le hasard l'a conduit :

Sais-tu, étranger, en quel lieu de cette terre nourricière de chevaux tu as porté tes pas? C'est dans le plus beau séjour du monde habité, dans le blanc Colone, où, plus nombreux qu'ailleurs, les rossignols font entendre leur voix mélodieuse, cachés au fond des vertes retraites, hôtes du sombre lierre et des bocages sacrés, aux innombrables fruits, — impénétrables au soleil ainsi qu'aux vents d'hiver, — où Dionysos, dans ses divins transports, se plaît à errer en compagnie des déesses, ses nourrices [1].

Le développement se continue dans l'antistrophe :

Là, grâce à la rosée céleste, fleurissent chaque jour le narcisse aux belles grappes, antique parure des Grandes Déesses, et le safran qui a l'éclat de l'or; là, ignorant le sommeil, les sources qui alimentent le cours du Céphise épanchent leur flot intarissable, et, chaque jour, le fleuve, prompt à féconder, répand ses eaux limpides sur la surface de la vaste terre. Et elles aiment aussi ce lieu, les Muses habiles à former des chœurs, et Aphrodite aux rênes d'or.

On ne peut nier la grâce d'un pareil tableau, où se trahit le profond attachement de Sophocle pour ce coin de l'Attique qui l'avait vu naître. Mais qui ne s'aperçoit que cette verdure et ces eaux courantes, ces oiseaux et ces fleurs, valent surtout, dans sa pensée, par les dieux qui les visitent ou qui en tirent leur parure, et que, sans Dionysos, sans Aphrodite et les

1. Les Ménades.

Muses, sans les déesses vénérées à Éleusis, Dèmètèr et Corè, pour lesquelles on tressait des couronnes de ce beau narcisse qui croissait à Colone, ce lieu privilégié serait assez peu de chose? C'est pour ces êtres divins qu'il verdit, fleurit et chante; sa fraîcheur et les éclatantes couleurs qu'il recèle, les gazouillements qui l'emplissent, sont une offrande continue à l'adresse des hôtes immortels qu'il abrite, ou des divinités dont il contribue à rendre plus belles les images.

Dans la seconde partie du chœur, le patriotisme s'élargit; il se détache du village natal pour embrasser l'Attique tout entière. Il célèbre deux richesses du sol athénien, l'olivier et le cheval, — dons, l'un et l'autre, de dieux protecteurs du pays. — Il célèbre aussi la mer, sur laquelle un dieu encore fait voguer, pour la gloire et pour la puissance d'Athènes, les trières nationales :

Ici est un trésor que ne possède pas, que je sache, la terre d'Asie, un arbre que n'a jamais produit la grande île dorienne de Pélops, que nulle main n'a planté, qui vient de lui-même, effroi des lances ennemies, et qui croît dans ce pays en abondance : c'est l'olivier au pâle feuillage, nourricier de l'enfance. Jamais le bras d'un chef ennemi, qu'il soit jeune, qu'il soit vieux, ne l'arrachera de notre sol, car sur lui veillent toujours l'œil de Zeus, protecteur des oliviers sacrés, et Athèna au regard clair [1].

Et je vanterai encore un autre mérite de cette contrée, un don du dieu puissant, objet, pour cette terre, d'un légitime orgueil : je veux dire sa belle race de chevaux et son art à les dresser, — et aussi l'empire de la mer. — O fils de Cronos, roi Poseidon, n'est-ce pas toi qui l'as élevée à ce haut degré de gloire, en apprenant à ses habitants, les premiers, l'usage du mors qui dompte les poulains? — Par toi aussi la rame agile, s'adaptant aux mains qui la font mouvoir, bondit, ô merveille! sur l'immensité des mers, à la suite des innombrables Néréides.

On le voit, si c'est l'idée de la grande patrie qui domine dans ce morceau, le sentiment religieux y a la même ferveur que

1. Une tradition voulait qu'après l'incendie de l'Acropole par Xerxès (le jeune chef) un olivier consacré à Minerve y eût reverdi. D'autre part, au temps de la guerre du Péloponnèse, le vieux roi de Sparte Archidamos, ravageant l'Attique, avait recommandé de respecter les oliviers sacrés. — On désignait ainsi un certain nombre d'oliviers dont l'huile servait aux usages publics; elle était, notamment, donnée en prix aux vainqueurs des Panathénées.

dans le précédent. Il y est peut-être plus vraiment ému, à cause de l'importance de l'objet auquel il s'applique; il s'échauffe au souvenir de la rivalité légendaire de Poseidon et d'Athèna, dont la lutte pour la possession de l'Attique a fait le pays plus riche et plus puissant...

Rien de semblable chez Aristophane. Sans doute, les dieux ne sont point absents de son théâtre, mais ils n'y ont que juste la place que ne peut leur refuser le lyrisme grec, qui vit en grande partie de leurs légendes, et, de plus, ils y sont rapetissés comme à plaisir, pliés au service, aux caprices de l'homme. Si Poseidon se plaît encore « au hennissement des chevaux et au galop sonore de leurs pieds d'airain », s'il reste le dieu des « rapides trières à l'éperon bleu, montées par de coûteux équipages », il ne dédaigne pas de protéger les jeunes fous qui entretiennent à grands frais des écuries de courses, et, « magnifiques sur leurs chars, courent à la ruine ». Et Pallas-Athèna, la déesse poliade, devient la patronne des chœurs comiques, le bon génie qui leur assure la victoire dans les concours. Les Muses elles-mêmes, les Muses inspiratrices, descendent aux plus vulgaires occupations humaines. Celle qu'invoquent les charbonniers d'Acharnes préside aux repas rustiques des rudes travailleurs qui l'associent à leurs réjouissances; elle est « vive et dévorante comme le feu : telle, du charbon d'yeuse, jaillit l'étincelle, telle elle s'élance, au souffle de l'éventail, quand les poissons à frire sont là qui attendent, et que les serviteurs battent à tour de bras la grasse saumure de Thasos, ou pétrissent la farine ». C'est un lutin, un farfadet, né de la fantaisie du poète, né du sol surtout, du sol d'Acharnes : elle a vu le jour au pied du Parnès, parmi les chênes verts et les arbousiers, dans les fêtes forestières; elle n'a point respiré l'odeur du safran, comme les Muses qui hantent le bois sacré de Colone, mais l'âcre fumée des poissons grésillant sur la braise.

Tels sont les dieux d'Aristophane, dieux sans morgue, volontiers campagnards. Car ce citadin aime les paysans, qu'il connaît bien, et il les introduit dans ses drames, laboureurs, vignerons, gens de peu, cultivant de leurs mains un petit domaine, riches propriétaires chassés de chez eux par la guerre, transplantés à la ville, où ils regrettent leur terre et

aspirent à la retrouver. C'est dans la bouche de ces héros modestes que se rencontrent parfois des réflexions touchantes sur la nature, qu'ils peignent comme ils la sentent, avec ce souci de ce qu'elle a d'utile, caché au fond de toute âme paysanne. Mais leur langage intéressé se colore, à l'occasion, de poésie; leur grossièreté native, qui nomme chaque chose par son nom, leur franchise rustique, plus licencieuse encore sur la scène qu'aux champs, trouvent des mots évocateurs d'images charmantes et qui sont d'une précision savoureuse dans sa simplicité menue. Voyez ces villageois réfugiés derrière les remparts d'Athènes, pendant qu'au dehors les Lacédémoniens coupent les oliviers, arrachent les ceps. Depuis dix ans la guerre désole l'Attique, mais la paix va se faire, ils la savent proche, et d'avance ils s'attendrissent à la pensée du retour au hameau natal. L'un deux, celui qui mène toute l'intrigue, dit à ses camarades :

Souvenez-vous, mes amis, de cette vie ancienne que la paix nous procurait jadis, des figues sèches ou fraîches, et des baies de myrte, et du vin nouveau, et du plant de violettes autour du puits, et des olives après lesquelles nous soupirons.

Ne sont-ils pas exquis, ces biens champêtres, objet de leur convoitise, où des scoliastes polissons se sont torturés à découvrir toute sorte d'allusions obscènes? Pourquoi salir ces violettes?

Ces imaginations naïves, et vives en même temps, animent aisément et font parler la nature. Dans les *Acharniens*, Dicéopolis, le principal personnage du drame, attendant que s'ouvre la séance de l'Assemblée du peuple où l'on décidera — il l'espère, du moins! — de mettre fin aux hostilités, se ronge d'ennui, et, songeant à l'existence dispendieuse qu'il mène à la ville, loin de son champ, qu'il a dû fuir, par crainte des incursions ennemies, il pense à son village, qui jamais ne lui a dit :

« Achète du charbon, du vinaigre, de l'huile »! — car il ignorait jusqu'au mot *achète*, mais de lui-même il produisait tout; d'acheteur, point.

Aussi, lorsque la guerre est sur le point de finir, quand un hardi vigneron, Trygée, — celui qui tout à l'heure rappelait

si gentiment la douceur des anciens jours, — ayant escaladé le ciel sur un escarbot gigantesque, a délivré la Paix en la tirant de la grotte où elle était enfermée, quels transports chez ces bonnes gens! Les laboureurs qui forment le chœur de la pièce voient déjà les campagnes fêtant cette Paix tant désirée, et, s'adressant à l'acteur muet qui la figure, ils s'écrient :

Nos vignobles et nos jeunes figuiers et toutes nos plantations te souriront et te recevront avec bonheur.

Et, plus loin, lorsque son règne est assuré, leur délire éclate, bruyant, dans une scène qui vaut la peine que nous nous y arrêtions quelque peu : nulle part plus heureusement Aristophane n'a rendu le sentiment si fort qui attache le paysan à sa terre et la lui fait tendrement aimer.

Une moitié du chœur chante d'abord ce couplet :

Ah! quelle joie, quelle joie d'être délivré du casque! Plus de fromage, plus d'oignons [1]! Mon plaisir n'est pas de me battre, mais de boire avec de bons amis devant le feu où pétille mon bois le plus sec, — les souches arrachées pendant la belle saison, — en faisant griller les pois chiches, en rôtissant les faînes, et... en caressant Thratta, la servante, tandis que ma femme est au bain.

Puis l'un des chanteurs se détache, et, dans une sorte de récitatif soutenu par la flûte, il esquisse ce tableau de la félicité dont jouissent les campagnards, même durant la saison mauvaise :

Rien ne vaut le temps qui suit les semailles, quand du ciel tombe une pluie fine et qu'un voisin vient vous dire : « Eh bien ! que faisons-nous, à cette heure, Cômarchidès? M'est avis qu'on se désaltère, puisque le Ciel s'occupe de nous. » — « Allons, femme [2], fais-nous cuire trois mesures de haricots, et mêles-y du froment; sors-nous des figues. Et que la Syrienne hèle Manès, qui est au champ : il est impossible, vraiment, de tailler la vigne aujourd'hui, ou de façonner la terre au pied des ceps, tant le sol est détrempé! » — « Et que chez moi l'on aille chercher la grive et les deux pinsons [3]. J'ai aussi du premier lait et quatre morceaux de lièvre, à moins que la

1. Nourriture habituelle des soldats en campagne.

2. Cômarchidès accepte et commande à sa femme d'apprêter un frugal repas.

3. Le voisin ne veut pas être en reste.

belette n'en ait pris un hier soir : c'était un vacarme dans la maison, un remue-ménage! Va, petit [1], apporte-nous en trois et laisse le quatrième au père... Ah! demande encore à Eschinadès des branches de myrte, de celles qui ont des baies, et fais signe, en passant, à Charinadès : qu'il vienne boire avec nous, puisque le Ciel nous favorise et arrose nos labours. »

Et l'autre moitié du chœur, — celle qui s'est tue jusqu'ici, — élève la voix à son tour, mais pour célébrer la saison clémente :

Quand la bruyante cigale fait entendre son chant sonore, quel plaisir d'inspecter mon plant de Lemnos pour m'assurer que les grappes grossissent. — car cette espèce est précoce, — et de voir se gonfler la figue, celle qui vient à point sur le tard! Puis, quand elle est mûre, j'y mords à pleine bouche, et je fredonne : « Beaux jours aimés... [2] »; et je me fais un breuvage dans lequel je broie du thym, et ainsi... je me la coule douce, en cet été finissant.

Une traduction est impuissante à rendre la saveur de cette poésie familière, mélange d'idéalisme et de réalité, où se devine une connaissance singulièrement exacte de la vie champêtre, où se manifeste un art, dans la manière de la décrire, qui sait se tenir à égale distance de la vulgarité et de la fadeur. Si défectueuses que soient les citations qu'on vient de lire, elles suffisent à montrer l'intérêt qu'Aristophane a pris à la nature villageoise. La comédie de la *Paix*, à laquelle sont empruntés les principaux passages que j'ai traduits, est tout entière consacrée à la peindre, et parmi les pièces perdues, il en est une, les *Laboureurs*, qui, d'après les fragments, développait le même thème, — toujours cette lassitude d'hostilités qui se prolongent, et auxquelles les campagnards, politiques à courte vue, opposent les profits ou les joies paisibles de l'existence qu'ils connaissent et qu'ils aiment par-dessus tout.

*
* *

Et maintenant il faudrait dire comment Aristophane a représenté les animaux : car il y a des animaux dans sa nature. Ils

1. Il s'adresse au petit esclave qui l'accompagne.

2. Début d'une chanson populaire.

y occupent même quelquefois le premier rang, mais l'homme est auprès d'eux, il leur parle et ils lui répondent, et c'est là une sensible différence avec *Chantecler*.

M. Edmond Rostand n'a pas voulu faire une place à l'humanité dans son drame. Les bêtes qu'il met en scène, bêtes de la ferme, de la forêt, composent une société bigarrée où l'on cause, où l'on discute, où l'on aime, où l'on conspire, mais entre soi. L'homme ne paraît point parmi ce petit peuple, ou, s'il manifeste sa présence, c'est de loin, et en ennemi : il chasse, ses coups de feu retentissent dans la plaine et dans les bois; il tue le Rossignol, vise le Coq, capture la Faisane; son fusil ou ses rêts menacent, à chaque instant, la république ailée; il est le malfaiteur par excellence, ou le géant insensible qui tyrannise en se jouant ces vies inférieures. Et il fallait qu'il en fût ainsi : l'œuvre se fût mal accommodée du mélange des espèces. Il fallait que ces animaux se comportassent comme des humains sans que ceux-ci eussent part à leurs affaires, parce que tous leurs actes ont une signification symbolique, et que les traits de satire qu'ils dirigent contre nous, les leçons de vertu qu'ils prétendent nous donner, eussent été moins libres de se produire en notre compagnie.

Aristophane ignore le symbolisme : il emploie, et fort heureusement, l'allégorie; mais le symbolisme est étranger à sa manière. Si donc il a mêlé des animaux à ses pièces, c'est par respect, sans doute, pour de vieilles traditions : ses devanciers l'avaient fait, il suit leur exemple; en réalité, ni eux ni lui n'avaient besoin des bêtes pour se faire entendre. Sans elles, lui du moins serait aussi mordant, et décocherait avec la même aisance à ses contemporains les flèches légères de sa raillerie. Il est juste d'ajouter qu'il a pour elles une sympathie évidente, et que son théâtre, à les admettre, gagne en variété, pourvu qu'à côté d'elles se trouve l'homme, qui, chez lui, ne leur est nullement hostile : de là l'entente qui s'établit si facilement entre eux. Évelpide et Pisétaire, reçus d'abord à coups de bec, apprivoisent bien vite leurs adversaires et fondent avec eux la ville « des Nuages et des Coucous[1] ».

Peut-être sont-ce les mœurs qui expliquent cette fraternité,

1. Néphélococcygie.

ces mœurs athéniennes de la fin du ve siècle, restées patriarcales sous leurs brillants dehors. Hommes et bêtes, en effet, vivaient confondus dans la cité de Périclès. Le chien était de tous les banquets ; des perdrix et des cailles erraient en liberté dans les appartements ; des oies se dandinaient gauchement autour des femmes occupées aux tâches ou aux médisances du gynécée. La colombe, la tourterelle, l'humble moineau, égayaient les intérieurs modestes, tandis que de riches amateurs entretenaient des oiseaux rares alors, tels que le paon ou le faisan. L'un d'eux, un certain Démos, était célèbre pour sa volière, superbement aménagée, et que le public était admis à visiter une fois par mois. Il est possible qu'Aristophane ait inconsciemment reflété ces usages ; quoi qu'il en soit, la paix, une paix très douce, règne dans ses comédies entre l'homme et l'animal.

Il a presque complètement négligé les animaux domestiques : il leur préfère les animaux sauvages, surtout les petits, la grenouille et l'oiseau. Ah ! l'oiseau, comme il le connaît, et quel plaisir visible il a pris à vivre, en imagination, de sa vie ! Toutes les espèces lui sont familières, et celle des picoreurs de grain, qui habitent les sillons et pépient autour des mottes, et les oiseaux des jardins, qui nichent dans l'épaisseur du lierre, et ceux des montagnes, mangeurs d'olives sauvages et d'arbouses, et ceux des marécages, happeurs de moustiques, et ceux de la mer, qui voltigent au-dessus de la crête des vagues. Rien de féerique, dans la comédie des *Oiseaux*, comme ce défilé interminable d'êtres ailés, — que rappelle un peu, dans *Chantecler*, le joyeux défilé des Coqs. — Il en est qui se distinguent par leur rang social ou par la puissance de leur art : ainsi la Huppe, cette reine de l'empire aérien, et le Rossignol, qui par sa voix les éclipse tous. Le rossignol d'Aristophane ne vaut, assurément, ni celui de Michelet, ni celui de M. Edmond Rostand : il n'a pas le génie créateur du premier et sa sensibilité inquiète ; il lui manque la mélancolie du second, son rêve d'idéal et sa souffrance de n'y pouvoir atteindre, sa vaillance, fidèle au chant jusqu'à la mort. Il n'en est pas moins un admirable artiste, dont la voix pure s'élève à travers le feuillage jusqu'au trône de Zeus et réjouit son cœur, contrastant avec les rauques appels de ces troupes de

cygnes qui émigrent du Nord sur les bords de l'Ebre, et qui sèment l'effroi jusque dans l'Olympe.

Et puis, ce qu'ils ont pour eux, ces hôtes de l'air, c'est l'extraordinaire antiquité de leur race. Ils ont paru dans le monde bien avant les dieux ; ils sont nés de l'Amour, l'auteur de toutes choses, et, comme lui, ils sont éternels. Aussi quel n'est pas leur mépris pour les hommes, créatures d'argile plongées dans la nuit, frêles comme les feuilles, ombres qui n'ont que le souffle, éphémères privés d'ailes, fantômes inconsistants semblables à des songes ! Le poète s'est fait ici l'écho d'anciennes légendes que ne connaissait pas la théologie officielle, mais qui couraient dans le peuple, et qu'on retrouve partout. Le *miracle du vol* n'avait pu, de bonne heure, laisser les esprits indifférents : il semblait que ceux auxquels il est donné de l'accomplir devaient avoir une origine mystérieuse, prodigieusement reculée, qui leur conférait une dignité au moins égale à celle d'autres êtres, privilégiés aussi, ceux qui respirent dans l'élément irrespirable, les poissons. Et de là, entre eux, une sorte de parenté. Ne voyons-nous pas Dieu, dans la *Genèse*, créer le même jour, et avant toutes les autres espèces, les poissons et les oiseaux ?

Mais la pensée d'Aristophane ne s'égare pas dans ces réflexions. Si les oiseaux l'attirent, c'est moins pour le mystère de leur naissance que pour leur gentillesse, qu'il a sentie comme nous. Voyez de quelles couleurs il peint leur Muse : elle leur ressemble, elle est leur sœur, n'étant que l'un d'eux idéalisé. Ce sont eux, d'ailleurs, qui tracent son portrait dans le plus gracieux des chants lyriques que renferme la comédie dont ils sont les héros ; et ce chant est coupé du *tio tio tio* naïvement imitatif que M. Edmond Rostand a jugé digne de servir de prélude à la complainte de son Rossignol :

Muse des taillis, *tio tio tio*, *tio tio tio tiotinx*, aux accents variés, près de laquelle, dans les vallons et sur les hauts sommets, *tio tio tio tiotinx*, j'habite l'épais feuillage du frêne, *tio tio tio tiotinx* ! de mon gosier sonore j'envoie vers Pan un hymne sacré, et pour Cybèle, la Mère vénérable, qui règne sur les monts, je forme d'augustes chœurs, *tototo tototo tototototinx*, où, comme l'abeille, Phrynichos venait butiner l'harmonie de ses chants, si doux à l'oreille, *tio tio tio tiotinx*.

Le sentiment religieux a sa place dans ce couplet, en vertu d'un principe sur lequel je me suis expliqué, et l'histoire littéraire; mais ce qui domine, c'est le charme ténu des chanteurs et de la nature qu'ils animent de leurs chants : Cybèle et Pan, et le vieux poète tragique Phrynichos, — le maître d'Eschyle, — ne sont là qu'un décor un peu conventionnel et accessoire, qui laisse au premier plan le frêne et les taillis, et cette Muse babillarde, que chacun de nous a rencontrée au fond des bois.

L'oiseau nous plaît encore, et nous attendrit, si je puis dire, par son innocence. Il y a bien les brigands de l'air, les maraudeurs, les meurtriers, auxquels M. Edmond Rostand a taillé dans son drame un rôle sombre, non dépourvu d'une sorte de grandeur épique. Mais les autres, ceux qui ne tuent point, qui ont pour patrie l'air bleu, inondé de soleil, — les brigands opèrent la nuit, — ceux-là ne sauraient avoir des intentions mauvaises; du moins, nous leur prêtons spontanément une pureté que l'auteur de *Chantecler* rend avec une grâce précieuse, quand il nous montre, au quatrième acte, l'assoupissement de la forêt. Rappelez-vous, à ce moment, la prière des petits oiseaux et leur subtil examen de conscience. Ils s'accusent de péchés proportionnés à leur taille, et leur confession trahit des troubles d'âme délicieux, les scrupules de nonnes tourmentées de fautes imaginaires, et qui ne veulent s'endormir que dans la paix du pardon.

Eh bien, ce côté particulier de leur nature, — ou de celle que nous leur attribuons, — Aristophane l'a saisi : il a été touché de cette vie innocente, aux besoins peu nombreux et si aisés à satisfaire, aux joies faciles; et il l'a peinte à sa manière, sans la nuance de mysticisme qu'y met l'esprit chrétien, mais avec une délicatesse charmante.

Pisétaire, dans les *Oiseaux*, vient de révéler à ses hôtes leur antique origine et les droits qu'ils possèdent au gouvernement du monde; et maintenant il explique à son compagnon, — un peu borné, comme le « compère » de nos revues, — que les oiseaux seront désormais leurs seuls dieux, à eux, les hommes, puisqu'ils l'emportent d'une telle hauteur sur Zeus lui-même. Quoi de plus simple que le culte qui leur sera rendu?

Et d'abord, nous n'aurons pas besoin de leur construire des temples de pierre, aux portes d'or, mais les buissons, les bouquets de chênes verts seront leurs demeures. Et les plus vénérés d'entre eux auront pour sanctuaire le feuillage d'un olivier. Nous n'irons plus sacrifier à Delphes ni aux sables d'Ammon : debout parmi les arbouses et les olives sauvages, tendant nos mains pleines d'orge ou de froment, nous les prierons de nous admettre au partage des biens dont ils disposent, et, tout de suite, pour quelques grains de blé, nous verrons exaucer nos désirs.

N'est-elle pas adorable, la religion nouvelle? L'imagination du poète s'est amusée, on le sent, des rites qu'elle invente, jeux d'enfants dont la grâce semble railler les graves cérémonies par lesquelles les hommes ont coutume d'honorer leurs dieux. Mais voici qui vaut mieux encore.

Les oiseaux, convaincus de leur importance, se réjouissent des honneurs qui leur sont réservés: puis, en têtes légères, ils n'y songent plus, et se mettent à chanter le bonheur qu'ils ont toujours goûté, celui qu'ils doivent à la nature :

Heureuse la race des oiseaux ailés qui, l'hiver, n'ont pas besoin de manteau! Et je ne crains pas non plus, au fort de l'été, les brûlants rayons de l'astre qui brille au loin, car je séjourne dans les prés fleuris et les retraites de feuillage, quand l'insecte bruyant, l'étonnante cigale, lance, folle de soleil, son cri strident aux ardeurs de midi. J'hiverne au creux des grottes, où s'ébattent avec moi les nymphes des montagnes, et, le printemps venu, nous picorons les baies blanches du myrte virginal, et tout ce que produit le jardin des Grâces.

N'est-ce pas, plus ample et rehaussée d'une joliesse païenne, la parabole de l'Évangile selon saint Luc? « Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier, et Dieu les nourrit... »

Si je ne craignais de m'étendre outre mesure, je parlerais longuement des grenouilles : quelle poésie a su mettre en elles Aristophane! Elles ne paraissent pas dans la pièce qui porte leur nom, mais on entend leur voix. Ce sont d'habiles chanteuses, qui se flattent évidemment quand elles qualifient leurs coassements de « douce chanson » et rappellent les « mélodieux concerts » qu'elles font entendre au Marais[1], le

1. Où était le temple de Dionysos.

saint jour des Marmites [1], — « lorsque la foule ivre, en long cortège, pénètre dans l'enceinte sacrée du dieu..., *brékékékex, koax koax* » ; — elles se flattent, mais leur sort est enviable entre tous : car elles sont les « filles des sources », les êtres bienheureux qui passent leur vie dans la fraîcheur, soit que, par le grand soleil, elles « bondissent au milieu des souchets et des joncs », et plongent et replongent sans jamais se lasser, soit que, aux mauvais jours, elles « fuient la pluie de Zeus et s'en aillent répéter, tout au fond de l'étang, leur humide et agile refrain, sous les gouttes qui font éclore des bulles légères à la surface des eaux ». — Remarquez ce trait final, qui est une trouvaille. Jamais Aristophane n'a été plus précis dans la description, ni plus suggestif. Quelle délicate observation cela suppose, et quelle sympathie pour les moindres gestes de la nature ! Et notez que ce geste-ci, — tout un drame en miniature, un drame de l'air et de l'eau, — tient dans un seul mot, un de ces grands mots forgés, si fréquents chez les comiques, et qu'ils créent sans aucune peine en soudant ensemble plusieurs noms ou adjectifs [2]. Nous avons donc affaire à une plaisanterie, mais où se devine comme une émotion fugitive. On dirait un de ces timides qui habillent en « blague » l'expression d'un sentiment tendre.

*
* *

Ceci m'amène à dire un mot d'Aristophane peintre, non plus de la nature animée, mais de la nature tout court, qu'il a goûtée peut-être un peu comme nous la goûtons, pour elle-même. Sans doute, il n'a connu ni l'analyse profonde et fine à laquelle nous la soumettons, ni les jouissances d'artiste qu'elle nous procure : il ignora les ravissements où le géranium de la fermière, le sabot « crachant de la paille », la fourche qui dort en faisant des « rêves de foin », les quilles, le râteau, illuminés par le soleil, dépouillant leur aspect de choses communes et chétives, embellis, transfigurés, jettent le Coq

1. Une fête dionysiaque.

2. Je le transcris exactement : *pompholygopaphlasmasin*, — de *pompholyx*, bulle, et *paphlasma*, bruit d'une eau qui bouillonne et sur laquelle se forment et crèvent sans interruption des bulles d'air.

dilettante de M. Edmond Rostand; mais il fut sensible à la beauté du ciel et aux formes changeantes des nuages, à leurs figures de loup, de léopard, de taureau, de centaure, à toute cette aérienne fantasmagorie, infiniment variée de lignes et de couleurs, qui nous amuse et nous fait rêver. Le poète qui compare les nuages à de « larges flocons de laine », les a certainement observés avec attention, et il a pris plaisir au spectacle de leur mobilité indécise et légère.

Ce qu'il faut noter, d'ailleurs, dans la comédie où il parle d'eux en termes si justes, c'est une singulière contradiction. Cette comédie est celle des *Nuées*, dirigée contre Socrate et les sophistes, et les Nuées qui en forment le chœur sont des fantômes grotesques, destinés, par leur extérieur, à provoquer le rire. Nous ne savons pas quel costume elles portaient; ce que nous savons, parce que l'auteur lui-même nous l'apprend, c'est qu'elles avaient de longs nez postiches, allusion à l'odorat subtil des penseurs affairés dont elles étaient censées diriger les recherches. — Or, voici que ces ridicules personnages prennent tout à coup de la gravité dans l'imagination d'Aristophane; par un illogisme qui lui est familier, il perd de vue la charge qu'il méditait, et prête à ses Nuées, dans le chant où elles s'exhortent, encore invisibles, à répondre à l'appel de Socrate, un langage d'une étonnante poésie :

Nuées éternelles, paraissons! Que notre humide et mobile essence monte des abîmes de l'Océan notre père, aux mugissements profonds, et gagne les cimes boisées des hautes montagnes, d'où nous apercevrons les lointains sommets, et les récoltes, et la terre sacrée que nous rendons féconde, et les fleuves divins, au cours retentissant, et la mer bruyante, au grondement sourd : car déjà brille l'œil infatigable de l'Ether, illuminant tout de ses rayons étincelants. Allons, secouons la brume chargée de pluie qui cache nos formes immortelles, et promenons nos regards sur le monde.

On ne peut rien concevoir de plus grandiose que ce tableau : visiblement le poète l'a peint avec amour, séduit par ces vapeurs incertaines qu'il se représente arrivant de partout, et de l'Olympe, et de l'Océan, et du Nil, et du Palus-Méotide, et des sommets rocheux, tout blancs de neige, du Mimas. Et ce qui le frappe aussi, c'est la vertu fécondante et rafraîchissante de ces nuages dont, plus qu'ailleurs, on appréciait la

venue dans ce pays où la poussière règne en maîtresse une partie de l'année, — la poussière que le vieil Eschyle, par une audace qu'imite M. Edmond Rostand lorsqu'il accouple fraternellement la lumière et l'ombre, qualifie de « sœur altérée de la boue ».

Je me rappelle un joli mot d'un compagnon de voyage. Nous nous trouvions plusieurs faisant escale à Naples, en revenant de Grèce, et, pour tuer le temps, nous étions descendus à terre. Des nuages de poussière s'élevaient sous un ciel serein dans la Chiaja. L'un de nous, un jeune peintre, — un peintre des rives de la Seine entre Suresnes et le Bas-Meudon, — qui gardait rancune à l'Attique de sa sécheresse, jeta cette boutade : « Et dire que cette poussière s'en va toute à Athènes!... » Notre ami oubliait que l'Attique se suffit, qu'elle produit à elle seule assez de fine et tourbillonnante poussière pour aveugler tous les paysagistes que leur mauvais sort y envoie. Je ne sais si les anciens sentaient comme nous ces choses, mais il me semble qu'il y a de cela, un peu, chez Aristophane, quand il nomme les Nuées « vierges porteuses de pluie ».

Il serait étrange que ce poète à l'imagination si vive, ce peintre amoureux du ciel, fût resté indifférent aux changements des saisons, et qu'il eût, notamment, laissé passer sans le fixer sur sa toile, au moins en traits épars, le printemps. Il n'est pas de Grec qui n'ait aimé, adoré le printemps : le peuple qui, dans la vie et dans l'art, s'est montré, plus que tous les autres, enthousiaste de la jeunesse, ne pouvait manquer d'être sensible au renouveau de la terre. Les Athéniens avaient une fête, les Anthestéries, qu'ils célébraient pendant trois jours, à la fin de février, en l'honneur de Dionysos protecteur de la végétation : c'était à la fois la fête de la nature rajeunie et celle de l'enfance. Les enfants y prenaient part, le deuxième jour, en assistant, du haut de chars enguirlandés, à la promenade rituelle de l'image du dieu, que suivait une foule immense, travestie et masquée. Ils allaient aussi fleurir l'autel de leur patron, le petit Eurysacès, le fils d'Ajax, en souvenir du séjour qu'il avait fait jadis à Athènes avec son père, et du sacrifice qu'il y avait offert à Dionysos. L'idée était jolie: elle se retrouve chez Aristophane : lui aussi, dans

les tableaux qu'il trace de la nature, il associe la jeunesse et le printemps.

On sait que, dans les *Nuées*, deux éducations sont opposées l'une à l'autre, l'ancienne et la nouvelle. La première a produit toutes les vertus ; la seconde mène à tous les vices. C'est le thème qu'ont développé d'innombrables moralistes. Or, dans une des scènes, l'Ancienne et la Nouvelle Éducation se querellent sous la figure de deux personnages allégoriques dont chacun vante ses bienfaits ou ses avantages. Et le premier donne au jeune Phidippide, le héros du drame, de sages conseils, et lui décrit les joies innocentes qu'une vie saine et conforme aux vieux usages est seule capable de lui procurer :

... Descendant à l'Académie, tu courras sous les oliviers sacrés, couronné de frêles roseaux, avec un aimable compagnon de ton âge ; et tu sentiras bon le smilax et l'insouciance, et le peuplier blanc aux feuilles caduques, tout heureux du printemps, où le platane murmure à l'oreille de l'orme.

C'est bien là le cadre qui sied à la jeunesse, qui l'embellit encore et fait valoir sa grâce. Le dernier trait est d'une préciosité dont la hardiesse peut paraître excessive. Je ne puis, quant à moi, qu'en admirer le rare bonheur. Il est menu comme le printemps de l'Attique, qui ne ressemble en rien à nos printemps de France, lourds, robustes, insolents, outrageusement verts. Et c'est le mérite d'Aristophane d'avoir exactement reflété l'impression qu'on éprouve encore aujourd'hui à voir éclore cette fine verdure, où le moindre bourgeon, ouvrant ses feuilles minces, semble s'harmoniser avec le ciel pâle et les subtils contours des clairs horizons. Rien ne vaut ce spectacle, qui dure peu et dont il faut se hâter de jouir. Rien ne vaut ce décor éphémère et charmant, où chaque brin d'herbe a sa valeur, parce qu'on en sait la flétrissure proche, où tout pousse et verdit et fleurit pour se faner bien vite, où les oiseaux — le mot est d'About — « se disputent à grands cris une goutte de rosée que le soleil a oublié de boire ».

*
* *

Reste à rendre compte des raisons de ce goût d'Aristophane pour la nature, et de la façon dont il l'a peinte, si différente de celle des poètes ses contemporains.

On a dit : c'était un rural ; il était né aux champs et faisait partie de cette petite démocratie des campagnes qui représente, dans la grande démocratie athénienne, un élément important, avec lequel les gouvernants ont dû compter plus d'une fois. De là sa sympathie pour les paysans, et sa précision dans l'image qu'il trace de leur vie. Il avait été l'un d'eux avant de s'engager dans la décevante carrière du théâtre, et il s'est fait, sur la scène, l'interprète spontané et indépendant de leurs revendications. — Telle est la thèse qu'a soutenue chez nous, il y a peu d'années, un helléniste éminent, écrivain délicat autant qu'érudit[1]. Il m'est difficile d'y adhérer sans réserve. Qu'Aristophane n'ait été, proprement, d'aucun parti, je l'admets sans peine ; que, tout en penchant du côté des aristocrates, — ce que personne ne songe à nier, — il garde à leur égard sa pensée libre et sa parole franche ; qu'on trouve chez lui, quelque sujet qu'il traite, ce large bon sens qui sait se tenir au-dessus des passions de caste ou de coterie, je ne fais nulle difficulté de le reconnaître. Ce que je conteste, c'est qu'on soit autorisé à faire de lui, par sa naissance, un campagnard.

La vérité est que nous ne savons rien de précis sur ses origines. Était-il né hors et peut-être loin d'Athènes, à Rhodes, à Chypre, en Égypte ? Appartenait-il à cette catégorie d'étrangers domiciliés en Attique qu'on désignait du nom de *métèques*, et qui, enrichis par l'industrie et le commerce, contribuaient grandement à la prospérité du pays ? Était-il, au contraire, un Athénien de race, dont le père, Philippe, habitait l'un des plus beaux quartiers de la ville, le Kydathénéon ?... Autant de suppositions qui ont vu le jour dans l'antiquité même, et parmi lesquelles les modernes, jusqu'ici, n'ont pu réussir à faire un choix acceptable. Il semble avoir eu des attaches avec Égine ; lui-même le laisse entendre dans ses *Acharniens*.

1. Maurice Croiset, *Aristophane et les partis à Athènes* ; Paris, 1906.

Mais en devons-nous conclure qu'il était Éginète, ou est-ce seulement la preuve qu'il possédait dans cette île un de ces lots de terre que le gouvernement assignait parfois, en territoire ennemi, à tout un groupe de citoyens?... On le voit, c'est la nuit, et les critiques qui s'aventurent dans ces ténèbres se prennent à regretter que les mémoires et le « reportage » qui nous encombrent de leurs indiscrétions, n'aient pas commencé beaucoup plus tôt : ils dissiperaient peut-être l'obscurité qui plane sur l'auteur des *Oiseaux*, comme sur la plupart des écrivains illustres de la Grèce, dont la vie, trop souvent, nous reste impénétrable.

Ce qui est probable, c'est qu'Aristophane avait des droits, par son état civil, à tenir aux Athéniens le libre et fier langage qu'il leur tient quelquefois. Qu'il y ait eu dans sa famille du sang étranger, c'est possible : cela justifierait le procès que lui intenta Cléon pour se venger des attaques violentes qu'il avait dirigées contre lui. Mais défions-nous du vent de calomnie qui soufflait dans Athènes : il n'était conte que l'on n'y inventât pour discréditer les gens qu'on n'aimait pas ou desquels on avait peur, et le moyen le plus communément employé pour les perdre était de les accuser d'avoir une origine étrangère. Lorsque, sans aller jusque devant les tribunaux, on voulait être très désagréable à quelqu'un, on le traitait de « Lydien », de « Phrygien » ou de « Paphlagonien » : cela, au temps d'Aristophane. Plus tard, la mode change : à l'époque de Démosthène, les adversaires politiques se lancent à la tête les noms de « Scythe » ou de « Thrace », à cause de l'intérêt que prend Athènes aux pays du Nord, où elle ne cesse de guerroyer. Mais ce vocabulaire, d'où qu'il provienne, est peu instructif, et ce serait être par trop naïf que d'y aller chercher les éléments d'une biographie sérieuse. Conçoit-on un *Dictionnaire des contemporains* se documentant à l'aide des injures ou des insinuations malveillantes que ne se ménagent pas les politiciens d'aujourd'hui, que ce soit avant ou même après les élections? Les hommes de lettres ne s'épargnaient pas plus entre eux que les politiques; la scène comique autorisait toutes les violences, et l'on y arrangeait de la belle manière ses concurrents.

Une chose probable encore, c'est qu'Aristophane était riche. Et comment ne l'eût-il pas été, étant poète? Il l'était comme

Eschyle et Sophocle, comme Euripide, dont la mère ne fut jamais marchande de légumes, — encore une calomnie enregistrée par d'anciens commentateurs, ignorants ou peu judicieux, et qui s'est perpétuée; — il l'était du moins assez pour avoir des loisirs, les loisirs nécessaires à la culture des lettres. Nous vivons trop sur cette idée — romantique et démocratique — que la fortune ne fait pas le génie : elle ne le faisait pas à Athènes, mais elle en était, surtout pour les poètes, une condition presque indispensable. Si la poésie grecque vivait d'inspiration, elle vivait aussi de science, et la science est longue à acquérir : les petites gens, ceux qui peinent, ne peuvent s'y attacher. Elle exigeait la connaissance des mythes, qui sont, en Grèce, l'âme de tout poème, et celle de la littérature antérieure, et celle du mécanisme de la langue et du style, et celle des règles de la musique et de la danse, auxiliaires obligatoires et parure du drame; et il y fallait, à la fin du ve siècle, ce lustre, ce vernis, favorable aux idées, aux sentiments, que seul pouvait donner le commerce assidu de la jeunesse contemporaine, fleur délicate et morbide de l'aristocratie, épanouie au souffle capiteux de la sophistique.

Ce sont toutes ces choses qui ont formé Aristophane, et si elles l'ont formé, c'est qu'elles étaient à la portée de ses ressources. Il faisait partie, lui aussi, de cette jeunesse qui promenait dans les gymnases l'orgueil de sa race et ses intrigues amoureuses; il en était, du moins, le compagnon recherché et adulé. On le conviait à toutes les réunions, à toutes les fêtes. Sa calvitie précoce était connue dans tous les cercles élégants. Il se défend, dans une de ses pièces, d'avoir les mœurs détestables d'Eupolis, un jeune rival, longtemps son ami, avec lequel il se brouilla pour des questions de propriété littéraire; il s'en défend, ce qui prouve peut-être qu'il les avait tout de même un peu, — encore un signe d'élégance et de fortune. — Il aimait à se décharger sur des intermédiaires du soin de monter ses comédies, ce qui indique la nonchalance d'un homme aisé, ennemi des vains tracas. Tel je me le figure, — et l'on voit combien cette image diffère de celle d'un petit propriétaire qui aurait vécu, au moins enfant, sur un modeste domaine dont il aurait gardé un souvenir sentimental.

Et pourtant il a aimé la nature d'un amour sincère. C'est

que tout le monde l'aimait autour de lui. Les Athéniens avaient toujours vécu dans une sorte de communion affectueuse avec elle, et ceux d'entre eux qui l'estimaient surtout pour ce qu'elle rapporte, les gens des campagnes la sentaient à leur façon. Thucydide, qui s'attendrit rarement, laisse percer une émotion discrète, quand il nous montre les paysans de l'Attique abandonnant leurs villages pour aller s'enfermer dans la ville avant les premières hostilités de la guerre du Péloponnèse. C'était le conseil de Périclès, très écouté à ce moment. Il avait imaginé cette tactique, vu l'infériorité numérique de l'armée de terre d'Athènes, de livrer le pays aux dévastations de l'ennemi, pour porter tout l'effort de la guerre sur mer et ravager au moyen de la flotte les côtes péloponnésiennes. Il fallut donc quitter ses champs; on envoya le bétail en Eubée, et l'on émigra dans la capitale. Ce fut un regret universel, un trouble profond apporté dans les mœurs, un renoncement douloureux à de vieilles et douces habitudes; un peu de la tristesse de cet exode transparaît dans le style contenu du grave historien.

Mais ce n'étaient pas les humbles seulement, les petits cultivateurs, qui étaient attachés au sol : les citadins aussi l'aimaient par tradition de famille. Tous ces riches, qui menaient grand train à la ville, avaient dans les campagnes leurs souvenirs les plus anciens, et le soutien, l'aliment de leur fortune. C'est là que leurs aïeux avaient vécu durant des siècles, là qu'eux-mêmes possédaient de grands domaines qu'ils faisaient valoir par le travail de leurs esclaves. Ils les visitaient souvent, y allaient jeter le coup d'œil du maître, et c'était, pour beaucoup, l'occasion d'exquises matinées passées parmi les oliviers et les ceps, et, au retour, le prétexte de quelque folle chevauchée par les pentes et les ravines, à travers fossés et ruisseaux, comme celle que décrit, avec son expérience consommée d'homme de cheval, le cavalier-publiciste Xénophon.

Tous ces hommes, assurément, ne voyaient pas la nature avec des yeux d'artiste : son charme, cependant, ne leur échappait pas. Ils avaient leurs plants de violettes, — Aristophane nous l'a montré, — et leurs champs de roses : — les rosiers étaient superbes aux environs d'Athènes, et donnaient d'amples moissons de fleurs. — Ils saluaient avec joie le retour

du printemps. Il existe un vieux vase de fabrication athénienne, de ceux où les figures s'enlèvent en silhouettes noires sur un fond rouge pâle, qui traduit naïvement cette joie. On y voit une hirondelle qui passe à tire-d'aile au-dessus de trois personnages, un jeune homme, un homme d'âge mûr et un enfant, les deux premiers assis sur des escabeaux. Et tous trois l'aperçoivent et se la montrent du doigt, et sa vue leur arrache des exclamations consignées dans de brèves légendes qui paraissent sortir de leur bouche, comme sur nos rébus. Et le jeune homme s'écrie : « Tiens, une hirondelle! » Et l'homme âgé : « Mais oui, parbleu! » Et l'enfant : « C'est, ma foi, vrai! » Et l'homme conclut : « Voilà le printemps! » C'est simple et c'est joli. Et qui sont ces gens? Des gens de la campagne; leur mise et leurs sièges rustiques l'indiquent assez. Et n'en dit-elle pas long, cette image d'Épinal, — un Épinal d'il y a deux mille ans, — sur leur sentiment de la nature?

D'autres avaient pour elle un goût plus raffiné, comme on peut le conjecturer par le prodigieux commerce de fleurs qui se faisait à Athènes. La passion des fleurs, chez nous, est de date récente; il est vrai que, dans l'art de les disposer, instruits par l'Orient, nous avons acquis une véritable maîtrise. Les Athéniens les employaient de temps immémorial, et elles paraient tous les actes de leur vie, — funérailles, mariages, *beuveries* des hommes prolongées jusqu'à l'aube, et suivies de bruyantes promenades par les rues silencieuses, encore endormies. — On en faisait principalement des couronnes, et c'était toute une science délicate et subtile. Des femmes, des jeunes filles y travaillaient en grand nombre, et parmi elles il y en eut de célèbres pour leur beauté, et pour l'aimable facilité de leurs mœurs. Quelques-unes de ces *fioraie* s'acquirent un renom par leurs aventures. Une certaine Glycère, qui était de Sicyone, — mais il y avait aussi des Glycères à Athènes, — fut aimée, nous dit-on, du peintre Pausias, son compatriote, qui la représenta en faiseuse de couronnes, et ce portrait avait une telle réputation, que Lucullus (il se connaissait encore en autre chose qu'en cuisine) en paya plus tard une simple copie deux talents, — près de 12 000 francs de notre monnaie.

Voilà des faits qui ont leur valeur. Comment une société qui aimait à ce point les fleurs, et qui les faisait venir jusque

de Naucratis, où la douceur du ciel d'Égypte leur permettait d'éclore en toute saison, n'eût-elle pas spontanément aimé la nature, toute la nature?

J'ai l'air de chercher à diminuer le mérite d'Aristophane, et telle n'est pas mon intention. Ce que je veux dire, c'est qu'on aurait tort de prendre son amour de la nature pour un accident. Il vivait parmi des hommes qui la goûtaient et n'en perdaient jamais le contact, et lui-même, sans doute, ne le perdit jamais, étant propriétaire, au moins dans l'île d'Égine, où il semble s'être retiré parfois pour se reposer ou pour écrire. Lui aussi, qui sait? passait des mois à Cambo.

Ce qu'il a de particulier, c'est sa manière de la peindre, qui le distingue profondément des tragiques; ce sont ces touches rapides qui détachent les choses, cette façon de préciser et de localiser qui fait *voir*, avec, par instants, des coups d'aile qui enlèvent et découvrent aux regards l'infini des lointains horizons. Mais ces envolées sont rares : le plus souvent, la *nature* d'Aristophane nous intéresse par le soin qu'il prend de la circonscrire; il en aime surtout le détail, qu'il saisit avec une acuité de vision singulière, et qu'il rend d'un trait sobre, qui lui suffit et qui nous suffit. Sont-ce là des qualités absolument originales, ou que peuvent expliquer certaines influences?

Il semble impossible de négliger ce fait qu'il fut un satirique, et qu'il est justement de l'essence de la satire de procéder par exemples courts et suggestifs, par images imprévues, qui soudain illuminent. Les satiriques de tous les temps ont employé cette méthode, — Lucien, Horace, Juvénal, Boileau. — Chez tous c'est le même tour d'esprit instinctif, parce que le genre y conduit naturellement. Et Voltaire qui polémique sans cesse, ou qui se moque, n'agit pas d'autre manière : il use et abuse de l'allusion concrète, — l'arme par excellence de la polémique comme de la satire, parce qu'elle fixe et simplifie tout. — Or, cette habitude prise, on ne la quitte plus; le besoin et la recherche de l'expression mordante subsistent alors même qu'on n'a pas le désir de mordre; le style n'a plus de fiel, mais il garde sa netteté et son agilité d'instrument d'attaque : c'est un pli qui ne s'efface pas. Je crois apercevoir ce pli chez Aristophane : le continuel et audacieux dénigrement de la comédie le lui a fait contracter à ses débuts, et

on le devine partout dans son œuvre, même aux endroits de détente où il sourit à la nature; même là il porte cette précision agressive qui est entre ses mains, dans la lutte, une chose redoutable, et dont il sait faire une chose légère, d'une grâce un peu grêle, mais si alerte! en ses moments de calme, de tendresse, de poésie. Cela peut sembler paradoxal, mais sa claire vue de la nature et sa manière innocemment incisive de la peindre lui viennent en grande partie de ce qu'il est un comique.

Il me tarde d'ajouter qu'elles lui viennent encore d'ailleurs : elles lui viennent de ce qu'il est un artiste, et un réaliste, comme tous les grands, les vrais artistes. Nous ne savons pas si la nature avait une place dans les comédies de ses contemporains, que le temps n'a point épargnées; mais il est douteux que Cratinos et Eupolis aient parlé d'elle avec le même bonheur. Libre à nous de voir en lui une exception, ou, tout au moins, un admirable type, dans la Grèce ancienne, d'amant de la nature champêtre ou sauvage. Il l'a vivement sentie, l'ayant observée de près, avec cette curiosité élégante qui est l'un des côtés les plus intéressants — et les moins connus peut-être — de son esprit.

Car il y a en lui, déjà, de l'alexandrinisme; il est alexandrin par son érudition, par son goût des traditions anciennes et des contes populaires, qu'il utilise et fait entrer dans la savante contexture de ses drames; il l'est par sa sympathie pour les petites gens, par son application à représenter leurs tracas, leurs joies modestes, par ses fréquentes allusions à la vie humble, au ménage et aux moindres objets qui en faisaient partie : la licencieuse invocation à la lampe d'argile, au commencement de l'*Assemblée des femmes*, à la lampe, témoin et auxiliaire des plus secrètes pratiques de la toilette féminine, est dans la manière de l'alexandrinisme le plus pur. Il est encore alexandrin par le style, par cette préciosité dont j'ai cité quelques exemples. Il a beau railler Euripide, il est du temps d'Euripide, il a subi son influence, ou celle des tragiques qui le prenaient pour modèle. — Mais il a, cela va sans dire, plus de sang que Théocrite: ce n'est pas un poète de cabinet, qui s'amuse à plier aux règles de l'art des mœurs rustiques que les livres lui ont apprises, ou dont il a glané le sou-

venir au cours de villégiatures studieuses, dans les pays mêmes où elles avaient fleuri : il peint ce qu'il voit, sans énerver la vérité, dont la beauté robuste ou gracieuse touche en lui l'artiste sincère, demeuré sain en dépit du maniérisme qui l'effleure.

J'ai connu en Grèce un homme de grande valeur, professeur à l'Université d'Athènes, l'historien Paparrigopoulos. Il aimait passionnément son pays, et donnait d'une expression qu'on trouve chez Aristophane une interprétation fort ingénieuse. Il s'agit du compliment : « Athéniens couronnés de violettes », qui flattait singulièrement ce peuple spirituel et naïf, quand il le rencontrait dans les vers d'un poète, ou que, d'aventure, un ambassadeur étranger, au langage fleuri, le lui adressait en pleine Assemblée. Ces mots, pour le savant historien que j'ai nommé, avaient un sens symbolique : ils désignaient la fine coloration dont se parent, après le coucher du soleil, les montagnes de l'Attique, et ainsi n'auraient été, dans la bouche d'Aristophane, qu'un nouvel hommage rendu au charme ou à la splendeur du paysage athénien. Le poète eût souri de ce patriotique contresens. Non, encore une fois, Aristophane n'est pas un symboliste : il dit ce qu'il veut dire et appelle les objets par leur nom. Cette couronne, qui semble avoir été la parure préférée des Athéniens, était une couronne et pas autre chose : elle était formée des violettes odorantes qui embaumaient les champs d'Athmonon. C'était la couronne des fêtes dionysiaques, qu'Aristophane connaissait bien, qu'il avait portée, sans doute; c'était celle des réunions joyeuses et des banquets; c'était peut-être celle qui ornait sa tête chauve à ce banquet fameux dans lequel Platon le montre dissertant sur l'amour en présence de Diotime, l'étrangère de Mantinée, un peu avant l'heure matinale où parut, souriant, couronné de fleurs, ivre à demi, mais beau comme un jeune dieu, celui dont le nom sonne joliment dans ce vers de Jules Tellier :

Alcibiade avec ses joueuses de flûte.

PAUL GIRARD

UN FRUIT,

ET PUIS UN AUTRE FRUIT[1]

XII

LE SIGNE ÉVIDENT

— Ya Kérah! ya Milouda! ya Zorah! ya Mabrouka!... cette fois, la chose semble proche!

— La chose?... Et quelle, Rebbi Sidi? Et d'où la sais-tu, ô toi ma chère Yamina?...

L'art du chef de caravane imitait au mieux, comme toujours, le bavardage des femmes, et ces cris et ces appels d'une demeure à l'autre, qui se multiplient surtout quand les hommes ne sont pas là... Aussi les rires approbatifs récompensaient un pareil talent de mime, propre à divertir les plus moroses. La louange s'allongeait comme une ceinture, tout autour du feu de r'them.

Et le conteur poursuivait :

— Ya Nouara, ya Didja, la chose, par le fait, est une arme de luxe à deux détentes, comme le fusil des hommes riches; elle est une chaînette à deux anneaux, à trois, à quatre, comme les pendeloques d'une m'zima[2]... Et l'un de ces anneaux, —

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre.

2. Broche de foulard, pour le front.

si vous désirez le connaître, ô vous toutes, les amies, — c'est l'approche des chefs du baïlek[1] français, dont l'un porte plusieurs galons sur la manche, et qui viendront demain, ou même ce soir, sous la tente du kébir Baïlich...

— Bientôt caïd...

— « Déjà caïd », tu veux dire!... Surtout nomme-le, si tu le rencontres, « Baïlich déjà caïd! » Car c'est un signe, ô Milouda, et vous, Fatmah, Mam'ra, Embarka, c'est un signe, quand des Roumis viennent dans la maison de laine d'un homme à demi notable qui postule le caïdat!...

Vous imaginez, bons écouteurs, les commentaires débridés de ces bavardes, tantôt à peu près raisonnables, tantôt d'une logique courte et bossue, — celle qui pousse les femmes à dire : « Ceci ne nous regarde pas ; raison de plus pour en jaser!... »

— Il est probable, ô Yaminah, que Méryem viendra demander, à l'une ou l'autre de nous, le service de l'aide et de l'appui pour les divers préparatifs... Évidemment, le kébir Baïlich...

— Déjà caïd!...

— Déjà caïd, ne ménagera ni viande ni poivre pour recevoir de pareils hôtes.

— D'autant, ô ma chère Faffia, que cet homme cache en lui-même la crainte jaune, et que son cœur bat, sans doute, jusqu'à faire remuer son foie. J'en jurerais par les Marabouts!

Là-dessus, les questions téméraires, filles du démon, pourvoyeuses de la géhenne, se croisent en fusillade nourrie :

— La crainte jaune?... Baïlich?...

— Qu'entends-tu nous faire comprendre, ô toi ma chère Afzïa?

— Serait-ce à cause de certain projet, hum! dangereux pour son beurnouss rouge?...

— Explique-toi, nous t'en supplions par Allah qui ne dort ni ne rêve! Et ne tais rien, ô Afzïa, car ta chère petite pensée me paraît bien être, au fond, sœur de la mienne!

— Et de la mienne!

— Et de la mienne!

— Sois franche, ô toi la réservée! Mettons nos supposi-

1. Gouvernement, administration.

tions à l'air, comme les tapis aux veilles de fêtes : il est temps de les comparer!

Et c'est, chacune de ces corneilles tâchant de donner aux autres l'exemple, un tumulte des plus confus : langues qui tournent, bracelets qui tintent, fuseaux brandis sans précaution, au risque d'éborgner quelque djinn invisible, de passage par là. Et ce sont les têtes penchées, cous allongés (taratata, taratarata!) pour mieux savourer le mystère ; et puis les têtes redressées dans un même mouvement d'allégresse, et la confidence redite à la fois par toutes les bouches, avec force exclamations, — si bien que le secret d'Afzïa court le danger d'être demain le secret des Amalécites!...

Et vous, bons Croyants subtils, qui riez, vous avez deviné tout de suite de quelle couleur étaient les cartes. Il était percé à jour, le fameux projet de Baïlich, soigneusement voilé, enveloppé, scellé de sept précautions! Nulle de ces jacasseuses n'ignorait que le kébir, menton d'argent, céderait au besoin tous ses biens, et voire des morceaux de sa peau, pour installer sur ses fréchias Messaouda la jolie, la parée, petite fille trop jeune, grosse comme un poulet de quatre semaines, sur laquelle on jetait le blâme pour peu qu'on eût de bon sens.

— Elle est fière, dédaigneuse, hautaine...

— Vaniteuse comme sa mère Cassïa, l'outre d'or, que chaque aube voit plus rebondie!...

— Toute portée à se croire, enfin, un parti digne du Sultan...

Ainsi discouraient les voisines, et leurs langues s'aiguisaient, contentes, et leurs doigts joyeux, soudain plus agiles, filaient la laine blanche et légère devant les demeures alignées. Le venin de leurs paroles sautait sur Messaouda. A peine se souvenaient-elles que cinq ou six ans plus tôt Messaouda, petite enfant. avait été la « chérie follement », l'ornement du douar, agréable aux yeux de toutes comme un chevreau blanc pâturant dans les plaines. A peine, à peine se souvenaient-elles!... Et Messaouda de maintenant, pourvue de bijoux insultants, vêtue plus somptueusement de lune en lune, Messaouda forgeuse de boutades, et de qui l'on ne pouvait espérer pourtant ni services ni cadeaux, devenait la détestée, idri Allah!... C'est ainsi : l'herbe des oueds n'a pas les mêmes brins d'une année à l'autre, ni les humains, les mêmes sentiments.

— D'ailleurs, ô Rougaya, n'y a-t-il pas sottise, n'y a-t-il pas faute à conduire aux fréchias conjugales une petite créature de lait, qui tétait encore avant-hier?

— Certes, par la Vénérée Khadidjah!

— Cela crie contre le bien, ô ma chère Zorah!

— Et si nous n'étions pas, ô Fatmah, ô vous toutes, si nous n'étions pas de ces femmes qu'on cite pour leur bonté, il suffirait que nous disions à nos maris la moitié, la faible moitié, la moitié même de la moitié des manigances que nous avons découvertes...

— Il suffirait en effet, ô Mabrouka!...

— Surtout les soirs où l'envie souffle...

— Les soirs de récriminations et de querelle entre hommes, quand le kébir Baïlich a pris un peu, beaucoup d'avance, ses manières de noble caïd, ou même de noble bach-agha...

— Alors, certains parmi nos époux seraient capables, inch' Allah...

— Inch' Allah!...

— Capables, vous dis-je, de seller leur meilleur buveur d'air, et de chevaucher jusqu'à Ghardaïa...

— Et d'avertir les chefs français que celui précisément qu'ils ont choisi comme plume de leurs ailes, ce Baïlich dont ils veulent faire un dignitaire, quand par ailleurs de fort honnêtes gens sont à leur portée, bref, que ce kébir chéri d'eux s'apprête à leur désobéir...

— Se dispose à ne point suivre leurs ordres formels, formels, sur l'âge des filles qu'on possède en légitime mariage!...

— Ah! ah! j'entends cela d'ici. Ce serait une belle tempête!

— Et « Baïlich déjà caïd » pourrait bien, ô vous les amies, devenir « Baïlich jamais caïd »!...

Ainsi se chargeait de péché, par intention ou seulement par jactance, l'entretien médisant de ces femmes. Puis elles se taisaient tout à coup, gênées de ce que le vieux Sahara, qui depuis tant de générations connaît tant de vilenies, les eût entendues, — un peu défiantes aussi les unes des autres, hakh' Rebbi!... Elles se mettaient soudain debout, feignant d'avoir plaisanté, puis, leur quenouille au côté, marchaient de-ci, marchaient de-là, très diligentes travailleuses... Et pourtant elles se rap-

prochaient du logis de Baïlich... C'était l'aimant qui les tirait, comme furent tirés tous les clous du bateau d'Al-Schéazar... Leurs yeux guettaient entre leurs deux tresses les allées et venues des gens de cette demeure, — leurs yeux longs, leurs yeux noirs, pupilles luisantes, concupiscentes, de chacal qui surveille sa proie...

Prends garde à l'amitié de ton voisin,
Prends garde qu'il n'y ait du son dans sa farine...
Qu'Allah soit sur lui, soit sur toi,
Et glisse une défense dans ta confiance :
Il est le meilleur Protecteur!

J'en atteste les Koubbas saintes! le kébir Baïlich savait, de même que nous tous, combien les honneurs reçus (cette visite des Roumis, par exemple!) provoquent la malice chez l'adversaire, et la haine, réellement, chez l'allié ou le proche compagnon. Et c'est pourquoi (en dépit des éloges, des flatteries, des adulations que lui prodiguaient, par-devant, ses amis du douar) il ne se sentait pas tranquille.

Et c'est également pourquoi, barbe du Prophète! il avait dit : « Abdoullah », dans un convenable hoquet de digestion, aussitôt que la « dhiffa [1] » avait pu s'appeler terminée. Et certes il respira mieux quand ces chefs roumis reprirent l'étrier.

Naturellement, il les escortait jusqu'à leur étape suivante. Cela se doit, cela sied; mais quand même l'usage ne l'eût point commandé, il les aurait suivis, Baïlich le tracassé, par peur des indiscrétions... Il les aurait accompagnés tout le long des oueds herbeux, par où se continuait leur tournée pour inspecter les hommes de goum et les chevaux et les chameaux propres à la réquisition. Ces Français — les méticuleux! — examinaient toutes choses, et d'autres choses. Ils s'écartaient au galop de leur route, constataient l'état de quelque puits, vérifiaient le nombre des troupeaux, soit de moutons, soit de chamelles et chamillons : et l'on craignait, sur leur passage, qu'il n'y eût, parmi les papiers qu'ils reçoivent d'Alger ou de France, quelque augmentation d'impôt prescrite, ou des

1. Grand repas d'hospitalité cérémonieuse.

ennuis d'une sorte imprévue... Tel était l'effet de leur course, aux yeux des Nomades rencontrés.

Mais Baïlich, mieux averti, — gonflé aussi de l'orgueil d'avoir eu chez lui, au su de tous, des chefs à plusieurs galons pour « hôtes de Dieu », — ne songeait pas à ces inconvénients. Il était bien trop tenaillé par ses idées fixes, bonnes gens, pensant à son beurnouss rouge, pensant à Messaouda, pensant aux délations qui pourraient se produire, Allah, Allah !... aux imprudences, aux maladresses fortuites, si se trouvait par hasard soulevée cette terrible question des mariages précoces, sur quoi les Roumis sont intraitables... Le front de Baïlich se plissait. La terreur de Baïlich, à propos d'un rien, se corsait. Il ne quittait plus les chefs, il devenait, croyez-moi, leur trace et leur ombre. Il ne voyait personne leur parler sans que les glaçons de la peur vinssent tomber sur son échine, jusqu'à la faire frissonner en dépit de ses trois beurnouss.

Dès l'avant-veille, sa sécurité s'était alarmée. Il aurait voulu (sitôt annoncée la prochaine et très précieuse inspection des Roumis) envoyer à Guerrara, dans la maison familiale d'un riche M'zabite de sa connaissance, les deux épouses, Aïcha, Zergua : et certes, aucune voix ne se serait faite aiguë pour s'en étonner, bien au contraire, car il a été dicté : « Cache à tous tes femmes de la Droite ; il sera plus facile alors qu'elles ne soient ni méconnues ni calomniées [1] ».

Et vous auriez approuvé cette mesure, ô mes auditeurs, même en devinant comme moi la part de ruse — honnête certainement — qui se mêlait au scrupule pieux.

Le kébir Baïlich combinait ceci : avec Aïcha-bent-Ibrahim s'en iraient, selon leur coutume, celles qu'elle nommait ses amies, Cassïa la vaniteuse et Messaouda la perle, la fine émeraude. Or, Messaouda disparue pour le temps que durerait le séjour des chefs, Messaouda escamotée, comme ces noix que les jongleurs feignent de dissoudre d'un souffle, c'était le gros du danger qui disparaissait, qui s'escamotait également. La réplique aux accusations (s'il s'en produisait malgré cette absence) se ferait quasi toute seule : « Une enfant trop jeune?...

1. Koran.

Mais où est-elle?... Et l'épouser, moi votre fils et serviteur? moi, Baïlich, prochainement caïd grâce à vos bontés françaises?... Hakh' Rebbi! j'y rêve d'autant moins que je ne l'ai jamais regardée. Qu'on me la montre! Où est-elle?... où est-elle, mais où est-elle, cette petite graine de fille d'Ève dont on eut l'audace de vous parler?... »

Et ainsi de suite, par la Corne! Les mots remuaient à l'avance sur la langue du kébir Baïlich. Mais c'était une préparation d'éloquence toute superflue. Nettement Cassïa la vaniteuse refusa d'accompagner les épouses de Baïlich là-bas, dans la maison du M'zabite!... Elle, toujours férue des déplacements, toujours disposée à partir, que ce soit en bassour ou à dos de mule, avait changé d'entêtement. « Elle resterait sous sa tente, — déclara-t-elle, — et s'y sentirait on ne peut mieux, en compagnie de sa fille, son pigeon bleu, Messaouda... »

— Et, du reste, ne serons-nous pas sous l'abri de ton voile, ô toi notre mère la sage Méryem?... Quel soupçon pourrait nous atteindre?... Les Roumis ne sont pas des ogres, des Tessouïrs [1] mangeurs de chair fraîche, ni des pillards prêts à violenter...

On n'en tira point autre chose. Elle souhaitait examiner les Français et leurs faits et gestes, ne fût-ce qu'entre les deux bords d'une couture de tente décousue.

Alors il fut décidé qu'Aïcha-bent-Ibrahim et Zergua n'iraient pas non plus à Guerrara, mais trouveraient simplement chez Bakta, cousine d'Aïcha, un asile pudique et discret.

— C'est ainsi que ton sid' veut les choses, ô ma chère fille, — expliquait à sa bru la sage Méryem, — et de la sorte, inch' Allah, tu pourras aider aux travaux, et ne t'enfuir d'auprès de nous, les vieilles, que pour « le moment et l'instant »... Quant à Zergua, elle n'est plus bien jeune. Si même elle était surprise par l'arrivée des Roumis, sa pudeur n'en pâtirait point...

Aïcha disait oui, et derechef oui, poliment, du milieu de son chagrin : « Sois obéie, ô ma mère!... » Tout lui était indiffé-

1. Esprits rôdeurs, très féroces, tenant le milieu entre l'ogre et le vampire, de taille colossale et d'aspect tantôt séduisant, tantôt effroyable. — Une de leurs particularités est de changer de taille à volonté, pour se glisser, au besoin, par les plus petits interstices.

rent. Mais, par les Vertus musulmanes! c'était une femme de mérite. Elle sut avancer la besogne, en vue du festin d'hospitalité; elle sut pétrir des gâteaux comme à miracle, mouler des petits cônes au miel, éplucher des raisins pour le cousscouss, des pruneaux pour la « viande douce », des coings et des navets pour la viande au poivre, des abricots secs, des carottes, des fèves pour la cherba. Elle se hâtait, sans s'agiter, n'écoutant même pas le babillage des voisines, qu'il avait bien fallu mander, car c'étaient tellement de labeurs, — entretenir les feux, piler le caouah, frire les ragoûts aromatiques, tandis que les hommes, au dehors, prenaient avec gourmandise un extrême soin du rôti! — Non, certes, par les Saintes Épouses, la surveillance de belle-mère que Méryem avait promise aux inquiétudes de son fils, pour que personne ne chuchotât aux oreilles de la sacrifiée, cette surveillance, étroite, continuelle n'avait pas lieu de s'exercer! Aïcha, loin des bavardes, s'absorbait dans sa tristesse et s'isolait dans son travail, pâle, raidie. Elle était, depuis l'autre mois, celle qui se repaît de douleur...

Et, ce même soir, chez Bakta, elle ne prit nulle joie aux rires des cuisinières qui s'échappaient, rouges et décoiffées, réclamant, à la dernière heure, soit du piment, soit du girofle, et criant que le beurre manquait, Rebbi Sidi! et courant après les négros pour obtenir du bois sec, — si toutefois le rôti leur en avait laissé de disponible! — et contant, d'après le négro Blelle, que les hôtes français avaient fait grands compliments de la « torta[1] » bien hachée, bien beurrée, bien feuilletée, et dont tout l'honneur revenait aux mains habiles et plus qu'habiles d'Aïcha-bent-Ibrahim!

Elle ne donna nulle attention aux commentaires de Bakta et de Cassïa la vaniteuse sur la prestance des Roumis, que ces curieuses allaient contempler de quart d'heure en quart d'heure, passant sous le bord de la tente, du côté opposé à l'entrée. Elle ne suivit pas davantage leurs remarques (résultat de leurs observations faites par un petit trou de cloison) au sujet de l'embarras des Français lorsqu'il fallait s'asseoir par terre, ou déchirer proprement le rôti avec les doigts. Elle songeait seu-

1. Ce mets, que les Français gourmets nomment « le vol-au-vent arabe », est un hachis de mouton, très relevé, glissé entre de larges rondelles de feuilletage extrêmement gras.

lement à sa jalousie, encore, encore... au détachement toujours plus marqué de Baïlich... Et dans son cerveau tumultueux la lime acérée du chagrin limait, la scie dentée de la colère sciait et rescaait... Aïcha se demandait, la bouche contractée d'angoisse, ce qu'elle pourrait bien tenter de nouveau, essayer désespérément!...

Et, le lendemain de ce jour-là, quand le kébir Baïlich, comme je vous l'ai dit, escorta, les pas dans les pas, l'inspection de ses hôtes français, elle se sentit plus malheureuse. Qu'avait-il, l'époux? qu'avait-il?... Et, puisque le négro Blelle avait reçu l'ordre d'aller attendre ou rejoindre son maître à Guerrara, elle chargea ce serviteur noir de lui rapporter quelques amulettes tidjaniennes, qu'il achèterait d'un mokaddem, dont elle lui apprit le nom...

— Tu feras cela secrètement, ô Blelle!...

Et dans sa propre bourse de cuir rouge ornée de longues floches vertes (les beurnouss qu'elle avait tissés en plus de ceux de Baïlich lui procuraient de très honnêtes et abondants bénéfices, car ses mains étaient toute adresse, et ces beurnouss, ainsi que des tapis, le vieux Ben-Sliman, qu'on appelait aussi Bou-Maza [1], allait assez loyalement les vendre pour elle chez les sédentaires), — dans sa bourse, donc, elle choisit deux douros, qui suffiraient peut-être à la pieuse emplette... et deux autres douros mèmement, destinés à des parfums...

Elle était comblée d'essences de Tunis par son mari, à chaque bonne occasion, lorsqu'on se rendait à El-Aghouat ou quand passaient des caravanes : Baïlich ne lésinait pas; il savait que tout homme riche doit imprégner ses femmes d'odeurs. Mais ce que voulait Aïcha, maintenant, ce n'était ni bergamote, ni jasmin, ni essence de roses. Ce qu'elle voulait, tout en rougissant d'un expédient pareil, c'était de ces mystérieux produits qu'on vend sous le pan du beurnouss, au marché des villes, avec des clignements d'œil très aptes à en augmenter le prix, — de ces extraits qui ravivent le désir, et font des nuits affolantes dont le souvenir subjugue les hommes...

— Tu ne confondras point, ô Blelle? Et tu te tairas?...

1. « Le père La Chèvre ».

Même envers ta femme Sahdïa, donne-m'en ta parole, tu resteras sur ce point comme un parchemin cacheté?... Tiens, voici l'argent, et prends ceci de plus pour toi... Prends, te dis-je, prends-le, comme un cadeau de chez Allah...

Or, sur le Livre de là-Haut, tenu par l'Ange-scribe, il n'était pas écrit, sans doute, que de tels parfums profanes opéreraient : aussi n'opérèrent-ils pas. Et non plus les amulettes, malgré leur vertu tidjanienne : — que la Voie[1] bénie du saint Tidjani n'en reçoive ici aucune atteinte, ô mes écouteurs! que le renom de sa Baraka progresse à travers les siècles! Amen... Enfin, ce n'était pas écrit, frères du foyer, je vous le répète. Aucun des petits papiers salutaires n'eut de résultat : ni celui, couvert des cent noms d'Allah, qu'Aïcha glissa dans la boîte d'argent de son collier, ni celui, muni du signe de Salomon, qu'elle sut coudre dans un pli du sérouel[2] de son époux; ni celui, porteur d'excellentes formules mystiques, qu'elle mit en bouillie, avec un peu d'eau, et joignit par bribes quotidiennes à leur nourriture à tous deux... Pourtant, souriante et sans jamais récriminer, elle se parait, voulant aider le charme : elle posait en diadème ses foulards les plus seyants, elle lissait soigneusement ses nattes des joues. Le henné rouge teignait ses doigts, le safran tonifiait ses lèvres...

En vain! Je dirai même que les attentions conjugales, espérées de Baïlich l'époux, avaient comme un air fâcheux de se restreindre, de s'espacer... Et le caractère de Baïlich, jadis gai, tournait au morose. Et parfois il avait des colères blanches, celles qui viennent d'un nerf tressé[3]. Et parfois, Dieu Vindicatif et Secourable! il s'attardait aux villes, sans raison. Et parfois, Rebbi! Rebbi! lorsqu'il passait néanmoins la nuit au douar, il quittait les fréchias bien avant le second chant du coq, et s'en allait, s'en allait rôder, plein de l'autre désir d'une autre, derrière les maisons de laine... Aïcha demeurait toute

1. La « Voie », en terminologie mystique, c'est l'ensemble des doctrines, des préceptes et des oraisons propres à un Ordre, à une Confrérie musulmane.

2. Pantalon large.

3. Ce nerf pectoral, qui se tresse avec ses voisins, à la façon d'un fouet de lanières, ou qui se boucle successivement, comme une « chaînette » au crochet, est une conception anatomique éminemment saharienne.

seule sur le tapis refroidi ; et ses sanglots signifiaient le verset que nous connaissons tous, mais qu'elle ne connaissait pas, — le verset de l'épouse-amante du grand roi Suléïman, fils de David ou Daoud :

> J'ai cherché près de moi l'époux de mon âme,
> Je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé...

*
* *

Un matin d'entre les matins, quelques pauvresses des « Harazlïa », de ces tribus malheureuses, guenilleuses, vendeuses de paniers quand elles peuvent (que le Rétributeur nous préserve, et toi le premier, sidi, de vivre chez ces Nomades où tout, hommes, femmes, enfants, bourriquots, maigres chameaux, tout est plus ou moins galeux!) — un matin, bref, des pauvresses passèrent, bande chantonnante. Leur pèlerinage misérable se rendait au tombeau d'un marabout dont la koubba se voyait, coupole basse, du seuil de la tente du kébir Baïlich.

Les koubbas des saints sont les perles sur la gorge tiède du Désert...

Et celle-ci brillait, sidi, blanche à midi, dorée par les soirs, nacrée par les aubes, et, depuis plus d'une semaine, Aïcha-bent-Ibrahim était tourmentée de l'envie dominatrice d'y prier, par les sept Cieux! d'y implorer, par les septante-sept Vertus! disons plutôt d'y forcer la main, — ou que je meure nu! — à Dieu Sévère et Très Juste!... Je vous l'ai déjà tant de fois répété : cette créature aux belles tresses, et non dépourvue de bonnes qualités, n'avait pas de résignation...

— O ma mère, — fit-elle, caressante, — laisse-moi suivre d'un peu loin ces pèlerines, jusqu'à la koubba!

Et comme Méryem, prise à l'improviste, ne répondait pas oui, ne répondait pas non, et semblait hésiter, surtout parce qu'il faisait demi-nuit encore, Aïcha la supplia vivement, — trop vivement, barbe du Prophète!

— Avec Fatoume, ô ma mère, il n'y aurait pas d'inconvénient... La plaine est sûre, le regard s'étend sans obstacles de

notre tente jusque là-bas... Je voudrais brûler la bougie sur la pierre du saint homme défunt, si Dieu veut, et si toi, ma mère, si toi tu me le permets...

Alors, puisqu'il n'y avait pas d'inconvénient en effet, Baïlich étant absent pour deux jours, et les petits enfants paisiblement couchés encore, et les voisines chacune chez soi, sans nulle mine d'en sortir, zélées, pour accompagner Aïcha de soins amicaux et de paroles dangereuses, Méryem la sage consentit. Et, les pèlerines déjà loin, Aïcha tirait Fatoume, presque en courant, à travers la dune, et sur son passage tombaient comme une neige les fleurs claires et parfumées qui ornent au printemps chaque touffe de r'them.

— Viens, viens, Fatoume! Aya, aya!...

Elles gagnaient peu à peu sur la distance qui les séparait des femmes chanteuses. Essoufflée, Fatoume trottait. L'air était pur, l'heure était douce, fille de l'aurore et du jour qui vient. Et ne crois-tu pas, ô sidi (toi dont l'intelligence s'applique à tout, toi dont la complaisance pour notre Désert est grande!), ne crois-tu pas que cette heure-là n'est nulle part aussi blonde que dans nos sables, aussi pénétrante, dis-moi?... C'est la fin des minutes secrètes[1] où l'amour plane sur le monde — où l'homme faible et abandonné sent moins vivement sa crainte des embûches, — où les femmes du douar sont sans ceinture et les juments sans licol... Et tout cela, toute cette sensualité de la merveille qui s'achève, tient entre la première lueur pâle au bord du dôme de la nuit, et la première lueur fulgurante jetée par le disque du soleil, quand il jaillit. Après, c'est la chaleur qui règne, et seuls les vieux aveugles transis pensent encore au fedjeur, par Allah! et récitent, mal éveillés, la prière de « l'Aube du Jour »[2]...

Précisément un vieillard la récitait en ce moment, — prosterné, et son guide aussi, dans la direction de la Mecque, entre les touffes vertes. — un vieillard chenu, un de ces mendiants

1. Celles qui forment ce temps mystérieux nommé par les Arabes « l'heure d'avant l'aube » (à peu près depuis trois heures du matin, lorsque le soleil se lève à six), — et pendant lequel, les démons du Sahara se trouvant réduits à l'impuissance, les voleurs d'amour ou les voleurs de chevaux mettent à profit le sommeil et la sécurité des hommes pour risquer leurs coups hardis.

2. Sourate CXIII du Koran.

qui s'en allaient clopin-clopant derrière la troupe des femmes harazlïas... Il avait la mine affamée, son beurnouss en cinq cent mille loques, et portait le vieux chaudron qui signale aux moins avisés le vieux chercheur de cousscouss. Aïcha la considérée, femme de Baïlich bientôt caïd, crut devoir lui faire largement l'aumône, par pitié, je ne le nie point, par pitié, idri Rebbi !... Mais c'était aussi, vous le concevez, un moyen pieux pour que l'Ange-scribe écrivît Là-Haut quelque chose contre l'odieuse Cassïa, — lui marquât, par exemple, une dartre au nez, ou deux ulcères à la jambe, ou le cœur changé de côté...

La mâchoire embroussaillée du vieux marmottait des vœux agréables :

— Que le Dieu Unique rougisse d'une belle couleur ton visage ! Qu'Il donne à ton père ou à ton époux cent chamelles et une chamelle !...

Et puis des offres de services :

— Si tu veux, ô délicieuse, ô toi la plus parfaite des filles d'Ève, je te fournirai de ces œufs sur la coquille desquels une maxime se trouve peinte : tu les as là, tu les casses contre tes paupières ou celles de ton frère malade, en prononçant le nom du Clément, et voilà guéries d'un seul coup les ophtalmies les plus dangereuses !... Ou bien préférerais-tu des grains de bézoard, pour soulager les paralytiques ? ou bien une poudre efficace, propre à te rendre féconde jusqu'à cet âge avancé qu'avait Sarah la Respectée, quand elle conçut, malgré son doute et malgré le doute d'Abraham, notre Vénérable Père à tous ?...

Et voici qu'il proposait encore de l'herbe contre la fièvre, et de l'herbe donneuse d'amour. Alors Aïcha lui prit un petit paquet de cette dernière plante, qu'il tira, parmi beaucoup d'autres choses, des profondeurs démesurées de sa guelmouna[1]. Et, ses vieux doigts tâtonnants ayant reconnu qu'Aïcha lui donnait en échange une bonne pièce[2], il prédit d'une voix inspirée :

— C'est du bien qui t'arrivera d'ici peu, ô délicieuse ! Une

1. Capuchon du beurnouss.

2. L'aboudance de la monnaie fausse est extrême au Sahara, — et supérieure la subtilité des Arabes à faire passer les mauvaises pièces.

visite, un étonnement, un appui contre le mal!... Et sois couverte maintenant de toutes les bénédictions! Qu'Allah veuille accorder le selam au ventre qui t'a portée! Amen.

Il criait de plus en plus fort, plein d'enthousiasme. Mais Aïcha et Fatoume l'avaient devancé déjà; et la koubba du saint marabout se rapprochait, belle à voir avec sa voûte bien ronde et ses quatre petits coins dentelés... Et les pas se précipitaient, se précipitaient, par l'élan d'un bon espoir dans les effets de la bougie... Les pèlerines chantaient l'hymne des « ziars[1] » :

Couvre-moi de ton vêtement,
Car je suis la chose à jamais.
O toi plus saint et plus précieux que le précieux musc!

Je dirai : « Mon M'raboth[2]
M'a accordé la Voie du Salut. »
Que le bonheur soit sur celui qui a bien prié!

Marche pressée, dévote et fatigante. Le jour triomphant chauffait; le sable devenait plus tiède encore, palpitant, vibrant au contact, tel un corps longtemps caressé... Et (par les anges Harout et Marout!) cette impression qui lui revenait des heures d'amour fit redoubler la jalousie d'Aïcha-bent-Ibrahim. Il lui sembla qu'une abeille venimeuse criblait de piqûres sa poitrine. Elle se dépêcha, frémissante, l'œil fixé là-bas en avant, au tombeau du saint... Fatoume galopait pour la suivre, saisie de peurs saugrenues... comme une vieille folle qu'elle était parfois. s'effarant à cause d'un lézard qui traversait la piste informe tracée par le pied des chameaux : « Ya Rebbi Sidi!... » Et là, qu'était-ce bien?... là! là!... Une gerboise qui sautillait, de l'un à l'autre des plis de dune!... « Ya Rebbi Sidi! ya Rebbi Sidi!... »

Et, soudain. la voix rauque de terreur s'étrangla dans ce gosier d'inconséquente négresse :

— Ya Rebbi Sidi!... Ya Sidi Abd-el-Khader[3], Maître des

1. Pèlerins en troupe.

2. *M'raboth* (marabout), peut se traduire par : « saint ermite ». Littéralement, le mot signifie : celui qui vit dans un *ribat* — et le *ribat* est un réduit, un asile écarté.

3. Sidi Abd-el-Khader-ed-Djilani, thaumaturge et écrivain qui fonda, vers 1160 (an 556 de l'Hégire), l'ordre mystique des Khadrïa, auquel sont affiliés aujourd'hui presque tous les nègres des deux sexes, au Sahara Nord.

apparitions!... Ya Mohammed!... Ya Allah!... Des cavaliers, ô maîtresse! des cavaliers qui viennent de l'horizon... Où se cacher? où se blottir? Rebbi, Rebbi, Rebbi Sidi!...

A cet instant, ô frères des feux du soir, le voile blanc de Fatoume tourbillonnait comme les ailes de l'oiseau rock. Elle battait l'air de ses bras foncés. Du reste, il faut le remarquer, ces véhémences n'étaient déployées qu'en l'honneur d'Aïcha, l'épouse du maître, puisqu'une négresse peut être vue par tous les gens de tout sexe, et se montrer librement n'importe où, n'importe comment, si sa vertu n'est pas en péril.

— O toi la femme de Baïlich! dois-je donc te savoir exposée pareillement?... Ce sont peut-être des Roumis! ce sont peut-être des Chambâa, éclaireurs d'un rezzou[1] menaçant! Vénérée Fatimah-Zorah!

Mais Aïcha-bent-Ibrahim, bien qu'elle fût mélancolique, comme je vous l'ai raconté, et dominée par sa peine, n'avait point l'âme timorée. Par la Voie! c'était la fille fière et hardie des Larbâa, ses pères! Elle réprimanda Fatoume, — qui, naturellement, mes amis, continua de gémir sans mesure, car le vieux bois ne se redresse plus.

— Il n'est pas temps de hurler, ô Fatoume la pusillanime, ô Fatoume la perdrix plumée! Ces hommes ont leur route loin de nous, grâces soient rendues au Généreux!...

Ainsi parlait Aïcha. Et voici qu'en examinant la direction prise par ces cavaliers, — trois en nombre, — elle put constater qu'ils se rapprochaient, pas à pas, pas à pas, — au rythme tranquille de leurs montures, — du douar qu'on voyait fort bien, alignant ses tentes rayées sur le fauve Sah'ra.

— O Fatoume, laisse tes craintes stupides, et sers-toi plutôt de ta bonne vue comme « la Bleue » sut le faire jadis, quand elle distinguait d'une lieue la couleur d'un fil à broder, ce dont elle fut louangée, tu le sais, par Notre Prophète Mohammed!...

Et Fatoume reconnut alors, comme sa maîtresse, que ces cavaliers se rendaient au douar, et que c'étaient des musulmans, dont l'un très volumineux. Et tout de suite sa fantasque cervelle de femme noire se livrait à cent conjectures.

1. Parti de pillards, en mouvement.

— et même Aïcha, plus calme, plus détachée, se répétait à mi-voix la prédiction du vieil aveugle : « une visite, un étonnement, un appui contre le mal... »

Par toutes les Puissances célestes, il y avait de quoi réfléchir sur une telle coïncidence! Une visite? soit, mais de qui, concernant Aïcha-bent-Ibrahim?... Un étonnement? et lequel, ô Dieu, ô Seigneur Juste et Perspicace?... Un appui contre le mal? et quel appui? et contre quel mal? quel, si ce n'était le mal causé par l'odieuse Cassïa?...

Réellement, mes auditeurs, à se poser toutes ces questions, cette femme jalouse et désolée sentait en son cœur son chagrin moindre : — la douleur monte et descend, comme le soleil. — Et quand elle revint au douar, quelques heures après, ayant brûlé pieusement la bougie d'intercession (pieusement, certes, certes, mais enfin sans l'âpre ferveur, soutenue de haine, qu'elle aurait eue en d'autres jours!...), quand elle arriva, essoufflée, toute cuite de rayons et fort lasse, son esprit volait plus prompt qu'elle, désireux d'apprendre le nom des visiteurs inconnus.

Elle ne le sut pas à l'instant, parce que la prudente Méryem faisait la garde qui sied aux mères âgées et surveillantes.

Cette excellente femme, un sourire aux lèvres, s'avança, d'un pas encore vif, à la rencontre de sa bru, puis l'emmena, parlant abondamment, pour qu'Aïcha ne pût distinguer les paroles des voisines, qui se démenaient, excitées, — ni ce qu'offrait d'extraordinaire l'aspect de la tente la plus proche, celle de Cassïa...

— Que se passe-t-il au douar, ma mère?

— Rien de bien particulier, ô ma chère fille!... Par les Épouses des Saints, je suis contente de te savoir rentrée, ô Aïcha, ma meilleure enfant! Nous n'avons guère l'habitude de nous séparer, toi et moi... Mais voici du lleben bien froid[1] : il faut te rafraîchir, inch'Allah!...

Cependant, tout en caressant ses deux beaux trésors, le petit, petit Mansour, la petite, petite R'aïra, qui lui échappaient pour bondir vers les groupes tumultueux, Aïcha demandai encore :

1. Lait aigri, assez semblable au kéfir.

— Que se passe-t-il? Qui donc est venu? Dis-le, ô toi ma chère mère!

Méryem éluda de nouveau cette inquiétante curiosité :

— Rien, rien de bien particulier... La bénédiction sur toi, ô ma chère fille! Renchaînons-nous à nos besognes : le travail amer devient doux quand nous le faisons ensemble, et, si tu veux, tu m'aideras à préparer la nourriture de la chamelle blanchâtre, celle qui tarde à mettre bas.

Et Méryem versait dans un plat de l'orge moulue, et la mêlait minutieusement avec les noyaux de dattes mouillés qui sont l'avoine des bêtes à bosse; et l'entretien se continuait sur les accouchements laborieux, tant de chamelles que de juments ou de négresses, et sur divers cas remarquables survenus l'année de la grande pluie...

— Mais, par le Père de Fatmah[1]! il faut toujours espérer le mieux, ô ma chère fille, et mettre sa confiance entière dans Allah le Généreux!...

De la sorte, en vraie musulmane, discourait cette aïeule de grand sens. Puis elle s'installa, avec son métier, sous l'abri que fait la portière tendue, le pan d'entrée soulevé par les perches.

— O ma fille, assieds-toi là, tire cette natte tout auprès de moi... J'aimerais à t'enseigner, quelque jour, le secret des arabesques que j'aligne, tissant mes tapis, sur le fond sombre et uni, entre les rayures aux couleurs vives. C'est une signification mystérieuse, ô ma fille! Chaque dessin renferme une leçon, une histoire, un symbole sanctifiant, connu par les mères de nos mères, et que les jeunes femmes ne savent point. Je te l'apprendrai bientôt, Aïcha, car je puis te l'affirmer : tu sortirais de mes entrailles que tu ne serais pas plus pour moi...

Le visage de Méryem, je vous le jure, était spécialement affable, et ses efforts maternels fournissaient à la conversation ce terrain doux et commode où se réchauffe l'amitié. Pourtant Aïcha se taisait, muette fileuse, et débrouillait avec sollicitude son fuseau qui ne semblait pas très embrouillé, tandis que là-bas les voisines conversaient toujours, toujours gesticulantes, et que, tout autour de ses pieds, les poules familières

1. Mahomet.

s'ébattaient, bruyantes, caquetantes, pépiantes, gloussantes, tirant ridicule vanité de leurs œufs pas encore pondus.

— Puis-je te venir en aide pour ton fil, ô ma chère enfant?

Et, voyez, c'était si discret, si parfumé de bonne complaisance, cette intervention de Méryem, que la pierre du silence pesant tomba de la langue d'Aïcha. Et soudain sa bouche prononça :

— Quand j'étais près de la koubba, avant d'y entrer pour brûler la bougie, ô ma mère, j'ai vu trois cavaliers, dont l'un majestueux et gros, qui se dirigeaient vers ce douar... Et je ne les ai point vus repartir, alors que je revenais marchant, marchant, sans distraction, le visage tourné par ici... Dis-moi, sous quelle tente sont-ils?...

Et, comme Méryem ne répliquait rien, Aïcha risqua doucement :

— J'espère que nulle de mes paroles n'a ta réprobation, ô ma mère?

Par la montagne Harafa! il paraissait bien qu'il fût arrivé pour Méryem, le tour de se taire! Elle aurait tellement souhaité, — tout au moins jusqu'à ce que Baïlich, l'époux, se trouvât présent, — maintenir sa bru dans l'ignorance de l'arrivée singulière d'Ali-Djéridi, le riche négociant, époux de Cassïa la vaniteuse, père de la jolie Messaouda!...

Évidemment, le gros Ali venait régler avec son futur gendre, bientôt caïd, les derniers accords nécessaires au mariage de sa fille unique. Évidemment! C'était clair aux yeux de Méryem comme si elle en eût reçu confidence du kébir son fils, lequel s'en était gardé, avec soin... Et voilà, bonnes gens : cette aïeule redoutait, anxieuse, que cela ne fût clair aussi pour les yeux tristes d'Aïcha... « Quelle responsabilité! » se disait-elle.

Préserver, par ordre, le secret mauvais, seul protecteur du mauvais mariage; empêcher que rien ne vînt, aux oreilles d'une épouse déjà soupçonneuse, annoncer « l'événement de demain », redoutable pour plusieurs! O sainte Baraka! ô Vertus! oui, responsabilité grande, soucis de mère, scrupules, doutes, respect du bien, ambition, — tout cela mêlé!...

Et pourtant, — se lamentait Méryem en dedans, — il fallait se décider, peser le sel, peser le miel, et, n'importe comment, parler, ne pas rester plus longtemps bloc stupide...

— O ma chère fille Aïcha, ô toi qui m'as interrogée, je t'ai fait attendre ma réponse... Allah sur nous! je suis absorbée comme cet oiseau fameux, la huppe du roi Salomon, quand il s'agissait pour elle de nombrer l'armée des fourmis, au retour de chez Balkis, reine de Saba... Et pour moi, ô ma chère fille, il y a la difficulté de bien passer dans la trame, selon les règles, ces fils verts que tu vois là, au bout de ce zigzag rouge, et qui doivent contribuer grandement au bon dessin de mon tapis!...

Ainsi, pendant plusieurs minutes encore, amis du Seigneur, la prudente mère du kébir gagna du temps, expliquant les arabesques.

Et déjà l'espoir la tenait de prolonger ce répit, quand tout juste Sahdïa, la négresse épaisse et grasse de Cassïa la vaniteuse, apparut, priant Méryem de « venir prendre part au caouah »!... Sotte, butorde créature, qui se répandait en phrases au sujet de « sidi Ali », si merveilleusement arrivé, et des cadeaux qu'il apportait, et de la joie générale!... Par sa grossière faconde, l'édifice des précautions était jeté sur le sol... En vérité, mes écouteurs, Méryem la patiente eût volontiers griffé le visage bouffi de Sahdïa, et fait jaillir du noir le rouge! Car, maintenant, comment s'en tirer?

— J'avais omis de t'en parler, ô ma chère fille : Ali-Djéridi, notre voisin, est là depuis quelques minutes, accompagné de serviteurs... Allah protège lui et sa famille!... Et Zergua se trouve chez eux : on a demandé son aide pour vitement rouler le cousscouss... Mais c'est chose sans importance. Je reviens dans la minute, ma chère fille! Le bien sur toi!...

Aïcha restait stupéfaite, assise sur la natte de roseaux, et filant machinalement une deuxième quenouillée. Son esprit rongé ne pouvait comprendre, et moins que jamais, ce qui se passait autour d'elle... Vénérée Fille de Mahomet! tout cela était bizarre!... bizarre!...

Que signifiait cette précaution de lui cacher l'arrivée de leur voisin le marchand? Avait-on peur qu'elle n'allât dire à ce gros homme des villes : « Ta femme, ô Ali-Djéridi, ô mari frappé d'aveuglement, commet le péché d'adultère avec Baïlich mon époux »?... La jugeait-on si inconsidérée? Son amour-propre d'épouse trahie (car tu sais qu'elle y croyait, à

cette trahison, sidi! et vous le savez aussi, mes compagnons), son amour-propre se crispait, la torturait. Elle se jugeait humiliée par ces défiances de sa belle-mère. Elle se sentait le foie retourné! Et puis, l'abattement l'anéantissait, le découragement amer... Peines à saveur d'injustice... Méryem qui souhaitait la duper!... Ses petits enfants chéris qui la délaissaient obstinément, pour rejoindre leur aïeule chez ces mangeurs de festin!... Messaouda la jolie, la très aimée, la pigeonne tendre, qui semblait fuir depuis des semaines sa grande sœur Aïcha, et même railler, et même rire en dessous!... Et jusqu'à cette porte d'espoir, ouverte par les mots du vieux : — « une visite, un étonnement... », — qui se refermait offensante devant son orgueil meurtri... Car elle le vérifiait maintenant : la visite annoncée n'était point pour elle; nul appui ne lui viendrait contre le mal; la brûlure de fer rouge qui consumait son âme ne serait point adoucie... O Vénérée Khadidjah!...

Elle soupirait, et tout à coup le fuseau tomba de ses mains tremblantes, et la quenouille tomba aussi, comme de l'arbre cassé tombe la branche chargée de fruits. La laine, blanche autant que les cimes du Djebel-Amour en hiver, fut salie, et c'était dommage... Mais ceux qui s'approchaient crurent que cette femme convenable avait simplement voulu faire trop vite place aux hommes qui commençaient à sortir des tentes, et venaient, quelque peu narquois, réciter avec ce Djéridi la grande prière d'âasser... Les yeux de tous clignaient, curieux. Les bouches de tous murmuraient : « La Illah ill'Allah!... » ou : « Mohammed Ressoul Allah! Allah aekbar!... »

Par Dieu qui m'a fait et vous a faits! c'était une curiosité bien petite auprès de la curiosité des femmes, cette curiosité des hommes du douar! Les filles d'Ève, vieilles ou jeunes, ne s'occupèrent plus d'autre chose que des faits et gestes de l'homme riche, gras et content de lui-même, et père de Messaouda. Chaque fois du reste qu'il venait, — de deux années l'une, — sa présence mettait les bouches des bavardes en action, comme la présence de l'ennemi met les goums sur le pied de guerre.

— Bénédiction du Prophète! As-tu vu, mais as-tu vu, ô ma

chère Didja?... As-tu contemplé ces maharmas[1] outrageantes de luxe, que le personnage offrit hier, sous couleur de bon voisinage, aux épouses du kébir Baïlich? Et les bijoux pesants qu'il donne à sa propre femme? Et les tulles brodés, pour elle et la précieuse fille, bientôt mariée?...

Elles devisaient de la sorte, les voisines, alouettes effrontées, en peignant leurs chevelures noires, et refaisant leurs tresses des tempes, — où se mêlait, chez plus d'une, l'artifice des écheveaux d'emprunt, — et se soignant, et s'épluchant, et se lavant, et se parfumant les unes les autres... Car c'était le lendemain, à l'assemblée générale de toilette et de commérages dont elles occupent le repos du septième après-midi, croyant ainsi, je suppose, plaire au Dieu Unique, le Grand, l'Immense... O créatures sans raison!

— As-tu vu, ô ma chère Afzïa, as-tu vu?... As-tu remarqué leurs manèges, bien dignes de Cassïa la vaniteuse? les viandes abondantes? la distribution d'étoffes et de cousscouss aux négros, puis à de vieux pauvres?... Et cet air d'ostentation? et ces mines de riches?... et cette allure de Turc dépravé que lui, cet Ali-Djéridi, affecte de plus en plus?

— Oui, j'ai vu. Oui, par toutes les Pierres Sanctifiées, nous avons vu, ô ma chère Mabrouka! Nous avons vu son gros ventre, à ce père de Messaouda... ou supposé tel, qu'Allah nous bénisse!... Nous avons vu, nous avons vu son gros turban de soie brodée, et ses grosses jambes à chaussettes, sortant de son étroit sérouel ridicule, et ses quatre vestes sur son gros dos, vestes chamarrées de haut en bas, aux manches fendues jusqu'à l'épaule, comme celles que portent, dit-on, les danseuses de Boghari!

— Cela crie contre l'honnêteté!

Rien qu'à ce pépiement d'exclamations, vous devinez, mes écouteurs, que le Djéridi prospérait plus ostensiblement que jadis encore. Mais sa fortune aux sources mal connues causait de l'indignation :

— O Khédoudja, ô Zorah, tout ce bien paraît provenir de la main gauche plus que de la main droite. Nous préférons notre pauvreté.

— Certes, par les Épouses des Saints!

1. Foulards pour la tête.

— Certes, certes! Et, quand on nous l'offrirait, nous n'en voudrions rien avoir!... Toi non plus, ô toi là-bas qui rattaches ton voile, ô Faffia! Tu ne voudrais assurément pas, pour ton fils Abd-er-Rhaman, de cette petite plante trop jeune, la jolie Messaouda?

Faffia jurait, véhémente, qu'elle aimerait mieux marier son fils à la dernière des quinze filles du dernier chercheur de poussière! Il est vrai, ce fils en question était borgne et demi-bossu, — de sexe incertain, par surcroît, chuchotaient entre elles les vieilles matrones... Mais ces considérations n'ôtaient aucune force, semblait-il, aux discours violents de Faffia :

— Nous sommes de bonne famille, nous, par les Koubbas! Nous laissons l'honneur d'une telle union à qui ne craint point les tares, ni les gains illicites, ni l'alliance des vendeurs à faux poids, ni le danger que vous connaissez! Nous laissons (d'un mot, c'est tout dire) la jolie Messaouda aux démences d'un vieux kébir qui risque son caïdat!...

Noirceur et feu des Géhennes! toutes ces commères sans respect qui toutes à la fois glapissaient : « Ya Fatimah!... ya Zorah!... ya Kérah!... ya Milouda!... » oubliaient de méditer l'apologue si plein de sapience que nous ont transmis nos pères... Tu le connais certainement de longue date, ô sidi?

La Langue dit à l'Homme, chaque matin :
— Comment vas-tu, mon ami?
— Bien, par Allah le Généreux, si tu ne me compromets pas!
La Langue dit encore à l'Homme, chaque soir :
— Comment vas-tu, mon cher frère?
— Bien, par Allah le Généreux, si tu ne m'as pas compromis!

Bref, les bruyantes continuaient, sans appréhension du châtiment céleste :

— Regardez, ô Zouïna, ô M'barka, ô Nouara! Regardez là-bas le « gros ventre ». Il se prélasse devant sa demeure, en compagnie de Baïlich qui va devenir gendre chéri... Vénérée Abigaïl! Les deux négresses, Fatoume et Sahdïa, leur présentent les tasses fumantes et les pâtisseries délectables... Par la Bonté du Prophète! c'est une audace, ainsi braver les gens!...

— Un grand scandale, par la Bénédiction préférable!... Mon œil en est offusqué, mon gosier se serre dans mon cou!

Et, de fait, mes auditeurs, ceux des tentes incriminées s'installaient sur des fréchias, à l'ombre, pour savourer paisiblement la fin du temps d'el-gaïla[1]. La chaleur n'était qu'agréable. De nouvelles doses de caouah se préparaient dans les pots. Sans souci des commentaires (parce qu'il n'était point du douar, mais originaire de bien loin!) Ali-Djéridi se divertissait, et causait, et remontait gracieusement sa ceinture, et fumait comme un réchaud de forge, et mangeait, et buvait, et prononçait : « Abdoullah! » — toujours riant et l'air émerveillé.

— O Baïlich, bon compagnon, c'est un étrange détour du chemin, celui qui va me faire ton beau-père... Par la mosquée de Sidi-Khélil! je ne pensais guère à cela, mon ami, le jour où j'ai pris femme chez vous autres Larbâa, de quoi je ne me suis point repenti, car elle m'apporta des héritages, et, pendant dix lunes de l'an, onze quelquefois, elle me laisse parfaitement en repos... Mais tu me parais d'un autre bois que moi, mon ami... Tu n'as même point assez de deux filles d'Eve chez toi, plus ta mère, qui fait la troisième, et ton diable de désir cherche une nouvelle petite épouse, que tu garderas au chaud, sous ton aile, que tu veux tenir dans ta main comme j'y tiens un grain de musc ou bien quelque pendeloque de corail... Cela me va, mon ami, par la Licorne! Cela me va, mais cela se paie... et ma fille est un joyau, mon ami!...

Elle le savait, Messaouda, qu'elle était joyau de prix, saphir, diamant, escarboucle! Elle en tirait une gloriole, une ivresse de chaque minute, et sentait avec délices la jeune puissance de son charme sur les hommes, ou mûrs, ou vieux. Elle s'admirait, je vous le dis. Elle s'adulait, elle s'adorait (que Dieu me refuse les Jardins, si je ne la blâme vertement!) et dans le douar et dans le monde elle ne voyait qu'elle-même, elle, elle, Messaouda-bent-Ali-Djéridi, qui certainement épouserait le kébir Baïlich, sans tarder d'une heure, aussitôt qu'il serait caïd!...

La très vieille Abièssa, l'entremetteuse, ne le lui avait-elle point assuré, lorsqu'elle venait sous la tente négocier avec Cassïa, de la part de Baïlich? Elle feignait, cette vieille sorcière digne d'être fouettée dix-sept fois, elle feignait de remettre à

1. Le temps le plus chaud de chaque journée.

Messaouda des oranges, ou du savon français, ou des bouquets de Guerrara, innocentes fleurs d'oasis; et puis, tout bas, elle lui disait les choses qu'on ne doit pas dire aux jeunes filles :

— Baïlich, le noble Croyant, se consume pour toi, ô ma fille, ô ma tourterelle! Il t'appelle dans le délire, chaque soir, avant de clore l'œil. Encore parfois ne dort-il point... Mais tout est près de s'arranger, tout est près de s'accomplir, ô jolie! Et tu seras l'épouse du caïd, la petite et glorieuse rose qu'il effeuillera sur ses tapis, comme j'effeuille doucement celle-ci, et tu régneras, par lui, sur le douar, comme une compagne de sultan, toi jasmin rare, toi fruit délicieux, toi houri au-dessus de tous les trésors d'Imran et de Babylone!... Et sache bien, ô ma fille, sache bien te servir de ta beauté!...

Elle parlait ainsi, furtive, la vieille et très vieille guenon, quasi-centenaire. Elle était apparue souvent, clopinant, clopinant, et priant le Seigneur pour Cassïa, d'une voix nasillarde... Puis elle avait « fait le mal » en soufflant sur la candeur, en instruisant hors de propos l'innocence vraie ou feinte... Puis elle était repartie, clopinant, clopinant...

Et voilà pour elle! Il n'en sera plus reparlé dans mon histoire, ô sidi!

Et Messaouda, maintenant, se croyait au-dessus en effet des trésors d'Imran et de Babylone. Elle dédaignait ses jeunes amies du douar, avec lesquelles, pourtant, elle avait, à l'occasion, des causeries peu réservées, dont elle aurait dû rougir... Rebbi Sidi! nos filles, choyées, s'émancipent parfois, dès qu'elles sont grandelettes; et la pudeur, Allah Bienfaisant! cesse alors d'être tout pour elles. Et c'est pourquoi nous approuverons nos frères les sédentaires, ceux d'El-Aghouat et des autres villes qui — je parle des meilleures familles — les enferment, venus leur dix ans. Alors, nul ne sait plus rien, même s'il se commet quelque sottise. C'est marcher dans le sentier pur que d'ôter, autant qu'on le peut, les apparences du péché...

Or il advint que dans la tête trop fière, et trop experte pour son âge, de Messaouda-bent-Ali-Djéridi, une idée de méchanceté germa. Et parce que, depuis un temps, — sous le fallacieux prétexte d'éviter l'hypocrisie, — sa mère lui défendait les effu-

sions envers Aïcha-bent-Ibrahim bientôt sa rivale, elle voulut ces effusions.

Elle les voulut, mes écouteurs, par vanité, par perversité, par caprice, en choisissant la minute où plusieurs voisines étaient là, pour saisir le cou plein et ferme d'Aïcha, puis la caresser, encore et encore, sur ses tresses brunes, puis se blottir dans son giron :

— O ma grande sœur, ô toi l'amie très suave, ô toi mon âme, ô toi ! Tout ce que j'ai est à toi, mon sang est à toi ! Prends mon sang pour le mettre en toi !...

Et, comme Aïcha-bent-Ibrahim, tout attendrie, versait même quelques larmes qui semblaient des pleurs de joie, les voisines furent jetées à la limite de l'indignation :

— Croyez-moi, ô Milouda, ô Nouara, ô Zouïna ! je la regardais tout à l'heure, Aïcha la considérée, celle aux belles tresses. Par Allah qui ne dort ni ne rêve ! j'affirme qu'elle ne soupçonne aucunement ce projet de son mari, le prochain mariage éhonté !... Je vois ici des équivoques... Elle est dupe, la femme du kébir !... L'indifférence qu'elle montrait n'était pas raidissement d'orgueil...

— Elle ne sait rien ?... Le croirai-je possible, quand nous avons, nous, tout deviné, tout compris depuis si longtemps ?... Mais, alors, il faut l'avertir !... Nous le devons, ô mes amies, c'est notre tâche, par le Dieu Unique !...

Elles blasphémaient le nom du Seigneur. Elles étaient l'instrument démoniaque fait pour répandre de la douleur sous le ciel, d'un horizon jusqu'à l'autre... Mais quel pouvoir, ô mes pieux auditeurs, aurait eu le raisonnement sur ces enragées, prêtes à ce qui ravit d'aise toute femme : l'inutile intervention ?...

Elles durent attendre néanmoins, les malfaisantes, — se maintenir jusqu'au moment où le gros marchand s'en retourna, l'esprit gai, la bourse joyeuse, remuer l'étalage d'une de ses boutiques, dans une des villes de son choix. Et je vous confierai dès à présent, bons amis du foyer, qu'en cette ville précisément, Médéah sur la route du Nord, notre Ali-Djéridi comptait faire tous les préparatifs ; — à peine disait-il : « inch' Allah ! » rapportant tout à l'argent, au lieu de rapporter tout à Celui qui sait les forces et les faiblesses les mieux cachées ! — Notre Ali-Djéridi, donc, comptait faire là tous les préparatifs.

Et quels préparatifs, bonnes gens? Mais ceux des fêtes et des festins dont s'accompagneraient glorieusement les glorieuses noces de sa fille avec Baïlich-ben-Amar, kébir, incessamment caïd! Et le tumulte de ces noces disparaîtrait parmi le bruit de tous les gens de Médéah. De la sorte, on ne saurait rien de tout à fait révélateur, ni chez les chefs français d'El-Aghouat ou de Gardaïa, ni chez le khadi ou l'adjoint, en la ville septentrionale... L'origine lointaine, sans écritures[1], le mariage citadin par hasard, les faits mal précis, les dates de naissances embrouillées, un peu d'habileté, un peu de flatterie, un peu de plaisanterie, un peu d'audace, quelques douros à la rescousse, glissés dans la main des scribes inférieurs, — l'affaire s'arrangerait sans trop coûter, bâton du Prophète! Cela semblait au plus parfait de la perfection souhaitable, — tellement qu'Ali-Djéridi se frottait les mains comme un Roumi, et frétillait sur ses gros mollets, et riait, secouant sa bedaine, et s'ébattait en mots spirituels dont le détail nous retiendrait trop. — Et voilà pour lui, du moins présent en personne! Voilà pour lui!...

Maintenant, — par la Faveur divine, prétendaient les commères du douar, — les chaudrons ne fumaient plus continuellement, soit sous cette tente bruyante d'Ali, soit au foyer de Baïlich, qui depuis quinze jours avait rendu cousscouss pour cousscouss, par tas blancs amoncelés. Le douar reposait dans le calme et dans la paix. Alors Méryem, mère du kébir, put enfin se rendre à l'oued, suivie d'Aïcha, pour diriger comme il convient les péripéties d'un grand savonnage, et surveiller les laveuses, — Fatoume et la négresse gagée.

Belle occasion, vous en conviendrez : les voisines exultaient... Cette Aïcha-bent-Ibrahim serait informée facilement de tout ce qui la concernait, sans qu'on eût l'air de l'avoir voulu, pas même d'y avoir pensé... Et, par suite (qui sait, qui sait?), on verrait peut-être éclater des conflits intéressants.

— Il suffit, vous le comprenez, qu'elle se plaigne à ceux de sa famille... O Yaminah, ô Molkère, je le vois en danger, le

1. Depuis quatre ou cinq ans seulement, on obtient que quelques nomades fassent inscrire la naissance de leurs enfants.

beurnouss rouge! Il risque de disparaître, comme un mirage sur les chotts!...

Vénérée première épouse du Raissoul[1]! Les langues frémissaient d'avance, contenues pour une minute encore, à cause de Méryem. Car cette aïeule imposait aux plus délurées, fussent-elles sans vergogne; et voici qu'elle demeurait là, debout dans le soleil, ou trempant quelque linge dans l'eau qui scintillait entre ses bords de sable comme des pierreries dans le bassin d'un orfèvre des soukhs.

Présence vertueuse d'une femme très capable, mais qui pour l'heure dérangeait fort! Les bavardes s'ingéniaient à ruser contre Méryem, à l'écarter par des artifices... On voulait, ô mes écouteurs, la voler derrière son dos sans qu'elle le sentît!...

— O toi l'accomplie et l'instruite, toi dont le fils est presque caïd, daigneras-tu nous enseigner la façon de laver cette vieille maléfa de brocart, que nous craignons de déteindre?

Et Méryem, flattée, ne refusait pas, se laissait emmener par ces pernicieuses hors de la portée d'oreilles, jusqu'au foyer de brindilles où cuisait la racine de souf-souf[2]. Alors vite, vite, sainteté des Coupoles! vite la conversation préparée! vite l'échange de propos habilement révélateurs! Les deux épouses de Baïlich (mais qui s'inquiète de Zergua, survenue depuis un quart d'heure?) sont là tout près, penchées sur un plat de bois qui déborde de mousse savonneuse. Alors Mabrouka... (mais c'est horrible, ô mes compagnons!... Que Dieu ternisse mon bonheur, et me rende toujours absent le jour du gain, si je puis un instant songer à de tels propos sans bondir!) alors Mabrouka dit à Zorah :

— Par Abigaïl la Pieuse! la brusquerie des négresses est sans bornes! Voici nos chevelures mouillées complètement[3]. Mais nous les sécherons, inch' Allah, et bientôt nous les parfumerons de notre meilleur parfum, pour assister à des noces...

— Tu as raison, ô toi mon amie, pour assister à des noces brillantes, et qui ne tarderont pas!

1. Le Prophète.

2. Saponaire, propre au nettoyage des étoffes de laine et de soie.

3. Les négresses frappent, d'une massue en palmier, le linge déjà plongé dans l'eau.

Les autres eurent un rire qui montrait bien leur complicité. Et, sur le ton frelaté des mensonges, une troisième s'écria, le plus perfidement possible :

— Je ne comprends pas, Allah me garde!... Des noces?... Des noces prochaines?... Que veux-tu dire, ô Zorah? Explique-toi mieux, je t'en prie, ô toi qui nous poses des énigmes!

A côté, tout en rinçant des foulards, Zergua, la brebis maussade, écoutait. Et, sans y attacher nul plaisir, Aïcha-bent-Ibrahim écoutait aussi cette causerie de méchanceté rouge, — machine de guerre qu'elles lâchaient peu à peu, les voisines, en clignant un œil satisfait, l'âme contente, le visage illuminé, comme un enfant des Touareg prépare en chantant le venin de sa petite lance! — Et parce qu'elles continuaient, plus audacieuses, Aïcha fit en sa tête cette réflexion :

« Ces noces dont la pensée les excite, où donc les prépare-t-on? Pour ma part, je n'en sais point... »

Toutes pareilles à une réponse, elle entendait les exclamations :

— Des noces luxueuses, pleines d'allégresse!

— Des noces tout à fait charmantes, celles de la chérie parfaite, de la jeune habillée d'or, du petit oiseau de giron que les personnes qui la cajolent appellent « la jolie »!

— La jolie ou la laide immonde, cela m'est égal, ô Fatmah! Ce seront toujours des noces, et le riche père, le riche mari n'y regarderont à rien!...

Aïcha se relevait, surprise. Et, touchant le bras de Zergua, — sans s'apercevoir que depuis quelques secondes celle-ci montrait les mêmes yeux de phosphore, le même coup de mâchoire en avant, la même expression de fureur qu'au jour d'automne où sa rage s'était défigée, criant l'avertissement furieux : « Hadou-ha! » — jadis, lorsque toute la famille, Cassïa en plus, et Messaouda en plus, campait chez l'agha, — bref, Aïcha demanda enfin :

— O Zergua ma sœur, que racontent donc si joyeusement nos voisines? Rêvent-elles, par la Baraka? C'est la petite Messaouda qu'elles visent, n'en doutons point; Messaouda fille du Djéridi, Messaouda le menu chevreau... Des noces pour cette tendre enfant? Seigneur, Dieu unique!... Quelle pitié!... La marier!... Dieu! Et avec qui?...

Semblable à la trompette ennemie, ô mes fidèles auditeurs, cette réplique brutale retentit :

— Avec ton époux et le mien, ô stupide!... avec ton époux et le mien, avec Baïlich, par Allah !

Et ce fut pour Aïcha comme le tonnerre imprévu, ou comme un coup de matraque sur la nuque... Et puis après, l'imbécillité qui ne discerne même plus... Cependant sa bouche balbutiait :

— Ce n'est pas vrai!... (Car elle se refusait inconsciemment à la torture nouvelle qui la menaçait, supérieure à ses forces...) Ce n'est pas vrai, ô Zergua, ce n'est pas vrai!...

Et voici que Zergua, ne pouvant la tirer de cette prostration, s'effarait, et l'entraînait. l'enlaçant sous les bras, un peu à l'écart des laveuses, — par décence, mais aussi par crainte du juste courroux de Méryem. — Et voici que cette Zergua silencieuse, se décidant à parler, racontait fébrilement, en trois mots secs, tout ce qu'elle savait, et surtout ce dernier trait que les voisines dénaturées, occupées à l'oued depuis le point du jour, ne connaissaient pas encore : Cassïa la vaniteuse avait plié tente et bagages, ce matin, ce matin. après le départ de Méryem et d'Aïcha pour la rivière, et pris avec Messaouda la route vers le Nord, leur bassour étant conduit par le mari de Bakta, — qu'Allah l'enterre debout, ce traître! — Et les coffres et les tellis se trouvaient sous la direction d'autres voisins, habiles chameliers. Et la grosse négresse Sahdïa était laissée chez Bakta, comme encombrante...

— Et pas seulement un geste d'adieu. pas seulement un selam honnête!... Ingrates! mijaurées! poisons! scorpions! excréments de mouche!... Mais le fait est certain pourtant, puisque je les ai vues partir, vues de mes deux yeux, ô Aïcha. avant de quitter moi-même le douar pour vous rejoindre ici et vous apporter des vivres. Il n'y a donc pas à douter. Ce mariage répugnant (que le Ciel foudroie!...) sera conclu bientôt, je pense, puisqu'on emmène au loin la fiancée (le Seigneur lui jaunisse le visage!...) et puisque la tente a disparu.

Aïcha répétait toujours, d'une voix machinale :

— Ce n'est pas vrai...

Et, sans savoir comment, d'un bond, elle se trouva courant vers le douar, portée sur des ailes de colère. Et

Zergua courait derrière elle, tandis qu'au bord de l'oued sableux les mauvaises voisines redoublaient de jacasseries pour leurrer Méryem un instant, et s'amusaient, s'amusaient, contentes d'avoir si bien médit.

Zergua courait, rappelant Aïcha :

— Où vas-tu?

Et toutes deux — telles des lionnes échappées d'une fosse — arrivèrent en grand désordre aux premières files des maisons de laine. Et convulsivement Aïcha serra le poignet de Zergua : il y avait bien une place vide et toute salie de débris, là, là où riait et respirait encore à l'aube Messaouda, l'amie aimée, la petite fille suave, Messaouda la double chienne, fille de la chienne et du chien!

Une place vide, qui semblait se moquer. Rebbi Sidi! La tente enlevée, c'était la preuve, c'était le « Signe Évident », comme parlent ceux qui lisent le Livre[1]! Ainsi Zergua le déclarait, — elle la presque toujours muette, — tournant, retournant en tous sens les flèches les plus douloureuses dans les blessures de l'affligée. Et lorsqu'elle vit Aïcha sanglotante, affalée sur le sol, les mains aux pieds, la tête aux genoux, pauvre loque désespérée, elle la considéra longuement, avec une joie de panthère.

— O toi l'ancienne orgueilleuse, qui m'as fait saigner jadis le cœur, les entrailles et toute la peau!... Ha, ha, ha, ha, ha! C'est la justice du Souverain Juge! C'est ton tour maintenant! C'est ton tour!...

XIII

LE VOYAGE NOCTURNE

Jouissons de cette flamme dansante des foyers, ô sidi, et vous, mes compagnons : car deux nuits seulement nous restent avant la fin du voyage (et de cela, par la Mecque, alors que je dis « hélas! » peut-être direz-vous « merci! »)... Certes, certes, j'aimerais prolonger le plaisir d'être écouté d'une façon tellement amicale. Certes j'aurais encore, dans mon

1. Le Koran.

sac, de quoi narrer d'abondance pendant septante soirs et sept soirs, et les propos de ce genre m'ôteraient de la tête ces vers rongeurs qui, sitôt les affaires reprises, la grignotent et la dévorent!... Mais Allah ne le veut pas. Qu'Il soit loué néanmoins, Lui l'Inflexible et le Puissant, Lui qui nous donne ou nous refuse l'eau fécondante, qui protège la croissance annuelle de la mousse hysope et du palmier! Qu'Il soit loué dans les siècles! Amen...

C'est donc sans nous attarder que je servirai pour vous le dessert de cette histoire : car toute histoire bien présentée doit ressembler à un festin.

Les gros plats, ô mes amis, nous les avons vus défiler, et c'étaient parfois des mets malencontreux, ou si vous ne voulez point l'avouer par politesse, disons qu'ils étaient du moins pénibles, à cause de cette femme, Aïcha-bent-Ibrahim : ragoûts d'amertume, rôti de désolation, cousscouss de larmes, — aliments lourds dont s'était obstinément nourrie et nourrie, même repue jusqu'au cou, la seconde épouse de Baïlich.

Il lui fallait encore, hakh'Rebbi! manger le reste... Il lui fallait endurer l'affront, la menace certaine et sanglante du prochain mariage de son époux, et jalouser Messaouda, — Messaouda, non plus Cassïa! — et se tordre de souffrance, et agoniser, minute sur minute... Abomination! Quelque chose de comparable, lui semblait-il, aux affres de l'Heure Finale, où les Prodiges paraîtront, où les chamelles seront délaissées[1] et les mules seront fécondes, où toute femme enceinte avortera, où la nourrice laissera choir de ses bras l'enfant qu'elle allaite, où le soleil ployé tombera, où les collines bondiront et s'envoleront comme des flocons de laine teinte en rouge, où, juché sur la Bête El-Djessassa, viendra celui[2] devant qui le dernier homme doit périr!

— Par le Seigneur! je voudrais (c'est Aïcha la tourmentée qui parle ici, ô mes écouteurs, non pas moi : le Clément me garde du blasphème!) par le Seigneur, je voudrais qu'à l'instant même tout, tout, tout, tout fût détruit!...

1. Délaissées par les chameaux, disent les uns; par leurs propriétaires affolés interprètent les autres.

2. Le Faux Prophète, qui tient, dans les prédictions des commentateurs, à peu près le même rôle que l'Antéchrist dans l'Apocalypse de saint Jean.

Et, naturellement, des sanglots pour accompagner ce vœu, et des transports, et des convulsions à terre, la poussière mordue, et toutes les folles chiennes aboyantes qui talonnent le grand désespoir.

Une envie de tuer Messaouda traversa l'esprit troublé d'Aïcha-bent-Ibrahim. Imagination que je compare à l'une de ces mitrailleuses dangereuses mue par des mains inhabiles : et seul se trouve finalement blessé, meurtri à la poitrine, celui dont les doigts l'ont touchée... Plus elle voulait commettre ce crime, plus Aïcha sentait en elle le fer déchirant de la douleur. Et quelque chose se broyait dans le meilleur de son âme, à mesure qu'elle se redisait :

— Je la tuerai, je la tuerai! Qu'Allah m'absolve, je la tuerai!

Messaouda, Messaouda, fleur de jasmin!... Messaouda, fruit parfumé!... Messaouda, papillon bleu, petite fille qu'elle avait dodelinée dans ses bras, quand elle-même, pauvre femme, était une jeune mariée glorieuse et fière!... Messaouda, qu'elle imaginait amie, cordialement tendue vers elle comme la vigne se tend vers le figuier, et qui la semaine dernière, l'œil étincelant, la lèvre retroussée de plaisir, en chatte diabolique, bafouait sa grande amie devant tous, la ridiculisait par ses hypocrites caresses!... O Dieu Unique! Messaouda, eau qu'elle avait crue rafraîchissante, telle l'eau du puits de Zem-Zem, et qui se trouvait pareille (sans qu'elle l'eût jamais soupçonné, elle, Aïcha sans finesse), et qui se trouvait pareille à l'eau fangeuse du r'dir, toute croupie, que les brebis ont piétinée, que les chameaux ont souillée d'ordures!

— Je la poignarderai, et Baïlich aussi! Tous les deux je les tuerai sur les fréchias de la première nuit, par le Salut Éternel!...

Quand elle reprenait haleine après ces courses désordonnées de la pensée, son vouloir dominateur était de se taire, ô sidi! Se taire, farouchement... Qu'on ne sût pas, qu'on ne vît pas... Qu'on la laissât dans l'ombre chaude, sous la laine aux bandes rayées, où ne pourraient la poursuivre, Allah, Allah! ces curiosités des voisines, — où ne pénétreraient pas leurs rires éhontés, à ces femmes plus étourdies que la mouche légère, plus piquantes que le taon bourdonnant des pâturages du

Sersou!... Et de la sage Méryem elle se cachait comme des autres, avec une sorte de rage contenue, bons Croyants! Elle redoutait l'injustice qui ment, les encouragements qui trompent. Elle ne voulait être ni plainte, ni convaincue, ni consolée...

Mais ce silence, louable et bon en soi, généralement, pour la tranquillité, devenait ici un mal, je ne crains pas de vous l'affirmer : car Aïcha couvait en son sein des serpents de frénésie; elle s'exaltait seule, sans limites... Et savez-vous, ô toi sidi, ô vous mes fidèles auditeurs, ce que cette cervelle imagina pour que ne fût pas, que ne pût pas être l'union qu'elle appelait un inceste, un stupre (au lieu de louer le Clément d'avoir changé sa douleur, oui, de daigner la faire souffrir simplement à cause d'un mariage permis, et non, comme elle l'avait cru, à cause d'un adultère nauséabond et criminel)?... Insensée! insensée!... Savez-vous ce qu'elle résolut, puisque enfin les poignards sont courts, mesuré aux distances, et les faiblesses incapables contre les forces liguées?... J'en pâlis, ô mes écouteurs... Ce fut de faire boire à Baïlich, à Baïlich, vous entendez bien, à son époux, seigneur et maître, un « breuvage de refroidissement[1] »!

J'en pâlis, je vous le répète. Songez à la catastrophe que ce philtre pouvait amener : Baïlich, honnête musulman, dispos, gaillard, plein de vigueur encore, et se trouvant tout à coup irréparablement affaibli, — irréparablement, à jamais, dans la situation d'un homme qui se nourrirait, matin et soir, des racines du nénuphar blanc!...

Que ton incrédulité française, ô sidi, veuille ne pas sourire d'une telle alarme! Je t'en supplie! Tout ceci est sérieux. Et certes on m'a conté des résultats effrayants, de vérité réellement véritable (encore qu'ils soient restés secrets, comme tu peux le supposer!) dus trop sûrement à ces moyens de crime!... N'en doute pas, ce serait téméraire... Allah l'Informé peut tout : Oh! qu'Il préserve en tous lieux ses serviteurs et les amis de ses serviteurs! Amen... amen...

Et, dans le cas qui nous occupe, la recette du breuvage de refroidissement ne pouvait s'appeler facétie, manteau du Prophète! Aïcha-bent-Ibrahim l'avait eue, non pas d'une

1. Nommé aussi « breuvage de glace », ou « breuvage de contre-amour ».

ghoualla [1] douteuse, mais des femmes de sa famille, et sa mère lui disait jadis que l'une de leurs grand'tantes l'avait employée avec succès contre un séducteur.

De l'herbe « sérouane », — bouillie trois fois tandis qu'on récite certaines paroles, — et d'autres plantes, et du bois ensorcelé; et des insectes divers, bien écrasés, bien pilés, — tandis qu'on prononce à l'envers le dernier verset de la fatha; — et du poil coupé au pied gauche arrière d'une chamelle blanche; et même de ces ingrédients qui servent à teindre la laine en violet, en vert ou en rouge; et même de l'écorce prise au fagot de brindilles qu'aurait porté une vieille femme, mère d'un fils hermaphrodite... Et d'autres choses, bonnes gens, qui sont justement le secret! Une mixture du Chéïtane, vous dis-je, où ne manquaient guère que les fruits de l'arbre Zakkoum, dont le saint Koran nous déclare :

Ses cimes feuillues, rondes et sombres,
Ressemblent à des têtes de démons.
Les réprouvés en seront nourris
Et s'en rempliront le ventre;
Là-dessus ils boiront de l'eau bouillante,
Et puis ils retourneront cuire au fond de l'Enfer [2]...

Ouallah! c'est le kébir Baïlich qui du breuvage de refroidissement allait se remplir le ventre!... Ouallah! il ne se doutait de rien, n'ayant même point remarqué dans les allures d'Aïcha un nouveau changement considérable : — car, d'une part, il était absent quand l'une de ses épouses connut par l'autre et par les voisines toute la vérité; sous le prétexte d'une fête de circoncision [3] chez des amis, à Berryane, il était allé, l'amoureux, surveiller la route où s'éloignaient les yeux noirs qui brûlaient son cœur! — et, d'autre part, Aïcha ne lui montrait point sa colère. Cette femme, criminelle désormais, tombée aux péchés damnables, gardait cependant le respect extérieur qu'on doit à son maître. Et son intelligence savait,

1. Improvisatrice, tambourinaire et vendeuse de remèdes ou d'onguents.

2. Koran, sourate XXXVIII.

3. La cérémonie de la circoncision, retardée chez les Arabes du Sud-Algérien jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, s'accompagne de réjouissances plus luxueuses et plus retentissantes que celles des mariages.

ô mes auditeurs, que nul homme de bien ne supporte le sirocco des reproches sans une démangeaison de la main!

« Les reproches, dit la Sagesse, sont un luxe fallacieux, qui coûte cher assez souvent et ne rapporte jamais rien. »

Aussi n'en proférait-elle aucun, Aïcha-bent-Ibrahim. Poursuivie par l'heure de son Destin, elle s'en allait, les yeux enfiévrés, la bouche sèche, rassembler ce qu'il lui fallait pour la confection du philtre fatal. Certaine fleur maléfique et rare, elle put l'obtenir d'une négresse soudanaise; telle drogue ou tel sortilège, elle l'acheta de ce vieux mendiant qui suivait, quinze jours plus tôt, le pèlerinage des femmes harazlïa, et qui, maintenant, tournait autour des plats de cousscouss, chez le kébir bientôt caïd.

— O père aux mains expérimentées, lui dit-elle, saurais-tu tresser pour moi sept crins de la queue d'un cheval châtré, tout en disant mot à mot « l'Araignée[1] »?... Saurais-tu me procurer de l'eau mordante, dont se servent les orfèvres, et dont j'ai besoin ces temps-ci?...

Elle parlait d'un ton saccadé, entendant le son de sa propre voix comme s'il fût issu de quelque bouche étrangère.

Et le vieillard lui répondit :

— Ce que tu veux peut devenir fait, ô délicieuse, ô toi l'épouse d'un homme riche, bientôt dignitaire puissant! Ce soir, je tresserai les crins. Demain j'irai à la ville, conduit par l'enfant qui me guide; et je t'aurai l'eau mordante, que les Roumis nomment vitriol.

Car il fallait aussi de ce vitriol et de ces crins tressés (par un aveugle, remarquez bien), puis trempés dans les ingrédients, pour que l'ensemble eût toute son action. Et voilà que le breuvage de malheur fut prêt enfin. Et voilà qu'Aïcha-bent-Ibrahim, le tenant entre ses doigts dans une petite écuelle de terre, se crut maîtresse du sort, Allah, Allah!... Un grand trouble secouait cette fautive, une grande émotion la rendait plus frissonnante qu'un peuplier, à songer que Baïlich, privé des joies comme un gardien de harem, privé absolument, privé à toujours, c'était elle privée aussi, Bonté du Prophète!... C'était elle mise avant l'heure en cet état désastreux des vieilles

1. Titre de la sourate XXIX du Koran.

épouses qui souhaitent avec transports ce qu'elles n'espèrent plus, et qui s'en iraient, si elles l'osaient, se promener sur le chemin des pillages et des viols de guerre...

Allah Clément! Privée, elle aussi...

Mais, hésitant de la sorte, — elle hésitait, ne le nions point, — elle eut soudain l'hallucination de ce que serait, sans le breuvage, la nuit des noces de Baïlich avec la petite Messaouda... et les nuits d'après cette nuit-là... Elle vit en éclair leurs joies, comme la lueur d'un coup de fusil double tiré sur son affection d'épouse, sur sa tendresse d'amie confiante... Elle pensa crier d'effroi! Tout de suite, tout de suite, tout de suite, bonnes gens, elle versa le philtre infâme. Elle en mit un peu dans la cherba poivrée qu'elle préparait spécialement pour le repas de Baïlich, — un peu dans la merga[1] pimentée qu'elle lui servait avec le cousscouss, chaque jour, régulièrement, depuis qu'on savait imminente sa dignité de caïd, — un peu dans l'eau du caouah, qu'elle ferait ce soir relevé d'hysope, afin de corriger le goût suspect. Et pâle, glacée d'horreur, inexorable, mais sans trembler, cette fois, elle remit du poivre en surplus, du piment en surplus, de l'hysope en surplus, et même du thym et de la menthe!...

Et Baïlich ne sentit rien des drogues, ô mes auditeurs. Il se délecta, au contraire, mangeant et buvant, de ces aromates toniques dont il se croyait ragaillardi!...

Et, soit que le philtre eût été trop fort, ou point assez fort, Baïlich, peu de temps après la prière d'àacha[2], fut pris de crampes, de maux d'entrailles, puis se plaignit d'une fièvre ardente. Et cet homme cuisait dans son jus, tel un rôti sur le feu, et disait :

— Je brûle, je brûle, par les Géhennes!

Hakh' Rebbi! singulier effet d'un moyen de refroidissement...

La tente se lamentait, bonnes gens, toute la tente : parents, amis, négros et négresses; et la calme Méryem pleurait. Les plus expertes guérisseuses du douar ne savaient remède à proposer. C'était, je vous le déclare, un spectacle épouvantable, de quoi faire grincer les dents des Archanges et des

1. Sauce rougeâtre.

2. La cinquième prière quotidienne, celle qu'on fait avant le repos de la nuit.

Chérubins... La Colère d'En-Haut puisse-t-elle être sur les vengeances de femme jalouse, sur les tentatives malignes et dignes du châtiment, sur tous ceux et toutes celles à propos desquels ce blâme fut dicté : « Ils ont fait des plis à leur cœur pour y cacher leurs noirs desseins ! »

Vous vous demandez peut-être, écouteurs persévérants, quelle était l'attitude d'Aïcha devant cette calamité causée par elle, et qu'elle n'avait certes pas prévue sous cet aspect-là? Mecque et Médine! elle s'empressait, blême d'angoisse, comme les autres... Elle déchirait son voile et tirait violemment ses cheveux... Elle serrait contre sa poitrine ses deux petits enfants, et sanglotait sur leurs têtes. Chagrin sincère, ô sidi, je suis forcé d'en convenir... Regret ravageant d'avoir mis en danger cet homme, l'époux, le maître, alors qu'elle voulait seulement empêcher la consommation du troisième mariage abhorré...

Rebbi beh'ra!

Ce furent des veilles atroces, des journées d'anxiété insupportable. Un savant manieur de mouss [1] avait prodigué à Baïlich les ressources de son art non petit : une saignée, plusieurs ventouses à larges scarifications... Un taleb, mandé de Guerrara, avait proposé des ligatures en peau de vipère, autour du front, bien serrées, puis fait appliquer, sur les reins et l'estomac, deux emplâtres véhéments. Et de plus, sans augmenter son prix, ce pieux taleb exhortait le patient aux résignations bénies. Il surveillait le vésicatoire. Il citait l'axiome des Hadits [2] :

— Quand un Fidèle est malade plus de trois jours, Allah dit à l'Ange de gauche : « Efface sur le Livre ses mauvaises actions! » Et Allah dit encore à l'Ange de droite : « Écris sur le Livre ses bonnes actions plus belles qu'elles ne sont! »

Mais cette consolation — très grande, j'en suis d'avis, très grande! — n'empêchait point que la fièvre ne redoublât en Baïlich, ni qu'Aïcha gonflât de remords...

1. Rasoir pointu, qui peut faire office de canif, de couteau, même de poignard, et que tous les Sahariens portent suspendu à leur cou.

2. Livre saint, contenant des propos attribués à Mahomet.

Ya Rebbi! ce remords diminua pourtant, une nuit remplaçant un jour, un jour chassant une nuit... Puis il s'affaiblit quelque peu, tout en restant remords, puis tourna au gris par la fatigue, puis au plus jaune dépit, lorsque Baïlich fut tiré du danger mortel : car, si malade qu'on pût le voir encore, cet homme recommença de rêver à la petite Messaouda!... Quand le fiévreux s'éveillait avec le nom de Messaouda sur la bouche, il n'en cherchait pas moins, près de lui, sans trop savoir, les formes palpables d'Aïcha sa deuxième épouse... Si bien que celle-ci venait à croire (n'en ayant toutefois pas encore la preuve absolument certaine) qu'il n'avait point réussi, — vous m'entendez, point réussi! — son breuvage de refroidissement!

Et l'épouse ne savait plus dans quelle direction regretter...

Or, un soir qu'elle était fauchée par la lassitude, et se reposait près de l'entrée, elle aperçut le vieux mendiant, l'aveugle, qui rôdait à portée de l'odeur des charitables cuisines. Elle domina sa faiblesse et sortit, porteuse de reproches :

— Ton eau mordante n'était pas de bonne qualité, ô père, et tes crins de cheval n'étaient pas dûment tressés, car mon sid' en a été malade jusqu'à nous faire craindre son départ pour l'autre côté de la Vie!...

Elle oubliait, dans son irritation, qu'elle avait dit au traîneur de ss'bath [1] : « Ces crins que je te fais natter sont un honnête sortilège pour guérir un chevreau boiteux; cette eau mordante est destinée à rendre nos plateaux de cuivre plus brillants que le soleil. »

Le mendiant, qui s'en souvenait bien, bonnes gens, crut plus sagace de s'en taire : — par Allah le Clément, le Subtil, le Souverain sans limites, le Miséricordieux, le Vindicatif, le Bienfaisant, l'unique et puissant Rétributeur! par Allah! les riches de ce monde sont gens à servir pour gagner sa vie, mais non point à contrecarrer [2]. Ainsi jugeait-il, le vieil aveugle... C'est pourquoi, sans essayer de défendre son eau mordante ou

1. Savates, babouches.

2. Et d'ailleurs aucun Saharien ne sera très surpris de voir donner du vitriol comme remède : — on met bien du verre pilé sur les plaies vives et du crottin de chameau et de la chaux sur les yeux saignants d'ophtalmie...

sa tresse aux sept crins de cheval, il marmotta les souhaits de bénédiction :

— Que Dieu guérisse, sur la minute, le noble kébir déjà caïd! qu'Il soit loué, qu'Il soit exalté pour les dons qu'Il répandra désormais sur la tête de Son fidèle, ton illustre époux!...

Sans l'écouter, Aïcha (parce qu'elle se sentait malheureuse, sidi, malheureuse et préoccupée, jusque dans la rate et le foie) continua d'une voix de courroux :

— Et tes prédictions non plus, ô toi le devin, celles que tu me fis, un matin de la lune dernière, tes prédictions n'étaient pas bonnes!... Tu m'annonçais comme favorables : une visite, un étonnement, un appui contre le mal. Les choses sont arrivées : et c'était la visite hostile, l'étonnement désastreux, l'appui qui se casse et blesse la main! C'était le malheur au lieu du bien, par la Vénérée Khadidjah!

Le vieux fut jeté par ces mots à la limite de l'inquiétude et de la consternation, car les gros sous[1] de cette tente étaient bons, eux, et les restes de caouah dans les pots, et les restes de mets dans les marmites! Il fallait que ses prophéties devinssent bonnes, bonnes pareillement, bonnes tout à fait excellemment, ô Grand Sidi-Tidjani, Maître de la Voie! Il le fallait!

— Excuse-moi, ô délicieuse! tu n'avais peut-être pas compris ce que signifiaient mes avis... Jamais une visite annoncée ne vient si vite, par les Trônes! Celle qui t'a désobligée n'était pas la visite promise, l'heureuse, la parfaite, la suave et réconfortante visite que tu recevras l'un de ces jours...

Aïcha-bent-Ibrahim ne répondait plus une syllabe. L'Indulgence de Là-Haut nous couvre! grâce à son flair de vieil aveugle, le mendiant devinait cette fille d'Ève, et qu'elle était, pour l'heure, indécise, balançant, balançant entre des paroles revêches et le don d'une pièce de monnaie. Alors un souvenir lui éclaira l'esprit, au vieux ramasseur de poussière, — un souvenir de quelque chose appris l'avant-veille à Guerrara, — renseignement très utilisable et qui de la petite pièce de monnaie pourrait bien, ouallah! faire un douro...

1. Les Arabes les nomment *sourdis*.

— Ecoute-moi, toi noble femme de la plus noble famille qui soit chez les Larbâa! je puis même te révéler quel est le parent de ton sang qui te fera cette visite. Je le puis, car je connais ta libéralité!... Par les Bénédictions! par les Sept Voiles! par les Houris des Jardins! celui qui viendra te voir (et plus tôt que tu ne le penses) est un homme de grande valeur, pour qui la prospérité n'a pas attendu les vieux ans, et avec qui, raconte-t-on, tu fus élevée au berceau. La Baraka soit sur lui! Il se nomme Kaddour-ben-Mesroud!

Kaddour-ben-Mesroud... Kaddour, grand ami aux brûlantes paroles... celui que Méryem, vous le savez, s'était efforcée de renvoyer, par prudence, le soir des secondes noces de son fils Baïlich.

Mais Aïcha l'avait toujours ignoré, bonnes gens, cet entretien décisif de sa belle-mère — nouvelle en ce temps-là — et de son frère de l'enfance. De qui l'aurait-elle appris, je vous le demande? Ni de Méryem, ni de Kaddour. Et, ce dernier disparu, invisible, indifférent, Aïcha-bent-Ibrahim devait croire à son oubli. Elle en avait eu du chagrin, même une espèce de rancune :

Ton compagnon, s'il est près,
Vaut mieux que ton frère, s'il est loin.
Le simple couscouss du jour
Ote la mémoire des festins passés...

Elle avait eu du chagrin, donc, elle avait eu de la rancune. Puis, quoi? saine doctrine du Prophète! les lunes avaient passé, les vents d'hiver avaient soufflé, les soleils d'été avaient ardé... On ne savait rien de l'absent. Le silence est comme le sable qui s'amoncelle sur un tombeau. Kaddour s'effaçait lentement de la pensée coutumière, et certes, par le sixième Ciel! — et je jurerais ici par le septième, au besoin, — cette femme ne songeait guère à Kaddour lorsqu'elle était venue gronder le mendiant, rusé compère!...

Mais certes elle y pensait maintenant, tandis que ce vieil aveugle, satisfait, muni d'une pièce blanche de poids, marchait secrètement avec son guide du côté de Guerrara, et s'en allait, s'en allait travailler assidûment à rendre accomplie sa prédiction.

Kaddour-ben-Mesroud, depuis un mois, fêtait par là-bas son retour du Nord... Le mendiant l'avait rencontré chez le cahouadji des danseuses. On disait même que ce jeune et beau musulman, Kaddour, ne savait plus où était son âme quand les femmes faisaient : « You-you-you !... » On disait qu'il était riche, cousu d'argent, à son arrivée. On disait aussi que les cartes avaient vidé son mézoued. Il serait facile, sans doute, (par le Tout-Voyant, le Tout-Entendant !) de l'inciter à revoir sa cousine, femme aux belles tresses, épouse de l'opulent Baïlich !

Et le vieux mendiant se hâtait. Il subodorait des profits. La pièce blanche d'Aïcha lui paraissait prête à foisonner dans sa ceinture ; un petit morceau de kessra, donné par Aïcha, lui semblait bouger mêmement, grossir, s'alourdir, emplir d'un poids rassurant le capuchon de son beurnouss. Il marchait, louangeant Allah. — Et voilà pour lui !...

Pendant ce temps, Aïcha retournait près de la tente, afin de surveiller les tisanes qui bouillaient et rebouillaient en deux bouilloires bien calées. Aïcha pensait au mendiant, Aïcha pensait à Kaddour... Serait-ce vrai, ya Rebbi Sidi, leur prochaine et précieuse rencontre ? Était-ce réellement possible ? Allait-elle le revoir, Kaddour, soutien naturel, parent du sang (elle le savait maintenant), frère, ami, conseil et guide ? Il y aurait là, par les Anges ! quelque chose de providentiel...

« Un appui contre le mal », proclamait ce vieux déguenillé.

Mieux qu'un étonnement, Rebbi ! mieux qu'une visite. O Kaddour des jours enfuis de l'adolescence, si chauds dans leur audace ingénue !... O Kaddour aux yeux généreux, ô Kaddour à l'épaule douce, dont sa tête, à elle, retrouvait la mémoire, et qui savait si bien dire : « Béni soit Allah qui t'a faite mienne, et qui m'a fait tien !... »

Tout en remuant les charbons de r'them sous les tisanes, Aïcha quittait peu à peu, mes écouteurs, le gouffre livide et fumeux des profondes tristesses.

Tout en versant dans une jatte les tisanes cuites, tout en y mettant du miel, elle montait sur un coursier fabuleux, à six paires d'ailes. Tout en remuant le miel grumeleux, lent à fondre, elle planait, portée par un espoir magnifique et confus.

En vérité, ô sidi, les femmes ont fait divorce avec l'esprit

modéré, oui, divorce perpétuel! Celle-ci voyait sur les nuages Kaddour agissant pour elle, prenant importance aux yeux de Baïlich, qui sait? qui sait? — ou bien retournant de ce douar à l'autre douar, groupement natal, au campement tout proche de Guerrara, afin d'en ramener, s'il le fallait, Ibrahim-ben-Bachir, père d'Aïcha, qu'il saurait bien arracher des fréchias trop captivantes où dormaient ses petites épouses... Qui sait? qui sait?... Vénérée Abigaïl!... Certains plongeurs des puits d'Ouargla, qu'on retire, en cas d'accident, noyés, morts et trois fois morts, reviennent à la vie tout de même... Qui sait?... Si l'affreux mariage, l'horrible, le déchirant mariage de Baïlich avec Messaouda n'était pas écrit par l'Ange-scribe d'une manière trop absolue, Kaddour y mettrait obstacle... Il sauverait des ténèbres trop douloureuses sa sœur des premiers jeux. Il aiderait la Destinée. Il aiderait la bonté d'Allah...

O toi sidi! ô vous mes écouteurs dévoués et fidèles! pour coupable que fût cette femme, Aïcha-bent-Ibrahim (et combien elle me le paraît, bonnes gens, jusqu'à révolter en moi le nefs[1] engourdi!) — pour coupable qu'elle fût, la divine clémence d'Allah se manifestait déjà devant elle, lui réservant cette halte d'espérance au milieu de son chemin... Et je fais là-dessus, ô sidi, une comparaison : quand la caravane est illicite, ou quand les sokhrars ont péché, ces gens trouvent néanmoins l'oasis après les dures traversées d'Erg, avant les plus dures traversées de Chebka! et c'est ainsi, c'est ainsi parce que l'a voulu la Bienveillance infinie du Miséricordieux... Soit-il béni dans les siècles!...

JEAN POMMEROL

(La fin au prochain numéro.)

1. *Nefs*, système nerveux, âme, selon certains commentateurs, — et, selon d'autres, un principe qui n'est ni de l'âme, ni du corps, mais supplémentaire à ceux-ci, ressort de l'extase mystique et des « extériorisations ».

LA TOMBE DE RONSARD[1]

Après la dissolution des États de Blois, Étienne Pasquier, écrivain et magistrat, suivit Henri III à Tours, où furent transférés, en mars 1589, le Parlement et la Chambre des Comptes. Pasquier avait été l'ami de Ronsard. Vers la fin d'avril de cette année 1589, il visita Saint-Cosme [1], et c'est par lui que nous savons dans quel état se trouvait alors la sépulture du poète. Ronsard, — dit-il dans ses *Recherches de la France*, — mourut en son prieuré de Saint-Cosme-les-Tours, « où il fut enterré à costé senestre de l'autel si vous entrez dans l'église, sans qu'il y ait aucune remarque de tombeau, fors une vingtaine de carreaux neufs de brique au milieu de plusieurs autres vieux. Qui fut cause qu'un jour sainct Marc mil cinq cens octante neuf, oyant vespres en ce lieu, poussé de son influence ou bien d'un juste despit de voir ce grand personnage en une sépulture si pauvre, je luy feis sur le champ cest austre épitaphe qui ne peut être approprié qu'à luy... » Suit le texte de l'épitaphe, dont rien n'est à retenir pour notre objet. « Je devois cela, — ajoute-t-il. — à sa mémoire et à l'amitié que nous nous portions l'un à l'autre [2]. »

Pasquier travailla pendant cinquante ans à ses *Recherches de la France*, dont neuf livres furent publiés de son vivant, en

1. Voir la *Revue* du 15 août 1910.
2. *Recherches de la France*, livre VII, chap. II. Edition de 1621.

plusieurs éditions. Il ne cessa de compléter son ouvrage, l'augmentant, à chaque édition, de livres nouveaux, ajoutant même aux anciens des chapitres inédits. Il résulte de là que les parties complémentaires des *Recherches* ont été composées et rédigées dans les intervalles d'une édition à la suivante. On fait du reste à leur auteur le reproche d'avoir commis quelques erreurs ou omissions et altéré des textes en citant de mémoire.

Le septième livre, contenant le passage relatif au tombeau de Ronsard, parut en 1611, quinze ans après l'édition précédente. Pasquier aurait donc écrit ce passage entre 1596 et 1611, peut être quinze ans, — et quinze ans d'une vie passablement occupée, — après son pèlerinage à Saint-Cosme. Avait-il, d'autre part, conservé des notes sur l'église du prieuré? Cela n'est guère probable : visiblement, dans ce septième livre, qui traite de la poésie et de la versification, notre auteur ne fait mention de sa visite qu'à seule fin de présenter au lecteur une belle épitaphe en vers latins et en vers français. Dès lors sa mémoire pouvait-elle lui retracer des lieux une image très nette? Assurément, il ne s'est pas trompé sur les points principaux. On doit le croire lorsqu'il dit que Ronsard était enterré dans le chœur de l'église, — ce qu'on sait du reste par d'autres témoignages, — et sans aucune remarque de tombeau. Mais la fidélité de ses souvenirs, touchant certaines autres particularités topographiques, peut être mise en doute.

Que penser de ses carreaux neufs de brique? A Saint-Cosme, outre la maison prieurale, une partie de l'église est encore debout. L'ensemble des ruines permet de circonscrire les limites du chœur. Celui-ci, arrondi comme à l'ordinaire au chevet, avait une longueur de vingt-deux pieds, — soit un peu plus de sept mètres, — sur une largeur égale, ce qui laissait, de chaque côté de l'autel, un espace libre d'environ deux mètres. Lorsque Pasquier visita Saint-Cosme, la mort de son ami remontait à trois ans et quatre mois. Si, comme il le prétend, la tombe était creusée à côté de l'autel, on avait dû, dans l'intervalle, passer souvent sur cette tombe, et avec des chaussures d'une propreté plutôt douteuse. Par suite, les carreaux de brique étaient-ils aussi neufs et aussi visibles qu'il le dit?

Ces réflexions conduisent à penser que la description du jurisconsulte pourrait bien ne pas être absolument exacte. Tout

ce qu'on sait sur la sépulture du poète se réduit à ce qu'en a dit Pasquier. Les Sociétés archéologiques de Tours et de Vendôme ont donc pris sa relation pour guide dans les fouilles faites à Saint-Cosme en juin 1870.

Lorsque les travaux furent terminés, l'abbé Chevalier, président de la Société de Tours, en rendit compte dans une notice insérée au bulletin de la Société[1]. Je transcris ici les passages essentiels de sa notice.

De la vieille église bâtie au commencement du XIIe siècle et restaurée dans le cours du XVe, il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une petite portion, environ le quart, c'est-à-dire deux des trois chapelles absidales rayonnantes, avec leur déambulatoire, et le mur méridional du sanctuaire avec le transsept correspondant, mur encombré de constructions modernes[2]. Avec ces éléments, il était bien facile de retrouver les fondations de la muraille du nord, et par suite l'emplacement précis de la sépulture de Ronsard, cette sépulture, d'après nos documents, étant placée à gauche, le long du mur, dans le sanctuaire, du côté de l'évangile, près du maître-autel. Le sanctuaire n'ayant que deux travées, le tâtonnement ne pouvait guère être que d'un mètre. Les fondations furent bientôt mises à nu, et on fouilla le terrain par une tranchée large et profonde, en dedans et en dehors d'un hangard qui recouvre l'emplacement.

Pendant que les travaux s'effectuaient,... nos yeux attentifs ne quittaient pas la tranchée. Notre attente fut vaine. On ne trouva ni le carrelage de la vieille église, ni dalles, ni traces de caveau, ni débris de cercueil, ni ossements. Les fouilles furent complètement infructueuses, et l'on ne peut signaler qu'une aire continue de mortier, d'une faible épaisseur, sur laquelle fut peut-être déposé le cercueil du poète. La commission se retira, avec la conviction que la tombe de Ronsard avait été violée, ou que les ossements s'étaient entièrement consumés dans ce terrain humide, inondé de temps en temps, et accessible aux infiltrations des eaux moyennes de la Loire.

Depuis les fouilles, un document important m'a été communiqué à ce sujet. M. Blanchemain, qui, dans son amour pour Ronsard, était venu du fond du Berri assister à nos recherches, m'a adressé, de Longefont, la note suivante, empruntée par lui à Guillaume Colletet, en la *Vie de Ronsard* :

1. Bulletin de la Société archéologique de Touraine, t. II, années 1871-72-73, p. 12.

2. L'église de Saint-Cosme était orientée comme à l'ordinaire de l'ouest à l'est, le chevet au levant. La muraille nord était la plus rapprochée de la Loire.

« Rodolphe Botero, dans la seconde partie de ses *Annales de France*, remarque qu'en l'an 1609, Joachim de la Chétardie, conseiller au parlement de Paris et prieur de Saint-Cosme-lès-Tours, après avoir rétabli ce fameux monastère, voyant que le tombeau de Ronsard était miné, moins par la vieille suite des années que par l'irruption sacrilège des Huguenots; voyant que le grand Ronsard, que ces mesmes Huguenots avait tant hay pendant sa vie et, durant la fureur des guerres civiles pour la religion, qu'ils avaient tant de fois poursuivi à coups de fusil et de carabine, avait un tombeau comme n'en ayant point, et qu'à peine il restait en se sacré lieu quelques vestiges de la sépulture du grand poète, se résolut de luy ériger un monument de marbre, non pas digne de luy... Voicy donc l'éloge qu'il fit graver sur une table de marbre, au-dessous du portrait de Ronsard, de la même matière... »

Je dirai tout de suite, pour n'avoir plus à m'en occuper, que le témoignage de Botero est à écarter entièrement : autant de lignes, autant d'erreurs. Joachim de la Chétardie n'a pas rétabli Saint-Cosme, pour la simple raison que ce « fameux monastère » avait, depuis Ronsard, vécu comme auparavant; entre Ronsard et La Chétardie, on connaît au moins un prieur, c'est l'évêque Du Plessis, à qui le Béarnais, en 1591, accorda des lettres de sauvegarde pour les biens du monastère. En second lieu, La Chétardie n'a pas pu voir que le tombeau de Ronsard était miné par l'irruption sacrilège des Huguenots, puisque, avant La Chétardie, Ronsard n'avait point de tombeau. Puis, le portrait du poète, placé au-dessus de son monument, — érigé en 1607 et non en 1609, — n'était pas en marbre; c'était une terre cuite coloriée, ce qu'on ignorait d'ailleurs en 1870. Enfin, il n'est pas sûr du tout que les Huguenots aient « tant de fois » poursuivi Ronsard à coups de fusil et de carabine. Dans ses *Remonstrances au peuple de France*, le poète, il est vrai, parle ainsi des protestants :

Je sçay qu'ils sont cruels et tyrans inhumains,
Naguères le bon Dieu me sauva de leurs mains,
Après m'avoir tiré cinq coups de harquebuse,
Encore il n'a voulu perdre ma pauvre muse.

Mais ceci prouve simplement que Ronsard s'est une fois trouvé mêlé dans quelque échauffourée, et rien ne dit que les coups d'arquebuse s'adressaient personnellement à lui. Quoi-

qu'on l'en ait accusé, il est acquis, je crois, qu'il n'a jamais fait campagne contre les protestants[1].

L'abbé Chevalier lut sa notice dans la séance du 29 juin 1870. Un membre de la Commission des fouilles[2] fit remarquer que l'aire plane de mortier, signalée par le président, se trouvait à une profondeur de 1 m. 80 au-dessous du niveau actuel du terrain, et le sol sur lequel reposait l'ancien carrelage de la chapelle à 0 m. 40 seulement. Autrement dit, la couche de béton n'était qu'à 1 m. 40 au-dessous de cet ancien carrelage. Un autre sociétaire parla des excès commis par les Huguenots dans les environs de Tours entre 1589 et 1594. La terreur était si grande que l'apport des denrées en ville ne se faisait plus. On avait dû pendre un grand nombre de pillards pour actes de brigandage. Il était donc possible que les ennemis du poète eussent alors violé sa sépulture. Cette opinion ne fut combattue par personne.

Dans les années suivantes, les ordres du jour des séances ne mentionnent plus aucune communication relative à la sépulture de Ronsard. On y revint cependant une dernière fois, en 1879, à propos d'une étude sur *l'Archidiacre Bérenger et le Prieuré de Saint-Cosme*. Une lettre reproduite par l'auteur de cette étude établissait que, lors de la suppression du prieuré, les ossements de Bérenger et des autres religieux reposant dans l'ancien cimetière de Saint-Cosme avaient été exhumés et enterrés au milieu de l'église. L'abbé Chevalier crut pouvoir conclure de ce fait que, si les restes de Ronsard n'avaient pas été dispersés par les protestants, ils avaient été tout au moins déplacés par les chanoines. Ainsi s'expliquait l'insuccès des fouilles.

1. De Thou, Th. de Bèze, d'Aubigné et d'après eux Henri Martin, ont rapporté que les gentilshommes catholiques vendômois avaient pour chef Pierre de Ronsard (voir *La Famille de Ronsard*, par A. de Rochambeau). Ici, comme en d'autres circonstances, les contemporains ont mis sur le compte du poète, tous les faits et gestes notoires des autres Ronsards, et les Ronsards étaient nombreux. Claude, frère aîné du poète, eut plusieurs fils, entre autre Loys, seigneur de la Poissonnière, qui fut à la tête des catholiques vendômois, avec Jacques de Maillé, Paul de Chabot et René du Belloy. Il est possible aussi que Charles, frère de Pierre, ait combattu les Huguenots.

2. Ch. de Grandmaison, ancien archiviste d'Indre-et-Loire, auteur de travaux estimés. Cette remarque a tout l'air d'une réserve.

En résumé, la Commission des fouilles[1] a suivi strictement les indications de Pasquier. Elle s'est bornée à pratiquer une tranchée longitudinale, à gauche de l'autel, le long de la muraille septentrionale de l'église. Le terrain a été creusé jusqu'à 1 m. 40, ou un peu plus, au-dessous de l'ancien dallage du sanctuaire.

On remarquera sans doute que l'abbé Chevalier et ses collègues ont expliqué un peu facilement les causes de leur échec. Un point valait pourtant d'être éclairci; car enfin toute la question est là : la tombe de Ronsard a-t-elle été profanée à une époque quelconque entre 1589 et 1870? Si oui, les fouilles ne pouvaient donner aucun résultat; si non, on doit retrouver au moins quelques traces de cette tombe.

Il existait autrefois à Tours et dans les environs plusieurs églises ou monastères d'une très ancienne origine. Les donations pieuses avaient enrichi ces maisons. La plupart d'entre elles, indépendamment de leurs rentes et de leurs domaines, possédaient en pierreries, en objets d'or et d'argent, des trésors de grand prix. Parfois les gens de guerre les rançonnaient ou les pillaient, et souvent les rois besogneux les frappaient sans scrupules d'impôts extraordinaires.

Pour ces monastères de la Touraine, une époque désastreuse entre toutes fut celle des premières guerres de Religion. Au commencement d'avril 1562, les Huguenots se rendirent maîtres de Tours et de plusieurs autres villes sur la Loire; le 15 mai et jours suivants, par ordre de Condé, tous les objets et ornements en or, argent ou pierres précieuses, appartenant à Saint-Martin, furent inventoriés et estimés. Le lieutenant particulier du bailliage fit l'inventaire en présence du Chapitre et de trois officiers protestants, MM. de La Rochefoucault, de Genty et du Vigean. On dépouilla de même Saint-Gatien et les

1. La Société vendômoise était représentée dans cette commission par MM. Ch. Chautard, président, P. Blanchemain, de Nadaillac et d'Arnouilh de Salie. Elle avait tenu à supporter une partie des frais nécessités par les fouilles.

autres églises de la ville, ainsi que l'abbaye de Marmoutier. Les objets d'or et d'argent furent fondus à la monnaie.

Toutefois les généraux protestants se comportèrent, dans ces actes de pillage, avec une modération relative. Leur but principal était de se procurer du numéraire. Sans doute il y eut quelques vitraux brisés, des cloches fêlées; les ossements de saint Martin furent brûlés ; il fallait accorder quelque satisfaction au fanatisme des soldats. Mais aucune violence ne fut exercée contre les personnes. Des procès-verbaux furent dressés, dont il reste des copies, de tout ce qui avait été enlevé. Même il y eut une déclaration du chapitre attestant « qu'il n'avait été rien pris, par les SS. Commissaires, des chappes, parements d'autels ou autres ornements, sinon tous les reliquaires, joyaux d'or ou d'argent et pierreries, qui avaient été trouvés en son trésor [1] ». Le nom de Saint-Cosme ne figure pas dans ces procès-verbaux. Apparemment, le prieuré n'avait, en matières d'or ou d'argent. rien qui valût la peine d'être porté à la monnaie.

Il est donc certain que les églises de Tours et les monastères des environs ont été pillés par les Huguenots, et quelques reliques brûlées. Mais il faut noter la date : ceci se passait en 1562, alors que Ronsard n'était même pas encore prieur de Saint-Cosme.

Lorsque, au mois d'avril 1589, Pasquier visita Saint-Cosme, la sépulture était encore intacte. En cette année 1589, Henri III, réfugié à Tours, négociait avec le roi de Navarre. Le 3 avril, les deux monarques concluaient une trève d'un an, pendant laquelle le Béarnais s'engageait à mettre ses troupes au service du roi de France. La trève était publiée peu de temps après, et enregistrée par les membres du Parlement installés à Tours. Enfin le 30 avril, les deux rois avaient une entrevue au Plessis-les-Tours. Dès lors ils furent alliés jusqu'à la mort de Henri III. Les protestants se mêlèrent aux royalistes et combattirent pour la même cause. Il paraît peu vraisemblable qu'ils eussent choisi ce moment pour violer, presque sous les yeux du roi de France, la sépulture de l'un de ses amis.

1. Arch. d'Indre-et-Loire, G. 593. — Une publication de ces procès-verbaux a été faite par Ch. de Grandmaison. Un vol. in-4°. Tours, 1863.

Henri III, en effet, avait établi son quartier général au Plessis, distant de Saint-Cosme de quinze cents mètres à peine.

Quelques documents, conservés aux archives municipales de Tours et datant de cette époque, signalent, il est vrai, des actes de brigandage dans les environs de la ville. C'était alors la coutume des gens de guerre de vivre sur les paysans : protestants, royalistes ou ligueurs ne recevaient à peu près aucune solde. Mais on peut assez bien suivre, dans les registres de Saint-Cosme, la vie du monastère pendant cette période. On n'y trouve aucune allusion à des scènes de violence. Les moines plaident, comme à l'ordinaire, contre des fermiers qui ne payent pas leurs redevances. Un de ceux-ci, le 25 juin 1589, est condamné au payement d'une rente de quinze sols; un autre, en février 1590, à une rente de dix sols; un troisième, en février 1591, à une rente de vingt sols quatre deniers, etc. [1]. Puis, le 22 juillet 1591, le Béarnais accorde au prieur de Saint-Cosme des lettres de sauvegarde [2] pour ses propriétés sises dans les paroisses de Joué, Balan, Fondettes, Savonnière, etc., et exposées, sans doute, aux déprédations des soldats. Il n'est pas question, dans ces lettres, du prieuré lui-même. C'est donc qu'il n'était pas en péril.

Ajoutons à cela le silence de Pasquier, qui paraît assez significatif. Pasquier demeura longtemps à Tours, avec le Parlement et la Chambre des Comptes. Si la sépulture de son ami avait alors été profanée, il n'eût pas manqué d'en parler dans son septième livre des *Recherches*.

En dernier lieu, nous avons le témoignage du prieur La Chétardie lui-même. Au mois de mai 1607, La Chétardie fit élever un cénotaphe à son illustre prédécesseur. Il avait pu se renseigner à Saint-Cosme, où il restait assurément quelques témoins des quinze ou vingt dernières années et savait à quoi s'en tenir sur la sépulture du poète. Or l'inscription gravée sur le marbre du tombeau est très affirmative : « Cette terre que tu foules aux pieds est une terre sacrée, puisque Ronsard y repose [3] ». Nous sommes donc en droit de conclure que, jusqu'à

1. Arch. d'Indre-et-Loire, G. 517.

2. *Id.*, *ibid.*

3. Voici le texte de cette épitaphe. La pierre sur laquelle elle est gravée se voit au musée de Blois : *Cave, viator, cave : sacra haec humus est : abi,*

ce moment, la dépouille de Ronsard avait été respectée[1]. A partir de 1607, l'existence du monastère redevient normale. L'intérieur de l'église reste intacte ainsi que le cénotaphe. Par conséquent rien ne peut faire supposer qu'il y ait eu profanation ou déplacement des restes avant l'année 1742.

En cette année 1742, la communauté de Saint-Cosme ne se composait plus que de trois moines. L'archevêque de Tours la supprima et réunit ses biens à ceux de la collégiale de Saint-Martin. Deux ans plus tard, l'église, qui tombait en ruines, fut à moitié démolie. On en abattit le côté septentrional avec le tombeau de Ronsard. Comme on l'a vu plus haut, l'inscription par laquelle les chanoines de Saint-Martin consacrèrent le souvenir de cet événement établit que le buste seul du poète fut transporté à Tours. Après sa laïcisation, Saint-Cosme devint propriété de plaisance. Le cimetière du couvent, situé près du cloître, fut alors désaffecté. On prit le soin d'exhumer les ossements qui s'y trouvaient et de les enterrer dans l'église. C'est ce dont témoigne la lettre suivante, ayant probablement pour auteur un chanoine chargé de veiller à ce que l'opération se fît décemment. Voici les principaux passages de cette lettre :

Au T. R. P. Don Gerou, à l'abbaye de Marmoutier, près Tours.

Ce 16 aoust 1752.

... Je n'ai point eu la satisfaction que je me promettais lorsque j'ai fait exhumer Bérenger. Son tombeau avait déjà été ouvert par des personnes qui, après avoir satisfait leur curiosité, n'avaient pas pris la peine de recouvrir son cercueil, dans lequel j'ai trouvé une partie des os mêlés avec la terre dont il était rempli...

... Le cercueil a été rempli d'eau autant de fois que la Loire a

nefaste, quam calcas humum sacra est. Ronsardus enim jacet hic quo oriente oriri musae et occidente commori ac secum inhumari volverunt : hoc non invideant qui sunt superstites nec parem sortem sperent nepotes. Obiit VI Kal. Jan. 1585. Cette épitaphe est de Jean Héroard, qui fut plus tard médecin de Louis XIII. La Chétardie la choisit entre plusieurs autres composées à l'occasion de la mort de Ronsard. Robert Estienne en a donné une bonne traduction en vers français.

1. Le pasteur Dupin de Saint-André, de Tours, à qui l'on doit une histoire du protestantisme en Touraine, a bien voulu me dire qu'il n'avait jamais trouvé trace d'une attaque quelconque dirigée par les protestants contre Saint-Cosme, ni en 1562, ni plus tard. Il n'ignore pas d'ailleurs le pillage de Saint-Martin, en 1562.

débordé; la pierre dont il était fait était très poreuse et l'eau y passait comme par un crible. Quand elle fut levée de terre on l'en remplit, et peu de temps après, il n'en resta plus.

J'ai mis une partie des os de ce fameux Bérenger dans la chapelle de Saint-Cosme, dans une espèce de petite fenêtre qui est dans le mur en entrant à main gauche, marquée par une ardoise qui fait mention de son âge, du jour de sa mort et de son exhumation. Le reste a été enterré avec les os de ses confrères dans le milieu de la chapelle.

Si le tombeau de Béranger n'eût pas été ouvert, il y a apparence que tous ses os se seraient retrouvés comme il se sont retrouvés dans d'autres tombeaux très anciens sans presque aucun dérangement, sous lesquels il ne restait qu'une poignée de poussière... Le tombeau était dans une cour qui était autrefois le cloître et lieu de la sépulture des religieux...

... Le tombeau était couvert sur la surface de la terre d'une prodigieuse ardoise qui fait bien la charge de quatre hommes et qu'on voit encore à Saint-Cosme. On ne peut douter qu'elle n'ait été placée pour distinguer le tombeau de quelqu'un de réputation, parce que dans le nombre de celles qui couvraient les autres tombeaux et qui était considérable, il ne s'en est trouvé aucune de même volume à beaucoup près[1].

J'ai l'honneur, mon révérend père, etc...

DE CHAMPCOURT

Aux yeux de l'abbé Chevalier, ce document ne laissait plus aucun doute. En admettant que les restes de Ronsard n'eussent pas été profanés par les protestants, ils avaient été certainement déplacés et enterrés avec ceux des moines au milieu de l'église, à la croisée de la nef et du transept. Selon moi, cette lettre relative au tombeau de Bérenger ne prouve absolument rien quant à la tombe de Ronsard. En transportant dans l'église les ossements des moines, que se proposait-on? simplement de les mettre en terre sainte. Il était donc inutile de relever ceux de Ronsard qui reposaient déjà dans le chœur. J'ajouterai que Ronsard demeurant, même à cette époque, une personnalité con-

1. *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, Année 1878. Lettre publiée par P. Nobiliau, dans une étude sur *l'Archidiacre Bérenger et le Prieuré de Saint-Cosme*. Le corps de Bérenger, d'abord inhumé à Tours, fut transporté plus tard à Saint-Cosme. Le cercueil fut sans doute détérioré pendant cette opération. Il ne l'a pas été par les Huguenots, qui eussent dispersé les ossements.

sidérable, il est difficile d'admettre que le prolixe auteur de la lettre précédente eût ouvert le cercueil du poète sans en parler à Don Gérou.

A cette histoire de déplacement, se rattache celle d'un prétendu crâne de Ronsard. En 1802, le préfet de Loir-et-Cher réclama pour Vendôme le buste du poète que l'on conservait alors au musée de Tours. Par la lettre suivante, le préfet d'Indre-et-Loire informa son collègue qu'il accédait à son désir :

Préfet de Loir-et-Cher.

18 fructidor an XI.

Je vous envoye suivant votre désir et mes promesses, mon cher collègue, notre buste de Ronsard. Il ornait ci-devant son tombeau à Saint-Cosme, où il était mort. Je crois que son épitaphe nous reste encore et qu'un citoyen Lorrain, habitant la Croix-de-Bléré, possède le crâne de ce poète, qu'il a recueilli lors du renversement de son mausolée. Cette relique vaudrait bien toutes celles qu'on rajuste dans nos églises[1].

Salut et amitiés.

D'abord le mausolée ayant été détruit en 1744, le citoyen Lorrain devait en 1802 compter un assez joli nombre d'années. Mais on l'a vu par cette lettre à Don Gérou, les chanoines n'auraient pas toléré qu'une tombe de Saint-Cosme fût violée par un simple particulier. Voici, plus probablement, ce qu'il faut penser à ce sujet. Lorsque la basilique de Saint-Martin fut détruite pendant la Révolution, le citoyen Lorrain trouva ce crâne sous les dalles de la salle capitulaire, au pied du buste de Ronsard, et, sans autre preuve, en conclut que c'était celui du poète. Cette histoire repose d'ailleurs simplement sur le *je crois que* d'un préfet.

Lorsque les moines eurent quitté Saint-Cosme, les bâtiments et les jardins du prieuré furent, en tout ou en partie, loués à des particuliers. En 1747, on voit la fabrique de Saint-Martin passer avec un M. de Beaulieu, conseiller honoraire au

1. Lettre retrouvée aux Archives d'Indre-et-Loire par Ch. de Grandmaison et donnée par lui dans un mémoire lu à la Réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements le 17 avril 1895.

Grand-Conseil, un bail à vie. Ce conseiller, moyennant un loyer annuel de 180 livres, prenait les bâtiments et les jardins dépendant de la sacristie. Un M. de Maguerville, intendant, devint en 1753, locataire d'une autre partie. Puis ce fut l'archevêque de Tours, puis, vers 1780, un M. Duclusel, intendant de Touraine. Ces locataires n'avaient ni le droit, ni d'ailleurs le désir, de bouleverser le terrain, de déplacer des tombes.

En 1786, les bois et les jardins furent arrachés par ordonnance du chapitre. Sous la Révolution, Saint-Cosme et ses dépendances furent vendus comme biens nationaux et achetés, moyennant 40 100 livres, par les citoyens Soulange et Petit-Bois. Depuis le commencement et pendant toute la première partie du XIXe siècle, ce domaine appartint à une famille Simon-Vauquer, profondément chrétienne. Aucune construction n'a jamais été élevée sur l'emplacement de l'ancienne église, ni dans aucune autre partie du hameau. On a réparé les bâtiments, approprié les locaux à de nouvelles destinations, mais la configuration des lieux n'a, pour ainsi dire, pas changé[1].

Une cour séparait autrefois l'église de la maison habitée par les moines. Cette cour existe encore et s'étend aujourd'hui sur l'emplacement du chœur. Deux ou trois étables à porcs, appuyées contre le mur sud de l'église, et un hangar à jour très léger s'élèvent, il est vrai, depuis longtemps sur cet emplacement, mais n'ont nécessité aucune fondation. Du reste, de mémoire d'homme, au dire des habitants actuels, le terrain, dans cette partie du hameau, n'a jamais été remué, sinon en 1870.

Les fouilles mêmes de 1870 ont fourni comme une sorte de preuve matérielle que cette portion de terrain n'avait pas été touchée depuis la mort de Ronsard. Le lit de béton, dont parle l'abbé Chevalier, et sur lequel, d'après lui, reposait le cercueil du poète, a été trouvé intact. Peut-on admettre que, si la sépulture eût été violée, les violateurs se fussent donné la peine de respecter cette couche de mortier ou de la remettre en état?

Ainsi l'on voit qu'aux époques de troubles, la sépulture de

1. On le voit par le plan cadastral du prieuré, à la commune de La Riche, dont dépend le hameau, et par un plan de Saint-Cosme de 1784.

Ronsard n'a pas été menacée. Après la démolition de l'église, aucune maison n'a été construite sur l'emplacement du chœur, lequel n'a même pas été mis en culture. En résumé, rien ne peut faire supposer qu'à aucun moment les restes du poète aient été déplacés.

***

A quelle cause faut-il donc attribuer l'insuccès des fouilles effectuées en 1870?

Il n'y a pas lieu, je crois, de s'arrêter à l'hypothèse que les ossements se seraient entièrement consumés dans un sol humide. Si l'on avait fouillé le terrain à la place où se trouvait le cercueil, on aurait retrouvé quelques débris, tout au moins quelques empreintes, quelque chose indiquant qu'il y avait eu là un corps étranger. En d'autres parties de l'île, on a mis au jour des tombes, dont quelques-unes étaient certainement antérieures à celle de Ronsard.

Mais les souvenirs de Pasquier, en ce qui regarde la position de la tombe, n'étaient peut-être pas d'une fidélité inattaquable. Il eût donc été sage d'ouvrir, non pas une seule, mais plusieurs tranchées perpendiculaires, de manière à explorer toute l'étendue du chœur. En second lieu, le terrain a-t-il été creusé assez profondément? D'après le compte-rendu des fouilles, les déblaiements se sont arrêtés aux environs de cette couche de béton ou de mortier dont il a été parlé. La commission a pensé que le cercueil du poète reposait sur cette sorte de dallage et que, dès lors, il était inutile d'aller plus loin. Or ce lit de béton, — nous avons noté les chiffres, — se trouvait à 1 m. 80 au-dessous du niveau actuel du sol, soit à 1 m. 40 au-dessous de l'ancien pavé de l'église. Ainsi le haut du cercueil se serait trouvé à moins d'un mètre au-dessous du carrelage du chœur! Cela ne paraît guère vraisemblable, étant donnée la nature du terrain.

A mon avis le cercueil du poète était placé, non sur cette couche de béton, mais beaucoup plus bas. Quelques mots échangés avec un habitant du lieu m'ont confirmé dans cette opinion. Je demandais à cet homme quelques renseignements au sujet des fouilles, dont il avait été, dans son enfance, le

témoin oculaire, et ses réponses m'avaient prouvé que la Commission s'était bien conformée aux indications de Pasquier. Mais mon homme ajouta : « Moi-même, Monsieur, il y a quelques années, en creusant ce puits que vous voyez-là, j'ai trouvé deux tombes d'évêques. — A quelle profondeur les avez-vous rencontrées? — Oh! au moins à trois mètres. »

Or le puits est situé dans la cour même dont le chœur de l'église fait partie, peut-être à dix mètres de la tombe de Ronsard. Comment ne pas faire un rapprochement et ne pas se demander si la dépouille du poète n'aurait pas été ensevelie dans les mêmes conditions?

Cette profondeur de 3 mètres ne doit pas étonner. L'île de Saint-Cosme s'est formée comme toutes celles de la Loire : les sables s'accumulent en un point du lit de la rivière et se recouvrent, avec le temps, d'une couche de terre végétale. A en juger par ces tombes d'évêques, on enfouissait les corps, au moins ceux des personnages importants, assez profondément pour qu'ils fussent placés au-dessous du banc de sable.

Les Sociétés archéologiques de 1870 se sont proposé un but louable, celui de donner aux ossements de Ronsard un lieu de sépulture plus décent qu'une cour de ferme. Elles ont travaillé de leur mieux, avec les documents dont elles disposaient. Mais, je crois l'avoir montré, l'insuccès de leurs recherches ne prouve nullement que ces restes ne soient plus à leur place primitive. Si quelque ami des lettres consentait un jour à subventionner de nouvelles fouilles, il faudrait explorer toute la superficie du chœur et surtout creuser le terrain plus profondément. Peut-être alors aurions-nous l'heureuse chance de pouvoir donner, à l'illustre chef de la Pléiade, une sépulture digne de lui.

CYRILLE GABILLOT

M. CARL SPITTELER

Il fut un temps peut-être où la gloire allait naturellement aux écrivains qui l'avaient méritée; mais ce temps, s'il fut jamais, a cessé d'être. Une réputation littéraire ne s'acquiert, ne se conquiert plus qu'au prix d'un effort excessif et constant. Rien n'empêche, évidemment, un poète obscur de compter sur la postérité pour se faire rendre justice : libre à lui de se consoler de l'ombre où il végète de son vivant par l'espoir d'une illustration future. Mais de quelle naïveté sa confiance n'est-elle pas l'indice? La critique de l'avenir ne se souciera aucunement de reviser d'anciens procès littéraires. Demain aura des grands hommes à ne savoir où les mettre. Car si la renommée ne va pas, tant s'en faut, à certains qui la mériteraient, elle récompense l'industrieuse énergie de maints auteurs médiocres, mais qui la sollicitent avec âpreté.

Parmi ces illustres indignes, je ne nommerai personne. Pour que la liste fût complète, il y faudrait d'ailleurs presque un livre. Et puis, à la dresser, je me ferais trop d'ennemis. Mon ambition, aujourd'hui, est plus modeste, moins périlleuse, et, surtout, elle est autre. Il me paraît plus opportun, plus urgent aussi, de consacrer quelques pages à un poète étranger appartenant à cette catégorie de malheureux : les écrivains dépourvus de la gloire qu'en bonne justice ils devraient posséder. Le poète, trop peu connu encore, pour qui je réclame

une petite place dans la littérature européenne, a nom Carl Spitteler. Né à Liestal, dans la Suisse allemande, il vient d'aborder vaillamment sa soixante-sixième année: il publie des livres depuis la trente-cinquième. Son œuvre, une quinzaine de volumes, prose et poésie, atteste un progrès continu. Qu'elle n'ait pas réussi à lui assurer la grande célébrité, voilà qui n'est pas à l'honneur des critiques de langue allemande. On médit beaucoup, dans le monde entier, de la critique française: on en médit en Allemagne plus qu'ailleurs. Je ne conteste pas qu'elle prête le flanc à de justes reproches. Mais elle n'en remplit pas moins, malgré tout, sa fonction naturelle, qui est de révéler les talents cachés et d'encourager les vocations timides. Je crois pouvoir affirmer hardiment que la critique française n'eût pas tardé autant que l'allemande à saluer en M. Spitteler un des écrivains les plus purs et les plus originaux de notre époque. Pour que l'Allemagne se décidât à lire son *Printemps olympien*, il a fallu qu'un musicien, M. Félix Weingartner, étudiât ce poème dans une brochure dithyrambique[1]. Quelle injurieuse anomalie!

Au signal donné par M. Weingartner, toute la critique, d'ailleurs, se mit en branle. M. Weingartner est chef d'orchestre : il y parut, au concert d'éloges qu'il déchaîna. Il ne serait pas impossible qu'un cénacle d'admirateurs de Carl Spitteler se créât en Allemagne. Pour avoir attendu si longtemps une consécration, cet auteur n'aurait-il pas droit, sur le tard, à une dévotion légèrement superstitieuse?

Quoi qu'il en soit et sans nul entraînement de coterie, nous voudrions ici passer brièvement son œuvre en revue. Sous beaucoup de rapports, comme nous verrons, M. Spitteler est des nôtres. La critique française a décerné au philosophe Frédéric Nietzsche ses lettres de grande naturalisation helléno-latine. Je réclame pour le poète de *Printemps olympien* la même faveur.

***

Très cosmopolite, M. Spitteler doit certainement son cosmopolitisme tout d'abord à sa nationalité suisse. Bâle, où il a

1. *Carl Spitteler, ein künstlerisches Erlebnis* (Munich et Leipzig; Georg Müller, éditeur).

fait ses études, professe pour la civilisation française des sympathies notoires.

L'existence menée par M. Carl Spitteler a dû aussi contribuer à la diversité de son esprit. L'auteur de *Printemps olympien* a longtemps vécu à l'étranger. Certaines plaintes qui lui échappent prouvent même qu'il se trouve un peu dépaysé dans sa patrie. Et je ne serais pas surpris, soit dit en passant, que l'exotisme de M. Spitteler fût pour quelque chose dans l'indifférence de ses compatriotes à son égard. Autant la Suisse encourage et célèbre ses écrivains nationaux, autant elle incline à suspecter ceux qui font leur carrière à Berlin ou à Paris, ceux qui « se déracinèrent ». Or Carl Spitteler est un « déraciné », bien que son déracinement s'explique en partie par son origine même, par le fait qu'il tient l'investiture littéraire d'un pays où les éléments germanique et latin se mêlent étroitement.

L'élément latin, ou roman, est d'ailleurs chez M. Spitteler prédominant. Si sa sensibilité reste germanique, son intelligence affecte un caractère helléno-latin très prononcé. La plus pure beauté, c'est dans les productions de la Grèce et de Rome, c'est dans les littératures classiques que M. Spitteler la trouve et la vénère. Il possède un sens de la composition architecturale et de la décoration, son style montre une plasticité, un relief, qui ne sont pas des qualités allemandes. Son premier ouvrage, *Prométhée et Épiméthée*, est plein à la fois de je ne sais quelle poésie biblique et de quelle poésie grecque. Une atmosphère méridionale, la glorieuse lumière méditerranéenne enveloppent et pénètrent *Printemps olympien*. André Chénier, avant-hier, Leconte de Lisle, hier, M. Henri de Régnier, aujourd'hui, reconnaîtraient un frère en M. Spitteler. Et l'on admire d'autant plus son hellénisme qu'à ce degré de pureté et d'authenticité il est plus rare chez les hommes de sa race. Combien souvent les auteurs et artistes allemands n'ont-ils pas travesti la Grèce, croyant l'interpréter! Certains ouvrages de M. Hugo von Hofmannsthal sont d'illustres monuments de cette erreur. Au demeurant, n'allons pas chercher nos exemples jusqu'à Vienne; restons dans ce canton de Bâle; à qui nous devons M. Spitteler. Quelles variations — plaisantes, si l'on veut, mais combien germaniques dans leur hellénisme! — le

peintre Arnold Boecklin n'a-t-il pas modulées sur le thème mythologique! Le monde où se meut la fantaisie de M. Spitteler est très sensiblement le même. Mais elle est incontestable, la supériorité du poète. Dans son œuvre règnent une mesure, une sobriété et une grâce qu'on chercherait en vain chez son compatriote. Enfin, l'auteur de *Printemps olympien* a de l'esprit, — non pas seulement de la verve, de *l'humour*, mais cette chose si française qui s'appelle « l'esprit ». — Et jamais son esprit ne brille avec plus d'éclat que lorsqu'il se dépense à railler malicieusement les travers germaniques. Je renvoie le lecteur au recueil des *Vérités riantes*.

M. Carl Spitteler appartient donc à la même famille intellectuelle que les Gœthe, les Nietzsche, les Paul Heyse. On sait l'influence décisive qu'exerça sur Gœthe son premier voyage au delà des Alpes : Gœthe, en Italie, se débrouilla; Gœthe, en Italie, devint incapable de récrire *Werther* et, d'autre part, récrivit *Iphigénie*. Frédéric Nietzsche, lui aussi, dut au commerce des Grecs et des Romains ses pensées fondamentales et les principaux mérites de son style. L'art grec, la poésie grecque ne sont-ils pas la fontaine d'éternelle jouvence, où les bons deviennent meilleurs? Le classicisme de Nietzsche et celui de M. Spitteler offrent du reste une si singulière parenté que l'on a pu en conclure à un rapport nécessaire. Et, naturellement, c'est le moins célèbre des deux qui fut accusé de plagiat. Une critique superficielle n'hésita point à déclarer que *Prométhée et Épiméthée* eût mérité de retenir l'attention, si un certain Nietzsche n'avait publié déjà un certain livre intitulé *Ainsi parla Zarathoustra*. Or il semble infiniment plus probable que Nietzsche ait été l'emprunteur. Du moins le livre du poète a-t-il paru deux ans avant celui du philosophe, — en 1881.

Les affinités des deux ouvrages donnèrent lieu à des insinuations si pénibles pour M. Spitteler qu'il finit par s'en expliquer. Il rapporta tout au long, dans une brochure, ses relations avec l'illustre philosophe[1]. Il ne l'a pas connu personnellement, mais il a échangé avec lui des lettres et des idées. Sur la question de savoir si Nietzsche a connu *Prométhée* et s'en est inspiré, M. Spitteler ne se prononce pas formellement, mais

1. *Meine Beziehungen zu Nietzsche* (Munich, 1908).

il penche — cela se voit — pour l'affirmative : elle tiendrait du miracle, en effet, la rencontre fortuite de ces deux ouvrages. La prose poétique de *Prométhée* offre des ressemblances frappantes avec celle de la *Tentation de Saint Antoine*. mais la prose d'*Ainsi parla Zarathoustra* présente plus d'analogie encore avec celle de *Prométhée et Épiméthée*. De même que Zarathoustra se fait accompagner de deux animaux symboliques, l'aigle et le serpent. Prométhée se fait suivre d'un lion et d'un chien. L'analogie des deux livres s'observe jusque dans les idées qu'ils préconisent : rien de plus aristocratique, rien de plus « surhumain » que la doctrine de Zarathoustra, si ce n'est celle de Prométhée.

M. Spitteler, dans son dilettantisme raffiné, déclare volontiers tenir la philosophie en médiocre estime : « Non seulement je n'y comprends rien, mais je ne la prends pas au sérieux. Les philosophes sont pour moi les clowns des universités. » N'en déplaise à M. Spitteler. il a donc « fait le clown » plus souvent qu'à son tour. Son *Prométhée et Épiméthée* n'a point de sens ou bien il a un sens philosophique. Nous optons pour cette dernière alternative : elle est à la fois et plus flatteuse pour l'auteur et plus vraisemblable. Nous voyons dans *Prométhée et Épiméthée* une œuvre de haute fantaisie poétique et philosophique où les idées appelées à former la philosophie même de M. Spitteler — celle aussi de Nietzsche — sont déjà très nettement développées. *Prométhée et Épiméthée* poétise, dramatise le contraste entre ce que Nietzsche appellera « la morale des maîtres » et « la morale des esclaves ». Prométhée est l'être d'instinct et de liberté. de domination et de joie; Épiméthée est l'individu prudent, timoré, servile. La supériorité de Prométhée ressort avec force de ses allégoriques exploits. Prométhée fait-il autre chose que « prêcher le surhomme » quand il affirme que les principes moraux n'ont rien de stable et que leur valeur est toute relative? Utiles à l'homme du troupeau, ils ne servent qu'à gêner dans son libre épanouissement l'individu supérieur.

Ce n'est là. s'il faut le dire, qu'une des idées formulées dans le livre si riche par où M. Spitteler, à trente-cinq ans, débuta. Elle est commune, cette idée, je le répète, à Nietzsche et à M. Spitteler. Et celui-ci n'y tient certes pas moins que celui-là.

La vie littéraire a fait de ces deux hommes deux ennemis : en réalité, ils semblaient mis au monde pour s'entendre. Goûter l'un deux, c'est goûter l'autre. Puisse la postérité réconcilier dans la gloire ces deux grands esprits fraternels que le siècle brouilla mal à propos!

A se manifester dans un temps où l'esprit démocratique avait tout envahi, l'idéal de M. Spitteler — tout comme celui de Nietzsche — rencontra d'abord peu d'écho. A Berne, à Zurich, à Bâle, — à Bâle, où Nietzsche était professeur de philologie, — les lettrés disputaient avec admiration de *Prométhée et Épiméthée*, mais le public ne mordit point à ce fruit amer et qu'on lui tendait de si haut. La doctrine de pessimisme et d'orgueil professée par M. Spitteler n'a rien pour provoquer les « gros tirages ». Soit en prose, soit en vers, il ne s'est jamais adressé qu'à une élite.

M. Spitteler peut mépriser la philosophie : la tournure philosophique de son esprit n'en est pas moins très apparente. A-t-on jamais vu, d'ailleurs, un auteur de langue allemande manquer d'idées générales? Les idées générales! mais elles foisonnent dans tous les écrits de M. Spitteler. Elles animent la prose chaude et colorée de *Prométhée et Épiméthée* comme la poésie classique de *Papillons* et la poésie satirique d'*Allégories littéraires*. Les idées générales jouent un grand rôle aussi dans *Extramundana* et dans *Printemps olympien*. La tragique énigme de l'univers, le problème du mal, celui de la souffrance, celui de la mort, voilà le domaine immense où se meut la pensée de M. Spitteler, en ses jours de curiosité transcendantale.

Des chatoyants nuages dont il enveloppe sa pensée dans *Extramundana*, quelques principes se dégagent avec une suffisante clarté. Le deuxième récit suggère l'hypothèse que le monde pourrait bien avoir été créé par Dieu, mais que Dieu l'a rejeté et que, depuis lors, il erre au hasard. Dans *Cosmoxera*, l'univers est donné pour l'œuvre de deux créatures diaboliques... Il peut sembler surprenant que l'auteur de ces fantaisies mélancoliques ait publié des *Vérités riantes*. La surprise, à la lecture de ces *Vérités*, aura cessé bientôt. Le rire de M. Spitteler est le rire sardonique, — comme on disait à l'époque de *Printemps olympien*, — le rire méphistophélique, — comme on dit aujourd'hui. — Et, de même que la création

monde lui paraît une tentative plutôt malheureuse, quelque chose, en somme, qui ne serait pas à refaire, de même l'humanité, la société, sont loin de répondre à l'idéal très élevé qu'il porte dans son cœur. Plus encore qu'aux méchants, le monde appartient aux sots. Or M. Spitteler déteste la sottise plus que la méchanceté. Le portrait d'un « homme d'État » qui avait pris pour devise : « Tout pour l'école primaire! » inspire au héros d'*Imago* des réflexions superbement aristocratiques que M. Spitteler contresignerait, j'en suis sûr, très volontiers.

Les petites villes et les vertus bourgeoises de ceux qui les habitent — ces « vertus malingres », comme disait Théophile Gautier — suggèrent également à M. Spitteler des railleries exemptes de toute cordialité. Il a dû souffrir des préjugés en vigueur dans les bourgades où le sort le força de vivre. On sait de reste qu'elles sont toutes plus ou moins identiques à celle dont La Bruyère a tracé l'inoubliable croquis : « Elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux! Je descends dans la ville où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir. » La petite ville où se déroule l'action d'*Imago* est d'ailleurs plus insupportable d'être une petite ville allemande. Ses travers nationaux ont trouvé en M. Spitteler un censeur impitoyable. Il a des boutades féroces à l'endroit de cette vertu germanique par excellence : la *Gemütlichkeit*, — mot que je traduirai, en l'espèce, par « bonhomie » et sentiment qu'il définit « l'égoïsme dans le format du foyer ». *Imago* contient aussi une page sur « le dogme du mystère de la femme germanique » qui a dû aliéner à l'auteur bien des cœurs alamaniques et souabes.

Ce livre n'est pas seulement entaché de misanthropie : M. Spitteler y apparaît — ce qui est plus grave — fortement misogyne. C'est encore un trait de caractère qu'il a en commun avec Nietzsche.

On peut être pessimiste et se consoler du mal de vivre par la douceur d'aimer : c'est un accident assez ordinaire, même chez les philosophes. M. Spitteler est plus logique. Il refuse d'adorer cet objet où des poètes moins difficiles saluèrent le chef-d'œuvre de la création : la femme. Si jamais *Printemps*

olympien doit devenir une œuvre classique, on verra les candidats allemands au doctorat en philosophie comparer en des dissertations savantes les divinités du poème avec leur modèle antique; entre tous les dieux de M. Spitteler, son Aphrodite prêtera à des aperçus ingénieux. A parler franc, je ne l'aime pas beaucoup, cette Aphrodite. Et je m'étonne que M. Spitteler n'ait pas mieux senti et rendu la grandeur de ce qu'il faut appeler au moins un symbole. Son Aphrodite est la figure la plus mesquine, la plus terrestre de son Olympe. C'est la Vénus des poètes galants du XVIIIe siècle, ce n'est pas l'impérieuse Aphrodite de l'antiquité croyante, — « Vénus tout entière à sa proie attachée ».

La déesse de l'amour est, dans le poème de M. Spitteler, assez bassement portée sur ses sens, si j'ose dire. Elle est, en outre, jalouse, sotte et perfide. Elle joue enfin, au chant VIII de la deuxième partie, un rôle sanguinaire qui donne le ton d'une ironie au cri dont elle saluera Zeus lors de ses noces avec Hèra : « Le monde entier n'est qu'une duperie, sois bienvenue, ô Femme, seul mensonge qui vaille que l'on vive! » Personnellement, le roi des dieux est du reste assez mal disposé pour Aphrodite. Au chant II de la cinquième partie du poème, on le voit, en proie à une inquiétude d'esprit vraiment bien moderne, s'interroger sur la raison d'être de l'univers. Priés de dire leur avis, les dieux gardent le silence. Seule, Aphrodite répète sa coutumière antienne : « La raison d'être du monde, c'est moi. » Zeus, sur le moment, semble approuver. Mais, dans sa gravité royale, — je serais tenté d'ajouter : avec une gravité d'homme du Nord, — il n'en dénie pas moins à Aphrodite le droit de siéger sur le trône d'Hèra. Schopenhauer, à qui M. Spitteler pourrait bien avoir emprunté certaines idées sur la réincarnation, ne lui aurait-il pas aussi communiqué son mépris de la femme?

L'autre grand misogyne de la philosophie allemande, Frédéric Nietzsche, a émis un jour cette pensée forte que « l'homme est fait pour la guerre, et la femme pour danser devant le guerrier ». Je crains fort que l'auteur de *Prométhée* ne partage cet avis impertinent. La femme apparaît dans ses écrits dépouillée de tout prestige, — ce qui ne laisse pas de

nous étonner chez un gréco-latin si authentique. — Déesses et simples mortelles, M. Spitteler les traite fort cavalièrement. Il fait observer, au début d'*Imago*, que « le chemin de l'autel passe pour la plupart des femmes sur le tombeau du cœur ». A quels fins commentaires cette idée ne pouvait-elle pas prêter? Le récit de M. Spitteler est tout satirique, tout sarcastique. La passion malheureuse de son héros lui paraît uniquement ridicule. Il n'a que du dédain pour cette « puissance bestiale de l'instinct de nature » qui a nom l'amour maternel. Et M. Spitteler de conclure drôlement, mais bien sèchement : « Poupée, bébé et papa, ces trois mots épuisent tout le contenu d'une existence de femme. Sots que vous êtes qui vous souciez de savoir si elle vous aime, cette femme que vous souhaitez pour épouse! Courage donc! Ris de son dégoût, traîne-la à l'autel. Car le mariage est plus fort que la haine, plus durable que l'amour. »

On parlait autrefois de la candeur helvétique. Le respect des auteurs suisses pour les vertus familiales était proverbial. Ne semble-t-il pas que M. Spitteler ait énergiquement rompu avec la tradition, et des propos comme ceux que nous venons de rapporter — qu'ils soient gréco-latins ou germaniques — ne sentent-ils pas un peu le soufre?...

*
* *

Gustave Flaubert, qui sut imaginer ces œuvres d'épique fantaisie, *Salammbô* et *la Tentation de Saint Antoine*, a composé aussi ces romans d'une précision toute réaliste, *Madame Bovary* et l'*Éducation sentimentale*. L'activité littéraire de M. Spitteler présente la même variété. On lui doit un *Prométhée et Épiméthée* d'un idéalisme extravagant, *Printemps olympien* dont je dirai tout à l'heure l'exubérante poésie et, d'autre part, des récits en prose du réalisme le plus appliqué. Il incombe à la critique d'enregistrer ces diversités et de montrer, si possible, comment un auteur, en ses avatars successifs, reste au fond identique à lui-même. Il est difficile de s'acquitter de cette tâche à l'égard de M. Spitteler. Entre la prose du *Lieutenant Conrad* et la poésie de *Printemps olympien*, il est malaisé

vraiment d'apercevoir une relation. Dans quel domaine, au surplus, M. Spitteler est-il supérieur? Dans ses poèmes philosophiques ou dans ses ouvrages d'observation? On répartit volontiers les écrivains en deux classes : les idéalistes et les réalistes. Dans laquelle ranger M. Spitteler? Je suis fort embarrassé pour répondre.

M. Spitteler a recueilli dans les *Vérités riantes* un bien joli chapitre où il disserte tout justement sur l'idéalisme et le réalisme en littérature. Ses préférences vont évidemment à l'idéalisme : « Si le réalisme combat avec raison et succès le faux idéalisme, il succombe misérablement dès qu'il s'attaque au véritable idéalisme, c'est-à-dire à la poésie même. L'immense supériorité du vrai idéalisme sur le réalisme n'est-elle d'ailleurs pas démontrée à merveille par le fait que les meilleurs ouvrages réalistes ont pour auteurs des idéalistes?... » C'est peut-être parce que son idéalisme est de la meilleure sorte que M. Spitteler a écrit d'excellentes nouvelles réalistes. C'est du réalisme, en effet, que relèvent *Friedli der Kolderi* (1891) et le *Lieutenant Conrad* (1898). Dans ce dernier livre, M. Spitteler a même inventé une formule nouvelle du naturalisme littéraire.

Il faut s'arrêter un peu à ce dernier ouvrage, le meilleur du groupe réaliste. Quel contraste avec *Prométhée*! Flaubert entreprit *Salammbô*, agacé de s'entendre appeler « le grand romancier réaliste » : je ne serais pas étonné que le poète Spitteler eût écrit le *Lieutenant Conrad* afin de prouver qu'il a, lui aussi, plusieurs cordes à son arc ou à sa lyre. Il avait médit souvent du naturalisme : n'était-il pas piquant, dans ces conditions, de chercher à battre les naturalistes sur leur propre terrain, avec leurs propres armes? Je crois M. Spitteler, dilettante subtil, fort capable d'un tel divertissement. Tous ses livres ont été d'ailleurs élaborés avec soin, tous ils sont le fruit de sages méditations. La poésie ne coule pas de source chez cet auteur. Il sollicite l'inspiration, il la provoque : « Je me mets au travail alors même que je suis dans la disposition d'esprit la plus désolée. Qu'est-ce que la disposition d'esprit? Affaire de nerfs. L'imagination artistique, en revanche, n'est pas affaire de nerfs. C'est chose sacrée... Quiconque sait vaincre ses nerfs rencontrera sûrement la disposition artistique. » M. Spitteler déclare, en somme : « Je ne crois pas à

l'inspiration, elle se conquiert. » C'est une méthode, et nous connaissons de très grands auteurs, et qui passèrent pour de très grands poètes, Victor Hugo, par exemple, qui, eux aussi, s'élevaient de haute lutte jusqu'à l'inspiration. Comme il existe des idéalistes et des réalistes, il existe des instinctifs et des réfléchis : toute l'œuvre de M. Spitteler est marquée au sceau de la volonté réfléchie, de l' « auto-critique », — si l'on me permet ce néologisme. — M. Spitteler est un talent vigoureux, mais surtout conscient.

On a comparé ses tableaux de mœurs suisses aux romans où s'illustrèrent ses compatriotes et devanciers : Jeremias Gotthelf et Gottfried Keller. *Gustave, — une idylle.* — récit plein de charme, rappelle certainement Gottfried Keller, mais le *Lieutenant Conrad* ne rappelle ni Keller ni Gotthelf ; — moins encore Gotthelf que Keller. — Le pasteur Bitzius (en littérature Jeremias Gotthelf) était essentiellement moraliste. Ses fictions se proposent toujours un but édifiant. Dans le *Lieutenant Conrad*, rien n'est plus étranger aux intentions de M. Spitteler.

A quel genre littéraire appartient ce livre? A un genre dont M. Spitteler est le créateur. Le *Lieutenant Conrad* nous est donné pour une *Darstellung*, c'est-à-dire une « description ». La « description », nous dit-on, « se propose de faire vivre le plus intensément possible l'action du récit ». On obtient ce résultat grâce aux moyens suivants : « unité de personnage », « unité de perspective », « constance du progrès temporel ». Autrement dit, l'action aura pour seul pivot le personnage du protagoniste : — en l'espèce, le lieutenant Conrad, fils du propriétaire du *Paon*, l'auberge de Herrlisdorf. — Tous les événements seront narrés et commentés à son point de vue. Sous aucun prétexte, l'auteur n'interviendra personnellement. L'impassibilité absolue, chère à Flaubert, chère aux Parnassiens, M. Spitteler y atteint presque dans ce récit. Félicitons-le d'avoir réalisé l'idéal qu'il se proposait ; mais, convenons-en, rien n'est plus préjudiciable, décidément, à l'intérêt d'un ouvrage que l'indifférence marquée par un auteur à ceux qu'il met en scène.

Pour ce qui est du métier, de la « technique », comme disent les Allemands, la plus ingénieuse théorie appliquée dans le *Lieutenant Conrad* est celle que M. Spitteler dénomme

« la constance du progrès temporel ». Nos naturalistes, il y a un quart de siècle et même un peu plus, s'en étaient avisés déjà. Qu'on se reporte au roman de M. Céard : *Une belle journée*.

La réforme inaugurée par M. Céard et reprise par M. Spitteler consiste à pousser le scrupule réaliste jusqu'à retracer, heure par heure, que dis-je? minute par minute, les événements qui remplissent la vie du héros et les sentiments qui agitent son âme. Nous ne lâchons pas d'une semelle le lieutenant Conrad. Naturellement, un récit de cette sorte ne peut comprendre qu'une période limitée. La « description » de M. Spitteler ne s'étend que sur une journée. La « constance du progrès temporel », c'est à peu près « l'unité de temps », du théâtre classique, adaptée au roman naturaliste. Elle n'entraîne pas dans la « description » de moindres inconvénients que dans la tragédie. Et d'abord, elle est cause que la journée du lieutenant Conrad est vraiment surchargée. Il se passe trop d'événements sensationnels dans ces quelques heures d'une existence obscure. Autre inconvénient, non moins réel : à côté de quelques incidents dramatiques, fort bien décrits dans une langue sobre, drue, nerveuse à souhait, le *Lieutenant Conrad* contient des épisodes fort ennuyeux. Tout n'est pas d'une valeur égale dans la vie d'un individu, cet individu fût-il un héros de roman : le parti pris de ne rien omettre contraint M. Spitteler à nous rapporter des choses vraiment indignes de mémoire.

L'histoire du lieutenant Conrad n'est pas assez inouïe pour mériter une longue analyse. Conrad et son père se détestent : celui-ci est jaloux à l'excès de l'autorité qui lui échappe : celui-là tolère impatiemment d'être, à son âge, tenu encore en tutelle. Contre l'avis de Conrad, son père accepte d'héberger, le même jour, deux sociétés rivales. Une rixe effroyable éclate : Conrad, qui est d'une vigueur peu commune, rétablit l'ordre à la force du poignet. Mais, sur la fin de l'après-midi, il reçoit un coup mortel d'un mauvais drôle qu'il avait tout spécialement malmené dans la bagarre. Et il expire aux bras de son père.

Telle est la trame sur laquelle M. Spitteler a brodé sa sombre idylle naturaliste. Le principal intérêt, le principal mérite de

l'ouvrage résident, encore une fois, dans son mécanisme. De toute façon, le *Lieutenant Conrad* n'est qu'un essai, une diversion à de plus nobles travaux. Le domaine par excellence de M. Spitteler, c'est celui où il nous reste à l'observer. C'est dans *Printemps olympien* qu'il a donné son plus heureux effort.

Quoique M. Spitteler doive beaucoup à la « culture latine », il n'en garde pas moins certains penchants tout germaniques : son goût des théories, par exemple. Il ne lui a pas suffi d'écrire d'admirables ballades, comparables à celles de son compatriote Conrad-Ferdinand Meyer : il a énoncé encore dans un chapitre des *Vérités riantes* de subtiles remarques, trop subtiles peut-être, sur la ballade considérée comme genre littéraire. On lui doit aussi une dissertation sur le roman, la théorie de la « description », enfin des considérations et observations de toute sorte.

Aux hors-d'œuvre de M. Spitteler nous préférons ses œuvres. A ses idées sur l'épopée, nous préférons son grand poème épique : *Printemps olympien*. On ne saurait toutefois omettre les idées de M. Spitteler sur l'épopée. Il a développé, à ce sujet, des paradoxes éminents, dont il faut au moins dégager l'essentiel, quand ce ne serait que pour montrer combien M. Spitteler artiste prévaut sur M. Spitteler esthète.

On admet aujourd'hui que l'épopée est un genre désuet et comme proscrit. L'épopée, au dire des critiques, se nourrit de sentiments primitifs : un grand poète épique doit être d'esprit naïf et appartenir à un peuple jeune. Ces conditions étant difficilement réalisables de nos jours, l'épopée est morte. Mais nous avons le roman (je continue de citer l'opinion courante) qui est l'épopée des temps modernes. Si le moyen âge a produit la *Chanson de Roland* et les *Niebelungen*, le XIXe siècle a produit l'œuvre de Balzac et de Zola. Nos aïeux se délectèrent aux histoires de la Table ronde, nous avons eu *Pot-Bouille* et son fameux escalier.

Voilà l'opinion ordinaire sur l'épopée. J'avoue en rougissant la partager; mais j'entends bien qu'elle est trop commune

pour M. Spitteler. Il se refuse à distinguer entre peuples vieux et peuples jeunes. Il soutient, au surplus, qu' « un peuple, cela n'existe pas ». Loin de tenir pour acquise la parenté de l'épopée et du roman, il avancera que ce sont là deux genres contradictoires : « Le fait seul qu'un homme écrit des romans m'incline à penser qu'il n'est pas poète épique » ; enfin « l'épopée ressemble au roman comme un escargot à un hussard ». Les arguments théoriques de M. Spitteler ne m'ont pas convaincu, mais j'ai commencé à prendre ses idées au sérieux quand je l'ai vu confirmer sa thèse par un exemple. Pour démontrer le mouvement. rien ne vaut de marcher. Pour démontrer la modernité du genre épique, rien d'aussi probant que de composer de nos jours une épopée. Ainsi a fait M. Spitteler.

Son *Printemps olympien* mérite pleinement ce nom d'épopée et nous paraît digne de figurer en bon rang auprès de la *Messiade* de Klopstock, de l'*Obéron* de Wieland, de *Hermann et Dorothée* et *Reinecke Fuchs* de Gœthe. Publié partiellement en 1901, complété, revu et refondu sans cesse depuis lors avec une patience dont seuls les très grands esprits sont capables, *Printemps olympien* compte sous sa forme actuelle[1] cinq parties et trente-trois chants. Le mètre employé est l'ïambe de six pieds. Les vers riment deux par deux. On a incriminé cette forme métrique sous prétexte qu'elle manque de noblesse. Quelle absurdité ! L'ïambe, au contraire, étant donnée la diversité de *Printemps Olympien*, n'est-il pas le vers qui s'imposait ? Tout n'est pas majestueux dans l'ouvrage de M. Spitteler, tout n'y est pas solennel. Aux épisodes graves succèdent des épisodes gracieux ; aux épisodes gracieux, des épisodes plaisants. L'héroï-comique, voire le burlesque alternent avec le tragique proprement olympien. M. Spitteler tire de ce mélange des effets heureux et sûrs. C'est toute la vie de l'humanité primitive, embellie, exaltée, qui se reflète dans celle de ses dieux.

Que le céleste séjour où M. Spitteler a placé la scène de son poème ne donne pas le change : ses dieux ne sont que des hommes plus grands. « Nul n'est dieu quand il pleut », peut-on lire dans le charmant épisode où Aphrodite, trempée jus-

1. Une édition qu'il y a lieu de croire définitive a paru pour la Noël de 1909.

qu'aux os. cherche un abri au fond d'un pauvre grenier à foin. Tout ce qu'il y a de relatif dans la divine condition des Olympiens apparaît à ce détail. Les dieux de M. Spitteler sont fort près de nous. Il ne sont même pas tous immortels. Hèra, reine de l'Olympe, née d'un dieu et d'une amazone, finira ses jours, tôt ou tard. Les Olympiens ne l'emportent sur nous que parce qu'ils sont plus libres, plus sincères, plus beaux, — parce qu'ils sont Grecs. — Merveilleux privilège de l'art et de la poésie helléniques : un auteur moderne cherche-t-il, aujourd'hui encore, à peindre l'homme sous son aspect le plus universel, dans la plénitude de sa condition, c'est dans la Grèce fabuleuse qu'il placera tout naturellement ses héros. Le christianisme a donné au monde des hommes admirables, mais admirables en ce qu'ils domptèrent la nature humaine, alors que les plus parfaits des Hellènes provoquent notre admiration parce qu'ils ont harmonieusement affirmé la leur. C'est dans ce sens que les dieux de M. Spitteler sont grecs et qu'ils sont dignes d'êtres tels : ce sont de robustes créatures, saines, riantes et naïves, mais purement humaines.

Rien de convenu, rien de guindé dans cette naïveté qui s'épanche. Tout respire le naturel, la spontanéité, la fraîcheur, en cette résurrection de l'Olympe hellénique. Je ne connais pas dans la poésie moderne de plus vivantes figures et dont le souvenir vous poursuive plus agréablement que le Zeus de M. Spitteler, si ce n'est sa Pallas et son Apollô.

Avec quel tact sa fantaisie s'est exercée sur ces types augustes! Ils gardent leur caractère traditionnel, ce qui était de toute importance; mais ils acquièrent des traits nouveaux, d'une modernité charmante. Quant au scénario de *Printemps olympien*, il a été inventé de toutes pièces par M. Spitteler. C'est tout au plus si l'on butte, de loin en loin, contre une réminiscence homérique ou sur quelque pastiche d'Ovide.

Prométhée et Épiméthée, le premier livre de M. Spitteler n'était qu'une longue allégorie. *Printemps olympien* est formé d'une quantité de courtes allégories mises bout à bout. Je ne veux pas dire qu'elles sont trop : chacune a son prix; mais peut-être ne sont-elles pas toujours rattachées assez solidement au motif central. Et c'est en quoi ce poème grec trahit une main germaine. *Printemps olympien* est d'une composition

un peu molle. L'intérêt, du reste, n'en souffre guère, tant sont délicieuses les multiples aventures où la verve de M. Spitteler se dépense allégrement.

Les ouvrages de cette sorte ne se racontent pas. Il faut bien pourtant, pour permettre au lecteur d'en juger, dire plus ou moins ce qui se passe dans *Printemps olympien*. Nous ferons l'analyse du prologue; puis nous résumerons, à titre d'exemple, un des épisodes les plus généralement admirés.

Kronos et les anciens dieux ont été précipités au fond de l'Érèbe. Les nouveaux dieux, appelés par Anankè à leur succéder, se mettent en devoir de gagner l'Olympe. Après avoir surmonté divers obstacles, après être sortis victorieux d'un pénible combat contre Kronos mal résigné à sa disgrâce, ils atteignent le but de leur voyage. Anankè (M. Spitteler en fait un dieu masculin) exige de Hèra, la déesse qui règne sur la terre, qu'elle choisisse un époux parmi ces dieux fraîchement arrivés. Ils sont cinq : Apollò, Zeus, Eròs, Hermès et Poseidòn. Eròs, distingué par Hèra et d'abord favorisé par elle, la trompe avec une de ses suivantes. Hèra n'éprouve plus que du mépris pour les quatre autres. Une série d'épreuves décidera néanmoins du vainqueur. D'emblée, Zeus est écarté par les arbitres pour avoir interpellé la reine avec insolence. Puis, dès la première joute, la chance tourne en faveur d'Apollò. Mais, dans un monde où Anankè détient l'autorité suprême, dans un monde en proie au mal et à la souffrance, le règne d'Apollò, dieu de lumière et de bonté, ne se concevrait pas. Zeus, despote énergique et borné, Zeus, incarnation de la « volonté de puissance », selon la fine observation de M. Weingartner, est bien plutôt désigné pour partager le trône avec Hèra. Évincé par le jury, mais assisté par Gorgò, il pénètre à l'improviste dans le palais de la reine et sa ruse la contraint à saluer en lui son maître. — Ainsi, dès l'origine, la domination du monde est souillée par la trahison et le crime. — Zeus, roi par la violence et l'imposture, n'en désire pas moins conclure une alliance avec cet Apollò qu'il a lésé. Apollò repousse ses avances, mais consent à partager avec lui le gouvernement du monde : à Zeus la force, à Apollò la beauté! « Et, là-dessus, se séparèrent, pacifiques et réconciliés, le dieu qui domine le monde et celui qui l'embellit ».

L'allégorie est limpide dans cette partie de *Printemps olympien*, et je l'ai, dans mon résumé, clarifiée encore. M. Spitteler ne se défend pas d'un faible pour le symbole. Ces Grecs dont il s'inspire ne donnèrent-ils pas l'exemple? « Le génie hellénique », écrit le poète bâlois, « loin de fuir l'allégorie, l'a naïvement poursuivie jusque sur la frontière du mauvais goût ». Il va sans dire qu'il ne faut pas imiter les Grecs jusque dans leurs erreurs. L'allégorie peut obscurcir une fable, mais elle peut aussi la vivifier. Laborieusement élucubrée, c'est une misérable chose. Intelligible aisément, un sens allégorique prête au mythe qui l'exprime une beauté de plus : « Le sens plus profond glisse alors sous l'action, semblable au reflet dans l'eau d'un navire à voile qui marche. »

Je ne crois pas qu'un sens propre et un sens figuré s'attachent invariablement à tous les épisodes de *Printemps olympien*. On perdrait sa peine en cherchant midi à quatorze heures dans les fines historiettes que M. Spitteler appelle « ses inutiles fables ». Mais Apollô et Poseidôn sont évidemment des symboles. Apollô n'est pas seulement le dieu de la Lumière, de la Bonté et de la Beauté : il est encore, dans le cinquième chant de la troisième partie, le créateur génial, l'artiste sincère. A ce titre, il s'oppose à Poseidôn, qui n'est pas uniquement, dans le sixième chant de la troisième partie, le funambulesque héros d'une aventure d'amour adorablement bouffonne, mais encore le type du méchant écrivain, du « faiseur » en quête de gros effets.

De tous les dieux rappelés à la vie par M. Spitteler, Apollô est le plus sympathique. Il domine le poème, de toute la préférence que lui marque le poète. Tous les autres dieux ont des petitesses, et l'auteur qui, comme nous l'avons vu, affectionne la satire, se divertit fort à fustiger les hommes dans la personne de ses immortels. Seul, Apollô est invariablement équitable et généreux. Seul, il justifie pleinement ce vers de M. Spitteler : « Plaisir et dignité vont de pair dans l'Olympe. » Le chant XII de la troisième partie, *Apollô le Découvreur*, contient l'apothéose de ce dieu charmant. C'est, à mon sens, le plus beau morceau de l'ouvrage. L'élément satirique, le grotesque et le sublime s'y mélangent harmonieusement pour un admirable résultat. C'est ici vraiment l'œuvre d'un très grand poète.

Chaque jour, à travers l'espace, Apollô conduit triomphalement le char du soleil, s'affligeant d'ailleurs aux turpitudes humaines qu'il éclaire : « Je ne m'explique pas, dit-il, pourquoi les hommes ne sont pas simplement bons. Ils auraient pourtant le cœur plus léger. » Parmi ces méchants qu'il accable de ses bienfaits, Apollô ne compte pas de pire ennemi que Kakoklès, symbole de l'impuissance jalouse. Kakoklès est un sot; mais, pour les « Pieds-plats », ses concitoyens, Kakoklès est un grand homme. Il les décide à déclarer la guerre au soleil. — Qu'est-ce, leur demande-t-il, que le soleil d'Apollô? Un soleil pour rire. Le vrai soleil, c'est Kakoklès et ce sont ses chers Pieds-plats qui le tireront du néant. — Grâce à de savantes chimies, ils réussissent en effet à former une manière d'astre. Mais qu'il est donc pâle, leur astre, pâle et puant! Kakoklès, il est vrai, le trouve splendide, et les Pieds-plats, fascinés, partagent son illusion. Ils baptisent leur soleil *Oz Koproz* et le hissent sur un navire aérien de leur invention. Très comique, le détail de la fabrication du navire aérien : le *Gangrénoptéros*, que le poète, plaisant anachronisme, fait mouvoir par la vapeur. Juchés sur leur « clou », — comme on ne disait pas encore, — les Pieds-plats s'exaltent et déjà prétendent faire adorer leur lumignon comme le vrai soleil et le seul vrai dieu : « Oz est dieu, saint est Oz. Il n'y a pas d'autre dieu que Oz nommé Koproz. C'est pourquoi, chers frères, lapidez, fouettez le contempteur de dieu, le maudit, l'incrédule!... »

Dans la dernière partie de l'épisode résonne de nouveau la note héroïque et philosophique. Apollô anéantit en se jouant le *Gangrénoptéros* et ceux qui le montent. Mais il s'attriste, dans sa bonté, d'avoir dû recourir à la violence : « Mon plus cher désir eût été que ma main ne versât point de sang vivant et que jamais à cause de moi des yeux ne répandissent des larmes. Cette grâce ne me fut point accordée... » Et, dans une retentissante invective, Apollô s'en prend à « celui qui créa le monde mauvais, peu importe son nom ». — « Mon œuvre cruelle est la tienne », poursuit-il; « le coupable, c'est toi, puisque l'être le plus pacifique doit s'endurcir, puisque celui-là n'est pas toléré qui ne sait pas tuer. »

Elle est admirable, cette imprécation, dans sa farouche éloquence. Jamais M. Spitteler, en proie à ce pessimisme que nous

signalions tout à l'heure, n'avait plus magnifiquement gémi sur l'imparfaite humanité! Dans *Printemps olympien* de telles malédictions sont, d'ailleurs, devenues rares. *Printemps olympien*, ces mots ne semblent-ils pas annoncer un spectacle de jeunesse et de bonheur? Aussi bien, finalement, la joie de vivre l'emporte en ce poème : *Printemps olympien*, c'est un hymne païen à la beauté du monde et de la poésie, adouci, dans ce que tout ce paganisme pourrait avoir d'un peu offensant, par des accents idéalistes et spiritualistes, par des paroles de pitié et même d'espoir. Faut-il attribuer la sérénité relative dont fait preuve aujourd'hui le poète des *Extramundana*, à l'approche de la vieillesse? Ne serait-elle pas un heureux effet de la célébrité enfin acquise? Le poète ne se serait-il pas réconcilié avec le monde parce que ses contemporains se sont réconciliés avec sa poésie et ont fini par rendre un tardif hommage à son probe labeur d'artiste? Peut-être y a-t-il de tout cela dans la philosophie plus amicale de *Printemps olympien*...

Cette doctrine de bienveillance éclate avec force, avec une force sans doute intentionnelle, dans les derniers chants. Écœuré de la lâcheté de ses sujets, Zeus songe à les anéantir. Mais Gorgô l'en empêche : c'est la nécessité qui a fait l'homme tel qu'il est. S'il tue, c'est parce que la loi de nature le force à tuer pour vivre. Pallas, intercédant à son tour auprès de Zeus, montre les hommes capables de nobles sentiments. Et puis ils deviendront plus sages, des instincts plus purs s'éveilleront en eux petit à petit. Qui sait? Peut-être la justice régnera-t-elle, un jour, sur la création!... Le même chant contient encore une auguste vision où le poète montre le peuple des animaux saluant avec transports cet Homme-Roi des temps meilleurs : « Dans mes bras fraternels je vous apporte la pitié et la miséricorde. » Et le peuple des animaux répond : « Quelle surprenante nouveauté est-ce là? presque incompréhensible à nos oreilles accoutumées au bruit des combats. Dans ce monde sauvage, plein d'inimitiés et de haines, apparaît l'amour! La pitié recourt à notre hospitalité! Nous recevons un frère. Un ami nous est né qui nous comprend, qui éprouve avec nous, qui souffre avec nous, qui, s'il ne nous sauve pas, du moins nous ménage... »

*
* *

L'auteur dont je viens d'énumérer les titres à la reconnaissance des lettrés est entré au mois d'avril dernier dans sa soixante-cinquième année. Alors que son soixantième anniversaire avait fait peu de bruit, son soixante-cinquième a été cordialement célébré par la presse allemande. Il semble donc que M. Carl Spitteler soit enfin apprécié comme il le mérite. Sa place ne sera d'ailleurs jamais une place en vue. Ses admirateurs seront fervents, mais clairsemés. La nature de ses livres, ses idées mêmes, défendent ce poète contre l'engouement des foules. Il a écrit : « Qu'on ne croie pas que l'intelligence des mythes suppose, chez le lecteur, de l'érudition ou des dispositions philosophiques. Il suffit d'un cœur ouvert à la poésie et d'une inclination à regarder parfois au delà de l'ordre quotidien. » Mais ce n'est là qu'un de ces paradoxes critiques où M. Spitteler se complaît. Quelles que soient la spontanéité, la fraîcheur, la savoureuse originalité de sa poésie, ce n'en est pas moins une poésie inaccessible aux cœurs « primaires ». Les amis de M. Spitteler se sont fort accrus en nombre depuis la publication de *Printemps olympien*; ils n'en sont pas moins condamnés à rester une élite. A cette élite pourquoi la France ne fournirait-elle pas un petit contingent? On apprend de plus en plus, parmi nous, la langue allemande. Si les pages qui précèdent pouvaient inviter quelques délicats à lire *Printemps olympien*, j'en serais ravi. Cette curiosité ne leur réserve aucune déception. Le monde doré et chatoyant de la mythologie hellénique, où nous transporte M. Spitteler, nous est familier depuis l'enfance. Et les critiques d'outre-Rhin ont maintes fois insisté sur le caractère français de son talent.

Son œuvre, prose et vers, constitue au total un témoignage éclatant du prestige dont jouit encore, chez les Germains raffinés, notre vieille civilisation helléno-latine : M. Spitteler, répétons-le, nous appartient un peu, nous appartient beaucoup.

MAURICE MURET

LETTRES SUR LA COUR DE LOUIS XIV[1]

III

Paris, le 21 septembre 1668.

Le Roi nomma mardi au soir M. le duc de Montausie gouverneur de monsieur le Dauphin, ce qui a bien surpris la Cour, car il y a longtemps qu'on ne parlait plus de lui pour cet emploi ; c'est un homme fort savant mais grand stoïcien et qui critique généralement tout ce qui n'est pas dans la droiture et selon la raison, sans épargner qui que ce soit.

Le bonheur du duc de Montausier est un grand effet de la faveur et du crédit de madame de Montespan, car, dès que le Roi se détacha de La Vallière et se déclara pour cette autre, madame de Montausier en fit de même. La Vallière a toujours les apparences quoique son crédit diminue fort, ce dont elle est dans un cruel désespoir ; elle n'a jamais fait pendant sa faveur une action d'éclat et de pouvoir, comme celle que vient de faire madame de Montespan pour la maison de Montausier.

Paris, le 5 octobre 1668.

Il y a quelque temps que M. de Laon me demanda de l'essence forte de Nice pour madame de Montespan qui lui

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre 1910.

avait témoigné d'en désirer ; je lui remis le peu que ma femme en avait et écrivis à Champenois, qui est des gardes, de m'en envoyer le plus qu'il pourrait et de prier M. le comte Thomas de lui en faire avoir de la bonne. Depuis, m'entretenant avec M. de Laon sur ce que Madame Royale lui a écrit de faire des amitiés à madame de Montespan à son nom, il nous vint une pensée au sujet desdites essences qui est que Madame Royale feignît d'avoir su de M. le comte Thomas la prière que je lui ai faite et qu'elle lui eût défendu de m'envoyer ladite essence sous prétexte qu'elle veut envoyer, elle, les curiosités qui se font dans les États de Madame Royale et qu'elle envoyât à M. de Laon une grande cave enjolivée et pleine de toutes sortes de bonnes essences pour les donner de sa part à ladite dame de Montespan sans l'écrire à elle. Cela ne pourrait produire qu'un bon effet, même quand cette dame n'écrirait pas à Madame Royale. Il ne faut pas espérer d'elle qu'elle se déclare avec de grandes partialités ; mais un bon office, rendu bien à temps, ne peut produire qu'un bon effet, outre que je crois que le Roi dans son âme serait ravi de ce régal : ces sortes de choses font éclat et plaisent sans qu'elles soient de grand frais.

Le Roi fut surpris avec joie lorsque M. de Turenne lui déclara qu'il voulait faire abjuration de sa créance et se réduire dans le giron de l'Église romaine, ce qu'il exécuta mardi matin entre les mains de M. l'archevêque de Paris dans la chapelle de l'archevêché, puis alla se confesser, entendre messe et se communier à Notre-Dame et de là à Saint-Germain, où le Roi l'embrassa et lui fit toutes les caresses possibles et où toute la Cour le complimenta. Chacun en raisonne selon son sens, sa passion et ses intérêts ; il y en a qui blâment cette action si éclatante et l'attribuent à faiblesse et à vanité parce qu'ils craignent qu'elle ne lui attire de plus fort l'estime et la bienveilveillance de Sa Majesté, mais toutes les honnêtes gens et de bien la louent, parce qu'elle ne procède que d'un pur mouvement de piété. Ça été un coup de l'adresse, de la science et de la dévotion du sieur Arnauld ; il y a bien longtemps qu'il instruisait M. de Turenne du christianisme ; si celui-ci ne s'est pas déclaré plus tôt, je crois que ça été de crainte de passer pour janséniste. Ledit sieur Arnauld vit le Roi mercredi qui le reçut obligeamment ; il y fut introduit

par M. de Lionne; c'est maintenant un homme illustre et révéré de tout le monde. L'on lui donne la gloire d'avoir rétabli les évêques dans leur autorité, de les avoir mis dans la piété où ils sont aussi bien que les curés et tous les prêtres de France. Le jeudi, on publia aussi une amnistie générale pour tous ceux que l'on appelait jansénistes. Jamais accommodement n'a fait plus d'éclat ni les ravissements de tout le monde. Il n'y a que les Jésuites qui n'en sont pas satisfaits mais, s'ils ne contiennent leurs ressentiments, il y en aura parmi eux qui seront mortifiés; ce coup diminue beaucoup l'estime que l'on avait pour eux et les réduit entièrement sous l'autorité des évêques [1].

A Suresnes, le 26 octobre 1668 [2].

Il est certain que Messieurs du Port-Royal écrivent très juste et mieux que les autres écrivains du royaume mais ils n'ont donné au public que des livres de dévotion, peu de traductions que sur ce sujet-là sauf Térence qui est une pièce achevée et les Œuvres de Josèphe. Je vous les avais proposées, en dessein de vous les envoyer; mais j'ai vu que vous connaissiez mieux cet auteur en Piémont qu'ici dont tous les savants font grand cas; la traduction est de M. Arnauld d'Andilly, père de M. de Pomponne et oncle de l'illustre Arnauld; il ne faut pas la mépriser pour cela, car il ne sort pas d'ouvrage des mains de ces gens-là qui n'ait été examiné et où tous n'aient travaillé.

Arnauld, l'exilé et le persécuté, est maintenant ici sur le théâtre, bien vu du Roi, du nonce, de tous les prélats et rentrera en Sorbonne; c'est assurément un grand homme. L'on dit que le Roi le regarde comme un homme capable d'unir les Églises d'Orient et d'Occident.

A Paris, le 16 novembre 1668.

J'ai bien de la joie que le justaucorps et la perruque aient agréé à Votre Altesse Royale. Je me figure que la fête de la

1. C'est par l'expression de « paix de l'Église » que fut désigné l'accord alors conclu sous l'influence d'Arnauld et de Gondrin, archevêque de Sens, entre la cour de Rome et les quatre évêques récalcitrants parmi lesquels Pavillon, évêque d'Alet, et par lequel ceux-ci déclaraient adhérer au formulaire établi en 1665 par le pape Alexandre VII.

2. Au marquis de Saint-Thomas.

Saint-Hubert de la Vénerie aura été aussi galante pour le moins que celle de Saint-Germain et que s'il n'y a pas paru tant de cornes, l'on n'aura pas laissé d'y en semer et de réales et en herbe.

A Paris, le 25 janvier 1669.

Voilà la guerre de Lorraine finie, on en a bien de la joie ici; il fâchait fort aux guerriers de quitter les dames; jamais il n'y a eu un pareil attachement, tout le plaisir aussi consiste en cela, car il n'y a ni cadeau, ni bal, ni mascarade; la pauvre Reine est toujours toute seule dans son appartement. peu de monde lui fait la cour: elle joue le soir. d'autres fois elle a le divertissement de la comédie espagnole. où l'on gèle de froid parce qu'il n'y a presque personne. Tout Paris a visité madame de Montespan pour la féliciter de ce que le Roi a donné le gouvernement de cette ville à son père.

La pauvre Reine est plainte généralement de tout le monde et elle se réduit à sa façon de vivre avec une fermeté qui n'est pas concevable; elle ne voit jamais le Roi qu'au lit et à table, elle s'occupe à prier Dieu, chez ses enfants, à jouer et à la comédie espagnole et jamais il n'y a personne chez elle. Elle témoigne toujours bien des bontés à ma femme et l'envoie avertir toutes les fois qu'il y a comédie chez elle.

Le jour le Roi négocie, va à la chasse et la nuit se passe au jeu avec les dames. Il a fait baptiser les enfants qu'il a de madame de La Vallière [1] : des pauvres les ont tenus sur les fonts ; on a nommé le fils Louis ; puis il le mena chez M. le Dauphin et lui dit de le caresser et de l'aimer, que c'était son frère, à quoi ce prince se prêta de bonne grâce.

A Paris, le 12 avril 1669.

La Reine fait toujours plus d'honneur et de caresses à la comtesse de Saint-Maurice; dimanche elle fut au Louvre. la Reine allait sortir, elle lui demanda si elle voulait aller avec elle

1. Des cinq enfants que Louis XIV avait eus de mademoiselle de La Vallière trois étaient morts en bas âge. Des deux survivants, une fille, Marie-Anne de Bourbon, appelée plus tard mademoiselle de Blois, avait été légitimée en mai 1667 avant la campagne de Flandre; le fils dont il est ici question, né le 2 octobre 1667, venait d'être légitimé à son tour sous le nom de Louis de Bourbon, comte de Vermandois.

et la mena dans son carrosse chez la reine d'Angleterre et aux Carmélites, honneur que peu d'ambassadrices ont reçu. A son retour au Louvre, il y avait grande quantité de princesses et duchesses et particulièrement la princesse de Carignan[1]; elle les fit appeler, elles deux seules, dans son cabinet et, leur ayant fait donner des tabourets, s'entretint tête à tête avec elles plus d'une heure; de quoi les autres pestaient aussi bien que madame de Béthune; ma femme m'a dit qu'elle fit des grandes amitiés et confiances à madame la princesse de Carignan, lui parla fort de la maladie de la princesse de Bade, lui fit des grandes plaintes des princesses de la maison de Lorraine, surtout de madame de Guise[2] et lui dit qu'elle l'ennuyait si fort qu'elle ne la pouvait plus souffrir et la pria de l'aller voir souvent à Saint-Germain.

Elle fit une jolie question à ma femme, lui demandant le nom de la maîtresse de Votre Altesse Royale. La comtesse de Saint-Maurice lui répondit en souriant que Votre Altesse Royale est un des mieux faits et des plus galants princes du monde et qu'il contait fleurette en bien des lieux et était si adroit en ses intrigues que l'on avait peine à pénétrer qui étaient ses véritables inclinations. La Reine lui répondit : « Vous ne me le voulez pas dire, mais je sais bien que c'est mademoiselle de Maroles. » Madame la princesse de Carignan lui dit que ces sortes de choses ne se disaient jamais, mais qu'elle lui pouvait assurer que dans les galanteries de Votre Altesse Royale il n'y avait point de scandale.

A Paris, le 10 mai 1669.

On tient pour certain que le Roi est las de madame de Montespan et qu'il regarde de bon œil mademoiselle de Grancey[3].

1. Marie de Bourbon-Soissons, mariée en 1625 à Thomas-François de Savoie, prince de Carignan, mère de la princesse de Bade et du comte de Soissons.

2. Élisabeth d'Orléans, fille de Gaston, duc d'Orléans, née en 1646, avait épousé en 1667 Louis-Joseph, duc de Guise, mort en 1671.

3. Élisabeth Rouxel de Grancey, fille de Jacques Rouxel, comte de Grancey et de Médavy, maréchal de France et de Charlotte de Mornay-Villarceaux. Mademoiselle du Grancey fut effectivement distinguée dès ce moment non par le Roi, mais par le duc d'Orléans et resta attachée à la fortune de ce prince.

que monsieur [1] et madame de Coatquen poussent à la faveur. Le maréchal de Grancey qui m'en fait confidence en a grande alarme. Je lui persuade que ce sera sa fortune et celle de sa maison : il témoigne y répugner; mais je crois qu'il le souhaite; il questionne fort sa fille sur les grandes conférences que monsieur et madame de Coatquen ont avec elle; elle ne leur dit que des bagatelles et rien de positif. La maréchale ne la quitte pas d'un pas et ne voulut pas aller mercredi à Saint-Cloud bien que Monsieur l'en eût priée, où le Roi vint souper seul et n'amena point à son ordinaire ces dames pour voir avec plus de liberté mademoiselle de Grancey. Ce qui persuade qu'il en est amoureux et que Monsieur est son confident, c'est qu'ils ont de grandes conférences en particulier.

A Paris, le 31 mai 1669.

La Reine continue à voir de bon œil ma femme; mais depuis qu'elle est à Saint-Germain, la marquise de Saint-Maurice ne la peut pas voir si fréquemment. J'ai résolu de la tenir ici jusques à l'automne : mes affaires de Savoie ne pressent pas, on y a réglé de bonne grâce tout ce que j'avais à faire avec mon frère, mais ce qui me fait résoudre à envoyer ma femme en Savoie, c'est la dépense; il en faut faire ici de si extravagantes et superflues que cela me ruine. Si la Reine la remet en discours de Votre Altesse Royale, elle lui expliquera galamment ce que Votre Altesse Royale m'a fait l'honneur de m'écrire [2] : je l'ai bien instruite sur ce sujet. Votre Altesse Royale passe en cette Cour pour fort galant et très adroit, qu'elle fait les choses sans scandale et d'une manière que l'on ne saurait les pénétrer et quoiqu'elle sache dire, elle fait plus de cocus que de jaloux; tel qui se moque de son voisin n'a pas sujet de rire si ce n'est qu'il prenne. comme l'on fait ici, les caresses que Votre

1. Philippe, duc d'Orléans, frère du Roi.

2. Le duc avait écrit à M. de Saint-Maurice, en réponse à sa lettre du 12 avril : « Je fais grande quantité de jaloux et me divertis à donner à croire à droite et à gauche et faire enrager Madame quelque moment, mais à cette heure elle devient fort traitable. Je voudrais que la Reine, pour vivre heureuse, en fît de même, car à cette bonne princesse je lui souhaiterais tout ce qui la pourrait rendre heureuse et, si l'occasion se présente, tournez cela en raillerie et par divertissement ». (Claretta, *Storia del regno...*, II, 582).

Altesse Royale pourrait faire à sa femme pour un honneur. La Reine a l'esprit fort en repos au sujet de la jalousie et assurément elle prend le meilleur parti; il serait à souhaiter que toutes les femmes fussent de son humeur; il n'y en aurait pas de jalouses mais aussi il y en aurait peu de galantes.

Paris, le 28 juin 1669.

Le canton de Berne n'a pas fait de plaintes que j'aie pu pénétrer de l'enlèvement que l'on a fait dans le pays de Vaud du nommé Roux de Marsilly[1]. Ce misérable, ayant été remis au lieutenant criminel pour lui former son procès, voyant qu'il avait été convaincu de son crime par témoins, bien qu'il ne l'ait pas voulu avouer et qu'on le pressait pour savoir ses complices, il se coupa avec un verre les marques d'homme qu'il avait sur lui et déclara que, puisqu'il avait souffert ce tourment, il souffrirait les plus rigoureux sans jamais rien dire, ce qui obligea ses juges à le condamner à être roué tout vif et, après, à être traîné par les rues de Paris à la queue d'un cheval, ce qui fut exécuté samedi dernier. Il déclama sur l'échafaud contre Sa Majesté et ses ministres et dit que l'on avait déjà attenté deux fois à la personne du Roi, mais que, s'il ne prenait pas garde à lui, on le tuerait. Il dit même que dans une revue on avait tiré sur lui, qu'on l'avait manqué et blessé une femme qui était proche de lui. Il est vrai qu'il y a deux ans cela arriva; mais ceux qui étaient pour lors auprès de Sa Majesté m'ont dit que ladite femme, quand elle fut blessée d'une balle de mousquet dont elle ne mourut pas, était éloignée du Roi de plus de cinq cents pas. On dit que c'est le roi de la Grande-Bretagne qui a fait avertir celui-ci de l'intention de cet assassin; cependant des gens de l'ambassadeur d'Angleterre assurent que cette Majesté n'a jamais vu ni connu ledit de Marsilly. On a arrêté un nommé La Salle[2] qui a été exempt des gardes du corps et que l'on avait forcé à vendre sa charge à vil prix; on dit qu'il a su le dessein de Marsilly et ne l'a pas déclaré. Il est vrai

1. Roux de Marsilly, entré à la Bastille le 12 mai 1669 pour conspiration contre le roi et trahison au profit des Anglais, transféré au Châtelet le 21 juin, fut condamné le 26 juin 1669 à être rompu et exécuté.

2. Entré à la Bastille le 16 juin 1669, sorti le 7 mars 1675.

qu'il a été longtemps à Bruxelles avec l'écharpe rouge où il a fait des contes ridicules du Roi.

A Paris, le 28 août 1669.

Il y eut dimanche dernier une comédie et ballet à Saint-Germain ; quoiqu'on n'y conviât personne, la Reine dit qu'elle voulait que l'ambassadrice et sa fille[1] y allassent. Ma femme étant au lit, croyant de s'être blessée, y envoya sa fille et, croyant qu'il y eût bal, elle l'avait parée et mis ses pierreries. Comme la foule y fut très grande, cette enfant a perdu une boîte de diamants et un poinçon de la valeur d'onze ou douze cents pistoles. La Reine lui voulut parler elle-même et donna des ordres aussi bien que le Roi pour que l'on les cherchât, envoya des officiers des gardes dans la salle parler au concierge et tapissier qu'ils menacèrent de peines très rigoureuses. Le lendemain la boîte se trouva dans la retrousse de la robe d'une des demoiselles de mademoiselle de Montpensier ; on la remit à M. le marquis de Saint-Damien qui était là ; pour le poinçon, qui ne vaut pas deux cents pistoles, il est perdu.

Le Roi, l'ayant su, a envoyé aujourd'hui visiter la marquise de Saint-Maurice par M. de Bonneuil sur son infirmité. Après avoir fait son compliment, il a demandé l'Angélique, lui a dit que Sa Majesté, ayant appris que son poinçon était égaré, que comme il s'en était trouvé un, qu'il le lui envoyait, et lui en a remis un très beau et de grande valeur. On me l'est venu dire dans ma chambre ; je suis passé dans celle de ma femme, j'ai fait mon possible pour le faire reprendre à M. de Bonneuil, lui représentant que je ne méprisais pas les bienfaits du Roi, mais que j'étais dans un emploi à ne pouvoir pas les accepter ; il n'a jamais voulu le reprendre, quoique je l'aie prié de le faire et de le garder jusqu'à ce que j'eusse écrit à Votre Altesse Royale pour avoir ses ordres sur ce que j'aurai à faire. Il a dit que le Roi ne prétendait pas de me rien donner, mais qu'il ne voulait pas que ma fille perdît rien chez lui et que l'on ne devait rien trouver de suspect en cette action ; qu'il était vrai que l'Angélique était belle, mais que son âge pouvait bien

1. Angélique-Christine Chabod de Saint-Maurice, mariée en 1675 au comte de Moretta.

faire juger que ce n'était que par un motif d'une simple amitié. Je lui ai répondu que je souhaiterais qu'elle fût belle et en âge de pouvoir servir au plaisir du Roi, que je la lui donnerais avec grande joie.

Jamais homme n'a été embarrassé comme je le suis; tout le monde me dit que, nonobstant mon caractère, je ne puis pas empêcher le Roi de faire des présents à ma fille. Cependant, Monseigneur, je sais que je fais faute et que Votre Altesse Royale doit blâmer ma conduite en acceptant ce poinçon. Je la supplie de m'en envoyer son sentiment avec sa bonté ordinaire, car si je ne peux pas rendre ce poinçon, je ferai un présent de sa valeur à madame de Bonneuil. Il est d'un seul diamant très grand; il a bien quelques petits défauts, mais comme je ne m'y connais pas, je ne sais pas l'estimer et j'ai cru qu'il n'était pas honnête d'avoir empressement d'en savoir le prix.

A Paris, le 17 septembre 1669.

La Cour partit hier pour Chambord et n'en doit revenir qu'au 20 d'octobre. Les ministres se sont retirés dans leurs maisons de campagne : il semble que tout le monde ne songe qu'à se promener et à se divertir, sauf M. de Colbert qui doit aller visiter le Havre de Grâce, et M. de Louvois, les nouvelles fortifications qui se font en Flandre.

Paris, le 20 septembre 1669.

Dès que je sus que le roi avait donné l'Amirauté au fils de madame la duchesse de La Vallière, je résolus de l'en féliciter; je sondai Le Guay pour savoir si le Roi l'aurait pour agréable; on me fit connaître que non, et maintenant que l'on croit que M. de Beaufort est prisonnier, il semble que ce compliment ne serait plus à propos; néanmoins, après que le sieur de Bonneuil sera revenu de la campagne, je lui ferai voir ce que Votre Altesse Royale m'en a écrit; et s'il juge à propos que je visite cette dame, je le ferai dès qu'elle sera de retour de Chambord. En tout cas le Roi saura que Votre Altesse Royale m'en a donné l'ordre et j'aurai bien réponse de cette lettre avant que la Cour soit à Saint-Germain.

La Cour a fait des petites journées dans son voyage et ne

doit arriver qu'aujourd'hui à Chambord ; on fait cent contes sur ce que l'on dit que madame de Soubise y est allée sans sa mère ; on veut que M. de Colbert travaille pour la mettre en faveur, n'étant pas satisfait de madame de Montespan.

La Cour ne reviendra de Chambord qu'au 20 de de ce mois ; elle y est dans des continuels plaisirs et dans la joie. Madame de Montespan les a un peu troublés, elle a eu mal et il l'a fallu saigner deux fois d'un jour ; on écrit qu'elle est guérie. Tout Paris veut que madame de Soubise [1] ait le dessus de la faveur et qu'elle ait déjà fait le saut : ceux qui mandent ces nouvelles en marquent l'heure et le lieu. Pour moi je n'en crois rien ; on a déjà fait plusieurs fois des contes de cette nature et madame de Montespan a trop de charmes et d'esprit pour se laisser supplanter.

A Paris, le 11 octobre 1669.

On ne parle plus tant de la faveur de madame de Soubise : on dit qu'elle et toute sa famille la souhaitent fort, mais que l'humeur de la dame, qui n'a pas d'esprit ni d'enjouement, ne plait pas au Roi ; on croit que, s'il s'attache à elle, ce ne sera qu'en passant.

Tous les chevaux de carrosse de la Cour sont péris dans le voyage à cause de la sécheresse et de la poussière : on est venu demander les attelages des princes et grands de Paris pour mettre en relai quand Leurs Majestés reviendront : la Reine a envoyé prier la princesse de Carignan de lui prêter ses chevaux.

A Paris, le 8 novembre 1669.

Mon écuyer m'a mis ici dans un grand embarras. Il a engrossé une marchande lingère sous des promesses verbales de l'épouser ; comme il ne lui a pas voulu tenir parole, elle l'a fait arrêter dans les prisons de l'Officialité [2] : il a avoué de lui avoir promis mariage ; sur quoi l'Official l'a condamné à le

1. Anne de Rohan-Chabot, née en 1648, mariée en 1663 à François de Rohan, prince de Soubise, nommée dame d'honneur de la Reine en 1673 de son temps même et de nos jours les opinions les plus contradictoires ont été émises sur la prétendue passion du Roi pour elle et surtout sur la mesure dans laquelle elle y correspondit.

2. Juridiction ecclésiastique de l'archevêché de Paris.

faire sous peine de censures ecclésiastiques. Je ne l'ai su en prison que trois jours après qu'il y a été ; je l'ai fait demander au Roi, on me fait espérer de me le rendre. Cependant le Roi devant justice à ses sujets, il faudra que mon écuyer épouse la fille, ou qu'il la dote et prenne l'enfant qu'elle porte ; je tâcherai de m'en sortir le mieux qu'il me sera possible. Ce sont des malheurs inévitables à Paris, où il y a tant de monde et il est si grand que l'on ne peut pas savoir ce qui s'y passe.

Il n'y a pas de nouvelles à la Cour : les choses y vont de leur train ordinaire ; les dames y sont belles, propres et de bonne humeur parce qu'elles se divertissent bien et sont riches : elles sont aussi les seules ; tout le reste rampe, et, hors de leur appartement, il n'y a ni joie ni contentement à Saint-Germain où Leurs Majestés passeront l'hiver, de quoi il me fâche fort, car pour être là à temps pour voir le Roi ou les ministres, il faut en ce temps-ci partir une heure avant le jour, outre qu'il en coûte beaucoup dans ces hôtelleries ; mais il faut s'y résoudre et n'en pas parler puisque le Roi s'y aime.

Le Roi, sans que personne le sache, a fait préparer de beaux appartements à ces dames dans les Tuileries et s'est enfin résolu de venir faire quelque séjour en cette ville, car les fermiers des entrées demandent de grands rabais à cause qu'il demeure si longtemps à Saint-Germain.

A Paris, le 29 novembre 1669.

On espère toujours que la Cour reviendra ici le mois prochain : on y a fait préparer un appartement pour les dames ; la plus aimée souhaite d'y venir et d'y faire ses couches : on la croit grosse de cinq mois[1] : on dit qu'elle sollicite incessamment le Roi pour qu'il déclare son fils qui n'a pas encore dix mois. On ne sait comment s'y prendre à cause du mari.

On fait cent contes ; l'autre jour, M. Le Grand, voyant sur un balcon mesdames de La Vallière, de Montespan et de Soubise, dit tout haut : « Voilà le temps passé, le présent et le futur ». Chacun en dit librement sa pensée et pas un en bien ; le Roi le sait, il s'en rit et ne laisse pas de s'en divertir et j'admire en cela sa modération et sa conduite, car s'il en faisait

1. Le duc du Maine naquit en mars 1670.

quelque démonstration, elle le rendrait haïssable et tout le monde en murmurerait.

Lundi au soir, comme la Reine jouait, madame la comtesse de Soissons, étant assise auprès d'elle, sortit de la chambre; la comtesse de Gramont [1] qui était croupière s'assit sur le tabouret où elle était. Quand madame la comtesse revint, elle dit à l'autre que c'était sa place : elle lui dit fièrement, sans se lever, que l'on verrait. Madame la comtesse n'y répondit qu'avec des ris de mépris. Le comte de Gramont prit la parole et dit : « Madame, on ne cloue pas ici les chaises, ma femme demeurera là, nous sommes d'aussi bonne maison que vous ». Quoique la Reine entendît tout cela, elle n'osa jamais dire mot, bien que mademoiselle d'Elbeuf fît tout son possible pour qu'elle y remédiât. Le Roi, l'ayant su, blâma la conduite du comte et de la comtesse de Gramont, les traita d'extravagants et ordonna qu'ils demandassent pardon à madame la comtesse. Le maréchal de Gramont s'y opposait et demanda que les maréchaux de France en prissent connaissance; ils condamnèrent son frère et sa belle-sœur à ce que le Roi avait ordonné et à dire à madame la comtesse qu'il avait bien du regret de lui avoir dit qu'ils fussent d'aussi bonne maison qu'elle, mais que, puisqu'elle assurait de l'avoir entendu, il lui en demandait pardon. La comtesse de Gramont est anglaise : elle le porte haut parce qu'elle est parente du roi, mais on s'en moque ici, cela lui fait faire bien des pas de mauvaise grâce. L'autre jour la Reine sortant en carrosse, cette comtesse montait dedans : la Reine lui dit de passer dans le second; elle, témérairement, ne laissa pas de s'y placer, disant qu'elle n'était pas de condition à aller dans un carrosse de suite et la bonne Reine le souffrit sans plus mot dire.

A Paris, le 3 février 1670.

L'abbé de Rivière, évêque de Langres [2], avait deux abbayes de l'apanage de Monsieur. Comme il était vieux et valétudinaire,

1. Élisabeth Hamilton, mariée en 1663 à Philibert, chevalier, puis comte de Gramont.

2. Louis Barbier, dit l'abbé de La Rivière, ancien précepteur et favori de Gaston, duc d'Orléans, consacré évêque de Langres en 1655, mort le 30 janvier 1670.

il y a longtemps que Monsieur attendait sa mort pour les donner au chevalier de Lorraine [1]; à Chambord, il le dit au Roi, qui lui répondit que ledit chevalier n'étant pas ecclésiastique, sa conscience ne lui permettait pas d'y consentir, qu'outre cela il faisait une vie trop libertine pour posséder des bénéfices. Monsieur l'ayant prié instamment de l'agréer, Sa Majesté lui répartit encore qu'il était impossible, mais que, quoiqu'il eût peu d'estime pour ledit chevalier, il lui donnerait 40 000 livres de pension quand lesdites abbayes viendraient à vaquer. Monsieur ayant rapporté tout ceci au chevalier de Lorraine, ils firent cent railleries sur la conscience du Roi à cause des dames et qu'il a sues; le Roi accuse aussi le chevalier de Lorraine de l'infâme crime de sodomie avec le comte de Guiche et même des hommes qui ont été brûlés pour cela en Grève.

L'évêque de Langres étant mort jeudi matin, Monsieur dit au Roi qu'il avait donné les abbayes au chevalier de Lorraine; il lui répliqua qu'il ne le voulait pas; Monsieur lui répondit que c'était une affaire faite; Sa Majesté lui dit encore qu'il l'empêcherait; ils s'échauffèrent tous deux: les assistants s'en aperçurent et qu'il y avait de la mésintelligence, sans en savoir la cause. Le Roi, au sortir de la chapelle, monta en carrosse et alla à Versailles; Monsieur se retira chez lui, fort atterré, s'enferma dans son cabinet avec le chevalier de Lorraine, lui dit ce qui s'était passé et que, puisque le Roi le traitait de la sorte, il voulait à l'heure se retirer de la Cour.

A l'entrée de la nuit, le Roi arriva à Versailles et alla en droiture chez madame de La Vallière; madame la duchesse d'Orléans lui envoya un gentilhomme lui dire qu'elle ne pouvait sortir du Château-Neuf, qu'elle le suppliait de vouloir aller pour chose qui lui importait beaucoup. Sa Majesté s'y rendit à l'abord. Madame le pria de vouloir que le chevalier de Lorraine eût les abbayes; il lui dit qu'il ne se pouvait; elle le lui demanda en grâce; il persista dans son refus, lui représentant qu'elle avait bientôt oublié tous les mauvais traitements qu'on lui avait faits. Elle lui témoigna qu'elle préférait la satisfaction de Monsieur à ses intérêts, que le chevalier de Lorraine

1. Philippe, chevalier de Lorraine, fils du comte d'Harcourt et frère du comte d'Armagnac, né en 1643, maréchal de camp en 1668, chevalier du Saint-Esprit en 1688, mort en 1702.

était un jeune homme, qu'il changerait de conduite, le supplia de lui pardonner et, voyant qu'elle ne pouvait rien gagner, elle se jeta aux genoux du Roi, la larme à l'œil, lui témoignant que le plus grand déplaisir qu'elle avait était de se séparer de sa personne, mais qu'elle était obligée de suivre Monsieur qui s'en voulait aller. Le Roi se retira en disant que, puisque son frère se séparait de lui pour cela, il saurait châtier ceux qui en étaient cause et fomentaient leur désunion; il donna d'abord les ordres pour fortifier la garde de M. le Dauphin qui loge dans le Château-Neuf et de prendre toutes les avenues. M. le comte de Vaillac s'en étant aperçu, qui est capitaine des gardes de Monsieur, lui en donna avis; il lui répliqua qu'il en savait la cause, néanmoins il témoigna quelques peines. M. Le Tellier entra ensuite dans sa chambre et lui dit de la part du Roi que la nécessité de son service l'obligeant de s'assurer de la personne du chevalier de Lorraine, qu'il serait fâché d'être forcé de le faire arrêter dans son appartement et en sa présence: il lui répliqua que, puisque le Roi en usait de la sorte, il allait partir pour Villers-Cotterets. Ce ministre lui représenta qu'il ne le devrait pas faire, mais seulement aller à Saint-Cloud, qu'il était aisé de sortir de la Cour de cette sorte, mais qu'on ne savait pas quand on y pourrait revenir. Monsieur lui dit fortement qu'il voudrait avoir une maison à trois cents lieues du Roi, qu'il y irait et qu'il ne reviendrait jamais auprès de lui qu'avec le chevalier de Lorraine, puis, se tournant au chevalier, il l'embrassa, l'assura de la continuation de son amitié et lui dit de suivre M. Le Tellier. Il doit aller à Pierre-Encise, des autres disent à la citadelle de Montpellier et peut-être à Collioure sur les frontières de Catalogne. Monsieur partit samedi d'ici pour Villers-Cotterets avec Madame, suivi de douze carrosses à six chevaux. Quoiqu'en apparence l'affaire des abbayes soit la cause de cette querelle-ci, on dit que le roi d'Angleterre avait prié Sa Majesté d'ôter d'auprès de Monsieur le chevalier de Lorraine, qu'il était cause des mauvais traitements que recevait sa sœur, à moins de quoi il serait obligé de la retirer à Londres.

A Paris, le 26 février 1670.

Je fis savoir par le dernier courrier à Votre Altesse Royale les négociations que la Princesse Palatine[1] était allée faire à Villers-Cotterets. On ne s'était pas trompé, car soudain qu'elle en fut revenue vendredi au soir, elle fit une dépêche à Saint-Germain qui obligea le Roi d'envoyer le samedi M. Colbert à Monsieur lui dire qu'il souhaitait de le voir, à quoi il se soumit d'abord. Lui et Madame vinrent ici lundi et le même jour ils allèrent voir le Roi qui les reçut très bien et qui les a fait loger dans son grand appartement parce qu'ils avaient fait démeubler le leur du Château-Neuf. On assure qu'on a envoyé les ordres pour la liberté du chevalier de Lorraine, moyennant qu'il aille faire séjour pour quelque temps à Rome ou à Malte. Le Roi lui donnera dix mille écus de pension et les abbayes qui avaient fait la cause de son malheur à l'abbé d'Harcourt, son frère. Ainsi voilà une affaire accommodée selon la volonté de Sa Majesté, comme il était très juste.

Le Roi et Madame se sont écrit durant qu'elle a été éloignée de lui. Sa Majesté la raillant sur les ennuis qu'elle devait avoir à la campagne, elle lui fit réponse qu'elle étudiait l'italien, mais qu'elle le priait de ne pas la laisser aller jusqu'au latin, et lui demandait des nouvelles des loteries de Saint-Germain, ce qui donna lieu au Roi de lui envoyer quatre cassettes fort riches, feignant que c'étaient des lots qui lui étaient échus par le hasard, dans lesquelles il y avait quatre billets de cinq cents louis chacun, quantité de bijoux enrichis de pierreries et entre autres une paire de souliers de campagne propres à se promener par le parc de Villers-Cotterets, dont les boucles valent mille louis. On fait monter ce présent à 200 000 livres; on m'a dit néanmoins qu'il en faut rabattre une partie.

MARQUIS DE SAINT-MAURICE

(A suivre.)

1. Anne de Gonzagues de Clèves, née en 1616, mariée à Édouard, fils du comte palatin Frédéric V, morte en 1684.

LES MÉHARISTES

Au Sahara, l'événement capital qui explique la conquête du désert, ce fut l'entrée définitive des chameaux, tout particulièrement des méharis, au service de l'État français. Il semble que ce soit un tout petit événement très simple, puisqu'il dépendrait d'un trait de plume, d'une décision administrative. En réalité la question est de plein air et les bureaux ont été tout à fait impuissants à la résoudre, malgré de multiples tentatives.

Les relations entre les chameaux et l'administration française sont anciennes et furent longtemps mauvaises. Elles remontent à Napoléon Ier et à l'expédition d'Égypte ; après une interruption, elles furent reprises sous Louis-Philippe, par le général Marey-Monge et le colonel Carbuccia. Pour aboutir à un accord sérieux, il a fallu un siècle et, tout compte fait, ce n'est pas trop : le problème était loin d'être simple.

A la base du malentendu, il y a naturellement chez l'Européen une ignorance de cet animal exotique : « Le méhari, dit Carbuccia, animal presque fabuleux » ; et il mentionne comme une rareté que Marey-Monge, à l'expédition de Laghouat, s'en soit procuré trois. Dans l'imagination du public, le méhari n'est pas beaucoup plus réel ou en tout cas plus précis que le serpent de mer. Je ne crois pas que sur une autre bête lointaine, sur l'éléphant par exemple, il coure sérieu-

sement des légendes aussi éloignées de la vérité. Le désert probablement s'écarte encore plus que les tropiques de nos conceptions usuelles.

La légende la plus étonnante est celle des nausées. Carrette[1], en général si bien informé, écrit : « Il paraît que le mouvement du méhari produit des nausées semblables à celles que cause le balancement d'un navire[2]. » Ceci est tout à fait absurde ; jamais de mémoire d'homme un estomac, si délicat fût-il, n'a protesté contre un voyage à dos de méhari. Je n'imagine pas quelle a pu être la source de cette opinion ridicule et universellement accréditée. Est-ce la périphrase classique « le vaisseau du désert »? Jomard en effet semble la prendre au sérieux et la pousse dans le détail : « le long cou de l'animal se portant de haut en bas et de bas en haut, produit l'effet du beaupré, qui se hausse et se baisse alternativement ». Ce serait un curieux exemple du danger que peut offrir une comparaison, et je crois en effet qu'on n'apprécie pas à sa valeur la puissance propre des mots.

Sur les nausées, la littérature du sujet abonde en détails particulièrement amusants parce qu'ils viennent de gens qui ont eu le contact personnel de la bête.

Le colonel Carbuccia, chargé aux environs de 1843, d'organiser en Algérie le premier corps de troupe monté à chameau, déclare sérieusement qu'il a choisi parmi ses soldats ceux qui avaient le mieux supporté la traversée de France en Afrique ; pour un peu on les aurait recrutés dans la flotte. Le petit livre de Carbuccia contient en appendice un questionnaire, dans lequel, à l'article nausées, le chirurgien fait une réponse affirmative !

Enfin Jomard[2] affirme « avoir éprouvé plusieurs fois, pour son compte, cette incommodité, qu'on peut comparer assez bien à l'effet du tangage, en mer ». C'est le seul cas à ma connaissance d'un témoin qui déclare avoir expérimenté lui-même, directement, le « mal de méhari ». Sur la personnalité de

1. Carette est un collaborateur de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*; il y a écrit deux tomes excellents, comme forme et comme fond; ils sont tout à fait oubliés, je ne sais pas pourquoi, ou peut-être ne l'ont-ils pas été, n'ayant jamais été connus.

2. *Notice sur le régiment des dromadaires à l'armée d'Orient.*

Jomard je n'ai pas de renseignements précis : mais il ne faut pas hésiter à l'enfermer dans un dilemme. Ou bien, lorsqu'il prétend avoir cheminé à chameau, il cherche à abuser de notre crédulité, ou bien il était un sujet extraordinairement sensible à l'auto-suggestion.

Ces détails ridicules montrent sur un petit point, entre l'Européen et le chameau, l'énormité et la persistance d'un malentendu, qui, en certains cas, devient très dangereux.

Tout le monde sait que le chameau d'Afrique, à une seule bosse, doit être appelé un dromadaire. C'est, il est vrai, une connaissance dont personne à peu près ne fait usage. L'appellation correcte est reléguée sur les plaques du Jardin des Plantes et dans les dictionnaires. Celui de l'Académie définit ainsi le dromadaire : « espèce de chameau à une seule bosse sur le dos et qui va fort vite ». Cette définition est un assemblage monstrueux de zoologie et d'étymologie. Le mot vient en effet d'un verbe grec qui signifie courir. Mais l'immense majorité des chameaux africains, dromadaires authentiques, font en moyenne trois kilomètres et demi à l'heure : ils vont jusqu'à quatre lorsqu'ils ont un conducteur armé d'une trique. Le méhari qui seul répondrait à la définition est bien loin d'être aussi rapide qu'on se l'imagine.

Les indigènes, ceux du moins qui parlent arabe, sont tous poètes, c'est la langue qui le veut ; et d'ailleurs ceux du Tell, c'est-à-dire la plus grande partie, ne connaissant le méhari que par ouï dire, leur imagination s'est donné carrière. A certains méharis ils donnent le nom d'*achari*, d'un mot qui signifie dix, parce qu'ils parcouraient dix étapes par jour ; en évaluant l'étape aux taux le plus bas ce serait 250 kilomètres. Napoléon, cité par Carbuccia, croit un méhari capable de faire régulièrement cent kilomètres par jour.

Il existe des cas exceptionnels où des vitesses considérables ont été authentiquement atteintes. Carrette cite un certain Hadji Mohammed d'Ouargla, qui fut chargé de porter une lettre à Touggourt (cent soixante-dix kilomètres), et qui revint le lendemain soir avec la réponse cachetée. Il est constant que des courriers ont fait des prouesses analogues entre Timmimoun et El-Goléa. Mais il est bien entendu que l'animal soumis à cette épreuve n'y survit pas, en tout cas il reste fourbu pour

de longs mois. L'Algérie est un pays où des maîtres durs et avares ont sélectionné, sans le vouloir, des races animales étiques et résistantes; à une rosse quelconque, un cheval de fiacre, et plus spécialement à ceux-là, parce qu'ils sont à vil prix et qu'on les ménage moins, il n'est pas rare qu'on demande quatre-vingts et cent kilomètres par jour. A l'occurence, je crois qu'on pourrait faire le double avec des éperons solides et un bon cheval condamné à mort d'avance. Ces records où la bête est sacrifiée peuvent présenter un intérêt pratique en certains cas très particuliers. On ne peut pas en tenir compte pour établir une moyenne.

On croit à tort que le méhari est une race à part. Les indigènes sont incapables de sélectionner, comme nos éleveurs européens, avec une méthode rigoureuse pendant une série de générations. Il n'y a pas de *stud-book* pour méharis. Quant à ses formes extérieures le méhari est bien moins nettement individualisé que notre cheval de course : après une expérience évidemment trop courte je ne me chargerais pas de distinguer à première vue et à coup sûr un méhari d'un chameau. D'après les indigènes eux-mêmes c'est un chameau choisi pour ses allures et ses promesses d'avenir, et qu'on soumet dès son enfance à un entraînement progressif : un chameau bien doué et bien dressé.

D'après une vieille instruction hygiénique, mise à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, la viande de chameau est aussi bonne et aussi saine que celle du bœuf. C'est très juste : le fibre est plus courte, mais la saveur est tout à fait la même; il doit y avoir entre les deux une analogie de composition chimique. Il y a en tout cas une analogie évidente de tempérament, quelque chose de lent, de passif, et presque de rêveur; ce sont des animaux qui regardent vaguement quelque part. Un voyageur après la sieste ne retrouve plus son chameau, enfin il l'aperçoit et le rejoint; en se baissant pour ramasser la bride il la trouve engagée dans un trou de gerboise; c'est un tout petit rongeur, grignoteur de cuir. « Si faible qu'il fût, dit Carrette, le mouvement de traction avait été senti par le méhari, qui s'était laissé conduire par son petit guide avec sa docilité et sa gravité habituelles. » Ce chameau qu'une souris conduit par la bride est naturellement une bête

de folk-lore. Mais nous sommes loin du cheval, de sa nervosité, de ses révoltes et de ses élans. Le chameau n'a jamais de « sang », comme on dit en style hippique.

La structure de son corps éloigne toute idée de vivacité. La souplesse est réfugiée dans le long cou de girafe, terminé par des lèvres puissantes, musculeuses, préhensives, une sorte de trompe et presque de main, qui cueille indifféremment un brin d'herbe au ras du sol et des feuilles au sommet des mimosas. La carcasse est massive et rigide, toute la force est dans l'avant-train, comme chez le taureau ou mieux encore le bison ; c'est un animal qui rue de préférence avec les pieds de devant, un boxeur. L'arrière-train est ravalé, grêle, rien d'analogue à cette puissante musculature de la croupe qui, chez le cheval, permet la détente brusque du galop et du saut. Les curieuses jambes, longues et minces, que la bête en s'accroupissant et en se relevant replie et déplie comme un mètre de poche, inquiètent par leur fragilité, et elles exigent en effet des ménagements. Le pied est chaussé de masses spongieuses, élastiques, imprécises, appropriées à des sols de sable croulant, ou de roche nue et glissante ; elles font une marche silencieuse et nonchalante de pantoufles.

D'un animal pareil, il est impossible que l'entraînement ait tiré un coursier agile. Le chameau, fût-il méhari, est fait pour la progression rectiligne, paisible, flâneuse, bovine, au pas, que la taille de l'animal, et la longueur de ses jambes rendent cependant assez rapide. Un excellent méhari, sur de grandes distances fait en moyenne et même dépasse un peu six kilomètres à l'heure, à condition de l'exciter incessamment par un mouvement machinal et ininterrompu du pied ou de la cravache. Dans ces conditions, pour traverser le Tanezrouft en plein d'été, avec des animaux en bon état, j'ai vu soutenir pendant plusieurs jours un train de 70 kilomètres environ par jour, mais en marchant seize heures sur vingt-quatre. C'est assurément un maximum. Le petit trot, naturellement, donne de meilleurs résultats, un train de diligence algérienne, neuf ou dix kilomètres à l'heure. Mais il fatigue beaucoup l'animal et il est déconseillé, sauf sur les courtes distances.

Pratiquement, le galop n'existe pas, la conformation du train de derrière le rend à peu près impossible. On a vu

quelques méharis, après un dressage savant, partir au galop de pied ferme comme des chevaux. Ce sont des acrobates dont leurs propriétaires sont très fiers. En général le galop ne s'obtient qu'après de longs efforts, beaucoup de coups et de cris, en affolant l'animal, qui le soutient d'ailleurs pendant quelques foulées seulement. Cette allure chez le chameau est désordonnée, spasmodique, absurde; on dirait une quinte de toux, quelque chose d'anormal et de maladif.

La seule allure vive est le grand trot. C'est celle de la fantasia, de la charge, des fuites désespérées, ou des courriers chargés d'une mission urgente. Pour forcer le méhari à la soutenir, il faut avoir recours à la torture, on lui gratte la chair à vif avec un crochet en fer. Précisément, j'imagine, parce que le grand trot est le résultat d'un dressage contrariant la nature, il est très dur pour le cavalier; il est violent, saccadé, irrégulier, ne comporte pour l'écuyer aucune accommodation qui atténue les secousses, comme en équitation, le trot enlevé. Pour le supporter, le méhariste se comprime les viscères depuis l'estomac jusqu'au bas-ventre avec une large ceinture; de là est venue peut-être la légende des nausées, quoique l'incommodité éprouvée n'ait rien de commun avec le mal de mer. Il est d'ailleurs très facile de s'y soustraire en ne trottant point; la bête ne demande pas mieux : par caractère et par hygiène elle préfère le pas.

Le seul aspect de la selle permet de le deviner, c'est un simple siège, sur lequel on est assis comme sur une chaise, les pieds reposant sur le cou de l'animal. On ne peut faire aucun usage des genoux ou des cuisses pour maintenir l'équilibre; c'est une pure question d'assiette, d'ailleurs facile à résoudre, le méhari normal n'ayant pas de défense. Cela ne comporte aucun apprentissage, et le plus novice peut s'installer sur une selle de méhari avec autant de sécurité que sur l'impériale d'une diligence. Un voyage de ce genre est certainement moins fatiguant qu'à cheval, puisque les muscles ne travaillent pas. Voilà qui suffirait déjà à nous renseigner sur les allures et le tempérament du méhari.

Il a été regrettable pour sa santé, dans ses rapports avec l'Européen, qu'on se soit fait des idées fausses sur ses capacités de coureur; on a pu dans certains cas se trouver entraîné

à lui demander plus qu'il ne pouvait raisonnablement fournir. Mais ce qui lui a été particulièrement funeste c'est sa réputation proverbiale de sobriété. Ce fut la cause d'innombrables assassinats.

Qu'un mammifère aussi puissant n'ait pas de besoins alimentaires proportionnés à sa taille, c'est une absurdité zoologique; pour le chameau, comme pour tout animal, la grosse affaire est de manger. Il consomme bon an mal an le même volume de fourrage, et il absorbe la même quantité d'eau que les autres grands herbivores; s'il en était autrement son organisme violerait la grande loi physique d'après laquelle rien ne se crée et rien se se perd; il ferait de la force avec rien, ce dont le radium seul jusqu'ici a été soupçonné d'être capable. Sa seule particularité, infiniment précieuse, est de supporter une irrégularité extrême dans les heures ou plus exactement dans les jours de repas, mais il faut en définitive que le compte s'y trouve.

Les intestins du chameau sont caverneux, vacuolaires, extrêmement dilatables; ils peuvent emmagasiner de très grandes quantités de liquide. Le cheval se contente de vingt-cinq litres par jour; le chameau en boit cent d'un coup, et il les met en réserve; à l'abreuvoir il se transforme de la façon la plus curieuse; l'animal parti efflanqué en revient obèse; le ventre, devenu monstrueux, tremble et ondule à chaque pas : c'est une outre. Il arrive qu'un chamelier mourant de soif abatte une bête pour lui prendre sa provision d'eau. Il y faut, avec quelque cruauté, un réel courage; le liquide est verdâtre et nauséabond; mais le fait, souvent cité, n'est pas légendaire; il n'est même pas très rare, du moins en ce qui concerne un autre grand herbivore désertique, d'une organisation analogue, l'antilope adax; les indigènes qui le chassent comptent, de propos délibéré, sur son outre naturelle. On s'explique ainsi que le chameau puisse rester, en hiver, jusqu'à dix jours sans boire. Au fort de l'été, cette abstinence ne peut guère excéder trois jours. Au delà l'animal se plaint: la nuit, à l'étape, du troupeau accroupi on entend monter par intervalles des gémissements brefs, timides, très particuliers et différents des mugissements habituels, intelligibles comme un son articulé, et qui disent la soif.

Les aliments solides s'emmagasinent dans la bosse qui est proprement un accumulateur; au cours d'un voyage on la voit fondre progressivement jusqu'à disparaître, donnant ainsi, comme une sorte de manomètre, des indications très précises sur la réserve disponible d'énergie. Inversement, pendant les séjours au pâturage la bosse se reconstitue, jusqu'à envahir chez certains animaux le dos tout entier. Les mammifères, j'imagine, ont à quelque degré cette faculté de se nourrir pendant quelque temps sur leurs réserves adipeuses; mais le chameau la pousse à l'extrême et la localise dans un organe spécial. En maquignonnage, les dents et la bosse sont la grande affaire : les unes disent l'âge et l'autre la quantité d'effort dont l'animal est immédiatement susceptible, la somme de réserves alimentaires immédiatement transformables en énergie.

Cette somme d'effort n'est pas très considérable, en moyenne annuelle. Chaque année le chameau veut impérieusement, sous peine de mort, un congé de six mois, congé total, absolu, qu'il passe au pâturage, où il mange voracement du matin au soir sans perdre une minute. Aucun autre animal domestique n'a, je crois, de pareilles exigences : elles ont rendu longue et délicate son admission dans le fonctionnariat : il est notoire que l'administration, assez coulante sur la somme de travail utile, ne plaisante pas avec les heures de présence. Aux compagnies de méharistes chaque homme a pour son usage personnel au moins deux bêtes : il monte l'une pendant que l'autre est au vert, le chiffre deux est un minimum réglementaire, généralement dépassé en pratique.

Il ne faudrait pas croire que le méhari en activité de service ne mange pas, il dévore dès qu'il en a l'occasion, et il faut que ces occasions soient fréquentes. Pour un peloton de méharistes en randonnée à travers le désert, le maître souverain des marches et des étapes, l'ordonnateur du programme quotidien, c'est l'estomac des bêtes; ni le jour ni la nuit n'entrent en ligne de compte, ni la fatigue, la faim, ou le sommeil des hommes; tout est subordonné à l'unique nécessité de nourrir le troupeau quand même. Dès qu'on rencontre un peu de verdure comestible, en quelque point que ce soit de l'itinéraire, on met pied à terre pour quelques heures ou pour quelques jours; dans les intervalles, fussent-

ils, comme il arrive de deux ou trois cents kilomètres et de cinq ou six jours, on chemine sans trêve, et presque sans sommeil, sous le soleil et sous les étoiles, d'une progression lente et régulière; l'organisme humain, engourdi par la continuité de l'effort et de la veille, s'acharne machinalement, stupidement. On n'a pas le droit de s'arrêter ailleurs qu'au pâturage, un voyage au Sahara est une chasse au brin d'herbe.

Cet animal qui a usurpé dans le monde entier une réputation de sobriété paît les trois quarts de sa vie, et ce n'est pas trop, si l'on considère ce qu'est un pâturage saharien. Le mot est fâcheux, il évoque l'idée d'herbages normands, frais et profonds. La réalité est très éloignée de cette image : des lits de rivière à sec, des cuvettes aux contours incertains, des recoins de dunes, où s'espacent à de grands intervalles des touffes grisâtres; dans ce paysage, paître est un exercice ambulatoire, le chameau fait cinquante mètres entre chaque bouchée.

Il n'est pas seulement gros mangeur, il est gourmet, ou du moins très particulier et très divers dans ses goûts. Il lui arrive de manger de l'herbe, ou quelque chose qui s'en rapproche, des graminées à tige mince, coriace et coupante que les Arabes appellent le « diss ». Pendant une partie de l'année, en hiver, je crois, il adore de petits arbustes désertiques, comme le « hâd », des plantes grasses, à touffes ligneuses, où le rôle des feuilles est joué par un foisonnement de choses vertes innommables et imprécises, des boules ou des rameaux, épais et succulents; la saveur en est âcre, salée, aromatique, évidemment un plat très épicé. En avril et mai, dans les bonnes années et dans les coins favorisés, le sol se couvre de fleurs sans feuilles, sans verdure apparente, qui rappellent une jonchée de fleuriste, et non pas du tout nos prairies émaillées. Les Arabes, poètes incorrigibles, appellent cette végétation « le printemps », et c'est une nourriture de prédilection pour le chameau; il cueille et il engloutit les bouquets à grands coups de gueule profanatoires. Il mange aussi les feuilles de mimosas et de gommiers, et aussi les épines, terribles pourtant, dures et acérées comme des pointes d'acier; il les cueille négligemment avec ses longues lèvres de cuir, ce qui paraît un record d'avaleur d'épingles. Tous les végétaux désertiques ne lui conviennent pas indistinctement; le « zita » par exemple, qui

paraît à l'œil un arbuste estimable, n'a pas de valeur alimentaire pour le chameau. D'autres lui sont directement contraires ou même vénéneux. Il varie d'ailleurs son régime avec les saisons et il dédaigne en été ce qu'il aime en hiver. La botanique alimentaire du méhari m'a paru chose extrêmement compliquée et délicate. Tel pâturage, qui paraît magnifique au profane, est pour le pâtre de métier tout à fait indigne d'attention.

Nous sommes loin des menus d'écurie, simples et quotidiennement invariables, auxquels nous avons accoutumé nos bêtes européennes, la ration de foin et d'avoine. Ce mot de ration, avec son parfum administratif, est à lui seul caractéristique, il dit l'animal entièrement domestiqué et encaserné, tout proche de la machine, et qui consomme pour une besogne déterminée son boisseau de grains, comme une locomotive son tender de charbon.

Les premiers Européens qui ont pris le contact ont été frappés tout de suite de ce fait que le chameau n'est pas un animal d'écurie. Ils en ont trouvé une explication amusante : l'odeur de la chaux, d'après Carrette, lui serait particulièrement funeste. Ces énormités joyeuses, sous la plume de gens sérieux, font mesurer quel ahurissement les prit en face de la bête nouvelle. Dans une écurie, fût-elle bâtie en pierres sèches, un chameau ne peut pas vivre plus qu'une hirondelle dans une cage. Pendant les séjours dans les oasis, toujours plus ou moins brefs, on soutient les méharis avec des dattes et de l'orge; il arrive même qu'on les entonne comme des oies; ils subissent ce gavage avec d'effroyables hurlements de protestation indignée. Ce sont là des expédients, quelque chose comme le coup de fouet de l'alcool pour l'organisme humain. On ne nourrit pas un chameau avec cette alimentation en quelque sorte artificielle de conserves végétales. Il lui faut le vert, les nourritures étranges des pâturages et les grands espaces. Il est bien plus près de la nature que le cheval : par son genre de vie c'est une antilope, avec un homme sur le dos.

On se rend bien compte qu'un pareil animal doit être prodigieusement difficile à nourrir administrativement. Le colonel Carbuccia résume son expérience de la « faim chez le dromadaire » en constatant mélancoliquement, avec beaucoup de bon sens, que « c'est une maladie mortelle ». Cette maladie là

a fait des ravages effroyables dans les troupeaux de l'État et a été la cause principale, non la seule pourtant, des grandes hécatombes.

Ce monstre géant que l'on supposerait rustique est au contraire délicat, ou du moins sa thérapeutique est très particulière. Il a la gale tous les ans, et il en meurt infailliblement si son cavalier n'a pas une provision suffisante de goudron végétal. La piqûre des taons, qui pullulent au printemps sur les confins du Sahara, en Algérie et au Niger, est aussi fatale au chameau que celle du tsé-tsé au bétail sud-africain. La peau du méhari est une étrange substance avec laquelle on peut d'une part se permettre des plaisanteries incroyables, puisqu'on ressemelle un pied usé de chameau comme une savate, avec un morceau de cuir quelconque et une alène crasseuse; mais, d'autre part, une plaie, si on la soigne correctement avec un pansement antiseptique au sublimé, envahit tout l'animal. Il faut la brûler au fer rouge avec une barbarie sauvage, contraire à tous les usages hippiatriques; si bien que pour un chameau blessé les soins dévoués d'un bon vétérinaire sont un arrêt de mort.

En somme un médiocre bétail, ce n'est pas douteux; lent et lourd, de faible rendement, difficile à nourrir, délicat, très inférieur au cheval et au mulet, et l'on se résigne à lui faute de mieux, puisque c'est la seule bête de somme adoptée au Sahara. C'est ce que M. Denou exprime autrement, en une phrase qui a un joli parfum du temps : « La nature après avoir créé le désert a réparé son erreur en créant le chameau. » Cet organisme adapté à un pays singulier défie toute prévision basée sur notre expérience européenne. Nous ne savons jamais exactement ce qu'on peut se permettre avec lui et ce qu'on doit s'interdire.

C'est d'autant plus regrettable que le chameau a sa façon propre de protester contre les traitements déraisonnables : il meurt, avec une simplicité, une facilité surprenantes; c'est sa grève à lui. Dans les mines algériennes, pour boiser les galeries, on préfère le pin au chêne : le chêne casse brusquement lorsque sa limite de résistance est atteinte; le pin au contraire, avant de casser, craque et crie; on dit qu'il prévient; le chameau est comme le chêne, il ne prévient pas.

Sa charge au dos, de son pas habituel, sans se plaindre (du moins plus que d'habitude, car il est de sa nature mal embouché) le chameau épuisé « marche la route ». Quand il est tout à fait à bout, il s'arrête brusquement, comme un moteur en panne d'essence, il s'accroupit et meurt, avec beaucoup de dignité, et un air de penser à autre chose : il a un peu le masque d'un pince-sans-rire qui est en train de jouer à son propriétaire une bonne farce définitive. Dans la mort la charogne persiste, pourrait-on croire, dans ces sentiments : elle reste à peu près accroupie, dans une position naturelle et discrète ; seul le grand cou bizarrement tordu, au bout duquel la tête est jetée au hasard sur le sol, dit quelque chose des affres suprêmes.

Ainsi ont fini au service de la France d'innombrables chameaux. Je ne crois pas qu'il y ait eu de massacre comparables à celui de 1901. A cette époque, il fallut ravitailler la grosse colonne de plusieurs milliers d'hommes qui occupa le Touat. Épreuve terrible ; une moitié peut-être du cheptel algérien fut anéantie. Les sentiers du désert sur des milliers de kilomètres furent jalonnés de charognes plus serrées que les poteaux télégraphiques sur une route européenne. Dans les premiers mois un aveugle se fut guidé sans peine à l'odorat. Les squelettes intacts, voire même les cadavres momifiés par le climat, ont duré des années ; en bien des points on les retrouverait encore. Les chacals et les vautours, seuls chargés de la voirie, ont été débordés par l'immensité de la besogne.

Le scandale fut si grand qu'il intéressa la métropole, dans la mesure naturellement où il permettait d'attaquer le ministère : le général André fut interpellé. Il était naturel de craindre que la mort de tant de chameaux algériens n'eût des conséquences économiques regrettables. Le contraire se produisit. Nos indigènes consacrèrent la plus grande partie de leurs indemnités à l'acquisition de bœufs, et de la sorte se trouve accentué un mouvement heureux vers la vie sédentaire et une meilleure utilisation du sol. Résultat inattendu et en quelque sorte immoral ; puisque en soulignant l'inanité des prévisions humaines, il consacre l'innocuité absolue de l'incompétence administrative. Les événements vont ainsi leur propre chemin à l'éternelle surprise de ceux qui les signent.

*
* *

La question des chameaux de bât comporte du moins une solution facile : celle des convois libres indigènes, dont l'administration se désintéresse. Autrement délicate était l'organisation d'un corps de troupe monté à méhari, entreprise nécessairement officielle.

Nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur la première tentative qui eut pour théâtre l'Égypte et pour auteur Bonaparte. Les seuls détails précis concernent l'uniforme qui était charmant : le reste est un peu flou. Le « régiment des dromadaires » fut créé en décembre 1798 sous le commandement du colonel Cavalier. On nous dit que « ce corps privilégié, excitait l'envie d'une partie de l'armée », parce qu'il « a eu souvent l'occasion de faire de riches captures » ; on ajoute même que « des bruits divers étaient répandus sur son compte » ; ils étaient certainement attentatoires à la réputation d'intégrité du corps qui éprouva le besoin « d'y répondre dignement en faisant un don aux aveugles de l'armée ». Après tout on était sous le Directoire. De cet ancêtre, pourtant assez proche de nos méharistes, les seules épaves historiques qui aient surnagé sont donc une description d'uniforme (avec planche) et un potin scandaleux.

Ce « régiment des dromadaires » a réellement existé, ce n'est pas douteux, et il me semble avoir rendu des services sérieux. Qu'il ait pu être aussi rapidement improvisé, dès le débarquement, cela paraît tout à fait caractéristique d'un homme et d'une époque. On nous dit sommairement que « les objections ne manquèrent pas, mais le général Bonaparte tint bon ». Dans un milieu aussi traditionaliste que l'armée, cette création brusque, adaptation instantanée au pays nouveau, a quelque chose en effet de napoléonien et de révolutionnaire.

Sous Louis-Philippe, le promoteur d'une seconde tentative fut le général Marey-Monge. Je suppose qu'il avait quelque lien de parenté avec Monge l'Égyptien ; il montra dans la question des méharistes une ténacité qui pouvait avoir sa source dans des souvenirs de famille, et qui serait donc un dernier effet de la suggestion napoléonienne. Marey-Monge et son

collaborateur, le colonel Carbuccia, rencontrèrent tout de suite des résistances curieuses. Un bataillon du 33e régiment ayant été monté à chameau, « ces braves soldats furent malheureux de recevoir une telle destination qui couvrait, disaient-ils, de ridicule notre excellent régiment ». L'impopularité du service à chameau fut énorme, on dut renoncer à désigner d'office, et on fit appel aux hommes de bonne volonté « s'il s'en trouvait ». Marey-Monge se plaint, dans un rapport, de rencontrer une opposition formidable : il la compare à celle qui accueillit l'introduction de la vapeur dans la marine royale. On saisit là sur le fait combien l'esprit public avait changé depuis 1798. Dans une société assise, les forces misonéistes avaient repris leur empire habituel.

Il est bien possible que cette opposition instinctive et imbécile ait été pour quelque chose dans l'échec de Marey-Monge. On imagine pourtant qu'il en fût venu à bout. L'insurmontable, ce fut le refus de service des bêtes, qui prit la forme habituelle et particulièrement grave de la mort en masse. Carbuccia, dans son livre, enregistre des pertes énormes, et quand le nouveau régiment des dromadaires fut licencié, il était déjà démonté, et rentré de lui-même dans les cadres de l'infanterie.

Depuis, on fit d'autres tentatives, moins solennelles, sous la direction de chefs mieux préparés, dans des conditions générales bien meilleures, et pourtant sans plus de succès.

Dans les postes du Sud, de très nombreux officiers se familiarisèrent avec le méhari et en obtinrent de bons services. Par exemple un Saharien illustre, le commandant Lamy, eut sous ses ordres à El-Goléa des tirailleurs montés à méhari. Il nous a laissé de ses expériences un récit brisé et anecdotique dans son volume des lettres[1]. Que ses expériences aient échoué, nous en avons une double assurance, d'abord le corps fut licencié, puis le commandant Lamy lui-même entreprit et exécuta son grand voyage transsaharien avec de l'infanterie. A l'heure actuelle, sur les bords du Niger, les tirailleurs soudanais montés à méhari éprouvent eux aussi des mécomptes, malgré de belles randonnés sans lendemain, qui attestent

1. Édité par les soins de M. le lieutenant-colonel Reybell.

l'énergie des officiers et le dévouement des hommes. Des tirailleurs noirs ou blancs, transformés en méharistes, restent d'excellents soldats, et peuvent devenir, avec un peu d'entraînement, de brillants écuyers, mais jamais des bergers avertis, ce qui importerait par dessus tout. Leurs méharis, comme tous les chameaux administratifs, sont vite atteints de l'épizootie habituelle, la famine. Ces corps sont perpétuellement acculés à un dilemme, renouvellement total de l'équipage, ou licenciement. Il leur manque la durée, seule chose qui compte en matière d'institutions, c'est-à-dire en somme l'existence, — la qualité qui fit défaut à la jument de Roland.

A la réflexion, ces échecs sont tout naturels. La domestication des bêtes remonte à l'enfance oubliée de l'humanité; c'est si loin qu'on ne sait même plus exactement quels ont pu être les ancêtres sauvages de nos chiens, de nos chevaux ou de nos poules. Les procédés mêmes de domestication semblent un secret perdu, comme la formule de certains émaux. Je crois que nos jardins zoologiques européens, celui de Hambourg, entre autres, malgré des efforts scientifiquement coordonnés pour utiliser par exemple le zèbre ou le zébrule, n'ont pas réussi à doter l'humanité d'une seule espèce domestique nouvelle. Dans l'Afrique équatoriale, pays des transports ruineux à dos de nègres, parce que l'homme est la seule bête de somme qui résiste à la piqûre du tsé-tsé, les Allemands et les Belges ont fait de vaines tentatives pour dresser l'éléphant d'Afrique; ses frères, les éléphants hindons, ont appris le joug de l'homme en temps utile, à l'aurore des âges. De nos jours, où le déchiffrement incertain de la préhistoire semble restituer à l'humanité, de proche en proche et à rebours, la mémoire abolie de son passé, on commence à entrevoir une religion primitive, antérieure au paganisme, et qui confondait l'homme et la bête dans un même bloc d'animalité. Chaque clan avait pour totem un animal déterminé, avec qui elle croyait avoir une communauté de sang et auquel on rendait un culte familial comme à un véritable ancêtre. De ces dieux-là le bœuf Apis n'est déjà qu'une image affaiblie. L'humanité n'avait pas pris nettement conscience de son individualité, elle ne voyait pas encore un abîme entre elle-même et le reste du monde animal. On se touchait de bien plus près et sans doute on se comprenait

mieux. Nos fables, dans leur origine première, remontent sans doute à ce temps-là, et c'est lui qui est désigné par l'expression populaire : « le temps où les bêtes parlaient ». Il faudrait retourner au totémisme pour comprendre intégralement le processus de domestication. Quand on croit pouvoir faire d'un Belge un cornac ou d'un Français un méhariste, on essaie de remonter d'un bond le cours des âges ; c'est un anachronisme redoutable.

Avec nos bêtes familières, chevaux ou bœufs, nous sommes liés, sans en avoir conscience, par une sorte de pacte antique, par une accommodation atavique, cela ne s'improvise pas. Qu'on s'imagine les obstacles à surmonter si, le cheval étant inconnu en France, on voulait y organiser le premier régiment de cavalerie.

En matière de méharis le problème pourtant a trouvé sa solution. Les méharistes du Touat, organisés en 1902, ont déjà six ans d'activité ininterrompue et prodigieusement féconde. Ils ont eu d'exceptionnelles bonnes fortunes administratives ; celle d'abord de conserver toujours le même chef ; et ce chef s'est trouvé unir à un sens vif et souple des réalités une hardiesse d'initiative, qui, en cas d'échec, eût été qualifiée d'indiscipline. Mais l'essentiel, j'imagine, ou en tout cas la seule chose qui présente un intérêt général, c'est que ces compagnies, par leur organisation ne ressemblent à rien de ce qui s'est essayé auparavant ou ailleurs.

La difficulté à proprement parler n'a pas été surmontée, elle a été tournée. Entre l'État français et les chameaux, éternellement incapables de se comprendre il y avait un intermédiaire naturel, qu'on a pu enfin utiliser, les tribus nomades du Sahara. On s'est adressé tout particulièrement aux Chaamba, une tribu arabe, qui erre depuis des siècles dans les grandes dunes au sud d'Ouargla. Les méharistes du Touat ne sont pas autre chose que des fractions enregimentées de la tribu Chaamba ; ces indigènes étaient admirablement adaptés au service qu'on leur imposait, puisqu'ils sont, par un atavisme millénaire, exclusivement pasteurs et guerriers. Cela ne signifie pas cependant qu'il fut aisé d'en faire des militaires ; et je ne sais pas si l'on peut leur donner ce nom.

On en doute quand on les voit en uniforme : pieds nus,

cela va sans dire, puisque le cou du chameau, qui sert d'étrier, saignerait vite au contact d'une chaussure; à la selle pourtant sont suspendues, pour la marche à pied, des babouches; une gandoura, c'est-à-dire, une très longue chemise constitue tout le costume, au moins visible, car la pudeur musulmane exige naturellement un caleçon, qui est bleu, et qui dépasse accidentellement les pans flottants de la gandoura. Sur la tête, outre le fez religieusement obligatoire, un immense chapeau de paille parasol de ceux qu'on appelle en Algérie « medal ». Ces soldats en pantoufles, en chemise et en chapeau de paille, vus dans leur cadre, sont loin d'être ridicules : ils portent le costume de leur race et de leur pays, celui précisément qui leur convient, adapté au climat et au genre de vie; mais il faut se les représenter à côté de leurs ancêtres, les soldats de Bonaparte au « régiment des dromadaires ». Ceux-ci portaient « un brillant uniforme de hussard, leur coiffure était une sorte de schako large et élevé »; et voilà qui était assurément très militaire, mais peut-être médiocrement pratique, dès que le thermomètre dépassait 40 degrés. Ils avaient « une large selle à étriers recouverte d'une grande chabraque du plus bel effet »; mais une selle à étriers, sur laquelle on ne peut être assis qu'à califourchon, est horriblement fatigante à dos de chameau, parce que, les genoux n'étant d'aucun secours, le périnée supporte seul le poids du corps, et les cahots brusques de l'énorme bête maladroite, c'est le supplice du chevalet. Les descriptions du temps nous donnent un dernier détail qui complète le tableau; les méharistes de Bonaparte avaient « la courbaque à la main »; ceci nous rappelle qu'il leur a manqué certainement une qualité indispensable; ces Européens avaient des pieds rectilignes et rigides, déformés et paralysés ataviquement par des siècles de chaussure; ils n'avaient plus l'orteil prenant et presque opposé. Un primitif entre l'orteil et l'index ramasse une allumette ou tient un chandelier; il a gardé quelque chose du quadrumane. Les méharistes indigènes n'ont pas besoin de « courbaque »; ils excitent leur bête en leur pinçant le cou avec les doigts de pied, ils ont toute une gamme de pinçons, une sorte de langage mystérieux pour nous et que l'animal comprend de suite, comme le cheval dressé, la pression des jambes, La comparaison des uniformes rend sensible

l'écart entre le « régiment des dromadaires », et les compagnies du Touat. Le premier était composé de hussards montés à chameau ; les autres sont quelque chose d'original, monstrueusement éloigné de nos corps métropolitains, et c'est pour cela qu'ils sont viables.

L'étrangeté du costume ne fait qu'extérioriser celle de l'organisation. Aux compagnies du Touat, les méharis sont la propriété individuelle du soldat qui les monte, et non pas de l'État. Chaque homme a son petit troupeau particulier de deux ou trois bêtes, qu'il a achetées lui-même sur sa solde, qu'il conserve le droit d'échanger, de vendre, de maquignonner comme il lui plaît, et qu'il remplace à ses frais s'il a la sottise de les laisser mourir. Innovation capitale ; ces pâtres nés que sont les Chaamba savent ce que nous ignorons, assurer la vie d'un chameau en tirant de lui le maximum de travail utile, ils le savent avec la sûreté d'un instinct ; mais il va sans dire qu'ils ne porteraient pas au budget de l'État le même intérêt passionné qu'au leur.

Cette autonomie budgétaire ne s'arrête pas là : sur une solde calculée à cet effet, chaque soldat se nourrit, s'habille et s'équipe, les armes à part naturellement, par son initiative propre. Le service d'intendance disparaît presque entièrement ; chaque homme devient en quelque sorte son propre officier d'administration, l'État a rejeté toute responsabilité en ce qui concerne l'approvisionnement de ses troupes. Ceci encore est de grande conséquence, ainsi disparaissent les grandes caravanes officielles de ravitaillement, celles-là mêmes qui, dans la première année d'occupation, ont semé de charognes les sentiers du désert, qui ont anéanti en quelques mois la moitié du cheptel chameau en Algérie, et dont la continuation était donc de toute impossibilité. Mais on a rompu avec les traditions administratives les plus sacrées dans les armées non seulement françaises, mais européennes. Ç'a été une petite révolution, mais prodigieusement audacieuse, et qui a beaucoup effrayé, dans le cercle étroit de ceux qui l'ont connue. Parmi les officiers de bureaux arabes en Algérie, gens avisés pourtant et expérimentés, dans les conversations de mess, j'ai personnellement connu le temps où cette révolution semblait une folie incompréhensible. On y admettait sans discussion,

comme une chose évidente que, n'étant plus nourris à la becquée par l'État, les méharistes allaient nécessairement mourir de faim. En réalité, ils ont vécu précisément parce qu'on ne les ravitaillait plus.

Dans le méhariste, à côté du soldat, qui est excellent, il y a une sorte de mercanti civil, qui a pris à l'entreprise la fourniture de ses bêtes, leur entretien et le sien. Affreux mélange antitraditionaliste. C'est après tout du vieux neuf, un retour à l'étymologie du mot soldat. L'entreprise a joué un grand rôle dans les guerres du passé; je crois me souvenir que les soldats de Charlemagne, entrevus à travers les capitulaires, n'avaient rien à attendre de l'État; non plus sans doute que les lansquenets ou les Suisses de la Renaissance; et sous Louis XIV encore, un colonel passait son régiment à l'entreprise. Ce qui est surprenant, c'est la réapparition de cette forme fossile au XXe siècle, sous le règne de l'État centralisateur; quelque chose comme le retour à la vie d'un *diplodocus*.

Et il est bien vrai que l'Algérie a ses goumiers et ses maghzen, derniers souvenirs du régime turc avant 1830, et leur organisation a quelque rapport avec celle des méharistes, mais les uns ne sont pas permanents, les autres sont plutôt des policiers et des chaouchs que des soldats; tous font figure de troupes auxiliaires plutôt que de corps réguliers.

Aux compagnies du Touat, le genre de vie est aussi original que l'organisation. Chacune d'elles a bien un dépôt dans les capitales administratives, mais elle n'y est jamais, elle n'y a ni caserne, ni garnison; quand elle n'est pas en service, c'est-à-dire en randonnée sur les grands chemins, elle est au pâturage, sur un point quelconque du désert, suivant la saison, l'année et le caprice des dernières pluies, n'importe où il y a de la verdure, et, le dernier brin d'herbe brouté, on va ailleurs. Pensée affolante pour un grand chef lointain, résidant en Algérie, s'il est méticuleux, ou simplement s'il a le goût du commandement; il ne peut jamais savoir où sont ses hommes, à cinq cents kilomètres près. On vit ainsi toute l'année sous le ciel du Sahara, alternativement cuit et gelé, soufflété par le simoun; on dort entre deux touffes, les tentes sont de fortune, une couverture ficelée aux branches par ses quatre bouts. A aucune autre troupe on ne pourrait imposer régulièrement

un pareil genre de vie. Le tirailleur algérien, en particulier, est un homme du Tell, casanier et urbain; en temps de paix il ne faut pas l'éloigner de son café maure. Mais le Chaamba, tout au rebours, aurait un effort à faire pour vivre ailleurs qu'au pâturage; il y est né, il y a vécu, il y retrouve ses occupations traditionnelles, les horizons qu'il aime, ses objets habituels d'intérêt et les hommes de sa tribu, ses compagnons d'enfance; il se réjouit, comme ses ancêtres, d'être loin « des villes puantes ». Son entrée au service n'a guère modifié sa vie, il reste beaucoup plus près du pasteur nomade que du vieux soldat déraciné. Il continue à ignorer le Français, et même le sabir des casernes; aux compagnies du Touat, les gradés européens les moins polyglottes arrivent à parler l'arabe avec une rapidité surprenante; c'est une succursale ignorée de l'École des Langues Orientales.

Au total, on a pris une tribu nomade, représentée par sa jeunesse et ses aventuriers, on lui a donné des armes et des cadres, et l'on a précisé ses habitudes instinctives de discipline, mais on l'a laissée telle quelle, on a plié les règlements militaires à ses habitudes et à ses besoins. A ce prix, on a pu tirer des chameaux exactement ce qu'en tirent les autres tribus nomades, on a obtenu des compagnies de véritables méharistes, où les bêtes militaires durent autant que des civiles.

Événement considérable, et que je crois tout à fait isolé. Sans être injuste pour les beaux efforts qui ont été faits ailleurs, au Soudan nigérien en particulier, mais dans des circonstances bien moins favorables, je suis tout à fait convaincu que les méharistes du Touat sont, à proprement parler, actuellement encore, les seuls de l'armée française. Il faudrait dire probablement des armées européennes; car, s'il existait en Égypte de véritables méharistes anglais, j'imagine que le désert de Libye aurait livré ses secrets. C'est un organisme nouveau qui est né. Pour en retrouver l'équivalent au service d'une puissance occidentale, il faudrait sans doute feuilleter le vieil annuaire périmé de l'empire Romain, la « notitia dignitatum » : elle mentionne en Syrie et en Palestine quelques compagnies de méharistes, *ala dromedariorum*. Le choc en retour qui ramène en Orient les hommes d'Occident nous a fait faire là un pas décisif; c'est la première fois, depuis quinze

cents ans, qu'une puissance européenne acquiert un outil militaire dans une partie de cette zone désertiqué qui fut recouverte par la vague islamique.

Les méharistes du Touat ont obtenu d'emblée des succès extraordinaires, très au delà de ce qu'on aurait imaginé possible. Pour s'en rendre compte il faut préciser les résultats obtenus au Sahara par la mission Foureau-Lamy. Elle a traversé le désert, d'Ouargla à Zinder, en un an et quelques jours (23 octobre 1898-2 novembre 1899); à mi-chemin, dans l'Aïr, elle n'avait déjà plus de chameaux, on brûlait les bagages, et l'on enfouissait les cartouches ; on faisait des séjours forcés, prolongés et rapprochés, de trois mois à Iferounne, d'un mois à Aguellal, de soixante-douze jours à Agadès; des tirailleurs se suicidaient; la mission était en détresse, elle ne s'est sauvée que par des prodiges d'énergie.

Rien d'étonnant si l'on jette un coup d'œil sur sa composition : 250 tirailleurs conduits par leurs officiers. La mission a traversé tout le Sahara à pied, — exploit sportif comparable à la traversée de la Manche à la nage ou de l'Atlantique dans un yacht.

Il serait injuste d'en faire un reproche aux organisateurs, qui ne pouvaient assurément pas être d'un autre temps que du leur. L'effet moral du massacre de Flatters n'était pas encore dissipé, on ne connaissait pas la faiblesse des Touaregs, ou, si les initiés la soupçonnaient, du moins n'en avait-on pas pris la mesure. On était d'avis, dans tous les milieux militaires, qu'il fallait au Sahara « des troupes de choc », l'infanterie reine des batailles. Et d'ailleurs on eût été fort embarrassé pour trouver autre chose, puisque les méharistes n'étaient pas encore organisés.

Il est facile de définir l'œuvre de la mission. Dans un style qui tend à devenir désuet, on pourrait dire qu'elle a vengé nos morts et l'honneur du drapeau : ou, si l'on préfère, et c'est peut-être plus concret et plus précis, elle a dissipé une suggestion de terreur qui nous écartait du Sahara depuis vingt ans. Cela est considérable. Mais elle n'a certainement pas ouvert une route transsaharienne ; on dirait volontiers au contraire. En France ont eut l'impression juste d'un tour de force accompli, trop pénible et trop hasardeux pour qu'on

pût songer à le recommencer couramment. Sur place, au Sahara, les Touaregs, lorsqu'ils attaquèrent à main armée, furent facilement repoussés, mais non pas certes amenés à composition : on ne put jamais les forcer à ravitailler Foureau, ni à lui fournir des moyens de transport. Après comme avant, le Sahara demeurait impraticable, et à la somme énorme d'énergie déployée on semblait pouvoir mesurer la puissance de l'obstacle.

Dès qu'entrent en scène les méharistes sahariens, l'obstacle disparaît. Au printemps 1903, le commandant Laperrine va paisiblement à In Ziza, aux portes du Soudan et revient à son point de départ, n'ayant pas osé pousser plus loin sans autorisation de ses chefs. Dans l'hiver de 1904, il pousse jusqu'à Timiaouin, en pleine zone soudanaise, et revient par le Hoggar. Dans l'été de 1905, la pire saison, le capitaine Dinaux traverse quatre fois le désert dans deux directions différentes, celle du Niger et celle du Tchad. Ces randonnées sont devenues trop fréquentes pour être énumérées. Elles se font sans crédits spéciaux, sans dépenses supplémentaires, sans perte d'animaux ; c'est du service courant. Les méharistes rôdent incessamment, à travers tout le Sahara confié à leur garde, à peu près comme un sergent de ville autour de son îlot.

Ils n'ont jamais rencontré de résistance, ils n'ont pas tiré un coup de fusil, les principaux chefs touaregs leur ont apporté spontanément leur soumission et leur collaboration. A quatre reprises déjà, des isolés ont circulé au Sahara sans escorte et sans incidents. Enfin, un service postal régulier vient d'être établi de Tombouctou à In Salah en passant par le Hoggar, et on songe au rapatriement par l'Algérie des officiers et de fonctionnaires soudanais. La jonction entre les deux colonies, enfin effectuée, n'a jamais rencontré que des difficultés administratives ; il a fallu plusieurs années pour faire comprendre à l'autorité centrale de la métropole que le Sahara n'existait plus et que la création des méharistes y avait produit, comme les chemins de fer chez nous, un raccourcissement instantané de toutes les distances.

Cette révolution est d'autant plus surprenante qu'elle a été accomplie avec de petits effectifs. Au début, chacune des trois compagnies ne comptait pas plus de 70 méharistes, c'est donc

avec 200 fusils qu'elles ont fait la conquête et assuré la police du désert. En réalité on n'en a jamais réuni plus d'une centaine pour les raids les plus lointains et les plus durs. Dans les *Documents* de Lacroix et Lamartinière, il faut relire une note du général de Miribel, qui prévoit 4 000 hommes pour la conquête du Touat. Le conseil, émanant d'un homme aussi autorisé, n'a été que trop suivi; la préoccupation des gros effectifs, engendrée par le discrédit des *petits paquets*, a fait mourir 7 000 hommes à Madagascar; au Touat elle a fait crever d'innombrables chameaux et elle a coûté 150 millions. Les gros paquets sont apparemment aussi néfastes que les petits, et la question est d'approprier l'outil à la besogne. 100 méharistes encadrés, disciplinés, la carabine Lebel en sautoir au troussequin de la *rahla*, aussi rapides et aussi insaisissables que des Touaregs, aussi capables qu'eux, si c'est nécessaire, d'une offensive soudaine, à peine inférieurs en nombre aux plus fortes bandes touaregs, sont évidemment inattaquables et irrésistibles; c'est le requin au milieu de l'Océan.

L'homme qui a obtenu ces merveilleux résultats, le colonel Laperrine, peut être fier d'une œuvre où la part de sa personnalité a été considérable. Mais ce n'est pas le diminuer que de chercher à dégager les conditions de son succès, et ce n'est pas risquer non plus d'offenser un homme très averti et d'esprit très libre.

Pour transformer les Chaamba en méharistes, il a fallu qu'ils s'y prêtassent. Ces nomades se rattachent aux palmeraies d'Ouargla et de l'oued Rir, où nous sommes établis depuis 1854. Voilà qui est important, d'autant plus que, dans ces régions, le forage de puits artésiens nous a donné une autorité considérable, et les bienfaits économiques de notre occupation y sont plus immédiatement sensibles qu'ailleurs. En 1644, les Chaamba de Metlili ont failli faire un mauvais parti à Duveyrier; encore aujourd'hui les vieux de la tribu restent très méfiants, c'est la jeune génération qui vient à nous et qui s'enrôle volontiers aux méharistes. Il y a eu un demi-

siècle de contact et d'éducation progressive. Les officiers qui se sont succédé au bureau arabe d'Ouargla, et qui ont administré les Chaamba pendant cinquante ans, les ont, de décade en décade, mis en main, et apprivoisés. Beaucoup d'inconnus et d'oubliés ont collaboré, sans en prévoir nettement la modalité, à la conquête du Sahara. Les méharistes sont le terme inattendu et logique d'une vieille évolution spontanée, qui remonte au maréchal Randon et aux géologues Ville et Pomel.

Pour exprimer les changements énormes dont le Sahara vient d'être le théâtre, nous n'avons à notre disposition que cette formule concise et claire : la conquête. A la moindre réflexion on s'aperçoit que cette formule répond bien peu à la réalité. Une tribu qui avait joué jusqu'ici un rôle subordonné au désert vient d'arriver à la prééminence ; le Sahara Touareg est devenu Chaamba; voilà le fait brutal et nu. Il est vrai que, en acceptant notre direction, ils se sont faits les défenseurs de l'ordre et de la paix, idées françaises qui leur étaient tout à fait étrangères. Mais parmi les mobiles qui les amènent à nous, avec l'appât de la solde, il faut compter l'orgueil de dominer et la griserie de l'épopée, ce sont eux les conquérants.

On peut prévoir le moment où les Touaregs, eux aussi, seront sensibles aux avantages matériels et moraux du métier de soldats; il y aura évidemment des méharistes touaregs.

Dans le nouveau Sahara ce qui est immédiatement sensible ce n'est pas l'occupation étrangère, c'est une révolution intérieure à base psychologique, l'apparition de buts tout à fait nouveaux aux ambitions et aux cupidités indigènes : le métier de gendarme y est devenu plus avantageux que celui de bandit.

Tacite nous fait assister quelque part à une entrevue sur les bords du Weser entre Arminius, le héros germain, et son frère. Nous apprenons que celui-ci portait un nom romain Flavius, et qu'il servait avec distinction dans l'armée romaine. Il avait reçu « une augmentation de solde, un collier, une couronne, et autres dons militaires[1] ». Chez les barbares la même famille fournit, et l'on peut ajouter sans doute que le même homme devient indifféremment un héros de l'indépen-

1. Tacite, *Annales*, II, 9.

dance ou un sous-officier médaillé. Tout l'art de la conquête coloniale consiste à favoriser ce dernier avatar au détriment du premier, et c'est en grande partie une question de tact.

Ce mode particulier de conquête, qui est au moins aussi vieux que Rome, vient d'être rebaptisé à nouveau : nous l'appelons pénétration pacifique. Ce néologisme a été accueilli en Europe avec des plaisanteries superficielles. Il correspond à une modification sérieuse et sincère dans les idées militaires coloniales, et il n'est pas surprenant que trente années de campagnes lointaines en Afrique et en Asie aient enrichi l'expérience de nos généraux et modifié leurs façons de voir. Toutes nos conquêtes récentes, en Tunisie, au Tonkin, à Madagascar, ont eu deux phases, celle de la guerre initiale, où l'on remporte des victoires en apparence décisives, puis celle de l'insurrection inévitable, longue, pénible, et qui a une issue administrative plutôt que militaire, l'organisation du pays. Cela semble souligner l'inutilité des batailles en pays barbare : il est clair en tout cas qu'elles jouent un rôle subordonné. Et il va sans dire qu'on n'a pas la naïveté de croire la force inutile, mais la question est de savoir l'usage qu'il faut en faire. Dans une guerre européenne la victoire est le but, puisqu'il s'agit de briser une organisation, une machine militaire. Elle n'a pas de sens dans un pays anarchique où, rien n'existant, il n'y a rien à détruire, et où la difficulté est au contraire de créer. Qu'il soit possible, malgré l'apparence, dans les relations de tutelle entre un état civilisé et ses voisins barbares de supprimer la période initiale de grande guerre, c'est ce que l'exemple du Sahara semblerait établir.

É.-F. GAUTIER

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LES IMPERFECTIONS

DE

LA MONARCHIE EN 1789[1]

Après le règne de Louis XIV, rien ni personne en France n'avait gardé le droit ou la force de résister au Roi.

La France était divisée en territoires historiques également soumis au maître; mais, très différents les uns aux autres, ils ne composaient pas une nation ayant conscience d'elle-même. Le mot « nation » était en usage; Louis XIV l'employait; mais on entendait par là simplement un ensemble d'hommes nés sujets du roi de France, sans penser qu'ils pussent faire corps par eux-mêmes en dehors de lui.

La France était divisée en ordres, qui se subdivisaient en conditions diverses; les ordres n'avaient pas de communication entre eux, et les gens des diverses conditions, à l'intérieur de chacun d'eux, ne se connaissaient guère et ne s'aimaient pas, ou se détestaient.

1. Ce chapitre est l'avant-dernier du XVIIe et dernier volume, qui va paraître, de l'*Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, publiée sous la direction de M. Ernest Lavisse.

Les documents cités dans ce chapitre ont été tirés pour la plupart des Cahiers de doléances rédigés en vue des États-Généraux et des Remontrances des parlements. On s'y est surtout servi de Edme Champion, *Esprit de la Révolution française*, Paris, 1887, et *la France d'après les cahiers de 1789*, 2e édition, Paris, 1904; Chérest, *La chute de l'Ancien régime*, 3 vol. Paris 1884-87; Taine, *l'Ancien régime*, 2e édition, Paris, 1899; Ronstan, *Les Philosophes et la Société française au XVIIIe siècle*, Paris et Lyon, 1900.

Il subsistait des cadres politiques, des municipalités, des États provinciaux: mais la vie en avait été retirée par la volonté persistante du Roi et l'action continue des secrétaires d'État et des intendants. Les États-Généraux n'étaient plus qu'un souvenir à peu près effacé de la mémoire du peuple, et détesté par le Roi. Les Parlements n'avaient gardé que les apparences du pouvoir de collaboration à la loi, qu'ils avaient acquis au cours des temps.

La destinée de la France dépendait donc de la seule volonté du Roi et de la valeur de la personne royale[1].

Or, ce fut, d'abord, le malheur d'une minorité, la scandaleuse Régence, puis le détestable ministère du duc de Bourbon et le ministère assoupi du cardinal de Fleury. Ensuite Louis XV annonce le dessein, qu'il oubliera vite, de gouverner. C'est un « être impénétrable, indéfinissable », très beau, « très glorieux », observateur exact des « bienséances de la Cour » et des « formes antiques », gardant l'air de majesté, timide pourtant et comme effarouché hors de son intimité, craignant la trop grande lumière, voluptueux, débauché, très intelligent, paresseux, indifférent, ennuyé, décadent de grande race, qui sentait venir la fin des choses. Puis arrive un tout jeune homme, ignorant, mal préparé, de médiocre intelligence, Louis XVI, point Français de mine ni de tempérament: il semble venu de Saxe ou de Pologne. Il n'a ni grâce ni majesté; il n'est point infatué de sa dignité royale, mais ne sent pas cette dignité, dirait-on. Il ne séduit pas, n'impose pas, ne fait pas peur. D'autre part il répugne invinciblement au travail de la pensée, dit le comte de La Mark. Lorsqu'on lui parle d'affaires, ajoute un de ses ministres, Montmorin, il semble qu'on lui parle de choses relatives à l'Empereur de la Chine. Sa bonne volonté est touchante, même émouvante; il aurait mérité de ne point venir à si mauvaise heure.

1. Il est vrai que le Roi, même au temps de Louis XIV, n'est pas absolument maître de la justice, et qu'il le reconnaît. D'autre part, son autorité et celle des ministres est gênée par des lenteurs à obéir et par des entêtements à garder les anciens usages. Mais il est le souverain juge; quand cela lui plaît, il condamne directement un homme par lettre de cachet, ou le fait juger par une commission extraordinaire. Pour qu'il vienne à bout des lenteurs et résistances, il n'a qu'à vouloir. Et comme il est, sans conteste, souverain législateur, souverain maître de l'armée, et qu'il dispose comme il l'entend des revenus de l'État, le roi de France est bien un monarque absolu.

La cause principale de la ruine de la royauté, ce fut le manque de roi.

La nullité du Roi laissa le champ libre aux ministres. Le « ministériat » s'était fait détester au temps de Louis XIV, parce qu'il était à la fois instrument d'une autocratie et autocrate lui-même. A la mort de Louis XIV, on essaya de le remplacer par des conseils où siégeait une oligarchie aristocratique, laquelle ne fit à peu près que bavarder; les « conseils » de la Régence étaient tombés en dissolution avant qu'ils fussent supprimés. Le ministériat reparut, et la machine remarcha comme au temps de Louis XIV, mais sans le grand moteur.

Le Roi semble n'être plus le maître du choix de ses ministres. Louis XV aurait voulu en changer le moins possible pour s'éviter la peine de s'habituer à de nouveaux visages. Il a défendu d'Argenson, parce qu'il était « habitué à sa manière de travailler ». Il a désiré garder Machault, « l'homme selon son cœur »; mais, dit-il, « ils ont tant fait qu'ils m'ont obligé à le renvoyer ». Il regardait agir ses ministres, comme s'ils étaient des étrangers, de qui ce fût l'affaire de se partager les morceaux du gouvernement. S'il trouvait qu'ils agissaient mal dans les affaires étrangères, il travaillait contre eux en secret. Il ne leur demandait rien : « Je ne demande jamais rien à ces gens-là », disait-il à la Reine. Louis XVI sentait le besoin de se confier à quelqu'un : il a recommandé sa jeunesse et sa faiblesse au vieux Maurepas, et serré avec effusion les mains de Turgot; il était un honnête homme qui cherchait d'honnêtes gens pour l'aider à régner. Il a espéré en Necker et même en Calonne; il a laissé tomber Turgot, Necker et Calonne, et subi Brienne, qu'il méprisait.

Toutes sortes de raisons déterminent les nominations et les disgrâces de ministres; on y voit intervenir les dévots, les philosophes, les financiers, les coteries de cour, des caprices de femmes, de la Pompadour, de la Du Barry, de la reine Marie-Antoinette. Louis XVI, pour contenter tout le monde, fait des ministères de concentration, comme on dit aujourd'hui. Pour beaucoup de ministres, on ne découvre pas les titres qu'ils avaient à leur fonction. Pourquoi Amelot de Chaillou

et d'Aiguillon deviennent-ils ministres des Affaires étrangères, qu'ils ignoraient, l'un et l'autre? et le lieutenant de police Bertin, contrôleur général, et le lieutenant de police Berryer, ministre de la marine. C'est un étrange cumul que celui des sceaux et du contrôle général, ou celui des sceaux et de la marine dans les mains de Machault. Quelquefois des portefeuilles s'interchangaient, et l'on ne voit pas que cette opération se soit faite pour le bien de l'État.

Les ministres ne durent plus longuement, comme au temps de Louis XIV, où la longévité ministérielle donnait le sentiment d'une solidité continue. Au poste capital du contrôle général, après Orry et Machault, lesquels y demeurèrent, le premier de mars 1730 à décembre 1745, et le second, de décembre 1745 à juillet 1754, dix-neuf contrôleurs généraux se succèdent jusqu'en 1789 — en vingt-cinq ans. — L'année 1759 voit passer Silhouette et arriver Bertin; l'année 1776, passer Turgot, Clugny, Laboureau des Réaux, et arriver Necker; les années 1787 et 1788, passer Calonne, Bouvard de Fourqueux, de Villedeuil, et revenir Necker — six changements en seize mois. — On appelait le contrôle général « l'hôtel des déménagements[1] ».

Jamais un ministère n'agit d'ensemble. La fonction de premier ministre, que Louis XIV avait abolie, fut rétablie en 1722 pour le cardinal Dubois, qui avait représenté au Régent les inconvénients d'un « gouvernement séparé ». Après lui, Philippe d'Orléans et le duc de Bourbon portèrent le titre; puis, sans le titre, Fleury fit la fonction. Le titre, un moment disparu, fut relevé par Brienne, dans les derniers jours. Des ministres, comme Machault, Choiseul, Turgot, Necker dominèrent plus ou moins le ministère où ils étaient. Mais ni les premiers ministres, ni les ministres principaux n'eurent sur leurs collègues une autorité réelle. Leur autorité était gênée, précaire, n'étant point soutenue par la volonté constante d'un roi. Les ministères furent travaillés par des coteries, des jalousies et même des trahisons.

Chaque ministre agit selon sa convenance particulière. En

1. Il y a eu, pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI — en soixante-quatorze ans — quinze chanceliers ou gardes des sceaux; il y en avait eu six sous Louis XIV en soixante-douze ans. Louis XVI a eu six ministres de la guerre en quinze ans.

France. les ministres sont « des rois subalternes », disait le roi de Prusse, Frédéric II, qui était à la foi roi et ministère. Chauvelin a sa politique, laquelle n'est pas celle du cardinal de Fleury. L'ambassadeur comte de Belle-Isle prend à peu près sur lui d'engager son gouvernement dans la guerre de la succession d'Autriche. Tel ministre déteste les philosophes, tel autre les protège; l'Encyclopédie passe à travers cette discorde. L'esprit de tolérance de la plupart des ministres n'empêche pas que le bourreau pende des ministres huguenots. Sartine, ministre de la marine, dépense des millions à l'insu du contrôleur général: il lui arrive de se procurer de l'argent chez un banquier de ses amis.

Presque toujours un nouveau ministre veut faire du nouveau; pour cela, il « renverse l'ordre établi par ses prédécesseurs », dit la noblesse de la Rochelle dans son cahier de doléances. Si « la constitution militaire » est troublée, cela vient, dit la noblesse de Saint-Mihiel, des « caprices des ministres, qui, se succédant rapidement, ne paraissent jaloux que d'innover et de laisser plus d'abus nouveaux qu'ils n'en ont réformé d'anciens ». Même dans l'intérieur de chaque ministère, c'est l'anarchie : « Il n'y a pas un ministère, et, dans chaque ministère, il n'y a pas un bureau qui n'ait administré comme s'il était une puissance particulière en guerre avec toutes les autres ».

Un ministre n'est point un maître absolu, puisqu'il dépend du commun maître. Il est donc obligé d'avoir une considération particulière pour tout ce qui entoure le Roi. C'est pourquoi, dit le duc de Nivernais dans ses *Lettres sur l'état d'un courtisan*, « un honnête maréchal de camp, qui n'a pour lui qu'une grande naissance et de bons services, restera bien deux heures dans l'antichambre du ministre de la Guerre », au lieu qu'un familier du Roi est tout de suite appelé; le ministre va le recevoir à la porte de son cabinet, et, quand il le reconduit. il lui dit « un mot à l'oreille entre les battants de la porte ouverte, afin que cela soit bien vu ». A plus forte raison, un ministre doit compter de près avec la favorite, s'il y en a une. Il doit tolérer que les « hommes qui sont dans les plus grandes affaires aillent s'en expliquer avec la dame, à laquelle on parle aussi sérieusement qu'à un chancelier »;

car il ne faut pas lui donner à croire qu'on se défie de « sa capacité », et qu'on veut la « faire souvenir qu'elle est femme ». Naturellement, les ministres sont plus obligés que tous autres à rendre compte des affaires à la dame et à prendre des instructions.

Ce sont les désagréments du métier; passé cela, les ministres en peuvent prendre à leur aise. Les plaintes sont générales contre l'usage qu'ils font de leur pouvoir; les mots « arbitraire », « caprices » et « passions » des ministres, se trouvent dans les cahiers. On leur reproche des attentats à « l'état et à l'honneur des citoyens », les lettres de cachet par lesquelles ils « servent leurs passions ». On attribue « la dilapidation des finances » à leur « incapacité », même à leur « infidélité ». Le ministériat est dangereusement impopulaire.

Un gouvernement, composé d'un roi qui ne gouverne pas, de ministres désunis, souvent incapables, et qui durent peu, ne pouvait avoir un plan de conduite, délibéré, arrêté *ne varietur*. Des intentions lui furent imposées ou suggérées par les circonstances; il n'y adhéra pas. Un cahier — celui de Fénestranges en Lorraine — l'a jugé en termes exacts et saisissants, en disant qu'il « ne présentait de certain dans ses principes que la perpétuité de l'inconstance de ses vues ».

***

L'imprévoyance et l'incapacité de suite du gouvernement royal apparaissent très clairement dans l'histoire de ses finances.

Le Roi n'a jamais calculé exactement ce qu'il lui fallait pour vivre. Il fait un singulier aveu en 1749, dans une Déclaration qui annonce un nouvel impôt. Il lui faut, dit-il, payer les arrérages des dettes que « la nécessité des circonstances a accumulées pendant les guerres dont le règne du feu roi, notre très honoré seigneur et bisaïeul, a été presque continuellement agité »; lesquelles dettes ont été « considérablement accrues » pendant les deux guerres des successions de Pologne et d'Autriche. Il s'aperçoit, en outre, qu'il est obligé, — « vu la nécessité où nous sommes », dit-il, — d'entretenir une marine « pour favoriser le commerce de nos sujets »,

de conserver « un nombre suffisant de troupes pour assurer la tranquillité de nos frontières ». Tout cela l'oblige à des dépenses, qu'il appelle « extraordinaires ». Or, après la guerre de la succession d'Autriche, viendront la guerre de Sept ans et la guerre d'Amérique. L'état de guerre était habituel en Europe. Depuis plus de trois cents ans, les forces militaires étaient permanentes en France; depuis le règne de Louis XIV, elles étaient énormes. Rien donc n'était plus ordinaire que ces dépenses prétendues extraordinaires.

Le Roi ne s'inquiétait pas de l'équilibre de ses finances; il n'avait pas, déclara le comte d'Artois au Parlement, à régler ses dépenses sur ses recettes; c'était au contraire ses recettes qu'il fallait régler sur ses dépenses. Or, depuis le XVIe siècle, les dépenses de la Cour s'ajoutant à celles de la guerre, et les unes et les autres s'accroissant toujours, les dettes s'accumulèrent, et la magnifique royauté française fut perpétuellement gênée. Si le Roi n'a pas racheté le royaume, pour ainsi dire, aux officiers de toutes espèces qui l'administraient par droit d'achat ou d'héritage; si même il n'a pas cessé d'en augmenter le nombre, multipliant ainsi les privilégiés et grevant le public sur lequel les acheteurs se payaient du revenu de leur capital, c'est que l'argent a manqué pour le rachat. Colbert a désiré passionnément le rachat des offices de judicature; il l'a préparé par quelques édits; cette réforme, que la puissance de Louis XIV pouvait accomplir, fut presque tout de suite abandonnée, faute d'argent. Il était dans la logique de l'administration de Louvois d'abolir la vénalité des charges militaires; le comte de Saint-Germain voulait cette abolition; elle fut impossible, faute d'argent. Les conseillers de Louis XIV demandèrent la suppression des justices seigneuriales; mais il aurait fallu indemniser les seigneurs; on ne le fit point, faute d'argent. Louis XIV abolit le servage dans ses domaines, mais non pas sur les terres d'église ou de noblesse; il aurait fallu indemniser les seigneurs ecclésiastiques ou laïques; on ne le fit point, faute d'argent. Par ces réformes, le Roi aurait accru son autorité et diminué les maux de ses peuples: à les accomplir aurait suffi le prix que coûtèrent l'exagération du luxe royal, les maîtresses, le château de Versailles et les guerres inutiles.

Ce gouvernement, toujours pressé par le besoin d'argent,

sentait bien qu'il était impossible de demander au vieil et détestable régime des impôts plus qu'il ne donnait. Or, il advint que Vauban proposa une capitation « imposée sur toutes les natures de bien qui peuvent produire des revenus », et par laquelle toutes les taxes auraient été remplacées, sauf les indirectes; puis, une dîme de tous les revenus sans exception. C'était une révolution : l'impôt, jusque-là considéré comme une marque de servitude, ou, tout au moins de condition inférieure, serait devenu la contribution de tous à la chose publique, mesurée pour chacun sur ses moyens. Le gouvernement, contraint par la nécessité, accepta l'idée, en disgrâciant, d'ailleurs, celui qui la lui avait offerte. Louis XIV essaya une « capitation » et un « dixième »; la Régence, une contribution personnelle: le ministère Bourbon, un cinquantième; Orry, un dixième foncier et un dixième d'industrie; Machault, un vingtième foncier, un vingtième mobilier, un vingtième des offices, un vingtième d'industrie; Silhouette proposa une subvention générale; Terray prépara une subvention territoriale. Aucun de ces efforts ne fut soutenu contre le mauvais vouloir des privilégiés et des riches, qui s'y dérobèrent tant qu'ils purent; la contribution nouvelle devint comme une annexe aux contributions anciennes, et l'idée de justice fut réduite à n'être qu'un expédient. On recourut donc aux procédés coutumiers : augmentations du bail des fermes, créations d'offices, emprunts sous toutes les formes imaginables, anticipations, retranchements de rentes, banqueroutes partielles sous la Régence, au temps de Silhouette, au temps de Terray. Sous Louis XVI l'idée revient, plus nette et plus impérieuse. Les finances, tout le monde sait qu'elles sont la grande affaire. Depuis que Necker a jeté quelque lueur dans leur obscurité, le public a voulu y voir plus clair. La nécessité de grands remèdes est si évidente que les privilégiés eux-mêmes finissent par renoncer à leur immunité. Mais il est trop tard pour que le gouvernement se charge de l'œuvre à faire, car il est débouté de son droit d'imposer des contributions; il y faut le consentement de la nation : tout le monde est désormais d'accord sur ce point. Et ce ne sera point le roi qui fera la réforme des finances; ce sera la Révolution.

Tout le monde aussi parle du déficit. Le déficit est devenu

un de ces mots qui, à de certains moments, suscitent et conduisent de grands mouvements. Il n'y avait que deux remèdes au déficit : la banqueroute ou la convocation des États. La banqueroute, on en parlait beaucoup. La question ordinaire dans les conversations, disait Young, en 1787, était : « Une banqueroute causerait-elle une guerre civile et le bouleversement total du Gouvernement? » Aucun ministre n'aurait osé répondre par la négative à cette question, et procéder à la banqueroute; restait donc la convocation des États. Nulle autre cause, si nombreux que fussent les sujets de plaintes et de colères, ne l'aurait rendue nécessaire. C'est le déficit qui a convoqué à Versailles les mille députés de la Nation, les États-Généraux, et tout ce qui s'en est suivi. Les révolutionnaires lui témoigneront leur reconnaissance : « Oh! bienheureux déficit! Oh! mon cher Calonne! » dira Camille Desmoulins.

D'autre part, rien n'a été modifié pendant les deux règnes au régime des anciens impôts, malgré la réprobation que soulevaient les abus de ce régime, et point seulement parmi ceux qui en souffraient.

« Il est de la plus cruelle, mais de la plus constante vérité que la dégradation du pays, la misère des cultivateurs, la ruine des propriétaires sont le produit du régime fiscal, que la répartition des impôts est faite par un commissaire qui n'a d'autres dépositaires de sa confiance que les suppôts de la plus vicieuse administration; que ceux-ci, oppresseurs du peuple dans nos campagnes, n'y trouvent pour contradicteurs que de pauvres paysans qui n'entendent, ni ne savent, ni ne peuvent défendre leurs intérêts; qu'il en résulte que tout est parmi nous livré à l'arbitraire le plus révoltant, à l'injustice la plus criante, à l'oppression la plus scandaleuse ».

Ainsi parle la noblesse d'Albret sur la levée de la taille.

« L'exercice des droits d'aides soumet les citoyens à une inquisition d'autant plus révoltante que ces lois fiscales sont en grande partie un mystère réservé aux percepteurs et que le peuple se trouve souvent en contravention sans le savoir ».

Ainsi parle le Clergé de Mantes et de Meulan sur la levée des aides. La perception des droits d'aides, ajoute la noblesse de la Rochelle, est « encore plus intolérable » que celle des aides elle-même. De même, celle des gabelles. Combien de mal-

heureux contribuables virent entrer chez eux, s'ils étaient en retard de paiements, ce capitaine des gabelles dont parlent les cahiers d'Alençon : il est accompagné d'une escouade d'archers qui arrivent avec autant d'insolence que de brutalité; ils fouillent la maison et les armoires; s'ils trouvent un peu de lard ou de beurre, ils le saisissent, et le particulier ne parvient à se débarrasser d'eux « qu'en les faisant boire et en leur lâchant un écu ». Encore ce particulier s'en tirait-il à bon compte. Bien d'autres furent ruinés à fond par les gabelous.

Enfin les doléances de 1789 révèlent une générale méfiance à l'égard de la probité du gouvernement et des agents qui le servent. Le Clergé de Rouen déplore « les subsides onéreux, arbitrairement répartis, exigés impérieusement sur simple ordonnance ministérielle ou sur mandat d'un simple délégué; la fiscalité accablante où les droits s'accumulaient en vertu d'arrêts du Conseil, que le Conseil n'a jamais prononcés et que l'avarice d'un commis vend à l'avidité d'un financier ». On vient de voir ce que pensait la noblesse d'Albret des « suppôts de la plus vicieuse administration ». Dans le cahier du Tiers de Nemours, on lit, après qu'il a été parlé des contrebandiers « conduits par leurs mœurs sauvages et l'habitude de violer la loi à un état approchant à peu près de celui de brigands », que les mœurs de « l'armée de commis » préposés au service de la gabelle « étaient à peu près semblables ».

C'était une opinion très répandue que, du haut en bas de la hiérarchie, on friponnait. Les ministres et leurs entours sont accusés de concussions. Quelquefois on annonçait le châtiment des voleurs; une lettre d'avril 1787, dans la *Correspondance secrète*, annonce :

Il se découvre journellement des pillages clandestins dont je n'ose nommer les complices qui ne sont encore désignés que par la voix publique. Il se prépare une Saint-Barthélemy générale des gens en place de tous les ordres : j'essayerai de vous dévoiler dans ma première lettre des intrigues, des manœuvres, un mystère d'iniquité et de gaspillage qui ont été dévoilés à temps.

Un homme bien informé, l'ambassadeur impérial Mercy Argenteau, écrivit à son maître Joseph II :

« Ce qui paraît de la dernière évidence, c'est que le gouvernement présent dépasse en désordre et en rapines celui du règne passé, et

qu'il est impossible que cet état de choses subsiste longtemps sans qu'il s'en suive quelque catastrophe ».

On comprend que Calonne ait jugé le régime fiscal avec une si dure sévérité, dans le commentaire de ses projets, qui est comme une confession de l'ancien gouvernement [1], et que les cahiers, même ceux des privilégiés, le qualifient des épithètes : « absurde, abominable, scandaleux, affreux, horrible, révoltant ».

*
* *

La machine du gouvernement est demeurée telle qu'elle était au XVIIe siècle, à quelques changements près dans les secrétariats d'État. Cependant, vers la fin, une grande nouveauté s'annonce.

Il semble que le Gouvernement royal aurait dû continuer l'effort commencé au temps de Richelieu pour introduire dans les provinces une administration qui rendît partout présente et efficace l'autorité du Roi. Il aurait pu fortifier l'intendance, et organiser régulièrement la subdélégation, qui, bien qu'elle fût très active, gardait le caractère d'un expédient improvisé. Cette administration, par une conduite suivie, serait certainement arrivée, sinon à supprimer les diversités, ce qui n'était ni possible, ni désirable, du moins à user les principaux obstacles qui s'opposaient à la réalisation de l'unité française.

Il est remarquable que, dans ses derniers jours, le gouvernement ait abandonné la tradition de Richelieu et de Colbert. Malgré les différences entre leurs projets, Turgot, Necker, Calonne ont entrepris d'associer le pays à l'administration de ses affaires, et il n'y a point de doute que Turgot espéra lui apprendre à se gouverner lui-même. L'expérience faite des Assemblées provinciales fut très curieuse. Les comptes rendus de leurs délibérations prouvent avec évidence qu'un grand

1. Entre autres choses, Calonne a dit, parlant de la gabelle : « c'est un impôt si disproportionné dans sa répartition, qu'il fait payer dans une province vingt fois plus qu'on ne paye dans une autre; si rigoureux dans sa perception, que son nom seul inspire de l'effroi... un impôt dont les frais vont au cinquième de son produit, et qui, par l'attrait violent qu'il présente à la contrebande, fait condamner tous les ans à la chaîne ou à la prison plus de cinq cents chefs de famille, et occasionne plus de quatre mille saisies par année : tels sont les traits qui caractérisent la gabelle ».

nombre d'hommes s'intéressaient aux affaires publiques, et qu'ils étaient capables de donner, sur ces affaires, de bons avis. Peut-être ces assemblées seraient-elles parvenues à concilier l'esprit provincial et l'esprit national. Mais on ne peut savoir quels effets aurait produits, si elle avait essayée plus tôt, cette institution de la dernière heure.

Dans la période de préparation aux États-Généraux, l'esprit provincial s'est partout réveillé. Les vieux titres à un régime particulier et à une existence à part, écrits dans des traités de capitulations dont la plupart datent du moyen âge, sont invoqués, quelquefois sur un ton de sommation hautaine. Les Marseillais expriment, dans leur cahier, un sentiment très répandu, lorsqu'ils marquent une distinction entre la France et la patrie; la nation. c'est la France, et la patrie c'est Marseille : « Français, disent-ils, l'intérêt général de la Nation excite notre zèle; Marseillais, l'intérêt de la patrie réclame notre sollicitude ». On sentait bien pourtant l'utilité et même la nécessité de l'unité. « Chaque province, a dit le clergé de Langres, ne peut être protégée que par sa réunion avec les autres. » La lointaine noblesse de Carcassonne n'admettait pas que la France fût « un assemblage de parties incohérentes ». S'unir entre soi et avec le Roi, c'était le problème : « Il faut, dit le Clergé de Beauvais, que toutes les parties du royaume contractent entre elles et avec le Roi une alliance telle qu'elles n'aient désormais qu'un seul intérêt. »

Si le Roi avait entrepris cent ans plus tôt d'établir cette « alliance » des provinces entre elles et des provinces avec lui, il y aurait vraisemblablement réussi, sans que son autorité eût à en souffrir. Il ne l'avait pas fait; il ne paraît pas même y avoir pensé. Il avait supprimé un grand nombre d'États provinciaux; là où l'usage de ces assemblées s'était conservé, il avait rusé avec les libertés et privilèges malhonnêtement, pour les réduire à l'état de formes et de simulacres; dans le reste du royaume, il avait effacé presque jusqu'au souvenir de l'individualité ancienne. Il parut à la fin se repentir et vouloir réveiller la municipalité, la province, le royaume; mais lorsqu'il proposa « l'alliance », l'état des esprits était tel qu'elle ne pouvait plus se faire que contre lui. La noblesse de Nancy demande « qu'il soit procédé à la formation d'un code des lois

et maximes fondamentales sous le titre de pacte des Français » ; et le clergé de Caen « une charte française qui assure pour jamais les droits de la nation ». Il n'aurait pas été question, un siècle plus tôt, de « droits de la nation », et maintenant, c'est de cela surtout qu'il s'agit. « Code français », « Charte française », ont déjà un nom, qui est dans toutes les bouches : c'est la « Constitution », réclamée par les trois ordres ; et la « Constitution », tout le monde est d'accord qu'il faut que ce soient les États Généraux qui l'écrivent. Le Roi n'a donc pas « naturalisé » françaises les provinces du royaume, selon le mot de Calonne il n'a pas achevé l'unité de la France dans la monarchie. Le royaume n'est encore, comme a dit Mirabeau, qu'une « agrégation inconstituée de peuples désunis ». Le Roi de France a laissé à la Révolution le devoir de faire la France « une et indivisible », c'est-à-dire de créer la patrie du Marseillais comme du Dunkerquois, du Bordelais comme du Strasbourgeois.

Le Roi s'étant contenté de cette sorte d'unité idéale qu'étaient la commune obéissance, le respect et la crainte de son autorité, et n'ayant pas eu la volonté de créer une unité réelle, effective, a laissé subsister les institutions, coutumes et mœurs, nées de l'histoire passée, et qui, mêlées à des institutions plus récentes, formaient un ensemble que des cahiers qualifient de « chaos » et « anarchie ».

Le royaume est toujours divisé en pays de droit écrit et de droit coutumier ; et, dans les provinces coutumières, des usages locaux contredisent la coutume. Le travail législatif du XVIIe siècle n'a pas été repris. Ce ne sera point la monarchie qui « composera le droit français rédigé en un corps d'ordonnances » que souhaitait Colbert ; ce sera la Révolution.

Les ressorts de justice sont inégaux ; celui du Parlement de Paris occupe près du tiers du royaume ; mais l'inégalité de ces ressorts, bien qu'elle fût si choquante et si gênante, était un moindre mal, comparé à la mauvaise répartition des juridictions inférieures. « On voit, dit le Tiers de Bar-sur-Seine, tel bailliage porter son ressort à trente lieues de son siège, tandis que le bailliage voisin est borné quelquefois à deux lieues. On voit des malheureux, dont le temps est précieux à leur famille,

obligés d'abandonner leurs affaires pendant des semaines entières pour aller suivre un procès de première instance souvent peu important. » « Il est fatigant pour cette principauté, disent les gens de Trévoux, d'aller chercher la justice à quarante lieues ». Quelquefois un même endroit est partagé entre plusieurs juridictions : en Vermandois — c'est le clergé de Saint-Quentin qui s'en plaint — des villages ont des parties soumises à différents bailliages et à différentes coutumes ; d'où vient « l'incertitude dans les affaires ». L'indétermination des limites, dit le Tiers de Beauvais, produit avec « l'impunité des grands crimes » « l'incertitude pour la compétence ». « La compétence, dit le Tiers de Bar-sur-Seine, est une source intarissable de difficultés. On est étonné de l'immensité des questions qu'elle présente. L'énumération seule de ses parties est incroyable ».

Même diversité dans tout le régime fiscal que dans le régime juridique : le royaume divisé en pays de grande gabelle, de petite gabelle, et pays exempts; la grande distinction entre les pays de « l'Étendue » soumis aux aides, et le reste qui ne l'est pas, au moins dans les mêmes formes; le royaume coupé par ces frontières intérieures que sont les lignes de douane. Ici encore, des contestations, des procès, des juges, et qui sont juges en leur propre cause; car les causes de fiscalité sont jugées par les fiscaux.

Tout ce fouillis était si vaste et si bizarre que personne n'était en état de se représenter au juste l'état de la France, personne, à commencer par le Roi. A la date de 1661, grande date critique dans l'histoire de la monarchie, qui se trouve alors victorieuse de ses adversaires intérieurs et de ses ennemis du dehors, quelqu'un a entrepris la découverte de la France; c'est Colbert. Qu'est-ce que c'est, a-t-il demandé aux commissaires envoyés par lui, que telle province? Est-elle au bord de la mer, ou non? Quelles en sont les limites? Quelle sorte de gens y habitent? Quelle est leur humeur? A quoi sont-ils bons? Plus tard dans le règne, on recommença cette enquête pour qu'elle servît à l'éducation du duc de Bourgogne. Personne au XVIIIe siècle n'eut cette curiosité. Comment fût-elle venue à ces ministres éphémères, à ce roi indifférent, à ce roi incapable? La conséquence fut qu'au moment de la convocation des États-Généraux, ce fait prodigieux se révéla par des

avis demandés à toutes « les personnes intelligentes » sur ce qu'il y avait à faire, et par des arrêts consécutifs et contradictoires sur les circonscriptions électorales, que le Roi de France ne savait pas bien l'histoire ni la géographie de la France.

Si l'on veut se représenter l'état des esprits dans les dernières années de l'Ancien Régime, il faut, entre autres choses, avant toutes autres choses même, considérer telle ou telle personne dans les réalités de la vie : le justiciable qui cherche sa loi et son juge, et qui a tant de peine à les trouver ; le marchand qui se heurte aux chicanes des douanes, et qui « gémit », disait Calonne, « sous les chaînes », qui l'entravent ; le contribuable accablé de taxes directes ou indirectes, se débattant contre les règlements souvent incompréhensibles, et contre les exactions de tant d'agents souvent prévaricateurs, contre les gabelous, contre les recors des aides, qui ont le droit de fouiller la maison, ou ceux de la taille, qui prennent garnison chez lui, et, — s'il est sujet d'un seigneur, comme c'est le cas du plus grand nombre des paysans, — contre les percepteurs de droits et de redevances, contre le meunier du moulin banal, et le préposé au four banal. Il faut penser que le pain, le sel et le vin étaient des objets dont l'usage était dangereux. « La nation française, a dit Mirabeau, a été préparée à la Révolution par le sentiment de ses maux bien plus que par le progrès de ses lumières ».

*
* *

Pendant que la royauté laissait ainsi imparfaite l'œuvre intérieure monarchique, la puissance française dans le monde diminuait. La décadence avait commencé au temps de Louis XIV ; elle se précipita au temps de Louis XV. La réunion de la Lorraine, depuis longtemps préparée, s'accomplit ; l'île de Corse devint française. Mais d'autres puissances ont grandi en de bien autres proportions. La politique française a été incohérente : alliance avec l'Angleterre, conseillée par les intérêts du Régent, mais qui eut, il est vrai, le mérite d'assurer pour vingt-cinq ans la paix entre les deux couronnes d'ordinaire ennemies ; rupture avec l'Espagne, pour la convenance

du duc de Bourbon et de madame de Prie; politique de famille, dont l'objet est de caser sur des trônes les enfants de la seconde femme de Philippe V; intervention dans la succession de Pologne pour que la reine de France devienne fille de roi régnant; intervention funeste dans la succession d'Autriche, au moment où l'Angleterre reprenait les hostilités contre la France; renversement des alliances, l'intimité avec l'Autriche succédant à l'hostilité héréditaire: encore une fois, la guerre continentale mêlée à la guerre coloniale par l'intervention dans le conflit entre l'Autriche et Prusse; brillante combinaison du Pacte de Famille, mais sans effets utiles; impuissance à empêcher le démembrement de la Pologne et celui de la Turquie; décadence ou ruine de nos alliés traditionnels; à la fin, une demi-revanche sur l'Angleterre, le succès d'une guerre où s'ajoutent aux vieux sentiments de haine et de rivalité les sentiments de générosité humaine, par lesquels s'annonce une France nouvelle. Mais le souvenir ne s'effaça point de la paix « bête » d'Aix-la-Chapelle, de la paix honteuse de Paris, de quinze ans de guerres, — guerre de la Succession d'Autriche et guerre de Sept ans — sans acquisition d'un pouce de territoire; de la perte de nos colonies devenues populaires par l'héroïsme de quelques officiers : des opérations mal conduites par des officiers de cour: de la honteuse fuite devant les Prussiens parvenus. La journée de Fontenoy fut glorieuse; mais, cette journée-là, où le Roi, d'ailleurs, fit belle figure, un Allemand, le maréchal de Saxe, commandait. Dans le discrédit de la royauté, il faut compter pour beaucoup l'humiliation dont souffrit la France, qui aime la gloire.

*
* *

Le Roi ne pouvait assurément empêcher que de grands changements survinssent en Europe au XVIIIe siècle; que l'Angleterre suivît sa vocation maritime; que les Moscovites marchassent à travers les steppes vers les golfes et les mers du Nord et du Sud; que les Hohenzollern fabriquassent leur Prusse imprévue; non plus que l'importance de nos vieux alliés fût diminuée; que la Hollande et la Suède retournassent au rang de puissances secondaires d'où elles avaient été tirées

par des circonstances extraordinaires; que la Pologne et la Turquie succombassent aux vices qu'elles entretenaient en elles. On doit tenir compte de cette force des choses, quand on reproche au Roi de grandes fautes politiques qu'il a d'ailleurs, commises. Mais il est pleinement responsable du désordre du royaume, et de l'inachèvement de l'ordre monarchique.

Depuis longtemps, des observateurs de la chose publique s'indignaient des abus et des vices du régime, et en apercevaient le péril; Vauban et Boisguilbert ont prononcé des paroles tragiques. Mais même des ministres et des conseillers du Roi, l'avertissaient en termes très clairs. Louis XIV a su par les membres du Conseil de Justice, réuni en décembre 1665, ce que valaient la législation et la justice dans son royaume. C'est un chancelier, Pontchartrain, qui déclare, à la fin du règne, que, si le respect de la magistrature se perd, la faute en est aux magistrats, qui méritent « le mépris où ils tombent ». Pussort a signalé le fléau des justices seigneuriales, si grand que, si elles étaient supprimées, « le pauvre peuple du plat pays » trouverait moyen « de supporter les grandes charges que les guerres ont causées ». Il a compté les sortes de maux qui naissaient de « la multiplication des juges » dans les tribunaux de toute sorte.

Mais le grand avertisseur fut Colbert; il n'est peut-être pas un abus dont il n'ait montré au roi les méchants effets. Même il a obtenu du roi qu'il avouât et réprouvât publiquement les grandes erreurs du régime. Dans une lettre adressée aux villes, Louis XIV a déploré la multiplicité des offices, qui invite les sujets à « une vie oisive et rampante », et répand partout « une dangereuse chicane qui infecte et ruine la plupart de nos provinces ». Dans une ordonnance sur l'administration des fermes, il déplore la confusion des édits, déclarations, arrêts, réglements, etc., sur l'établissement, la levée et perception des droits des fermes, et la multiplicité de ces droits; il reconnaît que les peuples ne comprennent rien à « la diversité de tous ces noms différents, et à l'effet qu'ils doivent produire »; qu'ils sont remis à « la discrétion des commis et employés ». L'incertitude de la jurisprudence, dit-il, « leur cause en toute occasion des frais immenses et les laisse toujours dans le doute ou de pouvoir obtenir ou d'avoir

obtenu la justice que nous voulons leur être rendue. » Au préambule de l'édit qui supprime les droits perçus à l'intérieur des pays de « l'Étendue », il se confesse surpris de la quantité de ces droits « établis sous différents noms »; nous ne sommes pas moins surpris, ajoute-il, « de la nécessité qui avait exigé des rois nos prédécesseurs et de nous-mêmes l'établissement de tant de levées et d'impositions capables de dégoûter nos sujets de la continuation de leur commerce ». Louis XIV parle donc des abus de la fiscalité royale aussi sévèrement qu'en parleront les cahiers de 1789; ce qui est très remarquable.

Colbert a représenté aussi au Roi les pernicieux effets des barrières intérieures, de la diversité des coutumes et des poids et mesures, des corvées, mais surtout il a recommandé au Roi la justice sociale; il a voulu qu'il rendît à tous « justice égale dans la juste et véritable proportion de leurs biens ». A toute occasion, hardiment, il a prêché au Roi l'économie en lui mettant et remettant ses comptes sous les yeux. Il lui a reproché durement de ne jamais consulter ses finances pour résoudre ses dépenses, « ce qui est si extraordinaire, dit-il, qu'assurément il n'y en a pas d'autre exemple », et de « préférer ses divertissements et ses plaisirs à toute autre chose ». Enfin il n'a cessé de lui représenter la misère des peuples : « Ce qu'il y a de plus important et ce sur quoi il y a le plus de réflexions à faire, c'est la misère très grande des peuples : toutes les lettres qui viennent des provinces en parlent, soit des intendants, soit des receveurs généraux et autres, et même des évêques »; « les intendants visitent les généralités et en rendent compte dans toutes leurs lettres, qui sont pleines de la misère des peuples ». L'année de sa mort, il offre au Roi de lui faire connaître quelles réductions il faudrait opérer, « si S. M. se résolvait de diminuer ses dépenses, et qu'Elle demandât en quoi Elle pourrait accorder du soulagement à ses peuples... » Un jour Colbert a dit à Louis XIV que ses finances étaient dans « un état violent et qui ne peut durer ».

D'autres avertissements ont été donnés à Louis XIV, du haut de la chaire, en des termes dont la hardiesse surprend : les prédicateurs, il est vrai, parlaient en termes généraux, et le Roi en prenait la part qu'il lui convenait de prendre. Mais

une fois Bossuet écrivit à Louis XIV une lettre intime où il lui fit entendre d'essentielles vérités. Ce fut en juillet 1675, au moment où le Roi venait de rompre une première fois avec madame de Montespan. L'évêque profite du moment où il a résolu de « changer dans sa vie ce qui déplaisait à Dieu pour lui rappeler ses « autres devoirs ». Les peuples, lui dit-il, se persuadent que S. M., « se donnant à Dieu, se rendra plus que jamais attentive à l'obligation très étroite de veiller à leur misère, et c'est de là qu'ils espérent le soulagement dont ils ont un besoin extrême... » Il définit ce qu'il croit être l' « obligation précise et indispensable » du Roi : V. M. « doit avant toutes choses s'appliquer *à connaître à fond* les misères des provinces et surtout ce qu'elles ont à souffrir sans que V. M. en profite, tant par les désordres des gens de guerre que par les frais qui se font à lever la taille, qui vont à des *excès incroyables* ». Sans doute, les remèdes à ces maux ne se peuvent trouver « qu'avec beaucoup de soin et de patience, car il est malaisé de trouver des expédients praticables », et, dit l'évêque, ce n'est pas à moi de discourir sur ces choses » : mais il ajoute, pesant ses mots, qu'il faut peser après lui :

Mais, ce que je sais *très certainement*, c'est que, si V. M. témoigne *persévéramment* qu'elle veut la chose; si, malgré la difficulté qui se trouvera dans le détail, elle persiste *invinciblement* à vouloir qu'on cherche; si enfin elle fait sentir *comme elle le sait très bien faire*, qu'elle ne veut point être trompée sur ce sujet, et qu'elle ne se contentera que de choses *solides* et *effectives*, ceux à qui elle confie l'exécution se plieront à ses volontés, et tourneront tout leur esprit à la satisfaire dans la plus juste inclination qu'elle puisse jamais avoir.

Auparavant, il avait osé dire que la patience des peuples s'expliquait par une illusion :

Quoique V. M. sache bien sans doute combien il se commet d'injustices et de pilleries, ce qui soutient vos peuples, c'est, Sire, qu'ils ne peuvent se persuader que V. M. sache tout, et ils espèrent que l'application qu'elle a fait paraître pour les choses de son salut l'obligera à approfondir une matière si nécessaire.

Et, enfin, cette très grave parole :

Il n'est pas possible que de si grands maux, qui sont capables d'abîmer l'État, soient sans remède; autrement, tout serait perdu sans ressource.

Il était certainement « malaisé de trouver » tous les « expédients praticables », et l'œuvre à faire était énorme : il fallait reprendre le royaume sur ces administrations d'officiers et de fermiers qui l'exploitaient jusqu'au sang; détruire ce qui demeurait des vexations féodales; approprier les survivances du passé, comme étaient tous ces territoires disjoints et ces coutumes disparates, à l'ordre nouveau; répartir équitablement les charges publiques.

Telle était la puissance du Roi qu'aucune tâche ne lui était impossible. Il avait le temps devant lui, l'éternité, ce semble, s'il avait voulu. Qu'on se représente le roi que Colbert rêva, perpétuellement actif, un roi itinérant. Il va par les provinces, il voit les choses, il voit les gens, il parle et on lui parle. Il préside une cour de parlement, ou bien il tient des « grands jours ». Il préside, comme il en a le droit étant roi de Navarre, duc de Bretagne, duc de Bourgogne, comte de Toulouse, comte de Provence, etc., une session d'États provinciaux. Il mande devant lui des juges seigneuriaux. Il s'arrête devant un bureau de douanes. Il mande ses officiers de finances, et les commis des gabelles et les commis des aides. Il interroge des ouvriers et paysans. Alors il connaît « à fond » toutes les imperfections, « les excès incroyables », « la misère », « les misères », et la nécessité du « soulagement », dont ses peuples ont « un besoin extrême ». Il consulte ses conseillers sur les « expédients praticables », mais en leur témoignant « persévéramment » qu'il « veut la chose ». Et, peu à peu, après cinquante ans, après cent ans, l'imperfection diminue, les plus « incroyables excès » disparaissent, et, avec eux, les vexations et les gênes. Alors, qui serait allé chercher des modèles de gouvernement en Angleterre ou bien en Amérique? Voltaire ne souhaitait que des réformes modestes et faciles. Il espérait que la raison se répandrait de plus en plus, et que « des ministres hardis et sages » détruiraient enfin « des usages aussi ridicules qu'odieux ». Comme beaucoup d'autres, il souhaitait un « despote éclairé ». Et c'est une chose certaine que, si Louis XIV, Louis XV, et Louis XVI avaient écouté les conseils de Colbert et de Bossuet, il y aurait encore un roi de France.

Mais, dès qu'il fut assuré de l'universelle obéissance, le

Roi ne fit plus que jouir de sa haute fortune, dans la maison qu'il s'était fait bâtir à Versailles, après cette fortune faite.

Ce fut un malheur pour lui d'avoir déserté Paris. Là, il vivait parmi des réalités. En sortant du Louvre, il apercevait à courte distance, à gauche et à droite des tours de Notre-Dame, les hauts toits de l'Hôtel de Ville et les tours du Palais de Justice. Il était le voisin de Messieurs de la Ville et de Messieurs du Parlement, recevait leurs visites et les visitait. Les chemins qui menaient à l'Hôtel de Ville et au Palais de Justice étaient étroits et encombrés. Sur le quai, les harengères d'un marché interpellèrent plusieurs fois rudement la reine Anne d'Autriche. Après qu'Henri IV eut construit le Pont-Neuf, des échoppes et des boutiques le bordèrent; la foule s'y pressa. La Seine grouillait de bateliers. Le populaire n'était pas respectueux tous les jours; il était facile à émouvoir, prompt et expert aux barricades; on l'avait bien vu, au temps de la Ligue et au temps de la Fronde. Traverser une foule parisienne pour aller faire enregistrer quelque édit fiscal au Parlement en lit de justice, ou bien appeler les robes rouges au Louvre pour leur faire entendre ses volontés, cela pouvait être dangereux. Le Roi, à Paris, ne pouvait être un roi tranquillement absolu.

Le Louvre et les Tuileries, même agrandis, n'auraient pu loger des milliers de personnes. La galerie d'Apollon était petite en comparaison de la galerie des Glaces, comme le jardin des Tuileries en comparaison des jardins et du parc de Versailles. Point de place pour d'immenses chenils, ni pour des écuries babyloniennes. Impossible de mener cette grande vie de luxe et de représentation perpétuelle.

A Versailles, tout est création du roi : le château, le parc, l'eau, les arbres, les fleurs, les perspectives, la ville. Le roi est une sorte de démiurge principe et fin des choses. Rien n'y peut contredire sa volonté; il ne voit pas de visage rébarbatif : tout est profond salut ou révérence profonde. Les personnes ont perdu leur naturel; lui-même, le roi, est devenu un être factice. S'il détient en une captivité corruptrice toute cette noblesse de France, il est prisonnier, lui aussi, et perverti. Il a convoqué des milliers d'hôtes; il ne peut leur fausser compagnie; il doit son temps à des habitudes, au lever, au coucher,

au grand ou au petit couvert, au jeu, à la promenade, à la chasse. Il s'ennuie à Versailles; Louis XV et Louis XVI trouvent le cadre trop vaste; Louis XV se fait installer de petits appartements, de petits cabinets, et Louis XVI, un atelier de serrurerie; Trianon devient le logis préféré; mais Trianon, comme Marly, c'est toujours Versailles; le palais de Louis XIV demeure le lieu capital. Le Roi ne voyage plus guère que pour des tournées de châteaux. S'il s'en va au Havre ou à Cherbourg, c'est un événement. Louis XV a vécu à Paris ses années d'enfance, et il a parcouru des provinces en allant à la guerre; Louis XVI ne connaît point Paris; son beau-frère, l'empereur Joseph le lui reproche: il ne connaît point les provinces. Il est tout Versaillais.

Versailles prétend être une capitale politique. Le palais absorbe toute la vie de la nation. Tandis que, dans les provinces, tant de belles routes sont désertes, les pavés des routes qui conduisent à la résidence sont fatigués par les sabots des chevaux et par les roues des carrosses. Il faut bien aller à la Cour, même si l'on n'en a pas envie. Les ministres sont là; toutes les affaires s'y traitent; généraux, colonels, ambassadeurs, intendants, évêques y viennent présenter des requêtes et chercher des ordres. Les résidents à demeure, très nombreux, y mènent la vie oisive dans les plaisirs, les commérages, les intrigues, le valetage, la mendicité. Tout ce factice, cette violence à la nature et à l'histoire, ne pouvaient se soutenir longtemps.

Quand les colères commencèrent à monter, elles s'adressèrent à Versailles. On sut qu'il s'y dépensait le sixième du budget de la France. Le Roi, qui vivait, oisif au milieu d'oisifs, et qui ne voulait pas « savoir » les maux de ses peuples, fut mis en contraste avec les meurt-de-faim. Une estampe le représente à table; à sa bouche énormément ouverte, un serviteur porte un paysan piqué par une fourchette. Versailles devient l'endroit où le Roi mange le Royaume.

Parmi les causes de la Révolution française, il faut mettre cette crainte de Paris et cette pensée d'orgueil, qui induisirent Louis XIV à vouloir faire d'un château, qui avait été à l'origine un rendez-vous de chasse en lieu écarté, la capitale de la France.

ERNEST LAVISSE

VALET DE CHAMBRE[1]

— RÉCIT D'UN TERRORISTE —

I

Par suite de circonstances qu'il est inutile de raconter en ce moment, j'avais dû entrer, comme valet de chambre, au service d'un certain Orlov, fonctionnaire à Pétersbourg.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans. Son prénom et son nom patronymique étaient Georges Ivanitch.

J'avais pris cette place chez Orlov à cause de son père, le célèbre homme d'Etat, que je considérais comme un ennemi très sérieux de la cause à laquelle je m'étais voué. Vivant chez le fils, je pourrais sans doute, par les lettres et les documents que je trouverais sur son bureau, étudier dans leurs détails les plans et les intentions du père.

D'habitude, vers onze heures du matin, vibrait dans ma chambre la sonnerie électrique m'apprenant que mon maître était réveillé. Lorsque, ensuite, avec ses habits brossés et ses chaussures nettoyées, je pénétrais dans sa chambre, je trouvais Georges Ivanitch au lit, sur son séant, immobile, l'air non pas endormi, mais plutôt fatigué. Il tenait les yeux fixés devant lui, et ne témoignait aucune satisfaction de son réveil.

Je l'aidais à se vêtir, et lui se soumettait à mes gestes en silence, machinalement, et sans paraître s'apercevoir de ma

1. L'original a paru sous ce titre : *Récit d'un inconnu.*

présence. Puis, la tête humide encore de ses ablutions et fleurant de frais parfums, il passait dans la salle à manger.

Là, s'étant mis à table, il prenait son café, parcourait les journaux, tandis que Pauline, la femme de chambre, et moi, nous restions respectueusement près de la porte et le regardions boire. Deux êtres humains, et d'un certain âge déjà, en regardaient un troisième boire du café en grignotant des biscuits! Cela ne peut que sembler ridicule et stupide, mais je ne voyais alors rien d'humiliant pour moi dans cette obligation de rester là, quoique je fusse d'aussi noble origine et aussi instruit qu'Orlov.

Ma phtisie commençait dès lors à poindre, et, avec elle, une autre chose plus grave peut-être que ce mal lui-même.

Était-ce l'effet de la maladie qui déjà couvait en moi ou celui du changement qui s'opérait dans mes vues et dont je ne me rendais pas compte encore? Chaque jour davantage, j'étais envahi par le désir passionné, violent, d'une existence paisible, tranquille. J'aspirais au calme de l'âme, à la bonne santé, au bon air, à la bonne chère. Je devenais un rêveur et, comme tous les rêveurs, je ne savais pas au juste ce qu'il me fallait.

Tantôt je voulais me retirer dans un monastère, y demeurer assis, des journées entières, à la fenêtre, les yeux errant sur les arbres et sur la campagne. Tantôt je m'imaginais achetant quelques acres de terrain et menant la vie d'un gentilhomme rustique. Tantôt je prenais la décision d'étudier quelque science pour arriver — oh! absolument — à être nommé professeur dans quelque faculté de province. J'avais été enseigne de vaisseau : donc je songeais à la mer, à notre escadre, à la corvette sur laquelle je fis jadis le tour du monde. J'avais envie d'éprouver une fois encore cette sensation inexprimable qu'on éprouve quand, se promenant dans une forêt tropicale ou contemplant un coucher de soleil dans le golfe de Bengale, on se sent comme mourir d'extase et qu'en même temps on souffre de je ne sais quelle angoisse à la pensée de son propre pays. Je rêvais de montagnes, de femmes, de musique, et, avec une attentive curiosité, comme un petit garçon, j'observais les physionomies et j'écoutais les voix.

Et quand je restais près de la porte, en regardant Orlov

boire son café, je ne me faisais pas l'effet d'un domestique, mais d'un homme qui trouve de l'intérêt à tout dans le monde, même à un Orlov.

L'extérieur d'Orlov était celui d'un Pétersbourgeois : épaules étroites, torse long, tempes osseuses, yeux de couleur vague, végétation rare et terne sur la tête et sur le visage. Sa figure était soignée, passablement usée et déplaisante. Elle était particulièrement désagréable quand il réfléchissait ou dormait. Je ne sais trop s'il est bien utile de décrire un extérieur ordinaire : aussi bien Pétersbourg n'est pas en Espagne, la belle prestance n'y joue pas un grand rôle. même dans les affaires d'amour, et n'est guère avantageuse qu'aux valets et aux cochers de bonne maison. Si j'ai fait mention des traits et des cheveux d'Orlov, c'est qu'il y avait dans son aspect général quelque chose qu'il vaut la peine de signaler. Voici :

Lorsque Orlov ouvrait un livre ou un journal, quels qu'ils fussent, ou bien quand il entamait une conversation avec une personne, quelle qu'elle fût également, ses yeux commençaient à pétiller d'ironie, et toute sa physionomie revêtait une expression de raillerie légère et sans méchanceté. Avant même qu'il abordât une lecture ou un entretien, il tenait déjà son ironie toute prête, comme un sauvage tient son bouclier. Cette expression lui était habituelle et, au temps où je le connus, apparaissait déjà sur sa face, sans l'intervention de sa volonté, apparemment par réflexe.

Passé midi, Orlov prenait, toujours avec son masque railleur, sa serviette bourrée de papiers, puis s'en allait à son bureau.

Il dînait dehors et on ne le revoyait qu'après huit heures.

J'allumais alors dans son cabinet une lampe et des bougies. Lui s'installait dans un fauteuil, les pieds posés sur une chaise et, ainsi vautré, il se mettait à lire. Presque chaque jour, il apportait ou les éditeurs lui envoyaient de nouveaux livres. Dans tous les coins de ma chambre, à moi, il y en avait, de ces livres, — des français, des anglais, des allemands, sans compter les russes, — qu'Orlov avait lus, puis jetés. Il lisait avec une rapidité singulière. Vous connaissez le proverbe : « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es... » C'est peut-être juste, en général, mais se faire une opinion d'Orlov d'après les

volumes qu'il lisait était chose positivement impossible. Une véritable macédoine! Il lisait tout : philosophie, romans français, économie politique, finances, œuvres des nouveaux poètes, brochures populaires, — et tout cela. Orlov le dévorait avec la même célérité, avec la même ironie dans les yeux.

Après dix heures, il s'habillait avec soin, endossait fréquemment l'habit noir et très rarement son uniforme administratif, puis sortait de nouveau, pour ne revenir qu'à l'aube.

Nous vivions ensemble, lui et moi, paisiblement, tranquillement, et il n'y avait aucun malentendu entre nous. Le plus souvent, il ne remarquait pas ma présence, et, quand il me parlait, il déposait son masque : il ne me considérait évidemment pas comme un être humain...

Une fois seulement, je le vis fâché. C'était environ huit jours après mon arrivée dans la maison. Il avait dîné en ville et il était rentré vers neuf heures, avec une mine fatiguée et mécontente. Comme je le suivais dans son cabinet pour y faire de la lumière, il me dit :

— Il y a une mauvaise odeur ici.

— Non, — fis-je, — l'air est pur.

— Et moi, je te dis qu'il y a une mauvaise odeur! — répéta-t-il avec irritation.

— Pourtant, j'aère tous les matins.

— Pas de raisonnements, hein? espèce d'imbécile!

J'étais froissé; j'allais répondre, et Dieu sait comment cela aurait fini, si Pauline, qui connaissait son maître mieux que moi, n'était pas intervenue :

— Mais c'est qu'il y a réellement une mauvaise odeur par ici! — fit-elle, en haussant les sourcils. — D'où peut-elle venir?... Stépane, ouvre donc les ventilateurs du salon et allume du feu dans la cheminée!

Elle se mit à pousser des « ah! » et, l'air affairé, parcourut les pièces, un vaporisateur à la main et secouant avec bruit ses jupons.

Mais Orlov était toujours de fort méchante humeur. Il se maîtrisait visiblement pour ne pas laisser éclater sa colère. Il était à son bureau, où il écrivait rapidement une lettre. Après avoir tracé quelques lignes, il proféra un son inarticulé, qui traduisait sa colère, et déchira la feuille.

— Le diable les emporte! — grogna-t-il. — Ils exigent de moi une mémoire surhumaine!

Enfin la lettre fut terminée. Il se leva, et, s'adressant à moi :

— Tu prendras un fiacre, — me dit-il, — et tu iras rue Znamenskaïa porter cette lettre à madame Zénaïda Fédorovna Krasnovskaïa. Tu la lui remettras en mains propres... Mais tu t'informeras d'abord auprès du portier si son mari, monsieur Krasnovsky, est de retour. S'il est rentré, tu ne laisseras cette lettre à personne et tu me la rapporteras... Attends!... Au cas où elle te demanderait s'il y a quelqu'un chez moi, tu lui dirais que deux messieurs sont venus dès huit heures et qu'ils sont occupés à écrire.

J'allai rue Znamenskaïa. Le portier me dit que M. Krasnovsky n'était pas encore de retour : je montai donc au troisième, où était l'appartement des Krasnovsky. Ce fut un valet, grand et gras, à face basanée, à favoris bruns, qui vint m'ouvrir. Il me demanda, sur le ton lent, veule et grossier dont seul un valet parle à un autre valet, ce que je désirais. Je n'avais pas eu le temps de répondre qu'une dame en noir s'avança.

— Madame Zénaïda Fédorovna y est-elle? — questionnai-je.

— C'est moi, — répondit la dame.

— J'ai une lettre pour vous, de Georges Ivanitch.

D'un mouvement impatient, elle décacheta l'enveloppe et se mit à lire. Je pus voir son visage blanc, aux lignes suaves, au menton quelque peu proéminent, aux cils longs et noirs. On pouvait lui donner vingt-cinq ans, au plus.

— Vous remercierez monsieur de ma part, — dit-elle, après avoir achevé sa lecture. — Il y a quelqu'un chez Georges Ivanitch? — reprit-elle d'une voix douce, et comme honteuse de formuler un doute à ce sujet.

— Oui, madame, — répondis-je. — Il y a deux messieurs en train d'écrire.

— Eh bien, remerciez monsieur de ma part, — répéta-t-elle.

Et, la tête un peu penchée de côté, en relisant la lettre, elle quitta le vestibule d'un pas léger, sans bruit.

Je voyais peu de femmes alors, et cette dame, aperçue pendant trois minutes, m'intéressa fort. En retournant à la

maison pédestrement, je me rappelais ses traits, son parfum délicat, et je rêvassais...

Quand je revins, Orlov était déjà parti.

II

Donc, nous vivions ensemble tranquillement, paisiblement, mon maître et moi.

Néanmoins, comme je l'avais redouté en me faisant domestique, il y avait dans ma situation quelque chose de malpropre et d'offensant qui me faisait souffrir tous les jours.

Je ne m'accordais pas avec Pauline.

C'était une créature tout en chair et repue. Elle idolâtrait Orlov, parce qu'il était un maître, et elle me méprisait, moi, parce que j'étais un domestique. Peut-être, pour un vrai laquais ou un cuisinier, était-elle séduisante : elle avait les joues rouges, un nez retroussé, des yeux bridés, et elle était replète jusqu'à paraître presque obèse. Elle se poudrait, se teignait les sourcils, serrait sa taille dans un corset, mettait des robes à la mode et, au poignet, un bracelet fait avec des pièces d'argent. Elle avait une allure sémillante et sautillante et, en marchant, agitait ses épaules et sa croupe. Le bruit de ses jupes, le craquement de son corset, le tintement de son bracelet et cet ignoble mélange d'odeurs, — rouge à lèvres, vinaigre de toilette et parfums volés à son maître, — me donnaient, chaque matin, quand je faisais l'appartement avec elle, l'impression de commettre en sa compagnie je ne sais quel acte répugnant.

Fût-ce parce que je ne volais pas, de connivence avec elle, les objets à notre portée, fût-ce parce que je ne manifestais aucun désir d'être son amant, — ce qui la froissait peut-être, — fût-ce, enfin, qu'elle devinait en moi « un étranger », un homme d'une autre sphère que la sienne? toujours est-il qu'elle me haït tout de suite. Ma gaucherie, mon air qui n'était pas celui d'un domestique et le mal dont je souffrais déjà lui semblaient misérables et lui inspiraient un sentiment voisin du dégoût. Je toussais beaucoup alors, et quelquefois, la nuit, je trou-

blais son sommeil, car sa chambre n'était séparée de la mienne que par une mince cloison. Le matin, elle me disait :

— Tu ne m'as encore pas laissée dormir de la nuit. Tu ne peux vraiment pas être en condition : tu devrais aller à l'hôpital !

Elle était si loin de me considérer comme un homme, elle était si bien convaincue de mon évidente infériorité que, pareille à ces matrones romaines qui ne se gênaient nullement pour se baigner en présence de leurs esclaves mâles, elle se montrait, à l'occasion, devant moi en chemise.

Une fois, en déjeunant (nous recevions tous les jours, d'un restaurant, un potage et un plat de viande), comme j'étais d'une humeur excellente et quelque peu idéaliste, je lui demandai :

— Vous croyez en Dieu, Pauline ?

— Bien sûr !

— Vous croyez donc, — continuai-je, — qu'il y aura un jugement dernier et que nous serons appelés à répondre à Dieu lui-même de toutes nos mauvaises actions ?

Elle garda le silence et fit une grimace de mépris. En observant alors ses yeux cyniques et froids, je compris qu'il n'y avait en cette âme, si complète à sa manière, ni Dieu, ni foi, ni loi, et que, si j'avais eu besoin de tuer, de voler, d'incendier, je n'aurais point trouvé, pour de l'argent, un meilleur complice que cette fille.

Je n'étais pas habitué à être ainsi tutoyé, non plus qu'à mentir constamment, comme il le fallait dans cet emploi nouveau, — à dire, par exemple : « Monsieur est sorti », quand il était là. — Dans les premiers temps, mon existence chez Orlov fut assez difficile ; ma livrée de laquais me pesait comme une armure.

Puis je m'y accoutumai. Comme un véritable domestique, je servais à table, je faisais le ménage et toute espèce de commissions. Quand Orlov n'avait pas envie d'aller chez Zénaïda Fédorovna ou bien oubliait qu'il lui avait promis sa visite, je sautais dans un fiacre et portais rue Znamenskaïa une lettre, que je remettais en mains propres à la destinataire en y ajoutant quelque mensonge.

En définitive, mon but n'était pas atteint : ce n'était pas cela que j'avais espéré en devenant valet de chambre. Chaque

jour de ma nouvelle existence était perdu, aussi bien pour ma cause que pour moi-même. Orlov ne parlait jamais de son père. Ses visiteurs n'en parlaient pas davantage. Ce que j'apprenais de cet homme d'État, de ses faits et gestes, de ses intentions, je l'apprenais, comme auparavant, par les journaux et par ma correspondance avec mes camarades. Les centaines de lettres ou de papiers qui s'amoncelaient sur le bureau d'Orlov et que je parcourais n'offraient pas même un rapport éloigné avec ce que je cherchais. Orlov s'inquiétait fort peu des actes — cependant fameux — de son père. Il semblait n'en avoir jamais entendu rien dire, et il se comportait comme si son père était mort depuis longtemps.

III

Les jeudis, nous avions du monde.

Je faisais venir d'un restaurant une beau morceau de rosbif, et je téléphonais à un marchand de nous envoyer des huîtres, du caviar, du fromage, etc. J'achetais des cartes à jouer. Pauline préparait, de bonne heure, un service à thé avec tout ce qu'il fallait pour servir le souper. A vrai dire, ce petit remue-ménage donnait un peu de variété à notre vie oisive, et les jeudis étaient les jours que nous préférions.

Les visiteurs n'étaient que trois.

Le personnage le plus considérable et, en somme, le plus intéressant des trois était un certain Pékarsky, un homme grand, sec, âgé d'environ quarante-cinq ans, avec un long nez recourbé, une épaisse barbe noire et un front assez dégarni; ses yeux étaient gros, à fleur de tête, et sa physionomie était sérieuse, grave, comme celle d'un philosophe grec. Administrateur d'un chemin de fer, conseil d'une grande administration publique, il se trouvait de plus en relations d'affaires avec une foule de gens, en qualité de tuteur, de liquidateur, etc. Son rang dans la hiérarchie officielle n'était pas important, lui-même s'appelait modestement « avocat à la cour », mais il exerçait une influence énorme. Sur une simple carte ou un mot de lui, une célébrité médicale vous recevait avant votre tour, et vous aviez un accès facile chez l'ingénieur

en chef de telle compagnie, comme chez un haut fonctionnaire. On disait que par son entremise on pouvait obtenir un emploi équivalent à celui de préfet, ou bien, dans un autre ordre d'idées, étouffer un scandale fâcheux.

Il était considéré comme un homme très intelligent, mais c'était un cerveau particulier et bizarre que le sien. Il pouvait, de tête, multiplier instantanément des chiffres comme 213 par 373 ou transformer des livres sterling en marks sans recourir au crayon; il connaissait à fond les finances, les voies ferrées, et rien de ce qui touchait aux administrations les plus diverses n'avait de secret pour lui; comme avocat d'affaires civiles, il comptait parmi les plus retors, de sorte qu'il était malaisé de lutter contre lui.

Et, avec tout cela, il y avait bien des choses que cette intelligence remarquable n'arrivait pas à comprendre et que pourtant comprenaient une foule de gens même bornés. C'est ainsi qu'il n'arrivait pas à s'expliquer pourquoi des hommes pouvaient s'ennuyer, pleurer, se brûler la cervelle et même tuer autrui, pourquoi ils se laissaient émouvoir ou agiter par des faits qui ne les concernaient pas personnellement, pourquoi ils riaient en lisant Gogol ou Tchédrine... Tout ce qui était abstrait, tout ce qui relevait de la pensée ou du sentiment était lettre morte pour lui et lui semblait fastidieux, comme la musique semble fastidieuse à qui n'a pas d'oreille.

Il jugeait les hommes au seul point de vue des affaires, et les divisait en capables et en incapables. Il n'admettait point d'autres catégories. — L'honnêteté ou la distinction, ce n'est que des éléments secondaires de la capacité. — On peut faire la fête, se livrer à la débauche, jouer aux cartes, pourvu que les affaires n'en souffrent pas... Croire à l'existence de Dieu n'est pas très fort, mais la religion doit être sauvegardée : car il faut un principe, un frein moral pour le peuple, lequel, sans cela, refuserait de travailler... Les punitions n'ont pour objet que de faire peur... Il est inutile d'aller à la campagne en été, car on est tout aussi bien à la ville... Et cætera. — Il était veuf et n'avait pas d'enfants, mais il menait le train d'un homme marié et avait un loyer de trois mille roubles.

Le second visiteur, Koukouchkine, un fonctionnaire encore jeune, mais déjà d'un grade élevé, était d'une taille inférieure

à la moyenne, avec une figure exiguë et mince, tandis que tout son corps, au contraire, était gros et comme gonflé. Son visage, par ce contraste, offrait une expression tout à fait désagréable. Il avait une petite bouche en cœur, et ses petites moustaches coupées court avaient l'air collées sur sa lèvre. C'était un homme aux mouvements de lézard. Il n'entrait pas dans une pièce, il s'y glissait, faisant des pas menus, menus, se balançant sur ses jambes et poussant des « hi! hi! » en signe de satisfaction. Quand il riait réellement, il montrait ses dents par un rictus. Il était attaché à un gros fonctionnaire, avec délégations spéciales, et ne faisait rien, tout en recevant de forts émoluments, surtout en été, où l'on inventait pour lui des missions fructueuses.

C'était un arriviste, jusqu'à la moelle des os, jusqu'à la dernière goutte de sang, mais un arriviste d'une espèce vulgaire et comme étriquée, peu sûr de lui, et qui fondait sa fortune sur des sortes d'aumônes. Pour obtenir une infime décoration étrangère, ou pour être cité dans les journaux comme ayant assisté à un enterrement ou à quelque cérémonie religieuse parmi des personnages considérables, il était prêt à n'importe quelle humiliation, à n'importe quelle bassesse, aux plus viles flagorneries.

Par lâcheté, il adulait Orlov et Pekarsky, dans lesquels il voyait des hommes puissants; il nous flattait, nous autres, Pauline et moi, parce que nous étions au service d'un gaillard influent. Chaque fois que je l'aidais à enlever son manteau, il me faisait des « hi! hi! » et me demandait :

— Tu es marié, Stépane? hein?

Après quoi, il me débitait des saletés, en témoignage de sa bienveillance particulière à mon égard.

Il flattait les faiblesses d'Orlov, sa corruption morale, ses airs de blasé. Pour lui plaire, il faisait le persifleur et l'athée, dénigrait avec lui tous ceux qu'ailleurs il encensait servilement. Si, au souper, la conversation roulait sur les femmes, il jouait les débauchés subtils et délicats.

Il faut dire, en général, que les viveurs pétersbourgeois aiment à s'étendre sur leurs goûts étranges. Il en est qui, tout en étant pourvus d'une haute situation, se contentent fort bien des caresses de leur cuisinière ou de quelque malheureuse faisant le trottoir sur la perspective Nevsky. Mais, à

les entendre parler de soi, on jurerait qu'ils sont adonnés à tous les vices de l'Orient et de l'Occident, et affiliés à une dizaine de clubs secrets surveillés par la police. Ainsi Koukouchkine débitait sur lui-même les mensonges les plus impudents. On ne le croyait pas, et on écoutait ses racontars sans leur prêter la moindre attention.

Le troisième visiteur, enfin, se nommait Grouzine. C'était le fils d'un général respectable et savant. Il avait l'âge d'Orlov. Il était blond, myope et portait des lunettes à monture d'or. Je me rappelle ses cheveux longs, ses doigts effilés et blancs, pareils à ceux des pianistes. Il y avait, d'ailleurs, dans toute sa silhouette, quelque chose d'un musicien, d'un virtuose. Des types semblables tiennent souvent dans les orchestres le premier violon. Il toussait, souffrait de migraines, avait l'air chétif, maladif. Chez lui, on devait assurément le déshabiller et l'habiller, comme un enfant.

Il avait fait ses études dans une école de droit et débuté dans une administration qui dépendait du ministère de la Justice. Puis il trouva un emploi au Sénat. Il l'avait quitté pour un autre, dans un autre ministère, et celui-là pour un autre encore. Au moment où je le connus, il était dans l'administration de Georges Ivanitch Orlov, où il était sous-chef de bureau ; il parlait cependant de le planter là et de retourner au ministère de la Justice. Ses fonctions et ses pérégrinations administratives, il les envisageait avec une rare légèreté, et, lorsqu'on parlait devant lui, avec ce ton sérieux que le sujet comporte, d'avancements, d'appointements, de décorations, il souriait avec bonhomie et disait :

— Oui, oui, le service, l'administration, il n'y a que cela de vrai au monde!

Il avait une femme, une petite créature au visage ratatiné, très jalouse, et cinq enfants malingres. Il trompait sa femme et n'aimait ses enfants que lorsqu'il se trouvait avec eux. En somme, il était assez indifférent à l'égard de sa famille et s'en moquait un peu. Il vivotait, faisant des dettes partout, à droite et à gauche, empruntant de l'argent, toutes les fois qu'il le pouvait, même à ses chefs, même aux portiers.

Nature molle, paresseuse jusqu'à l'apathie et qui s'en allait à la dérive sans savoir où ni pourquoi, il suivait quiconque

voulait bien le conduire. On l'emmenait dans quelque repaire, il y allait. On plaçait du vin devant lui, il en buvait; n'en plaçait-on pas? il s'en passait très bien. Si l'on daubait sur les femmes en sa présence, il daubait sur la sienne, affirmant qu'elle lui avait fait manquer sa vie. Et si on louait les femmes, il louait la sienne, disant avec sincérité :

— Je l'adore, ma pauvre chérie.

Il n'avait point de pelisse, et mettait, en hiver, un plaid qui sentait la *nursery*. Lorsque, au souper, devenu tout à coup pensif, il roulait des boulettes de mie et que, distraitement, il absorbait du vin en quantité, j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose en cet homme, quelque chose qu'il sentait peut-être vaguement lui-même, mais dont l'agitation et les triviales mesquineries de sa vie l'empêchaient de se rendre un compte bien net.

Il touchait un peu du piano. Quelquefois, il s'asseyait devant l'instrument, plaquait délicatement deux ou trois accords et chantait doucement :

Que me réserve le jour qui vient[1]?

Mais aussitôt, comme effarouché, il se levait et s'éloignait du piano.

Nos visiteurs sonnaient ordinairement vers dix heures.

Ils s'installaient dans le cabinet d'Orlov et y jouaient aux cartes, tandis que Pauline et moi nous leur servions le thé. C'est là que j'ai pu apprécier toutes les délices de la condition d'un domestique. Demeurer debout pendant quatre ou cinq heures près de la porte, veiller à ce que les verres vides soient aussitôt remplis de nouveau, changer les cendriers, se précipiter vers la table pour ramasser une carte ou un morceau de craie tombé à terre, mais surtout se tenir debout et attentif, sans oser dire un mot ni toussoter, ni sourire, — cela, je vous assure, est bien plus dur que le plus dur labeur de paysan. Jadis, il m'est arrivé, les nuits d'hiver, dans l'ouragan, de faire le quart sur le pont d'un navire. Eh bien, c'était, sans comparaison, beaucoup moins pénible.

1. Vers célèbre du roman de Pouchkine, *Eugène Onéguine*, et phrase non moins fameuse de l'opéra qu'en a tiré Tchaïkovsky.

Ils jouaient aux cartes jusqu'à deux, quelquefois jusqu'à trois heures : ils se rendaient ensuite dans la salle à manger pour souper, — ou, comme disait Orlov, pour « casser une croûte ». — A table, ils causaient.

C'est Orlov qui, d'habitude, — entamait la conversation, avec des yeux qui riaient, — sur quelque personne de leurs relations communes, sur un livre lu récemment, sur l'avancement ou la permutation de quelque dignitaire en vue, sur un projet de loi.

Aussitôt le flagorneur Koukouchkine de renchérir, et alors commençait un chassé-croisé de propos qui, dans mon état d'âme, me semblaient écœurants. La raillerie d'Orlov et de ses amis n'avait pas de bornes et n'épargnait rien, ni personne. La religion, la philosophie, le but et le sens de la vie, le peuple, ils raillaient tout. On rencontre à Pétersbourg une catégorie nombreuse de gens qui plaisantent sur tout dans la vie et qui, même en présence d'un famélique ou d'un suicidé, ne peuvent retenir une sotte plaisanterie ; Orlov et ses amis ne plaisantaient pas, eux : ils raillaient. Ils disaient que Dieu n'existe pas et que la personnalité humaine, avec la mort, cesse à tout jamais : en fait d'immortels, il n'y a que ceux de l'Académie française. et encore !... Le vrai bien n'est pas et ne peut pas être, car il suppose la perfection humaine : or, celle-ci est une pure entité logique. La Russie est un pays non moins pauvre et non moins ennuyeux que la Perse. Les intellectuels russes sont des gens lamentables ; — pour Pékarsky, c'étaient, dans l'énorme majorité des cas. des gens « incapables » et qui n'étaient bons à rien. — Le peuple est alcoolique, paresseux, voleur et dégénéré. Nous n'avons point de science, notre littérature est balourde, notre commerce est fondé sur la fraude et sur le principe qu' « il faut tromper pour vendre avantageusement ». Etc., etc., toujours, toujours en se raillant de tout.

Le vin bu donnait, vers la fin du souper, une impulsion plus gaie aux esprits et une tournure plus leste à la causerie. On plaisantait la vie de famille de Grouzine, les victoires amoureuses de Koukouchkine et un certain carnet de dépenses où Pékarsky, en regard d'une feuille ornée de cette inscription : *Pour les œuvres pies*, ouvrait un autre compte ainsi intitulé : *Pour les besoins physiologiques*. On prétendait qu'il n'y a point d'épouses fidèles, ni de femmes dont, avec un certain savoir-

faire, on ne puisse obtenir les faveurs sans quitter le salon, cependant qu'à deux pas de là, dans son cabinet, le mari sera occupé à son travail. Les fillettes n'ignorent déjà rien. Orlov conservait la lettre d'une lycéenne, — une gamine de quatorze ans à peine, — écrivant qu'elle avait accompagné chez lui un officier rencontré au sortir du lycée et qui l'avait gardée jusqu'à la tombée de la nuit : elle s'était empressée de raconter ses impressions à l'une de ses amies.

Ils disaient que la pureté des mœurs n'a jamais existé et qu'elle est, évidemment, inutile. L'humanité s'en est jusqu'à présent fort bien passée. Quant au mal causé par ce qu'on est convenu d'appeler la débauche. ce mal est assurément fort exagéré. Certain vice contre nature, puni par notre code, n'a pas empêché Diogène d'être un maître et un philosophe. César et Cicéron, tout débauchés qu'ils fussent, n'étaient-ils pas de grands hommes, nonobstant? Le vieux Caton épousait une toute jeune femme, mais continuait à être considéré comme un homme de mœurs rigides et un censeur de la moralité.

Vers trois ou quatre heures. nos visiteurs partaient. Quelquefois Orlov s'en allait avec eux chez une certaine Varvara Ossipovna, dans la rue des Officiers.

Je regagnais alors ma chambre et, pendant longtemps, je ne pouvais fermer l'œil à cause de ma toux.

IV

Environ trois semaines après mon entrée chez Orlov, un matin, — c'était, s'il m'en souvient, un dimanche, — quelqu'un sonne à la porte. Il n'était pas encore onze heures; Orlov dormait encore.

J'allai ouvrir. Imaginez ma stupéfaction lorsque je vis sur le palier une dame voilée.

— Georges Ivanitch est là? — demanda-t-elle.

A la voix, je reconnus Zénaïda Fédorovna : je lui avais porté assez de lettres rue Znamenskaïa!

Je ne sais plus maintenant si, oui ou non, je lui répondis quelque chose : son apparition m'avait troublé. Je crois, d'ailleurs, qu'elle n'avait pas besoin d'une réponse : en un clin d'œil,

elle glissa devant moi ; remplissant toute l'antichambre de son parfum, que je me rappelle encore très bien aujourd'hui, elle pénétra dans l'appartement, et bientôt le son de ses pas légers s'éteignit tout à fait.

Durant une demi-heure au moins, je n'entendis plus rien. Puis on sonna de nouveau à la porte. Cette fois, c'était une jeune fille bien mise, — probablement femme de chambre chez des gens riches, — qui, aidée par notre concierge, autant qu'elle essoufflé, apportait deux valises et une grande malle en osier.

— C'est pour Zénaïda Fédorovna, — déclara la jeune fille.

Et elle repartit, sans ajouter un seul mot.

Tout cela était mystérieux et faisait sourire malignement Pauline, qui avait un respect religieux jusque pour les caprices de son maître. Elle avait l'air de vouloir dire : « Voilà comme nous sommes, nous autres verts galants !... » Et, tout le temps, elle marchait sur la pointe des pieds.

Enfin, les pas légers se firent de nouveau entendre. Zénaïda Fédorovna fit irruption dans le vestibule que je traversais pour me rendre dans ma chambre, et elle me dit :

— Stépane, porte donc à Georges Ivanitch ses habits !

Lorsque j'entrai chez Orlov avec ses vêtements et ses chaussures, je le trouvai, assis sur son lit les jambes pendantes, les pieds sur la peau d'ours. Toute son attitude dénotait la confusion. Il ne me remarquait pas, moi, il s'inquiétait fort peu de mes impressions, à moi, laquais : aussi n'était-il confus que devant lui-même, devant son propre « œil intérieur ». Il s'habillait, se lavait, maniait ses peignes et ses brosses lentement et en silence, comme pour se donner le temps de bien réfléchir à la situation et de s'y reconnaître bien clairement. Il n'était pas jusqu'à son dos qui ne décelât son trouble et son mécontentement de lui-même.

Ils burent le café ensemble. Zénaïda Fédorovna l'avait versé dans les deux tasses ; puis, les coudes posés sur la table et riant :

— J'ai peine à m'imaginer que je sois ici ! — dit-elle. — Après qu'on a voyagé longtemps et qu'on est arrivé dans un hôtel, on se refuse à croire qu'on n'a plus à prendre le train... Comme il est agréable de pousser un soupir de soulagement !

Et, telle une petite fille qui brûle de faire une gaminerie, elle poussa un soupir, et puis elle rit encore.

— Vous m'excuserez, — fit Orlov, en désignant de la tête ses journaux. — Lire en prenant mon café, c'est mon habitude irrésistible. Mais je sais faire deux besognes à la fois : et lire, et écouter.

— Certainement!... lisez donc, lisez, je vous en prie!... Vos habitudes et votre liberté doivent rester intactes... Mais, dites-moi, pourquoi avez-vous cette figure de carême? Êtes-vous toujours ainsi, le matin, ou n'est-ce qu'aujourd'hui?... Vous n'êtes pas content?

— Au contraire! Mais j'avoue que je suis un tantinet ahuri.

— Pourquoi donc cela? Vous aviez eu le temps de vous préparer à mon irruption : je vous en avais assez menacé. tous les jours!

— Oui, mais je m'attendais peu à vous voir exécuter votre menace justement aujourd'hui.

— Je ne m'y attendais pas moi-même!... Mais c'est mieux ainsi. C'est mieux, cher ami. On arrache une dent mauvaise d'un coup ... et c'est fini.

— Oui, sans doute.

— Ah! mon chéri! — dit-elle en baissant les paupières. — Tout est bien qui finit bien; mais, avant que cela eût bien fini, que de misères! Vous me voyez joyeuse : ne vous y fiez pas! Je suis heureuse. mais j'ai plus envie de pleurer que de rire! Hier, j'ai dû soutenir un véritable assaut, — poursuivit-elle en français. — Dieu seul sait combien cela m'a été pénible! Mais je ris, parce que je ne réussis pas à me persuader que tout cela est vrai. Il me semble que je suis ici, avec vous, à prendre le café, non pas dans la réalité, mais dans un songe!

Puis, toujours en français, elle retraça les péripéties de l'explication qu'elle avait eue la veille avec son mari. dont elle s'était séparée définitivement. Ses yeux tantôt se voilaient de larmes, tantôt riaient et regardaient Orlov avec ravissement. Elle raconta que son mari la soupçonnait depuis longtemps, mais évitait avec soin tout entretien à ce sujet. Il y avait des scènes entre elle et lui, et même souvent; mais, au moment le plus chaud, il se taisait tout à coup et regagnait son cabinet de travail pour ne pas lui dire ses soupçons, dans l'excitation de la querelle, ni lui fournir, à elle-même, prétexte à faire des aveux. Elle, cependant, se sachant coupable envers lui

et se sentant veule, sans forces pour un acte hardi et grave, endurait des tourments d'enfer : elle se haïssait elle-même et haïssait son mari chaque jour davantage. Mais, la veille, au cours d'une nouvelle dispute, comme il s'écriait d'une voix larmoyante : « Quand donc cela finira-t-il, mon Dieu? » et se retirait dans son cabinet, elle avait couru après lui, comme un chat après une souris, et, l'empêchant de refermer la porte, avait crié qu'elle le détestait de toute son âme. Alors il l'avait reçue là, et, séance tenante, elle lui avait tout avoué : elle en aimait un autre, qu'elle considérait comme son véritable et unique mari légitime, et elle croyait, enfin, de son devoir — un devoir de conscience — d'aller vivre avec lui sur-le-champ, ce qu'elle ferait malgré tous et malgré tout, dût-on tirer sur elle!...

— Vous êtes bien romantique, — fit Orlov, sans détacher les yeux de son journal.

Elle rit et continua son récit, sans toucher à sa tasse. Ses joues s'empourprèrent d'animation : elle-même en fut un peu gênée. Parfois elle jetait sur Pauline et sur moi des regards légèrement confus.

La suite de son discours m'apprit que son mari lui avait répondu par des reproches, des menaces et, finalement, par des larmes. Il aurait été plus exact de dire que ce n'était pas elle, mais bien lui qui avait soutenu un véritable assaut.

— Mon ami, — disait-elle, — tant que mes nerfs restèrent tendus, oui, tout alla bien. Mais lorsque vint la nuit, je sentis faiblir mon énergie. Vous, Georges, vous ne croyez pas en Dieu. Moi, si, un peu, et je crains le châtiment. Dieu exige de nous la patience, la magnanimité, l'abnégation, et moi, vous le voyez, je me refuse à être patiente et à souffrir, je veux arranger ma vie à ma guise. Est-ce bien, est-ce mal au regard de ce Dieu?

» A deux heures du matin, mon mari vint chez moi et me dit : « Vous n'aurez pas l'audace de partir, ou bien je vous ferai aussitôt ramener par la police, et quel scandale!... » Puis, un peu après, le voilà de nouveau sur le pas de la porte, qui me dit : « Épargnez-moi! Votre départ peut me nuire dans ma carrière! » Ces paroles produisirent sur moi l'effet d'un grossier attouchement et me bouleversèrent. Il me sembla que

mon châtiment commençait déjà, et je tremblai de peur et je pleurai. Je craignais que le plafond ne s'écroulât sur ma tête, que la police ne vînt me chercher, que vous ne cessiez de m'aimer... quoi encore?... Je me disais que je renoncerais à mon bonheur, que je me ferais religieuse ou sœur de charité... Mais, soudain, je me rappelais que vous m'aimiez, que je n'avais pas le droit de disposer de moi-même sans votre consentement. Alors, dans ma pauvre cervelle, les pensées se mirent à tourner, à se mêler, et, désespérée, je ne savais plus à quelle idée m'arrêter, je ne savais plus que faire.

» Mais le soleil se leva, et je redevins gaie... Aussitôt je m'en suis allée vers vous, et me voici!... Ah! mais quels tourments! je suis à bout de forces, mon chéri! Je n'ai pas fermé l'œil, ces deux nuits dernières!

Elle était fatiguée et excitée à la fois. Elle eût désiré en même temps et dormir, et parler, parler sans fin, et rire, et pleurer, et aller déjeuner dans un restaurant, pour bien savourer sa liberté!...

— Tu as un joli appartement, mais je crains bien qu'il ne soit un peu petit pour nous deux, — disait-elle après le café, en visitant rapidement toutes les pièces. — Quelle chambre me donnes-tu? Moi, je voudrais bien celle-ci, parce qu'elle est contiguë à ton cabinet.

Vers une heure, elle changea de robe dans la pièce contiguë au cabinet d'Orlov et qu'elle appelait maintenant « sa chambre ». Puis, ils sortirent. Ils déjeunèrent et dînèrent au restaurant et, dans l'intervalle, visitèrent les magasins. Toute cette journée, je dus ouvrir la porte à des commissionnaires et à des employés embarrassés de paquets. On apporta ainsi une magnifique psyché, une table de toilette, un lit, et un service à thé, superbe, dont nous n'avions aucun besoin; puis, toute une famille de casseroles que nous disposâmes, Pauline et moi, l'une à côté de l'autre, sur une planche, dans notre cuisine vide et froide. Comme nous défaisions le paquet où était le service à thé, les yeux de Pauline brillèrent, et elle me lança par trois fois un regard tout chargé de haine et d'appréhension, où se lisait la crainte que ce ne fût moi le premier à voler une de ces gracieuses petites tasses. On

apporta aussi un bureau pour dame, très cher, mais incommode. Visiblement, Zénaïda Fédorovna avait l'intention de s'installer chez nous solidement, en maîtresse de maison.

Elle rentra avec Orlov, après neuf heures. Toute pénétrée de la fière conscience d'avoir accompli un acte hardi, peu commun, passionnément éprise et, pensait-elle, passionnément aimée, alanguie et goûtant par avance un long et bienfaisant sommeil, Zénaïda Fédorovna avait l'air de boire à pleines lèvres sa nouvelle existence. Enivrée d'un bonheur débordant, elle se serrait les mains à elle-même avec vigueur, déclarait que tout allait à merveille, jurait d'aimer éternellement son Orlov... Et ses serments naïfs, la certitude ingénue, presque puérile, qu'elle était adorée avec une ardeur égale et non moins éternelle, la rajeunissaient de cinq bonnes années. Elle gazouillait des riens charmants et se moquait d'elle-même.

Puis, voulant reprendre son sérieux et dire quelque chose de grave et d'important :

— Il n'y a pas de bien au-dessus de la liberté, — fit-elle. — Dire que l'on agit presque toujours d'une manière si absurde!... Nous n'attachons aucun prix à nos propres opinions, pour sensées qu'elles soient, et nous nous inclinons devant l'opinion d'un imbécile. Moi, j'avais peur du qu'en dira-t-on, jusqu'à la dernière minute; mais je résolus de n'obéir qu'à moi-même et de ne vivre qu'à ma guise, et mes yeux, du coup, se dessillèrent, je vainquis mes sottes frayeurs, et me voici heureuse, heureuse à souhaiter un pareil bonheur à tous!

Mais le fil de ses pensées se brisait aussitôt, et elle parlait de louer un autre appartement, d'acheter chevaux et voiture, de faire un voyage en Suisse et en Italie... Orlov, lui, était fatigué par les courses à travers les magasins et dans les restaurants; de plus, il n'avait pas cessé d'éprouver cette confusion devant soi-même que j'avais remarquée le matin. Il souriait, mais par politesse plutôt que de plaisir, et, quand elle disait quelque chose d'un ton sérieux, il acquiesçait d'une voix ironique :

— Oh! oui.

— Stépane, — fit-elle tout à coup en s'adressant à moi, — tâchez de nous procurer un bon cuisinier.

— Pour cela, rien ne presse, — intervint Orlov, en me

regardant avec froideur. — Il faut d'abord s'installer dans un autre appartement.

Il n'avait ni cuisinière ni chevaux chez lui, parce qu'il ne se souciait pas, comme il disait, « d'avoir de la malpropreté » dans sa maison; Pauline et moi, il nous subissait par nécessité. Ce qu'on appelle « un foyer » avec ses joies et ses mesquineries nécessaires froissait les goûts d'Orlov, comme une trivialité. C'était quelque chose de vulgaire, à ses yeux, c'était « mauvais genre » que d'avoir chez soi une femme enceinte, des enfants...

J'étais curieux de savoir comment allaient vivre ensemble, et s'entendre, sous un même toit, ces deux êtres si différents : — elle, aimant son intérieur, achetant des casseroles, rêvant d'avoir un bon cuisinier, des chevaux, — lui, répétant si volontiers à ses amis que, dans la maison d'un homme « comme il faut », d'un homme « propre », il ne doit y avoir, comme sur un navire de guerre, rien d'inutile : ni femme, ni enfants, ni batterie de cuisine!...

V

Voici maintenant ce qui se passa le premier jeudi après l'arrivée de Zénaïda Fédorovna.

Ce jour-là, Orlov et elle avaient dîné chez Coutant ou chez Donon[1]. Orlov seul était rentré. Zénaïda Fédorovna, elle, s'était rendue, comme je le sus plus tard, dans un quartier éloigné, chez sa vieille gouvernante, où elle voulait rester jusqu'au départ de nos visiteurs. Orlov se souciait peu de la montrer à ses amis : — je l'avais compris dès le matin du second jour, à l'heure du café, en entendant le patron lui assurer que, pour sa tranquillité à elle, il supprimerait les réceptions du jeudi.

Les trois amis arrivèrent, comme d'habitude, presque en même temps.

— Madame est là? — me demanda Koukouchkine à voix basse.

— Non, monsieur, — répondis-je.

Il entra, avec des yeux luisants, rusés, un sourire mystérieux et en frottant ses mains gelées.

— J'ai l'honneur de vous présenter mes félicitations! — dit-

1. Restaurateurs en vogue.

il à Orlov, avec son rire de vile flatterie qui secouait tout son corps. — Je vous souhaite de croître et de multiplier comme les cèdres du Liban!

Les visiteurs pénétrèrent dans la chambre à coucher, y firent quelques observations de circonstance à propos de mignonnes pantoufles, du tapis qui séparait les deux lits et d'un peignoir gris jeté sur le chevet de celui-là. Ils étaient fort amusés de voir l'homme entêté, qui méprisait toute banalité en amour, tombé dans les filets d'une femme, de la façon la plus simple et la plus banale du monde.

— Ce que vous avez raillé, vous le servirez! — dit Koukouchkine en vieux slavon.

Il avait cette manie fâcheuse : faire étalage de textes vieux slavons, pris dans les liturgies.

— Chut! — reprit-il, en approchant un doigt de ses lèvres, quand tous passèrent de la chambre à coucher dans celle qui touchait au cabinet d'Orlov. — Chut! c'est ici que Marguerite rêve de son Faust!

Et il partit d'un éclat de rire, comme s'il avait dit quelque chose de fort drôle.

Je regardais Grouzine, présumant que son âme de musicien se froisserait de ce rire. Je me trompais. Sa face maigre et bonne rayonnait de plaisir. Tandis qu'on s'asseyait à la table de jeu, il dit, en grasseyant et comme étranglé par son rire, lui aussi, qu'il ne manquait plus à « Georget », pour la plénitude de son bonheur familial, qu'une pipe au long tuyau et une guitare. Pékarsky riait à l'unisson, mais d'un air plus posé; pourtant sa face était plutôt soucieuse, comme pour laisser entendre que cette aventure amoureuse lui était désagréable. Il ne comprenait pas très bien ce qui s'était produit au juste.

— Eh bien, et le mari? — s'enquit-il, perplexe, comme on avait joué déjà trois *rubbers*.

— Sais pas! — répondit Orlov.

Pékarsky se fourra les doigts dans sa barbe et se mit à réfléchir. Il se tut jusqu'au souper. A table, il déclara avec lenteur, en épelant presque chaque mot :

— Je te demande pardon, mais je ne vous comprends ni l'un ni l'autre... Vous étiez amoureux l'un de l'autre, vous pouviez à satiété violer le sixième commandement : très

bien. je me l'explique... Oui, je m'explique cela... Mais à quoi bon initier le mari à vos secrets? Était-ce bien nécessaire?

— Qu'importe?

— Hein? — fit Pékarsky, en redevenant pensif. — Alors je te dirai ceci, mon cher, — continua-t-il, en tendant visiblement ses facultés pour saisir une chose qui lui demeurait inintelligible. — Si jamais je me marie et qu'il te vienne la fantaisie de m'infliger des cornes, fais-le de manière que je ne m'en aperçoive point. Il est beaucoup plus honnête de tromper un homme que de lui gâcher son existence et sa réputation... Oui, oui, vous pensez tous les deux qu'en vous mettant ouvertement en ménage, vous agissez d'une façon loyale et moderne; mais moi, il m'est impossible de partager ce... comment cela s'appelle-t-il, déjà?... ce romantisme.

Orlov ne répondit rien. Il était de mauvaise humeur et n'avait pas envie de parler.

Pékarsky, toujours perplexe, tambourina, quelque temps, avec ses doigts, sur la table. Il réfléchit, puis il répéta :

— Non, non, je ne vous comprends ni l'un ni l'autre. Tu n'es plus un étudiant, elle n'est pas une petite modiste. Vous avez de la fortune, l'un et l'autre. Il me semble que tu pouvais lui louer un appartement.

— Non, je ne le pouvais pas. Lis un peu Tourguéniev.

— Je n'ai pas besoin de lire Tourguéniev. Je l'ai lu.

— Tourguéniev, dans ses œuvres, enseigne que toute femme supérieure et qui pense loyalement doit rejoindre l'homme qu'elle aime et le suivre au bout du monde pour servir son idée, — dit Orlov, avec une lueur d'ironie sous les paupières. — Le bout du monde, c'est une *licentia poetica*, bien entendu : le monde entier, avec tous ses bouts, tient dans l'appartement de l'homme aimé... Par conséquent, ne pas vivre dans le même appartement que la femme aimée, c'est lui refuser un rôle élevé, c'est rester étranger à son idéal... Oui, mon cher, Tourguéniev a écrit des romans, et c'est moi, à cette heure, qui suis obligé de me débrouiller...

— Qu'est-ce que Tourguéniev a donc à faire dans tout cela? Je ne le comprends pas, — dit Grouzine avec douceur en haussant les épaules. — Tu te rappelles, Georget, ses *Trois*

Rencontres? Il se promène, tard dans la soirée, par les rues de quelque petite ville italienne, et soudain il entend chanter :

Vieni pensando a me segretamente!...

Grouzine chanta cette phrase lui-même.

— C'est beau! — dit-il ensuite.

— Mais enfin, elle n'est pas venue s'installer chez toi malgré ta volonté! — insista Pékarsky. — C'est toi qui l'as voulu!

— Allons, c'est moi qui l'ai voulu, maintenant!... Je l'ai si peu voulu que je n'avais jamais cru la chose possible. Quand elle me disait qu'elle viendrait vivre avec moi, je croyais à une charmante plaisanterie.

Ils rirent tous.

— Je ne pouvais pas le vouloir, voyons! — reprit Orlov sur le ton d'un homme que l'on contraint à se justifier. — Je ne suis pas un héros de Tourguéniev, moi, et si jamais je m'ingérais de libérer quelque peuple opprimé[1], je n'irais pas, pour ce faire, m'embarrasser d'une dame!... Je considère l'amour, tout d'abord, comme un besoin de mon organisme, un besoin bas et ennemi de mon esprit. Il faut satisfaire l'amour avec discernement ou bien l'étouffer en soi, y renoncer : sans quoi, il introduira dans votre vie des éléments aussi malpropres qu'il l'est lui-même. Pour que l'amour soit un plaisir et non une horreur, je tâche de l'embellir, je cherche à le parer d'illusions, d'innombrables illusions. Je n'irai pas chez une femme, si d'avance je ne suis pas sûr de la trouver jolie et séduisante. Je n'irai pas, si moi-même je ne suis pas bien disposé intellectuellement. C'est dans ces conditions seulement que nous arriverons à nous leurrer l'un à l'autre et à croire que nous nous aimons... Mais pouvais-je tolérer des rangées de casseroles en cuivre chez moi, pouvais-je me résoudre à contempler une tête de femme avant qu'elle soit coiffée? Ou à me montrer moi-même quand je ne suis pas encore débarbouillé, quand je suis de mauvaise humeur?

» Zénaïda Fédorovna, dans la simplicité de son âme, veut m'obliger à chérir ce que j'ai toujours fui. Elle veut m'imposer un déménagement, avoir ses chevaux, compter mon linge,

1. Allusion au héros de ce roman : *A la Veille*. (Note des traducteurs.)

veiller sur ma santé. Elle veut se mêler perpétuellement à mon existence, s'attacher à chacun de mes pas, tout en m'assurant avec sincérité que ma liberté, que mes habitudes sont respectées.

» Elle est persuadée que nous allons, comme des jeunes mariés, faire dans le plus bref délai une sorte de voyage de noces, oui, c'est-à-dire qu'elle veut encore être là, auprès de moi, tout le temps, en chemin de fer et dans les hôtels... Et moi, en voyage, j'adore lire et je déteste causer...

— Fais-lui un petit sermon! — dit Pékarsky.

— Hein?... Oui, si elle pouvait comprendre!... Mais le diable est justement que nous n'avons pas la même manière de penser! Pour elle, quitter son papa, sa maman ou son mari et rejoindre l'homme qu'on aime, c'est le plus haut degré de la vertu civique; pour moi, c'est un enfantillage! Pour elle, aimer, se donner, cela signifie commencer une existence nouvelle; pour moi, cela ne signifie rien du tout. L'amour et le mâle constituent l'essentiel dans sa vie : peut-être sont-ce là, chez elle, les effets de la philosophie de l'inconscient, qui se manifeste en elle à son insu; mais va donc lui faire entendre, dans ces conditions, que l'amour n'est qu'un simple besoin, comme le besoin de la nourriture ou du vêtement; que le monde ne va pas s'écrouler parce qu'il y a de mauvais maris ou des épouses infidèles; qu'on peut très bien être un Don Juan, un débauché, et avoir un caractère noble, un cerveau de génie, et que, d'autre part, on peut s'interdire les joies de l'amour et n'en être pas moins une sotte et méchante bête!... Eh oui! va donc lui faire entendre tout cela! L'homme civilisé moderne, même celui qui se trouve sur les échelons inférieurs de la société, par exemple l'ouvrier français, ne dépense pour la femme que de cinq à dix sous par jour en moyenne. Son intelligence, ses nerfs, il les applique à son travail. Zénaïda Fédorovna, elle, donne à l'amour, non pas des sous, mais toute son âme! Comment veux-tu que je lui parle raison dans ces conditions-là? Je lui ferai, si tu veux, un petit sermon. Sais-tu ce qu'elle me répondra? Elle se mettra aussitôt à crier que je l'ai perdue, que j'ai brisé sa vie!

— Non, il ne faut pas lui parler raison, — dit Pékarsky. — Tu n'as qu'à louer pour elle un appartement à part. Et c'est tout.

— C'est facile à dire!...

Un court silence.

— Mais elle est gentille! — fit Koukouchkine. — Elle est charmante... Des femmes comme elle s'imaginent qu'elles aimeront toujours et se donnent avec passion.

— Oui, mais cela ne dispense pas d'avoir un peu de jugement, — repartit Orlov. — Il faut réfléchir. La longue expérience que nous offre la vie quotidienne, comme celle que nous offrent d'innombrables romans et pièces de théâtre, nous convainc, de la manière la plus absolue, que tout concubinage et adultère. si violent d'ailleurs que puisse être l'amour au début, ne dure guère, chez des gens convenables, au delà de deux ou, exceptionnellement, trois ans... C'est ce qu'elle devrait pourtant savoir!... C'est pourquoi tous ces déménagements. et ces casseroles, et ces poêles, et ces espérances d'un éternel amour et d'une harmonie de cœurs éternelle ne sont que moyens de me duper et de se duper elle-même.

» Elle est gentille, elle est charmante. Qui donc prétend le contraire?... Cela n'empêche pas qu'elle a renversé le char de ma vie et qu'elle me force à élever au niveau d'une chose sérieuse ce que je considérais auparavant comme sornettes et foutaises. Je suis obligé de m'incliner devant une idole en qui je n'ai jamais vu une divinité.

» Oh! Elle est gentille, elle est charmante. Cependant, lorsque, du ministère, je rentre chez moi, j'éprouve je ne sais quelle gêne ou quel ennui, comme si je m'attendais à y rencontrer quelque bouleversement : par exemple, des fumistes qui auraient démoli tous les poêles et rempli l'appartement de briques en tas et de poussière. Bref, pour l'amour. ce n'est plus des sous que je donne, mais bien une partie de ma tranquillité et de mon système nerveux... Mauvais, cela.

— Et dire qu'elle n'entend pas ce terrible homme! — intervint Koukouchkine avec un soupir. — Monsieur, — fit-il de son ton le plus théâtral, — je vais vous libérer. moi, du lourd devoir d'aimer cette exquise créature! Je vais vous enlever Zénaïda Fédorovna!

— Faites! — répondit Orlov négligemment.

Une demi-minute. Koukouchkine rit de son rire fluet, en tremblant de tout son corps. Puis il reprit :

— Je ne plaisante pas, vous savez! Ne vous avisez pas, après, de jouer les Othello!

On vanta l'infatigable entrain de Koukouchkine dans ses affaires d'amour, on rappela comme il était irrésistible pour les femmes et dangereux pour les maris, et comme, dans l'autre monde, il grillerait à jamais sur des charbons ardents à cause de sa vie déréglée.

Koukouchkine se taisait, baissait les yeux et faisait un geste de menace avec son petit doigt, lorsqu'on prononçait le nom d'une dame qu'ils connaissaient tous : c'étaient là des secrets féminins que l'on ne devait jamais révéler!

Tout à coup Orlov tira sa montre. Les autres comprirent et se levèrent.

Grouzine, passablement gris, s'habillait avec une maladresse lente et désespérante. Enfin, il réussit à enfiler son pardessus, tout pareil à ces manteaux que, dans les familles pauvres, on confectionne pour les enfants; puis, ayant relevé son col, il se mit à raconter une histoire qui n'en finissait plus. Mais, voyant que personne ne l'écoutait, il jeta sur ses épaules son plaid qui sentait la *nursery* et, d'un air coupable et suppliant, il me pria de lui trouver son chapeau.

— Mon petit Georget, mon ange! — dit-il à Orlov d'une voix tendre. — Écoutez-moi : venez avec nous voir des filles!

— Allez-y, vous autres; moi, je ne peux plus. Je suis quasiment marié!

— Oh! elle ne vous fera aucun reproche! Elle est si bonne! Mon cher et bon chef, venez! Le temps est magnifique, l'air est vif et pique un peu! Mais, parole, il faut vous distraire : vous êtes, le diable vous emporte! d'une humeur si morose!

Orlov s'étira, bâilla et regarda Pékarsky.

— Tu viens? — lui demanda-t-il, indécis.

— Je ne sais pas... Si l'on veut...

— Si je me saoulais, hein?... Soit, j'y vais! — décida Orlov, après un moment d'hésitation. — Attendez, je vais chercher de l'argent.

Il retourna dans son cabinet, suivi de Grouzine qui traînait son plaid. Puis, tous les deux revinrent dans l'antichambre. Grouzine, un peu ivre et tout joyeux, chiffonnait entre ses doigts un billet de dix roubles.

— Je vous les rendrai demain, — disait-il. — Quant à elle, elle est très bonne, et elle ne sera pas fâchée... C'est la marraine de ma petite Lise; je l'aime beaucoup, cette pauvre femme!... Ah! mon cher ami! — s'écria-t-il tout à coup, en riant et en appuyant son front contre le dos de Pékarsky. — Ah! Pékarsky, ma chère âme! Tu as beau être avocat, voire avocatissime, tu as beau avoir le cœur sec comme un bâton, tu aimes cependant les femmes, hein?

— Surtout les grosses! — dit Orlov, mettant sa pelisse. — Mais dépêchons-nous, si nous ne voulons pas la rencontrer dans l'escalier.

— *Vieni pensando a me segretamente!*

se mit à chanter Grouzine.

Ils partirent enfin.

Orlov ne coucha pas à la maison et ne rentra le lendemain que pour dîner.

VI

La petite montre en or de Zénaïda Fédorovna, que son père lui avait achetée autrefois, disparut un jour.

Cette disparition l'étonna et lui causa du malaise. Pendant la moitié de la journée, elle ne fit que marcher à travers l'appartement, effarée, visitant les tables, les tiroirs. Mais la montre était bien perdue, comme tombée au fond de l'eau.

Peu après, en revenant d'une visite ou d'une promenade, Zénaïda Fédorovna laissa dans l'antichambre son porte-monnaie. Heureusement pour moi, ce n'était pas moi, ce jour-là, qui avais aidé la jeune femme à se débarrasser de son manteau : c'était Pauline. Quand Zénaïda Fédorovna retourna dans l'antichambre pour y chercher son porte-monnaie oublié, elle ne l'y trouva plus.

— Voilà qui est bizarre! — dit-elle, perplexe. — Je me rappelle très bien cependant l'avoir tiré de ma poche pour payer mon fiacre et, ensuite, l'avoir posé ici, près de cette glace... Bizarre! bizarre!

Je n'avais pas volé, mais, en l'entendant dire ces choses,

j'éprouvais la même sensation que si vraiment c'était moi le voleur et si l'on m'eût pris la main dans le sac. A telle enseigne que des larmes m'en vinrent aux yeux.

A table, Zénaïda Fédorovna dit à Orlov, en français :

— Il y a des esprits, chez nous. Ce matin, j'avais oublié mon porte-monnaie dans l'antichambre. Je viens de le retrouver dans ma chambre, sur une table. Mais les esprits n'ont pas fait ce tour de passe-passe gratuitement. Ils ont gardé, pour rémunérer leur travail, une pièce en or et vingt roubles.

— Tantôt, c'est votre montre qui disparaît, tantôt c'est de l'argent. — dit Orlov. — Pourquoi ne m'arrive-t-il rien de semblable, à moi?

Un moment après, elle ne pensait plus au tour que lui avaient joué les esprits. et elle racontait à Orlov, en riant, comme quoi, l'autre jour, elle avait commandé à son papetier habituel du papier à lettres; mais, comme elle avait négligé de lui envoyer sa nouvelle adresse, son fournisseur fit livrer le papier à son ancien domicile, où son mari fut obligé d'acquitter la facture : douze roubles!... Et. tout à coup, son regard s'arrêta sur Pauline, et s'y fixa. Elle rougit et se troubla tellement qu'elle se mit à parler d'autre chose.

Quand je servis le café, dans le cabinet. Orlov se tenait près de la cheminée, le dos au feu, et elle était assise en face de lui, dans un fauteuil.

— Je ne suis pas de mauvaise humeur, non, — disait-elle en français. — Mais, plus je réfléchis, et plus la chose devient claire pour moi. Je pourrais vous dire le jour et l'heure, oui, même l'heure, où elle m'a volé ma montre. Et quant à mon porte-monnaie!... là-dessus, il ne peut y avoir aucun doute.

Elle prit la tasse de café que je lui apportais.

— Maintenant, — poursuivit-elle en riant, — je m'explique pourquoi je perds si souvent mes mouchoirs et mes gants! Dis ce que tu voudras, mais, dès demain, je renverrai cette créature, et je prierai Stépane d'aller chercher Sophie, ma femme de chambre, à moi... Celle-là n'est pas une voleuse, et elle n'a pas cet extérieur déplaisant.

— Vous êtes de mauvaise humeur. Demain, vous serez dans une meilleure disposition d'esprit, et vous comprendrez qu'on

ne peut chasser quelqu'un pour cette seule raison que vous le soupçonnez de quelque chose.

— Je ne la soupçonne pas : je suis sûre qu'elle est une voleuse, — répondit Zénaïda Fédorovna. — Tant que je soupçonnais le prolétaire à mine pitoyable que voici, je ne disais pas un seul mot... Cela me fait de la peine, Georges, que vous ne me croyiez pas.

— Si nous ne voyons pas certaines choses de la même manière, cela ne veut pas dire que je ne vous crois pas. Mettons que vous ayez raison, — dit Orlov, en jetant au feu sa cigarette terminée, — mais pourquoi vous émouvoir à ce point? D'une façon générale, j'avoue que je ne m'attendais pas à ce que ma petite maison et son économie vous causât tant de soucis et d'agitation. Il vous manque une pièce d'or? La belle affaire! Prenez-en une centaine chez moi, si vous voulez; mais changer l'ordre de la maison, choisir une nouvelle femme de chambre, attendre qu'elle s'habitue, tout cela est long et assommant et ne s'accorde pas avec mon caractère... Notre femme de chambre actuelle est, en effet, plutôt corpulente, et peut-être a-t-elle un faible pour les gants et les mouchoirs, mais elle se tient parfaitement, elle est stylée et elle ne glapit pas quand d'aventure Koukouchkine la pince.

— En un mot, vous ne pouvez pas vous en séparer... Eh! bien, il fallait me le dire tout de suite!

— Seriez-vous jalouse?

— Oui, je suis jalouse! — répondit Zénaïda Fédorovna.

— Merci.

— Oui, je suis jalouse! — répéta-t-elle, et des larmes brillèrent dans ses yeux. — Et puis, non, ce n'est pas de la jalousie que j'éprouve, c'est quelque chose de pire, que je ne sais pas désigner par un nom.

Elle se pressa les tempes, et continua :

— Vous êtes quelquefois si dégoûtants, vous autres hommes!... Ah! c'est horrible!

— Pour moi, je ne vois là rien d'horrible.

— Je ne sais pas, moi, je n'ai jamais vu cela, mais j'ai ouï dire que les hommes, encore tout enfants, commencent avec les femmes de chambre et, par habitude, n'ont plus, ensuite, aucune répulsion. Je ne sais pas, je ne sais pas, mais je l'ai

aussi lu... Georges, tu as sans doute raison, — reprit-elle, en s'approchant d'Orlov et en donnant à sa voix des inflexions caressantes et suppliantes; — oui, en effet, je ne suis pas de bonne humeur aujourd'hui. Mais, comprends-moi, je ne puis pas faire autrement : elle me dégoûte et me fait peur; sa vue seule m'est déjà très pénible.

— Hé! ne peut-on pas s'élever au-dessus de petitesses pareilles? — dit Orlov en haussant les épaules et en quittant la cheminée. — Il y a une chose bien simple : faites comme si elle n'existait pas, elle ne vous dégoûtera plus alors, et vous n'aurez pas besoin de faire un véritable drame du moindre incident!...

Je sortis du cabinet, et je ne sais pas quelle fut la réponse de la jeune femme. Quoi qu'il en soit, Pauline resta chez nous. Mais, depuis ce jour, Zénaïda Fédorovna ne lui adressait plus la parole, et s'efforçait de ne pas recourir à ses services. Et elle frissonnait quand Pauline lui apportait quelque chose ou simplement passait devant elle en faisant tinter son bracelet.

Je suis persuadé que si Grouzine ou Pékarsky avait prié Orlov de renvoyer Pauline, il l'aurait fait sans l'ombre d'une hésitation, sans même se donner la peine de rechercher la raison d'une telle demande. Comme tous les indifférents, il accédait facilement aux désirs des autres. Mais, envers Zénaïda Fédorovna, il tenait, je ne sais pourquoi, à montrer, même dans les plus futiles circonstances, un entêtement qui avoisinait presque le despotisme. Si une chose plaisait à Zénaïda Fédorovna, je savais d'avance qu'elle lui déplaisait, à lui. Lorsque, revenant des magasins, elle se hâtait de lui montrer ses emplettes, c'est à peine s'il jetait sur le tout un un coup d'œil rapide, en disant froidement que, plus il y a d'objets inutiles dans un appartement, et moins il y a d'air!... Parfois, après avoir endossé l'habit noir pour sortir, et dit bonsoir à Zénaïda Fédorovna, il lui arrivait de se raviser brusquement, par caprice. Il me semblait alors qu'il demeurait à la maison uniquement pour se sentir malheureux.

— Pourquoi donc ne sortez-vous pas? — lui disait Zénaïda Fédorovna, avec une intonation de dépit que démentait le joyeux rayonnement de sa physionomie. — Pourquoi restez-vous?... Vous êtes habitué à passer vos soirées dehors, et je ne

veux pas que vous changiez à cause de moi... Allez donc, je vous en prie, où vous vouliez aller : sinon, je penserai que vous êtes resté par ma faute.

— Mais qui vous dit qu'il y ait là de votre faute? — ripostait Orlov.

Avec la mine d'une victime, il s'en allait dans son cabinet, s'enfonçait dans un fauteuil, et, se protégeant les yeux avec sa main, comme avec une visière, il commençait à lire. Mais bientôt le livre lui échappait... Orlov bougeait lourdement dans son fauteuil, les yeux toujours protégés, comme pour les abriter contre le soleil. Il rageait maintenant de ne pas être sorti.

— On peut entrer? — murmurait Zénaïda Fédorovna, franchissant timidement le seuil de la porte : — vous êtes en train de lire? Moi, je m'ennuyais un peu de vous. et je viens pour un instant... vous voir.

Je me souviens qu'elle entra ainsi chez lui, un soir, peureusement, et se pelotonna par terre, sur le tapis, aux pieds d'Orlov. Il était visible, à ses mouvements craintifs et doux, qu'elle ne savait pas si, oui ou non, il était de bonne humeur et qu'elle en éprouvait de l'inquiétude.

— Vous lisez, vous lisez toujours, — commença-t-elle d'une voix caressante, voulant évidemment le flatter. — Savez-vous, Georges, quel est encore un des secrets de vos succès? C'est que vous êtes très lettré, oui, très intelligent. Quel livre est-ce?

Orlov répondit. Puis le silence régna pendant quelques minutes, qui me parurent, à moi, interminables. Je me tenais dans le salon, d'où je les observais tous les deux, et je redoutais un accès subit de ma toux.

— Je voudrais vous dire quelque chose, — fit Zénaïda Fédorovna doucement, et elle se mit à rire aussitôt. — Faut-il vous le dire? Vous vous moqueriez de moi et vous me répondriez peut-être que je me leurre d'une illusion. Mais j'ai une telle envie de croire qu'aujourd'hui vous êtes resté à la maison pour moi, pour me faire plaisir... et pour que nous finissions la soirée ensemble!... Pas? Est-ce que je peux le croire?

— Vous le pouvez! — fit Orlov, en protégeant ses yeux. — Le mortel véritablement heureux est celui qui ne croit pas seulement à ce qui est, mais encore à ce qui n'est pas.

— Vous venez de prononcer là une phrase que je n'ai pas très bien saisie. Vous voulez dire, peut-être, que les gens heureux vivent de leur imagination... Cela est vrai... J'aime bien, moi, par exemple, me trouver, le soir, dans votre cabinet, et donner libre cours à mes pensées qui m'emportent loin, loin... Parfois, il est très agréable de rêver. Voulez-vous, Georges, que nous rêvions ensemble, à haute voix?

— Comme je n'ai jamais été au couvent, cet art m'est inconnu.

— Vous n'êtes pas de bonne humeur? — demanda Zénaïda Fédorovna en prenant dans la sienne la main d'Orlov. — Pourquoi, dites? Quand vous êtes comme cela, j'ai presque peur : je ne sais pas si vous avez mal à la tête ou si vous êtes fâché contre moi...

De nouveau, plusieurs longues minutes s'écoulèrent dans le silence.

— Pourquoi êtes-vous si changé? — dit-elle à voix presque basse. — Pourquoi n'êtes-vous plus aussi tendre et aussi enjoué que vous l'étiez rue Znamenskaïa?... Voilà presque un mois que je suis avec vous : il me semble que nous n'avons seulement pas commencé à vivre ensemble; nous n'avons même pas encore causé ensemble comme il convient. Vous me répondez, quand je vous questionne, ou par de petites plaisanteries, ou, alors, par des phrases pesantes et glacées, comme un magister... Pourquoi avez-vous cessé de me parler sérieusement?

— Je parle toujours sérieusement.

— Oui?... Eh bien, causons!... Pour Dieu, Georges, causons un peu sérieusement!... Oui, vous voulez bien?

— Mais... causons! De quoi?

— Causons de notre vie, de notre avenir, — dit Zénaïda Fédorovna, sur le ton de la songerie. — Moi, je forme tout le temps des projets... et je suis si heureuse! Je vous poserai d'abord cette question, Georges : quand allez-vous quitter le service?

— Comment? — fit Orlov, en ôtant sa main de dessus les yeux. — Pourquoi le quitterais-je?

— Parce que, avec vos convictions, vous ne pouvez pas servir. Là n'est pas votre place...

— Mes convictions? — répéta Orlov. — Mes convictions?...

Mais elles sont, ainsi que mon tempérament, celles d'un banal rond-de-cuir, d'un héros de Tchédrine[1]. J'ose vous l'assurer, vous me prenez pour un autre...

— Encore des plaisanteries, Georges !

— Pas du tout!... Le service ne me satisfait peut-être pas entièrement, mais il me convient encore mieux qu'autre chose. J'y suis habitué, j'y rencontre des gens comme moi, je n'y suis pas de trop et, en somme, je m'y sens d'ordinaire assez bien.

— Vous détestez le service, il vous répugne.

— C'est votre avis? Vous croyez que, si je donne ma démission, je me vais me mettre incontinent à rêver tout haut et à m'envoler dans quelque autre monde?... Vous croyez donc que ce monde-là me serait moins odieux que le service?

— Pour le plaisir de me contredire, vous êtes prêt à vous calomnier, — répondit Zénaïda Fédorovna, qui se leva, offensée. — Je regrette d'avoir entamé cette conversation.

— Mais pourquoi vous fâcher? Moi, je ne me fâche point que vous ne soyez pas fonctionnaire... Que chacun vive comme il l'entend!

— Est-ce que vous vivez comme vous l'entendez, vous?... Écrire toute sa vie des papiers qui sont en contradiction avec vos idées, — continuait Zénaïda Fédorovna, en frappant ses mains l'une contre l'autre dans un accès de chagrin, — avoir des maîtres au-dessus de soi, féliciter ses chefs au jour de l'an, et puis jouer aux cartes, jouer, jouer, mais surtout servir un régime politique avec lequel vous ne pouvez pas sympathiser... non, Georges, non!... ne raillez pas aussi durement!... c'est terrible. Vous êtes un homme d'idées : vous ne devez servir qu'une idée!

— Décidément, vous me prenez pour un autre! — répéta Orlov en soupirant.

— Dites simplement que vous ne voulez pas causer avec moi... Vous ne me supportez pas, et voilà tout! — fit-elle avec des larmes dans la voix.

— Écoutez, ma chère, — déclara-t-il, doctoral, en se redressant dans son fauteuil. — Vous venez d'être assez aimable pour faire observer vous-même que je suis un homme intelli-

1. Michel Tchédrine, le fameux satirique qui a impitoyablement raillé la bureaucratie russe.

gent et instruit. Eh bien, on ne fait pas la leçon à un savant. Toutes les idées, grandes ou petites, que vous sous-entendiez en m'appelant homme d'idées, je les connais fort bien. Du moment donc que je leur préfère le service et les cartes, c'est qu'apparemment j'ai mes raisons... Voilà pour les idées!... Maintenant, autant que je sache, vous n'avez jamais été dans l'administration : vous ne pouvez donc juger le service que d'après des anecdotes ou de mauvais romans. Nous ferions bien de convenir entre nous, une fois pour toutes, de ne causer ni des choses que nous connaissons depuis longtemps l'un et l'autre, ni des choses qui échappent à notre compétence.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? — dit-elle en se reculant comme effrayée. — Pourquoi? Georges, au nom de Dieu, songez...

Sa voix trembla, puis se cassa. Elle voulait, apparemment, retenir ses larmes, mais soudain elle éclata en sanglots.

— Georges, mon Georges aimé, je meurs! — dit-elle en français, tandis qu'elle se mettait vivement aux pieds d'Orlov et lui posait sa tête sur les genoux. — Je suis lasse, fatiguée de souffrir, à bout de forces. Je n'en peux plus! Dans mon enfance, j'ai subi une marâtre exécrée, dépravée... puis ce fut mon mari... Maintenant, vous... vous... A mon amour fou, vous répondez par de l'ironie et par des propos glacés... Et cette horrible et insolente femme de chambre!... Oui, oui, — continua-t-elle en sanglotant, — je vois bien, vous ne me considérez pas comme votre femme, votre amie; je suis pour vous une femme que vous n'estimez point parce que cette femme est devenue votre maîtresse... Je me tuerai!

Je ne m'attendais guère à ce que ces paroles et ces pleurs fissent une si forte impression sur Orlov. Il devint rouge, se mit à remuer dans son fauteuil avec inquiétude, et sa face, au lieu de l'ironie, manifesta la peur, une peur irraisonnée et puérile.

— Ma chérie, ma chérie, vous ne m'avez pas compris, je vous le jure, — marmonna-t-il piteusement, en la touchant aux cheveux et aux épaules. — Je vous en supplie, pardonnez-moi. J'ai eu tort... et je suis un homme détestable.

— Je vous fatigue de mes plaintes et de mes larmes. —

répliqua-t-elle. — Vous êtes un homme droit, magnanime, vous êtes un homme rare... Je m'en rends compte à chaque instant... Mais, tous ces temps-ci, je ne sais quelle angoisse m'étreignait...

Zénaïda Fédorovna, par un élan subit, enlaça le cou d'Orlov et l'embrassa.

— Seulement, ne pleurez pas, je vous en prie ! — dit-il.

— Non, non, je ne pleurerai plus ! J'ai assez pleuré. Maintenant, tout est bien de nouveau.

— Quant à la femme de chambre, eh bien ! dès demain elle sera partie, — fit-il en se trémoussant toujours, l'air inquiet, dans son fauteuil.

— Non, Georges, elle doit rester ! Je n'en ai plus peur ! C'est vous qui avez raison. Il faut surmonter ces petitesses et ne pas se mettre des sottises dans la tête... Oui, vous avez raison... Vous êtes un homme rare, un homme exceptionnel !

Bientôt elle cessa de pleurer. Ayant aux cils des larmes qui n'étaient pas encore séchées, assise tendrement sur les genoux d'Orlov, elle lui gazouillait à mi-voix quelque chose de gentil et de touchant, qui ressemblait à des souvenirs d'enfance, lui caressait le visage de ses doigts, l'embrassait, examinait attentivement les mains de cet homme, ses bagues, les breloques de sa chaîne de montre. Elle était toute à son récit, toute à la présence de celui qu'elle adorait, et, parce que ses larmes de tout à l'heure avaient sans doute nettoyé et rafraîchi son âme, sa voix avait un timbre très pur et des inflexions d'une extraordinaire sincérité. — Orlov, lui, jouait avec les cheveux châtains de la jeune femme et lui donnait des baisers muets sur les mains, qu'il touchait à peine de ses lèvres.

Puis ils prirent le thé, dans le cabinet même. Zénaïda Fédorovna lisait à Orlov, tout haut, des lettres quelconques. Après minuit, ils furent se coucher...

Cette nuit-là, j'avais très mal au côté : jusqu'au matin, je n'arrivai pas à me réchauffer dans mon lit et à m'endormir. J'entendis Orlov quitter la chambre à coucher pour aller dans son cabinet. Il y resta une heure environ : après quoi, il sonna. J'avais si mal et j'étais si harassé que j'en avais oublié toutes les convenances et toute espèce d'étiquette, et que je me rendis

à l'appel de mon maître sans m'être habillé, en chemise de nuit et nu-pieds.

Orlov était sur le seuil, enveloppé d'une robe de chambre et coiffé d'une calotte. Il m'attendait.

— Lorsqu'on t'appelle, tu dois te présenter habillé ! — me dit-il sévèrement. — Remets des bougies !

Je voulais m'excuser, mais, brusquement, un fort accès de toux me prit et, pour ne pas choir, je me cramponnai au chambranle de la porte.

— Vous êtes malade ? — me demanda Orlov.

C'était la première fois, depuis que nous nous connaissions, qu'il me disait « vous », Dieu sait pourquoi !... Peut-être que, dans ma chemise de nuit et le visage convulsé par la toux, je jouais médiocrement mon rôle et ressemblais fort peu à un laquais.

— Si vous êtes malade, pourquoi travaillez-vous ? — dit-il.

— Pour ne pas mourir de faim ! — répondis-je.

— Oh ! comme tout cela est odieux, en somme ! — fit-il à mi-voix, en se dirigeant vers son bureau.

Pendant que, m'étant couvert vivement d'un pardessus, je remplaçais dans les flambeaux les bougies consumées, lui, assis devant sa table, les pieds sur un fauteuil, coupait les pages d'un autre volume.

Quand je le quittai, il était plongé dans sa lecture, et le livre ne lui glissait plus des mains, comme quelques heures plus tôt.

ANTON TCHEKHOV

(Traduit du russe par G. SAVITCH et E. JAUBERT.)

(A suivre.)

ADMINISTRATION

ET

INSTRUCTION MILITAIRES

La belle saison venue, on peut s'étonner de rencontrer des unités d'infanterie dont l'effectif extraordinairement réduit est pourvu, cependant, des cadres complets que justifierait un effectif normal. Il n'est pas rare de voir un régiment entier se rendant à quelque exercice extérieur, constitué à 12 compagnies squelettes, et dont les soldats ne paraissent pas être en nombre supérieur à 600, quand l'effectif réel est d'environ 1500. Au premier service en campagne auquel nous assistâmes dans notre régiment actuel, nous partîmes à la tête de deux compagnies qui, à elles deux, formaient un total de trente-cinq présents. Il est vrai que c'était à l'époque des permissions de moisson.

Cette pénurie de présents aux exercices ne peut étonner que les profanes. Toute personne tant soit peu au courant des choses de l'armée, sait à merveille que l'exercice est l'occupation la plus rare du soldat français. L'instruction militaire, la préparation à la guerre qui, cependant, d'après le principe inscrit au frontispice de notre Règlement de manœuvres, est « le but unique de l'instruction des troupes », semble n'être appliquée qu'à un nombre très restreint de militaires.

Si, rencontrant sur la route un de ces régiments squelettes, nous avions la volonté — et le pouvoir — de rechercher les raisons qui réduisent à un si petit groupe une si grosse masse d'hommes, voici les causes d'indisponibilité que nous trouverions au dos de la « situation de prise d'armes » remise, lors du départ de la troupe, au chef qui la commande :

D'abord, des cas de force majeure : malades, à l'hôpital, à l'infirmerie, en congé de convalescence, exemptés de service : des postes et services fournis pour la Place, quotidiennement : éventuellement, d'autres fournis pour un service extraordinaire (troubles, grèves, cas de plus en plus fréquent, calamité publique.) Ensuite, les cas d'absence pour cause de permissions. Puis, la liste innombrable des employés — et c'est là ce qui doit nous intéresser tout particulièrement : Les secrétaires : du colonel, du major, de la mobilisation, du capitaine d'habillement, du capitaine-trésorier, de l'officier d'armement, de l'officier de casernement, de l'officier chargé du couchage — souvent, aussi, les scribes des bureaux de compagnie ; les plantons bicyclistes, les plantons des différents services, le ou les vaguemestres, suivant que le corps occupe une ou plusieurs casernes, les infirmiers, les manutentionnaires et manipulateurs des magasins, les garde-magasins, fort nombreux : ceux du corps, ceux des compagnies, les sapeurs, ouvriers en bois et en fer, maçons et peintres, les ouvriers tailleurs et cordonniers, les ouvriers armuriers, titulaires et auxiliaires, les cuisiniers et cafetiers, les employés du mess des sous-officiers, les musiciens et élèves, les tambours et clairons en pied et les élèves, le maître d'armes et ses prévôts, les caporaux muletiers et les conducteurs, le bibliothécaire des officiers, chargé en même temps de la salle des écoles ; les typographes de la presse, les jardiniers, les télégraphistes, les ordonnances...

En général, le nombre des employés d'un régiment approche des deux tiers de l'effectif. Et comme tout ce monde n'assiste guère à la manœuvre qu'une fois par semaine, on peut émettre sans crainte de se tromper l'axiome suivant : Les soldats ne vont à l'exercice que lorsqu'ils n'ont pas autre chose à faire.

Une telle proposition est d'une exactitude trop universellement connue pour étonner. Et cependant, ne semble-t-elle pas invraisemblable alors que, répétons-le, « la préparation à la

guerre est le but unique de l'instruction des troupes »? Est-ce donc dans l'un des innombrables emplois que nous venons d'énumérer que les soldats français se « préparent » à la guerre?

En réduisant la durée du service militaire à deux ans, le pays avait signifié qu'il entendait restreindre au minimum le temps que les jeunes Français doivent employer à apprendre leurs devoirs de défenseurs éventuels. Mais si, par l'organe de ses législateurs, il a accordé à ceux qui ont la responsabilité de la Défense Nationale ces deux années d'apprentissage militaire, impôt si lourd à toute notre jeunesse, c'est qu'il était bien persuadé que ces deux années étaient nécessaires, indispensables à la formation du soldat; c'est qu'il croyait, un peu naïvement, ou voulait bien croire, que ces vingt-quatre mois ne seraient employés qu'à des exercices guerriers.

Comme on ne peut, tout de même, manœuvrer toute la journée, comme il faut bien laisser se reposer les bras et les jambes, de bons esprits avaient songé à utiliser ces repos pour l'amélioration intellectuelle des jeunes Français, et ainsi était née la conception, très spécieuse, de l'armée-école.

Depuis longtemps on ne discute plus, on a admis cette très belle idée que la caserne peut être, à condition que les officiers le veuillent bien, le veuillent fortement — et n'aient point affaire à des natures par trop gangrenées — une école de perfectionnement moral. Mais elle pourrait être aussi une école d'hygiène, de cette hygiène si peu connue, si peu pratiquée en France, surtout dans le prolétariat. Sans prétendre aux raffinements de la propreté, l'armée peut et doit obtenir des soldats qu'ils prennent du moins l'habitude de se laver, — habitude plus rare chez nous qu'on ne pourrait le croire. Il est permis d'espérer que, cette habitude une fois prise, les hommes la garderaient après leur passage au régiment et peut-être qu'ils la répandraient autour d'eux, chez les civils.

C'est encore à l'armée, en dépit du fameux refrain : « La caserne est l'école de l'ivrognerie », que les jeunes gens ont le plus de chance de contracter des habitudes de tempérance. Une propagande anti-alcoolique y est faite, des sections de la Ligue y prospèrent. En dépit de la loi sur l'ivresse manifeste et publique, il n'y a qu'au régiment que l'ivrognerie soit répri-

mée, alors quelle s'étale scandaleusement et impunément dans nos rues. Et combien y a-t-il de natures sur lesquelles, toutes les objurgations restant vaines, les châtiments seuls agissent!

Après la sobriété, le soldat peut apprendre l'épargne à la caserne : on y enseigne la mutualité et ses bienfaits — très activement parfois; et déjà fonctionnent plusieurs mutuelles régimentaires. C'est toujours à la caserne que les illettrés — encore si nombreux! — apprendront à lire et à écrire, ce qu'ils n'eussent point fait en restant chez eux. Les autres, ceux qui ont été à l'école, mais ont tout oublié, reçoivent de leurs officiers des notions au moins rudimentaires d'histoire, de géographie, d'éducation civique : de non-électeurs, ces futurs électeurs apprennent leurs devoirs de citoyens.

On a été plus loin encore. On a voulu profiter du passage à l'armée des agriculteurs pour leur révéler, au moyen de conférences instructives, les plus récents procédés de culture, l'existence du crédit agricole, des coopératives d'agriculteurs. On leur fait visiter, s'il s'en trouve dans la région, des fermes modèles. Après les ruraux, les artisans : dans les centres industriels, les hommes du métier sont emmenés dans les usines; on organise à leur usage des cours professionnels. On est allé jusqu'à préconiser l'installation d'ateliers régimentaires où viendraient s'exercer les ouvriers, chacun dans sa partie. On a même imaginé, afin de hausser leurs âmes vers les sereines hauteurs de l'art, de faire visiter aux soldats des musées et de beaux sites lorsque leur garnison ou ses environs en possèderaient.

Il y a dans tout cela une part d'exagération trop visible. Nombre de chefs, cependant, ont rêvé d'une caserne qui deviendrait une sorte de « Gymnase National » d'éducation non seulement guerrière, mais physique, mais morale, et même, bien que modestement, intellectuelle.

Cependant, quand on réfléchit un peu longuement à ces devis, on ne peut s'empêcher de penser que ce sont là des programmes bien chargés pour deux années seulement d'instruction. N'est-il pas à craindre que tous ces enseignements « à côté », dont l'idée n'est pas née toujours dans des têtes militaires, mais plus souvent dans des cerveaux de politiciens soucieux de plaire à l'électeur, ne viennent, dans l'esprit des

colonels pressés d'arriver, à constituer la principale préoccupation ? Serait-ce donc que les programmes dussent s'accroître en raison inverse du temps dont on dispose pour les exécuter ?

Ce qu'il faut, en tout cas, c'est que tout ce qui n'est pas instruction purement guerrière (et dans celle-ci il faut comprendre l'instruction morale) ne passe qu'après celle-ci. Or, l'instruction guerrière demande déjà beaucoup de temps. En restera-t-il pour le reste ? Ce qu'il faut surtout, pour l'exécution de ce programme si complexe, c'est que les élèves soient présents. Or, la plupart du temps, il n'y en a pas la moitié.

« Les soldats ne vont à l'exercice que lorsqu'ils n'ont pas autre chose à faire. » Cet axiôme est la conséquence directe de cet autre : l'administration prime l'instruction.

Oui, l'administration prime l'instruction. La première comporte des responsabilités énormes, la seconde n'en comporte pas. Dans un article publié ici même [1], l'un des auteurs de la présente étude a montré que la paresse sévit dans l'armée avec une rare puissance, et qu'il n'y a que trop d'officiers dont l'instruction de leur troupe est le dernier des soucis. Nous avons indiqué dans quelles conditions est négligé parfois ce devoir sacré. Eh bien ! pour de semblables fautes, il n'est point de sanctions. Un capitaine peut présenter une troupe déplorablement instruite, il ne risquera guère qu'un blâme plus ou moins sévère. Que le même capitaine, en revanche, ait commis une maladresse administrative, il n'y aura pas assez de foudres pour le châtier. Non seulement, si la bévue a entraîné une perte en argent, il devra rembourser celle-ci de ses deniers, non seulement il sera puni disciplinairement, mais, s'il retombe dans une erreur analogue, il se verra passible de la non-activité !

Nous ne demandons certes pas l'impunité pour les fautes administratives. Il s'agit des deniers de l'Etat. Mais la préoccupation de « bien » gérer ces deniers est tout à fait secondaire pour un véritable administrateur. L' « esprit » importe peu, la « lettre » seule mérite attention. La grande, l'unique affaire est

1. *Officiers et Soldats*, 1er juillet 1908.

de gérer « suivant la formule », la formule usitée dans chaque cas dût-elle entraîner des frais doubles. Il suffit d'observer comment procède le Service du Génie, dont la probité, évidemment, est parfaite, mais la routine invraisemblable; et tout le monde connaît l'histoire de ces crédits qu'il faut absolument avoir utilisés à la fin de l'année, et que l'on achève de dépenser n'importe comment et à n'importe quoi.

Voici un bel exemple de formalisme administratif. Une commission temporaire fut formée au Ministère de la Guerre. Elle obtint, non sans peine, des locaux. Avec beaucoup plus de peine, car des crédits n'étaient point prévus à cet effet, elle parvint à se faire délivrer un peu de papier et d'encre, quelques plumes. Mais tout se gâta lorsque le secrétaire de la commission réclama des chemises pour ses dossiers. Il y eut une scène des plus vives avec le « Monsieur Qui-de-Droit » de l'occurence. Celui-ci, irréductible et gourmé, démontra nettement au solliciteur dont l'indiscrète inexpérience l'offusquait, qu'il ne devait et ne pouvait à aucun prix lui fournir les chemises demandées. « Il faut pourtant bien que je classe mes dossiers! » clama le secrétaire. « Eh! riposta l'autre, qui vous en empêche? Adressez-moi une demande en règle, et je ferai poser des casiers dans votre bureau. » Ainsi fut fait... et grandiosement. De superbes casiers tapissèrent le bureau du secrétaire. L'opération, menée par le Génie, coûta naturellement très cher : 300 francs environ. Quelques francs eussent suffi à l'achat des chemises. Mais personne n'avait rien à dire : on avait fait bon marché des deniers de l'État, mais la sacrosainte Forme avait été respectée.

Revenons à l'instruction. Croit-on que, là aussi, il ne s'agit pas des deniers de l'État? Négliger l'instruction, c'est mésuser de l'argent des contribuables, des millions que verse la France pour avoir une armée à hauteur de sa tâche. C'est voler la France que de ne pas lui donner de l'instruction militaire pour son argent. De telles fautes devraient être réprimées avec une extrême rigueur. Mais il est plus facile de constater l'inexactitude d'un « état » ou la non-représentation d'un objet que la valeur *réelle* d'une instruction.

L'importance attribuée à l'instruction d'une part, à l'administration d'autre part, est matériellement figurée par les

dimensions relatives des documents consacrés à l'une et à l'autre. Quatre ou cinq petits livres contiennent toute la préparation des troupes au combat. Les innombrables documents relatifs à l'administration exigent plus de cent gros volumes.

Il en résulte que l'administration, qui devrait être l'accessoire, devient le principal. « Il faut que les services marchent », répondent les chefs de service, et aussi les colonels, aux capitaines qui viennent se plaindre qu'on leur enlève sans cesse leurs hommes pour tout autre chose que l'instruction guerrière. Et pourtant, aux inspections, lorsque le malheureux commandant d'unité sera réprimandé pour l'ignorance d'un employé qu'il ne vit à peu près jamais à l'exercice, le colonel ou le chef de service se gardera bien d'intervenir pour expliquer que ce fut lui qui retint ou donna l'ordre de retenir indûment ce soldat dans un bureau ou un atelier au jour et à l'heure où il eût dû se trouver sur la place d'exercices. Aussi est-ce une lutte continuelle entre les compagnies et les services. Les capitaines, justement soucieux de leur responsabilité, gardent leurs hommes autant qu'ils peuvent, truquent pour les faire assister à un exercice de plus. De leur côté, les services ont besoin de leurs employés. L'armurier doit bien réparer ou rebronzer ses fusils, le tailleur confectionner ses effets, le cordonnier faire ses ressemelages. Les bureaucrates ne peuvent se passer de leurs secrétaires pour noircir les multiples paperasses dont s'enorgueillit la comptabilité militaire. Souvent privés de ces exécutants, les uns et les autres viennent copieusement se plaindre auprès de leurs chefs directs. Ceux-ci transmettent ces doléances aux capitaines, rappelant que les employés ne doivent pas être détournés de leurs emplois. Mais les capitaines ripostent en exhibant des ordres des différents généraux prescrivant que les employés assistent à tels ou tels exercices dans la semaine. On discute, on ergote sur les textes. On soumet la question au colonel qui ne sait trop auquel entendre. D'un côté, « il faut que les services marchent »; de l'autre, on ne peut trop transgresser les ordres des généraux, et risquer de présenter à l'un d'eux des employés mal instruits. Et le colonel, chef de régiment, est ainsi, perpétuellement, en conflit avec le colonel, président du Conseil d'Administration. Et il ne peut résoudre la question, car la

question est insoluble. Il en résulte que les services marchent mal, et que l'instruction ne vaut pas cher. D'où vient cette incohérence?

Elle vient de ce que l'Armée, au lieu d'être, ainsi qu'elle devrait, un Gymnase d'éducation guerrière, constitue bien plutôt une sorte d'immense phalanstère, de vaste coopérative, où des milliers d'hommes mettent leurs moyens en commun pour réaliser les travaux nécessaires à leur existence. C'est, au milieu des ressources infinies de notre civilisation, Crusoë s'obstinant à rester isolé dans son île, occupant le meilleur de son temps à construire sa cabane, à se fabriquer des objets d'usage courant qu'il trouverait aisément et à bon compte autour de lui.

Un régiment n'est pas une cohorte d'élèves guerriers, c'est un groupement d'employés. L'emploi, « l'embuscade », a tellement foisonné dans l'armée qu'il s'est créé dans le cerveau des jeunes Français comme une sorte de superstition, et que quiconque n'a pas trouvé moyen de « s'embusquer » pendant son service passe pour un imbécile ou un maladroit.

Nous nous rappellerons toujours quel profond étonnement fut le nôtre lorsque, tout enfant, assistant au passage dans notre ville d'un régiment voisin, nous vîmes, installé comme cocher sur la voiture de la cantinière, un réserviste qui n'était autre qu'un jeune bourgeois fortuné de l'endroit, quelque chose comme notre arbitre des élégances. Il avait préféré cette situation subalterne, mais assise, à l'humiliation de ne pas « couper » à la corvée de porter le sac et de marcher à pied. Cette idée « qu'il faut être employé », est tellement répandue dans la population que tout adolescent français arrivant au régiment brigue déjà l'emploi que lui ont vanté ses camarades libérés. Tel veut être ordonnance, tel autre garde-magasin ; celui-ci rêve de l'infirmerie, celui-là de l'atelier des tailleurs. Ce qu'ils veulent tous, en tout cas, c'est fuir l'exercice.

Comment en serait-il autrement alors que, dans tous les régiments, aujourd'hui, une des premières préoccupations des colonels est de classer les jeunes soldats à peine arrivés pour les emplois qu'ils pourront remplir, alors que la « page d'écriture » que rédigent les recrues à l'incorporation con-

tient une case où le nouveau venu doit inscrire l'emploi pour lequel il se sent apte? L'emploi! l'emploi! toujours l'emploi!

Le soldat a pour l'exercice, surtout l'exercice à rangs serrés, une aversion insurmontable. Cela tient en partie à cette manière de brevet de bêtise que constitue, dans l'esprit simpliste de nos troupiers, le fait de n'avoir point su, en obtenant un emploi, s'arracher à l'odieux « pivotage ». Mais à cette haine apeurée du service actif, il doit y avoir une raison. Et cette raison, c'est que rien n'est plus ennuyeux que l'exercice, si l'officier ne s'oblige à y introduire sans cesse un élément d'intérêt. Cela n'est pas très difficile : nous avons ici même[1] essayé de montrer comment on peut rendre intéressant et profitable l'enseignement du tir. Mais cela, il faut le vouloir. et c'est le cas de très peu d'instructeurs.

Le pays entend que les deux années passées à la caserne soient effectivement employées au dressage guerrier de ses enfants. Mais on est loin de compte, et le Règlement lui-même en convient lorsqu'il décrète que le soldat doit être mobilisable dès le 15 février. On admet donc que, au bout de quatre mois, il aura acquis ce minimum d'instruction militaire qui permettrait d'emmener en campagne des soldats à peu près capables de se tenir dans le rang. Et en effet, on lui a appris l'essentiel, l'indispensable de ses devoirs ; mais, outre qu'il ne les connaît pas encore bien, il est loin d'avoir reçu alors l'enseignement multiple et délicat que doit posséder le soldat d'infanterie, pour ne s'en tenir qu'à celui-là.

Jadis, au temps du service de trois ans, nous avons connu ce type presque chimérique de l'ancien non employé et pouvant servir d'instructeur. C'était dans l'Est, et dans des compagnies de 180 hommes. Ces anciens, qui, tout de même, avaient un quasi-emploi, étant moniteurs de gymnastique, rendaient de réels services, mais ils étaient trop peu nombreux. Or, il est facile de se rendre compte de l'intérêt primordial qu'il y aurait à en avoir le plus grand nombre possible dans le rang, pendant la deuxième année de service. Ils aideraient à l'instruction des jeunes soldats, ce qui ne serait pas superflu, les gradés étant si souvent pris par la garde,

1. *Le Tireur de Guerre*, 15 septembre 1907.

le service, etc. Instruisant, les anciens amélioreraient leur instruction, et ils ne s'ennuieraient pas à l'exercice. Plus tard, l'instruction individuelle étant terminée, et celle de la section n'exigeant que quelques gradés, on pourrait grouper les anciens pour des exercices de perfectionnement qui seraient en quelque sorte le cours « supérieur » de l'instruction militaire. Se voyant traités autrement que les « Bleus », les anciens ne manqueraient pas d'en tirer vanité et ce, au plus grand profit de leur instruction. Ce qu'ils auraient appris l'année précédente leur serait remémoré, enseigné plus complètement, avec plus de détails. Ainsi, les deux années de service du soldat français seraient effectivement employées à son instruction guerrière. Ainsi pourrait-on atteindre à ce résultat jamais obtenu, que le dressage complet de notre fantassin fût fait effectivement. Et ce dressage, étant donné les qualités de notre race, ferait de notre infanterie la première du monde.

Mais il en est bien autrement, hélas! A partir du mois de février, dès que l'homme est jugé mobilisable, la compagnie fond comme neige au soleil. Ce sont les élèves-tambours et clairons qui partent, puis les élèves-prévôts, les élèves-secrétaires, les futurs cuisiniers... Si du moins nous pouvions nous dire que tous les hommes qui désertent ainsi le rang vont remplir honorablement leurs emplois, et soulager d'autant les chefs auxquels ils seront adjoints, faire que les services dont ils seront chargés marchent bien!

Mais il n'en sera pas ainsi. Le dressage des nombreux secrétaires, par exemple, va être long et difficile. Or, vu la complexité chinoise de nos règlements administratifs, les officiers comptables sont chargés d'une besogne écrasante, et, nous le savons, leur responsabilité (il s'agit d'administration) est énorme. Mais la complication de notre comptabilité et de nos procédés administratifs est telle que les différents emplois de secrétaires demandent à être tenus au moins deux années pour être bien connus de leurs titulaires. Aussi, quand les secrétaires commencent à être au courant sont-ils sur le point d'être libérés. Et l'officier comptable passe son temps à dresser des auxiliaires qui ne pourraient lui être vraiment utiles que lorsqu'ils vont partir.

Mêmes résultats à la batterie et à la musique. Hormis quelques

tapins ou *binious* provenant de sociétés civiles, hormis quelques musiciens sachant vraiment jouer d'un instrument, le tambour-major et le chef de musique ne reçoivent que des apprentis auxquels doivent être révélés jusqu'aux plus élémentaires principes de leur art. Et *clique* et musique ne seront véritablement au point que deux ou trois mois avant la libération. Si nous passons à la salle d'escrime, nous y trouverons des élèves-prévôts qui ne sauront donner convenablement la leçon que lorsque l'heure approchera pour eux d'échanger le fleuret contre l'outil professionnel.

Inutile de multiplier les exemples pour démontrer que l'existence des innombrables emplois militaires, dans les conditions où on les conçoit, est incompatible avec le service obligatoire à court terme.

*
* *

Le public sait que, dans l'administration militaire, comme dans toute administration qui se respecte, il est fait un inconcevable abus de paperasses. On a souvent parlé de la simplification des écritures; on a même fait quelque bruit autour d'une soi-disant réforme qui aurait été réalisée par un précédent sous-secrétaire d'État. En réalité, cette réforme a été nulle. Il semble au contraire que les états, comptes rendus, situations, rapports qui sont exigés de nous ne fassent que croître chaque jour. La substitution de la presse lithographique à la simple copie à la main, de la presse typographique à la presse lithographique n'ont fait que multiplier le nombre des papiers, et augmenter de deux (ou trois) unités le nombre des employés sans diminuer d'une seule celui des scribes. Cette avalanche de papiers, cette pléthore de copistes sont dues à ce que tout officier, en dehors de sa fonction normale de commandement, est obligé de se doubler d'un archiviste et d'un comptable.

Commandement et administration sont évidemment liés d'une façon indissoluble. Mais il est plus exact de dire que l'administration doit être subordonnée au commandement, et il en résulte que les titulaires des deux fonctions n'ont pas

nécessairement à être réunis dans une seule et même personne. Le commandement doit prévoir les besoins des troupes en laissant à des spécialistes le soin d'y satisfaire : pour l'exécution, il se contentera de surveiller sans participer. Ainsi voyons-nous, à la guerre, l'intendance subordonnée au commandement. Mais, en temps de paix, il en est tout autrement, et, à mesure que l'on descend l'échelle hiérarchique, on constate que l'administration se décharge de plus en plus sur la troupe de soins qui entrent cependant dans ses attributions, et l'on voit le capitaine devenu la clef de voûte de tout notre système administratif.

Cela est entièrement entré dans nos mœurs, au point que la plupart des capitaines considéreraient comme une atteinte à leur prestige la prétention d'enlever quoi que ce fût à la charge dont ils sont aujourd'hui écrasés. Chez nous, l'administration a tellement pris le pas sur le commandement que la plupart d'entre eux, dans leur fonction, ne voient plus qu'elle. Être des instructeurs n'est plus que l'à-côté. « L'instruction, disent-ils, est l'affaire des lieutenants. » Et après avoir, puisqu'il le faut, rédigé une « progression » pour la semaine, ils laissent à leurs lieutenants le soin de l'exécuter. A peine paraissent-ils, de loin en loin, à une marche ou à un service en campagne. Leur vrai champ de manœuvres, à eux, c'est le magasin, et c'est le bureau.

Et remarquez bien que même les plus actifs physiquement, les plus « instructeurs » sont bien obligés d'en passer par là. Qu'ils le veuillent ou non, ils doivent sacrifier au Dieu-Administration. Cette chose mystérieuse et goulue, le magasin, requiert tous leurs soins. Bien avant d'être des entraîneurs d'hommes et des éducateurs, ils doivent être d'ingénieux fripiers, attentifs à faire durer le plus longtemps possible de vieux effets, habiles à trouver des trucs inédits pour repeindre les cocardes et reteindre les épaulettes. Si leur compagnie n'est pas bien préparée à la guerre, ils en seront quittes, le jour de l'inspection, pour une « enlevée. » Mais si leur magasin est insuffisamment riche, ils subiront quotidiennement tous les ennuis. Aussi cette opinion est-elle assez généralement répandue que « les lieutenants instruisent tandis que les capitaines administrent ».

Nous croyons sincèrement qu'il serait très possible de délivrer le capitaine de la plus grande partie de ces soucis, qui nuisent au développement de ses aptitudes d'instructeur et d'éducateur et ne le préparent en rien aux fonctions administratives qui lui incomberaient à la guerre.

Pour nous en convaincre, comparons ce qui advient, dans les deux cas, des deux services les plus absorbants pour le capitaine : l'habillement et l'ordinaire. Le jour de la mobilisation, les hommes de l'armée active seuls reçoivent des effets provenant du magasin dont le capitaine avait la gestion et qui, maintenant passe en d'autres mains que les siennes. Les réservistes que ce capitaine recevra dans sa compagnie auront été habillés, eux, avec des effets provenant des magasins du corps. Quelle que soit, du reste, la provenance des effets dont sont pourvus ses hommes, le capitaine les prend tous en charge. Désormais, quel sera son rôle en ce qui concerne tout cet habillement? Des plus simples : par des inspections fréquentes, il s'assurera du bon entretien de ce matériel, et il signalera en temps voulu les détériorations et les pertes au commandement qui pourvoit, dans la mesure du possible, au remplacement des objets perdus et usés. C'est tout.

Pour un service aussi simple, on ne voit pas très bien à quoi il sert d'avoir durant de longues années, rétréci l'esprit du capitaine sur les opérations minutieuses, mesquines et tâtillonnes qu'exige la gestion parfaite d'un magasin de compagnie. Ces magasins, au reste, ils n'ont point été créés pour ennuyer les capitaines, mais, d'une part, pour réaliser, au moyen de la masse collective substituée à la masse individuelle, les plus sérieuses économies, d'autre part pour accoutumer les capitaines à cette magique « initiative » que tout le monde vantait alors, et que personne ne possédait. Les économies réalisées furent énormes; mais l'initiative laissée, dans les débuts, aux commandants d'unité, ne pouvait s'accommoder avec l'esprit militaire d'alors (qui est encore un peu celui d'aujourd'hui). On la restreignit, on aboutit peu à peu à une réglementation outrancière qui bride le capitaine, absorbe le meilleur de son temps et de son activité, au point que le commandant d'unité est, avant tout, bien avant d'être l'instructeur et le chef de sa troupe, le gestionnaire et l'esclave de son magasin.

Économiser les deniers de l'État, c'est bien, mais ne vous semble-t-il pas tout de même que nous aurions une armée plus apte à la guerre, si le Capitaine, ce chef auquel le tout récent règlement sur le service intérieur attribue une place et une importance tout à fait à part, au lieu de passer la meilleure partie de son temps dans l'atmosphère du magasin, parmi les odeurs de graisse rance et de naphtaline, la dépensait à l'air pur du champ de manœuvre?

Si le nouveau système a procuré de sérieuses économies, ce n'est point parce qu'on en a chargé les capitaines, c'est uniquement par la mise en commun des ressources, en substituant les masses collectives aux masses individuelles d'autrefois. Il semble donc que le même résultat pourrait être acquis si, en conservant le principe de la masse collective, on délestait les capitaines de cet obsédant souci de l'habillement et si l'on n'en chargeait que deux ou trois officiers par régiment.

Le service de l'ordinaire pourrait être simplifié dans des conditions analogues. Là, comme pour l'habillement, rien n'est plus différent que le service du temps de paix et celui du temps de guerre. En campagne, l'officier d'approvisionnement distribue les denrées. Un capitaine de jour s'assure de leur bonne qualité. Le rôle des officiers d'unités se réduit à veiller à ce que leurs hommes reçoivent bien les quantités auxquelles ils ont droit. En caserne, c'est différent. Les denrées sont apportées par des fournisseurs civils avec lesquels des marchés ont été passés par les soins d'une commission permanente (Commission des ordinaires) qui assure journellement l'exécution des marchés, et dont un des membres assiste aux distributions. Malgré l'existence de cette commission, chaque commandant d'unité établit néanmoins les menus pour ses hommes, règle la dépense, surveille la confection des mets, etc. Ce sont encore là, pour le capitaine, des soucis qui le détournent de la préparation à la guerre, car la future alimentation en campagne devant avoir lieu par cuisines roulantes de bataillon, il ne servira de rien au capitaine d'avoir été, en temps de paix, un remarquable nourrisseur d'hommes.

Le mieux semble devoir être que, en temps de paix, tous les hommes d'un même corps soient nourris d'une manière identique. Un même administrateur pourrait établir un menu

convenant aux douze compagnies d'un régiment aussi bien qu'à une seule. La préparation des aliments, faite en plus grand, coûterait d'autant moins cher tout en pouvant être aussi bonne, sinon meilleure, car l'administrateur spécialisé y ferait évidemment preuve d'une compétence que les capitaines ne sauraient prétendre à avoir.

Au total, ce que nous souhaitons, c'est que, sous l'autorité du Colonel, des officiers spéciaux pourvoient aux besoins matériels de la troupe, tandis que d'autres s'occuperaient de l'instruire et de l'éduquer.

De nouveaux emplois, dira-t-on, alors qu'il y a déjà trop d'officiers? Point. A l'heure qu'il est, outre le major, le capitaine d'habillement, l'officier d'armement, le porte-drapeau officier de casernement, le capitaine trésorier, son adjoint, l'officier chargé du couchage, les officiers du cadre complémentaire, il y a bien suffisamment d'officiers comptables. Imaginons donc que l'administration d'un corps serait centralisée entre les mains d'un administrateur chef, agent direct du Colonel, qui porterait tel ou tel titre; il aurait sous ses ordres un officier comptable par bataillon, groupe ou demi-régiment, assisté lui-même de sous-officiers non-combattants à raison d'un par compagnie, avec un personnel d'employés subalternes dont ils auraient la disposition entière, mais à l'exclusion de tout autre militaire comptant dans l'effectif armé. On se représente très bien ce que deviendrait, dans ces conditions nouvelles, la physionomie d'un régiment, et surtout on voit quelle valeur y pourrait prendre l'instruction guerrière, les capitaines étant débarrassés de tous les soucis administratifs qui, aujourd'hui, les annihilent.

Du reste, qu'est-il besoin de rester dans le domaine des hypothèses? Elle existe, cette organisation, elle existe dans les Écoles Militaires. Là, un personnel spécial est chargé de toute la partie administrative, qu'il s'agisse de l'habillement, de l'entretien des bâtiments, du maniement des deniers, ou de la nourriture. N'ayant à se préoccuper en rien de toutes ces charges, les instructeurs peuvent remplir efficacement leur mission. Aussi, et parce que les élèves sont toujours présents aux exercices, n'étant distraits par aucun emploi, l'instruction est-elle, dans les écoles, donnée avec un fini dont, toutes pro-

portions gardées, le reste de l'armée est vraiment par trop loin.

Les Écoles coûtent cher, c'est entendu. Mais il serait parfaitement possible d'obtenir, dans les Régiments, des résultats analogues à beaucoup moins de frais, en s'inspirant simplement de l'idée générale que nous venons d'exposer, et qui trouve dans les Écoles une application bien faite pour encourager l'extension du système.

Cette organisation existe également à l'étranger, en Italie par exemple, où un corps comptable spécial décharge le commandement des détails de comptabilité dans lesquels il n'entre chez nous qu'aux dépens de son instruction professionnelle propre, qui est la conduite des troupes au combat.

Après les maîtres, ce sont les élèves qu'il faut libérer de tous les travaux n'ayant pas trait directement à la préparation à la guerre; autrement dit, il faut supprimer le plus d'emplois que l'on pourra : tous, s'il se peut. En théorie, il serait simple d'aboutir à l'indispensable réforme; il suffirait, renversant la formule initiale que nous avons émise : « Les soldats ne vont à l'exercice que lorsqu'ils n'ont pas autre chose à faire », d'écrire : « Les soldats iront à l'exercice avant tout, tout le reste ne passant qu'après. » Mais, dans la pratique, il ne saurait en aller aussi simplement. Car, dans notre armée, les services n'arrivent qu'avec beaucoup de peine à joindre les deux bouts en absorbant les trois quarts de l'effectif disponible. Et il faut pourtant bien que les services marchent, cela est très vrai.

Quelles mesures prendre pour rendre à l'instruction le plus possible de combattants, et pour faire marcher les services mieux qu'ils ne marchent à l'heure actuelle?

Depuis longtemps on parle de supprimer les musiques militaires, mais on ne le fait pas. On ne le fera pas de sitôt. Les tambours aussi avaient été supprimés, jadis, par le général Farre qui donna son nom à cette réforme, la jugeant sans doute essentielle. On les a rétablis. Ce n'est pas une preuve de leur utilité : c'en est une de leur popularité. De ces raisons d'ordre moral, il n'est pas permis, surtout en France, de ne pas tenir compte. Les musiques militaires doivent — et devront longtemps — leur maintien à des raisons de cet ordre. Ces musiques, dans lesquelles on travaille beaucoup, et dans un

grand nombre desquelles on obtient des résultats vraiment remarquables, pourraient cependant être à la fois meilleures et plus militaires. Pour cela, il faudrait cesser de puiser dans le contingent annuel les musiciens le plus souvent médiocres qu'il nous donne. Il faudrait se décider à constituer les musiques avec des professionnels, commissionnés, rengagés, ou engagés à long terme. Cela n'empêcherait pas, dans les régiments privilégiés sur ce point, d'utiliser pour les concerts, et pour les concerts seulement, les élèves des Conservatoires et autres virtuoses que le Recrutement éparpille chaque année sur tout le territoire, et qui, en deux ou trois répétitions (c'est-à-dire en manquant à très peu d'exercices) seraient à même de rehausser par leur talent la valeur d'un concert. Rehausser, disons-nous, car le concert, exécuté par les musiciens « en pied », militaires professionnels, depuis longtemps au service, ne pourrait être qu'excellent. Une marche par semaine et un exercice de brancardiers (rôle tenu par les musiciens à la mobilisation) suffiraient grandement à les maintenir en forme pour leur service purement guerrier, qui est de faire marcher le Régiment, et, plus tard, d'en relever les blessés. L'exemple vient du reste d'une nation que nous avons l'habitude d'imiter pour les choses militaires : d'Allemagne, où, par exemple, tous les trompettes comptent dans les fameux 80 000 sous-officiers rengagés dont on nous parle sans cesse. En procédant de même pour les tambours et clairons, nous rendrions chaque année à l'instruction un nombre de combattants dont on a dit « qu'ils représentaient, au total, un corps d'armée de non-valeurs » ; le chef de musique ne passerait pas sa vie à former des exécutants futurs pour les « Harmonies » de cantons, et, à tout moment de l'année, la batterie et la musique seraient en état de faire marcher le régiment, ce qu'elles ne peuvent faire honorablement à effectif complet, que quelques mois avant la libération.

Autre application de cette solution dans la question des ordonnances. Nous avons dit ici même [1] combien, avec le ralentissement de l'avancement et le renchérissement de la vie, la situation des officiers subalternes est devenue critique. En

1. *L'Officier de Troupe*, 1er août 1909.

les privant d'ordonnances, on augmente encore, dans une forte proportion, leurs charges plus que lourdes. Or l'officier doit être servi. Quelqu'un avait proposé de lui allouer une indemnité destinée à payer un serviteur; mais, en manœuvres, l'ordonnance reparaissait : il n'était donc pas supprimé, mais intermittent. En outre l'officier a quelquefois un cheval, sinon deux ou trois. Ces animaux appartenant à l'État, l'État les fait soigner à la caserne (on ne saurait employer à ce soin la bonne ou la femme de ménage que permettrait de payer l'indemnité, si problématique du reste, dont il fut question un temps). Le soldat préposé au pansage des chevaux n'assiste pas souvent à l'exercice, et c'était justement l'absence des ordonnances à l'exercice le grand prétexte qui avait été mis en avant pour justifier leur suppression. Or, il se trouve que la proportion des officiers montés est d'environ les deux tiers de l'effectif. Seuls donc, les lieutenants d'infanterie et les officiers d'administration eussent été, en réalité, privés d'ordonnance, alors que le Budget eût payé une indemnité à tout le monde. L'idée était peu pratique.

Cependant, on pourrait, à peu de frais, résoudre le problème qui, ne le perdons pas de vue, consiste à n'enlever du rang aucun des soldats du contingent appelé; il suffirait d'abroger les circulaires qui, actuellement, rendent l'existence de l'ordonnance plus désagréable que celle des autres hommes, mais seulement en faveur des soldats servant au delà de la durée légale — et de rendre, de nouveau, pour ces ordonnances rengagés, facultatif le port d'une tenue civile comme cela se passait il y a huit ans encore sans que le service ou la discipline en souffrissent. Une telle mesure déterminerait, ce n'est pas douteux, une grande quantité de rengagements. Ces hommes iraient à l'exercice de temps à autre, et, à leur place, il y aurait les milliers de soldats du contingent qui eussent été ordonnances avec le système actuellement en vigueur et qui ne le seraient pas puisque des rengagés rempliraient cet emploi.

La loi de deux ans a creusé dans nos effectifs un trou qui nécessite le rengagement de 25 000 hommes. Or, il y a plus de 28 000 officiers. Les ordonnances pourraient donc, à eux seuls, remplir le trou encore béant.

Le législateur estime qu'il faut rengager principalement des hommes du rang. Notre avis est contraire. Il faut rengager, surtout dans l'infanterie, uniquement des spécialistes. Les emplois n'en seront que mieux tenus, et, étant occupés par des spécialistes, ils n'obligeront pas à désorganiser les compagnies dès la fin de février. Ainsi les soldats du contingent n'auront plus besoin d'être enlevés à l'instruction guerrière.

Ce que nous avons montré pour trois catégories d'employés (batterie, musique, ordonnances) pourrait s'appliquer presque à tous les emplois. Des secrétaires rengagés aideraient bien mieux les officiers comptables que des scribes occasionnels. Des tailleurs et des cordonniers de métier (en attendant la nécessaire suppression de toute main-d'œuvre militaire) feraient une autre besogne que ceux « formés à la compagnie ». Ainsi des autres.

*
* *

L'inconvénient des rengagés, c'est qu'ils coûtent cher. C'était pour n'avoir pas à faire cette dépense (à laquelle il faudra cependant bien qu'on arrive) que l'on avait songé à les remplacer, dans les emplois hors du rang, par des hommes inaptes au service armé : les hommes du service auxiliaire.

L'emploi de ces hommes n'a pas donné tout ce qu'on en attendait. Du reste, une mesure s'imposait, que l'on n'a pas tardé à prendre : s'efforcer, en les fortifiant, de faire rentrer dans le service armé le plus possible de ces jeunes gens classés comme trop faibles par le Conseil de Revision. On les réunit par régiment en peloton d'entraînement, ils sont soumis à une gymnastique appropriée, à un entraînement méthodique, et l'on a déjà pu, par ce moyen, faire rentrer dans le rang beaucoup de soldats qui, avec le régime en vigueur sous la loi de 1889, n'eussent même pas revêtu l'uniforme.

Il en est cependant pour lesquels les exercices les mieux appropriés resteraient vains : de certains êtres particulièrement faibles, on ne pourra jamais faire des soldats susceptibles de fournir un service fatigant. Ceux-là, on les emploiera à des besognes peu pénibles.

On peut même se demander s'il n'y aurait pas lieu, ainsi que la chose fut proposée jadis, d'incorporer pour ces besognes même des bossus, des boiteux, des borgnes. Une tenue spéciale, très proche du costume civil, leur serait affectée. Et l'on ne saurait, nous semble-t-il, s'arrêter à l'objection que ce serait là la livrée des déshérités, attirant l'attention sur eux : leur infirmité, hélas! y suffit. La présence à la caserne de ces soldats incomplets auxquels serait appliquée, naturellement, une discipline très spéciale, permettrait la présence au champ de manœuvres d'un nombre égal de soldats valides.

Il n'y a pas que les emplois qui enlèvent les soldats à l'instruction. Il est bien d'autres services encore qui viennent les en détourner. Parmi les plus fréquents, nous pouvons citer le service de garde. Personne n'ose plus soutenir que ce fastidieux service leur apprend quelque chose : ce sont 24 heures d'inaction et de fatigue, rien de plus. On est si bien persuadé de son inutilité qu'on le réduit, partout, autant qu'il se peut. Et cependant, il est encore des garnisons et des circonstances où il enlève beaucoup de temps aux troupes. Il importe de le réduire au minimum, en employant, par exemple, les gardiens de prisons à garder complètement celles-ci, la Garde Républicaine à fournir tous les postes de Paris.

Il faudra bien, aussi, que l'on en vienne à débarrasser l'Armée du service de grève, où elle n'est employée que comme une digue immense et passive. Il y a des régiments qui passent chaque année, dans l'inaction la plus déprimante, dans des conditions d'hygiène déplorables, non seulement de longs jours, mais parfois des mois, durant lesquels l'instruction est complètement arrêtée.

Nous touchons là, nous le savons, à un sujet difficile. La solution s'en impose, cependant, et au plus tôt. Il importe que, dégagée progressivement de tous les services extraordinaires et de tous les emplois, l'Armée devienne véritablement l'École Militaire de la jeunesse française.

★ ★ ★

L'AGONIE DE NAPOLÉON

Il existe à Londres, au British Museum, une quantité considérable de papiers laissés par Hudson Lowe. Parmi ces papiers — *Additional Manuscripts*, tome 15 729 et tomes 20 107 à 20 240, — figure un journal inédit du gouverneur de Sainte-Hélène sur les trente-cinq derniers jours de Napoléon. Sous le titre de *Substance of information obtained respecting General Bonapartes indisposition since the day on which an English medical officer, Dr Arnott, was called upon to visit him* (*1 April-5 May 1821*), il forme la matière principale du tome 20 157.

On sait les longues souffrances et la maladie dont l'agonie et la mort de l'Empereur furent précédées. Dès la seconde année de sa captivité, dès la fin de 1816, Napoléon vit décliner sa santé. Sur un rocher large à peine de quatre lieues et qui, bien qu'aux tropiques, est presque toujours ceint de brumes; à l'une des extrémités les plus désolées de ce rocher, à Longwood, sommet continuellement battu par le vent et les embruns; dans une maison misérable, aux murs de torchis, au toit en partie de carton bitumé, aux planchers disjoints et pourris, l'Empereur, bientôt, fut pris de rhumatismes, d'œdème aux jambes et d'une suite ininterrompue de maux de tête et de maux de gorge. De toute évidence, le climat lui était contraire, et la vie sédentaire ruinait sa constitution.

Inquiet, son médecin, le chirurgien de la marine britannique O'Meara, ne cessait, mais en vain, de lui recommander les sorties : « Quel exercice prendre, objectait Napoléon, dans une île où l'on ne peut faire un pas sans être trempé, une île dont les Anglais, accou-

tumés à l'humidité, se plaignent eux-mêmes, une île maudite où l'on ne voit ni soleil, ni lune, pendant la majeure partie de l'année? » Et l'Empereur demeurait confiné dans son pauvre logis, non seulement à cause de la pluie fréquente, du brouillard et du souffle aigre, énervant, de l'alizé, mais encore parce que les imbéciles consignes du gouverneur Hudson Lowe mettaient obstacle à ses promenades.

Au mois d'août 1817, nouveau mal : une douleur sourde dans la région hypocondriaque droite, immédiatement au-dessous du cartilage des côtes. L'endroit est un peu tuméfié, sensible quand on y touche. Le docteur O'Meara conclut à une affection du foie. Durant un an, il traite l'Empereur par les pilules mercurielles et le calomel. Puis, il doit abandonner son illustre client, auquel Hudson Lowe lui reproche de s'être attaché; on l'éloigne de Sainte-Hélène. Napoléon reste sans médecin.

Le 17 janvier 1819, il a une sérieuse syncope. Le chirurgien d'un vaisseau de ligne, le docteur John Stokoe, est mandé d'urgence à Longwood. Il n'y fait que cinq visites, s'attire la disgrâce du gouverneur et, sous l'inculpation d'avoir rédigé des bulletins exagérés, erronés, est traduit devant un conseil de guerre. Lui aussi a diagnostiqué une affection du foie et, comme O'Meara, déclaré l'Empereur gravement atteint dans sa santé. Or, les affections du foie sévissent à Sainte-Hélène, et ni Hudson Lowe, ni le cabinet de Londres ne veulent le reconnaître; ils ne veulent même pas admettre que le général Bonaparte, comme ils l'appellent, puisse être malade, d'aucune manière; ils ont peur que son état n'excite l'intérêt et la compassion en Europe.

On permet cependant à Napoléon de faire venir un médecin français, le docteur Antommarchi. Mais on l'entreprend à son arrivée dans l'île, en septembre 1819; on lui laisse entendre que le captif de Sainte-Hélène, en se disant souffrant, joue simplement une comédie politique, à l'effet d'obtenir un adoucissement de traitement, un changement de résidence. Antommarchi, jeune et léger, se laisse d'autant mieux persuader qu'une amélioration, qui durera neuf mois, se produit au moment de son entrée à Longwood.

Vers la fin de 1820, la santé de Napoléon redevient plus déplorable que jamais. L'Empereur éprouve de vives douleurs au bas-ventre. Il croit à une reprise de son mal du foie. Il se trompe. Son mal du foie — on le verra bientôt, à l'autopsie — a subi une rémission; Napoléon est désormais torturé par un cancer de l'estomac. Il se met à vomir fréquemment; ses lèvres, ses gencives et ses ongles se décolorent; ses extrémités se glacent. Quand s'ouvre l'année 1821 — sa dernière — il a perdu toutes ses forces; à chaque instant, il tombe dans des assoupissements, et ses yeux endoloris ne supportent plus la lumière; il passe des journées d'accablement dans l'obscurité

d'une chambre aux volets hermétiquement clos, où ses serviteurs ne peuvent se diriger qu'à tâtons.

Antommarchi veut bien enfin le juger malade; mais il ne soupçonne pas le cancer; il suppose tantôt un mauvais fonctionnement du foie, tantôt des troubles digestifs, une autre fois un désordre du cœur, ou bien encore une fièvre gastrique rémittente. Et, continuellement, il s'absente de Longwood pour chercher des aventures, courir la jupe sur les trottoirs de Jamestown, le chef-lieu de l'île. Il est rare, quand une crise se produit, qu'on le trouve à son poste. Les deux principaux compagnons de Napoléon, les comtes Bertrand et de Montholon, souhaiteraient d'adjoindre au détestable médecin un chirurgien anglais qu'ils estiment davantage, le docteur Arnott. Mais ce chirurgien a été recommandé par Hudson Lowe : l'Empereur a des préventions contre lui.

Le 17 mars 1821, Napoléon s'alite définitivement. Le gouverneur redouble alors d'insistance pour faire agréer le docteur Arnott. Non, comme on pourrait le croire, que l'état du général Bonaparte lui inspire de l'inquiétude; sa préoccupation est toute différente : il a reçu de Londres une lettre où le ministre des Colonies, lord Bathurst, se déclare persuadé que le prisonnier de Sainte-Hélène, au courant de la situation troublée de l'Europe, nourrit un projet d'évasion; il importe donc de le surveiller de très près, de placer, si possible, un Anglais dans sa maison. Hudson Lowe menace, si Napoléon persiste à refuser les services du docteur Arnott, de l'obliger, même par la force, à recevoir la visite fréquente d'un officier. Les comtes Bertrand et de Montholon font de nouveaux efforts auprès de l'Empereur : le docteur Arnott est admis à Longwood le 1er avril. De ce jour, et jusqu'à la date du 5 mai, Hudson Lowe, quotidiennement renseigné, tient le journal conservé au *British Museum*. Je publierai prochainement cet important document historique; j'en vais donner les citations principales.

On s'étonnera sans doute qu'il soit resté si longtemps inédit. Mais ni sa matière ni la forme dans laquelle il est écrit ne sont, à première vue, pour en encourager la publication. Des pages qui relatent les six dernières semaines de Napoléon, qui enregistrent une agonie, abondent nécessairement en circonstances médicales, et le retour de ces circonstances ne va pas sans une monotonie qu'aggravent encore, par malheur, l'indigence littéraire, la syntaxe primitive et le pauvre vocabulaire du gouverneur de Sainte-Hélène.

PAUL FRÉMEAUX

... Aujourd'hui, 1er avril au soir, le docteur Arnott a été demandé chez le général Bonaparte. Le docteur se trouvait chez

l'officier d'ordonnance attaché à Longwood, dont il avait partagé le dîner, quand, vers dix heures et demie, le docteur Antommarchi est venu le chercher et l'a mené, à travers deux ou trois pièces, dans une chambre sans lumière, où le comte de Montholon l'a fait entrer. Le général Bonaparte était au lit dans cette chambre. « Je n'ai pu le voir, tellement il faisait noir, a raconté aussitôt après le docteur Arnott au gouverneur, mais je l'ai palpé, lui ou un autre. Le pouls et l'état de la peau indiquaient une grande faiblesse, sans toutefois aucun signe de danger immédiat... »

2 *avril.* — Le docteur Arnott a fait ce matin une autre visite au général Bonaparte, avec le docteur Antommarchi. Le général lui a paru très faible, comme au sortir d'une fièvre; il s'est plaint beaucoup de son estomac et d'attaques fébriles fréquentes et irrégulières, suivies d'abondantes transpirations. Le docteur Arnott a été frappé de sa pâleur, mais il ne sait pas quel pouvait être son teint auparavant. Il ne voit toujours aucun signe de danger immédiat. Il a rédigé une ordonnance.

3 *avril.* — Le docteur Arnott a vu encore le général Bonaparte, qui lui a semblé très déprimé et somnolent; il avait cependant passé une bonne nuit, d'après le docteur Antommarchi, mais il paraîtrait qu'il ne mange pas. En somme, le docteur Arnott l'a jugé à peu près dans le même état que la veille; sûrement, il n'est pas plus mal. On n'a pu lui persuader de prendre médecine; il a dit qu'il le ferait ce soir, mais il est douteux qu'il s'y décide.

4 *avril.* — Nouvelle visite du docteur Arnott chez le général Bonaparte. La maladie reste stationnaire.

5 *avril.* — Le docteur Arnott ne peut apercevoir aucun changement défavorable chez le général Bonaparte, depuis sa première visite. Il l'a vu hier soir et ce matin; tous les symptômes semblaient modérés. Cependant le général aurait passé une très mauvaise nuit, à s'en rapporter au bulletin suivant du docteur Antommarchi : « Beaucoup de fièvre, nausées continuelles. A vomi quatre fois de la pituite. Vers deux heures, les accès fébriles ont diminué, une sueur visqueuse est survenue, accompagnée de céphalalgie, de somnolence, et d'une tension de l'abdomen, lequel était sensible au toucher. » Le docteur Arnott déclare que, personnellement, il n'a rien cons-

taté de ces manifestations. Le comte de Montholon était avec le général Bonaparte ce matin et la veille, quand le docteur Arnott a fait ces visites.

Le 6 avril, le gouverneur enregistre dans son journal l'étonnante lettre qui suit. Elle lui est adressée par son second dans l'île, le lieutenant-colonel sir Thomas Reade :

Le lieutenant-colonel sir Thomas Reade vient d'avoir avec le docteur Arnott, au sujet de la maladie du général Bonaparte, une conversation dont il a pris note et qu'il résume ainsi :

« J'ai vu le docteur Arnott, qui sortait de chez le général Bonaparte. Ce dernier, paraît-il, est aujourd'hui comme il était hier soir, sans fièvre, bien qu'au dire du docteur Antommarchi, il ait passé une très mauvaise nuit, *avec beaucoup de fièvre*. Le docteur Arnott m'a fait la remarque, à ce sujet, que jamais, au cours de ses visites, il n'a trouvé le général dans l'état décrit par le docteur Antommarchi. Il semble être d'opinion que la maladie n'est pas sérieuse, est plutôt morale que physique...

» Aussi a-t-il cru pouvoir assurer le comte Bertrand de l'absence de tout danger. Il a conseillé au général de se lever et de se raser. Le général a objecté qu'il était trop faible à présent; il se rasera quand il se sentira un peu plus fort; il se rase toujours lui-même. Sa barbe est longue, et le docteur explique qu'elle lui donne un air affreux.

» J'ai demandé si le général était fort amaigri : « Non, m'a répondu Arnott; je lui tâte souvent le pouls; il a un poignet aussi vigoureux que le mien, autant de chair que moi sur le bras; sa figure non plus ne doit pas être extrêmement changée. Je ne puis rien découvrir d'extraordinaire chez lui que son teint d'une pâleur excessive, cadavéreuse. Il a vomi devant moi ce matin, et c'est la seule chose anormale que j'aie encore observée. Du reste, il n'a pas vomi beaucoup. »

7 avril. — Avant sa visite, le docteur Arnott a été informé par le docteur Antommarchi que le général Bonaparte avait passé une mauvaise nuit; qu'il avait été saisi à neuf heures et demie du soir et jusque vers le matin, où tous ces symptômes s'étaient beaucoup atténués, de froid aux extrémités et d'une

tension douloureuse du bas-ventre, accompagnés d'une élévation de température, de céphalalgie et d'agitation extrême. Mais lorsque le docteur Arnott a vu le général, bien que celui-ci semblât déprimé et peu disposé à la conversation, il ne lui a pas paru plus mal que la veille : son pouls était bon, sa respiration aisée, et il n'y avait pas d'élévation de température. Néanmoins, le docteur Antommarchi prétend qu'il ne prend aucune nourriture, excepté une cuillerée de bouillon ou de gelée de viande de temps à autre.

C'est le comte Bertrand qui était aujourd'hui avec le général Bonaparte, quand le docteur Arnott a fait sa visite.

Le 9 avril, un incident se produit, qui devrait mettre hors de doute, tout au moins, la sincérité des rapports d'Antommarchi. Celui-ci, toujours distrait par les séductions de Jamestown, a, pour la vingtième fois, la veille, abandonné son poste, quitté subrepticement Longwood, où le pansement d'un vésicatoire nécessitait sa présence. L'Empereur, à bout de patience, lui interdit l'entrée de sa chambre. Blessé dans son amour-propre, le coupable médecin décide de quitter Sainte-Hélène et se rend à Plantation House, la demeure d'Hudson Lowe. Il est reçu par le secrétaire du gouverneur, le major Gorrequer, lequel juge l'occasion bonne pour le faire parler et savoir de lui, à un moment où il la dira certainement, l'exacte vérité sur l'état du général Bonaparte. Or Antommarchi déclare :

... Les forces de Napoléon sont épuisées; il a beaucoup maigri. Il vomit souvent. Les organes sont tous dérangés, n'accomplissent plus leurs fonctions; les intestins sont dans le pire état, ont besoin d'être stimulés par des lavements fréquents. Enfin, le mal n'est pas confiné à un endroit spécial, comme le foie, par exemple, mais c'est un mal général...

En outre, Antommarchi expliqua qu'il estimait sa présence à Longwood désormais sans objet et qu'il sollicitait l'autorisation de s'éloigner. Le gouverneur répondit qu'une pareille requête exigeait un mûr examen. Il regrettait de voir le docteur la formuler à un moment où l'on pouvait attendre d'heureux résultats de sa collaboration avec le docteur Arnott. Sur quoi, le docteur Antommarchi assura que sa démarche n'était dictée par aucun sentiment de jalousie envers son confrère anglais. Ils avaient toujours agi dans le plus grand accord, ils s'étaient trouvés du même avis sur tous les points.

Il considérait le docteur Arnott comme un homme droit. Il espérait en être un lui-même, mais il se sentait décidément inutile à Longwood. Il exposa combien sa situation y était pénible, à cause du caractère du général Bonaparte. Les services réclamés de lui étaient plutôt d'un valet que d'un médecin ; on lui faisait faire jusqu'aux nœuds des bandages. — « Mais, monsieur le docteur, dit le gouverneur, il faut toujours prendre en considération le tempérament du malade et les circonstances. » Le docteur Antommarchi s'obstina à répéter que, placé comme il l'était, il valait mieux pour lui retourner en Europe, où il s'occuperait de ses affaires personnelles. Il sollicitait donc une seconde fois la permission de quitter l'île, le plus tôt possible. De nouveau, le gouverneur fit observer que la requête méritait réflexion, et qu'en tout cas, il devait en référer en Angleterre.

Nul doute que, s'il en eût obtenu licence, Antommarchi ne fût parti aussitôt, abandonnant un moribond. Mais Hudson Lowe commençait à croire à la maladie de Napoléon, et il ne lui convenait pas, par prudente politique, de voir un médecin anglais en assumer seul le traitement. Il enjoignit donc au docteur Arnott de s'efforcer d'arranger l'incident, et quarante-huit heures plus tard, après d'assez laborieuses négociations, Antommarchi reprenait son service auprès de l'Empereur.

11 avril. — Le docteur Arnott a fait hier deux visites au général Bonaparte. Le matin, il l'avait trouvé un peu mieux, mais dans l'après-midi on l'informa qu'il avait été pris de vomissements et lui-même le vit rendre quelque chose; ce n'était guère que des aliments, de la gelée de viande, du pain, du lait et du sirop de capillaire. Après l'accès, le général engagea une conversation avec le docteur et lui dit que sa fièvre était *partie* et qu'il était revenu à ses deux misères depuis six mois : une grande faiblesse, et l'absence d'appétit. Il mit alors la main au flanc droit et prononça : « Le foie! » En même temps, il écartait sa chemise pour permettre au docteur de procéder à un examen... Au toucher, le général Bonaparte tressaillit, et le docteur ayant demandé s'il ressentait une douleur, il répondit affirmativement. Cependant, il n'y avait ni induration, ni enflure, le docteur Arnott l'assura aussitôt au comte Bertrand en anglais; le comte Bertrand le dit à son tour en

français au général Bonaparte, qui se contenta d'indiquer par un jeu de sa physionomie qu'il comprenait, n'insista pas et se mit à faire des questions sur les malades du camp...

Aujourd'hui, 11 avril, on est venu de grand matin chercher le docteur Arnott : le général Bonaparte, lui a-t-on annoncé, avait vomi quatre fois depuis trois heures. Le docteur s'empressa de se rendre auprès de lui; les accès avaient cessé, mais il paraissait moins bien qu'hier.....

Le gouverneur a profité de l'occasion pour interroger longuement le docteur Arnott sur l'aspect du général. Ses réponses ne confirment pas ce que disent le comte de Montholon et le docteur Antommarchi. La personne du général Bonarparte ne paraît pas émaciée au docteur Arnott : « Il a le poignet et le bras aussi vigoureux que les miens », a-t-il affirmé en mettant à nu son propre poignet et une partie de son bras, qui est fort. Le général aurait pareillement la poitrine, les épaules et le ventre pleins et ronds. Le docteur Arnott ne peut rien découvrir non plus d'anormal à ses jambes. Peut-être les mollets étaient-ils autrefois très gros; dans ce cas, ils doivent avoir maigri, et ce serait la raison pour laquelle le général aurait fait cette réflexion, traduite par le comte de Montholon, qui en a ri, « que le diable a mangé ses jambes »...

En résumé, le docteur Arnott trouve difficile de concilier, avec l'apparence grasse qu'il a constatée, les vomissements du général Bonaparte et le peu de nourriture qu'il prend, d'après son entourage. Cependant, il est très frappé de la pâleur extraordinaire, cadavéreuse de son teint. Il a vu ce matin le général traverser sa chambre avec l'aide des comtes Bertrand et de Montholon; il avait, raconte-t-il, avec sa barbe vieille de plusieurs jours, une figure spectrale, horrible.

Le docteur Arnott a demandé, en terminant, que toutes ses déclarations fussent reçues d'ailleurs avec une certaine réserve, attendu qu'il n'a pas connu le général Bonaparte avant de le soigner, qu'il ignore sa mine et sa personne antérieures, et qu'en conséquence il ne peut parler par comparaison. Mais il a assuré à plusieurs reprises au gouverneur qu'il ne découvrait aucune affection organique; que la maladie lui paraissait surtout morale, devait être principalement, à en juger par les symptômes, de l'hypocondrie...

. . . . . .

14 avril. — Hier soir et ce matin, le docteur Arnott, que le gouverneur a vu, a trouvé mieux le général Bonaparte. Il n'avait plus eu de vomissements.

Le docteur a eu l'occasion de bien examiner les jambes et les cuisses du malade; il les a jugées maigres. Comme il exprimait au docteur Antommarchi sa surprise que le général eût encore la poitrine et le ventre si gras, après tout ce qu'il a enduré, le docteur Antommarchi a fait la remarque que ce reste d'embonpoint n'était rien en comparaison du passé : selon lui, le général Bonaparte aurait été extraordinairement corpulent.

Le docteur Arnott a observé les yeux du général; ils sont parfaitement clairs, ne montrent trace, pas plus que la peau, d'aucune imprégnation biliaire. Le comte de Montholon ayant demandé encore si le foie n'était pas atteint, le docteur a répondu négativement, répété qu'il ne découvrait ni induration, ni enflure.

Le général Bonaparte, parlant des divers maux auxquels il est tour à tour sujet, a comparé sa situation à celle d'un homme placé entre Charybde et Scylla.

16 avril. — Le docteur Arnott rapporte qu'il a fait une seconde visite le soir, hier, et que le général Bonaparte n'était plus tout à fait aussi bien; il semblait plus faible, plus accablé, et dans une grande agitation d'esprit; il n'avait plus aucun espoir de guérison, a-t-il déclaré, et tous les remèdes ne pouvaient être désormais que des palliatifs.

Aujourd'hui, au matin, son état demeurait à peu près le même, bien que, d'après le docteur Antommarchi, il eût passé une bonne nuit, passablement dormi, et pris quelque nourriture. Le docteur Arnott considère, somme toute, que la situation a empiré depuis hier, que la faiblesse est plus grande et le moral plus affecté. On a pansé devant lui le cautère du général[1], auquel on avait enlevé son gilet de flanelle; le torse du malade lui a paru plus maigre que la dernière fois qu'il avait eu l'occasion de le voir.

La communication suivante a été reçue, au cours de la

1. Un cautère appliqué au bras gauche de Napoléon le 18 novembre 1820, par Antommarchi. Il est mentionné dans des pièces sur l'autopsie.

journée, de l'officier d'ordonnance attaché à Longwood : « Le comte de Montholon est venu vers dix heures à mon logement pour réclamer les services de M. Mudd et de deux ouvriers menuisiers : les médecins, m'a-t-il expliqué, avaient conseillé au général Bonaparte de quitter sa chambre à coucher, trop petite, pour le salon, mais des endroits de cette dernière pièce sont délabrés ; il priait donc qu'on procédât aux réparations nécessaires aujourd'hui même. Sur ma remarque que le général serait beaucoup mieux, plus confortablement dans la Nouvelle Maison, le comte a répondu qu'il ne fallait pas songer à l'installer là ; ils avaient eu déjà toutes les peines du monde à lui faire adopter le salon.

Les menuisiers ont été envoyés aussitôt.

17 avril. — M. Mudd et les menuisiers comptent terminer leur besogne ce soir. Le général Bonaparte a couché la nuit dernière dans le salon, et le docteur Antommarchi a fait transporter son lit de son logement particulier à l'appartement.

Dans l'après-midi, le gouverneur a vu le docteur Arnott qui l'a informé que, selon le docteur Antommarchi, la nuit du général avait été très mauvaise : « Il avait vomi deux fois des aliments et de la pituite, eu des sueurs froides, éprouvé de la suffocation, et son pouls était petit, fréquent et irrégulier. Une décoction de quinquina lui avait été administrée. »

Sur les deux premiers points, le docteur Arnott ne pouvait exprimer d'opinion ; il n'y avait pas trace, par exemple, de sueur froide au moment de sa visite, mais le jour précédent, il avait constaté de la transpiration et de la moiteur. Pour le pouls, il était assez faible et fréquent, mais il battait ordinairement et très régulièrement à 75. La chaleur du corps était normale aussi. Le général semblait très somnolent et déprimé, mais il respirait avec beaucoup d'aise. La décoction de quinquina lui était restée sur l'estomac.

Le docteur Arnott a fait la remarque, à ce sujet, que le malade paraissait maintenant un peu plus disposé à prendre médecine.

Il s'est plaint de nouveau de son foie, en mettant la main à son côté... Il a dit qu'il n'y avait chez lui aucun signe de mort prochaine, il le savait bien, mais qu'il se sentait dans un état tel que le vent d'un boulet suffirait pour l'emporter. La chose,

pense le docteur Arnott, est exacte, s'il ne prend pas plus de nourriture que ne le rapportent son entourage et Antommarchi.

Le docteur Arnott croit de plus en plus à un cas d'hypocondrie. Il n'y a pas apparence de danger immédiat, mais s'il ne se produit pas une amélioration, il faudra s'attendre à l'issue ordinaire de ce genre de maladie. L'esprit du général Bonaparte semble particulièrement affecté. Le docteur a remarqué ce matin une singularité dans sa manière : il se trouvait assis dans un fauteuil ; tout à coup, il s'est mis à siffler, s'est arrêté brusquement, a ouvert la bouche toute grande, avancé les lèvres et, pendant un moment, a regardé fixement le médecin en plein visage, avec des yeux fous.

Le gouverneur a demandé au docteur Arnott si, les choses étant ainsi, il ne serait pas bon de provoquer, d'une façon ou d'une autre, quelque excitation chez le général Bonaparte, de lui procurer du nouveau, du changement, comme de l'installer dans la nouvelle maison [1]. « Oh ! a répondu le docteur, tout ce qui pourrait l'arracher à ses idées du moment lui ferait un bien infini. Si, par exemple, un vaisseau de ligne arrivait demain d'Angleterre pour l'emmener d'ici, je suis persuadé que cela le guérirait vite, le remettrait à l'instant sur pied. »

Le gouverneur a posé cette autre question : « N'y aurait-il rien dans l'air de l'île, par hasard, qui pût occasionner le mal dont le général Bonaparte paraît atteint ? — Non, a dit le docteur, ce serait probablement la même chose partout où il serait tenu prisonnier dans des conditions semblables à celles de Sainte-Hélène. »

« Était-il réellement devenu faible à ce point, a encore interrogé le gouverneur, qu'il lui fût impossible de marcher désormais sans aide ? — Il ne se déplace jamais seul, a répliqué le docteur ; tout au moins, je ne le vois jamais se mouvoir d'un pas sans être assisté de quelqu'un. »

18 avril. — L'officier d'ordonnance attaché à Longwood a envoyé avant midi la communication suivante : « Le général

1. La nouvelle maison, *Longwood New House*, qu'on venait de terminer pour Napoléon. Elle était bien distribuée, convenablement meublée, et n'avait qu'un défaut : celui d'être située à côté de l'actuelle, sur le même plateau sans arbres, toujours assiégé par le vent, la pluie et le brouillard.

Bonaparte a paru ce matin très bas, nullement mieux au docteur Arnott. Il peut vivre encore trois ou quatre semaines au plus, m'a dit à moi-même le comte de Montholon. Toute sa force semble être passée de son corps dans la tête. Il se rappelle maintenant toutes les choses des anciens jours. Il n'a plus de stupeur, sa mémoire est revenue, et il parle continuellement de ce qui aura lieu à sa mort. »

L'officier d'ordonnance ajoutait, dans un post-scriptum, qu'il avait fait remettre le faisan hier, et deux autres aujourd'hui.

Ce soir, le docteur Arnott a vu de nouveau le général et rapporte : « Je l'ai quitté à l'instant; je le crois moins mal. Il vient de manger un peu et n'est plus aussi déprimé. Le docteur Antommarchi m'a dit ce matin que la nuit avait été *extrêmement mauvaise.* »

23 avril. — Le docteur Arnott s'affermit dans la conviction que le mal du général Bonaparte est de l'hypocondrie, avec des symptômes nombreux de dyspepsie. La guérison, a-t-il expliqué, sera probablement lente et difficile, parce que lui, médecin, *ne peut donner au malade ce qui le rétablirait.* Le gouverneur a désiré savoir quel était ce remède efficace, mais impossible : « La liberté », a dit le docteur Arnott.

Le général a mangé une quantité notable des faisans qui lui ont été envoyés, en hachis, avec une sauce savoureuse, à laquelle le docteur Arnott a été prié de goûter d'abord, comme à d'autres mets qu'il s'est fait préparer à diverses reprises. Il ne voulait pas de faisan cuit à la manière ordinaire, simplement, mais le docteur lui a persuadé d'en essayer et d'en mâcher des morceaux, qu'il rejetterait au besoin.

Il ne voit cependant aucun danger immédiat. Le général est mieux en ce moment, à son avis, que la semaine dernière et, ce qui est important, c'est que lui-même a cette idée qu'il est mieux...

Il lui est encore arrivé de se plaindre en criant : « Le foie! » et de signaler une chaleur qu'il croit ressentir à l'aine droite. Ceci, assure le docteur, est un signe d'hypocondrie...

26 avril. — Le docteur Arnott adresse cette communication : « Je ne puis apercevoir aujourd'hui aucun changement. Le docteur Antommarchi m'a rapporté que le général Bona-

parte avait vomi trois fois depuis hier soir; qu'il s'était montré très agité pendant la première partie de la nuit, mais que, de trois à sept heures, il avait un peu dormi. Quand je suis arrivé, ce matin, il venait encore d'avoir un vomissement...

27 avril. — Le docteur Arnott a envoyé la note suivante, de Longwood : « Je suis retenu ici depuis onze heures. Le général Bonaparte est plus mal que je ne l'ai encore vu. Son estomac rejette tout, des vomissements continuels l'épuisent. »

Plus tard, le docteur mandait : « Le pouls continue à être bon, et je n'appréhende rien de sérieux pour l'instant. Mais les vomissements sont désolants. »

Le soir, le docteur Arnott a fait savoir : « Quand j'ai quitté le général Bonaparte à trois heures et demie, cet après-midi. les vomissements avaient cessé et il s'était endormi; quand je l'ai revu, un peu après cinq heures, il était plus calme et n'avait pas vomi de nouveau; lorsque je l'ai laissé à sept heures, il paraissait toujours tranquille, mais très abattu et à bout de forces, en conséquence des grands efforts dont les vomissements ont été accompagnés. »

28 avril. — Le gouverneur, étant allé à Longwood, y a trouvé le docteur Arnott, qui l'attendait. Il venait de quitter le général Bonaparte. Les nouvelles qu'il a données ont été au plus haut point alarmantes : « Le général, a-t-il dit, avait eu des vomissements plus sérieux que tous ceux qui ont précédé: il avait rendu une grande quantité de matière noire, semblable en couleur au marc de café; sa voix était devenue plus faible depuis la veille, et ses forces avaient considérablement baissé. » Bref, le docteur estimait la situation si grave qu'il avait cru devoir faire part de ses appréhensions aux comtes Bertrand et de Montholon, les prévenir de la possibilité d'un dénouement fatal, et suggérer l'opportunité d'une consultation médicale.

Le gouverneur a offert les secours immédiats de tous les médecins qu'on pourrait désirer.

Le soir il a reçu ce mot du docteur Arnott : « J'ai laissé le général Bonaparte à sept heures, et j'ai le regret de dire qu'il n'était nullement mieux. Il a vomi trois fois, violemment, depuis que je vous ai quitté à la Nouvelle Maison. Le seul changement que j'aie pu apercevoir dans son état est

qu'il semble parler avec moins d'incohérence que ce matin. Son obstination à refuser remèdes et nourriture est déplorable. »

29 avril. — Le docteur Arnott fait ce rapport : « Le général Bonaparte, m'apprend-on, a eu une très mauvaise nuit. Cependant il a dormi trois heures ce matin. Ses vomissements sont moins fréquents qu'hier, et, au total, je le trouve un peu mieux. Ses paroles sont moins incohérentes aussi. »

L'officier d'ordonnance attaché à Longwood envoie la communication suivante : « J'ai vu le comte de Montholon qui sortait de chez le général Bonaparte. Il m'a dit que le général avait passé une très mauvaise nuit, parlant constamment et dans un complet délire. Il est resté dans cet état jusqu'à ce matin, vers sept heures; il s'est alors endormi d'un bon sommeil, dans lequel le comte l'a laissé, et au moment de ma conversation avec ce dernier, à dix heures et demie, il continuait de reposer et d'être calme.

30 avril. — Le docteur Arnott a dit ce matin au gouverneur, avant de faire sa visite, que la veille il avait pu persuader au général Bonaparte de prendre un lavement et de se laisser mettre un vésicatoire sur l'estomac: deux autres vésicatoires avaient été appliqués par le docteur Antommarchi à la face interne des cuisses.

Après avoir vu le général, le docteur a donné ces renseignements nouveaux : « Je ne l'ai pas trouvé plus mal qu'hier ou que la nuit dernière. Il vomit encore fréquemment, mais avec moins de violence que samedi et ce qu'il rend me paraît d'une nature moins alarmante. Toutefois, il ne veut ni nourriture, ni médecines, et le comte de Montholon, qui l'a veillé toute la nuit, m'a raconté que, vers le matin, il avait eu le hoquet pendant deux heures. Je considère ce symptôme comme très grave, si la chose est exacte. »

Plus tard, le docteur Arnott a fait savoir : « J'ai retrouvé ce soir le général Bonaparte à peu près dans le même état que ce matin. Il était resté calme toute la journée, sans dormir, mais en proie à une sorte de stupeur. Il parle rarement et seulement lorsqu'on l'y invite. Je n'ai pas entendu dire qu'il ait eu d'autre délire la nuit dernière qu'un peu d'incohérence, à de certains moments. Ma propre opinion est qu'il a plus de conscience qu'hier et avant-hier... »

1er mai. — Sir Thomas Reade est allé de grand matin à Longwood, et le gouverneur a reçu de là la note suivante : « J'ai vu le docteur Arnott; il m'a raconté qu'hier soir, entre onze heures et minuit, on l'avait informé que le général Bonaparte venait d'être saisi de frissons, qu'il était devenu froid comme la glace, que son pouls se sentait à peine et qu'il semblait suffoquer; le docteur Antommarchi le croyait sur le point d'expirer. Le docteur Arnott se rendit aussitôt auprès du général, mais la crise était passée; il le retrouva dans l'état où il l'avait laissé vers six heures et demie, le pouls assez élevé, à 90...

» Le comte de Montholon a, paraît-il, communiqué au général Bonaparte la lettre dans laquelle le gouverneur offre les services de nouveaux médecins; le général aurait répondu : « Non, je sais que je suis mourant. J'ai confiance dans les personnes qui m'entourent et ne désire pas qu'on en appelle d'autres. »

» Le docteur Arnott considère la situation comme très grave, à raison surtout du refus du malade de prendre aucune nourriture, aucun remède. Le général a même arraché un cataplasme qu'on lui a mis sur l'estomac, à la place où, précédemment, un vésicatoire lui a été appliqué. Au rapport du docteur Antommarchi, il a eu encore le hoquet la nuit dernière, pendant deux heures. »

Un peu plus tard dans la matinée, le docteur Arnott lui-même a mandé :

« ... Il y a deux heures que je suis avec lui : je l'ai observé, très attentivement, et je pense qu'en somme il est beaucoup plus mal. Il a moins de forces, son pouls s'est accéléré, et, en ma présence, il a eu le hoquet pendant dix minutes. Par moments, il divague. Il ne veut rien manger. »

Dans la soirée, le docteur a donné ces renseignements :

« J'ai quitté Longwood entre six et sept heures. Le malade paraissait tranquille, mais refusait obstinément toute nourriture et tout remède. Avec infiniment de peine, nous avons réussi pourtant, dans l'après-midi, à lui faire accepter une potion, et, depuis, le hoquet a été moindre. »

Le 2 mai, Sir Thomas Read, qui se tient en permanence à Longwood, mande de nouveau : « Le docteur Arnott est

auprès du général Bonaparte depuis cinq heures et demie du matin; il dit qu'il est très mal, en vérité, que la fin est à redouter pour aujourd'hui, bien que, selon toute probabilité, elle ne se produira que demain ou après-demain. Il divague, mais pas constamment. Il n'a plus aucune force. »

Le 3 mai, Sir Thomas Read écrit : « Le général Bonaparte a passé une nuit tranquille, jusqu'à trois heures, mais alors le hoquet l'a pris, et il est tombé dans un état d'insensibilité tel qu'il n'en a jamais éprouvé. Néanmoins, comme il a si bien reposé, on ne doit pas le considérer comme plus mal, selon le docteur Arnott, Celui-ci est fort fâché contre le docteur Antommarchi, qui s'est opposé à un lavement; il va se plaindre aux comtes Bertrand et de Montholon..

Hudson Lowe se croit, sitôt ces lignes reçues, obligé de monter à cheval et de courir au galop de Plantation à Longwood, pour intervenir dans cette question d'un lavement. Il voit le comte de Montholon, il a avec lui une conversation qui débute ainsi :

Puisque, a dit le gouverneur, une divergence d'opinions se produisait entre le docteur Arnott et le docteur Antommarchi, celui-ci allégerait beaucoup sa responsabilité en prenant l'avis d'autres médecins. La chose pouvait être une affaire de vie ou de mort; le comte voudrait sans doute faire tout son possible pour provoquer une consultation.

Le comte de Montholon a répondu qu'à cette minute même, il se concertait avec le comte Bertrand à ce sujet; ils venaient de convenir d'appeler d'autres docteurs, dès que Napoléon aurait complètement perdu connaissance. Pour l'instant, ils n'osaient introduire aucune personne étrangère dans sa chambre. « Il a encore quelque lucidité, a fait remarquer le comte, et nous craindrions une secousse, qui, dans son état actuel, pourrait être funeste... »

Le comte expliqua alors que si le docteur Antommarchi se trouvait en désaccord avec le docteur Arnott, ce n'était pas qu'il n'estimât, lui aussi, qu'un lavement serait chose opportune, mais il redoutait de rien faire contre la volonté du malade. Napoléon ne souffrait pas d'être dérangé, d'être remué... Le moindre mouvement lui donnait le hoquet, et l'irritation qu'il en ressentait était suivie d'une faiblesse

extrême. Toute émotion pouvait déterminer sa mort subite. Antommarchi appréhendait un évanouissement dont Napoléon ne reviendrait peut-être pas, et il raisonnait ainsi : « Je connais la nervosité de mon malade, et le danger qu'il y aurait à vouloir lui imposer un remède ; l'avantage qu'on se propose avec celui-ci est-il suffisant pour en contre-balancer les inconvénients? »...

Le comte de Montholon dit ensuite que par moments, Napoléon semblait avoir toute son intelligence, et que dans d'autres, il perdait totalement le jugement et la mémoire. Il s'obstinait à refuser tout ce qu'on lui offrait, médecine ou nourriture ; il secouait toujours la tête en disant « non, non » d'un ton grondeur. Plusieurs fois, le comte s'était efforcé de le faire consentir à consulter d'autres médecins, comme le gouverneur le conseillait, mais alors Napoléon demandait : « Est-ce que je suis mourant? » A quoi le comte répondait qu'il n'était pas dans un état absolument critique, mais que ce serait une précaution utile. Napoléon persistait dans son refus. Son esprit était quelquefois si troublé qu'il confondait tout. Comme le comte mentionnait, par exemple, le nom du docteur Shortt, en ajoutant que c'était le successeur du docteur Baxter, Napoléon s'était écrié avec beaucoup de surprise : « Eh quoi! le docteur Baxter est parti[1]? C'est très singulier! Je n'en ai jamais rien su. Pourquoi ne m'en a-t-on pas parlé plus tôt? Quelle a été la raison de son départ? » Le comte ayant expliqué que le docteur Baxter avait été rappelé, et que le docteur Shortt était venu le remplacer, Napoléon s'occupa encore un bon moment du premier. Une autre fois, il avait voulu savoir quel était le médecin de service auprès de lui, et sur la réponse du comte que c'était le docteur Antommarchi, il répéta le nom d'un air étonné, disant qu'il ne connaissait personne qui se nommât ainsi : « Qui est donc ce docteur Antommarchi? N'est-ce pas toujours O'Meara qui me soigne? » Souvent encore, il ne reconnaissait pas le docteur Arnott et l'appelait Stokoe.

« Quelquefois, cependant, continua le comte, il recouvre pleinement sa présence d'esprit. Par exemple, avant-hier soir,

1. Le docteur Baxter avait quitté Sainte-Hélène au mois d'août 1819.

étant tout à fait calme, il m'a prié de faire sortir tout le monde de sa chambre, et de prendre une plume et du papier; puis, il m'a dicté une lettre au gouverneur et recommandé de l'envoyer dès qu'il aurait rendu le dernier soupir... »

Finalement, une consultation a lieu entre Antommarchi, Arnott, le médecin principal de l'armée Shortt et le médecin de la marine Mitchell, et l'on décide d'administrer à Napoléon une dose de calomel, qui lui est donnée dans un biscuit, à son insu.

L'effet est favorable, et la journée du lendemain, 4 mai, se passe assez bien. C'est l'accalmie ordinaire avant la crise définitive.

Le 5 mai, Hudson Lowe termine son journal par cette page qu'on ne peut lire sans émotion, quand on songe à quelles minutes suprêmes elle se rapporte, et que son auteur, imbécilement ou délibérément, avait si longtemps refusé de croire aux souffrances de l'Empereur :

A sept heures du matin, un signal a instruit le gouverneur que le général Bonaparte était en péril imminent de mort. Il venait, un instant auparavant, de prononcer deux ou trois paroles adressées au comte de Montholon et qui furent, semble-t-il, les dernières.

Sur le chemin de Plantation à Longwood, on remettait au gouverneur ce billet du docteur Arnott :

« Il se meurt, Montholon me prie de ne pas quitter son chevet; il désire que je lui voie rendre le dernier soupir. »

Cependant l'état du moribond ne s'aggrava guère qu'après trois heures. A ce moment, le docteur Arnott envoyait ces lignes écrites au crayon :

« Le pouls est devenu insensible au poignet, la chaleur quitte la surface, mais il peut durer encore quelques heures. »

A cinq heures et demie, le docteur mandait de nouveau :

« Il est plus mal; sa respiration est plus précipitée et plus difficile. »

Et peu de minutes avant six heures — juste comme le soleil se couchait — le mot suivant était reçu : « Il vient d'expirer. »

UN FRUIT,

ET PUIS UN AUTRE FRUIT[1]

Le conteur laissait tomber sa voix, comme s'apaise un vent léger qui glisse de feuille en feuille. Puis il se tassa dans son beurnouss, cala ses pieds aux moelleux coussins du sable tiède : toute son attitude indiquait la résignation, et, en même temps, l'accablement sous le faix des fautes narrées... Simulacre honnête. Allah n'a jamais défendu, pour corser cette éloquence particulière à ses enfants, les innocents subterfuges dont l'auditoire n'est guère dupe, mais dont il se trouve réveillé.

La diction baissée, ralentie, reprit soudain, vive et forte :

Voici des chevaux, sidi! voici des étriers polis, des selles régulières, des beurnouss bleus sur les selles, et de beaux fusils en travers!... Toutefois, sidi, ô toi qui représentes pour moi plus qu'un père, ne cherche pas autour de nous : ces chevaux, ces étriers, ces fusils sont dans mon histoire, et les beurnouss pareillement, vêtements d'uniforme couvrant ces cavaliers du Maghzen[2], que je veux montrer à présent devant la tente de Baïlich.

Un jeune garçon du douar appelait ses camarades :

— Aya! par la Sauterelle[3]! aya, ô Miloud, ô Bel-Kher, ô Salem, ô Tahar, ô M'barek! Regardez les mokhrazenis!

1. Voir la *Revue* des 15 août, 1er, 15 septembre et 15 octobre.

2. Auxiliaires des Bureaux arabes. — Maghzen signifie à peu près « gouvernement », « administration ».

3. Sur les ailes de laquelle Allah lui-même a écrit certains versets du Koran.

Et les hommes du douar s'interrogeaient, discutaient :

— Apportent-ils le mal, apportent-ils le bien, les envoyés du « biro »?... Par le Maître de la Fleur[1], pourquoi celui-là, qui paraît un soldat de confiance, s'enquiert-il auprès des voisins? Aurait-il quelque mission spéciale? S'agirait-il enfin, enfin, d'informer sur certaine plainte qu'on peut bien avoir écrite (mais sans signature dessous) concernant, hem. hem! certaine trop jeunette fiancée?...

— Ouallah! Tout est aux mains de Dieu. Mais, en ce cas, les chefs français seraient venus eux-mêmes, mon ami!

— Tu as raison, par le Glorifié!... Cependant pourquoi les beurnouss bleus? Pourquoi cet air de chuchoter? C'est inquiétant, cela, mon frère!

— Idri Allah!...

— Et pourquoi, sinon pour prêter main forte, ces deux autres têtes de Croyants, qui semblent d'une autre espèce, mais qui mettent bride à terre près de la demeure du kébir?

— En effet, la chose est singulière.

— Beaucoup plus que singulière, par les Trônes, par le Maître du Mouton[2]!

Ainsi les scorpions des commentaires dressaient leurs piquants; ainsi les réflexions allaient, comme des brebis qui se bousculent à l'entrée de l'abreuvoir. Et c'était bientôt, sidi, des survenants, des survenants nouveaux, issus de chaque toit laineux, une poussée de regardeurs, une vraie horde de Thémoudites[3] entourant d'un cercle, à distance, les chevaux immobilisés. On bavardait là comme au marché, on se contredisait, à coups et à cris, comme à la porte du khadi, le Clément me pardonne! Trois chameaux, effarouchés, barrissaient. Les chiens aboyaient comme s'il eût été minuit, et clair de lune. Et, parmi tout ce désordre, la rumeur se répandait que les mokhrazenis, Seigneur! procédaient en ce moment à l'arrestation du kébir!... Et, bien que Baïlich fût

1. Sidi Tidjani, maître de la fleur ou rose, qui est le grain de son chapelet (rosaire) spécial.

2. Mahomet. — Ces noms du Prophète font toujours allusion à des chapitres du Koran ou des Hadits.

3. Peuplade turbulente, des temps prékoraniques. Il en est fait longue mention dans vingt-deux chapitres du Koran.

malade, on s'attendait, de souffle en souffle, à le voir sortir de la grande tente, les bras enchaînés, malmené par les mokhrazenis.

Pleure, ô mon œil!
Pleure, ô mon cœur,
Sur la méchanceté des hommes
Et le peu de constance des vénérations!...

La portière de la grande tente se souleva, barbe du Prophète! Instant émouvant!... Mais ceux qui sortirent d'abord, ô sidi, n'étaient ni Baïlich ni les gens du Maghzen : — tout bonnement M'hammed-ben-Nasseur, mari de la parente Bakta, très affairé, — puis le jeune Arabe instruit qui maintenant servait de khodjah dans cette demeure, et que l'importance enflait, — puis le négro Blelle, rayonnant, apportant l'orge pour les chevaux... Et de cette manière on apprit, kelma-bekelma[1], le vrai motif, trois fois et sept fois vrai, de la mission des mokhrazenis : le kébir Baïlich était caïd!... Loué soit Dieu dans les espaces et dans les âges!... Le kébir Baïlich était caïd! cette fois, ô mes compagnons, sérieusement, sérieusement caïd! Abdoullah! Allah aekbar!...

Non pas que de simples mokhrazenis, très honorables d'ailleurs, fussent chargés de l'en avertir, bénédiction sur nos têtes! Non, ces personnages en bleu ne devaient que l'aviser, sans un mot de plus, d'avoir à se présenter, toute besogne cessante, au « biro » de Ghardaïa. Mais ils tenaient la nouvelle, très secrètement, des spahis Mahmoud-ben-Chériff et Taïeb-ben-Abd-er-Rahman, qui la tenaient du chaouch Ahmed-ben-Abd-el-Khader, qui la tenait du sergent, lequel la savait de bonne source. Et, sans l'avoir dite à Baïlich, les mokhrazenis l'avaient dite... Et, de même, sans l'avoir répétée aux notables du douar, le négro Blelle et le khodjah et le mari de Bakta l'avaient répétée... Et tout cela pouvait devenir — complaisance d'une part, reconnaissance de l'autre — une occasion sans pareille de remuer nombre de douros... Mais n'insistons pas là-dessus. Allah est le plus Instruit, l'Averti! Allah aekbar! Allah aekbar!

Je me sens plein d'enthousiasme, ô mes écouteurs, et je

1. Par fragments; — en épelant, syllabe par syllabe.

suis sûr, excellentes âmes, que vous vous réjouissez aussi. Les gens du douar s'ébattaient, pareillement à vous et à moi, dans la plus franche allégresse : le stupide seul ne change jamais ! Ils oubliaient avec plaisir leurs conjectures de tout à l'heure, pour ne plus penser qu'à l'avantage d'un caïd choisi dans leur douar. Ils voyaient les profits futurs ruisseler brillamment jusqu'à eux. Ils reprenaient leurs esprits. Ils les retiraient des pièges de la jalousie délatrice, où leurs femmes les avaient poussés. Tout redevenait comme aux premiers jours d'avidité empressée, où l'on avait su, joyeusement, qu'il était question du beurnouss.

— Louange au caïd Baïlich ! Que Dieu lui rende instantanément la santé, et prolonge son heure ! Que Dieu le couvre en tous lieux ! Louange au caïd !

Et vous auriez eu de quoi rire. Tous ces amis au cœur flambant se précipitaient à l'envi, voulaient baiser, eux avant les autres, avant n'importe qui, l'épaule de Baïlich, Mecque et Médine ! et commencer la fantasyïa. Il fallut, pour les disperser, que la sage Méryem en personne, la respectée, vînt faire le remerciement à côté de M'hammeb-ben-Nasseur :

— Allah ikettar khérek ! Nous vous demanderons, comme une grâce, le don du repos tranquille, car le caïd mon fils (bien qu'il aille mieux, le Dieu Unique en soit loué !) tremble encore de la fièvre mi-forte, et sa tête souffre quelque peu. C'est pourquoi je vous prie : paix, paix ! Qu'Allah vous bénisse néanmoins abondamment ! Qu'il vous récompense à un taux d'usure ! Qu'il augmente votre bien qui marche[1] et votre savoir en religion !

De la sorte elle s'exprimait, la prudente, tandis que les empressés touchaient au hasard son poignet, ses bagues, puis baisaient leurs doigts, et proclamaient bienheureux le ventre favorisé, jadis porteur d'un caïd ! Il pleuvait des protestations :

— Nous ne cherchons qu'à te contenter, ô toi dont les mérites sont incomparables !

— Oui, ô toi la vertueuse privilégiée ! Oui, certes nous attendrons, pour faire aboyer le moukkala[2] et frapper la

1. Les troupeaux.

2. Fusil ; — nom qui remonte aux anciens tromblons.

poudre chaude, que ton illustre fils soit assis sur le maroquin de sa selle, prêt à partir pour Ghardaïa !

Mais d'autres, afin de prouver leur zèle, insistaient, voulaient savoir si l'on pourrait bientôt, bientôt le saluer, ce coup d'éperon.

— Dans cinq ou six jours, inch'Allah! il ne nous faut pas aller plus vite que la guérison : remuer la main sur un plat ne signifie pas toujours qu'on peut rouler le cousscouss... Que le Vivant, l'Immuable protège Baïlich et nous! Amen...

— Amen! — prononçaient, avec la pieuse mère, les gens du douar.

— Amen.

— Amen.

Puis elle ajouta des paroles, la femme sage et convenable :

« Aussitôt le caouah bu par-dessus quelque plat mangé, les cavaliers du « biro » retourneraient à Ghardaïa rendre aux chefs français le témoignage de leurs prunelles, et laver d'avance le caïd du reproche de négligence et d'ingratitude. Mais, tout d'abord, — avec ces croyants, ou à côté d'eux, ou loin d'eux, — tous les amis étaient conviés de bon cœur, et tous les amis d'amis, tous les présents. Quiconque s'installerait, là, et là, autour de la maison de laine, serait le bien accueilli au nom d'Allah, serait le remercié, même, sur qui l'on appellerait les bénédictions du Rétributeur, — en attendant qu'on puisse mieux faire dans un jour d'heureux festin! »

Politesses d'usage, j'en conviens, mais noblement accomplies et soutenues de gestes fort dignes. On voyait facilement ce qu'elle était, cette mère d'un grand, cette femme capable de faire fonction de chef, oui, par Allah, s'il l'eût fallu!...

Et chacun s'assit pour le caouah.

Après quoi Méryem se retira sous la tente. Elle rentra, toute émue d'orgueil maternel, sans avoir remarqué, un peu en arrière des groupes, ceux qui près de la demeure avaient mis bride à terre, vous vous en souvenez, et dont nul voisin ne savait s'ils faisaient ou non partie de la troupe des mokhrazenis...

Pourtant, par les Sept Étoiles, Méryem aurait pu, l'ayant aperçu, nommer l'un d'eux par son nom; et cet homme, qu'elle avait déjà rencontré sur la route d'Allah, venait, lui,

de la reconnaître, hakh' Rebbi! hakh' Rebbi!... Il avait fait un pas vers elle, un mouvement de Croyant solide, assuré, qui n'ignore point ce qu'il vaut, — qui va s'écrier d'une voix forte : « Où est le maître du logis? nous sommes les hôtes de Dieu!... » Mais, se ravisant, il s'était effacé, avec un air de prudence...

Et maintenant, par les Dominations! il s'approchait de nouveau, son compagnon le suivant à bonne distance d'inférieur.

— Où est le maître du logis?

Personne ne lui répondait. Seuls quelques nez de peu se tendaient, et quelques mentons questionneurs s'avançaient, prêts au verbiage fade et oiseux de la curiosité indiscrète.

Pour les éviter, mes amis, il passa entre les objets amoncelés, — sacs pleins de laine, bâts de chameau, carcasses de palanquins, ustensiles, tels qu'on en trouve, grâce à Dieu, aux abords de chaque habitation, — et voici qu'il fut soudain en présence des femmes!... Agitation, Rebbi-Sidi! Plusieurs cris. Plusieurs formes de filles d'Ève, — l'une de belle taille, parée, presque voilée dans son ougaya, — l'autre à visage découvert, la mine d'un mouton obstiné, mûre et mal vêtue, — et aussi quelques vieilles subalternes, blanches ou négresses, surprises dans la préparation des ragoûts et du caouah!

Certes, certes, ô mes auditeurs, ce musulman d'honnête maintien détourna la tête aussitôt : car il eût encouru le blâme par une audace malséante. Sans regards, sans mots, froidement, il continuait de passer, quand la femme presque voilée, laissant le feu de brindilles qu'elle allumait sur le sable, se jeta au-devant de sa marche... O grand marabout Tidjani! deux yeux, deux très beaux yeux noirs étincelèrent, appelant ses yeux à lui, l'intrus... Une main longue et fine, teinte au henné, agréable à voir comme la main de Bethsabée, s'avança d'un geste vif... Une bouche invisible, cachée sous l'ougaya d'épaisse mousseline, murmura d'une voix bouleversée, tremblante et chaleureuse, ceci, que je vous répète, écouteurs enclins à ne pas croire, ceci, textuellement ceci :

— Le salut sur toi! le bien le plus parfait sur toi, ô toi poussé comme un rameau sauveur sur le tronc d'où je suis sortie, ô toi Kaddour-ben-Mesroud!...

Et c'était Kaddour-ben-Mesroud, en effet; et tous deux parlèrent avec tant d'animation, pour exprimer chacun son plaisir, qu'il ne sut pas clairement ensuite, foi de Meslem, comment leurs propos rapides avaient jailli, — ni comment il expliquait, à cette Aïcha, sa cousine, sa venue et le retard de sa venue, retard, certes, involontaire, par les meilleures Barakas!

Il ne tenait point à dire, ô mes auditeurs! — et cela se conçoit, — que sa sœur-amie d'enfance était si bien oubliée qu'il avait d'abord cherché dans les plis et coutures de sa mémoire, quand on lui avait parlé d'elle, mariée au riche Baïlich. Il ne tenait pas davantage à confier que le bruit du caïdat de Baïlich, colporté avec trompettes sonores chez les cahouadjis de Guerrara, l'avait engagé à cette visite. « Il y a souvent à pêcher dans le vivier d'un nouveau bey », dit le proverbe... Allah est le plus subtil!

— O toi la chérie des siens! je ne me doutais de rien, par les Puissances, lorsque ma route a touché celle des mokhrazenis, à douze portées de balle d'ici. Ma joie n'en fut que plus véhémente... Louange à ton sid'! louange à toi, heureuse épouse et grande dame désormais! Que le favorable hasard de mon arrivée dans un tel jour soit un bon présage pour nous tous!

Mais Aïcha l'écoutait mal :

— O Kaddour, frère des premiers jeux, tu peux te nommer sans crainte le bien vu et bien reçu! Et mon époux, qui sait vivre, t'accueillera tout à l'heure (dès qu'il aura terminé avec les mokhrazenis), et comme l'invité d'Allah et comme quelqu'un de mon sang. Et maintenant je dois te quitter, pour un temps, ô toi l'ami!... Je dois reprendre ma besogne : les vieilles feraient bouillir trop fort ce caouah que tu boiras en compagnie des plus honorés parmi les convives, dans la tente supplémentaire que dressent les négros, là-bas. Allah sur ta tête! Mais je m'éloigne de toi, ô Kaddour, sentant ma peine allégée, oui, déjà!...

Il la retint par le bout de son voile :

— Une peine?... Quelle sorte de peine, Aïcha la retrouvée?... Ton mari, le glorieux caïd, est réputé maître de la bonté, de la fortune. Tes enfants, tu me dis toi-même que je vais les

trouver frais et sains comme l'œil du coq. Serait-ce parce que ta défunte mère (et ma tante), Allah lui donne le salut! a posé sa coupe pour jamais?... Mais j'appelle ce malheur un événement passé, ancien de trois longues années... Serait-ce parce que ton père (et mon oncle) a pris ces deux nouvelles femmes, très jeunes, et les traite avec des égards et des soins excessifs (comme tous les vieux maris, les sots, férus de petites épouses), tandis qu'il reste insoucieux de tes deux sœurs et de toi?...

Ainsi questionnait-il, et, rien que par ces propos, Aïcha voyait (Seigneur! Seigneur!) combien Kaddour ignorait le prochain mariage de Baïlich, menton presque blanc, avec l'odieuse petite fille, la « jolie », la chienne fille de chienne!

— O Kaddour, je te parlerai : j'ai beaucoup à te raconter, de ma bouche à ton oreille... Mais ce n'est pas l'instant d'Allah... Va te remettre des poussiéreuses fatigues du trajet, va : l'on te servira le caouah, ô toi l'ami cher! Sur toi la tranquillité!...

Elle replaçait l'ougaya devant les traits de son beau visage, plus pâle tout à coup. Elle avait vingt ans, à cette heure, compta par ses doigts Kaddour; — vingt ans et deux ans, calcul plus exact. — C'était la femme agréable, assagie, ni jeune ni vieille. Le meilleur âge, kébla de la Mecque! la meilleure saison, la plus savoureuse, en amour comme en amitié!...

La langue de Kaddour clappait, de son palais à ses lèvres, ainsi que celle du gourmand qui voit au marché de beaux melons mûrs. Et voici qu'Aïcha, tout en aidant et dirigeant les manieuses de chaudrons, combinait des phrases, Allah Puissant! des phrases habiles, des phrases insidieuses, propres à obtenir l'appui de Méryem : car de Méryem dépendait que ce parent jeune et peu familier fût considéré chez Baïlich non pas en hôte d'un soir, mais en hôte de plusieurs jours...

Et la survenue de Kaddour occupait non seulement cette pensée de cousine, mais d'autres pensées, braves gens : — celle du nouveau caïd, couché par la fièvre sur son tapis du Maroc! — celle de la prudente, sage et pieuse musulmane, mère du nouveau caïd!

Certes, Allah qui connaît tout voulait qu'elle fût informée, la respectable, et promptement informée, dirai-je, puisqu'il

avait mis plusieurs bonnes femmes à même de voir la rencontre où l'ami frôlait les bras de son amie du berceau... Quant à décider laquelle des bavardes (soit Fatoume la négresse, soit l'une des cuisinières âgées) s'était faufilée subrepticement sous la tente caïdale, et preste, preste, avait chuchoté les détails de l'aventure, cela, je ne l'essaierai point, ô mes fidèles auditeurs! C'est le secret des vieilles entre elles...

Méryem était donc fort inquiète, ô mes amis! Non pas qu'elle eût des soupçons sur la vertu d'Aïcha, — ni quelque gêne de se retrouver, elle, autrefois mère exigeante, en face du Croyant qu'elle avait lancé hors du chemin de son fils Baïlich, comme le sokhrar jette au loin la pierre tranchante où le pied de ses chameaux faillit se blesser. — Mais elle jugeait, d'un esprit prompt, la conjoncture périlleuse, périlleuse, idri Rebbi, quoiqu'elle tâchât de rassurer le caïd malade, son enfant...

La présence d'un parent d'Aïcha, dans un tel moment! — alors que le beurnouss rouge n'était plus tenu loin des épaules de Baïlich, sauf par un brin de laine si léger, et que toutefois ce brin existait, et pouvait redevenir corde, et pouvait redevenir câble, Allah, Allah! et ne plus jamais permettre l'approche décisive du beurnouss!...

Elle avait cru ne pas pouvoir dissimuler à Baïlich cette réapparition de Kaddour, en lequel, Rebbi! s'incarnait le danger, le danger même, le danger tant redouté!... Aïcha pleurait souvent, expliqua la vénérable; plus souvent encore on la voyait qui se retenait de pleurer. Sans doute, elle était informée: mais, sainte Baraka! jusqu'à quel point?...

— A-t-elle parlé bas à ce Kaddour, ô ma mère?

— Rien qu'une minute, ô mon fils!

— C'est beaucoup, simoun d'Allah!... C'est trop... Ah, malédiction de la Croix! si ce frère-cousin (que Dieu le noircisse!) allait me dénoncer, ma mère?... Si, pour défendre sa cousine et les privilèges qu'elle a encore, seule femme admise sur mes fréchias, s'il emploie près des Roumis l'utile argument : « Baïlich vous abuse; il épouse une petite fille à peine sevrée! » Car il faut exagérer... « A peine sevrée! »... L'entends-tu?...

— Ne t'enfièvre pas, de grâce, ô mon fils!

Et ce fut un instant de trêve, où Méryem put réfléchir.

Il suffisait (songea la pieuse mère, qui se sentait encore plus mère de Baïlich, naturellement. que mère d'Aïcha-bent-Ibrahim), il suffisait, saint Tidjani! que, sur une plainte bien explicite, la « carta » de nomination fût déchirée au « biro », ou que les chefs fissent savoir la chose aux autres chefs supérieurs, par le fil où courent les paroles : le caïdat serait la chose effacée, abolie!... Les plus forts des arguments (c'est-à-dire sonnants et trébuchants) resteraient nuls dans cette affaire : on n'achèterait pas le « biro », même avec les sacs d'or en poudre et les émeraudes merveilleuses d'Aaroun-er-Raschid le Sultan.

— O ma mère, — gémit Baïlich. coupant la rêverie de Méryem, — que tous les démons le foudroient, ce parent Kaddour!... qu'ils brûlent Aïcha en même temps!... qu'ils la brûlent!...

Qu'aurait-il dit, s'il avait su les méfaits noirs d'Aïcha, — comment elle lui avait versé le breuvage de refroidissement? — Mais il n'en savait rien, et sa mère parfaite n'en savait rien non plus. Et, bien qu'elle fût peu contente de l'attitude de cette bru, elle reprit doucement le blasphémateur :

— Ne mets pas les torts sur ta langue, ô toi le caïd mon fils! Et, plutôt, délibérons avec un sang maintenu frais. Examinons l'événement. Que se passera-t-il, ô mon fils, si ce Kaddour-ben-Mesroud, hôte de Dieu et de la tente (au moins pour ce soir) connaît ton projet de mariage et l'âge tendre de Messaouda?... ou s'il apprend tout ceci de la jalousie des voisins?... ou si ta femme Aïcha (pour l'heure occupée avec les servantes, grâce au Clément, et que je vais surveiller sans relâche) parvient néanmoins à le revoir seul, et plus longuement? à se plaindre, à comploter. à dire ce qu'il ne faudrait pas?...

A cette minute, le caïd Baïlich se retourna sur sa couche de bons tapis entassés, et prononça, Dieu pardonne! certaines phrases que sa pieuse mère feignit, par pure décence, de n'avoir pas entendues. Elle poursuivit patiemment :

— Supposons Kaddour averti, mon fils. Interviendra-t-il près de toi? C'est ce qui serait le moins dangereux pour nous. Retournera-t-il au contraire à l'autre douar, là-bas, clabauder

auprès de son oncle le vieux querelleur, le vieux père à procès, à disputes, à « chicaya », Ibrahim-ben-Bachir?... Ira-t-il exciter cet habile renard contre toi, et lui crier : « T'endors-tu, alors que ta fille est lésée?... »

Le caïd Baïlich bondit, mes compagnons. C'était le péril des périls, cela, par les damnés de la Géhenne! Le père ainsi avisé, fléaux d'Égypte! son cheval sellé, quelques lieues de galop, puis la dénonciation en forme, — et le « biro » accueillant sans hésiter (Ouallah!) ces jérémiades d'un homme avare mais considéré, influent, exact payeur d'impôts, qui serait caïd lui-même aujourd'hui s'il l'avait voulu!... Ouallah! c'était le péril! par Malek et ceux qu'il torture ! par le sceptre noir du Destructeur!...

Méryem avançait doucement, près de cette bouche furieuse, une jatte d'excellent lait caillé :

— Bois, ô mon cher fils, et calme ton foie. Paix, paix!... Nous avons regardé le mal et la menace: envisageons l'autre face, inch'Allah! Il se peut que ce parent de ta seconde femme, disparu depuis si longtemps, ne sache rien, et vienne ici par hasard, en bon allié, sans arrière-pensée. C'est à toi de le mander adroitement près de ton tapis, en t'excusant sur la fièvre. C'est à toi de l'y retenir, par la Vénérée Khadidjah! à toi de faire avec lui, les jours prochains, tes premiers pas de convalescent, et de le laisser parler, puis de le flatter, de lui imposer, de te l'attacher par l'intérêt, de le lier dans tout un réseau de bonnes paroles et de promesses... On peut s'en rapporter à toi pour cela. ô le caïd mon enfant! Et de la sorte tu le garderas ici, ce Kaddour, bien séparé d'Ibrahim-ben-Bachir et des relations pernicieuses, jusqu'à ton investiture qui ne va guère tarder, inch'Allah!... Alors tout sera sauvé, bénédiction sur toi!... Et comprends bien, d'autre part, ô mon cher fils, que refuser maintenant, maintenant, l'hospitalité à celui qui est là, parent du sang de ton épouse, ce serait tourner la meule du scandale (le Dieu Unique nous en préserve, amen!) — sans compter le risque pour toi qu'on te puisse reprocher de séquestrer Aïcha ta femme! [1]...

1. La séquestration commence à l'empêchement de converser avec les parents ou amis autorisés par le Korau. — Il ne peut y avoir, du reste, séquestration matérielle, chez un peuple qui vit sans demeures fermées.

Envions, ô mes auditeurs, celui qu'une pareille clairvoyance de mère soutient et guide! Envions-le!

— Par le poisson de Jounis [1], tu as raison, ô toi la respectée de son fils! Il en sera comme tu dis, s'il plaît à Allah... Mais les vers de la tête me tenaillent : il faut laisser les paroles... Je te remets toutes choses, ô ma mère! Que Bahloul, le serviteur gagé, prépare les chameaux pour le Mozabite; que M'hammed s'occupe du convoi de grain; qu'Aïcha ma femme vienne me rejoindre sur les fréchias de repos.

A ce dernier ordre inattendu, la prudente Méryem opposa des mines d'effroi récalcitrant :

— Vénérée Abigaïl! que veux-tu là, que veux-tu là, mon cher fils? Je t'en prie par les Koubbas, ménage-toi! Dors seul cinq ou six jours encore, priant le Rétributeur, afin que cette mortification charnelle te gagne une rapide guérison et des joies futures aux Jardins!...

Je voudrais vraiment, ô sidi, et vous, ô mes frères du foyer, vous donner à contempler la figure du caïd Baïlich, subissant, museau froncé, l'allocution de sa mère!

Il toussa, puis recommença, bourru :

— Envoie-moi celle que je demande, ô toi l'empêcheuse!...

Mais son verbe était moins sûr, comme perplexe; et certes il savait bien que Méryem n'en ferait qu'à sa guise et ne lui enverrait aucune compagne de fréchias, tant qu'il serait ainsi abattu. Et Méryem, de son côté, répondait sans conviction :

— Bien, bien, je te l'enverrai... Sois avec la paix, ô mon fils!

Puis ses pieds de vieille femme active la conduisirent hors de l'ombre épandue par le toit de laine. Elle s'attendait à rencontrer Kaddour, ennemi peut-être, mais bel adolescent jadis, bel homme aujourd'hui selon toute vraisemblance... Elle se ressouvenait de la nuit bruyante où tous deux, ce parent jeune et la mère du marié, causaient au son voluptueux des instruments qui jetaient des notes amoureuses... Grand Cheikh de la Voie, marabout vénéré! au fond de la plus ancienne des aïeules reste toujours une petite fibre non racornie, disposée à se réveiller pour un émoi d'occasion! Je vous le dis :

1. Jonas.

Méryem la sage, pendant une couple de minutes, pensa le bien sur Kaddour. Ce léopard élégant ne pouvait pas être un chacal, Allah bénisse! Avec une habile politique, tout irait vers le bon accord... Et puis, arrive ce qui est écrit!...

— O ma chère fille Aïcha, — prononça bientôt la grand'-mère en devançant la prière de sa bru, qu'elle vit toute troublée, — ô ma fille, je sais qu'une joie de parenté est venue vers toi. Abdoullah! Je ne vois point de mal, crois-le, à ce que ton frère d'enfance soit notre hôte chéri, pendant des semaines ou des mois. Et, puisque tu déclares parfois mes vieux doigts savants en cuisine, c'est eux qui prépareront, pour ce bienvenu, le cousscouss des jours heureux, et la merga succulente dont se rougit le plat jusqu'aux bords!...

Et ce fut ainsi, bons écouteurs. Et le lendemain, et le lendemain du lendemain, tout se passa — en apparence — dans la perfection parfaite.

Et la chère d'accueil dura plusieurs jours...

Et nous voilà au second de ces jours. Kaddour-ben-Mesroud, en mangeant le cousscouss, ne prend chaque bouchée qu'après la bouchée prise par le caïd Baïlich, — qui maintenant se lève, un peu tremblant des mains et des jambes. — En retour, Baïlich, homme plus âgé, traite ce parent de sa deuxième femme comme il traiterait un jeune frère longtemps absent, qu'il viendrait de retrouver... Et leurs entretiens se nouent, se dénouent, se renouent, se prolongent, en toute amitié, par les vertus d'Abraham!

— Bénédiction sur nos deux têtes! les « routes » que tu me racontes sont de belles routes, ô Kaddour! Jusqu'au Sahel de Tunis, jusqu'à Tlemcen et Oudja, jusqu'aux oasis par Igueli, oui, bénédiction, ce sont de belles routes!

L'envie de préserver, de consolider autour de ses épaules le beurnouss rouge, cette envie haletante le rend circonspect et subtil, le nouveau caïd. C'est sous la forme d'éloges que les questions quittent ses lèvres. Il les dirige, prudent, prudent...

Kaddour est prudent également. Il dit un peu, il tait beaucoup. Les bénéfices trop avantageux trouvés par astuce le long du chemin d'Allah, ou les ennuis qui vinrent parfois rabattre certaine gloriole, voilà qui ne regarde que lui et son âme,

hakh'Rebbi! Mais il s'étend plus volontiers, en mots vagues, sur sa fortune en général (le Dieu Unique lui avait écrit la réussite et l'argent, laisse-t-il comprendre) ou sur les gens de noble souche qui l'ont brillamment traité. Il fait allusion aussi à ces moments agréables où ses douros, semés à doigts écartés, lui donnèrent toutes satisfactions de plaisir et de prestige. Il se rehausse de son mieux — et nous ne l'en blâmerons pas, Baraka des Tidjani!... S'il ment, cela fait-il tort à quelqu'un sous le soleil? Et, d'ailleurs, très bien mentir, n'est-ce pas presque la même chose que de sortir la vérité?

Allah connaît seul la proportion du réel dans les discours qu'on tient chaque jour... Peut-être le caïd Baïlich (pour ne s'occuper que de cet homme réputé, bon musulman, loyal Arabe), peut-être ment-il aussi, lorsqu'il énumère à Kaddour ses labeurs d'affaires, ses entreprises, ses négoces, ses engagements de fourniture ou de troc, qui l'absorbent, qui l'accablent, par la sainteté des Tombeaux! — davantage : qui l'oppriment, Seigneur! — Et que sera-ce, bâton de Job, maintenant que le beurnouss rouge va peser sur son échine?...

— Il me faudrait, tu m'entends, ô Kaddour, une sorte de khalifah[1] pour mes biens propres, comme j'en ai dû choisir un pour mes fonctions de gouvernement. Un ami, jeune, actif, honnête, à qui je confierais ma bourse, la surveillance de mes troupeaux, de mes convois, de mes récoltes..., qui me servirait d'oukil[2] et que j'appellerais, par Allah! mon autre moi!...

Kaddour entend. Oh! comme il entend, bonnes gens! Mais il ne veut pas trop vite entendre.

— Tu trouveras difficilement cet auxiliaire, ô caïd, à moins de chercher parmi ceux auxquels le voyage a donné, dès leur première force verte, l'expérience de l'âge avancé. Qui va dans le Nord s'instruit, et qui est instruit vaut plusieurs têtes.

— Il y a du sens en tes paroles, hakh'Rebbi! je m'en souviendrai... Et celui que je choisirai, crois-moi, ne s'en repentira point : il sera la plume de mes ailes... Combien, ô Kaddour,

1. Adjoint, délégué.

2. Intendant.

souhaitent la faveur d'un tel emploi! C'est ici, depuis des mois, un pèlerinage de solliciteurs, m'offrant douros sur douros pour obtenir ma préférence, ou même seulement pour se concilier ma protection spéciale près des Français du « biro ». J'en ai presque mal, par les Coupoles, quand je pense à ces gens qui me poursuivent, à ces gens dont beaucoup sont riches, et qui espèrent en moi, Kaddour, qui espèrent de moi, jusqu'à la limite de l'espérance, sachant tout ce que je puis!...

Je dois vous en avertir, ô mes auditeurs : les paroles de Baïlich, propres selon lui à sceller la bonne crainte dans l'esprit de son hôte, s'adressent aussi, par-dessus la coiffure blanche et bien cordée de Kaddour, à cette femme inquiétante de mobilité, d'initiative, Aïcha-bent-Ibrahim. Car Aïcha-bent-Ibrahim est présente à cette joute, amis de mon histoire... Ayant apporté, tout à l'heure, du thé relevé de menthe pour son époux et pour l'hôte, qui sont installés dehors, elle est restée là, filant sa quenouille, assise sur le bord du tapis bleu. Néanmoins n'allez pas imaginer qu'elle prend part à l'entretien, comme le lui permettraient ces deux hommes débonnaires. Elle ne donne même point aux propos l'attention polie qui sied. Elle n'écoute rien, que sa peine en elle...

O Vénérée Fille du Prophète! comment parler à Kaddour secrètement, longuement, ainsi qu'elle croyait si bien pouvoir le faire, exaltée de projets et de rêves?... Depuis deux jours, nulle surveillance tyrannique n'est visible, et pourtant, et pourtant l'oreille de Kaddour reste toujours distante : ou bien des voisins sont présents, ou des femmes sont interposées... Et lui, l'ami que la grâce d'Allah consentit à ramener vers son amie, comme par miracle, juste au moment nécessaire, il traite sa sœur d'enfance froidement, sèchement, — ou trop bien parfois, sans raison.

Trop bien?... Oui, trop bien, par Sarah la vieille! Des sourires à double expression, des coups d'œil de beau Safrâne[1] habitué aux victoires promptes, — sur un seul battement de cils...

Alors, sidi, l'impureté germe confusément dans l'être d'Aïcha-bent-Ibrahim, cette femme pudique... Le péché, qui

1. Safrâne ou Safouâne Ebn-el-Mottaal, beau garçon pour lequel une des épouses de Mahomet fut accusée d'oublier ses devoirs.

rôde et rôde autour de chaque fille d'Ève, semble à celle-ci redoutable encore, mais pas plus que sa souffrance, Rebbi-Sidi! Et voici qu'elle se demande, péchant déjà : « Le mal ne peut-il guérir mon mal? On se sauve bien de la morsure des scorpions par le fer rouge! et cela grésille comme la chair des damnés, et pourtant, si l'on fait l'aumône, il paraît qu'on n'est point damné... »

Mais, comme elle en venait à ces scabreuses réflexions, voici que des clameurs sauvages, aiguës, la secouent, et la font se dresser debout, et dérangent aussi les deux hommes qui, dans la béatitude de la quiète digestion, humaient le fin arome du thé, succédant à la senteur des bonnes graisses.

Les cris jaillissent de gosiers très jeunes :

— Ya Mansour! ya Mansour S'rirr!...

Et ce sont des acclamations hurlées là-bas, à l'autre bout du douar, en l'honneur du petit Mansour, à chaque minute plus hardi, bonnes gens, et qui prétend « faire la fantasyïa » avec d'autres garçons du douar, lancés au galop débridé sur le poil des bourriquots. Il est le chef de tous les autres, lui, le flatté, le seul fils présent du caïd! Et son père s'en émerveille :

— Paix, ô Aïcha! paix! reste ici, ô toi la mère effrayée! J'étais tout semblable, à son âge! Cela lui durcira les os!

Et son contentement s'exprime en grognements laudatifs :

— Rude gaillard, Mansour-S'rirr!... herbe drue!... moineau empenné!... mon fils, par toutes les Victoires!...

Et certes l'hôte est trop courtois pour ne pas doubler la louange, et vanter longuement le destin et la descendance du caïd favorisé.

— O Baïlich le renommé, ta part est bonne! Comme le dit la chanson de route : « une fille pour les alliances, un fils pour les hauts emplois », — sans parler (et veuille bien croire que mon admiration ne l'oublie pas!), sans parler de ton aîné, qui sera ta gloire, déjà savant aujourd'hui, déjà saint, et qui lit le Koran sans s'asseoir[1], affirme-t-on!...

Baïlich, plein de bonhomie, accepte ces louanges, qui lui font trouver l'existence meilleure, et le disposent à une bienveillance sévère, Allah sur nous! mais juste, pour celles qui

1. C'est-à-dire en homme érudit, sans épeler comme fait le vulgaire, sans avoir besoin de s'installer pour déchiffrer les caractères compliqués.

mirent au monde ces enfants dont il est fier... La bonté qu'il sent alors en lui-même lui paraît douce comme le miel...

Son turban se balance, lourd de sommeil; sa langue un peu empâtée parle néanmoins de Mansour, de R'raïra la toute petite. Il s'attendrit, contant à Kaddour le regret qu'il eut d'abord, idri Rebbi!! quand cette petite « tofla » poussa son premier vagissement, au sortir du sein de sa mère. Oui, par le Prophète! contrariété, dépit que ce ne fût pas un troisième fils : car la fille qu'on a procréée ne vous acquiert point, dès sa naissance, une avance au Paradis; elle ne compte guère sur le Registre... Mais il avoue, le caïd, que cette mauvaise humeur passa vite. Au bout d'un mois, tête d'Isaac! il exigeait qu'on lui mît des vêtements agréables, un petit foulard de soie noué au-dessus de l'œil gauche et de petits bijoux de femme, à cette chérie, lis de son père, rose de sa mère, R'raïra la toute petite, fille de Baïlich-ben-Amar-ben-Ziane, alors kébir, maintenant caïd!

Kaddour achève, d'un ton prophétique :

— Et certainement agha quelque jour!... agha!...

Comblé par la flatterie, et n'en pouvant plus de sa lutte contre l'envie de dormir, le caïd s'allonge sur le tapis pour une sieste salutaire. Hem! il se sent faible encore, manteau d'Yakob!... Il clôt les yeux...

L'envie de dormir cependant n'est pas le dormir : il s'aperçoit bien qu'Aïcha se penche vers Kaddour, qu'elle s'approche peu à peu de Kaddour, tirant sa corbeille emplie de fuseaux... Elle n'ose évidemment pas l'emmener à l'écart, cette coquine (excuse, sidi! le caïd Baïlich emploie même un mot plus vilain...), cette coquine dont la bouche murmure, toute mélancolique :

— O Kaddour, quand je réfléchis, souvent mon foie saigne! Mes enfants si beaux (la fille surtout) connaîtront après les joies les peines, et nul ne peut faire que la vie soit sans « aiguillons amers[1] »...

Elle dit cela, poussée par sa douleur et son désir de confidence, Aïcha aux belles tresses. Elle le répète, — un peu plus haut, — afin de voir si Baïlich bronchera... Elle continue — un

1. Chants arabes.

peu plus haut, un peu plus haut, guettant les traits de son mari, qu'on aperçoit confusément dans l'ombre du capuchon :

— O Kaddour!... La toute petite R'raïra, lis de son père, rose de sa mère, deviendra pourtant comme les autres la femme d'un homme qui la fera pleurer!...

Baïlich n'a pas sourcillé, pas remué le nez, fût-ce pour chasser une mouche importune. Alors Kaddour, hésitant (il lui paraît malsain, par Saleh[1]! d'aller mettre le bout de son doigt entre le bât et la corde), hésitant, — et je le comprends, ah! sidi, que je le comprends! je le comprends! — se décide à lui répondre :

— En effet, ô toi Aïcha, compagne des anciens rires, tu m'avais laissé deviner qu'un chagrin gênait ton âme... Dois-je maintenant te questionner?...

Les doigts de l'ami d'enfance se meuvent en caresse légère sur le petit tatouage bleu du menton de l'ancienne amie, — le signe de race et de tribu tellement discret qu'on ne l'aperçoit pas d'abord; mais il est là, preuve d'origine. — Puis ces doigts fureteurs descendent le long de l'épaule drapée, du bras nu, et certes une telle promenade plaît à Kaddour!

Aïcha baisse les paupières. Baïlich garde en son faux sommeil l'immobilité d'un madrier.

Kaddour reprend, bien plus chaleureux :

— O chérie des tiens, ô toi rubis, est-il possible que je me sois trompé, te croyant heureuse? Est-il possible que celui qui dort là te moleste et te fasse pleurer?

Sa voix est dorée. C'est la voix dont il enveloppait ses paroles de tendre amitié pour sa cousine, vierge de quinze ans, aux heures délicates et fiévreuses d'avant le mariage d'Aïcha. C'est la voix qui pénétrait jusqu'au dernier creux du cœur... Et voici qu'Aïcha soupire, et laisse aller son foulard rose presque sur l'épaule parente, et va tout confier, tout, grand Sidi Tidjani! quand, par un mouvement de Karagheuz[2], s'assoit d'un seul coup le caïd Baïlich!... Il se frotte les yeux, bonnes gens, en marmottant, — comme un ronfleur quelconque troublé ou piqué par un insecte; — il ne fait aucune réflexion, mais son visage paraît bilieux...

1. Prophète négociateur (Koran).
2. Le Guignol arabe et turc.

Par Yadjoudj et par Madjoudj[1]! Mettons-nous, rien qu'une minute, à la place du beau Kaddour... Pour innocent qu'ait été son entretien avec Aïcha, la surprise est fâcheuse! Ouallah! qu'a-t-il entendu, ce caïd le faux dormeur?... Mais Kaddour a parcouru le monde; et certes il connait les ressources habiles d'une phrase qu'on reprend, qu'on poursuit, fort différente de son commencement :

— Le salut sur ton réveil! Je veux te prendre à témoin, ô Baïlich, mari de ma cousine! Nous raisonnons, celle-ci et moi, du sort réservé aux filles d'Ève dans tous les pays du Nord, depuis Tlemcen jusqu'à Tunis. Et j'affirmais à ton épouse (car telle est mon opinion) que ces femmes de musulmans ont bien parfois de quoi pleurer. idri Rebbi!... molestées, rudoyées plus qu'il ne faudrait, soit contraintes aux durs travaux du labour (celles des tribus ou des villages), soit privées par leur sid' de leurs gains sur les beurnouss ou les broderies (celles des villes, surtout). Par la Mecque! leur vie ne peut être comparée à celle de nos femmes, à nous, grands Nomades Larbâa!... Voilà du moins mon sentiment, tel que je l'exposais, un peu vivement, j'en conviens, à ton épouse respectée. O toi, caïd, mon parent d'alliance, ne seras-tu pas de mon avis?

Et, naturellement, Baïlich (qu'il ait ou non discerné le vrai sens du vrai dialogue) est de cet avis, Kébla sainte et très immuable!... Et les voilà tous qui dissertent, groupés au pied de la tente. Méryem, qui les a rejoints, suivie de Zergua et de Bakta, demande à Kaddour son opinion sur les épouses de Roumis, dont elle connaît seulement quelques-unes. et cela bien peu.

— Est-il vrai que, même dans le Nord, même lorsqu'elles ne sont plus tirées de leurs habitudes par le voyage, par le changement, ces dames chrétiennes, sans retenue, n'aient point de mors à leur vouloir. et que leur obéissance soit petite?... Est-il vrai, par les Koubbas?

Ainsi s'informe-t-elle, la sage grand'mère, pour nourrir la conversation. Et Kaddour sait réponse à tout. N'a-t-il pas (du moins il le déclare) séjourné dans les plus grandes villes, et même au bord de la mer, parmi les Français d'El-Djézaïr?

1. Gog et Magog.

— Je crois, ô mère vénérable, que l'obéissance des Roumyïas (entendons, comme toi, l'obéissance à leur époux), c'est la pierre de diamant que tu peux chercher en vain pendant septante-sept journées de marche!... Dans plus d'un ménage français, ô caïd, ô toi sa digne mère, la femme n'est pas la femme : elle est l'homme! Elle est celle qui dit : « Cours là-bas! » — et celle qui dit encore : « Tu ne veux pas, mais je veux, et ce sera! »

Le caïd riait, mettant un orgueil sincère à paraître gai, ô mes auditeurs! Trois ou quatre hommes (venant là sans que l'on sût pourquoi, et forçant ainsi les femmes à placer devant leur menton le pan de leur ougaya) riaient en même temps que lui, derrière lui, — et le khalifah pareillement, et le khodjah, et des jeunes garçons du douar, et des voisines qui se glissaient pour emprunter à Méryem du beurre aigre, ou trois œufs, ou du safran, avec l'espoir de ne rien lui rendre, Rebbi! maintenant que son fils était Maître du beurnouss...

— O les amis, venez entendre notre parent Kaddour-ben-Mesroud!

— Baraka des Tidjani sur le discoureur!

Et réellement Baïlich, sa première humeur chagrine dissipée, ne sentait point de rancune contre Kaddour, victime des jérémiades d'Aïcha la rusée, la fouine!... Même — tout à fait sérieusement, — il songeait à s'attacher cet excellent tresseur de phrases, tant à cause de son utile et très utile intelligence que pour le tenir, bouche liée à l'égard des Roumis... Le bon forgeron de prétextes que ce coup lui procurerait, par les Trônes! En certaine question surtout, — débat très épineux avec un M'zabite d'El-Ateuf, procès qui traînait depuis bien des lunes, — ce jeune astucieux ferait merveille, inch'Allah! C'était un arrangement, voyez, une affaire avantageuse qu'il fallait conclure et finir. Ce soir, ils conviendraient de tout, le caïd et son cousin, si bien qu'Aïcha désormais pourrait pleurer et pleurnicher, la mauvaise bête! et tourner des phrases de khannaï, au sujet d' « aiguillons amers »!...

« Aiguillons amers »!... Canaille!... Baïlich ne pouvait les digérer, ces aguillons, et cela se conçoit! Il en eut gros dans l'esprit contre sa femme... Il la soupçonna même de « mauvais œil ». C'est pourquoi, dans la direction où se trouvait la

seconde épouse, il lança furtivement le signe des conjurations, ses doigts velus bien ouverts : « *Khamsa fih aïnek!* (Cinq dans ton œil!) »

Aïcha-bent-Ibrahim, ne soupçonnant ni l'hostilité ni l'injure, filait sa laine, tête penchée, rêvant à ces vies différentes que permet aux femmes le Rétributeur... Les Roumyïas, là-bas au Nord, qui sont chacune et à tout âge sultanes du foyer, sans qu'on se risque à leur imposer la présence d'une co-épouse... Et les Targuiett[1], tout à l'autre coin du ciel, dans le Sud, — les Targuiett qu'elle redoutait naguère, — effrontées, libres, mais honorées, et dont les maris prennent conseil avant la bataille, et qui ne connaissent pas non plus l'outrage d'une rivale sous leur méchant toit de laine percé!... O Justice d'Allah! ô Justice! Pourquoi fallait-il qu'il en fût autrement parce qu'une mère des Larbàa vous avait portée dans ses entrailles?... Pourquoi Baïlich avait-il le droit d'amener sur ses fréchias — légitimement, à la meilleure place, fruit préféré, lotus essentiel — cette Messaouda la petite?...

« Quelle fut donc ma faute envers toi, ô Dieu Clément? soupirait-elle en silence. J'ai gardé la vertu, j'ai gardé la chasteté, la décence, mieux que beaucoup de filles d'Ève... Rien que dans ce douar, ô Puissant, j'en connais qui plus de sept fois se sont livrées à des amants, en toute effronterie, Seigneur, dans la tente conjugale et sacrée, alors que leurs époux trahis reposaient sur la même fréchia!... Et ces perfides, ô Généreux, tu leur as permis à presque toutes, Nouara, Yaminah, Zorah, de rester l'épouse unique... Elles ont eu la récompense, et moi j'ai le châtiment! »

Aïcha, là-dessus, crut qu'un poignard lui coupait le deuxième souffle, lui tranchait le nerf des soupirs. Allah! Allah Rétributeur!... Elle en appellerait à son frère d'enfance!... elle arriverait bien à pouvoir secrètement le rencontrer!...

*
* *

Ce ne fut pourtant pas le soir même qu'elle y réussit, ô sidi, ô mes compagnons de la veillée! Ce ne fut pas à l'aube

1. Femmes des Touareg.

suivante, ni dans le cours de la matinée, ni sous le dohor dominateur.

Mais, la chaleur vers sa fin, Baïlich appela le négro Blelle, lui ordonnant de seller deux montures, avec un tapis douillet sur l'une d'elles : vous le devinez, ce musulman pensait essayer, vaille que vaille, une petite chevauchée, une épreuve, et peut-être demain ses forces (inch'Allah! inch'Allah!) lui permettraient la dure étape jusqu'à Ghardaïa. Car le temps passait, le temps long! Les chefs français pouvaient croire à de la mauvaise volonté!... Baïlich expédiait au « biro », quotidiennement, des messagers qui portaient dans leur djebira des excuses bien calligraphiées, avec le début de salutations : « Au nom du Clément et du Miséricordieux!... » et ainsi de suite, ainsi de suite, selon l'usage. Puis comme les missives tracées par le khodjah, malgré leurs élégances de style, n'exprimaient pas encore (cela se devine) toute la quintessence du zèle, du dévouement et de la fidélité, Baïlich avait envoyé aujourd'hui, dès l'aurore, M'hammed-ben-Nasseur en personne, homme grave et raisonnable, dont il allait faire approuver le choix, l'ayant élu pour khalifah d'administration, — et, avec lui, Kaddour-ben-Mesroud, dont il ne craignait plus rien désormais, — Kaddour, son oukil privé.

— O ma mère, donne-moi le caouah. Sitôt qu'ils seront revenus, je m'assoirai sur ma selle et je pousserai du côté du grand r'dir. Une simple promenade, par le Glorifié!

Et la sage Méryem lui versa du caouah parfait, deux tasses plutôt qu'une. Et, sitôt qu'ils furent revenus, — M'hammed et Kaddour, — disant que tout allait au mieux du bien sans mélange, Baïlich piqua de l'étrier[1], suivi de son négro Blelle. Et le Khodjah voulut se joindre à eux. Et les voilà s'éloignant. Beslama!

Or M'hammed, naturellement, gagna son habitation, située vers l'autre bout du douar, où son épouse Bakta l'attendait; et, naturellement, Kaddour, s'étant rafraîchi, se retira pour un peu de repos sous la tente volante, dressée près de la vaste et belle demeure du caïd. On recevait là, depuis trois jours, aux heures d'àasser et de mogh'reb, les visiteurs toujours plus

1. Les bords tranchants et les coins des larges étriers arabes servent le plus souvent d'éperons.

nombreux. Le Khodjah et Kaddour y goûtaient à part, bien à part, la tranquillité de la nuit et des heures de sieste : ainsi les convenances étaient sauvegardées, et toutes les précautions prises, en ce qui intéresse la pudeur des femmes de la maison.

Il faisait extrêmement lourd, ô mes écouteurs! Le douar engourdi sommeillait encore, évitant le « soleil malade[1] » qui chauffait, chauffait par en haut le dôme de nuages, comme une calotte de four à kessra, et chauffait, chauffait les humains dans cette calotte, comme la kessra même, ou comme morceaux de mouton étuvé! Le Cheïtane seul aurait eu plaisir à circuler derrière les tentes, à bien cuire entre les piquets d'attache et le sable qui formait là une espèce de mur, de dune escarpée. Il y eût trouvé joie, oui, peut-être, — et surtout à regarder une femme qui se glissait, pareille au lézard, qui se glissait, qui se glissait, de corde en corde...

— Dors-tu, Kaddour?

Aïcha-bent-Ibrahim, lézard, je vous le redis, ou couleuvre des oasis, souleva le pan d'étoffe rayée qui formait l'abri supplémentaire, du côté arrière. — celui qu'on ne voit point lorsqu'on se promène dans le douar. — Et, quand elle atteignit, pieds nus, pas à pas, la couche où se trouvait l'ami qu'on lui avait dérobé, ses vêtements ployèrent lentement, avec son corps demeuré souple, — et cela devint un petit amas clair d'étoffes vert pâle, de tulle, de mousseline blanche, au bord du tapis foncé.

— Dors-tu, Kaddour?

— Non, je ne dors pas, ô toi qui montres sur ta joue des traces de larmes!...

Elle avait pourtant baigné d'eau propre son visage (en cachette de Méryem, qui la croyait profondément endormie, lassée d'avoir moulu, tout ce matin); elle avait mis du safran à ses sourcils, à ses lèvres, parfumé de jasmin ses tresses de cheveux lourds : et le koheul faisait à ses yeux noirs, brillants de fièvre, un cerne irréprochable. Mais quelques pleurs avaient coulé depuis ces soins minutieux, et le cœur de cette femme battait si fort qu'on l'entendait, à travers les plis de la maléfa.

On l'entendait, ô braves gens! Kaddour y porta la main.

1. Le soleil brûlant, mais assez pâle, des jours d'humidité orageuse.

Contact agréable, certes! Il en oublia l'étonnement scandalisé qu'il venait de ressentir, à constater cette audace d'une épouse honnête; il en oublia que Baïlich, son cher parent, lui promettait un avenir tout scintillant de douros : son autre main s'égara autour des hanches bien modelées... Ouallah!... C'était un assez bon Croyant, ce Kaddour-ben-Mesroud, mais c'était un homme, toutefois, bénédiction sur nos têtes!... Autorise les mots que, malgré mon respect pour toi, ô sidi, je vais prononcer : nous ne sommes rien qu'un fragile rien, et notre engeance, quelle que soit la race, est pécheresse devant le Miséricordieux, le Puissant, le Rétributeur!

D'ailleurs, soyons équitables : comment un homme jeune, habitué à plaire, n'eût-il pas imaginé que cette visiteuse hardie venait là pour des caresses?...

L'instant paraissait choisi, barbe du Prophète! Il faisait sombre dans cette tente, sous les nuages qui s'épaississaient. Un tonnerre à peine perceptible louangeait les Victoires[1]. Une flûte modulait au loin, au loin, faibles notes indécises comme les soupirs d'un djinn... Et l'odeur des colliers de girofle était voluptueuse et tentante... Et les bras d'Aïcha, lentement, se nouèrent au cou de Kaddour.

— O frère aimé, ô pigeon bleu, ô toi cher!...

Les tresses d'Aïcha roulaient sur la poitrine de Kaddour. Tous deux s'enlaçaient très fort, et le cœur battant à grands coups, le cœur ardent de la femme, semblait battre en lui, le faucon prêt aux ébats... en lui, en lui...

— O Aïcha, ô toi la colombe, ô toi le sang de mes veines!

Et je te demande maintenant, ô sidi : supposeras-tu l'adultère proche? Non, par la Gloire d'Allah! Non, par ces préférés de Dieu, Moussa, Noah[2], Yob et Yakob! Non, n'est-ce pas?... Et cependant la fille d'Ibrahim tenait Kaddour serré, follement, dans un accès de tristesse égarée...

— Kaddour, ô Kaddour, toi l'ami suprême! toi qui seras le secours si du secours peut exister!

Par ma chance des Paradis! elle ne voulait pas faiblir, Aïcha, femme de Baïlich. Autre chose, pour une épouse ver-

1. Koran, sourate XIII.

2. *Moussa* : Moïse, — *Noah* : Noé.

tueuse, est de souhaiter par dépit la fornication. autre chose est de l'accomplir... Mais, comme son corps la troublait, des mots d'amour, de l'amour tel qu'on le met en chansons, se mélangeaient à ses paroles, des gestes de l'amour lui échappaient, qui la rendaient demi-blâmable.

— O toi, Kaddour, compagnon de mon âme, écoute ma plainte, écoute ma prière, demande d'appui! ô toi près de qui je savourais le frais matin de ma jeunesse, sous les lauriers-roses des oueds!

Lui, que le désir secouait, refréna pour un instant encore l'envie brutale. L'aube de leur adolescence revenait autour de lui, et son esprit (que je compare au cuivre, touché de vert-de-gris) avait en cette minute-là presque une dorure de délicatesse... Il voulut cueillir l'ancienne amie, comme on cueille une rose ouverte, avec des précautions légères, avec des transports agréables ressemblant à ceux des poésies :

— O mon joyau parfumé, tes regards sont beaux, ta gorge est belle!... Autrefois, je me souviens, quand pour refaire tes longues nattes tu déployais ta chevelure, elle était pareille aux plumes noires de l'autruche mâle, et plus douce que la soie des haïks!...

Elle haletait.

Il dit encore :

— Tu es la datte muscade dont la pulpe s'écrase sous mes dents! Tu vas rassasier ma faim, étancher ma soif, ô fontaine!... Parle, dis-moi ta souffrance. Ma chaleur d'amitié t'enveloppe, ô merveille, et je te serre tout entière... Tout entière, Allah, Allah!... Apprends-moi quelle est ta peine, je la changerai en bonheur... Allah!...

Et voici qu'ils se taisaient, et c'était dangereux davantage, Bonté de l'Indulgent!

Mais la fierté d'Aïcha veillait parmi le désordre et le désarroi de son être... Je vous ai toujours répété, ô mes auditeurs, que cette femme était capable, malgré les pires et pires fautes, d'une singulière maîtrise de soi. Ce n'était pas une enfant, du reste, mais une créature mûrie par l'expérience d'autrui, mais une « préservée [1] », ayant craché avec dégoût, mainte et mainte

1. Une honnête femme; — se dit surtout par opposition aux courtisanes ou « corrompues ».

fois, du côté d'une tente voisine où s'était commise la turpitude...

Elle eut donc à temps l'impression (rendons-en grâce, pour Baïlich, au Dieu Unique!), l'impression que la pente glissait. Elle s'arrêta, bonnes gens, sur cette pente. Elle se dégagea des bras très chers; elle prononça, au dedans de sa bouche, ces mots d'épouse saine et chaste :

« Certes, je ne pécherai point! Certes, par la Baraka! »

Mais les femmes sont des animaux que j'appellerais biscornus, si plutôt ils ne ressemblaient, pour les caprices, à ces gazelles tachetées de blanc, qu'on trouve, dit-on, vers le Nil, et qui n'ont qu'une corne. Aïcha, puisqu'elle ne pouvait donner son corps à Kaddour, voulait lui donner en amoureuse, avec une tendresse ivre, son affection et sa confiance. Mais cela, c'est autre chose! Certains amants n'en ont que faire, que faire... Elle ne le comprenait pas...

— O Kaddour, ô toi mon frère, défends-moi du mal! Fais que ne soit pas le préjudice qu'on veut me causer en me rabaissant comme épouse! Aide-moi!

Il fit geste de la reprendre; elle l'esquiva encore une fois : — la faiblesse vient, la faiblesse s'en va, et celui qui pensait en profiter demeure penaud plus que le chameau devant une touffe d'épine sèche. — Une grande colère d'homme déçu fit trembler la peau de Kaddour. Il blasphéma. Et sans doute fût-il sorti de la tente, l'insulte aux lèvres, si la crainte d'être guetté ne l'avait retenu à l'intérieur.

— O toi la perle des parentes, je te remercie au nom d'Allah de tes sublimes complaisances!... Pour que je serve ton intérêt, tu es venue me trouver! pour cela seulement! pour cela!...

Il était à la limite de la fureur dépitée. Mais elle, toute pâle, toute refroidie aussi, — devenue soudain une autre femme, tête du Prophète! — essayait de le ramener, par persuasion, à la sagesse... On eût dit qu'elle était en pierre. Derrière elle tombait en plis droits son ougaya de mousseline. Là-bas, la flûte invisible gémissait à petits coups...

— O Kaddour, est-il possible que notre amitié retrouvée n'ait que du venin pour moi?

Elle recommençait patiemment, patiemment, ses explications, feignant d'ignorer le vrai motif de ces brusques vio-

lences, — celles du mâle aux abois. — Elle reprenait les détails qu'il n'avait pas écoutés, commentait ce projet terrible du mariage de son mari, opprobre pour elle, désavantage pour la tente, union qui ne pouvait pas être, par toutes les Vénérées!... Quel sort, en effet, créerait aux enfants l'humiliation de leur mère devant cette petite rivale, à peine plus grande qu'eux? Et quels exemples leur donnerait l'effrontée, rusée, dépravée fille de dépravés que Baïlich adulerait d'une façon sénile et scandaleuse, à la face de sa famille, à la face du douar entier!...

— Aussi je te prie fraternellement, toi, Kaddour, cher ami d'enfance, d'aller trouver de ma part mon père Ibrahim-ben-Bachir. Raconte-lui ce qui se passe, et qu'on fait du tort à sa fille! Démontre-lui que tout l'argent, tous les bénéfices des troupeaux et du négoce de Baïlich (et ceux, bien meilleurs, que mon mari pourra tirer du beurnouss rouge), tout s'en ira de cette tente-ci pour grossir au loin la bourse du marchand Ali-Djéridi!... Cette raison devra le toucher, tel que nous le connaissons.

Puis voyant que son ami Kaddour restait muet (quelque peu calmé de bile, mais la mâchoire contractée, la lèvre sarcastique), elle insista, sur un ton de douceur :

— Indique aussi à mon père quelque remède!... Un bon moyen d'empêcher pareille abomination serait d'informer le « biro ».

Et ce qu'elle lui proposait, par le pont de Sirath! c'était — criminellement, à mon avis — ce qu'avait à plusieurs reprises combiné la ruse des voisines :

— Cette méchante herbe de Messaouda n'a pas plus d'années sur la tête que tu n'as d'ongles, ô Kaddour, aux doigts de tes deux mains : et tu le sais, les chefs roumis n'admettent pas qu'une si jeune enfant soit faite femme par droit conjugal. Tu vois, ô mon frère de berceau, quel est le secret de l'affaire, quel est le nœud... Agis sur mon père Ibrahim, ô Kaddour, et qu'il agisse sur les Français. Eux sauront bien comment agir!...

Et voici qu'elle, exaltée derechef, aveuglée d'espoir, le suppliait câlinement. Et son étonnement fut vif quand il se rebiffa, lui, fort irrité :

— Tu te trompes, ô toi la belle pie, si tu t'imagines que j'irai couper le chemin du caïd!

Elle le contempla, mes écouteurs, avec des yeux plus épouvantés que ceux de la femme de Loth devant la pluie de feu. Cette colère recommençante la suffoquait de surprise...

Et cependant, ô sidi! — avouons-le bien franchement — un homme ne peut être que vexé, et par delà les limites de la rancune, s'il a risqué de se compromettre pour un plaisir qu'il n'a pas eu. Or la chose s'aggravait ici, pour le désappointé Kaddour, du remariage prochain qu'il venait d'apprendre. Quoi! cette prude, cette Aïcha, était dédaignée de Baïlich? Elle en perdait son prestige et son charme, par les Étendards!... Aïcha! stupide perdrix qu'il avait honorée d'un désir flatteur, et qui tout à coup, foudre d'Allah! faisait la sotte dédaigneuse!... la hautaine princesse!... l'aigre vertu!...

Ainsi pensait-il, et sa parole exprima :

— Que le Dieu Unique rompe mon bras droit si je suis assez imbécile pour aller tirer, dans un tel dessein, la manche de ton père! Que le Dieu Dominateur broie mes os en petites esquilles, si je me mêle de tes disputes avec Baïlich, même au cas, certes plus raisonnable, où tu voudrais, un de ces jours, lui faire reconnaître tes droits et ceux de tes enfants. Comme parent du sang, je ne pourrais t'en blâmer; mais enfin, cela te regarde seule, par Allah!... Que penserais-tu, ô la fine fourmi, si demain ma première femme venait te prier d'intervenir entre elle et moi, ou tourmenter ton époux de pareilles objurgations?...

Il fallait, en vérité, qu'il fût bien hors de son calme pour crier si fort le refus, lui d'ordinaire très réservé, prudent musulman, ne disant ni : « Oui, mon frère », ni : « Non, mon frère »... Et c'était une preuve aussi de son exaspération, cette déclaration trop nette, concernant celle des filles d'Ève qu'il appelait sienne à son foyer! Car il s'en était tu jusqu'ici, et certes il avait bien fait, ô mes frères! Et j'ai gardé là-dessus la réserve qu'il gardait : « Cache ta vie », dit la Sagesse.

Se refusant à pleurer maintenant devant lui, elle demeurait sans mouvement, Aïcha-bent-Ibrahim. Sa bouche pouvait à peine articuler, d'une voix rauque :

— Ta première femme?... As-tu donc une femme?

Il était marié depuis trois ans, avec une certaine Fatmah, d'Aflou, qui lui allaitait un fils, — voilà ce qu'il expliqua négligemment. — Et, de plus, il avait demandé, cet hiver, la fille d'un homme riche de Djelfa. Les paroles étaient échangées, le khadi même prévenu. Les noces seraient fêtées la lune prochaine ou la suivante, inch'Allah!... Puis lui, l'époux, amènerait à ce douar-ci, rapproché bientôt d'El-Aghouat, ses deux épouses, — ses deux brebis et son agneau, — et tous habiteraient une tente neuve, non loin de celle du caïd Baïlich...

— O toi Kaddour-ben-Mesroud, comment n'en as-tu rien dit?

Il riposta :

— Et pourquoi l'aurais-je dit?

Et le silence vint, le vrai silence, malgré quelques roulements d'orage, perceptibles encore derrière le troisième lointain. Et quand cette expectative eût assez duré, Aïcha-bent-Ibrahim se leva, et murmura d'une voix éteinte :

— Tu as raison, ô Kaddour, tu as raison...

Puis, d'un mouvement très rapide, et sans se soucier maintenant d'être épiée ou non par Zergua, d'être reconnue des voisines, elle quitta cet « abri des hommes ». Ses pieds se hâtaient. Ainsi la cavale blessée galope, un poignard au flanc... Et ses mains tremblantes s'en furent chercher, dans la demeure principale, l'attirail qui sert au travail complet des dévideuses : car c'était pour elle un motif de s'en aller à l'écart, seule, seule, — fih Sabillah! — seule au fond du repli de la dune...

Et Méryem, qui ne comprenait à tout cela ni verset ni glose, la rappelait affectueusement :

— Au nom des quatre Chefs des Anges, qu'as-tu, ô ma très chère fille?... Tu ne me réponds pas... Que t'arrive-t-il?...

Mais la vénérable grand'mère se rassura cependant, ô mes compagnons, à constater que l'hôte Kaddour montait sur son buveur d'air[1], ne regardant nullement Aïcha sa sœur du berceau, ne cherchant point Aïcha, ni trace ni piste d'Aïcha, — et ce jeune homme de bonnes manières parlait au contraire à

1. Cheval de pur sang.

l'aïeule, courtoisement, amicalement, comme si personne d'autre qu'elle, du même sexe, n'eût existé!

— Le caïd ton noble fils s'attarde dans sa promenade, ô mère. Afin de rassurer mon œil, je me porte au devant du désiré...

— Sois remercié, sois remercié pour cette bonne pensée, ô toi mon fils et mon hôte! La bénédiction d'Allah sur les sabots de ton cheval!

Et, pendant ces compliments, assise au fond de son repli de dune, Aïcha-bent-Ibrahim pleurait sans pleurs, âprement, ces minutes passées, les premières, si pleines d'espérance, lors de l'arrivée de Kaddour... Rebbi beh'ra!...

Les rencontres des amoureux,
Les séparations des amis
Sont marquées au Livre jusqu'à la Fin...

Elle pleurait, elle pleurait, toujours avec des sanglots dépourvus de larmes, elle pleurait les plumes arrachées, par sa faute, à l'aile blanche du souvenir... l'affection séchée... Kaddour perdu... Et voilà qu'il lui semblait reperdre, en même temps, celle qu'elle avait aussi perdue, et qu'elle haïssait : Messaouda la petite, parfum gâché, suavité souillée. Messaouda, la fille du chacal, l'atroce et inqualifiable Messaouda!... Et le reste était pareillement anéanti : son foyer conjugal, sa famille, son autorité sur ses chers et tendres enfants... Tout était d'avance trépassé!...

Elle pleurait, Vénérée Abigaïl, sans songer qu'elle aurait dû contempler la honte sur elle-même, et se frapper la poitrine, en expression de pénitence et de pieuse humilité. Par les Sept Dormants et leur chien! elle pleurait, et les larmes coulaient à la fin, salées comme la mer de Thoud...

Et voilà qu'elle s'égarait, sidi, jusqu'à la pensée si répugnante, si peu musulmane, de tuer son âme[1]! Tu la blâmeras, cette fois. Couteau qui s'enfonce, foulard étrangleur, venin qu'on pique sous la peau des joues, peu lui importait, sidi! Tout, plutôt que cette vie-là! tout, en vérité, pour ne plus souffrir, ne plus sentir ennemis tous ceux qui l'avaient même aimée, Kaddour, même Messaouda...

1. Par le suicide.

— Et de ma mort personne n'aura le sang malade, personne, Rebbi Sidi!

Personne, personne... Sept petites pierres sur une petite tombe de sable, vite nivelée par le sirocco, quelques déchirures aux visages, par convenance, et la quiétude comme avant, chez tous... Le douar se déplacerait, les chameaux marcheraient leur route, les tentes s'élèveraient, s'abaisseraient, s'élèveraient encore, les hommes iraient à la ville, les femmes jacasseraient à l'oued, le moulin tournerait joyeux...

Le poids d'une telle idée devenait trop accablant, Rebbi!... Elle l'entendait, le moulin d'après qu'elle serait morte, menant sa petite chanson allègre, — et la même flûte que tantôt y joignait ses longs soupirs... Alors, elle voulut mourir, la non résignée, mourir, mourir sur l'heure! Mais, comme elle n'avait (et de cela nous pourrions rire, si nous ne craignions de te choquer, sidi!), comme elle n'avait ni poison ni couteau avec elle, et que son foulard n'eût servi de rien, — car des gamins sans vergogne l'observaient du haut de la butte, tout prêts à ameuter le douar, — son esprit dévoyé bondit vers un autre projet.

Tous ces soubresauts venaient en elle sans qu'elle sût d'où, ô mes compagnons! Et j'inclinerais à croire que des Éfrits s'y employaient, — peut-être passaient-il en l'air, à quelques pieds, peut-être dans ce fond de dune, au ras du sol, — par la permission d'Allah...

Aussi bien ne prétendrai-je pas vous rendre claires (ou seulement à peu près logiques) les actions d'Aïcha, ses démarches subséquentes : le démon souffle ce qui lui plaît. Cette femme ramena sa tristesse de la dune à la grande tente, demeure conjugale; — elle pénétra, sans une parole à personne, dans le compartiment second; — elle n'écouta même point la sage Méryem, qui lui disait d'un ton craintif :

— O ma fille, je m'inquiète : serait-il arrivé mal au caïd Baïlich ton époux?

Comment eût-elle répondu, celle qui n'avait pas entendu?

Elle ouvrit l'un des coffres peints, et de ce coffre tira quelques objets d'habillement, qu'elle mit au hasard dans un bissac rouge et bleu, strié de petites raies blanches, un bissac agréable à voir, que Baïlich lui avait acheté jadis, jadis, pendant

les semaines dorées, un jour que s'allongeaient près du douar les files de chameaux d'une caravane, revenant des pays touareg...

Et, comme elle tenait entre ses mains froides cet ancien cadeau, la raillerie des rimes chantées par un khannaï, — un autre jour du même temps heureux, — lui bourdonna au creux des oreilles :

Si tu verses dans un bissac
De l'eau parfumée, mais sableuse,
Par Allah! l'eau et le parfum s'en iront,
Et le sable restera ta part...

Et c'était vrai, Rebbi, Rebbi!... Elle fit tout haut :

— C'était vrai...

Cependant elle se relevait, fermait le coffre, traversait de nouveau la tente, prompte vers l'issue. Mais elle vit soudain Méryem se dresser hors des plis de la portière, Méryem qui lui barrait le chemin, toute tremblante d'émoi, la chère vieille, à la limite dernière de l'étonnement.

— O ma mère, laisse-moi passer! Je vais ce soir chez mon père.

Méryem eut l'estomac tordu :

— Chez ton père, à cette heure de soleil couchant, ô Aïcha? quand déjà l'Ange cloue là-haut les premières étoiles? quand ton seigneur et mari se trouve absent tardivement, et jusqu'à nous alarmer, nous autres, songeant à la fièvre qui le tient?... Par Allah, nomme ceci démence, ô ma chère fille!...

— Laisse-moi sortir, ô ma mère, ne me force pas à te secouer! J'ai besoin de parler à mon père : je te le répète, si tu veux : je vais chez mon père ce soir!

En présence d'une telle catastrophe, je vous donne à penser l'embarras de la sage Méryem, qui ne savait à quoi se résoudre, n'ayant (sauf en risquant les cris et, à leur suite, le scandale) fils d'Adam ni fille d'Ève comme secours possible, — car les hommes étaient avec Baïlich, je vous l'ai dit, — car Fatoume et la bru Zergua venaient de s'en aller, ensemble à cause du crépuscule, porter chez des malades un couss-couss du soir. — De voisins sûrs, aucun, aucun!... Quelle angoisse, ô Dieu Clément! et quelle responsabilité envers le caïd son fils!...

— Ne peux-tu donc, ô Aïcha, faire écrire demain, par le khodjah, le message qu'on irait fidèlement remettre à ton père?

— Nul khodjah n'a ma confiance, ô ma mère! Puisque je ne sais pas lire, comment verrais-je ce qu'il écrit?

Méryem bataillait à la porte, sans défaillance, ses vieux bras maigres étendus, raidis, bien cramponnés aux piquets; et, lorsque Aïcha se baissait sous l'un de ces bras inflexibles, elle rencontrait le vieux corps en obstacle.

— Et tes chérubins, ô ma fille? tes enfants, par le Seigneur!... Quoi! tu les quittes, tu les abandonnes, ô toi la femme de Baïlich?

— Non, je ne les abandonne pas, ô toi la mère de Baïlich! je ne les quitte pas non plus, sauf pour deux jours, et moins peut-être!... Et je tâcherai de les bien garder, inch'Allah, et de les soustraire, ô mère, aux caprices d'une troisième femme! Inch'Allah!

Mais, tout en jetant ces derniers mots de rage, elle avait passé, non par la porte, mais à côté, par-dessous le bord du tissu de laine. Les piquets d'attache, peu solides, avaient cédé subitement. Et déjà la maléfa verte d'Aïcha-bent-Ibrahim s'éloignait, s'éloignait, et même son voile blanc s'évanouissait dans la direction de l'Ourse, et nulle âme de musulman n'allait pouvoir témoigner que Méryem s'était élancée sur les pas de sa belle-fille, car la grande tente caïdale se dressait la toute première à cette lisière du campement, — ou la dernière, si vous préférez.

Et le Sah'ra se déroulait à l'infini... Et, dans la plaine, courant, courant, Méryem appelait, désespérée :

— O Aïcha! ma fille Aïcha! reviens de ton égarement!... Au nom du Miséricordieux, ne pars pas ainsi, à pied, comme une mendiante! Ne t'en va pas dans la nuit sombre où tant de mal guette et surprend!...

Elle-même, malgré toute sa piété, qu'elle avait peur, la respectable Méryem!... peur des scorpions et des vipères cornues [1], peur des voleurs et des assassins, et peur surtout, — ah! bien plus peur, par toutes les Coupoles! — peur des

1. Cérastes, — dont la piqûre est souvent mortelle.

Djinns, des Goules, des Éfrits, des Tessouïrs, des Dives[1] séducteurs, de tous ceux de l'Invisible qui rampent, qui volent, qui tournoient, en quête de sang à boire ou de Croyants à damner!... Rebbi sidi! Dieu Unique! Il faisait un noir de poix double. Des nuages cachaient en partie les étoiles pâlies. Allah venait d'éteindre une lune sans avoir encore rallumé l'autre. Et le dernier reflet du soleil couché, sitôt disparu, autant valait n'en pas parler...

C'est pourquoi je la louangerai d'avoir repris, au bout d'un quart d'heure, la route du douar, cette vénérable. Son devoir n'était certes pas, en l'âge débile qu'elle atteignait, de trottiner à travers les ténèbres, comme un porc-épic affamé. Elle revint donc, buttant ici, buttant là, l'oreille aux écoutes, l'œil tendu, la rate serrée, et, quand elle atteignit les tentes, elle se rappela soudain, plus nettement que jamais, le soir de noces — le soir de noces où, parmi les chants et le bourdonnement du tar, ses pas incertains (moins âgés pourtant de six ans) l'avaient laissée choir sur le sol, près de Kaddour-ben-Mesroud.

Elle s'inquiétait alors (vous vous en souvenez, bons écouteurs!) de la vertu, de la sagesse d'Aïcha qu'il s'agissait de sauvegarder ingénieusement... Et ce soir!...

« O Allah le plus Parfait, le plus Indulgent, le plus Pitoyable! fais que cette femme de mon fils, cette créature raisonnable au jour de son mariage, continue de s'appeler raisonnable, ô Dieu!... Fais qu'elle change d'avis dès maintenant! fais que les périls nocturnes, trop effrayants, mettent du son dans sa farine, et de la réflexion dans son action! Fais qu'elle soit rentrée, repentante, lorsque enfin Baïlich paraîtra... »

Ainsi priait-elle, Méryem la croyante musulmane; mais Aïcha ne rentrait pas. Et quand le caïd arriva, dispos, content, bien escorté des trois cavaliers de sa suite (ce n'était rien de grave, son retard : un peu d'orage, un peu de chaleur lassante, quelque repos, puis, pour finir la promenade, un bon caouah offert par de pauvres gueux, campés au grand r'dir...), quand le caïd arriva, il fallut lui tout avouer :

— Ta femme Aïcha n'est pas là, ô Baïlich né de mes

1. Le Dive ou Déiv, génie mâle nuisible, passé du mazdéisme dans la tradition musulmane.

entrailles!... Elle est partie, le Clément nous sauve! Je n'ai pu la rattraper...

Il resta comme hébété, son pied droit cherchant la terre, son pied gauche dans l'étrier que maintenait ferme le négro Blelle, tandis qu'à l'autre flanc du cheval le khodjah se pendait à la selle, pour faire contre-poids.

— Partie, peste du Chéïtane!...

— O mon fils, calme ton foie... Elle ne pense point aux aventures charnelles. Elle est partie sans que soit lésée aucunement la pudicité... Mais, à travers la nuit, mon fils, comme une insensée que talonneraient les chiens, elle s'en va chez son père!

— « Chez son père »?... Tu dis : « chez son père »?... Malédiction du bouc et du bélier! Que je possède ma sœur publiquement sur la Kàaba de la Mecque, et que je sois pulvérisé pendant ce sacrilège immonde, si je ne punis cette femme sur l'heure!... si je ne la coupe en morceaux menus!... si je ne me tresse un fouet avec des lanières de sa peau!

Ainsi jurait-il, blêmi d'horreur. O sidi, ô mes amis, n'exigez pas que je répète les imprécations dont Baïlich-ben-Amar-ben-Ziane, des Larbàa (caïd n'ayant plus que l'audace de son épouse entre lui et l'investiture qui devait le faire solidement caïd), mit le péché sur sa tête. Ainsi, ainsi jurait-il. Puis il gronda :

— Qui vient avec moi la chercher?

Et ceux qui l'entouraient, tels des fils chéris, ou tels les gardes empressés d'un riche dignitaire, lui dirent (Kaddour avant les autres) :

— O caïd, nous t'accompagnerons! Nous t'aiderons, ô caïd!

XIV

LES ORNEMENTS D'OR

Pour ce dernier soir, je proclame :

« Au nom du Miséricordieux,

» Qu'Allah l'Immense, qui est le seul Dieu Vivant, Éternel, pardonne!

» Que la prière soit sur le Prophète, qui a ouvert ce qui était fermé, qui a mis le sceau sur ce qui a précédé...

» Et soit, soit aussi sur notre meneur au salut, le Chériff Tidjani, Maître de la Fleur!

» Amen[1]. »

Je sais que cette oraison ne te choque point, ô sidi, car ta vaste intelligence admet son efficacité... Et notre ultime veillée, crois-le, n'en sera pas plus tardive : les feux de r'them, pendant la prière, ayant eu le temps de bien prendre, leur flamme va non seulement nous échauffer, mais nous éclairer, — nous faire retrouver la fuyarde, Aïcha-bent-Ibrahim!...

Elle marchait, ô mes amis, elle marchait, fendant la nuit.

Elle marchait comme une guerrière; et ses pieds plongeaient dans le sable, puis se heurtaient contre la roche aiguë, puis s'accrochaient à des épines, — et c'étaient, tour à tour, obscurément, le haut et le bas des dunes, le sol mou, le sol dur, le sol de buttes rondes et de touffes, le sol aux dalles rudes et tranchantes, le sol de gravier, le sol gypseux, le sol poudreux derechef, le sol parsemé d'ossements, — ces jalons blancs du chemin. — Et c'était quelquefois, pour elle, tomber sur les deux genoux, quand la pente non tassée, bâtie par le vent, s'écroulait d'une seule glissade... et, d'autres fois, s'arrêter devant une forme de buisson plus noire que l'ombre noire, et frissonner, et frémir...

Moins craintive que sa belle-mère, elle redoutait pourtant aussi « ceux de l'Invisible ». Et qui ne les redouterait pas? Heureux, ô sidi, l'être humain qu'un ange protège, aux heures nocturnes, contre les embûches du Désert! Heureux cet être s'il a, en même temps que son ange, des compagnons, et les anges des compagnons! Il peut alors mieux braver le piège de ces parages à cause desquels il fut dit : « Tu n'iras pas seul! »

Or elle ne possédait pas le moindre des compagnons, la seconde femme de Baïlich, courant clamer près de son père, — et pas d'ange, probablement, puisque peu de femmes en reçoivent un à l'instant de leur naissance, et qu'en tout cas ils s'envolent à tire-d'aile, ces purs bienfaiteurs, devant l'esprit de rébellion. Aussi « ceux de l'Invisible » l'assaillaient-

1. *Dikhr* ou prière spéciale au rosaire tidjanien.

ils de droite et de gauche, Aïcha-bent-Ibrahim. Elle les entendait, ô mes amis, susurrer, ricaner, se presser autour de sa marche. Et cependant elle marchait. Des tessouïrs, fallacieusement beaux et vêtus d'or, l'appelaient derrière chaque broussaille; des goules, d'horribles goules plus redoutables encore, travesties en jeunes hommes, lui disaient obséquieusement : « Viens, viens, ô toi la chérie que nous caresserons! » Elle fermait son ouïe, fermait sa vue, afin de ne rien distinguer, ni leur voix captieuse, ni leurs rires, ni leurs pierreries fulgurantes. Le cœur crépitant, elle marchait, elle marchait, elle marchait...

Et puis voici qu'elle eut soif. Mais qu'aurait-elle bu dans cette traversée où ne luisait aucun endroit humide?... Son courage surmené dut fléchir pour une minute, la laisser s'asseoir, se reposer entre les plis chauds du sable, exposée à tous les scorpions... Elle avait soif, elle avait la fièvre. Et, tandis qu'elle répétait, obstinée : « Je veux parler contre Baïlich! » elle apercevait à la fois en elle sept choses confuses, souvenirs de sa vie de femme, terreurs de sa vie d'enfant. Allah le voulait ainsi.

Elle se revoyait petite fille, avec Kaddour — avec Kaddour! — et d'autres jeunes fous de leur douar, s'évadant jusqu'aux puits creusés par le soin des caravaniers dans le lit d'un oued séché. Mais les enfants n'avaient pas le droit de plonger l'outre du puisage. Et le gardien des puits, sévère, apprenait à ces échappés les préceptes qui régissent la distribution de l'Eau.

— El-ma, ya el-ma! — répétait-il attendri.

Eau précieuse, eau digne de louanges, eau qu'on boit ému d'allégresse quand la soif s'est imposée, rongeant l'intérieur du cou... Eau sainte, dont Allah Puissant ranime la terre quand elle est morte, eau des Paradis!... « En premier lieu, boira le voyageur, — dit la loi des terres désertes, — et d'abord, au cas de contestation, celui qui est en danger. »

— Le danger?... Qu'est-ce que cela? — faisaient les enfants, poltrons mais légers.

Le gardien des puits, criant très fort, insistait :

— O vous les cailles sans raison, le plus grand danger, le plus grand, plus redoutable que le lion, plus terrible que le

simoun, c'est le manque d'eau! Que le Dieu Unique vous en garde!

Et, sous cette gronderie, les enfants, saisis, grelottaient de la peur livide, se remémorant le simoun, déjà si terrible. — quand les tentes raidissent leurs cordages parmi le fracas du vent affreux et la voix tonitruante des chameaux exaspérés... Rebbi Sidi! O Fille du Prophète! O tous Chériffs et Marabouts!... Les femmes s'écrient, gémissent, sanglotent, et le sable en tourbillons remplit la bouche et les yeux...

Et le manque d'eau, c'était un danger plus écrasant, plus formidable!...

Et ce danger, ce danger, voici qu'elle le bravait maintenant, Aïcha-bent-Ibrahim!

Elle prononça machinalement les noms d'un tel et d'un tel (Nomades connus de sa famille) ayant péri par la soif : litanie longue, saint Prophète!... Et l'amertume de sa bouche altérée lui parut soudain plus amère que celle de la coloquinte... Pourtant, c'était une douceur, comparée à l'amertume de son âme et de son esprit[1]...

— O Vénérées Femmes des Choisis! je veux parler à mon père, je veux parler contre Baïlich!

Elle allait repartir, malgré sa fièvre (car cette femme avait une énergie diabolique, ô mes auditeurs), quand, au moment de se soulever, elle retomba, l'oreille au guet, écoutant au niveau des pierres, au niveau de l'herbe sèche... Quelque chose dans le lointain... Un galop de chevaux, semblait-il, ô Dieu Unique!... Qu'était la soif, près de ceci? plus rien, plus rien...

— Un galop de chevaux, Allah!...

Et sa joue pressait la terre, et son ouïe s'efforçait, au point que le tuyau de l'oreille lui semblait s'écarquiller... Elle se refusait à comprendre. Elle se disait : « Impossible, par le Glorifié!... » Ce galop se rapprochait, — mais elle essaya de croire au « bruit des dunes », connu de tous, qui tantôt vous fait entendre un pas, tantôt un martèlement, et tantôt une meule de moulin, et tantôt un tambour de guerre...

Puis elle distingua des appels longs et fréquents, — mais

1. Le corps, l'âme, l'esprit, le *nefs*, — autant d'éléments distincts pour la physio-psychologie populaire des Arabes.

elle essaya de croire aux cris désolés de la chouette, de l'oiseau qui se lamente, triste et lugubre, sur l'absence de son cher fils, nommé Yakoub[1] : « Le printemps est revenu, et non pas, non pas Yakoub! non pas Yakoub!... »

O Rebbi, Maître du Monde! bientôt Aïcha dut reconnaître la vanité de ses vouloirs... Ni sable profond ne bruissait, ni chouette n'appelait dans cette solitude... C'était la foulée, tout près, des bêtes à sabots et crinière, — plusieurs en nombre. — C'était la voix de Baïlich qui s'enrouait à pleine colère, et la voix plus jeune, âpre et sonore, de Kaddour, parmi d'autres voix... L'ami des heures d'adolescence traquait l'amie, ô Allah! ô toi le Rétributeur!...

Et voilà que la poursuivie, prostrée sous la grande épouvante, ne savait même plus penser.

Elle portait à son gosier ses mains convulsives, comme si le boucher l'eût frappée suivant le rite des égorgeurs, en s'écriant : « Au nom de Dieu! » Blottie sous une broussaille, elle haletait, presque râlant, ayant encore l'instinct de cacher son voile blanc qui faisait lueur dans la nuit. « Ils » ne la trouveraient peut-être point, si petite parcelle humaine dans le Sah'ra sans limites... Pourquoi justement passeraient-ils sur son refuge, les chercheurs de femme? Comment sauraient-ils flairer le gîte où s'était tapie leur proie?...

Je le reconnais, je le reconnais, cette femme avait encore des chances, et les cartes de son jeu n'étaient pas à mépriser. Je le reconnais, vous dis-je. Mais, dans sa Sublimité, le Clément décidait contre elle, ô mes amis!

Le Clément ne permet point — ou fort rarement — qu'une épouse rebelle triomphe : soit-il béni dans les siècles!... Et c'est pourquoi les cavaliers, par inspiration de Là-Haut, avaient emmené les grands sloughis[2] que M'hammed-ben-Nasseur, parent, instruisait pour le caïd. Et ces animaux rapides, ayant humé l'air et reniflé sur la maléfa que portait hier la fugitive, déployaient un zèle peu commun, et, comptant bien se repaître, lançaient leurs pattes dans le vent... Vous savez que le sloughi, chaque fois qu'il part pour la chasse, passe sa langue sur ses

1. Jacob. — Ce nom donné au fils de la chouette se retrouve jusqu'en Arabie et en Perse.

2. Chiens lévriers de haute taille.

babines et se félicite en son langage : « Cela va, par le Généreux! Si mon maître tue, je mangerai! s'il est tué, je mangerai aussi!... » Et voilà que ceux de ce soir trouvèrent Aïcha dans sa cachette, et, sans Baïlich et les autres, je crois bien que ces dévoreurs ne l'eussent pas épargnée, même si le Dieu Unique l'avait prescrit...

— O toi Aïcha-la-tache-de-boue! ô l'infâme! ô la dépravée!

De la sorte, en fureur froide, s'exprimait le kébir Baïlich, secouant sa femme par l'épaule.

— O toi la corrompue! vile créature! tu n'iras pas chez ton père, ô suppôt des Géhennes, faire du tort à ton mari!

Mais bientôt il s'interrompit, commandant que ceux de la suite, — c'est-à-dire, ô mes amis, Kaddour, M'hammed et le khodjah, et, naturellement, le négro Blelle — se retirassent un peu plus loin, avec les chevaux et les chiens : car il voulait châtier librement « celle de sa main droite »...

Et maintenant, ce qui se passa, c'est le secret pieux et subtil de la foi musulmane! Que je sois roussi dans l'Enfer, et que la peau me repousse septante-sept fois et sept fois pour être de nouveau roussie, au cas où je tenterais un récit de cet épisode! Seulement ce très peu de mots :

Baïlich, à son ordinaire, ne battait point ses épouses, c'est entendu, ô compagnons de ma route; mais si, dans une telle occurrence, il n'avait pas corrigé, et vertement corrigé, celle des personnes de sa tente qui s'émancipait sans mesure, vous et moi lui donnerions tort. Bien mené l'homme que Dieu mène!... Et lorsque Aïcha-bent-Ibrahim fut domptée, presque inerte sur le sable, Baïlich était en droit de faire encore ce qu'il fit, par Allah!

Loué soit l'Unique!...

*
* *

Tu me fais cette grâce, ô sidi, — et vous aussi, mes compagnons, — d'insister éloquemment pour que mon histoire ne s'achève pas juste sur cette minute violente, au milieu de la sombre nuit et dans le Désert plein de pièges. Je ne puis me dérober à ces généreux efforts!...

(*L'insistance dont il se flattait, le chef de caravane, n'avait rien eu d'excessif; mais quoi! tout auteur, même d'un récit verbal, se figure la louange par hyperboles.*)

Je ne puis me dérober, Mecque et Médine! me souvenant qu'il a été dicté : « Je ne vous laisserai point comme en suspens [1]... »

Nous allons donc nous transporter, par un saut d'antilope du Tchad, d'abord au « biro » de Ghardaïa, où l'investiture du beurnouss eut lieu solennellement... Et qu'il était d'un beau rouge, ce vêtement glorieux! et que les galons d'or fin se détachaient richement sur sa couleur écarlate!... Puis (si daigne nous le permettre le Miséricordieux, le Seigneur Auguste!) un second saut d'antilope nous jettera dans la ville, jaune et bien bâtie, de Médéah. Et là furent les noces. Et l'adjoint ne sut aucunement l'âge vrai de Messaouda : — il avait bien combiné les cartes de son jeu de cartes, le caïd Baïlich-ben-Amar!

Un troisième saut nous mettrait au « gouvernement » d'El-Djézaïr, lorsque Baïlich, laissant à Médéah sa chérie, son âme, son trésor, son petit coffret d'escarboucles, dut aller rendre l'hommage aux très, très hauts chefs français. Un quatrième saut, à Médéah, — mais ceci n'en finirait point, par toutes les Béatitudes!... Et, sans crainte du chiffre *cinq* (Allah rend bon ce qu'il veut), je préfère en arriver au retour joyeux des noces, quand Baïlich vint habilement, sans traverser aucune des villes intermédiaires, installer sous sa grande tente Messaouda, l'épouse nouvelle... Les chefs d'El-Aghouat crurent fort bien — gloire au Clément! — que cette mariée invisible, était née là-bas, à Médéah. L'audace est mère des réussites!... Et, je te le demande, sidi, à qui cela faisait-il tort?...

Et nous voici donc, par ce cinquième saut, aux environs d'El-Aghouat, où le douar se trouvait placé, — ses demeures bien alignées, parées en fête, — une lune après qu'Aïcha eût été jetée demi-morte, hakh' Rebbi! vraiment demi-morte, en travers de la selle de Baïlich son époux, qui l'avait maintenue

1. Koran.

sans douceur, et ramenée à l'abri qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Demi-morte, — puis morte au quart, — puis ressuscitée, meurtrie encore : telle est, ô sidi, la progression pour toute femme ayant été, lorsqu'il le faut, convenablement battue. Une quinzaine de jours y suffit!... Et, si ce temps de maladie se prolongeait pour Aïcha au delà des règles normales, j'appelle cela bienfait de Dieu, bienfait sur la fille d'Ibrahim : oui, sidi, par le Prophète! car n'avait-elle pas, ainsi alitée, froide de t'hem[1], la meilleure contenance possible pendant le tapage nuptial mené, encore maintenant, autour de son époux et de la jolie Messaouda?

Le Seigneur, dans son Indulgence, n'épargnait-il point à cette femme plus d'une griffure, et même plus d'un coup de poinçon à l'amour-propre?...

Rebbi! au lieu de la traiter négligemment, en méprisée, on lui témoignait certains égards, — parce qu'elle était malade. — On lui glissait des oranges, on lui envoyait des breuvages doux, on lui chuchotait des paroles honnêtes, — parce qu'elle était malade, parce que le précepte recommande : « Donnez le baume de vos soins et de votre présence aux souffrants. Ce que vous ferez en leur faveur, Allah le saura; votre salut deviendra plus ferme; vous ressemblerez au jardin sur la colline qu'arrose une abondante pluie, et dont les fruits sont portés au double. »

En l'honneur du précepte, Allah! les quelques pieuses femmes du douar multipliaient leurs visites, — et de moins pieuses les imitaient. — Et, comme la patiente avait été mise sous la tente des objets de réserve, c'était un va-et-vient continuel, et même des hommes entraient là, — j'entends, des hommes autorisés, — non point pour Aïcha, ces derniers, mais afin de prendre telle ou telle chose nécessaire... Et tout ce mouvement arrachait l'épouse accablée, désolée, au marasme méditatif où le reste de sa rébellion, croyez-moi, se serait complu...

Allah connaît les meilleurs moyens : qu'il soit exalté!

Les hommes — les négros surtout — conversaient avec les

1. Prostration nerveuse, — ou accès de fièvre paludéenne algide.

voisines, vantant la fantasyïa d'hier au soir, et la fantasyïa de ce matin, aussi belle que l'autre, certainement, aussi bruyante, étourdissante, riche en nuages de poudre chaude! Et les voisines (oublieuses de la « souffrante » pour qui elles s'étaient empressées) vantaient, à leur tour, entre bavardes, l'opulence des habits de la petite àarossa et le nombre prodigieux de ses bijoux magnifiques, — dont chacune et chacun s'étonnaient, tout habitué qu'on fût, vénérée Khadidja! au débordement des parures hors des coffres en bois travaillé, chez cette jolie Messaouda, et chez sa mère, la chère Cassïa!

La bienveillance que distillent trois jours de breuvages parfumés teignait d'azur, ô sidi, les propos de toutes ces femmes :

— Vénérée Abigaïl! que de splendeurs! Et que j'aurais voulu voir auparavant les fêtes du « jour », offertes par le marchand Ali-Djéridi, dans Médéah la ville du Nord!

— Cela n'a guère pu dépasser en éclat l'arrivée ici, ô toi mon amie!... Que de fumée piquante, que de cris, que de « you-you-you » frénétiques et d'allégresse, accueillant par un seul transport d'enthousiasme le beurnouss rouge du marié et le luxe de l'àarossa!...

— Tu as raison, tu parles droit, toi la judicieuse!... Et ces tars, ne les oublie pas, ces thebels ronflants et bourdonnants, ces khrab-rhabs, ces rhéïtas, lançant leurs stridentes musiques jusqu'aux murailles d'El-Aghouat!... Et ces chants, ces chants superbes rythmés par les khannaïs!

Et voici qu'en ce point de la causerie des jacasseuses, quelques vers furent encore déclamés dehors, tout près des tentes, — reste des improvisations méditées, affluant chez le caïd généreux qui prenait femme, — écho suprême de ces délires poétiques espérant les protections et le gain :

— O ma chanson, sache louer l'épouse Messaouda!...

Et les voisines, jeunes ou plus âgées, se précipitaient, entr'ouvrant la portière. Et le son frêle des r'bazett[1] pénétrait sous la demeure accessoire, et les flèches cruelles des rimes venaient dans l'oreille d'Aïcha :

1. Violes à une corde.

O ma chanson, sache louer l'épouse Messaouda,
La jolie, plus exquise à voir
Qu'un petit palmier entre les puits!
Ses yeux regardent, tels la rosée sur les fleurs!
Son sourcil est comme un trait d'écriture
Tracé par la main d'un taleb!
Son front ternit la clarté de la lune!
Le fard de ses joues, je le compare au soleil levant!
Ses dents, je les compare à des diamants
Sertis dans la bague précieuse de ses lèvres!
O Allah, sa bouche sourit si dignement!...

Je dois le dire, ô mes écouteurs, ces femmes curieuses et inconséquentes sentirent bientôt que l'éloge (et d'autant plus qu'en cette chanson il semblait si neuf, ingénieux, spécialement approprié!) devenait offense contre Aïcha. Elles rejoignirent le tapis où se raidissait la malade, et leurs langues s'agitèrent alors en vains mots de consolation :

— Celle qui sourit le plus dignement, c'est toi, Aïcha aux belles tresses!

— D'ailleurs, ta rivale Messaouda, la hautaine, la petite fière, ne sera pas longtemps jolie! J'en atteste les Sept Cieux! elle a déjà, ces jours-ci, le visage tiré!

Mais Aïcha ne leur répondait point. Alors elles furent blessées, et toutes ensemble quittèrent la tente. — Et voilà pour elles!...

Ensuite vinrent, très affairés, cherchant un grand plat pour le méchouï[1], divers musulmans-serviteurs, — et le khodjah les dirigeait, — et Kaddour-ben-Mesroud, parent, dirigeait le khodjah... Allah donne les prérogatives : qu'il soit, qu'il soit loué!...

Kaddour feignit d'apercevoir tout à coup, au bout de ses bottes brodées d'argent, la forme allongée de sa cousine, à laquelle il n'avait point parlé — Dieu ne l'ayant point voulu — depuis le soir de la grande poursuite.

— Par les oraisons les meilleures! je suis content de te saluer, car demain le courrier du Nord m'emmènera vers mes propres noces... Tu vas mieux, ô toi ma cousine?... Allons, ton mal ne sera rien. Lorsqu'on est sage, rien n'est rien!...

1. Mouton rôti entier.

Et, comme Aïcha, pâle et rigide, demeurait sans voix, presque sans souffle, Kaddour sortit avec les autres, plus guilleret d'être sorti. — Et voilà pour lui!...

Ensuite, ensuite Zergua parut, gauche porteuse d'une tasse de caouah pour Ahmed le chéri, qui descendait de cheval et demandait, par Allah, quelque petit coin, hors du tumulte, quelque refuge un peu tranquille... Et certes le beurnouss rouge de son père avait causé le déplacement du fils, plus que l'agrément des noces qu'il jugeait profane, au-dessous de lui, — au-dessous de sa condition d'étudiant en bonnes gloses de théologie tidjanique...

Et le jeune savant s'installait, et disait à sa mère Zergua :

— O toi qui m'as conçu et nourri, n'avance donc pas sous ton nez cette lippe hostile! Que peux-tu contre les faits qu'a ordonnés le Redoutable et Unique Dieu Tout-Puissant?... Ta vie sera peu changée, par cette troisième union, crois-le. Je suis toujours ton soutien, moi l'aîné!

Alors qu'il s'exprimait de la sorte, il vit Aïcha couchée, en vêtements qui marquaient le deuil, sur les bariolures du tapis et de la foursâada[1] de laine. Et l'esprit d'Ahmed fut tiraillé. Semblablement à Kaddour, il était tout dédain, par les Tombeaux! envers ce raisin frais encore, que le caïd paraissait rejeter de ses fréchias... Mais, d'autre part, elle était malade, cette créature, bonnes gens: et lui, lui serait bientôt taleb, chargé de missions tidjaniennes, et son devoir lui conseillait deux ou trois phrases de raisonnement :

— O Aïcha, toi la seconde femme de mon père, prends ta bouchée des sains aliments dont j'essaie de nourrir, inch' Allah, la première femme, ma mère Zergua... Ce qui est écrit est écrit!... A quoi servira, pour nous tous, que vous portiez ici le combat? juste à chauffer la passion de votre sid' et maître... Ce qui est écrit est écrit : c'est la bonne Voie que celle du Meslem. Croyez-vous donc, toi et Zergua ma mère, qu'un remariage de plus, et tel que celui qu'on célèbre, puisse m'enchanter, moi le fils?... Sachez que j'ai appris des choses par nos pèlerins du Nord, Allah les protège!... Ce marchand, Ali-Djéridi, qui vient de si bien sucer les douros de mon père,

1. Couverture molletonnée.

a mauvaise réputation. Son opulence paraît factice, vains douros de fanfaron; ses riches amis ne le connaissent qu'aux heures de jeu et de débauche, et l'on croit qu'il est compromis dans des spéculations véreuses avec un Juif du Maroc. Mon père le caïd est dupé, par la Koubba sept fois sainte! Mais vos regrets, les stériles, les inutiles, les superflus, se tairont pourtant, et les miens ne franchiront pas davantage mes lèvres, inch'Allah : car mon père est votre seigneur, et mon père est mon père... Il est libre, au courant de ses jours, de se donner les épouses qu'il veut, et même les servantes; et si j'en trouvais une aussi belle que cette fille de traficant, je ferais comme lui sans doute, — priant toutefois le Rétributeur de me montrer le vrai parcours... Et, là-dessus, sois avec le bien, ô Aïcha! sois avec la guérison! Baraka des Tidjani sur ta tête et sur nos têtes! Amen...

Et, son caouah se trouvant bu, il se leva d'un air noble que certains, mal intentionnés, auraient jugé trop affecté, et s'en alla voir sous le ciel l'aspect de sa Destinée.

Et voilà pour lui!... Et peu à peu nous congédions tous les personnages du récit!... Allah ackbar!

Malgré les exhortations du fils de Zergua, Aïcha-bent-Ibrahim pleurait, seule maintenant sous la tente : — car je ne compte pas le va-et-vient des négresses, ô mes auditeurs! — Elle pleurait malgré ces exhortations, ou à cause d'elles... Celui qui prêchait si bien avait bonne mesure, par les Vénérées! Il était le fils aîné. Et les enfants d'Aïcha ne seraient sans doute jamais que des enfants ordinaires, dont la mère ne peut revendiquer aucun droit particulier.

Mais enfin, c'étaient ses chéris, sa consolation future. Elle tendit ses mains enfiévrées, comme si du bout de ses doigts elle avait pu caresser ces trésors de sa tendresse, et son cœur bondissait pour eux : « O Mansour-S'rirr! ô R'raïra, petit agneau de délices!... » Puis cet élan retomba. Elle se souvint (agitée, prononçant parfois des mots sans en avoir connaissance) que depuis trois jours elle n'avait pu les avoir près d'elle, pas une minute, pas une seconde, pas un petit instant d'instant. En dépit de ses supplications, la fantasyïa les attirait, la musique les appelait. — oui, Vénérée Khadidja! mais pas

autant que les atours, les cadeaux et les cajoleries de la mariée Messaouda. Voilà ce qui les tenait liés!... Et, les fêtes terminées, cela ne changerait que de forme. Rebbi Sidi!... Les enfants, même sans aînesse, appartenaient à la tente, non point à leur mère, ô Miséricordieux!... à leur père, à la préférée de leur père, et à leur aïeule Méryem, qui depuis tant de mois déjà les avait accaparés!

O Rebbi, Souverain des Hommes! ô Rebbi, Rebbi!...

En ce moment de sa plainte, elle vit soudain Méryem debout, debout au bord du tapis, comme une apparition magique. Et, réellement, Aïcha crut à un rêve de sa fièvre... Mais c'était Méryem, os et chair, Méryem la prudente, la sage, l'informée, la perspicace, qui venait d'entendre les récriminations d'une malade, et qui voulait, ya sidi, ne les avoir pas entendues...

— O toi ma fille Aïcha, je te l'assure par les Coupoles et par tous les anges du sixième Ciel, je suis ton moins mauvais appui!

Et parce qu'Aïcha, troublée, cachait sa tête dans les coussins, Méryem reprit, grave et sereine :

— O toi ma fille Aïcha, je suis celle qui t'a regardée vivre, qui t'a laissée remplir ton âme de quiétude ou de désespoir, selon les accidents des jours: et je t'ai soutenue, ô ma fille, si vieille, si faible que je sois; et mon bras s'est étendu plus d'une fois, sans que tu l'aies su, pour écarter les roches dures des sentiers que suivaient tes pas. Mais la souffrance que tu souffres aujourd'hui, mon bras ne peut rien contre elle. Ou, plutôt, il peut seulement...

Dans l'espace qui sépare les tentes, la musique des réïthas recommençait son bruit copieux, tellement que Méryem dut s'arrêter, tout assourdie. Mais elle poursuivit bientôt :

— Sèche ta dernière larme, ô ma fille! J'ai obtenu ceci de mon fils : ton sort sera très différent de celui d'une sacrifiée; il me l'a promis formellement. Après les semaines de noces, tu retrouveras souvent ta place sur les fréchias conjugales, oui, par les Compagnes des Saints! En ta faveur, à ma prière, oui, le caïd Baïlich suivra l'excellent exemple de son père Amar-ben-Ziane, mon époux (lui soit donné le salut complet!)... Il fera, en bon Croyant, ce que faisait le Fidèle digne

d'éloges qui l'a procréé ; il observera (ou peu s'en faudra, bien peu) la loi d'alternance : « un fruit, et puis un autre fruit... » Et ton amour et ton orgueil seront sauvegardés tous deux : loué soit le Vivant, le Parfait !

Or, voyez ce que sont les femmes ! Aïcha-bent-Ibrahim avait encore des soupirs en travers de la poitrine, et des pleurs aux deux coins de ses yeux. Méryem dut presque lui crier, sidi (à cause des accords nasillards et tumultueux des réïthas, soufflant pour la danse) :

— Domine-toi, ô ma chère, chère fille ! Tu n'es guère en état, je sais, d'apprécier ta chance heureuse ! mais le temps mêlera doucement le fiel et le miel, et seul le miel, à la fin, subsistera... D'ailleurs ne comprends-tu pas qu'en surplus des joies charnelles, qui sont fugaces, il te restera toujours, si tu le veux, les solides ornements d'or ?... Non pas nos bijoux achetés chez les orfèvres, — pourtant de beauté appréciable, surtout lorsqu'ils sont lourds et bien ciselés, comme les tiens, — mais ces autres ornements d'or, éblouissants jusqu'au sublime, qui nous seront dispensés dans les Jardins, près des Fontaines éternelles[1], si nous pratiquons la vertu... Et, par ce mot de vertu, le Livre a stipulé, tu ne l'ignores pas, que nous devons être pieux, plus pieux à mesure que l'âge passe, plus abandonnés au Généreux, plus acceptant son vouloir... O ma chère fille, sois résignée ! Mets un manteau de triple plomb sur les soubresauts de ta révolte ? Sois résignée, par le Prophète, ô toi, ô toi !... Prononce : « Mektoub ! »...

Alors Aïcha-bent-Ibrahim, les deux mains sur son visage, prononça : « Mektoub », d'un ton tellement bas, ô sidi, que Méryem, mère du caïd, n'aurait pu jurer devant son fils : « Mon oreille a bien perçu !... » Mais cette très prudente vieille femme n'insista pas davantage... Du reste, les instruments, tars, thebels et khrab-rhabs en fer, vibraient, ronflaient, vacarme redoublé, à faire crouler l'entrée des Géhennes. Puis, dans un demi-silence, tout à coup, les violes jouèrent ; et l'hymne d'un khannaï, de celui-là même qui s'était escrimé jadis aux noces d'Aïcha, — les oubliées ! — l'hymne s'éleva, sur un air langoureux, sentimental :

1. Koran, sourates XXXV et XLIII.

La mariée est une pesée d'or fin
Qu'au soukh précise un peseur!
Ses khal-khals d'or font aimer
La finesse de ses pieds parés!
Sous ses draperies d'or broché d'or,
Ses hanches tournent, voluptueuses!...
L'époux affolé touchera son corps,
L'époux enivré boira à sa bouche
L'eau délicieuse!...

Et toutes les femmes venues d'El-Aghouat, enchantées d'un tel poème, partirent d'un grand : « you-you-you-you!... » Et le caïd Baïlich se réjouissait démesurément, là-bas, au festin du méchouï... Et la jolie Messaouda s'admirait par-dessus le possible, assise au centre de la grande tente caïdale, près de sa mère Cassïa la vaniteuse et l'enflée... Et, sous l'humble tente de réserve, Aïcha-bent-Ibrahim et Méryem, veuve d'Amar, baissaient leurs paupières, pour ne point s'entre-regarder.

Et voilà pour eux, mes amis! pour eux tous!... Et nous allons nous séparer d'eux, disant : « Abdoullah! » comme après les rassasiements se séparent l'hôte et les convives. J'ai terminé, grâces à l'Indulgent!

Que soient bénis les bons écouteurs, les bons entendeurs, les bons compagnons de mon histoire! Qu'Allah prolonge leurs jours, augmente leur science et leur bien, prépare leur divan aux Jardins sous un arbre de paix joyeuse, les couvre en toutes circonstances d'un bouclier de prédilection — et pardonne les fautes du conteur!

Ainsi parla le chef de caravane, pénétré d'une modestie orgueilleuse, contente d'elle-même. Ainsi parla-t-il.

JEAN POMMEROL

LE DROIT D'ÉCRIRE DES OFFICIERS

Aux termes de l'article 76 du décret du 25 mai 1910 sur le service intérieur des corps de troupes, « les officiers peuvent sous leur signature et sous leur responsabilité publier des écrits. Quelles que soient la nature et la forme de ces publications, l'autorité militaire conserve tout pouvoir d'appréciation et de sanction vis-à-vis des auteurs dont les écrits seraient jugés préjudiciables à la discipline, à l'esprit militaire et aux intérêts du pays. »

Avant l'apparition de ce décret les officiers qui désiraient publier leurs travaux se trouvaient dans l'obligation d'en demander la permission à l'autorité militaire; il arrivait alors qu'un manuscrit soumis au visa gravissait lentement les degrés de la hiérarchie et, qu'une fois parvenu au sommet, il y stationnait quelque temps avant de retourner à son auteur, que la période d'attente énervait.

Certains, bien qu'à mon avis la censure ait toujours été plus méticuleuse que rigoureuse, hésitaient à lui soumettre leurs idées de peur de les voir critiquées, modifiées ou rejetées; on redoutait le refus d'imprimer et aussi le blâme avec ses conséquences.

Ce sont là certainement les principales raisons qui amenèrent

les officiers à s'affranchir parfois de l'obligation de faire approuver leurs écrits et à les publier sans les signer de leur nom.

Fâcheuse solution. A ne pas signer ce qu'on écrit, on fait preuve d'une certaine faiblesse de caractère et cette faiblesse se double chez le militaire d'une faute contre la discipline, puisqu'en agissant ainsi il désobéit, sinon ouvertement, du moins de façon détournée, aux prescriptions ministérielles. La discipline est un bloc qui ne peut être entamé si faiblement que ce soit sans danger de désagrégation complète.

Et puis, sous la protection de l'anonyme, quelques-uns d'entre nous se laissaient emporter par la colère ou simplement par l'ardeur de leur tempérament à formuler des critiques ou des opinions qui pour ne manquer ni de sincérité, ni même de justesse, n'en étaient pas moins quelquefois un manquement au devoir militaire.

Et nous étions beaucoup à penser qu'il vaudrait bien mieux que le ministre de la guerre nous enlevât la tentation d'enfreindre, ou de tourner le règlement en nous disant : « Vous écrirez désormais, sans avoir à demander d'autorisation, mais sous votre responsabilité, bien entendu. J'ai confiance en vous et je sais que les intérêts de la patrie, dont vous vous êtes faits volontairement les défenseurs, ne seront jamais compromis par les indiscrétions de votre plume et que vous respecterez le principe sacré de la discipline auquel je ne saurais d'ailleurs tolérer qu'on portât aucune atteinte. »

Notre satisfaction a donc été très grande quand nous avons vu ces désirs se réaliser : on nous donnait le droit d'écrire, de collaborer à une revue, de faire insérer un article dans un journal, de publier un livre sans avoir aucune formalité à remplir. C'était un témoignage de confiance dont nous étions fiers et dont nous saurions nous montrer dignes.

Quel ne fut pas mon désappointement lorsque je vis dans un de nos journaux militaires, au cours d'un article anonyme qui contenait pourtant, au sujet de l'usage du droit d'écrire, des conseils sages et judicieux, percer un doute et une méfiance au moins prématurées :

Nous n'aurons pas la candeur de croire, y disait-on, que du jour au lendemain, la prose militaire va envahir la presse et illu-

miner l'opinion. Non seulement nous ne le croyons pas. Mais nous souhaitons le contraire, car on pourrait appliquer à la plume ce qu'Esope disait de la langue : elle est la pire et la meilleure des choses. Nous avons un apprentissage à faire. Il faut nous méfier de nous et nous méfier des autres. Ceux desquels nous tenons le droit d'écrire ne nous l'ont pas donné, *nous le leur avons plutôt arraché*. Ne tombons pas dans le piège...

... Il est clair que pendant longtemps encore nous allons être surveillés et épiés, on sera à l'affût des fautes que nous pourrons commettre. Il ne manquera pas de hurleurs prêts à crier : haro.

Notre souci constant sera donc de décourager la malveillance sournoise qui nous guette[1]...

Quelques jours après, les mêmes craintes sont précisées dans un autre article anonyme du même journal.

Le Règlement, dit-il, nous donne la faculté d'écrire en nous menaçant aussitôt des « sanctions » d'en haut : au cas où nos écrits seraient appréciés comme contraires à la discipline, à l'esprit militaire, ou aux intérêts du pays.

En théorie, rien de plus juste. Mais cela ne va-t-il pas de soi, sans qu'il soit besoin de suspendre sur nos têtes les foudres de la répression? Et, en pratique, c'est toujours la porte ouverte à des appréciations arbitraires contre lesquelles nous demeurons désarmés. Aussi est-il fort probable que de longtemps le nouveau privilège ne développera que très peu l'essor de la pensée parmi nous. Les officiers qui signeront leurs écrits seront, à peu de chose près, les mêmes qui auparavant les signaient; ils auront seulement une formalité de moins à remplir. Quant à ceux qui ont des idées un peu « avancées », c'est-à-dire qui ne se contentent pas de penser par le cerveau de leurs chefs, ceux-là continueront à écrire sous pseudonymes, pour éviter toute difficulté[2].

Cela revient à dire : « Si vous avez confiance en nous, nous, nous n'avons pas confiance en vous; la liberté que vous nous accordez ne nous dit rien qui vaille. Nous continuerons comme par le passé à écrire ce qu'il nous plaira d'écrire et, pour éviter les effets de votre mauvaise humeur, nous ne signerons pas nos écrits. »

Alors ce n'était donc pas la liberté d'écrire qu'on réclamait,

1. Qu'allons nous faire du droit d'écrire? *L'Armée moderne*, du 4 juin 1910.

2. L'Avenir de l'armée. *L'Armée moderne* du 9 juillet 1910.

mais la *liberté de tout écrire* et d'écrire *impunément, sans être gêné par aucune responsabilité* ?

Il y a, dans cette prétention, un danger dont il faut essayer de montrer toute la gravité quand il en est temps encore.

Mais d'abord pourquoi suspecter l'autorité militaire de nous avoir tendu un piège en nous accordant la liberté d'écrire ; il lui eût été si facile de ne pas nous la donner, cette liberté ! Nous la lui avons arrachée, dit-on ? Pourquoi prendre pour de la mauvaise volonté les hésitations bien naturelles qu'un ministre de la guerre doit éprouver, quand il s'agit d'apporter un changement important dans nos habitudes ou dans nos mœurs ?

Et puis qui de nous oserait prétendre sérieusement qu'on doit nous laisser parler et écrire de tout et de tous librement, sans contrôle, sans responsabilité ? Mais, nous ne sommes pas des indépendants ; nous dépendons étroitement des lois et règlements militaires et nous sommes soumis à une discipline rigoureuse. Il est naturel qu'on nous rappelle à l'ordre pour tout geste de désobéissance, et que l'on nous rende responsable de tout écart de plume ou de langage.

Cette responsabilité, c'est notre sauvegarde ; c'est elle qui nous obligera à réfléchir, à peser nos mots, à ne pas céder à un mouvement de mauvaise humeur, à garder le ton qui convient dans nos revendications, si justifiées qu'elles soient, à ne jamais dépasser la mesure dans la défense de nos idées ou dans la critique de celles des autres, à observer toujours la déférence que nous devons à nos supérieurs ; en un mot, c'est la responsabilité qui nous empêchera de livrer à la publicité des écrits « préjudiciables à la discipline, à l'esprit militaire et aux intérêts du pays », comme dit le Service intérieur.

Or, cette responsabilité, l'auteur de l'article que je citais tout à l'heure croit que certains d'entre nous peuvent s'y dérober puisqu'il dit : « Quant à ceux qui ont des idées un peu *avancées*, c'est-à-dire qui ne se contentent pas de penser par le cerveau de leurs chefs, ceux-là continueront à écrire sous des pseudonymes, pour éviter toute difficulté ».

C'est d'abord donner à penser que tous nos chefs ont des idées *en retard*. Prenons garde de tomber dans ce travers si fréquent dans la jeunesse, militaire ou civile, de juger les

anciens comme des esprits étroits ou éteints, vieux jeu, hostiles à tout progrès ; il y a dans cette appréciation une forte exagération. Que certains de nos chefs, rendus prudents par l'expérience, n'acceptent pas d'emblée toutes les idées qui se font jour dans l'armée, quoi de plus naturel? Il ne s'en suit pas qu'elles leur soient hostiles de parti pris et qu'ils tiendront rigueur à ceux qui les défendront.

Enfin l'officier qui « pense par le cerveau de son chef » devient de plus en plus rare : le mépris l'a tué ou le tuera.

Reste maintenant la question de savoir si un officier « peut écrire sous un pseudonyme pour éviter toute difficulté ».

Je dis carrément : non, il ne le doit pas. Pour montrer les inconvénients et les dangers que peuvent présenter les écrits anonymes je citerai quelques articles, pris, au hasard, parmi les plus récents.

Voici d'abord un article anonyme où l'auteur se plaint de la façon dont son colonel mène l'instruction du régiment :

... Notre colonel, dit-il, qui doit certainement avoir un pharmacien dans ses ancêtres, nous agite ferme avant de s'en servir. Depuis quelque vingt jours ce ne sont que marches, contremarches, opérations de jour, manœuvres de nuit, attaques de défilés, de tous les ponts de la région, etc. Tout cela sous prétexte d'entraînement ; mes troupiers prétendent que c'est éreintement qu'il faut dire et je ne leur donne pas tort.

... Pour le moment, l'ennemi est représenté par des fanions de couleur ; et les malheureux fanions, voués d'avance à la défaite, sont chaque fois pour notre colonel l'occasion d'un succès aussi brillant que facile. C'est une façon comme une autre de s'entraîner à la victoire.

Pourvu qu'il ne vende pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué? car vous imaginez bien que derrière ce tralala il y a de puissants motifs d'intérêt personnel, symbolisés ici par deux étoiles d'argent.

... Combien ils sont peu nombreux les chefs qui échappent à cet odieux travers qui consiste à éreinter son monde avant l'heure! Quand ce n'est pas par ambition qu'ils se laissent aller à pécher ainsi, c'est par cet affolement inexplicable qui étreint le cœur des plus calmes à l'heure des responsabilités [1].

Lui aussi, l'auteur des lignes qu'on vient de lire « a eu le

1. Propos du capitaine. *La France militaire*, n° du 27 août 1910.

cœur étreint à l'heure des responsabilités » puisqu'il ne les a pas signées de ses noms, titres et qualités.

Beau courage que celui de crier dans la coulisse, de prendre à parti quelqu'un en se cachant! Est-ce compatible avec le caractère que doit avoir un militaire? La plume peut-elle lui faire oublier qu'il porte un sabre au côté? Aurions-nous peur des responsabilités? Allons-nous, pour parler ou pour écrire, mettre un masque sur notre figure?

Lorsqu'un officier ne signe pas son article dans un journal c'est qu'il a conscience d'avoir plus ou moins dépassé la mesure permise. Quelle est donc cette mesure? à quels signes certains pourrons-nous reconnaître que nos idées, que nos critiques peuvent être « préjudiciables à la discipline, à l'esprit militaire ou aux intérêts du pays »? A mon avis, nous ne pouvons écrire que ce que nous pourrions dire en face, tout haut, à nos chefs et à nos subordonnés.

Si un officier a à se plaindre de son chef, ce qui après tout est toujours possible, il faut qu'il adresse sa plainte ou sa réclamation non à un journal, mais à qui de droit, suivant les formes prescrites par les règlements militaires. Ces procédés réguliers, nous les avons trop souvent oubliés; il convient d'y revenir.

Et puis, à quoi s'expose un officier qui blâme son colonel par la voie de la presse et met les soldats de compte à demi avec lui? Un soldat est toujours enclin à dire qu'on le fait trop « pivoter »: nous appartient-il, à nous, officiers, de nous faire l'écho de ses lamentations? Non, mille fois non.

Voici l'époque de l'année où l'entraînement atteint normalement son intensité; le colonel, comme c'est son devoir, se rend compte du degré de préparation à la guerre de son régiment, en même temps qu'il donne à chacun de ses subordonnés le sentiment des efforts qu'ils auront à accomplir, le moment venu. Les manœuvres et les marches se succèdent, plus nombreuses, plus longues, plus difficiles; il en résultera pour tout le monde une grande fatigue, c'est certain, c'est voulu. Au lieu de prêter l'oreille aux doléances de nos subordonnés, nous devons leur expliquer le but, l'utilité, la nécessité de ce travail intensif: ce faisant, nous verrons bientôt s'apaiser les récriminations, se détendre les visages. Nos

soldats font et feront toujours tout ce qu'on leur demandera, si rude qui soit l'effort à donner, quand ils en verront nettement l'utilité.

D'ailleurs les officiers sont les collaborateurs du colonel, autant que ses subordonnés, dans une tâche unique, la même pour tous, à quelque degré de la hiérarchie où ils soient placés, l'instruction et l'éducation de la troupe ; ce n'est pas leur rôle de se transformer en juges et surtout en détracteurs.

Et voyons, entre nous, mon cher camarade anonyme, un officier peut-il dire que son colonel éreinte le régiment pour des motifs d'intérêt personnels « symbolisés par deux étoiles d'argent » ? Quoi de plus naturel pour un officier que d'aimer le galon et de rêver d'étoiles ? Est-ce que vous-même... ? Si l'ambition est une maladie, nous en souffrons tous, civils et militaires ; tous nos faits et gestes peuvent être interprétés comme des manifestations intéressées.

Qu'après une rude manœuvre des propos de cette nature soient tenus autour d'une table d'officiers, — où, faute d'aliments à son goût sans doute, on mange souvent du supérieur, — par un officier éreinté ou de mauvaise humeur, cela n'a qu'une médiocre importance. Mais les écrire à tête reposée et les reproduire, après réflexion, dans un journal, c'est beaucoup plus grave, surtout si l'on songe que ce journal se trouve à la portée de tous les subordonnés, des sous-officiers et des soldats.

Voici maintenant un article plein d'humour à la vérité[1], mais où l'on parle en termes moqueurs de l'emploi des arbitres, dont l'utilité ne semble pourtant pas contestable, si nous voulons donner à nos manœuvres quelque vraisemblance. Pourquoi ne pas parler de cette innovation intéressante avec le sérieux qu'elle comporte et ne pas en rechercher la meilleure application plutôt que de la tourner en ridicule ?

Le lendemain, c'est une critique de la préparation de la troupe à la revue que l'on passe chaque année, le 14 juillet. Les parades militaires en France sont réduites au minimum. Qu'on mêle l'armée à la nation dans la célébration de la fête nationale, quoi de plus naturel ? Pareil contact ne peut être que

1. Propos du capitaine. *La France militaire*, n° du 27 août 1910.

profitable à l'une et à l'autre. Alors ne vaut-il pas mieux se présenter à nos concitoyens le plus correctement possible, et, pour cela, se préparer, dans la mesure juste et nécessaire bien entendu, à cette présentation? Tout le monde sait d'autre part dans l'armée que les formations de revue ne sont point inutiles, si l'on se place au point de vue de l'instruction militaire; elles servent à développer le sentiment de l'ordre et de la discipline. Pourquoi un officier qui sait tout cela fait-il voir aux soldats dans cette revue une corvée et dans sa préparation « un supplice »[1]?

Quelques jours plus tard, c'est un article où on lit à propos des grandes manœuvres qui viennent de se dérouler en Picardie : « Aux manœuvres d'armée il y aura de quoi rire et de quoi s'instruire: puisque notre directeur y va de ce pas, je l'invite à ouvrir l'œil et à m'expédier des renseignements sur les joyeuses facéties qu'il ne manquera pas de rencontrer[2] ».

Les grandes manœuvres sont des exercices très sérieux et très utiles, et il appartient à chacun de nous de s'employer de son mieux à les rendre profitables. Que tout ne s'y passe point de façon parfaite, rien de surprenant ni de décourageant, puisque c'est une école où tous, chefs et soldats, cherchent à apprendre quelque chose; mais c'est une école où l'on doit travailler sérieusement: ce n'est pas l'endroit de rire.

Une autre fois, on critiquera les mille et une chinoiseries auxquelles donne lieu le service du casernement[3] sans prendre garde que souvent c'est l'interprétation et l'application du règlement plutôt que le règlement lui-même qui laissent à désirer.

Je ne prétends pas dire que nos règlements soient parfaits, qu'il ne s'y trouve ni erreurs, ni lacunes, mais j'estime qu'on doit signaler les erreurs et les lacunes découvertes à l'expérience, non sur un ton de persiflage constant, mais sur un ton sérieux, avec preuves convaincantes à l'appui; sans avoir l'air de prendre les auteurs de nos règlements pour

1. Propos du capitaine. *France militaire* du 27 août 1910.

2. Propos du capitaine. *France militaire* du 10 septembre 1910.

3. Propos du capitaine. *France militaire* du 24 septembre 1910.

des imbéciles ou des ignorants. Alors nous aurions beaucoup plus de chances d'être écoutés.

Il faut aussi ne pas voir seulement ce qui laisse à désirer: nos règlements contiennent d'excellentes choses et en grand nombre; à les décrier toujours, nous donnerions à penser que tout y est mauvais. L'auto-dénigrement est une grave maladie très répandue chez nous et qui fait beaucoup de mal à l'armée; aussi bien que la littérature qui a créé autrefois les personnages grotesques de Pitou, de Dumanet ou de Ramollot, il nuit à notre considération et ruine peu à peu notre prestige dans la nation.

Au lieu de critiquer systématiquement, à jet continu, pourquoi ne pas montrer, à côté des améliorations à apporter, les progrès réalisés? Pourquoi ne pas chercher à consolider la confiance, confiance en soi, confiance dans le chef, confiance dans l'armée, en éclairant le public, en lui parlant sérieusement, ni en flatteurs, ni en médisants?

Voici une dernière citation; en tête d'un article anonyme qui contient des idées pratiques et justes, se trouvent ces lignes :

... Le compte rendu d'une manœuvre mis sous la forme d'un communiqué officiel n'est d'aucune utilité. Cependant toute manœuvre doit être pour les officiers une occasion d'échanger des idées, de discuter des points de doctrine, de s'entendre sur des façons d'agir.

La critique, d'autre part, ne répond pas tout à fait à ce but.

Les officiers ont une tendance fâcheuse à recevoir comme paroles d'évangile les leçons de leurs chefs. Plus un général est haut placé, plus il possède de vérités infuses.

Une telle mentalité convient peu actuellement, étant donné l'évolution rapide d'une doctrine non fixée et le changement des relations entre officiers.

La presse doit être utilisée pour prouver que les subordonnés, qui se taisent à la critique, ont des oreilles pour écouter. Continuer à se taire, quand chacun est rentré chez soi, c'est entretenir le servilisme et la paresse des sous-ordres; c'est développer, chez les supérieurs, un esprit d'arbitraire et un mépris de l'inférieur, que les règlements actuels et les mœurs ne réfrènent plus[1].

1. Une manœuvre de la 6e division d'infanterie. *L'Armée moderne*, n° du 7 septembre 1910.

L'article a été écrit dans une bonne intention assurément, par un officier qui connaît et aime son métier; sa critique montre qu'il a suivi avec intérêt, la manœuvre dont il s'agit et qu'il a cherché à en tirer des conclusions personnelles. Il est certain qu'une manœuvre dont on ne parle pas, dont on ne discute pas les phases et les incidents une fois l'action terminée, est une manœuvre qui ne laissera pas grande trace et dont on ne tirera pas tous les enseignements qu'elle doit donner. Donc qu'on en parle, qu'on émette à ce sujet un avis personnel, qu'on propose même une solution différente de celle qui a été adoptée par le directeur de la manœuvre, cela est très utile, pourvu que l'on ait bien réfléchi et trouvé de bonnes raisons. Mais notre camarade va beaucoup plus loin qu'il ne faudrait.

« Un général devrait savoir, dit-il, qu'un fanion ne représente pas une section, et qu'un soldat ne saurait représenter un nombre d'hommes variable... » Croyez-vous, mon cher camarade, qu'il ne le sait pas aussi bien que vous et moi? Ne pensez-vous pas que c'est sans doute bien malgré lui que le directeur de la manœuvre a eu recours à un ennemi figuré ou supposé? Croyez-vous bien saisir ses intentions et le but qu'il a visé? Connaissez-vous les nécessités de toute nature qu'il a dû subir et qui ont mis des obstacles à la réalisation complète de ses projets? Dans le rôle qui vous était assigné, avez-vous pu avoir connaissance de tous les ordres donnés, de toutes les dispositions prises? Aviez-vous à votre disposition tous les éléments de la critique? Et pourriez-vous justifier complètement votre conclusion : ... « Cette manœuvre n'a donc été utile ni aux chefs de parti, ni aux officiers supérieurs... Les fantassins n'y ont rien compris, *à fortiori* les artilleurs... »?

De votre critique que résultera-t-il? Vos chefs y trouveront-ils une leçon, vos subordonnés un enseignement? Je crains que ceux-là ne s'émeuvent pas de vos reproches et que ceux-ci ne soient encouragés à conclure : « On ferait mieux de nous laisser tranquilles que de nous fatiguer par des manœuvres qui n'ont aucune utilité. »

Était-ce là l'effet que vous cherchiez?

Mais ce que je trouve de plus inquiétant, c'est l'opinion

suivante : « La presse doit être utilisée pour prouver que les subordonnés qui se taisent à la critique, ont des oreilles pour écouter. Continuer à se taire quand chacun est rentré chez soi, c'est entretenir le servilisme et la paresse des sous-ordres ; c'est développer chez les supérieurs un esprit d'arbitraire et un mépris de l'inférieur, que les règlements actuels et les mœurs ne réfrènent plus... »

Un chef, je suis de votre avis, n'a pas « la vérité infuse » ; mais son grade, son expérience, son savoir donnent à sa parole une autorité qu'un subordonné ne peut pas contester publiquement, dans un journal sans porter atteinte à la discipline. Que la critique faite par le directeur d'une manœuvre soit reprise et discutée entre militaires, sérieusement, en ne cherchant que le bien de l'instruction, que chacun des subordonnés en dégage un enseignement pour la fraction placée sous ses ordres ou pour son instruction personnelle, c'est fort bien. Vous dites avec raison :... « Toute manœuvre doit être pour les officiers une occasion d'échanger des idées, de discuter des points de doctrine, de s'entendre sur des façons d'agir... » Mais critiquer les actes et les paroles d'un supérieur dans la presse, c'est tout autre chose.

Veuillez encore faire trois réflexions :

La première, c'est que dans une manœuvre, c'est celui qui l'a dirigée qui est naturellement le plus qualifié pour la juger. Si vous ne partagez pas son avis, qui aura raison de vous deux? Est-ce le subordonné qui a nécessairement « la vérité infuse »?

La seconde c'est que si chacun de nous prenait l'habitude de discuter dans les journaux les paroles et les actes de ses supérieurs, qu'adviendrait-il de l'obéissance et de la discipline? Les soldats suivraient l'exemple des officiers inévitablement ; ils diront de vous ce que vous dites des grands chefs.

La troisième, c'est que vous aussi, mon cher camarade, vous deviendrez, je l'espère un grand chef.

Vous plaira-t-il que vos subordonnés emploient comme vous les procédés dont vous usez aujourd'hui vis-à-vis de vos supérieurs? A ce propos, me revient à la mémoire un mot amusant de Francisque Sarcey. Le vieux critique était en butte aux taquineries des jeunes, qui, pour marquer son grand âge,

l'appelaient « mon oncle ». Un jour, le bon Sarcey dit au plus brillant de ces jeunes, Jules Lemaître : « Mon cher ami, quand votre vieil oncle sera mort, c'est vous qui serez la vieille bête ».

Usons donc mieux de la liberté d'écrire.

Pour éviter tout écart de langage qui prête à des interprétations fâcheuses, il nous suffira d'avoir de l'autorité sur nous-mêmes, de ne jamais prendre la plume sous l'impulsion du mécontentement et de la colère, d'écrire pour dire quelque chose et non pour fournir de la copie à un journal ou à une revue, de songer à la gravité de notre profession et aux devoirs qu'elle impose, de nous traiter avec autant de sévérité que nous traitons les autres. Et, par-dessus tout, il faudra prendre la responsabilité de nos écrits en les signant de notre nom.

La signature sera notre sauvegarde.

Mais alors, dira-t-on, le droit d'écrire est un droit très restreint? Certainement: comme toutes les libertés dont nous jouissons, il a des limites fixées par les exigences de notre profession auxquelles nous ne pouvons nous soustraire.

Mais, tel qu'il est, nous devons en saluer la venue avec joie et reconnaissance : c'est le droit de dire son opinion, son opinion à soi, sans se préoccuper de celle des autres, sans avoir à la soumettre à aucune autre censure qu'à celle de notre conscience, sans avoir à redouter aucune pression qui l'atténue ou la déforme : c'est la délivrance d'entraves qui nous gênaient : c'est aussi un témoignage de confiance dans notre caractère, dans notre maturité d'esprit, dans notre savoir.

Allons-nous profiter de ce droit pour remplir la presse de nos critiques et de nos récriminations? Ce serait trop peu. Des idées, montrons que nous avons des idées : et que, si nous demeurons soumis aux règles de l'obéissance et de la discipline, nous ne sommes pourtant pas des mécaniques qui agissons, inconsciemment, par habitude, sans penser. Parce que nous sommes restés si longtemps muets, on en a déduit que nous n'avions rien à dire et que nous étions incapables de parler ou d'écrire.

L'armée d'aujourd'hui, l'armée nationale, ne doit pas rester la grande muette : si elle ne prouve pas son activité cérébrale, on lui contestera bientôt l'existence de son cerveau. Beaucoup de nos concitoyens, pendant ces longues périodes de paix,

nous considèrent un peu comme des inutiles et des oisifs; entre eux et nous, il reste encore bien des malentendus à dissiper et des appréhensions à faire tomber.

C'est un beau rôle pour notre plume.

Nous pouvons aussi éclairer le public sur de nombreuses questions qui sont de notre compétence et qui intéressent le pays tout entier.

Mais si nous écrivons, n'écrivons pas à tort et à travers, sans avoir réfléchi sérieusement à ce que nous voulons dire, sans avoir mesuré la portée de nos écrits, sans en revendiquer hautement la responsabilité; sans quoi nous risquons de discréditer l'armée au lieu de l'honorer.

LIEUTENANT-COLONEL LAVISSE
Commandant l'École militaire d'infanterie.

JARDINS DE PARIS

Le lotissement général des terrains, le grand développement donné aux façades des maisons, le rapprochement des voies publiques ont peu à peu supprimé les espaces libres de Paris. Les cours se sont réduites aux dimensions de nos courettes actuelles, véritables puits d'aération, au fond desquels le soleil ne pénètre pas. La plupart des jardins particuliers ont été détruits. L'espace gagné par la rue a été perdu par l'habitation. La multiplication de nos chaussées, encombrées et poussiéreuses, n'a pas compensé la disparition des îlots verdoyants, qui, même inaccessibles, étaient de précieuses réserves d'air pur. Il nous faut aujourd'hui un grand effort d'imagination pour nous représenter à la place de la masse compacte de bâtiments qui forment la ville actuelle, le Paris d'il y a cent ans. Derrière des maisons sordides, prenant jour sur des ruelles étroites, on était surpris de découvrir des jardins. Lorsqu'on montait sur la tour Saint-Jacques, on voyait, du milieu des toits serrés de la Cité, surgir une multitude d'arbres invisibles au passant. Une étude attentive des anciens plans permet d'en comprendre la répartition [1].

1. Cf. *Plan de Paris avec sa nouvelle enceinte, levé géométriquement sur la méridienne de l'Observatoire par le citoyen Verniquet 1791* et les *Travaux de Paris, 1789-1889*. Atlas dressé sous l'administration de M. Poubelle, Préfet de la Seine, sous la direction d'Alphand, 1889, pl. I.

Au centre, une grande allée plantée suivait comme aujourd'hui la rive droite de la Seine : mais elle s'étendait beaucoup plus loin. En face des Tuileries, les couvents de l'Assomption, des Capucins et des Feuillants prolongeaient leurs jardins jusqu'au faubourg Saint-Honoré. Les Champs-Élysées allaient du Cours-la-Reine au Colisée et se terminaient vers les allées ombreuses de Beaujon ou parmi les cultures de Chaillot.

Au nord, les espaces plantés formaient deux zones concentriques. La première comprenait les jardins des couvents, placés à l'abri des anciens remparts, devenus les boulevards actuels. La rue du Luxembourg (aujourd'hui rue Cambon) longeait les parterres de la Conception. En bordure de la place Vendôme, on rencontrait les jardins des Capucins, tout auprès, ceux des Jacobins et des Filles-Saint-Thomas. Plus loin s'adossaient au mur d'enceinte le parc des Filles-Dieu, au coin de la rue Saint-Denis, ceux de Saint-Martin-des-Champs et du Temple, dont les squares actuels nous offrent les derniers restes, ceux des Filles du Calvaire et des Minimes, dont les rues nous ont conservé l'emplacement et le souvenir. De l'autre côté de la place Royale, les immenses quinconces des Célestins, les gracieuses allées de l'Arsenal se poursuivaient sans interruption jusqu'à la Seine.

Au delà des boulevards, de grands jardins isolés jalonnaient la ville future. C'étaient tantôt des enclos monastiques, dérobés à la vue par de hautes murailles, tantôt des « folies » et des lieux de plaisir. Le parc de la Visitation Sainte-Marie s'étageait sur les pentes du Trocadéro, celui de Sainte-Périne englobait une partie de Chaillot entre les avenues actuelles de Marceau et des Champs-Élysées. Le parc Monceau, le Mousseaux dessiné par Carmontelle pour Philippe-Égalité, peuplé des essences les plus rares, parsemé de lacs et de cascades, couvrait alors vingt hectares dont douze ont été bâtis. A la place de la rue Tronchet fleurissaient les jardins de la Ville-l'Évêque. A la place de la Trinité, Tivoli offrait ses bosquets, ses bals, ses bains, ses curieuses illuminations. L'immense enclos Saint-Lazare, limité par la caserne du faubourg Poissonnière, couvrait de ses vergers six cents mètres de profondeur. Vers l'est on rencontrait les jardins de Saint-Laurent, dans l'axe de la rue de Strasbourg : ceux des Récollets, qui subsistent en partie autour de

l'hôpital Saint-Martin, ceux de Saint-Louis, des hospitalières de la Roquette, des Filles de la Croix, enfin l'immense domaine de l'abbaye Saint-Antoine dont l'hôpital ne nous offre qu'une image des plus réduites.

Sur la rive gauche les grands jardins, quoique largement entamés, ont mieux résisté. Il y a cent ans le Champ de Mars n'avait pas sa double rue de maisons à loyer. L'esplanade des Invalides se terminait aux allées qui sont devenues le boulevard La-Tour-Maubourg. Le Luxembourg se prolongeait par la Pépinière et l'Enclos des Chartreux, dont l'avenue de l'Observatoire nous a conservé quelques traces. Le Jardin des Plantes, limité par l'abbaye de Saint-Victor et la Salpêtrière, occupait à peu près son emplacement actuel.

A côté de ces vastes espaces, demeurés en grande partie intacts, beaucoup d'îlots de verdure ont entièrement disparu. Entre la rue de Grenelle et la rue Saint-Dominique s'étendaient les parterres des Carmélites, dont il ne reste aujourd'hui que le petit square de Bellechasse, et ceux de la Visitation que rappelle seul un nom de rue. En face se trouvaient les jardins des Jacobins, dont la rue Saint-Thomas-d'Aquin a suivi l'allée principale. Vers l'est on rencontrait l'hôpital de la Charité à son emplacement actuel; les Petites-Maisons à la place du Bon Marché; l'Abbaye-aux-Bois, tout récemment démolie malgré les plus vives protestations; les Convalescents, au coin des rues du Bac et de Varenne; la maison des Incurables devenue l'hôpital Laennec et, le long de la rue du Cherche-Midi, les couvents de la Consolation et des Filles du Sacrement.

Au delà du Luxembourg, de grands enclos ecclésiastiques ininterrompus. C'étaient, d'un côté de la rue Saint-Jacques, Saint-Magloire sur les terrains des Sourds-Muets, les Carmélites, l'abbaye de Port-Royal, aujourd'hui Maison d'Accouchement. C'étaient, de l'autre côté, les jardins de la Visitation qui viennent d'être détruits pour installer l'Institut Océanographique, ceux des Feuillantines, ceux des Ursulines à l'emplacement du Musée Pédagogique, ceux du Val-de-Grâce jusqu'à présent sauvegardés. Ces masses imposantes d'arbres et de verdure se reliaient par les allées de la Providence, des Eudistes et de Saint-Michel aux deux vastes domaines de l'abbaye de Sainte-Geneviève, devenue le lycée Henri IV, et de l'abbaye de Saint-

Victor, devenue la Halle aux Vins. Enfin le Jardin des Plantes et celui de la Salpêtrière se terminaient en pleine campagne aux abords du bassin de la Gare.

Ces quatres zones d'espaces plantés se prolongeaient dans la banlieue immédiate par d'admirables parcs dont la carte de Roussel donne l'image[1] : le parc de Ménilmontant, dont l'ordonnance se retrouve encore à travers les allées du Père-Lachaise; le parc de Bagnolet, type idéal du jardin à la Française; le parc du Grand-Berci; terminé par une longue terrasse plantée d'arbres qui dominait la Seine; le parc de Montrouge, le parc d'Ivry, aux bassins et aux cascades pittoresques, et les innombrables réserves forestières qui parsemaient Levallois, la Chapelle et la Villette.

*
* *

Au lendemain de la Révolution, ces jardins intérieurs et extérieurs furent menacés. Dès 1793, « le plan des Artistes[2] », qui a été le premier plan d'extension de Paris, trace le lotissement des domaines ecclésiastiques devenus biens nationaux. Les travaux entrepris sous l'Empire en suivent les indications. A la voix du nouveau Trajan, déclare le Préfet de la Seine Frochot, une Rome nouvelle s'élève[3]. Versailles est déserté. La vie de cour ramène à Paris une activité nouvelle. Elle a son centre dans l'espace compris entre la Seine et les boulevards. Le long du fleuve, Napoléon trace jusqu'aux Tuileries la grande artère prévue jusqu'à la Bastille; la nouvelle rue de Rivoli traverse les parterres de l'Assomption et des Feuillants. Elle est bientôt mise en contact avec les boulevards par des voies perpendiculaires. En 1807 la rue Duphot s'ouvre sur les jardins de la Conception, ceux des Capucins sont détruits en 1806 pour livrer passage à la rue Napoléon, devenue la rue de la Paix après 1814. D'autres domaines vont servir à l'organi-

1. Roussel, *Paris, ses faubourgs et ses environs, 1730*. Atlas des anciens plans de Paris, pl. XXVI et XXVI *bis*.

2. *Les Travaux de Paris, 1789-1889*. Atlas, pl. X.

3. *Discours de Frochot au Corps législatif*. Séance du 1er décembre 1808.

sation commerciale et administrative. A la place des Jacobins s'établit en 1806 le marché Saint-Honoré; la Bourse s'élève en 1808 sur les ruines des Filles du Calvaire. L'enclos du Temple reçoit une halle et l'hôtel du grand Prieur loge le ministère des Cultes. L'Imprimerie et les Archives Impériales s'installent rue des Francs-Bourgeois. La rue Perrée, la rue du Caire amorcent les voies transversales de la rive droite.

A partir de la Restauration, la ville déborde brusquement au delà des grands boulevards, et les jardins extérieurs ne tardent pas à disparaître. Les premières années du règne de Charles X marquent une époque de spéculation effrénée. De grandes compagnies se forment pour le lotissement de Paris et, de 1823 à 1827, 220 millions sont dépensés en constructions neuves. Le brusque arrêt des travaux à partir de 1828 et le chômage qui sévit sur les ouvriers du bâtiment, immigrés en masse à Paris, n'ont pas peu contribué à la Révolution de 1830[1]. Pendant ces quelques années, chaque quartier fixe ses destinées, acquiert sa physionomie définitive.

A l'ouest, entre les allées d'Antin et des Veuves, la compagnie Constantin trace en 1823 le plan d'un quartier nouveau. Les rues rayonnent en étoile autour du rond-point François Ier. Pour attirer la clientèle, on transporte pierre par pierre, de Moret au Cours-la-Reine, la maison décorée par Jean Goujon. En 1828, le préfet de Chabrol obtient la cession des Champs-Élysées à la ville, qui dépense plus de 2 millions à les transformer. Aussitôt se bâtissent les jardins de Marbeuf, de Beaujon, de Chaillot. Les terrains voisins de l'Étoile se couvrent de constructions.

A la même époque, des champs de blé et de pommes de terre occupent tout l'espace compris entre la rue de Clichy et la rue du Rocher; les terrains vagues de la petite Pologne entourent la place des Grésillons (aujourd'hui square Delaborde), repaire de chiffonniers et de mendiants. En 1826, la Compagnie Hagermann trace le quartier de l'Europe; les rues de Madrid, de Vienne, de Londres, de Saint-Pétersbourg rayonnent autour d'un square, qui plus tard a fait place au pont du chemin de fer. En 1832, l'installation de la gare de Saint-

1. Rambuteau, dans ses mémoires (p. 374), constate que plus de la moitié des combattants de Juillet étaient des ouvriers du bâtiment en chômage.

Germain, bientôt gare de Normandie, marque le point de départ d'un grand développement industriel. La fondation des ateliers Gouin, qui groupent deux mille ouvriers, commence le peuplement des Batignolles. Sur ce plateau, qui servait de champ de manœuvres sous l'Empire, des spéculateurs créent la campagne à bon marché [1]. Ils offrent à l'habitant des bicoques à un étage, avec un jardin sans verdure, la margelle d'un puits sans eau, des rocailles artificielles. La clientèle se recrute parmi les petits bourgeois, les officiers retraités, tous ceux qui fuient l'octroi hors des murs et cherchent à s'éloigner du théâtre des émeutes. A ces immigrants s'ajoute l'afflux de la population ouvrière, pour laquelle s'ouvrent les maisons meublées et les restaurants en commun [2].

C'est également sous la Restauration que se constitue au nord-est un autre groupement symétrique. L'ouverture du canal Saint-Martin en 1825 fait affluer à la Villette les arrivages nécessaires à l'approvisionnement de Paris. Sur les bords du bassin s'installent de nombreuses usines et les magasins de la Douane. Les berges de la Seine sont désertées. Les arrondissements riverains se vident. Du Marais, du Palais-Royal, le centre des affaires se porte rapidement vers le nord. Les habitants de la rive gauche font entendre leurs protestations; « Grenelle se meurt sous le vent meurtrier du désert des Invalides; Austerlitz, la Glacière végètent misérablement, le Gros-Caillou reste dans un déplorable état de stagnation [3] ». Ces doléances restent vaines. De 1831 à 1838 onze millions sont dépensés en travaux de voirie sur la rive droite, et 800 000 francs seulement sur la rive gauche. Dans le quartier de la Villette, comme dans celui de l'Europe, la spéculation s'empare de tous les espaces libres, entame les enclos des couvents. La foire Saint-Laurent, abandonnée au profit des nouveaux théâtres du boulevard, est pénétrée en 1826 par les rues Neuve-Chabrol et

1. Leurs noms sont rappelés par les rues Aubain, Cardinet, Lecomte, Lemercier, Trézel, Truffaut, etc.

2. Labédollière, *Le Nouveau Paris. Histoire de ses 20 arrondissements*, 1860, pp. 266 sqq.

3. Note de V. Considérant aux électeurs du 10e arrondissement sur les intérêts généraux de la Ville de Paris, et spécialement ceux du 10e arrondissement, C. Daly. *Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics*, T. V, 1844, p. 22.

de Saint-Laurent. En 1835 une compagnie s'y installe pour l'exploitation d'un grand marché d'approvisionnement, qui se transportera plus tard au Château-d'Eau. En 1845 et en 1850 les gares du Nord et de l'Est viennent occuper définitivement les terrains de Saint-Lazare et de Saint-Laurent et apportent à ces quartiers neufs, comme le chemin de fer de l'Ouest au quartier de l'Europe, des éléments de richesse et une plus-value considérable.

Entre ces deux foyers de peuplement, les Batignolles et la Villette, chacun des quartiers intermédiaires prend son caractère propre. A la fin du XVIIIe siècle, le chemin de la Grande-Pinte suivait le tracé actuel de la Chaussée-d'Antin. Il menait au bal Tivoli, et de là serpentait au milieu des jardins et des champs parsemés de guinguettes, vers Montmartre et la Petite Pologne. C'était pour les Parisiens un lieu d'explorations joyeuses et de fêtes campagnardes. Sous l'Empire, le chemin, devenu la rue du Mont-Blanc, commence à se border d'hôtels. Tivoli émigre vers le nord. On le trouve en 1810 à l'emplacement actuel du Casino de Paris; quelques années plus tard, il s'adosse au boulevard de Clichy. En 1842 il est racheté par une société immobilière qui, suivant l'exemple de la compagnie de l'Europe, perce les rues de Douai, de Calais, de Bruxelles; on retrouve aujourd'hui dans le square de Vintimille quelques arbres anciens échappés à la destruction. Bientôt, tout le long des boulevards extérieurs, entre les gares de l'Est et de l'Ouest, les hauteurs de Clichy et de Rochechouart sont couvertes de maisons.

A l'intérieur de cette nouvelle enceinte, les zones bâties se rejoignent rapidement. Sur l'emplacement des anciennes fermes générales s'ouvraient à la fin du XVIIIe siècle les grandes rues perpendiculaires de Provence et d'Artois. Cette dernière, devenue la rue Laffite après 1830, est le centre des hôtels somptueux des grands financiers. Laffite et Rothschild y demeurent, Millaud s'installe rue Saint-Georges. En 1847, le percement de la rue Drouot sur la ferme de la Grange Batelière permet à la compagnie des commissaires-priseurs d'installer l'hôtel des Ventes, dans ce quartier de riches collectionneurs. Toutefois, à l'est de la rue Saint-Georges, on a bâti trop et trop vite; derrière la nouvelle église les locations deviennent

difficiles. Les propriétaires doivent se contenter de la clientèle instable et passagère des « lorettes » qui ont pris le nom du quartier.

Ce développement des bâtisses aux dépens des espaces libres inquiétait depuis longtemps les pouvoirs publics : « N'est-il pas à craindre, écrivait en 1825 le préfet de Chabrol, que l'émulation des constructions ne dépasse toutes limites. On transforme en rues les champs et les jardins. La ville n'aura bientôt plus que les places publiques. Elle devra songer alors à établir de grandes promenades aux points cardinaux de son enceinte[1]. » Rambuteau, qui, à partir de 1836, donne une impulsion nouvelle aux travaux de Paris, déclare plaisamment qu'il aime mieux se laisser arracher une dent que de laisser arracher un arbre, et que tout son programme administratif consiste à donner aux Parisiens « l'eau, l'ombre et la verdure[2] ». Ces préoccupations se reflètent dans un très curieux projet présenté en 1843 et accueilli avec la plus grande faveur. L'auteur, Hippolyte Meynadier[3], se propose d'arrêter l'émigration des classes aisées vers les quartiers neufs de l'ouest, en aménageant un grand parc intérieur dans le domaine de Monceau, prolongé par la plaine voisine jusqu'aux fortifications. Ce parc devait avoir 166 hectares, à peu près la superficie de Regents Park. La revente des terrains en bordure, à raison de 35 francs le mètre, suffisait à gager l'opération. On y devait construire des chalets, des maisons basses, analogues aux villas de Passy et d'Auteuil. De larges avenues relieraient la nouvelle promenade avec les Champs-Élysées par le Roule, avec la Madeleine en suivant le tracé du futur boulevard Malesherbes, avec l'Étoile par les boulevards extérieurs. Tout cet ensemble de travaux achèverait le peuplement du quartier de l'Europe et retiendrait la bourgeoisie aisée dans le nord de Paris.

1. *Mémoire du comte de Chabrol au Conseil général de la Seine*, 15 juillet 1825.

2. Comte de Rambuteau, *Mémoires*, p. 377, et *Discours à la Chambre de Commerce sur la situation des travaux de Paris*, Revue générale de l'Architecture et des Travaux publics, 1844, T. V, p 30.

3. Hippolyte Meynadier, *Paris sous le point de vue pittoresque et monumental*. Éléments d'un plan général d'ensemble de ses travaux d'art et d'utilité publique, 1843, ch. XXI.

*
* *

Malheureusement ce projet ne devait avoir aucun résultat pratique. Dès 1853 Haussmann dirige volontairement l'extension de Paris vers l'ouest et crée à la sortie de la ville le somptueux quartier de l'Étoile. Il transforme le bois de Boulogne, lui ajoute la plaine de Longchamp, l'orne de nappes d'eau, le perce d'allées nouvelles. A l'autre extrémité de la ville, le bois de Vincennes embelli devient « la forêt du peuple ». Au nord, dans les anciennes plâtrières des Buttes-Chaumont, s'aménage un curieux parc, faisant servir à l'agrément des promeneurs la singulière configuration du sol. Au sud, on dessine et l'on gazonne les grandes plaines de Montsouris. Aux quatre points cardinaux de Paris se créent, suivant la prédiction de Chabrol, quatre parcs suburbains.

Cette œuvre d'Haussmann, dans laquelle il faut reconnaître l'influence exercée sur Napoléon III par ses séjours en Angleterre, n'a pas résolu la question des espaces libres à Paris. Pendant que s'aménageaient au loin ces parcs immenses, les jardins intérieurs subissaient les plus fâcheux retranchements. La ville, devenue propriétaire du parc Monceau en 1852, en vendait la moitié aux bâtisseurs. Le jardin resserré, percé de rues, enfermé entre les maisons, perdait avec son étendue son caractère pittoresque. En 1866, on détruisait la Pépinière du Luxembourg. Cette grande plaine, parsemée de roseraies, coupée de bouquets d'arbres, faisait place au boulevard Saint-Michel et se couvrait d'édifices publics tels que le lycée Montaigne et l'école de Pharmacie.

En échange, Haussmann a donné à Paris les squares et les allées plantées. L'idée des squares a été empruntée à l'Angleterre. De 1834 à 1869 on en ouvrit 24. Mais le résultat a été très médiocre. A Londres, les squares se comptent par centaines. Ils font partie dès l'origine du plan de lotissement. Chacun d'eux est le jardin commun d'un groupe d'immeubles appartenant au même propriétaire. Placés en dehors des grandes voies, ils comprennent des terrains de jeux, des fontaines, des volières, de la verdure. Ils prolongent

au dehors l'intimité de la vie privée. Au contraire, le square parisien est surtout un élément de décoration pour la voie publique. Il n'est pas séparé d'elle. Tantôt il est destiné à dégager une façade, comme celui de Cluny; tantôt à encadrer un monument, comme celui des Innocents. De petite étendue, de maigre végétation, ces jardins sont en contact avec la rue et son atmosphère poussiéreuse.

Quant aux avenues plantées elles présentent aussi peu d'utilité que d'agrément. Les arbres sont élevés de chaque côté de la voie et se poursuivent à la même hauteur, à la même distance, sur une longueur infinie. Cette disposition géométrique est particulièrement anormale, puisqu'il s'agit de donner aux villes une image et un souvenir de la végétation naturelle. Avec le même nombre d'arbres, on pourrait placer, de distance en distance, de véritables bosquets, d'imposants massifs de verdure, comme ceux qu'on trouve à chaque pas dans les grandes villes de l'Orient.

Pour mesurer le peu d'importance de ces créations nouvelles en regard des pertes subies pendant le XIXe siècle, il suffit de constater que depuis 1789 la superficie des espaces plantés dans l'enceinte des boulevards extérieurs est passée de 391 hectares à 137. Paris a donc perdu en un siècle les deux tiers de ses jardins. Ceux qui existent encore doivent en général leur conservation aux monuments qu'ils encadrent et qui les ont protégés contre les grandes percées de la voirie. Le palais du Louvre a sauvé les Tuileries et les Champs-Élysées, en empêchant le passage d'une grande artère centrale dont l'avenue Victoria nous présente seulement l'amorce. Le Palais-Royal a défendu ses jardins et refoulé la circulation vers la rue de Rivoli et la rue des Petits-Champs. Le palais du Luxembourg a fait obstacle à la prolongation des rues de Seine et de Tournon. Le Val-de-Grâce a fait dévier la rue Claude-Bernard. L'École Militaire a arrêté l'avenue de Saxe et protégé le Champs de Mars, l'Hôtel des Invalides a arrêté l'avenue de Breteuil et protégé l'esplanade[1].

La présence de ces grands monuments au bord de la Seine et sur la rive gauche a réservé à cette partie de Paris quelques

1. Cf. Halbwachs, *Les expropriations et le prix des terrains à Paris*, pp. 79 sqq.

grands espaces libres, et, malgré de nombreuses transformations, la physionomie de la ville y garde bien des traits anciens. Au contraire, sur la rive droite, on n'aperçoit plus, au milieu des bâtiments serrés, que les restes de Monceau et les taches minuscules des squares. Cette répartition si inégale montre bien l'absence de toute méthode de la part des services édilitaires. A Londres, les jardins sont répartis uniformément. Le centre de la ville en comprend 224 couvrant 752 hectares. Paris, sur une surface correspondante, n'en compte que 46, couvrant 263 hectares. Parmi ces jardins anglais, Hyde Park mesure 240 hectares, Regents Park 160, Battersea et Victoria plus de 80[1]. Nous n'avons à comparer à ces grandes étendues que les 26 hectares du Luxembourg, les 21 hectares des Tuileries ou du Muséum. Encore sont-ce là des parcs appartenant à l'État, et c'est peut-être une des raisons de leur conservation. L'indifférence avec laquelle la ville de Paris a laissé, il y a quelques années, dépecer le parc de la Muette, et, il y a quelques mois, mettre en vente les jardins du Sacré-Cœur a de quoi nous inquiéter.

***

A cette inertie administrative s'oppose un mouvement d'opinion en faveur de la conservation des espaces libres. Des ligues privées se sont formées pour empêcher qu'une nouvelle zone bâtie n'achève d'enserrer la capitale sur l'emplacement des fortifications. La bande de terrains libres qui entoure Paris n'a pas moins de 380 mètres de largeur. Qu'on l'aménage en parcs isolés ou en un anneau continu de verdure, il paraît certain aujourd'hui que ces terrains ne seront pas totalement aliénés. A cet égard l'exemple des municipalités étrangères a été des plus utiles. Londres a dépensé 60 millions depuis quinze ans pour l'aménagement de nouveaux parcs. Vienne, après avoir transformé ses remparts en allées plantées, constitue une deuxième ceinture d'arbres en utilisant les anciens fossés des faubourgs. Un emprunt de 50 millions, voté en 1905, doit

1. Eugène Hénard, *Les grands espaces libres. Les Parcs et les Jardins de Paris et de Londres.* « L'Architecture », journal de la société centrale des Architectes français, 7 et 14 novembre 1903.

permettre la réalisation de ce projet. Cologne a converti ses fortifications en promenades[1]. Berlin réunit en ce moment un congrès international pour étudier l'extension de la ville future, en réservant la plus large part aux zones plantées[2]. La plupart des administrations urbaines se préoccupent de pourvoir à l'afflux rapide de la population.

Tandis que Vienne compte aujourd'hui 400 habitants par hectare de parc, Paris encompte 1354 et se trouvera bientôt parmi les villes les plus pauvres en espaces non bâtis.

Depuis vingt ans le Touring-Club, depuis neuf ans la Société pour la protection des paysages, luttent contre l'envahissement des beaux sites français par les usines et les bâtisses, contre le captage des chutes d'eau, contre la destruction des forêts, contre le lotissement des jardins. Leurs réclamations véhémentes ont abouti au vote de la loi du 21 avril 1906, qui est destinée à sauvegarder les paysages, comme la loi du 30 mars 1887 sauvegarde les monuments. Les sites peuvent être classés, comme les monuments historiques, par le ministre des Beaux-Arts. Les propositions appartiennent à des commissions spéciales, créées à cet effet dans tous les départements. Toutefois la loi de 1906, comme celle de 1887, exige le consentement du propriétaire au classement. En cas de refus, le département ou la commune n'ont d'autre ressource que l'expropriation, singulièrement onéreuse et plus difficile encore à appliquer aux paysages qu'aux monuments. Il suffit de consulter la liste des classements effectués depuis quatre ans, pour constater qu'ils visent presque tous des arbres, des sources, des rochers peu accessibles et en fait nullement menacés.

Toutefois, si la loi n'a pas été jusqu'à présent très efficace par ses conséquences directes, elle a exercé la plus salutaire influence sur l'opinion publique. A Paris elle peut être aujourd'hui particulièrement bienfaisante pour la sauvegarde des jardins qui appartiennent à l'État ou à la Ville. Le jardin classé ne peut plus être amoindri par l'aliénation, déshonoré par l'affichage, envahi par les bâtisses. C'est ainsi

1. Cf. J.-C.-N. Forestier, *Grandes villes et systèmes de parcs*, 1905.

2. Gross Berlin. *Anregungen zur Erlangung eines Grundplanes für die städtebauliche Entwickelung Von Gross Berlin*, gegeben von der vereinigung Berliner Architekten und dem Architekten Verein zu Berlin.

que l'État a mis fin aux exhibitions qui transformaient les Tuileries en un véritable champ de foire. Depuis deux ans, la commission des sites du département de la Seine demande à la Ville de Paris le classement de la pointe de la Cité et celui des arbres magnifiques des berges, qui, baignés dans les eaux du fleuve, offrent un si vigoureux contraste avec les troncs rabougris de nos chaussées poussiéreuses. La commission demande aussi le classement des Champs-Élysées, où il ne reste plus un mètre de terrain à perdre, et celui de l'esplanade des Invalides, qu'il importe de protéger à l'avenir contre de nouveaux lotissements[1]. Ces demandes si légitimes mériteraient assurément de promptes et favorables réponses.

Quelles que soient d'ailleurs les solutions adoptées pour les divers cas particuliers, la nécessité s'impose de tracer un programme général de l'extension de Paris. Jusqu'à présent les villes ont grandi suivant la formule de Henri IV, « au mieux que faire se peut ». Mais, depuis un demi-siècle, beaucoup se sont accrues dans des proportions telles qu'elles doivent pourvoir à la vie en commun de centaines de mille ou de millions d'habitants. Il importe de répartir avec méthode ces masses d'immigrants.

Un projet de loi récemment présenté au Parlement prévoit, pour toutes les villes de France peuplées de plus de 10 000 habitants, l'obligation de déterminer d'avance le tracé de leurs quartiers neufs, les embellissements qu'ils comportent, les dimensions des rues et des places, le caractère des constructions, la proportion des espaces bâtis[2]. Des dispositions législatives analogues existent en Belgique depuis 1834, en Prusse depuis 1875, et dans la plupart des États d'Europe.

L'application de ce projet à la Ville de Paris permettrait de donner au règlement de voirie une souplesse et une variété conformes aux besoins actuels et aux exigences du goût public. Elle permettrait également de sauvegarder, dans la plus large

1. Préfecture de la Seine, *Commission Départementale des sites et monuments naturels*. Séance du 23 novembre 1908.

2. Chambre des Députés, *Annexe au procès verbal de la séance du 22 janvier 1909*. Proposition de loi ayant pour objet d'imposer aux villes l'obligation de dresser des plans d'extension et d'embellissement, présentée par M. Charles Beauquier, député.

mesure, les espaces demeurés libres. Faute d'un programme d'extension, on a laissé totalement bâtir au milieu du XIXe siècle la zone comprise entre les boulevards extérieurs et les fortifications, alors que le terrain valait 5 francs le mètre à Courcelles et que la Municipalité pouvait à peu de frais en réserver d'immenses espaces. Faute d'un programme, on risque de laisser demain se bâtir les environs, se boucher les sorties de la Ville, s'entamer les forêts de Meudon ou de Saint-Germain, comme on a laissé s'émietter et disparaître les grands parcs d'Ivry ou de Bagnolet, de Neuilly ou de Levallois.

Aujourd'hui les circonstances paraissent particulièrement favorables : un emprunt de 900 millions doit gager l'exécution d'un plan de grands travaux urbains, les services municipaux chargés de les entreprendre paraissent prêts à répudier les routines du passé, l'opinion publique les presse d'entrer dans des voies nouvelles. Mais sans un programme nettement défini, à quoi mèneront ces velléités heureuses ? En matière administrative, beaucoup de bonnes intentions ne valent pas une volonté.

PAUL LÉON

L'ULTRAMICROSCOPIE

Il y a autant d'infini dans un grain de poussière que dans tout le firmament. Tandis que le télescope et la lunette nous ouvrent largement le monde des étoiles, le microscope nous fait pénétrer chaque jour plus profondément dans le monde de l'infiniment petit; nous arrivons presque à voir les molécules et à consolider par le témoignage de nos sens les résultats conquis à la pointe du raisonnement. Dès à présent, la théorie cinétique de la matière est devenue une *certitude physique :* tout cela est l'œuvre du microscope; c'est pourquoi il est intéressant de montrer comment cet instrument s'est perfectionné, au cours des siècles, depuis l'an 1590, où Zacharie Jansen, lunetier à Middelburg, en créait le premier exemplaire en fixant deux verres grossissants aux extrémités d'un tube de cuivre.

Les premiers microscopes. avec lesquels les naturalistes hollandais du XVIIe siècle ont fait de si belles découvertes, grossissaient de vingt à cinquante fois en diamètre; ils donnaient des images peu nettes et irisées. Mais l'art et la science ont associé leurs efforts ; aux lunetiers, ont succédé les opticiens et ceux-ci ont profité à leur tour des progrès de l'optique théorique; c'est ainsi qu'on vit en Angleterre, pendant tout le XVIIIe siècle et jusqu'au seuil du XIXe, toute une génération

de constructeurs, les Dollond, perfectionner les instruments d'optique et, entre autres, le microscope; on doit à l'ancêtre de cette lignée, John Dollond, d'avoir montré combien les images pouvaient être améliorées en substituant à chacun des deux verres de Jansen, oculaire et objectif, des assemblages de plusieurs lentilles : c'est le principe des oculaires et des objectifs composés dont les microscopes modernes sont constitués.

Mais c'est en Allemagne, et à notre époque, qu'on trouve l'exemple le plus topique d'une association triomphante de la technique industrielle et de la science pure. A Iéna, s'est constituée, avec l'appui de l'État et les subsides des constructeurs intéressés, cette magnifique verrerie, aujourd'hui justement célèbre, qui ne s'est pas contentée de souffler des bouteilles et de tailler des bouchons de carafe, mais où des techniciens, qui sont en même temps des savants, ont créé toute une série de verres et de cristaux, faisant varier progressivement les proportions des divers constituants, substituant à la chaux des proportions variées de baryte, d'oxyde de zinc, introduisant dans la masse tous les corps capables de s'y incorporer en un verre transparent : didyme, urane, bore, manganèse, arsenic, enfin étudiant minutieusement toutes les propriétés des corps ainsi obtenus. Parallèlement, les constructeurs perfectionnaient la taille des verres et la construction mécanique des appareils, tandis que des physiciens, comme Abbe, établissaient, au prix d'un incessant labeur, les meilleures conditions de fonctionnement du microscope.

On ne se fait pas une idée de ces difficultés quand on ne connaît que la théorie élémentaire du microscope, établie à l'usage des futurs bacheliers, et qui n'est qu'un tissu d'approximations. En réalité, l'image d'un point lumineux n'est pas un point géométrique, mais une surface compliquée qu'on nomme une *caustique* et de plus, chacune des couleurs constitutives de la lumière blanche donne une image différente; toutes ces images rouge, jaune, verte, bleue, ne se recouvrent pas exactement et ne sont pas au point en même temps, si bien que l'image vue dans le microscope est bordée d'irisations qui changent avec la mise au point. Il a fallu corriger ces défauts; on y est parvenu, avec une perfection presque complète, en

développant les principes de John Dollond, et en formant chacune des lentilles de l'oculaire et de l'objectif avec plusieurs sortes de verre dont la qualité, les courbures la place et les dimensions ont été soigneusement calculées. Enfin, on a réalisé un gain nouveau en imaginant *l'immersion homogène :* la préparation, en général transparente et éclairée par en dessous, est recouverte par une mince lamelle, le couvre-objet, qui n'est éloignée de la lentille frontale de l'objectif que de quelques dixièmes de millimètre : dans cet étroit intervalle, on intercale un liquide transparent et très réfringent, huile de cèdre ou monobromonaphtaline. Cet artifice présente de nombreux avantages ; il facilite l'entrée dans le microscope à un grand nombre de rayon lumineux émanés de l'objet et qui, sans cela, se réfléteraient sur la lentille frontale de l'objectif ; il permet, en outre, d'obtenir des images plus nettes et un grossissement plus élevé.

Ce n'est pas tout d'obtenir des images agrandies ; encore faut-il les éclairer fortement ; avec un grossissement de mille diamètres, l'image est un million de fois plus grande que l'objet, par suite un million de fois moins lumineuse ; il faut donc recueillir la lumière d'une source puissante et la concentrer sur le point visé de la préparation. Les microscopistes empruntent souvent, à cet effet, l'artifice des cordonniers italiens qu'on voit, sur le pas de leur échoppe, éclairant leur travail à l'aide d'une fiole pleine d'eau qui concentre la lumière du jour. Mais il existe des condenseurs plus perfectionnés, formés d'un miroir concave et de plusieurs verres convergents. Il faut avoir pratiqué le microscope et lui avoir demandé tout ce qu'il peut rendre pour apprécier l'importance de cette question : un éclairage vaut moins par la quantité de lumière réunie sur l'objet que par la direction des faisceaux éclairants, qui doivent converger au point précis que vise le microscope ; si l'on s'écarte de ces conditions optima, l'image se transforme et présente les aspects les plus changeants ; toute une fantasmagorie de formes et de couleurs défile sous l'œil de l'observateur, incapable de savoir où est la réalité. C'est pourquoi l'emploi des meilleurs microscopes modernes, avec les plus forts grossissements, est une opération qui requiert beaucoup d'expérience et d'habileté technique.

*
* *

Voyons maintenant les résultats. Prenons le meilleur microscope ; il est muni, comme on sait, d'un double jeu d'objectifs et d'oculaires interchangeables, qui permettent de passer, sans toucher à la préparation, des faibles grossissements. cinquante diamètres, aux plus élevés, mille, deux mille diamètres. Regardons une même préparation avec des grossissements croissants. Avec cinq cents diamètres nous distinguerons plus de détails qu'avec cinquante, avec mille plus qu'avec cinq cents : mais quand nous passerons de mille à deux mille, bien que l'image nous paraisse quatre fois plus étendue en surface, *nous ne distinguerons pas plus de détails* ; autrement dit, nous avons atteint la limite du *pouvoir séparateur* de l'instrument. Ce qui se passe est analogue à ce que chacun a observé en cherchant à agrandir un cliché photographique ; un moment vient où on ne gagne plus rien à accroître les dimensions de l'image. On peut donc définir, pour le microscope, un pouvoir séparateur, déterminé par la plus petite distance de deux points que l'instrument permet de distinguer. Notre œil permet, sans l'interposition d'aucun instrument, de séparer deux points dont la distance n'est pas inférieure à un vingtième de millimètre : et cette donnée de l'expérience concorde avec la constitution de la rétine, formée d'une mosaïque de cônes et de bâtonnets dont chacun forme l'aboutissement d'un des filaments juxtaposés dans le nerf optique ; l'œil ne distingue que des images formées sur des éléments non contigus de la mosaïque rétinienne. Si maintenant, on arme l'œil d'un microscope grossissant mille fois, il semble qu'on puisse distinguer deux points de l'objet mille fois plus rapprochés qu'à l'œil nu, c'est-à-dire distants d'un vingtième de micron [1] ; or ce pouvoir séparateur est bien loin d'être atteint : les meilleurs instruments atteignent tout juste trois ou quatre dixièmes de micron ; encore cette limite n'est-elle réalisée que dans les conditions les plus favorables, par exemple lorsqu'on observe les traits d'un réseau

1. Le *micron* vaut un millième de millimètre et le *millicron* encore mille fois plus petit, représente un millionième de millimètre.

tracé sur le verre, les cils de certains infusoires ou la carapace striée de quelques diatomées. Nous sommes donc aussi incapables de voir les molécules, avec le meilleur microscope, que de distinguer à l'œil nu, à 20 kilomètres de distance, les abeilles en mouvement d'un essaim.

On pourrait espérer que la limite actuellement atteinte n'a rien de définitif et que les microscopes de l'avenir, mieux corrigés des imperfections que nous avons signalées, atteindront un pouvoir séparateur dix fois, vingt fois plus élevé. Par malheur, il n'en est rien : il ne serait pas difficile d'ajouter de nouveaux verres à l'oculaire et à l'objectif, de manière à obtenir des images *théoriquement* plus nettes ; mais ces efforts seraient vains. En effet, la théorie du microscope, comme celle des autres instruments d'optique, a été établie par les méthodes de l'optique géométrique, en imaginant des rayons lumineux qu'on fait réfléchir sur les miroirs ou passer à travers les lentilles suivant les lois de la réflexion et de la réfraction ; le problème de physique se trouve ainsi ramené à un problème de géométrie. Mais tout cela est une pure fiction : il n'y a pas, dans la nature, de point lumineux, ni de rayon lumineux, pas plus qu'il n'y a de point ni de ligne géométrique ; il y a des sources lumineuses, plus ou moins étendues, et des ondes qui se propagent à partir de ces sources.

Vu sous cet angle, qui correspond seul à la réalité physique, le problème change de nature. La solution en a été donnée, avec une rare élégance, par le grand physicien anglais Lord Rayleigh, et voici ce qu'elle nous apprend : quelle que soit la perfection du système optique traversé par la lumière, chaque élément de l'objet lumineux donne pour image un petit cercle à bords estompés, plus large si la lumière est rouge, moins large en lumière violette, plus étroit encore en lumière ultra-violette. La théorie permet de ramener au minimum le diamètre de ces petites taches qui correspondent à chaque élément rayonnant de l'objet : mais, en aucun cas, il n'est possible de l'annuler. Deux points de l'objet ne paraîtront séparés que s'ils donnent des taches distinctes et, comme en augmentant le grossissement, on accroît en même temps le diamètre des taches de diffraction, on conçoit aisément qu'il puisse arriver un moment l'où on ne gagne plus rien à accroître ce grossisse-

ment. En fait, la théorie conduit à une limite du pouvoir séparateur qui est précisément la limite atteinte aujourd'hui par les meilleurs microscopes.

Mais la nature n'a jamais posé à l'homme de barrière infranchissable; tout de suite et sans rien changer aux méthodes d'observation, nous pouvons améliorer le rendement du microscope en substituant, pour l'observation, la lumière bleue ou violette à la lumière blanche. Les cercles de diffraction se trouvent ainsi légèrement rétrécis et les détails apparaissent avec plus de finesse; les naturalistes connaissent depuis longtemps cet artifice et l'ont utilisé pour étudier les plus fins détails de la structure des diatomées. La faible sensibilité de l'œil pour la lumière bleue ou violette rend ce progrès assez illusoire; mais on peut aller plus loin, et avec plus de profit, dans cette voie, en employant comme source éclairante les radiations ultra-violettes qui émanent d'une forte étincelle éclatant entre deux fils de magnésium ou de cadmium. Il est vrai qu'on se heurte alors à une série de difficultés nouvelles : ces radiations sont invisibles pour notre œil et sont arrêtées par les verres des microscopes ordinaires. M. Köhler en a pourtant triomphé, en 1904, en construisant un microscope dont toutes les lentilles sont en quartz, ainsi que l'appareil d'éclairage et les lamelles qui supportent la préparation; enfin l'œil est remplacé, comme instrument d'observation, par une plaque photographique sur laquelle se dessine une image agrandie qu'on peut ensuite observer à loisir, à l'œil nu ou à la loupe.

On se représentera aisément ce que la mise en œuvre d'un semblable dispositif représente de dépenses, de tâtonnements et de labeur. Il faut ajouter que les radiations ultra-violettes ont une activité physiologique, qui entraîne rapidement la mort des éléments vivants soumis à leur action; c'est un gros inconvénient pour les observations physiologiques. Un autre défaut, non moins grave, est que les colorations employées par les micrographistes pour différencier les divers éléments de leurs préparations ne sont plus visibles lorsqu'on emploie la lumière ultra-violette. Néanmoins, un grand pas en avant a été réalisé par cette méthode, puisque le pouvoir séparateur a presque doublé: on peut maintenant différencier

deux points dont la distance n'est que deux dizièmes de micron; au point de vue spécial de l'observation directe du groupement moléculaire, qui forme le lointain idéal du physicien, on peut dire, que l'essaim, dont nous parlions tout à l'heure, n'est plus maintenant qu'à 10 kilomètres.

***

Cette fois, pensera-t-on, c'est bien la fin, et il faut renoncer à tout espoir de pousser plus avant. Au contraire, c'est le moment d'espérer, car deux savants allemands, Siedentopf et Zsigmondy, ont ouvert une voie nouvelle en créant l'ultramicroscopie; assurément, la difficulté est tournée et non résolue; toujours est-il qu'un moyen d'investigation plus pénétrant que l'observation microscopique nous ouvre le monde des infiniment petits à l'instant où il paraissait se fermer pour toujours.

Rappelons d'abord quelques faits d'observation courante. Nous distinguons parfaitement les étoiles sur le fond obscur du ciel nocturne; pourtant, leur éloignement est tel qu'il équivaut à une extrême petitesse; une étoile de quatrième grandeur n'est pas plus grosse, à proportion, qu'une molécule d'albumine placée à 15 centimètres de notre œil et le télescope nous permet d'apercevoir des astres qui ne tiennent pas plus de place dans le ciel qu'une molécule de mercure ou de soufre n'en occupe dans le champ de la vision. Les rayons qui émanent de chaque étoile donnent sur la rétine un petit cercle de diffraction à bords estompés, qui nous paraît d'autant plus grand que la lumière reçue par notre œil est plus intense; c'est uniquement pour cette raison que les étoiles de première grandeur nous paraissent plus grosses que les autres, car leurs dimensions réelles sont bien au-dessous de ce que l'œil peut apprécier: elles seraient cubiques au lieu d'être sphériques, que l'aspect ne changerait aucunement: et il faut noter encore que les étoiles deviennent invisibles en plein jour, parce que la lumière qu'elles envoient sur nos éléments rétiniens n'est pas plus grande que celle qui est diffusée, des divers points du ciel, sur les autres parties de la rétine. Il résulte de ces

observations familières qu'un corps, même extrêmement petit, peut être visible sous la triple condition d'être lumineux, de se détacher sur un fond obscur et d'être suffisamment éloigné des autres points lumineux.

Regardons maintenant un pinceau de lumière solaire qui pénètre, par un trou du volet, dans une chambre obscure; nous y verrons des milliers de grains de poussière, incessamment brassés par les courants d'air; beaucoup de ces corpuscules sont extrêment petits; leur diamètre ne dépasse pas quelques microns; s'ils étaient posés sur une table et éclairés à la manière ordinaire, nous serions hors d'état de les voir à l'œil nu; pourtant ils sont visibles dans le rayon de soleil, parce que les ondes de la lumière solaire viennent se briser contre chaque grain, d'où elles divergent en ondes diffractées qui viennent ensuite impressionner notre œil. C'est par suite du même effet que notre atmosphère nous paraît lumineuse dans sa masse, parce que chacun de ses points diffuse un peu de la lumière reçue du soleil. Un phénomène tout semblable se manifeste encore quand on verse dans l'eau certaines essences qui y produisent un nuage opalin; l'essence se divise alors en milliers de gouttelettes dont chacune, diffusant la lumière qui l'atteint, agit comme si elle était devenue un point lumineux. Ces gouttelettes ont des dimensions variables avec les conditions du mélange et la couleur diffusée varie également; en général les gouttes les plus petites diffusent surtout la lumière bleue, tandis que les particules plus grosses émettent de préférence des radiations jaunes ou rougeâtres et ceci justifie, dans une certaine mesure, les rites méticuleux des buveurs d'absinthe, d'après lesquels l'aspect et même le goût de la mixture dépendent de la façon d'opérer le mélange. Une théorie, due encore à Lord Rayleigh, explique tous ces phénomènes; elle montre que les particules opaques diffractent beaucoup plus de lumière que les particules transparentes de même dimension et que la lumière diffractée par des éléments matériels de même nature varie comme le carré de leur volume; si le diamètre des corpuscules devient deux fois plus petit, leur volume est huit fois moindre et la lumière diffractée soixante-quatre fois plus faible.

On voit, en résumant tous ces résultats, qu'un petit objet

très vivement éclairé se comporte, à peu de chose près, comme s'il était lumineux par lui-même; s'il est isolé sur un fond obscur, nous pourrons le voir, à l'œil nu ou au microscope; nous n'aurons aucun renseignement sur sa forme, car l'image formée sur la rétine sera toujours un petit cercle; mais nous aurons au moins constaté son existence et nous pourrons le suivre dans ses mouvements. S'il y a plusieurs points semblables dans le champ de la vision, nous pourrons les compter et, dans une certaine mesure, apprécier leur grosseur d'après la quantité et la couleur de la lumière diffractée. Enfin, nous aurons intérêt à regarder dans un microscope plutôt qu'à l'œil nu parce que la lentille frontale de l'objectif fonctionne alors comme une pupille placée tout près de l'objet visé et dans laquelle il entre plus de lumière que dans notre œil, situé nécessairement à une dizaine de centimètres de ce même objet; un calcul simple montre que la quantité de lumière utilisée est environ dix mille fois plus considérable dans le premier cas que dans le second.

C'est d'après ces principes que Siedentopf et Zsigmondy en Allemagne et, un peu plus tard, MM. Cotton et Mouton en France conçurent et réalisèrent l'ultramicroscope. Nous ne décrirons ni les appareils ni le mode opératoire; qu'il suffise de savoir que la préparation, liquide ou solide, est éclairée vigoureusement, non plus en dessous, comme dans la microscopie ordinaire, mais latéralement, de telle sorte qu'aucun rayon du pinceau lumineux éclairant ne puisse entrer dans le microscope; ce pinceau latéral, concentré par des lentilles et limité par des diaphragmes, n'illumine la préparation que sur une épaisseur de deux ou trois microns : cette précaution est nécessaire si l'on veut que la tranche visée par le microscope se détache sur un fond bien noir; sans cela, les millions de grains séparés, poussières de toute sorte, microbes, débris de cellules, qui pullulent dans toute préparation, deviendraient des centres de diffraction et répandraient sur tout le champ de vision une lueur diffuse analogue à celle que la voie lactée étend sur une partie du ciel. Les choses étant ainsi disposées, on n'a plus qu'à viser la zone mince et vivement éclairée avec un microscope grossissant environ cinq cents fois en diamètre, pour voir apparaître, dans le champ obscur de la vision, des points

lumineux, immobiles lorsque la préparation est solide, ou animés de mouvements variés, lorsqu'il s'agit d'un liquide ou d'un gaz.

Tout de suite, une question se pose : Quelle est la sensibilité de la nouvelle méthode? Autrement dit, quelles sont les dimensions des particules les plus ténues qu'on peut distinguer à l'ultramicroscope?

Il existe de curieux verres colorés qu'on obtient en incorporant dans la masse vitreuse en fusion des traces d'un sel d'or. Ces verres, lorsqu'on les refroidit rapidement, sont parfaitement incolores et transparents; l'or s'y trouve peut-être à l'état dissous, comme le sucre dans l'eau, ou sous forme de particules tellement petites qu'elles sont invisibles par tous les moyens connus. Au contraire, si le verre est maintenu longtemps à l'état pâteux, la masse prend une coloration rose, qui passe peu à peu au rubis, puis au bleu et au brun; à ce moment, l'or contenu dans la masse vitreuse s'est rassemblé en petites particules visibles au microscope; il semble donc qu'il se fasse dans la pâte vitreuse une concentration progressive de l'or, que l'on peut arrêter au point voulu en refroidissant brusquement la masse; et la couleur du verre est en rapport avec l'état des particules d'or, qui diffusent inégalement les différentes couleurs suivant leurs formes et leurs dimensions. Inversement, si on refond le verre coloré, l'or se redissout et la matière redevient incolore.

L'explication que nous venons d'esquisser avait déjà été proposée, dès 1857, par Faraday mais elle était restée purement hypothétique, lorsque Siedentopf et Zsigmondy reprirent l'étude de ces verres par l'ultramicroscope. En taillant dans la masse des parallélipipèdes et en les soumettant à l'éclairage latéral que nous avons décrit, ils y constatèrent d'abord l'existence de nombreux points brillants, d'autant plus lumineux et moins nombreux que le verre avait été recuit plus longtemps: l'existence des particules d'or dans les verres colorés se trouvait ainsi mise hors de doute; mais on pouvait aller plus loin et estimer les dimensions de ces particules. L'analyse du verre fait connaître la quantité d'or contenu dans un volume déterminé; il n'y a plus qu'à procéder à la numération des parti-

cules visibles dans le champ ultramicroscopique, dont on connait le volume total, c'est-à-dire la teneur en or; la masse moyenne des particules d'or, et par suite leur volume, se trouvent ainsi mesurés. Cette méthode, appliquée à divers types de verres colorés, a montré que les dernières particules visibles à l'ultramicroscope avaient, en les supposant sphériques, un diamètre compris entre trois et six millimicrons. Il existe certainement des agglomérations moléculaires encore plus petites qui ne deviendront visibles que le jour où on disposera de moyen d'observations plus puissants; ainsi certains échantillons de verre rubis résistent à l'analyse ultramicroscopique, bien que leur coloration soit due certainement à des particules d'or invisibles ou, comme on dit, « amicroscopiques ».

Pour nous rendre compte du pas énorme qui vient d'être franchi, donnons ici, d'après les plus récentes déterminations, le diamètre de quelques molécules :

Pour la molécule	d'hélium. . . .	0,17	millimicrons.
—	de mercure . .	0,28	—
—	de chlore . . .	0.4	—
—	d'éther.	0.6	—

Il suffirait donc que les molécules devinsent dix fois plus grandes en diamètre, c'est-à-dire mille fois plus grosses, pour commencer à apparaître à l'ultramicroscope, et les grains d'or dont nous parlions plus haut ne doivent pas compter plus de mille à dix mille molécules. Bien entendu ces résultats n'ont été obtenus qu'en réalisant les conditions les plus favorables: les particules d'or sont opaques, elles sont immobilisées par le verre: enfin on a utilisé la lumière solaire d'une belle journée d'été, c'est-à-dire la plus puissante source d'éclairement qui soit à notre disposition. Ils n'en sont pas moins très encourageants, puisque l'œil humain a plongé dans l'infiniment petit cent fois plus avant qu'il ne pouvait le faire il y a dix ans. Les inconvénients de l'ultramicroscope, qui n'est approprié qu'à la vision du discontinu, s'atténuent par ce fait que le monde des molécules, où nous commençons à pénétrer, est par essence le domaine du discontinu; enfin nous ne sommes plus bloqués par un obstacle infranchissable comme celui qui s'opposait aux

progrès du microscope; nous avons le champ libre et il est probable que, le jour où on le voudra résolument, on pourra dépasser la limite atteinte par Siedentopf et Zsigmondy; il ne sera peut-être pas nécessaire de réaliser de plus fortes concentrations de lumière; mais on pourra substituer à l'œil une plaque photographique, qui est capable d'accumuler les effets de la lumière pendant plusieurs heures, s'il est nécessaire: le succès dépend, d'ailleurs, de la possibilité de maintenir l'obscurité absolue du fond.

Dès à présent, nous ne sommes pas à bout de ressources, et un procédé fort ingénieux permet de pousser plus loin les investigations: c'est la méthode de *culture* d'Ostwald. Lorsqu'un liquide contient des particules amicroscopiques d'or ou d'argent, si on y ajoute un bain dans lequel ce même métal soit en voie de précipitation (on emploie de tels bains en photographie), le dépôt du métal se fait exclusivement sur les grains préexistants, qui fonctionnent ainsi comme des germes et peuvent grossir jusqu'à devenir visibles. Zsigmondy a pu, par cette méthode, engraisser des granules d'or invisibles à l'ultramicroscope jusqu'au point de les rendre visibles et de les compter; et comme il connaissait la masse totale d'or contenu primitivement dans la liqueur, il a pu, par cette voie détournée, connaître les dimensions de ces particules qui échappaient à toute observation; les nombres ainsi trouvés sont compris entre 1,7 et 3 millimicrons.

L'observation ultramicroscopique des liquides présente des difficultés spéciales. La première consiste dans la difficulté d'obtenir un liquide « optiquement vide », c'est à dire qui ne renferme pas déjà des milliers de particules solides en suspension, provenant d'origines diverses : l'eau, même fraîchement distillée, montre à l'ultramicroscope d'innombrables points brillants; pour l'en débarrasser, il faut la filtrer à travers des parois de porcelaine ou de collodion et la conserver dans des flacons bouchés avec du papier d'étain, en prenant soin de n'admettre à son contact que de l'air filtré sur du coton. Si l'on vient ensuite à produire au sein du liquide, par précipitation chimique, des particules infiniment petites, les mouvements de convection et les mouvements browniens qui les agitent incessamment en rendent l'observation et, par suite, l'énu-

mération fort difficiles. La méthode applicable à ce cas est alors la suivante : on dilue la liqueur avec du liquide optiquement vide jusqu'à ce qu'il n'apparaisse plus que quatre ou cinq particules à la fois dans le champ de vision du microscope; il est possible, en s'y reprenant à un grand nombre de fois et en faisant des moyennes, de mesurer la distance de deux grains voisins ou, ce qui revient au même, d'évaluer le nombre moyen des particules visibles en même temps dans un volume connu; la connaissance du titre de la liqueur suffit alors pour déterminer la masse moyenne des particules, et par suite leurs dimensions. Cette méthode, appliquée à des solutions « colloïdales » d'or ou d'argent, a permis de pousser jusqu'à six millimicrons la limite des mesures en milieu liquide.

***

La science vient donc d'acquérir un moyen d'observation qui prolonge et complète l'emploi du microscope. Bien qu'entrée de fraiche date dans la techniqne des laboratoires, l'ultramicroscopie a déjà rendu quelques services aux naturalistes, aux chimistes et aux physiciens. Les premiers sentent, plus vivement que les autres, les inconvénients du microscope qui est leur grand et presque leur unique instrument de travail; ils rencontrent à chaque instant, dans l'étude des milieux vivants, des organes dont ils ne parviennent pas à analyser la délicatesse : l'ultramicroscope ne répond pas, en général, à leurs besoins parce que son pouvoir de résolution n'est pas supérieur à celui du microscope. Il y a pourtant des cas où l'éclairage sur fond noir permet de distinguer, dans un organe bien détaché, des détails qui échappent en éclairage direct; les cils vibratils et, d'une façon générale, tous les organes déliés et formés d'une substance plus réfringente que le liquide ambiant, sont justiciables de la méthode nouvelle; certains microbes, comme le spirochète de Schaudiun, spécifique de l'avarie, présentent des filaments en tire-bouchon, brillants et ténus dont les mouvements sont caractéristiques; d'autres, comme les trop célèbres trypanosomes, reçoivent du flagelle

et de la membrane ondulante qui les terminent des impulsions tout à fait typiques : tous ces détails de structure n'apparaissent nettement que sur le fond noir de l'ultramicroscope, où le Dr Comandon a pu les cinématographier, à raison de trente-deux poses par seconde, rendant ainsi visibles pour tous des scènes de la vie des infiniments petits et les grandes batailles que se livrent, dans nos propres tissus, microbes et globules blancs.

Mais l'ultramicroscope possède, en biologie, un domaine réservé ; c'est l'étude des *microbes ultramicroscopiques*. Ces organismes bien différenciés par les maladies qu'ils produisent, mais invisibles aux plus forts grossissements, sont nombreux et redoutables ; citons ceux de la fièvre aphteuse, de la peste bovine, de la fièvre jaune, de la clavelée, de la rage. Ils ne doivent pas être beaucoup plus petits que les derniers corps visibles en microscopie ordinaire, car ils sont arrêtés par les bougies Chamberland à pâte serrée ; il en est même un, celui de la péripneumonie bovine, qui se trouve tout-à-fait à la limite de visibilité ; les cultures de ce microbe, faites à l'Institut Pasteur, ne montrent au microscope ordinaire « qu'un fond granulé dont les éléments sont indistincts [1] », et on n'arrive à ce résultat qu'en les colorant, par conséquent en les tuant, tandis qu'à l'ultramicroscope on peut les observer vivants sous formes de petits points brillants, animés de mouvements analogues aux mouvements browniens de la matière non vivante. Ceci n'est qu'un début, et une étude approfondie de ces divers microbes permettra sans doute de les voir et peut-être encore de les différencier par les mouvements qu'ils peuvent tenir d'organes invisibles.

En chimie également, une voie nouvelle s'est ouverte par l'observation au microscope des réactions qui donnent naissance à des précipités. Lorsqu'on mélange deux liquides susceptibles de réagir et extrêmement dilués, on n'aperçoit à l'œil nu, pendant de longues heures, aucun précipité ni même aucune opalescence de la liqueur ; pourtant la réaction est déjà commencée ; à l'ultramicroscope, on voit apparaître des points brillants dont le nombre augmente d'abord très rapide-

1. Cotton et Mouton, *les Ultramicroscopes* (Masson, éditeur, 1906).

ment pour rester ensuite stationnaire : l'éclat de ces particules croît peu à peu, même lorsque leur nombre ne change plus, et l'on constate ainsi que la réaction chimique se fait en deux temps ; d'abord par l'apparition brusque, presque explosive, de germes solides dans la liqueur, puis par un dépôt du précipité autour de ces germes qui grossissent peu à peu sans que le nombre en augmente ; mais ces deux périodes sont elles-mêmes précédées par un *temps mort*, pendant lequel les liquides mélangés paraissent inactifs, comme deux athlètes qui se mesurent du regard avant d'entamer la lutte. Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui a dû se passer pendant ce temps mort : l'étude de la conductibilité électrique montre que la réaction chimique commence dès l'instant où les deux solutions sont mélangées. et l'on sait, d'autre part, qu'il n'y a pas de corps rigoureusement insoluble dans un liquide ; il est donc probable que les produits de la réaction ont commencé par se dissoudre jusqu'à saturation, et même jusqu'à sursaturation, état instable dont le moindre choc a troublé le faux équilibre en faisant apparaître brusquement les germes solides.

Ainsi, l'ultramicroscopie nous permet une analyse plus serrée de la réaction chimique ; les services qu'elle a rendus aux physiciens ne sont pas moindres ; un premier, et non le moindre. est d'avoir remis le microscope en honneur dans leurs laboratoires. Beaucoup s'étaient habitués à l'idée que ce merveilleux instrument ne pouvait plus servir qu'aux naturalistes et je sais plus d'un laboratoire de physique, merveilleusement outillé pour tout le reste, où l'on n'aurait trouvé, il y a quelques années, que des tronçons épars de microscopes dont l'antiquité faisait le seul mérite. Le physicien d'aujourd'hui a pris conscience de ce qu'il peut gagner sur la nature par l'emploi de microscopes perfectionnés ; de là est née toute une série de travaux qui font le plus grand honneur à la science, et surtout une étude détaillée des mouvements browniens, grâce à laquelle la théorie cinétique de la matière a passé de l'état d'hypothèse au rang de certitude scientifique. Ce grand progrès, dû en grande partie aux expériences de M. Perrin, fera l'objet d'un prochain article.

L. HOULLEVIGUE

LETTRES SUR LA COUR DE LOUIS XIV[1]

A Paris, le 14 mars 1670.

L'on a différé le voyage de Flandre au mois de mai, on attend que les dames soient en état de le faire. Il n'est pas vrai que la dame[2] ait accouché; le froid l'avait retenue dans sa chambre et, comme on ne la voyait pas, on avait cru, à Saint-Germain même, qu'elle eût fait un enfant. Elle est néanmoins dans son neuvième mois et on ne croit pas que l'on aille dehors qu'elle ne soit relevée de ses couches, car on s'ennuierait aux Pays-Bas si elle n'y était pas.

Monsieur est autant soumis qu'il était fier à son départ et Madame triomphe de le voir ainsi réduit.

Je viens de savoir d'un de mes amis, qui est venu exprès de Saint-Germain pour me le dire, que le Roi veut que madame la duchesse d'Orléans aille en Angleterre pour gagner le Roi de la Grande-Bretagne en sa faveur, que Monsieur n'a été rappelé qu'à ce sujet, mais qu'il s'oppose tout à fait à ce voyage et qu'il couche tous les jours avec Madame depuis qu'il a su cette affaire afin qu'elle puisse devenir grosse, ce qui l'empêcherait de s'exposer, étant enceinte, à un voyage si long et si périlleux.

La duchesse de La Vallière est assurément grosse; toute son adresse et du Roi est de le cacher à madame de Montespan

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre et 1er octobre.

2. Madame de Montespan.

jusqu'à ce qu'elle ait accouché de crainte que cette nouvelle, la fâchant, ne lui cause quelques maux. Le confesseur du Roi, se lassant de cette vie, a voulu entièrement se retirer : Sa Majesté y a consenti en prenant de sa main un autre confesseur jésuite nommé le Père Ferrier [1].

A Paris, le 21 mars 1670.

Monsieur et Madame se sont fortement querellés sur ce qu'il ne veut pas qu'elle aille en Angleterre.

Il y a eu des pleurs chez les dames de la faveur parce que la dernière venue a pénétré la grossesse de l'autre ; on dit que leur galant a bien eu de la peine à les consoler et qu'il s'est trouvé dans un grand embarras. La première a un fard merveilleux, l'autre le voulait avoir et pria son amant d'user d'autorité pour cela : il s'en excusa, mais il fallut lui donner cette satisfaction. Quand il la demanda à la duchesse, elle s'en moqua, sachant que c'était pour sa rivale ; néanmoins elle le donna à condition que les faveurs seraient égales ; depuis, on s'est aperçu de son gros ventre ; l'autre en enrage et, pour lui plaire, l'on dit qu'il veut marier la duchesse à Péguilin et lui donner le duché de Nevers, à quoi il répugne.

Un lieutenant des gardes du corps, nommé le sieur de Brouilly [2], neveu du marquis de Piennes [3], demanda au Roi la majorité d'une place pour un sien oncle, qui la lui accorda ; M. le marquis de Louvois, l'ayant su, le rencontrant, lui dit : « Petit garçon, petit mignon, c'est bien à vous d'aller demander des charges au Roi sans m'en parler ; je vous apprendrai le respect que vous me devez et vous perdrai et votre oncle aussi. » Celui-ci en conféra avec la marquise de Piennes qui était à Saint-Germain ; comme elle est toute de chez M. Colbert, elle lui demanda conseil comme son neveu en devrait agir. On

1. Le Père François Annat, confesseur du Roi depuis 1654, mort le 14 juin 1670, fut remplacé en cette charge par le Père Ferrier, de la même compagnie.

2. M. de Brouilly, nommé aide-major d'une des compagnies des gardes du corps du Roi en 1666, avait pris part aux campagnes de 1667 et 1668 et fut tué au passage du Rhin en 1672.

3. Antoine de Brouilly, marquis de Piennes, gouverneur de Pignerol, marié en 1661 à Françoise Godet des Marais, sœur de Paul Godet des Marais, futur évêque de Chartres et confesseur de madame de Maintenon.

résolut que Brouilly s'irait jeter aux pieds du Roi, lui demanderait sa protection puisque M. de Louvois le voulait perdre; il lui conta tout ce que l'autre lui avait dit sur l'heure. Sa Majesté fit appeler le marquis de Louvois, le traita de haut en bas; celui-ci, sortant en colère de la réprimande qu'il venait de recevoir, rencontre Brouilly, ne put se retenir et le traita pire que la première fois. M. Le Tellier, en étant averti, fit appeler Brouilly dans sa chambre, le pria de ne pas porter des plaintes au Roi de la seconde insulte que lui avait faite son fils, lui promit son amitié, lui envoya la provision de la charge qu'il avait obtenue pour son oncle. L'affaire s'est ainsi apaisée; mais le Roi ne veut plus souffrir les emportements de M. le marquis de Louvois et, s'il ne s'amende, il en sera un jour en peine.

A Paris, le 28 mars 1670.

Il y a eu des grands démêlés entre Monsieur et Madame; ils en sont venus à des reproches et invectives. On dit qu'elle lui dit qu'il n'avait que la seule bonne qualité qui était d'avoir du cœur, mais qu'il ne le savait pas employer; que, pour de l'esprit, il n'en avait pas et que, par envie de ce qu'elle en avait un peu, il ne voulait pas qu'elle le mît en pratique ni qu'elle s'accréditât en Angleterre ni ici. Le Roi est tout à fait dans ses intérêts, néanmoins Monsieur n'a pas encore voulu consentir au voyage d'Angleterre; on croit néanmoins qu'il y donnera les mains. Ce qui l'a le plus fâché est que l'on lui cachait ce voyage et qu'il l'a appris de Londres même; si cela est, il a quelque raison; on tâche de le satisfaire, mais il voudrait le chevalier de Lorraine auprès de lui; le Roi n'y veut pas consentir parce que Madame y répugne. Elle se veut venger, en ayant les moyens.

On est aussi à la Cour très embarrassé pour le voyage, les ministres y répugnent. Comme ils ne veulent pas absolument de guerre, ils craignent tout. M. de Turenne, qui la voudrait, fortifie le Roi dans son dessein et le marquis de Péguilin, qui passe pour un petit favori, sollicite aussi Sa Majesté pour qu'il aille en Flandre; il voudrait profiter de sa faveur et, durant qu'elle durera, avoir des occasions de se pouvoir procurer un bâton de maréchal de France et la qualité de duc et pair. Il est mal avec M. de Louvois et le pousse avec vigueur dans toutes

les rencontres; tout cela ne peut durer, il faudra qu'un d'eux succombe.

Un de mes amis qui est venu dîner avec moi m'a assuré que Madame n'ira pas en Angleterre, que Monsieur en a parlé au Roi, lui a témoigné que, si c'était pour son service, qu'il ne s'opposerait pas à ce voyage, que lui-même y irait s'il était nécessaire, mais, si c'était simplement pour la satisfaction de Madame, qu'il n'y consentirait jamais. On ajoute qu'il a peur qu'elle ne s'accrédite là, ou qu'elle n'y ait quelque galant.

A Paris, le 4 avril 1670.

Monsieur et Madame se sont raccommodés, ils versèrent tous deux des pleurs en se réconciliant. Je crois que l'un le fit par faiblesse et l'autre par dissimulation. L'on dit que Madame ira voir à Douvres le roi d'Angleterre, son frère; ils sont ici pour leurs dévotions et elle paraît encore mélancolique.

Monsieur, craignant la beauté et l'adresse du duc de Monmouth [1], fils naturel du roi de la Grande Bretagne, a tant fait que l'on l'enverra en Hollande pendant que sa femme ira voir son frère. Madame est fort mélancolique sans qu'on en pénètre la cause.

Paris, le 25 avril 1670.

M. le marquis de Louvois ne garde aucune mesure avec qui que ce soit. Il eut l'autre jour une conférence avec M. de Turenne qui fâcha ce grand homme et qui donna matière aux courtisans d'en rire. Le Roi, voulant régler le rang de tous ses régiments d'infanterie à cause des démêlés qui étaient entre plusieurs corps pour la préséance, M. de Louvois alla demander à M. de Turenne depuis quand son régiment était sur pied et désirait en voir sa commission; il lui repartit qu'il était fort ancien et que lui n'avait jamais pris de commission, qu'il y avait plus de quarante ans qu'il l'avait levé. M. de Louvois lui répliqua qu'il avait été cassé quand il avait servi contre le Roi. M. de Turenne, bien que ce fût chez lui, lui tourna le dos, disant qu'il ne se serait pas attendu que M. de Louvois lui eût fait son panégyrique et depuis n'a plus voulu lui parler.

1. Jacques, duc de Montmouth, fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, né en 1649.

A Paris, le 2 mai 1670.

Le roi partit lundi dernier de Saint-Germain pour le voyage de Flandre avec une des plus belles et des plus pompeuses suites que l'on puisse voir. Ils étaient huit dans son carrosse. lui, la Reine, Monsieur, Madame la duchesse d'Orléans, mademoiselle de Montpensier, la duchesse de La Vallière, la comtesse de Béthune et la marquise de Montespan. Le temps était mauvais aussi bien que les chemins, son carrosse demeura embourbé en plusieurs endroits et une partie du bagage de la Cour qui ne put arriver la première nuit à Senlis.

A Paris, le 9 mai 1670.

Leurs Majestés et Monsieur le Dauphin continuent leur voyage en santé, mais elle pourrait bien être altérée par les incommodités que leur causent les pluies. Allant à Landrecies. elles trouvèrent à une lieue proche un torrent si enflé qu'elles ne le purent jamais passer et furent nécessitées de passer la nuit dans leur carrosse aussi bien que Monsieur Le Dauphin qui, n'étant pas accoutumé à ces fatigues, pourrait bien s'en trouver mal, ce qui a obligé le Roi à le laisser à Landrecies pendant qu'il va au Quesnoy. Il devait le rejoindre deux jours après pour continuer sa marche à Marienbourg. La Cour qui commence à être fatiguée appréhendait ce pays-là parce que, même dans les plus grandes chaleurs, il est très marécageux et, comme les pluies continuaient, on craignait d'y rencontrer un chemin très mauvais et très difficile. M. de Louvois a eu la curiosité de faire compter les chevaux de tout ce grand équipage, il s'y en est trouvé plus de huit mille, sans les quatre mille des troupes qui trouvent dans tous leurs gîtes un camp très régulier, les écuries et les huttes toutes faites avec le foin et l'avoine pour les chevaux.

A Paris, le 30 mai 1670.

Il y a bien des malades, des estropiés : la comtesse de Béthune a la fièvre tierce, les dames de la faveur sont fort défaites et laides. On dit par Paris que, d'abord après le retour du Roi, il mariera La Vallière au comte de Lauzun et rendra madame de Montespan à son mari dont on traite l'accommo-

dement et qu'on le fera duc et pair[1]; au moins il aura le duché de Bellegarde qui lui doit aller par droit de succession. Je ne crois encore rien de tout cela; on ne se dépouille pas si tôt d'une passion si violente, ni d'une méthode de vivre où l'on est confirmé par le plaisir.

A Rueil, le 13 juin 1670.

On avait publié avant l'arrivée du Roi qu'il n'avait plus ce grand empressement pour les dames et qu'elles étaient lasses, fatiguées et ennuyées du voyage. Pour faire voir le contraire de l'un et de l'autre, dès le lendemain qu'il fut à Saint-Germain, il alla avec elles dans le même carrosse à toutes jambes à Versailles et ne s'en retira qu'à minuit. Le comte de Lauzun est tout à fait dans la faveur, le Roi lui fait des amitiés extraordinaires. Comme celui-ci se met dans une grande dévotion, on juge qu'il connaît que Sa Majesté a dessein d'en faire autant, ce que j'ai peine à croire: il ne se fait plus de pareils miracles et Dieu aveugle ceux qui l'ont abandonné pour les plaisirs, particulièrement pour ceux qui, étant mariés, abusent de ce sacrement: nous verrons ce qui en arrivera.

A Rueil, le 20 juin 1670.

Madame arriva avant-hier au soir à Saint-Germain, fort satisfaite des honneurs, des caresses et des présents de grande valeur que le roi et la reine d'Angleterre lui ont faits, entre autres d'un poinçon et d'une paire de boucles d'oreille de grand prix. Leurs Majestés la reçurent avec de grands témoignages de bienveillance; hier matin avant le dîner, elle alla chez le Roi et l'après-dîner Sa Majesté alla chez elle; ils s'entretinrent longtemps seuls et ont paru très satisfaits de leurs conférences. On a assuré que Madame a parole du Roi, son frère, qu'il abandonnera la ligue du Nord quand Sa Majesté Très Chrétienne le voudra.

1. Le marquis de Montespan, à la suite de divers excès commis pendant qu'il commandait une compagnie de chevau-légers en Roussillon, s'était réfugié en Espagne. Les lettres de grâce qui lui furent accordées au mois d'août 1670 énumèrent abondamment les méfaits dont il s'était rendu coupable. (Jean Lemoine et André Lichtenberger. *De La Vallière à Montespan*, pp. 386-391).

A Paris, le 30 juin 1670.

Madame mourut hier au soir à Saint-Cloud : le jour précédent elle se portait très bien ; ma femme eut l'honneur d'y demeurer trois heures auprès d'elle et de s'y promener dans ses beaux jardins. Elle lui parut très gaie et en bonne santé ; elle la favorisa même de chanter une chanson en anglais à sa considération. Elle se baignait là tous les jours dans la rivière de Seine. Il est vrai qu'elle se plaignait parfois d'avoir un point dans le côté qui l'incommodait, elle dîna hier très bien et sur les cinq heures, s'entretenant avec le sieur de Boisfranc, elle demanda à boire de l'eau de chicorée, puis se trouva d'abord mal : elle se remit un peu. Sur les sept heures, il lui revint avec plus de violence ; les médecins jugèrent qu'elle n'en pouvait pas réchapper, on le lui fit connaître, elle reçut cette nouvelle avec fermeté, s'y disposa avec grande piété, se confessa à l'évêque de Condom qui l'a assistée jusqu'à son dernier soupir ; elle le vit arriver très constamment et dans une extrême dévotion. Elle donna de grands témoignages d'amitié à Monsieur, lui témoignant qu'elle n'emportait aucun regret de ce monde si ce n'est qu'il ne l'avait jamais aimée : elle donna une bague de prix au susdit évêque de Condom. On dit par Paris que, dès qu'elle eut bu l'eau de chicorée et qu'il lui prit mal, elle dit : « Je suis empoisonnée » et que sa première femme de chambre lui répondit : « Non, pas de ma main » et but le reste de l'eau qui était dans le verre et madame de Mecklembourg[1] de celle qui était dans la bouteille d'où on l'avait versée. On est allé pour l'ouvrir : je crois qu'on lui trouvera ou les parties nobles gâtées ou quelque abcès crevé : elle était extrêmement maigre. Monsieur s'est retiré ce matin en cette ville, inconsolable, à ce que l'on dit. Le Roi est extraordinairement affligé : il fut hier au soir à Saint-Cloud avec la Reine et vit encore Madame avant qu'elle expirât. Toute la Cour et tout Paris sont dans un deuil et un abattement qui n'est pas concevable et assurément très légitime. Leurs Majestés, la France, toute la Cour et cette ville ayant fait une perte irréparable. On va prendre le grand deuil ;

1. Isabelle-Angélique de Montmorency-Bouteville, sœur du maréchal de Luxembourg, veuve de Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, mariée en secondes noces à Christian-Louis, duc de Mecklembourg-Schwérin.

je ne saurais m'exempter d'en faire de même, si bien que j'ai déjà donné ordre de faire draper mes carrosses et faire habiller ma maison de noir.

A Paris, le 2 juillet 1670.

J'ai cru d'être obligé, sur le bruit qui courut par toute l'Europe que feue Madame a été empoisonnée, de faire savoir à Votre Altesse Royale ce qui s'est passé à l'ouverture de son corps. L'ambassadeur d'Angleterre y a assisté avec tous les Anglais qui étaient ici, des médecins et des chirurgiens de la même nation et généralement tout ce qui se voulut trouver à Saint-Cloud où les portes étaient ouvertes à toutes sortes de personnes. Le ventre était extraordinairement enflé à cette princesse depuis sa mort : dès le premier coup de bistouri qu'on donna dans son corps, il jeta une si grande puanteur que tous les assistants furent obligés de s'en éloigner et n'en purent y approcher qu'après s'être bien munis contre une si mauvaise odeur. On n'y trouva pas de signes formels de poison ; tout ce qui pouvait donner quelque soupçon est que l'on lui trouva un trou dans l'estomac dont les bords étaient noircis, mais les médecins et chirurgiens demeurèrent d'accord que c'était un coup de bistouri donné par mégarde ; on a trouvé dans tout ce corps un grand épanchement de bile et le foie tout pourri.

Le corps a été enfermé dans un cercueil et exposé au Palais-Royal à Paris : on le doit porter vendredi à Saint-Denis avec les mêmes cérémonies que celui de la feue Reine Mère : on a déjà mis son cœur au Val-de-Grâce.

Le Roi et la Reine visitèrent hier Monsieur dans un des plus grands et des plus austères deuils et Sa Majesté envoie en Angleterre M. le maréchal de Bellefonds pour faire les compliments de condoléance au roi de la Grande-Bretagne. Il est assuré qu'il aimait tendrement cette sœur et que son affliction sera grande mais elle ne saurait être plus violente que celle de ce Roi ici : il en est inconsolable et on appréhende que sa santé n'en soit altérée. Il vit Madame avant sa mort ; ils s'entretinrent longtemps fort bas : il était dans une si grande douleur qu'il dit hautement que, si cette princesse était empoisonnée, généralement tous ceux qui y pourraient avoir part périraient par les supplices les plus rudes. On dit même qu'il nomma le

chevalier de Lorraine et protesta que, s'il avait coopéré à cette mort par le poison, il périrait et que toute sa maison s'en ressentirait.

On dit que Sa Majesté Britannique a fait prier l'ambassadeur de France à Londres de ne pas sortir de chez lui de peur que le peuple, qui est irrité de cette nouvelle, ne lui fît insulte et que même il lui a donné des gardes pour sa sûreté. Celui qui est ici pour l'Angleterre a reçu ordre, à ce que l'on dit, de ne pas voir Monsieur qui s'est retiré à Rueil toujours cruellement travaillé de son affliction sans que ceux qui sont auprès de lui le puissent calmer.

A Paris, le 15 août 1670.

Monsieur voudrait un peu se dispenser de son deuil; mais le Roi le contient par ses railleries, il en use de même avec Mademoiselle sur le désir qu'elle a d'épouser Monsieur; elle n'oublie rien pour en réussir: on n'en doute plus; le Roi y donnera les mains pour accommoder son frère à cause de la richesse de la demoiselle et encore parce qu'il y a grande apparence qu'elle ne fera plus d'enfants [1].

Le roi d'Angleterre croit toujours que sa sœur a été empoisonnée; il a fait prier le Roi de faire bien examiner les causes de sa mort que l'on ne croit pas naturelle; nonobstant quoi, le Roi et Monsieur se divertissent avec leurs dames. Ce dernier est souvent chez mademoiselle de Grancey, il y donne des cadeaux, y passe des journées et des nuits tout entières.

A Paris, le 12 septembre 1670.

M. le duc de Buckingam [2] se congédia avant hier et partira demain pour s'en retourner à Londres. Le Roi lui a donné un baudrier et une épée garnie de diamants de la valeur de

1. Mademoiselle de Montpensier parle longuement dans ses *Mémoires* des tentatives du Roi pour l'engager à épouser le duc d'Orléans, et dont la première proposition lui fut faite quelques heures seulement après la mort de Madame.

2. Georges Villiers, duc de Buckingam, favori du roi d'Angleterre, avait été envoyé en France pour remercier Louis XIV des compliments de condoléances que celui-ci avait fait exprimer à Charles II par le maréchal de Bellefonds au sujet de la mort de Madame. Un autre objet non moins important de sa mission était de consolider l'entente des deux cours, préparée par Madame.

30 mille écus. Jamais étranger et même souverain n'a reçu ici tant d'honneurs et de caresses : on fit pour lui samedi dernier une très belle fête à Versailles et mardi M. de Lauzun lui donna un superbe souper à Saint-Germain, où il y avait de belles dames ; le Roi y en conduisit aussi des autres encore plus belles, faveur insigne et qui n'a jusqu'à présent été faite à qui que ce soit. On dit qu'il a fait et fini le traité qu'avait commencé feue Madame, mais il n'est pas encore public ; chacun en forme un selon ses souhaits ; les plus éclairés croient que ce n'est que pour la mer et au préjudice du commerce des Hollandais ; d'autres assurent que le roi d'Angleterre s'est tout à fait détaché de la ligue du Nord, qu'il en a fait une avec la France contre lesdits Hollandais auxquels il fera la guerre par mer ; qu'il fournira au Roi huit mille hommes de pied pour joindre à ses armées de terre et qu'on lui donne cinq millions qui sont déjà à Dunkerque, que l'on n'attaquera en quelque manière que ce soit les Espagnols. C'est ce que j'ai peine à croire et le temps nous en instruira mieux.

L'on a dit devant la Reine que Madame a été empoisonnée ; elle a répondu qu'il y a bien de l'apparence à cause de sa mort si prompte. Mon médecin, après avoir été informé de toutes les particularités de son mal, dit qu'il n'en faut douter. Cette princesse, la dernière fois qu'elle vit la Reine, lui dit en pleurant que Monsieur l'avait menacée et lui demandait sa protection ; la nuit avant sa mort, le même la chassa de sa chambre, la mangeant de reproches, de menaces et d'injures.

Les médecins d'Angleterre ne sont pas sans soupçon que Madame ait été empoisonnée ; l'ambassadeur du roi d'Angleterre en écrit dans ce sens, et les nommés ci-dessus n'ont pas voulu signer l'avis des Français : ils disent néanmoins qu'il faut que le poison ait été avant qu'elle passât en Angleterre. Les Anglais exagèrent sur l'avarice de Monsieur sur ce qu'elle n'était pas encore morte, qu'il se saisit de l'argent et des pierreries.

Il n'y a pas de nouvelles à la Cour ; les choses y continuent à l'accoutumée ; on se promène souvent et toujours la même compagnie. On ne sait encore point ce qu'a négocié le duc de Buckingam ; il a emmené mademoiselle de Keroal [1] qui était à

1. Louise de Kéroualle, fille de Guillaume de Penancoët, comte de

feue Madame pour servir la Reine d'Angleterre ; elle est belle fille ; on croit que c'est dans le dessein d'en faire la maîtresse du roi de la Grande-Bretagne : il voudrait détrôner madame de Castelmaine, qui est son ennemie, et le Roi très chrétien ne sera pas fâché de voir dans ce poste-là une de ses sujettes, car on dit qu'elles ont grand pouvoir sur l'esprit dudit roi d'Angleterre.

Comme Votre Altesse Royale m'a fait l'honneur de me témoigner, avec des bontés qui me surpassent, qu'elle veut que je lui continue encore ici mes faibles services, mes deux fils aînés n'y faisant rien, je la supplie de leur permettre qu'ils aillent lui rendre dans sa Cour leurs très humbles services, afin qu'ils puissent mériter sa protection et être connus de lui ; aussi bien il faut que je fasse éloigner mon fils le chevalier [1] d'ici, où il a eu le malheur de faire quelques actions de jeunesse qui pourraient lui attirer quelque querelle. Il avait l'avantage d'être agréé dans deux maisons de princes où on l'appelait toujours et, comme on n'y fait que jouer aux cartes, ils l'ont forcé d'y jouer ; il s'en était tiré à assez bon marché, mais des personnes de qualité et qui ont beaucoup d'adresse au jeu lui donnèrent à souper et, après lui avoir gagné sept ou huit pistoles qu'il avait arrière lui, lui en gagnèrent près de trois cents à crédit et le firent obliger comme pour argent de prêt. Le marquis de Valençay [2] était du nombre ; le duc de Luxembourg et le comte de Lauzun, leur oncle, l'ayant su, et que, par de pareilles actions, il s'était déjà perdu dans l'esprit

Kéroualle et de Marie de Plœuc, demoiselle d'honneur de la duchesse d'Orléans, avait accompagné celle-ci lors du voyage de Douvres où elle avait été déjà remarquée par Charles II. Créée par celui-ci duchesse de Portsmouth en 1671, elle resta maîtresse incontestée jusqu'à la mort de ce prince en 1685, et pendant tout le temps de sa faveur ne cessa de rendre les plus grands services à la politique de Louis XIV.

1. Nous avons indiqué, dans la notice sur le marquis de Saint-Maurice, les méfaits dont se rendit plus tard coupable à Turin le chevalier de Saint-Maurice quand il tenta en 1679 de faire assassiner le secrétaire de son père et fit mettre le feu au Palais Royal de Turin. Quant au fils aîné du marquis de Saint-Maurice, ce n'est autre que le comte de Saint-Maurice, le futur favori de Madame Royale.

2. Henri-Dominique d'Estampes, marquis de Valençay, avait pour mère Marie-Louise de Montmorency-Bouteville, sœur du maréchal de Luxembourg. Il était « si malhonnête homme », écrit madame de Sévigné, que lorsqu'il mourut en 1680 « sa mort réjouit tout le monde ».

du Roi, lui en firent une rude mercuriale, le traitèrent de filou, et même le duc de Luxembourg le chassa de chez lui où il logeait. Je ne sais comme le Roi sut cette affaire; il s'en fâcha et fit défendre à ces joueurs de rien prendre de mon fils, ne voulant pas souffrir qu'ils se servissent de leur adresse pour gagner l'argent des étrangers qui viennent dans son royaume. Je n'avais encore rien su de tout cela; comme je le pénétrai, je mortifiai mon fils: il ne me déclara pas à l'abord toutes ses dettes et il n'en avoua que pour cent et quinze pistoles de crainte de me fâcher; je les fis payer à l'abord et je l'envoyai d'abord à Saint-Germain à M. le comte de Lauzun pour lui déclarer que le marquis de Valençay avait joué avec lui fort nettement; je ne voulais pas porter préjudice à la réputation de ce jeune seigneur. Le Roi, l'ayant su, m'envoya M. le maréchal d'Albret pour me dire que mon honnêteté ni celle de mon fils ne rétabliraient pas Valençay dans son estime ni ses camarades, qu'il me priait de ne leur faire donner aucun argent et de commander à mon fils de ne recevoir aucune parole d'eux. M. le maréchal d'Albret me disant qu'il n'osait pas entreprendre de le lui dire puisqu'il n'était pas sujet à leur juridiction, je le lui envoyai néanmoins; il le pria de n'accepter aucune parole de ces gens-là et leur défendit de ne lui rien demander; et M. le maréchal de La Ferté, comme le doyen des maréchaux, étant à Paris, m'envoya les billets qu'ils avaient de mon fils, le chevalier, et me prier de ne leur faire donner aucun argent. Je voulais néanmoins, à cause de mon caractère, les faire payer; mais MM. de Laon, d'Estrées et le maréchal de Grancey ne me l'ont pas conseillé.

Voilà comme cette affaire s'est passée; je voulais bien châtier mon fils, M. de Laon n'a pas voulu, ne trouvant pas qu'il eût fait autre faute que de jouer. En effet, depuis que je suis ici je n'ai pas eu d'autre sujet d'être mal satisfait de lui; il y a environ huit jours qu'il était à la messe aux Petits Pères, lui seul; un de ces joueurs nommé le marquis de Sourdeval, lui dit qu'il voulait être payé et usa de quelque menace en cas qu'il ne le fît pas. Il lui répliqua qu'il ne croyait pas lui rien devoir puisque les maréchaux de France le lui avaient dit, qu'au surplus il le trouvait plaisant de lui parler de la sorte dans une église et accompagné de deux autres gentilshommes,

que, s'il voulait sortir seul, ils s'expliqueraient mieux et qu'il allait toujours seul par Paris et qu'il le satisferait sur tout ce qu'il voudrait de lui. L'autre le quitta en lui disant que devant qu'il fût huit jours il aurait de ses nouvelles. Je fus étonné que M. le maréchal de Grancey m'envoya prier de lui envoyer ce garçon : il lui dit de nouveau de ne pas donner un sol à cet autre, de ne recevoir aucune parole de lui, maltraita fort le marquis de Sourdeval et le menaça de la Bastille en cas qu'il recherchât mon fils, le chevalier, de quelque chose, et m'envoya dire que je ne me misse en peine de rien, que l'autre était autant poltron que filou.

J'ai voulu, Monseigneur, instruire Votre Altesse Royale à fond de cette bagatelle, parce que je lui dois rendre compte de tout ce qui se passe chez moi et je ne l'ai pas fait plus tôt pour être bien instruit du fait que l'on me cachait de crainte que je ne maltraitasse mon fils. M. le comte de Soissons, qui a quelque bonté pour lui parce qu'il est plaisant, m'a dit qu'il me conseillait de l'ôter d'ici parce que, s'il tirait l'épée, cela déplairait au Roi; à quoi les autres le provoqueraient ou bien l'assassineraient, car il ne les tient pas pour des gens d'honneur. Je suis au désespoir de cet embarras, mais je ne peux pas toujours tenir mes enfants auprès de moi; je leur laisse fréquenter les personnes de qualité pour qu'ils se rendent honnêtes gens. Je supplie Votre Altesse Royale d'agréer qu'ils l'aillent servir en mon absence. Je n'ai d'ambition que pour cela.

A Paris, le 21 novembre 1670.

Madame de La Vallière me parut fort mélancolique et abattue, et l'autre enjouée et belle, mais elle se fait très grosse; on lui a donné aux Tuileries l'appartement de la maréchale de La Mothe qui sera plus commode; nonobstant quoi, il fâche fort au Roi de revenir à Paris. Personne ne lui en ose parler, cela le fâche : il lui paraît que ce sont des reproches et qu'on l'accuse de n'y vouloir pas venir : il y sera de demain en huit jours; mais il en partira pour retourner à Saint-Germain le premier jeudi de Carême.

Ils n'ont pas ici de l'argent et assurément ils consument maintenant du fond de l'année prochaine. Il se trouve que

M. de Louvois a fait de grandes dissipations aux fortifications et pour les troupes, et M. Colbert en bâtiments, manufactures, et pour la mer. Ce manque de finances me fait croire certainement qu'il n'y aura pas de guerre.

Les intrigues sont grandes à la Cour et les dames brouillées avec le ministère. Les boucheries de Paris sont d'un revenu considérable[1], que l'on n'a pas bien connu jusques à présent; même on avait cru qu'il appartenait à la ville : mais il se trouve qu'elles sont au Roi; madame de Montespan, en ayant eu avis, en a demandé la gratification au Roi qui la lui a accordée, croyant l'un et l'autre que cela ne pouvait valoir que cinquante mille écus pour une fois. Les bouchers, l'ayant su, lui en ont offert cent mille, puis cent cinquante, et d'autres l'ont avertie qu'elle tînt ses prétentions hautes, qu'elle en ferait un revenu de cinquante mille écus. M. Colbert, en ayant eu connaissance, l'a dit au Roi, lui a fait voir que jamais pas un de ses prédécesseurs n'a fait un présent de cette conséquence. Sa Majesté, qui est épargnante, y a fait réflexion nonobstant son amour; madame de Montespan, s'en étant aperçue, fait feu et flamme contre le ministre; lui, pour se défaire de son ennemie, veut mettre en sa place madame la duchesse de Mazarin et mesdames les comtesse de Soissons et duchesse de La Vallière se sont jointes à lui et le tout roule par l'intrigue de madame Chevreuse la vieille. Voilà l'état de la chose; on attend de voir qui prévaudra de l'intérêt ou de l'amour, du ministre ou de la maîtresse.

A Paris, le 11 décembre 1670.

M. Colbert a donné hautement le démenti à ceux qui publiaient qu'il était mal pour l'affaire des boucheries avec madame de Montespan, car il a disposé le duc de Nevers à épouser sa nièce, mademoiselle de Thianges, fille de sa sœur et sa favorite. Le Roi en a eu une joie extraordinaire, il a fait à

1. En 1665, madame de Montespan et sa sœur, madame de Thianges, associées à un aventurier du nom de Pichault-Laval, avaient obtenu le don des droits jadis possédés sur les boucheries de Paris par un sieur Claude Dauvergne, décédé en 1660 sans enfants mâles. Un long procès s'était engagé à ce sujet entre elles et les principaux propriétaires des boucheries et ne se termina qu'en 1686 par la défaite de madame de Montespan et de madame de Thianges.

cette considération des caresses et des amitiés au duc de Nevers toutes extraordinaires et madame de Montespan en est dans un ravissement qui n'est pas concevable. Le patron et elle ont été ensemble chez le duc de Nevers faire meubler l'appartement de l'épousée qui est assurément la plus belle fille de France: le mariage se doit faire dimanche prochain. M. Colbert a traité chez lui les parents de l'époux et de la demoiselle: ils y étaient en grand nombre et tous gens de qualité. Monsieur et madame la comtesse de Soissons y primaient: dimanche à ce sujet il y aura au Louvre bal et comédie.

Madame de Montespan est toujours bien et fait voir des marques éclatantes de sa faveur: elle réussit de tout ce qu'elle entreprend: elle a fait son père gouverneur de Paris, son frère général des galères et vice-amiral du Levant, sa sœur abbesse de Fontevrault, M. de Montausier gouverneur du Dauphin, le maréchal d'Albret gouverneur de Guyenne, le marquis de Thianges lieutenant des chevau-légers du duc d'Anjou, ce mariage et bien d'autres choses qui seraient ennuyantes à déduire.

A Paris, le 16 décembre 1670.

Je profite du courrier extraordinaire pour faire savoir à Votre Altesse Royale une nouvelle qui la surprendra assurément comme elle a fait toute la Cour et tout Paris. Je lui en dis trop pour la tenir en curiosité, c'est que ce soir ou demain mademoiselle de Montpensier se mariera avec M. le comte de Lauzun. Cette princesse qui a refusé les rois d'Angleterre, de Danemark, de Pologne et de Portugal, le duc de Mantoue et le prince Charles de Lorraine et qui n'a jamais souhaité que d'être impératrice, reine d'Espagne ou duchesse de Savoie, sera demain femme d'un gentilhomme qui, à la vérité, est de bonne maison, d'esprit, de valeur et favori d'un grand Roi, mais voilà tout.

La manière dont s'est négociée et conduite la chose se dit même par les plus apparents de la Cour de tant de différentes manières qu'il est bien difficile d'en pénétrer la véritable. J'ai pénétré que depuis quelques jours les amis de M. le comte de Lauzun ont dit à l'oreille aux leurs que bientôt on le verrait grand seigneur. Ce bruit s'allait toujours plus publiant quand

lundi matin M. de Lauzun pria les ducs de Créquy, de Montausier, le maréchal d'Albret et le marquis de Vitry de représenter à Sa Majesté que Mademoiselle lui voulait faire l'honneur de l'épouser, que c'était une grande fortune pour lui, qu'il La suppliait très respectueusement d'y consentir. J'ai su que quand il en fit la proposition au maréchal d'Albret et qu'il lui eût dit deux ou trois fois que Mademoiselle le voulait pour mari, ledit maréchal lui répliqua : « Nommez donc la demoiselle », ne pouvant pas croire que ce fût cette princesse, et qu'il fut extrêmement surpris quand il en fut assuré. Après le dîner du roi, ces quatre Messieurs entrèrent dans son cabinet qu'il s'entretenait avec Monsieur, son frère; le duc de Créquy lui dit qu'ils souhaitaient de lui parler en particulier; sur quoi Monsieur se retira; mais le Roi le rappela et dit qu'il savait ce que ces Messieurs lui voulaient, mais qu'en sa présence il leur voulait déclarer qu'il ne consentirait jamais à ce mariage, que Mademoiselle lui en avait écrit plusieurs fois, mais qu'elle n'avait qu'à montrer les réponses qu'il lui a faites, qu'il ne changerait jamais d'avis, qu'il n'approuverait jamais son dessein et qu'après cela, si elle passait outre, ayant quarante-quatre ans et étant majeure, elle pouvait faire tout ce qu'il lui plairait ou de bien ou de mal. M. de Montausier voulut représenter qu'il y avait des exemples et Monsieur lui répliqua fortement que non en France, où on ne se réglait pas comme en Turquie où les bassas épousaient les filles du Grand Seigneur.

On m'a dit qu'après cela Monsieur représenta et pria avec vigueur le Roi de s'opposer directement à ce mariage, que s'il se faisait, sa réputation en recevrait une grande atteinte, que quelques protestations qu'il puisse faire, le mariage se consommant, les nations étrangères et tous les Français croiraient toujours que c'est lui qui l'a fait, Lauzun étant à lui et passant pour son favori et que le Roi lui répliqua qu'il n'y consentirait jamais, mais qu'il n'userait pas de violence envers Mademoiselle qui déclamait partout qu'elle se voulait marier, qu'il l'avait toujours empêchée pour avoir son bien et qu'ainsi il la laisserait faire.

Mademoiselle en voulut donner part lundi au soir à la Reine, lui témoignant qu'elle ne se voulait marier que de son gré; la

Reine lui répliqua : « Est-ce avec le comte de Saint-Paul, ma cousine, car il n'y a pas d'autre prince en France? » Elle lui dit que non, que c'était avec le comte de Lauzun ; alors la Reine prit un visage de mépris et lui témoigna qu'elle n'y consentirait jamais. Mademoiselle lui voulut représenter que le Roi y donnait les mains : elle lui répondit en lui tournant le dos que quand le Roi le lui dirait, elle le croirait ; mais que pour cela elle ne l'estimerait jamais ni ne ferait aucun cas d'elle. On dit que Mademoiselle lui répliqua qu'elle ne pouvait plus s'en dédire et que sa réputation et son honneur l'y engageaient. C'est ce que je ne crois pas, car cette princesse, après sa faiblesse, n'aurait pas voulu achever de se discréditer en intéressant sa vertu. On dit aussi qu'hier le Roi, ayant su qu'elle publiait d'avoir son consentement, la fit appeler dans son conseil pour lui déclarer le contraire, que là ils s'échauffèrent par les répliques, qu'il lui reprocha toute sa mauvaise conduite et tout ce qu'elle a fait contre sa personne et son service, et qu'enfin il lui dit de sortir, de crainte qu'ils ne fissent rire les gens : mais de cela, Monseigneur, je proteste encore à Votre Altesse Royale que je n'en sais rien de positif et que j'ai peine à croire que personne puisse pénétrer ce qui se dit et fait dans le conseil. Chacun raisonne sur ce sujet selon son caprice ; tout Paris condamne le procédé de Mademoiselle sauf les parents, les amis du comte de Lauzun et les bons courtisans et chacun envie sa bonne fortune ; lui, cependant, ne perd ni jugement ni conduite et pousse son affaire hautement et avec fierté : il fait sa cour à son ordinaire, ses amis la lui font et l'accompagnent chez Mademoiselle ; il l'aborde respectueusement chez la Reine et partout où il la rencontre : et elle suit la Reine à son ordinaire et fut encore hier au soir avec elle dans son carrosse aux Théatins. Les domestiques de Mademoiselle sont aux cris et aux larmes ; lundi, comme elle retournait chez elle, elle demanda au sieur Guilloire[1], son secrétaire, homme d'esprit et dont Votre Altesse Royale aura

1. D'après Segrais, Guilloire se serait emporté jusqu'à dire à Mademoiselle : « Vous êtes la risée et l'opprobre de toute l'Europe ». Mademoiselle raconte longuement dans ses *Mémoires* comment, mécontente de l'attitude de l'un et de l'autre, elle se décida à les chasser (*Mémoires de Mlle de Montpensier*, IV, 261-265).

ouï parler, s'il savait ce qui se disait par Paris de son mariage : il lui répondit qu'oui et qu'il en mourrait s'il se trouvait qu'elle eût formé cette résolution ; elle lui répliqua pourquoi il y trouvait à redire : il lui dit parce que c'était une action indigne d'une princesse, qui la perdrait de réputation et la ferait passer pour avoir perdu le sens : elle lui témoigna qu'elle ne prenait pas plaisir à la liberté de censurer ses actions, qu'il n'était pas son tuteur ; il lui répondit qu'il lui fâchait fort de ne l'être pas parce que s'il eût encore le pouvoir, il l'empêcherait bien de faire un pas de si mauvaise grâce : sur quoi elle lui commanda de se taire ; il lui repartit néanmoins qu'après avoir servi feu M. le duc d'Orléans et elle, il ne pouvait pas s'abaisser à servir un simple gentilhomme qui n'était pas plus que lui et qu'ainsi il la priait de lui donner son congé, que si elle le voulait récompenser de sa charge qu'il avait achetée, il lui en serait obligé et que si elle ne voulait pas qu'il en tirât son argent, il se consolerait de la quitter sur une occasion qui la rendait la haine de tout le royaume.

On m'a dit aussi que M. du Belloy, qui a été capitaine des gardes de feu M. le duc d'Orléans, étant ce matin chez elle, bien des gens de qualité lui ont dit que lui et le confesseur de cette princesse avaient fait cette négociation, qu'il a répondu qu'ils en jugeraient bientôt et qu'ayant approché cette princesse, il l'a suppliée de mettre sa réputation à couvert, qu'on lui imputait de l'avoir disposée à l'infamie qu'elle allait faire et qu'il aimerait mieux mourir que de souffrir qu'on lui imputât une lâcheté de cette nature et qui flétrirait toute la réputation qu'il s'était acquise auprès de feue Son Altesse Royale, son père, qui l'étranglerait s'il était en vie parce qu'elle avait des pensées indignes de lui et de Henri quatrième et qu'enfin la petite fille de ce grand Roi et la cousine de celui d'aujourd'hui n'était pas née pour le comte de Lauzun. Bien que Mademoiselle ait de la déférence et de la vénération pour lui, elle n'a pu s'empêcher de lui dire qu'il parlait bien hardiment : il lui a protesté qu'il ne lui répétait que ce qui se disait par tous les endroits de Paris et également par les gens de la Cour et de la robe, les ecclésiastiques et le peuple, qui tous l'égorgeraient s'ils la tenaient entre leurs mains, parce que tous les Français aimaient l'honneur de la maison royale

et allaient dans le dernier emportement quand ils voyaient que les princes ou princesses en dégénéraient; à quoi Mademoiselle n'a pas pu tenir bon et a pleuré à grosses larmes, disant qu'on la pressait bien; elle a demandé du temps pour songer à ce qu'elle devait résoudre et s'est retirée seule dans un cabinet, d'où, étant sortie demi-heure après, elle a déclaré qu'elle ne se pouvait pas retirer de l'engagement où elle était, et que, puisqu'elle avait commencé, il fallait qu'elle finît, quoiqu'il en dût arriver.

A Paris, le 19 décembre 1670.

Le Roi, ayant vu que nonobstant toutes les remontrances qu'il avait faites à Mademoiselle pour l'empêcher d'une pareille lâcheté, elle allait passer outre et consommer ledit mariage en disant que c'était pour plaire à Sa Majesté, a, pour la grandeur de son âme et sa gloire particulière, voulu faire voir qu'elle ne disait pas vrai et a défendu au comte de Lauzun de l'épouser, lui assurant qu'il lui ferait toute une aussi grande fortune que celle dont il le privait, à quoi il se soumit à l'abord. Cela se résolut hier au soir fort tard, et il n'y eut avec Sa Majesté que Monsieur le Prince et M. de Lionne. Votre Altesse Royale ne saurait croire combien cette action a plu à toute la cour et à tout Paris; chacun en est dans la joie et en donne des louanges au Roi qui certainement lui sont légitimement dues: toute la Cour en avait mal jugé; on croyait, voyant le comte de Lauzun favori, qu'il eut parole de Sa Majesté et que, sans cette précaution, il n'aurait pas laissé éclater la chose; mais, selon mon faible sentiment, je ne trouve personne de plus blâmable en cette rencontre que le duc de Montausier et le maréchal d'Albret qui eurent la hardiesse d'aller faire la proposition au Roi, de la soutenir contre lui et Monsieur. Ces Messieurs, dis-je, qui ont tant d'obligation au Roi qui les a faits de si grands seigneurs, qui les a comblés de biens et d'honneurs, ont bien fait voir qu'ils aimaient peu sa gloire et qu'ils se souviennent peu des obligations qu'ils lui ont, en lui faisant des propositions si indignes de sa grandeur et de la haute estime où il est jusqu'à présent.

A Paris, le 26 décembre 1670.

Mademoiselle de Montpensier est encore fort affligée de ce que le Roi n'a pas agréé le mariage qu'elle voulait faire, elle a toujours tenu le lit depuis. Leurs Majestés l'ont visitée aussi bien que les princes et princesses du sang, sauf madame la douairière et madame de Guise: on dit qu'elle n'a pas voulu voir madame de Longueville, lui imputant d'avoir trop exagéré contre le pas qu'elle voulait faire. Tout Paris a été chez elle; on ne lui a parlé que de choses indifférentes. Je n'ai pas cru devoir suivre cet exemple: je me suis abstenu de la voir; ma femme y a néanmoins été comme en une visite particulière; elle l'a reçue très bien et leur entretien ne fut que sur des matières ordinaires; on dit que M. de Lionne, par ordre du Roi, a donné part dans toutes les cours étrangères de l'empêchement qu'il a apporté à ce mariage, et comme il en tire de la gloire, s'il en a fait écrire à Votre Altesse Royale, je crois qu'il serait bien de lui en faire faire un compliment en public parce qu'il aime ces sortes d'éclats.

Il est vrai qu'on a publié que le Roi consumait le fond de l'année prochaine et j'en mandai quelque chose à Votre Altesse Royale au mois de septembre; on le tient pour certain car les dépenses de cette année sont exorbitantes, le Roi dépensant en tout avec prodigalité; mais on croit que ce désordre n'est que sur le courant de la recette, et que sur l'année qui vient il y a du fond pour faire subsister la Cour et les dépenses ordinaires jusques au bout, car celui de cette année a été employé en de grands remboursements pour la construction des vaisseaux, à remplir les magasins, aux fortifications de Flandre, aux bâtiments du Louvre, de Versailles et des maisons royales. Mais, Monseigneur, il n'a pas touché pour cela à son trésor, qu'il garde pour une nécessité, où l'on dit qu'il y a des millions entassés les uns sur les autres. Jamais il n'y a rien eu de si généreux que le Roi ni de si bon pour ses domestiques et ceux qui approchent de lui; il leur donne avec excès; il a commencé à récompenser le comte de Lauzun de ce qu'il l'a frustré du mariage de Mademoiselle en lui donnant cent mille louis d'or, pour dégager les biens de sa maison; on dit qu'il le fera duc et pair, et qu'on lui donnera pour charges l'amirauté ou bien

la charge de colonel général de l'infanterie et le gouvernement général de toutes les places de France. Depuis près de quatre ans que je suis ici, le Roi a avancé tous ses premiers gentilshommes de la chambre, capitaines des gardes du corps et de la porte, tous les maîtres de la garde-robe par des remuements de charges à force d'argent, car elles se vendent et tout cela à ses frais et dépens, en quoi il a employé assurément plus de quatre millions: il a aussi fait quantité de remuements dans les troupes de sa maison de cette nature où les moindres charges valent des cent mille écus: ainsi il ne faut pas s'étonner de l'argent qu'il dépense dix fois et vingt fois autant qu'aucun Roi, ses prédécesseurs, en troupes de sa maison, en grandes et petites écuries, en musique, en comédiens, en tables, en meubles, habits et bâtiments, outre qu'il joue grand jeu, tous les jours cinq ou six mille pistoles, mais il gagne quasi toujours: on m'a dit que non seulement lui, mais ceux qui jouent avec lui le font en roi et avec mépris pour l'argent. Voilà un grand chapitre parce que Votre Altesse Royale m'a commandé de l'instruire sur ce sujet.

MARQUIS DE SAINT-MAURICE

A LISBONNE

LES JOURNÉES DES 4 ET 5 OCTOBRE

Le soleil est radieux. Au soir de cette journée du vendredi 7 octobre, une chaleur de canicule enveloppe encore Lisbonne. La foule des dimanches parcourt la Rua d'Ouro, — la rue des bijoutiers et des banquiers, — descend ou monte la pente du Chiado, ou traverse la magnifique Place du Commerce, devant le Tage éblouissant. Les boutiquiers ont orné leurs étalages. Dans les vitrines sourient des dames de cire, trop blondes, coiffées du bonnet phrygien, drapées de rouge et de vert. Des drapeaux, des rubans rouge et vert, pavoisent, par milliers, les balcons, les barques, les autos, les chapeaux, les boutonnières. Tlim, un fou inoffensif qui fait partie de la vie de Lisbonne, et qui se promène dans les rues les plus fréquentées, tout enguirlandé de verdure, avec des branches au chapeau, s'est couvert, par surcroît, de chiffons rouges et verts. Sans cette floraison de couleurs naguère inconnues ou proscrites, je croirais que j'ai rêvé ce que je viens de voir.

***

J'étais arrivé ici lundi, 3 octobre, dans l'après-midi. Je venais étudier, plus complètement que je ne l'avais fait lors

d'un premier voyage, la Renaissance portugaise et les monuments gigantesques des grands rois colonisateurs. J'avais des lettres pour des artistes, pour le patriarche de Lisbonne, pour un chambellan logé au Palais des Necessitades. Je comptais sur la bienveillance de notre Ministre pour être présenté au roi. et j'espérais que D. Manuel voudrait bien me laisser voir, dans son cabinet du palais d'Ajuda. un précieux missel enluminé pour son illustre homonyme. le fondateur de Bélem, le roi sous qui vécut Vasco de Gama.

Le mardi 4, vers six heures, je suis réveillé par une canonnade. Je pense qu'il s'agit du maréchal Hermès de Fonseca, le président élu du Brésil, qui, pour faire ses adieux à l'Europe, a voulu partir de la vieille métropole de sa République, et dont l'imposant cuirassé au pavillon battant neuf, d'un vert de perroquet, attirait les regards sur le Tage. A huit heures, je sors et je me dirige vers la Poste. A ma grande surprise, je la trouve occupée par un contingent de la garde municipale, formant une double ligne de casques à pointe. Tout à coup, un bruit s'élève de l'une des rues qui vont de la Place du Rocio à la Place du Commerce, et un flot d'hommes passe en criant, derrière des marins qui accompagnent une civière. Je m'aperçois alors que des groupes se sont formés de tous côtés et lisent les journaux. J'achète à un gamin *la Lucta*. La feuille est bordée de noir : elle raconte, sur six colonnes, la mort du député républicain, le médecin Bombarda, assassiné hier lundi à l'hôpital des aliénés par un ancien lieutenant, un fou probablement. J'avais entendu hier soir conter ce fait divers, auquel on mêlait je ne sais quelle histoire de femme. *La Lucta* ne voulait voir dans l'assassin qu'un sicaire des jésuites. Le journal était plein de menaces : il citait les derniers mots de Bombarda, suppliant ses amis de « faire » la République.

L'appel a donc été entendu. En troisième page, une note courte et confuse parle d'un soulèvement militaire qui aurait éclaté dans la nuit et auquel auraient pris part les croiseurs ancrés sur le Tage. J'avise un groupe de curieux qui regardent le fleuve, avec un calme parfait. Aidé de leurs explications courtoises, je constate que le plus fort des trois navires stationnés en rade, le *Don Carlos*, a seul gardé le

pavillon royal ; les deux autres, le *San Rafael* et l'*Adamastor*, qui porte, d'un air assez chétif, le nom du géant de Camoëns, n'ont plus à leur mât de pavillon arrière qu'un morceau d'étamine rouge. De l'autre côté du fleuve, au loin, le fort d'Almada arbore, lui aussi, le pavillon révolutionnaire.

Avant midi, les entrées du Rocio sont gardées militairement par des piquets de chasseurs, qui placent des mitrailleuses. Ils laissent facilement passer. On dit, à l'heure du déjeuner, que la révolte n'est pas réprimée, que des rencontres ont eu lieu entre des régiments opposés, que le peuple est en armes, qu'il y a déjà beaucoup de morts. Cependant les rues voisines du Chiado sont animées, sans aucune fièvre. Des dames passent, à pied et en voiture.

Je traverse la Place Camoëns, pour aller chercher des nouvelles à un grand journal républicain. En regardant la mer, je constate que le croiseur *San Rafael* est parti. Je gagne une hauteur, vers laquelle se dirigent des groupes, et je me trouve au milieu d'une foule, qui suit des yeux et des lorgnettes les deux croiseurs révoltés. Ils sont descendus, le long des docks ; ils passent et repassent lentement devant l'extrémité d'un promontoire qui nous cache le palais royal. Tout à coup une flamme jaillit du *San Rafael*, avec un flocon de fumée : c'est le premier coup tiré contre le Palais. L'*Adamastor* se met de la partie, et le bombardement se prolonge pendant une demi-heure. Pas un cri dans cette foule qui voit canonner une monarchie, comme elle verrait échanger des salves de politesse. Pourtant les étrangers commencent à s'inquiéter. Pour se mettre à l'abri, ils arborent leurs drapeaux nationaux ; cette première journée où les magasins sont restés tous fermés, s'achève ainsi sur un air de fête.

Le soir tombé, la situation s'aggrave rapidement. On apprend que toutes les voies de chemins de fer sont coupées. Nous voici prisonniers. Heureusement l'Hôtel de l'Europe est une prison confortable.

Maintenant tout le milieu de la grande ville n'est plus qu'un champ de bataille : au coin des rues, claquements de brownings et feux de salves ; plus loin, tapage des pièces de campagne et bourdon des canons de marine. Un incendie s'allume vers l'Avenida et rougit le ciel de son reflet sanglant. Au petit jour,

le fracas redouble. Les schrapnells font des éclairs et leurs balles retombent sur les toits et les trottoirs avec un bruit de grêle. Qui peut tenir dans cette tourmente de fer?

Enfin, à sept heures et quart, l'artillerie se tait. Nous voyons les chasseurs, assez bien abrités au bas de la rue do Carmo, ratteler leur mitrailleuse en un tour de main et disparaître. Aussitôt s'élèvent de tous côtés les cris de : « Vive la République ». Des gamins, des hommes dégringolent la rue. Je les suis, d'un bond, en compagnie d'un aimable docteur français. Sur la Place du Rocio, les chevaux de l'artillerie occupent les trottoirs : une pièce reste en position. Les hommes du peuple acclament les soldats, les aident à atteler. Brusquement une violente pétarade éclate : le temps de gagner à toutes jambes une rue transversale, et nous apprenons que la troupe victotorieuse décharge ses fusils en l'air.

Près de l'entrée de l'*Avenida* (l'Avenue de la Liberté, qui pourra garder son nom), on constate les dégâts faits par les pièces républicaines qui avaient occupé le haut de la magnifique promenade. Deux cadavres d'hommes du peuple (que sont-ils venus faire là?) gisent aplatis sur le trottoir, tous deux décervelés par des schrapnells! Plus loin, des chevaux morts ou mourants; la façade de l'Hôtel d'Angleterre est sérieusement endommagée : un cuisinier a été tué raide dans son office. Un dentiste américain en est quitte pour une fenêtre enfoncée et des lacunes dans son enseigne. Plus loin, au n° 214, une maison incendiée, dont il ne reste que les quatre murs. Les arbres, même les larges et superbes palmiers, sont hachés menu. Un réverbère est percé très proprement de quatre gros trous à l'emporte-pièce : joli exemple de tir rapide. La montée de l'Avenue est coupée pour nous d'alertes continuelles : des hommes du peuple, à pied et à cheval, armés jusqu'aux dents, déblaient le champ de l'artillerie. Malgré tout, nous arrivons à la Rotonde, devant les batteries victorieuses. Les pièces, avec leurs petits boucliers d'acier, les palissades prises à un parc voisin, les barricades improvisées forment un camp retranché qui se défend contre l'enthousiasme populaire et reste sur ses gardes.

Nous redescendons vers le Rocio et la mer. La Rua d'Ouro, par laquelle s'est faite la dernière attaque de la marine contre

les troupes royales, a reçu ce matin les projectiles du *San Rafael*. L'un d'eux, sans doute un obus de cent, a criblé d'éclats la devanture d'un changeur, et lancé des deux côtés de la rue des étoiles sanglantes ; le ruisseau est plein de sang à peine caillé.

Sur la Place du Commerce, la Poste est toujours gardée ; des marins ont remplacé les casques à pointe. La foule grossit de ce côté ; en la suivant, nous nous trouvons sur la place que domine le balcon de l'Hôtel de Ville, la *Camara Municipal*. Du haut de ce balcon, tout chargé de « populaires » en armes, un des membres du Gouvernement provisoire vient de proclamer la République. Les acclamations passent par vagues, tandis que les couleurs vert et rouge flottent de toutes parts. Une musique de marins joue la « Marseillaise », puis, au milieu d'un redoublement d'enthousiasme, la « Portugaise », l'hymne de Keil, à la fois joyeux et grave, qui avait reçu le baptême du sang, lors des troubles de 1891, et qui aujourd'hui sonne la victoire.

*
* *

Ceux qui, heureux de vaincre et de vivre, souriaient sur le balcon triomphal, au milieu des acclamations, avaient passé deux nuits dont le souvenir donnera plus d'une fois un moment de frisson à ces braves. La seconde nuit avait retenti du fracas des canons ; dans le campement de la Rotonde, l'aube, indécise, comme la bataille elle-même, fut sinistre. La première nuit avait été un drame encore plus émouvant, qui resta caché derrière des fenêtres bien closes ou dans le silence des rues écartées. Ce drame, celui du complot et de son exécution, je l'ai entendu raconter par un de ceux qui en ont conduit les scènes et subi les hasards.

Le lundi 3, à huit heures du soir, ils étaient réunis, au nombre d'une cinquantaine, civils du « Directoire » et des Comités qui avaient été nommés, au lendemain de la mort de don Carlos et du prince héritier (février 1908), par le congrès de Sétubal, officiers de l'armée et de la marine, dont le chef respecté était le contre-amiral Carlos Candido de Reis. Le plan

était prêt depuis plusieurs mois. Une première attaque, fixée à la date des élections, le 20 juillet, avait manqué : le 19 au soir, les croiseurs du Tage, qui étaient la force la plus sûre de la Révolution, reçurent du gouvernement un ordre de départ immédiat pour les Açores et Madère. Ils étaient revenus devant Lisbonne depuis quinze jours. Cette fois il ne fallait pas remettre au lendemain ; le lendemain, 4 octobre, les croiseurs devaient reprendre l'Océan. Pour le moment, ils avaient leurs soutes pleines.

C'est la date de départ des croiseurs qui a fixé la date de la Révolution. La mort de Bombarda n'a pas avancé les événements d'un jour : bien plus, elle a failli les compromettre. En effet, l'agitation populaire qui avait suivi lundi soir le meurtre du député républicain avait provoqué une mesure inattendue : le gouvernement avait consigné les troupes, et tous les officiers, même les chefs de corps, devaient passer la nuit au quartier. Les officiers engagés dans le complot étaient, pour l'armée de terre, des subalternes. Dans la réunion suprême, ceux qui les représentaient montrèrent le danger qu'il y avait à essayer de soulever des régiments en présence de leur colonel. Alors le vieil amiral Reis bondit, frappa la table du poing et s'écria que, si l'armée reculait, la marine agirait seule et que lui, l'amiral, aurait la gloire de se faire fusiller. Sa parole emporta toutes les hésitations.

A onze heures, quelques hommes, dont deux sont aujourd'hui ministres, étaient cachés dans un petit établissement de bains du quartier São Paulo, à l'extrême ouest de la ville, près du Palais Royal. La lueur d'une bougie éclairait seule les cadrans de leurs montres, qu'ils regardaient sans mot dire. A une heure dix-sept du matin, un coup de canon roula sur le Tage. C'était le premier signal. Tandis que d'autres coups retentissaient, jusqu'à trente et un, peu distincts pour qui était à l'intérieur de la ville, les chefs civils sortirent. Dans les rues ils rencontrent des groupes de « populaires » qui avaient été armés avant minuit. Ils arrivent au point où le régiment de chasseurs 2 devait descendre avec sa section de mitrailleuses, pour faire sa jonction avec les marins venus de la grande caserne voisine du Tage et marcher aussitôt sur les Necessitades, pour s'emparer du roi. Personne au rendez-

vous ; les « populaires » apprennent aux conjurés que, dans la nuit, un bataillon et un escadron de la garde municipale sont allés renforcer la porte du Palais. Les deux casernes des marins et des chasseurs 2 restent fermées et leurs sentinelles immobiles. Les chefs de mouvement voient tout perdu.

Ils avaient quitté le vieil amiral, qui était au bord du Tage avec quelques officiers de vaisseau. Un canot s'approcha après le premier signal, et Reis apprit que le plus puissant des croiseurs, le *Don Carlos*, résistait à la Révolution. Alors l'amiral prit congé de ses officiers, en disant qu'il se retirait chez sa sœur qui habitait très loin de là, dans le haut quartier d'Arroyo. Il disparut dans la nuit. Le lendemain, son corps fut retrouvé dans une rue d'Arroyo, avec une balle dans la tête. Cet homme énergique, qui était d'un caractère triste et inquiet, n'avait pu soutenir la pensée de ses responsabilités dans les malheurs qui se préparaient. Il était mort volontairement, quelques heures avant une victoire dont il aurait eu tout l'honneur.

Le rôle que le destin enleva à l'amiral, ce fut un simple commissaire de marine, un peu fou, disait-on, qui le prit, dans un élan insensé et superbe, soutenu pendant trois jours. J'ai suivi son triomphe improvisé, ce soir du 7 octobre, depuis la redoute de l'Avenida jusqu'au ministère de la Guerre, dont les hautes fenêtres regardent la Place du Commerce et le Tage. Des cavaliers ouvraient le cortège et escortaient le marin. Il était à cheval, peut-être pour la première fois de sa vie, tête nue, sous le crépitement des bravos, et ses deux mains crispées écrasaient sa casquette sur le pommeau de la selle. Au ministère de la Guerre des fidèles le descendirent de cheval et le prirent sous les bras, comme un enfant, pour qu'il se tînt debout. Je le vis quelques minutes après ; sa main ne pouvait plus serrer les mains qui l'étreignaient ; ses yeux gris, un peu égarés, s'éteignaient sous ses lunettes, et c'est à peine si quelques sons rauques passaient sous ses courtes moustaches.

Ce héros s'appelle Machado dos Santos. C'est lui qui a fait la République portugaise. Lorsque le premier coup des canons de marine eut retenti, sans éveiller aucun mouvement dans la ville basse, Machado courut, avec quelques « populaires » armés, vers le haut de Lisbonne. Il alla droit à une caserne,

celle d'infanterie 16, dont pas un officier n'était républicain. Des coups de revolver répondirent aux cris de « Vive la République ». Le peuple enfonça la porte du quartier.

Le colonel Celestino da Costa, un superbe officier, se présente, l'épée haute : « On ne passe pas! » Alors des coups de fusil partent de la cour, envahie par les soldats et les sous-officiers; le colonel tombe; un capitaine tire un coup de revolver et est abattu d'un coup de fusil; un lieutenant a le même sort. Enfin le régiment se met en marche, mêlé aux populaires. Le flot monte à la caserne d'artillerie 1. Là les officiers étaient en partie républicains. L'infanterie et les canons vont prendre position à la Rotonde qui était fixée d'avance comme centre de l'attaque, en cas de résistance des troupes royales. Les gardes municipaux descendent de San Pedro d'Alcantara et la fusillade s'engage.

*
* *

Aucune révolution n'a été plus nettement décidée par une bataille. Les forces républicaines étaient inférieures en nombre : elles ont eu pour elles, à la fois, l'élan et l'armement. Les « populaires », fort bien équipés, ont fait reculer, dans les rencontres des rues, la garde municipale, composée d'anciens soldats, aguerris et fidèles. Mais c'est le combat d'artillerie qui a été décisif. Les révoltés avaient toute l'artillerie de terre et de mer disponible à Lisbonne et sur le Tage ; ils tenaient les forts, qui n'eurent pas à tirer.

La victoire fut acquise, le 5 octobre, au lever du soleil, quand le croiseur *San Rafael*, embossé devant la Place du Commerce, prit en enfilade la Rua d'Ouro et la Rua Augusta, tandis que les schrapnells pleuvaient de la Rotonde sur le Rocio.

L'artillerie était du modèle le plus récent : Schneider-Canet de 75, modèles 1904 et 1907, à frein hydropneumatique; les schrapnells réglés au moyen de débouchoir à cadran : vingt coups à la minute. J'ai pu admirer ces outils de précision sur la Rotonde. Un hasard m'a fait connaître aussi la « marque » de la voiture qui a emporté le roi vers l'exil, et sans « panne ».

L'industrie française a donc eu son rôle dans la Révolution portugaise.

Nos artilleurs peuvent saluer les officiers et les hommes qui ont servi à Lisbonne « notre » artillerie. Un pointeur de l'*Adamastor* ou du *San Rafael* a enlevé délicatement, à mille mètres, le pavillon royal sur la tour du palais ; un « sergent » des batteries de la Rotonde s'est amusé, dans un moment d'accalmie, à viser à la lunette, tout au bout de l'Avenida, le « monument des Restaurateurs » (ceux qui ont expulsé les Espagnols) : au-dessus de l'écusson, la couronne royale a été remplacée par la tache noire du schrapnell qui a éclaté là. C'étaient là jeux bruyants. Mais les mêmes hommes ont conservé le même sang-froid dans les circonstances les plus graves. Le groupe des batteries de Quélus, qui est venu, dans l'après-midi du mardi, 5 octobre, prendre position à côté du Pénitencier, d'où il dominait la Rotonde, était commandé, au nom du roi, par un officier très réputé et très brave, le capitaine Couçeiro. Cette belle artillerie fut réduite au silence très promptement par la batterie républicaine qui s'était placée pour la contrebattre. Les officiers et les hommes de toutes armes ont conservé une admiration enthousiaste pour les huit « sergents » d'artillerie 1 qui ont travaillé jour et nuit dans la Rotonde. Je suis heureux de donner leurs noms à l'histoire du Portugal : Almeida, Encarnação, Feio Mathias, Pimentel, Rego, Silva, Teremo, Vieira.

Dans le campement du Rocio, les « populaires », débardeurs de port, avec leurs bonnets verts à la napolitaine, ou étudiants en chapeau rond, s'alignaient comme de vieux troupiers. Ce fut une Révolution de discipline et de prévoyance, dans la mesure où les événements se laissent mener par l'intelligence. Les hommes qui se sont si bien battus ont bien mangé. L'intendance était installée, avec le service de santé et ses infirmières, — dont l'une était une institutrice âgée, au regard d'apôtre, — dans les communs de l'Hôtel du Comte de Saburosa, qui s'élève en bordure de la Rotonde. J'ai fait, au milieu de l'étrange pêle-mêle de ce logis, entre les pansements et les biftecks bien préparés, la connaissance du lieutenant d'administration qui a veillé à l' « ordinaire » pendant la bataille, Velhinho Correia, un garçon jovial et tout rond, qui

se présentait lui-même comme « extuberculeux », et qui s'y connaissait en suralimentation.

*
* *

La Révolution a eu, durant ces deux journées, des adversaires dignes d'elle. Infanterie 5 et chasseurs 5 ont résisté au Rocio jusqu'à l'heure où, pris entre les deux artilleries de terre et de mer, et n'ayant pour répondre que leurs Maxims, il ne leur restait plus qu'à se faire tuer, et, pour beaucoup dé soldats, sans conviction. Une des compagnies de gardes municipaux s'est échappée; elle a tiraillé à plusieurs reprises, après la fin du combat. Le capitaine Couçeiro, des batteries de Quélus, est parti presque seul vers son roi, qui ne l'a pas attendu.

Il a manqué à ces troupes un commandement, un plan d'action, jusqu'à des munitions et des vivres. Les gardes municipaux qui défendaient le palais avaient quatre paquets de cartouches et pas de pain. Aucune diversion sérieuse ne fut tentée par l'infanterie dans le haut de la ville, pour tourner la Rotonde. Le « Château », d'où les chasseurs étaient descendus, resta muet. La position incomparable de San Pedro d'Alcantara fut presque abandonnée. Toute la résistance monarchique vint se concentrer et se perdre dans la cuvette du Rocio.

Tandis que les piquets d'infanterie restaient immobiles aux entrées de la place fatale, on ne voyait pas un général, pas un aide de camp. En revanche, les rues, pendant la journée du 4, étaient pleines de soldats en petite tenue et d'officiers, qui avaient bravement levé la consigne, et qui se promenaient en lisant les journaux. J'ai vu, avec stupeur, deux lieutenants mêlés à la foule qui regardait les croiseurs faire feu sur le palais royal.

L'incurie du gouvernement tombé suffirait à le condamner, s'il n'avait été exécuté. Cette incurie a été telle que beaucoup ont, dès le premier jour de la révolte, accusé le premier ministre, Teixeira de Sousa, d'avoir trahi. Aujourd'hui le *Liberal* l'appelle énergiquement : « fossoyeur de la monar-

chie » (*coveiro da Monarchia*). Mais il y a quelque chose de plus écœurant que la lâcheté ou la fausseté de certains monarchistes pendant la bataille : c'est leur platitude après la défaite.

C'était pourtant un spectacle douloureux que la chute d'une maison vieille de plus de deux siècles. Les deux derniers jours de son histoire comptent des épisodes d'une amère beauté : la nuit passée par le jeune roi, avant l'embarquement, dans l'immense et lugubre palais de Mafra, cet Escorial portugais, bâti par un roi-moine ; la reine Amélie, la princesse française, qui seule exhortait son fils à la résistance, après avoir vu, deux ans plus tôt, son mari et son fils aîné tomber sous les balles ; l'aïeule de ces morts, Dona Maria Pia, pour qui le 5 octobre était l'anniversaire du jour où, quarante-huit ans auparavant, elle, la fille de Victor-Emmanuel, était entrée à Lisbonne comme la reine de demain. Dans son délire, elle ne savait répéter, en marchant vers la plage d'Ericeira, que le nom de son mari, depuis longtemps exilé parmi les ombres : « Luis ! Luis ! »

Les journaux qui naguère insultaient le plus atrocement la canaille républicaine sont ceux qui ont le moins respecté les augustes fugitifs. Le *Liberal* a ramassé l'histoire d'un gros pain que la vieille reine aurait emporté en partant sous son manteau et l'a traitée comme un intermède comique. Le *Dia*, le journal d'Alpoim, traître pour la troisième fois, a décrit l'agonie morale du petit roi bombardé par ses sujets, en des termes qui méritent le pilori : « ... Mais la terreur s'empare tyranniquement de l'âme *du Bragance* (je traduis mot à mot). C'est João VI (celui qui s'enfuit au Brésil, en livrant le Portugal aux armées de Napoléon), encore diminué par l'anémie et par un siècle de dégénérescence. Il tombe sur les fauteuils, sans forces. Il va à son oratoire et prie, prosterné jusqu'à toucher le pavement du front... »

Deux gentilshommes seulement étaient restés auprès du roi pendant la canonnade. Après sa fuite, les valets se débandèrent. L'un d'eux, un bon garçon, fut pris par les marins de la caserne voisine. Ils lui mirent un fusil dans les mains et le placèrent de faction, avec quelques-uns des leurs, au Palais des Necessitades. En patrouillant, les nouveaux gardes du

palais rencontrèrent des gens qu'ils mirent en fuite : c'étaient des valets du roi, revenus, la nuit, pour piller.

On dit que le dernier mot de la reine Amélie sur la terre portugaise a été : « Quelle infamie! » Gardons le mot de la reine pour ses valets et ses courtisans.

***

Il faut opposer à cette ignominie la dignité calme des hommes d'aujourd'hui et de demain. La victoire, pour laquelle le peuple des faubourgs avait donné son sang, n'a pas laissé un seul instant Lisbonne au pouvoir de la foule. Le feu avait à peine cessé que le gouvernement du nouveau régime était constitué. L'Europe connaît aujourd'hui les noms des hommes qui composent ce gouvernement. Au milieu d'eux siège un philosophe, peu fait pour l'action, et qui n'a point de portefeuille, Theophilo Braga. Ses collègues sont des professeurs ou des médecins. M. Bernardino Machado, qui m'a fait l'honneur de m'accueillir comme un collègue, est un *lente* fameux de la vénérable université de Coïmbre. Les hommes mêmes qui ont dirigé l'action (j'en ai connu qui comptent des années de prison ou d'Afrique, et qui n'ont échappé à la mort que par l'évasion) parlent et pensent comme des lettrés et des artistes.

Les premiers mots du nouveau gouvernement ont été un appel à l'ordre, par le pardon et le travail. J'ai vu M. d'Almeida, le ministre de l'Intérieur, parcourir la ville en automobile pour porter de tous côtés des paroles de paix. Je l'ai vu défendre contre des manifestants trop zélés la demeure de l'homme néfaste entre tous, Luciano de Castro, dont le buste, enlevé de l'antichambre du comte de Saburosa, a été exposé par les soldats dans l'infirmerie du camp de la Rotonde avec cette étiquette pour toute vengeance : « le plus grand larron du Portugal ». J'ai vu amener le mercredi à la Préfecture (*Governo Civil*) des prisonniers dont quelques-uns étaient les adversaires les plus redoutables de la veille : des Jésuites de Campolide. Je n'ai pas entendu d'autre cri de haine que le cri, toujours répété, de : « Vive la République! » Aujourd'hui,

le chef de la police, Ferreira, se promenait en plein Chiado, avec une énorme rosette de rubans rouges et verts, et croisait des hommes qu'il avait envoyés à Timor, dans l'enfer équatorial.

Nous savons ce que le peuple a fait aux Tuileries en 1848, et comment il a traité la chambre même de la bonne reine Marie-Amélie. La chambre de son arrière-petite-fille a été respectée. Il n'est entré au Palais des Necessitades que des obus. Le jour de la proclamation de la République, je n'ai pas vu cent personnes devant le Palais désert.

Les hommes qui ont fait la Révolution en sont restés si complètement maîtres que, pendant les deux jours de bataille, pas un vol n'a été commis. J'ai vu un petit débit de tabac, voisin des cafés du Rocio, dont un schrapnell avait défoncé la devanture. Quand le débitant est rentré chez lui, il ne manquait pas un cigare. Aussi le commerce a-t-il presque immédiatement repris confiance. Dès le second jour de la République, les magasins se sont rouverts : aujourd'hui, un bijoutier de la Rua d'Ouro me raconte qu'il vient de vendre plusieurs montres. Les banques n'ont été placées que pendant quelques heures sous la protection d'inutiles sentinelles; le change a monté à peine de dix points sur les « reis ». Tous les tramways, à l'intérieur de la ville, tous les trains, dans toutes les directions, ont repris aujourd'hui leur service. Les ouvriers rentrent dans les fabriques. Il faut achever de mettre en œuvre la devise de la République : après l'*Ordre*, le *Travail*. L'opération la plus remarquable peut-être a été le désarmement du peuple. Les orateurs du gouvernement l'ont préparé par quelques allocutions. Puis des automobiles ont passé dans les rues. Les marins en armes qui les montaient ramassaient chemin faisant pistolets et fusils, qui leur étaient remis sans un geste de résistance, sans un mot. Cela encore, je l'ai vu, dans la rue même du Carmo, et j'ai mieux compris ce que M. Machado venait de me dire de ce peuple : qu'il est doux et bon et qu'il mérite d'être aimé.

Un dernier soubresaut de résistance paraît agiter quelques couvents, d'où l'on a tiré, paraît-il, sur le peuple, et où se seraient réfugiés les derniers combattants de la garde municipale. Je manque de détails; quels que soient les faits, je souhaite que la République Portugaise, après avoir usé de sa

victoire si généreusement et si intelligemment, ne laisse pas Lisbonne commettre, en brûlant des églises ou des couvents, même armés, les violences auxquelles le peuple s'est livré à Santarem, où il n'avait pas encore de chefs responsables. L'expulsion des congrégations, que l'on annonce pour demain, la séparation de l'Église et de l'État, qui doit être accomplie dans la semaine, dispenseront la République d'exercer des représailles brutales, et l'aideront à rester fidèle à l'exemple qu'elle-même vient de donner à l'Europe.

Ce qui va se faire maintenant à Lisbonne, je ne le verrai pas. Il me faut revenir à mon métier. L'heure n'est pas propice pour étudier en Portugal des œuvres d'art, dont la plupart sont des palais et des églises. Je vais prendre le train d'Espagne et rentrer dans le passé. Ce n'est pas cette année que je verrai, au Musée National de Lisbonne, le livre d'heures du roi Manuel, — l'autre, le Grand, « le Fortuné »...

ÉMILE BERTAUX

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
★ ★ ★	Les dernières Manœuvres navales	5
JEAN POMMEROL	Un Fruit, et puis un autre Fruit (*3e partie*)	23
Lt-Cl ERNEST PICARD	Sedan. — La Capitulation	79
JEAN LEMOINE	Le Marquis de Saint-Maurice	101
Mks DE SAINT-MAURICE	Lettres sur la Cour de Louis XIV. — I	116
CAMILLE MARBO	L'Heure du Diable (*3e partie*)	136
ANDRÉ MAUREL	Un Jour à Bruxelles	179
MARCEL MAGNAN	Rubis et Saphirs	190
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — La Route de Byzance	197

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

RICHARD SCHAUKAL	Vieille Allemagne	225
ANDRÉ BEAUNIER	Les Costumes de M. de Chateaubriand. — I	251
JEAN POMMEROL	Un Fruit, et puis un autre Fruit (*3e partie*)	271
Mis DE SAINT-MAURICE	Lettres sur la Cour de Louis XIV. — II	335
C. BOUGLÉ	La Résurrection de Proudhon	357
G. RISSLER	Les Espaces libres à Paris	381
CAMILLE MARBO	L'Heure du Diable (*fin*)	392
JOSEPH WATSON	Les Voyages du Roi Georges V	431

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
JULES VERNE	L'Éternel Adam	449
PAUL JAMOT	Auguste Ravier	485
G. WAMPACH	L'Or, Richesse nationale	512
PAUL GIRARD	Aristophane et la Nature	531
JEAN POMMEROL	Un Fruit, et puis un autre Fruit (*1e partie*)	557
CYRILLE GABILLOT	La Tombe de Ronsard	599
MAURICE MURET	M. Carl Spitteler	613
Mis DE SAINT-MAURICE	Lettres sur la Cour de Louis XIV. — III	633
É.-F. GAUTIER	Les Méharistes	648

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

ERNEST LAVISSE	Les Imperfections de la Monarchie en 1789	673
ANTON TCHEKHOV	Valet de Chambre (*1re partie*)	695
★ ★ ★	Administration et Instruction militaires	731
HUDSON LOWE	L'Agonie de Napoléon	751
JEAN POMMEROL	Un Fruit, et puis un autre Fruit (*fin*)	769
Lt-Col ÉMILE LAVISSE	Le Droit d'écrire des Officiers	818
PAUL LÉON	Jardins de Paris	831
L. HOULLEVIGUE	L'Ultramicroscopie	845
Mis DE SAINT-MAURICE	Lettres sur la Cour de Louis XIV (*fin*)	869
ÉMILE BERTAUX	A Lisbonne. — Les Journées des 4 et 5 Octobre	881

AP
20
R47
1910
sept.-oct.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY